BnF Gallica

Histoire des Gaules, et des conquêtes des Gaulois, depuis leur origine jusqu'à la fondation de la monarchie françoise. [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Martin, Jacques (1684-1751). Auteur du texte. Histoire des Gaules, et des conquêtes des Gaulois, depuis leur origine jusqu'à la fondation de la monarchie françoise. T. 1 / . Ouvrage enrichi de monumens antiques & de cartes géographiques. Par Dom Jacques Martin,... & continué par Dom Jean-François de Brezillac,.... 1752-1754.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

H. 4970

une histoire aussi obscure que celle de lorigine et des premiers faits des gaulois ne pouvoit etre mieux approfondie que par les infatigables — benedictins de la congregation de st maur. dom jacque martin lun deux a entrepris ce grand ouvrage et en a composé le 1er volume aidé des livres des mss. de la bibliotheque de labbaye saint germain des pres et ~~peutetre~~ des soins de ses confreres. apres sa mort son neveu aussi benedictin a publié ce volume et composé le second.

dom martin rejette dit il les contes fabuleux dont tous nos anciens historiens de france et des gaules ont rempli leurs croniques. il nadmet assure til que des histoires fondees en autorité ou du moins en vraisemblance et cependant il remonte fort haut et suit ~~[illegible]~~ lhistoire des gaules depuis le deluge jusques a lan 296 avant j.c. epoque ou finit ce 1er volume. qui dailleurs est grossi par une longue preface et par douze dissertations tres savantes la plupart illustrees de cartes tres bien faittes par mr danville ces dissertations sont ~~un des meilleurs~~ les plus curieux morceaux du livre mais lauteur y traitte des questions dont plusieurs sont susceptibles de contestation et de critique il y fait habiter les gaules par des phrygiens des asiatiques phoceens grecs et des cimmeriens et pretend que la nation des germains etoit originaire de perse

dans une 13e dissertation qui finit le volume dom martin etablit que les espagnols ou iberiens deurope ne viennent pas de iberie (qui est sur la mer noire) mais que les iberiens a present mingreliens viennent despagne et quils ont eté transportés deurope en asie par nabuchodonosor qui fit dit dom martin la guerre en espagne cette ~~opinion~~ opinion est difficile a etablir lauteur hazarde bien des conjectures pour lappuyer il pretend que nabuchodonosor ~~[illegible]~~ a eté confondu avec hercule et bacchus les premiers conquerans de tous les temps passés. dom martin eclarcit tres savamment letat de lancienne espagne et sauf les conjectures toujours contestables cette introduction a lancienne histoire despagne est tres curieuse. — voyés pour le 2d vol. la notte qui est a la tete

HISTOIRE
DES
GAULES,
ET DES CONQUÊTES
DES GAULOIS,
DEPUIS LEUR ORIGINE
JUSQU'À LA FONDATION
DE LA MONARCHIE
FRANÇOISE.

Ouvrage enrichi de Monumens antiques & de Cartes Géographiques.

Par Dom JACQUES MARTIN, Bénédictin, de la Congrégation de Saint Maur ; & continué par Dom JEAN-FRANÇOIS DE BREZILLAC, de la même Congrégation.

TOME PREMIER.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL
BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

A PARIS,
De l'Imprimerie de LE BRETON, Imprimeur ordinaire du ROY, rue de la Harpe.

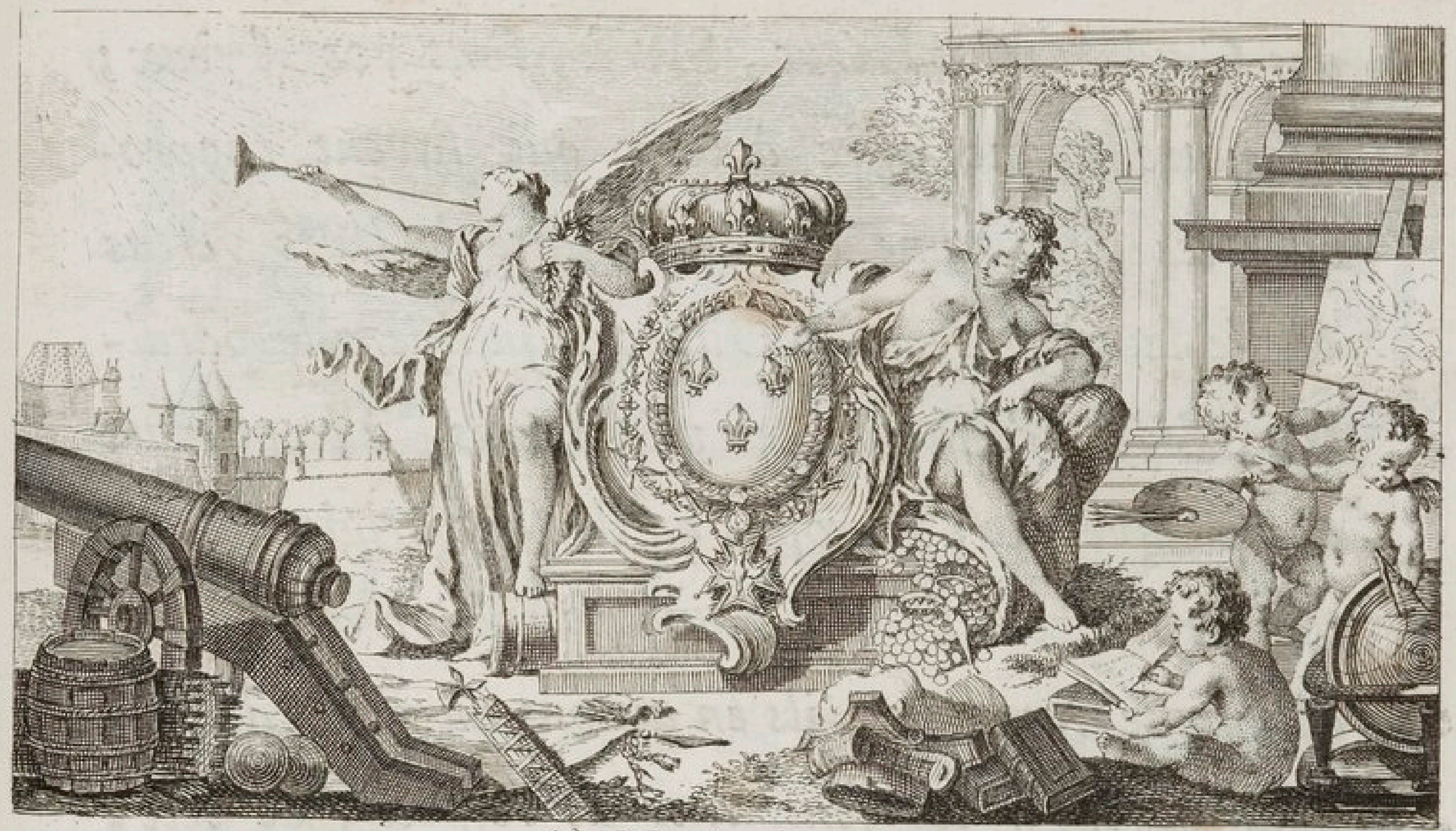
M. DCC. LII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

L°=H.2450

AVIS DE L'EDITEUR.

LA mort ayant enlevé l'Auteur de cette Hiſtoire, dans le tems que ce premier Volume alloit être publié ; l'avantage que j'avois de lui appartenir par les liens du ſang & par une longue ſociété d'études, a porté mes Supérieurs à me charger de la continuation de ſon Ouvrage. Leur choix me diſpenſe d'examiner mes forces, & m'en fait eſperer de ma ſoumiſſion. Cependant il ne m'ôte pas une juſte défiance de moi-même, qui me fait ſentir les difficultés du devoir qu'on m'impoſe, & le beſoin que j'ai également d'indulgence & de ſecours. Je demande ces deux faveurs à ceux dont je puis les attendre, & je leur réponds de ma docilité & de ma reconnoiſſance. Cette diſpoſition me tiendra en garde contre ces ſaillies d'une critique un peu vive qu'on croit avoir eu quelquefois lieu de reprocher à mon prédéceſſeur. Ne peuvent-elles pas avoir été pardonnables dans un Écrivain, qui étoit devenu plus ſevere pour les fautes d'autrui, à meſure que ſes lumieres l'avoient mis en état de ſe juger plus ſéverement lui-même.

Je donnerai à la tête du ſecond Tome, un Mémoire ſur la Vie & ſur les Ouvrages de Dom Jacques Martin.



Andr. Le Brun invenit et Sculp.

AU ROY,

SIRE,

Il n'eſt point d'Hiſtoire qui ait un titre plus légitime pour aſpirer à la protection de Votre Majesté, *que celle des Gaules & des Conquêtes*

des Gaulois. Ces Héros , SIRE , *ſont vos Ayeux ; & votre regne offre à ceux qui ſavent rapprocher les tems , une image parfaite de leurs vertus & de leur gloire. Cet Ouvrage juſtifiera le parallele , & fera connoître , en même tems , à la plûpart des Peuples de l'Europe , qu'ils ſont originaires de vos Provinces. Flattés d'une extraction qui leur eſt commune avec nous , ils en auront un motif de plus pour partager les ſentimens de reſpect , de zele , d'amour & de vénération avec leſquels nous avons l'honneur d'être ,*

SIRE,

De Votre Majesté ,

Les très-humbles & très-obéiſſans
ſerviteurs & fideles ſujets ,
Dom Jacques Martin , Dom
Jean-Franç. de Brezillac ,
Bénédictins de la Congrégation
de S. Maur.

PRÉFACE.

L'HISTOIRE des Gaules & des Conquêtes des Gaulois, eſt de toutes les Hiſtoires la ſeule qui manque à notre Nation, & néanmoins celle qu'il lui importe le plus d'avoir. Ainſi, tandis qu'elle eſt dans l'abondance & qu'elle regorge de biens qui ne lui appartiennent pas, ou qui ne tournent point directement à ſa gloire, elle eſt dans une diſette générale de richeſſes, qui devroient faire ſon propre fonds. Qu'on ne diſe pas que la France & les Gaules ſont deux Etats différens ; qu'à la vérité les Gaules ſont devenuës France, mais que depuis cette époque la France a ſon Hiſtoire particuliere ; & qu'à cet égard elle eſt auſſi riche, que le plus riche Empire de l'Univers. Quand tout cela ſeroit auſſi vrai qu'il l'eſt peu, il ſuffit de faire attention que les Gaules, pour changer de nom & de Religion, n'ont point changé de lieu ni d'habitans ; & pour quelque cinquante mille Francs ou François qui ont paſſé le Rhin, & ſe ſont établis en-deçà de ce fleuve, des milliers de Gaulois, qui s'y trouvoient alors, y ont toûjours reſté, y ont fait infiniment le plus grand nombre, s'y ſont perpé-

tués, ont fait couler leur ſang dans nos veines, & nous ont inſtitués héritiers de leur eſprit, de leurs vertus & de leurs poſſeſſions; ſans compter que ce petit nombre de Francs, qui ont donné leur nom aux Gaules, étoient des Gaulois tranſplantés; leſquels, après avoir figuré dans la Germanie, étoient venus rejoindre les auteurs de leur origine avec d'autant plus de facilité, que les auteurs mêmes de leur origine les avoient rappellés pour les aider à ſecoüer le joug des Romains. D'où il ſuit, que l'Hiſtoire de France, à quelque degré de perfection qu'on la porte, ou qu'on eſpere de la porter, n'eſt & ne ſera jamais que la moindre partie de notre Hiſtoire. Diſons mieux: l'Hiſtoire de France, ſans celle des Gaules, eſt comme un grand & magnifique édifice ſéparé de ſes fondemens, dont on feroit un corps à part, & auquel on ne prendroit aucun intérêt. L'erreur eſt groſſiere, & néanmoins extrémement répanduë. Heureuſement elle eſt de nature à ne pouvoir ſe ſoûtenir auſſi-tôt qu'on la décéle & qu'on l'expoſe au grand jour, comme je me flatte de le faire aujourd'hui.

Toutefois cette erreur, qui ne tenoit preſqu'à rien, a été cauſe que les Ecrivains du tems, en traçant l'Hiſtoire des Grecs & des Romains, à laquelle celle des Gaulois eſt intimement liée, ont traité nos ancêtres de barbares, de féroces, d'aventuriers, de peuple ſans foi, ſans mœurs, ſans Religion. Il eſt vrai qu'ils ne parlent que d'après quelques Anciens. Mais quels ſont ces Anciens? Un Tite-Live pour les Romains, un Pauſanias pour les Grecs, & un Plutarque pour les uns & pour les autres.

Mais quelle foi peut-on ajoûter à Tite-Live? Pour

peu qu'on étudie ſon caractere, on découvre en lui une partialité qu'aucune loi ne ſçauroit juſtifier ; un deſſein formé de tranſporter aux Romains les victoires ſans nombre que les Gaulois avoient remportées ſur eux ; un génie fécond à inventer des fables, qui coloroient cet indigne tranſport ; une étude particuliere d'abandonner Polybe & les autres Hiſtoriens, qui ayant écrit avant lui, détruiſoient par avance les paradoxes qu'il vouloit accréditer ; une affectation outrée de tourner tantôt en mal, tantôt en ridicule, tout le bien qui étoit & qu'on reconnoiſſoit dans les Gaulois ; enfin une extinction, j'oſe dire, de tous les ſentimens de la nature, puiſqu'étant lui-même Gaulois, il comptoit que ſes déclamations auroient la vertu de changer ſon origine Celtique en origine Romaine : comme ſi ces deux origines étoient différentes, & que la derniere eût quelque choſe au-deſſus de la premiere ; tandis qu'elle lui devoit ſon exiſtence & ſon luſtre.

Pauſanias n'eſt pas tombé dans tous ces défauts : mais cet Auteur ne pouvant pardonner aux Gaulois les ravages qu'ils avoient fait à diverſes repriſes dans la Grece, ni les richeſſes immenſes qu'ils en avoient emporté, a pris à tâche d'empoiſonner leurs plus belles actions, & de ternir leurs lauriers.

Quant à Plutarque, c'eſt un Philoſophe qui, retenu par la crainte des Romains, ſous les yeux deſquels il écrivoit, s'eſt accommodé à leur goût, a emprunté leur langage, & n'a pas oſé rendre à la vérité l'hommage qu'il ſçavoit bien lui être dû.

Voilà ce que la plûpart de nos meilleurs Ecrivains n'ont peut-être point vû : s'ils avoient fait ſérieuſement attention à quel point ils tenoient aux Gaulois, ils ſe ſe-

roient bien gardés d'adopter & de tranſmettre à la poſtérité les invectives, qu'ils liſoient contre une Nation qui les touchoit de ſi près, qui leur faiſoit tant d'honneur, & dont la mémoire devoit leur être ſi chere, ſans autrement examiner ſur quoi elles étoient fondées. Ils auroient bien-tôt reconnu que la rivalité ſeule les avoit enfantées ; & comme dans les tems du Paganiſme la haine étoit inſéparable de la rivalité, les Grecs & les Romains voyoient dans les Gaulois un peuple non ſeulement rival, mais encore ennemi ; un peuple que la victoire ſuivoit par-tout ; un peuple au ſeul nom duquel ils trembloient, & contre lequel *ils étoient obligés de prendre les armes* *, *moins pour acquérir de la gloire & faire des Conquêtes, que pour défendre leur vie & celle de leurs femmes & de leurs enfans.* « Les Gaulois n'eurent pas plûtôt paſſé d'Aſie en Europe, » dit Diodore de Sicile *, qu'ils ſe firent un point » d'honneur de s'élever au-deſſus des autres peuples, » & de faire auprès & au loin des incurſions ſur leurs » terres. C'eſt eux qui ont pris Rome, qui ont pillé » le Temple de Delphes, qui ſe ſont rendu maîtres de » la moitié de l'Europe & d'une bonne partie de l'Aſie, » & qui, en une infinité de rencontres, ont défait les » armées les plus nombreuſes des Romains ». Polybe * entre dans un plus grand détail ; & il le finit en diſant, que les coups que les Gaulois ont portés aux Romains pendant le cours d'un ſiécle, & les dangers éminens qu'ils leur avoient fait courir, apprirent à ces derniers toutes les fineſſes de la guerre, accrurent & étendirent leurs forces, & les mirent en état de chaſſer bien-tôt Pyrrhus de l'Italie, & peu de tems après les Carthaginois de la Sicile. C'eſt dans le même ſens que Salluſte *,

* *Salluſt. Bel. Jugurt.*

* *Lib. V. p. 309.*

* *Lib. II. p. 108.*

* *Bell. Catilin.*

cet Hiſtorien ſi exact & ſi inſtruit de tous les évènemens qui l'avoient précédé, aſſûre que les Gaulois long-tems avant les Romains, avoient fait taire la terre devant eux, & l'avoient remplie de la gloire de leur nom, & du bruit de leurs exploits & de leurs conquêtes.

Ces traits ſinguliers, qui juſqu'ici ont échappé à l'attention des Modernes, frappoient vivement les Grecs & les Romains; & s'ils avoient pû les enviſager avec des yeux déſintéreſſés, ils n'auroient pas manqué de les admirer, & d'eſtimer les Gaulois. Mais malheureuſement ces traits ſi beaux tournoient au déſavantage, & même à la honte des Grecs & des Romains; & dès-là ils perdoient leur prix ou changeoient de nature; c'eſt qu'il n'eſt pas donné à l'homme, au moins communément, de rendre juſtice aux autres aux dépens de ſoi-même : ſon propre intérêt qui l'aveugle, fait qu'il regle ſes jugemens ſur ce qu'il a à gagner ou à perdre en parlant des autres; & de telles diſpoſitions ne lui permettent de voir que des vices dans les vertus de ſes rivaux. C'eſt encore pis, quand ces vertus ſont au-deſſus de ſes forces : l'obligation où il eſt de les admirer, eſt un crime qu'il ne ſçauroit pardonner à ceux qui la lui impoſent. Voilà préciſément l'état où ſe trouvoient les Grecs & les Romains à l'égard des Gaulois.

Ainſi ils portoient impatiemment que nos ancêtres (1) euſſent de tout tems les mœurs, les manieres & la politeſſe des Grecs; qu'ils puſſent allier la ſimplicité & la crédulité même (2) avec ces regles de prudence, qui forçoient la fortune (3) à ſe déclarer en leur faveur; qu'ils portaſſent l'intrépidité juſqu'à courir aux ar-

(1) *Ephorus, apud Strab. l. IV. p. 199. A. Scymn. Chius Peripl. verſ. 182.*

(2) *Martial. l. V. épigr. 1.*

(3) *Tit. Liv. l. V. c. 38.*

mes (1) pour arrêter le cours des fleuves & les flots de la mer ; qu'ils ne tournaſſent (2) jamais le dos à l'ennemi ; qu'ils ne priſſent point la fuite à la chûte de leurs maiſons (3), ou quand elles étoient tout en feu ; qu'ennemis de la diſſimulation (4), ils miſſent leur gloire à ne devoir les victoires qu'ils remportoient partout, qu'à la force, à la valeur, au courage, & jamais aux ruſes, aux ſtratagémes ; que toute leur crainte (5) fût que le ciel ne tombât & ne les engloutît ; que leur premier feu dans les combats, fût au-deſſus (6) de la nature ; qu'ils ne ſouffriſſent pas que les enfans mâles ſe préſentaſſent (7) devant leurs peres avant qu'ils fuſſent en âge de porter les armes ; qu'ils combattiſſent nuds (8) ; que les plus grandes calamités (9) ne puſſent leur arracher une larme ni un ſoupir ; que chez eux la frugalité fût une loi de l'Etat, qui condamnoit (10) à l'amende les particuliers qui avoient trop d'embonpoint ; qu'accoûtumés aux intempéries de l'air (11), ils donnaſſent à leurs enfans la même éducation qu'ils avoient reçuë de leurs peres ; qu'ils euſſent horreur (12) de la flatterie & des flatteurs ; qu'ils diſtinguaſſent parfaitement les peuples (13) qui ne les avoient pas offenſés, de ceux dont ils avoient lieu d'être mécontens ; que ſatisfaits de la ſoûmiſſion des peuples qui reconnoiſſoient leur ſupériorité, ils leur laiſſaſſent (14) la moitié de leurs terres, s'établiſſent au milieu d'eux, entraſſent dans leur alliance, & ſe les acquiſſent ainſi à jamais ; que les Rois (15) cruſſent ne pouvoir ni ſe ſoûtenir, ni remonter ſur le Thrône, que par le ſecours des Gaulois ; que les colonies Grecques (16) établies dans l'Aſie mineure duſſent aux Gaulois la paix & la liberté, dont elles ont joüi depuis juſqu'à l'arrivée

(1) *Excerp. Valeſ. p. 512. Ariſtot. Eudem. III. c. 1. Ælian. Hiſt. XII. 23.*

(2) *Julian. Imp. Orat. p. 360.*

(3) *Excerpt. Valeſ. & alii ut mox ſupra.*

(4) *Hirtius, Bel. Afric. 73.*

(5) *Strab. l. VII. p. 301. Arian. Expedit. Alex. I. p. 211.*

(6) *Tit. Liv. l. X. c. 28. Flor. l. II. c. 4.*

(7) *Cæſ. l. VI. 18.*

(8) *Polyb. II. p. 117. 264. Tit. Liv. XXXII. 46. XXXVIII. 21.*

(9) *Plutar. de Conſolat. t. II. p. 113.*

(10) *Strab. l. IV. p. 199.*

(11) *Ariſtot. Rep. l. VIII. c. 17.*

(12) *Julian. Imp. Miſop. p. 359.*

(13) *Tit. l. V. c. 37.*

(14) *Diod. Sic. l. V. p. 310. Appian. Hiſpan. pag. 256. A.*

(15) *Juſtin. lib. XXV. c. 2.*

(16) *Memnon. apud Phot. codd. CCXXIV. c. 20.*

des Romains ; que les Princes, à l'envi les uns des autres, ſe hâtaſſent (1) d'acheter leur alliance ; que les Gaulois volaſſent (2) toûjours au ſecours des plus foibles ; qu'étant nés & nourris (3) dans le tumulte des armes, ils euſſent la patience d'attendre de ſang froid & aſſis (4) l'ennemi ſur le champ de bataille ; qu'au combat, pour tout caſque, ils portaſſent une couronne (5) de fleurs ſur leur tête : enfin, que leurs jeux & leurs paſſe-tems conſiſtaſſent en des combats ſinguliers (6) & des duels.

Ces couleurs éclatantes, qui formoient le portrait des Gaulois, contraſtant avec celles qui entroient dans le tableau des Grecs & des Romains, mettoient ces derniers de mauvaiſe humeur, échauffoient leur bile, & les portoient à ſe répandre en injures contre nos ayeux, parce qu'ils leur reconnoiſſoient des vertus, qu'ils ne pouvoient pas imiter, & dont ils vouloient les punir.

La loi que les Gaulois s'étoient fait de n'écrire, ni l'Hiſtoire de la Nation, ni les hauts faits de leurs héros, favoriſoit, accréditoit même cette honteuſe vengeance. Les Grecs & les Romains délivrés de la crainte de pouvoir être démentis, & abuſant de la licence qu'ils ſe donnoient d'altérer la vérité des événemens qui n'étoient point à leur avantage, & de décrier & rendre mépriſables les peuples qui les avoient humiliés, ont rempli leurs écrits de médiſances & de calomnies contre les Gaulois ; & comme ces écrits ſont les ſeuls qui ont paſſé juſqu'à nous, ils ont acquis une autorité qui a prévénu & gâté d'autant plus les eſprits, que le poiſon a été ſucé avec le lait.

En effet, de quoi ceux qui préſident à l'éducation

(1) *Juſtin. lib. XXIV. c. 4.*

(2) *Id. l. XXVII. c. 3.*

(3) *Tit. Liv. l. X. c. 26.*

(4) *Hirt. Bel. Gal. l. VIII. c. 15.*

(5) *Ælian. lib. XII. c. 23.*

(6) *Diod. Sic. l. V. p. 306.*

de la jeuneſſe, chargent-ils la mémoire de leurs éleves, que de loüanges outrées des Grecs & des Romains, & d'épithétes injurieuſes aux Gaulois ? Quels livres leur mettent-ils entre les mains, que ceux où ces loüanges d'un côté, & ces épithétes de l'autre ſe liſent ? Quels endroits de ces livres leur font-ils apprendre, retenir, réciter, déclamer ; ſinon ceux même qui contiennent ces rapſodies de loüanges & d'épithétes déplacées ? Cette routine, qui eſt érigée en regle dans toute l'Europe ſçavante, c'eſt-à-dire dans la ſeule partie de la terre, où l'on fait profeſſion de cultiver les Belles-Lettres, & où l'on fait une étude particuliere de l'Hiſtoire ancienne ; cette routine, dis-je, eſt une ſource intariſſable de préjugés auſſi avantageux aux Grecs & aux Romains, que défavorables aux Gaulois. Ces préjugés ſont faux de part & d'autre ; mais comme la contagion eſt univerſelle, & qu'elle eſt, j'oſe dire, concentrée dans la moëlle de ceux qui en ſont infectés, le cri contre les Gaulois eſt général. Nous-mêmes, tout Gaulois que nous ſommes, éblouïs ou faſcinés par le nom de François que nous avons pris, ou qu'on nous a donné, nous l'avons pouſſé ce cri avec tout le monde. Je n'examine point ſi quelque choſe a pû l'excuſer : je puis du moins aſſûrer qu'il retomboit à plomb ſur nous. Il ne retomboit gueres moins ſur une bonne partie des peuples de l'Europe, parce que ou ils ſont originaires des Gaules, comme les Francs ou François que j'ai dit être venus ſe réünir à leur tronc ; ou ils ont une origine partie Celtique & partie étrangere, ainſi que les Celtiberes, les Celtoſcythes, les Gallo-grecs, les Gallo-Liguriens *(a)*, & autres peuples ſemblables,

(a) Je parle ici dans le ſentiment de Strabon, qui dit en termes

blables, qui par le ſang qu'un pere Celte ou une mere Gauloiſe leur a tranſmis, ſont certainement les deſcendans de ceux, dont la prévention leur faiſoit dire tant de mal.

Il eſt tems de faire ceſſer ce cri, & de remédier à un abus, qui non ſeulement bleſſe l'honneur de la Nation, & celui de tant de peuples que les Gaulois ont formés autrefois en Europe & dans l'Aſie, mais encore ſappe la vérité de l'Hiſtoire par le fondement. Il n'eſt qu'un moyen d'y parvenir; c'eſt de tracer exactement l'Hiſtoire même des Gaules & des Gaulois : le moyen eſt infaillible, mais l'exécution en a paru impoſſible juſqu'ici; c'eſt que les Gaulois, moins frappés de la gloire de leurs exploits, qu'attachés à ſe conſerver dans la ſimplicité des premiers âges, ont eu pour maxime de ne rien écrire, ainſi que je l'ai inſinué. Il eſt vrai qu'à l'exemple des Hébreux & des plus anciens peuples de l'Univers, ils avoient des poëmes *(b)* ou des poëſies, qui pouvoient leur tenir lieu d'Hiſtoire.

exprès, que *l'origine des Liguriens étoit différente de celle des Gaulois.* Cependant Strabon ſe trompe; car les Liguriens de toute antiquité faiſoient gloire d'être Ambrons; nation Helvétique, compriſe dans l'enceinte des Gaules, & particuliérement dans l'ancienne Celtique. *Plutar. in Mario, p. 416. C.* Sur ce pied, les Liguriens étoient deux fois Gaulois; 1°. par leur origine Ambronique; 2°. par les alliances contractées réciproquement entre eux & les Gaulois du voiſinage du Rhône, au milieu deſquels ils étoient allé s'établir de tems immémorial.

(*b*) Les premieres Hiſtoires générales de tous les peuples, ſans exception, ont été écrites en vers, & n'étoient d'abord que des chants héroïques détachés. C'eſt une vérité à laquelle tout ce que nous avons d'Écrivains ſacrés & prophanes rendent témoignage. Ces poëmes ſe ſont perdus, les uns plûtôt, les autres plus tard. Les chants héroïques des Gots ſe ſont conſervés juſqu'à Jornandes; & ils ont fourni à ce Prélat tous les matériaux, dont il avoit beſoin pour compoſer l'Hiſtoire de ſa nation.

L'exemple de l'Hiſtoire des Gots,

Ces poëſies étoient de deux ſortes; les unes contenoient les belles actions des grands hommes de la Nation, & elles étoient dans la mémoire & dans la bouche de tous ceux qui les compoſoient. Les Gaulois les récitoient & chantoient en allant au combat. Les Bardes * en étoient les auteurs. Ils les chantoient eux-mêmes, tantôt à la table des Grands, tantôt à l'Armée, & quelquefois dans les Aſſemblées publiques, en les accompagnant avec un inſtrument qui répondoit à la Lyre des Grecs. On leur donnoit le nom de chants héroïques *, & ils produiſoient l'effet, que la Nation s'étoit de tout tems propoſé pour fin; ſçavoir, d'éle-

* *Feſtus, Ammian. l. xv. Diod. Sicil.*

* *Ammian. lib. xv. p. 51.*

& de mille autres peuples ſemblables que je paſſe, met en évidence, que les peuples barbares ſont non ſeulement les peres de l'Hiſtoire, mais encore les auteurs de la maniere de l'écrire. Les Grecs, en ſe donnant pour le premier peuple poli, ont été forcés de reconnoître qu'ils n'étoient que les ſinges des peuples barbares. Ils ſe ſont enfin aviſés d'écrire l'Hiſtoire, & ils l'ont miſe en vers; mais ils n'ont exécuté l'un & l'autre, que d'après les peuples barbares. Ils ſont pourtant parvenus à être originaux, en compoſant l'Hiſtoire en proſe. C'eſt ſous le regne de Cyrus & des ſucceſſeurs immédiats de ce Prince, que Cadmus de Milet, Phérécydes de Syro & Hécatée ont ſecoüé le joug de la verſification. Les Romains n'ont eu des Hiſtoriens qu'après le commencement du ſixiéme ſiécle de la fondation de leur capitale. Ils étoient encore barbares, & ils ſouffroient en plein théatre d'être qualifiés de la ſorte. Leurs deux premiers Hiſtoriens ſont Nævius & Ennius. Ces Écrivains, en travaillant à l'Hiſtoire, ont ſoûtenu le titre & le caractere de barbares, puiſqu'ils ont éctit en vers. Cependant Nævius l'emporte à cet égard de beaucoup ſur Ennius; car ſes vers étoient Saturniens, c'eſt-à-dire, ruſtiques, mal tournés, & ſans doute ſemblables aux vers Saliens; avec cette différence, que ces derniers ne contenoient que des loüanges des premiers Dieux de Rome, & que les vers Saturniens de Nævius étoient purement hiſtoriques.

Sur ce détail il eſt viſible, qu'entre tous les peuples barbares de l'Univers, les Romains étoient en fait d'Hiſtoire plus barbares que les barbares connus, que les Iberes même, qui l'ont été ſi peu. Car ces derniers faiſoient gloire d'avoir des morceaux d'Hiſtoire, qui avoient ſix mille ans d'antiquité; & perſonne n'ignore, qu'ils faiſoient profeſſion de Belles-Lettres avant le ſiécle de Pompée.

ver & d'étendre l'eſprit des jeunes Gaulois, d'enflammer leur cœur, de fortifier leur courage, d'animer toutes leurs entrepriſes, de leur faire mépriſer la vie & le péril, de les façonner à la gloire & à l'immortalité, & de les porter naturellement à imiter, à ſurpaſſer même les grands modeles qu'on leur mettoit devant les yeux. On peut juger de la force & de l'excellence de ces poëmes par la vertu qu'ils avoient de leur arracher les armes des mains, ſur-tout au fort de la mêlée. « Que » les Bardes arrivent au champ de bataille, écrit Dio» dore de Sicile, & qu'ils faſſent entendre leurs voix, » même quand les Gaulois ont déjà lancé les pre» miers traits, & ont tiré l'épée; leur chant eſt un » charme, qui ſuſpend la fureur du ſoldat, qui l'ar» rête, le déſarme & le fait pancher du côté que le » Poëte veut ». Comme donc les plus beaux traits des héros Gaulois étoient le ſujet de ces chants, ils conſacroient le nom des grands Hommes de la Nation, & contenoient une bonne partie de l'Hiſtoire des Gaules.

L'autre ſorte de poëſie étoit en bien plus grand honneur chez nos peres: elle conſiſtoit dans un poëme fort long, ſubdiviſé en pluſieurs poëmes ſubordonnés les uns aux autres, & diſtribués en differens chants plus ou moins longs, ſelon que la matiere étoit plus ou moins abondante. Chaque poëme avoit ſon objet, & tous les poëmes ne faiſoient qu'un tout, qui étoit tellement du reſſort des Druïdes ſeuls, qu'il ſervoit à faire le caractere & le mérite d'un Druïde de profeſſion, excluſivement à tout Gaulois d'une autre claſſe.

L'un de ces poëmes renfermoit l'Hiſtoire de la Nation, ſon origine, ſes progrès, ſes tranſmigrations,

ſes colonies, ſes guerres, ſes alliances, ſes traités, &c. un autre ſa Religion, ſes ſacrifices, la nature & la qualité des victimes qui devoient & pouvoient être offertes, la maniere dont le Sacrificateur devoit les frapper, ſes cérémonies, les regles ſur la Divination, ſur le dévouement, ſur les excommunications, en un mot toute la Théologie ſpéculative & pratique des Druïdes; un autre, ſa juriſprudence, ſes loix, ſes coûtumes, ſes uſages, & tout ce qui regardoit le gouvernement & la police; un autre, un cours d'Aſtronomie; un autre, la ſcience de la Médecine, la Botanique, la compoſition des remedes, & la maniere de s'en ſervir & de les appliquer; un autre enfin, les arts qui étoient en vogue dans les Gaules, avec les lumieres qui pouvoient les conduire à leur perfection.

Ce poëme, ou plûtôt ce recueil de poëmes, ne faiſoit qu'un corps: il étoit plein de figures & d'expreſſions myſtérieuſes, obſcures & énigmatiques. Il étoit de la façon des Druïdes: auſſi étoient-ils les ſeuls qui en euſſent la clef. Ils ne la communiquoient qu'à leurs éleves; & ils n'aggrégeoient ces derniers dans leur corps, qu'après s'être aſſûrés qu'ils avoient appris & retenoient ces poëmes, qu'ils les entendoient bien, & qu'ils étoient en état de les expliquer aux autres: ce qui emportoit un tems quelquefois de vingt années.

Il eſt viſible que ces deux ſortes de poëmes contenoient des richeſſes immenſes: comme ils ne ſont plus, nous ne ſçaurions aſſez en regretter la perte.

Je n'ai rien à dire de la nature du dernier: à en juger par l'eſtime que toute l'antiquité a fait des Druïdes, peut-être alloit-il, ou pouvoit-il aller de pair avec les

poëſies d'Homére & de Virgile. La comparaiſon paroîtra ſans doute forte ou hardie. Mais avant de la condamner, je prie inſtamment le Lecteur de ne rien donner au préjugé, & de connoître à fond les Druïdes & les Gaulois; après quoi je me ſoûmettrai volontiers au jugement qu'on en voudra porter.

Nous avons plus de lumieres ſur la premiere ſorte de poëmes : nous les devons aux poëmes ſemblables, que les Francs ont toûjours faits à l'*inſtar* des Gaulois, ſoit à leur imitation, ſoit qu'ayant la même origine qu'eux, ils ayent pris à tâche de perpétuer un établiſſement, dont ils avoient hérité de leurs ancêtres. Comme ces poëſies faiſoient partie de l'Hiſtoire, Charlemagne, ce modele des plus grands Princes, avoit ſoin de les raſſembler. Les Francs ſe moulant ſur les Gaulois, les honoroient du nom de *Chants* ou *Chanſons héroïques*. Le tems nous a envié le recueil * que Charlemagne (*a*) en avoit fait. Cela n'a pas empêché que quelques-uns de ces chants, & des fragmens de quelques-autres, ne ſoient parvenus juſqu'à nous *, les uns en Thudeſque, les autres en Latin, & d'autres en langue Romanſe. Il ne faut pas s'attendre à trouver dans des poëſies des Francs, & des Francs du ſeptiéme ſiécle & des ſiécles poſtérieurs, les beautés, l'eſprit, le feu & le ſel que les Bardes jettoient dans les leurs. Les vers que ces Chantres, car c'eſt ce que ſignifie le nom de *Bardes*; les vers, dis-je, que ces divins Chantres enfantoient,

* *Eginhard. c. 29.*

* *Mabillon. Act. SS. Ord. S. Bened. t. 2. p. 617. Idem Annal. Ben. t. III. p. 684. Le Bœuf, Recueil de divers &c. t. I. p. 349.*

(*a*) Thegan, dans la vie de Loüis le Debonnaire, dit que ce Prince, dans sa jeuneſſe, faiſoit ſes délices des poëſies qui contenoient l'ancienne Hiſtoire; mais qu'étant ſur l'âge, & dégoûté de tout par les guerres que ſes propres enfans lui faiſoient, il ne vouloit pas même en entendre parler. *Poëtica carmina gentilia, quæ in juventute didicerat reſpuit, nec legere, nec audire, nec docere voluit.*

étoient marqués au coin d'un enthouſiaſme ſublime, & couloient d'une veine aiſée, fine & délicate. On en peut juger par l'art que nous avons vû qu'ils avoient de ſe rendre tout-à-coup maîtres des eſprits, de les tourner comme ils vouloient, & par l'honneur qu'ils ont eu de donner à Rome ce qu'elle a eu de meilleurs Poëtes & Orateurs. Car les Ecrivains Latins qui ont le plus brillé (*d*) dans l'un & l'autre genre, étoient ou Gaulois, ou avoient été formés par les Gaulois.

On ne trouve donc point dans les chants héroïques des Francs ce feu, ce tour, cette nobleſſe d'expreſſion, ce choix de penſées, qui faiſoient le prix des chants héroïques des Gaulois : mais on y découvre ce qui les caractériſoit en particulier ; comme, qu'ils étoient diviſés en ſtances & en couplets ; que les vers étoient en rimes plates ; qu'ils étoient ſemés de refrains, qui faiſoient des chûtes auſſi agréables en elles-mêmes, qu'honorables au Héros qui étoit célébré. Quant au fond, on ne peut rien ajoûter à l'idée que Lucain nous en a laiſſée, aſſûrant que les grands Hommes que les Bardes chantoient, ne mouroient jamais, & que leur nom paſſoit de bouche en bouche juſqu'à la poſtérité la plus reculée.

Vos quoque, qui fortes animas belloque peremptas
Laudibus in longum vates demittitis ævum ;
Plurima ſecuri fudiſtis carmina, Bardi. Bel. civ. l. 1. v. 447.

J'ai déja dit que les deux ſortes de poëſies, qui contenoient l'Hiſtoire des Gaules, n'étoient plus, & qu'ainſi avec elles a, pour ainſi dire, péri toute eſperance de

(*d*) Voyez ma Diſſertation ſur la langue des Celtes, où cette vérité eſt portée juſqu'à la démonſtration.

pouvoir la rétablir. Quelque grande que ſoit cette perte, nous pourrions peut-être nous en conſoler, ſi nous avions les écrits d'Eratoſthéne, de Calliſténe de Sybaris, de P. Terentius Varro, & de Troge Pompée.

Le premier, quoique natif de Cyréne, avoit compoſé l'Hiſtoire, non des Gaulois, comme quelques Modernes (*e*) l'ont avancé ſans aucun fondement ; mais des Galates. Il eſt vrai qu'en parlant de leur origine, il avoit marqué, qu'ils étoient ſortis & partis des Gaules, dont il n'avoit pas manqué de donner une deſcription exacte. Cette deſcription ſeroit pour nous d'un ſecours & d'un prix infini, ſi le tems nous l'avoit conſervée ; mais elle a diſparu avec l'ouvrage. Nous ne ſçaurions aſſez regretter en particulier celui-ci : il venoit de bonne main, & il étoit conſidérable ; puiſqu'Etienne de Byzance, qui eſt le ſeul (*f*) entre les Anciens qui en faſſe mention, en cite le trente-troiſiéme Livre, par où il fait connoître que l'Auteur l'avoit conduit à ſa perfection.

Calliſténe Sybarite, ou de Sybaris, ne nous eſt connu, que par quelques traits d'Hiſtoire, que Stobée & l'Auteur des Paralléles de Plutarque ont tiré de ſes écrits, & dont ils ont enrichi les leurs. Dans ces traits on apperçoit que Calliſténe avoit compoſé pluſieurs Ouvrages, entr'autres l'Hiſtoire des Gaulois ou Galates. Le malheur des tems nous l'a enviée. A en juger par la patrie de Calliſténe, elle avoit pour objet l'arrivée des Gaulois dans la Grande-Gréce, & les guer-

(*e*) Voyez la troiſiéme Diſſertation préliminaire, page 45.

(*f*) Je ne doute pas cependant que Céſar n'ait connu cet Ouvrage, & qu'il ne l'ait en vûë dans le ſixiéme Livre de ſes Commentaires, chap. 24.

res perpétuelles qu'ils y avoient ſoûtenuës contre les Romains, les colonies Grecques & les originaires du pays, au milieu deſquels ils étoient allé s'établir. Morceau curieux & précieux, qui, s'il étoit parvenu juſqu'à nous, ſeroit un écueil contre lequel iroient ſe briſer les menſonges & les fables, qu'il a plû à Tite-Live de forger contre nos ancêtres.

Publius Terentius Varro, appellé *Attacinus* du lieu de ſa naiſſance, qui étoit Narbonne, ou quelqu'autre ville du voiſinage arroſée par l'*Atax*, ou la petite riviere d'Aude, qui coule des Pyrénées, & va ſe décharger dans la Méditerranée, à dix ou douze milles de Narbonne; Varro, dis-je, mit en vers l'Hiſtoire de la guerre des Séquanois. C'eſt ſans doute celle que Céſar termina glorieuſement à la priere de Divitiac l'année même de ſon arrivée dans les Gaules. Le ſujet en a été inconnu juſqu'ici; c'eſt pourquoi le voici en deux mots. Elle commença vers l'an 678 de Rome, entre les Eduens & les Séquanois, à l'occaſion de la Saone qui ſéparoit les terres des deux peuples, & dont chacun s'attribuoit le domaine. Les Séquanois ne pouvant l'emporter ſur les Eduens, appellerent à leur ſecours les Arvernes, qui de leur côté prétendoient tenir le premier rang dans les Gaules au préjudice des Eduens. Ces derniers, loin de céder, eurent toûjours l'avantage ſur leurs ennemis. Les mauvais ſuccès obligerent les Séquanois & les Arvernes à prendre à leur ſolde quinze mille Germains, qui au lieu de faire les affaires de ceux qui les avoient appellés, les dépoüillerent de leurs terres les plus fertiles. Ils étoient ſur le point d'engloutir le reſte, quand Céſar les força de repaſſer le Rhin, avec cent mille autres des leurs qu'ils

avoient

avoient fait venir, & les mit dans l'impuiſſance de rentrer dans les Gaules.

Il n'eſt pas douteux que Varron n'ait bien écrit cette Hiſtoire; parce qu'outre qu'il étoit bon Ecrivain, il poſſédoit toutes les parties d'un excellent Poëte. Entre une infinité de raiſons qu'il y a de gémir ſur la perte de ce Poëme, il en eſt une qui me touche; c'eſt de ſçavoir qui des Séquanois & des Arvernes d'un côté, ou des Eduens de l'autre, avoient tort; car il ne faut pas s'imaginer, comme il n'eſt que trop ordinaire de le faire, que les Eduens, pour être alliés, ou, comme ils diſoient eux-mêmes, freres des Romains, fuſſent les mieux fondés. C'eſt un préjugé contre lequel on ne ſçauroit être trop en garde. On peut toûjours compter que Varron, en qualité de Celte, auſſi-bien que les deux partis Gaulois qui ſe faiſoient la guerre à outrance, avoit obſervé dans ſon Hiſtoire les loix de la modération & de la vérité.

Le quatriéme Auteur, des écrits duquel nous ne ſçaurions nous conſoler, eſt Troge Pompée. Il étoit Vocontien (*f*), & par conſéquent Gaulois d'origine & de naiſſance. Il avoit fait l'Hiſtoire générale de tous les Etats du Monde; & en parcourant les tems, il avoit remonté juſqu'à l'origine de chacun en particulier. A juger du détail où il étoit entré en faveur des Gaules & des Gaulois, tant ancêtres que patriotes, par celui où il étoit deſcendu pour éclaircir l'origine de tant d'autres peuples qui ne l'intéreſſoient point, on ne ſçauroit douter qu'il ne nous eût tranſmis des tréſors, que nous ne ſommes plus à portée de recouvrer. Ces treſors

(*f*) Die étoit la Capitale des Voçontiens.

étoient d'autant plus rares, que l'ordre, la méthode & la clarté en relevoient le prix. Mais le naufrage des tems nous a enlevé ce précieux dépôt. C'eſt Juſtin qui a occaſionné ce malheur, c'eſt-à-dire l'Ecrivain de l'antiquité, dont on devoit le moins ſe défier : mais s'étant mêlé d'abréger Troge Pompée, il a tellement renverſé l'ordre que ce dernier avoit gardé, jetté tant de confuſion dans ſes écrits, & ſupprimé ſi ſouvent les plus beaux endroits de ſon Hiſtoire, qu'on ne reconnoît plus l'original, ſinon peut-être dans la diction : circonſtance particuliere, qui devoit redoubler l'attention de nos Anciens à rejetter le ruiſſeau corrompu pour conſerver la ſource & s'y attacher. Mais le contraire eſt arrivé. Ainſi l'Hiſtoire univerſelle de Pompée, l'ouvrage de l'antiquité qui méritoit le mieux de paſſer de ſiécle en ſiécle juſqu'au dernier de nos deſcendans, a éprouvé le ſort de tant d'autres ſemblables, auxquels des abréviateurs prophanes ont oſé porter la main. Tous les peuples y ont perdu, les Gaulois plus que les autres. La ſeule choſe qu'ils y ont gagné, c'eſt que Juſtin, en ſe déclarant gratuitement leur ennemi, & dès-là s'écartant de ſon objet, les repréſente par-tout comme les vainqueurs de l'Europe & de l'Aſie, comme les diſpenſateurs des Couronnes & comme l'appui des Royaumes & des Républiques : phraſes pompeuſes, qui impliquent contradiction avec le mal qu'il débite d'eux, & deshonorent le caractere d'Hiſtorien.

Le dernier Ecrivain que je ſçache, qui auroit infiniment enrichi notre Hiſtoire, c'eſt Poſidonius d'Apamée. Ce grand perſonnage, qui en ſon tems s'eſt attiré l'eſtime de Pompée, de Cicéron, & généralement de tous les grands Hommes de ſon tems, qui a eu l'honneur à Rhodes

d'avoir Pompée pour diſciple, entre ce nombre conſidérable d'excellens Ouvrages qu'il a donnés au Public, avoit continué l'Hiſtoire de Polybe en cinquante-deux Livres. La réputation qu'il s'étoit juſtement acquiſe, le ſéjour qu'il avoit fait dans les Gaules, enfin la qualité d'Emule & de Continuateur du grand Polybe, ne nous permet pas de douter qu'il ne nous eût laiſſé de riches mémoires, qui auroient mis dans tout leur jour les vices & les vertus de nos ancêtres, dépoüillés de cet eſprit de partialité, qu'on reproche avec fondement à Tite-Live. Mais nous n'avons de cette belle Hiſtoire que quelques petits fragmens, qui nous font verſer des larmes ſur la perte de l'Ouvrage entier.

Je ne fais aucune difficulté de joindre Appien aux cinq grands Hommes, qui avoient entrepris, en tout ou en partie, l'Hiſtoire des Gaules, & dont les écrits ne ſont point parvenus juſqu'à nous; car quoique le Traité que cet Auteur a fait, *des guerres que les Gaulois ont eu avec les Romains*, exiſte encore, les deux petites pages dans leſquelles eſt renfermé tout ce qui eſt dit de notre Nation, me le font regarder comme s'il n'exiſtoit plus. Il eſt vrai qu'on ne ſçauroit gueres douter qu'il ne ſoit ſorti bien plus étendu des mains d'Appien; puiſque le Recueil *de Legationibus*, donné par Fulvius Urſinus, & les *Excerpta* de Valois, fourniſſent pluſieurs anecdotes qui ne ſe liſent point dans l'écrit, que nous avons aujourd'hui: preuve certaine que le Traité d'Appien a été réduit au point où il eſt par un Anonyme*, qui a crû qu'on puiſeroit avec plus de fruit dans Denys d'Halicarnaſſe & dans Dion, ce qu'il a eu la témérité de retrancher: en quoi il s'eſt d'autant plus lourdement trompé, que ce qu'on ne

* *Fabric. Bibl. Græc. t. III. p. 392.*

trouve plus dans notre Hiſtorien, ne ſe retrouve plus dans les Ecrivains auxquels il nous renvoye ; & ainſi il a privé notre Hiſtoire de quantité de détails & de circonſtances, qui la rendroient infiniment plus intéreſſante, quelque intéreſſante qu'elle ſoit d'ailleurs.

Le tems nous a envié de même l'Hiſtoire en vers de la guerre d'Iſtrie, compoſée par Hoſtius *, grand-pere de cette Hoſtia que Properce a tant célébrée ſous le nom de Cynthie. L'Iſtrie étoit toute occupée par les Gaulois ; car ſans compter qu'elle étoit dans la Gaule Tranſpadane, elle comprenoit le Frioul & une partie de l'Illyrie ; laquelle ſeule en ſon tems a été une ſeconde Gaule à l'égard de la Pannonie, de la Thrace, de la Macédoine, de la Gréce & de l'Aſie mineure : c'eſt de là en effet que ſont ſortis ces flots de Gaulois, qui ont inondé ces immenſes régions. L'Hiſtoire de la guerre d'Iſtrie étoit auſſi par conſéquent l'Hiſtoire de l'établiſſement des Gaulois dans cette contrée d'Italie, & des guerres qu'ils avoient ſoûtenuës contre les Romains & les peuples voiſins. Scylax n'a pas manqué d'en faire mention dans ſon Périple, n. 18.

* *Macrob. Saturn. l. VI. c. 3. & 5.*

Je paſſe ſous ſilence *le Tour du monde*, de la façon de Pythéas de Marſeille, & les vingt Livres *des Guerres de Germanie* de Pline l'ancien : tous ces écrits, & quelques-autres ſans doute, nous auroient donné les époques des tranſmigrations des Gaulois dans les parties ſeptentrionales de l'Europe, les guerres qu'ils y avoient entrepriſes, ou dans leſquelles ils auroient été impliqués, la forme de gouvernement qu'ils y avoient établie, & les divers états qu'ils y avoient formés : mais de tous ces écrits, il n'eſt venu juſqu'à nous que le titre.

C'eſt donc la perte de tant d'Ouvrages, dont je viens de faire la revûë ; c'eſt le ſyſtême où les Gaulois étoient de tout tems de garder un profond ſilence ſur tout ce qui étoit à leur avantage ; c'eſt l'acharnement avec lequel les Grecs & les Romains ont vomi des torrens d'injures contre nos ayeux ; c'eſt les préjugés mal fondés, dans leſquels nous-mêmes avons été élevés & nourris contre eux ; c'eſt enfin l'ignorance où nous étions, qu'ils fuſſent les auteurs de notre origine, & qu'ainſi nous fuſſions indiſpenſablement obligés de nous intéreſſer à leur gloire ; c'eſt, dis-je, tout cela qui a fait regarder juſqu'ici l'Hiſtoire des Gaules & des Gaulois « comme » impoſſible *, ſans ſuite, ſans liaiſon avec celle » des autres peuples, obſcure, peu intéreſſante, & » dépourvûë de titres, d'originaux & d'époques. Cet» te idée avoit jetté dans tous les eſprits les racines » les plus profondes. J'en ai été moi-même frappé au» tant & plus que les autres ; & c'eſt le ſeul prétexte » que j'ai oppoſé aux fortes inſtances, que mon Traité » de *la Religion des Gaulois*, donnoit occaſion de me » faire aſſez ſouvent d'entreprendre un travail de cette » nature. Le hazard ſeul a contribué à diſſiper mon » aveuglement. Il y a neuf à dix ans, qu'obligé de » garder la chambre à cauſe d'une maladie qui m'y » retenoit, je ne ſçai quel eſprit de curioſité me porta » à repaſſer ce que j'avois lû autrefois des Gaules & » des Gaulois dans les différens Auteurs, qui m'étoient » tombés entre les mains. Je paſſai ainſi alternative» ment des Grecs aux Romains, & des Anciens aux » Modernes, & je les comparai enſemble. Le tems » que je mis à faire la comparaiſon fut long ; mais il ne » me le paroiſſoit point, parce que je découvrois ſucceſ-

* *Eclairciſſemens ſur les Origines Celtiques.*

» ſivement quelque nouveau jour, & que le plaiſir qui
» y étoit attaché, changeoit en roſes les épines, dont
» cette ſorte d'occupation étoit hériſſée. C'eſt ainſi que
» je parvins à ouvrir entiérement les yeux, & à re-
» connoître deux choſes qui étoient d'un grand prix:
» la premiere, que les Anciens fourniſſoient des ma-
» tériaux en abondance pour faire une Hiſtoire ſui-
» vie des Gaulois, qui auroit non ſeulement tout le
» mérite de la nouveauté, puiſque ce ſujet n'avoit
» jamais été entamé, il paſſoit même pour ne pou-
» voir & ne devoir jamais l'être; & qu'au ſurplus il
» corrigeroit l'Hiſtoire Grecque & l'Hiſtoire Romaine
» dans tous les points importants qui concernent les
» Gaulois, répandroit ſur l'une & ſur l'autre de gran-
» des lumieres, & les rendroit plus complettes qu'el-
» les ne le ſont: la ſeconde, que les Modernes, à l'ex-
» ception d'un fort petit nombre, qui ont aſſez bien
» éclairci quelques difficultés détachées qui regardent
» les Gaules, n'ont preſque vû goute dans notre Hi-
» ſtoire, ni dans ſes rapports».

Ces découvertes m'enhardirent à prendre la plume. A peine fus-je entré dans la carriere, où cette démarche m'engageoit, que d'autres découvertes, également précieuſes & importantes, s'offrirent à moi de tous côtés. En effet je trouvai, 1°. que de toutes les Nations qui forment actuellement un Empire, aucune ne date d'auſſi loin que la nôtre; car outre qu'elle va de pair pour l'ancienneté avec celle des Aſſyriens, des Chaldéens, des Egyptiens, & de toutes les autres qui étoient antérieures aux Grecs mêmes, & qu'ainſi elle a eu de tout tems ſes Loix, ſa Religion, ſes Princes, ſes Philoſophes & ſa forme de Gouvernement dans les tems

les plus reculés ; elle a encore la gloire d'avoir vû la chute de tant d'Empires, qui ſe ſont élevés avant & après elle, ſans avoir reçu d'autre échec, que celui de changer ſon nom en celui d'une de ſes colonies.

2°. Qu'entre toutes les Nations de la terre, il n'en eſt point qui ait envoyé plus de colonies au-delà des bornes (*g*) que la nature ſembloit lui avoir preſcrites ; qui ait formé plus d'Etats ſéparés, de Royaumes, d'Empires & de Repubiques aux extrémités de l'Europe & de l'Aſie, & qui ſe ſoit moins épuiſée que la nôtre.

3°. Que l'Hiſtoire des Gaules & des Gaulois changeoit la face de toute l'ancienne Hiſtoire, de l'Hiſtoire Grecque, de l'Hiſtoire Romaine, & de l'Hiſtoire de l'Aſie. En effet, dans ces différentes Hiſtoires, auprès deſquelles toutes les autres ne ſont rien, les Gaulois juſqu'ici n'ont figuré, ſi tant eſt qu'ils ayent figuré, que pour faire honneur aux Grecs, aux Romains & aux Capitaines d'Alexandre, à peu près comme ces perſonnages muets ou ſubalternes, auxquels on ne prend nul intérêt, & que les Poëtes Dramatiques introduiſent ſur la ſcéne ſeulement, pour relever le héros de la piéce. Au lieu qu'il eſt certain, que dès ce tems-là, & pendant pluſieurs ſiécles après, les Gaulois ont joüé le premier rôle dans la plûpart des négociations & des guerres qui ſe ſont faites en Europe & dans l'Aſie ; & qu'alors par conſéquent les Gaulois fixoient les yeux de tous les peuples dont ils étoient environnés, ou avec leſquels ils pouvoient avoir à faire. Témoin la queſtion qu'Alexandre, au commencement de ſon regne, fit aux

(*g*) Les Gaules ſont naturellement enfermées entre le Rhin, l'Océan, la Méditerranée, les Alpes & les Pyrénées.

Celtes plûtôt qu'aux autres peuples qui recherchoient ſon alliance. Je la rapporterai en ſon lieu avec la réponſe : j'obſerverai ſeulement en paſſant, que l'une & l'autre prouve évidemment, que durant les beaux jours qui ont précédé & ſuivi l'expédition d'Alexandre en Aſie, les Gaulois étoient dans la plus haute conſidération, & que ce Prince avoit ſes raiſons de briguer leur eſtime préférablement à celle de tous les peuples qui mendioient ſa protection. Cependant les Hiſtoriens ont fait ſi peu d'attention à l'état brillant où étoient alors les Gaulois, qu'un d'entre eux * oſe avancer, qu'ils ne commencerent à ſe faire connoître aux Grecs, que l'année même de la mort d'Alexandre. Témoignage infidele, contre lequel s'éleve le trait de la vie d'Alexandre, que je viens de rapporter ; l'arrivée des Argonautes dans la Celtique proprement dite avant le ſiége de Troye ; la fondation de Rhode par les Rhodiens avant l'établiſſement des Olympiades ; la conſtruction de Marſeille par les Phocéens d'Ionie ; la priſe de Rome connuë dans la Grece au tems même de ce grand événement, &c.

* *Diod. Sicil. l. XVII. p. 579.*

4°. Qu'une infinité de peuples, de héros, de lieux & d'anecdotes curieuſes, dignes même d'une éternelle mémoire, qui étoient condamnées à un oubli perpétuel, alloient, pour ainſi dire, reſſuſciter & tenir la place qui leur eſt dûë dans l'Hiſtoire générale, à la faveur de l'Hiſtoire particuliere de nos ancêtres.

5°. Qu'aux ténebres épaiſſes, répanduës ſur la partie de Géographie (*h*) & de Chronologie, qu'embraſ-

(*h*) Quelques ſoins que ſe ſoient donnés pluſieurs habiles Modernes, pour porter l'ancienne Géographie au point de perfection dont elle étoit ſuſceptible, ce qu'ils en ont publié, péche par bien des endroits.

ſent

ſent nos Annales, ſuccédoit une vive lumiere, qui re-

La raiſon eſt, qu'ils n'ont travaillé que ſur les mémoires que les Romains ont fourni enſuite de la conquête, qu'ils avoient faite de la plus grande partie du monde connu. Cependant nos Géographes n'ont pû ſe diſſimuler, que les Romains ont changé non ſeulement la forme & l'étenduë des anciennes Provinces, mais encore la poſition des villes qui leur faiſoient ombrage. Les Modernes donc, en ne prenant pour guide que le plan des Romains, n'ont point touché à la Géographie antérieure aux conquêtes que ces vainqueurs ont faites. Défaut qui laiſſe la partie de l'Hiſtoire qui y répond, dans les ténébres dont on ſe plaint tous les jours. D'autre part, à s'en tenir à ce que nous avons de Traités ſur l'ancienne Géographie, l'expérience journaliere apprend, que ceux qui y ont conſacré leurs veilles, n'étoient point infaillibles ſur le local & les diſtances des lieux. Auſſi nous donnent-ils bien des villes les unes pour les autres. Comme l'analyſe ſeule de tout ce qui ſe préſente à dire ſur ce ſujet, me jetteroit dans des diſcuſſions que je veux éviter, voici un extrait tiré du 14e tome de l'Hiſtoire de l'Académie des Belles-Lettres, p. 162, qui met ſous les yeux des moins clair-voyans les écueils, où ſont allés ſe briſer ceux qui ont dreſſé la derniere Carte Géographique des Gaules :

« Dans le nouveau Recueil des » Hiſtoriens de France, on a inſéré » une Carte de la Gaule, ſur laquelle on a tracé les routes des » Itinéraires Romains, & que l'on » aſſûre dans le titre avoir été faite » ſur les Mémoires de MM. Sanſon. » Le plan de cette Carte, qui eſt un » mêlange de l'ancien ſyſteme de » N. Sanſon, & de celui de G. de » Liſle, ou de MM. de l'Académie » des Sciences, ne paroît pas être » l'ouvrage d'un homme fort habile » en Géographie. Les corrections » dont l'ancien plan avoit beſoin, ſe » devoient répandre ſur la totalité » de ce même plan. En changer » ſeulement une partie, en conſervant l'autre, c'étoit moins le corriger, que le défigurer.

» Les échelles de la nouvelle » Carte, qui nous annoncent les » hypothéſes de ſon Auteur, mettent quatre-vingts milles Romains » au degré, qui n'en contient que » ſoixante-quinze. Ces mêmes échelles marquent quarante-ſept » lieuës Gauloiſes au degré ; ces » lieuës étant de quinze cens pas » Romains, quatre-vingts milles » donnent cinquante-trois toiſes & » un quart ; & quarante-ſept lieuës » donnent ſoixante-onze milles & » demi ; le rapport ſuivi par l'Auteur donne dix-ſept cens pas Romains à la lieuë Gauloiſe : quelle » idée ces contradictions donnent-elles de la Carte conſtruite ſur » ces tables ?

» Quant à la direction des routes, on a ſcrupuleuſement copié » celles de l'ancienne Carte, ſans » ſe donner la peine de conſulter » les Itinéraires, pas même ſur les » Routes où l'on devoit au moins » ſoupçonner que N. Sanſon s'étoit » trompé. Il avoit cru, par exemple, que la ville nommée *Aquæ* » *Tarbellicæ* dans les Itinéraires,

jailliſſoit ſur l'Hiſtoire Grecque, Romaine & Aſiatique, & corrigeoit les fréquentes bévûës qu'ont faites les Anciens & les Modernes, faute d'entendre nos antiquités.

6°. Enfin qu'en fait d'Hiſtoire ancienne, il n'en eſt point qui ſoit, ou même qui puiſſe être plus certaine que celle des Gaules. Les Gaulois n'y ont aucune part. Moins frappés de l'éclat de leurs propres exploits, que ſoigneux de faire l'admiration des autres peuples, en faiſant ce qui leur paroiſſoit un ſimple devoir, ils ſe ſont mis au-deſſus de la vanité de tranſmettre leurs belles actions à la poſtérité. Tout ce qui en a pû tranſpirer, nous eſt donc venu par le canal des Grecs & des Romains; & les Grecs & les Romains étoient les ennemis mortels des Gaulois, comme tout le monde ſçait. Par conſéquent ils ont aſſaiſonné, ainſi que je l'ai inſinué, leur témoignage de toutes ſortes d'invectives: mais ces invectives mêmes tournent à la gloire des

» étoit celle de *Bayonne*; & en » conſéquence, il avoit marqué » cette ville comme le point d'où » partoient les cinq Routes, qui » conduiſoient à Bourdeaux, à » Toulouſe, à Saragoce & à Pampelune. Dans la nouvelle Carte, » on a reconnu que *Aquæ Tarbellicæ* étoit Dacs, & non pas Bayonne; mais on a continué d'y marquer Bayonne comme le centre » de ces cinq Routes. On donne à » Bayonne le nom de *Lapurdum*, » qui ne ſe lit dans aucun des Itinéraires, & qui n'a été connu » que vers l'an 400. au plûtôt; parce que, ſelon les apparences, » Bayonne n'étoit pas une ville » conſidérable, & que la route » pour aller de Gaule en Eſpagne » ſe faiſoit de Dacs aux Montagnes » en droiture. On peut juger par-là, dit M. Fréret, que nous n'avons pas de Carte Itinéraire de » l'ancienne Gaule qui ſoit même » paſſable; puiſque dans un ouvrage tel que celui de la nouvelle Collection des Hiſtoriens de » France, ouvrage conduit par de » très-habiles gens, on a été réduit à y faire entrer une ſemblable Carte ».

La Chronologie qui entre dans notre Hiſtoire, n'a pas été moins maltraitée que la Géographie. Les ſeuls Auteurs qui ont tenté de la débroüiller, ont fait des anachroniſmes ſans nombre; & comme ils ſe copient fidellement, ils comprennent dans la même date des événemens très-éloignés les uns des autres.

Gaulois ; puiſqu'il eſt de notoriété publique, que les grands avantages de toutes ſortes, que ces derniers avoient ſur eux, les leur ont arrachées.

C'eſt le récit, c'eſt l'hiſtoire des grands avantages, que les Gaulois ont eu non ſeulement ſur les Grecs & ſur les Romains, mais encore ſur les autres peuples avec leſquels ils ont eu quelque choſe à démêler, que je donne aujourd'hui au Public.

L'Hiſtoire conſidérée dans ſon véritable point de vûë, a deux objets ; l'un d'exciter la curioſité, l'autre d'intéreſſer. Elle pique la curioſité par la connoiſſance des faits & des événemens qu'elle met ſous les yeux du Lecteur. Telle eſt l'Hiſtoire des Aſſyriens, des Chaldéens, des Carthaginois & de quelques Nations ſemblables, dans la conduite ou le gouvernement deſquelles on ne découvre que peu ou preſque point d'exemples à imiter. L'Hiſtoire intéreſſe, quand elle fournit une moiſſon abondante de traits brillans de vertu, de religion, de valeur, de politique, de généroſité, de déſintéreſſement, de dextérité, de magnanimité, de grandeur d'ame. C'eſt par-là que l'Hiſtoire des Grecs & celle des Romains ont eu juſqu'ici la ſupériorité ſur toutes les Hiſtoires des Nations de la terre. On ne peut les lire ſans trouver à chaque page dequoi s'inſtruire & profiter. Si donc l'Hiſtoire de ces deux peuples célébres a toûjours fait le ſujet de notre admiration, & a paſſé pour le modele de toutes les Hiſtoires, combien l'Hiſtoire des Gaulois doit-elle plus attacher & réveiller la curioſité toute enſemble ? puiſqu'outre qu'elle eſt une ſuite d'événemens ſinguliers, les Gaulois ont donné les premiers aux Grecs & aux Romains l'exemple de toutes les vertus, dont cependant la poſtérité fait tant d'honneur aux derniers.

Ma propoſition ne manquera pas de paſſer pour paradoxe dans l'eſprit des admirateurs enthouſiaſmés des Grecs & des Romains : mais pour peu qu'ils veuillent être raiſonnables, ils en découvriront la ſolidité dans les ſujets, d'où j'ai dit plus haut, que les Grecs & les Romains prenoient occaſion de ſe déchaîner ſi indécemment contre les Gaulois. Quoiqu'après cela il ne doive leur reſter aucun doute ſur une vérité ſi bien établie, par ſurabondance de preuves je vais la fonder ſur le fait le plus ancien, que l'Hiſtoire puiſſe produire des Gaulois. C'eſt ſous les auſpices duquel nos ancêtres ont exécuté dans la ſuite ces miracles, dont on verra la ſucceſſion & le progrès dans cet Ouvrage.

Les Gaulois aſſiégent Cluſium. Les Cluſiniens appellent auſſi-tôt les Romains à leur ſecours. Ceux-ci envoient aux Gaulois des Députés, qu'ils chargent d'entrer en compoſition avec eux, & de les ſatisfaire aux conditions les plus raiſonnables. Les Gaulois n'en vouloient pas davantage. Les Députés, au lieu de ſuivre exactement leurs inſtructions & de ſe porter pour médiateurs, prennent les armes en faveur des Cluſiniens, ſurprennent les Gaulois, & en tuent quelques-uns, entr'autres un jeune Prince de grande eſpérance, proche parent de leur Général. En repréſailles du droit des gens violé ſi injuſtement & avec tant d'éclat, les Gaulois pouvoient ſans doute envelopper les Députés des Romains dans la perte des Cluſiniens. Ils ne le ſont pourtant pas ; ils ſuivent un parti modéré, parce qu'il leur paroît le plus équitable : ils ſont demander juſtice au Sénat ; & ſur le refus que ce Tribunal fait de la leur rendre, ils levent le ſiége de Cluſium & courent former celui de Rome. Comme ils ne peuvent faire aucun

pas que ſur les terres des alliés de leurs ennemis, & qu'ils les voient troublés & allarmés, ils les raſſûrent, ils ne leur font nul tort, ils publient hautement que c'eſt aux ſeuls Romains qu'ils en veulent, & ils tiennent parole. Cependant ils hâtent leur marche, en ſorte que les Romains apprennent que les Gaulois ſont aux portes de Rome avant qu'ils ayent eu avis de leur départ *(i)*. A cette nouvelle inopinée, ils ſe troublent, & la tête leur tourne. Dans cet état, ils vont au-devant de l'ennemi, mais ſans ſçavoir où ils aſſoieroient leur camp, ſans fortifier même celui où l'arrivée des Gaulois les force de s'arrêter, ſans prendre les précautions néceſſaires pour n'être point entamés, ſans placer les troupes de réſerve dans un poſte où elles ſoient non ſeulement à couvert de toute ſurpriſe, mais où elles puiſſent auſſi être à portée d'aller au ſecours des corps qui ſeroient ébranlés; enfin ils livrent bataille ſans conſulter les Dieux, ni ſe les être rendu propices par aucun acte de religion.

D'autre part les Gaulois pourvoyent à tout avec une préſence d'eſprit admirable, & prennent les plus juſtes meſures pour s'aſſûrer la victoire. Au coup d'œil jugeant que de la défaite du corps de reſerve des Romains dépend celle du reſte de l'armée, ils l'attaquent ſans perdre le tems à délibérer. Ce coup hardi jette un eſprit de vertige dans toute l'armée ennemie, & la précipite en un inſtant dans une honteuſe fuite, qui eſt bien-tôt convertie en déroute générale. La manœuvre des Gaulois fut ſi belle dans cette expédition, que Tite-Live, cet ennemi juré du nom Gaulois, eſt obligé d'avoüer que les Gaulois, à la journée d'Allia, forcerent

(*i*) Ce récit eſt d'après Tite-Live, *lib. V. c. 37. 38.*

par leur prudence la fortune à ſe ranger de leur côté.

Qu'on parcoure les Faſtes de Rome depuis ſa fondation juſqu'au jour de cette bataille ; qu'on découvre, s'il ſe peut, dans les Romains pendant cette longue ſuite d'années l'aſſemblage de toutes les vertus, dont les Gaulois donnerent l'exemple dans le court eſpace de cinq ou ſix jours. L'affaire d'Allia, à proprement parler, a fourni à l'Hiſtoire la premiere occaſion de tirer les Gaulois des ténébres & de les faire connoître. Tant de vertus pratiquées de la part des Gaulois, pour ainſi dire, en courant, ſuppoſent évidemment des mœurs, de la politeſſe, un grand amour de l'ordre & de la juſtice, beaucoup de modération, & une connoiſſance parfaite de la ſcience militaire. On n'oſeroit avancer que les Gaulois ayent pris des Romains toutes ces vertus ; parce qu'outre que les Romains leur étoient alors auſſi inconnus, qu'ils étoient eux-mêmes inconnus aux Romains, ces derniers étoient élevés dans des principes & des maximes contraires aux regles, que les Gaulois ſuivirent pendant le cours de cette entrepriſe. C'eſt donc de leur propre fond & de la forme eſſentielle de l'Etat, que les Gaulois tirerent le modele des vertus qu'ils firent éclater en tant de momens critiques. La maniere aiſée avec laquelle ils les mirent en œuvre, démontre qu'ils y étoient faits de tout tems, & qu'ainſi non ſeulement ils étoient policés bien des ſiécles avant les Romains, mais que c'eſt des Gaulois que les Romains ont appris dans la ſuite l'uſage de ces vertus héroïques, qui aujourd'hui leur attirent l'admiration des Modernes. Je n'examine point ſi l'admiration eſt plus ou moins fondée : perſonne du moins ne peut nier que les Gaulois n'ayent enſeigné aux Romains les fineſſes de l'art militaire,

ainſi que je l'ai dit d'après Polybe. Il eſt vrai que le tems qu'ils ont mis à les leur montrer a été long, & qu'il en a coûté aux Romains quelque cinquante ans de ſang & de carnage, avant que d'être en état d'aller les premiers affronter les Gaulois dans leur pays. Il eſt vrai encore qu'à la fin les Romains onr triomphé, & ont ſubjugué les Gaulois ; mais c'eſt qu'ils ont porté à un excès vicieux les leçons qu'ils avoient reçûes de leurs maîtres, & qu'ils ne les ont pas renfermées dans les bornes de la valeur, du courage, de la force, de l'intrépidité & de la bonne foi, qui faiſoient le caractere des Gaulois.

Ces circonſtances ne ſçauroient manquer de rendre leur Hiſtoire unique, ſinguliere & intéreſſante. Mais ce qui fait que pour nous elle eſt tout cela à un degré infiniment au-deſſus de celui, où elle eſt naturellement à l'égard de tous autres ; c'eſt que c'eſt l'hiſtoire de nos ancêtres, & qu'elle raſſemble toutes les qualités & conditions, que les intérêts de la vérité & l'amour propre peuvent deſirer : l'origine la plus ancienne & la plus illuſtre, les plus grands exemples, des conquêtes immenſes & rapides, des entrepriſes hardies, des expéditions heureuſes, des victoires ſans nombre, une chaîne d'événemens curieux, ou conduits avec art, ou amenés par la Providence ; enfin des faits merveilleux, toujours nouveaux, & dès-là variés. Sur ce pied, quelque reſpect que je porte aux Grecs & aux Romains, & quelque reconnoiſſance que j'aye d'ailleurs de tous les ſecours qu'ils m'ont prêté pour la conſtruction de cet Ouvrage, en me renfermant dans les bornes de la plus exacte vérité, j'oſe aſſûrer que ni les Grecs, & les Romains ſéparément, ni les Grecs & les Romains rëunis enſemble, ne ſçau-

roient produire une hiſtoire qui l'emporte ſur celle des Gaulois priſe dans toutes ſes parties.

Il eſt vrai que les Grecs & les Romains paſſent pour être les peres de l'Hiſtoire (*k*) ; mais idolâtres du merveilleux, de leur patrie & de leurs ancêtres, emportés par l'eſprit de partialité à l'égard de tous les peuples, qui à leurs yeux étoient ou ennemis ou indifférens, ils en ont altéré la vérité, non ſeulement dans le fond, mais encore dans ſes circonſtances. » Les familles Ro-
» maines, dit Cicéron *, avoient leurs regiſtres parti-
» culiers, qui n'étoient compoſés que d'éloges des per-
» ſonnages qui avoient illuſtré ces familles. Ces éloges
» ont porté un coup mortel à notre Hiſtoire, parce
» qu'ils contiennent beaucoup de faits qui n'ont jamais
» été ; entr'autres de faux triomphes, des Conſulats
» multipliés & des généalogies imaginaires. Les éloges
» funébres, écrit Tite-Live*, & les titres auſſi faux que
» faſtueux, dont les familles farciſſoient les inſcriptions
» qu'elles mettoient au bas des images de ceux dont
» elles tiroient leur origine, ont fait un tort infini à
» notre Hiſtoire. Toutes ont voulu faire tomber ſur la
» leur propre la gloire des grands événemens, & les
» honneurs de la Magiſtrature : ambition, qui a jetté le
» trouble & la confuſion dans les monumens publics &
» particuliers.

* *In Bruto, n.* 31.

* *Lib.* VIII. *c.* 40.

(*k*) Cette idée eſt fauſſe. J'ai fait voir plus haut, dans une note, page ix. que les peuples que les Grecs & les Romains traitoient de Barbares, avoient leurs Hiſtoires avant que les Grecs & les Romains écriviſſent la leur. Il y a même à parier, que ce n'eſt qu'à l'imitation & ſur le modèle des Barbares, que les Grecs & les Romains ont eu l'eſprit, de tranſmettre à la poſtérité les faſtes de leur Nation. *Voyez Gerard-Jean Voſſius*, de Hiſtoricis Græcis, *lib.* 1. *cap.* 1.

Je ne crois pas au reſte qu'il ſoit néceſſaire d'avertir ici, qu'aux tems dont nous parlons, le nom de *Barbare* étoit pris dans une acception infiniment plus favorable que celle qu'on y a attachée depuis, & qu'autrefois par ce mot on entendoit ſimplement *un Etranger*.

» particuliers. Par malheur, nous n'avons aucun Hiſto-
» rien ſur la foi duquel nous puiſſions compter. »

Je retranche pluſieurs autorités ſemblables qui expriment la même vérité ; parce qu'outre que leur nombre iroit à l'infini, & que chaque page de l'Hiſtoire des Gaules met en évidence la fauſſeté qui regne dans l'ancienne Hiſtoire, ſur-tout Romaine ; je n'ai employé le témoignage de Cicéron, que pour donner aux François le goût de leur Hiſtoire. A Dieu ne plaiſe, au reſte, que je prétende qu'ils le portent à l'excès où les Romains l'ont porté. Mes compatriotes ſont auſſi incapables de recevoir ces impreſſions, que je le ſuis de les leur donner. D'ailleurs l'Hiſtoire des Gaules eſt aſſez belle par elle-même, pour mériter de la Nation la plus vaillante & la plus polie de l'Univers toute ſa vénération, toute ſon eſtime, tout ſon attachement, & toute ſon admiration.

En effet, elle marche & ſe ſoutient par ſon propre poids ; elle tient toujours en haleine le Lecteur, & le fait paſſer ſans intervalle d'un grand ſpectacle à un plus grand ſpectacle. Elle le tranſporte preſqu'en même tems dans les contrées les plus célebres de l'Europe & de l'Aſie. Elle met ſous ſes yeux & comme dans un point de vûe, la deſcription non ſeulement de ces régions lointaines, mais encore l'hiſtoire de tant de peuples qui ont eu à faire avec les Gaulois ; elle lui préſente des objets toujours rians & nouveaux ; elle eſt remplie d'événemens que les Sophocles & les Euripides n'auroient pas manqué de faire briller ſur le théatre pour inſpirer la terreur & la pitié, ces paſſions tragiques qui remuent le cœur de l'homme. Enfin elle eſt cette hiſtoire que nos ancêtres avoient toujours préſente devant

les yeux, qu'ils faiſoient apprendre à leurs enfans, & dont le ſouvenir a fait exécuter aux uns & aux autres ces prodiges de valeur, qui ont fait le déſeſpoir des Grecs & des Romains. Ainſi tout ornement lui ſeroit ſuperflu & étranger, & ne ſerviroit qu'à la rendre incroyable & ſuſpecte. Dans ſa ſimplicité même elle ſeroit encore incroyable & ſuſpecte, ſi les ennemis des Gaules & des Gaulois n'étoient eux-mêmes garans de tous les faits qu'elle contient.

Cela poſé, la certitude de notre Hiſtoire décide le différend *(l)* qui s'éleva, il y a quelques années, dans l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. Les uns ſoutenoient que l'hiſtoire des quatre premiers ſiécles de Rome étoit incertaine; les autres prétendoient qu'elle ne l'étoit pas.

Les Auteurs du premier ſentiment diſoient d'après Tite-Live, Clodius, Plutarque & quelques autres Anciens *(m)*; « Qu'à la priſe de Rome par les Gaulois,
» l'incendie qui conſuma cette Ville, conſuma auſſi
» tout, ou preſque tout ce qu'il y avoit d'annales des
» Pontifes, de faſtes des Magiſtrats, & de regiſtres des
» familles particulieres, qui contenoient la partie de
» l'Hiſtoire Romaine antérieure à cet événement. Que
» les monumens de même nom qui parurent depuis,
» étoient ou faux ou falſifiés; puiſqu'outre qu'on y li-
» ſoit, que certaines familles deſcendoient des premieres

(l) Voſſius le pere obſerve que le même différend s'éleva parmi les Sçavans de ſon tems, & qu'il y eut des écrits pour & contre. Notre profond Hiſtorien prit la défenſe de ceux qui tenoient, que l'Hiſtoire de Rome, depuis ſa fondation juſqu'à la priſe & à l'incendie de cette capitale, ne paroît pas appuyée ſur des monumens dignes de foi: *Inde præcipue eſt quod claudicat ſæpe fides eorum, quæ ante hoc tempus geſta traduntur.* Hiſt. Lat. lib. I. c. I.

(m) Voyez l'Hiſtoire de cette Académie, *tome VI. p. 14. & ſuiv.*

» & plus anciennes maiſons dont elles ne deſcendoient
» ſûrement pas, ils perdoient toute leur autorité par la
» maniere différente ou contradictoire, dont les mêmes
» faits étoient racontés dans divers exemplaires. Que
» les Hiſtoriens, de la foi deſquels on tient les premiers
» faits de l'ancienne Rome, n'ayant vêcu qu'environ
» cinq cens ans après la fondation de cette capitale,
» loin d'être croyables ſur des événemens arrivés plu-
» ſieurs ſiécles avant eux, à peine étoient-ils dignes de
» foi ſur les faits dont ils avoient été les témoins, ayant
» été convaincus d'avoir impoſé à la poſtérité ſur l'hiſ-
» toire de leur ſiécle; quelques-uns pour ſe venger de
» leurs ennemis, d'autres pour faire honneur aux Ro-
» mains. Enfin, que ſi l'on a dit d'Athenes, qu'on n'y
» marchoit que ſur des monumens célébrés par l'Hiſ-
» toire, l'on peut dire de Rome, qu'on n'y apperce-
» voit que des monumens illuſtrés par des fables ».

Les Académiciens qui défendoient le ſentiment contraire, repliquoient; » Que Cicéron faiſoit foi que lui
» & tous ſes contemporains trouvoient des charmes à
» lire les annales des Pontifes, qui conſervoient le ſou-
» venir des faits, que le Grand-Pontife, depuis le
» commencement de Rome juſqu'à P. Mucius, Grand-
» Pontife lui-même, avoit eu ſoin d'écrire chaque jour.
» Qu'on ne fait pas ſes délices de la lecture d'un ou-
» vrage qu'on croit ſuppoſé. Que Caton & Varron,
» par l'étude particuliere qu'ils avoient fait des annales
» des Pontifes, avoient répandu dans les découvertes
» hiſtoriques dont leurs écrits ſont ſemés, cette prodi-
» gieuſe variété qui les fait rechercher. Que le deſſein
» ſeul que Cicéron avoit formé d'écrire un corps d'Hiſ-
» toire Romaine, eſt un argument invincible pour éta-

„ blir la vérité de ces anciens monumens. Qu'on peut „ tirer la même induction des Livres que Cicéron pu- „ blia avec ce titre *De la République*, puiſqu'ils conte- „ noient le détail le plus circonſtancié des coûtumes & „ des maximes de l'ancienne Rome *à primo urbis ortu*, „ de ſa diſcipline domeſtique & militaire. Qu'encore „ du tems d'Halicarnaſſe, pluſieurs hommes illuſtres, „ ſortis des maiſons où la charge de Cenſeur avoit paſſé, „ conſervoient des tables du dénombrement des Ro- „ mains, où l'on voyoit, que deux ans avant la priſe „ de Rome il y avoit eu un dénombrement, dont le „ tems étoit exactement marqué, comme des autres. „ Que Cenſorin inſinue que l'on conſultoit long-tems „ après les premiers ſiécles de Rome les Mémoires des „ Duumvirs & des Décemvirs. Qu'il étoit d'autres mo- „ numens dont l'exiſtence n'étoit pas moins certaine, „ les tables dépoſitaires des traités avec les peuples, les „ tables des loix, les tables de toile, ceux qui renfer- „ moient les cérémonies, le rit de la Religion, les uſa- „ ges établis dans une déclaration de guerre, enfin les „ inſcriptions qui éterniſoient la mémoire des hommes „ illuſtres. „

Telles ſont les raiſons ſur leſquelles fondoient de part & d'autre leur ſentiment ceux qui prirent parti dans la queſtion de la certitude ou de l'incertitude de l'hiſtoire des quatre premiers ſiécles de Rome. Je me garderai bien de m'ériger en arbitre entre des contendans, qui ſçavoient ſi bien defendre leur cauſe. Mais je ne puis m'empecher d'obſerver qu'en tenant le juſte milieu que les regles preſcrivent, & écartant des deux côtés les principes qui ſont outrés, ou ce qu'il y a d'outré dans l'un & l'autre ſentiment, il faut réduire la diſpute à cette

ſimple queſtion : Les auteurs de l'hiſtoire des quatre premiers ſiécles de Rome, ou plûtôt Tite-Live qui les réünit tous dans ſes écrits, eſt-il recevable dans le recit des faits & des évenemens, où il n'a pas eu pour guide quelqu'un de ces monumens, qui s'étoient conſerves à la priſe de Rome par les Gaulois ? notre hiſtoire decide clairement la queſtion.

En effet elle prouve que cet Ecrivain n'eſt pas même croyable dans le récit de quantité de faits & d'évenemens importans, qui ſont arrivés depuis l'incendie de Rome, c'eſt-à-dire, dans le tems où les annales des Pontifes, les faſtes des Magiſtrats, & les regiſtres, tant publics que particuliers, exiſtoient en leur entier. Que tous ces monumens exiſtaſſent lorſque Tite-Live écrivoit ſon hiſtoire, c'eſt une vérité à laquelle ſes apologiſtes les plus aveuglés ne ſçauroient fermer les yeux, puiſque cet Hiſtorien même les cite en une infinité d'endroits. Mais que dit Tite-Live de la levée du ſiége de Rome, & des événemens qui la ſuivirent pendant le cours de quatre-vingts ans ? Que dans le moment que les Gaulois peſoient l'or que les Romains étoient convenus de leur donner, Camille ſurvint, reprit ou enleva l'or, battit les Gaulois, & les chaſſa de Rome. Que le lendemain ce même Général ayant pourſuivi & atteint les Gaulois, les attaqua ſur le chemin de Gabie, & en fit une ſi grande boucherie, qu'il n'en échappa point un ſeul pour porter la nouvelle de ce deſaſtre dans ſon pays. Que vingt-trois ans après, Camille encore gagna dans le territoire d'Albe une bataille ſanglante ſur les Gaulois ſans aucune perte de la part des Romains. Qu'en l'an 392. de Rome, T. Manlius, pour avoir tué dans un combat ſingulier un Gaulois qui étoit venu

défier les Romains, acquit pour lui & pour ſa poſtérité le ſurnom de *Torquatus*. Que l'année ſuivante le Dictateur Q. Servilius Ahala défit les Gaulois qui s'étoient avancés juſqu'à la porte Colline. Que la deuxiéme année d'après, le Dictateur C. Sulpicius remporta une victoire complette ſur les Gaulois qui avoient ravagé le Latium & le territoire de Preneſte & de Pedum. Que quarante ans après la levée du ſiége de Rome, le Conſul Popillius avoit reçu les honneurs du triomphe pour avoir défait les Gaulois qui étoient rentrés dans le Latium. Que l'année ſuivante les deux armées, celle des Gaulois & celle des Romains, s'étant mêlées enſemble à l'occaſion du combat ſingulier, mais fabuleux, que l'Hiſtorien Romain fait livrer gratuitement à Valerius Corvinus contre un Général Gaulois; Camille, fils du Dictateur de ce nom, avoit mis en fuite les Gaulois.

Je ne pouſſe pas plus loin la ſuite des victoires, qu'il a plû à Tite-Live de faire remporter aux Romains ſur les Gaulois pendant les premiers cinquante ans qui ſuivirent la priſe de Rome. Polybe, cet Hiſtorien ſi exact, ſi judicieux, ſi antérieur à Tite-Live, & dès-là ſi inſtruit, enfin qui avoit tant d'intérêt à ménager la délicateſſe des Romains; Polybe, dis-je, détruit en deux mots le Roman de Tite-Live: « Les Gaulois, » écrit-il*, prirent Rome d'emblée, & aſſiégerent le » Capitole. Cependant ils devinrent traitables quand » les Romains s'y attendoient le moins: ainſi ils rendirent la place, mais aux conditions qu'ils voulurent » bien impoſer aux vaincus*. Trente ans après ils » s'avancerent juſqu'à Albe avec une grande armée. » Les Romains ſurpris, & n'ayant pas le tems de faire

* *Lib. I, p. 5.*

* *Lib. II, p. 107.*

» venir les troupes de leurs alliés, n'oſerent ſe mon-
» trer. Mais douze ans après, les Gaulois étant reve-
» nus avec des forces conſidérables, les Romains qui
» avoient tout prévû, aſſemblent incontinent leurs
» alliés, s'avancent avec ardeur & brûlent d'en venir
» aux mains. Cette fermeté déconcerta les Gaulois.
» Ils aſſemblerent leur conſeil : les avis furent diffé-
» rens ; & il arriva que la nuit venuë ils firent une
» retraite qui avoit tout l'air d'une fuite. Depuis ce
» tems-là, ils reſterent chez eux ſans remuer pendant
» l'eſpace de treize ans. Dans la ſuite voyant les Ro-
» mains croître en puiſſance & en force, ils conclurent
» avec eux un traité de paix, auquel pendant trente
» ans ils ne donnerent aucune atteinte ».

C'eſt ainſi que parle * Polybe, le plus véridique de tous les Hiſtoriens, & qui ſur le principe univerſellement reçû, qu'il a poſé lui-même, Que l'Hiſtoire n'eſt qu'un récit ſuivi d'événemens vrais & certains, fera toûjours douter ſi Tite-Live eſt vraîment Hiſtorien : c'eſt ainſi, dis-je, que parle Polybe ; & dans ce qu'il dit, on voit que durant le cours de quatre-vingts cinq ans les Gaulois ont vaincu les Romains, ont pris Rome, l'ont rançonnée, ont été toûjours les aggreſſeurs, & ſont venus à diverſes repriſes inſulter leurs ennemis ſur leurs propres foyers ; & que les derniers n'ont jamais eu le moindre avantage ſur nos ancêtres.

* *Excerpt. Valeſ. p. 81.*

Cette vérité qui n'a jamais été portée au point de clarté où je viens de la mettre, découvre quel cas il faut faire d'une infinité d'épiſodes comiques, dont Tite-Live a ſoin de relever les deſcriptions qu'il fait des batailles, à la faveur deſquels il prétend en aſſûrer le ſuccès aux Romains & le rendre croyable, ne s'apperce-

vant pas qu'il le rend auſſi douteux, qu'il ſe rend lui-même ridicule.

Par ſurabondance de preuves que ces ſortes de contes ſont purement de ſon invention, & pour éblouïr le Lecteur aux dépens de la vérité; faiſons voir que ni les annales des Pontifes, ni les faſtes des Magiſtrats, ni pareils actes publics, ſur leſquels il aſſûre avoir compoſé l'Hiſtoire Romaine, ne contenoient rien de ſemblable, ni même les plus petites ſemences des fictions dont il s'eſt aviſé de vouloir nous bercer. Pour cet effet prenons les deux ſeuls petits fragmens que Pighius & Reineſius d'un côté, & Dodwel de l'autre ont ſauvé du naufrage des tems. Comme on ne peut point jetter les yeux ſur l'un qu'on n'y reconnoiſſe la ſimplicité, la diction & le génie de l'autre, & que d'ailleurs le tems nous a envié la partie de l'hiſtoire de Tite-Live, dont il eſt parlé dans le ſecond fragment, ſuppoſé qu'elle ait été portée juſque-là: afin de ne point trop partager notre eſprit, tenons-nous en au plus ancien. Le voici tel que Reineſius* l'a donné.

* *Inſcript. p. 340.*

V. K. APRILEIS.

FASCES. PENES. AEMILIUM.

BENE. MANE. SACRIFICAVIT. AD. APOLLINIS. OVE. FECIT. LAUREATUS.

HORA. OCTAVA. SENATUS. COACTUS. IN. HOSTILIA. S. C. FACTUM. EST. UTI. PRAETORES. EX. SUIS. PERPETUIS. EDICTIS. JUS. DICERENT.

Q. MINUTIUS. SCAPULA. ACCUSATUS. DE. VI. A. P. LENTULO. APUD. CNEIUM. BAEBIUM. PR. URB. DEFENSUS. A. C. SULPICIO. SENTENTIIS. CONDEMNATUS. XV. AMPLIATUS. XXXIII.

IV.

IV. K. APRILEIS.

FASCES. PENES. LICINIUM.

FULGURAVIT. TONUIT. ET. QUERCUS. TACTA. IN. SUMMA.
VELIA. PAULLUM. A. MERIDIE.
RIXA. AD. JANUM. INFIMUM. IN. CAUPONA. ET. CAUPO.
AD. URSUM. GALEATUM. GRAVITER. SAUCIATUS.
C. TITINIUS. AED. PL. MULCAVIT. LANIOS. QUOD. CARNEM.
VENDIDISSENT. POPULO. NON. INSPECTAM. DE. PECUNIA.
MULCATITIA. CELLA. EXTRUCTA. AD. TELLURIS.
LAVERNAE.

III. K. APRILEIS.

FASCES. PENES. AEMILIUM.

LAPIDIBUS. PLUIT. IN. VEIENTI.
POSTUMIUS. TRIB. PL. VIATOREM. MISIT. AD. COS. QUOD.
IS. EO. DIE.
SENATUM. NOLUISSET. COGERE. INTERCESSIONE. P.
DECIMI. TRIB. PL. RES. EST. SUBLATA.
Q. AUFIDIUS. MENSARIUS. TABERNAE. ARGENTARIAE. AD.
SCUTUM. CIMBRICUM. CUM. MAGNA. VI. ALIENI. CESSIT.
FORO. RETRACTUS. EX. ITINERE. CAUSSAM. DIXIT. APUD.
P. FONTEIUM. BALBUM. PRAET. ET. CUM. LIQUIDUM.
FACTUM. ESSET. EUM. NULLA. FECISSE. DETRIMENTA.
JUS. EST. IN. SOLIDUM. AES. TOTUM.

PRID. K. APRILEIS.

FASCES. PENES. LICINIUM.

LATINAE. CELEBRATAE. ET. SACRIFICATUM. IN. MONTE.
ALBANO. ET. DATA. VISCERATIO.
INCENDIUM. IN. COELIOLO. INSULAE. DUAE. ABSUMPTAE.
SOLO. TENUS. ET. AEDES. QUINQUE. ABSUMPTAE.
QUATUOR.
DEMIPHON. ARCHIPIRATA. CAPTUS. A. CN. LICINIO.
NERVA. LEGATO. IN. CRUCEM. ACTUS.
VEXILLUM. RUBEUM. IN. ARCE. POSITUM.
SACRAMENTO. NOVO. ADEGERUNT. JUVENTUTEM. IN.
CAMPO. MARTIO.

KAL. APRIL.

L. AIMILIO. PAULLO. II. C. LICINIO. CRASSO. COS. PAULLUS. COS. ET. CN. OCTAVIUS. PRAET. PALUDATI. EGRESSI. SUNT. URBE. IN. PROVINCIAM. MACEDONIAM. PROFECTI. INGENTI. ATQUE. INUSITATA. FREQUENTIA. PROSEQUENTE. . . . . TOTA. SACRA. VIA. EX. AEDIBUS. . . . USQUE. AD. CARINAS. ET. SACELLUM. STRENIAE. MAGNA. CONSTERNATIONE. VICINORUM.

FUNUS. MARCIAE. SEX. F. CUM. MAJORE. POMPA. IMAGINUM. QUAM. FREQUENTIA. HOMINUM.

PONTIFEX. SEMPRONIUS. EDIXIT. MEGALESIA.

IV. NON. APRIL.

VER. SACRUM. VOTUM. DE. PONTIFIC. SENTENTIA. A. BAEBIO. PRAETORE.

LAUTIA. LEGATIS. AETOLUM. DATA. [symbol] . [symbol] . AER. GRAVIS. IN. SINGULOS. DIMIDIUM. EJUS. COMITIBUS.

M. AEBUTIUS. IN. PROVINCIAM. SUAM. SICILIAM. PROFECTUS. EST.

EPULUM. IN. FUNERE. MARCIAE. POPULO. DATUM. A. FILIIS. EJUS. Q. ET. L. METELLIS. ET. LUDI. SCENICI. FACTI.

CLASSIS. CARTHAGINIENSIS. OSTIAM. INGRESSA. CUM. TRIBUTO.

III. NON. APRIL.

C. POPILIUS. LAENAS. C. DECIMUS. C. HOSTILIUS LEGATI. MITTUNTUR. AD. REGES. SYRIAE. ET. AEGYPTI. AD. BELLUM. INTER. IPSOS. COMPONENDUM. LEGATI. BENE. MANE. CUM. TURBA. CLIENTIUM. ET PROPINQUORUM. SACRIFICARUNT. AD. CASTORIS. DIS. PENATIB. P. R. TAURO. FECERUNT. ET. PERLITARUNT.

Ce fragment, tel qu'il eſt, contient les événemens arrivés à Rome pendant l'eſpace de ſept jours ſeulement, depuis le vingt-huitiéme jour de Mars incluſive-

ment, juſqu'au troiſiéme d'Avril incluſivement auſſi. La ſimplicité du ſtile, & l'expoſition nuë des faits répondent de leur autenticité, & de la pureté de la ſource d'où ils découlent : « Nos ancêtres, dit Cicéron, ſe
» ſont attachés à ne marquer que l'époque des tems,
» des lieux, des perſonnes, & des événemens, ſans
» la relever d'aucun autre ornement, que de celui de
» cette ſorte de briéveté qui ſert à la rendre plus in-
» telligible ». *Sine ullis ornamentis monumenta ſolùm temporum, hominum, locorum, geſtarumque rerum reliquerunt; dum intelligatur quid dicant, unam dicendi laudem putant eſſe brevitatem, non exornatores rerum, ſed tantummodo narratores fuerunt.* Dès-là il eſt évident que Tite-Live a dû avoir, & il paroît certain qu'il a eu en effet entre les mains l'exemplaire des actes, dont je produis le fragment. Mais d'où vient

1°. Que dans ce fragment il ne paroît aucun veſtige de ces contes en l'air, & plus ridicules les uns que les autres, dont cet Ecrivain a ſemé ſon hiſtoire?

2°. Que Tite-Live porte à la fin de l'année la pluie de pierres*, dont la ruë de Veïes fut inondée; tandis que nos actes font foi qu'elle eſt arrivée le trente de Mars, & par conſéquent au troiſiéme mois de l'année Romaine?

* *Lib. XLIV. c. 18.*

3°. Qu'il fait dire le dix-huit de Mars en plein Sénat au Conſul Emilius Paulus, que les féries Latines étoient fixées au quatriéme d'Avril * ſuivant? Cependant nos faſtes font foi qu'elles furent célébrées cette année le trente-un de Mars, comme Tite-Live eſt obligé de le reconnoître un peu plus bas*.

* *Ibid. c. 19.*

* *Ibid. c. 22.*

4°. Que cet Hiſtorien garde un profond ſilence ſur la plûpart des événemens marqués dans le cours de ces

ſept jours ; bien que des événemens entiérement ſemblables faſſent ailleurs tout le fond de ſon hiſtoire ?

5°. Enfin, qu'entre les événemens ſur leſquels il garde le ſilence, que je lui reproche, il en eſt qu'il ne peut avoir omis ſans pécher contre les loix de l'Hiſtoire ? Tels ſont le Sénatuſconſulte, qui ordonnoit aux Préteurs, en rendant la juſtice, de ſuivre la juriſprudence qui étoit de tout tems établie. L'amende à laquelle les Ediles ſoumirent les Bouchers, qui avoient vendu de la viande ſans l'avoir auparavant portée au Bureau des Commiſſaires de la police. L'affront que le Tribun Poſthumius fit au Conſul Emilius de lui faire donner aſſignation, pour avoir manqué d'aſſembler le Sénat le trente de Mars. La priſe & le ſupplice de Démiphon, chef des Pirates. Le Printems ſacré décerné par le Préteur au nom de la République & de l'avis du collége des Pontifes. Les préſens ſomptueux donnés aux Ambaſſadeurs des Etoliens. L'incendie arrivé au Mont Cæliolus. La célébration des jeux Mégaléſiens. L'entrée de la flotte des Carthaginois dans le port d'Oſtie, &c. Tous événemens trop conſidérables, à la vérité plus ou moins les uns que les autres, pour devoir être oubliés, & qui joints à la circonſtance des ſept jours, dans l'intervalle deſquels ils ſe ſont paſſés, donnent lieu de ſoupçonner qu'en une infinité d'endroits de l'Hiſtoire, Tite-Live a abandonné les ſources pour s'attacher à des ruiſſeaux, que ſon goût nous rend ſuſpects, pour ne pas dire bourbeux.

On en peut dire autant, ſelon l'Abbé Couture*, des Hiſtoriens que Tite-Live a pris pour modéle, & qu'il a ſuivis : » J'avouë, dit-il, que je ſuis en défaut quand » je cherche la cauſe pour laquelle les anciens Ecrivains

* *Acad. des Inſc. t. 1. p. 68. Mem.*

» de l'Hiſtoire Romaine, Quadrigarius, Fabius Pictor, » & Valerius d'Antium, ſont ſi ſouvent d'avis différens (*n*) dans Tite-Live qui les cite, vû qu'ils doivent tous avoir puiſé dans les mêmes ſources, c'eſt-à-dire, dans les faſtes, dans les livres, dans les commentaires & dans les annales des Pontifes ». Il eſt vrai que les Ecrivains de l'Hiſtoire Romaine, y compris Tite-Live (*o*), devroient avoir puiſé dans les ſour-

(*n*) La ſurpriſe eſt plus grande quand on compare les deux premiers Hiſtoriens de Rome, Fabius Pictor & Cincius. Ils étoient contemporains, & ils écrivoient avant le milieu du ſixième ſiécle de Rome, durant & après le plus grand feu de la ſeconde guerre Punique : cependant ils different entr'eux de dixneuf ans.

(*o*) Bien-loin que Tite-Live ait puiſé dans les ſources, il fournit ſeul mille preuves plus claires que le Soleil, que toutes les fois que les ſources étoient au deſavantage des Romains, il les a rejettées, ſupprimées, & leur a ſubſtitué de mauvais contes, qui font évanoüir tout ce qui n'eſt pas à la gloire de ſa Nation. La deſcription qu'il a tracée de la guerre que Porſena déclara aux Romains pour rétablir les Tarquins ſur le thrône, eſt un témoignage autentique de cette vérité, qui peut & doit tenir lieu de tous autres.

Tacite, Pline & Plutarque ſont venus au monde, ont vêcu & écrit pluſieurs années après Tite-Live : ces trois Hiſtoriens font foi à la face de toute la terre, qu'ils ont lû l'original du Traité qui contenoit les conditions, à quoi Porſena ſoumit les Romains en leur rendant Rome, dont ils avoient été forcés de lui ouvrir les portes. Le premier a fait ſçavoir à la poſtérité, que le Roi de Cluſium s'étant rendu maître de Rome, avoit épargné par reſpect le Temple de Jupiter, ſous les auſpices duquel cette capitale avoit été bâtie, & qui répondoit de ſa durée & de ſa conſervation : *Sedem Jovis optimi, maximi, auſpicato à majoribus pignus Imperii conditam, non Porſena dedita urbe, neque Galli capta, temerare potuiſſent, furore Principum excindi.* Tacit. Hiſt. lib. III. c. 72. Le ſecond obſerve que Porſena interdit aux Romains à l'avenir l'uſage du fer pour toute autre choſe que l'agriculture : *In fœdere quod expulſis Regibus populo Romano dedit Porſena, nominatim comprehenſum invenimus, ne ferro niſi in agricultura uterentur.* Plin. Hiſt. lib. XXXIV. c. 14. §. 39. Enfin Plutarque aſſûre que les troupes du Roi Etrurien deſarmerent les Romains, & emporterent leurs armes : Ὁ δὲ Πορσήνας διαλλαγεὶς τοῖς Ῥωμαίοις . . . . τὰ ὅπλα τοὺς Τυῤῥηνοὺς ἀναλαβεῖν κελεύσας, &c. *Plutarc. in Poplicola, p. 107.* C. D.

Trouve-t-on rien de ſemblable ou même d'approchant dans Tite-Live ? Cet Hiſtorien ne marque-

ces aſſignées par l'Abbé Couture. Mais les deux paſſages de Polybe que j'ai rapportés plus haut, & le fragment des faſtes Conſulaires que je viens de mettre ſous

t-il pas au contraire que les deux ſeules conditions dures que Porſena impoſa aux Romains, conſiſtoient à lui livrer un certain nombre de filles en ôtage, & à rendre aux Véïens quelques terres qui leur avoient été enlevées dans les guerres précédentes. De-là paſſant à la fable de Mucius Scævola, que l'Hiſtorien Romain a fabriquée exprès, pour effacer la mémoire des fers, que le Roi d'Etrurie avoit fait porter aux Romains, il ſe trahit lui-même; car traitant de *pacifique* la retraite de Porſena dans ſes Etats, il ne peut, dit-il, comprendre pourquoi depuis cette époque ſi favorable aux Romains, on ne mettoit point à Rome le butin fait ſur l'ennemi à l'encan, que l'Huiſſier priſeur *ne criât que c'étoient tous biens appartenans à Porſena qu'on expoſoit en vente.* Huic tam pacatæ profectioni ab urbe Regis Etruſci abhorrens mos, traditus ab antiquis uſque ad noſtram ætatem, inter cætera ſolennia manet bonis vendendis, bona Porſenæ Regis vendendi. Cujus originem moris, neceſſe eſt aut inter bellum natam eſſe, neque omiſſam pace, aut mitiore creviſſe principio, quam hic præ ſe fert titulus, bona hoſtiliter vendendi. *Tit. Liv. lib. II. c. 14.*

Mais la formule de l'Huiſſier priſeur, produite par Tite-Live même, ne décele-t-elle pas ce que cet Ecrivain veut cacher, ce que néanmoins Tacite, Pline & Plutarque nous ont appris; en un mot, que Porſena ſubjuga Rome, & que pendant qu'il fut maître de la place, il expoſa en vente aux Romains mêmes le butin qu'il avoit fait ſur eux, & tous les bijoux qu'il avoit exigés par voie de contribution. Or afin que perſonne ne pût rien reclamer, il fit crier que *c'étoient tous biens du Roi Porſena.* Comme donc la vente dura longtems, la formule établie par le Roi d'Etrurie fut répétée ſi ſouvent, qu'elle s'introduiſit & jetta de ſi profondes racines, qu'elle ſe conſervoit dans le ſiécle d'Auguſte.

Voilà le ſens & l'origine de la formule que Tite-Live ſe vante d'avoir ignoré. Il n'en faut être nullement ſurpris: un Hiſtorien qui s'arroge le droit de ſupprimer la priſe de Rome par Porſena, & de ſuppléer à cet évenement par l'épiſode Romaneſque de jeunes filles demandées & données réciproquement en ôtage, a droit auſſi d'ignorer ce qu'il n'eſt permis à aucun autre Romain d'ignorer.

Mais n'en croyons pas Tite-Live, il n'y a point d'ignorance de ſa part: tout ſe réduit en un menſonge officieux en faveur de ſa Nation; encore l'a-t-il retracté dans ſon dixiéme Livre, chap. 16, où il met en parallele la priſe de Rome par Porſena avec la priſe de la même Ville par les Gaulois. Ainſi ſe vérifie ce que les Anciens & les Modernes diſent des menteurs, qu'*ils ſe coupent, & ne ſe ſoûtiennent jamais dans tout ce qu'ils avancent.*

les yeux de tout le monde, rendront à jamais témoignage, que Tite-Live & les Hiſtoriens Latins qui l'ont précédé, ont fait un mauvais mêlange des annales des Pontifes avec ces regiſtres corrompus des familles, dont Ciceron & Tite-Live lui-même ſe plaignent tant, où les Généalogies étoient confonduës & les faits tellement altérés, que la fable y tenoit lieu d'hiſtoire.

Je ne preſſe pas davantage cette vérité : auſſi-bien m'apperçois-je qu'en voulant démontrer, que la certitude de l'Hiſtoire des Gaules décide le differend, qui s'étoit élevé dans un corps des plus ſçavans de l'Europe ſur la certitude ou l'incertitude de l'hiſtoire des quatre premiers ſiécles de Rome, j'ai penſé prouver que l'Hiſtoire Romaine n'étoit, ni toujours, ni en tout, ni par tout certaine, même dans les ſiécles poſtérieurs. Comme c'étoit contre mon intention, je reviens à l'endroit d'où je ſuis parti.

On eſt ſans doute ſurpris que notre Hiſtoire, qui dans quelque point de vûë qu'on l'ait conſidérée juſqu'ici, paſſoit pour être ſéche, vuide & extrêmement douteuſe, l'emporte ſur la Romaine du côté de la certitude. C'eſt cependant le moindre de ſes avantages.

Un des principaux eſt qu'elle change, ainſi que je l'ai déja inſinué, toute la face de l'ancienne Hiſtoire. En effet, elle offre en ſpectacle, au-delà des Pyrénées, dans l'Italie, dans la grande Gréce, la Germanie, la Pannonie, l'Illyrie, la Gréce propre, la Macédoine, la Thrace, la haute & baſſe Aſie, & enfin dans l'Afrique même un peuple, j'oſe dire, héros, qui inonde en vainqueur toutes les vaſtes régions où il dirige ſes pas ; qui donne le ton à tous ſes voiſins, ou en eſt la terreur, ou l'amour, ou l'appui ; qui attire l'attention des plus

grands Potentats ; qui eſt l'ame de leurs armées ; qui ſe meſure avec les ſucceſſeurs immédiats d'Alexandre, & leur impoſe ou exige d'eux des tributs ; qui en renverſe quelques-uns du thrône, & y affermit les autres ; qui revendique un nombre innombrable de conquêtes, de victoires, d'exploits & de provinces, que la malignité des Hiſtoriens lui refuſoit, ou attribuoit à tout autre qu'à celui auquel ces traits héroïques appartenoient ; un peuple enfin, dont les faſtes ſont remplis d'événemens d'immortelle mémoire, qui rétabliſſent l'Hiſtoire Grecque, l'Hiſtoire Romaine & l'Hiſtoire Aſiatique, dans le point de vérité qui leur convient, les change entiérement, & les fait paroître dans un jour tout nouveau.

Un autre avantage qui ne le cede point au premier, c'eſt que l'Hiſtoire des Gaules eſt l'hiſtoire propre de la plus grande partie des peuples de l'Europe & de quelques autres de l'Aſie. La raiſon eſt, que les Gaulois, à la différence des autres Nations, en ſortant de leur patrie, ne ſe ſont pas propoſé en premier, ni de faire des conquêtes, ni d'acquérir des richeſſes, mais d'occuper de nouvelles terres pour y établir une brillante jeuneſſe, qui brûloit de ſe ſignaler, & que la fécondité des femmes Gauloiſes renouvelloit & multiplioit tous les ans*. Et comme cette fécondité s'eſt toujours ſoutenuë dans le premier degré, que la nature avoit attaché au ſang Gaulois ; nos ancêtres ont été obligés de décharger l'Etat des bouches ſuperfluës, & d'envoyer ſouvent des colonies dans tout l'occident & le nord de l'Europe (*p*) juſqu'au Danube, & de-là en

* *Pauſ. lib. 1. p. 16.*

(*p*) Je me fais ici une objection, au-devant de laquelle j'aurois dû peut-être aller plûtôt : ſçavoir, que je ſuis ſi prévenu en faveur de nos ancêtres, que je ne voi par-tout que des Gaulois, que je convertis

long

long & en large juſqu'au Pont-Euxin, & enfin dans une bonne partie de l'Aſie mineure. Ces colonies ont formé une infinité de peuples ſéparés dans les différentes contrées où elles ſe ſont fixées. Ces peuples n'ont jamais démenti le ſang Gaulois qui couloit dans leurs veines. Ainſi ils ont toujours appartenu aux Gaules par

tous les peuples en Gaulois, & qu'ainſi je ſuis en quelque ſorte comme ceux qui ſont attaqués de la jauniſſe, leſquels répandent une nuance jaunâtre ſur tous les objets qui s'offrent à leurs yeux.

Je réponds que c'eſt un reproche qu'on n'a jamais fait à Cluvier, quoiqu'il comprît dans la ſeule Celtique les Gaules, l'Eſpagne, les trois Royaumes de la Grande Bretagne, la Germanie & l'Illyrie ; ni à Ortelius & au Sieur de la Martiniere, qui ne donnent à la Celtique d'autres bornes que celles de l'Europe entiere ; ni enfin à Dom Pezron & au Sieur Pelloutier, qui ne font de l'Europe qu'une Province de la Celtique, & étendent cette derniere dans pluſieurs régions de l'Aſie. Tous ces Auteurs ont vû bien plus de Gaulois que moi, & en un plus grand nombre de régions : mais la variété de leurs ſentimens prouve démonſtrativement qu'ils n'ont jamais ſçû les diſcerner. Comment auroient-ils pû le faire ? Aucun d'eux n'a eu de la Celtique & des Celtes une idée nette. On ne peut pourtant pas nier que les uns & les autres n'ayent entrevû la vérité : mais j'oſe aſſûrer qu'ils ne l'ont pas vû toute entiere. Auſſi les rayons foibles qu'ils en ont apperçû n'ont-ils ſervi, qu'à leur faire confondre la Celtique propre & primordiale, non ſeulement avec les contrées qui y ont été ſucceſſivement ajoûtées, mais encore avec les Provinces qui étoient étrangeres aux unes & aux autres. Cependant les ſyſtemes de tous ces différens Ecrivains, quelque faux qu'ils ſoient, viennent à l'appui du mien ; puiſqu'ils mettent en évidence, que dès les premiers tems il y avoit des Celtes ou Gaulois en une infinité de plages de l'Europe & de l'Aſie, ſituées en des climats les plus éloignés. Au reſte, on ne ſçauroit avec juſtice me faire le reproche que j'ai voulu prévenir. Mon ſyſteme eſt fondé ſur l'autorité, & parfaitement lié. Je parts du centre de la Celtique, je ſuis ſes veines, j'indique ſes branches, je parcours leurs rejettons, je m'arrête au point juſqu'où ils ont pouſſé, & je ne fais aucun pas qu'à la lumiere des Anciens qui m'éclairent & dirigent ma marche. Si après tous ces éclairciſſemens un nombre innombrable de peuples de l'Europe & de l'Aſie ſont ſurpris de ſe voir honorés d'une origine Celtique, dont ils ne trouvoient en eux aucune trace ; ils doivent s'appliquer ces belles paroles de Saint Jérôme : QU'ILS SONT DANS L'ADMIRATION D'ÊTRE CELTES, SANS AVOIR PU SOUPÇONNER QU'ILS L'ÉTOIENT. *Ingemuit totus orbis, & ſe eſſe Arianum miratus eſt.* Averſus Lucifer.

la partie d'eux-mêmes la plus noble & la plus eſſentielle. L'Hiſtoire des Gaules eſt donc auſſi leur hiſtoire ; & leurs deſcendans doivent ſçavoir bon gré à notre Hiſtoire d'y voir revivre leurs ayeux, & d'y admirer la ſupériorité qu'ils ont eu dans preſque toutes les parties du monde ſur les Nations qu'ils ont ſubjuguées.

D'autre part, notre Hiſtoire doit à leurs ayeux tous ſes commencemens. En effet, ils ſeroient entiérement ignorés ſans les glorieux ſuccès, que les chefs des colonies Gauloiſes ont eu dans toutes leurs expéditions. Quoiqu'on ne puiſſe pas douter que nos ancêtres n'ayent exécuté de grandes choſes dans l'enceinte des Gaules, & dans leur voiſinage ; la maxime qu'ils ſuivoient, auſſibien que les peuples avec qui ils avoient à faire, & dont ils étoient environnés, de ne point tranſmettre à la poſtérité ce qui pouvoit le plus les intéreſſer, condamnoit à un éternel oubli les premiers traits de la Nation la plus ancienne & la plus vaillante du monde, ſi les colonies qu'elle avoit envoyées ſi ſouvent au dehors, n'avoient traité médiatement ou immédiatement avec les Grecs & les Romains, qui nous les ont conſervés, par l'intérêt qu'ils prenoient eux-mêmes à marquer avec quels peuples ils avoient eu quelque choſe à démêler. Et voilà pourquoi, à l'exception de l'envoi de quelques colonies ſeulement, & d'un petit nombre d'événemens ſemblables qui regardent en particulier les Gaules, notre Hiſtoire ne fournit preſque rien juſqu'au commencement du ſeptiéme ſiécle de Rome, qui ſerve à les illuſtrer.

En revanche, les Gaulois tranſplantés dans toutes les parties du monde que j'ai indiquées, ont en quelque ſorte dédommagé la Nation d'un ſilence qui lui faiſoit

tant de tort, par le ſoin qu'ils ont eu d'éclipſer les peuples qui figuroient le plus. Or comme ils étoient par-tout Gaulois, & qu'ils y ſoutenoient la gloire de leur nom; leurs entrepriſes étoient un cercle perpétuel de victoires, & comme un flux & reflux de conquêtes & d'expéditions heureuſes, à quoi les Gaules prenoient d'autant plus de part, qu'elles étoient attentives à rafraîchir de tems en tems les premieres colonies par de nouveaux eſſains, qui en remplaçant ceux que la mort moiſſonnoit au milieu de leur courſe, rétabliſſoient les colonies dans leur premier état.

Cependant il ne faut pas s'attendre à avoir un compte exact, ni de toutes les colonies qui ſont parties des Gaules, ni de toutes les Provinces voiſines & éloignées qu'elles ont été occuper, ni de toutes les conquêtes qu'elles ont faites, ni enfin de tous les Etats qu'elles ont formés: ce ſeroit trop exiger des tems ſi reculés. Ce n'eſt point faute de notre part d'avoir fait des recherches. La choſe parle d'elle-même. Auſſi pouvons-nous dire que les recherches nous ont plûtôt manqué, que nous n'avons manqué aux recherches: mais les découvertes que nous avons faites à la faveur de nos recherches, font entrevoir qu'il manque quelque choſe au commencement de notre Hiſtoire, ſoit par la faute des Hiſtoriens, qui n'ont point connu l'origine Celtique de pluſieurs peuples dont ils ont parlé, ſoit par celle des colonies Gauloiſes mêmes, qui en s'éloignant de la patrie, prenoient ou le nom de leurs chefs, ou celui des régions où elles s'arrêtoient, & ainſi perdoient & faiſoient perdre de vûë la tige dont ils ſortoient; ſoit enfin par la faute de quelques colonies particulieres, qui par l'éloignement des tems & des lieux, & par le peu de

commerce qu'elles ont entretenu après leur départ avec nos ancêtres, ont perdu juſqu'au ſouvenir qu'elles étoient originaires des Gaules. D'où l'on doit conclure que quelque beaux que ſoient les commencemens de notre Hiſtoire, ils ſeroient infiniment plus étendus & plus brillans, ſi les Anciens nous avoient fourni toutes les lumieres qu'ils pouvoient raiſonnablement nous laiſſer.

Qu'il y ait eu des colonies Gauloiſes en différentes régions de l'Europe, qui avec le tems ont perdu juſqu'au ſouvenir de leur origine; l'Italie fournit des exemples ſans nombre, qui portent cette vérité à un degré d'évidence, ſur lequel on ne peut s'étourdir ſans ébranler les fondemens de l'Hiſtoire. Juſqu'ici on a cru que cette belle & délicieuſe partie de notre continent a été peuplée par les Grecs. On ſe fonde ſur Cedrenus, qui donne aux peuples d'Italie le nom de * Céthéens (q). A Cedrenus on peut ajouter l'Auteur de la Chronique Paſchale * *, qui les qualifie auſſi de Céthéens. Or comme l'Auteur du premier Livre des Macchabées * appelle la Macédoine & la Gréce *Terre de Cethim*, on a inferé de là que les Grecs & les Italiens avoient la même origine, & étoient des peuples qui ſortoient les uns des autres.

* Edit. Reg. p. 140. A.

** Edit. Reg. p. 33. C.

* Cap. I. ℣. I.

Jamais induction ne fut plus forcée, ni plus mal tirée. *Cethim*, à la vérité, dans l'Ecriture eſt un nom de peuple; mais tant s'en faut que le Saint-Eſprit l'ait reſtreint à déſigner ſeulement les Grecs & les Macédoniens, qu'il l'emploie dans Iſaïe * & dans Jérémie **

* Cap. XXIII. ℣. I. & 12.

** Cap. II. ℣. 10.

(q) Ou plûtôt de *Ctetéens*, ainſi qu'on lit dans l'édition du Louvre. Or ces Ctetéens pourroient bien être ces Gaulois *Celtéens* de la Chronique Paſchale, p. 26 & 32. Sur ce pied les Romains, ſelon Cedrenus, ſeroient iſſus des Gaulois. Je ne ſçaurois cependant me perſuader que ce ſoit la vraie penſée de l'Auteur Grec.

à marquer les Tyriens. De même, dans Ezéchiel *, ce mot indique viſiblement un peuple de la Paleſtine, & dans quelques endroits de la Prophétie de Daniel, les Rois de Syrie. Ainſi dans le premier Livre des Macchabées il pourra ſignifier tant qu'on voudra, les Grecs & les Macédoniens ; mais on n'en pourra jamais conclure que les Romains peuvent y être compris. Et comment pourroient-ils y être compris, quand une foule d'autorités & de raiſons concourent à démontrer, que les premiers peuples connus d'Italie étoient conſtamment originaires des Gaules? Je n'entre ici dans aucun détail ſur ce ſujet, on le trouvera tout fait dans la premiere Diſſertation hiſtorique.

* *Cap. XVI.* ℣. 3.

Les Diſſertations ſuivantes établiſſent la même vérité à l'égard des peuples de la Germanie, de l'Iſtrie, de l'Illyrie, de la Pannonie, de la Thrace, de la Sarmatie, en un mot de toutes les contrées du Nord de l'Europe. On ne ſçauroit faire un pas dans ces vaſtes régions, qu'on ne rencontre des Helvétiens, des Boïens, des Tectoſages, des Japodes, des Ardiées, des Scordiſces, des Tauriſces, des Baſtarnes, des Cimbres, des Ambrons, des Teutons, des Gothins, des Coſtoboces, des Toſiopes, des Noriciens, des Lyges, &c. tous peuples vraîment Gaulois, & reconnus pour tels par les Anciens. Quelque grand que ſoit le nombre que je viens de marquer, il le ſeroit davantage ſi le tems ne nous eût envié le nom de quantité d'autres peuples qui avoient la même origine. On peut en quelque ſorte le remplacer & ſuppléer, en obſervant : 1°. Que les peuples que j'ai nommés poſſédoient de grands Etats ; qu'ainſi ils étoient tous grands peuples ſubdiviſés en une infinité de petits, qui formoient & occupoient chacun leur Province. 2°. Que

pluſieurs de ces peuples n'étoient pas tellement renfermés dans une ſeule contrée, quelque vaſte qu'elle fût, qu'ils n'en occupaſſent ſéparément quelques autres très-éloignées ; tels étoient les Boïens, les Tectoſages, les Scordiſces, &c. On trouve en effet des peuples de ce nom tout-à-la-fois dans la Germanie, dans l'Illyrie, dans la Pannonie & ailleurs. C'étoient différentes tribus d'une même Cité, qui s'étoient extrêmement multipliées, & qui ne pouvant point tenir dans les bornes d'un même état, étoient allées en former de nouveaux ſous un autre Ciel. On peut dire avec autant de fondement, que ce pouvoit être auſſi de nouvelles colonies, qui étoient parties ſucceſſivement des Gaules, & qui avoient été ſe fixer dans les nouvelles contrées que les Magiſtrats leur avoient aſſignées, ſelon l'ordre établi de tout tems dans la Nation : car Tite-Live nous apprend que c'étoit au Magiſtrat à marquer les régions, où les colonies avoient permiſſion de ſe rendre.

Au reſte je ne voudrois pas aſſûrer que tous les peuples dont je parle, ayent peuplé les premiers les cantons de l'Europe où nous les trouvons placés. Cela ſe pourroit peut-être dire des premieres peuplades qui ont paſſé le Rhin, ou qui ſe ſont tranſplantées dans l'Illyrie. A l'égard des autres, il faut ſe contenter de porter aux tems les plus reculés celui, où ils ſont allés s'enter ſur les peuples qui les y avoient précédés, & qui avoient auparavant pris poſſeſſion des terres, que les Gaulois ont partagé enſuite avec eux.

Je ne dis rien ici de l'Angleterre & de l'Eſpagne. On ſçait à quoi il faut s'en tenir à l'égard de l'une & de l'autre de ces vaſtes Régions. Perſonne n'a encore revoqué en doute que l'Angleterre n'ait reçu des Gaules

ſes premiers habitans. D'autre part on croit ordinairement que l'Eſpagne (*r*) doit les ſiens à la Phénicie. Il eſt vrai que *Gades*, *Tarteſſe* & telles autres places font foi que les Phéniciens ſe ſont établis en leurs tems ſur les côtes meridionales d'Eſpagne. Mais ces places ne font pas foi que les Phéniciens ſoient les premiers qui ont peuplé ce riche pays. En effet les mêmes Auteurs qui nous apprennent l'arrivée de ces Aſiatiques en Eſpagne, indiquent auſſi celle des Celtes dans le même continent. D'ailleurs on obſerve que de tout tems les Celtes ont été répandus non-ſeulement dans le centre de l'Eſpagne, mais encore dans toutes ſes extrémités. Qu'on liſe le Géographe Scymnus de Chio, * & l'on ſe convaincra que de tout tems les Celtes en corps, & nommément les Venetes, étoient au pied des colomnes d'Hercule. Les colomnes d'Hercule étoient au voiſinage de Gades & de Tarteſſe. Il y avoit donc dès les premiers tems, des Celtes & des Phéniciens dans le même canton d'Eſpagne, avec cette notable différence, que les Celtes y étoient deux-cens contre un Phénicien.

* *Verſ. 187. & ſeq.*

(*r*) Ce que je dis ici de l'Eſpagne, c'eſt abſtraction faite de tout ce qui eſt répandu dans la Diſſertation que j'ai dreſſée ſur les premiers peuples qui ont pénetré dans cette partie la plus Occidentale de l'Europe. Ce Volume étoit imprimé, & j'étois ſur le point de livrer la Préface au Libraire, que je n'avois aucune notion diſtincte de ces peuples. Préciſément alors je tombai heureuſement ſur le vingt-troiſiéme chapitre du Traité de l'Empereur Conſtantin Porphyrogenéte *touchant le gouvernement de l'Empire*. Quelques lumieres que j'y puiſai, m'obligerent à ſuſpendre l'Impreſſion juſqu'à ce que j'euſſe débrouillé une matiere, ſur laquelle quelques Sçavans ne s'étoient exercés, que pour l'obſcurcir davantage. La Diſſertation achevée, je n'ai pas cru devoir ajuſter ce que j'avois déja écrit ſur l'Eſpagne aux découvertes que je puis avoir faites depuis. Je laiſſe ce ſoin à ceux qui prendront la peine de comparer l'un à l'autre. Je ſuis bien aiſe qu'on voye par cet exemple, quels progrès on peut faire dans l'étude de l'Antiquité à meſure qu'on nourrit ſon eſprit de la lecture des Anciens.

Les Celtes auroient-ils pû y être en ſi grand nombre, s'ils n'y étoient arrivés les premiers, & s'ils n'avoient eu le tems d'y multiplier ? Or preuve convaincante que les Celtes étoient déjà dans la contrée d'Eſpagne, où Gades fut enſuite bâtie, lors de l'arrivée des Pheniciens, c'eſt le nom même de *Gades*, qui ſignifie *haye*, *enceinte*, *retranchement*; & pourquoi les Phéniciens donnerent-ils ce nom à cette place, ſinon parce qu'ils la fortifierent pour s'y mettre à couvert des inſultes des originaires du pays ? Mais quels autres originaires du pays peut-on aſſigner que les Celtes mêmes, qu'on a vû y être dejà arrivés quand les Phéniciens aborderent en Eſpagne pour la premiere fois ?

Je m'attends qu'on m'arrêtera ici, & qu'on me demandera s'il eſt bien poſſible ou croyable que les Celtes ſeuls des Gaules ayent peuplé les parties de l'Europe que j'ai détaillées plus haut. Je répons ; c'eſt un fait muni & revêtu de preuves inconteſtables. On ne diſpute jamais des faits. A la vérité celui-ci n'étoit pas connu : il n'en eſt pas pour cela moins vrai ni plus nouveau. L'Electricité des corps n'eſt connuë que depuis un petit nombre d'années : ſuit-il de là qu'elle n'ait pas exiſté depuis la naiſſance du monde ? La parité eſt parfaite ; les eſprits les plus difficiles doivent en être ſatisfaits & ſe rendre. Cependant par ſurabondance de preuves, je vais faire voir par l'exemple des ſeuls Ombriens d'Italie, que le fait eſt conſtant & certain pour toutes les Regions de l'Europe, où les Gaulois ſe ſont originairement introduits & tranſportés.

Les Ombriens étoient en Italie avant l'arrivée des Grecs, & ils y figuroient avec les Aborigénes & les Sicules ; deux peuples qui paſſoient dans l'eſprit des Romains

mains pour les deux plus anciens de leur continent. Cependant Caton, Bocchus & les autres premiers Ecrivains de Rome ſont les Ombriens encore plus anciens. En effet ils aſſûrent en termes exprès, que les Ombriens étoient non-ſeulement le plus ancien peuple d'Italie, mais auſſi qu'ils deſcendoient de Gaulois, dont l'ancienneté ſe perdoit dans l'origine des tems. Je marque en ſon lieu *(s)* quel étoit ce peuple ſi ancien dont les Ombriens étoient les deſcendans, & à peu près en quel tems ce peuple a dû paſſer en Italie. Tout cela eſt étonnant; mais rien ne l'eſt plus que le grand nombre de branches, qu'a pouſſé au de-là des Monts la ſeule tige des Ombriens, quoiqu'ils ne fuſſent eux-mêmes qu'une branche d'une tige plus ancienne.

Les Sabins étoient une colonie des Ombriens.

Les Samnites, les Picentes, les Picentins & les Hernices étoient de leur côté autant de colonies des Sabins.

Les Veſtins, les Marſes, les Pelignes, les Marucins, les Frentains, les Lucaniens, les Hirpins, les Campanois & les Mamertins étoient de même des colonies des Samnites.

Enfin les Bruttiens étoient une colonie des Lucaniens.

Voilà quinze peuples différens iſſus des Ombriens, ſans compter ceux dont l'Hiſtoire ne fait pas mention. Tous étoient conſidérables, & la plûpart occupoient en particulier autant de terres que les Ombriens mêmes. Que des Ombriens on porte les yeux ſur tous les eſſains Gaulois, qui ſont allés s'établir dans les autres parties de l'Europe, & qu'on juge par comparaiſon à

(s) *Voyez page 4, des Diſſertations.*

quel point exceſſif ils ont dû multiplier ; la multiplicité eſt conſtante, inconteſtable, évidente, puiſqu'on trouve des Gaulois depuis le Cap le plus Occidental juſqu'au Promontoire le plus Septentrional de notre Hemiſphére, & que par ſurcroit, ces deux Promontoires ont reçu des anciens le nom de *Celtiques*. Toutefois nous n'avons qu'une connoiſſance confuſe & légere des eſſains Gaulois dont il s'agit : auſſi le nom du plus grand nombre de peuples qui en étoient ſortis, eſt-il perdu pour nous. Par-là notre Hiſtoire eſt privée d'une foule de précieuſes anecdotes, qui la releveroient autant qu'elles l'enrichiroient. Nous ne pouvons nous conſoler de toutes ces pertes, que par l'attention que quelques colonies en petit nombre ont eu à conſerver le ſouvenir de leur origine. La variété & la multiplicité de toutes ſortes d'évenemens ſurprenans, nous dedommagent, ce ſemble, abondamment ; puiſqu'ils rendent notre Hiſtoire la plus remplie & la plus curieuſe de toutes les Hiſtoires d'anciens peuples. La ſeule choſe qu'il y a à obſerver touchant les matériaux, que les colonies fourniſſent à l'Hiſtoire des Gaules, c'eſt qu'ils ne vont que juſqu'au commencement du ſeptiéme ſiécle de Rome.

Paſſé ce terme juſqu'à la naiſſance de la Monarchie Françoiſe, les Gaules propres prennent la place des colonies, paroiſſent ſeules ſur la ſcéne & figurent par elles-mêmes. Ce n'eſt point ici le lieu de parler des combats qu'elles livrent : ces combats ſont ſans nombre, tantôt entre les peuples des différentes Provinces dont elles ſont compoſées, tantôt contre les Liguriens & les Phocéens de Marſeille, ſouvent contre les Cimbres & les Teutons ; en dernier lieu contre les Romains. Par-tout ce ſont des prodiges de valeur & de force au-deſſus de

l'humanité, & par-tout un mêlange de bons & de mauvais ſuccès. Les Gaulois ne doivent les premiers qu'à leur courage, comme ils ne peuvent attribuer les derniers qu'à leur témérité, qu'à une trop grande confiance, & à la négligence des regles de l'art militaire. Sur ces entrefaites, Céſar vient les attaquer dans le cœur même des Gaules.

Il y eſt introduit & mené comme par la main par Divitiac. Ce célebre Gaulois, en rendant ce ſervice capital aux Romains, comptoit de rétablir la Cité des Eduens, où il tenoit le premier rang, dans ſon ancienne ſplendeur, & il la précipita dans ſa ruine avec le reſte des Gaules. Il ne faut pas douter qu'il n'eût de bonnes intentions; mais Céſar s'en ſervit pour arriver à ſes fins. Cet ambitieux Romain, qui ne ſe propoſoit rien moins que d'aſſujettir ſa patrie, avoit beſoin de tréſors immenſes pour écraſer le Sénat & les Patriciens par les brigues du peuple qui étoit à lui. Dans les entretiens qu'il eut avec Divitiac, il apprit qu'il en trouveroit dans les Gaules au-delà de ce qu'il lui en falloit pour exécuter ſes deſſeins: mais il avoit beſoin d'un prétexte pour les aller chercher, & du tems néceſſaire pour les raſſembler. Le ſecours que Divitiac ſollicitoit pour tirer les Eduens de l'eſclavage où ils gémiſſoient, joint à l'autorité ſans bornes avec laquelle Céſar exerçoit cette même année ſon premier Conſulat, lui aplanirent les difficultés qui auroient non ſeulement arrêté, mais encore fait échoüer tout autre. Il força le Sénat de lui donner le gouvernement des Gaules pour cinq ans. Il n'en fut pas plûtôt en poſſeſſion, que déſeſpérant de vaincre les Gaulois que par des Gaulois, il ne s'occupa pendant tout le tems qu'il demeura en-deçà des Alpes, qu'à inſpirer & à

fomenter toutes ſortes de jalouſies & de diviſions entre eux, à leur faire prendre les armes les uns contre les autres, & enfin à s'entre-déchirer d'une maniere à ne pouvoir plus ſe relever; toutes voies qui les affoiblirent à un tel point, qu'il fut aiſé à l'avare Romain de les réduire ſans retour. Il eſt vrai que ce ne fut qu'après neuf ans entiers de guerres conduites de ſa part, plûtôt par les ruſes du Renard, que par les forces du Lion. Encore courut-il ſouvent de grands riſques de ſa vie. Ce qui eſt ſingulier, & qui n'a jamais été obſervé, c'eſt qu'il fut pris une fois priſonnier *, & qu'il ne fut relâché, qu'à la faveur d'un mot équivoque que ſa bonne fortune fit proférer à un Gaulois. Mais au lieu de ſçavoir gré à la nation d'un ſi grand bienfait, Céſar, l'ingrat Céſar ne ſe ſervit de la liberté, que les Gaulois lui rendirent généreuſement, que pour la leur ôter à eux-mêmes. Ils ont eu lieu de ſe conſoler d'un ſi grand malheur, en ce que ce n'eſt que par leur ſecours qu'il a fait porter des fers à tous les Romains; & qu'ainſi les Gaulois ſont devenus les vainqueurs de leurs vainqueurs en un tems infiniment plus court, que celui que Céſar avoit mis à les ſoumettre.

* *Servius Æneïd. XI. p. 682. A.*

Depuis cette époque juſqu'à celle de la Monarchie Françoiſe, les Gaulois ont continué à répondre à la haute réputation, que la Nation s'étoit de tout tems acquiſe ſi juſtement. Ils n'ont plus, à la vérité, combattu pour eux-mêmes, mais ils ont fait triompher les Empereurs Romains dans toutes les parties de la Terre, que ces derniers ont ſubjuguées ou contenuës dans le devoir. Auſſi ſous les Céſars trouve-t-on en même tems les Gaulois en Orient, en Occident, au Midi, dans toutes les parties du Nord, & juſques dans la Judée, dans

l'Egypte, & dans la Parthie; & pour peu qu'on étudie l'Hiſtoire, on découvre que les cohortes Gauloiſes étoient le ſoûtien & la reſſource des armées Romaines, qu'elles compoſoient les bandes Prétoriennes, & faiſoient le deſtin de l'Empire.

Les Gaulois ſe ſont habilement ſervi de tous ces avantages pour lui donner des maîtres, tantôt de leur nation, ou qui avoient pris naiſſance dans les Gaules, tantôt d'autres Princes qu'ils plaçoient ſur le thrône, & d'où ils les faiſoient deſcendre à leur gré: ſe payant par-là des ſoins qu'ils ſe donnoient pour la gloire du nom Romain, qu'ils s'étoient rendu ſi propre, que les Hiſtoriens du bas Empire, pour diſtinguer les Gaulois des autres peuples, ne les qualifient autrement que de ROMAINS. Il eſt vrai qu'ils étoient incorporés depuis long-tems à la République, qu'ils étoient au niveau des citoyens Romains, & qu'ainſi tout leur étoit commun avec eux: mais il n'eſt pas moins vrai auſſi, qu'ils n'ont pas voulu être toujours la dupe des moyens bas que les Romains avoient autrefois employés à leur ôter la liberté. Cependant comme ils avoient trouvé le ſecret de leur revaloir, pour ainſi dire, cette injuſtice, ils auroient continué à ſe ſacrifier pour eux, ſi à l'arrivée des torrens de tant de différens peuples barbares, qui vinrent de toutes parts fondre dans les Gaules, les Romains ſe fuſſent intéreſſés, autant qu'ils le devoient, à leur conſervation. Les Gaulois de leur côté ne manquerent à rien de ce qui fait partie d'une vigoureuſe & généreuſe défenſe: mais ennuyés de combattre ſeuls pour un peuple, qui n'étoit plus que l'ombre de ce qu'il avoit été, ils choiſirent entre les peuples qui vouloient pénétrer & ſe fixer dans les Gaules, les deſcendans de

quelques - unes de ces colonies, qu'ils avoient autrefois envoyées au-delà du Rhin, & prirent leur nom & leurs loix : faiſant gloire de dépoüiller tout ce qu'ils avoient encore de Romain en faveur de ces nobles rejettons, auxquels les liens du ſang & leur propre intérêt les invitoient à ſe rejoindre. Il ne leur fut pas difficile de ſe faire aux manieres de ces nouveaux maîtres : elles étoient les mêmes que les leurs, auſſi-bien que tout ce qui peut caractériſer des peuples, qui ont une même & unique origine.

Telle étoit la nation dont j'entreprens aujourd'hui de donner l'Hiſtoire. Le détail où je ſuis entré met en évidence combien elle eſt intéreſſante en elle-même, & à quel point elle doit nous intereſſer en particulier. Dès qu'il eſt prouvé, que les Gaulois n'ont fait originairement qu'un même peuple avec les Francs, & qu'à l'arrivée des Francs dans les Gaules le nombre des Gaulois y étoit & y a toûjours été depuis infiniment ſupérieur à celui des Francs, il eſt inconteſtable que leur Hiſtoire eſt notre Hiſtoire, & que l'Hiſtoire des Gaules eſt la premiere partie de l'Hiſtoire de France : partie d'autant plus curieuſe & importante, que formant ſeule l'Hiſtoire complette d'un peuple qui en ſon tems a changé la face de l'Europe & de l'Aſie, elle fait paroître l'ancienne Hiſtoire dans un jour tout nouveau, la nourrit, l'étend, la réforme, & ſubſtituë le vrai dans preſque tous les endroits d'où il avoit été banni.

Il eſt hors de doute qu'il a dû m'en coûter bien du tems, des ſoins & des recherches, pour la mettre en état de produire ces effets. Quoique je ſois perſuadé que le Public ne me tiendra pas compte de mon travail, néanmoins pour le raſſûrer ſur la nature du préſent que

j'ai l'honneur de lui faire, je croi devoir toucher en paſſant la maniére dont je m'y ſuis pris, pour le porter au degré du moins de médiocrité, qui étoit néceſſaire de ma part pour le rendre ſupportable. J'ai commencé par raſſembler dans cette multitude d'Auteurs Grecs & Latins, qui renferment le précieux dépôt de l'antiquité, toutes les vérités ſeparées & tous les faits épars qui devoient former le corps de cet ouvrage. Quand l'aſſemblage a été fait, comme il ne ſe trouvoit composé que de matériaux entierement bruts & iſolés, qui ne préſentoient qu'une maſſe informe dont on ne pouvoit diſtinguer la ſuite & les parties; j'ai pris chaque trait en particulier, je l'ai conſidéré à toute ſorte de jour; j'ai examiné tous ſes rapports, avec ſes convenances & ſes dépendances, & je l'ai porté à l'endroit de l'Hiſtoire Grecque, Romaine ou Aſiatique, où il me paroiſſoit qu'il devoit être placé. J'avoüerai cependant que n'ayant ni guide, ni modéle, ni ſecours, & qu'étant quelquefois réduit à tout créer aux matériaux près, j'ai été ſouvent forcé de revenir ſur mes pas: mais après une infinité de courſes, de revûës, & de nouvelles diſcuſſions, m'étant aſſûré moi-même que j'étois dans la véritable route, j'ai continué à la ſuivre juſqu'au terme, où je me ſuis proposé d'arriver.

Je viens de dire que je n'avois ni guide, ni modéle. Ce n'eſt point que dans le cours des deux derniers ſiécles la France n'ait élevé pluſieurs amateurs de l'Hiſtoire, qui ont tenté de défricher ſes antiquités les plus reculées; un Charron par exemple, un Dupleix, un Caſſan, un Leſtang, un Fauchet, & quelques autres qui à l'envi des anciens ſont entrés en lice, & ont entrepris de remonter juſqu'à l'origine de nos ancêtres, de les con-

duire de l'Aſie dans les Gaules, de donner les noms des Princes & des Rois qui les ont gouvernés, de décrire leurs exploits, & de marquer par quels dégrés les Gaules & la France ſont parvenuës ſucceſſivement à ce point de gloire, où elles étoient dans le tems qu'ils écrivoient. Mais entre ces Ecrivains les uns ne connoiſſant point l'uſage de la critique, & adoptant toutes les réveries du faux Beroſe & du Manethon ſuppoſé, ne nous ont laiſſé qu'un tiſſu de contes auſſi indignes de notre attention, que de notre créance. Les autres à la vérité ont été plus reſervés; mais comme ils n'ont recueilli de l'Hiſtoire des Gaules, que ce qu'ils en avoient lû dans les Auteurs claſſiques qu'on explique dans les Colléges, je n'ai trouvé dans leurs écrits que des choſes triviales, ou que je pouvois ſçavoir ſans leur ſecours.

Mon plus grand embarras a été dans l'exécution d'un projet, qui peut-être n'eſt jamais venu dans l'eſprit d'aucun Hiſtorien. C'eſt de réünir dans mon ouvrage, autant qu'il ſeroit poſſible, les graces de l'Hiſtoire & l'ordre & la fidélité des annales. Juſqu'ici les Ecrivains pour ne pas couper le fil & la ſuite des évenemens, dont les diverſes parties s'étoient paſſées en des tems différens, les avoient avancés ou reculés. Par-là ils tranſportoient tout-à-coup & ſans milieu le Lecteur en des Régions, des tems & des circonſtances, où ſe trouvant auſſi étranger que nouveau, il perdoit ſubitement de vûë l'objet qui l'occupoit. Pour remédier à ces inconvéniens, j'ai pris ſur moi de lier & d'aſſortir ſi bien tous les évenemens ſelon l'ordre des tems où ils ſont arrivés, qu'ils ne paruſſent faire qu'un tout avec ce qui précede & ce qui ſuit. L'entrepriſe eſt difficile & hardie; je ne ſçai quel en ſera pour moi le ſuccès. Je prie

en attendant les maîtres de l'Art, qui connoiſſent tout le prix des liaiſons & des tranſitions, & les regardent comme l'ame du ſtile hiſtorique, d'avoir égard aux dégouts que j'ai eu à dévorer en ne m'écartant jamais des loix, que je me ſuis moi-même impoſées.

J'ai mis à la tête de l'ouvrage quelques Diſſertations préliminaires, qui vont au-devant des difficultés qui pourroient arrêter ceux qui ne ſont pas au fait de nos antiquités. On y trouve l'origine des premiers peuples connus d'Eſpagne, d'Italie, de la Germanie & de l'Illyrie; L'étenduë & les bornes de la Celtique propre; Juſqu'où les anciens étendoient la Celtique à l'occaſion des fréquentes colonies, qui ſont ſorties de la Celtique propre: Que la Celtique propre étoit connuë des Grecs non ſeulement avant la fondation de Rome, mais encore avant l'établiſſement des Olympiades, & la guerre de Troie: Quels peuples de l'Europe avoient ou n'avoient point une origine Celtique: Que le nom de Gaules & de Gaulois eſt infiniment poſtérieur à celui de Celtique & de Celte: Que Bellovéſe & Sigovéſe ſont partis des Gaules à la tête de leurs colonies pluſieurs années avant celle qu'on a crû juſqu'ici: Qu'il y a eu véritablement des Bebryces dans les Gaules: Que les Gaulois ont peuplé la Germanie: Que les Germains n'ont eu aucune part aux expéditions, que les Gaulois ont faites en Europe & en Aſie: Qu'antérieurement au tems de Ceſar les Germains n'étoient connus que ſous le nom de Sueves: Que les vrais Germains étoient originaires de Perſe: Que les Teutons & les Cimbres étoient vraiment Gaulois d'origine: Que les Gaulois n'ont eu rien de commun avec les Hyperboréens: Que tous les anciens ſans exception ont placé les Hyperboréens aux

extremités du Nord, & dans un climat auſſi chimérique qu'incompréhenſible: Sur quel fondement on a cru qu'un canton des Gaules a porté autrefois le nom d'Ibérie: L'origine Celtique des Liguriens: Enfin l'arrivée d'une colonie de Phéniciens dans les Gaules, qui prirent dans la ſuite le nom d'Aquitains.

Quant à la Chronologie que j'ai ſuivie, j'obſerverai avant toutes choſes qu'il eût été à ſouhaiter qu'en traçant l'Hiſtoire de nos Peres, j'euſſe pû faire uſage de celle qu'ils avoient eux-mêmes établie, & que je l'euſſe ou remiſe en vogue, ou du moins fait connoître auſſi heureuſement que je fais revivre leurs actions immortelles. Ils ne le cédoient à cet égard ni aux Grecs, ni aux Romains, ni même aux Chaldéens. On a dejà vû qu'ils étoient antérieurs aux deux premiers peuples, & qu'ils avoient leurs Philoſophes, une forme de gouvernement, un ſyſtème de Religion, un corps de loix civiles & politiques & des regles de mœurs, quand les Chaldéens étoient maîtres de l'Aſie: tout cela ſuppoſe évidemment un ſyſtème de chronologie particulier, mais ce ſyſtème a éprouvé le ſort des inventions des hommes, & a ſuivi les Gaulois au tombeau. Tout ce qui en eſt venu juſqu'à nous, c'eſt que nos ancêtres comptoient par nuits, qu'ils avoient un Cycle lunaire, & qu'ils fixoient leurs ſiécles à une revolution de trente ans, après laquelle leurs années & leurs mois commençoient toujours le ſixiéme jour de la Lune, jour ſacré parmi eux, parceque cet aſtre étoit alors dans ſa force.

Comme ce petit nombre de traits ne renferme, ni ne préſente aucune trace, qui conduiſe à la connoiſſance des tems, auſquels ſont arrivés les événemens que

j'avois à décrire, pour ſuppléer à ce défaut j'ai eu recours à deux époques qui ſont aujourd'hui les plus connuës & les plus familieres : l'une eſt la naiſſance de Jesus-C. l'autre la fondation de Rome. La premiere n'a d'autre inconvenient que celui de compter les années en remontant, & que nous ne ſommes pas faits à cette maniere de compter : mais cette époque eſt fixe & invariable. Ainſi pour ſçavoir à quelle diſtance nous ſommes d'un événement reculé, nous n'avons qu'à joindre le nombre d'années qui ſe ſont écoulées depuis cet événement juſqu'à la naiſſance du Sauveur, au nombre d'années qu'on compte depuis Jesus-C. juſqu'à nous; l'addition faite, nous avons juſte la date que nous cherchons.

L'époque de la fondation de Rome paroît d'abord plus naturelle, parce qu'elle compte les années en deſcendant, & que cette maniere de compter eſt la même que celle qui eſt établie depuis plus de douze-cens ans parmi nous; mais elle a des difficultés preſqu'inſolubles, à cauſe qu'on ne ſçauroit en fixer le commencement avec certitude. En effet les Hiſtoriens Grecs & Latins varient tous ſur ce point, & ont chacun leur ſyſtème différent. Cependant comme dans ce grand nombre de ſyſtèmes, il en eſt qui ſont plus fondés les uns que les autres, & que les Ecrivains dans les ouvrages deſquels j'ai puiſé mes autorités, ſe ſont attachés à quatre principaux, je ſuis obligé de les marquer ici pour l'intelligence de la nature de mon travail.

Le premier eſt de Varron, qui met la fondation de Rome à la troiſiéme année de la ſixiéme Olympiade.

Le ſecond de Verrius Flaccus, qui la place à la quatriéme année de la même Olympiade.

Le troiſiéme de Caton, qui la lie à la premiere année de la ſeptiéme Olympiade.

Le dernier de Polybe, qui la fait concourir avec l'année ſuivante de cette même Olympiade.

Au ſeul nom des Auteurs de ces ſyſtémes, on poſe pour principe, que chacun d'eux a eu de fortes raiſons de ſuivre celui qu'il a embraſſé. Non-obſtant cela le calcul de Varron a eu infiniment plus de vogue que celui des autres ; auſſi l'a-t'il emporté par la foule de ſes partiſans : ce qui n'a pas empêché que les autres calculs, chacun en particulier, n'ayent eu leurs ſectateurs. Ainſi Solin, S. Clement d'Alexandrie, &c. ſe ſont déclarés pour celui de Verrius Flaccus : Nepos, Diodore de Sicile, Denis d'Halicarnaſſe, Tite-Live, &c. pour celui de Caton. Quoique l'autorité de Polybe pour le fond de l'Hiſtoire ſoit certainement au-deſſus de celle de ſes concurrens, j'avouë que je ne trouve aucun ancien qui ait ouvertement ſuivi ſa Chronologie.

Quoi qu'il en ſoit, voilà quatre ſentimens différens & d'un égal poids ſur l'année de la fondation de Rome. Quel parti prendra un Moderne qui ayant à dater & à mettre en œuvre un événement qu'il voit placé en quatre différentes années par autant d'Ecrivains dignes de foi ? Sans doute celui que j'ai été forcé de prendre pour des raiſons que je dirai bien-tôt. J'ai donc choiſi le ſyſtème des Faſtes Capitolins ou de Verrius Flaccus, & j'y ai fait venir tous les autres, c'eſt-à-dire, que j'ai rapporté aux années de ſon calcul les événemens, que les Hiſtoriens qui ne le ſuivent pas, y auroient placés eux-mêmes s'ils l'avoient pris pour régle. Il eſt viſible qu'il a dû m'en couter à faire cette opération. J'avouë d'autre part que j'ai pû quelquefois me tromper en la

faiſant, & mettre un chiffre pour un autre. Ce ſont des choſes qui échappent aiſément quand il eſt queſtion d'addition & de ſouſtraction. J'attens des Lecteurs qui s'en appercevront, les égards que de ſimples inadvertances ſont en droit d'attendre de l'humanité; puiſqu'après tout il eſt difficile que le chiffre que j'aurai mis à la place d'un autre, ne puiſſe être juſtifié par quelqu'un des quatre ſyſtémes, que je viens d'expoſer.

En adoptant le calcul des Faſtes Capitolins, (*t*) je ne me ſuis pas ſi bien défait de la prédilection que j'avois eu juſqu'ici pour celui de Varron, que je n'en aye retenu quelque choſe. Ce que j'en ai retenu, conſiſte en ce que je fais tomber, avec Varron, le commencement de l'Ere Chrétienne à l'an 754. de Rome, afin de ne me pas éloigner du ſentiment général des Sçavans de nos jours. Cette reſerve donne aſſez à connoître, que je ne me ſerois jamais aviſé de moi-même de me conformer à la Chronologie de Verrius Flaccus, ſi je n'y avois été en quelque façon forcé par l'exemple des Auteurs du Recueil des Hiſtoriens des Gaules. Comme ces Auteurs ſont mes confreres, & qu'au ſurplus mon ouvrage eſt pour le leur ce que le leur eſt pour le mien, puiſque les deux ouvrages tendent à une même fin, ou plûtôt que mon ouvrage eſt la fin du leur, j'ai crû que je devois au Public le ſacrifice de ne lui point préſenter une Chronologie qui partageât ſon eſprit.

(*t*) Il y auroit une infinité de choſes curieuſes & profondes à dire ſur la nature du comput des Marbres du Capitole, ſur la maniere de le concilier avec ceux de Varron & de Caton, ſur la nature de ces trois différens ſyſtèmes, & ſur les principes d'où ſont partis les Auteurs qui les ont compoſés. Mais outre qu'un détail de cette nature me meneroit trop loin, M. Bellenger en dit aſſez à la tête de ſa Traduction de Denys d'Halicarnaſſe, pour pouvoir me diſpenſer d'y entrer.

Au reſte, je ſuis le torrent des Anciens & des Modernes touchant la nature des années, dont je fais uſage dans le cours de cette Hiſtoire; les années ſont Juliennes, & commencent toûjours au premier de Janvier. C'eſt à l'exemple des Romains, qui depuis Numa Pompilius ont porté invariablement à ce jour le commencement de leur année. Ils n'ont point été arrêtés par un double anachroniſme qu'ils faiſoient, l'un en avançant de pluſieurs mois & de pluſieurs jours l'année de la fondation de Rome, & l'autre en faiſant aller & marcher de pair les années de cette fondation avec les années des Olympiades. Par le premier, ils donnoient à leurs années près de quatre mois de plus: parce qu'au lieu de les commencer & de les finir à la fête des Parilies, c'eſt-à-dire, à l'onze des Calendes de Mai, ou, ce qui eſt plus clair pour nous, au vingt-un d'Avril, jour auquel, ſelon tous les Auteurs des calculs, les fondemens de Rome avoient été jettés; les Romains commençoient l'année de la fondation de Rome au premier de Janvier, & la finiſſoient au dernier de Décembre, & ainſi ils n'étoient jamais en regle.

L'autre anachroniſme conſiſtoit à faire concourir leurs années avec celles des Olympiades. Mais les années des Olympiades ne commençoient qu'après le Solſtice d'Eté, & préciſément le dix-neuf de Juillet. Par ce concours, la premiere moitié de l'année Romaine appartenoit à une année olympiadique differente de celle, à laquelle appartenoit la ſeconde moitié.

De ces principes ſuivent deux vérités, à quoi les amateurs de l'Hiſtoire ne ſçauroient être trop attentifs, ſur peine de confondre les tems, & de placer les faits en des années differentes de celle où ils ſont arrivés.

L'une, que tous les événemens qui ſe ſont paſſés depuis le premier de Janvier juſqu'au vingtiéme d'Avril incluſivement, ſont du reſſort de l'année qui précéde celle où les Hiſtoriens Romains les conſignent, par un abus qui ne peut être couvert, que par une tolérance contre laquelle on ne ſçauroit aſſez ſe récrier, & contre laquelle perſonne ne ſe récrie, faute d'attention de la part de tout le monde.

La ſeconde, que preſque tous les ſept premiers mois de l'année Romaine doivent être portés, ainſi que je l'ai inſinué plus haut, à une année olympiadique, & les autres à l'année olympiadique ſuivante.

Ce n'eſt qu'en tournant ces deux vérités en régles, qu'on peut découvrir à quelle année préciſément, & à quelle partie de l'année il faut placer pluſieurs événemens importans de l'ancienne Hiſtoire, ſur leſquels les Anciens & les Modernes ou ſe ſont trompés, ou ne nous donnent pas toutes les lumieres néceſſaires pour en fixer l'époque. Entre mille & mille exemples que je puis produire, en voici deux puiſés dans l'Hiſtoire des Gaules, qui mettent ce que j'avance dans un point de clarté, à quoi on ne ſçauroit ſe refuſer.

Les faſtes Capitolins mettent la levée du ſiége du Capitole par les Gaulois à l'an de Rome 363. Varron à l'an 364. & Caton à l'an 365. Il eſt certain que tous ces Auteurs ſe trompent, ou veulent ſe tromper; le pis eſt qu'ils nous trompent réellement. En effet ce célébre événement arriva préciſément le jour des Ides de Février, c'eſt-à-dire le treize du mois de ce nom, ſept mois entiers après la priſe de Rome. Il tomba donc néceſſairement dans le cours de l'année antérieure à celle que ces Auteurs marquent chacun ſelon ſon ſyſtème.

La raiſon eſt que l'année revoluë de la fondation de Rome ne tombe pas au dernier jour de Décembre de l'année même où ces Chronologiſtes commencent la leur, mais au vingtiéme d'Avril ſuivant.

Dans cet exemple on voit l'abus que les Romains ont introduit dans leur Chronologie : celui qui ſuit apprend l'uſage que les Grecs faiſoient des Olympiades, & l'utilité que nous pouvons & devons en retirer.

L'Olympiade étoit une période de quatre années. Pour diſtinguer les événemens arrivés dans le cours des quatre années dont l'Olympiade étoit compoſée, on avoit ſoin de marquer que tels & tels faits appartenoient ou à la premiere, ou à la ſeconde, ou à la troiſiéme, ou enfin à la derniere année d'une telle Olympiade. Ainſi Pauſanias voulant faire ſçavoir à la poſtérité en quel tems les Gaulois reçurent un grand échec dans le Temple de Delphes, & néanmoins pénétrerent incontinent après dans l'Aſie, s'exprime ainſi : « Les Gaulois » furent mis en déroute la ſeconde année de la cent-» vingt-cinquiéme Olympiade, Anaxicrate étant Ar-» chonte. L'année ſuivante ils paſſerent en Aſie ſous » l'Archontat de Democles. » Selon quoi il eſt viſible que ce fut ſeulement, ou vers la fin de Juillet, ou dans le courant du reſte de l'an 474. de Rome, deux-cens quatre-vingts ans avant Jeſus-Chriſt, que les Gaulois eſſuyerent à Delphes les malheurs que les Grecs & les Romains ont tant prônés. De même il eſt certain que nos ancêtres n'ont fait le trajet de l'Helleſpont en Aſie, que dans les mêmes mois de l'année ſuivante ; parce qu'ainſi que je l'ai dit, les Olympiades ne commençoient qu'après le milieu de notre Juillet.

Les différens Archontats fourniſſent encore un moyen de

de découvrir avec plus de préciſion les tems & les ſaiſons, où ſont arrivés quantité d'événemens, dont l'ancienne Hiſtoire eſt ſemée : mais je paſſe cette ſorte de calcul ſous ſilence ; parce qu'outre que l'élection annuelle des Archontes ne précédoit que de quelque trois ſemaines les années des Olympiades, & ainſi concouroit quaſi avec elles ; les Hiſtoriens Grecs * qui ſe ſont piqués le plus de tracer la liſte des Archontes, omettent Mnéſiphile, Néoclès, Demonicus & pluſieurs autres qui vivoient du tems de Demoſthêne, & mettent à leur place des Magiſtrats qu'on ne connoit pas, ou même placent l'Archontat de quelques-uns à des tems où ils n'exerçoient pas la Magiſtrature.

* *Acad. Inſcript. t. IV. p. 80.*

Au reſte ces fractions d'années n'ont lieu que pour les faits & événemens poſtérieurs à l'inſtitution des Olympiades, ou à la fondation de Rome. Les tems antérieurs n'en ſont nullement ſuſceptibles, ſoit que les anciens n'euſſent aucune régle pour les diſtinguer, ſoit que ces ſortes de détails ne fuſſent pas de leur goût, ou enfin qu'en ces tems-là on ne ſçût autre choſe que marquer des faits bruts, & dépoüillés de toutes les circonſtances qui pouvoient les caractériſer. Cette négligence, ou ſtupidité, s'il eſt permis de parler ainſi, a jetté les Chronologiſtes qui dans la ſuite ſe ſont appliqués à débrouiller les événemens, & à les ranger ſelon l'ordre qu'ils tenoient entre eux, les a jettés, dis-je, dans un embarras qu'on ne ſçauroit exprimer. Tout ce qu'ils ont pû faire après avoir dégroſſi les matieres, c'eſt que faute de point fixe antérieur, d'où ils puſſent deſcendre ſelon l'ordre naturel juſqu'à l'année propre aux événemens qu'ils vouloient dater, ils en ont pris deux poſtérieurs, ſçavoir l'établiſſement des Olympia-

des & la fondation de Rome, auſquels les Chrétiens en ont ajoûté un troiſiéme, qui eſt la naiſſance de Jeſus-Chriſt: & ils ſe ſont ſervis de ces trois époques comme d'autant d'échelles, pour remonter par une retrogradation ſucceſſive juſqu'à l'année, à laquelle il falloit placer cet événement, & aſſigner la quantiéme elle étoit, par exemple, avant le rétabliſſement des jeux Olympiques, ou avant la conſtruction de Rome, ou avant l'Ere Chrétienne.

Cependant cette méthode n'étoit bonne, que parce qu'on n'en connoiſſoit pas de meilleure. Auſſi étoit-elle ſujette à un inconvénient qui étoit la ſource de pluſieurs autres. En effet comme en comptant on ne ſuivoit pas l'ordre établi par la nature, l'eſprit étoit toujours en échec par la crainte de quelque mécompte ou erreur de calcul: & quand après bien des fatigues & des épuiſemens on avoit découvert l'année qu'on cherchoit, on s'y trouvoit iſolé, comme dans une Iſle déſerte, dont on ne connoiſſoit ni la poſition, ni quel rapport elle avoit, ou pouvoit avoir avec le reſte de l'Univers. Pour nous affranchir de ces fâcheux embarras, Scaliger inventa la célébre période Julienne. Cette période tranche toutes les difficultés. Elle fixe la création à l'an quatre mille ſept-cens treize avant Jeſus-Chriſt, & l'Ere vulgaire à l'an 4714. du monde. Par là on eſt en ſituation non-ſeulement de compter en deſcendant & en montant, mais encore de voir d'un coup d'œil les événemens qui ſont plus ou moins liés à chaque année: & tous ces regards ſont autant de rayons de lumiere, qui éclairent les pas que nous faiſons dans l'Hiſtoire.

Comme la plûpart des faits & événemens, dont le premier Livre de cet Ouvrage eſt compoſé, ſont anté-

rieurs à l'inſtitution des Olympiades, & à plus forte raiſon à la fondation de Rome : pour à cet égard mettre le Lecteur à même de profiter des avantages de la période Julienne, je me ſuis attaché à placer à côté de chaque événement l'année de cette période qui y répond, avec les années du monde & d'avant Jeſus-Chriſt qui lui ſont paralléles.

C'eſt ſur les différentes régles que je viens de marquer, que j'ai compoſé l'Hiſtoire des Gaules & des conquêtes des Gaulois. J'entre dans tout le détail que la nature de l'Ouvrage comporte, & je renvoie à des notes ce qui demande quelque diſcuſſion, ou qui peut rebuter un Lecteur qui court après des faits, & ne veut des rapports que ceux dont l'Hiſtoire ne peut abſolument ſe paſſer. J'ai mis en œuvre tout ce que les Grecs & les Romains, les Anciens & les Modernes m'ont fourni de monumens & de matériaux qui pouvoient ſervir à mon plan. Il eſt vrai que dans les endroits d'où je les ai tirés ils ne paroiſſent pas être faits les uns pour les autres : cependant lorſqu'ils ont été ſous ma main, ils ſe ſont aſſemblés comme d'eux-mêmes en un corps qui ne faiſoit qu'un tout. La quantité que j'en ai employé, fait foi qu'il y a encore à glaner dans les vaſtes champs de l'Hiſtoire, & qu'il reſte bien des veines abondantes, dans leſquelles perſonne n'eſt entré, parce que perſonne ne s'eſt mis en état de les découvrir. Si mon exemple pouvoit être de quelque poids, j'oſerois le propoſer avec d'autant plus de confiance, que reconnoiſſant en ceux qui auroient le courage de le ſuivre, des talens ſupérieurs, je ne ferois pas difficulté de leur promettre auſſi des ſuccès infiniment ſupérieurs à ceux que je puis eſpérer.

Mais pour me renfermer dans les bornes de mon ſujet, j'avertis que dans mon Hiſtoire les Gaulois ſont peints de leurs propres couleurs, & que leur portrait eſt ſi peu flatté ou altéré, qu'ils s'y reconnoîtroient eux-mêmes au premier coup d'œil, s'il leur étoit donné de reſſuſciter. Ce que j'admire le plus, & ce qu'on doit auſſi admirer avec moi, c'eſt qu'on retrouve dans les Gaulois de tous les tems les François, ou pour mieux dire les Gaulois d'aujourd'hui. La peinture des uns & des autres ne ſçauroit être plus reſſemblante, plus parfaite; par-tout mêmes traits, par-tout mêmes vertus, par-tout auſſi mêmes défauts, que la charité des nations ennemies a prêté de tout tems à la nôtre. S'il y a du changement c'eſt en bien, & toujours du côté de la Religion, des ſciences, des arts, des mœurs, de la politeſſe, des nouvelles connoiſſances : tous avantages qui attirent dans notre Capitale & dans nos Provinces ce flux & reflux d'étrangers : concours qui met la derniere main à la reſſemblance des Gaulois d'autrefois avec les Gaulois de nos jours. Car on ne doit pas ignorer qu'en leur tems les Pythagores & les autres Philoſophes ſemblables ſont venus puiſer dans les entretiens des Druides les lumieres, qu'ils n'avoient pû tirer des écoles des Egyptiens & des Chaldéens.

Une autre obſervation que je dois faire avant de finir, c'eſt que les commencemens de l'Hiſtoire des Gaules ne ſont ni remplis de fictions, ni fondés ſur des traditions infidéles, comme le ſont les commencemens de preſque tous les Empires du monde : & quand ils le ſeroient, ce n'eſt ſûrement pas aux Gaulois qu'il faudroit s'en prendre : car ſi l'on a quelque reproche à leur faire, c'eſt le ſilence obſtiné qu'ils ont toujours gardé

ſur la ſupériorité qu'ils ont euë en tout genre pendant une longue ſuite de ſiécles dans toutes les contrées, où leur courage les avoit conduits. Si donc on trouve dans leur Hiſtoire quelque ombre de Fable, c'eſt ſur les Grecs & les Romains qu'il faut le rejetter : en effet ces deux peuples ne pouvant ni fermer les yeux à l'ancienneté de l'origine des Gaulois, ni percer les ténébres dont elle étoit couverte, & voulant néanmoins en parler, ils ont ſervi nos ancêtres comme ils ſe ſervoient eux-mêmes ; & ainſi ils ont donné un air fabuleux aux Heros Gaulois dont ils avoient connoiſſance, J'ai tâché de n'y être pas trompé. C'eſt pourquoi je me ſuis appliqué dans le premier Livre, où tous les traits Romaneſques devoient entrer, à démêler le vrai d'avec le faux, ou plûtôt à tirer le vrai du faux qui l'envelоppoit, & ainſi de faire ſervir la Fable à l'Hiſtoire.

Cet expédient m'en a fourni un autre ; c'eſt d'indiquer à peu près en quel tems & en quelles occaſions pluſieurs colonies, dont les Hiſtoriens ne font aucune mention, étoient ſorties des Gaules, & avoient été auprès & au loin occuper des terres dans la Grande-Bretagne, en Eſpagne, en Italie, & juſqu'aux extrémités du nord de la Germanie. Entre ces colonies il n'en eſt point qui ſe ſoit plus diſtinguée que celle des Ombriens. J'ai obſervé plus haut qu'elle a été comme une pepiniere d'un grand nombre d'autres qui ſe ſont repanduës dans toute l'Italie, & en ont occupé la plus grande partie ; je les ſuis dans toutes les contrées où elles ſe ſont allé fixer, mais j'affecte de ne dire qu'un mot en paſſant de chacune, tant à cauſe que leur Hiſtoire eſt inſéparable de celle de Rome, que parce qu'ignorant elles-mêmes leur origine, elles ont eu des intérêts diamétralement

oppoſés à ceux des Gaulois, dont le nom leur étoit auſſi inconnu qu'à leurs ennemis communs.

J'ai jetté encore dans le premier Livre quelques événemens ſinguliers, dont l'époque & les circonſtances par leur éloignement ſe dérobant à notre connoiſſance, ne me permettoient guére de les placer autre part. Ç'a été toute autre choſe quand c'eſt venu aux Livres ſuivans. J'ai vû plus clair, & dès là j'ai marché d'un pas aſſûré; & comme le jour devenoit plus grand à meſure que j'avançois, il eſt arrivé que les faits ont formé ſucceſſivement une chaîne, dont les anneaux ſe tiennent, & dont nous tenons les deux extrémités. Cette heureuſe ſituation n'a pas empêché qu'en prenant la plume je ne me ſois ſouvent trouvé dans d'étranges perplexités à l'occaſion du grand nombre de victoires que les Romains ſe ſont vantés d'avoir remportées ſur les Gaulois. Ils les ont fait ſonner ſi haut, que la terre & les airs en ont retenti. Les Anciens & les Modernes en ont tous parlé comme à l'envi, & ils ſont parvenus ainſi à les conſacrer. Néanmoins toutes ou preſque toutes ſont fauſſes: auſſi après un ſérieux examen l'impoſture ſe décelle-t-elle elle-même. Devois-je, moi qui ai fait cet examen, devois-je les rapporter d'après les Hiſtoriens qui m'ont précédé? C'étoit les autoriſer, les adopter. Devois-je au contraire les taire? Le ſilence répandoit dans l'Hiſtoire Romaine un vuide qui m'expoſoit à être accuſé d'ignorance, ou de mauvaiſe foi. Pour éviter l'alternative j'ai pris un milieu qui m'a paru convenable; c'eſt tantôt de faire mention en leur lieu de ces prétenduës victoires, & de les combattre en paſſant, & tantôt de les renvoyer dans des notes.

A propos de notes, ce n'eſt point pour faire parade

d'une vaine érudition, que j'en ai ſemé quelques-unes dans cet ouvrage; j'en ai trouvé l'uſage établi, & je l'ai mis à profit. 1°. pour pouvoir mettre en œuvre quantité de traits concernant les Gaulois, que leur nature ou celle de l'Hiſtoire ne permettoit pas de faire corps avec la narration. 2°. Pour deſcendre dans des diſcuſſions néceſſaires, mais incompatibles avec la ſimplicité de l'Hiſtoire. 3°. Pour éclaircir des endroits qui auroient paru obſcurs à un certain genre de Lecteurs. 4°. Pour épargner à bien d'autres la peine de chercher dans des Dictionnaires, ou en tels autres livres ſemblables, la notion des noms propres d'Hommes, de Villes, de Provinces, de Royaumes, de Rivieres, de Montagnes, de Forêts, qu'une Hiſtoire auſſi neuve que celle-ci préſente à tout moment. 5°. Pour marquer les différentes maniéres dont un fait eſt rapporté par divers Ecrivains. 6°. Enfin pour rendre compte des Fables, que les Romains ſubſtituoient a bien des vérités qui les couvroient de confuſion.

Comme rien n'eſt au-deſſus de l'idée que nous devons avoir de nos ancêtres, & que j'eſtime que rien auſſi n'eſt plus flatteur pour leurs deſcendans, que de voir réüni en un corps d'Hiſtoire générale des Gaulois tout ce qui eſt marqué au coin d'un ſi grand nom : autant pour me conformer à leur goût & pour ſuivre le mien, que pour ſauver du naufrage ce qui eſt parvenu juſqu'à nous des débris d'une ſi célébre nation, je diſtribuerai dans les différens volumes de cette Hiſtoire quelques traités particuliers, où je raſſemblerai tout ce qu'on peut raiſonnablement ſçavoir de ſa Religion, de ſon Gouvernement, de ſes Loix, de ſes mœurs, de ſes coûtumes, de ſa langue, des caractéres dont elle ſe ſervoit,

de ſa maniére de combattre : à quoi j'ajoûterai différentes cartes Géographiques ; celle de toutes les Gaules, les parties ſeulement de celles d'Eſpagne, d'Italie, de la grande Grecè, de la Pannonie, de l'Illyrie, de la Macédoine, de la Grece propre, de la Thrace & de la haute & baſſe Aſie, où les Gaulois ont fait des conquêtes, ſe ſont établis ou du moins ont combattu. Cela ſera ſuivi du nom des anciennes Villes des Gaules, & de leur véritable poſition, auſſi bien que d'une longue liſte de mots Celtiques, dont les anciens nous ont conſervé la ſignification. Enfin je ferai graver tous les monumens des Gaulois, que les tems ont reſpectés, & qui étendent nos connoiſſances & nos lumieres ; comme Temples, Cirques, Amphithéatres, Ponts, Sepulcres, Médailles, & ſemblables antiques, qui en fourniſſant divers plans d'Architecture Gauloiſe, nous donnent la forme des habits Gaulois d'homme & de femme, avec les modes des uns & des autres.

On m'avertit ici qu'en quelques endroits des Diſſertations préliminaires & du premier Livre, je donne un air de déciſion à mes ſyſtèmes. « J'avouë qu'un Auteur » doit meſurer ſes expreſſions, & ne pas donner pour » évident ce qui n'eſt que probable : mais j'eſtime qu'il » doit animer ce qu'il dit, éviter un ſtile languiſſant & » trop uniforme, profiter de ſes avantages, & hazarder » quelque choſe ».

TABLE

TABLE CHRONOLOGIQUE,

OU

ANNALES

CELTIQUES ET GAULOISES,

Où l'on raſſemble ſous un point de vûë les principales migrations & les faits les plus mémorables des Peuples originaires de la Celtique des Gaules; & où l'on rétablit dans un ſyſteme uniforme de Chronologie les événemens contenus dans ce volume, qu'on peut porter à d'autres années, ſelon qu'on a du goût plûtôt pour un Chronologue que pour un autre.

Ans du Monde.	*Avant J. Ch.*	
2000.	2050.	Les Gaulois, ſous le nom d'*Aborigénes*, arrivent dans les Gaules, les peuplent, & prennent le nom de *Celtes* de celui d'un de leurs Rois, *pages 30. 151.*
2473.	1581.	Les Gaulois vont peupler l'Eſpagne, *pag. 167.*
2475.	1579.	Les Gaulois paſſent les Alpes pour la premiere fois, & peuplent l'Italie, *pag. 29. 177.*
2525.	1529.	Déluge de Deucalion. Les Pélaſges, par ordre de l'Oracle de Dodone, ſe rendent de Theſſalie en Italie pour y chercher une retraite chez les Aborigénes, originaires des Gaules. *pag. 16. 29. 192.*
2548.	1506.	Les Œnotriens, les Japygiens, les Dauniens & les Peucétiens partent d'Arcadie, & s'établiſſent en Italie au milieu des Gaulois qui l'occupoient, *pag. 196.*
		Aventinus, premier Roi connu des Aborigénes, *pag. 197.*
2554.	1500.	Les habitans de Dora, ville de Paleſtine, s'enfuient en Eſpagne ſous la conduite de l'ancien Hercule; d'où ils ſe tranſportent ſur les côtes de la mer Aquitanique, & s'y fixent. *pag. 136. 152.*
2698.	1356.	Faunus, ſecond Roi des Aborigénes, regne en Italie. Sterces

Ans du Monde.	*Avant J. Ch.*	
		ſon fils lui ſuccéde. C'eſt de ce dernier que les Romains ont fait leur Saturne. Pourquoi, *pag. 198. 199.*
2724.	1330.	Janus arrive en Italie, fait alliance avec Sterces, & devient ſon ſucceſſeur. Picus, fils de Sterces, regne après Janus, *pag. 200.*
		Sous le regne de Picus les Argonautes paſſent dans les Gaules, *pag. 216.*
2790.	1264.	Des Liguriens des côtes de Provence ſe rendent à l'embouchure de la Segre, en chaſſent les Sicanes, les forcent à ſe retirer en Sicile, & ſe mettent en leur place, *pag. 122. 200.*
		Les Teutons, peuple Gaulois, étoient en Italie avant les Tyrrhéniens, *pag. 7.*
		Les Tyrrhéniens viennent en Italie, ſe rendent maîtres de toute l'Etrurie, & en dépoüillent les Gaulois, *pag. 202. 203.*
2794.	1260.	Faunus II. regne ſur les Aborigénes, & reçoit Evandre avec les Arcadiens de ſa ſuite, *pag. 203.*
2797.	1257.	Les Sicules, originaires des Gaules, abandonnent l'Italie, s'enfuient en Sicile, en font la conquête, en chaſſent les Sicanes qui s'en étoient rendu maîtres depuis peu, & lui donnent leur nom, *pag. 201.*
2820.	1234.	Les Gaules ſont connuës des Grecs depuis pluſieurs années, *pag. 73.*
2838.	1216.	Latinus ſuccéde à ſon pere Faunus à l'âge de trente-cinq ans, *pag. 204.*
2872.	1182.	Enée arrive en Italie, & épouſe la fille de Latinus, Roi des Aborigénes, *pag. 205.*
2874.	1180.	Latinus eſt tué dans une bataille. Enée lui ſuccéde. Il change le nom d'Aborigénes & de Troyens en celui de Latins, & de deux peuples il n'en fait qu'un, qui prennent un ſeul & même nom, *pag. 207.*
2877.	1177.	Enée meurt. Aſcagne ſon fils lui ſuccéde, *pag. 209.*
3068.	936.	Des négocians de la ville de Tyr, navigeant ſur la mer Rouge, ſont portés par un coup de vent dans l'Océan, & de-là ſur les côtes d'Eſpagne, où ils jettent les fondemens de Gades, pour ſe mettre à couvert des ſurpriſes des Gaulois, qui occupoient tous les environs, *pag. 553. 585.*
		Les Rhodiens ſe rendent à peu-près dans le même tems par la Méditerranée, d'abord dans les Gaules, & bâtiſſent Rhode à l'embouchure du Rhône : enſuite ils paſſent en Eſpagne, & y fondent Roſes, *pag. 561.*

Tems anciens, mais incertains.

Premiere fondation de Lyon ſous le nom de *Lugudunum*, ſur la montagne appellée aujourd'hui de *Saint Juſt* & de *Forvieres*, *pag. 220.*

Tribunal ſouverain compoſé de Dames des Gaules, érigé en reconnoiſſance d'un ſervice ſignalé qu'elles avoient rendu à la Patrie, *pag. 243.*

Les Sabins ſurprennent Liſte, capitale des Aborigénes. Ces derniers, après avoir fait mille efforts inutiles pour la recouvrer, la conſacrent aux Dieux, & prononcent un anathéme contre ceux qui y feroient deſormais leur ſejour, *pag. 207.*

Les Sabins font encore une incurſion dans le gouvernement de Rieti, & emportent la ville de Cutilie, *ibid.*

Siculus chaſſé de Rome, ſe retire à la cour de Morges, Roi des Œnotriens, & ſuccede à ce Prince, *pag. 208.*

Ans de Rome.	*Avant J. Ch.*	
119.	635.	Tems à peu-près auquel les Carthaginois ſe ſont établis en Eſpagne, *pag. 586.*
132.	622.	Vers quel tems les Gaulois qui ont franchi les Pyrénées, & ſe ſont mêlés avec les originaires du pays, ont pris le nom de *Celtiberes*, & ont communiqué celui de Celtibérie aux Provinces qu'ils ont occupées, *pag. 577.*
138.	616.	Nabuchodonoſor, Roi de Babylone, tranſporte un grand nombre d'Iberes & de Liguriens, originaires des Gaules, dans une contrée de l'Aſie, voiſine du Pont-Euxin, qui dès-là fut appelée *Ibérie*, *pag. 540. 587.*
154.	600.	Bellovéſe & Sigovéſe, neveux d'Ambigat, Roi de la Celtique, partent de la cour de leur oncle pour aller conduire des colonies, le premier en Italie, le ſecond au-delà du Rhin. Arrivée des Phocéens dans les Gaules, fondation de Marſeille, *pag. 35. 65. 253.*
155.	599.	Nannus, Roi des Liguriens appellés *Salyens*, conſent à la fondation de Marſeille, *pag. 259.*
155.	599.	Euxenus député par les Magiſtrats de Phocée, épouſe Petta, fille de Nannus, *pag. 262.*
176.	578.	Bellovéſe paſſe les Alpes, & arrive en Italie, conduit par Aruns, citoyen de Cluſium, qui étoit venu le prier de venger un affront ſanglant, qu'il avoit reçu du Lucumon de ſa patrie. *pag. 273.*
		Hélicon, Helvétien, après avoir fait quelque ſéjour à Rome, revient dans les Gaules, & apporte des fruits d'Italie, dont la bonté acheve de déterminer les Gaulois à franchir les Alpes, *pag. 275.*
178.	576.	Elitovix, Général Gaulois, entre en Italie à la tête des Cénomans, & place ſon monde dans le Breſſan, le Crémonois, le Mantouan & le Véronois, *pag. 283.*
179.	675.	Les Liguriens des Gaules ſurmontent le paſſage des Alpes, & s'établiſſent le long du Téſin, *ibid.*
180.	574.	Les Boyens & les Lingonois ſe rendent enſemble en Italie, & ſe poſtent auprès des Inſubres, *pag. 284.*

Ans de Rome.	*Avant J. C.*	
181.	573.	Les Sénonois, les derniers Gaulois de la colonie de Bellovéſe, vont joindre leur Général, & ſe répandent en pluſieurs cantons d'Italie, *pag. 285.*
182.	572.	Nannus, Roi de la Ligurie des Gaules, meurt. Comanus ſon fils lui ſuccede. Il déclare la guerre aux Phocéens de Marſeille, *pag. 296. 297.*
202.	552.	Un nouveau détachement de Phocéens d'Ionie vient à Marſeille, pour être incorporé à ceux qui en étoient les fondateurs, *pag. 299.*
210.	544.	Les Boyens, les Lingonois & les Sénonois aſſemblent des bateaux, paſſent le Pô, chaſſent les Etruſques depuis ce fleuve juſqu'au Golfe Ionien, & ſe mettent en leur place, *p. 317.*
		Création d'un corps militaire de Gaulois appellés *Géſates.* Son objet & ſa fin, *pag. 320.*
229.	525.	Pythagore eſt fait eſclave en Egypte. Eſt conduit en Perſe. Vient dans les Gaules, d'où il va à Crotone fonder la ſecte Italique, *pag. 322. 323.*
264.	490.	Les Gaulois Géſates entrent au ſervice des Carthaginois, *p. 324.*
269.	485.	Les Phocéens de Marſeille étoient en ce tems-ci maîtres d'Empuries, ville d'Eſpagne, *pag. 388.*
274.	480.	Phérécyde né dans l'iſle de Léro, ou de Sainte-Marguerite, eſt le premier Ecrivain des Gaules, *pag. 327.*
325.	429.	Ravages, qu'une peſte venuë d'Egypte fait dans les Gaules, *pag. 328.*
348.	406.	Les Gaulois, nation féroce & inconnuë, avoient envahi depuis peu une partie de l'Etrurie. C'étoient des voiſins avec leſquels les Toſcans n'avoient ni de guerre déclarée, ni de paix aſſûrée, *pag. 333.*
350.	404.	Un Devin prédit la priſe de Rome par les Gaulois, *p. 335.*
357.	397.	Les Inſubres, les Boïens & les Sénonois prennent la ville de Melpe, le même jour que les Romains ſe rendent maîtres de Veïes, *ibid.*
359.	395.	Les Gaulois entreprennent de renverſer Marſeille : ils mettent le Roi Catumandus à leur tête : ce Prince fait avorter leur projet, *pag. 338.*
360.	394.	Les Phocéens de Marſeille envoient des Députés à Delphes, pour y offrir la dixme des dépoüilles, qu'ils avoient remportées ſur les Carthaginois, *pag. 339.*
		Les Sénonois de la grande Grece ſe mettent en campagne, pour chercher de nouvelles & meilleures terres, où ils puiſſent s'établir, *pag. 341.*
362.	392.	Ils font le ſiége de Cluſium, *pag. 342.*
		Un Romain nommé *Ceditius*, entend une voix qui lui annonce que les Gaulois approchoient de Rome, *pag. 343.*

Ans de Rome.	*Avant J. Ch.*	
362.	392.	Les Sénonois levent le ſiége de Cluſium, & vont former celui de Rome, *pag. 351.*
		Ils gagnent la bataille d'Allia ſur les Romains, *pag. 353.*
		Ils entrent dans Rome, *pag. 365.*
		Ils forment le ſiége du Capitole, *pag. 377.*
363.	391.	Continuation du ſiége du Capitole, *pag. 386.*
		Les Gaulois accordent la paix aux Romains aux conditions qu'ils veulent bien leur impoſer, & levent le ſiége du Capitole, *pag. 388.*
		Noire trahiſon des Romains envers les Gaulois, *pag. 405.*
		Les Gaulois font alliance & ligue offenſive & défenſive avec Denys l'Ancien, Tyran de Syracuſe, *pag. 410.*
385.	369.	Denys l'Ancien envoie un corps de cinq mille Gaulois & Eſpagnols au ſecours des Lacédémoniens, *pag. 413.*
386.	368.	Ce même Prince envoie un ſecond renfort de Gaulois ſeuls aux Lacédémoniens, ſous la conduite du Général Ciſſidas, *ibid.*
		Ces Gaulois eurent part au gain de *la Bataille ſans larmes*, *pag. 418.*
		Les Gaulois d'Italie ſont déchirés par des guerres inteſtines; & ſoûtiennent quelques combats contre les montagnards des Alpes, *pag. 420.*
392.	362.	Les Gaulois s'avancent juſqu'à Albe; les Romains n'oſent pas aller à leur rencontre, *pag. 423.*
393.	361.	Alliance entre les Gaulois & les Tiburtins. Les Romains attaquent ces derniers. Les Gaulois volent à leur ſecours, *pag. 430.*
403.	351.	Les Gaulois entrent dans le Latium, & y font un butin extraordinaire, *pag. 431.*
		Ils enveloppent l'armée du Conſul Popilius, & ils ne lui permettent de ſe retirer, qu'après avoir laiſſé la caiſſe militaire & tout le bagage, *pag. 441.*
404.	350.	Les Gaulois attaquent des Pyrates Grecs qui avoient fait une deſcente en Italie, & les menent ſi rudement, qu'ils les obligent de ſe rembarquer, *pag. 445.*
		Les Gaulois entrent dans le Pomptin, & le ravagent. Le Sénat défend aux ſujets de la République de s'oppoſer à leur retour, *pag. 449.*
412.	342.	Les Gaulois portent les armes pour les Carthaginois, *p. 451.*
415.	339.	Les Gaulois font un traité avec les Romains, qu'ils obſervent fidélement pendant trente ans, *pag. 460.*
418.	336.	Les Gaulois qui étoient établis dans l'Illyrie, envoient des Députés à Alexandre. Réponſe fiere que ces Députés font à une queſtion de ce Prince, *pag. 94. 471.*

Ans de Rome.	*Avant J. Ch.*	
420.	334.	Les Gaulois ſont une irruption dans l'Ionie, & ſe rendent maîtres d'Epheſe, *pag. 472.*
421.	333.	Friponerie de deux négocians de Marſeille, *pag. 473.*
429.	325.	Les Gaulois de la grande Grece ſe rendent à Babylone pour féliciter Alexandre ſur ſes conquêtes, *pag. 474.*
430.	324.	A la mort d'Alexandre toute la Grece ſe ligue contre les Macédoniens. Les Gaulois veulent être de la confédération: Cléonyme de Sparte empêche qu'ils n'y ſoient admis, *pag. 476.*
433.	321.	Un corps de Gaulois entre au ſervice d'Antigone, & lui fait remporter une grande victoire ſur Antipater, *pag. 477.*
438.	316.	Caſſandre veut ſurprendre les Gaulois. Ils ſe retranchent ſur le mont Hemus. Des ſources d'eau ſortent de leurs retranchemens, & forcent Caſſendre de ſe retirer, *pag. 479.*
		Tous les Capitaines ſucceſſeurs d'Alexandre prennent des Gaulois à l'envi les uns des autres, pour combattre ſous leurs étendarts, *pag. 480.*
		Un corps de Gaulois de l'armée d'Antigone ſe charge d'enlever Eumenes. Il manque ſon coup, *pag. 484.*
443.	311.	Démétrius Poliorcéte met des Gaulois en garniſon à Babylone, *pag. 486.*
		Les Gaulois unis aux Etruſques, déclarent la guerre aux Romains, *pag. 489.*
		Ils paſſent en Sicile, & combattent pour Agathocle, Tyran de Syracuſe, *pag. 490.*
447.	307.	Phaënnis prédit l'entrée des Gaulois en Aſie une génération avant qu'elle arrivât, *pag. 493.*
		Un gros de Gaulois aide Apollodore à ſe rendre maître de Caſſandrie, *pag. 496.*
448.	306.	Cinquiéme colonie que les Gaulois envoient en Italie, *p. 498.* Ses progrès & ſa malheureuſe fin, *pag. 500.*
352.	302.	Les Gaulois font alliance avec les Samnites, & défont les Romains, leſquels bien-tôt après ont leur revanche, *p. 503.*
454.	300.	Les Gaulois entrent dans l'Etrurie à deſſein de la ravager. Les Etruriens les deſarment, en leur donnant de groſſes ſommes, *pag. 503.*
457.	297.	Inſtances que font les Samnites auprès des Gaulois, pour les engager de s'unir à eux. Les Gaulois ſe rendent à leurs deſirs, *pag. 508.*
458.	296.	Les Gaulois taillent en piéces une légion Romaine, *p. 517.*
		Les Gaulois mettent en déroute l'aîle gauche de l'armée des Romains. Le Conſul Décius qui la commandoit, ſe dévouë aux Dieux Manes, *pag. 325.*
471.	283.	Les Boïens chaſſés d'Italie par les Romains, ſe réfugient chez les Tauriſces de la Noricie, *pag. 93.*

Ans de Rome.	Avant J. Ch.	
474.	280.	Cette année ou la ſuivante un détachement de l'armée de Brennus, après avoir eu part au ſiége du Temple de Delphes, alla ſe fixer au confluent de la Save & du Danube, & y prit le nom de *Scordiſces*, *pag. 89*.
479.	275.	Erathoſténe de Cyréne eſt le véritable Auteur d'une Hiſtoire des Galates, *pag. 45*.
525.	229.	Les Ardiées, peuple Gaulois de l'Illyrie, font alliance avec les Romains, *pag. 86*.
576.	178.	Les Baſtarnes, peuple Gaulois, paſſent le Danube, & veulent combattre les élémens. Forcés de ſe retirer, ils ſe conſolent, en accuſant les Dieux d'avoir fait tomber le Ciel ſur eux, *pag. 95. 98*.
581.	173.	Perſée, Roi de Macédoine, prend à ſa ſolde des Gaulois Baſtarnes pour pénétrer en Italie par *la Gaule inférieure*; c'eſt-à-dire, par l'Illyrie, *pag. 82*.
585.	169.	Auberge à Rome appellée l'*Argentée*, qui avoit pour enſeigne *AD SCUTUM CIMBRICUM*, *pag. 102*.
586.	168.	Clondicus, Chef des Gaulois Baſtarnes, marche au ſecours de Perſée contre les Romains : mais ſur le refus que fait ce Prince de lui payer les ſommes, dont ils étoient convenus, il ſe retire & cauſe ſa perte, *pag. 99*.
625.	129.	Les Romains arrêtent pour un tems les courſes que les Japodes, peuple Gaulois, faiſoient en Italie & dans la Pannonie, *pag. 85*.
638.	116.	Les Scordiſces, peuple Gaulois, entrent dans la Macédoine & la Gréce, où ils pillent pluſieurs Temples, entr'autres celui de Delphes, *pag. 90*.
641.	113.	Les Gaulois Tauriſces refuſent une retraite aux Cimbres, dont les terres avoient été abſorbées par les eaux, *pag. 93*.
647.	607.	Cépion enleve le fameux or de Toulouſe. Malheurs dont ce ſacrilege eſt ſuivi, *pag. 103*.
648.	106.	Les Cimbres défont les Romains. La perte de ces derniers fut ſi grande, qu'on la compara à celle qu'ils avoient faite à la journée d'Allia, *ibid*.
651.	93.	Marius remporte une grande victoire ſur les Gaulois Ambrons & Teutons, *pag. 10*.
663.	91.	Mithridate fait alliance avec les Baſtarnes. Quelques années après ayant fait priſonnier Manlius, il le fit charger de chaînes, & conduire à pied par un Baſtarne à cheval qui avoit cinq pieds de haut, *pag. 99*.
664.	90.	Scymnus Chius, Auteur d'une deſcription de la Terre, place des Bébryces dans les Gaules. Il dédie ſon ouvrage à Nicomede, Roi de Bithynie, ſurnommé *Chreſtus*, *pag. 43*.
665.	89.	Un ſoldat Gaulois envoyé pour tuer Marius dans les priſons

Ans de Rome.	*Avant J. Ch.*	
		de Minturne, fut ſi frappé de la majeſté & des regards du priſonnier, qu'il ſe retira ſans exécuter les ordres qu'il avoit reçûs, *pag. 104.*
666.	88.	Les peuples d'au-delà du Rhin n'ont été d'abord connus que ſous le nom de *Suéves*, *pag. 108.*
681.	73.	Bérébiſte, Roi des Getes, attaque les Gaulois Tauriſces pour enrichir ſes ſujets de leurs dépoüilles, *pag. 93.*
		Guerre entre les Eduens d'un côté, & les Séquanois & les Arvernes de l'autre. Elle dure quatorze ans. Quel en eſt le ſujet, *pag. xvj. 109.*
690.	54.	Les habitans de Vienne, qui avoient pris parti pour les Romains, ſont chaſſés de la ville. Ils ſe retirent au confluent du Rhône & de la Saône, *pag. 224. 241.* Mal-à-propos M. de Marca porte cet événement à des tems bien antérieurs, *pag. 230. 234.*
692.	62.	Les Helvétiens voulant ſe rendre maîtres des Provinces les plus fertiles des Gaules, ſollicitent les Boiens de ſe joindre à eux, *pag. 118.*
694.	60.	Le Roi des Suéves fait préſent à Q. Metellus Celer, Proconſul de l'ancienne Celtique, de marchands Indiens, que la tempête avoit jettés ſur les côtes de la Germanie, *pag. 106.*
710.	44.	Le Sénat ordonne à Lépidus & à Plancus de bâtir une ville au confluent du Rhône & de la Saône en faveur des habitans de Vienne qui s'y étoient retirés, *pag. 241.*
724.	30.	Deldon à la tête des Baſtarnes paſſe le Danube, ſaccage la Mœſie, les terres des Triballes & la Dardanie ; franchit le mont Æmus, entre dans la Thrace, & eſt défait par le Proconſul Craſſus, *pag. 99.*
727.	27.	L'Empereur Auguſte porta les limites de l'Aquitaine juſqu'à la Loire, & y engloba quatorze peuples qui étoient entre ce fleuve & la Garonne, *pag. 154.*

AVIS

SUR LES DISSERTATIONS PRÉLIMINAIRES.

MOn premier objet, en travaillant à ces Diſſertations, a été de prévenir les difficultés que pourroient me faire les Sçavans qui jetteroient les yeux ſur cet Ouvrage, & m'affranchir par avance de la néceſſité où j'aurois pû être dans la ſuite d'interrompre le fil de la narration, pour rendre compte des changemens que je fais quelquefois à l'Hiſtoire ancienne. J'étois d'ailleurs bien-aiſe de fixer les bornes de la Celtique, qui ont été ſi peu connuës juſqu'ici ; de diſcerner moi-même & de faire diſcerner aux autres les Peuples vraiment Celtes entre ceux qui ne l'étoient pas ; & enfin, de deſabuſer entiérement les Ecrivains d'Allemagne des chimeres dont ils bercent ceux de leur nation, « qu'ils » ſont les deſcendans des anciens Germains, & qu'en aucun tems il n'y » a eu d'autre Celtique que la Germanie ».

Je ne ſçai ſi je me trompe, mais je crois avoir rempli mon plan au-delà de ſon étenduë. En effet, chemin faiſant, j'ai fait des découvertes qui me paroiſſent importantes, ſur l'origine, la poſition, & les mœurs des premiers Peuples connus de l'Europe. Sur ce pied, les Diſſertations que j'ai l'honneur de préſenter aux Lecteurs, ſont moins des diſcuſſions touchant quelques points critiques d'Hiſtoire, que l'*ancienne Hiſtoire même* de la partie de l'Europe qui a été d'abord connuë. Ce morceau n'a jamais été donné. Je doute même qu'aucun Ancien ni Moderne ait été tenté de l'entamer.

Le voici tel qu'il a pû ſortir de mes mains. On doit par conſéquent le conſidérer moins comme un ouvrage fini, que comme une ébauche à laquelle nos Maîtres donneront une ſuite & une forme, qui la conduiront au point de perfection qui n'étoit pas du reſſort de mon travail.

Au reſte, cette ébauche n'embraſſe que les Peuples du midi & du couchant de l'Europe ancienne ; parce qu'outre que ces Peuples ſont preſque les ſeuls dont les Grecs & les Romains ont eu connoiſſance, ils ſont auſſi preſque les ſeuls qui tenoient à nos ancêtres autant par les liens du ſang, que par les fréquentes alliances qu'ils ont contractées avec eux. Ainſi ce morceau rentre néceſſairement dans l'Hiſtoire des Gaules & des conquêtes des Gaulois. Peut-être même n'en fait-il pas

la partie la moins intéreſſante ; car d'abord il a les graces de la nouveauté, & par-là il attache non ſeulement les amateurs de l'Antiquité, mais encore les perſonnes qui font leur étude de l'Hiſtoire des Peuples éloignés, ſoit par l'intervalle des tems, ſoit par la diſtance des lieux. D'ailleurs, il fait revivre la multitude de Colonies qui ſont ſorties du ſein des Gaules, le grand nombre de régions qu'elles ont peuplées, & cette infinité d'Etats, de Républiques, de Royaumes & d'Empires qu'elles ont formé depuis le Cap le plus occidental de l'Europe juſqu'au Promontoire le plus ſeptentrional. Ajoûtez que ce morceau ſupplée au défaut de l'Hiſtoire, & corrige les fauſſes notions que nous avions de tant de Peuples, que nous traitions de Barbares, & qui néanmoins nous touchoient de ſi près.

Quoique je ne veuille entrer ici dans aucun détail ſur le fruit qu'on peut tirer de ces recherches, je ne puis me refuſer la ſatisfaction d'annoncer aux François, mes concitoyens, qu'ils trouveront dans la ſixiéme Diſſertation l'origine du Peuple qu'il leur importe le plus de connoître, je veux dire des Francs. On verra, en effet, que les Gaules ont été le berceau des premiers habitans de la Pannonie : que la plus grande partie de la Pannonie a été peuplée par des Colonies Gauloiſes multipliées : que la Pannonie a été pendant long tems pour les Gaulois, qui étoient ſans reſſource, une ſeconde patrie, où ils alloient chercher des établiſſemens ; & ce qui paroît incroyable, que les Gaulois faiſoient pluſieurs fois le voyage des Gaules dans la Pannonie, & de la Pannonie dans les Gaules. Comme donc Grégoire de Tours, nos anciens Chroniqueurs, enfin tout ce que nous avons de monumens reſpectables, fait foi que les Fondateurs de notre Monarchie ont paſſé de la Pannonie à la rive droite du Rhin, & de-là dans les Gaules, il eſt évident que les Francs étoient une ou pluſieurs branches de Gaulois, qui ſont venus ſe rejoindre au tronc de l'arbre.

PREMIERE DISSERTATION HISTORIQUE.

ORIGINE DES PREMIERS PEUPLES CONNUS D'ITALIE.

SOMMAIRE.

EXpédition des Gaulois en Italie antérieure à celle de Belloveſe. Quoique les Ombriens fuſſent le plus ancien peuple d'Italie, ils deſcendoient des Ombraniciens ; & ceux-ci, auſſi-bien que les Volces d'Italie, avoient pour tige les Volces des Gaules. Les Venetes d'Italie étoient une colonie de ceux des Gaules. Belloveſe trouva à la deſcente des Alpes, des Gaulois appellés Inſubres, *établis de tout tems en Italie. Les Arvernes faiſoient gloire d'être freres des peuples du Latium. Une branche de Gaulois appellés* Teutons, *fonde la Ville de Piſe avant l'arrivée des Tyrrhéniens. Les habitans des Alpes Grecques étoient Gaulois. Sur quels fondemens ils ont paſſé pour Grecs. Les Liguriens d'Italie reconnoiſſoient qu'ils étoient originaires de cette partie des Gaules, qui étoit occupée par les Ambrons. Chemin des Gaules en Italie ouvert de tout tems aux Gaulois. Les Alpes Penines n'avoient que des Gaulois pour habitans. Les Aborigenes, dont les Romains tiroient leur origine, étoient cette branche des Gaulois qui avoit retenu le non générique de la nation.* Aborigene *étoit un nom appellatif des peuples des Gaules. Tems auquel les Aborigenes ont commencé à figurer en Italie. Les Romains ont reçu des Gaulois leurs ancêtres les caracteres dont ils ſe ſervoient, non ſeulement avant que les Grecs ſe fuſſent introduits en Italie, mais encore avant que Cadmus eût porté de Phénicie dans la Grece les caracteres Ioniens. La reſſemblance des caracteres dont ſe ſervoient les Gaulois à ceux des Grecs, étoit compriſe dans la reſſemblance des mœurs & des manieres de ces deux peuples, & fondoit de tout tems la ſympathie des Gaulois avec les Grecs. Les Sicules, qui ont les premiers occupé le territoire où Rome fut bâtie dans la ſuite, étoient Hyperboréens, c'eſt-à-dire, Gaulois. Preuves tirées de leur Langue, des noms propres de cette nation, du tems où elle a fleuri, & des peuples qui l'environnoient. Les Sicules étoient les Teutons mêmes qui ont fondé Piſe. Les Auronces étoient les deſcendans des Arvernes, qui de tems immémorial avoient paſſé en Italie. Gradation par où le mot* Arverne *a paſſé dans celui d'*Auronce. *Preuves inconteſtables, que tous les premiers peuples connus*

*d'Italie ont parlé la même langue que les Gaulois. Parallele parfait des mœurs, coûtumes, loix, uſages, manieres, habitations, religion, nourriture, &c. entre les premiers peuples d'Italie & les Gaulois. Tems auquel les premieres colonies Grecques ſe ſont établies en Italie. C'eſt les Gaulois qui ont reçu en Italie les premiers Grecs qui s'y ſont fixés. Tems à peu près auquel les Gaulois ſont allés peupler l'Italie. Antiquité de la réputation des Druïdes des Gaules. Vers quels tems les Gaulois, ſous le noms d'*Aborigenes*, ont paſſé d'Aſie en Europe, & nommément dans les Gaules. Les Gaulois ſont l'unique peuple de l'Univers, dont l'origine remonte ſans interruption juſques vers l'an deux mille du Monde, & continue en deſcendant juſqu'à nous pendant l'eſpace de près de quatre mille ans.*

QUOIQUE l'expédition des Gaulois en Italie, ſous la conduite de Belloveſe, paſſe pour la premiere (*a*) de toutes celles que nos Ancêtres ont entrepriſes en-delà des Alpes; pluſieurs fortes raiſons me portent à croire qu'il y en a eu une antérieure à celle-là. L'hiſtoire à la vérité n'en fait pas mention en termes exprès, mais elle en a conſervé des veſtiges qui ne permettent pas de la révoquer en doute. En effet,

I. Les Ombriens étoient le plus ancien des peuples d'Italie (*b*). Cependant, au rapport de deux graves Auteurs (*c*) cités par Solin, Servius & Iſidore de Séville (*d*), les Ombriens tiroient leur origine d'anciens Gaulois. Les Gaulois dont il eſt dit que les Ombriens deſcendoient, ne ſont appellés anciens que par oppoſition à ceux que Belloveſe plaça poſtérieurement ſur les rives du Pô: ce qui ſuppoſe évidemment une expédition qui a précédé celle de ce Prince de plus de 900 ans, comme on le verra dans la ſuite.

II. Mais quel peut être ce peuple Gaulois plus ancien dont les Ombriens deſcendoient? Il n'eſt perſonne qui ne le trouve & reconnoiſſe dans les Volces du Latium & de l'Etrurie. Il ſuffit de faire attention que les Ombriens d'Italie étoient certainement les Ombraniciens des Gaules: vérité d'autant plus conſtante que les Grecs ont toûjours conſervé aux Ombriens leur nom primitif, puiſqu'ils les appelloient *Ombriciens*. Or les Ombriens, Ombriciens ou Ombraniciens étoient certainement une tribu des Volces, qui occupoient cette vaſte province qui porte aujourd'hui le nom de *haut & bas Languedoc*, & qui étant partagés en Volces Tecto-

(*a*) Tite-Live croit qu'avant Belloveſe, Hercule ſeul avoit eu le courage & la force de franchir les Alpes, encore le paſſage d'Hercule lui paroît-il ſuſpect & ſentant ſa fable; *niſi de Hercule fabulis credere libet*. Lib. V. c. 34. Je ne ſçai ſi cet auteur eſt bien d'accord avec lui-même; il venoit de dire que le bruit commun étoit que les Gaulois, qui avoient pénetré en Italie ſous les auſpices de Belloveſe, y avoient été attirés par le vin & les fruits excellens, qu'on leur avoit portés d'une contrée ſi délicieuſe. Le bruit dont parle Tite-Live étoit ſi conſtant & certain, que Pline indique le nom & la condition du Gaulois, qui avoit fait le tranſport des fruits d'Italie dans les Gaules. Il y avoit donc au moins un paſſage des Gaules en Italie, & d'Italie dans les Gaules, antérieurement au tems de Belloveſe.

(*b*) *Umbrorum gens antiquiſſima Italiæ exiſtimatur*. Plin. lib. III. c. 14. §. 19. *Umbri antiquiſſimus Italiæ populus*. Florus, lib. I. c. 17.

(*c*) C'étoient Caton le Cenſeur, & Bocchus roi de Mauritanie, beaupere de Jugurtha.

(*d*) *Bocchus abſolvit Gallorum veterum propaginem Umbros eſſe*. Solin. c. 2. Servius Æneid. XII. p. 753. Iſid. Orig. lib. IX. c. 12.

ſages & en Volces Arrécomiques, étoient diſtribués & ſubdiviſés en un grand nombre de tribus ſubordonnées au peuple qui étoit leur tige.

La poſition des Ombraniciens met en évidence, que ce peuple étoit une branche des Volces Arécomiques; puiſque Pline * & la Table de Peutinger les placent aux environs de Nîmes, ville métropole (*a*) des Volces Arécomiques. Or les Volces (*b*) du Latium & de l'Etrurie étoient à l'égard des Ombriens, ce que les Volces Arécomiques étoient à l'égard des Ombraniciens, c'eſt-à-dire, le tronc duquel ſortoit la branche qui ſe donnoit le nom d'*Ombriens*. Ainſi il paroît certain que quand les Volces Arécomiques ſont allés s'établir en Italie, ils y étoient accompagnés des Ombriens, comme d'une tribu qui faiſoit alors un même peuple avec eux, & qui leur étoit ſoumiſe & dépendante, comme l'eſt une branche qui tient à l'arbre qui l'a pouſſée & formée. A la vérité, les Ombriens dans la ſuite ont fait un peuple à part; mais il n'en eſt pas moins conſtant qu'alors même *ils étoient*, ſelon les termes de Caton & de Bocchus, *les deſcendans d'un peuple Gaulois plus ancien*; & ce peuple plus ancien étoient les Volces.

* *Lib. III. cap. 4. §. 6.*

Comme donc tous les Volces du Monde étoient originaires des Gaules, les Volces d'Italie n'ont pû ſe rendre dans les établiſſemens, qu'ils ſe procurerent dans cette belle partie de notre continent, que d'en-deçà des Alpes. Ce qui vient à l'appui de cette vérité, c'eſt que les Volces occupoient dans les Gaules la contrée, que les Anciens honoroient du nom de *Celtique propre* * ou d'*ancienne Celtique* (*c*). Or cette contrée a été de tout tems la pepiniere, ou plûtôt la ſource féconde de ces flots de Gaulois, qui ont inondé toute l'Europe juſqu'à ſes extrémités. Auſſi n'eſt-on nullement ſurpris que des Volces Arécomiques ſe ſoient tranſplantés en Italie, quand on ſe ſouvient que différentes colonies de Volces Tectoſages ont formé, les unes pluſieurs états au voiſinage & au centre de la forêt Hercynie, & dans quelques régions éloignées de la Germanie, & les autres un empire puiſſant dans l'Aſie mineure, dont la capitale étoit Ancyre.

* *Appian. Bel. civ. lib. IV. p. 548. & p. 550. Auſon. grat. act. c. 27.*

Ce que je viens de dire des Ombriens, fait ſentir quel cas il faut faire de l'étymologie que divers Ecrivains produiſent du mot *Ombrien*. Ils le dérivent * du Grec ὄμβρος, pluïe; comme ſi le peuple de ce nom avoit été ainſi appellé, ſur ce qu'une trop grande abondance de pluïe l'avoit chaſſé

* *Plin. l. III. c. 14. Solin. c. 2. Servius Æneid. XII. p. 724.*

D.

(*a*) Narbonne devint auſſi métropole des Volces Arécomiques; mais ſeulement depuis que les Romains ſe furent rendu maîtres de la Gaule *Braccata*, & qu'ils eurent envoyé une colonie à Narbonne pour ſervir de rempart à leur *Provincia. Strab. lib. IV. p. 186.*

(*b*) Les Volces qui ſe tranſplanterent des Gaules en Italie, ne ſe fixerent pas ſeulement dans l'Etrurie & le Latium; ils ſe répandirent encore dans la Lucanie, où je trouve tout-à-la-fois des *Volci*, des *Volcentes*, des *Volcentini*, & ailleurs des *Volcinii*. Au reſte *volce* eſt un mot Celtique, qui ſignifie *peuple*. Les Allemans diſent *Volck*; les Latins écrivoient & prononçoient *Vulgus*.

(*c*) C'étoit la ſeule partie des Gaules, qui fût connuë des Grecs & des Romains lors de l'arrivée de Céſar en deçà des Alpes. La connoiſſance même qu'ils en avoient, leur étoit venuë par le canal des Phocéens de Marſeille, qui en occupoient un fort petit coin; leſquels à cela près n'en ſçavoient pas davantage, comme Polybe & Strabon nous l'apprennent. *Strab. lib. IV. p. 190.* C'eſt auſſi la raiſon pourquoi les Anciens ont étendu à toutes les Gaules le nom de *Celtique*, & à tous les habitans le nom de *Celtes*; quoique dès l'origine des tems les Gaules fuſſent diviſées d'abord en deux parties, enſuite en trois, & que les habitans de chaque partie euſſent un nom diſtinctif, différent de celui des habitans des deux autres parties. *Voyez la ſeconde Diſſertation préliminaire, & les origines Celtiques*, p. 5, 6, &c.

* *Ital. Ant. l. II. cap. 4.* des terres qu'il occupoit. Cluvier * préſente une étymologie plus raiſonnable : il prétend d'après Pline †, que les Ombriens ont pris leur

† *Lib. III. cap. 5. §. 8.* nom de la riviere que les Latins appelloient *Umbro*, qui eſt l'*Ombrone* des Italiens. Mais Cluvier ſe trompe. Ce n'eſt point l'*Ombro* qui a donné ſon nom aux Ombriens ; ce ſont plûtôt les Ombriens qui ont communiqué le leur à cette riviere. Car généralement l'eſprit de tous les anciens peuples étoit de tranſporter aux lieux qu'ils alloient habiter, les noms de ceux qu'ils venoient de quitter.

III. Quand Belloveſe arriva en Italie, il y trouva des Venetes (*a*) établis de tems immémorial, leſquels, à la langue près, avoient les mêmes mœurs, les mêmes coûtumes & uſages que les Gaulois qu'il y introdui-

* *Lib. II. p. 105.* ſoit. Auſſi Polybe *, Strabon ** & Euſtathe † ne font pas difficulté de les

** *Lib. IV. p. 195.* reconnoître pour de vrais Gaulois. En particulier, les deux derniers ob-

† *In Dionyſ. Perieg.* ſervent que les Venetes d'Italie imitoient dans leurs habitations les Venetes des Gaules, en ce qu'ils choiſiſſoient pour leur ſéjour des éminences entourées d'eaux, où ils ne pouvoient être ni ſurpris ni forcés. Ce qui marquoit l'entiere conformité qui étoit entre les Venetes d'en-delà les Alpes, avec les Venetes d'en-deçà, & que les uns & les autres avoient la même origine & le pied marin. S'il reſte encore quelque doute ſur ce point hiſtorique, Scymnus de Chio a eu ſoin de le lever. Ce Géographe, faiſant la deſcription de l'extrémité de l'Eſpagne qui renfermoit la colomne ſeptentrionale d'Hercule, aſſûre qu'elle étoit occupée par un grand

* *Verſ. 190. &c.* nombre de peuples Celtes. *Entre ces peuples Celtes*, dit-il *, *je compte les Venetes, leſquels ſont freres de ceux qui ſont poſtés le long de la mer Adriatique.* Sur cette autorité, il eſt évident que les Venetes d'Italie n'avoient d'autre origine que celle des Venetes des Gaules & d'Eſpagne ; & que les uns & les autres cherchoient à s'établir ſur les côtes maritimes des pays où ils ſe fixoient.

IV. Tite-Live remarque qu'une des raiſons qui engagea une partie des Gaulois, qui pénétrerent en Italie ſous les étendards de Belloveſe, à ſe fixer dans l'Inſubrie, qui eſt à la deſcente des Alpes ; c'eſt qu'ils regarderent comme un augure favorable au ſéjour qu'ils y feroient, que cette Province portât par avance le nom d'un canton des Eduens (*b*).

On doit obſerver en paſſant, qu'entre tous les Anciens, Tite-Live eſt le ſeul qui nous apprenne qu'il y a eu autrefois des Inſubres dans les Gaules ; & comme cet Hiſtorien ne compte point d'Inſubres dans le dénombrement, qu'il donne des peuples qui fondirent en Italie avec Belloveſe, il eſt très-vrai-ſemblable que tous les Inſubres des Gaules avoient paſſé en Italie lors de l'expédition qui précéda celle de ce Prince, & dont je découvre preſque toutes les traces. D'où il réſulte que long-tems avant

(*a*) Il ne faut pas diſſimuler que Tite-Live & quelques autres Anciens font venir les Vénetes d'Italie de la Paphlagonie, prétendant qu'ils y ont été conduits par Anténor. Mais comme le ſentiment de Tite-Live & de ceux qui le ſuivent, n'eſt fondé que ſur une ſimple reſſemblance de nom, il ne ſçauroit tenir contre le témoignage exprès & autentique de Scymnus, de Polybe, de Strabon & d'Euſtathe, que j'ai cités dans le texte.

(*b*) *Cum in quo conſederant agrum Inſubriam appellari audiſſent, cognomine Inſubribus pago Heduorum, ibi omen ſequentes loci, condidere urbem.* Tit. Liv. lib. V. c. 34.

l'arrivée de Belloveſe en-delà des Alpes, des Gaulois avoient communiqué à l'Inſubrie le nom qu'elle portoit alors, & qu'elle conſerva toûjours depuis.

V. Les Arvernes ont fait gloire juſques dans les tems les plus bas, de ſe dire freres des peuples du Latium. Je ne parle que d'après Lucain (*a*) & Sidoine Apollinaire (*b*). Ce dernier, comme on ſçait, étoit Arverne : ainſi l'on doit ſuppoſer avec toute ſorte de raiſons, qu'il étoit au fait des origines de ſon pays. La prétention des Arvernes ne pouvoit être fondée que ſur une tranſmigration d'Arvernes (*c*) dans le Latium, qui avoit certainement précédé l'expédition de Belloveſe : car un fait des plus conſtans, c'eſt que ce Prince ne pénétra pas fort avant en Italie, & qu'il s'arrêta avec tout ſon monde entre les Alpes & l'Apennin *, & ne paſſa point le Pô.

* *Tit. Liv. lib. v.* *cap.* 33.

VI. Caton le Cenſeur (*d*) fournit un autre peuple Gaulois qui a paſſé en Italie, avant l'arrivée des Tyrrhéniens (*e*), c'eſt-à-dire, avant l'an de la Période Julienne 3450, du Monde 2740, avant Jeſus-Chriſt 1264. Ce peuple eſt celui que l'Hiſtoire fait connoître ſous le nom de *Teutons*. Je n'arrêterai point ici le Lecteur à lui prouver que ce peuple étoit Gaulois d'origine J'ai fait une Diſſertation particuliere, où cette vérité eſt portée juſqu'à la démonſtration. Je viens donc tout d'un coup au fait. (*f*) « On ignore, dit Caton, quel peuple avant l'invaſion des Etruſques, » habitoit Piſe & ſon territoire. On trouve cependant que Trachon (*g*), » frere de Thyrrhénus, apprit la langue du pays, & bâtit la ville de » Piſe dans le tems que les Teutons (*h*), qui parloient Grec, occupoient

(*a*) *Avernique auſſi Latio ſe fingere fratres.*
Pharſ. lib. I. verſ. 427.

(*b*) C'eſt dans le panégyrique d'Avitus, que cet auteur fait valoir le témoignage de Lucain en faveur de ſa patrie ;

Eſt mihi, quæ Latio ſe ſanguine tollit alumnam,
Tellus clara mihi. Pharſ. lib. I. verſ. 427.

Il revient à la charge dans la ſeptiéme Lettre du VII. Livre, & ajoûte un trait qu'il a auſſi tiré de Lucain, ſçavoir que les Arvernes étoient venus d'Ilion : *Audebant ſe quondam fratres Latio dicere, & ſanguine ab Iliaco populos computare.* Ce qui ne veut pas dire que les Arvernes fuſſent originaires d'Ilion, comme l'étoit cette partie de Romains qui deſcendoient des Troïens, qu'Enée avoit conduits en Italie ; mais que les Arvernes étoient venus s'établir dans les Gaules ſous les étendards de cet ancien héros de Phrygie, dont parle Ovide :

Gallica qui Phrygium duxit in arva ſenem.
Ovid. de Ponto, lib. IV. Eleg. 18.

(*c*) L'honneur qu'ont eu les Gaulois de peupler la plus grande partie de l'Europe, eſt un grand préjugé en faveur de la tranſmigration dont je parle. Car en général *nos ancêtres avoient un goût décidé pour changer de pays, ſouvent en foule & en corps d'armée, aſſez volontiers encore par familles, quand ils étoient obligés de céder à un ennemi plus fort, qui alloit fondre dans leurs terres*. Strab. lib. IV. p. 196. A. A quoi on peut ajoûter que l'hiſtoire des Gaules eſt une ſuite de tranſmigrations ; en ſorte que depuis la diſperſion des peuples dans les plaines de Sennaar, pluſieurs nations enſemble n'en ſçauroient fournir un ſi grand nombre, ni d'auſſi conſidérables, ni d'un ſi long cours.

(*d*) Il floriſſoit au tems de la ſeconde guerre Punique.

(*e*) C'eſt le nom que les Grecs donnoient à ceux que les Romains appelloient *Etruſques*, & *Tuſces*, & que nous nommons *Toſcans*. Denys d'Halicarnaſſe obſerve qu'ils prenoient entr'eux le nom de *Rhaſenæ*. Ils étoient originaires de Lydie ; & ils ne vinrent en Italie, que pour décharger leur patrie, qui n'étoit pas en état de les nourrir à cauſe de leur grand nombre. Tyrrhenus fils puiné de leur roi fut leur chef, & c'eſt du nom de ce chef qu'ils furent appellés Tyrrhéniens.

(*f*) *Cato originum qui Piſas tenuerunt ante adventum Etruſcorum negat ſibi compertum, ſed inveniri Trachonem Tyrrheno oriundum poſtquam eorumdem ſermonem . . . . . ceperit Piſas condidiſſe, cum ante regionem eamdem Teutones quidam Græce loquentes poſſederint.* Servius Æneid. X. p. 604. D.

(*g*) Ou Tarchon. Il fut auſſi fondateur de la ville de Tarquinie, qui donna ſon nom aux Tarquins, ſes deſcendans.

(*h*) Caton eſt le ſeul ancien que je connoiſſe, qui met des Teutons en Italie. Cependant Virgile inſinuë clairement qu'il y avoit des Teutons

» toutes les terres d'alentour ». Mais que veulent dire ces paroles, *des Teutons qui parloient Grec*, ſinon que les Teutons, qui n'avoient d'autre langue que celle des Celtes, n'avoient pour écrire, de même que tous les peuples originaires des Gaules, que des caracteres Grecs ? ce qui a fait croire à ceux qui n'étoient pas en état d'éclaircir ni d'examiner ce fait, que les peuples qui ſe ſervoient de caracteres Grecs, étoient originaires de la Grece.

Ici un habile homme me demande, pourquoi je fais uſage d'une partie de l'autorité de Caton, & que je rejette l'autre. La réponſe eſt prête : c'eſt qu'il y a un choix à faire dans les origines de cet écrivain. En effet, parmi un petit nombre de bonnes choſes dont elles ſont ſemées, mille autres ſe préſentent qui ne ſont que de vrais radotages (*a*). Telle eſt celle qu'il plaît à Caton de débiter, *que les Teutons fondateurs de Piſe parloient Grec*. Les Teutons étoient Gaulois, & non pas Grecs; ils avoient des caracteres Grecs, mais ils n'ont jamais ſçu le Grec, ni ne l'ont parlé. Bien plus, ils étoient en Italie pluſieurs années avant que les Grecs y miſſent le pied. Je puis même aſſûrer qu'aucun Grec n'a vû les murs de Piſe, tandis que les Teutons ont été en poſſeſſon de cette ville. Ainſi au tems dont nous parlons, aucun peuple d'Italie ne pouvoit parler Grec. L'article ſuivant donnera un nouveau jour à toutes ces vérités.

VII. Les Salaſſes occupoient en tout ou en partie les Alpes Grecques (*b*). Ce peuple étoit certainement Gaulois, comme Oroſe* & Julius Obſequens ** le diſent en termes exprès; auxquels on peut joindre Polybe, Tite-Live, Strabon, & pluſieurs autres Anciens (*c*), qui ne placent dans les divers quartiers des Alpes, qui ſervoient de paſſage des Gaules en Italie, que des montagnards (*d*) originaires de la Celtique. Cepen-

* *Lib. v. c. 4.*
** *Lib. de Prodigiis.*

dans la Campanie du tems d'Enée :

Teutonico ritu ſoliti torquere Cateïas.
Æneïd. lib. VII.

Ce pourroit être un reſte d'anciens Sicules, qui avoient été dépouillés du Latium, ou même de ces Sicules que les Tyrrhéniens avoient chaſſés de leur territoire, ou enfin des Sicules qu'on avoit fait venir de Sicile pour ſervir en qualité de troupes auxiliaires.

(*a*) Par exemple, ce que Pline rapporte qu'avoit écrit Caton, que les Cénomans qui étoient paſſés en Italie, avoient leur territoire près de Marſeille, & au milieu de celui des Volces : *Auctor eſt Cato, Cenomanos juxta Maſſiliam habitaſſe in Volcis*. Plin. lib. III. c. 19. §. 23. implique contradiction & avec la véritable poſition du pays des Cénomans dans les Gaules, & avec celle des Volces à l'égard de Marſeille, qui étant en delà du Rhône, eſt éloignée de plus de vingt lieuës de France du pays des Volces, & au moins de cent du territoire des anciens Cénomans.

(*b*) Toute l'antiquité a cru, & quelques Sçavans croient encore, qu'Hercule revenant d'Eſpagne eſt entré dans les Gaules, & a franchi cette partie des Alpes qui a pris le nom de *Grecques* de quelques Grecs du Péloponeſe, & d'un petit nombre de Troïens qu'il y laiſſa. La fable eſt ſans fondement ; elle étoit néanmoins inſérée dans les Livres pontificaux des Romains. Ce qui fait voir de quel prix étoient ces ſortes de Livres. *At vero in Libris Pontificalium traditur Hercules Jove atque Alcmenâ genitus, ſuperato Geruone, agens nobile armentum*, &c. Auctor originis Gent. Rom. c. 9.

(*c*) Pline, d'après Caton, ajoûte les Lépontiens aux Salaſſes, & donne ces deux peuples pour avoir la même origine : *Lepontios & Salaſſos, Tauriſcæ gentis idem Cato arbitratur*. Plin. lib. III. c. 20. §. 24. Or, de l'aveu de toute l'antiquité, les Tauriſces étoient un peuple vraiment Gaulois, comme je le démontrerai dans la VI. Diſſertation hiſtorique. Au reſte, les Lépontiens occupoient toutes les vallées des Alpes qui aboutiſſent au lac *Verbanus Lago maggiore*, qui eſt dans le Milanois, & s'étendoient juſqu'aux ſources du Rhône, où les Lépontiens *Viberi* avoient leurs démeures. *Plin. ibid.*

(*d*) Tite-Live, dans la deſcription qu'il fait du paſſage des Alpes par Annibal, obſerve que ce grand général ſe ſervit des Gaulois de ſon armée, pour pénétrer les deſſeins des montagnards & connoître leurs forces, parce " qu'ils avoient „ les mêmes mœurs & parloient la même langue „ que les montagnards „. *Tum per eoſdem Gallos, haud ſane multum lingua moribuſque abhorrentes*,

dant

ITALIÆ
TYPUS
ab ANVILLÆO delineatus
Ejusque antiquissimi Coloni,
ad mentem D. JACOBI MARTIN
Monachi Benedictini.
MDCCL.
Milliaria Romana
20 40 60 80 100 120
Leucæ Franciæ Hexapodarum 2500
10 20 30 40
NANTUATES
ARDIEI
SALASSI
OROBII
INSUBRES
LIBICI
SEGUSINI
Padus Fl.
L I G U R E S
U M B R I
VOLSINII
SABINI
VOLCÆ
ABORIGENES
LIBURNI
VESTINI
MARRUCINI
MARSI
PELIGNI
FRENTANI
S I C U L I
Roma
RUTULI
HERNICI
VOLSCI
AURUNCI
SAMNITES
LIBURES
HIRPINI
PICENTES
LUCANI
BRUTTII
TRINACRIA
G. Delahaye Sc.

dant le gros des Poëtes Grecs & Latins, avec une partie des Auteurs claſſiques, y conduiſent Hercule de Thebes venant d'Eſpagne & des Gaules, qui, ſelon eux, y laiſſa quelque bandes Grecques de ſa ſuite; d'où ces montagnes prirent & retinrent leur dénomination. Mais Hercule de Thebes n'a été en aucun tems ni en Eſpagne, ni dans les Gaules, ni en Italie; il n'a même jamais connu ces régions éloignées de la Grece. Le fond ſur lequel cette fable eſt bâtie, eſt la perſuaſion où étoient les Anciens, que le paſſage des Alpes étoit au-deſſus des forces & du courage des hommes ordinaires; & qu'il n'y avoit qu'Hercule & les Gaulois, ſelon l'expreſſion de Tite-Live (*a*), qui puſſent l'entreprendre (*b*). Comme donc les Gaulois l'ont entrepris, & qu'au ſurplus ils avoient leur Hercule propre (*c*), il nous eſt permis de convertir la fiction des Grecs & des Romains en une vérité qui fait partie de notre Hiſtoire; & de dire en conſéquence, qu'Ogmius, l'Hercule des Gaules, allant en Italie, laiſſa à la Val d'Oſte des Gaulois qui s'y fixerent, & qui paſſerent pour Grecs, dans l'eſprit des étrangers qui ne connoiſſoient point leur origine, ſur l'inſpection des caracteres Grecs (*d*) dont ils ſe ſervoient dans le com-

quum ſe immiſcuiſſent, edoctus, &c. Lib. XXI. c. 31. Preuve conſtante que les uns & les autres étoient de la même nation.

(*a*) *Alpes inde oppoſitæ erant, quas inexſuperabiles viſas, haud equidem miror, nullâ dum viâ (quod equidem continens memoria ſit, niſi de Hercule fabulis credere libet) ſuperatas*. T. Liv. lib. V. cap. 34.

(*b*) Juſtin dit plus; car il aſſûre qu'on n'auroit jamais cru qu'Hercule eût tenté de franchir les Alpes, ſi les Gaulois ne les avoient franchies eux-mêmes. *Juſtin. lib. XXIV. c. 4.*

(*c*) Il s'appelloit *Ogmius*. D'ailleurs l'ancien Hercule, ou Hercule le Tyrien, eſt venu dans les Gaules, & y a conduit une colonie de Phéniciens de la ville de Dora. Les Grecs l'appelloient *Maceris*, & les Gaulois *Macuſan*, comme une infinité de monumens en font foi. Ainſi il eſt certain que les Gaules ont eu au moins deux Hercules. Cela poſé, toutes les merveilles qu'on dit que l'Hercule des Grecs a faites en Eſpagne, dans les Gaules, en Italie, & dans la Germanie, doivent néceſſairement être attribuées à l'Hercule des Gaules.

(*d*) Il ſuit de-là que les premiers caracteres qui ont été en uſage en Italie, & qui ſont ſans contredit les mêmes que ceux que les Romains ont crû leur avoir été donnés par les Grecs, leur ont été apportés & communiqués pluſieurs années auparavant par les Gaulois. Ou plûtôt, il ſuit de-là que les Aborigenes & les autres premiers peuples d'Italie ont emporté de toute antiquité des Gaules en de-là des Alpes, les caracteres mêmes qu'on a débité depuis leur avoir été communiqués par les Grecs. Ma théſe eſt facile à prouver.

Les premiers caracteres qui ont été employés en Italie, & qui s'y ſont conſervés avec les modifications qui accompagnent toutes les inventions, qui paſſent d'un peuple à un autre, ſont les *Ioniens*, appellés autrement *Cadméens* ou *Grecs*. Ces caracteres n'ont été portés de Phénicie en Grece que par Cadmus, comme tous les ſçavans en conviennent. M. Shuckford démontre dans ſon *Hiſtoire du Monde, t. II. p. 235.* par un calcul des plus exacts, que Cadmus n'eſt arrivé dans la Grece que l'an du Monde 2486. Donc les Pélaſges n'ont point porté de Grece en Italie les caracteres qui y ont eu cours, quoique Pline le diſe en termes exprès: *In Italiam eas attulerunt Pelaſgi*. Plin. lib. VII. c. 56. §. 57. & que cet auteur en ait été crû ſur ſa parole. Trois raiſons mettent en évidence que Pline ſe trompe.

La premiere eſt que les Pélaſges ont été certainement chaſſés de la Grece avant que Cadmus s'y rendît, & par conſéquent avant que la bande des Pélaſges qui s'eſt réfugiée en Italie, y ait pû porter les caracteres dont les Grecs n'avoient encore aucune connoiſſance. L'auteur de l'expulſion des Pélaſges eſt Deucalion: ce prince a regné cinquante-deux ans. On peut également placer cette expulſion ou au commencement du regne de Deucalion, ou à l'année du déluge qui porte ſon nom: les autorités ſont égales ſur ces deux époques. En prenant le parti le moins favorable, on lit dans les Marbres d'Oxfort, que Cadmus n'eſt arrivé dans la Grece que dix ans après le déluge du nom de Deucalion, & trois ans après la mort de Deucalion même. Par conſéquent Pline n'a pû dire que les Pélaſges ont porté en Italie les caracteres, qui outre qu'ils y étoient en uſage avant leur arrivée, n'avoient pas encore été apportés de Phénicie dans la Grece.

Une ſeconde raiſon eſt, que les Pélaſges n'étoient point Grecs, c'eſt-à-dire, *Ioniens*, comme on diſoit en ce tems-là; ce qui faiſoit une différence conſidérable.

Ma derniere raiſon eſt, que les Pélaſges avoient des caracteres qui leur étoient propres, & tout différens de ceux que Cadmus introduiſit dans la Grece. Voyez la preuve de ces deux dernieres vérités dans Hérodote, *lib. II. c. 50.*

merce de la vie. Au reſte, l'idée des anciens, qu'il falloit être Hercule ou Gaulois pour tenter le paſſage des Alpes, & ſoûtenir les fatigues d'une entrepriſe ſi hardie, eſt répanduë dans les fréquentes actions de graces que Cicéron, Pline, Florus, Juſtin & les autres auteurs de l'hiſtoire Romaine rendoient aux Dieux, d'avoir placé les Alpes entre les Gaules & l'Italie, pour ſervir de barriere aux Gaulois, les arrêter, & les empêcher d'engloutir Rome, & de l'enſevelir ſous les cendres de ſes faſtueuſes conquêtes.

Cette maniere de penſer étoit auſſi glorieuſe à nos ancêtres, qu'elle étoit honteuſe aux Romains, non ſeulement entant que Romains, mais entant qu'iſſus des Gaulois; car, comme nous le verrons bien-tôt, ils étoient originaires des Gaules. D'où il réſulte qu'ils avoient beaucoup dégénéré de la vertu & de la valeur de leur peres.

VIII. Les Alpes maritimes ne le cedent point aux Alpes Grecques; elles nous donnent auſſi un peuple Gaulois des plus célebres, & ſi ancien, que juſqu'à aujourd'hui on n'a pû découvrir ſon origine. La voici pourtant; c'eſt à Plutarque (*a*) que nous en ſommes redevables. Cet Hiſtorien, faiſant la deſcription de la ſanglante victoire que Marius remporta ſur les Ambrons & les Teutons, l'an de Rome 651, obſerve que le premier de ces deux peuples allant à la charge, entr'autres moyens qu'il prit pour animer ceux de ſon corps, & jetter l'effroi dans l'ame des Romains, l'un fut de pouſſer des cris énormes, & de répéter par intervalles AMBRONS, AMBRONS: que d'un autre côté, les Liguriens d'Italie, qui formoient l'avant-garde de l'armée Romaine, ſurpris agréablement que l'air retentît du nom général de leur nation, répondirent ſur le champ

51. 52. Académ. des Inſcriptions, t. VI. p. 616.

Ce qui a donné lieu à l'erreur de Pline, & de tous autres, qui ont cru que les Latins avoient reçû leurs caracteres des Grecs; c'eſt qu'ayant découvert que les caracteres Romains étoient originairement Grecs, ou plûtôt tenoient beaucoup des caracteres Grecs; & ne pouvant ignorer que quelques colonies Grecques étoient allées s'établir en Italie, ils inféroient de tout cela que les colonies Grecques avoient fait préſent aux Latins des caracteres dont les Grecs ſe ſervoient. Ils auroient penſé bien différemment, s'ils avoient ſçû que les Gaulois, long-tems avant que les Grecs connuſſent le chemin d'Italie, avoient inondé toute cette partie de l'Europe, l'avoient peuplée, & y avoient porté des Gaules les caracteres qui étoient en uſage parmi eux dès l'origine de la nation, & les mêmes que Cadmus avoit mis en vogue dans la Grece.

Dans ma Diſſertation hiſtorique ſur la langue des Celtes, j'explique comment il eſt arrivé que les Gaulois ſans être Grecs, même avant que les Grecs euſſent les caracteres qu'on a depuis appellés de leur nom, ont pû porter dans les Gaules & ailleurs des caracteres Grecs. J'ajoûte à ce que je dis en cet endroit, que l'épitaphe de Gordien, que je donne pour repréſenter la forme des caracteres Gaulois, ne renferme que les caracteres des derniers tems; & que pour avoir celle des caracteres des premiers ſiecles, il faut d'abord ſuppoſer que ces caracteres ont éprouvé le même ſort que les caracteres Grecs, & enſuite avoir recours à l'alphabeth que D. Bernard de Montfaucon a fait graver dans ſa *Paléographie*, *p.* 122. *&c.* où il prouve, d'après Scaliger, que les lettres Grecques & celles de l'alphabeth Latin qui ont été formées ſur les premieres, tirent leur origine des anciennes lettres Phéniciennes, telles qu'ont dû être celles dont nos peres ſe ſont anciennement ſervis dans les Gaules.

(*a*) Voici une partie du paſſage de cet Hiſtorien: Κρούοντες ῥυθμῷ τὰ ὅπλα, καὶ συναλλόμενοι πάντες ἅμα τὴν αὑτῶν ἐφθέγγοντο πολλάκις προσηγορίαν Ἄμβρωνες· εἴτε ἀνακαλούμενοι σφᾶς αὐτοὺς, εἴτε τοὺς πολεμίους τῇ προδηλώσει προεκφοβοῦντες. Τῶν δὲ Ἰταλικῶν πρῶτοι καταβαίνοντες ἐπ᾽ αὐτοὺς Λίγυες, ὡς ἤκουσαν βοώντων καὶ συνῆκαν, ἀντεφώνουν καὶ αὐτοὶ τὴν πάτριον ἐπίκλησιν αὐτῶν εἶναι. (σφᾶς γὰρ αὐτοὺς οὕτως ὀνομάζουσι κατὰ γένος Λίγυες) πυκνὸν οὖν καὶ παράλληλον ἀντήχει, πρὶν εἰς χεῖρας συνελθεῖν, τὸ ἀναφώνημα· καὶ τῶν στρατηγῶν ἑκατέροις ἀνὰ μέρος συναναφθεγγομένων, καὶ φιλοτιμουμένων πρῶτον ἀλλήλους τῷ μεγέθει τῆς βοῆς ὑπερβαλέσθαι, παρώξυνε καὶ διηρέθιζε τὸν θυμὸν ἡ κραυγή. *Plut. in Mario*, *p.* 416. C.

qu'ils ſe reconnoiſſoient eux-mêmes dans ce nom ; & tout de ſuite ſe mirent à crier, AMBRONS, AMBRONS: en ſorte que cette alternative de voix & de cris, AMBRONS, AMBRONS, envoyés & renvoyés réciproquement des deux camps, qui ſembloient ſe diſputer la propriété d'un ſi glorieux nom, dura juſqu'au moment qu'on en vint aux mains.

Cet aveu formel, ce cri public, ce témoignage autentique & naturel de tout un corps d'armée, ſurtout en de pareilles circonſtances, eſt l'acte original de la généalogie des Liguriens, & ne permet plus d'avoir aucun doute ſur l'origine de ce peuple. Ainſi il eſt décidé que les Liguriens, tant d'en-deçà que d'en-delà des Alpes, étoient un détachement d'Ambrons, peuple Helvétien, dit-on, qui formoit le canton connu autrefois ſous le nom de *Pagus Ambronicus*, & dans lequel Cluvier place Soleure & Vindiſch.

IX. C'eſt le ſecond peuple d'Italie que je ſçache avoir conſervé le ſouvenir de ſon extraction. Ce ſouvenir étoit réciproque de la part des Helvétiens. Pline * en fournit la preuve : « L'Helvétien Hélicon (*a*), » dit-il, après avoir exercé à Rome le métier de Menuiſier, en rapporta » du vin, de l'huile, des olives, des raiſins & des figues ſeches. La vûë de » ſi excellens fruits fit naître aux Gaulois l'envie de ſe tranſplanter dans » l'heureux pays, où de ſi riches dons de la nature venoient en abon- » dance. Certes, ajoûte l'Auteur naturaliſte, les Gaulois ſont pardon- » nables d'être allés, les armes à la main, ſe rendre maîtres de tant de » provinces où couloient des ruiſſeaux de lait & de miel » (*b*). * *Lib. XII. c. 1. §. 2.*

Laiſſant à part la réflexion ſolide de l'hiſtorien Latin, je demande comment un particulier de la condition d'Helicon ſe ſeroit aviſé de franchir les défilés, les détours, les chemins eſcarpés, les précipices affreux, les torrens, les neiges perpétuelles & les murs de glace qui y ſont depuis la naiſſance du monde, dans le tems préciſément que Belloveſe regardoit cette entrepriſe comme abſolument impoſſible, s'il ne s'étoit conſervé dans ſon pays une tradition, que ceux de ſa nation occupoient toutes les gorges de ces terribles & immenſes montagnes, & qu'ainſi il pouvoit eſpérer d'être bien reçu ; qu'au-delà il trouveroit les Inſubres, un peu plus loin les Ombriens, & enſuite les Aborigenes avec leurs deſcendans, qui étoient en poſſeſſion de Rome, où il ſe propoſoit de faire quelque ſéjour : qu'enfin, tant en allant qu'en revenant, pendant le cours de ſon voyage, il n'avoit rien à craindre des peuples ſur les terres deſquels il paſſeroit, puiſqu'ils avoient la même origine que ſa nation.

(*a*) Tite-Live n'a point connu Hélicon. Il dit ſeulement qu'un Cluſinien nommé *Aruns*, ſe rendit exprès dans les Gaules pour en obtenir du ſecours contre la violence du jeune Lucumon de Cluſium, qui, après avoir ſéduit ſa femme, la retenoit injuſtement. Qu'au reſte, Aruns, pour arriver plus ſûrement à ſes fins, & attirer effectivement les Gaulois en de-là des Alpes, leur avoit fait préſent de quelques amphores d'excellent vin, & leur avoit fait connoître par-là la bonté du climat & du terroir d'Italie. L'expédient réüſſit. Les Gaulois concevant le deſir & l'eſpérance de s'établir dans un pays, qui portoit en abondance de ſi bons fruits, ſans délibérer autrement, ſe mirent à la ſuite du Cluſinien, & paſſerent en Italie, non l'année qu'ils formerent le ſiége de Cluſium, & qu'ils prirent Rome, mais deux cens ans auparavant. *Tit. Liv. lib. v. c. 33. Plut. in Camillo, p. 135.* E.

(*b*) *Produnt Alpibus coërcitas, & tum inexſuperabili munimento Gallias, hanc primùm habuiſſe cauſam ſuperfundendi ſe Italiæ, quod Helico ex Helvetiis civis earum, fabrilem ob artem Romæ commoratus, ficum ſiccam & uvam, oleique ac vini præmiſſa remeans ſecum tuliſſet. Quapropter hæc vel bello quæſiſſe venia ſit.* Plin. lib. XII. c. I. §. 2.

Le paſſage des Gaules en Italie étoit donc ouvert aux Gaulois avant l'expédition de Belloveſe, & le chemin d'Italie (*a*) dans les Gaules ne l'étoit pas aux Italiens. Cette induction eſt confirmée par le concours des anciens qui parlent de l'arrivée d'Hercule en Italie : tous l'y font aller des Gaules ; ce qui met en évidence que quelques difficiles que fuſſent les défilés qui conduiſoient des Gaules en Italie, les Gaulois étoient en état de les paſſer, & avoient le courage de ſoûtenir & de ſurmonter les fatigues qui en étoient inſéparables.

X. Il ſuffit de lire Polybe, Céſar, Strabon, Pline, & tout ce que nous avons de bons auteurs, pour ſe convaincre que les Veragres (*b*), les Nantuates, les *Octodurenſes*, & autres peuples qui occupoient les Alpes Penines (*c*) depuis les ſources du Rhône juſqu'au lac (*d*) Leman, étoient Gaulois. Polybe * en particulier obſerve, que la partie ſeptentrionale de la vallée par où le Rhône commence ſon cours, étoit cultivée par les Gaulois (*e*) appellés *Ardyes* (*f*).

* *Lib. III. p.* 200. C.

XI. Des Alpes Penines, je me tranſporte ſans milieu au centre de l'Italie, où j'ai laiſſé les deux plus anciens peuples qui y ont figuré, à deſſein d'entrer ſur eux & ſur tous ceux dont j'ai déja parlé, dans un détail qui ne laiſſe rien à deſirer touchant leur origine, & le tems auquel ils ſont allés tous enſemble ſe fixer en-delà des Alpes. Ces deux peuples ſont les Sicules & les Aborigenes. Ces derniers ſont plus illuſtrés, parce que les Romains faiſoient gloire de ſe dire leurs deſcendans (*g*). D'autre part, les Sicules ont eu l'honneur d'avoir eu en propre, & cultivé les premiers le territoire où Rome (*h*), la métropole du monde, fut bâtie dans la ſuite des tems (*i*).

(*a*) Cette partie de ma concluſion paroît contradictoire avec l'aventure d'Aruns, que je viens de rapporter dans la note antépénultiéme. Mais on concilie fort bien les deux endroits, en faiſant attention qu'Aruns ne s'eſt rendu dans les Gaules que par mer. Le moyen en effet qu'il eût pû y faire paſſer autrement la quantité de vin néceſſaire pour faire impreſſion ſur l'eſprit des Gaulois, pour les débaucher, & pour les engager à ſe tranſporter à l'envi les uns des autres, hommes & femmes, jeunes & vieux, en de-là des Alpes, & à travers tant de périls ? Au reſte on ne trouve point dans l'Hiſtoire, qu'aucun Italien ait franchi les Alpes d'Italie dans les Gaules avant la fin du cinquiéme ſiécle de Rome.

(*b*) Ces trois peuples ne formoient qu'un *pagus*, ou canton, qui avoit pour métropole *Octodurum*, aujourd'hui Martinach ou Martigni, capitale du bas Valais ; avec cette circonſtance qu'*Octodurum* étoit ſéparé du bas Valais par la Drance, & étoit à la gauche de ce torrent. M. d'Anville, dans ſon *Analogie géographique de l'Italie, pag. 96.* dit que les Nantuates avoient habité & occupé le Chablais juſqu'au Rhône.

(*c*) Ces montagnes ont été ainſi appellées, non du paſſage d'Annibal & de ſes Africains, *Pœni*, ni du Dieu Peninus qui y étoit en vénération, mais du Celtique *pen* ou *penn*, qui ſignifie *faîte, ſommet, cime, &c.*

(*d*) C'eſt le lac de Genêve.

(*e*) Ils habitoient le long de la rive droite du Rhône, qui fait partie de la vallée, que ce fleuve parcourt en s'éloignant de ſa ſource. Polybe place des Ardies ou Ardyées dans l'Illyrie, que je crois avoir été des Gaulois qui s'y étoient établis. *Polyb. lib. II. p.* 200. B.

(*f*) Φέρεται δ᾽ ἐπιπολὺ δι᾽ αὐλῶνος· ὃ πρὸς μὲν τὰς ἄρκτους Ἄρδυες Κελτοὶ κατοικοῦσι. *Polyb. lib. III. p.* 200. C.

(*g*) Τοὺς δὲ Ἀβοριγῖνας, ἀφ᾽ ὧν Ῥωμαῖοι τὸ γένος. *Dion. Halic. lib. I. p. 8. & alibi ſæpe.*

(*h*) Quoique la créance générale attribue à Remus & à Romulus, & plus particulierement à ce dernier, la fondation de Rome, l'incertitude où les Romains étoient du tems de Denys d'Halicarnaſſe & de Feſtus ſur le véritable fondateur de cette Ville, & le grand nombre de différens héros, que divers Ecrivains prétendoient en être les fondateurs, me perſuadent que les Sicules en ont jetté les premiers fondemens, & qu'ils lui ont donné le nom Celtique de *Valentia*, lequel dans la ſuite a été converti en celui de Rome ; mot Grec qui a la même ſignification.

(*i*) Τὴν ἡγεμόνα γῆς καὶ θαλάσσης ἁπάσης πόλιν, ἣν νῦν κατοικοῦσι Ῥωμαῖοι, παλαιότατοι τῶν μνημονευομένων λέγονται κατασχεῖν βάρβαροι Σικελοὶ ἔθνος αὐθιγενές. *Dion. Halic. lib. I. p.* 7.

Quoique les Romains ayent ignoré l'origine des Aborigenes, & par conſéquent celle de leurs ancêtres, les Aborigenes étoient celui de tous les peuples, ſur l'origine duquel il n'y auroit dû avoir aucun doute. En effet, il ſuffiſoit de ſçavoir « que les premiers Aborigenes de l'Univers avoient » été dans les Gaules ; que le nom d'Aborigene étoit autrefois le nom gé- » nérique de tous les peuples Gaulois ; & enfin que les Gaulois n'avoient » quitté ce nom que pour prendre celui de Celtes, qui étoit le nom pro- » pre d'un de leurs rois, que la douceur de ſon gouvernement & ſes au- » tres vertus rendoient auſſi aimable aux yeux de ſes ſujets, que précieux » & cher à leur cœur (*a*) » : il ſuffiſoit, dis-je, aux Romains de faire ces petites attentions, pour s'aſſurer que les Aborigenes d'Italie avoient été en leur tems un peuple des Gaules qui avoit abandonné ſon pays, & étoit allé s'établir originairement dans cette partie de l'Italie, qui formoit l'ancien canton du Diocèſe de Rieti. L'exemple des Ombriens, dont l'origine n'étoit pas équivoque, & celui de tant de peuples dont je viens de faire l'énumération, étoit un témoignage éclatant, qui levoit tous les ſcrupules que l'obſcurité des tems pouvoit faire naître.

Ici ſe dévoile l'ineptie des anciens Grammairiens Latins, qui, voulant découvrir la vraie ſignification du terme *Aborigene*, pour en tirer des lumieres ſur l'origine, la condition & les mœurs des Aborigenes, dont ils ſe glorifioient d'être les deſcendans, ainſi que je l'ai inſinué ; ces frivoles écrivains (*b*) recouroient à tout ce qu'ils ſçavoient de Grec & de Latin, tournoient le mot d'Aborigene en mille façons différentes, & enfin le décompoſoient, ſans trouver quoi que ce ſoit qui pût les ſatisfaire. Il n'en faut pas être ſurpris : ils cherchoient l'étymologie d'un mot de la langue Celtique dans les racines des langues non-ſeulement étrangeres, mais encore poſtérieures à la Celtique.

Le mot *Aborigene* eſt donc Celtique, & ce terme a été le premier nom générique de la nation des Celtes ou Gaulois ; d'où je conclus une ſeconde fois, que les Aborigenes d'Italie étoient ſortis des Gaules.

Dès qu'il eſt prouvé que le nom d'*Aborigene* a été le premier, qu'ont porté tous les peuples des différentes provinces des Gaules, il ſuit de ce principe, que les peuples Gaulois que j'ai fait voir s'être tranſplantés en Italie dès les premiers tems, étoient auſſi Aborigenes que le peuple particulier dont nous parlons, & que la différence qu'il y avoit entre les uns & les autres, conſiſtoit en ce que les premiers avoient pris un nom diſtinctif & caractériſtique (*c*), au lieu que le dernier avoit retenu toujours

(*a*) *Timagenes & diligentia Græcus & lingua, hæc quæ diu ſunt ignorata collegit ex multiplicibus libris : cujus fidem ſecuti, obſcuritate dimotâ, eadem diſtinctè docebimus & apertè. Aborigines primos in his regionibus quidam viſos eſſe firmarunt, Celtas nomine Regis amabilis, & matris ejus vocabulo Galatas dictos. Ita enim Gallos ſermo Græcus appellat.* Ammian. Marcel. lib. XV. c. 9. pp. 50. 51. edit. Valeſ.

(b) Les uns faiſoient venir le terme d'*Aborigenes* du Grec ὄρος, *montagne* ; ſuppoſant que le peuple qui portoit ce nom, avoit été ainſi appellé, parce qu'il faiſoit ſon ſéjour ſur des montagnes. D'autres prétendoient que par *Aborigenes* il falloit entendre *Aberrigenes*, un peuple qui menoit une vie errante comme les Nomades.

(*c*) Ce nom diſtinctif & caractériſtique étoit ſans doute ou celui d'un chef de famille, ou celui d'un général, d'un roi, d'un gouverneur, que chaque peuple ſe choiſiſſoit, & dont il faiſoit gloire de prendre le nom. Voilà l'origine de la diſtinction de tous les peuples en remontant juſqu'à la création. On trouve en mille endroits de l'Ecriture, que Dieu n'a tiré les Hébreux de

le nom général de la nation : ſans doute parce qu'il étoit la tige de tous les peuples des Gaules. On pourroit prendre ma propoſition pour une ſimple conjecture : mais voici un trait pris du fond même de notre Hiſtoire, qui la tourne dans toute la certitude dont elle eſt ſuſceptible. C'eſt que cette partie des Gaules que les Romains ont premierement conquiſe, & qu'ils ont d'abord appellée *Provincia*, & enſuite *Gaule Narbonnoiſe*, a conſervé juſqu'à la fin le nom d'*ancienne Celtique* * ; parce qu'en effet c'étoit la ſeule contrée des Gaules, qui avoit communiqué le nom de Celtique en premier lieu à la Gaule de ce nom, & poſtérieurement aux Gaules Belgique & Aquitanique. Sur cette parité, je puis preſque aſſurer que les Aborigenes étoient à l'égard de tous les peuples Gaulois pris en détail & en général, ce qu'un tronc d'arbre eſt à l'égard de toutes ſes branches.

* *Appian. Bel. civ. lib. IV. p. 548. & 550. Auſon. grat. act. c. 27.*

Je découvre en cet endroit la raiſon pourquoi les Gaulois de la ſuite de Belloveſe ne ſe reconnoiſſoient plus dans les Gaulois, qui avoient quitté anciennement les Gaules pour aller peupler l'Italie, de même que ces derniers ne ſe reconnoiſſoient pas non plus dans les Gaulois, qui, après avoir pris le parti de garder leur foyer, étoient allés les joindre. Lors de la ſéparation des uns d'avec les autres, tous portoient également le nom générique d'Aborigenes, ou du moins y participoient : mais bientôt après, les Gaulois des Gaules ayant, j'oſe dire, dépouillé ce nom, pour prendre celui de Celtes, ils perdirent inſenſiblement le ſouvenir du nom d'Aborigenes, ſoit qu'ils ſuiviſſent en cela leur maxime de ne rien écrire, ſoit qu'ils n'euſſent plus devant les yeux le ſeul peuple qui avoit retenu ce nom, & qui auroit pû leur en rafraîchir la mémoire. Semblables ou plus fortes raiſons encore firent perdre inſenſiblement aux Gaulois d'Italie le ſouvenir de leur ancienne patrie : 1°. les guerres inteſtines dont ils furent d'abord agités, comme on le voit dans Denys d'Halicarnaſſe ; 2°. le changement qui s'étoit fait depuis leur départ, du nom d'Aborigenes en celui de Celtes, dans lequel il leur étoit impoſſible de reconnoître celui de leurs peres ; 3°. enfin le nombre de plus de neuf ſiecles & demi qui s'écoulerent entre celui où ils entrerent en Italie & celui où Belloveſe s'y rendit. Certes, c'en étoit aſſez en des tems ſi barbares, pour effacer également de l'eſprit des Gaulois des Gaules, & de la mémoire des Gaulois d'Italie, les traces les plus fortes des nœuds du ſang qui les lioient les uns aux autres. Après cela, il ne faut être nullement ſurpris que les Romains (*a*), qui ſe donnoient pour les arrieres-neveux des Aborigenes,

l'Egypte, & ne les a ſéparés généralement de toutes les nations, qu'afin qu'ils portaſſent ſon nom, & qu'ils fuſſent appellés excluſivement à tout autre le *peuple de Dieu*, à peu-près comme les Romains étoient le peuple & les ſujets de Romulus.

(*a*) Ce que je dis ici de l'origine des Aborigenes, & généralement de tous les peuples, non ſeulement du Latium, mais encore de l'Italie, eſt bien différent de ce qu'on lit dans les écrits d'un ſçavant homme. Je vais le tranſcrire, afin que le Lecteur puiſſe choiſir celui des deux ſentimens, qui lui paroîtra plus fondé. « Les peuples du Latium & les Romains qui en étoient » une colonie, deſcendoient des anciens Pélaſges, ſortis de l'Arcadie & de la Theſſalie quelques ſiecles avant la guerre de Troie, & ces » Pélaſges avoient trouvé l'Italie habitée par » des peuples ſortis du pays, où l'art de l'équitation étoit ancien, & d'où ils l'avoient apporté avec eux. Les Aborigenes ou anciens » habitans de l'Italie, étoient de deux ſortes, » parce que ce pays ſéparé en deux, ſuivant ſa » longueur, par la chaîne de l'Apennin, le long

n'ayent eu aucune lumiere ſur l'origine de cet ancien peuple. Du reſte, il n'étoit pas raiſonnable qu'ils en ſçuſſent plus que leurs peres.

On me dira peut-être que les Aborigenes des Gaules étoient une colonie de ceux d'Italie, & qu'il n'y a pas plus de fondement à faire venir les Aborigenes d'Italie de ceux des Gaules, qu'à faire deſcendre les Aborigenes des Gaules de ceux d'Italie.

Quand l'objection ſeroit auſſi ſolide qu'elle l'eſt peu, j'en tirerois au moins cet avantage, que les Gaulois & les Romains ont une même origine, ont fait dans les premiers tems une même nation, & ce qui eſt encore plus, un même peuple. Car, de l'aveu de tous les anciens, les Romains ſont les deſcendans immédiats des Aborigenes : & dans ce cas, au pis aller, les Gaulois ſeroient ſortis des Romains.

Mais ici c'eſt tout le contraire. Les Aborigenes, ces peres des Romains, ſont ſortis des Gaules, & ils étoient en leur tems du nombre des peuples Gaulois qui les occupoient. Tout ce que j'ai dit un peu auparavant des Venetes, des Inſubres, des Arvernes, des Liguriens, des Ambrons, des Volces, des Teutons, des milliers de peuples qui habitoient les vallées des Alpes Maritimes, Grecques & Penines, du tems de la tranſmigration de tous ces peuples, du paſſage des Gaules en Italie, & jamais d'Italie (*a*) dans les Gaules; tout cela, dis-je, met ma thèſe dans un degré au-deſſus de celui de la probabilité : ainſi ce ſeroit refuſer d'ouvrir les yeux à la lumiere, que de ne pas s'y rendre. Je paſſe donc toutes ces raiſons pour en toucher de nouvelles, tirées du fond même de la queſtion.

Quoiqu'il n'y ait nul doute, que les Aborigenes des Gaules n'ayent franchi les Alpes en même tems que les peuples Gaulois que je viens de détailler, il eſt certain qu'ils n'ont figuré qu'avec les Sicules. On peut fixer ce tems à celui qui a précédé au moins de quelques années l'arrivée des Pelaſges en Italie. La raiſon eſt, que c'eſt préciſément le tems que les Aborigenes prirent pour faire la guerre à outrance aux Sicules *, les chaſſer du territoire de Rome, & ſe mettre en leur place. Ils avoient déja fait quelques progrès ſur l'ennemi, lorſqu'ils furent obligés de les ſuſpendre pour ſe remettre de l'épuiſement, où les avoient jettés les efforts qu'ils avoient faits juſques-là. C'eſt dans cet intervalle que les Pelaſges arriverent de la Grece. Ils venoient demander une retraite aux Aborigenes ſur la foi de l'oracle de Dodone. Les Aborigenes crurent à l'Oracle, reçurent les Pelaſges, leur aſſignerent des terres, ſe les aſſocierent dans la guerre qu'ils reprirent avec plus de vivacité contre les Sicules; & avec leurs ſecours, ils forcerent ces derniers à abandonner

* *Dionyſ. Halic. lib. I. pp. 7. 8. 14. 15. 16. 17.*

» de la Méditerranée, avoit été peuplé par des » nations de deux eſpeces différentes. La partie » ſituée au midi de l'Appenin, le long de la » Méditerranée, avoit été occupée dans les pre» miers tems par les Sicules, nation Ibérienne ou » Eſpagnole, qui s'étendoit depuis les Alpes, ou » même depuis les Pyrénées juſqu'à l'extrémité » orientale de l'Italie.... A l'égard des pays » ſitués au nord de l'Apennin, ils avoient été » habités d'abord par des colonies venuës de » l'Illyrie, dont les peuples étoient d'origine » Sarmatique, & ſortoient des pays ſitués au » nord du Danube ». Que de chimeres!

(*a*) Par terre, s'entend. Voyez, *pag. 12, note* (*a*), de quelle maniere Aruns s'étoit rendu d'Italie dans les Gaules.

leurs états, à ſe retiter dans le fond de l'Italie, & enſuite dans la Sicile.

L'arrivée des Pelaſges dans le pays des Aborigenes, a pour époque le déluge de Deucalion. Les Marbres d'Oxford mettent ce déluge à l'an de la période Julienne 3185, du monde 2525, & avant Jeſus-Chriſt 1529. D'autre part, il n'eſt gueres vraiſemblable que les Gaulois ayent paſſé en Italie que quelque cinquante ans auparavant : ainſi le tems où les Aborigenes ont commencé à figurer, ne peut être porté qu'à la trentiéme ou quarantiéme année après leur arrivée au-delà des monts. Par conſéquent, bien loin que les Aborigenes d'Italie fuſſent alors en état de faire une irruption dans les Gaules, il eſt évident que les Gaulois de la Gaule Tranſalpine, entr'autres les Aborigenes de cette nation, avoient envoyé bien auparavant des colonies dans toutes les parties d'Italie, où j'ai fait voir qu'elles s'étoient fixées.

Mais il ſe préſente une difficulté qui ſemble renverſer cette idée : « Elle eſt de Caton le Cenſeur, de Caïus Sempronius, & de quelques » autres Sçavans de Rome, qui ont prétendu que les Aborigenes d'Ita- » lie étoient Grecs d'origine, & qu'ils avoient quitté l'Achaïe pluſieurs » générations avant la guerre de Troie, & avoient paſſé la mer pour » aller au côté méridional de l'Apennin * ».

* *Dionyſ. Halic. lib. I. p. 9.*

Cette difficulté n'a rien qui embarraſſe, parce que Denys d'Halicarnoſſe, qui l'a fait naître, fournit abondamment de quoi la réſoudre. En effet, il obſerve « que les écrivains dont il l'a tirée, ne diſent ni de » quelle ville, ni de quel canton de l'Achaïe les Aborigenes étoient » partis, ni quel chef ils avoient à leur tête, ni en quel tems ils s'étoient » mis en mer, ni quel ſujet ils avoient eu de quitter leur pays. Il re- » marque enſuite fort bien, que les auteurs de ce ſentiment n'ayant au- » cun garant de ce qu'ils avançoient, S'ÉTOIENT ARRÊTÉS AUX » FABLES DE QUELQUES GRECS, QUI NE MÉRITOIENT AUCUNE » CRÉANCE ». Auſſi ne fait-il aucune difficulté de les combattre, & de ſoutenir que « ſi tant eſt que les Aborigenes fuſſent originaires de la » Grece, c'étoit plutôt d'Arcadie qu'ils étoient venus en Italie ». Les diſcuſſions de généalogie où il entre pour établir ſon opinion, ruinent à la vérité celle de Caton & des autres ſçavans Romains ; mais elles ne communiquent à la ſienne aucune ombre de vraiſemblance, parce qu'il eſt certain, par Denys d'Halicarnaſſe même, que les Aborigenes étoient en Italie avant les Arcadiens, & qu'ainſi ils avoient une origine entierement différente.

Ce qui a donné lieu à Caton, & autres ſemblables Romains, de s'équivoquer ſur les Aborigenes & ſur la plupart des peuples de leur preſqu'iſle, c'eſt que les Romains ne ſe ſont aviſés d'écrire que fort tard, & que plus tard encore ils ſe ſont appliqués à la recherche de l'origine de ces mêmes peuples. Négligence, qui les a comme forcés d'adopter les contes des Grecs, leſquels étant les premies écrivains denotre hémiſphere, ſe ſont attribué la vaine gloire d'avoir fondé le plus grand nombre d'états & de peuples d'Occident.

Une

Une autre occaſion d'errer qu'ont eu ces Romains, c'eſt l'arrivée de quelques Grecs en Italie. De-là, ſans autre examen, ils ont conclu que tous les peuples qui avoient précédé ou ſuivi leur exemple, étoient auſſi Grecs d'origine, ſur tout ſi ces peuples avoient quelque choſe de commun avec les Grecs. C'eſt ſur ce faux principe que Caton & les autres Romains ont avancé, ainſi que nous l'avons vû, que les Teutons, qui avoient fondé Piſe, & les habitans des Alpes Grecques, étoient Grecs. En vain ces peuples étoient fixés dans leurs établiſſemens bien des années avant qu'aucun Grec ſe fût ni gliſſé, ni introduit en Italie. N'importe, ils étoient Grecs dans l'eſprit des Romains, par cela ſeul que leurs caracteres étoient Grecs. Cela étant, les Gaulois & les Germains devoient auſſi être Grecs, puiſqu'ils avoient les mêmes caracteres. Quelle abſurdité!

Quelque grande que ſoit l'abſurdité, elle a néanmoins eu grand cours dans l'eſprit d'une infinité de peuples. Je n'appotterai ici que l'exemple des ſeuls Romains, parce qu'il fait partie intégrante de la queſtion que je diſcute. Nous venons de voir que Caton, Caïus Sempronius, & quelques autres Romains, prétendoient que les Aborigenes étoient originaires de l'Achaïe : de même les nations étrangeres conſpiroient avec les Romains à donner aux Romains une origine Grecque ; témoin Heraclide du Pont, cité par Plutarque, qui, dès les premiers tems, qualifioit Rome de ville Grecque (*a*). L'idée des Romains & des nations étrangeres ſur l'origine Grecque des Romains, n'étoit fondée que ſur une ſimple préſomption ; car, comme je l'ai remarqué, Denys d'Halicarnaſſe, qui a plus fait de recherches ſur cette origine que les Romains mêmes, reproche aux Romains & aux nations qui penſoient comme eux, qu'ils ne pouvoient fournir aucune preuve de ce qu'ils avançoient. Mais ſur quoi étoit appuyée la préſomption dont je parle? Sur les caracteres Grecs, dont l'uſage étoit de tout tems établi à Rome. Je conviens que les Romains croyoient les avoir reçus tantôt des Pélaſges, & tantôt des (*b*) Arcadiens : mais l'impuiſſance où ils étoient de décider lequel de ces deux peuples les leur avoit donnés, faiſoit voir qu'aucun des deux ne les leur avoit pas communiqués. D'ailleurs, ſi les Romains avoient été vraiment Grecs, comme ils s'en vantoient & qu'ils s'efforçoient de le perſuader, quelle néceſſité y avoit-il de recourir aux Pelaſges & aux Arcadiens, pour rendre raiſon de l'uſage des caracteres Grercs établi parmi eux? Pouvoient-ils en avoir d'autres?

Cet enchaînement de raiſons eſt un nœud gordien qu'on ne ſçauroit

(*a*) Πόλιν ἑλληνίδα Ῥώμην. *Plut. in Camillo, p.* 140. A.

(*b*) L'auteur du livre de l'origine des Romains le dit en termes exprès : *Primus itaque omnium Evander Italicos homines legere & ſcribere edocuit, litteris partim quas ipſe antea didicerat. Cap.* 8. Mais une preuve autentique qu'il ſe trompe, c'eſt qu'il ajoûte immédiatement qu'Evandre porta auſſi en Italie l'art de l'agriculture & du labourage. *Idemque fruges in Græcia primum inventas oſtendit, ſerendique uſum edocuit, terræque excolendæ gratia primus boves in Italia junxit.* Car en ſuppoſant que les Italiens euſſent reçu des Grecs l'invention de la culture des terres & l'art du labourage, ils en auroient été redevables aux Pélaſges, aux Œnotriens, aux Japyges & aux Peucetiens, qui étoient allés s'établir en Italie long-tems avant qu'Evandre s'y rendit avec ſes Arcadiens.

couper ni délier : il conduiſoit les Romains à des tems antérieurs à ceux des Arcadiens & des Pelaſges, & les forçoit de remonter & de s'arrêter aux Aborigenes. Cette néceſſité tournoit à leur avantage, puiſque dans les auteurs de leur origine, elle leur donnoit un peuple qui n'en reconnoiſſoit point de plus ancien, qui avoit reçu les premiers eſſains des Grecs en Italie, qui étoit originaire des Gaules, qui, en cette qualité, ſe ſervoit de caracteres Grecs, & qui par conſéquent avoit laiſſé aux Romains les caracteres Grecs en héritage.

Mais, dira-on, d'où les Aborigenes & les Gaulois, qui faiſoient un même peuple, avoient-ils tiré leurs caracteres Grecs ? La réponſe eſt aiſée. Les Gaulois ont pris leurs caracteres dans la même ſource où les Grecs ont puiſé les leurs : ainſi la qualification de *Grecs*, dont ces caracteres ont été honorés, n'eſt venuë que de ce que les Grecs ont été les premiers & les plus grands écrivains de l'Europe. Les Gaulois au contraire, ayant pour maxime fondamentale de ne rien écrire, on a ignoré juſqu'à Ceſar non ſeulement s'ils avoient des caracteres, mais encore, poſé qu'ils euſſent des caracteres, quelle en étoit la forme. Sur ce pied, comme d'un côté on eſt inſtruit du tems auquel les Grecs on reçu leurs caracteres des Phéniciens par le canal de Cadmus, & que d'autre part ce tems eſt poſtérieur à celui de la tranſmigration des Aborigenes en Italie, il eſt certain que les caracteres qui ont été appellés *Grecs*, auroient ſûrement été nommés *Gaulois*, ſi nos ancêtres, en ſe fixant dans ces cantons, les avoient mis en vogue, ainſi que les Grecs firent les leurs, auſſi-tôt que Cadmus leur en eut eu fait preſent.

Les Grecs ignoroient tout cela ; mais les Gaulois en étoient informés. Cette circonſtance eſt la clef de deux paſſages, l'un d'Ephore, & l'autre de Scymnus Chius, dont Strabon ne pouvoit pas pénétrer le ſens. Les Gaulois, dit Ephore, ont de l'affection pour les Grecs, & leur veulent du bien (*a*). Les Gaulois, écrit l'ancien géographe, ont les mœurs & toutes les manieres des Grecs, & chériſſent extrêmement la Grece (*b*). Les bonnes diſpoſitions où les Gaulois étoient pour les Grecs, ſe trouvent confirmées par Appollonius de Rhodes, qui a marqué expreſſément le bon accueil que les Gaulois des environs du Rhône firent aux Argonautes, quand ils traverſerent leurs terres (*c*). La reſſemblance de mœurs des Gaulois à celles des Grecs, le bon accueil que les premiers faiſoient aux derniers, & le bien en général qu'ils vouloient à toute la Grece, ſuppoſe entr'autres choſes l'uſage des mêmes caracteres que les Grecs employoient avec la pratique des vertus dont ils faiſoient profeſſion : ce qui, ſoit dit en paſſant, détruit l'idée de barbarie & de férocité que les Grecs poſtérieurs ont affecté de répandre ſur les Gaulois.

Voilà, ce ſemble, l'origine Gauloiſe des Aborigenes, auſſi-bien que

(*a*) Φιλέλληνάς τε ἀποφαίνει τοὺς ἀνθρώπους. *Strab. lib. IV. p. 199. A.*

(*b*) Χρῶνται δὲ Κελτοὶ τοῖς ἔθεσιν ἑλληνικοῖς, Ἔχοντες οἰκειότατα πρὸς τὴν Ἑλλάδα. *Scymn. Chi. p. 8.*

(*c*) ..... Δι' ἔθνεα μυρία Κελτῶν
Καὶ Λιγύων περόωντες ἀδήϊοι.
Argon. lib. IV. verſ. 646.

l'uſage que les mêmes Aborigenes & les Gaulois leurs freres ont fait des caracteres Grecs, antérieurement au tems que ces mêmes caracteres ont été portés dans la Grece ; voilà, dis-je, ces deux vérités établies ſur des principes qu'on ne peut rejetter ſans ſe brouiller avec toute l'antiquité. Cela n'empêche pas que les Romains ne puſſent ſe donner, & que réciproquement les écrivains ne puſſent leur attribuer une ombre d'origine Grecque ; car il eſt de fait que les Aborigenes avoient reçu chez eux, & incorporé à leur nation d'abord des Pelaſges, quelque tems après des Athéniens, enſuite des Arcadiens, & poſtérieurement des Phrygiens, tous peuples Grecs ou tenant à la Grece. Je paſſe, comme on voit, les Peloponéſiens, que la vanité des Romains ſuppoſoit gratuitement avoir été établis par Hercule ſur le mont Capitolin. Cette incorporation, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, faiſoit couler quelque peu de ſang Grec dans les veines des Romains. Mais outre qu'il n'étoit ni généralement ni également répandu dans tous les Romains, il étoit en ſi petite quantité, qu'il ſe perdoit dans la maſſe de celui des Aborigenes. Ajoûtez, que les Grecs dont il s'agit ici, n'avoient été reçus à Rome qu'à condition qu'ils perdroient leur nom, leurs loix, leurs coûtumes & leur état, pour prendre le nom, les loix, les coûtumes & l'état des Aborigenes ; ce qui aſſuroit à ces derniers la gloire entiere d'avoir les Romains pour deſcendans.

Quoique cette multitude de raiſons, plus fortes les unes que les autres, ſoient déciſives en faveur de l'origine Gauloiſe des Aborigenes, il en eſt une autre qui enchérit ſur toutes celles que j'ai produites juſqu'ici. Elle conſiſte en ce que les Aborigenes, & leurs enfans les Romains, ont parlé la langue des Celtes, & n'en ont d'abord ni parlé ni connu d'autre. En effet, tous les anciens Grammairiens font foi, que la langue des premiers Romains étoit celle des Oſces : or on verra dans le Diſcours hiſtorique ſur la langue des Celtes, que la langue des Oſces étoit mot pour mot la langue des Celtes. Comme donc l'origine d'un peuple ſuit néceſſairement celle de la langue qu'il parle, par une conſéquence néceſſaire, l'origine des Aborigenes, & des Romains leurs petits-fils, étoit Celtique.

Je vais plus loin : je ſoûtiens qu'indépendamment de la langue qu'ont parlé les Aborigenes, ce peuple ne pouvoit manquer d'avoir une origine Celtique. Pour ſe convaincre de cette vérité, il n'y a qu'à faire attention que toutes ſes terres étoient dans le Latium. Or on a vu d'un côté que cette petite province d'Italie étoit occupée par les Volces & par les Arvernes, & de l'autre qu'elle étoit limitrophe & entourée de Teutons, d'Auronces, d'Opiques, d'Oſces, de Venetes & d'Inſubres, tous peuples inconteſtablement Celtes. Par quelle aventure auroit-il pu ſe faire, qu'en un tems où divers peuples d'un pays venoient tous d'une ſeule & même famille, les Aborigenes ſe fuſſent trouvés au centre de tant de peuples Celtiques, ſans être eux-mêmes Celtes ?

XII. Cette raiſon décide par avance de l'origine des Sicules, que je me ſuis engagé d'éclaircir après que j'aurois tiré au clair celle des Abo-

rigenes. Mais avant d'en venir à la langue que parloient les Sicules ; voici quelque choſe de plus précis.

J'obſerve d'abord, que Denys d'Halicarnaſſe donne à la ville de Piſe les Sicules pour fondateurs *, tandis que Caton dit en termes exprès, ainſi que nous l'avons vu, que c'eſt les Teutons qui ont élevé les murs de Piſe. D'autre part, je remarque qu'hors cette occaſion, il n'eſt plus parlé des Teutons établis en Italie. Les Teutons cependant étoient une nation qui n'étoit pas d'humeur à demeurer les bras croiſés. D'ailleurs, il n'eſt pas poſſible qu'elle ait fondu au Soleil, ſans qu'il en reſtât quelque veſtige. Le ſeul moyen qu'il y ait donc de juſtifier le ſilence de l'hiſtoire à cet égard, & de concilier la contradiction qui eſt entre Caton & Denys d'Halicarnaſſe, eſt de dire que les Sicules & les Teutons étoient un ſeul & même peuple. Virgile favoriſe ce ſentiment ; car entre les peuples qu'il dit que Turnus aſſembla contre Enée, il en produit un de la Campanie, qu'il ne déſigne pas autrement, qu'en marquant qu'il lançoit de ces ſortes de traits, que les Gaulois appelloient *cataïes*, & qu'il les lançoit à la maniere des Teutons (*a*) : expreſſions qui, ne pouvant convenir qu'aux Sicules, nous apprendroient que l'origine de ce peuple étoit Gauloiſe, ſi celle des Teutons ne nous l'apprenoit d'ailleurs.

* *Dionyſ. Halic. lib. 1. p. 16.*

Mais nul auteur ne nous met mieux au fait de l'origine des Sicules ; que Servius ; car, parlant du Prince auquel on attribuoit la fondation de Piſe, il écrit qu'il s'appelloit *Piſus ;* qu'il étoit Roi des Celtes, & fils d'Apollon Hyperboréen (*b*). Un roi des Celtes, un fils d'Apollon Hyperboréen, une fondation de Piſe antérieure à l'arrivée des Tyrrhéniens, ſont tous témoignages ſi certains de l'origine Gauloiſe des Sicules, que Denys d'Halicarnaſſe n'a pu faire honneur à ce peuple de la fondation de Piſe, & taire leur origine, ſans ſuppoſer qu'elle étoit connuë de tout le monde.

(*a*) *Teutonico ritu ſoliti torquere cateïas.*
Virg. Æneïd. VII. verſ. 741.

(*b*) Ce terme & celui de Celte ſont ſynonimes, depuis que le ſentiment de Poſidonius ſur les Hyperboréens a prévalu. Ce philoſophe, qui vivoit du tems de Cicéron, de Pompée & de Céſar, croyant ſçavoir ce qu'il ne ſçavoit ſûrement pas, & ne pouvant découvrir la poſition du pays des Hyperboréens, ni ſe perſuader que l'exiſtence de ce peuple fût un être chimérique, s'eſt aviſé de le placer de ſon autorité privée au pied des Alpes. Ce qui a donné lieu aux écrivains poſtérieurs à Poſidonius & à quelques modernes, d'inférer que les Hyperboréens ne pouvoient être que les Celtes ou Gaulois. Les uns & les autres ont été trompés par Héraclides du Pont, lequel parlant de la priſe de Rome par les Gaulois, & ne ſçachant pas quel peuple étoient les Gaulois, les a qualifiés d'Hyperboréens, c'eſt-à-dire d'inconnus. Par où il eſt viſible que dans le cas préſent *Celtes* & *Hyperboréens* ſont mots ſynonymes, & marquent un ſeul & même peuple Gaulois d'origine.

L'origine Gauloiſe des Sicules ſe prouve encore par celle des Teutons. En effet, les anciens donnent ces deux peuples pour fondateurs de Piſe. Sur quoi je raiſonne ainſi : Ou les Sicules étoient le même peuple que les Teutons, ou ils ne l'étoient pas. S'ils l'étoient, il ne peut y avoir aucun doute ſur leur origine Celtique, puiſqu'il n'y en a point ſur celle des Teutons. Si les Sicules n'étoient pas le même peuple que les Teutons, ils étoient inconteſtablement originaires des Gaules ; puiſque ce n'eſt qu'en arrivant avec les Teutons des Gaules en Italie, qu'ils y ont fondé enſemble la ville de Piſe.

Cela poſé, les Sicules n'étoient point *une nation Ibérienne ou Eſpagnole qui s'étendoit depuis les Alpes, ou même depuis les Pyrénées, juſqu'à l'extrémité orientale de l'Italie*, comme un ſçavant le dit. On confond certainement les Sicanes avec les Sicules, & on prend les uns pour les autres. Les Sicanes n'ont jamais poſſédé un pouce de terre en Italie. D'autre part, preſque toutes les terres des Sicules étoient dans le Latium, & à une diſtance conſidérable de l'Apennin. Enfin, les Sicules n'ont connu l'extrémité orientale de l'Italie, que pour s'enfuir en Sicile.

Je trouve encore l'origine Celtique des Sicules dans les noms propres de ceux de cette nation. *Qui peut ignorer*, dit Solin (*a*), *que la ville de Gabies doit ſa fondation à deux Sicules, qui étoient freres, & dont l'un s'appelloit* Galatus *& l'autre* Bius? *Galatus* eſt un mot Celtique, témoin les Galates de l'Aſie mineure, qui étoient les Gaulois, qui formerent en Orient un empire, lequel ſubjugua & rendit tributaires tous les états & républiques qui s'étendoient depuis l'Helleſpont juſqu'au mont Taurus. Je paſſe l'identité des Sicules & des Teutons, qui prouve auſſi que le terme *Teuton* étant Celtique, celui de *Sicule* doit l'être également. Je paſſe de même le nom de la ville de *Gabies*, dont je trouve l'étymologie dans les *Gabali* du Gevaudan. Or ſur le principe reçu, que les noms propres d'une langue déſignent l'origine du peuple qui la parle, il eſt évident que les Sicules étoient originaires des Gaules, puiſque les noms propres des Sicules étoient Celtiques.

Mais non ſeulement les noms propres des Sicules étoient tous termes Celtiques, la langue entiere de ces peuples l'étoit auſſi. Je n'ai garde de m'étendre ici en détail ſur cet article; je remets à le faire dans la Diſſertation hiſtorique touchant *la langue des Celtes*, que je dois donner dans un des Tomes ſuivans. Je dirai en attendant, que les Sicules n'avoient d'autre langue que celle des Opiques ou Oſces, & que la langue des Opiques ou Oſces étoit mot pour mot la même que celle des Gaulois. La comparaiſon entre ces deux langues en prouve l'identité. Comme la comparaiſon me meneroit trop loin, je me contenterai d'apporter ici deux autorités qui mettent cette vérité dans tout ſon jour. La premiere eſt d'Etienne de Byzance, qui aſſûre que *Gela*, ville de Sicile, avoit pris ſon nom de la riviere qui lave ſes murs, & que cette riviere avoit été ainſi appellée, parce qu'elle eſt toûjours couverte de brouillards, de frimats & de glaçons, & que *Gela* ſignifie tout cela dans la langue des Opiques & des Sicules (*b*). Platon fournit le ſecond témoignage. Je le tire de la lettre de ce philoſophe aux parens de Dion (*c*), où déplorant les pertes conſidérables que faiſoit la langue Grecque dans la Sicile, il aſſûre que bien-tôt le Grec en ſera banni par le Phénicien & la langue des Opiques. Le premier paſſage fait foi que les Sicules n'avoient d'autre langue que celle des Opiques: & comme nous verrons bien-tôt que les Opiques étoient un peuple Gaulois, il s'enſuit que la langue des Sicules & des Opiques n'étoit autre que le Gaulois. Par le ſecond paſſage on apprend que les Sicules ont porté & répandu dans la Sicile la langue des Opiques, c'eſt-à-dire le Gaulois; puiſqu'il eſt de notoriété publique, que c'eſt les Sicules, & non les Opiques qui ſe ſont tranſplantés dans cette iſle, & qui l'ont ſubjuguée.

(*a*) *Quis ignorat condita oppida Gabios à Galato & Bio Siculis fratribus?* Solin. c. 2.

(*b*) Καλεῖται δὲ ἀπὸ ποταμοῦ Γέλα. Ὁ δὲ ποταμὸς ὅτι πόλλην πάχνην γεννᾷ· ταύτην γὰρ τῇ Ὀπικῶν φωνῇ καὶ Σικελῶν γέλαν λέγεσθαι. *Steph. Byzant.*

(*c*) Ἥξει δ᾽ ἐάνπερ τῶν εἰκότων γίγνεταί τι καὶ ἀπευκτῶν, σχεδὸν εἰς ἐρημίαν τῆς Ἑλληνικῆς φωνῆς Σικελία πᾶσα Φοινικῶν ἢ Ὀπικῶν μεταβαλοῦσα εἴς τινα δυναστείαν καὶ κράτος.

XIII. La découverte des Teutons dans les Sicules m'enhardit à en tenter une autre ; c'eſt celle des Arvernes. Je crois les trouver dans les Auronces. D'abord la contrée d'Italie, que les peuples de ce nom occupoient, convient parfaitement à mon ſyſtême, puiſqu'ils étoient dans le Latium, lequel comprenoit cette étenduë de terres qui étoient entre le Tibre & le Liris (*a*).

D'ailleurs, il eſt certain qu'anciennement le mot *Arverne* étoit écrit & ſe prononçoit autrement que dans la ſuite des tems, & qu'il approchoit plus par-là de celui d'*Aurunci*. En effet, je trouve qu'un ancien hiſtorien, cité par Etienne de Byzance, écrivoit *Aroërnus :* les Grecs ordinaires diſoient *Arouernus*. Plutarque met tantôt *Arbernus*, & tantôt *Aroubenus*. Ainſi ce qu'il peut y avoir de différence entre *Arunci*, *Aroërni*, *Arouerni* & *Arverni*, eſt certainement une ſuite de l'altération qu'éprouvent tous les mots qui paſſent d'une langue dans une autre, ou même qui reſtant dans la même langue, s'éloignent peu à peu de la forme qu'ils avoient dans leur origine. Un ſeul exemple, pris du ſujet même que je traite, met cette vérité en évidence ; les Grecs nous le fourniſſent. D'*Aurunci* (*b*), ils ont fait *Auſones* (*c*), ſelon tous les Grammairiens anciens & modernes, qui ont mis leurs ſoins à rechercher l'origine des premiers peuples d'Italie.

Cela poſé, on ne peut refuſer de reconnoître les Auronces pour de vrais Celtes , puiſque les Auſons l'étoient inconteſtablement ; en voici une preuve qui paroît déciſive. Elien * écrit que « dans les tems les plus reculés, les Auſons avoient un roi qui étoit homme par-devant & cheval par-derriere : ce qu'il explique lui-même d'un prince qui avoit inventé l'équitation. Il ajoûte que ce roi s'appelloit *Mares*, & que les Grecs rendoient ce mot par un autre de leur langue, qui ſignifioit *moitié homme, moitié cheval* ». La traduction du terme *Mares* fait ſentir que, ſoit que ce mot ſoit ou ne ſoit pas corrompu & défiguré, il dérive du Celtique *marca* (*d*), cheval. De *marca*, les Latins ont fait *Mars*, *Marcus*, *Marcellus ;* les Oſces & les Sabins, *Mamers*, *Mamercus ;* les Meſſaniens, *Mamertini ;* & les Germains, *Marcomannus*, qui ſignifie à la lettre *un cavalier , un homme à cheval*. Les Allemans appellent encore un cheval *march* ou *marach*, & une jument *marra*.

* *Lib.* IX. *c.* 16.

Mais de quelle nation le *Mares* dont il s'agit ici pouvoit-il être avec tous ſes ſujets, que de celle même que le nom indique ? Comme donc le nom *Mares* nous donne un Prince vraiment Celte, il ſuit néceſſairement

(*a*) Riviere appellée aujourd'hui *il Garigliano*, qui ſépare l'ancien Latium de la terre de Labour.

(*b*) On peut également dire que d'*Auſones* ils ont fait *Aurunci :* car Feſtus nous apprend qu'Auſon étoit le fondateur d'*Aurunca*, capitale des Auronces. Le même grammairien parlant de la prononciation des anciens, dit : *Arboſem pro arbore antiqui dicebant , & roboſem pro robore*. Ce qui eſt confirmé par Quintilien, qui aſſûre que nos ancêtres prononçoient *valeſii* , *fuſii* , *labos* , *vapos* , *clamos*, *paſſes* , &c. pour *valerii*, *furii*, *labor*, *vapor*, *clamor*, *paſſer*, &c. Quintilian. Inſtit. lib. I. c. 15. A quoi j'ajoute un fait conſtant & admis par tous les ſçavans , qu'au tems dont nous parlons la lettre *R* n'étoit pas encore inventée. Ce qui prouve que le mot *Auronce* eſt poſtérieur à celui d'*Auſon*. Voyez Varron, *Ling. Lat. lib.* VI. *p.* 50.

(*c*) *Arunci Græcè Auſones nominantur*. Servius Æneïd. VII. p. 498. D. Tretzes Chil. V. verſ. 580.

(*d*) Ἵππων τὸ ὄνομα ἴστω τὶς Μάρκαν ὄντα ὑπὸ τῶν Κελτῶν. *Pauſan. lib.* X. *p.* 645.

que les Auſons ſes ſujets étoient & ne pouvoient être que Celtes.

Cale, ville que Virgile * & Servius donnent aux Auronces, perſuade encore que ce peuple étoit vraiment Celte. En effet, ce nom eſt certainement Gaulois ; & quoiqu'on en ignore la ſignification, on ne peut pas douter que nos peres ne le donnaſſent à pluſieurs de leurs villes. Outre celle des Auronces, il y en avoit de ce nom une dans la Gaule Ciſalpine, une autre dans la Gaule Narbonnoiſe & aſſez près de Montpellier, une troiſiéme à quatre lieues de Paris, ſans compter les *Caletes* des Gaules, qui ſont ceux du pays de Caux.

* *Æneïd. VII. p. 498.* E.

Mais qu'eſt-il néceſſaire que je me répande en digreſſions, pour prouver que les Auronces étoient Gaulois & parloient Gaulois ? Il ſuffit de ſe ſouvenir que j'ai déja prouvé que les Auronces étoient les Auſons des Grecs. Or il eſt certain que dans la ſuite les mêmes Grecs, du mot *Auſons*, ont fait celui d'*Opiques* (*a*), & que les Romains ont tourné le nom *Opiques* en celui d'*Opſces*, d'*Obſces* & d'*Oſces* (*b*). Sur ce pied, il eſt évident que les Auronces ne pouvoient être que Gaulois & parler Gaulois, puiſqu'ils étoient eux-mêmes les Oſces, & parloient par conſéquent la langue des Oſces (*c*) : cette langue étant, comme je l'ai déja dit, mot pour mot la langue Celtique.

Le changement du nom d'*Auronces* en celui de ce grand nombre d'autres que je viens de marquer, juſtifie celui que j'ai dit s'être fait du nom d'*Arverne*, ou plûtôt d'*Aroërne* ou d'*Arouerne*, en celui d'*Auronce*. Sur quoi on doit obſerver qu'il n'y a pas ſi loin d'Aroërne ou Arouerne à Auronce, que d'Auronce à Auſon, à Opique, & enfin à Opſce, Obſce & Oſce.

Si l'on n'admet pas ce léger changement, on ne ſçauroit rendre raiſon de l'origine des Auronces, pendant qu'on a généralement celle de tous les premiers peuples d'Italie. 2°. On ne ſçait point comment il a pû ſe faire que les Auronces fuſſent Gaulois, & parlaſſent Gaulois. 3°. On ignore encore pourquoi les Auronces vont de pair touchant l'ancienneté avec les Ombriens, les Sicules & les Aborigenes (*d*). 4°. Enfin on ne retrouve plus en Italie les Arvernes, ni ce qu'ils ſont devenus, bien qu'on reconnoiſſe tous leurs traits dans ceux des Auronces. « Les Auronces, dit » Denys d'Halicarnaſſe*, ſont belliqueux, grands, robuſtes & nerveux. Ils » ont le regard farouche, & tout leur maintien inſpire la terreur ». C'eſt trait pour trait la peinture que Strabon, Tite-Live & Diodore de Sicile ont tracée des Gaulois & des Arvernes. « Les Gaulois, écrit Ammien

* *Lib. VI. p. 363.*

(*a*) Ἀντίοχος μέν οὖν φησὶ τὴν χώραν ταύτην Ὀπικοὺς οἰκῆσαι, τούτους δὲ καὶ Αὔσονας καλεῖσθαι. *Strab: lib. V. p.* 242. C.

(*b*) *De cætero ex hactenus allatis jam manifeſtè ac clarè patet, unam eamdemque fuiſſe gentem, quæ variis adpellabatur nominibus, AUSONES, AURUNCI, OPICI, quorum hoc vocabulum poſtmodum à Romanis correptum fuit in duas ſyllabas, OPISCI, ſive OBSCI, ac tandem OSCI.* Cluver. Ital. Ant. lib. III. c. 9. p. 1059.

(*c*) A propos de cette langue, Feſtus dit deux choſes : l'une, que le peuple appellé d'abord *Opique*, fut enſuite appellé par contraction *Obſque* ou *Opſque*, & poſtérieurement *Oſce* ; l'autre, que les Opſques, Obſques ou Oſces ſe ſervoient de termes fort ſales, qu'on nomma *obſcenes*, du nom de ce peuple.

(*d*) *Aut Auruncorum, aut Sicanorum, aut Pelaſgorum, qui primi incoluiſſe Italiam dicuntur.* Aul. Gel. lib. I. c. 10.

** Lib. xv. p. 55. & 56.*

» Marcellin *, ont une taille avantageuſe & un regard terrible. Ils ſont » querelleux, & s'élevent toûjours au-deſſus des autres. Qu'ils ſoient ou » qu'ils ne ſoient point en colere, leur ſon de voix eſt menaçant, & fait » peur . . . . Chez eux, tout âge eſt propre à la guerre. Le vieillard porte » les armes avec le même courage que le jeune homme. Quoique ſes » mains ſoient glacées & engourdies par les années & les travaux, aucun » péril ne l'arrête, & il ſe fait redouter ». Sur un parallele ſi parfait, on ne ſçauroit ſe tromper en prenant les Auronces pour les Arvernes ; ou, ſi l'on ſe trompe, l'erreur eſt bien excuſable, & ne tire point à conſéquence.

Voilà, en auſſi peu de mots qu'il m'a été poſſible, l'origine des premiers peuples connus d'Italie, ſur-tout des Ombriens, des Sicules, des Aborigenes & des Auſons, qui, entre ceux dont j'ai fait l'énumération, ont paſſé nommément pour les plus anciens, & même pour les peres des autres. Quoiqu'à vrai dire, tout fût égal entr'eux, & que tous allaſſent de pair pour l'ancienneté, les Hiſtoriens Grecs & les Hiſtoriens Latins ont fait des efforts impuiſſans pour découvrir l'origine des uns & des autres. C'eſt qu'ils la cherchoient où elle n'étoit ſûrement pas. Ils ſe tranſportoient dans la Grece, ils battoient la campagne, & foüilloient dans les archives de tous les peuples. Nous avons vû cependant qu'il ſuffiſoit de faire le trajet des Alpes; mais c'eſt à quoi la force du préjugé ne leur permettoit pas de penſer. D'ailleurs, l'ignorance entiere où ils étoient ſur tout ce qui eſt en-deçà des monts, peut-être même la crainte de donner ſur les Grecs & les Romains trop d'avantage à des peuples qui en avoient déja tant d'autres, les a engagés dans des ſentiers qui les écartoient de la route qu'il falloit tenir pour arriver au terme qu'ils ſe propoſoient. J'ai démontré plus haut que cette route n'étoit pas ſi difficile à découvrir, & que la ſimple conviction qu'avoient les Romains, que les Ombriens étoient originaires des Gaules, les y conduiſoit naturellement : mais elle n'étoit pas battuë ; & par cette ſeule raiſon, perſonne n'a voulu y entrer ni la ſuivre.

Je m'attens à quelque choſe de ſemblable de la plûpart des modernes. Juſqu'ici perſonne ne s'eſt aviſé de dire du bien des Gaulois, moins encore d'en faire quelque choſe de bon ; néanmoins dès l'entrée de leur hiſtoire, j'oſe avancer que c'eſt eux qui ont peuplé l'Italie, contre les paſſages des anciens, qui réferent aux Grecs cet honneur. Il me ſemble ici voir la claſſe des modernes dont je parle, crier au paradoxe, à l'impoſture, au viſionnaire ; & ſur l'étiquette, condamner l'auteur & l'ouvrage au feu. Avant d'en venir à l'exécution, je demande une ſeule petite grace à ces Meſſieurs, & je ſuis en droit de l'exiger : c'eſt que, pour un ſeul inſtant, ils ſe défaſſent du préjugé qu'il ont puiſé dans la pouſſiere des colléges ſans autrement l'examiner ; que pendant cet inſtant ſeulement ils ſoient une table raſe, qu'enſuite ils me liſent, qu'ils comparent les preuves que je mets en œuvre avec les autorités qui peuvent les balancer, & que toute comparaiſon faite ils prononcent. S'ils perſiſtent dans leur jugement, je me garderai bien d'en appeller, parce que ce n'eſt point pour eux

eux que j'écris, mais pour ceux qui, ſans acception d'aucun ſiecle, veulent bien ne pas mourir les victimes des erreurs du public.

Auſſi eſt-ce pour mériter l'eſtime de ces amateurs de la vérité, qu'en confirmation des nouvelles idées que je propoſe, j'ajoûte ici divers traits de mœurs, de coûtumes, d'uſages & de religion des premiers peuples d'Italie, leſquels étoient ſi particuliers aux Gaulois, qu'ils les diſtinguoient de tous les peuples de l'univers. D'où il eſt naturel de conclure, que ces traits n'auroient pû être communs aux peuples d'en-deçà & d'en-delà des Alpes, ſi les premiers peuples d'Italie ne les avoient reçus de ceux mêmes, dont je dis qu'ils tiroient leur origine.

Les Aborigenes ſe logeoient ſur des montagnes, dans des hameaux qui étoient ſans murs & ſans défenſe *.

Les Sabins étoient une nation puiſſante & guerriere, qui n'avoient que des hameaux ſans murs, comme il convient à des gens d'honneur & de courage **.

Originairement les Romains ne repréſentoient Dieu ſous aucune forme, & n'avoient de la Divinité ni peinture ni ſtatuë. Ce n'eſt même que 170 ans après la fondation de Rome, qu'ils commencerent à conſtruire des temples & des oratoires *.

Les Aborigenes & tous les peuples d'Italie offrirent des victimes humaines en ſacrifice juſqu'à l'arrivée d'Hercule dans ces cantons (*a*), c'eſt-à-dire, juſqu'à environ 500 ans avant la fondation de Rome. Alors aux victimes humaines on ſubſtitua des hommes de paille & d'oſier, qui avoient la poſture, la forme, l'air & la figure de victimes, qu'on jettoit tous les ans à Rome en grand'pompe du pont dans le Tybre *.

Il faut ici faire attention aux termes d'*oſier*, de *paille* & de *foin*, dont ces figures étoient faites, parce qu'ils ſe retrouvent dans les figures coloſſales de même matiere, dans leſquelles les Gaulois enfermoient les hommes qu'ils devoient immoler **. Par où l'on voit que les Romains conſervoient les marques & le ſouvenir d'un uſage barbare qu'ils avoient long-tems pratiqué, & qu'ils condamnoient néanmoins dans les autres peuples, quoiqu'ils le fiſſent encore revivre en certaines occaſions critiques, comme Plutarque ne manque pas de le leur reprocher *.

Il n'étoit jamais permis de toucher aux dépouilles des ennemis qui étoient conſacrées aux Dieux, non pas même pour les conſerver & les mettre à couvert des injures du tems **.

Il eſt de notoriété publique, que de tout tems les peuples Latins & les Sabins portoient des bracelets, des coliers, & autres bijoux ſemblables d'or *.

Romulus ayant fondé Rome, & l'ayant peuplée de tous les mauvais garnemens du Latium, demanda à ſes nouveaux ſujets quelle forme de gouvernement ils ſouhaitoient qu'on y établît : ils répondirent, qu'ils

* *Dionyſ. Halic. lib.* I. *p.* 7.

** *Plut. in Romulo, p.* 26. E.

* *Plut. in Numa, p.* 65. B. *Auguſt. de Civit. Dei, lib.* IV. *c.* 31.

* *Dionyſ. Halic. lib.* I. *p.* 30. *Ovid. faſt.* V. *verſ.* 625. *Plut. Quæſt. Rom. tom.* II. *p.* 272. A.

** *Cæſ. lib.* VI. *c.* 16. *Strab. lib.* IV. *p.* 198. *Diod. Sicil. lib.* VI. *c.* 6.

* *Quæſt. Rom. tom.* II. *p.* 272. & 283. F.

** *Plut. Quæſt. Rom. t.* II. *p.* 273. C.

* *Virg. Æneïd. lib.* V. *verſ.* 559. *Tit. Liv. lib.* I. *c.* 1. Dionyſ. Halic. *l.* I. *p.* 105. *Feſtus.*

(*a*) Il ne faut pas inférer de ce qui eſt dit ici d'Hercule, que je croye que ce héros ait mis jamais le pied en Italie. J'ai uniquement en vûë de faire voir, qu'autrefois les Romains ont offert des victimes humaines aux Dieux, & qu'ils ont pris cet uſage des Gaulois, dont ils tiroient leur origine. Du reſte, je rapporte les paroles des anciens ſans les garantir.

n'en vouloient point d'autre, que celle qu'avoient choiſi leurs ancêtres *. En conſéquence, Romulus ne fit que deux claſſes de tous les Romains ; l'une des Patriciens, l'autre des Plébéïens : la fonction des premiers conſiſtoit à être patrons, protecteurs & défenſeurs ; celle des ſeconds, à être cliens. Les loix qui lioient les uns aux autres étoient étroites, & il y avoit une égale gloire & un intérêt réciproque à les obſerver de part & d'autre *. Voilà préciſément les deux ſeules ſortes de perſonnes qui faiſoient les forces des Gaules, & dont Céſar nous a tracé les couleurs, en faiſant la deſcription de l'attachement inviolable des grands ſeigneurs Gaulois pour leurs *Soldurii*, & celui des *Soldurii* pour les grands ſeigneurs Gaulois qui épouſoient leurs intérêts.

* *Dionyſ. Halic. lib. II. p. 80.*

* *Idem ibid. p. 84. & 85.*

A quelque variété dans le gouvernement, qu'ait été ſujette la République Romaine pendant tout le cours de ſa durée, on en trouve le fond dans les différens états qui étoient dans les Gaules, dans la Gaule Ciſalpine, & dans la partie d'Italie qu'occupoient les premiers peuples dont j'ai fait l'énumération. Si l'on refuſe de m'en croire, j'offre d'en donner les preuves en détail, en attendant qu'on reçoive celle-ci, qui peut tenir lieu de toutes autres. Rome n'a créé de dictateur pour la premiere fois que l'an 255 de ſa fondation ; & ce fut à l'exemple des Albains, qui étoient ces Aborigenes dont les Romains faiſoient gloire de deſcendre *.

* *Dionyſ. lib. V. p. 337.*

Chez les Romains, les Pontifes avoient une autorité ſouveraine dans tout ce qui regardoit la religion, & qui n'avoit pas été réglé par Numa ; & cette autorité étoit immenſe dans le détail *. Ainſi les Pontifes étoient à Rome ce que les druïdes étoient dans les Gaules **. Le parallele ne ſçauroit être plus parfait à cet égard, comme dans tous les articles ſuivans.

* *Dionyſ. lib. II. p. 132. & 133.*
** *Cæſ. lib. VI. c. 13.*

Les Romains avoient tout pouvoir ſur leurs femmes & leurs enfans †.

† *Dionyſ. lib. II. p. 95. & 96. Vide Cæſ. Comment. lib. VI. c. 19.*

A Rome, l'uſage de brûler les morts étoit établi de toute antiquité : les Romains l'avoient reçu de leurs ancêtres. Numa, leur ſecond roi, eſt le premier qui l'a interrompu *.

* *Cicero de Leg. lib. II. Plutarc. in Numa, p. 74.* C.

Tite-Live fait foi (*a*) que l'uſage de l'écriture étoit ſi rare à Rome, même ſur la fin du quatriéme ſiecle de ſa fondation, que les premiers de la république n'avoient pour annales & pour faſtes que des clous, qu'ils attachoient aux murs du temple de Minerve.

Quand les Romains adoroient les Dieux, ils portoient la main droite à la bouche, & faiſoient un tour à droit : mais les Gaulois croyoient qu'il étoit de la décence de la religion de faire ce tour à gauche *.

* *Plin. l. XXVIII. c. 2. §. 5. Athen. lib. IV. p. 152. Plut. in Mario, p. 69.*

Il n'y a point dans l'hiſtoire Romaine juſqu'à certains événemens uniques & ſinguliers, dont on ne trouve l'exemple dans les faſtes des Gaules. Telle eſt l'entrepriſe des Sabines, dont l'enlevement avoit allumé une guerre ſanglante entre les gendres & les beau-peres. Ces héroïnes, pour conſerver, reünir & concilier les têtes des deux partis, qui leur étoient également cheres, allerent en pleurs & toutes échevelées, à tra-

(*a*) *Clavum, quia raræ per ea tempora litteræ erant, notam numeri annorum fuiſſe ferunt : eoque Minervæ templo dicatam legem, quia numerus Minervæ inventum ſit.* Tit. Liv. lib. 7. c. 3.

vers des monceaux de corps morts, ſe précipiter où le carnage étoit le plus horrible; & au milieu de tous les coups que ſe portoient les combattans, elles ſe jettent à leurs pieds: & par leurs prieres, leurs raiſons & leurs cris, elles les obligent à mettre bas les armes, & à faire la paix*. Dans le premier livre de cette hiſtoire, on trouvera que les Sabines avoient marché ſur les traces des dames des Gaules.

* *Plut. in Romulo, p. 29. C. Dionyſ. Halic. l. 11. p. 110.*

Tous les auteurs Latins font foi, que l'uſage de rouſſir les cheveux avec de la leſſive & du ſavon venoit des Gaules. C'eſt donc à l'imitation des dames Gauloiſes que les dames Romaines rouſſiſſoient auſſi leurs cheveux (*a*).

Perſonne n'ignore que, de tems immémorial, les Romains prenoient leurs repas ſur des lits; & que dans les feſtins qu'ils offroient aux Dieux, les ſtatuës des Immortels étoient couchées ſur des lits magnifiques: cérémonie qu'ils appelloient *Lectiſternium*, *Pulvinaria*, &c. Or Varron & les autres écrivains du bel âge de Rome, marquent en termes exprès, qu'antérieurement les Romains s'aſſeyoient à table: coûtume qu'ils n'avoient pû prendre des Lacédémoniens, comme quelques ignorans l'avançoient, puiſqu'elle précédoit le tems auquel le nom de ces peuples étrangers fut connu en Italie. D'où il ſuit que les Romains avoient reçu des Gaulois leurs ancêtres l'ancien uſage de manger aſſis (*b*).

C'eſt dans la même ſource qu'ils avoient puiſé la coûtume de chanter à table au ſon de la flute, & chacun à ſon tour, les loüanges & les belles actions des grands hommes (*c*).

L'uſage de porter & de nourrir les cheveux a été invariable dans les Gaules, depuis l'entrée des Gaulois en Europe juſqu'à nos jours. Il eſt certain que les peuples de la Germanie, comme iſſus d'en-deçà du Rhin, ne les ont jamais coupés. Le même fait n'eſt pas douteux, non ſeulement à l'égard des premiers peuples d'Italie, mais en particulier des Romains. Ovide, parlant des ſiecles antérieurs à celui dans lequel il écrivoit, honore ſes ancêtres du nom de *cheveleux* (*d*). De même Juvenal, faiſant l'éloge d'un vin de pluſieurs feuilles, dit qu'il a été ſerré dans la cave l'une des dernieres années, que les conſuls portoient leurs cheveux (*e*). Ainſi il eſt viſible que les Romains n'ont commencé à ſe faire raſer la tête, que long-tems après la création des conſuls, ſoit qu'ils ignoraſſent leur origine Celtique, ſoit en haine des Gaulois qui les avoient ſouvent vaincus, ou enfin pour ſe donner un air Grec, & dépouiller toute origine Celtique.

Je paſſe pluſieurs autres maximes de religion & de gouvernement établies de tout tems chez les Romains, & qui ont été viſiblement priſes des Gaules: comme de ne faire aucune élection, inauguration, expédi-

(*a*) *Mulieres noſtræ capillum flavo cinere ungitabant, ut rutilus eſſet crinis.* Cato orig. fragment. hiſt. p. 234.

(*b*) *Apud veteres Romanos non erat uſus accumbendi; poſtea viri diſcumbere cœperunt, mulieres ſedere, quia turpis viſus eſt in muliere accubitus.* Varro Edit. Pop. p. 217. & 204. Servius Æneïd. VII. p. 474. A. Æneïd. VIII. p. 515. B.

(*c*) *Mos apud majores hic epularum fuit, ut deinceps qui accubarent, canerent ad tibiam clarorum virorum laudes atque virtutes.* Cato apud Cicer. Tuſcul. Ibid. in Bruto.

(*d*) *Intonſi avi.* Faſt. lib. II. verſ. 20.

(*e*) *Ipſe capillato diffuſum conſule potat.* Juvenal. ſat. V. verſ. 30.

tion, ni entrepriſe, ſans conſulter les Dieux; de ne prendre aucune réſolution concernant la nation, ſans le conſentement du peuple; de tenir les aigles & les autres ſignes militaires dans les temples, & ſemblables lieux conſacrés; de ne reſpirer en tous tems & en tous lieux que la guerre, &c. Ainſi cette foule de preuves de tout genre met en évidence que ce ſont les Gaulois qui ont peuplé l'Italie, & que les premiers peuples connus d'Italie étoient originaires des Gaules.

Il n'eſt pas ſi aiſé de fixer le tems auquel ces premieres peuplades ont franchi les Alpes, & ſe ſont étendues des deux côtés de l'Apennin juſqu'à ſes extrémités. Voici cependant quelque traits hiſtoriques, qui répandront quelque lumiere ſur un point enveloppé de tant de ténebres.

Scymnus aſſûre poſitivement, que les premiers Grecs qui ſe ſont tranſplantés en Italie, étoient les Pélaſges (*a*). De même Pline met toûjours la colonie des Pélaſges à la tête de toutes celles qu'a reçûes l'Italie (*b*). D'autre part, Denys d'Halicarnaſſe * nous apprend à quelle occaſion & à peu près dans quel tems les Pélaſges ſe rendirent en Italie pour la premiere fois. Il dit donc que Deucalion attaqua généralement toute la nation, & la chaſſa des régions qu'elle occupoit; que les Pélaſges, pour éviter la mort ou l'eſclavage, ſe partagerent en pluſieurs bandes, qui allerent chercher une retraite, les unes en Aſie, les autres en différens endroits de l'Europe: enfin, que l'une de ces dernieres, qui étoit la plus conſidérable, fondit chez les Dodonéens ſes freres, comme dans un aſyle que Deucalion n'oſeroit violer; qu'elle y reſta en effet quelque tems; & que, s'appercevant que le territoire des Dodonéens n'étoit ni aſſez étendu ni aſſez fertile, pour contenir & nourrir deux peuples à la fois, elle prit la réſolution de ſe tranſporter ailleurs; mais qu'avant de le faire, elle avoit conſulté la volonté des Dieux: que l'Oracle avoit répondu qu'elle devoit ſe rendre dans cette partie de l'Italie, où étoient les Sicules & les Aborigenes, & faire alliance avec ces derniers. Sur ce récit, il paroît que les Pélaſges ont été chaſſés de leur pays la premiere ou la ſeconde année du regne de Deucalion (*c*), & doivent être arrivés en Italie la troiſiéme. Les Marbres d'Oxford mettent la troiſiéme année du regne de Deucalion à l'année de la période Julienne 3142, du monde 2482, avant Jeſus-Chriſt 1572. Mais Diodore de Sicile nous force d'abandonner cette époque, parce qu'il fixe la migration des Pélaſges en Italie à l'année même du déluge de Deucalion (*d*). Or, ſelon le calcul des Marbres d'Oxford, il faut porter le déluge de ce nom à la quarante-

* *Lib. 1. p. 14.*

(*a*) Μετὰ τὴν Λιγυστικὴν Πελασγοὶ δ' εἰσὶν, οἱ
Πρότερον κατοικίσαντες ἐκ τῆς Ἑλλάδος. *Scym. Chius, verſ. 216.*

(*b*) *Latium antiquum à Tiberi Circeïos ſervatum eſt, mille paſſuum quinquaginta latitudine. Tam tenues primordio imperii fuere radices. Colonis ſæpe mutatis, tenuere alii aliis temporibus, Aborigines, Pelaſgi, Arcades, Siculi, Aurunci, Rutuli.* Lib. III. cap. 5. §. 9.

(*c*) A l'égard des grandes époques que j'emploie ici, c'eſt toûjours ſauf quelques années de plus ou de moins, qu'on peut ajoûter ou retrancher, ſelon les différens calculs des chronologiſtes. Ainſi ce petit nombre d'années de plus ou de moins, bien-loin d'ébranler mon ſyſteme, ne fait que le confirmer, puiſqu'il indique à peu près le tems auquel ſont arrivés les événemens ſinguliers, que j'entreprens d'éclaircir.

(*d*) Πρὸ τῶν Τρωϊκῶν ἐκ Θετταλίας φυγόντας τὸν ἐπὶ Δευκαλίωνος γενόμενον κατακλυσμόν. *Lib. XIV. p. 453.*

cinquiéme année du regne de ce prince, qui eſt la 3185[e] de la periode Julienne, la 2525e du monde, & la 1529e avant Jeſus-Chriſt. Ce qui quadre fort bien avec le ſyſteme d'Apollodore *, qui recule le déluge de Deucalion juſqu'au regne de Nyctimus, roi d'Arcadie, frere de cet Oenotrus qui conduiſit quelque vingt ans après une ſeconde colonie de Grecs en Italie.

* *Biblioth. p. 294. fol. verſo.*

Ainſi quand on ſuppoſeroit que les Gaulois n'ont devancé en Italie les Pélaſges, que de cinquante ou cinquante-quatre ans, ce qu'on ne peut refuſer d'admettre, comme on le verra par la ſuite de l'Hiſtoire ; les Gaulois, ſous la conduite de leur Hercule, qu'ils appelloient *Ogmius*, ont dû paſſer les Alpes environ l'an du monde 2475, & par conſéquent huit cens trois ans avant l'établiſſement des Olympiades, & huit cens vingt-ſix ans avant la fondation de Rome.

Je ne ſuis deſcendu dans ce détail, que pour tenter de découvrir à peu près en quel tems nos ancêtres ſont venus peupler les Gaules. L'entrepriſe eſt phyſiquement impoſſible, en recourant, comme on a fait juſqu'ici, à la diſperſion des peuples, & en s'obſtinant à vouloir déterminer leſquels des deſcendans de Japhet, ou même de Gomer, ont pris le parti de ſe rendre dans notre continent. C'eſt ſacrifier gratuitement un tems précieux à débrouiller un cahos, qui n'eſt ſuſceptible ni de diſtinction, ni d'arrangement, ni d'éclairciſſement. Laiſſons donc cette voie, & prenons-en une plus ſimple, qui peut-être nous conduira à quelque terme qui aidera à fixer nos idées.

Je remarque d'abord que le célebre Pythagore (*a*) eſt venu dans les Gaules pour être éleve des druïdes, & recueillir les oracles qu'ils prononçoient (*b*). C'eſt Alexandre Polyhiſtor (*c*) qui nous apprend ce trait brillant de notre Hiſtoire, & qui l'a inſéré dans l'explication qu'il a donnée des ſymboles de ce grand philoſophe. Mais quel beſoin avons-nous du témoignage d'Alexandre Polyhiſtor, quand nous avons celui de Pythagore même, qui avoit laiſſé par écrit, que de tous les philoſophes dont il s'étoit rendu le diſciple, les druides étoient les plus profonds & les plus ſubtils (*d*)? Pour attirer de ſi loin le grand Pythagore aux pieds des druïdes, il falloit que la réputation de ces philoſophes fût bien grande.

Elle l'étoit en effet, puiſque Platon, Ariſtote, & tout ce que nous avons d'anciens écrivains (*e*), font aller de pair pour l'ancienneté & la doctrine, les druïdes avec les mages de Perſe, les chaldéens d'Aſſy-

(*a*) C'eſt après avoir été fait eſclave en Egypte, & mené en Perſe par Cambyſe vers l'an de Rome 228, avant Jeſus-Chriſt 526, & par conſéquent quelques années avant que ce philoſophe allât établir la ſecte Italique à Crotone, ce qui arriva l'année même du premier conſul que Rome ait créé, ſelon Ciceron, Aulu-Gelle & Solin, c'eſt-à-dire, vers l'an de Rome 245, qui eſt le cinq cens neuviéme avant Jeſus-Chriſt. D'où j'infere que Pythagore s'eſt rendu diſciple des druïdes trois ou quatre ans auparavant.

(*b*) Ἀκηκοέναι τε πρὸς τούτοις Γαλατῶν καὶ Βραχμάνων τὸν Πυθαγόραν βούλεται. *Apud Clem. Alexand. Strom. lib. 1. p. 304.* B.

(*c*) Il étoit de Cotyce, ville de l'Aſie mineure. Il s'appelloit *Corneille Alexandre*. Polyhiſtor étoit un ſurnom que ſa grande érudition lui avoit fait donner.

(*d*) *Inter hos Druïdæ ingeniis celſiores, ut auctoritas Pythagoræ decrevit.* Ammian. Marcell. lib. XV. p. 51.

(*e*) Voyez la *Religion des Gaulois, lib. 1. c. 22. p. 182.* &c.

rie (*a*) & les Prophétes d'Egypte. De même Celſe, dans Origene, les met à cet égard vis-à-vis des Galactophages d'Homere (*a*) « L'étude de » la ſageſſe, dit S. Clement d'Alexandrie *, eſt de toutes les études la » plus utile à l'homme. De tout tems, les peuples barbares (*b*) l'ont cul- » tivée. C'eſt chez eux qu'elle s'eſt fait admirer par l'éclat qu'elle jet- » toit. Auſſi eſt-ce eux qui l'ont communiquée aux Grecs. Les premiers » qui s'y ſont appliqués, ſont les prophétes d'Egypte, les chaldéens » d'Aſſyrie, les druïdes des Gaules, les mages de Perſe, les gymno- » ſophiſtes des Indes, les ſamanées des Bactres, & les ſages des Celtes ». Le même pere ſoutient & prouve fort au long, par les regles les plus exactes de la Chronologie, que les ſept ſages tant vantés de la Grece, qui ont paſſé dans l'eſprit de ceux de leur nation pour être les plus anciens philoſophes, étoient poſtérieurs à Moïſe *. Mais Moïſe a été inſtruit dans toute la doctrine des Egyptiens **. Donc, dès le tems & avant le tems de Moïſe, l'Egypte étoit célébre par les ſciences qu'y profeſſoient ceux que S. Clement d'Alexandrie honore du nom de *prophetes*. Par une ſuite du même principe, les Gaulois poſſédoient en ces mêmes tems, dans la perſonne des druïdes, des philoſophes qui joüiſſoient, en fait d'arts & de ſciences, d'une réputation qui ne le cédoit point à celle des prophetes ou philoſophes d'Egypte.

* *Strom. lib. I. p. 305. A.*

* *Id. Ibid. p. 399. D.*

** *Act. VII. 22.*

Cela poſé, comme d'un côté Moïſe eſt né l'an du monde 2433, & eſt mort en 2553, & que de l'autre j'ai fait voir que très-vraiſemblablement des Gaulois partis d'en-deçà des Alpes, étoient allés s'établir en Italie au plus tard vers l'an du monde 2475, il eſt fort probable que les Aborigenes, connus depuis ſous le nom de *Celtes* ou de *Gaulois*, ſont arrivés dans cette vaſte & belle région, à laquelle ils donnerent leur nom 475 ans auparavant, c'eſt-à-dire, environ l'an du monde deux mille. Après tout, quatre cens ſoixante-quinze ans ne ſont point trop, pour remplir & peupler ſucceſſivement un territoire ſi étendu, pour le défricher & le cultiver, pour y multiplier au point que les habitans fuſſent forcés d'envoyer en Eſpagne, en Italie, & dans preſque tout l'Occident, un ſi grand nombre de fortes colonies, pour y faire fleurir les arts & les ſciences, & enfin pour acquérir à la nation la réputation d'être en ſageſſe une des premieres du monde.

Au reſte, il eſt hors de doute que les Gaulois, ou plûtôt les Aborigenes, en entrant dans les Gaules, n'ont point été prévenus par aucun autre peuple. Il n'en eſt peut-être pas de même à l'égard de l'Italie :

(*a*) Tout le monde ſçait que les mages de Perſe & les prophetes d'Egypte étoient reſpectivement les philoſophes & les prêtres de ces divers pays : mais bien des gens ne penſent pas de même ſur les chaldéens d'Aſſyrie. Cependant ils ſe trompent : *chaldéen* n'eſt point un nom de peuple ou de nation, comme on le croit ordinairement, mais un nom de profeſſion qui répond à celui de *dépoſitaire des ſciences & de la religion*.

(*b*) Ἀλλὰ καὶ τοὺς μὲν Ὁμήρου Γαλακτοφάγους, καὶ τοὺς Γαλατῶν Δρυΐδας, καὶ τοὺς Γέτας σοφώτατα λέγει ἔθνη εἶναι ἀρχαῖα. *Apud Orig. contra Celſ. lib. I.*

(*c*) C'eſt-à-dire, les peuples qui étoient étrangers à l'égard des Grecs. Ainſi par *Barbares*, les anciens n'entendoient nullement des hommes cruels, farouches & ignorans, ou qui n'étoient point civiliſés ; mais des peuples qui avoient des loix, des mœurs, & des maximes différentes de celles des Grecs. C'eſt dans ce ſens que dans Plaute les Romains ſont aſſez ſouvent traités de barbares.

mais c'eſt une queſtion que je laiſſe à décider à ces curieux, qui ont du tems à perdre à des recherches qui ne conduiſent à rien. Voilà auſſi pourquoi je me ſuis borné à éclaircir l'origine des premiers peuples connus d'Italie, renvoyant à nos ancêtres la gloire qui peut me revenir, d'avoir répandu quelques lumieres ſur un cahos, qu'on n'avoit pû débroüiller juſqu'ici.

De tant de preuves de toutes ſortes, que j'ai employées à établir les différentes vérités que j'avois à propoſer, il réſulte trois inductions qu'il ſeroit difficile de ne pas embraſſer.

La premiere, que les Gaulois, ſur des preuves multipliées & les plus autentiques, ſont l'unique peuple de l'univers, dont l'origine remonte ſans interruption juſques vers l'an deux mille du monde, & continuë en deſcendant juſqu'à nous, pendant l'eſpace de près de quatre mille ans.

La ſeconde, que les Gaulois, ſous les divers noms que j'ai marqués, ont peuplé en leur tems la plus grande partie de l'Italie; & que leur poſtérité, partagée en une infinité de branches, a formé autant de peuples, qui ſeuls ſont le ſujet de la premiere moitié de l'hiſtoire Romaine. Je ne dis rien ici de ces branches; j'en donnerai le dénombrement à la fin du premier Livre de cette Hiſtoire.

La derniere, qui coule naturellement des vérités que je viens d'établir, eſt qu'on a parlé dès les premiers tems, ou preſque dès les premiers tems, la langue Celtique dans toutes les différentes régions d'Italie que les Gaulois & leurs deſcendans ont occupées. A la vérité, cette langue, par ſucceſſion de tems, y a ſouffert de grandes altérations, comme il arrive à toutes les langues qui s'éloignent de leur ſource. D'ailleurs, il eſt certain que le Celtique d'Italie a eu autant de dialectes, qu'il s'eſt trouvé de branches de Gaulois au-delà des Alpes. Bien plus, on a des preuves que quelques-unes de ces dialectes étoient ſi éloignées de la pureté du Celtique des Gaules, que les Gaulois de la ſuite de Belloveſe ne les entendoient pas. Nonobſtant tout cela, on ne peut diſconvenir que le fond & le génie de ces dialectes ne fût vraiment Celtique. En voici une preuve, qui a la force d'une démonſtration mathématique. Toutes les dialectes des anciens peuples d'Italie alloient comme fondre dans la langue des Oſces. Or tous les mots, ſans exception, qui nous ſont reſtés de la langue des Oſces, avoient la même ſignification dans celle que parloient nos ancêtres: quelques-uns mêmes ont paſſé de main en main dans la langue Françoiſe de nos jours, comme je le prouve dans le Diſcours que j'ai fait ſur la langue des Celtes. Par une conſéquence néceſſaire, les Oſces & tous les peuples dont les dialectes en derniere analyſe ſe terminoient à celle des Oſces, parloient anciennement la même langue que les Gaulois, & dès-là avoient la même origine.

SECONDE DISSERTATION HISTORIQUE, SUR LA POSITION, L'ÉTENDUE ET LES BORNES DE LA CELTIQUE.

SOMMAIRE.

LEs Anciens & les Modernes n'ont pas bien connu la poſition & les bornes de la Celtique. Leur erreur. Source de l'erreur. Les Gaulois, pendant long-tems, n'ont pris d'autre nom que celui de Celtes. *Ils ont communiqué leur nom aux peuples voiſins & éloignés, chez leſquels ils ſont allés s'établir. Vraie époque de l'expédition de Belloveſe & de Sigoveſe. Quel tems Belloveſe reſta au pied des Alpes avant de les franchir. En quel tems le nom de* Celte *a été connu aux Grecs. De quelle partie des Gaules les Romains avoient démembré leur* Provincia. *La* Provincia *étoit la Celtique propre. C'étoit la ſeule partie des Gaules qui fût connuë des Grecs & des Romains, & qui ait fait donner aux Belges & aux Aquitains le nom de* Celtes. *Comment le nom de Celtes a été converti par les Romains en celui de Gaulois. Pourquoi le nom de Gaulois a prévalu ſur celui de Celtes. Différentes origines de ce nom. On ignore abſolument ſa véritable ſignification.*

QUOIQUE les originaires des trois (*a*) différentes parties des Gaules fuſſent également illuſtres, & n'euſſent rien à ſe diſputer du côté des vertus militaires, morales & politiques, qui étoient alors en recommandation, les Gaulois de la Celtique propre étoient les ſeuls qui fuſſent les véritables Celtes, & c'eſt eux ſeulement qui ont communiqué le nom de *Celte* & de *Celtique*, tant aux Gaulois de l'Aquitanique & de la Belgique, qu'à ces milliers de peuples qui s'étendent depuis les colonnes d'Hercule juſqu'aux rives du Danube, au Pont-Euxin, à la Viſtule, & à l'Océan ſeptentrional.

Cette vérité, qui n'a jamais été bien connuë, met en évidence la fauſſeté du ſyſteme de tous les modernes (*b*) qui ont tenté de faire l'hiſtoire des Celtes. Ces auteurs, trompés par les Grecs & par les Romains (*c*),

(*a*) De tems immémorial les Gaules ont été diviſées en Gaule Celtique, en Gaule Belgique, & en Gaule Aquitanique.

(*b*) Il faut excepter M. le Marquis de Saint-Aubin. Cet auteur, dans le quatriéme chapitre de ſes antiquités de la nation & de la monarchie Françoiſe, prouve fort bien qu'il n'y avoit des Celtes que dans les Gaules, & que ce ſont les colonies des Celtes, qui ont fait donner le nom de *Celtiques* aux régions où elles ont été ſe fixer.

(*c*) Les Romains n'ont fait que copier ſervilement les Grecs : bien-loin d'aller au de-là des originaux, ils ont toûjours reſté en de-çà ; ainſi par-tout où les Grecs ſe ſont trompés, les Romains ne ſont d'aucune reſſource pour les corriger. Au reſte, les Grecs ne pouvoient pas man-

qui

qui de leur propre aveu *, n'ont jamais bien connu, pas même du tems de Strabon (*a*) & de Pline, les pays qui étoient au nord & à l'occident de la Grece ; & voyant dans leurs écrits que les peuples qui habitoient ces contrées, y étoient qualifiés de Celtes, les ont pris pour de véritables Celtes. Ainſi, fabriquant eux-mêmes leur ſentiment ſur le ſens qu'ils donnoient aux écrivains qu'ils liſoient, ils ont reſſerré ou étendu plus ou moins les régions Celtiques. Les plus modérés, avec Cluvier **, les ont renfermées dans les Gaules, l'Eſpagne, la Grande-Bretagne, la Germanie & l'Illyrie. Ortelius †, & M. Bruzen * de la Martiniere, ne leur donnent d'autres bornes que celles de l'Europe. Dom Martin Bouquet, ſans fixer ni la poſition, ni l'étenduë, ni les bornes de la véritable Celtique, donne preſque dans le même écueil ** ; car, voulant *dire en un mot ſon ſentiment*, il ne fait pas difficulté d'avoüer qu'*il eſt perſuadé que tous les Gaulois étoient Celtes, mais que tous les Celtes n'étoient pas Gaulois.* Le Sieur Pelloutier n'eſt pas ſi réſervé : il débite que les Celtes proprement dits * *occupoient l'Eſpagne & les trois Royaumes de la Grande-Bretagne, la Germanie, les Royaumes du Nord, avec une partie de l'Italie.* A quoi il ajoûte * *une partie de la Pologne, la Moſcovie avec les provinces qui ſont le long du Danube juſqu'à ſon embouchure. . . . . la Thrace, la Macédoine, la Grece, l'Italie & la Sicile. L'Aſie mineure*, continuë-t-il, *étoit remplie de peuples Celtes. Tels étoient non ſeulement les Galates ou Gallogrecs partagés en pluſieurs nations ; mais encore les Bithyniens, les Thraces, les Phrygiens, les Troyens, les Lydiens, les Thyniens, les Medo-Bithyniens, les Mariandyns, les Sintiens, les Myſes ou Mœſiens, les Mygdons, les Matiens, les Paphlagoniens, les Bebryces & les Lygiens* (*b*). Enfin, tous les Ecrivains d'Allemagne des derniers ſiecles font gloire de ſoûtenir, que les anciens Germains étoient les ſeuls & uniques Celtes, dont ils ſont les deſcendans en droite ligne.

Mais ces paradoxes inoüis ne ſeroient jamais venus dans l'eſprit de ceux qui les ont enfantés & avancés, s'ils avoient fait attention que Ceſar *, dont l'autorité ſeule réünit celle de l'antiquité ſçavante, ne reconnoit dans les Gaules qu'un peuple qui ait porté, excluſivement à tout autre, le nom de *Celte.* Que Pauſanias *, parlant des Gaulois qui ravagerent toute la Grece & firent le ſiége du Temple de Delphes, aſſure qu'ils ne prenoient de tout tems d'autre nom que celui de Celtes ; & que (*c*) ce n'a été que fort tard & ſans leur participation, qu'on s'eſt

* *Herodot. lib. II. c. 3. lib. IV. c. 49. Strab. lib. I. p. 63. lib. II. p. 93. lib. VII. pag. 294. Plin. hiſt. lib. IV. c. 13. & 14. Cluvier. Germ. ant. lib. I. cap. 1. & 2. Pelloutier, hiſt. Celt. lib. I. c. 2. p. 12.*

** *Germ. ant. l. 1. c. 2.*

† *Europ. antiq.*

* *Diction. Géograp.*

** *Hiſtoriens des Gaul. tom. I. Préf. p. xxx.*

* *Hiſt. Celt. lib. I. c. 2. p. 13.*

* *Lib. I. cap. 3. p. 20.*

* *Bel. Gal. lib. I. c. I.*

* *Lib. I. p. 6.*

quer de parler en aveugles des pays Celtiques, puiſqu'ils n'en parloient que d'après les Phocéens de Marſeille, qui avoient entrepris de les leur faire connoître. Or Polybe, Strabon, & les meilleurs auteurs de l'antiquité ont démontré, que Pythéas & les autres Marſeillois ou ne les avoient eux-mêmes jamais connus, ou que ce qu'ils en avoient dit n'étoit que des contes. Ce qui eſt confirmé par Céſar, qui nous apprend qu'encore de ſon tems tout commerce étoit interdit entre la Belgique & la Province Romaine, dans laquelle la République de Marſeille étoit enclavée, & où ſe trouvoit la véritable & l'ancienne Celtique.

(*a*) Ce Géographe, dans ſon *ſeptiéme Livre*, *p. 294. & 295.* avouë qu'on ne connoiſſoit pas de ſon tems la partie de la Germanie qui étoit en de-là de l'Elbe.

(*b*) Il ne manque à cette kyrielle de peuples qu'on donne pour celtiques, que l'extrait batiſtaire, qui faſſe foi de leur origine.

(*c*) Voici comme la choſe a pû ſe paſſer : les Grecs ayant plûtôt connu nos ancêtres que les Romains, ne leur ont d'abord donné d'autre nom que celui de *Celtes*, qu'ils portoient de tems immémorial. Mais dès que les Gaulois eurent pénétré dans la Grece, & y eurent fait quelque ſéjour, les Grecs les honorerent du nom de

* *Lib. v. c. 34.*
** *In Camillo, p. 135.*
* *Lib. VII. p. 290. A.*
** *Lib. IV. p. 189. C.*

aviſé de les appeller Gaulois & Galates. Que Tite-Live * & Plutarque**, décrivant l'expédition de Belloveſe & de Sigoveſe, marquent expreſſément que les Gaulois qu'ils commandoient, étoient (*a*) tous tirés de cette troiſiéme partie des Gaules qui étoit appellée *Celtique*. Que Strabon prétend qu'il n'y avoit point de Celtes hors des Gaules, puiſqu'il aſſure *, que *les Germains étoient ſitués au-delà du Rhin, à l'orient des Celtes* : & enfin que le même Auteur * étoit perſuadé que les Grecs n'avoient honoré les Aquitains & les Belges du nom de Celtes, que *parce qu'ils ne connoiſſoient dans les Gaules d'autres peuples que les Celtes, ou parce que les Marſeillois, qui étoient limitrophes des Celtes, ne leur avoient donné la connoiſſance que de ces ſeuls Gaulois.*

A ces autorités il faut ajoûter, qu'il eſt auſſi certain (*b*) qu'aucun peuple étranger n'eſt venu dans les Gaules communiquer le nom de Celtes aux ſeuls Gaulois qui l'ont porté, qu'il eſt inconteſtable que les ſeuls Celtes des Gaules ont communiqué le leur aux étrangers, dans le pays deſquels ils ſe ſont établis. La premiere partie de ma propoſition n'a beſoin pour toute preuve, que du témoignage de tous les Hiſtoriens, qui ſont garans de la ſeconde. En effet, on trouve par-tout que les Celtes avoient porté leurs armes victorieuſes dans toutes les régions qu'on donne pour Celtiques, près de deux ſiecles avant que les Grecs connuſſent & ces régions, & les peuples qui y étoient, & les Celtes des Gaules qui étoient venus les ſubjuguer ; & qu'ainſi il en eſt certainement de ces nations qu'on ſuppoſe gratuitement Celtiques, comme des Iberes ou Eſpagnols. On a beau dire que les Iberes étoient originairement

Gallo-Grecs : ce tems fut court, parce que les Gaulois paſſerent incontinent la mer, & allerent fonder un puiſſant empire dans l'Aſie ; autre circonſtance qui porta les Grecs à les qualifier tantôt de *Celtes*, & tantôt de *Galates*. Il eſt viſible que ces différens noms étant attachés à différentes époques, avoient tous leur fondement ; ainſi pour peu qu'on ſoit attentif, on les découvrira dans la ſuite de l'hiſtoire. Il n'en eſt pas de même des Romains : ils n'ont jamais changé de langage à l'égard de nos peres ; dans tous les tems ils n'ont eu qu'un nom pour déſigner les originaires des Gaules, & ce nom eſt celui de *Gaulois*. La ſeule choſe qu'il faut obſerver ici, c'eſt que Celtes, Gaulois & Galates ne ſont originairement que le même mot prononcé différemment : ce qui établit mon ſentiment d'une maniere inconteſtable. A quoi on peut ajoûter que les Gaulois dont parle Pauſanias, ne ſe contentoient pas de dire qu'ils étoient originaires des Gaules, ni n'avoient garde de ſe dire ou Belges, ou Aquitains, ou Armoriques : mais de toute antiquité, ils ne prenoient d'autre nom que celui de *Celtes* ; parce qu'en effet Céſar, Strabon, Tite-Live, Plutarque & Juſtin ſont foi qu'ils étoient ſortis de la Celtique des Gaules, où étoient les véritables & uniques Celtes de la terre.

Sans compter que ni les Boïens, qui étoient Aquitains, & qui ont fait une ſi belle figure en Italie & dans la Germanie, ni les Belges qui ont paſſé le Rhin, n'ont jamais pris ou porté depuis le nom de la partie des Gaules qu'ils avoient quittée : mais ou on les a honorés, ou ils ſe ſont eux-mêmes honorés du nom de *Celtes*, ou ſi l'on veut de *Gaulois* ou de *Galates*, puiſque c'étoit la même choſe ; parce qu'entre les trois différentes nations des Gaules, il n'y avoit que la Celtique qui fût connuë, & qu'en particulier les Boïens ne s'étoient établis en Italie & dans la Germanie que ſous les étendarts & le nom de *Celtes*.

(*a*) C'eſt ce qui paroît n'avoir jamais été compris, & qui tranche tout d'un coup la difficulté.

(*b*) La plûpart des auteurs d'Allemagne ſont des efforts impuiſſans, pour perſuader que les Germains étoient non ſeulement Celtes, mais encore les ſeuls & les véritables Celtes, n'accordant aux Gaulois la gloire d'avoir partagé cet honneur, qu'autant que les Germains avoient paſſé les premiers dans les Gaules, & avoient fondé les Gaulois. Mais c'eſt une chimere qu'ils ne ſçauroient réaliſer : pas une ſeule petite preuve ne milite en leur faveur. Ils ſont réduits à ſuppoſer que la Germanie a été plûtôt peuplée que les Gaules : ſuppoſition démentie par les monumens les plus autentiques de l'Hiſtoire, qui marquent le vuide qui a toûjours régné dans la Germanie, & qui n'a été rempli que par les colonies, que les Gaules y ont envoyées ſucceſſivement & en différens tems.

Celtes ; tous les auteurs contemporains * font foi, que ces peuples n'ont été appellées *Celtiberes* que depuis que les vétitables Celtes eurent, pour ainſi dire, englouti leur pays, ou l'eurent partagé avec eux.

* Diod. Sic. lib. v, p. 214. D. Appian. Hiſpan. p. 256. Plin. hiſt. lib. III. cap. 1. Lucan. l. IV. v. 340. Martial. epigr. l. 1. ad Lucium.

Cela poſé, qu'on rappelle ici l'époque des deux colonies (*a*) qui paſſent pour être les premieres qui ont été envoyées, l'une en Italie & l'autre en Germanie. D. Vaiſſette & D. Bouquet, ſuivant deux différens calculs qui reviennent à la même choſe, la portent, le premier à l'an de Rome 163, & le ſecond à l'an 162, le P. Labbe & M. de Saint-Aubin à l'an 164. Mais il eſt hors de doute qu'il faut la reculer de pluſieurs années (*b*), & ne la placer jamais plus tard qu'à l'an 154. En voici la preuve. Tite-Live met dans la même année le départ des deux colonies Gauloiſes, & l'arrivée des Phocéens qui fonderent Marſeille. La ville de Marſeille, ſelon les termes exprès du Géographe Scymnus de Chio, a été bâtie cent vingt ans avant la bataille de Salamine. Cette bataille a été donnée la premiere année de la ſoixante-quinziéme Olympiade. Or la cent vingtiéme année avant la bataille de Salamine répond à la cent cinquante-quatriéme de Rome. C'eſt auſſi uniquement à cette année que Solin met la fondation des murs de Marſeille. Les Phocéens, dit-il, jetterent les fondemens de Marſeille la premiere année de la quarante-cinquiéme Olympiade (*c*). Ainſi il eſt abſolument impoſſible de lier le départ de Belloveſe & de Sigoveſe à d'autre année qu'à celle que je propoſe.

Mais il ne s'enſuit pas que Belloveſe ait pénétré en Italie cette même année, comme Dom Vaiſſette & Dom Bouquet, & pluſieurs autres hiſtoriens & critiques l'ont avancé. Quelque envie qu'eût ce prince, en arrivant au pied des Alpes, de paſſer ces montagnes, il eſt certain qu'il fut obligé *de s'arrêter long-tems dans le Tricaſtin & ſur les terres des Celtoriens, pour découvrir*, diſent Tite-Live * & Plutarque **, *quelques ſentier par où il pût ſe rendre dans ce nouveau monde, dont cette chaîne de montagnes lui fermoit l'entrée par leur hauteur qui alloit juſqu'aux cieux, & que nul mortel juſques-là n'avoit oſé franchir.*

* Lib. v. c. 34.
** In Camillo, p. 135. Zonar. annal. tom. 2.

Ajoûtez que Belloveſe, ſelon les mêmes auteurs, en attendant que les

(*a*) Les Inſubres, les Vénetes, les Ombriens, & pluſieurs autres peuples dont j'ai donné les noms dans la premiere Diſſertation, avoient paſſé les Alpes, & pénétré en Italie pluſieurs ſiecles avant Belloveſe. Les vallées mêmes, qui conduiſent de l'une à l'autre région, étoient remplies d'*Inalpins*, c'eſt-à-dire, de Gaulois montagnards : à la vérité, on n'a pû jamais découvrir le tems auquel ils ont été ſe fixer dans cette eſpece de nouveau monde, ainſi que Tite-Live l'appelle. Le ſilence des hiſtoriens à cet égard fait regarder le paſſage de Belloveſe comme le premier de tous ceux qui ont été entrepris : en quoi certainement on ſe trompe.

(*b*) Tous les auteurs, dont je rapporte le ſentiment ſur l'époque de l'envoi des colonies Gauloiſes, qui ont eu Sigoveſe & Belloveſe à leur tête, confondent l'année de leur départ des Gaules avec celle de l'arrivée de Belloveſe en Italie ; & cependant il y a une différence de dix ans au moins, ainſi que je le démontre. 2°. Ces écrivains laiſſant à part Scymnus Chius, qui eſt le ſeul d'entre tous les anciens que nous devions prendre pour regle, ſuivent à la lettre Tite-Live, qui compte deux cens ans ſeulement entre l'entrée des Gaulois en Italie & la priſe de Rome par nos ancêtres ; & ils ne s'apperçoivent pas que l'hiſtorien Latin, outre qu'il emploie un compte rond, au lieu d'un compte exact & fidéle, avouë qu'il ne parle que par oüi dire : *Traditur fama*, dit-il, *haud equidem abnuerim . . . Priſco Tarquinio Romæ regnante*, &c. Toutes expreſſions qui ne déſignent qu'un tems en l'air & indéterminé, & qui nous forcent de recourir à des ſources plus lumineuſes.

(*c*) *Phocenſes quondam fugati Perſarum adventu Maſſiliam urbem olympiade* XLV. *condiderunt.* Solin. cap. 8.

Dieux lui fourniſſent les moyens de vaincre tous ces obſtacles, s'occupa à aider les Phocéens à s'établir dans la partie de la Ligurie Gauloiſe, où ils vouloient jetter les fondemens de Marſeille ; & qu'après avoir rendu ce ſervice ſignalé à ces étrangers, il ne ſe détermina enfin à traverſer les Alpes, qu'à la ſollicitation d'Aruns, qui vint le réveiller, & l'engager lui & ſon armée, par des préſens de vins, à venir dans ſon pays, & en s'offrant de l'y conduire. Sur ce pied, à moins que de vouloir ſe broüiller avec Tite-Live, Plutarque & la raiſon, on ne ſçauroit nier qu'il ne ſe ſoit écoulé au moins (*a*) dix ans depuis le départ de Belloveſe de la Cour de ſon oncle, juſqu'à ſon entrée en Italie.

Qu'on obſerve & qu'on calcule à préſent depuis quel tems les Grecs ont commencé à parler des Celtes & des Celtoſcythes. Quelque effort qu'on faſſe, on ne ſçauroit remonter plus haut que le tems d'Herodote. En effet, Herodote eſt le plus ancien auteur qui ait fait mention de ces peuples. Mais ce pere de l'Hiſtoire n'a écrit que plus de 170 ans depuis l'arrivée de Sigoveſe dans la Germanie & des autres pays du Nord. Par-là, il eſt évident que le nom de Celtes ou de Celtoſcithes, que les Grecs ont donné à tant de peuples qui étoient au nord & à l'occident de la Grece, ne vient d'aucune origine Celtique de la part de ces peuples ; mais de ce que les Celtes des Gaules, ayant pénétré dans le nord, ou ont fondé ces peuples, ou les ont ſubjugués, ou les ont rendu tributaires, ou ont fait alliance avec eux, ou les ont laiſſé vivre au milieu d'eux, & enfin leur ont communiqué leur nom, comme l'ont toûjours

(*a*) Je dis au moins, parce que naturellement il doit s'être écoulé bien plus de tems, puiſque Caton, cité par Pline, cherchant l'origine des peuples d'Italie, dont les Cénomans faiſoient alors partie, dit de ces derniers, qu'avant de paſſer les Alpes, ils faiſoient leur ſéjour au voiſinage de Marſeille dans le territoire des Volces : *Autor eſt Cato, Cenomanos juxta Maſſiliam habitaſſe.* Plin. hiſt. lib. III. c. 19. Le ſéjour des Cénomans dans le territoire des Volces doit donc avoir été bien long, puiſque Caton & Pline l'ont pris pour le lieu même d'où étoient ſortis les Cénomans. Or qui pourra ſe perſuader qu'un ſéjour de cette nature a été borné à dix ans ? cependant il ſuffit pour aller au-devant de toutes les difficultés.

Mais, dira-t-on, D. Bouquet s'inſcrit en faux contre le témoignage de Caton & de Pline [*Rerum Gallic. & Franc. Script. tom. I. p. 55. col. I. not. f.*] car il ſoûtient que les Cénomans non ſeulement n'ont fait aucun ſéjour chez les Volces, mais encore que les Volces n'étoient pas voiſins de Marſeille, puiſque Strabon place les Volces Arécomiques en de-çà & ſur la rive droite du Rhône ; ainſi les Cénomans allant en Italie, n'ont fait tout au plus que paſſer par les terres des Volces.

Il eſt fâcheux que Dom Bouquet ſoit ici en contradiction avec lui-même, & qu'il avoue ailleurs qu'il eſt vraiſemblable que les Volces Arécomiques, dans les tems antérieurs à celui de Strabon, occupoient les deux rives du Rhône : *Videntur tamen tempore, quo Annibal Rhodanum tranſmiſit, utramque hujus fluminis ripam occupaſſe.* Ibidem, p. 336. col. 2. not. *a*. En effet, eſt-ce que l'autorité de Strabon peut tenir contre celle de Caton, de Pline & de Tite-Live, ſur un point à l'égard duquel l'une ne détruit pas l'autre ?

D'ailleurs quand les Volces n'auroient été ſitués que ſur la rive droite du Rhône, l'eſpace qu'occupe le lit de ce fleuve auroit-il mis les Volces Arécomiques à une plus grande diſtance de Marſeille ?

Mais que peut-on oppoſer à Tite-Live [*Lib. XXI. cap. 26.*] qui ne ſe contente pas de dire en termes exprès, que les terres des Volces Arécomiques formoient les deux rives du Rhône : mais il ajoûte que la partie de ce peuple qui occupoit la rive droite du Rhône, voulant diſputer à Annibal le paſſage de ce fleuve, ſe jetta ſur la gauche.

Quant à ce que D. Bouquet prétend, que les Cénomans allant en Italie, n'ont fait tout au plus que paſſer par les terres des Volces, c'eſt démentir Tite-Live, Plutarque, & généralement tous les hiſtoriens, qui dépoſent entr'autres choſes, que Belloveſe avec ſon armée fut obligé de s'arrêter pendant *pluſieurs années* au pied des Alpes, avant que de ſe hazarder à paſſer ces terribles montagnes qui s'élevoient juſqu'au ciel, qui étoient toûjours couvertes de neige, & que perſonne avant lui n'avoit oſé traverſer.

pratiqué les vainqueurs (*a*) à l'égard des peuples vaincus. Ce qui eſt d'autant plus conſtant, que la colonie de Sigoveſe a été ſuivie de fort près de deux autres, dont parlent Ceſar * & Strabon ** ; & que ces trois (*b*) colonies, avec quelques autres encore que Tacite † nous fait connoître, ont fait en divers tems & en différens lieux quantité de détachemens, qui prirent des établiſſemens, les uns dans la Noricie, dans l'Illyrie, dans la Pannonie, la Mœſie, la Dace, &c. les autres dans l'ancienne Germanie, depuis le Rhin juſqu'à la Sarmatie & à l'Océan ſeptentrionnal, c'eſt-à-dire, dans le haut & bas Palatinat, dans la Heſſe, dans la Bohême, dans la Moravie, dans la Pruſſe, dans la Pologne, dans la Lithuanie, dans la Poméranie, dans la Livonie, & dans d'autres quartiers plus reculés; d'où ſont ſortis les Scordiſces, les Baſtarnes, les Tectoſages, les Trocmes, les Toliſtoboges, les Peucins, les Boïens, les Bathanates, les Coſtoboces (*c*), les Toſiopes (*d*), & une infinité d'autres peuples que les Grecs, qui ne connoiſſoient que leur nom, ont appellés *Celto-Scithes* (*e*).

* *Bel. Gal. l. VI. c. 24.*

** *Lib. IV. p. 187.*

† *Mor. Germ.*

Qu'on ne vienne donc plus me dire, ni que tous les Gaulois étoient Celtes, ni qu'il y avoit des Celtes ailleurs que dans les Gaules, hors les contrées où les Celtes des Gaules avoient pénetré, & où ils avoient fixé leur demeure. Je crois avoir démontré le contraire ; c'eſt pourquoi je paſſe à une autre queſtion.

Il s'agit de ſçavoir à quelle des trois parties des Gaules appartenoient les états qui compoſoient la Gaule Narbonnoiſe (*f*) avant que les Ro-

(*a*) Ç'a été une maxime conſtante & preſque générale, que les pays conquis priſſent le nom du peuple vainqueur : de-là les noms de Judée, de Galatie, de France, de Turquie, de Vénétie, de Normandie, de Bourgogne, de Lombardie, &c.

(*b*) La plûpart de nos écrivains confondent ces colonies, & de trois n'en font qu'une. La forêt Hercynie, où il eſt dit que ces colonies ſe rendirent, les a trompés. Comme ſi une forêt qui avoit en longueur plus de ſoixante journées de chemin, & juſqu'au bout de laquelle les anciens n'avoient pû parvenir, n'avoit dans ſon ſein, ou dans ſes environs, qu'un ſeul endroit où ces colonies auroient pû ſe rendre, ou n'avoit d'étenduë qu'autant qu'il en falloit pour contenir une ſeule colonie.

(*c*) Comme les peuples, dont je viens de faire l'énumération, ſont un peu plus connus que les deux derniers, j'attendrai à en parler qu'ils joüent quelque rôle intéreſſant dans l'hiſtoire. Quant aux Coſtoboces, Silburge croit qu'ils ſont les Toliſtobogiens d'Eratoſthene & de Strabon, les Toliſtoboges de Pline, & les Toliſtoboïens d'Etienne de Byzance. Ce qui ne ſçauroit être ; car quoique les Coſtoboces fuſſent Galates, Ammien Marcellin faiſant le dénombrement des peuples qui ſont au voiſinage du Pont-Euxin, place les Coſtoboces au bord de l'arc que forment les eaux de cette mer en s'avançant dans les terres : au lieu que les Toliſtoboges étoient dans le continent. *Ammian. Marcell. lib. XXII. p. 217. edit. Valeſ.*

(*d*) C'étoient des Galates, dont on ne connoît pas la poſition, & dont Mithridate, roi de Pont, fit mourir le Commandant. *Plut. de virt. mulier. cap. 24.*

(*e*) Pour dire des Celtes tranſplantés dans la Scythie, comme ils appelloient *Celtiberes* & *Gallogrecs* les Celtes qui avoient paſſé dans l'Ibérie, & les Gaulois qui demeuroient au milieu des Grecs. Il eſt inutile d'inſiſter ſur le peu de connoiſſance, que les anciens avoient des peuples ſitués au nord de la Grece. Strabon établit cette vérité en pluſieurs endroits de ſa Géographie, ſur-tout dans le *Livre XI. p. 507.*

(*f*) L'auteur de l'Hiſtoire critique de la Gaule Narbonnoiſe a fait une Diſſertation exprès, pour prouver que la partie des Gaules que les Romains ont appellé *la Narbonnoiſe*, n'étoit point de la Celtique, *lorſque Belloveſe & Sigoveſe ſortirent de leur pays.* Il ſe fonde ſur ce *que lorſque pluſieurs peuples commencerent à former des ſociétés politiques, il eſt vraiſemblable qu'ils n'y admirent pas ceux avec leſquels ils ne pouvoient communiquer facilement, ſoit à cauſe de leur éloignement, ſoit parce qu'ils étoient ſéparés d'eux par de grands fleuves, ou par des chaînes de montagnes d'une longue étenduë* .... Comme donc la Narbonnoiſe *étoit ſéparée de la Celtique à ſes deux extrémités par des rivieres, & preſque dans toute ſon étenduë par de hautes montagnes, qu'aucun voyageur n'avoit oſé traverſer en hyver avant Céſar ; il ſe pouvoit auſſi faire que la Narbonnoiſe ne fût pas plus dépendante de la Celtique, que la Belgique &*

mains s'en fuſſent rendu maitres. J'embraſſe volontiers le ſentiment de Dom Vaiſſette, qui s'eſt déclaré pour l'affirmative, & l'a appuyée ſur l'autorité de Céſar, de Polybe, de Strabon & de Diodore de Sicile; d'où il infere, « qu'à en juger ſeulement par la ſituation, ce pays devoit » être compris anciennement dans la Celtique proprement dite; car, » ajoûte-t-il, ſuivant le témoignage de Céſar, la Belgique occupoit les » parties ſeptentrionales des Gaules; l'Aquitanique étoit bornée par la » Garonne, les Pyrénées & l'Océan. Si donc la Narbonnoiſe, avant » la conquête des Romains, dépendoit de quelqu'une de ces trois par- » ties, ce devoit être de la Celtique, qui, ſelon le même Hiſtorien, s'é- » tendoit du côté du midi, depuis la ſource du Rhône juſqu'à la Ga- » ronne ».

Quelque naturelle que ſoit la concluſion que Dom Vaiſſette tire des autorités qu'il cite en ſa faveur, elle eſt d'un moindre poids que le témoignage d'Appien *, qui, écrivant vers le milieu du ſecond ſiecle de l'Egliſe, dit en deux endroit de ſes écrits, que les Romains *ont toûjours appellé la Narbonnoiſe l'*ancienne Celtique *excluſivement au reſte des Gaules.* Bien plus, près de cent cinquante ans avant Appien, Strabon ** avoit obſervé que *les Anciens ne donnoient aux originaires de la Narbonnoiſe que le nom de Celtes.* Auſone *, cet Auteur ſi inſtruit des origines & des antiquités de ſon pays, dans l'action de graces qu'il rend à Gratien de l'avoir élevé à la dignité de conſul, marquant les provinces par où ce prince paſſa pour ſe rendre de l'Illyrie dans les Gaules, dit expreſſément que le premier canton par où il pénétra au ſortir de la Ligurie, étoit l'*ancienne Celtique.* Marcellin même *, tout Romain qu'il étoit, bien loin de faire honneur aux Romains de la diviſion des Gaules en Celtique, en Aquitanique & en Belgique, aſſure qu'ils l'ont trouvé toute faite en entrant dans les Gaules, & que l'époque en étoit ſi ancienne, que le ſou-

* *Bel. civil. l. IV. p. 588. & 590.*

** *Lib. IV. p. 189.*

* *Chap. 37.*

* *Ammian. lib. XV. c. 12.*

l'Aquitanique, qui n'en étoient ſéparées que par des rivieres.

Ce raiſonnement ne porte que ſur une conjecture, & une conjecture n'établit jamais un fait poſitif. D'ailleurs il eſt faux que les rivieres & les montagnes fuſſent un obſtacle aux peuples qui formoient des ſociétés politiques, d'y admettre ceux avec leſquels ils ne pouvoient communiquer facilement. Marſeille ne pouvoit ſûrement pas communiquer facilement avec Rome, puiſqu'elle en eſt ſéparée par la Méditerranée, les Alpes, & des terres immenſes. Il en eſt de même de la Judée à l'égard de Rome & de Lacédémone: cependant on ne ſçauroit nier que de tout tems il n'y ait eu une étroite alliance entre Rome & Marſeille, auſſi-bien que ſous les Macchabées entre la Judée & Rome, & entre la Judée & Lacédémone. Le Soiſſonnois eſt encore bien éloigné de l'Angleterre, puiſqu'il en eſt ſéparé non ſeulement par des provinces entieres, mais encore par l'Océan. Mais tout cela a-t-il empêché qu'il n'y ait eu autrefois une ſociété politique entre le Soiſſonnois & l'Angleterre, puiſque peu de tems avant Céſar, Diviciac gouvernoit l'un & l'autre état [*Cæſ. bel. Gal. lib. IV. c. 4.*] Je pourrois produire des exemples ſemblables à l'infini: mais en voilà aſſez.

Quant à ce que le même auteur ajoûte *à l'égard des anciens, qui n'ont écrit que depuis qu'Annibal eut attiré de vrais Celtes ſur les bords du Rhône, qu'il n'eſt pas étonnant qu'ils ayent donné à la Gaule Bracchata le nom de* Celtique, *que les Auvergnacs lui avoient communiqué, comme il l'avoit été auparavant à une partie de l'Italie par Belloveſe:* je réponds que bien-loin qu'en aucun tems les Auvergnacs ayent communiqué le nom de *Celtes* aux habitans de la Gaule Narbonnoiſe; qu'au contraire, ſelon les termes exprès de Strabon, *lib. IV. p. 189.* les anciens n'ont donné aux Gaulois de cette province d'autre nom que celui-là; & que c'eſt d'eux que les autres peuples des Gaules ont pris le même nom, ſoit que ceux de la Narbonnoiſe fuſſent plus connus, ſoit que les Marſeillois qui ont les premiers connu & fait connoître les Gaulois, ayent donné indifféremment le nom de *Celtes* à tous les Gaulois à cauſe de leur voiſinage immédiat avec les Celtes.

venir en étoit perdu dans la ſuite des ſiecles qui s'étoient écoulés depuis. Enfin Suidas *, parlant de la partie des Gaules par où Annibal paſſa d'Eſpagne en Italie, aſſure que c'étoit la *Celtique, qui a pris le nom de* Gaule.

Ce qui établit trois vérités importantes : la premiere, que la Narbonnoiſe, avant d'être ſoûmiſe aux Romains, faiſoit néceſſairement partie de la Gaule Celtique, puiſque non ſeulement en ce tems-là ſes habitans portoient le nom de Celtes ; mais encore depuis qu'elle avoit été démembrée de la Celtique, elle avoit toûjours retenu le nom d'*ancienne Celtique*, même chez les Romains : la ſeconde, que les Romains n'appelloient la Narbonnoiſe l'*ancienne Celtique* excluſivement au reſte des Gaules, que parce qu'entre toutes les provinces des Gaules, la Narbonnoiſe a été la premiere contrée de la Celtique qui ait été connuë des Grecs & des Romains, & par leur canal des autres nations, ainſi que Strabon l'a fort bien obſervé : la derniere, que les Grecs n'ont donné aux Gaulois de la Belgique & de l'Aquitanique le nom de Celtes, que parce que les Marſeillois ne leur ayant fait connoître que les ſeuls Celtes de la Narbonnoiſe, comme Strabon le dit encore, ils ont cru que les Belges & les Aquitains ne faiſoient qu'un corps & qu'une ſeule nation avec les Celtes ; qu'ils avoient une même origine & portoient le même nom.

Quoique les Romains fuſſent bien plus à portée de connoître & de diſtinguer les Gaulois des différentes parties des Gaules, & de leur donner des noms, ſelon qu'ils étoient de l'une des trois diviſions, ils ont fait la même faute, & ont été comme eux dans l'erreur. Auſſi ne trouve-t-on nulle part aucune trace, qu'avant Céſar ils ayent connu dans les Gaules d'autres Gaulois, que ceux qu'ils ſubjuguerent & retrancherent de la Celtique vers l'an 632 de Rome, pour en compoſer leur *Provincia*. Ils les appellerent Gaulois, comme tout le monde ſçait ; & ils ne pouvoient les appeller autrement, puiſqu'outre que ces Gaulois étoient de la Celtique, Céſar fait foi que les Romains ne donnoient point d'autre nom aux Celtes des Gaules. Mais ceux qui ont écrit depuis Céſar, & qui par conſéquent n'ont ignoré ni pû ignorer le partage des Gaules en trois différentes parties, ont-ils corrigé la faute & l'erreur de ceux qui les ont précédés ? Excepté les géographes, avec un fort petit nombre de poëtes & quelques moindres auteurs, à peine trouve-t-on dans les hiſtoriens du premier ordre une ou deux fois les noms de Belges & d'Aquitains. En effet, s'agit-il ſouvent de quelque trait hiſtorique ou moral propre à l'un ou à l'autre peuple ? il eſt rapporté ſous le nom général de Gaulois ; comme s'il n'y avoit eu que des Gaulois dans les Gaules, ou qu'on n'y eût connu qu'eux. Jamais abus ne fut plus général, ni par malheur plus autoriſé ; parce que les Romains donnant le ton à toute la littérature, & tout le monde affectant de parler comme eux, on a pris le change ; car, en perdant de vûë les véritables Celtes, on a tranſporté leur origine à des peuples qui n'étoient Celtes qu'en ſecond, &, pour ainſi dire, par emprunt, tels qu'étoient les Iberes, les Illyriens, les Germains, en un mot la plûpart des peuples du nord, ainſi que je l'ai fait voir.

* *In* Ψαφάρων.

Ici ſe préſente naturellement cette queſtion : Pourquoi les Romains ſe ſont-ils aviſés d'appeller *Galles* ou *Gaulois* les Celtes, contre la regle générale obſervée en tout tems chez toutes les nations, de conſerver ſoigneuſement à chaque peuple ſon nom, en l'accommodant au génie des langues qui ſont le plus en uſage, par des lettres initiales, ou par des terminaiſons particulieres, qui ne le défiguroient jamais aſſez pour empêcher qu'on ne pût reconnoître le nom primitif?

* *Comment. Oſe. tom. III. col. 1261. edit. nov.*

Je n'ai garde d'adopter le ſentiment étrange de S. Jerôme*, qui prétend que les Romains, pour venger l'affront que les Celtes leur avoient fait de prendre, de ſaccager & de brûler Rome, affectoient de les couvrir de confuſion, en leur ôtant toutes les marques de leur ſexe, & en leur donnant le nom de *Galles*, que portoient les miniſtres infames de Cibele (*a*).

** *Illyr. p. 757.*

Je tiens auſſi pour fabuleuſe l'origine qu'Appien ** donne aux noms de *Celtes*, de *Gaulois* & de *Galates* : c'étoient, ſelon lui, les noms propres des enfans du Cyclope Polyphème & de ſa femme Galatée. L'un s'appelloit *Celtus*, l'autre *Gala*, & le dernier *Illyrius*. Tous les trois quitterent la Sicile pour venir regner, le premier dans la Celtique, le ſecond dans le reſte des Gaules, & le troiſiéme dans l'Illyrie ; & chacun d'eux donna le nom au peuple qu'il gouverna. L'auteur du grand Etymologicon fait encore venir le mot de *Galatie* d'un Galate, fils du même Polyphème & de Galatée. Quant à celui de *Celte*, il le dérive d'une certaine *Celte*, fille de *Pretanus*, ou plûtôt *Bretanus*, comme il dit ailleurs. *Celto*, dit-il, aima Hercule, & conçut : Hercule, en la quittant, lui laiſſa ſon arc, & l'aſſûra que ſi elle mettoit au jour un fils qui fût en état de tendre l'arc qu'il lui remettoit entre les mains, ce fils ſeroit roi : ce qui arriva ; & ce prince donna ſon nom à la nation.

Je ne fais pas non plus beaucoup de fond ſur Servius, Lactance, & plusieurs

(*a*) La premiere condition qu'on exigeoit d'eux, étoit celle d'eunuque. Ils étoient en horreur à tout le monde à un tel point, qu'on n'eût pû ſe réſoudre à recevoir d'eux le baiſer que les anciens ſe faiſoient en ſe ſaluant, ni boire après eux dans la même coupe ; car, dit Tertullien, *Reſurrect. car. c. 16.* on les mettoit en parallele avec les ſorciers, les gladiateurs & les bourreaux. Nonobſtant cela, on ne laiſſoit pas de les ſouffrir, & de fournir à leur entretien par le moyen des offrandes qu'on faiſoit à la ſtatuë de Cybele, ou de la Déeſſe Syrienne, qu'ils menoient par-tout à la quête, attachée & portée ſur un âne.

Le ſentiment général & conſtant de l'antiquité étoit, que les Galles avoient pris leur nom d'un fleuve de Phrygie appellé *Gallus*. On peut voir entr'autres auteurs qui le diſent, Pline, *hiſt. lib. v. cap. ult.* & Lucien dans ſon Traité de la Déeſſe Syrienne, où il s'étend beaucoup ſur les Galles. Mais celui qui le fait & plus à propos, & avec plus de ſuccès, eſt Ovide ; car prévoyant l'erreur où pourroient tomber ceux qui, comme S. Jérôme, s'arrêteroient aux apparences & à la reſſemblance des ſyllabes, il a pris à tâche d'en avertir la poſtérité. Voici comme il parle, *Faſt. lib. IV. verſ. 316.*

Cur igitur Gallos, qui ſe excidêre, vocamus ;
Cum tanto Phrygia Gallica diſtat humus?
Inter, ait, viridem Cybelem altaſque Celenas
Amnis it inſana nomine Gallus aqua.
Qui bibit inde furit : procul hinc diſcedite queis eſt
Cura bonæ mentis : qui bibit, inde, furit.

Au reſte les Gaulois avoient tant d'éloignement pour l'ignominie attachée à la condition des Galles, qu'au rapport d'Ammien Marcellin, *lib. XV. ſub fin.* on n'en vit jamais aucun, comme chez les Romains, qui ſe coupât le pouce pour s'exempter d'aller à la guerre. Ainſi il étoit plus aiſé de trouver des Galles Romains que Gaulois. Il eſt du moins certain qu'Heliogabale fut Galle. Il ſe fit eunuque, il porta l'image de la mere des Dieux, il courut les ruës en fanatique, & n'ômit aucune des cérémonies attachées au miniſtere des Galles.

Je finis, en diſant que M. Dacier, je ne ſçai ſur quel fondement, avance dans ſes notes ſur Horace, *lib. I. ſat. II. verſ. 121.* que le nom de *Galle* vient des Gaulois Aſiatiques.

pluſieurs autres anciens, qui donnent au *Gallus* des Latins une étymologie Grecque, qui ſignifie du *lait;* ſe figurant que les Gaulois avoient été ainſi appellés à cauſe de la blancheur de leur teint.

Mais, à parler de bonne foi, je crois que les Romains n'y entendoient pas tant de fineſſe. Nous nous alambiquons l'eſprit pour découvrir les origines des mots *Gallus* & *Celtes* : nous battons bien du pays, & rien ne nous vient qui nous ſatisfaſſe. Cela ne ſçauroit être gueres autrement, parce qu'en faiſant nos recherches, nous avons dans l'eſprit que ces mots ſont entierement différens, & qu'ils n'ont aucun rapport enſemble: mais défaiſons-nous de ce préjugé, & convenons aujourd'hui que *Gallus* & *Celtes* ſont originairement un même mot prononcé par deux différens peuples, qui avoient chacun leur langue, & qui étoient éloignés l'un de l'autre. Pour ſe convaincre de cette vérité, il faut ſe ſouvenir, 1°. que nos peres, au lieu de *Celtes*, écrivoient & prononçoient *Kelt*; 2°. que dans ce mot, le *t* étoit muet, comme il l'étoit dans tous les mots Celtiques où il étoit lettre finale; 3°. que généralement tous les anciens confondoient le *G* avec le *K*, prenoient ces lettres l'une pour l'autre, & les prononçoient preſque de la même maniere; 4°. enfin, que les voyelles d'un mot qui paſſoient d'une langue dans une autre, affoibliſſoient ou perdoient leur ſon, & en prenoient un autre, en ſorte qu'il n'y avoit que les ſeules conſonnes qui reſtoient & ſe conſervoient.

Cela poſé, il eſt viſible que *Kelt* dans la bouche & le goſier des Romains, étoit *Gal*, & que *Gallus* étoit le mot *Gal* avec une terminaiſon latine.

J'avouë que nous n'avons que des conjectures ſur la force de ce mot: je vais les expoſer ſans en garantir aucune. Le P. Pezron veut que *Celte*, dans la langue primordiale, ſignifie *brave*, *puiſſant*. Bodin fait venir ce mot du Grec, qu'on rend par *cheval de ſelle*, à cauſe de la réputation de la cavalerie Celtique. Scrieckius tire ce mot du Celtique *Kelt*, qui ſignifie le Nord. Goropius dit que *Kelt*, en langue Cimbrique, ſignifie *tuë;* & que les Gaulois ont été appellés *Celtes*, parce qu'en allant au combat, ils avoient coûtume de crier *Kelt*, *Kelt*, *tuë*, *tuë*. D'autres enfin font venir ce mot du Thudeſque *Gelt* ou *Gelten*, qui ſignifie *de l'argent* (*a*).

Je mets fin à ces origines, parce qu'elles ſont ou peu fondées, ou font pitié. Je paſſe celles qu'on propoſe ſur le terme de *Belge*, d'autant qu'elles n'ont rien qui prévienne un lecteur délicat. C'eſt toute autre choſe à l'égard de celui d'*Aquitaine* : on ne peut preſque point douter qu'il ne ſoit Latin, & qu'il ne réponde à celui d'*Armorique*, que les Gaulois donnoient à cette troiſiéme partie des Gaules, comme Pline * l'aſſure poſi- * *Hiſt. l. IV. c. 17.*

(*a*) Ils ſe fondent ſur l'uſage des Gaulois en général, & en particulier des Géſates, que Polybe a placés mal-à-propos aux environs du Rhône, dont la profeſſion étoit de faire la guerre pour de l'argent. J'avouë que les Gaulois de tout tems ont fait gloire de vendre argent comptant le ſecours de leurs armes aux différentes nations qui le reclamoient. Mais je ne ſçache pas qu'on ait encore connu la force du nom de *Géſates*. En attendant que l'occaſion ſe préſente de la faire connoître, je dirai que ce n'eſt point le nom d'un peuple, mais celui d'une milice, qui portoit les armes pour s'enrichir : *Geſſatorum nomen non gentis, ſed mercenariorum Gallorum eſt.* Oroſ. lib. IV. c. 13.

BnF A&S

tivement : ce qui donne lieu à de grandes difficultés, parce qu'outre que Céſar place les Armoriques depuis l'embouchure de la Seine juſqu'à celle de la Loire, la notice de l'empire met au nombre des Armoriques des pays qui étoient au centre des Gaules, & par conſéquent à une grande diſtance de la mer.

TROISIEME DISSERTATION HISTORIQUE, SUR LES BEBRYCES DES GAULES.

SOMMAIRE.

Auteurs qui ſont mention des Bebryces des Gaules. Fauſſe idée qu'on a conçûë, & qu'on veut inſpirer de Silius Italicus. Il s'en faut bien que ce poëte ſoit le premier auteur qui ait placé des Bebryces dans les Gaules. Raiſons capitales de les y placer. Obſervations importantes ſur la patrie d'Eratoſthenes, ſur le caractere de l'hiſtorien Dion, & ſur l'âge de quelques autres anciens écrivains.

SILIUS ITALICUS, dans ſon mauvais poëme ſur la ſeconde guerre punique, feint qu'Hercule, paſſant par les Gaules pour aller combattre Geryon, fut reçu par Bebryx, roi des Bebryces, peuple des Gaules, qui s'étendoit depuis Narbonne juſqu'aux montagnes qui furent appellées *Pyrénées*, à l'occaſion de l'aventure qu'il va raconter. « Pyrene,* » dit-il, fille de Bebryx, ne put voir le héros Grec ſans l'aimer & en » faire ſon amant. Ainſi quand il fut parti, ne pouvant ſupporter ſon » abſence, elle courut après lui, & s'enfonça dans les défilés de cette » chaîne de montagnes, dont ne trouvant point l'iſſuë, elle fut la proie » des bêtes ſauvages & féroces ; ce qui fit donner à ces montagnes le » nom de cette amante infortunée ».

* *Lib. III. v. 417. & ſeq.*

D. Vaiſſette a fait une diſſertation ſur les Bebryces des Gaules, où, après avoir rapporté exprès les témoignages de Silius Italicus, de Dion cité par Tzetzés, de Feſtus Avienus, de Marcianus Heracleota, d'Etienne de Byzance, de Zonare & d'Euſtathe, qui parlent des Bebryces de la Gaule Narbonnoiſe, il prétend qu'il n'y a eu de véritables Bebryces que dans l'Aſie, & que les Bebryces des Gaules n'ont exiſté que dans le cerveau d'un poëte Latin. « Nous croyons donc, dit-il, que Silius » Italicus (*a*), cherchant en poëte l'étymologie du nom des Pyrénées,

* *Hiſt. Langued. t. I. p. 606.*

(*a*) M. Bonami, dans une Diſſertation inſérée dans le XIII. tome de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, *page 49*. a crû auſſi ſans fondement que *Silius Italicus eſt le premier qui ait parlé de la Gaule Narbonnoiſe ſous le nom de Bebrycie.*

» ſe ſera mis peu en peine d'avoir recours à la fiction; & que pour orner ſon poëme, il aura fait venir & regner dans les Gaules, par une licence poëtique, Amycus, roi des Bebryciens d'Aſie (*a*), pour donner par-là une naiſſance illuſtre à Pyrene, maîtreſſe d'Hercule, & rendre l'origine du nom des Pyrénées plus célebre. L'autorité de Silius Italicus, continuë-t-il, aura ſuffi à Dion, pour mettre ſans autre examen des peuples Bebryces dans les Gaules, & les placer aux environs de Narbonne. Les autres auteurs Grecs, qui ont ſuivi ce dernier, ſe feront laiſſé entraîner par ſon témoignage, & Etienne de Byzance en aura pris occaſion de diſtinguer deux peuples Bebryces, l'un dans l'Aſie, & l'autre dans les Gaules auprès des Pyrénées ».

Dom Martin Bouquet * ſuit ici, comme par-tout ailleurs, la déciſion de Dom Vaiſſette. *Silius*, dit-il, *ut Pyrenæorum montium originem celebriorem faceret, Amycum Pyrenes patrem & Bebrycum Aſiaticorum regem, licentia poëticâ, regnantem fecit in Galliarum parte Pyrenæis vicina. Hinc qui Silium ſubſecuti ſunt, ut feſtus Avienus, Scymnus Chius, Dio Caſſius, Stephanus Byzantius, Tzetzes Lycophronis Scholiaſtes & Zonaras populos, qui à Narbone ad Pyrenæos uſque montes habitabant, Bebryces vocarunt.*

* *Hiſt. des Gaules & de la France, t.* I. *p.* 677. *not. a.*

Dans ce peu de paroles, D. Bouquet redreſſe, comme on voit, D. Vaiſſette; puiſqu'à la place du Marcianus Heracleota de ce dernier, il ſubſtituë Scymnus Chius : & en effet, Marcianus Heracleota ne parle nulle part des Bebryces; au lieu que Scymnus en fait mention, & les place entre Marſeille & l'Eſpagne. Mais cette correction devoit conduire D. Bouquet à une autre plus importante; ſçavoir, que plus de cent cinquante ans avant Silius Italicus, les Grecs avoient admis & reconnu des Bebryces dans les Gaules. Le ſecond vers de Scymnus Chius établit cette vérité d'une maniere inconteſtable : ce vers renferme le nom de Nicomede, troiſiéme roi de Bithynie, ſurnommé *Chreſtus*, à qui l'ouvrage eſt dédié. Or ce Prince, ſelon Dodwel, cité par Fabricius *, regnoit la troiſiéme année de la CLXXII. olympiade; c'eſt-à-dire, la ſix

* *Biblioth. Græc. l.* IV. *p.* 35.

(*a*) Silius Italicus ne dit pas un ſeul mot d'Amycus, & n'inſinuë quoi que ce ſoit qui faſſe ſoupçonner qu'il ſoit venu d'Aſie dans les Gaules. Il appelle au contraire *Bebryx* celui que D. Vaiſſette & D. Bouquet donnent pour *Amycus*. Bebryx & Amycus ſont donc deux rois différens. Le premier regnoit dans l'Occident, & l'autre en Orient. L'un & l'autre avoient des Bebryces pour ſujets. On voit aiſément d'où les Bebryces des Gaules tiroient leur nom. La choſe n'eſt pas ſi aiſée à l'égard des Bebryces d'Aſie. La queſtion ſeroit de ſçavoir ſi les Bebryces d'Aſie & les Bebryces des Gaules avoient une même origine, & s'ils venoient les uns des autres, ou ſi c'étoient deux peuples différens qui avoient le même nom. Je n'entreprendrai pas de la décider : j'obſerverai ſeulement que quand les Gaulois, ſous la conduite de Belloveſe, entrerent en Italie, qu'ils prenoient pour un nouveau monde, ſelon le témoignage de Tite-Live, ils y trouverent des Inſubres, des Vénetes & des Ombriens, tous peuples originaires des Gaules. De même un Brennus, dont nos hiſtoriens ne font aucune mention, pénétra en Aſie, & la ravagea pluſieurs années avant l'établiſſement du royaume de Galatie, ainſi qu'on le verra dans la ſuite. D'autre part, il ne ſeroit pas impoſſible que des Bebryces d'Aſie fuſſent venus dans les Gaules, & s'y fuſſent établis; puiſque les Rhodiens s'y ſont rendus, & y ont bâti une ville à l'embouchure du Rhône. A quoi il faut ajoûter, ce qui mérite une conſidération particuliere, que les Argonautes ont paſſé par les Gaules; que les Dioſcures ſur-tout les ont traverſées, & y ont toûjours été en vénération. Or tout le monde ſçait, que Pollux, l'un des Dioſcures, combattit & tua Amycus roi des Bebryces d'Aſie. Ainſi il ſe peut faire que Pollux amena & laiſſa dans les Gaules ce Bebryx dont parle Silius Italicus.

cens ſoixante-quatriéme année de la fondation de Rome, qui eſt la XC. avant Jeſus-Chriſt.

Mais quand nous n'aurions pas une preuve auſſi certaine, auſſi éclatante de la ſupériorité de l'âge de Scymnus Chius ſur celui de Silius Italicus, il ſuffit d'ouvrir & de lire le géographe Grec, pour ſe convaincre que cet auteur floriſſoit long-tems avant le poëte Latin.

En effet, quand on trouve qu'Eratoſthene (*a*), Ephorus (*b*), Denys de Chalcide (*c*), Demetrius Calatianus (*d*), Cleon de Sicile (*e*), Timoſthene (*f*), Siculus de Tauromenie (*g*), & Herodote (*h*), ſont les auteurs que Scymnus Chius fait profeſſion de ſuivre, & les ſources où il a puiſé ce qu'il avance; on juge par l'âge de ces écrivains, qu'il doit être lui-même très-ancien: auſſi partage-t-il la terre en quatre parties, comme Strabon * aſſure que faiſoient les anciens géographes, & donne-t-il aux Celtes l'occident, aux Indiens l'orient, aux Ethiopiens le midi, & le ſeptentrion aux Scythes. Or cette diviſion de la terre en quatre parties, occupées chacune par un peuple ſeulement, eſt antérieure non ſeulement à Silius Italicus, mais encore à tout autre auteur Latin, qui ſoit venu en entier juſqu'à nous.

* *Lib. I. p. 34.*

D'ailleurs, Scymnus déclare qu'il a parcouru la Grece, la Sicile, la mer Ionienne & Hadriatique, avec les côtes de l'Afrique & de l'Etrurie, & en particulier les parties occidentales de l'Europe; par où les anciens ont toûjous entendu les Gaules & l'Eſpagne. Ce qui ſuppoſe évidemment, que quand Scymnus a placé des Bebryces dans les Gaules, il l'a fait avec connoiſſance de cauſe.

Et qui pouvoit être mieux inſtruit que Scymnus, s'il y avoit des Bebryces dans les Gaules & ailleurs que dans la Bithynie, où D. Vaiſſette & D. Bouquet releguent uniquement cette nation? Nicomede, à qui il dédie ſon ouvrage, étoit roi de Bithynie. Le géographe auroit-il oſé dire à ce prince qu'il y avoit des Bebryces ſi loin de ſes états, ſi le fait n'avoit été conſtant; ſi le ſéjour que cet écrivain avoit fait dans la Bithynie, ne l'avoit mis au fait des colonies que les Bebryces de l'Aſie avoient envoyées dans les Gaules; en un mot, ſi Scymnus n'avoit ſuivi ce peuple dans tous les différens établiſſemens qu'il avoit eus dans l'Aſie & dans l'Europe?

Ajoûtez que Scymnus, en plaçant des Bebryces dans l'ancienne Celtique, a pour garant Eratoſthene, l'homme de l'antiquité qui a mieux connu les Gaules, comme ſon hiſtoire des Galates & le témoignage de Céſar * en font foi. C'eſt-là, ſans doute, qu'il a marqué que de ſon tems il n'y avoit plus de Bebryces ** en Aſie, peut-être parce qu'ils avoient tous paſſé dans les Gaules.

* *Cæſ. de bel. Gal. lib. VI.*

** *Plin. hiſt. lib. V.* §. 33.

(*a*) Voyez *page 45.* où je m'étends beaucoup ſur cet auteur.

(*b*) Il étoit contemporain d'Hérodote, qui écrivoit ſon hiſtoire l'an de Rome 310, comme je le dis ailleurs.

(*c*) Il a fait cinq Livres ſur l'origine des Peuples. Il eſt cité par pluſieurs anciens, mais aucun ne fait connoître ſon âge.

(*d*) Il m'eſt inconnu.

(*e*) Il étoit contemporain d'Alexandre, & un des adulateurs de ce prince, comme Quint-Curce en fait foi.

(*f*) Amiral des armées navales de Ptolémée Philadelphe. Il avoit compoſé un ouvrage ſur les Ports, diviſé en dix Livres.

(*g*) Cet auteur m'eſt inconnu.

(*h*) Je viens de dire qu'il écrivoit l'an 310 de Rome.

Je voudrois bien, pour l'honneur de la patrie, pouvoir admettre avec Dom Rivet * deux Eratoſthenes, un qui *étoit de Cyrene, & qui floriſſoit dès la trente-cinquiéme olympiade, & vécut très-long-tems;* un *autre qui étoit de Marſeille même, ou au moins de cette partie des Gaules à qui l'on donna le nom de Narbonnoiſe, & qui ne parut qu'environ un ſiecle après le premier.* Mais l'Eratoſthene des Gaules eſt une chimere qui n'a nul fondement (*a*); & tout ce qu'on fait pour la réaliſer, ne ſert qu'à la détruire:

* *Hiſt. Litter. t. I. p. 80. & 81.*

(*a*) En effet, l'antiquité n'a connu qu'un ſeul Eratoſthene, auteur de pluſieurs excellens ouvrages, entr'autres de l'hiſtoire des Galates; & cet Eratoſthene étoit de Cyrene « Mais, dit D. Rivet, *Hiſt. Litter. Franc. t. I. p. 81. &c.* » on » peut aſſûrer que cette hiſtoire n'eſt point d'E- » ratoſthene de Cyrene; & un endroit qu'E- » tienne de Byzance en rapporte, nous fournit » le commencement des preuves pour le démon- » trer. En cet endroit, qui a été tiré du ſeptié- » me livre de cete hiſtoire, l'auteur parlant de » Boos-Cephale, dit ſelon Etienne, que ce fut » le lieu du combat entre Pruſias & Attale, l'un » roi de Bithynie, & l'autre de Pergame. Or il » eſt conſtant, par un hiſtorien qui a été des » plus proches de ces tems-là, que ces deux rois » ne ſe firent la guerre que vers la cent-cin- » quante-quatriéme, ou même la cent cinquan- » te-ſixiéme olympiade, & qu'ils conclurent la » paix entr'eux par l'entremiſe des Romains la » ſeconde année de la même olympiade, c'eſt- » à-dire, plus de quarante ans après la mort » d'Eratoſthene de Cyrene: car cet auteur » étant né en la cent vingt-ſixiéme olympiade, » & n'ayant vêcu que quatre-vingts ans, ce qui » eſt encore beaucoup, il mourut vers la fin de » l'olympiade cent quarante-cinquiéme. Il n'eſt » donc pas poſſible qu'il ait parlé d'un fait, qui » n'arriva que pluſieurs années après ſa mort ».

J'avoue qu'Eratoſthene eſt né au commencement de la *cent vingt-ſixiéme olympiade, & qu'il a vécu quatre-vingts* & même quatre-vingts deux ans, ſelon Lucien [*Fabric. Biblioth. Græc. t. II. p. 472.*] & qu'il eſt mort ou la premiere ou la troiſiéme année de la cent quarante-ſixiéme olympiade, & non de la *cent quarante-cinquiéme*, ainſi que le dit D. Rivet. Il eſt vrai auſſi que *Pruſias & Attale, le premier roi de Bithynie, & le ſecond roi de Pergame, ne ſe firent la guerre que vers la cent cinquante-ſixiéme olympiade, & qu'ils conclurent la paix entr'eux par l'entremiſe*, ou plûtot par ordre *des Romains, la ſeconde*, mieux la troiſiéme *année de la même olympiade, c'eſt-à-dire* quelques quarante ans, & non pas *plus de quarante ans après la mort d'Eratoſthene de Cyrene.* Mais cela n'empêche pas qu'Eratoſthene de Cyrene ne ſoit l'auteur de l'hiſtoire des Galates, que toute l'antiquité lui a donnée, & que D. Rivet veut lui ôter; que l'endroit qu'en rapporte Etienne de Byzance ne ſoit de lui; & ainſi qu'il ne fût en vie, lors de la bataille que le roi de Bithynie livra à celui de Pergame.

Pour ſe convaincre de toutes ces vérités, il n'y a qu'à ſuppoſer, ce qui eſt d'ailleurs très-vrai, que l'Attale roi de Pergame, dont il eſt parlé dans le fragment d'Eratoſthene, n'eſt pas celui que D. Rivet & l'Abbé Sevin [*Hiſt. de l'Acad. des Inſcript. tom. XII. part. 2. p. 292.*] ont crû, & que la bataille qui fut donnée à Boos-Cephale n'eſt point non plus celle qu'Attale, II. roi de Pergame, perdit contre Pruſias la premiere ou la ſeconde année de la cent cinquante-ſixiéme olympiade. Il s'agit dans le fragment d'Eratoſthene, d'une bataille qui fut donnée quelque année avant la cent quarantiéme olympiade, c'eſt-à-dire, avant la guerre que les Rhodiens firent aux Byzantins à l'occaſion des droits, qu'ils levoient ſur les marchandiſes qu'on tranſportoit dans le Pont. Achæus & Attale premier roi de Pergame ſoûtenoient la république de Byzance. Pruſias au contraire, en haine des Byzantins, prit parti pour les Rhodiens [*Polyb. lib. IV. p. 315. D.*]. Les ſujets qu'il avoit de ſe déclarer contre les premiers, étoient 1°. qu'au préjudice de ſes intérêts ils avoient mis tout en uſage pour reconcilier Attale avec Achæus; 2°. qu'au lieu d'ériger les ſtatuës qu'ils lui avoient décernées, ils les avoient outragées & ſupprimées; 3°. & enfin qu'ils ſe rendoient exactement tous les ans aux jeux qu'Attale célébroit en l'honneur de Minerve, & ne ſe trouvoient jamais à ceux que lui-même avoit inſtitués en l'honneur d'Eſculape.

Ce petit détail met en évidence, 1°. qu'Attale premier & Pruſias furent toûjours en guerre juſqu'à la cent quarantiéme olympiade. 2°. Que la bataille dont parle Eratoſthene ne peut point avoir été donnée pendant la guerre que les Rhodiens firent aux Byzantins, puiſque Polybe, qui en a décrit juſqu'aux moindres circonſtances, ne fait mention que d'armemens ſur mer, & obſerve que Cavarus, roi des Gaulois établis dans la Thrace, ſe rendit exprès à Byzance, réünit les eſprits, & fit une paix ſolide entre les parties belligérantes. 3°. Que la bataille dont Eratoſthene ſeul nous a conſervé le ſouvenir, a néceſſairement été donnée avant la guerre, que les Byzantins ſoûtinrent contre les Rhodiens; puiſque depuis ce tems-là juſqu'à la mort d'Attale, ce prince fut toûjours au-deſſus de ſes affaires, & que Pruſias ne voulut plus avoir rien à démêler avec lui, à cauſe des alliances qu'il contracta, d'abord avec Achæus, enſuite avec Antiochus, & enfin avec les Ætoliens & les Romains. D'où il eſt aiſé de conclure que le tems, auquel la bataille de Boos-Cephale a été donnée entre Attale & Pruſias, n'empêche pas qu'Eratoſthene de Cyréne ne ſoit le véritable & unique auteur de l'hiſtoire des Galates, que toute l'antiquité lui attribuë; puiſqu'outre qu'il a ſurvêcu à Attale, il n'eſt mort que vingt-un an au moins après la bataille de Boos-Cephale.

ce qui n'empêche pas que l'autorité d'Eratoſtene de Cyrene ne leve toutes les difficultés; puiſqu'à la qualité d'hiſtorien de la Galatie, il joignoit celle d'être habile géographe.

Quoique j'en aie dit, ce ſemble, aſſez pour aſſûrer aux Gaulois les Bebryces, que les anciens ont placés au milieu d'eux, je ne puis paſſer ſous ſilence l'injure qu'on fait à Dion à l'occaſion de ce peuple. « L'autorité de Silius Italicus, dit-on, aura ſuffi à Dion pour mettre, » ſans autre examen, des peuples Bebryces dans les Gaules, & les placer aux environs de Narbonne ». L'eſtime générale que Dion s'eſt acquiſe, & qui s'eſt toûjours ſoûtenuë, s'éleve fortement contre un ſoupçon ſi injuſte. Il ne faut, pour le diſſiper, que remarquer avec Tillemont*, que notre hiſtorien, « avant de commencer ſon hiſtoire, employa dix » ans à ramaſſer les mémoires qui devoient y entrer; qu'il ſe retira exprès pour la compoſer; qu'il n'a fait que paſſer légerement ſur les endroits qu'il n'a pû éclaircir, & qu'il s'étend au contraire ſur tous ceux » dont il étoit bien au fait; qu'il avoit l'eſprit ſi peu porté à la flatterie, » qu'ayant aſſez de matiere de loüer Alexandre, ſous qui il vivoit, il s'eſt » moins étendu ſur lui que ſur les autres empereurs, & peut-être exprès, » afin qu'on ne l'accuſât pas de le flatter; qu'il a rempli pendant long-tems » les premieres charges de l'empire »; qu'il eſt auteur Grec; & que les Grecs, bien-loin de prendre quelque choſe des Latins, ſont toûjours les ſources où les Latins ont coûtume de puiſer; enfin que Dion étoit de Bithynie, qu'il y avoit été élevé, & y eſt mort; & ainſi qu'un hiſtorien ſi exact, ſi éclairé & de ſon caractere, n'étoit pas homme à tranſplanter ſans raiſon dans les Gaules les Bebryces, que D. Vaiſſette & D. Bouquet veulent concentrer dans la Bithynie. Cependant ces deux écrivains ſont très-excuſables : ils ont ignoré qu'autrefois un héros de Phrygie a conduit dans les Gaules une colonie d'Aſiatiques (*a*). C'étoient ſans doute ces Bebryces qui n'étoient plus dans la Bithynie du tems d'Eratoſthene.

* *Hiſt. Imp. t. III. p. 236.*

Je finis en obſervant que c'eſt mal à propos que D. Bouquet ſoûtient qu'on ne connoît point l'âge de Scymnus Chius, puiſque je viens de prouver que ce géographe écrivoit l'an 664 de Rome. Dom Bouquet tient le même langage à l'égard de Marcien d'Héraclée, de Scylax & d'Agathemer : s'il avoit conſulté Fabricius *, il y auroit trouvé que le premier, dans ſes ouvrages, cite Ptolemée, & par conſéquent eſt poſtérieur à Marc Aurele; que le ſecond étoit contemporain ** de Darius fils d'Hyſtaſpe, qui mourut la quatriéme année de la ſoixante-treiziéme

* *Biblioth. Græc. tom. IV. p. 36.*

** *Ibid. p. 31.*

Une autre raiſon encore plus forte que l'hiſtoire des Galates, où eſt rapporté le trait dont nous venons de parler, eſt de la façon d'Eratoſthene de Cyrene, & non d'un Eratoſthene des Gaules forgé à plaiſir; c'eſt que tous les fragmens qu'en rapporte Etienne de Byzance, qui eſt le ſeul Ecrivain de l'antiquité qui cite cette hiſtoire, ont pour objet ou la Galatie, ou les environs de cette province, & par conſéquent les endroits que les Galates fréquentoient, & non pas les Gaulois. A quoi il faut ajoûter que 150 ans après Eratoſthene, Céſar aſſûre que dans le tems qu'il écrivoit, les Gaulois avoient pour maxime de ne point écrire l'hiſtoire de la nation. Ce qui implique contradiction avec l'Eratoſthene des Gaules, qu'on veut introduire ſans aucun fondement.

(*a*) *Gallica qui Phrygium duxit in arva ſenem.* Ovid. de Ponto.

olympiade, quatre cens quatre-vingts cinq ans avant Jeſus-Chriſt; & enfin qu'Agathemer * eſt ſi peu de la derniere antiquité, que de très-habiles gens le mettent au rang des auteurs du quinziéme ſiecle.

* *Biblioth. Græc. p. 38.*

Dom Bouquet encore met Etienne de Byzance ſous l'empire d'Anaſtaſe, qui a regné depuis l'an 491 juſqu'à l'an 518. Mais tout ce qu'il y a de bons critiques conviennent * que Thomas de Pinedo, qui le premier a avancé ce ſentiment, ſe trompe, puiſqu'il a pris les paroles d'Hermolaüs, abbréviateur d'Etienne, pour celles d'Etienne même: d'où ils concluent que ce dernier a précédé néceſſairement Hermolaüs. Et comme il n'eſt nullement vraiſemblable qu'Hermolaüs ſe ſoit aviſé de faire l'abregé d'Etienne du vivant d'Etienne même, & que d'ailleurs Etienne fait mention de Syneſius, ils prétendent avec beaucoup de fondement qu'Etienne a fleuri au commencement du cinquiéme ſiecle.

* *Rickius apud Holſten. in Præf.*

QUATRIEME
DISSERTATION HISTORIQUE.
SI LES GAULOIS ÉTOIENT LES HYPERBORÉENS.

SOMMAIRE.

Expreſſions des anciens qui ont donné lieu de croire que les Gaulois étoient le peuple appellé Hyperboréens. *Cluvier cité à faux. Etranges idées du ſieur Pelloutier. Longue liſte de tous les plus anciens auteurs connus qui renverſent ſes idées. Véritable poſition du pays des Hyperboréens & des monts Riphées. Caracteres, mœurs, maniere & durée de vie des Hyperboréens, toutes choſes contraires au caractere, mœurs, maniere & durée de vie des Gaulois. Preſens que les Hyperboréens envoyoient tous les ans par des vierges à Apollon de Délos. Les Gaules étoient à l'oppoſite du pays des Hyperboréens. Hercule apporta du pays des Hyperboréens dans la Grece le premier plant d'olivier. Les Gaulois n'ont eu des oliviers que ſous l'empire d'Auguſte. Hautes montagnes dans le Nord appellées* Alpes. *Ce qu'il faut penſer de tout ce qu'on a débité des Hyperboréens.*

CE qui donne lieu à cette queſtion, c'eſt premierement ces paroles d'Heraclides (*a*) de Pont qu'on lit dans Plutarque: *Il vint des nouvelles d'Occident, qu'une armée ſortie du pays des Hyperboréens avoit pris*

(*a*) Il étoit diſciple de Platon, & il le fut enſuite d'Ariſtophane, ſelon Dacier. Platon n'avoit que quarante-un ans, à la priſe de Rome. Fabricius, dans ſa *Bibliotheque des Auteurs Grecs, t. 1. p. 331.* le fait diſciple de Didyme, & ne parle point de ſon Traité *de l'Ame*, dans le catalogue qu'il donne de ſes ouvrages.

une ville (*a*) *Grecque, nommée Rome, qui étoit dans cette contrée, près de la grande* (*b*) *mer.* C'eſt en ſecond lieu l'idée chimérique d'un petit nombre de modernes, qui prétendent fauſſement que quelques anciens ont placé les ſources du Danube au pied des monts Riphées. A la tête de ces anciens, ils mettent Pindare, qui, dit-on, dans la troiſiéme de ſes olympiques, écrit que *les Hyperboréens habitoient vers les ſources du Danube, d'où Hercule, fils d'Amphitryon* (*c*), *apporta en Grece du plant d'olivier.* Ils citent enſuite Apollonius * de Rhodes, qui aſſure que *le Danube coule des monts Riphées qui ſont au-delà du vent Borée.* Sur quoi le Scholiaſte nous apprend qu'Apollonius n'a fait que copier Eſchyle, qui avoit dit la même choſe dans ſa tragédie intitulée *Prométhée délié.* C'eſt en troiſiéme lieu qu'on lit dans les écrits de quelques auteurs, que les monts Riphées étoient les montagnes qu'on a depuis appellées *les Alpes.* Le premier eſt un nommé Protarchus, cité par Etienne de Byzance*, qui avance que *les Alpes étoient les monts Riphées.* Le ſecond eſt Poſſidonius, qui d'un côté dans Athenée * dit que *les monts Riphées des anciens étoient les Alpes des modernes ;* & qui de l'autre, cité par le Scholiaſte d'Apollonius, *aſſure que les Hyperboréens exiſtoient, & que leurs terres étoient au pied des Alpes.*

* *Argonaut. l. IV. verſ.* 285.

* *In* Υ'περβόρεοι.

* *Lib. VI. p.*233.

Sur ces autorités, le ſieur Pelloutier (*d*) ſoûtient* qu'*il eſt certain que les monts Riphées des plus anciens auteurs Grecs ſont les Alpes, toûjours couvertes de neiges, & que les Hyperboréens ſont les Celtes, qui demeuroient au-delà de ces montagnes. C'eſt ce que Cluvier,* ajoûte-t-il, *reconnoît & prouve d'une maniere inconteſtable.* Cluvier reconnoît & prouve ſi peu ce que le ſieur Pelloutier avance, qu'il dit manifeſtement le contraire. Car, après avoir rapporté à peu près tous les différens témoignages, qu'il avoit recüeillis des anciens ſur le ſujet dont il s'agit ; « C'eſt ainſi, dit-il, que la poſi-» tion des Hyperboréens, & celle des monts Riphées a varié. D'abord » on a appellé Hyperboréens ceux qui occupoient véritablement à l'ex-» trémité de l'Europe ce coin de terre, qui eſt entre la mer Glaciale » & les monts connus ſous le nom de Riphéens ou d'Obiens, & dont » Hecatée nous a laiſſé l'hiſtoire ; mais ceux qui vinrent enſuite, » n'ayant qu'une notion fort légere de tout cela, ſe figurerent que les » monts Riphées étoient les Alpes, qu'ils ſçavoient être habitées par la » nation des Celtes, qui ſeule s'étendoit juſqu'à l'Océan ſeptentrional ; » & ainſi ils prirent les Celtes pour les Hyperboréens. Quant à Poſſido-» nius, comme il trouva que dans l'antiquité la plus reculée, les monts

* *Hiſt. des Celtes, lib. I. p.* 5.

(*a*) Denys d'Halicarnaſſe, ſur la fin du Liv. I. de ſon Hiſt. croit prouver par le génie, le tour, & les expreſſions de la langue que parloient les Romains, même ſous l'empire d'Auguſte, qu'ils étoient Grecs d'origine, & que le Latin étoit une eſpece de dialecte Eolique. Mais la premiere Differt. prélimin. met en évidence que les Romains devoient à nos ancêtres leur origine, leurs mœurs, leur langue, leurs caracteres, & tout ce qu'ils avoient de commun avec les Grecs.

(*b*) C'eſt la mer Méditerranée, que les Grecs appelloient *la grande Mer*, par oppoſition au Pont-Euxin ; parce qu'ils ne connoiſſoient pas encore l'Océan.

(*c*) C'eſt pour le diſtinguer d'Hercule Tyrien qui étoit plus ancien, & qui avoit une autre origine.

(*d*) Auteur de l'hiſtoire des Celtes, où il fait un pot pourri de tous les anciens peuples de l'Europe, & de quelques autres de l'Aſie, auxquels il donne de ſon autorité privée la même langue, la même religion, les mêmes mœurs, les mêmes coûtumes, & ſoutient qu'il n'y avoit en-tr'eux de différence, que du plus au moins.

Riphées

» Riphées étoient auſſi appellés *Obiens*, & que les Grecs prenoient quelquefois les Alpes pour les monts Riphéens ; du mot *Obiens*, il en fit » celui d'*Olbiens*, qu'il crut avoir été changé enſuite en celui d'*Albiens*, » & enfin en celui d'*Alpiens*, ou *Alpes* » (*a*).

Le ſieur Pelloutier *, non content de citer à faux Cluvier, avance comme une vérité inconteſtable, contre les principes mêmes de Cluvier, « que les plus anciens auteurs s'étoient accordés à dire que les Hyperboréens étoient établis autour des ſources du Danube ; mais que » ceux qui vinrent dans la ſuite jugerent plus à propos de les tranſporter aux extrémités ſeptentrionales de l'Europe, & de mettre en la » place du Danube le Tanaïs, qu'ils faiſoient deſcendre de certains » monts Riphéens, qui ne ſubſiſterent jamais que dans leur imagination ». Et voici comme il prouve ces étonnans paradoxes : « On remarque, dit-» il, cette différence & ce changement des auteurs dans l'ouvrage » d'Etienne de Byzanze, qui, après avoir cité les anciens, cite enſuite » les modernes. Voici ſes paroles : *Hyperborei, gens. Protarchus autem* ſc. » aſſerit, *Alpes Riphæos ſic appellatos eſſe, & omnes ſub Alpinis montibus habitantes Hyperboreos nominari.* C'eſt le ſentiment des plus anciens » auteurs. Celui des géographes poſtérieurs eſt exprimé dans les paroles » qui ſuivent. *Antimachus verò eoſdem cum Arimaſpis eſſe inquit. At Demaſtes in libro de gentibus ſupra Scythas habitare Iſſedones, ſuperiùs verò* » *Arimaſpos ; ſupra Arimaſpos autem Riphæos montes, in quibus Boream* » *flare, nivem vero numquam eos deſerere : ſupra hos autem montes Hyperboreos pertingere uſque ad alterum mare* ».

* *Hiſt. Celt. lib.* p. 4.

Mais dans quel endroit de ce paſſage le ſieur Pelloutier trouve-t-il que Protarque & Antimaque, chacun de ſon côté, expoſent ou ſongent à expoſer, le premier le ſentiment des anciens, & le ſecond celui des modernes, ſur la poſition du pays des Hyperboréens ? Encore ſi Protarque étoit plus ancien qu'Antimaque, pourroit-il peut-être faire ſervir ſon autorité à réaliſer ſa chimere. Mais Protarque eſt poſtérieur à Antimaque de plus d'un ſiecle, puiſqu'il étoit Epicurien, & qu'Epicure n'eſt mort que la ſeconde année de la cent vingt-ſeptiéme olympiade ; au lieu qu'Antimaque floriſſoit dans la quatre-vingt-treiziéme, qu'il étoit prêtre * d'Apollon, ce (*b*) qui eſt important dans l'occaſion dont il s'a-

* *Diod. Sic. l. III.* p. 226.

(*a*) *Ut Hyperboreorum gens, ſic Riphæa juga longè diverſis inter ſe ſitibus ab antiquis ſcriptoribus locata ſunt. Antiquiſſimi mortalium Hyperboreos appellarunt, ex vera fama, eos qui in dicta anguſta regione, inter Oceanum glacialem, & ingentes Riphæos, ſive Obios montes ultimi Europæorum incolebant ; de quibus Hecatæus libros conſcripſit. Poſteriores, fama jam obſcuriore quum id accepiſſent, Riphæos montes crediderunt eſſe ipſa Alpium juga : ſupra quæ unam tantum gentem, ad Oceanum uſque ſeptentrionalem incolere ſciebant, nomine* CELTAS : *quos illi eoſdem eſſe putarunt cum vetuſtiorum Hyperboreis .... Poſidonius vero, quum apud quempiam vetuſtiſſimorum aliud illud legiſſet Riphæorum montium vocabulum* Obii : *Alpes autem quas* τὰ Ἄλπια ὄρη *vocabant Græci, ſciret accipi proRiphæis : ex voce* Ὄϐια *conjecit vocabulum* Ὄλϐια : *quod primùm in* Ἄλϐια, *tandem in* Ἄλπια *mutatum exiſtimavit.* Cluver. Germ. ant. lib. I. p. 9.

(*b*) C'eſt qu'étant conſacré par état au ſervice de ce dieu, il étoit en conſéquence mieux inſtruit de la poſition des peuples, qui étoient attachés à ſon culte ; parce que ces ſortes de circonſtances étoient toujours marquées dans les hymnes, que les prêtres chantoient & compoſoient en l'honneur des dieux qu'ils deſſervoient. Or les Hyperboréens n'étant connus que par la dévotion qu'ils avoient à Apollon, il eſt viſible que les prêtres de ce dieu étoient au fait du pays des Hyperboréens.

* Fabric. Biblioth. Græc. tom. II. l. III. c. 8. p. 208.

git, comme on le verra dans la ſuite; & enfin qu'Antimaque * avoit traité exprès des Hyperboréens dans un écrit intitulé, *des auteurs qui avoient écrit des choſes ſurprenantes.*

Mais pour faire ſentir au ſieur Pelloutier que ſon paradoxe n'eſt fondé ſur rien, je vais faire voir, 1°. que les plus anciens auteurs qui ont parlé des Hyperboréens & des monts Riphées, ſont non ſeulement bien antérieurs à Protarque, mais encore ont placé les Hyperboréens & les monts Riphées aux parties les plus ſeptentrionales de l'Europe; 2°. que de tout tems, il y a eu au voiſinage des monts Riphées des montagnes qui portoient le nom d'Alpes, & que c'eſt ces montagnes que Protarque dit avoir été appellées les monts Riphées, comme ceux qui habitoient au pied de ces Alpes étoient nommés Hyperboréens; 3°. que tout ce que les anciens écrivains ont dit des mœurs, de la religion, de la félicité prétenduë des Hyperboréens, eſt contraire aux mœurs, à la religion, & à la vie dure & inquiete que menoient les Celtes & les Gaulois; 4°. & enfin, que tout ce qu'on a dit des Hyperboréens eſt fabuleux, ſinon (*a*) peut-être leur exiſtence.

* Lib. V. p. 299.

Le premier auteur qui, ſelon Pauſanias *, ait parlé des Hyperboréens, eſt Olen: c'eſt dans une hymne qu'il fit en l'honneur d'Achée, la premiere de toutes les vierges que les Hyperboréens ont députée, pour porter de la part de la nation des préſens au temple qu'Apollon avoit à Delos.

* Idem ibid.

Le ſecond eſt Melanopus * de Cumée, qui compoſa auſſi une hymne pour célébrer Opis (*b*) & Hecaerge (*c*), deux autres vierges que les

(*a*) C'eſt à quoi il faut s'arrêter, & croire que le mot *Hyperboréen* dans ſon origine a été employé, pour déſigner le peuple le plus ſeptentrional des peuples ſeptentrionaux. Entre les anciens & les modernes nul auteur raiſonnable n'a entrepris de fixer le pays de ce peuple unique, excepté l'Abbé Bannier, qui le place dans la Colchide; & il faut avoüer que ſes preuves ſont auſſi claires que celles dont Ménage ſe ſert, pour faire voir qu'*alfana* eſt dérivé d'*equus*. C'eſt dommage qu'entre tant de belles choſes qu'il dit, & qui ne prouvent pas, il en oublie une qui prouveroit au moins un peu; ſçavoir, que les anciens ont placé la Colchide dans le pays des Hyperboréens, ou plûtôt les Hyperboréens dans la Colchide. Car Mela, qu'il ſuit ſans en avertir perſonne, quelque ancien qu'il ſoit à notre égard, eſt récent, & très-récent par rapport aux Grecs, qui ont fixé les Hyperboréens aux extrémités de l'Europe, & ſur les rives de l'Océan ſeptentrional, dont la Colchide eſt à une diſtance infinie. A quoi on peut ajoûter, que la Colchide eſt à l'orient de la Grece, ſans compter que ſon climat n'a aucune proportion avec celui de la contrée, qu'occupoient les Hyperboréens.

Je voudrois encore que M. Bannier prouvât, 1°. comment, poſé ſon ſentiment, les Hyperboréens connoiſſoient les Grecs, par les mains deſquels ils faiſoient paſſer les préſens qu'ils envoyoient à Délos; tandis qu'aucun Grec digne de foi n'a pû connoître les Hyperboréens, quoiqu'il ſoit certain que les Grecs connoiſſoient parfaitement bien les Colchois, comme la fable de la toiſon d'or en fait foi. 2°. *Que le culte d'Apollon paſſa*, ainſi qu'il le dit, *du pays des Hyperboréens à Délos & à Athenes.* 3°. Pourquoi les Hyperboréens de ſa façon traverſoient tant de terres & de mers pour faire parvenir leurs préſens juſqu'à Délos, où ils n'avoient point d'habitude, au lieu d'aller, pour ainſi dire, de plain-pied en Egypte d'où ils étoient originaires, offrir leurs préſens immédiatement à l'Apollon primordial, dont tous les Apollons de la Grece étoient dérivés. 4°. Comment la Colchide, qui eſt à l'orient de la Grece, peut être la région des Hyperboréens, leſquels étoient les plus ſeptentrionaux de tous les peuples. 5°. Pourquoi les Hyperboréens, allant directement dans la Grece, traverſoient la Scythie; bien que la Scythie ſoit bien au de-là de la Colchide, & que la Colchide ſoit ſur le chemin de la Scythie dans la Grece. J'aurois bien d'autres queſtions à faire à l'Abbé Bannier, mais je remets à les propoſer, qu'il ait ſatisfait aux premieres.

(*b*) Elle eſt appellée *Oupis* par Callimaque. *Hym. Del. verſ. 292.*

(*c*) On lit *Argis* ou *Arges* dans Hérodote, qui dit que les deux vierges étoient venuës dans la Grece à la ſuite des Dieux; c'eſt-à-dire d'Apollon, qui de dix-neuf en dix-neuf ans quittoit les Hyperboréens, pour aller faire ſon ſéjour dans

Hyperboréens envoyerent à Delos, à l'exemple & dans les mêmes vûës qu'ils avoient choiſi la premiere.

Le troiſiéme eſt Ariſtée * de Proconneſe, qui, dans un poëme qu'il fit ſur les guerres des Arimaſpes (*a*), s'étendoit ſur les Hyperboréens leurs plus proches voiſins. On ne ſçait point en quel ſiecle ces trois poëtes ont vécu; on peut juger de leur ancienneté par celle du dernier, que Tatien prétend avoir écrit avant Homere. Cependant quelques auteurs * le font contemporain de Cyrus, & le mettent à la premiere année de la cinquante-cinquiéme olympiade (*b*).

* *Lib. V. p.* 299.

* *Fabric. Biblioth. Græc. lib.* I. *cap.* 2. §. 6. *t.* I. *p.* 10.

Le quatriéme, qui devroit être à la tête de tous, puiſque les Marbres d'Oxford le font antérieur à Homere de plus de trente ans, eſt Heſiode. Herodote * aſſure qu'il a parlé des Hyperboréens.

* *Herodot. lib. IV. c.* 32.

Le cinquiéme eſt Abaris. Il étoit prêtre d'Apollon, & faiſoit des hymnes en ſon honneur, entre leſquelles il y en avoit une ſur l'arrivée de ce dieu chez les hyperboréens. Il floriſſoit * vers la troiſiéme olympiade.

* *Fabricius ubi mox ſuprà.*

Le ſixiéme eſt Onamocrite, auteur des Argonautiques, qui portent le nom d'Orphée. Il vivoit * ſous les Piſiſtrates, qui ſe rendirent maîtres d'Athenes au commencement de la cinquante-cinquiéme olympiade, en même tems que Cyrus monta ſur le trône des Medes.

* *Idem ibid. p.* 129.

Le ſeptiéme eſt Pindare, qui, dans ſa troiſiéme ode, dit qu'Hercule *fils d'Amphytrion, porta dans la Grece du plant d'olivier, qu'il avoit pris dans le pays des Hyperboréens, qui habitent derriere les montagnes, d'où ſouffle le glacé Borée.* Ce poëte naquit la premiere année de la ſoixante-cinquiéme olympiade, & la 520 avant Jeſus-Chriſt.

Le huitiéme eſt Hecatée, dont on ne connoît pas autrement l'âge, ſinon qu'Herodote le cite & le réfute aſſez ſouvent.

Le neuviéme eſt Herodote, qui a recueilli dans le quatriéme livre de ſon hiſtoire, quelques traits vraiſemblables des merveilles prodigieuſes qu'on débitoit des Hyperboréens. Il écrivoit, ſelon Pline, l'an de Rome 310, & le premier de la quatre-vingt-quatriéme olympiade.

Le dixiéme eſt Damaſte, cité par Etienne de Byzance dans l'article même, où ce grammairien expoſe les ſentimens d'Antimaque & de Protarque; mais qui eſt plus ancien que l'un & l'autre, puiſqu'on le fait contemporain d'Herodote.

Le onziéme eſt Antimaque, celui-là même qui a donné lieu à M. Pelloutier de s'équivoquer ſi groſſierement.

Le douziéme eſt Callimaque, lequel, dans ſon hymne ſur Delos, parle

la Grece. A ces Hyperboréennes, Hérodote en ajoûte deux autres nommées *Hyperoche* & *Laodice*, qui avoient porté des préſens à Lucine, pour obtenir des couches promptes & heureuſes. *Herodot. lib. IV. c.* 35.

(*a*) Les Arimaſpes n'avoient qu'un œil, ſelon Hérodote. Ils faiſoient la guerre à outrance aux Iſſedons, les Iſſedons aux Scythes, & les Scythes aux Cimmériens. *Herodot. lib. IV. c.* 13.

(*b*) M. Pelloutier dit que cet auteur *vivoit vers la* L. *olympiade*. En effet, Suidas le marque expreſſément. Mais comme il ajoûte qu'il floriſſoit ſous les regnes de Cyrus & de Créſus, & que ces princes n'ont commencé à regner que pluſieurs années après, je ſuis obligé de reculer un peu les tems d'Ariſtée. Quoi qu'il en ſoit, M. Pelloutier a toujours tort de le regarder comme *le premier qui ait parlé des Hyperboréens*. Hiſt. des Celtes, t. I. p. 11.

de la poſition des Hyperboréens, du culte qu'ils rendoient à Apollon, du ſoin qu'ils avoient de lui envoyer les prémices de leurs fruits, des vierges qui avoient été choiſies pour les porter, des jeunes gens qui étoient chargés de conduire ces vierges & de les ramener, de la route que les Hyperboréens faiſoient tenir à ces prémices pour les faire arriver ſûrement à Délos, quand ils ne voulurent plus expoſer leurs vierges aux dangers que quelques-unes avoient déja courus, & enfin des hymnes qu'on chantoit en l'honneur d'Apollon. Il a enſeigné avec ſuccès les belles-lettres à Alexandrie ſous le regne de Ptolomée Philadelphe, vers la cent vingt-quatriéme olympiade.

Le treiziéme eſt Apollonius de Rhodes, d'abord diſciple, & enſuite ennemi mortel de Callimaque; garde de la bibliotheque d'Alexandrie ſous Ptolemée Evergete, qui monta ſur le trône, la premiere année de la 133 olympiade, & la 247 avant Jeſus-Chriſt.

Le quatorziéme eſt Eratoſthene de Cyrene, dont j'ai déja parlé : il eſt né au commencement de la cent vingt-ſixiéme olympiade, & a vécu quatre-vingt ou quatre-vingt-deux ans.

Tous ces auteurs, & pluſieurs autres dont les noms ſe ſont perdus ou m'ont échappé (*a*), ont vécu & écrit avant Protarque, & ont donné à peu près la même poſition aux Hyperboréens : un pareil nombre qui ſont venus depuis (*b*) juſqu'à Poſidonius excluſivement, & ont parlé des Hyperboréens, ſe ſont joints aux premiers, & ont placé comme eux cette nation inconnuë en-delà des monts Riphées ſur les bords, ou au voiſinage de la mer Glaciale, & par-là ont formé une tradition juſqu'au commencement du huitiéme ſiecle de Rome, qu'il n'étoit permis ni d'interrompre, ni d'altérer. Sur quel fondement vient-on nous dire aujourd'hui, que Protarque place les Hyperboréens aux ſources du Danube ? C'eſt, dit-on, que cet auteur aſſure que *les Alpes & les monts Riphées ſont les mêmes montagnes, & que le peuple qui eſt au pied des Alpes eſt celui qui porte le nom d'Hyperboréen.* Mais en quoi ce langage eſt-il contraire à celui qu'ont tenu les écrivains qui ont vécu avant & après Protarque juſqu'à Poſidonius ? Où Protarque dit-il que les Hyperboréens font leur ſéjour dans le pays où le Danube prend ſa ſource ? D'ailleurs, n'y a-t-il pas des Alpes au fond du Septentrion, contiguës aux monts Riphées, au voiſinage de la mer Morte & Hyperboréenne, & à pluſieurs centaines de lieuës de la ſource, du cours & de l'embouchure du Danube ? Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire les Argonautiques, qui portent le nom d'Orphée, & qui ſont d'Onomacrite Athénien. Cet auteur, qui vivoit près de trois cens ans avant Protarque, après avoir conduit les Argonautes dans le pays des Hyperboréens, les fait entrer immédiatement après dans celui des Cimmériens, qui ſont, dit-il, con-

(*a*) Entr'autres le célebre poëte Eſchyle, qui étoit né la premiere année de la LXIII. olympiade.

(*b*) Ils ſont en grand nombre ; voici les noms de ceux qui ſe préſentent à ma mémoire, ſans garder l'ordre des tems où ils ont vécu, Ciceron, Strabon, Diodore de Sicile, Pauſanias, Mela, Pline, Solin, Plutarque, Elien, S. Clément d'Alexandrie, S. Cyrille d'Alexandrie, Jamblique, Porphyre, Virgile, Servius, Catulle, Claudien, Ptolémée, Feſtus, &c.

damnés à ne voir jamais la clarté du Soleil, parce que d'un côté les monts Riphées & Calpiens qu'ils ont au levant, & de l'autre le mont Phlegre, qui eſt au midi, comme les Alpes qu'ils ont au couchant, leur dérobent toute la lumiere qu'ils pourroient recevoir de cet aſtre ; & par-là, ils ſont toûjours dans les ténebres (*a*).

Mais d'où vient, dira-t-on, que Pindare & Apollonius mettent les Hyperboréens aux ſources du Danube? Je réponds que c'eſt mal-à-propos qu'on leur attribuë cette penſée, puiſque la ſuite ſeule du texte fait voir que de leur tems le Grec πήγη ne ſignifioit pas *ſource*, mais *les eaux*, *le lit*, ou *l'embouchure* d'un fleuve, d'une riviere. Que ſi, contre les loix de la vérité & la force de l'évidence, on s'obſtine à prendre ce terme dans l'acception que l'ont employée les Grecs poſterieurs, je ſoûtiens, en permettant à chacun d'abonder en ſon ſens, d'errer même, qu'il n'eſt point ſurprenant que ces auteurs ayent confondu l'embouchure avec la ſource du Danube, & qu'ils ayent mis l'un pour l'autre, parce que ni eux, ni les Grecs de leur tems, ni aucun de ceux qui ſont venus plus de cent cinquante ans après, n'a eu la plus petite connoiſſance des pays qui ſont au nord & à l'occident de la Grece, & en particulier de la Germanie & des Gaules. Ce qui eſt ſi conſtamment vrai, que les Gaulois, l'année même qu'ils allerent attaquer les Romains dans Rome, n'étoient connus ni des Romains ni des Grecs. Je l'ai déja démontré des Romains. Heraclide, que le ſieur Pelloutier nous oppoſe, eſt garant de la même vérité à l'égard des derniers ; car, voulant marquer la priſe de Rome, & ne ſçachant pas le nom du peuple qui l'avoit emportée, il lui a donné celui d'Hyperboréen : ce qui nous aide à entendre le langage des Grecs de ce tems-là, à quoi peut-être perſonne n'a fait encore attention ; ſçavoir, que dans les écrits des Grecs, du tems dont nous parlons, le terme d'*Hyperboréen* eſt ſynonyme de celui d'*inconnu* (*b*).

Cette obſervation a bien plus de lieu à l'égard de Pindare, qu'à l'égard des Grecs, qui ont écrit pendant les cent cinquante premieres années poſtérieures à ce poëte : car, outre que les peuples qui habitoient autour des ſources du Danube lui étoient perſonnellement inconnus, ce qu'il dit des Hyperboréens met en évidence qu'il parle d'un peuple qui étoit ſitué au nord de la Grece. En effet, il marque d'abord que ce peuple habitoit une contrée, qui étoit derriere les montagnes d'où ſoufflent les aquilons glacés (*c*). Il dit enſuite qu'Hercule le Thébain porta dans la Grece, du pays des Hyperboréens, l'olivier qu'elle ne con-

(*a*) Οἱ ῥά τεμοῦνοι
Αἴγλης ἄμμοροί εἰσι πυριβόμϐ ἠελίοιο
Εὖν μὲν γὰρ Ρίπαιον ὄρος, καὶ Κάλπιος αὐχὴν
Ἀντολίας εἴργουσ᾽, ἐπικέκλιται δὲ πελώρη
Ἄσσον ἐπισκιάζουσα μεσημβριὸν ἠέρα φλέγρη.
Δείελον ἂν κρύπτουσι φάος· τ᾽ ἀνυωκέες Ἄλπεις
Κείνοισι μερόπεσσιν· ἀχλὺς δ᾽ ἐπικέκλιται αἰεί.
Onomacr. Argon.

(*b*) Ptolémée qui vivoit dans le bas empire, met au nombre des terres inconnuës celle des Hyperboréens. Ainſi le mot *Hyperboréen* ne ſe dit pas, ainſi que l'avance l'Abbé Bannier, d'un peuple ou d'une terre, qui eſt au nord d'un autre : mais d'un peuple ou d'une terre, qui étoit au nord de la Grece, & dès-là inconnuë aux Grecs.

(*c*) Πνοιᾶς ὄπισθεν βορέα ψυχροῦ.

noiſſoit pas. Enfin il ajoûte, que les Hyperboréens faiſoient leur ſéjour dans une région, *où l'on ne pouvoit aller ni par terre ni par mer* *. Toutes circonſtances, qui caractériſent les Hyperboréens dont les anciens ont tant parlé, & qui ne ſçauroient convenir aux Celtes des Gaules & de la Germanie ; puiſque ni les uns ni les autres ne ſont au nord de la Grece ; que les uns & les autres n'ont connu l'olivier que dans le ſiecle d'Auguſte ; & enfin qu'en tout tems on a pû arriver par terre & par mer au pays de ces occidentaux. A quoi il faut ajoûter ce que diſoit Hecatée, cité par Diodore de Sicile *, que la région des Hyperboréens étoit à l'oppoſite de celle des Celtes : poſition, qui fait voir évidemment, que les auteurs les plus anciens ont fait des Hyperboréens & des Celtes deux peuples différens.

* *Ode Pythy. x. verſ. 47.*

* *Lib. II. p. 130.*

Mais afin que M. Pelloutier ne puiſſe pas m'objecter que je fais violence au texte de Pindare, & que ce n'eſt que par induction que je démontre que ce poëte eſt, ou doit être de mon ſentiment ; qu'il prenne en main lui-même la troiſiéme ode olympique de Pindare, qu'il reliſe l'endroit où il lui fait dire, que *les Hyperboréens habitoient vers les ſources du Danube, d'où Hercule apporta du plant d'olivier dans la Grece ;* & qu'il examine s'il n'y a pas plûtôt que *les Hyperboréens* faiſoient leur ſéjour dans une région qui étoit ſur les bords *des eaux* du Danube. Et pour ſe convaincre que le Grec παγᾶν lui a fait illuſion, il n'a qu'à lire quelques lignes plus bas par quel hazard Hercule fit la découverte de l'olivier ; & il y trouvera que *ce Dieu étant à la pourſuite de la Biche qui avoit des cornes d'or, paſſa de l'Arcadie dans l'Iſtrie, c'eſt-à-dire la Scythie ; & après avoir traverſé les montagnes, au-delà deſquelles l'aquilon ne ſouffle jamais, il ſe trouva tout-à-coup dans un climat nouveau. Et jettant les yeux de toutes parts, il vit la terre couverte d'oliviers, dont il voulut avoir du plant, pour en orner le cirque deſtiné à la célébration des jeux Olympiques.*

M. Pelloutier dira-t-il à préſent, que Pindare a placé les Hyperboréens dans une contrée qui eſt au voiſinage des ſources du Danube, tandis que ce grand poëte les met dans une partie de la Scythie qu'il appelle *Iſtrie*, non ſeulement à cauſe du Danube qui l'arroſe, mais encore parce que ce fleuve ſe décharge là dans le Pont-Euxin ?

A quelque point d'évidence que ſoient portées ces vérités, elles reçoivent un nouveau jour de la deſcription, que les plus anciens écrivains ont laiſſée des mœurs, de la félicité & de la religion des Hyperboréens ; & à cet égard, je n'ai garde de raſſembler ici tout ce qu'on trouve dans l'antiquité ſur ce ſujet ; je paſſerois les bornes que je me ſuis preſcrites : je m'attacherai ſeulement à mettre ſous les yeux du ſieur Pelloutier quelques traits marqués, qui, en les lui deſſillant, le convaincront certainement que les Hyperboréens étoient toute une autre ſorte de gens que les Celtes.

Les Hyperboréens * ne faiſoient la guerre ni entre eux ni à leurs voiſins. Ils habitoient immédiatement ſous le pole, dans un climat non ſeulement tempéré, mais délicieux. Leurs terres étoient ſi fertiles, qu'on y

* *Herodot. lib. IV. c. 13.*

ſemoit le matin(*a*), on y coupoit la moiſſon à midi, & le ſoir on s'occupoit à la porter dans le grainier. Ce peuple reſpiroit en tout tems un air pur & tempéré. Les particuliers vivoient mille ans, & ils ne mouroient que quand ils étoient las de vivre : ils couloient leurs jours dans la paix & dans l'abondance, ſans être jamais troublés, ni par les maladies, ni par les chagrins, ni par la diſcorde. Ils n'avoient que les boſquets & les forêts pour domicile : leurs plaiſirs n'étoient interrompus que par le culte qu'ils rendoient aux Dieux, & en particulier à Apollon (*b*) Hyperboréen. D'abord ils envoyoient immédiatement au temple que ce Dieu avoit à Delos, les prémices de leurs fruits, par des vierges qu'ils mettoient ſous la conduite de quelques jeunes gens, ſur la ſageſſe & la fidélité deſquels ils pouvoient compter. Mais les droits de l'hoſpitalité ayant été violés à l'égard des uns & des autres, les Hyperboréens ſe contenterent, ſelon Callimaque *, de remettre leurs preſens entre les mains des Pelaſges de Dodone, qui, à travers les montagnes, les portoient dans la Mélide, d'où ils paſſoient par mer en Eubée dans l'heureuſe terre des Abantes ; & de l'Eubée, ils arrivoient ſans peine à Delos.

* *Callim. hymn. Del. verſ. 283.*

Pauſanias * fait tenir une autre route aux preſens que les Hyperboréens deſtinoient tous les ans à Apollon. « Ce Dieu, dit-il, a un temple » à Praſies (*c*), où l'on tient que les Hyperboréens envoient tous les » ans leurs offrandes. Ils les donnent aux Arimaſpes, les Arimaſpes aux » Iſſedons, les Iſſedons aux Scythes, qui les portent à Sinope, & les » confient à des Grecs, qui ſe chargent de les remettre à Praſies, d'où » les habitans du lieu ont ſoin de les envoyer à Délos ».

* *Lib. I. p. 59.*

Mais en voilà aſſez pour convaincre toute perſonne qui n'eſt point livrée à ſes préjugés, qu'un peuple qui étoit perpendiculairement ſous le pole ; qui occupoit des terres où couloit le lait & le miel ; qui, en aucun tems, n'avoit guerre ni en-dedans ni au-dehors ; qui ne ſortoit jamais de ſes états ; qui étoit ſi éloigné de la Grece ; qui y envoyoit régulierement tous les ans des perſonnes, ou des preſens de ſa part, pluſieurs ſiecles avant que les Celtes fuſſent connus ; qui faiſoit tenir à ces perſonnes & à ces preſens des chemins autres, que ceux qui conduiſent des Gaules & de la Germanie dans la Grece ; qui joüiſſoit d'une vie ſi longue & ſi heureuſe ; qui étoit ſi attaché au culte d'Apollon (*d*) : qu'un tel peuple, dis-je, n'étoit ni ne pouvoit être les Celtes.

(*a*) C'eſt-à-dire, que les Hyperboréens jouiſſant alternativement d'un jour & d'une nuit de ſix mois, ils ſemoient quand le ſoleil montoit ſur leur horiſon, faiſoient la moiſſon trois mois après, & cueilloient les fruits quand le ſoleil commençoit à ſe rapprocher de l'horiſon.

(*b*) Cicéron compte quatre Apollons, & dit que le troiſiéme des quatre étoit Apollon Hyperboréen, qui avoit pour pere le troiſiéme Jupiter, & Latone pour mere, laquelle étoit Hyperboréenne, au rapport de Diodore de Sicile. *Cic. de nat. Deor. lib. III.*

(*c*) C'étoit un bourg de l'Attique, où les préſens des Hyperboréens arrivoient enveloppés dans des bottes de paille de froment, pour les dérober aux regards des profanes. Il y avoit dans le Péloponeſe une ville du nom de *Praſies*, qui appartenoit aux Lacédémoniens, & avoit un port ſur la mer, ou le golfe d'Argos. *Pauſan. lib. III. p. 209.*

(*d*) Le ſeul attachement que les Hyperboréens avoient pour l'Apollon de leur nation, auroit dû ouvrir les yeux au Sieur Pelloutier, & l'empêcher de dire & de penſer, que les *Hyperboréens* des anciens *étoient Celtes*, puiſque ces derniers n'ont connu aucun des Apollons que la fable a inventés, que depuis qu'ils ſont ſortis des Gaules ſous la conduite de Belloveſe, & cette ſortie eſt poſtérieure à Homere & à Héſiode, qui ont parlé des Hyperboréens.

Mais les Hyperboréens, tels que les repréſentoient les anciens, exiſtoient-ils véritablement ? C'eſt ce que je nie d'après Herodote *. Je ne prétends pourtant pas nier qu'il n'y ait eu un peuple qui a porté le nom d'Hyperboréen, & qui, du fond du ſeptentrion, a envoyé pendant pluſieurs années les prémices de ſes fruits au temple qu'Apollon avoit dans l'iſle de Delos. C'eſt un fait atteſté par trop d'auteurs pour pouvoir être révoqué en doute : mais je ne puis me perſuader qu'entre la mer Glaciale d'un côté, & les monts Riphées de l'autre ; c'eſt-à-dire, entre deux termes ſi voiſins, qui étoient l'un & l'autre la région, le ſiége & la ſource des aquilons, des glaces & des frimats qui ſe répandoient dans toutes les mers & les continens du monde, il y ait eu un coin, une liſiere de terre, où les Hyperboréens de la façon des anciens reſpiroient un air délicieuſement tempéré, & vivoient mille ans & plus dans une paix inaltérable de corps & d'eſprit. Voilà ce que je ne crois pas, & ce qu'Herodote n'a pas cru non plus. La raiſon qu'il en donne eſt également ſimple & ſolide, quoiqu'elle n'ait pas paru telle à Eratoſthene entre les anciens, & à l'Abbé Bannier entre les modernes(*a*) ; *c'eſt*, diſoit Herodote, *que s'il y a des Hyperboréens, il y a auſſi des Hypernotiens.*

* *Herodot. lib. IV. c. 36.*

Pétition de principe, dit ici M. l'Abbé Bannier *; *& il n'eſt pas néceſſaire de faire voir la fauſſeté de cette preuve.* Mais où cet académicien a-t-il trouvé qu'Herodote donne en preuve de la non exiſtence des Hyperboréens la non exiſtence des Hypernotiens ? *Eratoſthene*, continuë l'Abbé Bannier, *ſe moque agréablement du ſophiſme d'Herodote ; & il dit que cet argument reſſemble à celui qui diroit, qu'il n'y a point de gens qui ſe réjoüiſſent du mal d'autrui, parce qu'il n'y a perſonne qui ſe réjoüiſſe du bien qui arrive aux autres.* Ce n'eſt point non plus un ſophiſme qu'emploie ici Herodote : mais il réduit à l'abſurde le ſentiment de ceux qui vouloient, qu'il y eût un petit paradis terreſtre entre les monts Riphées & la mer Glaciale, où le peuple qui l'occupoit, & qu'on appelloit Hyperboréen, joüiſſoit d'un air ſi doux, ſi unique, qu'il n'éprouvoit aucun des maux auxquels l'humanité eſt ſujette ; & inféroit de là que les auteurs de ce ſentiment ſuppoſoient ſans s'en appercevoir, & contre la certitude où ils étoient avec tout le monde du contraire, qu'il y avoit ſous la ligne des Hypernotiens, qui faiſoient paroli avec les Hyperboréens.

* *Mem. de l'Acad. des Inſcript. t. VII. p. 129.*

C'eſt tout ce qu'Herodote a dit & a voulu dire ; & c'eſt ſans fondement que Strabon trouve à redire, que ce pere de l'hiſtoire *ait cru que les Hyperboréens étoient un peuple qui ne ſentoit pas le vent de Borée* (*b*) ; puiſqu'outre qu'Herodote ne témoigne nulle part qu'il fût dans cette créance, il marque expreſſément qu'*il ne peut rien dire d'aſſuré des Hyperboréens, puiſqu'entre tous les peuples ſeptentrionaux, il n'eſt que les ſeuls Iſſedons qui en parlent, & que ce qu'ils diſent n'eſt rien* (*c*).

(*a*) On doit mettre à la tête de ces derniers le célebre Spanheim, qui dans ſes notes ſur Callimaque, *tom. II. p. 489.* dit que Strabon a eu raiſon de relever Hérodote, ſur ce qu'il nioit l'exiſtence des Hyperboréens.

(*b*) Τοῦ Ἡροδότου τοῦτ' ἐχρῆν αἰτιᾶσθαι ὅτι τοὺς Ὑπερβορέους τούτους ὑπέλαβε λέγεσθαι, παρ' οἷς ὁ Βορέας οὐ πνεῖ. *Strab. lib. I. p. 62.*

(*c*) Ὡς δὴ ἐγὼ δοκέω, οὐδ' οὗτοι λέγουσι οὐδέν. *Herodot. lib. 4. c. 32.*

Mais

Mais de quoi s'aviſe Strabon, & l'Abbé Bannier * d'après lui, de blâmer Herodote d'avoir cru que le vent de nord ne ſe faiſoit pas ſentir aux Hyperboréens; puiſqu'il n'y a nul lieu de douter qu'une des principales raiſons, qu'il avoit de tourner en ridicule le ſentiment de ceux qui vouloient faire accroire tout ce qu'ils avançoient des Hyperboréens, étoit que ces auteurs fabuleux poſoient pour principe, que le pays des Hyperboréens n'étoit *expoſé à aucune ſorte de vent* Νηνέμους, ſelon Orphée, dans ſon poëme des Argonautes; ou *à couvert de tout ſouffle de vent qui pouvoit incommoder les habitans*, ſelon Pline, *omni afflatu noxio carens**; ou *derriere le ſouffle glacé de Borée*, πνοιᾶς ὄπιθεν βορέα ψυχρῦ, ſelon Pindare **; ou *au-delà du vent du nord*, ὑπὲρ τὸν ἄνεμον τὸν Βορέαν, ſelon Olen cité par Pauſanias †; ou *au-deſſus du vent de l'aquilon*, καθύπερθε Βορέαο, ainſi que dit Callimaque *: toutes expreſſions qui reviennent aux deux premieres. Or comme Herodote ſçavoit, auſſi-bien que Strabon & l'Abbé Bannier, que *tous les peuples, dans quelques lieux qu'ils ſoient, ne pouvoient pas manquer de ſentir le vent qui ſouffle de leur climat*, & que *tous les peuples qui étoient ſitués dans notre continent, devoient ſentir ou le vent de nord, qui vient du pole Boréal, ou le vent du midi, qui vient de l'équateur;* il a eu l'art d'oppoſer phantôme à phantôme, & de faire évanoüir celui des Hyperboréens par celui des Hypernotiens.

* *Mem. de l'Acad. des Inſcript. t. VII. p.* 129.

* *Plin. lib. IV.* §. 26.

** *Olymp. od. III.*

† *Pauſan. lib. V. p.* 299.

* *Callimac. hym. Del. verſ.* 281.

Mais Herodote n'eſt pas le ſeul, qui a traité de fables la plûpart des choſes qu'on débitoit des Hyperboréens: Pline, en diſant qu'il n'eſt point permis de nier leur exiſtence, les qualifie de *peuple célebre par les fabuleuſes merveilles* (*a*), dont on relevoit leur vie: Plutarque, après avoir rapporté le paſſage où Heraclide, parlant de la priſe de Rome par les Gaulois, affecte de qualifier ces derniers d'Hyperboréens, dit que *cet auteur, hyperbolique dans ſes diſcours, n'a pû s'empêcher de mêler le menſonge avec la vérité* (*b*): enfin Strabon, que nous venons de voir fortement declaré pour l'exiſtence des Hyperboréens, n'a jamais pû ni en découvrir ni en aſſigner la poſition; bien plus, cet ancien excellent géographe, après avoir dit qu'on n'a aucune connoiſſance des peuples & des terres qui s'étendent depuis la rive ultérieure de l'Elbe juſqu'à l'Océan ſeptentrional, ajoûte que c'eſt l'*ignorance profonde où l'on étoit à cet égard, qui avoit enhardi les faiſeurs de romans de placer en ces lieux les monts Riphées & les Hyperboréens* (*c*).

Que le ſieur Pelloutier prononce à préſent entre lui-même & les anciens, & décide s'il eſt auſſi *certain* qu'il lui plaît de le dire, *que les monts Riphées des plus anciens auteurs Grecs, ſont les Alpes toûjours couvertes de neige, & que les Hyperboréens ſont les Celtes, qui demeuroient au-delà de ces montagnes.*

(*a*) *Fabuloſis celebrata miraculis.* Plin. lib. IV. §. 26.

(*b*) Μυθώδη καὶ πλασματίαν ὄντα τὸν Ἡρακλείδην ἀληθεῖ λόγῳ τῷ περὶ τῆς ἁλώσεως ἐπικομπάσαι τοὺς Ὑπερβορέους. *Plut. in Camil. p.* 140.

(*c*) Οἱ τὰ Ῥιπαῖα ὄρη, καὶ τοὺς Ὑπερβορείους μυθοποιοῦντες λόγου ἠξίωνται. *Strab. lib. VII. p.* 295.

CINQUIEME DISSERTATION HISTORIQUE.

§. I.

Si les GERMAINS *étoient vraîment* CELTES, *& en quel ſens.*

SOMMAIRE.

LEs écrivains d'Allemagne diſputent depuis long-tems aux François la gloire d'être les deſcendans des Celtes ou Gaulois ſi célebres dans l'hiſtoire. Ils prétendent que les Celtes & la Celtique étoient au-delà du Rhin. Injures dont ils accablent les François. Excès ridicules où ils donnent. Céſar eſt le premier auteur qui ait parlé des Germains, & le premier Romain qui ait pénétré dans la Germanie. Le nom de Germains étoit encore nouveau plus de cent ans après Céſar. Sous Auguſte & Tibere, on ne connoiſſoit de la Germanie, que la partie qui eſt en-deçà de l'Elbe. Il s'en falloit de beaucoup que la Germanie fût connuë à la mort de Pline le naturaliſte, & même au tems de Tacite. Les Grecs n'ont connu les Germains que par le canal des Romains. Nul auteur Latin n'a traité les Germains de Celtes. La véritable Celtique étoit entre les Alpes & les Pyrénées. Les peuples d'en-delà du Rhin déſignés ſous Marc Aurele par le nom de barbares, *c'eſt-à-dire,* d'inconnus. *Paſſage de Diodore de Sicile mal entendu par les écrivains d'Allemagne. Ce paſſage eſt corrompu, & néanmoins il fait connoître que Diodore étoit au fait de la poſition de la Celtique. De tout tems les Romains ont donné invariablement aux peuples d'en-deçà du Rhin le nom de Gaulois. Les anciens Grecs ont donné le nom de Celtes aux peuples d'en-deçà & d'au-delà du Rhin. En quel tems le nom de Galate a été en uſage. A quel peuple il a été affecté. Des trois peuples des Gaules, il n'y a eu juſqu'à Céſar que les Celtes ſeuls qui ayent été connus. Cependant tous les peuples des Gaules étoient compris par les Romains ſous le nom de Gaulois, & par les Grecs ſous celui de Celtes. Conformité de mœurs entre les anciens Gaulois & les anciens Grecs. Abus que les Romains ont fait depuis Ceſar du nom de Gaulois. Uniformité des Grecs à l'égard des Germains & des Gaulois. Tems auquel les Grecs poſtérieurs ont réſervé aux Germains le nom de Celtes, & celui de Galates aux Gaulois. Dans quelles vûës. Le nom de Galates n'a pas été formé ſur celui de* Galli. *Origines fauſſes de ce mot. C'eſt un nom Celtique dont on ne connoît pas la ſignification.*

QUAND j'ai fait ma ſeconde Diſſertation, & qu'uniquement attentif à établir une vérité qui me paroiſſoit évidente, j'ai prouvé, ce ſemble, manifeſtement que tous les peuples que les anciens traitoient de Celtiques, étoient originaires des Gaules, & que la véritable Celtique,

depuis ſon commencement juſques vers le milieu du ſiecle d'Auguſte, a été renfermée dans cette étenduë de pays qui étoit entre la Seine & la Garonne : j'avois perdu de vûë le différend qui dure depuis ſi longtems entre les François & les Allemans. Ces deux peuples prétendent être, à l'excluſion les uns des autres, les véritables deſcendans des Gaulois qui ont paſſé les Alpes & le Rhin, ont pris Rome (*a*), ſe ſont établis en Italie, dans l'Illyrie & dans la Germanie, ont ravagé la Grece, ſaccagé la Macédoine, conquis une partie de la Thrace, & formé dans l'Aſie mineure un empire, qui tiroit des tributs de tout ce qui eſt en-deçà du mont Taurus.

J'ignore qui a ſuſcité ou commencé la diſpute ; je ſçais ſeulement que Bodin (*b*) ſe plaint que déja de ſon tems, les écrivains d'Allemagne, non contens de ſoûtenir que les Gaulois n'avoient jamais été compris dans le nombre des peuples Celtiques, ſe répandoient encore contre eux en des torrens d'invectives (*c*). Quoiqu'il y ait de l'indécence dans cette maniere d'écrire & de défendre ſes ſentimens, les auteurs poſtérieurs à ceux dont parle Bodin, ſe ſont rendu ſi familieres les expreſſions de ceux qui les ont précédés, qu'ils les emploient encore tous les jours. Ainſi, non ſeulement ils prétendent que les noms de *Celtes* & de *Gaulois* étoient employés indifféremment par les anciens pour déſigner les Germains (*d*) ; que les Grecs & les Romains s'étoient donné le mot à l'égard des peuples que les premiers appelloient *Celtes*, & les ſeconds *Gaulois ;* & qu'ils étoient convenus enſemble que par ces différentes dénominations, les uns & les autres entendroient uniquement les Germains (*e*) ; que la Gaule Ciſalpine a moins été conquiſe & formée par les Gaulois d'en-deçà du Rhin, que par les Gaulois d'au-delà de ce fleuve (*f*) ; que les Gaulois que Ceſar ſubjugua, n'étoient point les deſcendans de ceux qui trois cens ans auparavant étoient ſortis de leurs foyers, & s'étoient repandus de tous côtés, en Italie, dans la Germanie, dans la Grece & dans

(*a*) Pour confondre à jamais les écrivains, qui tiennent un ſemblable langage, il ſuffit de les renvoyer à Ciceron, qui ayant à défendre M. Fonteïus des horribles concuſſions, qu'il avoit faites dans les Gaules, dit que les Gaulois qui avoient pris Rome, aſſiégé le capitole & le temple de Delphes, & fait les conquêtes éclatantes que les Allemans revendiquent aux Germains, étoient les Gaulois mêmes, chez leſquels Fonteïus avoit été envoyé en qualité de Préteur ; qui étoient au voiſinage de Marſeille & de Narbonne ; deſquels Fonteïus avoit extorqué des ſommes immenſes, pour l'entretien de la guerre que les Romains faiſoient alors en Eſpagne ; que Pompée venoit de punir en confiſquant une partie de leur territoire ; qui juſques-là avoient été en guerre avec les Romains ; qui offroient en ſacrifice des victimes humaines, & dont la religion conſiſtoit à combattre celle des autres peuples [*Cic. pro M. Fonteïo*]. Ces traits ſont ſi particuliers aux Gaulois, qu'ils ne ſçauroient convenir à d'autre nation. Sans compter que les Germains n'étoient point encore connus, & en quelque ſorte n'exiſtoient point.

(*b*) Ecrivain célebre, qui écrivoit vers le milieu du ſeiziéme ſiecle.

(*c*) *Sane Peutingerus & Nuenarius (alios omitto) cum ſibi Celticum nomen à majoribus noſtris adimerent, Galliam triumphis omnibus ſpoliatam, etiam verborum contumelia, quoad ejus fieri potuit, lacerarunt.* Bodin. Meth. ad fac. hiſt. p. 416. Pariſ. 1566. in-4°.

(*d*) *CELTARUM & GALLORUM vocabula promiſcui Græcis uſus fuere. POLYBIUS, STRABO, APPIANUS, innumeris locis nunc* Κελτοὺς *nunc* Γαλάτας *eamdem nationem vocarunt.* Spener notit. Germ. Halæ Magdeb. 1727. in-4°. p. 124.

(*e*) *Vides quos CELTAS Græci vocarunt, Romani GALLOS adpellarunt ; ex utrorumque mente notatis GERMANIS.* Ibid. p. 123.

(*f*) *Provoco primum ad CISALPINAM GALLIAM, quæ ſi multa largior, non tam à Gallis Ciſrhenanis, quam præcipue etiam à Tranſrhenanis primo pueraſcentis adhuc Romæ ævo inſeſſa eſt.* Ibid. p. 44.

l'Aſie (*a*) ; & que les noms de Belloveſe, de Sigoveſe, d'Elitovius, de Brennus, de Belgius, de Britomare & de Viridomare, étoient Germains, auſſi-bien que les princes & les généraux qui les portoient (*b*) : mais encore ils traitent d'*impudens* ceux qui oſent avancer que les Germains n'étoient pas vraîment Celtes (*c*), étant d'ailleurs certain, ſelon eux, que les Gaulois, dont les François ſont gloire de deſcendre, n'étoient que de miſérables eſclaves & de lâches fainéans ; au lieu que les Germains étoient une nation belliqueuſe, qui a toûjours combattu pour la liberté & ne l'a jamais perduë (*d*).

À Dieu ne plaiſe que je ſonge à uſer de récrimination, ou même à rendre le paroli aux écrivains d'Allemagne. J'eſtime les Germains, j'honore les Allemans; mais à dire le vrai, il me ſemble, que je rêve, quand j'entens dire ſérieuſement à des gens d'ailleurs ſçavans, & ce ſemble d'aſſez bon ſens, que l'anciennne, l'unique & véritable Celtique, que Strabon *, Diodore de Sicile **, Appien ***, & généralement tous les anciens, ſans exception, placent dans la Narbonnoiſe, au voiſinage de Marſeille & au pied des Pyrénées, étoit dans la Germanie : que ceux du Berry, les Arvernes, les Senonois, les Eduens, ceux du Charolois, les Carnutes, les Cénomans, les Boïens, les Lingonois, & les Tectoſages, qui ont inondé, les uns toute l'Italie juſqu'à la mer Ionienne, & les autres toute la Germanie juſqu'à l'Océan ſeptentrional, étoient des Gaulois d'en-delà du Rhin. Quoi ! les Romains & les Grecs, dont les uns dès le ſecond & le quatriéme ſiecle de Rome, & les autres dès le cinquiéme, ont preſque toûjours eu à faire avec les Gaulois, ont ſoûtenu tant de guerres ſanglantes contre eux, ont fait tant de ligues & de traités enſemble, & nous ont appris des Gaulois tout ce que nous ſçavons de leur origine, de leur religion, de leurs dieux, de leurs guerres, de leurs mœurs, de leurs coûtumes, de leur nourriture, de leur boiſſon, de leurs vêtemens, de leur eſprit, de leurs ſciences, de leurs arts, de leurs manieres, de leur langue, de leurs forces, de leur intrépidité, de leur paſſion pour les armes ; tandis qu'ils n'ont pû parvenir à connoître le ſimple nom de Germains que plus de trois ſiecles après ! Quoi, dis-je ! les Grecs & les Romains nous ont donné les Gaulois avec ceux qui les commandoient pour des Germains ? La Germanie aura envoyé hors de ſon ſein une infinité de colonies, aura fait des conquêtes, aura eu des guerriers & des héros dans un tems qu'elle étoit deſerte (*e*), & qu'elle n'avoit d'habi-

* *Lib. IV. p. 189.*

** *Lib. V. p. 308.*

*** *Hiſpan. p. 255.* *Civil. lib. III. p. 588.* *Civil. lib. IV. p. 590.*

(*a*) *Videturne improbabile, Ciſrhenanos illos, qui apud Cæſarem* ſæpenumero ſeſe cum Germanis congreſſos *prædicarunt*, ne vultum quidem atque aciem oculorum ferre potuiſſe, *fuiſſe eoſdem qui trecentos annos ante quoquo verſus maximos exercitus in celeberrimas eduxerint expeditiones ? Nonne & videretur propria Gallia plene exhauſta eſſe, ſi ex ea ſola tot in Italiam, in Græciam, in Aſiam uſque proceſſiſſent gentium agmina ?* Ibid. p. 126.

(*b*) *Nomina Gallicorum ducum frequentia in Polybio & Livio habentur, quæ plane ſunt Germanica : Belloveſus, Sigoveſus, Elitovius, Brennus, Belgius, Arioviſtus, Britomarus, Virdomarus.* Ibid. p. 128.

(*c*) *Nec* Celticam *compellationem præter impudentem quemdam Galliæ ſcriptorem, qui nec ipſe civium ſuorum meruit adprobationem, quiſquam noſtræ negavit patriæ.* Ibid. p. 123.

(*d*) *Amplum diſcrimen inter humbiles quondam ſervientium Gallorum, inertiſſimorumque mancipiorum animas, invictamque & infractam Germanorum libertatem & fortitudinem.* Ibid. p. 125.

(*e*) Voici la deſcription que Tacite fait de la Germanie. *Quis porrò præter periculum horridi & ignoti maris, Aſiâ aut Africâ, aut Italiâ relictâ*

tans que ceux qui y venoient fondre des Gaules ? Parce que les Gaulois paſſant le Rhin en divers tems & à différentes repriſes, ont porté le nom de *Celte* dans toutes les contrées de la Germanie, juſqu'aux extrémités ſeptentrionales de l'Europe, & l'ont communiqué aux originaires du pays, ſi (*a*) tant eſt qu'il y en eût auparavant ; le nom caractériſtique de la nation ſera perdu pour les Gaulois, & ce ſeront les Germains qui auront figuré en leur place ? Parce que les anciens Grecs ont ſouvent confondu les Germains qu'ils ne connoiſſoient pas, avec les Gaulois qu'ils connoiſſoient depuis pluſieurs ſiecles, & ont traité également les uns & les autres de Celtes ; & qu'au contraire les Grecs des derniers tems, pour diſtinguer ces deux peuples, ont continué de donner aux Germains le nom de Celtes, & ont qualifié les Gaulois de Galates, il ne ſera jamais vrai de dire que les Gaulois ayent paſſé le Rhin, & ſe ſoient établis dans la Germanie & dans la plus grande partie du nord ? Parodoxes plus outrés les uns que les autres, qu'il eſt permis aux ſeuls auteurs Allemans d'avancer, en vertu de la révélation (*b*) qu'ils ont euë, que les Grecs & les Romains entendoient parler des Germains, quand les premiers appelloient Celtes ceux que les derniers nommoient Gaulois.

Comme ce ſeroit faire trop d'honneur à ces étonnantes propoſitions, que de les ſuivre & de les relever en détail, je me bornerai à démontrer, 1°. que les Romains n'ont donné le nom de *Gaulois* qu'à des peuples des Gaules, ou originaires des Gaules ; 2°. que les Grecs n'ont connu, ni pû connoître les Germains, qu'en des tems fort bas ; & quand ils les ont connus, s'ils les ont appellés *Celtes*, c'eſt ou parce qu'ils les prenoient pour les deſcendans de ces Celtes, qui ayant pénétré dans la Grece, avoient traverſé toute la Germanie, & y avoient fait quelque ſéjour ; ou parce que ſous Auguſte, pour ſe conformer aux Romains, ils commencerent à appeller *Galates* les Gaulois de l'Europe, qu'ils reconnoiſſoient néanmoins être véritablement les ſeuls Celtes, & affecterent

Germaniam peteret ? Informem terris, aſperam cœlo, triſtem cultu aſpectuque, niſi ſi ſit patria. De mor. Germ. c. 2. On peut obſerver en paſſant, que l'auteur inſinuë clairement que la Germanie ne peut avoir été peuplée que par les Gaulois. Il ajoûte plus bas, chap. 5. *Terra etſi aliquando ſpecie differt, in univerſum tamen aut ſilvis horrida, aut paludibus fœda : humidior quà Gallias, ventoſior quà Noricum ac Pannoniam aſpicit : ſatis ferax, frugiferarum arborum impatiens, pecorum fecunda, ſed plerumque improcera : ne armentis quidem ſuus honor, aut gloria frontis.* Il répete la même choſe, *Annal. liv. II. c. 24. & Hiſt. liv. IV. chap.* 73. Mela tient le même langage, liv. III. ch. 3. *Terra ipſa multis impedita fluminibus, multis montibus aſpera, & magna ex parte ſilvis ac paludibus invia.* Seneque ne s'explique pas autrement *de Provident.* cap. 4. *Germanos perpetua hyems, triſte cœlum premit, maligne ſolum ſterile ſuſtentat.* Voyez Céſar, *Bel. Gal. lib. I. c. 31.* Statius, *ſilv. lib.* x. *carm.* 1. Spartianus *in Adriano, cap.* 16. &c.

(*a*) Le doute eſt fondé. Après la peinture affreuſe que les anciens nous ont laiſſée de la Germanie, on a de la peine à ſe perſuader que cette partie de l'Europe ait été auſſi-tôt peuplée que les autres ; & quand elle l'a été, que ç'ait été par quelqu'autre peuple que les Gaulois. Les raiſons qu'on a de penſer ainſi, ſont que les Germains ſe ſervoient de caracteres Grecs, qu'ils comptoient les tems par le nombre des nuits, que leur maniere de combattre ſur des chars & à cheval étoit la même que celle des Gaulois ; en un mot, qu'entre les Germains & les Gaulois, ſelon les termes exprès de Strabon & de Dion, il y avoit une reſſemblance ſi parfaite, qu'on pouvoit peindre les uns ſur les autres : ce qui ſuppoſe évidemment, que c'étoit des Gaulois que les Germains tenoient leur origine.

(*b*) Ce ſont les paroles de Spener rapportées plus haut, & que je vais rapporter encore ici, pour faire connoître le génie des écrivains d'Allemagne : *Quos Celtas Græci vocarunt, Romani Gallos adpellarunt,* EX UTRORUMQUE MENTE NOTATIS GERMANIS.

de ne donner aux Germains que le nom de Celtes, pour les diſtinguer des Gaulois, qu'ils appellerent tantôt Galates & tantôt Celtes : 3°. enfin je ferai l'hiſtoire & je fixerai l'époque des noms de quelques peuples d'en-deçà & d'en-delà du Rhin, que les auteurs Allemans revendiquent ſans fondement à la Germanie, & d'où ils inferent que la Germanie étoit la véritable Celtique.

Je ne perdrai point de tems à prouver que les Romains n'ont donné le nom de Gaulois qu'à des peuples des Gaules, ou originaires des Gaules. Cette vérité ne ſouffre aucune difficulté, ſinon peut-être à l'égard de ce petit nombre de peuples, que les écrivains d'Allemagne prétendent avoir été Germains, & des noms deſquels je viens de promettre l'hiſtoire & l'époque. Comme j'attens que j'en ſois là pour donner ſur chacun en particulier tous les éclairciſſemens qu'on peut raiſonnablement ſouhaiter, je paſſe ſans milieu à la preuve des différens membres de ma ſeconde propoſition.

Entre les hiſtoriens & les géographes Grecs & Latins, qui ont parlé de la Germanie & des Germains, Céſar eſt le plus ancien. Ce prince eſt peut-être auſſi le premier des uns & des autres qui ait pénétré dans la Germanie : car, parlant de la forêt Hercynie, il obſerve * qu'*elle n'avoit été connuë d'Eratoſthene & de quelques autres Grecs que par des oüi-dire* (*a*). Ce qu'il raconte lui-même (*b*) des Germains & de la Germanie, eſt plûtôt ſur le rapport d'autrui, qu'une ſuite des connoiſſances qu'il en a pû avoir. En effet, le ſéjour de quelques deux mois qu'il a fait en-delà du Rhin a été ſi court, qu'il n'a pas eu le tems de preſque rien voir de ſes propres yeux. Cependant il eſt certain par ſes commentaires, que le nom de *Germains* étoit reçu & établi de ſon tems. Mais il devoit être alors bien nouveau, puiſqu'il l'étoit encore du tems de Tacite, qui, écrivant plus de cent ans après ſon traité *des mœurs des Germains*, dit qu'il ne faiſoit pour ainſi dire que de naître : « Il n'y eut d'abord, dit-il, » que le peuple d'en-delà du Rhin qui le premier vint occuper la rive » gauche de ce fleuve, qui le portât ; mais il devint bien-tôt commun, » parce que les peuples qui s'établirent dans les Gaules à la ſuite du pre» mier, affecterent de le prendre pour inſpirer plus de crainte aux Gau» lois (*c*) ».

* *Cæſ. bel. Gal. lib. VI. c. 24.*

Les auteurs les plus voiſins (*d*) du tems de Céſar n'étoient gueres

(*a*) En effet, Ariſtote, le plus ancien écrivain qui ait parlé de cette forêt, dit tantôt que c'eſt un bois, & tantôt que c'eſt une montagne. Apollonius de Rhodes, & Diodore de Sicile, n'en parlent que comme d'une chaîne de montagnes.

(*b*) Obſervation importante, qui fait évanoüir les prétentions faſtueuſes des Allemans; c'eſt que les Romains, quand ils eurent une fois le deſſus ſur les Gaulois, s'attacherent opiniâtrément, ſelon la remarque de tous les hiſtoriens Grecs & Latins, à exterminer les uns, & à ſubjuguer les autres, ſelon les maux qu'ils en avoient reçus autrefois. Or nul auteur parlant des guerres que les Romains ont fait aux Germains, n'obſerve que les premiers ayent cherché à tirer vengeance des victoires, que les derniers ont remportées ſur les légions Romaines.

(*c*) *Cæterum Germaniæ vocabulum recens, & nuper additum; quoniam qui primi Rhenum tranſgreſſi Gallos expulerunt, nunc Tungri, tunc Germani vocati ſint. Ita nationis nomen, non gentis evaluiſſe paulatim ut omnes primum à victore ob metum, mox à ſe ipſis invento nomine* GERMANI *vocarentur.* Tacit. mor. Germ. c. 2. 7.

(*d*) Je ne trouve aucun auteur qui ait écrit des Germains avant Céſar, ni qu'aucun particulier avant lui ait pénétré dans la Germanie.

mieux au fait de la Germanie, ni des peuples qui l'habitoient. Strabon, cet excellent géographe de l'antiquité, qui écrivoit (*a*) ſous le regne d'Auguſte, aſſure qu'on ne connoiſſoit alors de la Germanie que (*b*) la partie qui eſt en-deçà de l'Elbe (*c*) : vérité ſi conſtante, que les auteurs modernes d'Allemagne ſont obligés de la reconnoître dans le tems qu'ils s'aviſent de la combattre (*d*)

Pline, poſtérieur à Strabon de plus de ſoixante ans, après avoir raſſemblé de toutes parts les mémoires les plus exacts & les plus détaillés, que les conquêtes d'Alexandre, celles des ſucceſſeurs de ce prince, & enfin celles des Romains pouvoient lui fournir ſur la Germanie, avouë qu'il s'en falloit bien qu'elle ne fût connuë dans toutes ſes parties (*e*). Il venoit de dire que faute de connoître, même groſſierement, les peuples qui s'étendoient depuis le Rhin juſqu'à l'Océan ſeptentrional, il y avoit long-tems qu'on les comprenoit tous ſous le nom vague & général de Scytes; mais qu'enfin on étoit parvenu à diſtinguer ſeulement les Sarmates & les Germains des autres peuples, qui étant demeurés inconnus, retenoient toûjours & portoient le nom de Scytes (*f*). Pauſanias *, qui n'a écrit que près de cent ans après Pline, parlant des grandes victoires que Marc Aurele remporta ſur un grand nombre de peuples du nord, fait entendre la même choſe; car il ne nomme que les Germains & les Sarmates.

* *Lib. VIII. p. 526.*

Enfin Tacite, qui bien que poſtérieur à Pline, & aſſez antérieur à Pauſanias, l'emporte ſur l'un & ſur l'autre par l'étude particuliere qu'il a faite de la Germanie & des peuples qui l'occupoient, dit en termes exprès qu'en tirant vers l'Océan, on découvroit dans cette eſpece de nouveau monde de nouveaux états, & de nouveaux princes; par où il fait connoître que toutes les découvertes, que les Romains avoient faites juſques-là dans la Germanie à la faveur de leurs armes victorieuſes, ſe bornoient à des noms de peuples inconnus (*g*).

Céſar, Strabon, Pline & Tacite, dont je viens de rapporter les témoignages, ſont de tous les auteurs de l'antiquité qui ſont venus juſqu'à nous, ceux qui ont connu, & le mieux connu la Germanie & les Germains: mais tous conſpirent à nous aſſurer que de leur tems la Germa-

(*a*) Strabon a plûtôt fleuri, & eſt mort ſous l'empire de Tibere.

(*b*) Τὰ δὲ πέραν τοῦ Ἄλβιος τὰ πρὸς τῷ Ὠκεανῷ, παντάπασιν ἄγνωστα ἡμῖν ἐστιν. *Strab. lib. VII. p. 294.* B.

(*c*) Cette même partie n'étoit plus connuë ſous l'empire de Trajan : car Tacite obſerve que les Romains qui fréquentoient autrefois les deux rives de l'Elbe, ſe contentoient de ſon tems d'en entendre parler comme d'un fleuve qui étoit dans un pays lointain, où les Romains n'alloient plus. En effet, ces vainqueurs de l'univers deſeſpérant de pouvoir ſubjuguer des peuples féroces qui l'occupoient, établirent enfin que le Rhin & le Danube ſeroient les bornes de leur empire; ſans toutefois abandonner la Dace, qui étoit en de-là du Danube, & quelques fortereſſes qu'ils conſerverent à la rive droite du Rhin. *Appian. præf. p. 5.*

(*d*) *Vere autem* [*Albis*] *terminus fuit antiquæ geographicæ Germaniæ, quantum eam debemus Romanis, qui ipſi omnia ſibi poſt Albim eſſe incertæ confeſſi ſunt.* Spener not. antiq. Germ. lib. II. c. 2. p. 75.

(*e*) *Germania . . . multis poſtea annis, nec tota, percognita eſt.* Plin. hiſt. lib. IV. c. 14.

(*f*) *Scytarum nomen uſquequaque tranſiit in Sarmatas atque Germanos. Nec aliis priſca illa duravit appellatio, quam qui extremi gentium harum ignoti prope cæteris mortalibus degunt.* Idem lib. IV. c. 12. §. 25.

(*g*) *Cætera Oceanus ambit, latos ſinus, & inſularum immenſa ſpatia complectens, nuper cognitis quibuſdam gentibus ac regibus, quos bellum aperuit.* Tacit. mor. Germ. c. 1.

nie & les Germains ou n'étoient pas connus, ou ne l'étoient preſque point; que les noms de Germanie & de Germains étoient fort récens; & enfin que les Germains n'étoient point Celtes, puiſqu'outre que ces écrivains gardent un profond ſilence ſur ce ſujet, ils marquent en particulier les peuples d'en-delà du Rhin, qui avoient une origine Gauloiſe, comme les Boïens, les Helvétiens, les Gothins, & quelques-autres dont nous parlerons dans la ſuite. D'où il réſulte évidemment que les écrivains qui traitent les Germains de Celtes, ne font cette faute que parce qu'ils ne connoiſſoient pas leur origine.

Mais quels ſont les auteurs qui n'ont pas connu l'origine des Germains? Sont-ce les Latins, ſont-ce les Grecs? Ce ne ſçauroit être les Latins, puiſque nous venons de voir, que quoique les Romains n'ayent connu que fort tard la Germanie & les Germains, & long-tems après que les Gaulois eurent répandu le nom de *Celtes*, d'un côté dans l'Eſpagne juſqu'aux colonnes d'Hercule, & de l'autre dans le nord depuis le Rhin juſqu'à la mer Glaciale, & dans l'Aſie (*a*) mineure; ils connoiſſoient aſſez, du moins au tems de Tacite, les Germains qui s'étendoient depuis le Rhin juſqu'à la rive droite de l'Elbe, pour diſtinguer ceux qui avoient une origine Gauloiſe ou Celtique. C'eſt pourquoi je défie les hiſtoriens d'Allemagne de citer aucun auteur Latin, qui ait honoré les Germains du nom de Celtes.

Ce n'eſt donc que les auteurs Grecs qui n'ont point connu l'origine des Germains. Hé! comment l'auroient-ils connuë, eux qui n'ont connu tout au plus la Germanie que par le canal des Romains, & par conſéquent poſtérieurement à eux? Sur ce pied, il eſt viſible que ce n'eſt que fort tard qu'ils ſont parvenus à cette connoiſſance: encore faut-il bien ſe garder de mettre dans ce nombre les plus anciens & les plus exacts; puiſque Strabon, Appien & Pauſanias qui doivent nous tenir lieu de tous autres, bien loin de comprendre les Germains dans la Celtique, renferment les Celtes dans les Gaules. « Autrefois, dit Strabon (*b*), » les habitans de la Gaule Narbonnoiſe n'avoient d'autre nom que » celui de Celtes; or parce qu'ils étoient plus connus & plus céle» bres que les autres Gaulois, il eſt arrivé que les Grecs ont appellé » Celtes tous les habitans des Gaules ». « Les Celtes, dit Appien (*c*), » qu'on appelle à préſent Galates & Gaulois, ſont au pied de la partie » orientale des Pyrénées ». Le même auteur, parlant ailleurs de la Narbonnoiſe, l'appelle en deux endroits l'*ancienne Celtique*. « Décime, dit-il, » (*d*) avoit été lieutenant de Céſar, pendant que celui-ci étoit comman» dant de l'ancienne Celtique. Les Triumvirs, ajoûte-t-il plus bas (*e*), » céderent

(*a*) Même dans la haute Aſie, entr'autres à Babylone, comme l'Ecriture en fait foi.

(*b*) Ταῦτα μὲν ὑπὲρ τῶν νεμομένων τὴν Ναρβονῖτιν ἐπικράτειαν λέγομεν, οὓς οἱ πρότερον κέλτας ὠνόμαζον· ἀπὸ τούτων δ' οἶμαι καὶ τοὺς σύμπαντας Γαλάτας κέλτους ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων προσαγορευθῆναι διὰ τὴν ἐπιφάνειαν. *Lib. IV. p. 189. C.*

(*c*) Οἰκοῦσι δ' αὐτοῦ πρὸς μὲν ἕω κελτοὶ, ὅσοι Γαλάται τε καὶ Γάλλοι νῦν προσαγορεύονται. *Hiſpan. p. 255.*

(*d*) Καὶ ἄρξαντι τῆς παλαιᾶς Κελτικῆς ὑπ' ἐκείνῳ. *Civil. lib. III. p. 588.*

(*e*) Ἔχειν μὲν Ἀντώνιον τὴν κελτικὴν ἅπασαν, ἄνευ τῆς συναφοῦς τοῖς Πυρεναίοις ὄρεσιν,

» céderent les Gaules à Marc Antoine, excepté la province qui eſt » contiguë aux Pyrénées, qui conſervoit le nom d'ancienne Celtique ». Ce n'eſt que dans des tems aſſez bas, aſſure Pauſanias (*a*), que l'uſage a prévalu, & que ce peuple, qui en-dedans & au-dehors n'avoit d'autre nom que celui de *Celtes*, s'eſt vû appeller *Gaulois* ou *Galates*.

Mais ces mêmes auteurs qui nous apprennent deux choſes, qu'on doit regarder comme autant de principes inconteſtables, ſçavoir, qu'il n'y a eu de véritables Celtes que dans les Gaules, & que ce n'eſt que pluſieurs ſiecles après les expéditions des Celtes hors de leurs pays, qu'on s'étoit aviſé de les appeller Gaulois ou Galates : ces auteurs, dis-je, quel nom donnent-ils aux Germains ? celui de *Barbares*, ou de Germains qui étoient au milieu des *Barbares* ? « Decime, dit Appien (*b*), » n'oſant haſarder la bataille avec les nouvelles levées dont ſon armée » étoit compoſée, prit le parti de les abandonner, & de ſe retirer vers » Brutus qui étoit dans la Macédoine, & de ſe rendre auprès de lui par » Ravenne ou Aquilée : mais ayant ſçû qu'Octavien faiſoit marcher ſes » troupes dans ces quartiers, il ſe réſolut de paſſer le Rhin, & de traver- » ſer les terres des Barbares qui ſont au-delà ». « Marc Aurele, fils d'An- » tonin le pieux, écrit Pauſanias (*c*), dompta les Germains, & la plû- » part des Barbares qui étoient dans le nord de l'Europe ».

Telle eſt l'idée que les hiſtoriens Grecs les plus exacts avoient des Germains, même après l'an 919 de Rome qu'écrivoit Pauſanias. Cependant il y avoit plus de deux cens ans que les Romains avoient pénétré dans la Germanie, qu'ils y avoient fait de grandes conquêtes, & qu'ils y avoient ſoumis tout ce qui s'étend depuis le Rhin juſqu'au-delà de l'Elbe. Toutefois ce que les Grecs en ſçavoient alors, c'eſt que les peuples les plus connus de la Germanie étoient barbares, & qu'ils étoient entourés d'autres peuples plus barbares. C'eſt-à-dire, que les Germains étoient encore *inconnus* aux Grecs ; car c'eſt l'acception dans laquelle Pauſanias a employé le mot de *barbare*, & dans laquelle ſeule il veut qu'on le prenne. Dira-t-on après cela que les Grecs, par les Celtes dont ils parloient, entendoient les Germains, & croyoient que les Germains étoient Celtes en premier? Avant toutes choſes, qu'on commence par me prouver que les Grecs étoient ſuffiſamment inſtruits des antiquités Germaniques; & quand, par impoſſible, on en ſera venu là, qu'on ſçache que l'origine Celtique que les écrivains Grecs auront voulu donner aux Germains, n'étoit autre que celle que tant de différentes colonies (*d*) Gauloiſes qui avoient paſſé ſi ſouvent le

ἣν παλαιὰν ἐκάλουν κελτικήν. *Idem Civil. lib. IV. p. 590.*

(*a*) Ὀψὲ δέ ποτε αὐτοὺς καλεῖσθαι Γαλάτας ἐξενίκησε· κελτοὶ γὰρ κατά τε σφᾶς τὸ ἀρχαῖον καὶ παρὰ τοῖς ἄλλοις ὠνομάζοντο. *Lib. I. p. 6.*

(*b*) Ἀπογνοὺς οὖν μάχεσθαι, φεύγειν ἔκρινε πρὸς Βροῦτον ἐς Μακεδονίαν. ἔφευγε δὲ οὐκ ἐπὶ τάδε τῶν Ἄλπεων, ἀλλ' ἐς Ῥάβενναν ἢ Ἀκυλίαν. ἐπεὶ δὲ καῖσαρ ὥδευε ταύτῃ, ἄλλην μακροτέραν ὁδὸν καὶ δύσπορον ἐπενόει, τόν τε Ῥῆνον περάσαι, καὶ τὰ ἀγριώτερα τῶν βαρβάρων ὑπερελθεῖν. *Civil. lib. III. p. 587.* E.

(*c*) Ὁ δὲ Ἀντωνῖνος οὗτος ὁ δεύτερος καὶ τούς τε Γερμανοὺς μαχιμωτάτους, καὶ πλείστους τῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ βαρβάρων . . . . ἐπεξῆλθε. *Lib. VIII. p. 526.*

(*d*) Depuis environ l'an 153 de Rome juſqu'à la fin du ſixiéme ſiecle de ſa fondation, il y a eu comme un flux de Gaulois qui paſſoient le Rhin, & peuploient la Germanie. Les premiers

Rhin, avoient formé en pluſieurs endroits de la Germanie.

Cette réponſe tranche entierement la difficulté : comme c'eſt Dion qui me la fournit, elle ne ſçauroit trouver de contradicteur. Cet hiſtorien, parlant du partage des provinces de l'empire qu'Auguſte fit entre lui & le ſénat, dit (*a*) « que ce prince ſe réſerva toutes les Gaules ; ſçavoir, la Narbonnoiſe, la Lyonnoiſe, l'Aquitanique & la Celtique, auſſi-» bien que celles qui ſont occupées par des peuples qui ſont ſortis autrefois » des Gaules : car, ajoûte-t-il, quelques-uns de ces Celtes ſont rentrés dans » la Celtique, & y occupent toute la partie qui s'étend depuis la ſource » du Rhin juſqu'à ſon embouchure. Leur nom, qui eſt celui de Germains, » a fait diviſer les terres qu'ils poſſedent, en Germanie ſupérieure & en » Germanie inférieure ». Voilà en termes exprès, 1°. que les Germains ſont ſortis autrefois des Gaules ; 2°. qu'ils y ſont rentrés ; 3°. & enfin qu'ils ſont appellés Celtes, non parce qu'ils étoient établis dans les Gaules, mais parce qu'ils étoient les deſcendans des colonies que les Gaulois avoient envoyées au-delà du Rhin pour peupler la Germanie.

Quoi que toutes ces raiſons ſoient victorieuſes, & qu'elles forcent les Allemans dans leurs derniers retranchemens, il y en a encore une autre plus forte & plus importante, puiſqu'elle leur enleve tout d'un coup les diverſes autorités, ſur leſquelles ils ſe fondent pour ſoûtenir que les Germains étoient *Celtes*, & que la Germanie étoit ou la véritable *Celtique*, ou du moins en faiſoit partie. Cette raiſon, je la tire des deux paſſages mêmes qu'ils oppoſent à quiconque fait difficulté d'admettre que les Germains ayent été Celtes, & que la Germanie fût la Celtique ; ils les croient ſi déciſifs en leur faveur, qu'ils en font trophée, & ſe promettent en les produiſant de ſubjuger leurs adverſaires. Mais voyons qui d'eux ou de leurs adverſaires a raiſon. « Avant d'aller plus loin, dit » Diodore de Sicile (*b*), il eſt bon de fixer un point de géographie qui » eſt connu de peu de perſonnes : c'eſt que les peuples qui occupent les

dont l'hiſtoire fait mention, ſont cent cinquante mille hommes que Sigoveſe y conduiſit. Céſar fait l'éloge d'une colonie de Tectoſages, qui étoient allés dès les tems les plus reculés s'établir aux environs de la forêt Hercynie, & qui s'y ſoûtenoient avec la réputation d'être le plus modéré, le plus juſte, & le plus integre de tous les peuples. Tacite nous apprend qu'entre les peuples Gaulois qui s'étoient tranſplantés dans la Germanie, les Helvétiens habitoient entre la forêt Hercynie, le Rhin & le Mein ; & les Boïens étoient au de-là, dans le canton qui de leur nom fut appellé *la Boheme*.

Dans la ſixiéme Diſſertation hiſtorique je donnerai le nom d'un grand nombre de peuples Gaulois, qui étoient répandus dans l'Illyrie & la Pannonie juſqu'à leurs extrémités. La poſition de quelques-uns d'entr'eux fera foi qu'ils ont paſſé le Danube, & qu'ainſi ils ont aidé les Gaulois qui les avoient précédés, à peupler la Germanie.

(*a*) Γαλάται πάντες, ὅιτε Ναρβωνήσιοι, καὶ οἱ Λουγδουνήσιοι, Ακυΐτανοί τε καὶ Κελτικοὶ, ἀυτοί τε καὶ οἱ σφῶν. (Κελτῶν γὰρ τινὲς, οὓς δὲ Γερμανοὺς καλοῦμεν, πᾶσαν τὴν πρὸς τῷ Ρήνῳ Κελτικὴν κατασχόντες Γερμανίαν ὀνομάζεσθαι ἐποίησαν, τὴν μὲν ἄνω, τὴν μετὰ τὰς τοῦ ποταμοῦ πηγάς· τὴν δὲ κάτω, τὴν μέχρι τοῦ Ωκεανοῦ το Βρεταννικοῦ οὖσαν. *Dio lib. III. p.* 576. D.

(*b*) Χρήσιμον δ' ἐστὶ διορίσαι τὸ παρὰ πολλοῖς ἀγνοούμενον· τοὺς γὰρ ὑπὲρ Μασσαλίας κατοικοῦντας ἐν τῷ μεσογείῳ, καὶ τοὺς περὶ τὰς Αλπεις, ἔτι δὲ τοὺς ἐπὶ τὰ δὲ τῶν πυρηναίων ὀρῶν, κελτοὺς ὀνομάζουσι. Τοὺς δ' ὑπὸ ταύτης τῆς κελτικῆς εἰς τὰ πρὸς νότον νεύοντα μέρη παρά τε τὸν Ωκέανον καὶ τὸ ἑρκύνιον ὄρος καθιδρυμένα, καὶ πάντας τοὺς ἑξῆς μέχρι τῆς Σκυθίας, Γαλάτας προσαγορεύουσιν. Οἱ δὲ Ρωμαῖοι πάλιν πάντα ταῦτα τὰ ἔθνη συλλήβδην μιᾷ προσηγορίᾳ περι λαμβάνουσιν ὀνομάζοντες Γαλάτας ἅπαντας. *Lib. V. p.* 308.

» terres qui s'étendent depuis les Alpes & Marſeille, juſqu'aux Pyré-
» nées, portent le nom de Celtes ; au lieu qu'on appelle ſimplemen Ga-
» lates ceux qui ſont au-deſſous de la Celtique, tirant vers le midi (*a*),
» juſqu'à l'Océan, à la forêt Hercynie & à la Scythie : mais, ajoûte-t-il,
» les Romains ne font aucune différence des uns des autres ; car ils les
» appellent tous du nom de Galates ». « Les Galates, écrit Dion (*b*),
» ſont à la rive gauche du Rhin, & les Celtes à la droite : ce fleuve ſert
» de limite à l'un & à l'autre peuple depuis qu'on leur a donné des noms
» différens ; car autrefois les peuples qui habitoient en-deçà & en-delà
» de ce fleuve, n'avoient qu'un même nom qui eſt celui de Celtes ». Voilà deux autorités bien expreſſes, diſent ici les écrivains d'Allemagne : l'une & l'autre met des Celtes dans la Germanie ; & puiſqu'elles nous apprennent que le nom de Celtique eſt reſté à la Germanie, il eſt viſible qu'il lui appartenoit à plus juſte titre qu'aux Gaules.

Cette induction eſt ſi peu renfermée dans les paroles de Diodore de Sicile, que j'en tire une contraire : afin que tout le monde ſoit en état de la tirer avec moi, je prie mes lecteurs de faire les obſervations ſuivantes.

La premiere eſt que Diodore voulant fixer la poſition des véritables Celtes, dit que c'eſt un point de géographie qui eſt connu de peu de perſonnes, & c'eſt des Grecs dont il parle ; ce qui joint à ce qu'il ajoûte immédiatement après, non ſeulement confirme ce que je viens d'établir, que les Grecs n'ont connu que fort tard les Germains, mais encore fait voir que Diodore de Sicile (*c*) ne les connoiſſoit pas lui-même. Car dans ces paroles, *On appelle ſimplement Galates ceux qui ſont au-deſſous de la Celtique, tirant vers le midi juſqu'à l'Océan, à la forêt Hercynie & à la Scythie*, où ſont les Germains *Ciſrhenans* ou d'en-deçà du Rhin, & les Germains *Tranſrhenans* ou d'en-delà du Rhin, que Céſar & Hirtius ont ſi bien diſtingués ? D'ailleurs, où Diodore de Sicile a-t-il lû que *les Grecs appelloient ſimplement Galates les peuples qui étoient au-deſſous de la Celtique, tirant vers le midi juſqu'à l'Océan, à la forêt Hercynie & à la Scythie.* Les Grecs de ſon tems n'alloient pas encore ſi loin à l'égard des peuples de l'occident de l'Europe : ils ne diſtinguoient point entre les Celtes & les Galates : mais ils confondoient les uns & les autres, & les comprenoient tous ſous le nom général de Celtes.

On ne ſçauroit donc paſſer une faute ſi groſſiere à Diodore de Sicile : mais cette autre qu'il fait enſuite eſt-elle plus pardonnable ?

(*a*) Ou le texte de Diodore eſt corrompu, ou Diodore ſe trompe groſſierement. La véritable Celtique, la Celtique propre commençoit au midi des Gaules, l'occupoit entierement, & s'étendoit juſqu'à l'Océan occidental, qui baigne les côtes de la Baſſe-Bretagne, formant une bande qui avoit d'un côté l'Aquitaine au couchant & la Belgique au ſeptentrion.

(*b*) Οὗτος γάρ ὁ ὅρος ἀφ' οὗ γε καὶ ἐς τὸ διάφορον τῶν ἐπικλήσεων ἀφίκοντο, δεῦρο ἀεὶ νομίζεται· ἐπεὶ τό γε πάνυ ἀρχαῖον Κελτοὶ, ἑκάτεροι οἱ ἐπ' ἀμφότερα τοῦ ποταμοῦ οἰκοῦντες, ὠνομάζοντο. *Lib.* XXXIX. *p.* 127.

(*c*) Dans mes éclairciſſemens hiſtoriques ſur les origines Celtiques, *p.* 12. & *ſuiv.* j'ai fait voir que Diodore n'étoit pas bien au fait de notre hiſtoire, & qu'on ne pouvoit faire aucun fond ſur quelques époques qu'il fournit. Ce qui n'empêche pas qu'il n'ait eu la connoiſſance de la poſition de la Celtique, comme je le dirai dans la ſuite.

Les Romains, dit-il, *ne ſont aucune différence entre les Celtes & les Galates; car ils les appellent tous du nom de Galates.* Qu'on liſe, qu'on feüillette non-ſeulement un ou deux auteurs Latins, mais tous; & l'on trouvera à l'ouverture du livre, que les Romains, de tous tems, ont fait une grande différence entre les peuples d'en-deçà du Rhin, & les peuples d'en-delà de ce fleuve; & qu'ils ont appellé *Gaulois* les premiers, & *Germains* ou *Sueves* les derniers.

Je ne m'étends pas davantage ſur ces fautes de Diodore de Sicile: elles ſautent aux yeux de quiconque fait uſage de ſes lectures: je ne ſçai pas quel fruit les écrivains d'Allemagne retirent de celles qu'ils font: il eſt du moins certain qu'ils veulent un mal mortel à Cluvier, d'avoir relevé les mêmes fautes que je viens de marquer (*a*). Mais, à dire vrai, j'eſtime qu'il faut laiſſer là le paſſage de Diodore de Sicile, & épargner à cet auteur les termes odieux d'ignorance & de bévûë. Le paſſage eſt viſiblement corrompu; & quelque choſe qu'on diſe ou qu'on faſſe, il eſt impoſſible de couvrir ce défaut. Nonobſtant cela, le paſſage même, tout corrompu qu'il eſt, donne à connoître que notre hiſtorien étoit au fait de la poſition de la Celtique. Je me fonde ſur le point de géographie qu'il entreprend de fixer. La maniere dont il débute, fait clairement ſentir qu'il n'avoit d'autres regles à propoſer que celles qui ſont marquées dans Céſar, dans Strabon, Appien, Tite-Live & autres écrivains que j'ai ſuivis dans ma ſeconde Diſſertation préliminaire.

Le paſſage de Dion eſt infiniment moins embarraſſant: néanmoins, pour l'entendre, il faut entrer dans un détail hiſtorique, qui raſſemble certaines époques dignes de la curioſité du lecteur. En effet, on doit d'abord ſe ſouvenir que les Romains ont tourné de tout tems le nom de *Celtes*, que nos peres ſe ſont toûjours donné, en celui de *Gallus* au ſingulier, & de *Galli* au pluriel, & ils n'ont jamais varié à cet égard. Il ne faut pas croire au reſte qu'en cela il y ait eu aucune (*b*) affectation de leur part; c'eſt ſeulement, ainſi que je l'ai dit, que la nature de leur prononciation ne leur permettoit pas de rendre autrement ce mot.

Les Grecs au contraire, juſqu'aux tems voiſins de l'invaſion des Gaulois dans la Macédoine & la Grece, ſe ſont étudiés à n'appeller nos ancêtres que du nom même de Celtes, ſans aucun changement dans la prononciation & dans l'arrangement des lettres, comme les écrits de Platon, d'Ariſtote, de Scylax, & d'autres grands hommes de la premiere antiquité, en font foi. Cette attention de la part des Grecs, jointe à la

(*a*) *Malè Cluverius in Diodorum, quod ita ſenſerit invehitur; nec recte, ut demum Diodorum, quod ipſi videtur, culpa liberet, ejus dictionem urit, ſecat, violenterque immutat. Probat enim ſufficiens auctoritas, veriſſime eſſe Diodorum de Gallorum adpellatione, & Ciſrhenanorum Gallorum, & Germanorum Tranſrhenanorum communi, loquutum.* Spener. Germ. ant. t. 1. p. 123.

(*b*) Je fais cette obſervation pour détromper ceux qui, à l'exemple d'un ſçavant pere de l'Egliſe, avancent fauſſement que les Romains, pour punir nos peres du courage qu'ils avoient eu de prendre Rome & d'aſſiéger le Capitole, ne vouloient avoir que des Gaulois pour eunuques, & affectoient d'appeller *Galli* les Gaulois, afin qu'ils allaſſent de pair avec les prêtres infames de Cybele.

conformité de mœurs (*a*), rend raiſon de l'affection qu'Ephore*, Scymnus Chius **, Apollonius de Rhodes †, & quelques autres anciens, aſſurent que les Gaulois avoient anciennement pour les Grecs. Mais aux tems voiſins de l'invaſion que je viens d'indiquer, les Grecs, forcés de ſe faire aux manieres des Romains, qui par la ſupériorité de leurs armes, donnoient en tous lieux le ton au langage des peuples, commencerent à donner aux Gaulois le nom de *Galates*, comme formé ſur celui de *Galli*, que ces fiers républicains leur avoient conſacré. J'apporte en preuve de cette vérité la montagne de la Phocide, qui ſervit de paſſage aux Gaulois (*b*) pour pénétrer dans la Grece, & de-là ſe rendre au temple de Delphes. Juſques-là cette montagne avoit porté le nom d'*Acrourion* *; mais alors elle prit celui de *Galates*. Depuis cette époque, les Grecs continuerent à appeller Galates les Gaulois, non ceux d'occident, avec leſquels ils n'avoient rien à démêler, mais ceux qui étoient aux portes de la Grece, & particulierement ceux qui paſſerent en Aſie. A l'égard même de ces derniers, ils voulurent que cette dénomination ſervît à les diſtinguer des Gaulois d'occident. En effet, on la trouve employée en ce ſens dans Callimaque * & dans Timée **, leſquels non ſeulement étoient contemporains des Gaulois qui fonderent l'empire de Galatie, mais qui encore leur ſurvécurent. Si après l'établiſſement des Gaulois dans l'Aſie on a tranſporté aux Gaulois de notre continent le nom de Galates avant le tems que Dion doit bien-tôt fixer, c'eſt une inexactitude de la part des écrivains, qui ne ſçauroit tirer à conſéquence.

* *Apud Strab. lib. IV. p. 199. A.*
** *Perieg. v. 182.*
† *Argonaut. l. IV. v. 647.*
* *Plutarc. Phoc. p. 757.*
* *Hymn. Delos; verſ. 184.*
** *Etymolog. magn.*

Cependant il y avoit dans les Gaules d'autres peuples que des Celtes. Ces autres peuples étoient les Belges & les Aquitains. Ces deux peuples ne le cédoient aux Celtes ni en bravoure, ni en nombre, ni en aucune des vertus militaires & politiques. Ils étoient même de toutes leurs expéditions, où non-ſeulement ils faiſoient très-bien leur devoir, mais où ils ſe diſtinguoient particulierement. Nonobſtant cela, ils n'avoient aucun nom chez les Grecs & les Romains. La raiſon eſt que les Grecs & les Romains ne connoiſſoient des trois parties des Gaules que la ſeule Celtique, encore n'en connoiſſoient-ils que les cantons * qui ſont au voiſinage de Marſeille. L'ignorance où ils étoient à cet égard leur faiſoit prendre pour Celtes tous les peuples des Gaules, & tous ceux qui en étoient ſortis pour ſe tranſplanter ailleurs. Ainſi les Belges & les Aquitains étant entierement ignorés, étoient comme abſorbés & confondus dans le nom de Celtes. Céſar eſt le premier qui a diſſipé l'erreur. La connoiſſance qu'il prit de l'intérieur des Gaules auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, lui fit diſtinguer les Belges & les Aquitains des Celtes, & mettre ces trois peuples différens au niveau les uns des autres. Mais cette diſtinction ne dura qu'autant que ſa vie, que celle d'Hirtius ſon

* *Strab. lib. IV. p. 189. C.*

(*a*) Voici trois auteurs de la premiere antiquité, qui aſſûrent que les Gaulois dès les tems les plus reculés avoient les mœurs des Grecs; c'eſt-à-dire, étoient ſçavans & policés. J'ai fait voir d'ailleurs plus haut, *p. 7, 8, &c.* qu'ils ſe ſervoient de caracteres Grecs, ſans les avoir reçus. Nonobſtant tout cela, & quoique nous ayons l'honneur d'être les deſcendans d'un peuple ſi illuſtre, nous ne pouvons pas nous perſuader que nos peres ayent eu une figure humaine & une ame raiſonnable.

(*b*) L'an 473 de Rome.

continuateur, & celle peut-être de quelque écrivain contemporain. La nouvelle diviſion des Gaules qu'Auguſte fit auſſi-tôt qu'il fut paiſible poſſeſſeur de l'empire, auſſi-bien que l'uſage où étoient preſque de tout tems les Romains, de ne parler des peuples des Gaules que ſous le nom indéfini de Gaulois, furent cauſe qu'on n'obſerva plus, ou du moins que très-rarement, la diſtinction marquée par Céſar & Hirtius.

L'abus fut bien plus grand encore, lorſque les Romains ſtatuerent que le Rhin ſerviroit de bornes à l'empire du côté des Gaules. Alors les auteurs Latins continuerent plus impunément que jamais, s'il eſt permis de s'exprimer de la ſorte, à confondre tous les peuples d'en-deçà du Rhin, & à les déſigner ſous le nom général de Gaulois.

Pendant tous ces tems-là, les Grecs étoient uniformes & conſtans à l'égard des peuples de la Germanie & des Gaules : ils ne connoiſſoient preſque pas les premiers. Mais inſtruits par les Gaulois qui étoient autour d'eux, & qui ne s'étoient rendus dans leurs contrées que par la Germanie & les provinces voiſines, qu'en particulier *les Germains* * *n'avoient d'autre origine que celle qu'ils tiroient des Gaulois, ils traitoient également de Celtes les peuples d'en-deçà & d'en-delà du Rhin.* C'eſt ce que dit en termes exprès Dion dans le paſſage que les écrivains d'Allemagne nous oppoſent. *Mais,* continue Dion, *à peine le reglement des Romains touchant les bornes de l'empire fut fait & exécuté, que les Grecs, pour y conformer leur langage, & ne plus confondre deux peuples qui avoient des intérêts différens, & dont l'un étoit dans l'empire, & l'autre en avoit été retranché ou ſéparé ; les Grecs,* dis-je, *reſerverent aux ſeuls peuples d'en-delà du Rhin le nom de Celtes, & conférerent celui de Galates aux peuples d'en-deçà de ce fleuve.* Voilà en derniere analyſe le paſſage & la penſée de Dion fidelement rendus en François.

* *Dio lib.* LIII. *p.* 576. D.

Sur ces principes inconteſtables, il eſt certain que les peuples de la Germanie n'ont eu en titre & excluſivement aux Gaulois le nom de Celtes, 1°. qu'en des tems fort bas; 2°. que parce qu'ils l'avoient auparavant partagé avec les Gaulois à qui il appartenoit en propre; 3°. & en dernier lieu, que pour les diſtinguer d'un peuple de même nom, qui étoit de l'empire dans lequel ils n'étoient pas compris.

Que MM. les Allemans n'inferent pas au reſte du nom de *Galates*, dont les Grecs ont honoré les Gaulois, qu'ils ayent prétendu leur ôter celui de Celtes. Le nom même de Galates détruit cette étonnante idée. En effet, *ce mot*, dit Etienne de Byzance (*a*), *eſt dérivé du Latin* Gallus, *dont les Grecs ont retranché une* l. Cela poſé, le mot *Galates* eſt originairement le mot *Celtes* avec une terminaiſon Grecque, comme celui de *Galli*, l'eſt auſſi avec une terminaiſon Latine, ainſi que je l'ai démontré dans la ſeconde Diſſertation préliminaire. La note grammaticale d'Etienne de Byzance nous apprend, qu'entr'autres vûës qu'eurent les Grecs de choiſir le nom de Galates pour diſtinguer les Gaulois des Germains, la prin-

(*a*) Tous les anciens tiennent le même langage : *Sunt enim, ut nomen ſonat, e Gallis Galatæ.* Sextus Rufus in Breviario. *Hinc utique Galatia provincia, in quam Galli aliquando venientes cum Græcis ſe miſcuerunt.* Hieronym. prolog. lib. II. comment. in epiſt. ad Galatas, c. 3.

cipale fut de conformer leur langage à celui des Romains ; & parce que ce nom approchoit fort de celui de *Galli*, que les Romains leur donnoient. Or cette vûe ſeule fait évanoüir toutes les prétentions des ſçavans modernes d'Allemagne.

Par-là tombent encore les idées chimériques de quelques anciens, qui faiſoient venir le mot de Galates, les uns de Galatus (*a*) fils du cyclope Polypheme, & de ſa femme Galatée ; les autres de Gala *, fils du même pere & de la même mere ; d'autres d'une princeſſe Gauloiſe (*b*), appellée Galatée, mere du roi Celtes, qui donna ſon nom à toute la nation ; quelques autres de Galates * fils d'Hercule & d'une princeſſe des Gaules. Tout ce qu'on peut tirer de ces fables, eſt que le mot de Galate eſt très-ancien, & antérieur au *Galli* des Romains dont on a coûtume de le faire dériver. En effet, Solin (*c*) nous fournit un illuſtre Gaulois fondateur de Gabies, qui portoit le nom de *Galatius* ou *Galattus*. Il étoit de la tribu des Sicules. Les Sicules ont été chaſſés d'Italie, ou plûtôt ont quitté l'Italie l'an du monde 2790. Rome n'a été fondée, ſelon mon calcul, que l'an auſſi du monde 3301 ; par une conſéquence néceſſaire, le mot ou le nom *Galate* étoit en uſage plus de 511 ans avant que les Romains fuſſent en état de donner le nom de *Galli* aux Gaulois. Ce qui prouve manifeſtement que *Galates* eſt un mot de la langue Celtique. Auſſi trouve-t-on dans la même langue pluſieurs autres noms de peuples qui ont la même racine, comme les *Galleti* ou *Caletes* (*d*) du pays de Caux, les *Gallitæ* des Alpes, les *Gallæci* de la Galice, les *Galatani* ou *Galati* de la Sicile, l'iſle *Galata* entre la Sicile & l'Afrique, &c. Mais en voilà aſſez ſur cet article.

* *Appian. bel. Illyr. p.* 757.

* *Diodor. Sic. lib. V. p.* 303.

Venons aux autres peuples, dont les noms ont été communs aux Germains & aux Gaulois, & d'où les Allemans prennent occaſion de tranſporter aux premiers les exploits des derniers.

§. II.

Si les HYPERBORÉENS *étoient* GERMAINS.

SOMMAIRE.

Poſition du pays des Hyperboréens. Poſé l'exiſtence des Hyperboréens, leur pays étoit à pluſieurs centaines de lieuës de la Germanie. Abus qu'Heraclide de Pont a fait du nom d'Hyperboréen, en le donnant aux Gaulois qui prirent Rome. Combien les Allemans ont tort de vouloir tirer avantage de la mauvaiſe foi de cet Ecrivain.

MM. les Abbés Gédoyn & Bannier ont fait chacun une diſſertation

(*a*) Γαλατία χώρα ὠνομάσθη [ὥς φησι Τίμαιος] ἀπὸ Γαλάτου, Κύκλωπος καὶ Γαλατίας υἱοῦ. *Etymol. magn.*

(*b*) *Celtas nomine regis amabilis, & matris ejus vocabulo Galatas dictos. Ita enim Gallos ſermo Græcus appellat.* Ammian. lib. XV, c. 9.

(*c*) *Notum eſt Gabios à Galatio & Bio Siculis fratribus conſtitutos.* Solin. c. 8.

(*d*) Les anciens de toutes les nations confondoient le *C*, le *G*, l'*H* aſpirée & le *K*, & prononçoient ces quatre lettres ou de même, ou preſque de même.

ſur les Hyperboréens. J'en ai fait une troiſiéme (*a*) à leur exemple ; où j'ai démontré, par des témoignages ſans nombre, que les premiers écrivains qui ont parlé de ce peuple, l'ont placé ſur les rives de la mer Glaciale, & dans un coin de terre auſſi peu connu que les habitans qui l'occupoient. Mais il ne ſuit nullement de-là que le peuple célebre qui prit Rome d'emblée & la réduiſit en cendres, & qu'Heraclide de Pont qualifie d'Hyperboréens, fût un peuple de la Germanie ; puiſqu'en ſuppoſant l'exiſtence des Hyperboréens, ce peuple étoit à une très-grande diſtance de l'Italie & de la Germanie même : au lieu que celui qui emporta Rome & la détruiſit étoit en Italie, & n'étoit ſéparé de la Germanie que par les Alpes Rhétiques, ſans compter qu'Héraclide de Pont, au rapport de Plutarque, *a affecté de traiter les Celtes d'Hyperboréens, pour frapper l'attention de ſes lecteurs, & répandre du merveilleux dans ſa narration.* D'ailleurs la Germanie n'a aucun des caracteres propres au pays délicieux des Hyperboréens : on peut le voir plus haut *. Cette circonſtance ſeule ſuffit pour déſabuſer tout Allemand déſintéreſſé, & lui faire perdre l'idée que les Hyperboréens étoient un peuple de la Germanie. Les Hyperboréens n'étoient point non plus un peuple des Gaules, quoiqu'il y eût beaucoup plus de proportion entre la nature & le climat des Gaules & la nature & le climat du pays des Hyperboréens, qu'entre la nature & le climat de ces derniers & la nature & le climat de la Germanie. Ajoûtez qu'il eſt plus clair que le Soleil, que le peuple qu'Héraclide de Pont appelle Hyperboréen, & qu'il dit avoir pris Rome, étoit Gaulois, & en particulier Sénonois. Ainſi ſoit qu'Héraclide de Pont traite d'*Hyperboréens* les Gaulois ; ſoit que cet auteur entende par-là un peuple *inconnu*, ou que déja de ſon tems quelques Grecs commençaſſent à placer les Hyperboréens dans l'occident ; ou enfin que les Gaulois, depuis leur premier paſſage du Rhin, ſe fuſſent fait jour juſqu'à l'Océan ſeptentrional, ſur les côtes duquel les anciens plaçoient les Hyperboréens : aucune de ces raiſons (car je n'en connois point d'autre) ne permet pas aux écrivains d'Allemagne de prendre les Hyperboréens d'Héraclide de Pont pour des Germains, tandis que le ciel & la terre déclarent que c'étoient des Gaulois.

* *Page 54. & ſuiv.*

§. III.

En quel tems les GAULES *ont pû être connuës.*

SOMMAIRE.

Tems auquel les Rhodiens ont bâti une ville à l'embouchure du Rhône. Les Argonautes revenant de Colchos paſſent dans les Gaules. Preuves que les Gaules étoient connuës avant l'expédition de la Toiſon d'or. Le nom de Celtes étoit connu avant que la poſition de la Celtique fût connuë. Deux caps ; l'un

(*a*) Antérieurement à cette Diſſertation j'ai traité à fond dans mes origines Gauloiſes & Celtiques, toutes les queſtions qu'on fait & qu'on peut faire ſur les Hyperboréens. *Voyez plus haut, page 48. & ſuiv.*

le plus occidental, l'autre le plus ſeptentrional de l'Europe, portoient le nom de Celtiques. *Les pays intermédiaires étoient occupés par les Celtes. Les anciens géographes attribuoient aux Celtes tout l'occident de l'Europe. Les peuples du nord n'avoient d'autre langue que la Celtique. Vers quel tems les Celtes ont pénétré dans le nord.*

IL paroît difficile de marquer au juſte en quel tems les Gaules ont été connuës. Tout ce que je trouve de plus exprès là-deſſus, eſt ce que diſent Strabon *, Pline ** & S. Jérôme †, que les Rhodiens ſont venus dans les Gaules avant l'établiſſement des olympiades, & qu'ils ont bâti la ville de Rhode à l'embouchure du Rhône. Quand la connoiſſance que les anciens ont eu de la patrie de nos ancêtres, ſeroit reſtreinte au tems, qui a précédé immédiatement l'époque des olympiades, nos Gaules l'emporteroient infiniment à cet égard ſur toutes les régions de l'Europe ; mais leur ſplendeur eſt bien antérieure à l'inſtitution des jeux Olympiques. En effet, tous les auteurs des Argonautiques ont écrit que les Argonautes, au retour de l'expédition de Colchos, ont deſcendu le Rhône depuis ſa ſource juſqu'à la mer; ſont entrés (*a*) dans les terres, tantôt des Celtes & tantôt des Liguriens ; ont reçu des rafraîchiſſemens de l'un & de l'autre peuple ; & enfin ſe ſont rembarqués comblés de careſſes & de bienfaits de la part de nos ancêtres. Sur ce pied, en mettant la conquête de la Toiſon d'or environ à l'an 50, avant la priſe de Troie, les Gaules, ſous le nom de Celtique, étoient connuës des Grecs vers l'an de la période Julienne 3480, du monde 2820, douze cens trente-quatre ans avant Jeſus-Chriſt.

* *Strab. lib. XIV. p. 654.* C.

** *Plin. lib. III. c. 4.*

† *Hieron. prolog. lib. II. comment. ad Galat. cap. 3. Vide etiam Iſidor. Hiſpal. orig. l. XIII. c. 16.*

J'ai de fortes raiſons de croire, que les noms de *Celtes* (*b*) & de *Celtique* étoient connus antérieurement au tems des Argonautes, avec cette circonſtance qu'on ne connoiſſoit pas encore la poſition des Gaules. J'avouë qu'Hérodote (*c*) eſt le plus ancien de nos écrivains qui ait parlé des

(*a*) .... Δι' ἔθνεα μυρία Κελτῶν
Καὶ Λιγύων περόωντες ἀδήιοι.
Apollon. Rhod. Argon. lib. IV. v. 646.

(*b*) Si l'on pouvoit faire quelque fond ſur le texte d'Antoninus Liberalis, les Celtes auſſi-bien que leur nom auroient été connus des Grecs long-tems avant Hercule, puiſque ce mythologue place des Celtes dans l'Epire, leſquels ſelon lui ſe liguerent avec les Chaoniens, les Theſprotes, & tous les peuples de cette contrée, pour enlever à Hercule les troupeaux, que ce demi-dieu avoit de même enlevés à Geryon: Πολεμήσαντες γὰρ αὐτῷ Κελτοὺς, καὶ Χάονας, καὶ Θεσπρώτους, καὶ σύμπαντας Ἠπειρώτας, ὑπ' αὐτοῦ κρατηθῆναι ὅτε τὰς Γηρυόνου βοῦς συνελθόντες ἀφελέσθαι. *Anton. Liber. metam. 4.* Mais outre que notre mythologiſte eſt un auteur trop récent, pour mériter la plus petite créance ſur un fait, qui eſt combattu par toute l'antiquité, je crois que dans le texte de Liberalis, au lieu de *Celtes*, il faut lire *Celæthes*, qui eſt le nom d'une branche de Theſprotes, laquelle avoit ſes terres dans le voiſinage de la Theſſalie. Par-là tombe le ſoupçon que M. de la Nauze voudroit faire naître, *qu'il pourroit ſe faire que les Gaulois fuſſent originaires de l'Epire, & que Theſprotus étoit le Dis auteur de leur origine.* Academ. Inſcript. t. VII. Mem. p. 161.

Liberalis eſt plus exact ſur la contrée de l'Europe où Géryon faiſoit ſon ſéjour. Selon Arrien, Euſtathe, Scylax, & les meilleurs géographes, ce n'eſt point dans l'iſle d'Erythie, à l'extrémité de l'Eſpagne, que regnoit Géryon ; mais dans la partie de l'Epire qui eſt vers Ambracie & Amphiloques, où les excellens pâturages ſont en abondance. Je dis ailleurs que la fable lui attribuoit trois têtes & trois corps, parce qu'on ſuppoſoit que ſes états étoient compoſés de trois provinces & de trois iſles : d'autres diſent que c'eſt par ce qu'il étoit l'aîné de trois freres, ſi parfaitement unis, qu'ils ne faiſoient qu'un cœur & une ame.

(*c*) Hérodote écrivoit, ſelon Pline, la quarantiéme année de ſon âge, l'an de Rome 310, la premiere année de la quatre-vingt-quatriéme

Celtes : mais je puis aſſurer que tout ce qu'il ſçavoit d'eux, c'eſt que ce peuple étoit *le plus occidental de l'Europe* (*a*). Cette obſervation ſuppoſe évidemment, que nos peres étoient déja maîtres des grandes provinces qu'ils ont, très-certainement, occupées en Eſpagne : car, de l'aveu de tous les géographes, l'Eſpagne eſt la partie de l'Europe la plus occidentale. Or entre les provinces les plus occidentales de l'Eſpagne, où les Celtes s'étoient établis, il faut comprendre le promontoire que les anciens appelloient *Celtique* (*b*), & qui eſt aujourd'hui connu ſous le nom de *cap de Fineterre :* puiſqu'outre que le nom de Celtique qu'il portoit, prouve manifeſtement que nos ancêtres en étoient en poſſeſſion ; comme ce promontoire eſt par ſa nature le coin de l'Europe le plus occidental, Hérodote n'auroit pû dire que les Celtes étoient le peuple le plus occidental de l'Europe, ſi nos peres ne l'avoient occupé. La diviſion qu'Ephore, Scymnus & les plus anciens géographes ont faite de l'Europe en quatre parties, attribuant l'occident (*c*) aux ſeuls Celtes, établit la même vérité d'une maniere ſi inconteſtable, que ce ſeroit ſe défier des lumieres de mon lecteur, que d'entaſſer ici un plus grand nombre de preuves.

D'autre part, les Celtes occupoient de toute antiquité, pour ainſi dire, un autre promontoire, appellé auſſi *Celtique* (*d*). Il étoit à l'extrémité de la Scythie la plus ſeptentrionale, à l'embouchure de l'Oby, & ſur la mer Blanche. Il eſt viſible que les Celtes ou Gaulois n'ont pû ſe rendre en un pays ſi affreux & ſi éloigné, que dans l'eſpace de pluſieurs ſiecles. En effet, quand ils ont eu le courage d'entreprendre cette étrange tranſmigration, ce n'a dû être qu'après avoir déſeſpéré de pouvoir ſe fixer dans le voiſinage des Gaules; qu'en avançant de proche en proche; qu'en peuplant les pays intermédiaires; qu'en abbattant des forêts immenſes; qu'en franchiſſant des chaînes de montagnes horribles ; qu'en traverſant les fleuves les plus rapides, les plus profonds & les plus vaſtes ; qu'en deſſéchant des marais, des lacs & étangs ſans nombre ; qu'en défrichant des terres par-tout ſtériles & incultes ; qu'en amaſſant avec ſoin des proviſions les plus néceſſaires à la vie, & enfin qu'en ſurmontant des obſtacles preſque invincibles. Cependant tout cela étoit fait avant l'arrivée des Argonautes dans les Gaules. J'en donne pour preuve la deſcription qu'Onomacrite, cet auteur (*e*) ſi ancien, fait du paſſage de ces héros dans le nord. « Au ſortir, dit-il, des pays limitrophes du *capo*

olympiade, & 444 ans avant Jeſus-Chriſt. *Tanta ebori auctoritas erat, urbis noſtræ trecenteſimo decimo anno : tunc enim auctor ille* [*Herodotus*] *hiſtoriam eam condidit Thuriis in Italia*. Plin. l. XII. c. 4. §. 8.

(*a*) Κελτῶν, οἱ ἔσχατοι πρὸς ἡλίου δυσμέων. *Herodot. lib. IV. c. 49.*

(*b*) *Promontorium Celticum*. Plin. lib. IV. c. 20. & 22.

(*c*) Πρὸς δύσιν δὲ, Κελτοίς. *Strab. lib. I. p. 34. A. Vide Symnum Chium.*

(*d*) *Noſcitur Promontorium Celticæ Lytarmis.* Plin. lib. VI. c. 13. §. 14.

(*e*) Il vivoit dans le tems que les Piſiſtrates s'emparerent du gouvernement d'Athenes, au commencement de la cinquante-cinquiéme olympiade.

Εν μὲν γὰρ Ῥίπαιον ὄρος καὶ Κάλπιος αὐχὴν
Ἀνατολίας εἴργουτ', ἐπικέκλιται περώρῃ
Ἄσον ἐπισκιάζουσα μεσημβριὸν ἠέρα Φλέγρῃ.
Δείελον ἂν κρύπτουσα φάος τ' ἀνυώηες Ἄλπεις
Κείνοισι μερόπεσιν, ἀχλὺς δ' επικέκλιται αἰεί.

Onomacr. Argon. fol. 35 verſo, edit. Aldin. an. 1517.

» *d'Oby*, les Argonautes entrerent immédiatement dans le pays des
» Cimmériens (*a*), peuple condamné à paſſer ſa vie dans les ténebres ;
» parce, ajoûte-t-il, que le mont Riphée & le mont Calpien à l'orient,
» le mont Phlegre au midi, & les hautes Alpes à l'occident, lui dé-
» robent en tout tems la clarté du Soleil ». Je n'examine point quelles montagnes Onomacrite entend par le nom d'Alpes : il me ſuffit que je trouve dans la contrée la plus ſeptentrionale de l'Europe, le nom *d'Alpes* employé à déſigner des montagnes, dont la hauteur extrême dérobe les rayons du Soleil, pour en conclure que tout le pays étoit occupé par les Celtes. En effet, *Alpes* eſt un mot de la langue Celtique, dans laquelle il n'a d'autre ſignification (*b*) que celle qu'Onomacrite lui donne.

Qu'au tems des Argonautes, tout le nord de l'Europe ait été occupé par des Celtes, c'eſt une vérité qu'Apollonius de Rhodes ne permet pas de révoquer en doute, puiſqu'il qualifie les côtes de la mer Baltique, où ſe fait la pêche de l'ambre, *de marais* (*c*) *qui s'étendent dans la région immenſe des Celtes.*

Sur cette quantité de preuves, on peut hardiment défendre en thèſe, que les Gaulois ou Celtes avoient peuplé le nord de l'Europe pluſieurs années avant l'expédition des Argonautes. Mais comme il n'eſt nullement vraiſemblable qu'ils ayent ſongé à ſe tranſporter ſi loin, qu'après avoir peuplé l'Eſpagne, l'Italie, l'Angleterre, la Germanie & les autres régions plus voiſines des Gaules, & qu'il eſt même certain qu'ils n'ont pû exécuter ces tranſmigrations que ſucceſſivement, par intervalles & à diverſes repriſes ; on ne ſçauroit fixer l'entrée & l'arrivée des Celtes dans le nord. Il paroît néanmoins d'une maniere claire & poſitive, qu'ils y avoient arboré les étendards de la nation quelques ſiecles avant la fondation de Rome, & par conſéquent bien des années avant que Sigoveſe fût en état de paſſer le Rhin, & d'aller s'établir au voiſinage de la forêt Hercynie.

§. IV.

Les GAULES *& la* GERMANIE *ont été autrefois compriſes dans l'*IBÉRIE.

SOMMAIRE.

Partie des Gaules qui a porté le nom d'Ibérie, & qui l'a communiqué aux deux autres. Tous les peuples qui occupent le pays immenſe qui s'étend depuis

(*a*) Les véritables Cimmériens étoient au Boſphore de Thrace. Cependant les Poëtes les placent en différens endroits très-éloignés les uns des autres, & feignent qu'ils ne jouiſſoient pas de la clarté du jour, ſans autre fondement que *Cimmor*, dont leur nom eſt dérivé, ſignifie *ténebres.*

(*b*) *Sane omnes altitudines montium licet à Gallis Alpes vocantur, proprie tamen Gallicorum montium ſunt.* Servius Æneïd. x. p. 593. D.

(*c*) Λίμνας εἰσέλασαν δυσχείμονας, αἵτ' ἀνὰ Κελτῶν.
Ἤπειρον πέπλανται ἀθέσφατον.
Apollon. Rhod. Argon. lib. IV. verſ. 635.

l'embouchure de la Viſtule juſqu'au Rhin, ont paſſé pour Iberes. Bévûës des Grecs à cet égard. Lieu où ſe faiſoit la pêche de l'ambre. Fables débitées à ce ſujet. Coûtume des Germains d'expoſer les enfans nouveaux ſur le Rhin. Noms généraux que les Grecs donnerent aux peuples, qui étoient au nord & à l'occident de la Grece, faute de les connoître. Leur biſarrerie en cela. Vers quels tems les Grecs ont connu l'Ibérie. Les Grecs ont connu plûtôt les Gaules que l'Eſpagne. Les Rhodiens ont eu des établiſſemens en Eſpagne avant l'inſtitution des jeux Olympiques. Les Phocéens leur ont ſuccédé. Les Phéniciens ne ſont pas le premier peuple qui eſt allé s'établir en Eſpagne.

AUX différens noms que les Gaulois & les Germains ont porté, & pour ainſi dire partagé enſemble, il faut joindre celui d'Ibere. Cela eſt d'abord (*a*) très-certain de la partie des Gaules, qui s'étend depuis l'embouchure du Rhône juſqu'à l'extrémité de la Provence : car Strabon aſſure (*b*) que les anciens donnoient le nom d'Ibérie à cette étenduë de pays. A la tête des anciens dont parle Strabon, il faut mettre ſans doute Scylax, que je crois être le plus ancien géographe qui ſoit venu juſqu'à nous. Quoi qu'il en ſoit, cet écrivain, dans le troiſieme article de ſon périple (*c*), ne place que des Iberes & des Liguriens mêlés enſemble, depuis les confins de l'Eſpagne juſqu'au Rhône. C'eſt pour ſe conformer à Scylax, que Feſtus Avienus, quoiqu'il écrivît après le milieu du quatrieme ſiecle de l'Egliſe, a dit (*d*) que l'Eraut coule entre l'Eſpagne & la Ligurie, & ſépare les Liguriens des Iberes. Cela poſé, comme la partie des Gaules dont il s'agit eſt la ſeule qui ait été connuë des Grecs juſqu'à Céſar, il eſt viſible que ces derniers ont compris le reſte des Gaules dans l'Ibérie, & qu'ainſi tous les Gaulois ont porté le nom d'Iberes, & ont paſſé pour Iberes.

L'ignorance profonde où étoient les Grecs à l'égard de tous les peuples ſans exception, qui étoient au nord & à l'occident de la Grece, a fait qu'ils ont auſſi donné le nom d'Ibérie à la Germanie. En effet, le poëte Eſchyle (*e*), cité par Pline, a dit dans une de ſes pieces drama-

(*a*) Je ſuis perſuadé que ce n'eſt que les Grecs ſeuls, qui ſe ſont aviſés de donner le nom d'*Ibérie* à ce canton des Gaules, ſans autre fondement que les paroles de Scylax, qui parlant des Marſeillois établis en Eſpagne, qu'il traite toûjours de Liguriens, parce que Marſeille leur métropole étoit dans la Ligurie Tranſalpine : *Après les Iberes*, dit-il, *on trouve des Liguriens & des Iberes mêlés enſemble juſqu'au Rhône.* Mais cela ne veut point dire, ainſi que Strabon l'a crû, que la partie de la Celtique qui s'étendoit depuis le Rhône juſqu'aux Pyrénées, fût appellée, ou dût être appellée *Ibérie*. Tout ce qu'on peut tirer des paroles de Scylax, c'eſt que cet Auteur ne connoiſſant des Gaules, que le Rhône & Marſeille, & de l'Eſpagne que Tarteſſe, Gades, & les établiſſemens que les Marſeillois avoient dans la Tarraconnoiſe, a crû que l'intervalle qui s'étendoit entre ces mêmes établiſſemens & le Rhône, étoit occupé par des Liguriens Marſeillois & des Iberes mêlés enſemble, comme ils l'étoient en Eſpagne : ce qui eſt inſoûtenable, & à quoi les Anciens & les Modernes n'ont fait aucune attention. Voyez cette queſtion traitée au long dans mes éclairciſſemens ſur les origines Celtiques & Gauloiſes, *p. 122. & ſuiv.*

(*b*) Ἐπεὶ καὶ Ἰβηρίαν ὑπὸ μὲν προτέρων καλεῖσθαι πᾶσαν τὴν ἔξω Ῥοδανοῦ καὶ τοῦ Ἰσθμοῦ τοῦ ὑπὸ τῶν Γαλατικῶν κόλπων σφιγγαμένου. *Strab. lib. III. p. 166.* B.

(*c*) Ἀπὸ δὲ Ἰβήρων ἔχονται Λίγυες καὶ Ἴβηρες μιγάδες μέχρι ποταμοῦ Ῥοδανοῦ.

(*d*) . . . . . *Hujus (Arauris) alveo*
Ibera tellus, atque Ligures aſperi
Interſecantur.

(*e*) Il naquit la derniere année de la ſoixante-troiſiéme olympiade, 525 ans avant Jeſus-Chriſt.

tiques, que l'Eridan, ſur lequel l'ambre flottoit, rouloit ſes eaux dans l'Ibérie, & qu'il y portoit le nom de *Rhodanus* (*a*). L'Eridan (*b*), dont parle Eſchyle, ne ſçauroit être ni celui de l'Attique ni celui d'Italie, puiſqu'en aucune de ces régions ce fleuve n'a pris jamais le nom de *Rhodanus*. Il n'en eſt pas de même dans la Germanie : Apollonius de Rhodes nous apprend (*c*) que cette vaſte contrée renferme dans ſon ſein un Eridan & un *Rhodanus*, qui après avoir coulé ſéparément, ſe jettoient l'un dans l'autre ; & ces eaux ainſi mêlées, formoient le canal qui étoit appellé tantôt *Eridanus* & tantôt *Rhodanus*. A la vérité on ne trouve point dans l'auteur des Argonautiques le nom de Germanie : mais il n'en faut être nullement ſurpris. J'ai prouvé plus haut que les terres immenſes qui s'étendent en-delà du Rhin, n'ont pris ce nom qu'environ trois cens ans après ce poëte. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'on ne ſçauroit ne la pas reconnoître à la deſcription qu'il en fait : car, entr'autres circonſtances qu'il en rapporte, il obſerve que le confluent de l'Eridan & du Rhodanus eſt au voiſinage du pays des Hyperboréens, du mont & de la forêt Hercynie, & ce qui eſt encore plus marqué, des côtes où l'on fait la pêche de l'ambre ; tous traits (*d*) ſinguliers qui caractériſent la Germanie.

Mais, dira-t-on, quels ſont les fleuves de la Germanie qu'Eſchyle & Apollonius de Rhodes appellent *Rhodanus* & *Eridanus*? Cluvier * m'a prévenu : il a démontré que le premier eſt la riviere, qui ſur les lieux porte le nom de *Rodaune*, & ailleurs *Raddaune*, *Raddune* & *Reddune*; & l'autre la Viſtule. Que le *Rodaune*, qui a ſa ſource à vingt-cinq milles au-deſſus de Dantzick, après avoir lavé les murs de cette ville, ſe jette immédiatement au-deſſous dans la Viſtule. « Au confluent des deux ri- » vieres, ajoûte-t-il, étoit la traite de l'ambre, où ſe rendoient, par » l'embouchure de la Viſtule, ceux qui venoient l'acheter pour le ven- » dre en Italie & dans la Grece. Les Grecs, continuë-t-il, trouvant dans » le mot de *Rodaune* & *Redaune* le nom d'un fleuve qui approchoit fort » de celui de leur Eridan ; de deux fleuves qui ſe jettoient l'un dans

* *Cluv. Germ. ant. lib. III. cap. 3. p. 634.*

(*a*) *Æchylus in Iberia, hoc eſt, in Hiſpania Eridanum eſſe dixit, eumdemque appellari Rhodanum*. Plin. hiſt. lib. XXXVII. c. 2. §. 11.

(*b*) Les anciens ont compté trois Eridans. Le premier étoit un ruiſſeau de l'Attique, qui ſe jettoit dans un ruiſſeau plus conſidérable, appellé *Iliſſe*, au-deſſous d'Athenes. Le ſecond, & le plus célebre de tous, eſt celui d'Italie, connu aujourd'hui ſous le nom de *Pô*. La célébrité de ſon nom eſt dûë à l'ignorance des mythologues, qui ont rapporté à cet Eridan, les merveilles qu'on débitoit du troiſiéme, qu'ils ne connoiſſoient pas.

Ce troiſiéme eſt certainement celui dont je parle dans le texte, & qui ſe jette dans la mer Baltique ou Septentrionale. On ne ſçauroit ſe refuſer à cette vérité ſans s'attirer ſur les bras les autorités d'Eſchyle, d'Hérodote, & d'Appollonius de Rhodes. On ne voit pas bien en quel tems s'eſt faite la métamorphoſe d'*Eridan* en *Viſtule*. On voit ſeulement que les Grecs & les Latins en ſont les auteurs.

(*c*) Ἐν δὲ τόθεν Ῥοδανοῖο βαθὺν ῥόον εἰσεπέρησαν,
Ὅς τ' εἰς Ἠριδανὸν μετανείσεται· ἄμμιγα δ' ὕδωρ
Ἐν ξυνοχῇ βέβρυχε κυκώμενον.

Apollon. Argon. lib. IV. verſ. 627.

(*d*) Il y a une quatriéme circonſtance qui ne la caractériſe pas moins : c'eſt que le confluent dont je parle, étoit auſſi au voiſinage de l'iſle *Gleſſaria*, qui étoit une des Iſles Electrides, ainſi appellées de l'ambre qu'on y pêchoit. *Tres & viginti inde inſulæ Romanorum armis cognitæ. Earum nobiliſſimæ Burchania, fabaria à noſtris dicta, à frugis ſimilitudine ſponte provenientis. Item Gleſſaria, à ſuccino militiæ appellata, à barbaris Auſtrania*. Plin. lib. IV. c. 13.

» l'autre, n'en ont fait qu'un, qu'ils ont auſſi appellé Eridan ». Cluvier ſe fonde ſur un paſſage d'Hérodote (*a*), où on lit qu'on diſoit dans la Grece que l'ambre venoit d'un fleuve que les barbares appelloient Eridan, lequel ſe déchargeoit dans la mer ſeptentrionale. Le paſſage d'Hérodote eſt formel. D'autre part, c'eſt aux côtes les plus voiſines de l'Eridan qu'Apollonius de Rhodes aſſure que ſe faiſoit la pêche de l'ambre, à l'occaſion de laquelle le poëte rapporte la fable de la chûte de Phaëton dans l'Eridan (*b*), la métamorphoſe des Héliades ſes ſœurs en peupliers, & leurs larmes changées en autant de grains d'ambre, qui, après avoir ſéché ſur le ſable, étoient emportés par les vagues dans le courant du fleuve, & de-là dans la mer (*c*).

Sur ce détail, on ne ſçauroit douter que l'Eridan, où l'on pêchoit l'ambre, ne fût tout enſemble le même que celui qu'Eſchyle place dans l'Ibérie, & le même encore que celui qui réellement eſt au fond de la Germanie. D'où il eſt naturel de conclure que les Grecs autrefois donnoient à la Germanie le nom d'Ibérie. Ce qui eſt ſi conſtant, que Nonnus, ce poëte ſi récent par rapport à un point de géographie ſi ancien, tout Egyptien qu'il étoit, parlant de la coûtume obſervée par les Germains de ſon tems, d'expoſer les enfans (*d*) nouveau-nés ſur le Rhin, & de tirer du bien ou du mal qui leur arrivoit ſur l'eau, des conſéquences plus ou moins favorables à la conduite des femmes qui les avoient

(*a*) Ἠριδανὸν καλέεσθαι πρὸς βαρβάρων ποταμὸν, ἐκδιδόντα ἐς θάλασσαν τὴν πρὸς βορέην ἄνεμον, ἀπότευ τὸ ἤλεκτρον φοιτᾷν λόγος ἐστί. *Herodot. lib. III. c. 115.*

(*b*) Voici ce qui a donné lieu aux Grecs de la forger, & l'on verra combien ils ont mis du leur dans les choſes les plus ſimples. Les Venedes, peuple d'abord Gaulois, enſuite Sarmate, habitoient le long des côtes ſur leſquelles la mer jettoit l'ambre. Ils le recueilloient & le portoient ou immédiatement par eux-mêmes, ou par le canal des Eſtions, des Guttons & des Teutons leurs voiſins aux Vénetes d'Italie, qui le répandoient dans toute l'Europe. Les Vénetes en débitant l'ambre, diſoient que le fleuve au voiſinage duquel les Celtes du lieu le pêchoient, s'appelloit d'un nom approchant de celui d'Eridan, & ajoûtoient que les Celtes publioient, que les grains d'ambre étoient les larmes mêmes, qu'Apollon avoient verſées tant à la mort d'Eſculape, à l'occaſion de laquelle il alla chercher un aſyle chez les Hyperboréens, que quand il fut condamné par Jupiter à la condition de berger. Οἱ Κελτοὶ ἐφήμισαν τὸ ἤλεκτρον εἶναι μὴ τῶν Ἡλιάδων, ἀλλὰ δάκρυων εἶναι Ἀπόλλωνος, ἡνίκα διὰ τὸν Ἀσκληπιοῦ θάνατον ἀνιαθεὶς εἰς τοὺς Ὑπερβορέους ἀφίκετο, διὰ τὴν τοῦ πατρὸς ἐπιτίμησιν· ἢ ὅτε ἐκελεύσθη θητεύειν ἐπὶ τῷ φόνῳ τῶν Κυκλώπων. *Schol. Apollon. Rhod. lib. IV. v. 611.* Les Grecs au contraire, non contens de confondre les Vénedes de Sarmatie avec les Vénetes d'Italie, & de tranſporter en Italie le fleuve de Sarmatie où ſe faiſoit en premier le débit de l'ambre, prétendirent encore que l'ambre avoit pour origine les larmes que les Héliades, ou ſœurs de Phaëton, changées en peupliers, verſoient tous les jours ſur les bords du Pô, dans lequel leur frere avoit été précipité.

On peut remarquer en paſſant, que les peuples de Sarmatie, en particulier les Vénedes, étoient reconnus pour Celtes ou Gaulois.

(*c*) ..... Ἀμφὶ δὲ κοῦραι
Ἡλιάδες ταναῇσιν ἐφήμεναι αἰγείροισιν
Μύρονται κινυρὸν μέλεαι γόον· ἐκ δὲ φαεινὰς
Ἠλέκτρου λιβάδας βλεφάρων προχέουσιν ἔραζε
Αἱ μέν τ' ἠελίῳ ψαμάθοις ἐπιτερσαίνονται, &c.

Apollon. Rhod. Argon. lib. IV. verſ. 603.

(*d*) C'eſt l'empereur Julien & l'auteur d'une épigramme qui eſt dans l'Anthologie, qui nous apprennent que les Germains, quand ils ſoupçonnoient leurs femmes de quelque galanterie, les obligeoient d'expoſer elles-mêmes dans un bouclier les enfans qu'elles mettoient au monde, à la merci des eaux & du courant du Rhin. Si les enfans couloient à fond, la femme étoit convaincuë d'infidélité : ſi au contraire ils ſurnageoient & venoient au bord, où la mere les attendoit ſaiſie de crainte, le mari effaçoit tous ſes ſoupçons, & rendoit à ſon épouſe ſa confiance & ſa tendreſſe.

mis au monde ; Nonnus, dis-je, donne au Rhin, l'épithete d'*Ibere* (*a*).

Mais non ſeulement les Grecs ont donné aux Germains le nom d'Iberes, ils les ont encore qualifiés de *Celtiberes* & de *Celtoſcythes*. Qu'on ne ſe figure pas au reſte, que par Celtiberes les Grecs ayent entendu le peuple d'Eſpagne de ce nom. La connoiſſance de ce peuple étoit alors un point de géographie qui étoit au-deſſus de leurs lumieres. J'ai Strabon pour garant de tout ce que j'avance. « Les premiers Grecs, dit-il (*b*), » s'y prirent à deux différentes repriſes pour dreſſer leur géographie. » D'abord ils s'attacherent à s'aſſurer s'il y avoit des peuples au nord » de la Grece ; & quand ils furent informés qu'il y en avoit, ils ne fi» rent autre choſe que ce qu'ils trouvoient tout fait dans Homere ; ils » appellerent indifféremment tous ces peuples ou Nomades ou Scythes. » De-là ils paſſerent à leur occident ; & le trouvant habité, ils don» nerent à tous les peuples qui l'occupoient, ſans en diſtinguer aucun, » le nom de Celtes & d'Iberes, ou même celui de Celtiberes & de » Celtoſcythes ».

Une choſe me fait ici de la peine, c'eſt le nom de Celtoſcythes, que les Grecs ont donné, ſelon Strabon, aux Germains. Cependant on ne ſçauroit ignorer que les Grecs ont toûjours regardé les Germains comme à l'occident non ſeulement de l'Europe, mais de la Grece ; & que d'autre part ils ont placé conſtamment les Scythes au nord de leur continent. D'où il réſulte que l'expreſſion *Germain Celtoſcythe* implique contradiction, parce que de ſa nature elle marque un homme, qui eſt tout-à-la fois *originaire du nord* & *originaire de l'occident* ; ce qui eſt abſolument impoſſible. Cependant il eſt de fait que dans les tems dont nous parlons, les Grecs ont traité de Scythes les Germains & les Sarmates mêmes (*c*) ; & comme il n'eſt pas permis de diſputer ſur les faits, on ne peut juſtifier l'expreſſion que j'éclaircis, qu'en la rejettant ſur l'ignorance des Grecs, ainſi que fait Strabon dans le paſſage même qui donne lieu à ces diſcuſſions.

On ne peut pas dire la même choſe, quand l'expreſſion *Celtoſcythe* regarde les Gaulois. Les Grecs n'ont pû ignorer preſqu'en aucun tems que la patrie de nos peres les Celtes étoit en occident, & que c'étoit delà qu'avoient coulé ces torrens de Gaulois, que j'ai fait voir être allés s'établir dès les tems les plus reculés dans toutes les extrémités du nord. Ainſi les Grecs en donnant aux Gaulois le nom de Celtoſcythes, n'ont jamais prétendu qu'ils fuſſent en même tems originaires de l'occident & du nord ; ils ont voulu ſeulement marquer que les Celtes s'étoient tranſportés dans la Scythie, qu'ils s'étoient entés ſur les Scythes, qu'ils avoient fait alliance avec eux, & qu'ils occupoient leurs terres en tout ou en partie.

(*a*) Ῥῆνος ἴβηρ βρεφέεσσι κορύσσεται· ἀλλὰ δικάζων
Καὶ κρυφίην ὠδῖνα διασχίζων τοκετοῖο
Κτείνει ξεῖνα γένεθλα.
Lib. XXII.

(*b*) Ὕστερον δὲ καὶ τῶν πρὸς ἑσπέραν γνωσθέντων Κελτοὶ καὶ Ἴβηρες, ἢ συμμίκτως Κελτίβηρες καὶ Κελτοσκύθαι προσηγορεύοντο, ὑφ' ἓν ὄνομα τῶν καθέκαστα ἐθνῶν ταττομένων διὰ τὴν ἄγνοιαν. *Strab. lib. I. p. 33. B.*

(*c*) *Schytarum nomen uſquequaque tranſiit in Sarmatas atque Germanos*. Plin. lib. IV. c. 12. §. 25.

On doit, toutes proportions gardées, avoir la même idée & tenir le même langage touchant l'expreſſion *Celtibere*.

Au reſte, il ne faut pas inférer du nom *Celtibere* donné aux Germains, que les Iberes ayent en aucun tems envoyé des colonies dans la Germanie. L'Ibérie & la Germanie étoient à une trop grande diſtance l'une de l'autre. Sans compter, que les Gaules qui ſéparoient ces contrées ſi différentes & ſi éloignées, & qu'il falloit traverſer dans leur plus grande largeur, étoient par leur poſition une barriere inſurmontable. C'eſt plûtôt que les Rhodiens d'abord, & enſuite les Phocéens de l'Aſie mineure, qui ont les premiers connu les Gaules & l'Ibérie, & qui ſeuls pendant long-tems ont fait tout le commerce de l'occident, n'ont fait connoître aux Grecs que les Gaulois & les Iberes, c'eſt-à-dire les deux ſeules nations avec leſquelles ils négocioient, ſans leur donner aucune lumiere ſur les autres peuples du nord & de l''occident, dans le pays deſquels ils ne ſe rendoient pas : & c'eſt la vraie raiſon pourquoi les Grecs, ainſi que le dit Strabon dans le paſſage que je viens de rapporter, ont donné aux peuples d'occident, qu'ils ne connoiſſoient pas autrement, le nom tantôt de Celtes & tantôt d'Iberes.

Le tems auquel les Grecs ont commencé à connoître l'Ibérie, doit avoir ſuivi de près celui auquel ils ont abordé dans les Gaules pour la premiere fois. Car il n'y a nul doute, que les Gaules étant ſur la route de la Grece & de l'Aſie mineure en Eſpagne, les premiers Grecs qui ont trafiqué en occident, n'ayent d'abord relâché dans les Gaules, & poſtérieurement dans les ports d'Eſpagne. Hérodote nous donne à peu près l'année, que les Phocéens de l'Aſie mineure commencerent à ſe frayer le chemin de Tarteſſe ; & il marque que c'eſt préciſément ſous le regne de Cyrus, & dans le tems qu'Harpalus, gouverneur pour ce prince de l'Aſie mineure, ſe diſpoſoit à aſſiéger la capitale des Phocéens & à y établir le pouvoir arbitraire. L'Hiſtorien ajoûte (*a*) qu'Arganthonius, roi de Tarteſſe, conçut de l'affection pour les Phocéens, & qu'étant informé des malheurs qui les menaçoient de la part d'Harpalus, il leur offrit une retraite en tel port de ſes états qu'ils voudroient choiſir. Il les preſſa même de prévenir les deſſeins d'Harpalus, & de mettre à couvert leur liberté. Et ſur ce que les Phocéens ne jugerent pas à propos d'accepter des offres ſi obligeantes, il leur fit remettre une groſſe ſomme d'argent pour fortifier leur ville, afin qu'elle fût en état de ſoûtenir un long ſiége, & de pouſſer à bout l'opiniâtreté de leur ennemi. Je mets cet événement à environ l'an 201 de Rome, à la quatriéme année du regne de Cyrus, & à la 553e avant Jeſus-Chriſt.

Il faut porter l'arrivée des Rhodiens en Eſpagne à des tems bien plus reculés. Strabon la met à ceux qui ont précédé les Olympiades. Il obſerve ſur-tout qu'ils fonderent Roſes. Quand leur commerce fut tom-

(*a*) Τούτῳ δὴ τῷ ἀνδρὶ προσφιλέες οἱ Φωκαιέες οὕτω δή τι ἐγένοντο, ὡς τὰ μὲν πρῶτα σφέας ἐκλιπόντας Ἰωνίην, ἐκέλευε τῆς ἑωυτοῦ χώρης οἰκῆσαι ὅκε βούλονται, *&c. Herodot. lib. I. c. 163.*

bé en

ILLYRICI
Et adjacentium ISTRO Flumini Regionum
TYPUS
ab ANVILLÆO delineatus,
Sedesque priscorum quorundam Colonorum
ad mentem D JACOBI MARTIN
Monachi Benedictini
MDCCL.
Milliaria Romana
Leucæ Franciccæ Hexapodarum 2500.
Gravé par Guill. Delahaye.
BASTARNÆ
ALPES
DANUBIUS
BOII
Dravus Fl.
Savus Fl.
SCORDISCI
ILLYRIS
IAPIDES
PEUCE INSULA
PONTUS EUXINUS
ISTER FLUVIUS

bé en occident, les Phocéens prirent leur place. Ils ſ'attacherent particulierement à relever les murs de Roſes, à la fortifier, & à en faire un comptoir qui leur aſſurât tout le commerce des côtes des Gaules & de l'Eſpagne, qui ſont ſur la Méditerranée (*a*). Du reſte, comme le tems auquel Strabon dit que les Rhodiens ſe ſont rendus en Eſpagne, a pû être plus ou moins voiſin de la premiere olympiade, ſans qu'il ſoit poſſible de découvrir auquel des deux il faut s'attacher, c'eſt perdre ſon tems que de vouloir le fixer. J'en dis autant de celui où les Phéniciens qui trafiquoient ſur la mer Rouge, entrerent dans l'Océan, & rangeant de proche en proche toutes les côtes qui les conduiſoient en Eſpagne, bâtirent à l'extrémité de la Bétique les villes de Cadis & de Tarteſſe, au milieu des Celtes, qui y étoient déja. C'eſt toute autre choſe d'une colonie de Philiſtins de *Dor* ou *Dora*, qui du tems de Joſué ſe réfugierent en Eſpagne, d'où ils ſe rendirent dans notre Aquitaine & s'y fixerent. J'ai fait une diſſertation particuliere ſur cette colonie, pour conſtater ſon état. Je prie mes lecteurs de vouloir bien la parcourir. Elle eſt la derniere de celles qui ſont à la tête de cette hiſtoire.

SIXIEME

DISSERTATION HISTORIQUE.

§. I.

Du grand nombre de Peuples Gaulois qui étoient dans l'Illyrie.

SOMMAIRE.

Grande province de l'Illyrie appellée Gaule inférieure. *Mépriſe d'un moderne ſur ſa poſition. Nombre innombrable de Gaulois qui s'y étoient tranſplantés. Guerres que ces Gaulois ont faites dans la Pannonie, la Thrace, la Macédoine, la Grece, & dans la haute & baſſe Aſie.* La Gaule inférieure *étoit un débouché à l'égard des Gaulois, que les Gaules ne pouvoient nourrir. Chemin que les Gaulois tenoient pour s'y rendre. Gaulois qui de* la Gaule inférieure, *avoient paſſé dans la Propontide & ſur les côtes de la mer du Pont. La Gaule inférieure comprenoit l'Illyrie maritime. Raiſon pourquoi elle étoit diſtinguée des Gaules d'en-deçà & d'en-delà des Alpes, par le nom d'*inférieure.

JE ſors de la Germanie pour y rentrer bien-tôt. La crainte de perdre un paſſage unique de Plutarque, qui ſe préſente heureuſement ſous ma plume, & qui eſt aſſez difficile à retenir, occaſionne cet écart. L'hi-

(*a*) Ὅτι οὐ μόνον ἀφ' οὗ χρόνου συνῴκησαν τὴν νῦν πόλιν ηὐτύχουν κατὰ θάλατταν· ἀλλὰ καὶ πρὸ τῆς ὀλυμπιακῆς θέσεως συχνοῖς ἔτεσιν, ἔπλεον πόῤῥω τῆς οἰκείας ἐπὶ σωτηρίᾳ τῶν ἀνθρώπων, ἀφ' οὗ καὶ μέχρι Ἰβηρίας ἔπλευσαν, κἀκεῖ μὲν τὴν Ῥόδην ἔκτισαν, ἣν ὕστερον Μασσαλιῶται κατέσχον. *Strab. lib. XIV. p.* 654. C.

ſtorien Grec, parlant des meſures que Perſée roi de Macédoine prenoit vers l'an 581 de Rome, pour ſuſciter de tous côtés des ennemis aux Romains, & leur faire la guerre avec avantage, dit qu'il avoit mis dans ſon parti les Baſtarnes (*a*) & les Illyriens, leſquels, dit-il, devoient entrer en Italie après avoir traverſé LA GAULE INFÉRIEURE, qui eſt le long de la mer Adriatique (*b*). Une Gaule inférieure qui occupe les bords de la mer Adriatique, n'a pû en aucun tems que faire partie de l'Illyrie. Cependant un auteur moderne avance que LA GAULE INFÉRIEURE eſt certainement *la Gaule Tranſalpine :* comme ſi la mer Adriatique lavoit les côtes de la Gaule Tranſalpine, & que les Baſtarnes & les Illyriens, qui étoient à la ſolde de Perſée, avoient pû entrer de plain-pied en Italie par la Gaule d'en-deçà les Alpes. LA GAULE INFÉRIEURE étoit donc dans l'Illyrie : c'eſt un point de géographie, qui ne permet pas qu'on s'arrête à le prouver.

Par le nom ſeul, que portoit la province de l'Illyrie dont nous parlons, on peut juger du nombre de peuples Gaulois qui y étoient établis. Quelque grand qu'on le faſſe, il ne le ſera jamais aſſez, ſi l'on fait attention, 1°. que les Gaulois de ces cantons ont fait en divers tems & en différentes occaſions des gueres longues & ſanglantes en Italie, dans l'Illyrie même, dans la Pannonie, dans la Thrace, dans la Macédoine, dans la Grece & dans l'Aſie (*c*) mineure ; 2°. qu'ils ont formé dans toutes ces régions pluſieurs états, qui ont fait trembler les originaires du pays ; 3°. qu'ils fourniſſoient des troupes auxiliaires aux Grecs, aux Macédoniens, aux Carthaginois, aux Romains, & à tous les peuples qui leur en demandoient ; 4° enfin que notre hiſtoire préſente quantité d'exemples de tranſmigrations des Gaulois dans l'Illyrie, qui mettent en évidence que l'Illyrie étoit à l'égard des Gaulois, qui étoient ſans reſſource, une ſeconde patrie, où ils ſe rendoient tantôt pour chercher des aventures, tantôt pour exercer leur valeur, ſouvent pour rendre leur condition meilleure, & quelquefois par ordre du magiſtrat *. De tout tems le chemin étoit frayé. Nos peres franchiſſoient les Alpes, traverſoient la Gaule Ciſalpine, la Vénétie & l'Iſtrie, & ſe trouvoient tout-à-coup dans l'Illyrie. On lit même avec ſurpriſe dans Juſtin (*d*), que les mêmes Gaulois faiſoient ce chemin pluſieurs fois dans leur vie, & qu'après

* *Polyb. lib.* II. *p.* 95. C.

(*a*) Les Baſtarnes étoient originaires des Gaules, comme je me propoſe de le faire voir bientôt dans une Diſſertation particuliere. Il n'en étoit pas de même des Illyriens : c'étoie. des Thraces qui s'étoient gliſſés dans l'Illyrie, & qui s'y étoient extrêmement multipliés.

(*b*) Υπεκίνει δὲ καὶ Γαλάτας τοὺς περὶ τὸν Ἴστρον ᾠκημένους [οἱ Βασάρναι καλοῦνται] στρατὸν ἱππότην καὶ μάχιμον.... Καὶ λόγος κατέσχεν ὡς τῶν βαρβάρων μισθῷ πεπεισμένων ὑπ᾽ αὐτοῦ ΔΙΑ ΤΗΣ ΚΑΤΩ ΓΑΛΑΤΙΑΣ παρὰ τὸν Αδρίαν ἐμβαλεῖν εἰς τὴν Ιταλιαν. *Plut. in Æmilio Paulo*, *p.* 259.

(*c*) On peut y ajoûter la haute Aſie : car l'Ecriture-ſainte & l'hiſtoire Grecque font foi, que les ſucceſſeurs immédiats d'Alexandre n'ont livré aucune bataille ſans avoir dans leurs armées un corps de troupes auxiliaires Gauloiſes, auquel ils ont dû les heureux ſuccès de leurs armes & de leur regne. *Macchab.* II. *c.* 8. *v.* 20. *Juſtin. lib.* XXV. *c.* 2. Le comble de la gloire des Gaulois de l'Illyrie, c'eſt qu'étant paſſés dans l'Aſie mineure, ils prirent la défenſe des républiques Grecques, contre les efforts & les tentatives fréquentes des Rois de Syrie & autres, qui vouloient les ſubjuguer, & leur ôter la liberté. *Memnon apud Phot. codd.* CCXXIV. *c.* 20.

(*d*) *Ex gente Tectoſagorum non mediocris populus prædæ dulcedine Illyricum repetivit.* Juſtin. lib. XXXII. c. 3.

s'être rendus dans l'Illyrie pour s'enrichir, ils retournoient dans les Gaules pour dépoſer leurs richeſſes ; après quoi ils ſe remettoient en route. Par où il eſt évident que l'étenduë de pays que les Gaulois occupoient dans l'Illyrie, étoit proportionnée aux bandes & colonies multipliées qui s'y étoient tranſplantées ; ſur tout qu'elle étoit aſſez conſidérable, pour mériter de la part des anciens le nom de GAULE INFÉRIEURE qu'ils lui ont donné.

Nonobſtant ces détails, cette Gaule ne nous eſt pas bien connuë, ſi non quant à ſa poſition, du moins par rapport à ſon étenduë & à ſes bornes. Auſſi Plutarque eſt-il le ſeul entre les anciens qui en faſſe mention. On n'oſeroit dire ni qu'il ſe ſoit trompé, ni qu'il nous ait trompés : la liſte des peuples Gaulois établis dans l'Illyrie, que je vais donner, le met à couvert de tout ſoupçon. D'autre part, Strabon ſemble inſinuer que la Gaule inférieure étoit la côte maritime de l'Illyrie même : car parlant de la partie de la Méditerranée, qui s'étend depuis le golphe Adriatique juſqu'à la Propontide & à l'Helleſpont, il dit (*a*) que les Illyriens occupoient les côtes de la province de leur nom, & que les Thraces avec quelques Celtes & quelques Scythes cultivoient les autres. Strabon, ainſi qu'on voit, met des Celtes ſur les côtes de la mer du Pont, & n'en place point ſur les côtes de l'Illyrie (*b*). Ne ſeroit-ce point que dans le tems qu'il écrivoit, lequel au reſte étoit voiſin de celui de Plutarque, l'Illyrie maritime, ou du moins ſa plus grande partie, étoit ſi connuë ſous le nom de Gaule inférieure, qu'il a cru qu'il n'étoit pas néceſſaire de la nommer, ni de dire qu'elle fût habitée par des Gaulois ; puiſque ce qu'il

(*a*) Πρὸς μὲν τὴν Ἀδριατικὴν τὰ Ἰλλυρικά· πρὸς δὲ τὴν ἑτέραν μέχρι Προποντίδος καὶ Ἑλλησπόντου, τὰ Θρᾴκια, καὶ εἴ τινα τούτοις ἀναμέμικται, Σκυθικὰ ἢ Κελτικά. *Strab. lib. VII. p.* 313. A.

(*b*) Les Gaulois, dit Juſtin, ſe firent jour dans tous les coins & recoins de l'Illyrie, y mirent tout à feu & à ſang, dompterent les barbares qui l'occupoient ; après quoi ils pénétrerent dans la Pannonie, où ils ſe fixerent. *Portio Illyricos ſinus, ducibus avibus [nam augurandi ſtudio Galli præter cæteros callent] per ſtrages barbarorum penetravit, & in Pannonia conſedit : gens aſpera, audax, bellicoſa.* Juſtin. lib. XXIV. c. 4. Il ajoûte immédiatement, que les Gaulois s'étant rendu maîtres de tout le pays, firent une guerre perpétuelle à tous les peuples du voiſinage : *Ibi domitis Pannoniis, per multos annos cum finitimis varia bella geſſerunt.* Le même hiſtorien dit en un autre endroit, que les Tectoſages qui avoient eu leur part au butin immenſe, que les Gaulois en corps avoient fait au temple de Delphes, porterent à Toulouſe les tréſors qu'ils y avoient amaſſés, & qu'après les avoir dépoſés dans un lieu ſacré, le deſir d'en amaſſer de nouveaux leur avoit fait reprendre le chemin de l'Illyrie, dans la vûë de piller & de ſaccager l'Iſtrie. Cela fait, continuë Juſtin, ils entrerent dans la Pannonie, & s'y arrêterent : *Ex gente Tectoſagorum non mediocris populus prædæ dulcedine Illyricum repetivit, ſpoliatiſque Iſtris, in Pannoniam conſedit.* Juſtin. lib. XXXII. c. I. Voilà donc par deux fois au moins la Pannonie devenuë la conquête des Gaulois, & le ſiége fixe d'un des empires qu'ils avoient dans le nord. Nous allons voir bientôt les noms d'une partie des tribus Gauloiſes, qui ont peuplé cette belle & vaſte région. Cela poſé, comme Grégoire de Tours & tous nos anciens chroniqueurs font foi, que les célebres fondateurs de notre ancienne monarchie étoient originaires de la Pannonie ; il ſuit néceſſairement que les Gaulois que je démontre s'être tranſplantés des Gaules dans la Pannonie, ſont les ancêtres des Francs, qui ſous les étendarts de Clodion, de Mérouée, de Childéric & de Clovis, repaſſerent dans les Gaules. Preuve certaine, que les Francs étoient une ou pluſieurs branches de Gaulois, qui vinrent ſe rejoindre à leur tronc, & que ces Gaulois étoient originairement Tectoſages.

Au reſte, on n'a que faire de perdre beaucoup de tems à chercher quel canton de la Pannonie occupoient les Francs avant qu'ils l'abandonnaſſent pour rentrer dans les Gaules. Nicetas a eu ſoin d'en marquer exactement la poſition, & de nous faire ſçavoir qu'encore de ſon tems, c'eſt-à-dire, ſur la fin du douziéme ſiecle, *il retenoit le nom de France, & que c'étoit une contrée de la Hongrie aſſez étenduë & fort peuplée.* Nicet. lib. II.

diſoit ne pouvoit s'entendre autrement. D'ailleurs, les Gaulois qu'il place ſur les côtes de la mer du Pont, ne pouvoient être abſolument que des colonies des Gaulois de l'Illyrie. Ce qui ſuppoſe évidemment que les Gaulois qui les avoient envoyés, étoient toûjours dans cette partie de l'Illyrie, à laquelle ils conſervoient le nom de Gaule inférieure.

Si l'on demande pourquoi cette Gaule a mérité la qualification d'inférieure, c'eſt ſans doute par oppoſition à une Celtique qui portoit peut-être le nom de ſupérieure, & qui comprenoit toutes les Alpes Rhétiques. Or certainement ces chaînes de montagnes avoient des Celtes pour habitans. Elles étoient contiguës à l'Illyrie, y aboutiſſoient, & étoient la pépiniere (*a*) des Gaulois, qui y étoient deſcendus & qui s'y étoient fixés. Après tout, quand il n'y auroit pas eu une Celtique ſupérieure, il ſuffiſoit que la Celtique dont il s'agit fût au voiſinage de la mer, pour être qualifiée à juſte titre de CELTIQUE INFÉRIEURE : c'eſt ainſi que par la même raiſon la Flandre, en tout ou en partie, eſt traitée de Pays-bas, quoiqu'il n'y ait pas des *Pays-hauts*.

Voilà à peu près l'idée qu'on peut ſe former de la CELTIQUE INFÉRIEURE. Une ſeule choſe pourroit empêcher qu'on ne crût qu'elle ne s'étendoit pas dans toute l'Illyrie maritime : c'eſt que les peuples Gaulois que nous y trouvons, ne ſont pas contigus les uns aux autres ; & que leurs états étoient ſéparés par ceux de quelques peuples vraîment Illyriens ; par conſéquent la Celtique, ou GAULE INFÉRIEURE, ne pouvoit pas comprendre toute l'Illyrie maritime dans toute ſon étenduë. Mais qui nous a dit, 1°. que nous avons exactement le nom de tous les peuples Gaulois qui ont occupé, non ſeulement dans les premiers tems, mais encore poſtérieurement, l'Illyrie maritime ? 2° que les peuples étrangers que nous trouvons mêlés avec les Gaulois de l'Illyrie maritime, n'y ſont point venus dans les tems poſtérieurs ? 3°. & enfin que ces mêmes peuples étrangers n'étoient pas moitié Gaulois, moitié Illyriens, comme nous en allons voir des exemples ? Cependant je ne décide rien : c'eſt pourquoi je viens tout d'un coup aux peuples Gaulois de l'Illyrie, dont j'ai promis la liſte.

§ II.

Des JAPODES.

SOMMAIRE.

Peuple appellé Japodes. *Par quelle aventure ils s'étoient fixés dans l'Illyrie. Leur poſition. Leurs mœurs. Noms de leurs villes. Leurs incurſions dans la Pannonie & l'Italie. Efforts des Romains pour les arrêter. Auguſte les aſſujettit.*

LE premier qui ſe préſente, ſont les Japydes ou Japodes ; car on trouve leur nom écrit de ces deux manieres. Etienne de Byzance qui cite De-

(*a*) Scylax, cet auteur ſi ancien, aſſûre que les Gaulois de ces montagnes s'y étoient fixés dans le cours d'une expédition, que la nation avoit entrepriſe dans l'Illyrie.

nis d'Halicarnaſſe (*a*), ne les place pas tout-à-fait dans l'Illyrie, mais au voiſinage & à la deſcente des Alpes de la Noricie, & les donne pour purs Gaulois. Cette origine eſt inconteſtable; car Scylax, cet ancien géographe, ne met que des Celtes ou Gaulois dans toutes les vallées & défilés des Alpes, qui s'étendent depuis la Tyrrhénie juſqu'à l'extrémité du contour du golphe Adriatique; & ajoûte (*b*) que ces Celtes avoient été laiſſés dans ces cantons au retour d'une expédition, que leurs commandans avoient entrepriſe dans ces montagnes. Les Japodes n'étoient plus les mêmes du tems de Strabon; car cet auteur (*c*), après avoir dit en un endroit que les Japodes étoient ſeulement moitié Gaulois & moitié Illyriens, aſſure dans un autre (*d*), qu'au tems qu'il écrivoit, c'étoit un peuple compoſé de Gaulois & d'Illyriens. Ce qui marque qu'un détachement de Thraces étoit allé s'enter ſur eux, pour ne faire enſemble qu'un même peuple, qui tenoit également des Gaulois & des Illyriens. En effet, ajoûte Strabon (*e*), toute l'armure des Japodes eſt Gauloiſe; ils n'ont pour boiſſon que de la biere, & du pain de millet pour ſe nourrir: mais, à l'exemple des Thraces & des Illyriens, ils font avec un fer des marques ſur toutes les parties de leur corps. Tous indices, que les Japodes de ces tems-là étoient un compoſé de deux peuples de différente origine.

Le même géographe donne à peu près aux Japodes la même poſition qu'Etienne de Byzance, avec cette différence, qu'il les approche plus de la mer, & met deux de leurs villes dans la Liburnie, & dès-là dans l'Illyrie. Il place le chef-lieu au pied du mont Albius, qui eſt très-haut, & le dernier de ceux qui forment les Alpes. Ce mont eſt aujourd'hui dans la Carniole, & retient le nom d'*Alben*. Les Japodes, continuë Strabon, * s'étendent du côté du Danube & de la Pannonie juſqu'à la Save, & du côté oppoſé juſqu'à la mer Adriatique. Ils ont quatre villes, *Matulum*, *Arupenum*, *Monetium* & *Vendus*. Ils ont formé en leur tems un état puiſſant & guerrier. Ils s'occupoient à faire de grandes incurſions dans la Pannonie & l'Italie. Les Romains entreprirent d'arrêter les dernieres vers l'an 625 de Rome *; mais ce ne fut que pour un tems. Les Japodes reprirent leur train ordinaire, & le continuerent juſqu'au regne d'Auguſte. Ce prince ſe voyant maître de l'empire, & croyant que le courage & la fermeté des Japodes tournoient à la honte des Romains, marcha contre eux avec toutes ſes forces. Les Japodes diſputerent le terrein, ſe défendirent vaillamment, firent courir de grands riſques à l'armée Romaine *, & bleſſerent griévement Auguſte à la cuiſſe & aux deux bras. Nonobſtant ces prodiges (*f*) de valeur, ils ſuccomberent, & perdirent leur liberté.

* *Strab. lib. IV. p.* 207. C. *Idem lib. VII. p.* 314.

* *Dio lib. XLIX. Appian. Illyr. p.* 761.

* *Appian. Illyr. p.* 764.

(*a*) Ἰάποδες, ἔθνος Κελτικὸν, πρὸς τῇ Ἰλλυρίᾳ.

(*b*) Μετὰ δὲ Τυῤῥηνούς εἰσι Κελτοὶ ἔθνος, ἀπολειφθέντες τῆς στρατείας ἐπὶ στενῶν μέχρι Ἀδρίου· ἐνταῦθα δέ ἐστιν ὁ μυχὸς τοῦ Ἀδρίου κόλπου. *Scylax in Periplo.*

(*c*) Αἱ διατείνουσι μέχρι τῶν Ἰαπόδων, Κελτικοῦ τε ἅμα καὶ Ἰλλυρικοῦ ἔθνους. *Strab. lib. VII. p.* 313. D.

(*d*) Οἱ Ἰάποδες δὲ τοῦτο ἤδη ἐπίμικτον Ἰλλυριοῖς καὶ Κελτοῖς ἔθνος. *Idem l. IV. p.* 207. B.

(*e*) Ὁ δ' ὁπλισμὸς Κελτικὸς, κατάστικται δ' ὁμοίως καὶ τοῖς Ἰλλυριοῖς καὶ Θρᾳξί. *Idem lib. VII. p.* 315. A.

(*f*) Les femmes des Japodes, plûtôt que de tomber entre les mains des Romains, ſe jetterent dans le feu avec leurs enfans.

§. III.

Des ARDIÉES.

SOMMAIRE.

Ce peuple étoit iſſu des Gaulois appellés Ardyes. *Différens noms qu'ils ont portés. Leur poſition. Leurs guerres avec les Autariates. A quelle occaſion. Etenduë de leurs terres. Leurs incurſions en Italie. Leurs alliances en divers tems avec les Romains.*

UN autre peuple vraîment Gaulois de l'Illyrie, c'eſt les *Ardiées.* Pline les appelle *Vardées* (*a*), auſſi-bien que le géographe Ptolomée. Strabon * dit que dans les tems poſtérieurs, ils prirent le nom de *Varalii.* Cependant Appien † écrit *Palarii.* Je crois les Ardiées freres de ces Gaulois (*b*) que Polybe * nous a fait connoître ſous le nom d'*Ardyes*, & qu'il place ſur la rive gauche du Rhône, le long de la vallée dans laquelle ce fleuve coule après être ſorti de ſa ſource. Les Ardyes de l'Illyrie étoient au voiſinage de la mer Adriatique *, ſur-tout lorſqu'ils eurent chaſſé les Autariates ou Autariées (*c*) de leurs poſſeſſions. Juſques-là ils avoient été toûjours en guerre avec eux, à l'occaſion d'une ſource ſalée dont les deux peuples ſe diſputoient la propriété. Il fut pourtant convenu une fois à l'amiable, que chaque peuple en joüiroit alternativement. Mais le traité fut bien-tôt rompu. La guerre recommença : les Ardiées furent victorieux ; & ils s'étendirent juſqu'à la mer. Leurs terres étoient entiérement ſtériles * ; ce qui les mettoit dans une eſpece de néceſſité d'infeſter l'Italie, & d'en rapporter des vivres. Ils prirent pourtant le parti des Romains, & entrerent dans leur alliance vers l'an 525 de Rome *, que ces derniers pénétrerent dans l'Illyrie, pour punir la reine Teuta du droit des gens violé dans la perſonne des ambaſſadeurs, que le ſénat lui avoit envoyés. Il n'en fut pas de même quelque ſoixante ans après. Nonobſtant que les Romains * fuſſent alors maîtres de l'Illyrie & de la Macédoine, & qu'ils euſſent triomphé de Perſée & de Genthius, les Ardiées prirent les armes, & chaſſerent les Romains de pluſieurs places. Mais ces derniers ayant fait marcher contre eux dix mille hommes d'infanterie & ſix cens de cavalerie de troupes réglées, les Ardiées, qui n'en avoient pas un ſi grand nombre à leur oppoſer, demanderent la paix, & elle leur fut accordée. Nonobſtant le traité ſigné de part & d'autre, & fidelement obſervé du côté des Ardiées, leur poſition ſur les côtes de la mer donna de l'ombrage aux Romains *; c'eſt pourquoi ils furent obligés de les abandonner à ces vainqueurs politiques, & de ſe replier dans l'intérieur des terres.

* *Strab. lib. VII. p.* 315. D.
† *Appian. Illyr. p.* 761.
* *Polyb. lib. III. p.* 200. C.
* *Appian. Illyr. p.* 758. B. *Strab. lib. VII. p.* 317. D.
* *Idem ibid. p.* 315. D.
* *Polyb. lib. II. p.* 100. C.
* *Appian. Illyr. p.* 761.
* *Strab. lib. VII. p.* 315. D.

(*a*) *Populatoreſque quondam Italiæ Vardæi.* Plin. lib. III. c. 22. §. 26.

(*b*) Strabon croit que les Ardiées étoient Illyriens. *Strab. lib. VII. p.* 315. D.

(*c*) C'étoit un peuple d'Illyrie, dont les Gaulois ont triomphé pluſieurs fois, comme on le verra dans la ſuite.

§. IV.

Des BOIENS *d'Illyrie.*

SOMMAIRE.

De quelle contrée des Gaules étoient les Boïens. Pourquoi ils ont été appellés Celtes. Les Boïens d'Illyrie s'y étoient rendus d'Italie chaſſés par les Romains. Ils étoient ſur les bords du Danube. Bærebiſte les oblige à les quitter. Traverſes qu'ils eſſuyerent pour ſe placer. Ils ſe joignirent aux Helvétiens. Céſar, à la requiſition des Eduens, les établit dans le Bourbonnois.

LEs anciens mettent encore trois peuples Gaulois dans l'Illyrie, parce que la Pannonie ne leur étant pas connuë, ou ne le leur étant que fort peu, ils comprenoient l'une dans l'autre. Ces trois peuples étoient les Boïens, les Scordiſces & les Tauriſces ; ils étoient limitrophes les uns des autres, auſſi-bien que des Thraces qui habitoient en-deçà du Danube. (*a*).

Les Boïens étoient un peuple des Gaules, non de cette partie qui portoit le nom de Celtique, mais de celle qu'on appelloit Aquitanique. Ainſi les Boïens n'ont été mis au nombre des Celtes, que parce que de tous les peuples des Gaules, les anciens ne connoiſſoient que les ſeuls Celtes, & en conſéquence qualifioient de Celtes tous les peuples Gaulois, qui étoient des expéditions que les Celtes faiſoient, ou qui ſimplement étoient originaires des Gaules.

On verra dans la ſuite de cette hiſtoire, qu'il y a eu des Boïens dans la Boheme, dans la Baviere, en Italie, dans l'Aſie mineure, & dans le Bourbonnois, entre la Loire & l'Allier. Tous avoient la même origine, & venoient du pays de Buch dans le Bourdelois, preſque à pareille diſtance de Bayonne & de Bourdeaux (*b*). Les Boïens *, dont il s'agit ici, étoient un détachement de Boïens d'Italie(*c*), que les Romains chaſſerent après le milieu du ſeiziéme ſiecle de Rome. Ces Gaulois, dépouillés de leur pays, paſſerent les Alpes Rhétiques, & ſe refugierent chez les Tauriſces leurs freres. Ceux-ci leur céderent des terres ſur les bords du Danube, où les Boïens ſe ſoûtinrent honorablement pendant quelque cent ans. Mais leur Roi Critaſirus * ayant déclaré la guerre aux Daces,

* *Strab. lib. V. p. 213.* A.

* *Strab. lib. VII. p. 304.* A.

(*a*) Ἀναμέμικται τοῖς Θραξὶ, τοῖς ἐντὸς Ἴστρου, τὰ Κελτικὰ ἔθνη, οἵ τε Βοίοι, καὶ Σκορδίσκοι καὶ Ταυρίσκοι. *Strab. lib. VII. p.* 296. A.

(*b*) ..... *Placeat reticere nitentem*
Burdigalam, & piceos malis deſcribere Boios.
Paulin. epiſt. I. ad Auſon.

(*c*) Aucun peuple Gaulois ne fut plus fécond que les Boïens. Pline fait foi que les Boïens d'Italie formoient ſeuls cent douze tribus : *In hoc tractu interierunt Boii, quorum tribus CXII. fuiſſe auctor eſt Cato.* Plin. hiſt. lib. III. c. 15. Nous verrons dans le cours de cette hiſtoire, que ce peuple a fait la guerre à outrance aux Romains pendant l'eſpace de deux ſiecles, & qu'après avoir fait ſouffrir à l'ennemi des pertes conſidérables, il a néanmoins ſuccombé. Toutefois il s'eſt retiré dans l'Illyrie aſſez en force pour y compoſer un état, qui s'eſt fait reſpecter.

* Strab. lib. VII. p. 313. D.

combattit avec ſi peu de ſuccès *, que Bœrebiſte (*a*), roi des Daces, tailla en pieces toutes ſes troupes, & força ce qui reſtoit de Boïens à abandonner entierement la Pannonie. Le vuide qu'ils y laiſſerent fut ſi grand, qu'il prit le nom de *deſerta Boiorum*, deſerts des Boïens. Après cet échec, les Boïens parcoururent un nombre conſidérable de provinces pour mendier une retraite: & comme aucun peuple ne vouloit les recevoir *, ils ſe joignirent aux Helvétiens (*b*), qui avoient formé le deſſein de ſe rendre maîtres des Gaules. Mais Céſar fit avorter leur projet. Il battit les Helvétiens, & plaça dans le Bourbonnois les Boïens à la priere des Eduens.

* Cæſ. bel. Gallor. lib. I. c. 5. & 28. Strab. lib. VII. p. 296. A.

§. V.

Des SCORDISCES.

SOMMAIRE.

Tous les auteurs reconnoiſſent qu'ils étoient Gaulois. Epoque de leur nom. Ils étoient les deſcendans d'une bande de Gaulois, qui avoient aſſiégé & pillé le temple de Delphes. Nom du général qui les commandoit au retour de cette expédition. Ce général communiqua ſon nom au chemin qu'il leur fit tenir. Etenduë du pays que les Scordiſces occupoient. Leur ſupériorité ſur les Triballes. Ils ont pillé une ſeconde fois le temple de Delphes. Autres peuples qu'ils ont ſujugués. Eux-mêmes ſont ſujugués par les Daces. Ils ſe relevent, & aident les Romains à ſoumettre les Pannoniens.

UN nouveau peuple Gaulois de l'ancienne Illyrie, ſont les Scordiſces. Strabon * affecte en pluſieurs endroits d'aſſurer qu'ils étoient Celtes, Galates ou Gaulois. Tite-Live ** & Juſtin † atteſtent la même vérité. Ainſi il n'y a & il ne peut y avoir de difficulté ſur l'origine de ce peuple. Cependant le nom de Scordiſce eſt récent, & il n'a été connu & employé

* Strab. lib. VII. pp. 293. D. 296. A. 313. D. 315. D.
** T. Liv. epit. 63.
† Juſtin. l. XXXII. c. 3.

(*a*) Ce prince fut le héros du nord de ſon tems. Il étoit contemporain de Sylla & de Céſar. Ce dernier s'étoit propoſé de l'attaquer, ſoit par eſprit de rivalité, ſoit par l'inquiétude naturelle aux Romains contre toutes les puiſſances, qui tendoient à balancer celle de la république. Mais les meſures qu'il fut obligé de prendre contre Pompée, l'empêcherent d'exécuter ſon projet. Quoi qu'il en ſoit, Bœrebiſte étoit actif, vigilant, laborieux & ſobre. C'eſt avec ces vertus qu'il monta ſur le thrône, & qu'il releva ſa nation que de fréquentes guerres avoient abbatuë, & extrêmement affoiblie. En très-peu de tems il étendit les bornes de ſon empire, il ſoumit tous ſes voiſins, & les rendit tributaires. Il paſſa le Danube, & fit des courſes juſques dans la Macédoine & l'Illyrie. Pour avoir la confiance de ſes ſujets, il avoit dans ſa cour un impoſteur nommé *Cenée*, qui avoit fait quelque ſéjour en Egypte, & y avoit appris à faire des preſtiges. Ces preſtiges paſſoient pour autant de miracles, & peu s'en falloit que Cenée ne fût regardé comme un dieu. Ces idées rendirent les Daces ſi dociles aux ordres de Bœrebiſte, que ſur la ſimple repréſentation qu'il leur fit, qu'il falloit arracher les vignes, & ne plus boire de vin, tout le monde obéit ſans la moindre répugnance. Cela n'empêcha pas, que ce prince ne périt par la main de quelques ſéditieux qui en vouloient à ſa gloire, & qui peut-être s'entendoient avec les Romains; leſquels de leur côté ſe préparoient à lui déclarer la guerre. *Strab. lib. VII. p. 304.* A-B.

(*b*) Les Boïens ſongeoient alors ſi peu à rentrer dans les Gaules, qu'ils faiſoient actuellement le ſiege de Noreia, capitale de la Noricie, où ils prétendoient s'établir. Sur ces entrefaites arriverent les députés des Helvétiens, qui les invitoient à venir ſe joindre à eux. Les Boïens accepterent ces offres d'autant plus volontiers, que la forte défenſe que faiſoit Noreia, leur ôtoit toute eſpérance de s'en rendre maîtres.

pour

pour la premiere fois que l'an 474 de Rome, ou même l'année ſuivante. Voici à quelle occaſion. Brennus alla faire le ſiége du temple de Delphes, l'emporta & le pilla. De ſi beaux commencemens faiſoient eſpérer une plus heureuſe fin. Néanmoins le contraire arriva, ſans qu'on puiſſe en découvrir la cauſe & la maniere. C'eſt le nœud gordien de l'hiſtoire, qu'on coupe, parce qu'on ne ſçauroit le délier. Les Grecs & les Romains débitent ſur cela mille fables, qui impliquant contradiction, tournent à la gloire du nom Gaulois, puiſque le temple fut pillé. Il eſt vrai que Brennus étant mort, l'armée Gauloiſe, pour faire ſa retraite avec plus de ſûreté, ſe partagea en divers pelottons, qui allerent s'établir deux dans la Thrace, deux autres dans l'Aſie mineure, quelques-autres regagnerent les Gaules leur ancienne patrie; un en particulier, & c'eſt celui dont il s'agit ici, courut ſe fixer au confluent de la Save & du Danube, où il prit le nom de Scordiſce (*a*). Le général qui le commandoit s'appelloit Bathanatus; & c'eſt de ſon nom que le chemin qu'il fit tenir à ſa troupe, prit celui de Bathanatia (*b*). Athenée, qui nous apprend cette circonſtance, appelle nos Gaulois *Cordiſtæ*. C'eſt viſiblement une faute pour *Scordiſcæ*: car Strabon obſerve qu'en parlant de ce peuple, les uns diſoient *Scordiſci*, les autres *Scordiſcæ* (*c*). Il eſt cependant des Auteurs qui croient que c'eſt du mont Scordus (*d*), au pied duquel ce peuple a d'abord habité, qu'il a pris ſon nom. Je ne ſerois pas éloigné de ce ſentiment: une ſeule choſe m'embarraſſe; c'eſt qu'on trouve des Scordiſces en d'autres endroits que le mont Scordus, & même à une grande diſtance de ce mont. Il eſt vrai qu'on peut répondre que ce peuple étant de ſa nature changeant, & n'ayant point de demeure fixe, a paſſé ſucceſſivement d'un lieu à un autre, ou même a occupé pluſieurs cantons à la fois, parce qu'il étoit trop reſſerré dans un ſeul, comme on le verra bien-tôt.

C'eſt ſans doute des tems antérieurs à l'expédition de Delphes, qu'il faut entendre ce que dit Appien *, que les Scordices & les Triballes ſeuls occupoient l'Illyrie dans toute ſon étenduë: que ces deux peuples ſe firent la guerre pendant long-tems; & qu'enfin les Scordiſces ayant remporté pluſieurs victoires ſur leurs ennemis, obligerent les Triballes, qui avoient échappé au tranchant de leur épée, à ſe refugier au-deſſus du Danube, où la nation des Triballes ſe rétablit, & ſe ſoûtint fort bien juſqu'au tems du regne de Philippe, pere d'Alexandre le Grand: mais que paſſé ce tems-là, il ne fut plus queſtion d'eux. Qu'au reſte,

* *Appian. Illyr. p.* 757. D.

(*a*) *Amiſſo Brenno duce, pars in Aſiam, pars in Thraciam extorres fugerant. Inde per eadem veſtigia qua venerant, antiquam patriam repetivére. Ex his manus quædam in confluente Danubii & Sabi conſedit, Scordiſcoſque ſe appellari voluit. Tectoſagi autem, cum in antiquam patriam Toloſam veniſſent, &c.* Juſtin. lib. XXXII. c. 3.

(*b*) Βαταναλιος δὲ τις ἡγεμὼν αὐτοὺς διαγαγὼν ἐπὶ τοὺς περὶ τὸν Ἴστρον τόπους· ἀφ' ἧς καὶ τὴν ὁδὸν δι' ἧς ἐνόστησαν Βαθαναλίαν καλοῦσι. *Athen. lib.* VI. *p.* 234. B.

(*c*) Τοὺς δὲ Σκορδίσκους ἔνιοι Σκορδίσκας καλοῦσι. *Strab. lib.* VII. *p.* 296. A.

(*d*) Le mont Scordus ſéparoit l'Illyrie de la Mœſie. Etienne de Byzance place les Scordiſces dans la Pannonie, où, ſelon ce géographe, ils portoient auſſi le nom de *Scitiens*. Frontin place encore des Scordiſces dans la Thrace, ou du moins dans le voiſinage d'Héraclée de Thrace. *Frontin. lib.* III. *cap.* 10. *n.* 7.

les batailles que les Scordiſces avoient gagnées ſur les Triballes, tournerent au déſavantage des Scordiſces mêmes, parce qu'elles les affoiblirent; & que les Romains, profitant de leur foibleſſe, les attaquerent, les défirent, & les forcerent d'aller ſe cantonner dans les iſles du Danube. Que néanmoins ils en ſortirent quelque tems après, rentrerent dans la Pannonie, & ſe placerent à l'extrémité de cette vaſte province, où ils étoient encore après le milieu du ſecond ſiecle de l'Egliſe.

* *Appian. Illyr. p. 179.* C.

* *Acad. Inſcript. t. III. hiſt. p. 33.*

Appien *, d'après lequel je parle, ajoûte une circonſtance qui fait honneur à l'hiſtoire des Scordiſces; c'eſt que, « nonobſtant le mauvais » ſuccès de l'expédition de Delphes *, ce peuple joint aux Médiens & » aux Dardeniens, entra à main armée, 164 ans après la mort de Bren» nus, dans la Macédoine & dans la Grece, où ayant, chemin faiſant, » pillé (*a*) pluſieurs temples, il vint à celui de Delphes, qu'il ne traita » pas mieux, quoiqu'il y perdît beaucoup de ſon monde ».

* *Strab. lib. VIII. p. 318.* A.

Strabon * nous donne de nouvelles particularités ſur la poſition & les aventures des Scordiſces; car après avoir dit que le Mariſus (*b*) traverſe leurs terres, « les Scordiſces, ajoûte-t-il, attaquerent les Auta» riates, & leur enleverent une étenduë de pays de quinze journées de » chemin, dont ces derniers avoient dépouillé les Triballes. Ils ne trai» terent gueres mieux les Déſarétiens, les Hybrians, ou plutôt Agrians, » & quelques autres peuples moins connus: ils firent de leurs terres une » ſolitude affreuſe, & mirent une vaſte & longue forêt à traverſer entre » eux & les ennemis, qui entreprendroient de les aller attaquer. Les » Scordiſces ſe maintinrent dans leur puiſſance, & ſe firent reſpecter » juſqu'à l'arrivée des Romains, contre la force & la diſcipline deſquels » ils ne purent tenir. Leurs terres, continuë-t-il, étoient le long du Da-

(*a*) Les reproches que les anciens ont fait aux Scordiſces de piller les temples, nous apprennent un trait ſingulier de ce peuple; c'eſt qu'il avoit pour l'or une horreur particuliere, & qu'il s'étoit fait une loi de n'en point poſſéder, & de n'en point laiſſer entrer dans l'étenduë de ſes terres. Athénée attribuë cette antipathie aux maux qui vinrent fondre ſur toute la nation, en punition de la part qu'elle avoit eu au pillage du temple de Delphes. Il appuie ſon idée ſur l'uſage qu'elle continuoit à faire de l'argent, & ſur les excès où elle ſe portoit pour en amaſſer: « Combien feroit-elle mieux, ajoûte Athénée, » de faire de ces métaux l'uſage que les autres » peuples en font, & de s'abſtenir des ſacriléges » & des cruautés qu'elle commet avec l'airain » & le fer, pour ſe procurer les choſes néceſſai» res à la vie ». Τῶν δὲ Γαλατῶν οἱ Κορδίσται καλούμενοι, χρυσὸν μὲν οὐκ εἰσάγουσιν εἰς τὴν αὐτῶν χώραν· λῃζόμενοι δὲ τὴν ἀλλοτρίαν, καὶ ἀδικοῦντες οὐ παραλείπουσι... Ἀφωσιώκασι δὲ οὗτοι τὸν χρυσὸν, καὶ οὐκ εἰσφέρουσιν εἰς τὰς πατρίδας, δι' ὃν πολλὰ καὶ δεινὰ ἔπαθον· ἀργύρῳ δὲ χρῶνται, καὶ τούτου χάριν πολλὰ καὶ δεινὰ ποιοῦσι· καί τοι γε ἐχρῆν οὐχὶ τὸ γένος τοῦ συληθέντος, ἀλλὰ τὴν ἱεροσυλήσασαν ἀσέβειαν ἐξορίσαι. *Athen. lib. VI. p. 234.* A.

La morale de notre philoſophe eſt fort bonne, & elle ne peche que dans l'application qu'il en fait, en la reſtreignant aux ſeuls Scordiſces, tandis que généralement tous les peuples de l'univers, & en particulier les Grecs & les Romains, étoient dans le cas. Je n'en apporterai qu'un ſeul exemple entre dix mille de compte fait. C'eſt celui de Céſar. Juſqu'où le Dictateur Romain ne porta-t-il pas dans les Gaules la profanation & le pillage des temples? Suétone nous apprend deux choſes à cet égard: l'une que les temples des Gaules étoient remplis & chargés de richeſſes immenſes; l'autre, que Céſar n'en épargna aucun, qu'il les dépoüilla tous, & qu'il fit ſervir les tréſors infinis qu'il en tira, à corrompre tous les ordres de la République, & enfin à la ſubjuguer elle-même ſans retour. *Ex omni provinciarum copia Gallias potiſſimum elegit, cujus emolumento & opportunitate, idonea ſit materia triumphorum.* Sueton. in Cæſ. c. 22. *In Gallia ſana templaque Deûm donis referta expilavit, urbes diruit, ſæpius ob prædam quàm ob delictum.* Idem cap. 54.

(*b*) Il coule dans la Hongrie, où il eſt appellé *Marocz*.

» nube, partagées en deux provinces ſéparées l'une de l'autre. La premiere formoit comme une iſle; c'eſt qu'elle étoit arroſée d'un côté par » le Noarus (*a*), & de l'autre par le Martus ou Bargus (*b*). L'autre province étoit un peu plus loin, & confinoit avec les Myſiens & les Triballes. Un tems a été que leurs états n'avoient d'autres bornes que celles » de l'Illyrie & de la Pannonie, & alloient juſqu'à la Thrace. Enfin après » avoir éprouvé la bonne & la mauvaiſe fortune, ils firent vers le tems » de Silla * & de Céſar alliance avec les Daces, & les aiderent à faire » ces conquêtes qui firent trembler les Romains; mais les Daces perfides tournerent les armes contre leurs alliés, & les ſubjuguerent ». ** Strab. lib. VIII. p. 313. D.*

On ne peut pas douter qu'ils ne ſe ſoient relevés de toutes leurs pertes, puiſque Dion * écrit que Tibere, ſous l'empire d'Auguſte, ne put triompher des Pannoniens, qu'en mettant les Scordiſces dans les intérêts des Romains, & en les engageant à combattre ſous leurs étendarts. ** Dio lib. IV. p. 622. B.*

§. IV.

Des TAURISCES.

SOMMAIRE.

Origine des Tauriſces. Les auteurs les joignent toûjours aux Boïens & aux Scordiſces. Etymologie de leur nom & ſa ſignification. Deux branches des Tauriſces. Différence entre Tauriſce & Taurin. *Bévûe des copiſtes d'Etienne de Byzance. Les Tauriſces prennent le nom de Noriciens & occupent la Noricie. Etenduë de la Noricie. Elle abondoit en mines d'or très-pur. Epoques des principaux événemens arrivés aux Tauriſces.*

Les mêmes auteurs qui nous apprennent que les Scordiſces & les Boïens de l'Illyrie étoient Gaulois, marquent en termes exprès que les Tauriſces l'étoient auſſi *. En conſéquence, ils ne ſéparent jamais ces trois peuples, tant parce qu'ils avoient la même origine, que parce que leurs terres étoient contiguës, & qu'ainſi il ne ſe paſſoit gueres aucun événement dans l'un des trois états, où les deux autres ne fuſſent impliqués directement ou indirectement. ** Strab. lib. VII. pp. 293. D. 296. D.*

Le mot *Tauriſce* eſt dérivé du Celtique *Taur*, qui ſignifie *montagne.* Sur ce pied, *Tauriſce*, dans la langue de nos peres, n'eſt autre que *montagnard*, & répond parfaitement aux *Alpini* & *Inalpini* des Romains, qui déſignoient les habitans de cette partie des Alpes, qui ſéparoient les Gaules de l'Italie : car les Gaulois employoient le mot *Alpes* pour marquer les montagnes les plus élevées (*c*).

Il y avoit deux branches de Tauriſces unies enſemble, qu'on ne diſtinguoit que parce que l'une retenoit (& c'étoit ſans doute la branche

(*a*) La Save.

(*b*) Ce fleuve ſe jette dans l'Hebre. *Plin. lib. XV. c. 21. §. 18.*

(*c*) *Sanè omnes altitudines montium, licet à Gallis* Alpes *vocantur, proprie tamen montium Gallicorum ſunt.* Servius Æneïd. X. p. 593. D.

aînée) le nom même de Tauriſce, & que l'autre prenoit celui de Teuriſte (*a*). Etienne de Byzance met des Tauriſces dans le Piémont : mais il confond deux peuples différens. L'un & l'autre à la vérité étoit originaire des Gaules, & occupoit les vallées habitables des Alpes. Mais les Alpes des uns étoient à une grande diſtance des Alpes des autres. Enfin les peuples de Piémont s'appelloient *Taurini*, & les habitans des Alpes de la Noricie ſe nommoient *Tauriſci.* Un paſſage de Polybe a occaſionné la faute du géographe Byzantin; celui-ci a malheureuſement tranſporté aux montagnards des Alpes, qui ſéparent les Gaules de l'Italie, le nom même que l'hiſtorien Grec * donne aux montagnards des Alpes, qui ſéparent l'Italie de l'Illyrie.

* *Polyb. lib. II. p.* 103. E.

Ce qu'ajoûte Etienne de Byzance eſt plus fondé, ſçavoir qu'Eratoſthene écrivoit *Teriſci par un* e. L'auteur du grand Etymologicon, & Suidas, parlent d'un peuple appellé *Teriſi*, qui pourroit être le même que nos Tauriſces. Caſaubon & D. M. Bouquet ont tort d'avancer que dans Strabon il faut lire Tauriſte, au lieu de Teuriſte ; l'obſervation d'Etienne de Byzance, & les exemples que je viens de produire, font voir que la correction des modernes ſeroit une faute, qu'on ſeroit obligé de corriger.

Etienne de Byzance aſſûre encore que les Tauriſces ont porté le nom de *Troï ;* ce qu'on ne trouve nulle autre part. Ainſi, toute réflexion faite, il y a lieu de croire qu'un mauvais copiſte a mis *Troï* pour *Tauri.* Le nom même des Tauriſces, & les montagnes qu'ils occupoient, ne permettent gueres de penſer autrement.

Les Tauriſces occupoient toute la Noricie : auſſi prirent-ils dans la ſuite, ou les Romains leur donnerent-ils le nom de Norices (*b*). C'eſt un mot Phrygien, qui ſignifie un *outre.* Auſſi prétend-t-on que la Noricie avoit ſur la carte la forme d'un outre. Au reſte, il ne faut pas être ſurpris que la langue de nos peres tînt de celle des Phrygiens, puiſqu'il eſt certain qu'un ancien héros de cette nation étoit venu s'établir dans les Gaules avec une nombreuſe ſuite (*c*).

La Noricie s'étendoit le long du Danube, depuis les Alpes Noriques juſqu'aux monts *Cetii*, qui la ſéparoient de la Pannonie, comme le fleuve (*d*) Ænus la ſéparoit de la Vindélicie. Elle comprenoit la plus grande partie de l'Autriche, tout l'archevêché de Salsbourg, avec toute la Stirie & la Carinthie. Le mont Cetius s'appelle aujourd'hui *Kahlenberg*, & borde la Save. C'eſt ſans doute le même que celui que Pline (*e*) appelle Claudius, contre lequel les Scordiſces & les Tauriſces étoient adoſſés, les premiers à l'orient, & les autres à l'occident (*f*).

(*a*) Ἐπὶ Τευρισ7ὰς ϗ Ταυρίσκȣς, ϗ τȣ̀7ȣς Γαλάλας. *Strab. lib. VII. p.* 293. D.

(*b*) Τῶν δὲ Νωρικῶν ἐισι καὶ Ταυρίσκοι. *Strab. lib. IV. p.* 206. C. . . . *Quondam Tauriſci appellati, nunc Norici.* Plin. hiſt. lib. III. c. 20. Euſtathe ſur Denys Periegete, aſſûre qu'on diſoit quelquefois Oriciens pour Noriciens.

(*c*) *Gallica qui Phrygium duxit in arva ſenem.* Ovid. de Ponto.

(*d*) Quelques anciens écrivent *Oenus.* C'eſt l'Inn. Il a ſa ſource dans les Alpes Rhétiques; & ſon cours dans le Tirol & la Baviere inférieure, après quoi il va mêler ſes eaux avec celles du Danube.

(*e*) En effet *Kahlenberg* dans la langue du pays ſignifie la *montagne de Claude.*

(*f*) *Mons Claudius, cujus in fronte Scordiſci, in tergo Tauriſci.* Plin. hiſt. lib. III. c. 25. §. 28.

Le territoire de la Noricie étoit fécond en mines d'or ſi abondantes, qu'il ne falloit creuſer que deux pieds de profondeur pour trouver ce précieux métal. Au reſte, il étoit ſi pur, que le feu ne lui faiſoit perdre qu'un huitiéme; ce qui en deux mois de tems enrichit à un tel point les ouvriers d'Italie, que les Tauriſces avoient appellés pour conduire & faire valoir les mines, que le marc d'or diminua tout-à-coup d'un tiers, & ce métal devint très-commun en-delà des Alpes (*a*).

Le gouvernement des Tauriſces étoit le même que celui des autres peuples Gaulois. Velleius Paterculus * & Suetone ** traitent la Noricie de Royaume: auſſi Céſar † nous donne-t-il le nom de deux rois Noriciens. C'eſt chez les Tauriſces que ſe réfugierent les Boïens d'Italie vers l'an 471 de Rome, quand il plut aux Romains de les forcer à franchir les Alpes Rhétiques *. Les Tauriſces n'eurent pas les mêmes égards pour les Cimbres 170 ans après. Ces derniers eurent beau les prier de vouloir les recevoir dans le tems que les élémens combattoient contre eux & les chaſſoient de leur terre natale; les Tauriſces furent inexorables; leur procédé les obligea de prendre le chemin des Gaules. Quarante ans après, Bérebiſte, roi des Getes, vengea l'injure faite aux Cimbres; il attaqua les Tauriſces uniquement pour avoir le plaiſir d'enrichir ſes ſujets de leurs dépouilles (*b*).

* *Patercul. lib. II. c. 109.*

** *Sueton. Tiber. c. 16.*

† *Cæſ. bel. Gal. lib. I. c. 53. & Bel. civ. lib. I. c. 5.*

* *Strab. lib. V. p. 212.* A.

En finiſſant cet article, je ſuis tombé ſur un endroit d'Etienne de Byzance, où je trouve qu'un canton du pays des Tauriſces s'appelloit *Magiſtrice*, & que les habitans qui l'occupoient portoient le nom de Magiſtrices. Lazius, cité par Thomas de Pinedo, prétend que ce canton étoit dans la Carinthie, & que la ville de Madran, qui n'eſt pas éloignée de Salzbourg, en étoit la capitale.

§. VII.

D'un Peuple Gaulois inconnu de l'Illyrie.

SOMMAIRE.

Poſition de ce peuple. Ce peuple envoye des ambaſſadeurs à Alexandre. Motif qui l'y porta. Réponſe admirable de ces ambaſſadeurs à une demande indiſcrete d'Alexandre. Cette réponſe étoit gravée dans le cœur de tous les Gaulois.

J'AI reſervé à parler ici d'un autre peuple Gaulois de l'Illyrie: je le crois différent de tous ceux dont je viens de faire mention, quoique j'aye de violens ſoupçons, qu'il formoit par lui-même une branche des Scordiſces. Mes ſoupçons ſont fondés ſur la poſition que lui donnent les hiſtoriens d'Alexandre, & ſur la peinture qu'ils en font.

(*a*) Ε'ν τοῖς Ταυρίσκοις τοῖς Νωρικοῖς εὑρεθῆναι χρυσεῖον οὕτως εὐφυὲς, ὥς' ἐπὶ δύο πόδας ἀποσύραντι τὴν ἐπιπολῆς γῆν, εὐθὺς ὀρυκτὸν εὑρίσκεσθαι χρυσόν. *Strab. lib. IV. p. 208.*

(*b*) Ἐξεπόρθησε... καὶ Ταυρίσκους πρὸς τὴν εὐπορίαν τοῦ ἔθνους. *Strab. lib. VII. p. 304.* A.

* Arian. lib. I. c. 4. p. 22.
** Strab. lib. VII. p. 301. D.

Arrien * dit qu'il habitoit le long de la mer Ionienne. Strabon ** le place ſur les côtes de la mer Adriatique. Cette diverſité n'eſt rien, parce que ces deux mers n'étoient point différentes l'une de l'autre. Ce peuple s'eſt rendu célébre par la réponſe hardie qu'il fit à Alexandre l'an de Rome 419. Ce prince, immédiatement après la mort de ſon pere, pour faire voir à ſes ſujets, & particulierement aux Grecs, qu'il avoit hérité du courage & des vaſtes projets de Philippe, ſe hâta de faire une irruption dans la Thrace. Il défit en pluſieurs rencontres les Getes & les Triballes (*a*); il força même ces derniers juſques dans l'iſle de Peuce, où ils s'étoient retirés avec Sirmus leur roi. Cette iſle eſt conſidérable & d'un difficile accès; parce qu'outre que tous ſes bords ſont eſcarpés, les deux bras du Danube qui l'entourent, en défendent l'entrée par leur extrême rapidité. Sirmus ne pouvant donc tenir contre ce foudre de guerre, demanda la paix à ſon vainqueur, & l'obtint. Sur le bruit des exploits d'Alexandre, un peuple Celte de l'Illyrie fut bien-aiſe de faire alliance avec le jeune héros, moins par aucune crainte qu'il eût de ſa valeur, que par la ſympathie naturelle qu'ont les gens de cœur avec ceux qui leur reſſemblent. Dans cette vûë, ils envoyerent des ambaſſadeurs à Alexandre. Leur arrivée flatta la vanité de ce prince, parce qu'il ſe crut redouté, & c'eſt uniquement à quoi il aſpiroit. Pour joüir du plaiſir d'entendre les Celtes faire eux-mêmes cet aveu, il leur demanda à table, en préſence de toute ſa cour: *Qu'eſt-ce que les Celtes craignoient le plus ici-bas*? *C'eſt*, dirent les ambaſſadeurs, *que le ciel ne tombe ſur nos têtes : ce qui n'empêche pas*, ajoûterent-ils, *que nous n'ayions pour vous toute l'eſtime que vous méritez*. Cette réponſe mortifia Alexandre; mais il affecta de n'en rien faire paroître. Toutefois il ne voulut pas que les Celtes fuſſent plus longtems à ſa ſuite. Du reſte, il fit alliance avec eux, & les renvoya chargés de préſens. Mais à peine les eût-il congédiés, qu'il traita leur réponſe d'arrogance.

Je ne voudrois pas ſoûtenir qu'elle fût exempte d'un peu de fanfaronade : je crois cependant que tout lecteur impartial, qui fera attention aux circonſtances dans leſquelles elle a été faite, & au prince à qui elle a été adreſſée, trouvera qu'elle étoit fondée, qu'elle étoit pleine de ſentimens, & qu'Alexandre ſe l'étoit juſtement attirée.

D'ailleurs, cette réponſe étoit dans le goût, le génie & le caractere des Celtes. En effet, perſonne n'ignore que nos peres ne reculoient jamais à la chûte & à l'incendie des maiſons, ni aux innondations des fleuves & de la mer; qu'au contraire ils ſe jettoient armés dans les flots, pour en arrêter l'impétuoſité; qu'ils combattoient nuds; & enfin que leur feu, dans la mêlée, étoit au-deſſus des forces ordinaires de la nature. Ainſi il eſt viſible que les Celtes qui firent à Alexandre la réponſe que nous admirons, & que ce prince qualifioit de bravade; ces Celtes, dis-je, penſoient ce qu'ils diſoient. En voici une preuve qui eſt ſans replique.

* Tit. Liv. lib. XL. c. 57. 58.

Philippe II. roi de Macédoine*, ne pouvant ſe conſoler des conditions

(*a*) Ces deux peuples étoient Thraces d'origine.

odieuſes que les Romains lui avoient impoſées, ménagea ſecretement une alliance avec les Baſtarnes. C'étoit un peuple Gaulois qui étoit au-deſſus du Danube & au-de-là de la Viſtule. Les clauſes du traité conſiſtoient en deux articles : le premier, que Philippe aideroit les Baſtarnes à s'établir dans la Dardanie ; le ſecond, que les Baſtarnes iroient pour le roi de Macédoine faire la guerre en Italie. Ces derniers, pour remplir leurs engagemens, paſſerent le Danube, & entrerent dans la Thrace. Mais à peine y eurent-ils pénetré, qu'ils furent arrêtés par le refus que firent les peuples qui étoient ſur leur paſſage, de leur fournir des vivres. Un de ces peuples entr'autres, pour n'y être pas forcé, ſe retira en corps avec tous ſes effets & ſes beſtiaux ſur la montagne *Donuca*, qui eſt d'une hauteur prodigieuſe. Les Baſtarnes entreprirent de l'y aller attaquer. En effet, ils grimperent juſqu'au ſommet ; mais auſſitôt qu'ils y furent parvenus, des déluges de pluie, accompagnés de groſſes grêles, d'éclairs continuels, & de coups de foudre réitérés, vinrent les accabler. Ce n'étoient pas quelques ſoldats ſeulement qui étoient frappés & bleſſés ; les régimens entiers étoient emportés & précipités de haut en bas. Les Baſtarnes avoient beau ſe roidir contre tant de maux à la fois. Leurs pertes alloient toûjours croiſſant : ce qui les détermina à ſe retirer ; & afin que les Thraces ne puſſent pas ſe vanter de les avoir fait fuir, ils prônoient par-tout que les Dieux ſeuls, en faiſant tomber le ciel ſur eux, étoient les auteurs de leur retraite : *Inſtabant quidem periculis Thraces : ſed ipſi Deos auctores fugæ eſſe, cœlumque in ſe ruere aiebant.* Voilà, ce ſemble, le caractere des Gaulois également ſoutenu dans toutes les parties du monde, où nos ancêtres ont pénetré.

Je ne fais pas un chapitre exprès ſur les bandes Gauloiſes qui ſe ſont anciennement établies dans la Thrace, parce que je ne trouve ni de quelles tribus des Gaules étoient ces bandes, ni en quels tems elles ſe ſont gliſſées dans ces contrées éloignées. On peut toûjours aſſurer que tout cela étoit fait en des tems antérieurs à ceux dont je parle ; puiſque *Donica*, qui eſt le nom de la montagne que les Baſtarnes tenterent d'emporter, eſt un mot Celtique, dérivé de *Dunum*, Montagne. Preuve certaine, que les Gaulois étoient depuis long-tems dans la Thrace, & qu'ils y avoient introduit leur langue.

SEPTIEME

DISSERTATION HISTORIQUE.

DES BASTARNES.

SOMMAIRE.

Différens ſentimens des anciens ſur l'origine des Baſtarnes. Divers noms ſous leſquels ce peuple a été connu. Les Baſtarnes n'ont mis le pied dans la Germanie, que pour aller s'établir dans la Sarmatie. Preuves certaines qu'ils étoient Gaulois. De quelle maniere ils ont pénétré dans la Sarmatie, & s'y ſont fixés.

* *Mor. Germ. c. 46.*
** *Lib. III. c. 5.*
† *Lib. XXXVIII. p. 71. & lib. LI. p. 528.*
* *Lib. IV. c. 12. §. 25.*

TACITE * doute s'il doit ranger les Baſtarnes dans la claſſe des Germains ou des Sarmates. Ptolomée ** & Dion † les font Scythes. Pline * les croit Germains, & les place auprès des Getes. Jornandes les appelle *Peuceni*; Suidas, *Peuceſtes*; & Pline, *Peucini*, du nom de l'iſle de *Peucé*, qui eſt la plus connuë des ſix qui ſont à l'embouchure du Danube, où ils faiſoient leur ſéjour, mais après les tems d'Alexandre, puiſque lors de l'expédition de ce prince (*a*) dans la Thrace, les Triballes occupoient cette iſle (*b*). Ajoûtez que Pline les place vers les ſources de la Viſtule; Ptolomée, un peu plus bas; & la table de Peutinger, un peu plus haut & au-delà des Alpes Carpatiennes, qui prirent d'eux le nom d'Alpes Baſtarniques.

Je n'examine point ſi l'on ne pourroit pas concilier toutes ces diverſes autorités, ni ſi elles n'ont point leur fondement dans les divers tems, où vivoient ceux dont je les ai tirées; car il eſt très-certain que les Baſtarnes ont ſouvent changé de demeure, ont habité en différens tems dans les différens quartiers du Nord, dont les anciens ont parlé, & ont pû par conſéquent paſſer dans leur eſprit pour être de la même nation, dont étoient les peuples au milieu deſquels ils habitoient; puiſqu'outre que je viens de faire voir, qu'en ce tems-là les Grecs & les Romains n'avoient aucune teinture des antiquités du nord, c'étoit le propre des Baſtarnes de ſe tranſplanter dans les terres des peuples, qu'ils pouvoient ſubju-

(*a*) Alexandre fit une irruption dans la Thrace l'an 419. de Rome, qui étoit le 335. avant Jeſus-Chriſt. C'eſt ſur la fin de cette expédition que les Celtes de l'Illyrie, qui s'étoient rendus à la cour de ce prince, pour conclurre avec lui un traité d'alliance, firent cette réponſe mortifiante qu'Alexandre ne pouvoit digérer, & que j'ai rapportée à la fin de la Diſſertation précédente.

(*b*) Ἀλέξανδρος γὰρ ὁ Φιλίππου κατὰ τὴν ἐπὶ Θρᾷκας τοὺς ὑπὲρ τοῦ Αἵμου στρατίαν ἐμβαλὼν εἰς Τριβαλλοὺς ὁρῶν μέχρι τοῦ Ἴστρου καθήκοντας, καὶ τῆς ἐν αὐτῷ νήσου Πεύκης, &c. *Strab. lib. VII. p. 301. D.*

guer,

guer (*a*). Quoi qu'il en ſoit, il paroît clairement qu'ils n'étoient point Germains, ni ne pouvoient l'être ; puiſque, de l'aveu des écrivains d'Allemagne, qui prétendent qu'ils l'étoient, ils n'ont jamais mis le pied dans la Germanie ; parce que venant d'Aſie en Europe, ils ſe ſont arrêtés dans la Sarmatie, d'où ils ne ſont plus ſortis (*b*). Mais étoient-ils Gaulois ? c'eſt ce que nous allons examiner.

Si l'on s'en rapporte à Tacite, les Baſtarnes, ſur l'origine deſquels il ne veut point décider, auroient été plûtôt Germains que Gaulois, puiſqu'ils parloient, dit-il, la même langue que les Germains, s'habilloient comme eux, habitoient la même région, & avoient des demeures ſemblables (*c*). Mais d'autre part, Tite-Live aſſure que la langue des Scordiſces, qui étoient Gaulois d'origine, étoit auſſi celle des Baſtarnes, & que les mœurs de ces deux peuples étoient ſi ſemblables, que Philippe roi de Macédoine, dans la guerre qu'il méditoit de faire aux Romains, comptoit d'attirer à ſon parti les Scordiſces par le moyen des Baſtarnes (*d*). Auſſi le même Hiſtorien rendant compte des ſuites de cette guerre, ne fait pas difficulté d'honorer ſouvent les Baſtarnes du nom de Gaulois *. Diodore de Sicile ** tient le même langage. Plutarque, dans les mêmes circonſtances, non content de donner aux Baſtarnes tantôt leur propre nom, tantôt celui de Barbares, & principalement celui de Gaulois, leur attribuë un genre de cavalerie qui étoit propre à la nation Gauloiſe ; ſçavoir, que chaque cavalier avoit ſon ſecond, qui ne le quittoit point, & qui prenoit ſa place quand il venoit à être tué ou bleſſé (*e*). Ce trait eſt trop marqué (*f*), pour refuſer de reconnoître ici les Gaulois de l'Europe & de l'Aſie.

* *Tit. Liv. l. XLIV. c. 26.*

** *Apud Valeſium in Except. p. 313. 315. & 318.*

Mais, dira-t-on, comment les Gaulois ſont-ils allés s'établir dans la Sarmatie ? Je réponds avec Plutarque (*g*), que les Gaulois de la ſuite de Sigoveſe, s'avançant toûjours vers l'Océan ſeptentrional, paſſerent

(*a*) Μεταναστάσεις γὰρ δέδεκται τῶν πλησιοχώρων εἰς τοὺς ἀσθενεστέρους ἐξαναστάντων, τῶν μὲν ἐκ τῆς περαίας των Σκυτῶν, ϗ Βασταρνῶν, ϗ Σαυροματῶν ἐπικρατούντων πολλάκις. *Strab. lib. VII. p. 305.* A.

(*b*) *Hoc unum non pigeat repetere, per manifeſtas nobis cauſas, ex iis videri Baſtarnas cum parte Geticarum civitatum gentibus, quæ non tam proceſſerint in Sarmatiam ex Germania, quam antiquiſſimo illorum ortu, qui fortaſſis conſtiterint in primo itinere, fuerint generati.* Spener. not. Germ. antiq. t. I. p. 34.

(*c*) *Peucini, quos quidem Baſtarnas vocant, ſermone, cultu, ſede, domiciliis ut Germani agunt.* Tacit. mor. Germ. c. 46.

(*d*) *Facile Baſtarnis Scordiſcos iter daturos. Nec enim aut lingua aut moribus æquales abhorrere, & ipſos adjuncturos ſe quum ad prædam opulentiſſimæ gentis ire vidiſſent.* Tit. Liv. lib. XL. c. 57.

(*e*) Ὑπεκίνει δὲ ϗ Γαλάτας τοὺς περὶ τὸν Ἴστρον ᾠκημένους, οἳ Βαστάρναι καλοῦνται . . . . . . ἧκον μὲν γὰρ αὐτῷ δεηθέντι Βαστάρναι, μύριοι μὲν ἱππεῖς, μύριοι δὲ παραβάται, μισθοφόροι πάντες. *Plutarc. in Paulo Æmil. t. I. p. 260.*

(*f*) En effet, Céſar, *liv. I. c. 48.* Tite-Live, *liv. XLIV. c. 26.* & Pauſanias, *liv. X. p. 644*, donnent cette ſorte de cavalerie pour être particuliere aux Gaulois. Henri Valois, dans ſes notes ſur ſes *Excerpta*, p. 122. croit que Valerius Flaccus, *Argon. lib. VI.* en fait la deſcription dans ces vers :

Atque ubi Sidonias inter pedes æquat habenas,
Illinc juratos ſecum trahit Exa Baternas.

Une obſervation, que je ne puis me réſoudre à paſſer, c'eſt que de tant d'états, de peuples & de différentes cités, que les Gaulois ont formés en divers endroits de l'Europe ; les Baſtarnes ſont les derniers qui ſe ſont ſoûmis aux Romains, encore n'en ſont-ils venus là qu'après l'empire du grand Théodoſe.

(*g*) Οἱ μὲν ἐπὶ τὸν βόρειον Ὠκεανὸν, ὑπερβαλλόντες τὰ Ῥιπαῖα ὄρη, ῥυῆναι, καὶ τὰ ἔσχατα τῆς Εὐρώπης κατασχεῖν. *Plut. in Camil. p. 135.* E.

les monts Riphées, & occuperent les extrémités de l'Europe. Or voilà les Sarmates dont je parle. M. Secouſſe a beau s'élever contre Plutarque, & avancer * que *c'eſt le ſeul hiſtorien qui faſſe faire un ſi long voyage aux Gaulois, & que Tite-Live dit ſeulement qu'ils prirent le chemin de la forêt Hercynie;* M. Secouſſe ſe trompe : Plutarque n'eſt pas le ſeul qui faſſe faire un ſi long voyage aux Gaulois. Troge Pompée, qui étant Gaulois connoiſſoit à fond les antiquités de ſa nation, le leur fait faire ; car il les fait arriver tout-à-coup (*a*) dans l'Illyrie, noyés de ſang & de carnage, d'où, dit-il, ils pénétrerent dans la Pannonie (*b*), & y reſterent autant de tems qu'il en falloit pour ſubjuguer les differens peuples barbares qui l'occupoient. Après quoi, enflés de cet heureux ſuccès, partageant les forces entre eux, les uns ſe jetterent dans la Grece, & les autres dans la Macédoine (*c*). Il n'eſt pas néceſſaire d'expliquer comment les Gaulois ſe jetterent dans la Sarmatie, puiſque tout homme qui ſçait médiocrement la géographie ancienne, ſçait auſſi que la Pannonie n'eſt ſéparée de la Sarmatie que par les Alpes Carpatiennes (*d*) ou Baſtarniques, & que les Baſtarnes, qui étoient maîtres des gorges de ces montagnes, les paſſerent quand ils ſe trouverent trop reſſerrés, & ſe répandirent en-deçà & en-delà juſqu'au Pont-Euxin, où les Romains qui ont eu à faire à eux les ont trouvés.

* *Acad. Inſcript. t. V. hiſt. p. 171.*

Rien n'eſt plus brillant que les commencemens des Baſtarnes. Ils ont vaincu les Daces * dans les tems les plus reculés, quoique ces derniers euſſent à leur tête Orocle leur roi, capitaine d'une grande valeur. Ce prince, pour punir ſes ſujets de la lâcheté avec laquelle ils avoient combattu, les condamna à avoir dans le lit la tête aux pieds & les pieds à la tête, & de rendre à leurs femmes les mêmes ſervices qu'elles leur rendoient auparavant. Cette punition dura autant de tems que les Daces en mirent à réparer leur faute.

* *Juſtin. l. XXXII. c. 3.*

L'an 576 de Rome, qui eſt l'année même de la mort de Philippe, roi de Macédoine, ils paſſerent le Danube * à la ſollicitation de ce prince, ayant Elonix à leur tête, & entrerent dans la Thrace, où leur entrepriſe eut le ſuccès que j'ai dit ſur la fin du paragraphe précédent.

* *T. Liv. lib. XL. c. 57. 58.*

L'année ſuivante, ils pénétrerent dans la Dardanie au nombre de trente mille *. Ils furent ſoûtenus par les Thraces des environs, & par les Scordiſces leurs compatriotes. Les Dardaniens firent mille efforts pour les débuſquer. N'en pouvant pas venir à bout, ils attendirent à les accabler que l'hyver eût obligé les Thraces & les Scordiſces à ſe retirer. Ils les attaquerent alors ; mais la fortune ne favoriſa pas leurs armes. Les

* *Idem. Lib. XLI. c. 19.*

(*a*) L'Illyrie comprenoit ſous les Romains cette étenduë de pays, qui eſt le long de la mer Adriatique, depuis Aquilée juſqu'à la Macédoine.

(*b*) Selon Jornandes, la Pannonie conſiſtoit en une grande plaine, qui avoit la haute Méſie à l'orient, la Dalmatie au midi, la Noricie au couchant, & le Danube au ſeptentrion.

(*c*) *Portio Illyricos ſinus . . . per ſtrages barbarorum penetravit, & in Pannonia conſedit . . . Alpium invicta juga, & frigore intractabilia loca tranſcendit : ibi domitis Pannoniis, per multos annos cum finitimis varia bella geſſerunt. Hortante deinde ſucceſſu, diviſis agminibus, alii Græciam, alii Macedoniam, omnia ferro proterentes, petivére.* Juſtin. lib. IV. c. 24.

(*d*) C'étoient cette chaîne de montagnes, qui ſépare aujourd'hui la Pologne d'avec la Hongrie, la Tranſilvanie, & la Moldavie.

Baſtarnes hacherent en pieces la moitié de leur armée.

Cette même année, d'autres Baſtarnes *, attirés par les promeſſes éblouïſſantes que Perſée, fils & ſucceſſeur de Philippe, leur faiſoit; flattés d'ailleurs de l'eſpérance de s'enrichir des dépouïlles d'une infinité de peuples, qui devoient ſe trouver ſur leur route, tenterent le paſſage du Danube dans le tems que ce fleuve étoit entiérement pris. Mais quelque épaiſſe que fût la glace, elle ne put ſoûtenir le poids de tant de bêtes de charge, de charrettes, de chars, d'hommes, de femmes & d'enfans. Elle s'entr'ouvrit, & engloutit tous ceux qui étoient de cette expédition. S'il ſe ſauva quelqu'un, ce ne fut qu'après avoir perdu un ou pluſieurs membres, que la glace avoit coupés.

* *Oroſ. lib.* 4. *c.* 20.

L'an 586 de Rome, parurent les brigues * que Perſée avoit faites les années précédentes, pour avoir les Baſtarnes, que j'ai laiſſés dans la Dardanie, en qualité de troupes auxiliaires. Ces Baſtarnes avoient depuis pénétré dans l'Illyrie, ils s'y étoient répandus, & ils n'avoient conſenti d'entrer au ſervice du roi de Macédoine, qu'à condition que ce prince leur donneroit tant par tête, ſelon le grade d'un chacun; outre certains préſens qu'il s'étoit engagé de faire particulierement aux chefs, en habits, en chevaux, & autres choſes ſemblables. Ils ſe mirent en marche. A peine étoient-ils à la diſtance de vingt-cinq lieuës du camp de Perſée, qu'Antigone vint au-devant d'eux de la part du roi, & fit valoir le ſoin qu'il avoit eu d'établir de bonnes étapes, afin que les vivres leur fuſſent fournis en abondance. Clondicus, qui commandoit les Baſtarnes, ennuyé d'un diſcours où il n'étoit fait nulle mention des ſommes ſtipulées, qu'on devoit leur compter, l'interrompit en diſant: *C'eſt ce que nous verrons quand nous ſerons ſur les lieux. Mais avant toutes choſes, va dire au roi que nous ne ferons un pas de plus, qu'après qu'il nous aura livré l'argent & les ôtages portés dans le traité.* Antigone s'acquitta de la commiſſion. Elle ne fut pas du goût de ſon maître. Les Baſtarnes ſe retirerent. Leur retraite fut la perte de Perſée & du royaume de Macédoine, que les Romains réduiſirent en province.

* *T. Liv. lib.* XLIV. *c.* 26. *Appian. Excerpt. Valeſ. p.* 562. *Diod. Sicul. ibidem pag.* 313. 314. 318. *Plut. in Æmil. Paulo p.* 259. 260.

L'an 663, Mithridate roi du Pont, fait alliance avec les Baſtarnes * contre les Romains, & les engage à lui fournir des troupes. Quelques années après, ce même prince ayant eu le ſecret d'avoir Manlius Aquilius * entre ſes mains, il le faiſoit conduire enchaîné à pied par un Baſtarne à cheval, qui avoit cinq pieds de haut.

* *Juſt. l.* XXXVII. *c.* 3. *Appian. Mithrid. p.* 184. B. *Athen. lib.* V. *p.* 213. B. *Plutar. Velleius.*

L'an 691 de Rome, les Baſtarnes, appellés par les Mœſiens, défirent L. Antoine, proconſul de la Macédoine, & l'obligerent à prendre la fuite.

* *Dio l.* XXXVIII. *p.* 71.

L'an 724, les Baſtarnes paſſerent le Danube, ſaccagerent la Mœſie *, les terres des Triballes, la Dardanie, franchirent le mont Æmus, & entrerent dans la Thrace. Mais, ſur la nouvelle que Craſſus, proconſul de Macédoine, venoit à eux, ils reculerent juſqu'au fleuve Cedrus, d'où ils lui envoyerent des ambaſſadeurs. Le Proconſul les retint, les fit enyvrer, & tira d'eux leur ſecret. Après quoi, il alla les attaquer, les défit, & tua de ſa propre main Deldon leur roi.

* *Idem lib.* LII. *p.* 527. 528. 529. *Xiphil. p.* 65.

** Inſcript. rapportée par Gruter, p. 453. & par Onuphre, p. 481. Tillemont hiſt. Emp. t. I. p. 327.*

Sous l'empire de Néron, vers l'an 816 de Rome, * Tiberius Plautius Silvanus Ælianus, gouverneur de Mœſie, traita avec les Baſtarnes.

** Hiſt. Emp. t. II. p. 393.*

L'an de Rome 919, de Jeſus-Chriſt 166, « la guerre contre les Mar» comans, dit Tillemont *, qui occupa Marc Aurele tout le reſte de ſa » vie, eſt repréſentée par les hiſtoriens, comme la plus grande dont on » ait jamais oüi parler, & ils la comparent aux guerres puniques. Tous » les Barbares voiſins de l'Empire, depuis les Gaules juſqu'à l'extrémité » orientale de l'Illyrie, qui étoient tous des peuples fort belliqueux, s'é» toient unis enſemble contre les Romains, après les avoir obligés par » diverſes infractions des traités à leur déclarer la guere. On nomme les » Marcomans, les Nariſques (*a*), les Hermundures, les Quades, les » Sueves, les Sarmates, les Victovales, les Roxolans, les Baſtarnes, les » Caſtoboques, les Alains, les Vandales, les Jazyges, & pluſieurs au» tres nations dont les noms ſont moins connus. Car il y en avoit qui » étant chaſſés par d'autres Barbares plus ſeptentrionaux, vouloient » qu'on les reçût, & qu'on leur donnât des terres, ou ſe rendre maîtres » des pays voiſins. Ainſi cette conſpiration des barbares forma une guer» re effroyable : ils prirent & pillerent diverſes villes, ſaccagerent des » provinces, renverſerent pluſieurs armées ; & ce qui étoit encore plus » fâcheux pour les Romains, c'eſt que toutes leur armées ſe trouverent » ruinées par la peſte ».

** Zoſym. lib. I. p. 666.*

L'an de Rome 1032, de Jeſus-Chriſt 278, l'empereur Probe * revint de Perſe dans la Thrace, où il donna des terres à cent mille Baſtarnes, qui furent fideles aux Romains, & s'aſſujettirent volontairement à vivre ſelon les loix de l'empire.

** Eutrop. lib. IX. c. 18. Oroſ. lib. VII. c. 25.*

L'an de Rome 1052, de Jeſus-Chriſt 299, les Carpes * & les Baſtarnes furent domptés par Dioclétien ou ſes lieutenans, & on leur fit une infinité de priſonniers, qu'on diſperſa en diverſes provinces de l'empire.

** Tillem. hiſt. Emp. t. V. p. 342.*

L'an de Rome 1144, de Jeſus-Chriſt 391, « on lit dans Claudien, » écrit Tillemont, que Stilicon vengea la mort de Promote ſon ami ſur » les Baſtarnes qui l'avoient tué ; & qu'après les avoir défaits, il les en» ferma, eux & les Gots, les Huns & d'autres Barbares qui pilloient la » Thrace depuis long-tems, dans une vallée fort étroite, où il les eût » tous taillés en pieces, avant que les Huns qui venoient à leur ſecours » les euſſent pû joindre, ſi Théodoſe n'eût mieux aimé faire la paix » avec eux, ſuivant, dit ce poëte, les mauvais conſeils du traître » Rufin ».

(*a*) Je crois qu'il faut lire *Norices* ou *Noriciens*, & entendre les peuples de la Noricie, dont j'ai parlé plus haut fort au long.

HUITIEME

DISSERTATION HISTORIQUE.

DES CIMBRES.

SOMMAIRE.

L'Origine des Cimbres a été d'abord inconnuë. Sur quel fondement les Allemans revendiquent les Cimbres aux Germains. Fauſſeté de leurs prétentions. Les Cimbres étoient Gaulois. Autorités inconteſtables ſans nombre qui établiſſent cette vérité. La Cherſoneſe Cimbrique n'a été appellée ainſi, que depuis que les Cimbres défaits par Marius s'y ſont retirés. Les Cimbres parloient Gaulois, avoient toutes les manieres Gauloiſes, & paſſoient pour avoir exécuté les hauts projets que les Gaulois ſeuls ont exécuté. Les Cimbres ſont ſortis du ſein des Gaules. Cimbre & Gaulois étoient noms ſynonimes. Vraie acception du mot Cimbre. Cimbre ſignifie ſoldat. En quel honneur étoit la profeſſion de ſoldat. Quel canton des Gaules ont dû occuper les Cimbres avant que les inondations de la mer les en euſſent chaſſés.

IL n'y a pas tant de difficultés ſur l'origine des Cimbres, que ſur celle des Baſtarnes. Cela n'empêche point que les hiſtoriens d'Allemagne ne les faſſent Germains, fondés ſur ce que dans les tems poſtérieurs ils trouvent des Cimbres dans la Cherſoneſe (*a*), qui de leur nom a été appellée Cimbrique. Mais outre que les anciens n'ont jamais compris la Cherſoneſe Cimbrique dans la Germanie, il ne paroît point que ce ſoit de la Cherſoneſe Cimbrique, que les Cimbres ſont partis & ont inondé tout l'occident, puiſque la Cherſoneſe (*b*) Cimbrique n'a été connuë que près de deux ſiecles après l'expédition des Cimbres; au lieu que les Cimbres n'auroient pas manqué de la faire connoître incontinent après les premieres victoires, qu'ils remporterent ſur les Romains.

A cet embarras, dont les auteurs Allemans ne ſçauroient gueres ſe tirer, s'en joint un autre qui n'eſt peut-être pas moins grand; c'eſt que le petit (*c*) nombre d'anciens, qui ont donné aux Cimbres une origine Ger-

(*a*) Elle fait partie du royaume de Dannemarc, & commence preſqu'à l'embouchure de l'Elbe: elle comprend le Holſtein, le Sleſwig, & le Jutland. On croit qu'elle a été autrefois plus grande, & que la mer en a détaché pluſieurs iſles, qui faiſoient partie du continent.

(*b*) En voici la preuve; c'eſt que la flote qu'Auguſte envoya, pour reconnoître les côtes de la mer ſeptentrionale, n'alla que juſqu'à l'embouchure de l'Elbe: *Claſſis, quæ Oceani circumnavigaverat ſinus, ab inaudito atque incognito ante mari flumine Albi ſubvecta, plurimarum gentium victoria, cum abundantiſſima rerum omnium copia, exercitui Cæſarique ſe junxit.* Velleïus Paterc. lib. II. c. 106. Auſſi Pline le naturaliſte, qui parle de cette flote, & qui s'étend volontiers ſur tous les ſujets qu'il traite, garde-t-il un profond ſilence ſur la Cherſoneſe Cimbrique. Ptolomée eſt le premier qui en a parlé en détail: & ce géographe écrivoit la ſeconde année d'Antonin le Pieux, qui répond à l'an 139 de Jeſus-Chriſt.

(*c*) A proprement parler, perſonne n'a donné aux Cimbres une origine Germanique; c'eſt ſeulement que les géographes ayant à parler des Cimbres & de leur poſition, ont joint ce qu'ils avoient à en dire, à ce qu'ils avoient dit des Germains & de la Germanie.

manique, ne l'ont fait, que parce qu'ignorant d'un côté leur origine, & de quelle contrée de l'Europe ils étoient partis (*a*), & de l'autre voyant qu'ils avoient commencé d'attaquer les Romains dans l'Illyrie, ils ſe ſont figurés que les Cimbres étoient de quelque coin du nord, qui juſques-là n'avoit pas été connu. Mais ſi l'origine des Cimbres leur étoit inconnuë, celle des Ambrons & des Tigurins ne pouvoit pas l'être, & la connoiſſance de l'origine de ces derniers les auroit infailliblement conduits à la connoiſſance de celle des Cimbres.

En effet, les Ambrons (*b*) & les Tigurins, qui faiſoient partie de l'armée des Cimbres, étoient inconteſtablement Gaulois; les Cimbres & les Teutons mêmes l'étoient auſſi, comme j'eſpere de le faire voir. Si donc les uns & les autres ont commencé d'exécuter le deſſein qu'ils avoient formé contre les Romains par l'Illyrie, c'eſt qu'ils ſe flattoient de trouver par ces quartiers l'entrée de l'Italie libre, ou du moins plus aiſée, comme elle l'étoit en effet; mais qu'ils ſe fermerent par leur ſimplicité (*c*), en donnant aveuglément dans le piége que les perfides Romains leur tendirent indignement. Ainſi, déſeſpérant de ſe pouvoir faire jour par les montagnes de l'Illyrie & de la Noricie, ils ne manquerent pas de revenir ſur leurs pas, & de tenter le paſſage des Alpes du côté des Gaules; avec cette circonſtance, qu'ils ne rentrerent dans les Gaules, que par cette partie qu'ils avoient eux-mêmes abandonnée, puiſqu'ils furent repouſſés par les Belges *, à travers les terres deſquels ils avoient eſſayé de s'ouvrir un paſſage, pour éviter le long détour qu'ils avoient à faire en rentrant par leur pays.

* *Cæſ. bel. Gal. lib.* II. *c.* 4.

A la vérité, tout cela ne ſont que des préſomptions: voici des autorités poſitives en abondance. Selon un fragment des annales * des Pontifes de l'an 585 de Rome, conſervé par Pighius & par Reineſius, il y avoit à Rome une auberge appellée l'Argentée, *Argentaria*, qui avoit pour enſeigne le Gaulois, qui en 392 de la fondation de la république, oſa défier les Romains dans leur propre camp, & que Manlius Torquatus vainquit (*d*) & tua dans un combat ſingulier. L'inſcription de l'enſeigne

* *Annal. t.* I. *p.* 277. 278. *Inſcrip. p.* 340.

(*a*) Ἠγνοοῦντο τίνες ὄντες ἀνθρώπων, ἢ πόθεν ὁρμηθέντες. *Plutarc. Mari. p.* 411. C.

(*b*) Chacun de ces peuples formoit un des quatre cantons, en quoi conſiſtoit, ſelon Céſar, la nation des Helvétiens. Or les Helvétiens étoient dans la Celtique, & leurs terres faiſoient partie de la Lyonnoiſe d'Auguſte.

(*c*) Voici le fait en deux mots, tiré d'un fragment d'Appien, dont aucun moderne n'a encore fait uſage. « A l'ouverture de la campagne de l'an de Rome 640, un détachement de l'armée des Teutons fit une irruption dans la Noricie. Le conſul Papirius Carbo craignant que les ennemis ne pénétraſſent en Italie, ſe ſaiſit des paſſages des Alpes, & les attendit: mais voyant qu'ils ne venoient pas, il alla les trouver ſous prétexte de leur faire des plaintes des ravages, qu'ils faiſoient dans les terres des alliés des Romains. Les Teutons envoyerent au devant de lui, & lui firent dire, que juſques-là ils avoient ignoré l'alliance dont il s'agiſſoit, & que l'apprenant, ils alloient ſe retirer. Carbon loüa leur docilité, & leur donna des guides, qu'il chargea ſecretement de prendre les plus longs détours. Lui au contraire prenant le chemin le plus court, les coupa, tomba ſur eux pendant la nuit, & en fit un grand carnage. Il les auroit tous exterminés, ſi l'obſcurité, un orage furieux & des tonnerres épouvantables n'avoient forcé les ſoldats des deux côtés de ſe retirer. Les Romains s'enfoncerent par pelotons dans les bois, d'où on ne put les raſſembler que le troiſiéme jour, tandis que les Teutons prenoient le chemin des Gaules ».

Nous verrons en ſon tems la vengeance, que les Teutons tirerent d'une trahiſon ſi noire.

(*d*) Je dirai ailleurs le jugement, qu'il faut porter des circonſtances fabuleuſes, dont les Romains ont chargé ce point de leur hiſtoire.

étoit, *ad Scutum Cimbricum*. Il eſt certain que les Cimbres, en tant que Cimbres, & faiſant un corps à part, n'ont figuré que deux cens cinquante ans après cet événement. Il ne l'eſt pas moins, que le perſonnage repréſenté ſur cette enſeigne étoit un véritable Gaulois. Donc, par une conſéquence néceſſaire, de tout tems les Gaulois & les Cimbres ont été une même nation.

Semblable induction ſe tire du bouclier, que Marius fit faire pour immortaliſer les grandes victoires qu'il avoit remportées ſur les Cimbres. Ce bouclier étoit célébre, & connu de tout Rome ſous le nom *Marianum Scutum Gallicum*. Il ſervoit d'enſeigne à une auberge ſituée au quartier neuf du marché. Un Cimbre y étoit repréſenté d'une maniere ridicule, *contrefait*, *tirant ſa langue*, *& avec des jouës livides & abbattuës*. Or Ciceron & Quintilien, qui nous apprennent ces particularités, ne déſignent ce Cimbre riſible, que par le terme exprès de *Gaulois*. Donc, &c. * *Lib.* II. *de Orat. n.* 266. *Lib.* VI. *Inſtit. c.* 3.

Ciceron, que je viens de citer, comparant autre part (*a*) les victoires glorieuſes que Marius avoit remportées ſur les Cimbres & les Teutons, avec celles que Céſar avoit remportées ſur les Gaulois, aſſûre que les unes & les autres avoient été remportées ſur la même nation, avec cette différence, que Marius n'avoit fait qu'arrêter les flots de Gaulois qui venoient fondre en Italie; au lieu que Céſar avoit ſubjugué toutes les villes des Gaules, & avoit forcé les Gaulois dans leurs derniers retranchemens (*b*).

Salluſte tient le même langage que Cicéron; car, parlant de la conſternation où la nouvelle (*c*) de la bataille gagnée par les Cimbres, ſur les troupes de la république commandées par le conſul Cn. Manlius & Q. Cépion, jetta toute l'Italie, il dit en propres termes, que les Gaulois mirent en déroute l'armée de Manlius & de Cépion (*d*).

Plutarque que nous avons vû plus haut ne pas ſçavoir, quand il compoſoit la vie de Marius, de quelle nation étoient les Cimbres, en étoit parfaitement informé lorſqu'il écrivit celle de Sertorius; car il obſerve, que Marius ne pouvant contenir dans le camp ſes ſoldats contre les invectives & les brocards, dont les Cimbres les accabloient, chargea Sertorius (*e*) d'aller prendre langue, & de le mettre au fait de tout ce qui ſe paſſoit chez les ennemis : à quoi Plutarque ajoûte, que Sertorius

(*a*) Ciceron parle des victoires, que Marius remporta pendant le cours de ſon quatriéme & cinquiéme conſulat, l'an de Rome 651 & 652.

(*b*) *Ipſe ille C. Marius, cujus divina atque eximia virtus magis populi Romani luctibus funeribuſque ſubvenit : influentes in Italiam Gallorum maximas copias repreſſit, non ipſe ad eorum urbes ſedeſque penetravit.* Cic. de provinc. conſular.

(*c*) Cet événement arriva l'an de Rome 648. La défaite des Romains fut ſi complete, & de ſi grande conſéquence, qu'ils la comparerent à la bataille d'Allia. Ils en attribuerent la cauſe au ſacrilége commis l'année précédente dans les Gaules par Cépion, qui avoit enlevé les tréſors immenſes qu'il avoit trouvés dans les temples des Tectoſages; ſur-tout le célebre *or de Toulouſe*. En conſéquence il fut caſſé du généralat, & le premier depuis Tarquin le Superbe, dont les biens furent confiſqués. Valere Maxime nous apprend qu'à ſon retour il fut mis en priſon, & qu'il mourut par les mains du bourreau. On trouve ailleurs que toute ſa famille périt miſérablement, qu'en particulier ſes filles firent le métier de courtiſanes.

(*d*) *Per idem tempus adverſum Gallos ab ducibus noſtris Q. Scipione (Cœpione) & M. Manlio male pugnatum. Quo metu Italia omnis contremuerat.* Salluſt. bel. Jugurt. ſub finem.

(*e*) C'eſt l'an de Rome 651, qui étoit celui de ſon quatriéme conſulat.

ſe déguiſa en Gaulois, entra dans le camp des Cimbres, leur parla Gaulois, s'entretint avec eux; & quand il eut vû & appris tout ce qui s'y paſſoit, il vint en rendre compte à Marius (*a*). Auſſi le même Plutarque ſur la fin de la vie de Marius, Tite-Live & Pline le jeune, appellent-ils *Gaulois* le ſoldat (*b*) qui fut envoyé pour tuer Marius, que Valere Maxime & quelques autres anciens appellent Cimbre (*c*).

Sur ces autorités vraîment irrefragables, il eſt viſible que c'eſt des extrémités de *la Gaule*, que Florus a dit qu'étoient ſortis les Cimbres, & non pas de *la Germanie*, ainſi que portent quelques manuſcrits. (*d*). Et pour convaincre tout homme raiſonnable, qu'on n'avance rien qui ne ſoit fondé; c'eſt que Diodore de Sicile donne le titre de Cimbres aux Gaulois qui prirent Rome, qui ont oſé piller le temple de Delphes, qui rendirent tributaires une partie de l'Aſie, qui ont porté le nom de Gallogrecs dans la Grece, & qui ont mis en déroute quantité d'armées Romaines (*e*): preuve certaine que Diodore de Sicile n'a pris les Cimbres que pour des Gaulois; car ce n'eſt qu'à des Gaulois que cet hiſtorien attribuë ailleurs ces grands exploits.

Dion va plus loin encore que tous les auteurs que je viens de citer; car, non content de nous apprendre que les Cimbres avoient la même valeur, & étoient de la même nation que les Atuatiques, ce peuple redoutable de la Belgique (*f*), il aſſûre que c'eſt du ſein des Gaules qu'étoient ſortis les Cimbres & les Ambrons, qui avoient fait trembler les Romains (*g*).

Appien, l'hiſtorien de l'antiquité qui a le mieux connu la poſition des différentes parties des Gaules, nous donne à peu près la même idée des Cimbres; car, outre qu'il aſſûre qu'ils étoient Celtes d'origine (*h*), il

(*a*) Σερτώριος δὲ κατασκοπὴν ὑπέστη τῶν πολεμίων· ἐσθῆτι δὲ κελτικῇ σκευασάμενος, καὶ τὰ κοινότατα τῆς διαλέκτου πρὸς ἔντευξιν ἐπὶ καιροῦ παραλαβὼν, ἀναμίγνυται τοῖς βαρβάροις. *Plutarc. in Sert. p.* 569.

(*b*) Marius fâché de ſe voir ſans emploi, engagea le tribun P. Sulpicius à propoſer une loi, qui le mettoit à la tête de l'armée, que Sylla commandoit dans la Campanie. Sylla, outré de l'injure qu'on lui faiſoit, vient à Rome, ſe rend maître du Capitole, chaſſe Marius & met ſa tête à prix. Marius de ſon côté prend la fuite; & pour éviter de tomber entre les mains des ſoldats envoyés pour le tuer, il ſe cache dans les roſeaux des marais, qui étoient aux environs de Minturne: mais il fut découvert, & conduit dans les priſons de la ville. A peine y fut-il arrivé, qu'un eſclave reçut ordre de l'égorger. L'eſclave frappé de la majeſté & des regards de Marius, laiſſa tomber à terre ſon ſabre, & s'échappa. Auſſi-tôt Fannia, fameuſe courtiſane de Minturne, en reconnoiſſance de la juſtice que Marius lui avoit renduë dans une occaſion, où il y alloit de tout ſon bien, prit grand ſoin de ce célébre Romain, le pourvût abondamment de tout, & lui facilita les moyens de ſe retirer à l'inſçu de ſes perſécuteurs. Tout cela arriva l'an 665 de Rome.

(*c*) *Miſſus enim ad eum occidendum in privata domo, Minturnis clauſum ſervus publicus natione Cimber*, &c. Valer. Max. lib. II. c. 10. §. 6.

(*d*) *Cimbri, Theutoni atque Tigurini ex extremis Germaniæ* (aliàs *Galliæ*) *profugi*. Florus lib. III. c. 3.

(*e*) Οὗτοι γάρ εἰσιν οἱ τὴν μὲν Ῥώμην ἑλόντες, τὸ δὲ ἱερὸν τὸ ἐν Δελφοῖς συλήσαντες, καὶ πολλὴν μὲν τῆς Εὐρώπης, οὐκ ὀλίγην δὲ καὶ τῆς Ἀσίας φορολογήσαντες, καὶ τῶν καταπολεμηθέντων τὴν χώραν κατοικήσαντες· οἱ διὰ τὴν πρὸς τοὺς Ἕλληνας ἐπιπλοκὴν Ἑλληνογαλάται κληθέντες· τὸ δὲ τελευταῖον, πολλὰ καὶ μεγάλα στρατόπεδα Ῥωμαίων συντρίψαντες. *Diod. Sic. lib.* V. *p.* 309.

(*f*) Ἀτουατικοὶ, πλησιόχωροί τε αὐτοῖς ὄντες, καὶ τὸ γένος, τό τε φρόνημα τὸ τῶν Κίμβρων ἔχοντες. *Dio lib.* XXXIX. *p.* 104.

(*g*) Γαλατία ἡ τούς τε Ἄμβρωνας καὶ τοὺς Κίμβρους ἐφ' ἡμᾶς στείλασα. *Dio lib.* XLIV. *p.* 297.

(*h*) Κιμβροὶ γένος Κελτῶν. *Appian. Bel. civil. lib.* I. *p.* 397.

qualifie

qualifie encore de Gaulois le *Cimbre* qui fut chargé de tuer Marius à Minturne (*a*).

Enfin, car il faut mettre fin à cette longue énumération de preuves, il n'y a pas juſqu'au nom que s'étoient donné les *Cimbres*, qui ne vienne à l'appui de la vérité que j'ai entrepris d'établir. Cimbre en langage Celtique, dit Feſtus, ſignifie un ſoldat (*b*) ; car c'eſt la force du Latin *latro*, comme je l'ai prouvé avec beaucoup d'étenduë dans un autre ouvrage (*c*), où j'ai fait voir que la profeſſion des *Latrones* des anciens, loin d'être infamante, étoit loüable & glorieuſe (*d*), & qu'elle conſiſtoit à faire des courſes par terre & par mer ſur les terres & côtes d'un pays ennemi, principalement à deſſein de butiner & de faire des eſclaves. Sur ce pied, les Cimbres étoient dans leur eſpece ce qu'étoient les Géſates dans le leur ; les uns & les autres étoient Gaulois, faiſoient profeſſion des armes, & prenoient un nom qui cachoit leur patrie & leur origine : avec cette différence, que les Géſates entroient au ſervice des princes & des états qui les appelloient à leur ſecours, & faiſoient la guerre pour de l'argent ; au lieu que les Cimbres (*e*) étoient les reſtes d'une nation, leſquels ayant échappé aux flots qui avoient englouti ſucceſſivement leurs terres, furent obligés d'aller en corps faire des invaſions de côté & d'autre pour ſe procurer un établiſſement.

Cette circonſtance ſeule rend raiſon de l'ignorance entiere, où Plutarque dit que furent les Grecs & les Romains ſur l'origine des Cimbres, & ſur la région d'où ils ſortoient, quand ils parurent pour la premiere fois ſur la ſcene. S'ils avoient été de tout tems Cimbres ou *Latrones*, c'eſt-à-dire, s'ils avoient toûjours fait métier de s'étendre au près & au loin ſur les terres de leurs voiſins, d'envahir leurs poſſeſſions, de s'enrichir de leurs dépoüilles, de trafiquer de leur liberté ; en un mot, de n'avoir d'autre regle que ou la gloire, ou la rapine & l'avarice, ils n'auroient pas manqué d'être connus, comme l'étoient depuis ſi longtems les Bituriges, les Sénonois, les Lingonois, les Boïens, les Helvétiens, les Cénomans, & tant d'autres peuples Gaulois, qui s'étoient rendus auſſi célebres dans l'Aſie que dans l'Europe & l'Afrique : mais au contraire, comme juſques-là ils n'étoient jamais ſortis de leurs foyers, & qu'en les quittant précipitamment, ils prirent un nom qui, en flattant leur vanité & favoriſant leur deſſein, faiſoit perdre le ſouvenir de celui

(*a*) Γαλάτην ἄνδρα ἐπιδημοῦντα μετὰ ξίφους ἐσέπεμψαν ἀνελεῖν. *Appian. Bel. civil. p*387.

(*b*) *Cimbri lingua Gallica latrones dicuntur.*

(*c*) Explication des textes difficiles, *p.* 98. *& ſuiv.*

(*d*) *Namque Phocenſes . . . mercando, plerumque etiam latrociniis maris, quod illis temporibus gloriæ habebatur, vitam tolerabant.* Juſtin. lib. XLIII. cap. 3.

(*e*) Quelques anciens donnent aux Cimbres une grande antiquité, & leur font faire de grandes & de perpétuelles conquêtes dans l'Europe & dans l'Aſie : leur erreur eſt fondée ſur un malentendu des Grecs. C'eſt que ces derniers confondant les Cimbres avec les Cimmériens, & croyant que les uns & les autres étoient originairement un même peuple, ils ont attribué aux Cimbres les courſes, les irruptions, & les victoires des Cimmériens. Les Romains plus réſervés, ou ils ont conſervé aux Cimbres le nom même qu'ils ſe donnoient, parce qu'ils n'en ſavoient pas davantage : ou ils les ont qualifiés de Gaulois, parce que le fait étoit certain, & qu'il n'étoit plus permis de l'ignorer. Après tout peut-on bien ſe perſuader, que les Romains qui avoient ſubjugué tant de peuples dans l'Europe, l'Aſie & l'Afrique, que Cicéron ſur-tout, Salluſte & Tite-Live, ces écrivains ſi exacts, ayent ignoré l'origine des Cimbres ?

qu'ils avoient porté, il n'eſt pas ſurprenant que les Grecs & les Romains, qui, de toutes les provinces des Gaules, n'avoient encore connu, que celle qui fut depuis appellée la Narbonnoiſe; il n'eſt pas, dis-je, ſurprenant que les Grecs & les Romains n'ayent été informés d'abord ni de l'origine ni de la patrie des Cimbres.

Mais ne nous faiſons point un vain phantôme de la prétenduë ignorance, où Plutarque dit qu'étoient les Romains & les Grecs ſur l'origine & la patrie des Cimbres, quand ce peuple inconnu inonda ſubitement la Germanie & les Gaules : ou elle ne fut pas générale, cette ignorance, ou elle ne dura pas long-tems ; puiſque Ciceron & Salluſte, dont j'ai rapporté les témoignages plus haut, & qui avoient vû la fin de la guerre des Cimbres, n'ont donné aux Cimbres d'autre nom que celui de *Gaulois*. Plutarque même, en expoſant cette ignorance, ne pouvoit y être lui-même, ſans manquer aux devoirs d'un hiſtorien ; puiſque Tite-Live qu'il avoit toûjours ſous ſes yeux, en écrivant les vies des illuſtres Romains, lui avoit appris que les Cimbres étoient un peuple des Gaules, comme en fait foi l'épitome 102 de ſon hiſtoire.

Au reſte, quand dans le paſſage de Florus, que j'ai déja mis en œuvre, on liroit conſtamment *Germaniæ* au lieu de *Galliæ*, comme je crois qu'il doit y avoir, les hiſtoriens d'Allemagne n'en ſeroient pas plus avancés ; puiſque dès les tems des Céſars, & par conſéquent long-tems avant Florus, il y avoit deux Germanies dans les Gaules ; la ſupérieure & l'inférieure : or c'eſt dans cette derniere que je place le territoire qu'occupoient les Cimbres, avant qu'il fût ſubmergé par les eaux de l'Océan. Mon ſentiment n'eſt pas fondé ſur une ſimple conjecture ; c'eſt ſur un fait, qui, rapproché de la deſcription que les anciens nous ont laiſſée du pays des Cimbres, ne nous permet guere de le chercher autre part. Voici le fait ; je le tire du ſecond tome de la Religiou de Gaulois, t. 2, p. 79 : « Le cinquiéme jour de Janvier de l'an 1647, un vent d'Eſt ſouf-» fla avec tant de violence ſur un angle que forme la Zélande, qui » avance dans l'Océan, & pouſſa ſi fort les flots de la mer vers le côté » oppoſé, que les bords furent à ſec & à découvert. Le monde y ac-» courut de toutes parts, & y vit des maſures que la mer couvroit au-» paravant ; des autels, des vaſes, des urnes, des médailles, des agra-» phes, & autres choſes toutes preſque d'un goût Romain. On y trou-» va auſſi des ſtatuës de Jupiter, de Neptune ; & ſurtout quantité de re-» liefs de la déeſſe Néhalennia, avec des inſcriptions qui portoient ſon » nom, à une ſeule près, qui n'en avoit pas. Cette découverte, ajoûte-» t-on plus bas, ſe fit ſur les bords de la mer, aſſez près de Dombourg, » petit lieu de l'iſle de Valcheren ».

Les côtes de la Germanie inférieure ont donc été autrefois ſubmergées. Nous n'avons d'autre connoiſſance de la ſubmerſion, & du pays ſubmergé, que les triſtes reſtes de pluſieurs ſubmerſions dont l'hiſtoire n'a jamais parlé : tout cela quadre parfaitement avec celle du territoire des Cimbres. Qui nous empêche après cela de l'y placer ? Si on l'y place, comme on ne peut gueres refuſer de le faire, la queſtion de l'origine des Cimbres eſt décidée.

Ce qui acheve de m'entraîner invariablement dans le ſentiment que je propoſe, c'eſt que je trouve dans les Cimbres les mœurs, les manieres, les coûtumes, la langue, la religion & la valeur des Gaulois, ſur-tout la haine implacable que ces derniers avoient conçuë contre les Romains. Je n'entre dans aucun détail là-deſſus : je renvoie à cet égard le lecteur au ſeptiéme ſiecle de Rome, où les Cimbres ont figuré ſous leur nom pour la premiere & la derniere fois.

Au reſte, ſi par impoſſible, ce que je n'ai garde de croire, on s'obſtinoit à ſoûtenir que les Cimbres, lors de la guerre Cimbrique, ſortirent de la Cherſoneſe, qui porte leur nom ; leur origine n'en ſeroit pas moins Celtique ou Gauloiſe. La ſeule différence qu'il y auroit, c'eſt que les Cimbres auroient abandonné les Gaules au moins environ quatre cens ans auparavant : car je prouverai bien-tôt, en parlant des Teutons, que les Celtes ſeuls conduits au-delà du Rhin par Sigoveſe, ont peuplé par eux-mêmes, ou par leurs deſcendans, les terres immenſes que les Cimbres & les Teutons leurs voiſins ont occupées depuis.

NEUVIEME *DISSERTATION HISTORIQUE.*

VRAIE ORIGINE *DES GERMAINS.*

SOMMAIRE.

Le peuple qui a donné ſon nom à la Germanie n'en étoit pas originaire. Il y étoit venu de Perſe. Le nom de Germain *étoit encore récent du tems de Tacite & de Dion. Juſque vers les tems de Céſar, les peuples d'au-delà du Rhin n'ont été connus que ſous le nom de Sueves. Tranſmigration des Germains de Perſe. Route que les Germains de Perſe ont tenuë en s'avançant vers la Germanie. Ils paſſent le Rhin à l'inſtigation des Arvernes & des Sequanois. Juſques-là ils n'avoient fait aucune figure en Europe. Ils s'établiſſent dans la Germanie ſupérieure. Le ſuccès de leur paſſage eſt l'époque de la célébrité de leur nom, & la cauſe pourquoi tous les peuples d'au-delà du Rhin, tant ceux qui étoient reſtés que ceux qui étoient déja paſſés, prirent le nom de Germains. Les vrais Germains n'étoient au plus qu'au nombre de quinze mille. Ils ne ſont plus ſortis des Gaules. Les Allemans d'aujourd'hui ne ſont pas leurs deſcendans. Impoſſibilité d'aſſigner l'origine des Allemans d'aujourd'hui. Preuve certaine que les Gaulois ont peuplé les premiers l'ancienne Germanie.*

Jusqu'ici j'ai établi contre les hiſtoriens d'Allemagne, 1°. que les Germains, c'eſt-à-dire les peuples d'au-delà du Rhin, n'ont eu aucune part aux vaſtes conquêtes, que les Gaulois ont faites autrefois dans les plus belles contrées de l'Europe & de l'Aſie : 2°. qu'ils n'étoient point

Celtes : 3°. que les Grecs ne les ont crus & appellés Celtes, que parce que de tous les peuples de l'Occident, ils ne connoiſſoient que les Celtes ; & que les Gaulois, en s'avançant peu à peu dans l'Illyrie, dans la Thrace, dans la Macédoine, dans la Grece & dans l'Aſie, avoient communiqué leur nom à la plûpart des peuples, dont ils avoient chemin faiſant occupé les terres : 4°. que la Germanie & les Germains n'ont été connus que dans des tems fort poſtérieurs à ces grands événemens ; 5°. enfin que pluſieurs peuples, qu'on s'efforçoit de faire paſſer pour Germains, étoient Gaulois d'origine. Maintenant je vais prouver que les véritables Germains n'étoient pas ces peuples, que les Allemans d'aujourd'hui vantent tant, qu'ils font ſi anciens, & auxquels ils attribuent des conquêtes à quoi ils n'avoient jamais penſé ; mais un peuple arrivé, on ne ſçait ni quand ni comment, d'Aſie dans la Germanie, où il a été inconnu juſqu'aux tems voiſins du premier conſulat de Céſar, qu'il paſſa de la rive droite à la rive gauche du Rhin. Ces vérités ne coûtent preſque rien à prouver.

En effet, il n'y a qu'à rappeller l'endroit où Tacite obſerve que le nom de *Germains* étoit récent, & que ce n'étoit point le nom d'aucune nation, mais celui d'un peuple qui ayant eu le courage de vaincre les Gaulois qui bordoient le Rhin, & de ſe mettre en leur place, inſpira à d'autres peuples d'au-delà de ce fleuve, qui vouloient marcher ſur leurs traces, de prendre le même nom, afin de ſe faire plus craindre, & d'avoir bon marché des Gaulois. Ce qui fut ſuivi des autres peuples du Nord, qui, ne jugeant pas à propos de paſſer le Rhin (*a*), ne laiſſerent pas de ſe dire Germains.

Mais quand eſt-ce que le nom de Germain a été connu pour la premiere fois, & que le peuple qui le portoit a paſſé le Rhin, & l'a ainſi communiqué de la maniere que j'ai dit aux peuples du Nord, qui vouloient venir s'établir dans les Gaules ? Ce ne ſçauroit être d'abord que depuis l'an 666 de Rome, que L. Cornelius (*b*) Siſenna écrivoit ; puiſqu'il paroît par un fragment que nous avons de ſon hiſtoire, que les peuples d'au-delà du Rhin n'étoient connus de ſon tems que ſous le nom de Sueves (*c*). De l'an 666 de Rome juſqu'à l'an 695, que Céſar vint gouverner les Gaules en qualité de proconſul, il n'y a que 29 ans : les Germains avoient alors paſſé le Rhin, & s'étoient établis dans la Belgique ; puiſqu'outre que Céſar le dit, ou le ſuppoſe par-tout, il ſe ſert encore du nom général de Germains, pour diſtinguer en gros les peuples d'au-delà du Rhin. Il ne faut pourtant pas ſe figurer que le paſſage du Rhin des Germains, & leur établiſſement dans les Gaules, précédât de beaucoup l'année du proconſulat de Céſar ; puiſque Cornelius Nepos (*d*),

(*a*) *Cæterum Germaniæ vocabulum recens, & nuper additum ; quoniam qui primi Rhenum tranſgreſſi Gallos expulerunt, nunc Tungri, tunc Germani vocati ſunt : ita nationis nomen, non gentis evaluiſſe paulatim, ut omnes primum à victore ob metum, mox à ſeipſis invento nomine Germani vocarentur.* Tacit. mor. Germ. c. 2.

(*b*) Excellent hiſtorien, dont Sallufte fait une honorable mention, auſſi-bien que Cicéron, Ovide, Velleius Paterculus, Valere Maxime & Nonius.

(*c*) *Gallia materibus, Suevi lanceis conſigunt.* Nonius in lancea. *Vide Dion. lib. LI. p. 527.* A.

(*d*) Il étoit grand ami de Cicéron & d'Atticus. Il a vécu juſqu'à la ſixiéme année d'Auguſte. Il avoit fait pluſieurs ouvrages, mais nous n'a-

qui étoit contemporain de ce prince, & qui lui a ſurvécu, appelle *Sueves* ceux que Céſar appelle Germains. « Le roi des Sueves (*a*), dit Corne-» lius Nepos, fit préſent à Q. Metellus Celer (*b*), proconſul de la Nar-» bonnoiſe, de quelques marchands Indiens, que la tempête avoit jettés » ſur les côtes de la Germanie » (*c*). Les autorités de Siſenna & de Nepos ne nous donnent pas à la vérité l'année préciſe du paſſage du Rhin par les Germains : mais en voici une autre qui la marque expreſſément, & qui nous apprend que c'eſt la quatorziéme avant celle de l'arrivée de Céſar dans les Gaules. En effet, Céſar lui-même parlant de la réponſe fiere, que fit Arioviſte aux ordres qu'il lui avoit fait ſignifier, de la part du Sénat & de la ſienne, de ſortir des Gaules, dit qu'elle contenoit que « ſi les Romains vouloient ſe meſurer avec les invincibles Germains, ils » apprendroient à leurs dépens ce que c'eſt que d'avoir à faire à des » braves, qui depuis quatorze ans étoient ſous les armes, & avoient (*d*) » toûjours campé » (*e*).

Le nom de *Germains* étoit donc récent, ſelon l'expreſſion de Tacite, l'an 695 de Rome, qui eſt celui qu'Arioviſte fit cette réponſe. L'établiſſement dans les Gaules du peuple qui portoit le nom de Germains, & qui le communiqua aux peuples d'au-dela du Rhin, étoit donc auſſi récent à l'arrivée de Céſar dans la Gaule Celtique. Céſar lui-même rend témoignage à cette vérité : voici comme il dit que la choſe s'étoit paſſée. « Après une guerre ſanglante (*f*) que s'étoient faite les Eduens & les » Arvernes pendant pluſieurs années, pour obtenir les uns ſur les autres » l'empire des Gaules qu'ils partageoient auparavant, les Arvernes, aux-» quels s'étoient joints les Séquanois (*g*), prirent à leur ſolde les Ger-» mains. Ils n'étoient d'abord que quinze mille en tout : mais ce petit » nombre ayant pris goût à la douceur du climat, à la fertilité & aux » richeſſes des Gaules, d'autres barbares d'au-delà du Rhin s'étoient hâ-» tés de paſſer cette riviere à diverſes repriſes, & en ſi grande quanti-» té, que l'an de Rome 695, on en comptoit déja cent vingt mille dans » les Gaules. Les Eduens n'ont pas manqué de leur en diſputer l'entrée ;

vons de lui que les vies des grands capitaines Grecs & Romains.

(*a*) C'eſt Arioviſte même, qui étoit actuellement dans les Gaules, & les bouleverſoit par ſa tyrannie.

(*b*) Il ne gouverna cette province que pendant l'année 694 de Rome, qui étoit celle d'après ſon conſulat. Il fut relevé par Céſar, qui venoit d'extorquer du ſénat & du peuple le gouvernement de l'Illyrie, de la Gaule citérieure, & de la Gaule *Braccata* pour cinq ans.

(*c*) *Q. Metello Celeri, C. Affranii in conſulatu collegæ, ſed tum Galliæ proconſuli, Indos à rege Suevorum dono datos, qui ex India commercii cauſâ navigantes tempeſtatibus eſſent in Germaniam abrepti.* Plin. hiſt. lib. II. c. 67.

(*d*) Il y a dans Céſar, *& n'étoient pas entrés dans des maiſons.* D'où Spener infere que le peuple d'au-delà du Rhin, dont parle Arioviſte, n'avoit ni ne bâtiſſoit des villes. Ce n'a jamais été la penſée ni d'Arioviſte ni de Céſar ſon interprete. Le même écrivain prétend que le peuple, dont il s'agit ici, étoit celui qui ſous l'empire d'Auguſte fit de ſi brillantes conquêtes dans la Germanie ; ce qui eſt inſoûtenable.

(*e*) *Intellecturum quid invicti Germani, exercitatiſſimi in armis, qui intra annos XIV. tectum non ſubiiſſent, virtute poſſent.* Cæſ. bell. Gal. lib. I. c. 36.

(*f*) On ne ſçait point combien a duré cette guerre : il eſt ſeulement certain qu'elle a précédé l'an 681 de Rome, qui eſt celui de l'entrée d'Arioviſte & des Germains dans les Gaules ; & que la guerre d'Arioviſte fut la ſuite de l'autre.

(*g*) Les Arvernes ſe joignirent aux Séquanois contre les Eduens, à cauſe du domaine de la Saone, que ces derniers leur diſputoient, & qu'ils prétendoient leur appartenir également, puiſque cette riviere ſéparoit les états des uns des autres. *Strab. lib. IV. p. 192. D.*

» mais ayant perdu deux batailles, où toute leur nobleſſe, leur ſénat & » l'ordre des chevaliers a péri, ils ont été forcés, nonobſtant leur valeur » & leur étroite alliance avec les Romains, de donner en ôtage aux Sé» quanois tout ce qu'ils avoient de plus qualifié. Le triſte état des Eduens » n'a ſervi qu'à rendre pire (*a*) celui des Séquanois, parce que Ario» viſte, roi des Germains, a commencé par s'emparer du tiers de leurs » terres, qui eſt tout ce qu'il y a de meilleur dans les Gaules ; il leur en » demande aujourd'hui un ſecond tiers pour y placer vingt-quatre mille » Herudes (*b*) qui ſont venus le trouver. Sur ce pied, en peu de tems les » Gaulois vont être chaſſés de leurs poſſeſſions, puiſque les Germains y » viennent fondre de tous côtés » (*c*). Céſar répete la même choſe en un autre endroit *.

* *Bel. Gal. lib. VI. c. 12.*

Qu'on compare à préſent ces récits de Céſar avec les autorités de Siſenna, de Cornelius Népos & de Tacite ; & l'on ſe convaincra, 1°. que le paſſage des Germains dans les Gaules, je dis des Germains, & non des peuples qui prirent d'eux le nom de Germains ; que ce paſſage, dis-je, étoit récent lors de l'arrivée de Céſar dans la province, que les Romains avoient en-deçà des Alpes ; 2°. qu'il avoit été fait à la priere des Arvernes & des Séquanois ; 3°. que les Germains qui l'ont tenté, n'étoient qu'au nombre de quinze mille ; 4°. qu'ils n'étoient point Celtes, non plus que les autres peuples d'au-delà du Rhin ; 5°. que ni les uns ni les autres n'avoient eu aucune part aux expéditions qui rendoient les Gaulois ſi célebres dans l'univers ; enfin 6°. qu'avant le paſſage des Germains, des vrais Germains dans les Gaules, les peuples d'au-delà du Rhin n'étoient connus que ſous le nom de Sueves. Toutes inductions qui coulent naturellement des autorités que j'ai rapportées, & qui font évanoüir les idées chimériques, que les écrivains d'Allemagne ont de leur extraction, des conquêtes de leurs ancêtres, de leurs fréquentes incurſions & tranſmigrations dans les Gaules, & du ſéjour qu'ils croient

(*a*) C'eſt de l'état pire où les Germains avoient mis les Séquanois, que Céſar ſe ſervit pour les détacher du parti des Arvernes & des Germains. Ce proconſul s'appercevant, que pendant tout le cours de la guerre, que les Arvernes avoient eue avec les Eduens, les Séquanois avoient fait la principale force des Arvernes, & des Germains mêmes que ces cités, jointes enſemble, avoient attirés en-deçà du Rhin, il s'appliqua à les retirer de l'alliance des uns & des autres ; ce qui affoiblit les Avernes au point, que ne pouvant réſiſter aux armes des Romains, ils furent bien-tôt ſubjugués. *Strab. l. IV. p. 192.* D.

(*b*) Spener, d'après Cluvier, place les Harudes dans cette partie de la Germanie, qui comprenoit tout le territoire de Nuremberg avec un canton de la Franconie, du haut Palatinat, & de la Souabe.

(*c*) *Galliæ totius factiones eſſe duas : harum alterius principatum tenere Æduos, alterius Arvernos. Hi quum tantopere de potentatu inter ſe multos annos contenderent, factum eſſe uti ab Arvernis Sequaniſque Germani mercede accerſerentur : horum primò circiter millia XV. Rhenum tranſiſſe ; poſteaquam agros, & cultum, & copias Gallorum homines feri ac barbari adamaſſent, tranſductos plures : nunc eſſe in Gallia ad C. & XX. millium numerum. Cum his Æduos, eorumque clientes ſemel atque iterum armis contendiſſe : magnam calamitatem pulſos accepiſſe, omnem nobilitatem, omnem ſenatum, omnem equitatum amiſiſſe : quibus prœliis, calamitatibuſque fractos, qui & ſua virtute, & populi Romani hoſpitio atque amicitia plurimùm ante in Gallia potuiſſent, coactos eſſe Sequanis obſides dare nobiliſſimos civitatis . . . . Sed pejus victoribus Sequanis, quàm Æduis victis accidiſſe, propterea quod Arioviſtus rex Germanorum in eorum finibus conſediſſet, tertiamque partem agri Sequani, qui eſſet optimus totius Galliæ, occupaviſſet, & nunc de altera parte tertia Sequanos decedere juberet ; propterea quod paucis menſibus antè, Harudum millia hominum XXIV. ad eum veniſſent, quibus locus ac ſedes pararentur : futurum eſſe paucis annis uti omnes e Galliæ finibus pellerentur, atque omnes Germani Rhenum tranſirent.* Cæſ. bel. Gal. lib. I. c. 31.

que les Germains ont fait de tout tems dans ce qu'on a appellé depuis, à cauſe d'eux, la Germanie.

Et de bonne foi, quel ſéjour auroient-ils pû y faire, puiſque du tems d'Hérodote, les Germains étoient encore tous dans l'Aſie, ſujets des rois de Perſe, ſous leſquels ils s'étoient entierement deſtinés au labourage(*a*)? Denys le Périégete, qui vivoit ſous l'empire d'Auguſte, place quelques Germains aſſez près de l'endroit où le Palus Méotide ſe décharge dans le Pont-Euxin (*b*); & le Grec* de la chronique d'Euſebe, entre la Parthie & l'Elymaïde. C'étoient ſans doute ceux qui, depuis Hérodote, s'étoient détachés de leur tronc, & s'étoient fixés dans cette contrée; d'où néanmoins, dans l'intervalle qui s'écoula depuis cette tranſmigration juſqu'aux tems d'Arioviſte, une partie étoit ſortie, & avoit paſſé en Europe.

* Page 11.

Ici Goropius(*c*), lequel entre tous les modernes eſt le premier, qui a fait uſage des autorités d'Hérodote & de Denys Périégete, fait une vive ſortie ſur Tacite, ſur ce qu'il dit que le nom de *Germains* étoit encore récent de ſon tems, pendant que ces auteurs font foi qu'ils étoient ſi anciens (*d*). Il auroit pû, ce ſemble, s'élever avec plus de fondement contre les hiſtoriens d'Allemagne, qui, indépendamment des témoignages d'Hérodote, de Denys Périégete & d'Euſebe, en faveur de l'antiquité des Germains qu'ils ne connoiſſoient ſans doute pas, oſent ſe dire leurs deſcendans, & abſorber tous les rayons de gloire qui partent des loüanges, que les anciens ont données à la bravoure des Germains.

Mais les Allemans d'aujourd'hui ne ſeroient-ils pas dans cette occaſion le geai de la fable, qui ſe paroit des plumes du paon? Les Germains, les vrais Germains, en un mot le peuple qui portoit ſeul le nom de Germain, & qui l'a communiqué aux peuples d'au-delà du Rhin, étoit originaire de Perſe, d'où une bande s'étoit gliſſée au voiſinage du Marais Méotide. Il eſt donc viſible que les Germains qui ont paſſé le Rhin peu de tems avant l'arrivée de Céſar dans les Gaules, étoient auſſi une branche de ce peuple, laquelle, avant ou après Hérodote, entra en Europe en côtoyant ou paſſant le Pont-Euxin, & traverſa de proche en proche la Sarmatie Européenne, la Pannonie, la Germanie, & s'arrêta ſur les bords du Rhin. On ne ſçait ni le tems qu'elle mit à faire ce trajet, ni celui qu'elle reſta dans la Germanie; il eſt ſeulement certain qu'elle n'y a fait aucune figure juſqu'à ce que appellée par les Séquanois & par les Arvernes, peu de

(*a*) Γερμάνιοι οὗτοι μὲν πάντες ἀροτῆρες εἰσι. *Herodot. lib. 1. c. 25.*

(*b*) Τοῦ μὲν πρὸς βορέην τετανυσμένα φῦλα νέμονται
Πολλὰ μάλ' ἑξείης, Μαιώτιδος ἐς στόμα λίμνης
Γερμανοὶ, Σαρμάται τε, Γέται δ' ἅμα, Βαστάρναι τε
Δακῶν τ' ἄσπετος αἶα, καὶ ἀλκήεντες Ἀλανοί.
Dionyſ. p. 42. edit. Henr. Steph. in-4° an. 1577.

(*c*) Surnommé *Becanus*; c'étoit un homme qui avoit du ſçavoir aſſez mal digéré. Il étoit d'un village de Brabant, & médecin de profeſſion. Il eſt mort l'an 1572, âgé de 53 ans.

(*d*) *Si Tacitus Herodotum Germanos in Perſarum exercitu recenſentem vel legiſſet vel conſideraſſet; ſi Dionyſium Germanos ad Mæotim collocantem cognoviſſet, num litteris mandaſſet Germanorum nomen nuper additum vel inventum fuiſſe? Non equidem opinor, niſi ſciens volenſque voluiſſet ſimulare eorum ſe ignarum eſſe, quæ apud hos veteres, & ab omnibus laudatos didiciſſet authores.* Gorop. Franc. lib. 1. p. 8.

tems avant le conſulat de Ceſar, elle (*a*) vint s'établir toute entiere dans cette partie des Gaules, que les Romains ont nommée Germanie ſupérieure. C'eſt même l'éclat de cette expédition qui fit prendre à tous les peuples de la Germanie le nom de Germains, au lieu de celui de Sueves que les Romains leur donnoient auparavant. Les Germains, en s'établiſſant dans les Gaules, n'ont laiſſé aucun des leurs au-delà du Rhin. Ce n'eſt donc point dans la Gérmanie qu'il faut chercher leurs deſcendans ; c'eſt plûtôt dans les Gaules qu'on peut eſpérer de les trouver. Par conſéquent, c'eſt mal-à-propos & très-injuſtement que les Allemans ſe donnent pour pere un peuple, auquel ils n'ont tenu ni de près ni de loin. Plus injuſtement encore tirent-ils avantage du ſuccès de l'expédition des Germains pour inſulter aux Gaulois, & les traiter de lâches. Qu'ils ouvrent les yeux ; & ils verront que c'eſt moins à la foibleſſe & à la lâcheté des Gaulois, qu'il faut attribuer les victoires que les Germains remporterent ſur eux en ce tems-là, qu'à la trahiſon des Séquanois & des Arvernes, qui avoient appellé ces barbares dans les Gaules pour ſe venger de leurs freres. Triſte fruit de toutes les guerres civiles, où les deux partis ſuccombent, & deviennent ainſi la proie de l'étranger : quoiqu'à vrai dire les Gaulois n'ayent été vaincus, que parce que les Germains ayant eu d'abord la précaution de n'oſer ſe meſurer avec eux, s'étoient renfermés pendant pluſieurs mois dans leur camp & dans des marais, d'où ils n'étoient ſortis que pour ſurprendre les Gaulois, non ſeulement lorſqu'ils s'y attendoient le moins, & qu'ils étoient diſperſés, mais encore au moment où ils étoient le plus affoiblis par les ſuites d'une guerre qui duroit depuis long-tems (*b*).

(*a*) Avec cette circonſtance particuliere, que les peuples d'au-delà du Rhin, qui y étoient déja, & qui avoient empêché quelque cinquante ans auparavant les Cimbres d'y pénétrer par leurs terres, prirent d'elle le nom de *Germains*. Sur ce pied, comme Arioviſte vaincu par Céſar ne repaſſa le Rhin qu'avec les Harudes, & les autres peuples qu'il avoit attirés depuis ſa premiere entrée dans les Gaules, & qu'il n'avoit pas eu le tems d'y établir ; on peut, ce ſemble, dire, avec vérité, que la nation entiere des Germains diſparut tout-à-coup ; puiſqu'outre qu'Arioviſte, qui en étoit le chef & le roi, alla mourir au-delà du Rhin, & qu'elle demeura en-deçà : elle ſe trouva confonduë dans le territoire des Séquanois, partie avec les Gaulois, & partie avec les peuples d'au-delà du Rhin qui avoient pénétré dans les Gaules auparavant, & qui formerent ce qu'on a depuis appellé la *Germanie ſupérieure* & la *Germanie inférieure*.

On ne ſçauroit m'objecter ni le nom de Germains, qui s'eſt depuis conſervé ſi glorieuſement, ni les guerres que Marobode & quelques autres princes d'au-delà du Rhin, ont ſoûtenu dans la ſuite pendant long-tems contre les Romains. Car 1°. que fait à la queſtion préſente l'éclat & la durée du nom de *Germains*, ſi ce nom au lieu de demeurer attaché à la nation ſeule & véritable qui le portoit, a été tranſporté à une infinité de peuples étrangers, qui ne tenoient en aucune ſorte aux Germains ? Sans compter que la poſtérité, par un abus dont elle n'a pû ſe garantir, a affecté de donner ce nom plûtôt aux peuples d'au-delà du Rhin, parmi leſquels il n'y avoit plus de Germains, qu'aux peuples d'en-deçà, au milieu deſquels les vrais Germains ont toûjours été depuis.

Quant à Marobode, & aux Princes d'au-delà du Rhin, qui de ſon tems & dans les tems poſtérieurs ont fait la guerre aux Romains ; ce n'eſt point en qualité ni de ſucceſſeurs, ni de deſcendans, ni d'héritiers d'Arioviſte, ou de quelque autre prince Germain, dont le ſang coulât dans leurs veines, qu'ils ont pris les armes ; c'eſt uniquement ou pour conſerver leur liberté, ou pour ſecoüer le joug des Romains, ou pour chaſſer ces fiers vainqueurs de leurs terres, & de celles de leurs alliés, & jamais pour ſoûtenir les intérêts des Germains, qu'ils avoient perdu de vûë, ou plûtôt qu'ils ne connoiſſoient pas.

(*b*) *Si quos adverſum prælium & fuga Gallorum commoveret, hos, ſi quærerent reperire poſſe, diuturnitate belli defatigatis Gallis, Arioviſtum, quum multos menſes caſtris ac paludibus ſe continuiſſet, neque ſui poteſtatem feciſſet, deſperantes jam de pugna, & diſperſos ſubitò adortum, magis ratione ac conſilio quam virtute viciſſe.* Cæſ. bel. Gallic. lib. 1. c. 40.

L'origine

L'origine Perſane des Germains, dont je viens de parler, rend raiſon d'un phénomene que les ſçavans ont admiré juſqu'ici, & dont ils n'ont pû découvrir la cauſe. C'eſt le grand nombre de mots de la langue des Perſes qui ſe ſont gliſſés dans le Thudeſque, avec le rapport ſingulier qui eſt entre les deux langues. Dès qu'il eſt prouvé qu'un peuple de Perſe a pénétré & a fait quelque ſéjour dans la Germanie, le phénomene s'évanoüit, & juſtifie l'origine qu'Hérodote, Denys le Périégete, & le Grec de la chronique d'Euſebe donnent aux Germains de notre continent.

Il n'eſt donc plus douteux, que les Allemans d'aujourd'hui ne ſont point les deſcendans des Germains. L'Allemagne à la vérité a porté le nom de Germanie; mais ce n'eſt que depuis que les Germains eurent paſſé le Rhin, & ſe furent établis dans les Gaules: ainſi ils n'eurent aucune part à cette dénomination.

Mais de quel peuple, dira-t-on, viennent les Allemans (*a*), puiſqu'il eſt démontré qu'ils ne ſont point Germains d'origine? C'eſt ce qu'il eſt preſque impoſſible de dire: car il eſt arrivé tant de changement dans l'Allemagne depuis que les Romains y ont pû pénétrer, & tant de peuples barbares y ſont venus fondre des extrémités du Nord en différens tems, que tout ce qu'on peut ſçavoir en général, c'eſt que les parties les plus conſidérables & les plus connuës de l'Allemagne, ont retenu le nom Latin des anciens peuples qui les avoient poſſédées, & qui en ont été certainement chaſſés (*b*). Ajoûtez que l'invaſion des Marcomans (*c*), les horribles ravages (*d*) que l'empereur Maximin fit dans la Germanie pour la rendre entiérement déſerte; & enfin les torrens de barbares (*e*) que la Scandinavie a vomi dans le ſein même de la Germanie en différens tems, ont fait que cette partie de l'Europe a changé pluſieurs fois de face & d'habitans; & ces changemens fréquens ne permettent pas aux ſçavans

(*a*) Il faut diſtinguer entre les Allemans d'aujourd'hui, & les Allemans pris & conſidérés dans leur origine. Les Allemans d'aujourd'hui ſont un compoſé de tous les différens peuples qui forment le corps Germanique, ou l'empire d'Allemagne. Les Allemans conſidérés dans leur origine, étoient un peuple de Germanie, qui a été long-tems inconnu, & dont le nom a commencé à percer ſur la fin du troiſiéme ſiecle; il eſt vrai qu'à la faveur d'un paſſage d'Agathias, on peut le faire remonter juſqu'aux tems de Tibere & d'Auguſte, & jamais plus haut. Si l'on demande comment ce nom a pris le deſſus ſur celui de tant d'autres peuples d'au-delà du Rhin plus conſidérables, c'eſt qu'il a été un tems, où le peuple qui le portoit, s'eſt ſi fort diſtingué ſur tous les peuples de la Germanie, qu'il leur a communiqué ſon nom, & ce nom leur eſt reſté. C'eſt ainſi que le nom glorieux de François a paſſé aux Gaulois, depuis que les François ont conquis les Gaules ſur les Romains.

(*b*) Par exemple, les Boïens, les Sicambres, les Amſivariens, les Sueves, &c.

(*c*) Elle arriva vers l'an 740 de Rome, ſous la conduite de Marobode. C'étoit un de principaux Seigneurs de ſa nation, qui avoit paſſé quelques années dans la cour d'Auguſte, & en avoit reçû pluſieurs faveurs. Mais ſouffrant avec peine les grands progrès, que les Romains faiſoient dans la Germanie; & voyant qu'après avoir ſoûmis la Rhétie & la Noricie, ils étoient à la veille d'attaquer & de réduire les Sueves, dont les Marcomans faiſoient une tribu; il prévient l'orage, ſe met à la tête de ſa tribu, il en gagne & force quelques autres à le ſuivre, il pénetre avec elles dans la Boheme, dont il chaſſe entiérement les Boïens; s'y retranche, & ſoûtient pendant long-tems la guerre contre les Romains avec d'aſſez heureux ſuccès.

(*d*) Ce prince dès la premiere année de ſon regne paſſa le Rhin, pilla & ravagea tout le plat pays, abandonna le butin au ſoldat, fit grand nombre de priſonniers, enleva la moiſſon dans ſa maturité, brûla les bourgs, & écrivit au ſénat qu'il avoit parcouru & ruiné près de cent cinquante lieuës de pays.

(*e*) Sçavoir les Lombards, les Goths, les Vandales, & la plus grande partie des nations qui ont détruit l'empire Romain: en conſéquence, Jornandes & Freculphe ont dit que la Scandinavie étoit la *pépiniere* des nations, *vagina gentium*. La Scandinavie eſt cette grande preſqu'iſle, qui renferme la Suede, la Norvege, la Finlande, & la Lapponie.

d'Allemagne de remonter fort haut, pour chercher des ancêtres qui veuillent les avoüer.

Ils auront beau recourir aux Sueves, qui avant les Germains avoient donné leur nom aux peuples d'au-delà du Rhin; puiſqu'outre que les Sueves ne comprenoient pas, à beaucoup près, tous les peuples de la Germanie, reſtera toûjours à ſçavoir à quel des cent peuples divers, qui formoient la confédération des Sueves *, ils voudront appartenir; car chacun de ces peuples avoit ſon nom propre & ſon origine particuliere (*a*). A quoi on peut ajoûter, que depuis qu'Auguſte a fait paſſer une bonne partie des Sueves dans les Gaules, les Allemans, qui ſont poſtérieurs à cet évenement, ne ſçauroient être les deſcendans d'un peuple qui n'a plus ſongé à repaſſer le Rhin.

* *Cæſ. bel. Gal. lib. 1. c. 37.*

A propos de paſſer ou de repaſſer le Rhin, ou même les Alpes, voici une autorité formelle, dont j'ai oublié de faire uſage en ſon lieu, & qui vient aſſez bien dans celui-ci. Elle détruit de fond en comble les prétentions des écrivains d'Allemagne, qui veulent faire honneur aux peuples de l'ancienne Germanie de tous les exploits, que l'hiſtoire Grecque & Romaine attribuë à nos ancêtres, tantôt ſous le nom de Celtes, tantôt ſous celui de Gaulois. Elle fait plus; elle décide en dernier reſſort que c'eſt les Gaulois, ou Celtes des Gaules, qui à diverſes repriſes ont fondu de tout tems dans la Germanie, qui l'ont peuplée inſenſiblement, & qui, poſé le cas qu'en des tems poſtérieurs les peuples d'au-delà du Rhin ayent fait des excurſions & des tranſmigrations hors de leur pays, partagent la gloire que ſe ſont acquiſe leurs deſcendans en marchant ſur leurs traces.

L'autorité dont je parle eſt de Strabon. Ce géographe, traçant le portrait des Gaulois antérieurs à ceux qui avoient été ſubjugués par les Romains, dit qu'il en a emprunté toutes les couleurs de celui des Germains, qui encore de ſon tems n'avoient pas ſubi le joug; parce, écrit-il, que le portrait des uns eſt celui des autres. Enſuite, rendant raiſon d'une reſſemblance ſi parfaite, il aſſure que c'eſt 1°. que les deux peuples n'étant ſéparés que par le Rhin, le voiſinage les faiſoit mêler les uns avec les autres; 2°. que les deux peuples étoient freres, & avoient la même origine; 3°. enfin qu'anciennement les Germains n'avoient point paſſé dans les Gaules; qu'au contraire c'étoient les Gaulois qui en differens tems étoient allés s'établir dans la Germanie: parce qu'étant agités de fréquentes guerres inteſtines, les peuples Gaulois vainqueurs chaſſoient de leurs terres les peuples Gaulois vaincus, non ſeulement en gros, mais en détail; en ſorte que ces derniers étoient forcés de ſe tranſplanter au-delà du Rhin, ſans qu'aucun d'eux eût la liberté de reſter en-deçà de ce fleuve (*b*).

(*a*) *De Suevis dicendum eſt, quorum non una ut Cattorum Tencterorumve gens: majorem enim Germaniæ partem obtinent propriis adhuc nationibus, nominibuſque diſcreti.* Tacit. Germ. c. 38.

(*b*) Διὰ τοῦτο δὲ καὶ τὰς μεταναστάσεις αὐτῶν ῥαδίως ὑπάρχειν συμβαίνει, φερομένων ἀγεληδὸν καὶ πανστρατιᾷ· μᾶλλον δ' ἐκ πανοικίων ἐξαιρόντων, ὅταν ὑπ' ἄλλων ὑπεκβάλλωνται κρειττόνων. *Strab. lib. IV. p. 196.*

DIXIEME

DISSERTATION HISTORIQUE.

DES TEUTONS.

SOMMAIRE.

Poſition des Teutons. Ils étoient au voiſinage des côtes où les anciens faiſoient la pêche de l'ambre. Ces côtes faiſoient partie des pays immenſes que les Celtes y occupoient. Les Teutons étoient les deſcendans des Celtes, qui, vers l'an 154 de Rome, franchirent les monts Riphées, & pénétrerent juſqu'à la mer Glaciale. Teuton & Gaulois *étoient ſynonymes. Les Teutons avoient la même langue & les mêmes manieres que les Gaulois. Les Cimbres ne qualifioient les Teutons de freres, que parce que leur origine étoit Celtique & Gauloiſe. Coûtume des Tribus Gauloiſes, quoique fort éloignées les unes des autres, de ſe lier entre elles par les nœuds les plus étroits. Dans la guerre Cimbrique, ce furent les Gaulois qui appellerent les Teutons. Raiſons qu'eurent les Teutons de ſe joindre aux Gaulois, & de quitter leur pays.*

LE grand nombre de peuples que je viens d'effacer du tableau, où les Allemans étoient en poſſeſſion d'inſcrire le nom des nations d'au-delà du Rhin, auxquelles ils donnent une origine Germanique, m'encourage à en biffer encore celui des Teutons. J'avouë que la célébrité d'un nom répandu depuis tant de ſiecles dans toute l'Allemagne, & conſacré par tant de monumens reſpectables, entr'autres par l'ordre Teutonique; j'avouë, dis-je, que tout cela forme un préjugé contre mon entrepriſe. Mais comme, après tout, un préjugé n'eſt qu'un préjugé, & qu'un préjugé, quelque ſpécieux qu'il ſoit, n'eſt fondé que ſur l'ignorance, je vais, à l'aide de l'autorité & de la raiſon, diſſiper les nuages & les ténebres qui l'ont enfanté.

Entre tous les anciens, Pythéas de Marſeille eſt le premier qui nous ait fait connoître la poſition du pays des Teutons. Cet écrivain, qui vivoit environ deux cens cinquante ans avant Jeſus-Chriſt, obſerve (*a*) que les Teutons étoient le peuple plus voiſin des côtes où l'on pêchoit l'ambre, & chez lequel cette gomme précieuſe étoit portée & venduë (*b*). Les Teutons étoient donc ou le long des côtes de la mer Baltique, ou

(*a*) J'ai démontré plus haut que les côtes où la pêche de l'ambre ſe faiſoit, étoient au voiſinage de l'embouchure de la Viſtule. Ce qui eſt ſurprenant, c'eſt que ces côtes qui étoient ſi bien connuës de Pytheas, ne l'ont été depuis que vers le commencement de l'empire de Tibere, à l'occaſion de la guerre que Germanicus porta dans ces quartiers. *Plin. hiſt. lib.* XXXVII. *c.* 3. Voyez *Origines Celtiques & Gauloiſes*, p. 173.

(*b*) *Pytheas Guttonibus Germaniæ genti accoli æſtuarium Oceani, Mentonomon nomine, ſpatio ſtadiorum ſex millium: ab hoc diei navigatione inſulam abeſſe Abalum: illuc verè fluctibus advehi, & eſſe concreti maris purgamentum: incolas pro ligno ad ignem uti eo, proximiſque Teutonis vendere.* Plin. hiſt. lib. XXXVII. c. 2. §. 11.

dans quelqu'une des iſles voiſines que les Grecs appelloient *Electrides* (*a*), & les originaires du pays *Gleſſariæ*. Mais Apollonius de Rhodes, qui étoit contemporain ou preſque contemporain de Pytheas, aſſure que les rivages ſur leſquels les flots de la mer jettoient l'ambre, faiſoient partie de l'étenduë immenſe des terres que les Celtes occupoient dans ces quartiers (*b*). Les Celtes dont parle Apollonius de Rhodes, étoient les deſcendans de ceux de cette nation, qui, au rapport de Plutarque, & généralement de tous les anciens, n'eurent pas plûtôt paſſé le Rhin, l'an 154 de Rome, ſous les étendarts de Sigoveſe, qu'ils franchirent les monts Riphées, & pénétrerent juſqu'à l'Océan ſeptentrional. Les grands déſerts, les vaſtes forêts, la quantité de lacs, de marais & de terres incultes qui étoient dans tout le nord encore du tems de Tacite, & dans les ſiécles poſtérieurs, ne nous permettent pas de croire, qu'avant l'arrivée des Celtes il y ait eu au-delà du Rhin d'autres habitans, que les Celtes mêmes qui y étoient venus de la Celtique des Gaules.

Une autre preuve formelle que les Teutons étoient une colonie de Gaulois, c'eſt ce vers du ſeptiéme livre de l'Enéide :

Teutonico ritu ſoliti torquere Cateïas ;

puiſque le poëte emploie l'épithete *Teutonicus* comme ſynonyme de *Gallicus*, d'autant que *Cateïa* (*c*) étoit un dard purement Gaulois (*d*).

Troiſiéme preuve formelle : c'eſt l'expédient (*e*) dont ſe ſervit Sertorius pour exécuter les ordres qu'il avoit reçus de Marius, de l'informer exactement de la diſpoſition du camp, des forces, des mouvemens & des vûës des Teutons. Sertorius prit un habit Gaulois ; & à la faveur du Gaulois (*f*) qu'il parloit aſſez bien, il entre dans le camp des Teutons, il ſe mêle avec eux, les entretretient, obſerve tout, parcourt les rangs, porte par-tout les yeux, & vient rendre un compte fidele de ſa commiſſion (*g*).

Quatriéme preuve formelle. Cicéron, en pluſieurs endroits de ſes écrits cités plus haut (*h*), en particulier dans l'oraiſon *de provinciis con-*

(*a*) C'eſt que les Grecs appelloient l'ambre *electrum*, & les originaires du pays *gleſſum*. Tacit. de mor. Germ. c. 45. *Sed & mare ſcrutantur, ac ſoli omnium ſuccinum quod ipſi Gleſſum vocant, inter vada, atque in ipſo littore legunt.* Pline dit la même choſe, *lib. XXXVII. c. 3.*

(*b*) .... Αἵ τ' ἀνὰ Κελτῶν
Ἤπειρον πέπτανται ἀθέσφατον.
Argon. lib. IV. verſ. 635.

(*c*) C'eſt ce que dit Servius en termes exprès, dont je rapporterai le témoignage plus bas. Iſidore de Séville tient le même langage, & nous donne la deſcription de ce dard : *Cateia*, dit-il, *genus eſt Gallici teli ex materia quam maximè lenta, quæ jactu quidem non longè propter gravitatem evolat, ſed quo pervenit, vi nimia perfringit. Quod ſi ab artifice mittatur, rurſum redit ad eum qui miſit.* Orig. lib. XVIII. c. 7. Voyez le Gloſſaire de Du-Cange, où l'on trouve pluſieurs autorités ſemblables.

(*d*) Cateïas, *tela Gallica, unde & Teutonicum ritum dixit.* Servius, p. 499. D.

(*e*) C'étoit l'an de Rome 651, ſous le quatrième conſulat de Marius.

(*f*) Il n'en faut pas être ſurpris ; car Plutarque dans ſa vie, obſerve qu'il avoit fait ſes premieres armes ſous Q. Cépion, qui avoit été chargé de défendre les Gaules contre les Cimbres & les Teutons durant le cours des années 647 & 648.

(*g*) Ἐσθῆτι Κελτικῇ σκευασάμενος καὶ τὰ κοινότατα τῆς διαλέκτου πρὸς ἔντευξιν ἐπὶ καιροῦ παραλαβὼν, αναμίγνυται τοῖς βαρβάροις. Καὶ τὰ μὲν ἰδὼν, τὰ δ' ἀκοῇ πυθόμενος τῶν ἐπειγόντων ἐπανῆλθε πρὸς Μάριον. *Plutarc. in Serto. p. 569.*

(*h*) Les écrits de Cicéron cités plus haut, ſont marqués dans la Diſſertation ſur l'origine des Cimbres, *page 101*. Voici celui de l'oraiſon indiquée : *Ille ipſe C. Marius, cujus divina atque*

Jolaribus, auſſi-bien que Sextus (*a*) Rufus *, parlant des combats que Marius livra aux Teutons, ne donnent à ces derniers que le nom de Gaulois.

* *In Breviario.*

Cinquiéme preuve formelle. Les Cimbres notifiant à Marius les raiſons, qui les avoient portés à prendre les armes contre la république, offrirent de les mettre bas auſſi-tôt que les Romains donneroient à eux & à leurs freres les Teutons des terres où ils puſſent s'établir (*b*). Les Teutons étoient donc freres des Cimbres : par une conſéquence néceſſaire, ils étoient auſſi Gaulois ; puiſque ſur une nuée de preuves qui vont à l'évidence, j'ai démontré que les Cimbres l'étoient certainement, & que j'ai même indiqué à peu près l'endroit des Gaules, d'où les inondations de la mer avoient chaſſé ce peuple ; ce qui répand des lumieres ſur celui que les Teutons avoient été obligés d'abandonner.

Sixiéme preuve formelle. Oroſe, décrivant les victoires rapides que le conſul Marius remporta en Italie ſur les Cimbres & les Teutons, dit des uns & des autres, qu'il honore toûjours du nom de Gaulois, que la perte de ces peuples vint du trouble qui les ſaiſit à la vûë de l'armée des Romains rangés en bataille, tandis qu'ils comptoient de la ſurprendre en des lieux differens de ceux où elle étoit (*c*). Enſuite, donnant le nombre des ſoldats tués de la part des ennemis de la république, il dit que trois cent quarante mille Gaulois reſterent ſur le champ de bataille, outre cent quarante mille qui furent pris, ſans y comprendre un nombre innombrable de femmes, qui, animées d'un courage au-deſſus de leur ſexe, ſe tuerent avec tous leurs enfans (*d*). Cela poſé, on eſt forcé de reconnoître dans les Teutons une origine Celtique & Gauloiſe.

C'eſt auſſi ce que marque leur nom ; car il eſt dérivé de *Teut* ou *Teutates*, qui eſt celui-là même que les Gaulois donnoient à Mercure leur dieu favori, & celui dont le culte tenoit le premier rang chez toutes les tribus Celtiques ; & voilà pourquoi les Gaules & le nord fourmilloient autrefois de princes (*e*) & de commandans, dont le nom étoit formé ſur celui-là. Cluvier croit que le nom de *Teuto* ou *Teudo* eſt celui d'un premier chef de la nation : cela peut fort bien être ; mais le nom du premier chef de la nation, de quel autre dérivoit-il que de *Teut* ou *Teutates*, dont je viens de parler ?

L'union des Teutons dans la guerre des Cimbres avec d'autres peuples purement Gaulois, ne prouve pas moins leur origine Celtique ; car

eximia virtus populi Romani luctibus funeribuſque ſubvenit, influentes in Italiam Gallorum maximas copias repreſſit.

(*a*) Cet hiſtorien ne s'explique pas autrement que Cicéron : *Cum Gallis*, dit-il, *multi conſules, prætores, ac dictatores eventu vario conflixerunt. Marius Gallos de Italia expulit, & tranſcenſis Alpibus feliciter adverſus eos pugnavit.*

(*b*) Τὸν Μάριον ᾔτουν πέμψαντες ἑαυτοῖς ϗ τοῖς ἀδελφοῖς χώραν, ϗ πόλεις ἱκανὰς ἐνοικεῖν. *Plut. in Mario*, *p.* 419. C.

(*c*) *Prima ſiquidem pertubatio Gallorum fuit, quod Romanam aciem prius offendere diſpoſitam, quam adeſſe ſenſerunt.* Lib. V. c. 16.

(*d*) *Ita in his duobus prœliis trecenta quadraginta millia Gallorum occiſa, & centum quadraginta millia capta ſunt, abſque innumera mulierum multitudine, quæ ſe ſuoſque parvulos femineo furore, vi autem virili necaverunt.* Idem ibid.

(*e*) Comme Teutobodus, Teutobochus, Teutomalius, Teodoricus, Theutomalus, &c.

les Tigurins, les Ambrons & les Tugenes (*a*), qui formoient avec les Cimbres la confédération dont il s'agit, étoient tous peuples des Gaules. S'il pouvoit y avoir quelque doute ſur l'origine de quelqu'un de ces peuples, ce ſeroit uniquement ſur celle des Cimbres : mais j'ai prouvé par une infinité d'autorités plus claires que le Soleil, ou qu'il n'y avoit point de Gaulois & de Celtes dans l'Univers, ou que les Cimbres étoient eux-mêmes Gaulois.

La ſeule choſe qu'on peut m'objecter, c'eſt la grande diſtance qu'il y avoit entre le pays occupé par les Teutons & les Gaules, & qu'il n'eſt gueres vraiſemblable, qu'un peuple ſi éloigné ſoit venu chercher dans les Gaules des alliés, pour déclarer la guerre aux Romains.

Je réponds d'abord, qu'une ſemblable raiſon, vers l'an 692 de Rome, n'empêcha pas les Helvétiens, qui voulurent abandonner les cantons ſtériles qu'ils occupoient, pour ſe rendre maîtres des provinces les plus fertiles des Gaules, d'aller chercher les Boïens (*b*) au fond de la Germanie & de la Noricie, & de les engager à les venir joindre, & de faire la guerre avec eux ; tant il eſt vrai que l'éloignement n'eſt point un obſtacle aux alliances, quand il eſt queſtion d'affaires d'état.

Sans compter, que c'eſt moins les Teutons qui vinrent chercher les Gaulois pour faire la guerre aux Romains, que les Gaulois mêmes, qui, apprenant l'embarras où les fréquentes inondations jettoient les Teutons, les appellerent, & les engagerent dans une guerre dont les derniers ne connoiſſoient pas les conſéquences. En effet, les Teutons ayant voulu pénétrer en Italie par la Noricie, ſelon le plan dreſſé par les Gaulois, & le conſul Papirius Carbo leur ayant fait repréſenter que les No-

(*a*) Les trois premiers peuples étoient Helvétiens, & chacun formoit un des quatre cantons, dont la nation étoit autrefois compoſée. Les Tigurins étoient ceux de Zurich, les Ambrons ceux de Nion & des environs, les Tugénes ceux de Zug, &c. C'eſt tout ce qu'on peut dire en genéral de ces peuples : car les loüables Cantons ſont aujourd'hui diſtribués d'une maniere bien différente de celle qu'ils l'étoient ſous nos ancêtres. Ce qui eſt certain, c'eſt que les Helvétiens, dont nous venons de parler, ne ſe joignirent aux Cimbres que par l'appas du butin ; car quoiqu'ils euſſent chez eux de l'or en abondance, ils voulurent avoir la ſatisfaction de piller & de s'enrichir aux dépens de qui il appartiendroit. Mais ils furent la dupe de leur avarice, puiſque de trois cantons ſeulement qu'ils formoient alors, deux périrent dans cette expédition. Α'φανισθῆναι δὲ αὐτῶν τὰ δύο φῦλα τριῶν ὄντων κατὰ στρατείας. *Strab. lib. IV. p. 193.*

Aux trois peuples des Gaules qu'on vient de voir en ſociété avec les Cimbres, pendant le cours de la guerre célebre que ces derniers firent aux Romains, il faut ajoûter les Séquanois. A la vérité, aucun hiſtorien ne les y a compris ; mais un paſſage de Strabon ne permet pas de douter qu'ils ne ſoient entrés bien avant dans la ligue, du moins au commencement. Les Séquanois, dit ce géographe, étoient ordinairement à la ſuite des Germains dans les incurſions qu'ils faiſoient en Italie : Πρὸς Γερμανοὺς προσεχώρουν πολλάκις, κατὰ τὰς ἐφόδους αὐτῶν τὰς ἐπὶ τὴν Ιταλίαν. *Lib. IV. p.* 192. C. Comme du tems de la guerre Cimbrique le nom de *Germains* étoit inconnu : il eſt viſible que cet auteur entend par-là les peuples de la Germanie ſupérieure, & en particulier les Helvétiens, dont les terres étoient contiguës à celles des Séquanois ; ce qui paroît manifeſtement, parce qu'il dit un peu plus bas, *page 196*, qu'entre les peuples des Gaules les Belges furent les ſeuls qui repouſſerent les Germains, les Cimbres, & les Teutons.

(*b*) C'eſt ce que dit Céſar en termes exprès, *Bel. Gal. lib. I. c. 5.* Ces Boïens venoient d'être chaſſés de leurs terres avec le Roi Critaſirus par Bérébiſte, Roi des Getes & des Daces. Comme ces derniers peuples n'étoient pas en aſſez grand nombre pour remplir l'étenduë de pays, que les Boïens avoient été obligés d'abandonner, elle reſta ſans culture & ſans habitans ; ce qui la fit appeller *les deſerts des Boïens*. Strab. lib. VII. p. 304. & 313.

riciens étoient alliés des Romains, les Teutons, qui ne vouloient avoir rien à démêler avec la république, abandonnerent incontinent leur entrepriſe, & ſe rendirent dans les Gaules (*a*) : d'où il eſt aiſé d'inférer que les Teutons ſongeoient moins aux ennemis avec qui ils avoient à faire, qu'à remplir les engagemens qu'ils venoient de contracter avec des peuples, auxquels ils étoient unis de tout tems par les liens du ſang : & qu'ainſi ils tournerent leur ſoin à retourner dans leur ancienne patrie, pour unir leurs forces à celles de leurs nouveaux alliés, & ſe procurer le nouvel établiſſement qui leur avoit été promis.

Enfin il n'y a pas juſqu'aux raiſons qui porterent les Teutons à ſortir de leur pays, qui ne confirment aux Teutons une origine Celtique. C'eſt, dit-on, les inondations fréquentes de la mer qu'ils éprouvoient ſi ſouvent, & qui couvroient entiérement les iſles & les côtes qu'ils habitoient, qui les obligea d'abandonner leurs poſſeſſions, & d'en chercher ailleurs de plus commodes (*b*). Or entre tant d'auteurs * qui parlent de cet accident, il n'y en a aucun qui n'aſſure que le peuple qui l'éprouva étoit Celte ; & que ce peuple étoit ſi intrépide, qu'aux approches des inondations de la mer, il prenoit les armes, alloit au-devant des flots, & ne reculoit que quand il étoit englouti. C'eſt en effet ce que les Romains virent faire aux Teutons *, auſſi-bien que quelques coups encore plus hardis & plus forts pendant le cours de la guerre Cimbrique, ainſi qu'on le peut voir dans Plutarque, & que nous le dirons quand nous en ſerons à cette partie de notre hiſtoire.

* *Ariſt. Eudemior. lib.* III. *c.* 1. *Nicol. Damaſc. apud Valeſ. p.* 512.

* *Plut. in Mario, p.* 428.

Que les Teutons ayent eſſuyé de fréquentes inondations, qui les ont obligés d'aller chercher de nouvelles terres, où ils puſſent poſſéder leur ame en paix, il n'eſt beſoin, pour ſe le perſuader, que de faire attention que les terres qu'ils occupoient étoient baignées par la mer Baltique, comme je l'ai inſinué. Or cette mer eſt remplie d'iſles, que les géographes croient avoir été détachés les unes des autres, & même du continent par les violentes ſecouſſes des flots, qui alloient ſe briſer contre ces côtes.

(*a*) Αὐτὸς ἐπέβαινεν αὐτοῖς, αἰτιώμενος ἐς Νωρικοὺς ἐσβαλεῖν Ῥωμαίων ξένους ὄντας... Καὶ Τεύτονες ὡς Γαλάτας ἐχώρουν. *Appian. apud Ful. Urſin. p.* 352.

(*b*) *Cimbri, Teutoni atque Tigurini, ab extremis Galliæ, quum terras eorum inundaſſet Oceanus, novas ſedes toto orbe quærebant.* Florus, lib. III. cap. 3.

ONZIEME

DISSERTATION HISTORIQUE.

DES LIGURIENS.

SOMMAIRE.

LEs Liguriens étoient Ambrons. Les Ambrons formoient un des quatre cantons de l'Helvétie. Voyage & ſéjour d'Hélicon Helvétien à Rome. Diverſes régions de l'Europe occupées par les Liguriens. En quel tems les Liguriens s'établirent en Eſpagne. Pourquoi les Phocéens de Marſeille ont paſſé pour Liguriens. Grands établiſſemens des Liguriens dans la Germanie. Les Liguriens étoient partout environnés de Gaulois. Preuves que les Liguriens d'Italie étoient originaires des Gaules. Ancienneté des Liguriens en Italie. Juſqu'à quelle contrée d'Italie les Liguriens s'étendirent. Les Liguriens des Gaules étoient la tige de ceux d'Italie. Fables forgées par les anciens ſur les Liguriens d'Italie & des Gaules. Belle peinture des Liguriens par Diodore de Sicile.

DANS ma premiere Diſſertation préliminaire, j'ai établi l'origine Gauloiſe des Liguriens ſur l'acte le plus autentique qu'on puiſſe produire en fait de généalogie. Cet acte eſt le cri public, que les Liguriens aſſemblés en corps d'armée ont pouſſé vis-à-vis des Ambrons qui venoient les combattre, qu'*ils étoient auſſi Ambrons que les Ambrons mêmes, qui faiſoient gloire de porter ce nom* *. Or qui dit Ambrons, dit un peuple Helvétien (*a*), dont les terres, auſſi-bien que ceux qui les occupoient, étoient compris dans l'étenduë de la Celtique propre (*b*).

* *Plut. in Mario, p. 426. C.*

(*a*) L'Helvétie, que nous appellons aujourd'hui *la Suiſſe*, ne comptoit du tems de Céſar que quatre cantons, quoiqu'elle eût la même étenduë. En effet, elle étoit renfermée entre le Rhin, le mont Jura, le lac Leman ou de Geneve, & le Rhône. Céſar, d'après lequel je parle, ne fait mention que de deux cantons, du canton *Tigurinus* & du canton *Urbigenus. Caeſ. lib. I. c. 12. & 27.* Strabon nous donne les deux autres; le premier étoit celui des *Ambrons*, & l'autre celui des *Tugenes. Strabon, lib. IV. p. 127.* Le P. Briet met dans le *Pagus Ambronicus* partie du canton de Fribourg, celui de Lucerne & Underval. A la place du *Pagus Ambronicus*, M. Bochat met le *Pagus Aventicus.* Je fixerai ailleurs ce point de Géographie.

(*b*) On peut conſidérer la Celtique, ou comme troiſiéme partie des Gaules, ou comme portion d'icelle. Comme troiſiéme partie des Gaules, elle s'étendoit depuis le Rhin juſqu'à l'Océan, entre la Belgique au nord, & l'Aquitaine au couchant. Comme portion de la troiſiéme partie des Gaules, elle conſiſtoit ſimplement dans ces riches contrées d'en-deçà des Alpes, que les Romains ſoumirent d'abord, & dont ils firent leur *Provincia*. Cette *Provincia*, ils l'appelloient tantôt la Gaule *Braccata*, & tantôt l'*ancienne Celtique*. Le nom de Gaule *Braccata* ſervoit à la diſtinguer de la Gaule *Togata*, qui étoit au-delà des Alpes. D'autre part, le nom d'*ancienne Celtique* faiſoit ſçavoir à la poſtérité, que la *Provincia* des Romains avoit été détachée de la *Celtique proprement dite*. Ainſi cette dénomination devoit épargner aux inquiets modernes les peines inutiles, qu'ils ſe ſont données pour prouver contre toute raiſon, que la Gaule *Braccata* étoit une Gaule différente des trois autres. Quant à l'épithete d'*ancienne* que les Romains lui donnoient, elle marquoit que c'étoit la partie non ſeulement de la Celtique, mais encore de toutes les Gaules qui avoit été la premiere connuë, & qui en conſéquence avoit fait donner le nom de *Celtique* au reſte des Gaules.

Ces éclairciſſemens font voir, que de tout tems les Helvétiens étoient compris dans la Celtique, & que leurs terres étoient limitrophes de l'ancienne Celtique.

J'ai

J'ai confirmé cette vérité *, par la facilité qu'avoit eu l'Helvétien Hélicon (*a*), à la faveur de ſon origine & de la langue qu'il parloit, de traverſer toute la Ligurie, d'aller juſqu'à Rome, d'y faire un long ſéjour, & d'en rapporter, ſans courir aucun riſque, une aſſez grande quantité d'excellens fruits, pour faire naître aux Gaulois ſes compatriotes l'envie de paſſer en Italie & de s'y fixer. Mais comme ces deux autorités ne ſuffiroient peut-être pas pour convaincre des eſprits d'une certeine trempe, non pas même pour donner des Liguriens toute la connoiſſance, que mérite un peuple ſi reſpectable (*b*) par ſon ancienneté ; je vais mettre (*c*) ſous les yeux du lecteur tout ce qu'il peut attendre de moi ſur ces deux points.

* *Plin. lib. XII. c. 1. §. 2.*

J'obſerve d'abord, que preſque partout où les Gaulois avoient pénétré, les Liguriens s'y étoient gliſſés auſſi. Et comme il ſeroit difficile d'indiquer quelque canton de l'Europe, où les Gaulois n'euſſent des établiſſemens conſidérables, il le ſeroit également de n'y pas trouver quelque branche de Liguriens. En effet, mettant à part les Gaules & l'Italie, où ce peuple poſſédoit des terres immenſes ; la Pouille nous donne deux co-

(*a*) Je crois avoir remarqué que Tite-Live & Plutarque n'ont point connu Hélicon, & qu'ils attribuent à la politique d'un Etrurien nommé *Aruns* le tranſport des fruits d'Italie dans les Gaules, pour inſpirer aux Gaulois la penſée de ſe tranſplanter au-delà des Alpes, & tirer d'eux les ſecours dont il avoit beſoin pour venger le ſanglant affront, que le Lucumon de Cluſium lui faiſoit depuis long-tems.

(*b*) Néanmoins les Romains ſe ſont étudiés à faire paſſer les Liguriens pour fourbes, vains, & voleurs. C'eſt ainſi que Virgile a dit,

Apenninicolæ bellator filius Auni
Haud Ligurum extremus, dum fallere fata ſinebant.
Æneïd. XI.

A quoi Servius ajoûte : *Nam Ligures qui Apenninum tenuerunt, latrones, inſidioſi, fallaces.* Ibid. p. 620. D. Claudien a dit de même :

Barbarus eſt Lydus, ſervus Geta, femineus Phrix,
Fallaces Ligures ; nullo ſitus in pretio Car.
Idyl. XII.

Mais la ſuite de l'hiſtoire nous apprend, que les Liguriens n'ont mérité d'être ainſi dénigrés par les Romains, que parce qu'ils ont défendu vaillamment leur liberté, qu'ils ont fait périr des armées entieres Romaines, & qu'ils ne ſe ſont ſoumis qu'à la derniere extrémité.

(*c*) Je détache & place ici quelques fables, qu'on a débitées ſur l'origine & le nom des Liguriens. Lycophron dans ſon poëme ſur Caſſandre, avance qu'ils deſcendoient des Géans appellés *Sithons*. Paul Diacre dérive le nom de *Ligurie* du Latin *legere legumina*, cueillir des légumes, parce, dit-il, que la Ligurie porte des légumes en abondance : *Liguria à legendis, id eſt, colligendis leguminibus, quorum ſatis ferax eſt, nominatur.* Langobard. Rer. lib. II. c. 15. Artémidore, cité par Etienne de Byzance, fait venir ce mot de *Ligurus*, qui eſt, ſelon lui, le nom d'un fleuve qui arroſe les terres des Liguriens. Ce ſentiment revient à celui d'Euſtathe, qui voulant aſſigner l'étymologie de *Ligyes*, qui eſt le nom que les Grecs donnoient aux Liguriens, feint qu'il a été formé ſur celui d'un riviere de même nom : Οἱ μέντοι παρὰ Τυρσηνοῖς Λίγυες ἀπ τινος ποταμοῦ Λίγυος ὀνομάζονται. *Euſtat. in Dion. Perieg.* Mais on a obſervé, qu'en toute la Ligurie il n'y eut en aucun tems de riviere de ce nom ; & que pour en trouver une qui ait un nom approchant, il faut la chercher au centre des Gaules, où le *Ligeris*, la Loire, les partage en deux parties preſque égales. Mais la Loire eſt trop éloignée de la Ligurie, pour avoir pû lui donner ſon nom.

Euſtathe, dans un autre endroit de ſes ſcholies ſur Denys Périégete, dérive le nom de *Ligyes*, *Liguſtins* & *Liguriens*, de celui d'un certain *Ligys*, qui eut le courage de meſurer ſes forces avec celles d'Hercule, quand ce héros alloit combattre Géryon. Tzetzes, ſur la Caſſandre de Lycophron, dit la même choſe & preſque dans les mêmes termes. Mais il y a trois remarques à faire ſur cette idée : la premiere, qu'Hercule n'eut aucun combat à ſoûtenir dans la Ligurie, en allant en Eſpagne, mais au retour de ſon expédition de l'iſle d'Erythie. La ſeconde, que ce n'eſt point Ligys qui entreprit de livrer un combat à Hercule dans la Ligurie, mais Albion & Bergion fils de Neptune, ſelon Mela, *lib. II. cap. 5.* ou Tauriſcus, ſuivant Ammien Marcellin, *lib. XV. p. 51.* La derniere enfin, c'eſt qu'outre que tout ce qu'on débite des combats d'Hercule dans l'occident de l'Europe, eſt un tiſſu de fables groſſieres : il eſt certain que les Liguriens étoient connus ſous leur propre nom quelques ſiecles avant la naiſſance d'Hercule, & qu'ainſi c'eſt aux origines Celtiques, qu'il faut recourir pour avoir la ſignification du nom de Liguriens.

lonies de Liguriens, qui portoient le nom des chefs qui les y avoient conduites (*a*). La partie de l'Eſpagne qui eſt arroſée par la Segre, étoit occupée par des Liguriens qui avoient chaſſé les originaires du pays, & s'étoient mis en leur place (*b*). L'expulſion des Sicanes d'Eſpagne par les Liguriens, a précédé celle des Sicules d'Italie par les Aborigenes. Ainſi cet événement doit être porté avant l'an du monde 2790. Scylax, qui eſt à mon avis le plus ancien géographe qui ſoit parvenu juſqu'à nous, place des Liguriens en pluſieurs autres contrées d'Eſpagne: mai j'ai obſervé *, que ce géographe entendoit par-là les Phocéens de Marſeille, qu'il honore du nom de Liguriens, parce que leur capitale étoit dans la Ligurie (*c*) d'en-deçà les Alpes. Si les Sicules, que je viens de dire avoir été chaſſés d'Italie par les Aborigenes, étoient, ainſi que l'aſſure Philiſte de Syracuſe, un détachement de Liguriens qui prirent le nom de Sicules de celui du chef qui les commandoit, une branche de Liguriens paſſa en Sicile vers l'an du monde 2790, ainſi que je l'ai déja inſinué (*d*).

* *Voyez les Origines Celtiques & Gauloiſes, p. 121. &c.*

Comme les Liguriens (*e*) des Latins étoient les *Ligyes* des Grecs, je ne doute pas que les *Lygii*, *Ligii*, *Lugii* & *Logiones*, que Tacite * place dans la Germanie, ne fuſſent originairement une bande de Liguriens, qui, à l'exemple des autres peuples Gaulois, s'étoient avancés dans le Nord, & y avoient formé un peuple fort étendu, & partagé en pluſieurs cantons (*f*), dont les principaux étoient les *Aries*, les *Helvecones*, les *Manimi*, les *Elyſii*, les *Naharvali*, &c. On croit que leur pays comprenoit la partie de la Pologne qui eſt en-deçà de la Viſtule, la Siléſie, & une portion de la Bohème. Enfin Hérodote * place des Liguriens dans l'Aſie mineure (*g*), & Euſtathe dans la Colchide (*h*), qu'il dit être une colonie des Liguriens d'Europe.

* *Mor. Germ. c. 43.*

* *Herodot. lib. VII. cap. 72. Euſtat. in Dionyſ. p. 27.*

On lit dans Strabon ** que quelques anciens donnoient aux Tauriſces

** *Strab. lib. VII. p. 296. A.*

(*a*) *Ligures qui cognominantur Corneliani & qui Bebiani.* Plin. hiſt. lib. III. c. 11. §. 16. Frontin. de Colon.

(*b*) Ἴβηρες ὄντες, καὶ ἀπὸ τοῦ Σικανοῦ τοῦ ἐν Ἰβηρίᾳ ὑπὸ Λιγύων ἀναστάντες. *Thucid. lib. VI. c. 2.* Κατεῖχον αὐτὴν Σικανοὶ, γένος Ἰβηρικὸν, οὐ πολλῷ πρότερον συνοικισάμενοι Λίγυας φεύγοντες. *Dion. Halic. lib. I. p. 17.*

(*c*) C'eſt ainſi qu'Etienne de Byzance dit que la ville d'Agde eſt dans la Ligurie ou dans la Celtique, Πόλις Λιγύων ἢ Κελτῶν. Il eſt néanmoins certain qu'elle étoit dans la Celtique, puiſqu'elle a toûjours été bien en deçà du Rhône: cependant comme les Phocéens de Marſeille en étoient les fondateurs, & que Marſeille étoit dans la Ligurie tranſalpine, les Grecs qui n'avoient que des lumieres confuſes ſur les régions occidentales de l'Europe, ont placé cette ville dans la Ligurie juſqu'aux colonies, que les Marſeillois avoient envoyées en Eſpagne; témoin Ampurie, que Scylax appelle *Ligurienne*, quoique cette place fût dans la Tarraconnoiſe. Les modernes, au lieu de prendre le ſens des anciens, ſe ſont livrés à des corrections, qui ſont des fautes aſſez groſſieres.

(*d*) Φίλιστος ὁ Συρακούσιος ἔγραψε... οὔτε Σικελῶν, οὔτε Αὐσόνων, οὔτε Ἐλίμων, ἀλλὰ Λιγύων, ἄγοντος αὐτοὺς Σικελοῦ· τοῦτον δ' εἶναί φησιν υἱὸν Ἰταλοῦ, καὶ τοὺς ἀνθρώπους ἐπὶ τούτου δυναστεύοντος, ὀνομασθῆναι Σικελούς. *Dionyſ. Halic. lib. I. p. 18.*

(*e*) Euſtathe obſerve que Lycophron, qui vivoit du tems de Ptolomée Philadelphe, donne aux Liguriens le nom de *Liguſtins*: Λίγυες, οὓς Λιγυστίνους ὁ Λυκόφρων καλεῖ. En quoi il a été ſouvent imité par les auteurs Latins, qui de plus ont qualifié de *Liguſtiques* les côtes de la Ligurie. Scymnus Chius donne à la Ligurie le nom de *Liguſtine*, & Ariſtote celui de *Ligyſtice*.

(*f*) *Latiſſime patet Ligyorum nomen in plures civitates diffuſum.* Tacit. mor. Germ. c. 43.

(*g*) Il les aſſocie aux Paphlagons, aux Matienes, & aux Mariandyns.

(*h*) Lycophron appelle la Colchide *Ligyſtique* ou *Liguſtique*, ce qui ſuppoſe que les Liguriens y étoient en grand nombre.

le nom de *Ligurſces ;* & dans Denys d'Halicarnaſſe *, que les Aborigenes étoient une colonie des Liguriens : d'où je conclus avec fondement, que l'origine des Liguriens étoit néceſſairement Gauloiſe (*a*), puiſque celle des Tauriſces & des Aborigenes l'étoit auſſi. Eh ! comment auroit-il pû ſe faire que les Liguriens euſſent eu une autre origine, puiſqu'outre que nous venons de voir, qu'ils étoient preſque par-tout où étoient les Gaulois, ils n'occupoient aucune contrée de l'Europe où ils ne fuſſent environnés de Gaulois ? En effet, en s'en tenant aux ſeules terres contiguës, que les Liguriens occupoient en Italie & dans les Gaules ; quoiqu'elles s'étendiſſent depuis le Rhône juſqu'à Antium (*b*), & qu'ainſi elles fuſſent immenſes, elles étoient enclavées dans celles des Gaulois, au milieu deſquelles celles des Liguriens n'étoient, j'oſe dire, qu'un point. Auſſi de quelque côté que les Liguriens ſe tournaſſent, ils ne pouvoient faire un pas hors de leurs Etats ſans ſe trouver inveſtis & aſſiégés par un million de peuples Gaulois, qui étoient répandus au près & au loin.

* *Dionyſ. Halic. lib. I. p. 9.*

Mais, dira-t-on, Strabon écrit que l'origine des Liguriens étoit différente de celle des Gaulois (*c*). Cela eſt vrai ; mais Strabon s'eſt trompé. Je ne rejetterai point l'erreur ſur le grand nombre de ſiecles, qui s'étoient écoulés depuis celui où les Liguriens avoient commencé à faire un peuple à part & différent de celui des Gaulois, & qui ne lui permettoit pas de porter ſa vûë ſi loin. Je l'en rens reſponſable lui-même. Il a manqué à ſuivre la regle que Polybe lui avoit tracée en pareille occaſion, & à laquelle il s'étoit inviolablement attaché juſques-là. Ces deux écrivains ont trouvé des Venetes en Italie, établis antérieurement à toutes les expéditions Gauloiſes dont ils avoient connoiſſance. D'autre part, généralement tout le monde ignoroit l'origine de ces Venetes, & comment ils ſe trouvoient & pouvoient ſe trouver dans le coin d'Italie qu'ils occupoient. Bien plus, ces Venetes n'entendoient ni ne parloient le Celtique (*d*). Nonobſtant tout cela, Polybe & Strabon conſidérant que les Venetes d'Italie avoient les mêmes mœurs que ceux des Gaules, ont décidé que ce peuple étoit vraiment Gaulois (*e*). Le cas eſt ici le même : les Liguriens avoient les mêmes mœurs, coûtumes & uſages que les Gaulois ; c'eſt Strabon même qui nous l'apprend (*f*). Or ce géographe

(*a*) En effet, Tite-Live & l'auteur des Epitomes de ſon hiſtoire traitent de Gaulois tous les Liguriens d'en-deçà des Alpes, entr'autres les Salyes ou Salyens, leſquels par-tout ailleurs ſont qualifiés nommément de Liguriens. *M. Fulvius Flaccus primus omnium tranſalpinos Ligures bello domuit, miſſus in auxilium Maſſilienſibus adverſus Salvios Gallos, qui populabantur fines Maſſilienſium.* Je pourrois aſſembler pluſieurs autorités ſemblables : mais je me contente de rappeller ce que nous avons déja vû dans Scylax, *que les habitans des Alpes étoient des Gaulois, qui s'étoient fixés dans ces montagnes au retour d'une expédition.*

(*b*) Ville conſidérable des Volces d'Italie, dans le Latium.

(*c*) Οὗτοι δ' ἑτεροεθνεῖς μὲν εἰσι. *Strab. lib. II. p. 128. C.*

(*d*) Προσαγορεύονται δὲ Οὐένετοι, τοῖς ἔθεσι καὶ τῷ κόσμῳ βραχὺ διαφέροντες Κελτῶν, γλώττῃ δ' ἀλλοίᾳ χρώμενοι. *Polyb. hiſt. l. II. p. 105. D.*

(*e*) Τούτους οἶμαι τοὺς Οὐενετοὺς οἰκιστὰς εἶναι τῶν κατὰ τὸν Ἀδρίαν. *Strab. lib. IV. p. 195. B.*

(*f*) Παραπλήσιοι δὲ τοῖς βίοις. *Strab. lib. p. 128. C.*

ne reſtraint pas cette circonſtance aux Liguriens des Gaules ; il l'étend aux Liguriens d'Italie. Ainſi c'eſt ſans ſondement qu'on voudroit ſe prévaloir d'un mot, qui a échappé à cet écrivain contre ſes propres principes.

Au reſte, une preuve éclatante de la reſſemblance des mœurs des Liguriens, à celles des Gaulois, c'eſt la coûtume de nourrir de tout tems les cheveux ; coûtume (*a*) ſi particuliere aux Gaulois, que les Romains en avoient pris occaſion de diſtinguer la Gaule Tranſalpine de la Ciſalpine (*b*), par la dénomination de *Gaule cheveluë*. Ajoûtez qu'il eſt certain que les Liguriens, non ſeulement d'en-deçà des Alpes, mais encore tous ceux qui occupoient les Alpes maritimes, & qui par-là étoient compris dans l'Italie ; ces Liguriens, dis-je, portoient leurs cheveux (*c*). Bien plus, Lucain, parlant de quelques tribus des Liguriens, qui ſe coupoient les cheveux à l'exemple des Romains qui les avoient ſubjugués, obſerve que ce n'étoit que depuis peu que ces Liguriens s'étoient traveſtis ainſi : « Car, ajoûte-t-il, autrefois ils prenoient de leurs cheveux » un plus grand ſoin, que les Gaulois de la Gaule cheveluë même » (*d*).

* *Lib. 2. p. 9.*

Denys d'Halicarnaſſe * n'a pas oſé décider, ſi les Liguriens d'Italie étoient originaires des Gaules, ou ſi les Liguriens des Gaules étoient une ou pluſieurs colonies de ceux d'Italie. Nonobſtant l'incertitude d'un hiſtorien d'un ſi grand poids, le préjugé généralement répandu eſt, que les Liguriens des Gaules ont les Liguriens d'Italie pour ancêtres. Ce préjugé eſt fondé ſur la province d'Italie qui a toûjours porté le nom de Ligurie. Mais ce fondement eſt ruineux, puiſque l'origine *Ambronique*, s'il eſt permis de parler ainſi, que ſe donnoient les Liguriens d'Italie, met en évidence qu'ils étoient ſortis de l'Helvétie, & qu'ainſi ils étoient originaires des Gaules. D'ailleurs il n'eſt nullement vraiſemblable, que la province d'Italie qui a retenu le nom de Ligurie, ait été plûtôt la pepiniere des Liguriens, même d'Italie, que les autres provinces d'au-delà des Alpes, où les Liguriens s'étoient fixés de tout tems. Car nous verrons bien-tôt qu'il y avoit en Italie des Liguriens ailleurs que dans la Ligurie. D'où il ſuit que le nom de Ligurie affecté à la province dont nous parlons, ne marque ſinon que les Liguriens d'Italie ont été chaſſés des autres provinces, & ne l'ont jamais été de celle-là.

Outre l'origine *Ambronique*, ou Helvétienne, que ſe donnoient les

(*a*) L'uſage de porter les cheveux étoit un des caracteres diſtinctifs de la nation Gauloiſe. Auſſi entr'autres preuves que j'ai employées pour démontrer que les Romains étoient Gaulois d'origine, ai-je rappellé la coûtume où ils étoient, à la naiſſance de la république, de les laiſſer croître & de ne les point couper. L'argument a d'autant plus de force à l'égard des Liguriens, que leur ancienneté eſt antérieure à celle des Romains.

(*b*) Les Gaulois de la Gaule Ciſalpine portoient anciennement leurs cheveux, de même que les Gaulois d'en-deçà des Alpes. Ils ont continué à les porter pendant tout le tems qu'ils ont conſervé leur liberté. Mais auſſi-tôt qu'ils furent ſubjugués, leurs vainqueurs les obligerent à changer leur *ſagum* en toge, à couper leurs cheveux, à n'employer que le Latin dans tous les actes publics qu'ils paſſoient, en un mot à prendre toutes les manieres Romaines.

(*c*) *Capillatorum plura genera ad confinium Liguſtici maris.* Plin. lib. III. c. 20. §. 24.

Τῶν Λιγύων τῶν Κομήτων καλουμένων. *Dio hiſt. lib. 54. p. 615.* D.

(*d*) *Et nunc, tonſe Ligur, quondam per colla decora*
Crinibus affuſis toti prælate comatæ.
Lucan. lib. I. v. 442.

Liguriens d'Italie, trois autres raiſons prouvent démonſtrativement que ce peuple s'y étoit tranſplanté des Gaules. La premiere conſiſte dans le détail des autorités inconteſtables, que j'ai miſes en œuvre dans ma premiere Diſſertation préliminaire, qui font voir que tous les premiers peuples connus d'Italie étoient des bandes Gauloiſes, qui étoient allé peupler ce vaſte & riche pays, depuis les Alpes juſqu'au détroit de Sicile. Comme donc les Liguriens étoient du nombre de ces bandes, il eſt naturel de conclure qu'ils avoient une origine Gauloiſe.

La ſeconde raiſon, eſt l'ancienneté des Liguriens en Italie. En effet, ils y étoient auſſi anciens que les Aborigenes, les Sicules, & ſur-tout les Ombriens, qui, de l'aveu de tous les Romains, étoient non ſeulement originaires des Gaules, mais encore le plus ancien peuple d'Italie. Sans compter, que des auteurs cités par Denys d'Halicarnaſſe croyoient que les Aborigenes deſcendoient des Liguriens. L'ancienneté des Liguriens en Italie étant ainſi au pair avec celle des Gaulois, on ne peut point dire que l'origine des premiers fût différente de celle des derniers, ſans être forcé de convenir de deux faits également inſoûtenables: l'un, que les Gaulois ſe ſont introduits en Italie malgré les Liguriens, qui leur en fermoient l'entrée par la nature de leur poſition; l'autre, que les Liguriens ſe ſont établis dans les Gaules contre toutes les forces des Gaulois qui y étoient antérieurement. Après même toutes ces abſurdités, on ſera obligé de chercher l'origine des Liguriens, tandis qu'elle eſt toute trouvée.

Une derniere raiſon, qui prouve que les Liguriens d'Italie ſont originaire des Gaules, c'eſt que Pline (*a*) marque en deux endroits, que les Liguriens d'en-delà des Alpes étoient des colonies des Liguriens d'en-deçà de ces monts. Ce qui met ſous nos yeux de quelle maniere les Ambrons, dont les Liguriens de l'armée de Marius (*b*) ſe diſoient les deſcendans, avoient paſſé en Italie. D'abord, à l'exemple de tous les peuples Gaulois, ils occuperent le pays qui étoit contigu au leur, & dont ils n'étoient ſéparés que par le mont Jura (*c*): d'où, s'avançant (*d*) peu à peu, le long des côtes maritimes & ſe gliſſant toujours davantage, ils franchirent enfin les Alpes, & s'emparerent de cette contrée d'Italie, qui compoſe aujourd'hui les états de la république de Genes: mais ils ne s'en contenterent pas.

(*a*) *Ligurum celeberrimi, ultra Alpes Salluvii, Deciates, Oxybii: citra, Veneni, & Caturigibus orti Vagienni, Statyelli, Vibelli, Magelli, Euburiates, Caſmonates, Veliates.* Plin. lib. III. §. 7. & §. 24.

(*b*) M. Dacier, dans la traduction de la vie de Marius, a fait une faute en prenant les Liguriens, par le pays deſquels paſſa le général Romain, pour les Liguriens *du pays de Genes:* ajoûtant que *les Teutons & les Ambrons ayant traverſé fort diligemment la Ligurie & les Alpes, ſe trouverent bien-tôt devant Marius.* Plutarque ne dit, ni ne peut dire rien de ſemblable. Les Liguriens, dont parle cet hiſtorien, étoient les Liguriens des Gaules. Les Ambrons & les Teutons venoient des frontieres d'Eſpagne, traverſoient les Gaules, & vouloient paſſer en Italie. Marius pour les arrêter, planta ſon camp ſur les bords du Rhône, aſſez près de l'embouchure de ce fleuve, ſaiſit ſon tems pour les combattre dans la Ligurie d'en-deçà les Alpes, & les défit avant qu'ils euſſent tenté de franchir les gorges de ces terribles montagnes.

(*c*) Cette montagne ſépare la Suiſſe de la Franche-Comté. Elle forme une chaîne qui commence un peu en-deçà de Geneve, & touche ainſi au Dauphiné, & au pays des Liguriens qui occupoient une contrée de l'ancienne Celtique.

(*d*) Les Ambrons, chemin faiſant, n'auroient-ils pas donné leur nom à *Ambroniacum*, Ambournay, qui étoit, ce ſemble, ſur leur route?

En effet, ils pénétrerent dans la plaine, & enfin s'étendirent juſqu'au-delà du Tibre. C'eſt ce que nous apprend Denys d'Halicarnaſſe (*a*), qui dit qu'au tems d'Evandre, Hercule donna aux Aborigenes les terres contiguës aux leurs, que les Liguriens poſſédoient dans ces cantons. On ne doit pas m'objecter que l'arrivée d'Hercule en Italie eſt une fable; car enfin il eſt certain qu'il y a eu dans ces cantons un homme célebre par ſa taille giganteſque & ſes forces extraordinaires. ; il s'appelloit *Recaranus* (*b*). Les Romains en ont fait leur Hercule, & ils ont célébré ſes belles actions, en les faiſant paſſer pour celles d'un dieu. Ainſi on ne ſçauroit douter que vers l'an du monde 2820, les terres des Liguriens d'Italie ne fuſſent limitrophes de celles des Aborigenes & des autres peuples Latins.

Il y a plus, c'eſt que ce ne ſont point les états qui forment la république de Genes, qui ont porté les premiers le nom de Ligurie ; c'eſt plûtôt la partie des Gaules, qui s'étend depuis le Rhône juſqu'aux Alpes, & de-là juſqu'à Antium. Ce ſont les termes exprès de Scylax (*c*), ce géographe ſi ancien, qu'il étoit contemporain de Darius fils d'Hyſtaſpe.

* *Cluv. Ital. antiq. lib. 1. c. 8. p. 54.*

Je ſuis obligé de faire remarquer ici, que c'eſt mal-à-propos que Cluvier *, & tous les géographes qui ſont venus après lui, ont lû *Arno*, au lieu d'*Antium*. C'eſt une faute * qui n'eſt gueres pardonnable (*d*). L'Arno eſt une riviere de l'Etrurie, & Antium étoit un ville du Latium. Or la riviere d'Etrurie ne ſçauroit avoir ſervi d'abord de bornes à la Ligurie du côté d'Italie, puiſque nous avons vû que quelque tems avant la guerre de Troïe, les Liguriens avoient été chaſſés du voiſinage de Rome par ce Recaranus, que les Romains ont métamorphoſé en Hercule.

* *Scym. Chius. Perieg. verſ. 200. & 210.*

* * *Strab. lib. II. p. 128. B. C. lib. III. p. 165. A. lib. IV. p. 203. A.*

Scymnus Chius *, & Strabon **, autres géographes également anciens & exacts, donnent auſſi le nom de Ligurie aux terres que les Liguriens occupoient en-deçà des Alpes. Ils font mieux encore ; c'eſt qu'en marquant l'étenduë de la Ligurie, tant d'en-deçà que d'en-delà des Alpes, ils prennent toûjours ſa longueur par la partie qui eſt en-deçà de ces monts : ce qui fait voir que la Ligurie des Gaules a précédé celle d'Italie, lui a comuniqué ſon nom, & a été bien des années avant que

(*a*) Τοὺς δὲ βασιλεῖς χώρᾳ πολλῇ δωρεῖται Λιγύων τὲ καὶ τῶν ἄλλων προσοίχων, ἧς μέγα ἐποιοῦντο ἄρχειν παρανόμως τινὰς ἐξ αὐτῆς ἐκβαλὼν ἀνθρώπους. *Dionyſ. Halic. lib. 1. p. 32.*

(*b*) *Recaranus quidem Græcæ originis, ingentis corporis, & magnarum virium paſtor, quia erat forma & virtute cæteris antecellens, Hercules appellatus, eodem venit.* Autor orig. gent. Rom. c. 9.

(*c*) Ἀπὸ Ῥοδανοῦ ποταμοῦ ἔχονται Λίγυες μέχρι Ἀντίου. *Scylax Peripl. ſub init.*

(*d*) Cluvier a d'autant plus de tort, qu'il reconnoît que Silius Italicus place le ſiege de l'empire d'Aunus, roi des Liguriens, aux environs du Tibre & du lac de Traſyméne ; ce qui paroît d'autant plus conſtant, que le lac de Traſyméne étoit dans le Latium, & que Faunus étoit roi des Aborigenes, dont les terres étoient renfermées auſſi dans le Latium :

Quæ vada faunigenæ regnata antiquitus Auno,
Nunc volvente die Traſumeni nomina ſervant.
Lydius huic genitor, Tmoli decus, æquore longe
Mœoniam quondam in Latias advexerat oras
Tyrrhenus pubem, dederatque vocabula terris.

Sil. Ital. lib. v.

Poſé le récit de Silius Italicus, il ſuit deux vérités : l'une, que les Liguriens poſſedoient en Italie tontes les contrées, dont les Tyrrhéniens s'emparerent depuis ; l'autre, qu'Aunus, roi des Liguriens, regnoit vers l'an du monde 2830, car je porte les commencemens du regne de Faunus à environ l'an auſſi du monde 2803.

l'autre exiſtât. Auſſi eſt-il viſible qu'un peuple originaire de l'Helvétie, c'eſt-à-dire, de l'extrémité de la Celtique propre, lequel ne s'avançoit que de proche en proche, n'a pû arriver au-delà des Alpes, peupler les pays intermédiaires, & pouſſer plus loin, qu'après des ſiecles entiers.

Sur toutes ces obſervations, il paroît décidé, que les Liguriens des Gaules étoient certainement la tige des Liguriens d'Italie. Un autre de leurs avantages, c'eſt qu'ils ont autant ou plus figuré que ces derniers dans les tems fabuleux. En effet, les poëtes * ont feint qu'Hercule, allant d'Eſpagne en Italie, & traverſant la Ligurie Gauloiſe, eut à ſoûtenir un rude combat; les uns ** diſent contre Albion & Bergion fils de Neptune, les autres † contre Tauriſcus roi du pays, d'autres encore * contre un prince appellé *Ligur;* qu'il courut riſque de ſuccomber, faute de fleches; & qu'étant prêt de tomber entre les mains de ſes ennemis, il invoqua Jupiter ſon pere, lequel fit auſſi-tôt pleuvoir une grêle prodigieuſe de pierres autour de lui, par le moyen deſquelles il mit en fuite les princes Liguriens, & remporta ſur eux une victoire complette. Ces pierres exiſtent encore; elles ſont comme raſſemblées, & couvrent une étenduë de pays de pluſieurs lieuës en tout ſens. Les Latins appelloient le lieu où elles ſont *le champ* ou *les champs pierreux* *. C'étoit la traduction fidele du nom Celtique, que les Gaulois donnoient à tout l'eſpace que ces pierres occupoient, puiſque les originaires du pays l'appellent encore *la crau*, terme qui a la même ſignification (*a*).

* *Æſchyl. apud Dionyſ. Halic. l. I. p. 34. Strab. l. IV. pp. 182. 183.*

** *Mela, lib. II. c. 5.*

† *Ammian. Marcel. lib. XV. c. 9. & 10.*

* *Euſtat. in Dionyſ. Perieg.*

* *Plin. l. III. c. 4.*

Un autre événement ſingulier a rendu immortels les Liguriens des Gaules; c'eſt l'arrivée des Argonautes (*b*) dans leur pays après l'expédition de Colchos & la conquête de la Toiſon d'or. Ils deſcendirent le Rhône, depuis ſa ſource juſqu'à ſon embouchure, dans la navire Argo (*c*).

* *Apollon. Rhod. Argon. lib. IV. verſ. 647.*

(*a*) En effet, *crau* eſt un mot dont nos ancêtres ſe ſervoient pour dire *des pierres*. Il a paſſé juſqu'à nous dans ceux *de gravier*, *de grès*, *de greve*, &c. avec la même acception. M. Aſtruc écrit " que Camden remarque que ce nom vient „ du mot Celtique *craig*, *crag*, ou *carreg*, qui „ ſignifioit *une pierre*, *un rocher*. Ces mots ſont „ encore en uſage dans la même ſignification „ dans la principauté de Galles & dans la Baſſe-„ Bretagne „. *Memoires du Languedoc*, *p. 429*. Mais on peut demander à M. Aſtruc & à Camden ſi les mots *craig*, *crag*, & *carreg* ſont plus Celtiques que celui de *crau*, qui s'eſt toûjours conſervé dans le lieu même où il eſt né.

(*b*) Les Argonautes étoient l'élite de la jeuneſſe Grecque, qui ſe joignit à Jaſon, pour avoir part à la conquête de la toiſon d'or. Leur nombre, ſelon Valerius Flaccus, étoit de cinquante, ſuivant Onomacrite de cinquante-deux, & ſelon Diodore de Sicile & Apollonius de Rhodes de cinquante-quatre. Tous parens de Jaſon, & enfans des dieux ou de leurs deſcendans.

(*c*) Les anciens débitoient mille fables différentes ſur la navire Argo. En particulier ils diſoient qu'elle avoit le don de la parole, c'eſt-à-dire, qu'elle rendoit des oracles. Pour autoriſer ce prodige, ils prétendoient que Minerve avoit mis en œuvre un chêne de la forêt de Dodone, dont elle avoit fait le gouvernail de ce vaiſſeau. Il y a quatre opinions ſur le nom d'*Argo* qu'on lui donna; Apollonius de Rhodes, Diodore de Sicile, Apollodore, Ptolémée, Epheſtion dans Photius, avancent qu'il lui fut attribué à cauſe d'Argus, qui en propoſa le deſſein. La ſeconde opinion eſt de Servius & du Scholiaſte d'Euripide, qui prétendent qu'il a été ainſi appellé, parce qu'il étoit ἀργός, *léger*. Suivant la troiſiéme opinion, qui eſt celle de Tzetzès, c'eſt parce qu'il fut fabriqué à Argos, ou plûtôt parce qu'il fut fait ſur le modele de celui de Danaüs, roi d'Argos. Ennius, cité par Cicéron, forme la quatriéme opinion, qui conſiſte à dire, que ce bâtiment fut nommé *Argo*, parce qu'il portoit les Grecs, *Argivos*.

Bochard, avec plus de fondement, dérive ce nom du Phénicien *arco*, qui ſignifie un vaiſſeau long, à la différence des vaiſſeaux ronds, qu'on appelloit *gaules*. On peut appuyer ce ſentiment ſur l'autorité de Germanicus, qui nous apprend dans ſon commentaire ſur *Aratus*, que le vaiſſeau ſur lequel étoit Danaüs, quand il paſſa d'Egypte dans la Grece, étoit nommé *Argo*. Comme donc les Grecs n'ont appris la navigation que des Phéniciens, il eſt trés-vraiſemblable, qu'ils ont emprunté d'eux les premiers termes de l'art.

Ce que je viens de dire ſuppoſe évidemment

Apollonius de Rhodes obſerve qu'ils parcoururent les côtes des Gaules & de la Ligurie que le Rhône arroſoit, & que les originaires du pays leur firent un bon accueil par conſidération pour les Dioſcures, dont le culte (*a*) s'établit alors dans nos provinces, & y a ſubſiſté juſqu'à l'extinction du paganiſme.

A peu près vers le tems du paſſage des Argonautes (*b*) dans ces cantons, régnoit ſur toute la Ligurie d'Italie un prince appellé *Cycnus**. Il étoit beau, jeune & courageux. Il aimoit la muſique, & chériſſoit tendrement Phaëton. De ces deux paſſions qui étoient égales en lui, les mythologues ont pris occaſion de feindre, que Cycnus ayant appris la chûte du fils du Soleil dans l'Eridan, & ne pouvant ſe conſoler de la perte de ſon ami, abandonna les rênes de l'état, & alla faire ſon ſéjour ſur les bords de ce fleuve; où, à l'ombre des peupliers, dans leſquels les Héliades (*c*) avoient été métamorphoſées, il paſſoit les jours & les nuits

* *Virgil. Æneïd. lib. x. Ovid. Metam. lib. III. Hygin. Mytholog. c. CLIV. Servius Æneïd. lib. x. p. 605. B. Pauſan. lib. I. p. 58.*

que la navire Argo étoit un vaiſſeau long; auſſi Apollodore l'appelle-t-il *pentecontoros*, c'eſt-à-dire, à cinquante rames. Mais il ne s'enſuit pas que ç'ait été le premier vaiſſeau de cette eſpece qui ait paru dans la Grece, comme Pline ſemble l'inſinuer: *Longa nave Jaſonem primum navigaſſe, Philoſtephanus auctor eſt.* Plin. lib. VII. c. 56. §. 57. Les marbres d'Oxford font foi, que c'eſt Danaüs qui a conſtruit le premier vaiſſeau long qui ait paru dans la Grece, & que les Grecs l'appellerent *pentecontoros*, ſoit parce qu'il étoit à cinquante rames, ſoit parce qu'il avoit ſervi aux cinquante filles de Danaüs à ſe ſauver avec leur pere. Hygin appelle *biprora*, à deux prouës le vaiſſeau de Danaüs [*Fab. 168. 277.*] ſans doute à cauſe que ſes deux extrémités étoient ſemblables. Quoi qu'il en ſoit, ce que je viens d'obſerver d'après Germanicus, que ce même vaiſſeau portoit le nom d'*Argo*, donne à connoître que la premiere lacune qui ſe trouve dans la 9e époque des marbres d'Oxford, & qu'on n'a pû déchiffrer juſqu'ici, doit être ſuppléé par ce mot, de cette ſorte; Αφ' οὗ Α'ργὼ ἡ ἀναπλέων ἐξ Αἰγύπτȣ, &c. Le paſſage de Germanicus qui m'a conduit à cette découverte, eſt ainſi: *Tunc primum Minerva dicitur navim feciſſe quæ Argo appellata eſt, cum quâ Danaus ex Affrica Argos profugit.*

(*a*) Je ne ſçai ſi les Argonautes, & en particulier les Dioſcures, ſont entrés deux fois dans les Gaules; d'abord par le Rhône, ainſi que nous venons de le voir, & une ſeconde fois par l'Océan, comme l'aſſûre Diodore de Sicile en termes exprès. Cet hiſtorien fonde ce qu'il avance, non ſeulement ſur la tradition reçûë de tout tems dans le pays, mais encore ſur le grand nombre d'autels & de temples érigés en l'honneur des Dioſcures dans les provinces voiſines de la mer Océane. Les monumens déterrés il y a quarante ans dans la Cathédrale de Paris font plus; car ils nous apprennent que le culte de ces deux divinités, etoit établi généralement dans le centre des Gaules.

(*b*) Peut-être même quelques années auparavant. La raiſon eſt que Caſtor & Pollux, qui ſont les Dioſcures de la fable, ne moururent qu'au commencement de la guerre de Troie. Or les Dioſcures auroient pû d'autant plus aiſément aſſiſter à cette guerre, qu'il eſt certain qu'ils ſont morts jeunes, & que d'autres Argonautes n'ont pas manqué de s'y trouver. D'autre part, Cycnus étoit mort la ſeconde année après la priſe de Troie, qui eſt celle de l'arrivée d'Enée en Italie. Je tire cette vérité de Virgile, qui repréſente Cupavon fils de Cycnus, accourant au ſecours du héros Troyen:

Non ego te, Ligurum ductor fortiſſime bello,
Tranſierim, Cycne & paucis comitate Cupavo.

Virgil. Ænid. x.

On ne peut gueres ſuppoſer que ce prince eût alors plus de vingt-cinq à trente ans. On ignore à la vérité l'année de la mort de Cycnus ſon pere: il n'en eſt cependant pas moins certain, qu'on ne peut pas la porter au-delà de la guerre de Troie. D'où il ſuit néceſſairement que Cycnus regnoit dans la Ligurie d'Italie lors du paſſage des Argonautes par les Gaules.

(*c*) Les Héliades étoient les ſœurs de Phaëton. Elles n'étoient ainſi appellées que parce qu'elles étoient filles du Soleil, dont le nom Grec eſt *helios*. Pour entendre tout cet endroit, qui n'eſt qu'un tiſſu de fables, il faut ſe ſouvenir que les poëtes débitent, que ſur un reproche qu'on fit à Phaëton ſur ſa naiſſance, il alla fondant en larmes, demander au Soleil que s'il le reconnoiſſoit vraîment pour ſon fils, il lui accordât la grace qu'il avoit à lui demander. Le Soleil lui promit tout par ſerment. Alors Phaëton ne balança pas à lui demander l'agrément de conduire ſon char pendant l'eſpace d'un jour. Le Soleil n'y conſentit que pour ne pas violer ſon ſerment. Malheureuſement Phaëton ne ſçut pas tenir la route qu'il falloit ſuivre. Il s'approcha trop du globe de la terre, & l'embraſa. Jupiter pour éteindre & arrêter l'incendie, foudroya Phaëton. Ce jeune homme tomba dans l'Eridan. Ses ſœurs ne manquerent pas de le venir pleurer ſur le bord du fleuve qui avoit reçu ſes cendres. Bientôt elles furent converties en peupliers; & comme elles continuoient à le pleurer dans cet état, leurs larmes paſſerent pour l'ambre qui

à chanter

à chanter tantôt la beauté de Phaëton, & tantôt les nœuds qui l'attachoient à lui. La fable ajoûte, que les dieux touchés de ſa conſtance & de ſa fidélité, le changerent en cygne (*a*); oiſeau dont le chant eſt ſi mélodieux en mourant, & qui, conſervant le ſouvenir du malheur arrivé à un ami ſi chéri, a conçu pour le feu qui l'a fait périr tant d'avertion, qu'il fait de l'eau ſon élément, & ſe tient toûjours dans les lacs, les étangs & les rivieres.

Je mets fin à ces fables par la deſcription admirable, que Diodore de Sicile a faite de la Ligurie & des mœurs de ſes habitans. « La Ligurie, dit-il*, » eſt d'elle-même ſtérile ; mais le travail aſſidu des Liguriens lui fait » porter, comme malgré elle, des fruits en aſſez petite quantité pour » l'entretien de ceux qui la cultivent. Le travail rend les originaires du » pays grêles, mais forts & nerveux. Ils ne donnent dans aucun luxe ; » ils s'occupent toûjours ; ils ſont agiles, & ſe diſtinguent dans tous les » combats, ſoit qu'ils attaquent, ſoit qu'ils ſoient ſur la défenſive. » Comme leurs terres ne portent qu'à force de travail, ils élevent leurs » femmes aux fatigues de l'agriculture : ainſi, hommes & femmes, tous » ſe louent à la journée. Cet uſage a donné lieu à un événement qui » paſſe toute créance parmi nous (*b*), & qui n'en eſt pas moins vrai. » C'eſt qu'une femme travaillant avec quelques hommes, fut attaquée » tout-à-coup du mal d'enfant : elle, ſans ſe troubler ni faire aucun bruit, » ſe retira derriere un buiſſon, y accoucha, enveloppa ſon fruit de » feuilles, le cacha parmi des ſaules, & courut reprendre ſon travail. » Perſonne n'eut aucun ſoupçon de ce qui lui étoit arrivé : mais l'enfant » pouſſa des cris, & tout le myſtere fut dévoilé. Auſſi-tôt, on voulut » l'obliger à gagner ſa maiſon & à ſe faire ſoigner. Elle refuſa conſtamment de le faire ; & pour l'y contraindre, il fallut que celui pour qui » elle travailloit lui payât la journée entiere ».

Lib. IV. p. 158.

« La vie que les Liguriens menent, dit encore Diodore*, eſt dure & » preſque inſupportable ; car ils la paſſent, les uns à abbattre, avec des » haches très-peſantes, les arbres dont leur pays eſt couvert ; les autres » à travailler la terre, avec cette circonſtance, qu'il ne ſçauroient donner un coup de bêche ſans trouver des pierres & des roches qu'ils » ſont obligés de fendre & de briſer. Cependant ils ſoûtiennent ce gente » de vie avec une conſtance d'autant plus admirable, qu'ils ne font » que d'aſſez mauvaiſes récoltes, dans les terres qu'ils cultivent avec » tant de ſueurs & de fatigues. La continuité de travail & le peu de

Idem lib. V. p. 218.

avoit cours en Europe. Les anciens ſuppoſoient que l'Eridan le recevoit des peupliers vivans qui étoient ſur ſes bords ; & que les eaux de l'Eridan le portoient à l'embouchure de la mer Adriatique, où on le pêchoit. J'ai dit plus haut ſur quel fondement les mythologues, d'une riviere du Nord appellée *Rhedane*, où ſe faiſoit la traite de l'ambre, avoient fait l'Eridan d'Italie. *Voyez Cluvier, German. antiq. lib. III. c. 34. p. 634.*

(*a*) D'un aſſez petit nombre de cygnes, qu'on a vûs autrefois dans les marais que le Pô forme à droite & à gauche vers ſon embouchure, & de quelques peupliers qui bordent ces marais, les amateurs de la fable ont pris occaſion de métamorphoſer le Prince Ligurien en oiſeau qui porte ſon nom, & les ſœurs de Phaëton dans les arbres qui ſont autour de ces marais. Au reſte, tous les naturaliſtes ont regardé comme une pure fiction les merveilles, qu'il a plu aux anciens de débiter ſur le chant mélodieux des cygnes.

(*b*) Il faut entendre les Grecs & les Romains.

» nourriture qu'ils prennent, font que leur corps eſt également ſec & » robuſte. Ils chaſſent beaucoup ; & la chaſſe les dédommage du peu de » rapport de leurs champs. Pluſieurs, faute de grains, n'ont que de l'eau » pour boiſſon. Leur nourriture conſiſte en racines, & dans les chairs » des bêtes ſauvages & domeſtiques qu'ils ont ſoin de tuer. Ils n'uſent » jamais de pain & de vin, parce que leur terroir eſt ennemi des dons » de Cérès & de Bacchus. Ils couchent dans les champs, quelquefois » dans de méchantes chaumines, plus ſouvent dans des cavernes que la » nature ſemble avoir faites exprès, pour les mettre à couvert des injures » du tems. Tout ce que je pourrois dire encore des Liguriens, répond à » ce que j'en ai déja marqué. La vie qu'ils menent de nos jours, eſt la » même que celle qu'ils ont menée de tout tems ; & ils ne s'en départent » jamais. Ainſi, pour tout dire en peu de mots, dans la Ligurie, les » femmes ont la force des hommes, & les hommes ont la force & l'in- » flexibilité des animaux. Auſſi raconte-t-on qu'à la tête de l'armée, un » Ligurien maigre & décharné, appellé en duel par un Gaulois d'une » taille avantageuſe, abbattoit ſouvent ſon homme. L'armure des Ligu- » riens n'eſt ni ſi lourde ni ſi peſante, que celle des Romains. Leurs bou- » cliers ſont oblongs, & ont la même forme que ceux des Gaulois. Ils » ont pour habit une tunique, qu'ils relevent avec un baudrier. Quel- » ques-uns ſont couverts de peaux, & portent une petite épée : quel- » ques-autres pourtant, qu'un long commerce a familiariſés avec les » Romains, ont pris leur armure, & ſe ſont ainſi conformés à leurs » maîtres.

» Du reſte, tous, ſans exception, ſont hardis & courageux, non ſeu- » lement à la guerre, mais dans tous les événemens & circonſtances de » la vie. Ils commercent ſur les mers de Sardaigne & de Libye. Aucun » danger ne les arrête. Leurs barques ſont bien plus petites que celles » des autres nations, & n'en ont ni les agrès ni les commodités ; ce qui » ne les empêche pas de s'expoſer aux plus furieuſes tempêtes » (*a*).

(*a*) Dans la longue & fidele peinture que Diodore de Sicile fait des Liguriens, on n'y voit aucune ombre des défauts que les Romains leur attribuoient.

DOUZIEME
DISSERTATION HISTORIQUE.
ORIGINE
DES TROIS ANCIENS PEUPLES
QUI SE SONT FIXE'S DANS LES GAULES,
SUR-TOUT CELLE DES AQUITAINS.

SOMMAIRE.

ORdre qu'on a tenu en dreſſant les Diſſertations préliminaires. Trois peuples ſe ſont fixés anciennement dans les Gaules ; les Gaulois, les Aquitains, & les Phocéens. Les peuples d'au-delà du Rhin, qui s'établiſſoient en-deçà de ce fleuve, étoient des branches des Gaulois qui rentroient dans leur ancienne patrie. Les vrais Germains n'étoient pas originaires du vaſte pays connu ſous le nom de Germanie. Les Phocéens de Marſeille étoient originaires de la Phocide. Les Gaulois étoient les deſcendans de Gomer. La famille de Gomer a occupé la Phrygie. C'eſt de la Phrygie que les Gaulois ſont venus dans les Gaules, ſous la conduite d'un héros Phrygien. Cimmérien & Cimbres ſont termes ſynonymes. Tribu de Gaulois qui portoit le nom de Cimbre. La Phrygie a été le berceau des Cimmériens. Phéniciens conduits dans les Gaules par l'ancien Hercule. En quel canton ils furent placés. L'ancien Hercule étoit Tyrien & antérieur à l'Hercule des Grecs. De quel endroit de la Phénicie étoient les Phéniciens qui vinrent dans les Gaules. Tems de leur départ. Autres colonies Phéniciennes, qui s'établirent à peu près dans le même tems en Afrique & en Eſpagne. La plus célebre fonda la ville de Tingis. Melcar *étoit le vrai nom de l'ancien Hercule. Les Egyptiens & les Lybiens l'appelloient* Maceris, *& les Gaulois* Macuſan. *Monument conſacré à l'Hercule Macuſan. Deſcription & explication des ſymboles de cette divinité. Les Aquitains ſont les deſcendans des Phéniciens que l'ancien Hercule établit dans les Gaules. Route qu'ils ont tenuë. Pourquoi les Aquitains ont paſſé pour originaires d'Eſpagne. L'Aquitaine n'a pas toûjours été compriſe dans les Gaules. L'ancien Hercule eſt mort en Eſpagne. Vraie cauſe du grand nombre d'Hercules que la fable a enfantés.*

EN dreſſant les préliminaires de cette hiſtoire, je me ſuis moins étudié à ranger les diſſertations qui devoient les compoſer, ſuivant l'ordre qu'elles devoient tenir, que ſelon que j'avois à réſoudre les difficultés qui ſe préſentoient à mon eſprit. Ainſi, après avoir établi ſur des principes qui me paroiſſent devoir être généralement reçus, quels peuples étoient vraiment Celtes, & quels peuples qui ſe vantoient de l'être, ne

l'étoient pas ; je vais indiquer en deux mots leur origine, & l'endroit de l'Aſie d'où ils ſe ſont rendus dans les Gaules.

Mais avant toutes choſes, il convient d'obſerver, que de tems immémorial, les Gaules ont été occupées par trois peuples différens, & que chacun de ces peuples avoit ſon origine propre. Ces trois peuples ſont les Marſeillois, les Gaulois, & les Aquitains.

Je paſſe ſous ſilence les Belges (*a*), parce qu'outre qu'ils avoient une origine vraiment Celtique, quand on m'objecteroit ce qu'on lit dans Céſar, que quelques peuples d'au-delà du Rhin avoient (*b*) fondé une petite partie des cités de la Belgique, dès qu'il eſt prouvé que la Germanie a été peuplée (*c*) par les Gaulois, ceux de ces peuples qui ſe ſont tranſportés dans les Gaules, avoient néceſſairement la même origine que les Gaulois. Ainſi leur tranſmigration s'eſt terminée à repaſſer le Rhin, à rentrer dans les Gaules, & à être comme des branches, qui ayant été ſéparées de leur tronc, étoient venuës s'y rejoindre.

J'en excepte les vrais Germains : je dis les vrais Germains ; car la plus grande partie des peuples d'au-delà du Rhin n'étoient moins que Germains. C'eſt une vérité que je crois avoir portée juſqu'à l'évidence (*d*). Au reſte, les vrais Germains étoient en aſſez petit nombre. Ils conſiſtoient en quinze ou vingt mille hommes ſeulement. Arioviſte les fit tous paſſer dans les Gaules, & les y établit : ainſi ils y ont reſté. Cette poignée de gens fut bien-tôt confonduë avec les Gaulois de la Belgique & de la Celtique : par-là, ces étrangers perdirent leur origine Perſane.

A l'égard des Phocéens de Marſeille, on trouvera dans le corps de cette hiſtoire, ſur l'an 154 de Rome, tout ou preſque tout ce que les anciens ont fait paſſer juſqu'à nous, touchant les commencemens & les

(*a*) Ils formoient la partie la plus ſeptentrionale des Gaules entre la Seine, la Marne, l'Océan, le pays des Séquanois, & celui des Helvétiens, qui faiſoient alors partie de la Celtique. Cette partie ſeptentrionale des Gaules s'appelloit *la Belgique*, du nom *Belgium*, qui étoit celui d'une contrée qui y étoit renfermée, & s'étendoit depuis Beauvais juſqu'à Arras, ayant Amiens à peu-près vers le centre. Ainſi le *Belginm* répondoit en quelque ſorte à la Picardie d'aujourd'hui. On ne ſçait pas la force du mot *Belgium*, ni de celui de *Belgius*, qui eſt le nom d'un capitaine Gaulois, qui ravagea & conquit la Macédoine dans le cours d'une campagne. Ce qui ne nous empêche pas d'obſerver, que la premiere ſyllabe de ce mot ſe trouve auſſi dans celui de Bellovaces, qui eſt le nom du peuple du *Belgium*, qui donnoit le ton à tous les autres. Cette même ſyllabe eſt auſſi la premiere dans *Belenus*, qui eſt l'Apollon des Gaules. Or j'ai fait voir dans le premier tome de la Religion des Gaulois, *p. 380.* que ce mot venoit du Celtique *melen*, qui ſignifie *blond*, *jaune*, d'où nous avons formé le terme *blond*. Les Belges ou Flamands ſont blonds pour la plûpart. Le changement réciproque des lettres *B* & *M*, qui eſt ſi ordinaire dans les langues, eſt venu de la nature même de ces lettres, qui ſont du nombre de celles que les grammairiens appellent *labiales*. C'eſt la cauſe ſans doute de la reſſemblance preſqu'entiere, qu'ont ces lettres dans les anciens manuſcrits Grecs, où les mots ſont liés. Ce qui a fait dire à M. Huet que le Βῆτα & le Μῦ étoient autrefois ſemblables. Le Belgium ayant donc donné le nom à toute la Belgique, il lui eſt arrivé ce qui étoit déja arrivé au canton des Gaules que les Romains appelloient *la Province*, laquelle étoit proprement la véritable Celtique, & qui en conſéquence retint toujours le nom d'*ancienne Celtique :* car ce canton a communiqué le nom de Celtique à tous les Etats qui compoſoient la grande étenduë des Gaules, que Céſar & tous les auteurs qui ont écrit aprés lui appellent *Celtique*. Et ce rapport de la Belgique avec la Celtique eſt une des raiſons, ſur leſquelles eſt fondée l'identité d'origine des habitans de ces deux premieres parties des Gaules.

(*b*) *Sic reperiebat, pleroſque Belgas ortos eſſe à Germanis, Rhenumque antiquitus tranſductos, propter loci fertilitatem ibi conſediſſe.* Cæſ. Bel. Gal. lib. II. c. 4.

(*c*) Voyez d'abord la cinquiéme Diſſertation, & enſuite la neuviéme Diſſertation.

(*d*) Voy. ci-deſſus, *p. 107. & ſ.* Conſultez auſſi les origines Celtiques & Gauloiſes, *p. 152. & ſuiv.*

progrès de la république, que ces Aſiatiques formerent ſur les côtes de l'ancienne Celtique. Si j'ai ômis quelque choſe, c'eſt que Phocée, ville d'Ionie, dont les Marſeillois faiſoient gloire d'être originaires, étoit une colonie des habitans de Phocis, ville d'Achaïe, qui donnoit ſon nom à la Phocide, dont elle étoit métropole, & qui tiroit ſon luſtre du mont Parnaſſe & du temple de Delphes, lequel étoit compris dans l'étenduë de ſa juriſdiction.

Quant aux Celtes ou Gaulois, qui font & méritent toute notre attention, leur origine eſt certaine ; & tout préjugé à part, il n'en eſt ni de plus ancienne ni de plus illuſtre. En effet, Joſephe nous apprend qu'ils remontoient immédiatement juſqu'à Japhet par Gomer ſon fils aîné, & que c'eſt pour cela que les Hébreux ne leur donnoient d'autre nom que celui de Gomariens. Euſtathe d'Antioche ſur l'Hexaëmeron, S. Jérôme dans le traité ſur les noms Hébreux, S. Iſidore dans ſes origines, Joſeph fils de Gorion cité par Bochard, Euſebe de Céſarée dans ſa chronique, l'auteur de la chronique Paſchale, & enfin Zonare, diſent auſſi en termes exprès, que les Gaulois deſcendoient de Gomer en droite ligne.

Je ris ici des efforts impuiſſans que font Bochard & le Clerc, pour perſuader que cette foule d'auteurs que je viens de nommer, n'ont pas pris le ſens de Joſephe ; & que, bien loin que cet hiſtorien ait écrit, que Gomer étoit pere des Gaulois ou Galates, il a voulu dire qu'*il étoit pere des Gomariens qui s'établirent dans les contrées, qu'occuperent poſtérieurement ceux que les Grecs ont appellés Galates.* J'en appelle ici au texte de Joſephe, qui, étant parvenu juſqu'à nous ſans altération, n'eſt nullement ſuſceptible de l'idée que Bochard & le Clerc veulent bien lui prêter. J'en appelle à la tradition, contre laquelle ces deux ſçavans ne font pas difficulté de s'élever ; j'en appelle à l'auteur du poëme cité par Ovide (*a*), qui avoit pour objet l'expédition d'un héros de Phrygie, lequel a conduit dans les Gaules les premiers Aſiatiques qui les ont peuplées. Expédition qui force Bochard dans ſes retranchemens ; car, comme il prétend & que je prétens auſſi, que Gomer fils de Japhet occupa la Phrygie *, il eſt obligé de convenir, que les premiers Aſiatiques qui, ſous la conduite du héros Phrygien, ont peuplé les Gaules, *étoient ces Gomariens que les Grecs ont appellés Gaulois, Celtes & Galates.* Enfin j'en appelle au nom de *Kumeri*, que ſe donnent encore aujourd'hui les bas-Bretons & les peuples du pays de Galles, terme qui retrace évidemment l'ancien nom de Gomariens, que portoient leurs ancêtres. L'origine des Gaulois n'eſt donc pas équivoque, & elle ne ſe perd pas, comme celle des autres nations, dans cette ſuite de ſiecles qui ſe ſont écoulés depuis le déluge.

* *Phaleg. lib. III. c. 8.*

L'origine que Cluvier attribuë aux anciens peuples d'au-delà du Rhin, vient à l'appui de la même vérité. Il leur donne Aſcenaz pour pere. Quoique ce géographe n'ait pour garant qu'Annius de Viterbe ; comme il eſt viſible que ce dernier n'a rien avancé de ſon chef, je mets à profit l'idée de Cluvier, pour faire obſerver qu'Aſcenaz étoit le fils aîné

(*a*) *Gallica qui Phrygium duxit in arva ſenem.* Ovid. de Ponto.

de Gomer. Poſé donc, que les Gaulois ayent peuplé la Germanie, ainſi que je me flatte de l'avoir démontré, les peuples de la Germanie ne peuvent point être les deſcendans d'Aſcenaz, ſans être auſſi les deſcendans des Gomariens, qui ſont les Gaulois des autres nations.

Une derniere preuve de la deſcendance qui fait tant d'honneur à nos peres, eſt le nom de Cimbre. Ce nom eſt celui d'une de leurs tribus. Selon Strabon *, Diodore de Sicile & Plutarque, Cimbre & Cimmérien ſont termes ſynonymes. Les Cimmériens ſont reconnus pour être les plus anciens peuples de l'Univers, & pour avoir eu la Phrygie & les pays d'alentour pour berceau. Bochard * a fait voir que Gomer a occupé la haute Phrygie ; qu'Aſcenaz ſon fils aîné a fait ſon ſéjour dans la Phrygie mineure, dans la Bithynie & dans la Troade ; que Riphat ſon ſecond fils s'établit dans la Paphlagonie ; & que Thogorma, le dernier de ſes enfans, ſe fixa dans la Cappadoce. Toutes ces contrées ſont voiſines & contiguës. Ainſi dès qu'il eſt certain d'un côté, qu'elles ont été le partage de Gomer & de ſa famille, & de l'autre que les Cimmériens y ſont nés ; il réſulte que les Cimmériens ou Cimbres deſcendent immédiatement de Gomer. Si donc la tribu des Cimbres reconnoît Gomer pour l'auteur de ſon origine, les tribus des Gaulois, dont celle des Cimbres faiſoit partie, doivent néceſſairement le reconnoître en la même qualité.

* *Strab. lib.* VII. *p.* 293. *Diod. Sic. lib.* V. *p.* 309. *Plut. in Mario, p.* 411.

* *Lib.* III. *Phaleg.*

Cette induction renferme deux vérités : la premiere, que les preuves qui établiſſent l'ancienneté des Cimbres, établiſſent également leur origine Celtique & Gauloiſe ; la ſeconde, que les Gaulois, depuis leur ſortie d'Aſie juſques vers le milieu du ſeptiéme ſiecle de Rome, ont eu une de leurs tribus qui a toûjours porté le nom caractériſtique de leur origine, de leur ancienneté, & des lieux où ils ont pris naiſſance. Ce qui me fait entrer dans la penſée de M. le marquis de S. Aubin, que les deſcendans de Gomer étoient tous Cimmérieus, & que des trois branches de Cimmériens dont l'hiſtoire fait mention, la principale & la plus illuſtre s'embarqua ſur l'Helleſpont, pour ſe choiſir de nouvelles habitations le long des côtes de la Méditerranée.

Selon ce ſyſtême, les Gomariens, les Cimmériens, les Aborigenes, appellés enſuite Celtes & poſtérieurement Gaulois, ſont une ſeule & même nation, qui, ſelon les regles les plus exactes de la chronologie, eſt venuë, vers l'an du monde deux mille, ſurgir à quelque port de Provence.

Les Aquitains, dont il me reſte à parler, ne ſe ſont pas rendus ſi-tôt dans les Gaules. Ils y ont été conduits par Hercule l'ancien. C'eſt Timagene (*a*), cité par Ammien Marcellin, qui nous apprend cette circonſtance particuliere de notre hiſtoire. Hercule l'ancien eſt le même perſonnage qu'Hercule Tyrien & Phénicien. Ainſi, quoique les Grecs

(*a*) Quintilien & Ammien Marcellin font l'éloge de l'érudition & de l'exactitude de cet hiſtorien. Il vivoit du tems d'Auguſte, dont il acquit l'eſtime & l'amitié : mais il perdit l'un & l'autre, par la liberté qu'il ſe donna de cenſurer indifféremment tout le monde. Il avoit puiſé ce qu'il diſoit des Aquitains dans l'hiſtoire des Gaules, que Calliſthene de Sybaris avoit écrite. *Voyez Stobée, p.* 171. 540. *Plutarque, tom.* II. *p.* 307.

revendiquent pour leur Hercule toutes les expéditions, qui ſe ſont faites en Occident ſous le nom indéfini d'Hercule, & qu'ils jettent par-là dans nos origines une confuſion & des ténebres qu'il eſt difficile de diſſiper; dès qu'il eſt conſtant, 1°. qu'il y a eu dans les Gaules un Hercule plus ancien que celui des Grecs; 2°. que l'Hercule des Grecs n'a point pénétré dans l'occident de l'Europe; 3°. & enfin qu'Hercule l'ancien eſt venu conduire des colonies à Gades & à Tarteſſe, & de-là dans les Gaules, il eſt, ce ſemble, évident que les Gaules ont eu au moins un Hercule (*a*), & que les fables mêmes des Grecs concourent à établir cette vérité. En effet, où les Grecs, qui n'ont connu les Gaules que fort tard, auroient-ils pris les contes qu'ils ont débités de leur Hercule dans les Gaules, s'il n'y avoit eu dans les Gaules un Hercule antérieur, dont ils ont tranſporté les belles actions à Hercule de Thebes fils d'Alcmene?

Il y a donc eu dans les Gaules un Hercule antérieur à celui des Grecs. Cet Hercule eſt l'ancien. L'ancien Hercule eſt, ainſi que je l'ai dit, Hercule Tyrien ou Phénicien. *Cet Hercule*, dit Timagene, *a conduit dans les Gaules une colonie, qu'il a établie ſur les côtes de l'Océan.* Ce fait ſe soûtiendroit non ſeulement par la ſimplicité avec laquelle il eſt énoncé, mais encore par le mérite de l'auteur qui l'a fait paſſer juſqu'à nous, ſi une raiſon plus forte ne nous obligeoit à l'adopter: c'eſt que le même Hercule a conduit d'ailleurs d'autres colonies à Gades & à Tarteſſe, comme tous les ſçavans le reconnoiſſent. Or de ce que ces colonies lui ont rendu en Occident le même culte qu'on lui rendoit à Tyr, on conclut qu'il étoit Tyrien, auſſi-bien que les colonies qu'il conduiſit dans notre hémiſphere.

Je n'ai rien à dire touchant les autres colonies Phéniciennes qui ont paſſé en Eſpagne, parce que je me ſuis interdit la voie des conjectures. Timagene me tire d'embarras à l'égard de celle qu'Hercule Tyrien introduiſit dans les Gaules. L'hiſtorien Grec aſſure qu'elle étoit compoſée de *Dorienſes.* Les Aquitains, du tems de S. Jérôme, ayant perdu le ſouvenir de leur véritable origine, rendoient ce mot par celui de *Doriens.* Ainſi ils ſe donnoient pour Grecs, & pour être originaires de cette province de l'Aſie mineure, qui eſt connuë ſous le nom de *Doride.* Pluſieurs ſçavans, entr'autres M. Gibert, ont admis cette viſion. Une ſeule réflexion la fait évanoüir: c'eſt que les Grecs & les Latins diſoient *Dores*, & non pas *Dorienſes*, quand ils parloient des Doriens.

Il paroît infiniment plus vraiſemblable, que les *Dorienſes* étoient les habitans de *Dor* ou *Dora*, ancienne ville de Phénicie, entre Céſarée de Paleſtine & Tyr. Elle avoit un port ſur la Méditerranée, d'où l'on ſe rendoit aiſément juſqu'aux extrémités de l'occident (*b*), & chemin faiſant aux

(*b*) Il y a eu deux Hercules dans les Gaules, l'un étranger, l'autre originaire du pays. L'étranger eſt celui dont il s'agit ici. Le Gaulois s'appelloit *Ogmius*.

(*c*) Les extrémités de l'Occident étoient auſſi ſelon les Grecs & les Romains, les extrémités de la terre. Ces extrémités ſe trouvoient en Eſpagne: & c'eſt pour cela que les anciens y plaçoient les colonnes d'Hercule préciſément à l'endroit où Hercule Phénicien étoit venu débarquer ſa colonie. Cependant la Lybye & l'Afrique ſe préſentoient infiniment plûtôt: auſſi y trouve-t-on des Phéniciens & des Cananéens en abondance. Ce qui me perſuade que ces peuples n'ont pouſſé juſqu'en Eſpagne, qu'après avoir peuplé les côtes d'Afrique, avec les iſles

côtes de l'Europe & de l'Afrique où l'on vouloit aborder. Je ne parle que d'après Salluſte, qui, ſur la foi des hiſtoriens même d'Afrique qu'il s'étoit fait expliquer, écrit que les Phéniciens qui avoient ſuivi Hercule en Eſpagne, n'eurent pas plûtôt fermé les yeux à leur général, qu'ils ſe partagerent en autant de factions qu'il y eut d'ambitieux, qui prétendoient ſuccéder à leur chef, & que les eſprits ne pouvant ſe réünir ſur le choix & le mérite d'un ſeul, ils ſe ſéparerent : que les uns paſſerent en Afrique; que d'autres demeurerent en Eſpagne, & quelques-autres gagnerent les côtes de l'Océan & s'y établirent (*a*).

Du nombre de ces derniers étoient nos *Dorienſes*. Ils n'avoient que deux voies pour ſe tranſporter d'Eſpagne dans les Gaules, la mer, ou les terres : on ignore laquelle ils prirent. S'ils choiſirent la premiere, ils durent s'embarquer à Tarteſſe, ranger toutes les çôtes de l'Ibérie, & entrer dans quelque port d'Aquitaine : s'ils firent le chemin par terre, ils traverſerent diagonalement toute l'Eſpagne, franchirent les Pyrénées, & vinrent s'établir ſur les rivages des environs de Bayonne & de Tarbe. Il eſt fort probable qu'ils prirent ce dernier parti, tant parce que la navigation ſur l'Océan étoit alors généralement inconnuë, & que les *Dorienſes* manquoient de vaiſſeaux propres à voguer ſur cette mer avec ſûreté, que par des raiſons particulieres qui ne permettent pas de douter, qu'ils n'ayent fait quelque ſéjour en Eſpagne avant que d'en ſortir, & de venir occuper l'Aquitaine.

Le tems auquel ils ont paſſé d'Eſpagne dans les Gaules eſt abſolument inconnu ; mais on ſçait parfaitement celui de leur tranſmigration de Phénicie en Eſpagne. C'eſt l'année d'après l'entrée des Iſraélites dans la terre promiſe, pendant le cours de laquelle Joſué * remporta une victoite ſignalée ſur une douzaine de rois de Chanaan, du nombre deſquels étoit celui de la ville & province de Dor; c'eſt-à-dire, l'an du monde 2554, quinze cens ans avant Jeſus-Chriſt, ſelon l'ere vulgaire.

* *Joſue* XI. c. 2.

Je n'examine pas ſi la ville & la province de Dora étoient compriſes dans l'anatheme, que Dieu avoit prononcé contre les peuples, dont il vouloit livrer le territoire & les richeſſes aux Hébreux. Il ſuffit qu'en la perſonne de leur roi elles ayent conſpiré & pris les armes contre le peuple de Dieu, pour avoir mérité d'être enveloppées dans l'arrêt prononcé contre les villes condamnées. C'eſt donc pour l'éviter que ceux d'entre les habitans de Dor, qui échapperent de la bataille dont nous venons de parler, & qui ne tomberent pas entre les mains des Iſraélites, ſe mirent ſous la conduite de l'ancien Hercule (*b*), quitterent le pays, & fuirent

qui étoient ſur leur chemin, & s'être convaincus que le milieu des terres étoit inhabitable, à cauſe de leur ſtérilité, & de l'aridité qui régne preſque par-tout.

(*a*) *Poſtquam in Hiſpania Hercules, ſicuti Afri putant, interiit, exercitus ejus compoſitus ex gentibus variis amiſſo duce, ac paſſim multis ſibi quiſque imperium petentibus, brevi dilabitur*, &c. Salluſt. Jugurt. p. 62.

(*b*) Il y a apparence que notre Hercule moüilla à l'iſle de Malthe avant que d'arriver en Eſpagne, ſoit pour faire aigade, ſoit pour prendre des rafraîchiſſemens, ou pour radouber ſes vaiſſeaux. Cette iſle ſe trouvoit ſur ſa route, & à portée d'en tirer les ſecours, dont il avoit beſoin pour fournir la carriere d'une ſi longue navigation. Ce qui donne à ma conjecture tout l'air de vérité, dont elle eſt ſuſceptible, c'eſt qu'il y a à Malthe une Inſcription Punique ou Phénicienne & Grecque gravée ſur deux marbres parfaitement ſemblables. La baſe eſt un ſolide plus long que haut, ſur le milieu duquel

en

en Eſpagne ; d'où, dans la ſuite, ils ſe rendirent en-deçà des Alpes.

Leur exemple fut ſuivi de pluſieurs autres colonies ſemblables de la terre de Canaan, qui ſe diſperſerent dans l'Afrique, dans l'Aſie mineure, en Eſpagne, dans la Grece, & dans toutes les iſles de la Méditerranée. La plus célebre eſt celle qui fonda la ville de Tingis, capitale de cette province d'Afrique, connuë ſous le nom de Tingitane. Procope (*a*) aſſure qu'on y voyoit encore de ſon tems deux grandes colonnes de pierre blanches, ſur leſquelles étoit gravée cette inſcription : NOUS SOMMES CEUX QUI AVONS PRIS LA FUITE DEVANT LE VOLEUR JESUS FILS DE NAVÉ.

Qu'on reçoive, ou qu'on ne reçoive pas le récit de Procope, il n'en eſt pas moins conſtant que l'Afrique & l'Eſpagne ont ſervi d'aſyle à une partie des débris des Phéniciens & Cananéens, que Joſué avoit ordre d'exterminer. L'Hiſtoire ſacrée & prophane eſt remplie de preuves de cette vérité : *Quand nous demandons*, diſoit S. Auguſtin *, *aux payſans de nos campagnes leur origine, ils répondent en langue Punique qu'ils ſont Cananéens.* Le nom Phénicien *Gadir*, donné par les Tyriens à une petite iſle qui étoit à l'extrémité de la Bétique, & dans laquelle une colonie de la même nation fut portée de la mer Rouge par un coup de vent plus de deux ſiécles après, fait foi à l'égard de l'Eſpagne, qu'elle a reçu dans ſon ſein différentes peuplades de Phéniciens. Velléius Paterculus, Pline, Solin & quelques anciens, ſont les garans d'après leſquels je parle. Ils ajoûtent que le nom *Gadir* que les Tyriens donnerent à la petite iſle où ils ſe cacherent, ſignifie (*b*) *haie, paliſſade, rempart.* Ce qui me fait ſoupçonner qu'ils vouloient marquer par-là, qu'ils s'y croyoient à couvert de la colere de Joſué & des Iſraélites, auſſi-bien que des inſultes des originaires du pays.

* *Auguſt. expoſit. inchoata ad Rom.*

Juſqu'ici, à l'exemple des Grecs & des Latins, j'ai donné le nom d'Hercule au grand homme qui conduiſit en Europe la colonie Phénicienne, laquelle pénétra dans les Gaules, & s'arrêta ſur les côtes maritimes de l'Aquitaine. Son vrai nom étoit *Melcar* (*c*), au rapport de Philon de Biblos *. Il ſignifie roi dans la langue originale. On trouve ce nom entier dans ceux d'Amilcar & de Bomilcar, qu'ont porté pluſieurs capitaines célebres de Carthage. Cependant les Egyptiens & les Africains conver-

* *Apud Euſeb. Præp. Evang. lib. 1. c. 10. p. 38.*

eſt poſé une eſpece de cône, qui reſſemble aſſez à une perle taillée en poire, au-deſſous de laquelle on lit les deux Inſcriptions. On croiroit d'abord que l'Inſcription Grecque n'eſt qu'une traduction de la Phénicienne : mais quand on conſidere que cette derniere eſt trop longue pour être renfermée dans la Grecque, beaucoup plus courte, on eſt forcé de reconnoître, que ce ſont deux Inſcriptions qui ont un ſens différent. Voici les paroles de l'Inſcription Grecque :

ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ ΚΑΙ ΣΑΡΑΠΙΟΝ ΟΙ
ΣΑΡΑΠΙΟΝΟΣ ΤΥΡΙΟΙ
ΗΡΑΚΛΕΙ ΑΡΧΗΓΕΤΕΙ.

C'eſt-à-dire, *Denis & Sérapion, Tyriens, fils de Sérapion, ont conſacré ce monument à Hercule conducteur.* C'eſt peut-être pour cela, que les Anciens mettoient Hercule au nombre des Dieux protecteurs de l'hoſpitalité.

(*a*) Cet Auteur, qui étoit Sénateur & Préfect de Conſtantinople, eſt né, a fleuri, & eſt mort dans le ſixiéme ſiécle de l'Egliſe.

(*b*) *Noſtri Tarteſſon appellant, Pœni Gadir, ita Punica lingua ſepem ſignificante.* Plin. lib. IV. ſub finem.

(*c*) Le Grec porte *Melicarthos.* Scaliger liſoit *Melcartos*, & dans la Chronique d'Euſebe *Melcantharos*, tous noms corrompus par les copiſtes. Au reſte, les Grecs ont fait un dieu marin de l'Hercule Tyrien, & par-là ont certifié à la poſtérité, que ce héros avoit fait de grands voyages ſur mer.

tirent le nom de *Melcar* en celui de *Maceris* (*a*), qui avoit la même ſignification. C'eſt ſur ce dernier nom que les Gaulois ont formé celui de *Macuſan* qu'ils lui ont toûjours donné ; ſans doute parce que notre héros ne portoit que celui de *Maceris* quand il eſt arrivé ſur nos côtes, comme ayant paſſé immédiatement auparavant par la Lybie & l'Afrique.

Je ne crois pas impoſer au public, en aſſûrant que nous avons un ancien monument, qui repréſente la figure & l'arrivée de ce grand homme dans notre continent. Je l'ai déja donné dans le ſecond volume de la Religion des Gaulois : mais je n'en connoiſſois pas alors tout le prix. Il fut trouvé ſur le bord de la mer à Weſtcapello, bourg de Zélande dans l'iſle de Valkeren. C'eſt un vieillard vénérable, & tout-à-fait ſingulier du côté des ſymboles qui l'accompagnent. La draperie ne lui couvre que le derriere du corps, & forme ſur ſa tête une eſpece de voile qui deſcend juſqu'à terre ; & qui, ramené de l'épaule gauche ſur le bras, le couvre, & y fait quantité de plis. Ce vieillard tient ſur ſa main droite un Dauphin, & dans ſa gauche un grand bâton fourchu. A côté droit, eſt un tel quarré, aſſez bien travaillé, d'où s'élevent des flammes. A gauche, eſt gravé un poiſſon inconnu, qui tient quelque choſe de la ſquille. Avec ce monument, fut trouvée cette inſcription :

HERCULI
MACUSANO
M PRIMII VIS
TERTIUS
V. S. L. M.

Le ſens de l'inſcription eſt que *M. Primius* ou *Primillus*, comme on croit qu'il faut lire, *s'eſt acquitté volontiers du vœu qu'il a fait à Hercule Macuſan.* Il y a pluſieurs médailles de Poſthume qui ont pour légende HERCULE MACUSANO ; quelques antiquaires liſent MAGUSANO. Mais on obſerve que dans les antiques, le C & le G ſont mis indifféremment l'un pour l'autre, ſur-tout devant les voyelles, où la différence de la prononciation étoit preſque inſenſible. Je crois pourtant que ce mot doit être écrit plûtôt avec un C qu'avec un G ; parce qu'outre qu'il ſe trouve ainſi diſtinctement gravé ſur un marbre conſervé dans la biblioteque des RR. PP. Jéſuites de Bruxelles, que parce que ce mot eſt Celtique, & qu'il eſt dérivé de *Maccuvi*, qui ſignifie un *homme armé*. D'ailleurs, le Grec, qui étoit analogue à la langue de nos peres, ainſi que je l'ai dit pluſieurs fois, a deux mots qui peignent *Macuſan* d'après nature : le premier eſt Μάκορ, *Macor*, roi ; l'autre eſt *Maccus*, Μακκος, fourche : toutes raiſons qui éclairciſſent admirablement notre antique, & qui fixent l'écriture & l'ortographe du nom du héros, dont elle nous donne la connoiſſance.

(*a*) Ἡγεμὼν δὲ τοῖς Λίβυσιν ἦν Σάρδος ὁ Μακήριδος, Ἡρακλέους δὲ ἐπονομασθέντος ὑπὸ Αἰγυπτίων τι καὶ Λιβύων. *Pauſan. in Phocicis p. 638.*

Il paroît donc qu'on peut dire avec fondement, qu'Hercule Macuſan eſt le héros même, qui conduiſit de Phénicie dans les Gaules la colonie qui s'établit ſur les côtes de l'Aquitaine. Il n'eſt par ſurprenant que le conducteur d'une colonie d'Aſie aux extrémités de l'Europe, ait été honoré du nom éclatant d'Hercule. C'eſt un titre qui lui a été commun avec tous les grands hommes, qui étoient nés hors de la Grece, & qui conſtate le fait rapporté par Timagéne.

Les ſymboles qui relevent le monument de Weſt-capello, concourent à établir la vérité que je développe. Le Dauphin qu'Hercule Macuſan ſoûtient de la main droite, marque qu'il a rendu à la colonie qu'il conduiſit à travers tant de mers, le même ſervice que le Dauphin rend à l'homme quand il fait naufrage. Ce poiſſon eſt ami de ceux de notre eſpece. Auſſi-tôt qu'il apperçoit quelque vaiſſeau, il va au-devant, il le ſuit ou le précede avec une légereté, qui va de pair avec celle du vent; il ſaute, il s'éleve en l'air, il jouë, il s'empreſſe, il ſe démene avec des mouvemens, qui ſont l'effet d'une joie qu'il ne peut contenir; & s'il arrive que le vaiſſeau donne dans quelque écueil & ſe briſe, il prend ſur ſon dos (*a*) la premiere perſonne de l'équipage qui s'offre à lui, & la porte au rivage.

La haſte fourchuë (*b*), que nos ancêtres donnoient à Hercule Macuſan, eſt proprement le trident dont les anciens armoient Neptune; auſſi déſigne-t-elle l'empire de la mer. Au reſte, le trident, de ſa nature, étoit un ſimple dard. Toute la différence donc qui étoit entre la haſte fourchuë & le trident, c'eſt que l'un n'avoit que deux pointes, tandis que l'autre en avoit trois. Il ne faut pas être ſurpris, que les Gaulois ayent attribué au conducteur de leur colonie le ſymbole du dieu de la mer. Dans les tems reculés, les célebres navigateurs, & les corſaires mêmes, étoient honorés du nom de Neptune *, terme Egyptien, qui ſignifie homme de mer.

* *Academ. Inſcript. t. VII. p. 81. t. X. p. 474.*

L'autel flamboïant marque également deux choſes: d'abord les ſacrifices que Macuſan avoit offerts en action de graces de ſon arrivée dans

(*a*) Je ne parle que d'après Pline, & de ce que les Mythologues ont dit d'Amphion, ou d'Orphée, qui étant obligé de ſe jetter dans la mer, pour faire avorter les mauvais deſſeins de quelques nautonniers qui en vouloient à ſa vie, fut reçu par un dauphin qui le porta à terre. Le titre d'*Hercule Macuſan* donné à Poſthume ſur les médailles frappées dans les Gaules, prouve clairement que les Gaulois avoient les mêmes idées: car il n'eſt fondé que ſur le rapport qu'ils trouvoient entre ce prince & le conducteur de la colonie dont je parle. Or ce rapport étoit exact: puiſque Poſthume défendit & conſerva les Gaules, les remit dans leur premiere ſplendeur, & eut la gloire d'en être le Reſtaurateur. *Treb. Pollio.*

(*b*) Outre la ſignification primitive de ce ſymbole, je ne dois pas en oublier une autre qu'on lui a donné dans la ſuite, comme Feſtus nous l'apprend, eu diſant que les Romains l'appelloient *Rutrum*, & qu'il y avoit dans le capitole une ſtatuë qui tenoit un bâton ſemblable: *Rutrum tenentis juvenis eſt effigie in capitolio ephebi, more Græcorum arenam ruentis exercitationis cauſâ.* Selon donc Feſtus, le Scholiaſte de Théocrite, Plutarque, Athénée, Diogene de Laërce, & Arrien ſur Epictete, ce bâton étoit de l'invention des Grecs, qui le donnoient aux jeunes gens qui vouloient devenir de jour en jour plus robuſtes, ou qui ſe deſtinoient aux exercices des Athletes. Les jeunes gens donc entrant dans l'arene, ſe ſervoient de ce bâton, d'abord pour élever du ſable le plus haut qu'ils pouvoient, & pour en jetter les uns ſur les autres, & s'en couvrir réciproquement. Ceux qui tenoient bon, & obligeoient leurs camarades à ſe retirer, étoient victorieux. Sur ce pied, il eſt viſible que notre Hercule doit paſſer pour avoir été l'inventeur de cet exercice, qu'il l'a appris aux Phéniciens qu'il a conduits & établis dans les Gaules, & que nos ancêtres l'honoroient comme la divinité qui préſidoit à leurs gymnaſes.

les Gaules ; enſuite les vœux qu'il recevoit lui-même des Gaulois qui entreprenoient des voyages ſur mer. Auſſi eſt-ce pourquoi la figure d'Hercule Macuſan ſe trouve pluſieurs fois répétée ſur les reliefs de la déeſſe Néhalennia (*a*), autre divinité des Gaules, dont le culte avoit pour fin unique l'heureux ſuccès des navigations. Entre ces reliefs, il y en a un très-remarquable, ſur lequel notre héros eſt gravé avec un dauphin. Juſqu'ici on a pris ce dieu pour celui de la mer ; mais le monument qui eſt ſous nos yeux, prouve invinciblement que c'eſt Melcar, Maceris & Macuſan, & décide de l'explication que je donne à ce ſymbole. Enfin, ce qui acheve la reſſemblance du culte de Macuſan & de Néhalennia, c'eſt que ces deux divinités ne nous ſont connuës, que par la découverte qu'on en a faite dans la petite iſle de Walkeren, ſur le bord de la mer, & par conſéquent dans un lieu conſacré à la navigation.

Reſte à expliquer le poiſſon (*b*) qui eſt dans le champ de l'antique. Je ne doute pas qu'il n'y ait été repréſenté, pour faire honneur à l'induſtrie & à l'habileté d'Hercule Macuſan, ſur ce qu'il avoit trouvé le moyen de pourvoir à la nourriture de ceux qui compoſoient la colonie, depuis la Phénicie juſqu'à Gades par le ſecours de la pêche. Quelque ſimple que ſoit ce moyen, c'eſt une forte raiſon qui porte à croire, que ce n'eſt point par les terres, ni par le nord, que l'Europe a été peuplée. En effet, comment les hommes auroient-ils pû parvenir & arriver juſqu'aux extrémités de l'occident en auſſi peu de tems, s'ils s'étoient aſſujettis à paſſer par des terres incultes, couvertes d'eaux, remplies de fanges, de marais, de lacs, d'étangs, de bois, de forêts immenſes, de rochers, de montagnes, de glaces, de frimats, en un mot par des terres qui les arrêtoient à chaque pas, & les obligeoient à conſumer les reſerves qu'ils avoient pû faire pendant pluſieurs années. Il paroît plus vraiſemblable que les conducteurs des premieres colonies qui ont paſſé en Europe, gens ſages, prudens & précautionnés, ont choiſi la voie de la navigation pour ſe rendre dans notre hémiſphere ; certains que dans le cas que

(*a*) Cette divinité étoit particuliérement honorée dans l'iſle de Valkeren, de même que l'Hercule qui eſt l'objet de nos recherches. Son nom Celtique ſignifie *nouvelle. & vieille*. C'eſt ſous ce même nom que les Grecs honoroient le trentiéme ou dernier jour du mois lunaire ; parce que la lune qui fait ſon cours ſynodique en 29 jours 12 heures & 44 minutes, finiſſoit & commençoit ce jour-là, & ainſi ſe trouvoit ἕνη καὶ νέα, comme ils diſoient, c'eſt-à-dire, *vieille & nouvelle*. Cependant il n'y avoit proprement que le tems, où la lune étoit en conjonction avec le ſoleil, qui dût s'appeller ainſi, parce qu'étant obſcurcie, ſon obſcurciſſement n'appartenoit pas plûtôt à un quartier qu'à un autre ; & dès-là elle étoit tout-à-la-fois *vieille & nouvelle*. Les Latins appelloient cet eſpace de tems *interlunia*. C'eſt ce tems que les négocians & les navigateurs redoutoient beaucoup ; parce que les lumieres de la raiſon & l'expérience leur apprenoient, que quand la lune eſt en conjonction, la mer eſt féconde en tempêtes & en naufrages : *Interluniorum dies tempeſtatibus plenos, & navigantibus quam maximè metuendos non ſolum peritiæ ratio, ſed etiam vulgi uſus intelligit*. Veget. de re milit. lib. IV. c. 40. La crainte donc des tempêtes & des naufrages ſur mer, avoit donné lieu au culte qu'on rendoit à Nehalennia & à Hercule Macuſan.

(*b*) Ce poiſſon répond parfaitement à la note que je viens de faire ſur la haſte fourchuë. Comme donc la haſte fourchuë eſt un inſtrument propre aux athletes ; le poiſſon marque l'abſtinence & la ſobriété dont les athletes doivent faire profeſſion pour conſerver & augmenter leurs forces. Il peut ſignifier auſſi la pêche, à laquelle Hercule Macuſan eut recours pour faire ſubſiſter tout ſon monde pendant le cours d'une ſi longue navigation.

les vivres vinſſent à leur manquer, la mer étoit pour eux une reſſource, qui leur fourniroit au moins les choſes néceſſaires à la vie. Sur cette idée, je ne doute nullement que l'haſte fourchuë d'Hercule Macuſan, & le trident que les mythologues donnoient à Neptune, ne fuſſent dans leur origine une arme, dont les navigateurs ſe ſervoient à percer & à prendre du poiſſon, pour l'équipage des vaiſſeaux qu'ils montoient.

Voilà en deux mots l'origine des Aquitains, & l'apothéoſe du chef qui les conduiſit de Phénichie en Eſpagne, & d'Eſpagne dans les Gaules. Cela poſé, les Aquitains deſcendoient de Cam par Canaan ſon fils, pere & auteur des Phéniciens & des Cananéens. Cependant l'auteur de la chronique Paſchale, dit en termes exprès que les Aquitains étoient les deſcendans de Magog, frere de Gomer & ſecond fils de Japhet. Mais comme cet écrivain (*a*) ne fait foi qu'autant qu'il n'eſt point contredit, je ne ferai ſervir ſon témoignage, qu'à prouver que les Aquitains avoient une origine différente de celle des Gaulois. Vérité ſi généralement reçûë des anciens, qu'ils ne parloient de l'Aquitaine que comme d'une région, qui ne faiſoit point partie des Gaules (*b*). Je ne perdrai point le tems à raſſembler les paſſages des auteurs, d'où je tire ce trait important de notre hiſtoire. On peut les voir dans Haute-Serre *. Je me contenterai d'en rapporter un eſſentiel (*c*), qui a échappé aux recherches de cet érivain : il eſt de Strabon. Ce grand géographe, dans la deſcription qu'il fait des Gaules, marque en deux endroits, que les Aquitains ne reſſembloient en rien aux Gaulois, du côté des traits, de la taille, des mœurs & du langage, au lieu qu'ils avoient beaucoup d'air des Eſpagnols (*d*). D'où il ne faut pas inférer, comme a fait un académcien *, que *les Aquitains étoient originairement Eſpagnols* ; mais que la colonie Phénicienne, qui de Gades vint s'établir ſur les côtes du golphe Aquitanique, a dû s'y rendre plûtôt par les terres, que par la voie de la mer : autrement ceux qui la compoſoient n'auroient pû ni prendre, ni contracter cet air, ce teint, ces mœurs, ces manieres, enfin ce tout Eſpa-

* *Rerum Aquit. lib. IV. p. 231. & ſeq.*

* *Academ. Inſcript. t. VIII. p. 421.*

(*a*) La chronique d'Alexandrie eſt un répertoire où l'on trouve d'aſſez bonnes choſes : mais il faut avoir du goût pour les diſcerner, & laiſſer les autres. La raiſon eſt, que c'eſt l'ouvrage de deux ou trois Grecs qui ſe ſont ſuccédés les uns aux autres, & qui n'ont point fait difficulté, ſelon le génie de la nation, de mêler des fables ou de ſimples conjectures avec des vérités.

(*b*) Ainſi anciennement la différence des régions ſe prenoit non de l'éloignement, ou de la différence des climats, mais de la diverſe origine des peuples qui les habitoient, ſans que ni la proximité ni même la contiguité ſerviſſent à l'effacer ou à la faire diſparoître. C'eſt ce que S. Jerôme fait parfaitement bien entendre en parlant des Galates d'Aſie, qui, ſelon lui, parloient la même langue que les Tréviriens, c'eſt-à-dire les Belges ; & néanmoins il obſerve que ces peuples étoient originaires, non de l'Aquitaine, mais des Gaules. De même le panégyriſte Eumenius faiſant valoir l'obligation que les Romains avoient aux Eduens de les avoir introduits dans les Gaules, aſſûre que le ſervice des Eduens avoit valu aux Romains toute la Celtique & la Belgique, ſans faire aucune mention de l'Aquitanique : *Ita in unam pacem ſociatis omnibus Celtarum Belgarumque populis, eripuere barbaris quidquid junxere Romanis.* Eumen. grat. act. c. 3. Ce qui fait voir que ces régions, bien que contiguës, n'étoient pas les mêmes.

(*c*) En voici un ſecond qui ne l'eſt pas moins : ce ſont ces paroles qui ſe liſent dans la Table de Peutinger au mot *Lugduno*, ou Lyon ; *uſque hic legas*. Elles ſignifient que dans la Celtique & dans la Belgique juſqu'à Lyon, on meſuroit le chemin par lieuës ; au lieu que dans la Narbonnoiſe & l'Aquitanique on le meſuroit par milles comme les Romains : différence notable, qui ne peut venir que d'une origine différente.

(*d*) Τοὺς μὲν Ακυϊτανοὺς τελέως ἐξηλλαγμένους, οὐ τῇ γλώτῃ μόνον, ἀλλὰ καὶ τοῖς σώμασιν, ἐμφερεῖς Ἴβηρσι μᾶλλον, ἢ Γαλάταις. *Strab. lib. IV. p. 176. C. & 189. D.*

gnol, que les Aquitains conſervoient encore du tems de Strabon.

Je ne m'étudierai point à accorder le témoignage de Timagéne avec les traditions des rois de Numidie rapportées par Salluſte. Le premier dit que l'ancien Hercule a été en perſonne dans les Gaules, & à placé ſur les terres qui bordoient l'Océan la colonie de Phéniciens, dont il avoit la conduite. D'autre part, on lit dans Salluſte qu'Hercule a fini ſes jours en Eſpagne. Au fond, il n'y a là rien qui implique contradiction, & l'un ne détruit pas l'autre : car l'ancien Hercule peut fort bien être venu dans les Gaules, & de-là être retourné en Eſpagne, & enſuite y mourir. Bien plus, l'hiſtoire de Numidie ſuppoſe évidemment qu'Hercule n'a pas été en droiture en Eſpagne ; mais qu'il a relâché auparavant en Afrique, & y a jetté des Phéniciens en grand nombre, & que de-là il a paſſé en Eſpagne. Qui l'a empêché après de pouſſer juſques dans les Gaules, d'y laiſſer le reſte de ſon monde, de revenir enſuite ſur ſes pas, & de terminer ſa carriere dans l'Ibérie ? Il ſeroit difficile d'oppoſer quoi que ce ſoit, qui renverſe une hypothéſe fondée ſur les écrits d'un roi d'Afrique, qui étoit voiſin des tems ſur leſquels il écrivoit, qui écrivoit dans les lieux mêmes que l'ancien Hercule avoit peuplés, qui ne rapportoit que ce qui étoit univerſellement reçu en Afrique, & qui, par ſurcroît, n'a rien marqué qui ne quadrât fort bien avec l'Ecriture.

Cependant ſi l'on s'obſtine, contre le témoignage exprès de Timagéne, à ſoûtenir que l'ancien Hercule n'a jamais mis le pied dans les Gaules ; il faudra néceſſairement convenir qu'un de ces Phéniciens, qui à la mort de ce héros ſe mit ſur les rangs pour lui ſuccéder en Eſpagne, a franchi les Pyrénées à la tête de ceux qui voulurent l'avoir pour chef ; & qu'il a établi le long du rivage de la mer Aquitanique ces habitans de Dora, qui, dans la ſuite des tems, ont fait tant d'honneur aux Gaules ſous le nom d'Aquitains. Il ne paroîtra nullement ſurprenant à ceux qui ſont au fait de l'hiſtoire & de la fable, que ce conducteur ait hérité du nom d'Hercule ; puiſqu'outre qu'il a mis la derniere main à l'entrepriſe du véritable, la commiſſion qu'il a exécutée avoit pour fin le bien public. Or ce ſont les ſervices rendus au public, qui ont enfanté tous les différens Hercules, dont l'hiſtoire & la fable ſont ſurchargées.

(*a*) Cet hiſtorien étoit d'Alexandrie, & dès là Africain ; par conſequent bien inſtruit des traditions des rois de Numidie. Il faut donc regarder ſon témoignage comme une circonſtance qui donne du poids aux traditions, qui ne nous ſont venuës que par le canal de cet écrivain.

SOMMAIRE

DU PREMIER LIVRE DE L'HISTOIRE DES GAULES, ET DES GAULOIS.

ANcienne étenduë & limites des Gaules. Diviſion des Gaules. Etenduë de chaque diviſion. Premier peuple qui a habité les Gaules. Formé du gouvernement qu'il y établit. Premier peuple des Gaules ſubdiviſé en un grand nombre d'autres. Chacun de ces peuples formoit ſa cité ou ſon canton. Chaque cité ou canton n'avoit d'autre nom que celui du peuple qui le formoit & l'habitoit. Deſcription des Gaules des premiers tems. Génie & occupations des premiers Gaulois. Sciences dont ils faiſoient profeſſion. Aborigénes eſt le premier nom que les Gaulois ont porté. Les Gaulois quittent le nom d'Aborigénes pour prendre celui d'un de leurs Rois, qui étoit les délices de la nation. Un ſeul peuple des Gaules conſerve le nom d'Aborigénes, & le tranſporte en Italie en s'y plaçant. Phéniciens qui viennent s'établir dans les Gaules. Ils occupent l'Aquitaine, & font regarder cette partie des Gaules comme n'en étant point. Une colonie des Bebryces ſe rend dans les Gaules, & y figure aſſez peu de tems. Route que les Gaulois ont tenuë pour venir d'Aſie dans les Gaules. Les Gaulois peuplent la Grande-Bretagne. Le nom de Bretagne eſt dérivé de celui d'un peuple Gaulois qui y arriva le premier. Tiſſu de fables ſur l'arrivée & les expéditions d'Hercule des Grecs dans les Gaules. Cet Hercule n'a point paſſé en Occident. Véritable Hercule des Gaules. Son nom. Son portrait tracé par Lucien. Cet Hercule conduit pluſieurs bandes Gauloiſes en Eſpagne. Régions où il les place. Mœurs, coûtumes, manieres & vertus des Celtibéres. Autres peuples Gaulois introduits en Italie par l'Hercule des Gaules. Noms de ces peuples. Ces peuples ſont les premiers qu'on connoiſſe avoir été en Italie. Contrées dont ils furent mis en poſſeſſion. Raiſons qui font croire que l'Hercule des Gaules pénétra dans la Germanie & y mit des Gaulois. Les Sicules ont les premiers occupé le territoire, où la ville de Rome fut bâtie dans la ſuite. Ils ſont attaqués par les Aborigénes, qui les chaſſent avec le ſecours des Pélaſges qu'ils reçoivent au milieu d'eux. Étenduë des Etats poſſédés par les Aborigénes. Nom du premier Roi connu de ce peuple. Sterces fut le nom du ſe-

cond de leurs Rois. Ce Prince reçut Janus dans ſon Royaume, lui permit de bâtir une ville ſur le mont Janicule, & le choiſit pour ſon ſucceſſeur. Les Romains ont fait paſſer Sterces pour Saturne. Sur quel fondement. Picus, vraiſemblablement, fils de Sterces, ſuccéde à Janus. Les Sicules perſécutés par les Œnotriens, quittent l'Italie, paſſent en Sicile, s'emparent de cette iſle, & lui donnent leur nom. Les Tyrrhéniens, originaires de Lydie, arrivent en Italie, & y forment un puiſſant Empire aux dépens des provinces, que les Gaulois y occupoient de tems immémorial. Forme du gouvernement qu'ils y établiſſent. Les Pélaſges ſont mis en fuite, ou ſubjugués, ou faits eſclaves. Faunus monte ſur le trône des Aborigénes après la mort de Picus ſon pere. Evandre, à la tête de quelques Arcadiens, vient le trouver, & en obtient la permiſſion de s'établir ſur le mont Palatin. Les Mythologiſtes font venir Hercule des Grecs en Italie ſous le regne d'Evandre, & lui prêtent une infinité d'aventures inſoûtenables, à quoi il n'a jamais eu aucune part. Evandre eut Faunus ſon fils pour ſucceſſeur. De même Latinus ſuccéda à Faunus ſon pere. Sur la fin du regne de Latinus, Enée aborda en Italie. Il épouſa Lavinie, fille unique de ce Prince, & monta ſur le trône après la mort de ſon beau-pere. Il fit des Aborigénes, & des Troyens qui l'avoient ſuivi, un ſeul & même peuple, qui prit alors le nom de Latins, & qu'il quitta ſous Romulus pour prendre celui de Romains. Guerre ſanglante qu'Enée ſoûtint contre les Rutules. Ce Prince y périt. Sa poſtérité régna ſur les Latins. Quelques traits de l'Hiſtoire ancienne des Aborigénes, dont on ne ſçauroit aſſigner l'époque. Liſte des premiers peuples connus d'Italie, tous originaires des Gaules. Les Argonautes, au retour de la conquête de la Toiſon d'or, paſſent dans les Gaules. Les Dioſcures y reçoivent des honneurs, qui donnent naiſſance au culte que les Celtes ont toûjours depuis rendu à ces héros. Les Rhodiens viennent établir un comptoir, & fonder une ville à l'embouchure du Rhône, pour faire tout le commerce d'occident. Les Dames des Gaules, par leur prudence, mettent fin à une guerre civile qui ſe renouvelloit tous les jours. En reconnoiſſance, on érige en leur faveur un tribunal ſouverain, par lequel elles ſont aſſociées au gouvernement.

HISTOIRE

HISTOIRE DES GAULES, ET DES CONQUÊTES DES GAULOIS, DEPUIS LEUR ORIGINE, JUSQU'A LA FONDATION DE LA MONARCHIE FRANÇOISE.

LIVRE PREMIER.

LES GAULES, dont j'entreprens d'écrire l'Hiſtoire, avoient pour bornes les Pyrénées & la Méditerranée au midi, l'Océan Britannique & Germanique avec le Rhin au ſeptentrion, les Alpes à l'orient, & au couchant l'Océan occidental.

Ce vaſte pays (*a*) fut de tems immémorial diviſé en Gaule Celtique, en Gaule Belgique, & en Gaule Aquitanique. Quoique la Gaule Celtique ne comprît, depuis l'entrée des Romains dans les Gaules, que le pays qui eſt depuis le Rhin juſqu'à

(*a*) La diviſion des Gaules dont je parle, a commencé quand les deux peuples, que j'indiquerai bien-tôt, arriverent ſucceſſivement pour s'y fixer.

l'Océan entre les monts de Vauge & la Marne d'un côté, & le Rhône, les Cévennes & la Garonne de l'autre ; elle renfermoit encore originairement ce que les Romains ont d'abord appellé la Gaule *Braccata*, ou la Province, & enſuite la Narbonnoiſe. L'Aquitaine, ou la Gaule Aquitanique, s'étendoit depuis les Pyrénées juſqu'à la Garronne ; & la Belgique depuis la Seine juſqu'au Rhin.

Ces trois parties des Gaules (*b*) n'ont été originairement habitées que par un ſeul & même peuple : mais ce peuple, quelques ſiécles après ſon arrivée, fut ſuivi d'un autre, qui, entant que plus foible & comme dernier venu, ſe réünit au premier, & ne forma avec lui qu'une même nation ; laquelle (*c*) s'étant multipliée à l'infini, ſe partagea en trois ; & chacune des trois en renferma pluſieurs autres, qui, quoiqu'indépendantes & régies chacune ſéparément par des Rois ou Magiſtrats ſouverains, que les membres éliſoient & ſe donnoient eux-mêmes, ne laiſſoient pas de former comme une nation particuliere, gouver-

(*b*) Les Romains comprirent ces trois Gaules dans le nom général de Gaule *cheveluë*, parce que les originaires du pays y portoient & nourriſſoient leurs cheveux; à la différence des Gaulois qui paſſerent les Alpes, & s'établirent en Italie. Ces derniers couperent les leurs, & prirent la toge, au lieu des braies qu'ils avoient portées juſques-là, & dont l'uſage s'eſt perpétué dans les Gaules juſqu'à nous; car les montagnards des Pyrénées, des Cévennes, &c. les bas Bretons, & le petit peuple des extrémités de la France, les conſervent encore. Cependant les Romains ne donnerent le nom de *Braccata*, ou de Porte-braies, qu'à ce démembrement de la Celtique, qu'ils conquirent & réduiſirent en province vers l'an 632 de Rome. Quant au reſte des Gaules ils l'appellerent ou la Gaule chevelue, ainſi que je l'ai obſervé, ou la Gaule ultérieure, ou la Gaule derniere, ou enfin la Gaule Tranſalpine, pour la diſtinguer de cette partie de l'Italie que les Gaulois occupoient, & qu'ils nommerent la Gaule Ciſalpine, ou Citérieure, ou *Togata* ou *Circumpadana*, ou l'Italie Gauloiſe, *Italia Gallica*. On trouve encore dans Céſar la Celtique des Gaules honorée ſeule du nom de Gaule ; & dans Plutarque, qu'un canton de l'Illyrie, où pluſieurs corps de Gaulois s'étoient fixés, portoit le nom de Gaule *inférieure*. Ainſi la Gaule inférieure n'étoit pas la Gaule Tranſalpine, comme Dom Martin Bouquet le dit. Outre ces Gaules, il y avoit la Gaule Orientale, plus connue ſous le nom de Gallo-grece & de Galacie, que l'Empereur Conſtantin Porphirogénete & Suidas appellent la *terre des Bucellariens*, Βουκελλαρίων χώραν.

(*c*) On comptoit dans les Gaules du tems de Joſeph, *Bel. Jud. l. II. c. 28*, juſqu'à trois cens cinq peuples. Appien, *Bel. Civil. l. II. p. 523*, porte le nombre des peuples Gaulois à quatre cens. Je ſuis perſuadé qu'il y en avoit davantage, & qu'il n'a jamais été bien connu, ou du moins qu'il n'a point paſſé juſqu'à nous. Diodore de Sicile, *liv. V. p. 303*, dit qu'entre ces peuples, ceux qui paſſoient pour être les plus puiſſans, mettoient deux cens mille hommes ſur pied, & les moins forts ſoixante mille. Ces peuples n'étoient ſouvent que des branches les uns des autres, & des familles qui, s'étant ſéparées de leur tige, avoient formé un Etat à part. Auſſi leurs terres étoient-elles contiguës, ou même enclavées les unes dans les autres. Quelquefois le chef-lieu d'un peuple n'étoit qu'à une aſſez petite diſtance du chef-lieu d'un autre.

née par un Chef général, à l'élection duquel chaque peuple ne manquoit pas de concourir.

Ce Chef, qui n'avoit d'autorité, au moins ſur les peuples particuliers & qui ne lui étoient pas immédiatement ſoûmis, qu'autant qu'il s'agiſſoit du bien commun, commandoit les armées, aſſembloit le conſeil de la nation, propoſoit les affaires, prenoit les avis, faiſoit que tous les peuples agiſſoient de concert, qu'ils s'entr'aidoient, ſe ſecouroient, ſe défendoient, qu'ils épouſoient les intérêts les uns des autres, qu'ils étoient inſéparables dans la guerre & dans la paix; en un mot, qu'ils obſervoient les loix d'une parfaite alliance & confédération, dont les Chefs étoient l'ame & le lien.

Cet ordre étoit la ſuite d'un autre, qui ſubſiſte encore en Pologne & dans quelques cantons du Nord, où les Gaulois l'ont porté autrefois. Celui-ci conſiſtoit en ce que toute la nation étoit diſtribuée en trois claſſes. La premiere étoit celle des Druïdes; la ſeconde, celle des Chevaliers; le peuple compoſoit la derniere. Les Druïdes répondoient à ce que nous appellons le Clergé; les Chevaliers formoient le corps de la nobleſſe, & le peuple étoit le tiers-état d'aujourd'hui. Quoique le peuple fût libre, il ne faiſoit un corps à part, qu'autant qu'il ſupportoit ſeul toutes les charges de l'Etat. Ainſi, pour ſe ſoûtenir, il étoit obligé de ſuivre les mouvemens & les impreſſions des Druïdes ou des Chevaliers. Les Druïdes étoient les auteurs de cet établiſſement, de l'antiquité duquel on peut juger par celle des Druïdes, que les Anciens * mettent à côté des Mages de Perſe, des Chaldéens de Babylone & d'Aſſyrie, & des Gymnoſophiſtes & Brachmanes des Indes, & qu'ils propoſent pour les peres & le modele de la philoſophie des Grecs.

* *Laërt. Proœm. Orig. cont. Celſ. Clem. Strom. l. I. p. 305. A. Cyril. cont. Jul. l. IV.*

La diviſion des Gaules en Celtique, en Belgique & en Aquitanique, étoit la forme qu'on avoit ſuivie dans le partage des terres qui avoient été données à chaque peuple. Ainſi ce partage avoit établi dans chaque partie des Gaules autant de cantons ou cités, qu'il y avoit de peuples différens, avec cette circonſtance particuliere, que ces diverſes cités n'avoient d'autre nom que celui des peuples qui les formoient. Ces cités donc avoient leurs bornes: les porter au-delà, c'étoit envahir le bien d'autrui, & donner lieu à une guerre qui entraînoit toute la nation.

Dans ces premiers tems, les Gaules n'étoient rien moins

que ce qu'elles ſont aujourd'hui. Les bois, les forêts & les marais, dont elles étoient couvertes, y faiſoient régner un froid qui a paſſé en proverbe chez les Romains*. Auſſi pendant l'hyver, les fleuves les plus rapides & les plus grands ne manquoient point d'être pris régulierement tous les ans*, & de ſervir de paſſage aux armées entieres. Les campagnes qui ſont à préſent ſi vaſtes, ſi riantes & ſi fertiles, étoient alors extrémement bornées & coupées, & ne produiſoient que du froment. Les arbres fruitiers* y étoient rares. L'olivier (*d*) & la vigne n'y ont été connus que dans le ſiécle d'Auguſte. Pour toute habitation, les Gaulois n'avoient dans les champs, dans des iſles formées par des rivieres, & dans les bois, que des chaumieres éparſes*, à quelque diſtance les unes des autres. Leur occupation étoit la chaſſe, & ſurtout la guerre & l'éloquence**, dont ils faiſoient une étude particuliere : ce qui leur donnoit la ſupériorité ſur tous les peuples voiſins. Les ſciences ſublimes & relevées, comme l'Aſtronomie, la Divination, la Médecine, la connoiſſance des Simples, la Juriſprudence, la Morale, la Théologie, &c. étoient le partage des Druïdes, qui de tout tems les poſſédoient au ſouverain degré, & en faiſoient part non ſeulement à leurs concitoyens, mais encore aux Philoſophes* les plus célebres de la Grece, qui s'empreſſoient de venir puiſer chez eux les lumieres, qu'ils ne trouvoient pas dans les leçons des Chaldéens d'Aſſyrie, des Prêtres d'Egypte, & des Gymnoſophiſtes des Indes.

La Poëſie étoit encore une ſcience fort cultivée & en grande recommandation dans les Gaules. Les Bardes ou Chantres, car c'eſt le nom que les Celtes donnoient à ceux qui en faiſoient profeſſion ; les Bardes, dis-je, y avoient fait de ſi heureux progrès, qu'en chantant* ou récitant leurs poëſies, ils arrachoient au fort du combat les armes des mains des Gaulois. Trait uni-

* *Petron. ſatyr.*

* *Diod. Sic. l. v. p. 303.*

* *Plin. Hiſt. l. xv. c. 1. Diod. Sic. l. v p. 304.*

* *Vitruv. l. II. c. 1.*

** *Cato, Orig. l. 1. Mela, l. III. c. 2.*

* *Clem. Alex. Strom. l. 1. p 304. 305. Ammian. Marrcellin. l. xv. p. 50. 51.*

* *Diod. Sic. l. v. p. 308.*

(*d*) Poſſidonius, contemporain de Pompée, de Cicéron & de Céſar, aſſure que les Gaulois de ſon tems tiroient leur vin de Marſeille & d'Italie. *Apud Athen. l. 4. c. 13.* Diodore de Sicile dit auſſi, *l. v. p. 304*, que le froid exceſſif des Gaules faiſoit qu'il n'y avoit ni vignes ni oliviers. Pline le Naturaliſte, *l. XIV. c. 1 & 4*, marque en termes exprès, que du tems de Virgile, & quatre-vingts-onze ans avant qu'il écrivît ſon Hiſtoire, il n'y avoit aucune ſorte de vins dans les Gaules. Cet Auteur écrivoit l'an 830 de Rome. C'eſt donc, ce ſemble, ſans fondement, qu'un Auteur moderne dit ſur l'endroit de Diodore de Sicile que je viens de citer, que cet Hiſtorien parle, non des Gaules, *où il y a*, ſelon lui, *abondance de vin & d'huile*, mais de la Germanie, & des pays Scythiques, qu'on appelloit auſſi Celtiques. Du tems de Tarquin l'ancien, il n'y avoit point d'oliviers dans l'Afrique, ni en Eſpagne, ni en Italie. *Feneſtella in fragment. hiſtoric. apud Salluſtium, pag. 308.*

que, témoignage certain, que tandis que les Bardes étoient les premiers Poëtes de l'Univers, les Gaulois rendoient au langage des Dieux le reſpect qui lui étoit dû, & étoient ſuſceptibles des plus belles impreſſions, qui ſont honneur à l'humanité.

Les Gaulois avoient donc tous du goût & de l'eſprit : avec de telles diſpoſitions, on ne peut pas douter qu'ils n'ayent porté les arts au degré de perfection proportionné à la barbarie des premiers ſiécles, qui ont immédiatement ſuivi celui dans lequel ils ſont venus occuper le continent, qu'ils nous ont laiſſé en héritage. En effet, nous trouvons qu'ils étoient appellés à Rome * dès la naiſſance de la République, ou qu'ils s'y rendoient eux-mêmes, pour y ſuppléer à la diſette d'Artiſtes qui y régnoit. Je n'entre point dans un plus grand détail ſur cet article : on le trouvera tout fait dans celui des arts, des ſciences & des inventions propres des Gaulois. J'ajoûterai ſeulement qu'ils ont négligé ou ignoré l'art de forger de bonnes armes *. Leur négligence à cet égard n'a jamais été pardonnable : elle leur a fait perdre les avantages, qu'un courage au-deſſus de la nature leur donnoit toûjours ſur les Romains *.

* *Plin. l. XII. c. 1. §. 2.*

* *Tit. Liv. l. x. c. 28.*

Les Ecrivains dont je tire ces vérités, n'ont gueres approfondi l'origine des Gaulois. Ils ne ſe ſont pas donnés la peine d'examiner, s'ils étoient tous d'une même tige. Il eſt vrai que la tradition conſtante du pays étoit, qu'autrefois ils n'avoient tous enſemble fait qu'un ſeul & même peuple, qui, en remontant de ſiécle en ſiécle, reconnoiſſoit Dis (*e*) pour ſon auteur. Céſar, qui nous apprend une anecdote ſi ſinguliere, ajoûte (*f*)

(*e*) Les Allemans, qui ont mis tant de gros volumes au jour, pour prouver que les Germains étoient les peres des Gaulois, prétendent, par une ſuite néceſſaire, que le Dis des Gaules étoit le Tuiſton de la Germanie. Cela pourroit fort bien être, même dans le ſentiment où je ſuis, que la Germanie a été peuplée par les Gaulois. Il faut ſeulement obſerver, que les Germains honoroient Tuiſton comme un Dieu, qu'ils diſoient être né de la terre. En quoi ils s'éloignoient entierement des Gaulois, qui ne rendoient aucun culte à Dis, parce qu'ils ne reconnoiſſoient pas pour Dieu un homme ; que leurs ancêtres avoient vû mourir, & qu'ils avoient enterré. *Dis* ne ſeroit-il pas le Vieillard de Phrygie, célébré par le Poëte cité par Ovide, qui étoit venu établir les Gaulois dans le pays, qu'on a appellé de leur nom ? *Gallica qui Phrygium duxit in arva ſenem.* Ovid. de Pont. l. IV.

(*f*) En ſuppoſant, ce qui paroît d'ailleurs inconteſtable, que les trois fils que la Mythologie donne à Saturne, ſont originairement les trois fils de Noé, Pluton n'a paſſé pour être le Dieu des Enfers, que parce que le mot *Enfer*, qui dans le propre ne ſignifie qu'*inférieur*, a été pris dans la ſuite pour marquer un lieu ſoûterrain. Le vrai eſt donc, que Japhet & ſon fils Gomer n'ont été traveſtis en Pluton, que parce que leur poſtérité eſt venu peupler l'Occident, qui, à l'égard de l'Orient, eſt la partie *inférieure* du monde.

que Dis étoit Pluton. On ſent fort bien ici que le Dictateur Romain, ou a parlé de ſon chef, ou que s'il a conſulté les Druïdes, il a mal pris leur penſée. Car il eſt hors de doute que Gomer (*g*) étoit le pere des Gaulois, & que les Gaulois ont porté le nom de Gomariens.

Cependant ce n'eſt ni ſous le nom de Gomariens, ni ſous celui de Gaulois qu'ils ſont entrés dans les Gaules. Lors de leur arrivée dans ce continent, ils s'appelloient Aborigénes *. Voilà leur véritable & premier nom, auſſi-bien que celui de toute la nation. Mais ils le quitterent ** pour prendre celui de Celtes par attachement pour un de leurs Rois de ce nom, que ſes vertus rendoient le plus aimable de tous les Princes. Le nom d'Aborigénes fut dès-lors éteint en-deçà des Alpes, hors dans un ſeul canton, où une tribu le retint, peut-être parce qu'elle y tenoit le premier rang. Quoi qu'il en ſoit, elle ne le conſerva que pour le porter bien-tôt aux environs du Tibre, où elle alla ſe fixer, & où, après quelques ſiécles, elle forma le Royaume des Latins, qu'elle convertit enſuite en Empire Romain: Empire qui engloutit tous les Etats du monde. Ainſi l'on peut dire ſans altérer la vérité, ni donner rien au préjugé, que les Gaulois ſont les ſeuls fondateurs de la République Romaine, & de cette monſtrueuſe puiſſance qui a éclipſé toutes les autres.

** Ammian. Marcel. l. xv. p. 51.*

*** Voyez la premiere Diſſertation préliminaire, p. 12. 13. & ſuiv.*

Timagéne * veut encore que les Aborigénes, en prenant le nom de Celtes, ayent pris auſſi celui de Galates, en vûë d'honorer la mere de leur Roi qui portoit ce nom. Mais il eſt viſible que c'eſt un mot forgé de celui de *Galli*, par lequel les Romains, ſuivant leur mauvaiſe prononciation, rendoient celui de *Celtes*. J'explique ailleurs comment la prononciation vicieuſe de ce peuple a pû les conduire à ce terme. Je me contente de dire ici, que le nom de Celtes paſſa bien-tôt à la région que les Gaulois étoient venus habiter; & qu'ainſi, à la diſtinction de tous autres pays, elle fut nommée *Celtique*.

** Ammian. ubi ſupra.*

On peut s'appercevoir que je traite nos peres de Gaulois dès leur berceau, & que j'anticipe le tems où ce nom leur a été donné: mais je me conforme à l'uſage qui a prévalu; & par-là je vais au-devant d'un abus, dans lequel donnent la plûpart des

(*g*) Joſephe, Euſebe de Céſarée, la Chronique d'Alexandrie, Euſtathe d'Antioche, S. Jérôme, Iſidore de Séville, Joſeph fils de Gorion cité par Bochart, Zonare, &c. ſont exprès là-deſſus. *Voyez Religion des Gaulois, t. 1. p. 47.*

Lecteurs, qui, ne reconnoiſſant pas les Gaulois dans les Celtes, étendent ce dernier nom à des peuples qui n'étoient point originaires des Gaules, contre les principes fondamentaux que j'ai poſés dans mes Diſſertations préliminaires. Dans la premiere entr'autres, j'ai fait voir, autant qu'on peut porter la vûe juſqu'à des ſiécles ſi reculés, que les Aborigénes doivent être arrivés dans les Gaules au plus tard vers l'an deux mille du monde*: j'ajoûte ici, qu'ils y ont d'abord été moins connus par les noms des lieux où ils faiſoient leur ſéjour, que par celui du peuple (*h*) dont ils étoient membres.

* Pér. Jul. 2660. L'an du M. 2000. Avant J.C. 2054.

Mais les Aborigénes ou Celtes ne ſont pas les ſeuls fondateurs de tous les Etats qui étoient renfermés dans l'enceinte des Gaules: j'ai déja inſinué qu'un autre peuple étoit venu, ſinon dans les premiers tems, du moins en des tems qui n'en étoient pas fort éloignés, partager avec les Gomariens, Aborigénes, ou Celtes, les terres dont ils étoient en poſſeſſion, & qu'ils ne pouvoient pas cultiver en entier. Cet autre peuple étoient des Phéniciens, qui cherchoient un aſyle qui les mît à couvert de l'ordre que Joſué (*i*) avoit reçu d'exterminer les peuples, dont Dieu vouloit livrer les terres & les richeſſes aux Iſraëlites.

Ces Phéniciens étoient de la ville (*k*) & de la province de Dor ou Dora. Les Latins les appelloient *Dorienſes*. La ville de Dor entr'autres étoit preſque à une pareille diſtance de Tyr & de Céſarée de Paleſtine, & avoit un port ſur la Méditerranée, dans lequel la colonie s'étoit embarquée, & avoit fait voile en Occident. C'étoit ſous la conduite de * Macéris (*l*), que les

* *Pauſan. l. x. p. 638. Ammian. Marcel. l. xv. p. 50.*

(*h*) La raiſon eſt que les Gaulois étoient partagés en un grand nombre de peuples; que chaque peuple avoit ſon territoire, canton ou diſtrict; que chaque territoire, canton ou diſtrict avoit ſes bornes de tous côtés, & que tout territoire, ou canton ou diſtrict limité, n'avoit d'autre nom que celui du peuple qui l'habitoit & à qui il appartenoit Ainſi l'Iſle de France s'appelloit *Pariſii*, la Touraine *Turones*, le Poitou *Pictones*. Les Auteurs ſacrés & profanes ſont garans de tout ce que j'avance, parce que ce qui s'eſt paſſé dans les Gaules, s'eſt paſſé dans tout le monde connu: ce qui nous conduit à une autre vérité, c'eſt qu'auſſi-tôt qu'un canton ou peuple a commencé à avoir plus d'une ville, la capitale a pris le nom du peuple de tout le canton. Par conſéquent, *Lutece* a pris le nom de *Pariſii*; la ville de Tours, appellée d'abord *Cæſarodunum*, a pris le nom de *Turones*; *Limonum*, capitale du Poitou, a pris auſſi le nom de *Pictones*, &c.

(*i*) Les livres de l'Ecriture ſont remplis de cet ordre, principalement le Pentateuque, Joſué & les Juges.

(*k*) La ville de Dor étoit la derniere de la Phénicie, ſur la Méditerranée, à trois lieuës de Céſarée de Paleſtine, & à ſept de Ptolémaïde.

(*l*) Cet Hercule, ſelon Pauſanias, eſt le même qu'Hercule Egyptien, & Hercule Libyen ou d'Afrique, & dès-là auſſi le même qu'Hercule Tyrien ou Phénicien, dont le vrai nom étoit *Melicarthus*. Euſeb. Præp. Evang. l. 1. c. 10. p. 38. Il eut un fils nommé Sardus, qui conduiſit une colonie de Libyens dans l'iſle de Sardaigne,

Grecs ont honoré depuis du titre fabuleux d'Hercule ancien. Ce Prince conduiſit dans les Gaules ces malheureux reſtes d'une ville & d'une province, qui s'étoient ſouſtraits à l'anatheme, & les plaça ſur les côtes qui ſont arroſées par les eaux de l'Océan. Les Aquitains, du tems de Saint Jérôme, ſe trouvant dans la même poſition, & fondés ſur une tradition qu'ils étoient étrangers à l'égard des peuples dont ils étoient environnés, ſe donnoient pour être ceux-mêmes qu'Hercule ancien avoit mis en poſſeſſion des terres qu'ils occupoient; & comme ils ne connoiſſoient ni la ville, ni la province de Dor, & qu'ils trouvoient dans l'Aſie mineure des Doriens, qu'ils prenoient pour les *Dorienſes*, qui de l'Aſie avoient paſſé dans les Gaules, entraînés par la reſſemblance de nom, ils ſe vantoient d'être Grecs d'origine * & d'être ſortis de la Doride, ne s'appercevant pas que les originaires de la Doride s'appelloient *Dores*, & non pas *Dorienſes*, & qu'Hercule ancien ou Macéris avoit bien fait le trajet de Phénicie dans la Lybie, & de-là en Eſpagne & dans les Gaules, mais qu'il n'avoit jamais abordé, moins encore pénétré dans l'Aſie mineure.

* *Hieron. Comment. ad Galatas.*

Au reſte, on ne ſçauroit découvrir en quel tems les Phéniciens arriverent ſur les côtes maritimes de l'Aquitaine, & s'y établirent: on ſçait ſeulement qu'ils partirent de Phénicie l'an du monde (*m*) 2554, quinze cens avant Jeſus-Chriſt, ſelon l'ere vulgaire. Quoiqu'ils ayent formé de tout tems ce deuxiéme peuple des Gaules, que les Romains nous ont fait connoître ſous le nom d'Aquitains, on ne ſçauroit douter qu'ils n'ayent toûjours fait un même corps avec les Gomariens, qui ont pris ſucceſſivement le nom d'Aborigénes, de Celtes, ou Gaulois; puiſque les Boïens (*n*) qui étoient ſitués entre Bayon-

dont il changea le nom d'Ichnuſſe qu'elle portoit auparavant, en celui qui lui eſt reſté. Ce trait d'hiſtoire ſe trouve confirmé par quelques Médailles conſulaires, qui repréſentent la Sardaigne avec ces mots, *Sardus pater*. Macéris n'a été appellé *Hercule l'ancien*, que pour le diſtinguer d'Hercule de Thebes, qui n'eſt venu au monde que plus de deux cens ans après que Macéris eut paſſé en Europe.

(*m*) C'eſt-à-dire, l'année même que preſque tous les Rois Cananéens ayant formé une ligue contre les Iſraëlites, allerent au-devant d'eux, & entreprirent de leur diſputer l'entrée de leur pays. *Voyez le chapitre XI. du Livre de Joſué.*

(*n*) Les Boïens ſont les ſeuls peuples d'Aquitaine, dont il ſoit parlé avant l'arrivée de Céſar dans les Gaules. Ils ont beaucoup figuré en Italie & dans la Germanie. En particulier ils ont donné leur nom à la Boheme & à la Bavierre; enfin ils étoient fort nombreux. Ainſi Strabon devoit ne pas connoitre les Boïens, quand il dit des Aquitains en général, qu'ils étoient auſſi peu nombreux que peu connus. J'avouë qu'on peut répondre, que la ſortie des Boïens avoit épuiſé l'Aquitaine.

ne

Périod. Jul. 2660.
An du M. 2000.
Avant J.C. 2054.

& Bourdeaux, c'eſt-à-dire dans le centre de l'Aquitaine, ont fait gloire d'être de toutes les grandes expéditions des Gaulois en Italie, dans la Germanie, dans la Grece, dans l'Illyrie, dans la Macédoine, dans la Thrace, & dans l'Aſie mineure. Or dans toutes ces contrées éloignées, les Boïens, quoiqu'Aquitains, ont paſſé pour de vrais Celtes. Il n'en étoit pas de même dans les Gaules : les Aquitains, ſoûtenus d'une tradition qui n'avoit été jamais ni altérée ni affoiblie, ſe diſoient originaires d'un autre pays, & deſcendus d'un peuple différent de celui dont les Celtes ou Gaulois deſcendoient. Voilà auſſi pourquoi l'Aquitaine (*o*) a paſſé juſqu'à des tems aſſez bas pour une province, qui ne faiſoit point partie des Gaules, & que les Ecrivains qui avoient occaſion d'en parler, ſuppoſoient former elle ſeule un corps ſéparé. On n'oſeroit dire que la Garonne, qui ſépare l'Aquitaine de la Celtique, ait donné lieu à cette idée : le Rhône, la Seine, la Loire, l'Eſcaut, la Meuſe, la Sambre, & tant d'autres grands fleuves, qui ſervent de bornes aux différentes provinces des Gaules, auroient dû produire de ſemblables diſtinctions. Comme cela n'eſt point arrivé, il faut néceſſairement remonter à l'origine étrangere des Aquitains, pour trouver la cauſe de la diſtinction que les Ecrivains ont faite de tout tems de l'Aquitaine du reſte des Gaules.

La reſſemblance des Aquitains avec les Eſpagnols d'un côté, & le peu de rapport qu'ils avoient avec les Gaulois de l'autre, joint à la différence des mœurs des uns & des autres, marque encore d'une maniere bien forte cette diverſité d'origine. Je n'entrerai dans aucun détail ſur ce point : je dirai ſeulement, d'après Strabon *, qu'on ne leur trouvoit aucun air des Gaulois, & qu'au premier coup d'œil on les auroit pris pour de vrais Eſpagnols. Ce qui venoit ſans doute du ſéjour, qu'ils avoient fait en Eſpagne avant que de ſe rendre dans les Gaules. Sur ce pied, les Phéniciens qui ont fondé les Aquitains, ont débarqué d'abord à Gades, & ne ſe ſont approchés des Pyrénées que par terre, & par intervalles. Ainſi ils ont eu le tems néceſſaire pour prendre les mœurs, les manieres, l'air & le teint des peuples ſur les terres deſquels ils paſſoient. Enfin ils franchirent cette chaîne de montagnes, qui ſépare l'Ibérie des Gaules du côté de

* *Lib. IV. pag. 176 & 189.*

(*o*) Hauteſerre & Cellarius fondent cette vérité ſur des autorités, qui ne ſçauroient être ni plus fortes ni plus claires. *Altaſerra Rerum Aquit. l. IV. p. 231 & ſeq. Cellarius Geogr. t. 1. p. 114.*

Périod.Jul. 2660.
An du M. 2000.
Avant J.C. 2054.

Bayonne, occuperent toutes les côtes maritimes, & s'étendirent (*p*) inſenſiblement juſqu'à la Garonne.

Cette partie des Gaules qu'ils peuplerent, eſt beaucoup plus petite que les deux autres, priſes même en détail ; & c'eſt une nouvelle preuve, que les Aquitains ont toute une autre origine que les Gaulois & les Belges : car s'ils n'avoient fait originairement qu'un même peuple avec eux, il eſt viſible qu'ils auroient été lézés dans le partage, qui auroit été fait entre des peuples qui avoient également droit aux terres qu'on partageoit, & le partage n'auroit point ſubſiſté. Dès-là donc qu'il a paſſé & a été accepté, il eſt viſible que les Aquitains étoient des étrangers, qui n'ont eu dans les Gaules que les terres, que les Gaulois ont bien voulu leur abandonner.

Je n'ai autre choſe à dire ſur leur nom, ſinon qu'on croit que c'eſt un mot Latin, qui répond à peu près à celui d'Armoricains qu'ils portoient auparavant, & qui dans le Celtique ſignifie *maritimes*. Ainſi les Armoricains de cette partie des Gaules dont nous parlons, ont été appellés Aquitains, à cauſe de la quantité (*q*) de ſources d'eau dont ce pays abonde. Mais j'eſtime qu'on ſe trompe, & que le nom d'Aquitain eſt celui d'un peuple du pays, qui l'a donné à tous ceux qui compoſoient la nation. C'eſt le ſentiment de Pline *; & ſon ſentiment (*r*) doit ici prévaloir. Il ne faut pas me demander quel endroit de l'Aquitaine il occupoit. Strabon ** nous défend de le chercher, parce qu'il aſſûre que tous les peuples d'Aquitaine, ſans exception, étoient auſſi peu nombreux que peu connus. C'eſt pourquoi je mets fin à tout ce que je pourrois dire d'eux, & je ne les propoſerai, de même que les Bébryces dont je vais parler, que pour ſervir de preuve à la route, que je prétens que les Gaulois ont tenuë pour arriver en Occident.

* *Plin. Hiſt. l. IV. c. 19. §. 33.*

** *Lib. IV. p. 131.*

Les Bébryces * étoient un peuple originaire de Thrace, qui avoit quitté l'Europe pour aller s'établir dans cette partie de l'Aſie mineure **, qui eſt connuë de tout tems ſous le nom de Bithynie, & où il avoit formé un état appellé Bébrycie. S'il en faut croire les Auteurs des Argonautiques, la Bébrycie étoit

* *Voyez la troiſiéme Diſſertation préliminaire, p. 42. & ſuiv.*

** *Strab. l. VII. p. 295. C.*

(*p*) Auguſte, vers l'an 727 de Rome, ponr donner à l'Aquitaine une étenduë proportionnée à celle des deux autres parties des Gaules, porta ſes limites juſqu'à la Loire, & lui unit quatorze peuples qui étoient entre ce fleuve & la Garonne.

(*q*) Pluſieurs Modernes concentrent ces ſources aux eaux minérales de Dacqs ou Dax, qui étoient célebres, & qui ont donné à cette ville le nom même qu'elle porte.

(*r*) Voici les paroles de l'Auteur : *Aquitani, unde nomen provinciæ.*

Périod. Jul. 2660.
An du M. 2000.
Avant J. C. 2054.

gouvernée par le Roi Amycus (*s*) lors de l'expédition de Colchos *, puiſqu'ils y font paſſer les Argonautes, & décrivent toutes les circonſtances (*t*) du combat du ceſte, que Pollux y ſoûtint contre le Roi des Bébryces, qui ne ſouffroit pas qu'aucun étranger entrât dans ſon Royaume, ſans le forcer à ſe meſurer avec lui dans le pugilat. Cependant Strabon * inſinuë que les Bébryces ne s'étoient tranſplantés dans l'Aſie, qu'après le vuide qu'y avoit occaſionné la guerre de Troie : or cette guerre eſt certainement poſtérieure à la conquête de la Toiſon d'or. Quoi qu'il en ſoit, une colonie de Bébryces de Bithynie s'eſt certainement renduë dans les Gaules *, & y a occupé toute l'étenduë de pays qui eſt entre Narbonne & les Pyrénées. On ignore également & le tems de ſon départ d'Aſie, & celui de ſon arrivée dans notre continent: on ignore encore plus quelle figure elle y a fait. On ſçait ſeulement que le ſiége de l'Empire des Bébryces des Gaules étoit Narbonne ; & qu'en conſéquence, la partie de la Méditerranée qui eſt au voiſinage de cette ville, a porté le nom de mer Bébrycienne. Hors ce petit nombre de traits, on ne trouve aucune trace du ſéjour des Bébryces dans nos contrées. Ils y ont diſparu tout-à-coup. Sans doute que n'ayant pû ſe ſoûtenir & faire un corps à part, du moins long-tems, on ne les a ſoufferts qu'à condition qu'ils ſeroient confondus avec les originaires du pays ; qu'ils prendroient leurs mœurs, leurs loix, & leurs noms. En quoi ils ont eu le ſort des Bébryces d'Aſie, qui n'exiſtoient plus du tems * d'Eratoſthenes (*u*) ; peut-être avoient-ils tous paſſé dans les Gaules: ſi cela eſt, leur condition n'en a été que meilleure & plus noble.

Le ſeul événement que je ſçache avoir trait avec l'Hiſtoire des Bébryces, eſt une fable que Silius Italicus a forgée pour embellir ſon poëme. « Hercule (*x*), dit-il *, traverſant les Gau-

* *Onomacrit. Apollonius Rhod. Valere Flac. &c.*

* *Strab. l. XIII. p. 586. C.*

* *Dio, Excerpt. Valeſ. p. 773. Zonar. t. 2. pag. 70. Zetzez, ad Licophro. p. 91. & 103. Scymnus Chius, &c.*

* *Plin. l. VI. c. 30. §. 33.*

* *Lib. III. v. 420.*

(*s*) Il ſe diſoit fils de Neptune & de la Nymphe Mélie.

(*t*) Théocrite & Apollonius de Rhodes ſe ſont diſtingués dans la deſcription, qu'ils ont donnée ſéparément de ce célebre Pugilat. M. Burette a traduit élégamment l'une & l'autre deſcription dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, t. 3. p. 276.

(*u*) Cet Auteur eſt né la premiere année de la 126. olympiade, & la 276. avant Jeſus-Chriſt.

(*x*) Comme il eſt très-certain, que l'Hercule des Grecs n'a jamais mis le pied ni en Italie, ni dans les Gaules, ni en Eſpagne, & qu'il y a eu encore moins un Géryon dans l'iſle d'Erythie : je me contenterai d'obſerver en paſſant, que Silius Italicus renverſe l'ordre, que tiennent preſque tous les Auteurs dans le cours des expéditions, qu'ils font faire à Hercule dans l'occident de l'Europe. En effet, le gros des Ecrivains commencent par le mettre aux priſes dans le fond de l'Eſpagne avec Géryon,

Périod. Jul. 2660.
An du M. 2000.
Avant J.C. 2054.

» les pour aller en Eſpagne combattre Géryon, fut reçu chez » le Roi des Bébryces. Sa bonne mine inſpira de l'amour à Py- » réne fille de ce Prince; & il ne partit qu'après l'avoir renduë » enceinte. Pyréne cacha ſa foibleſſe à ſon pere le mieux qu'elle » pût: mais ſes couches la trahirent. Pour ſe mettre à couvert » de la colere de ſon pere, qui vouloit la punir, elle s'enfuit » dans les montagnes qui ſéparent les Gaules de l'Eſpagne; mais » elle y fut la proie des bêtes féroces: ce qui fit donner à ces » montagnes le nom de Pyrénées, formé ſur celui de la Prin- » ceſſe qui y avoit péri». Mais en voilà aſſez ſur un peuple dont l'hiſtoire eſt mêlée de tant de fables. C'eſt ſans doute la raiſon pourquoi deux Modernes, qui marchent à côté l'un de l'autre, ſe ſont inſcrits en faux contre l'arrivée des Bébryces dans les Gaules, ne faiſant pas attention que les circonſtances fabuleu- ſes, dont les Poëtes accompagnent ou fardent un fait, ne ſçau- roit en obſcurcir la vérité; & qu'ainſi on peut bien rejetter tout ce que Silius & ſes ſemblables ont avancé de la Cour des Bébryces des Gaules: mais c'eſt donner atteinte à la fidélité de l'hiſtoire, que de nier l'arrivée de ce peuple ſur nos côtes.

J'ai cru autrefois, que nos peres étoient venus par terre de l'Aſie ſucceſſivement & à diverſes repriſes, c'eſt-à-dire à me- ſure que les Scythes & autres peuples ſemblables du Nord, ſe multiplioient au point que les terres qu'ils étoient allé habiter, ne pouvoient ni contenir ni nourrir ſes habitans: la jeuneſſe en ſortoit par bandes qui s'approchoient de notre continent: de ma- niere que cette eſpece de printems ſacré, qui s'eſt donné d'a- bord le nom d'Aborigénes, & enſuite celui de Celtes(*y*), &

d'où ils le conduiſent dans les Gaules, pour le faire paſſer de-là en Italie; au lieu que Silius Italicus le fait trouver ſans mi- lieu dans les Gaules, comme en entrepos de ſon expédition.

(*y*) Je dis ailleurs comment les Ro- mains du nom *Kelt* ou *Kelet*, que nos peres ſe donnerent toûjours dans leur langue, avoient fait *Gallus* & Gaulois. Les Grecs ont tenu la même route pour arriver au mot *Galates*, dont ils ſe ſervoient pour dé- ſigner les Celtes: leur goſier a d'abord changé le K en G, & les deux e en a; enſuite il a donné une terminaiſon Grecque au mot qu'il avoit façonné à la Grecque, pour le rendre doux aux oreilles Grec- ques; ce qu'il a fait en conſervant les let- tres caractériſtiques.

Outre le nom d'Aborigénes, de Celtes, de Gaulois & de Galates, que nos peres ont porté, je trouve encore qu'on leur a donné ceux de Cimmériens & de Cimbres. Diodore de Sicile, liv. v. pag. 309, fait mention de l'un & de l'autre. « La valeur » & la férocité des Gaulois, dit-il, ſont » célebres par toute la terre. Ils ont ra- » vagé autrefois l'Aſie ſous le nom de » Cimmériens, qui, par ſucceſſion de tems, » a été converti en celui de Cimbres ». Diodore de Sicile ſe trompe à l'égard de l'un & de l'autre nom. Il eſt bien vrai que les Cimmériens étoient une branche de Go- mariens; mais elle étoit entierement diffé- rente de celle des Gaulois, puiſqu'au tems que ceux-ci s'embarquoient ſur l'Helleſ- pont pour venir en Europe, les Cimmé-

Périod. Jul. 2660.
An du M. 2000.
Avant J.C. 2054.

que les Romains ont appellé Gaulois, paſſa enfin le Rhin, & fixa ſon ſéjour dans les Gaules. Mais d'un côté, l'exemple des Aquitains & des Bébryces dont je viens d'indiquer la route, & de l'autre les profondes recherches de M. de S. Aubin, m'ont fait changer de ſentiment. Je ne ſuivrai pas cet Auteur dans ſes excurſions littéraires : je me contenterai de dire que ſes principes ſont lumineux, que les inductions qu'il en tire ſont juſtes, & que c'eſt tout ce qu'on peut dire de plus raiſonnable ſur un ſujet, qui n'avoit jamais été ni débrouillé, ni bien traité. « Nous » apprenons, dit-il *, de Joſeph & de S. Jérôme, que les deſ» cendans de Japhet occuperent l'Aſie, depuis les monts Tau» rus & Amanus juſqu'au Tanaïs, & toute l'Europe juſqu'au dé» troit de Gibraltar. Parmi les deſcendans de Japhet, nous trou» vons dans ces mêmes régions de l'Aſie, trois peuples dont les » noms ont un rapport très-marqué à Gomer fils aîné de Japhet. » La famille de Gomer, partant de la grande Phrygie (z), ſuit » la route qui lui eſt marquée par la Providence pour aller peu» pler l'Europe. Aſcénaz, ſon fils aîné & le chef de ſa famille, » s'établit dans la Phrygie mineure, dans la Bithynie, dans la

* *Antiquités de la Monarc. Françoiſe, p. 234.*

riens s'avancerent par les terres dans la haute Aſie, où ils firent dans la ſuite les ravages qu'on leur reproche. Il eſt vrai encore que les Cimbres étoient Gaulois, & qu'ils étoient ſortis des Gaules. *Ciceron, de Provinc. Conſul. 32. Salluſte, Bel. Jugurt. ſub fin. Oroſe, l. v. c. 16*, & un grand nombre d'autres Auteurs le diſent formellement : mais le mot *Cimbre* étoit le nom propre d'un peuple des Gaules, & non pas celui de la nation.

Je ſoupçonne plûtôt que les Grecs ont donné quelquefois le nom d'*Eliſyci* aux Gaulois ; car examinant le dénombrement des peuples étrangers, que les Carthaginois, à la perſuaſion de Xercès, prirent à leur ſervice pour engloutir la Sicile, j'obſerve qu'Hérodote appelle *Eliſyci* ceux que Diodore nomme Galates ou Gaulois. *Herod. l. VII. c. 165. Diod. Sic. l. XI. ſub init.*

S. Jérôme, dans ſon Commentaire ſur Oſée, *t. 3. col. 1261. edit. nov.* a un étrange ſentiment ſur l'origine du nom Latin *Galli*, que les Romains donnoient aux Gaulois. « Les Romains, dit-il, pour ſe van» ger de l'affront qu'ils avoient reçu de » cette nation quand elle prit Rome, af» fectoient de prendre des perſonnes de » leur ſang pour les faire Galles, c'eſt» à-dire eunuques, & les couvrir de con» fuſion ». Jamais idée ne fut plus mal fondée. Je ſuis perſuadé qu'avant le tranſport de la ſtatuë de Cybele à Rome, le nom de Galle n'y étoit point connu. Ce tranſport ne s'y eſt fait que ſur la fin du ſixiéme ſiecle de ſa fondation, & plus de 200. ans après que les Romains eurent converti le nom de Celtes en celui de Gaulois. Ainſi il faut paſſer à S. Jérôme, en faveur de ſon érudition, une mépriſe qu'on peut rejetter ſur ſes copiſtes. D'ailleurs, on doit dire qu'il l'a en quelque ſorte corrigée, puiſqu'il eſt entré depuis dans le ſentiment de Lactance & de pluſieurs autres Ecrivains, qui donnent au *Gallus* des Latins une étymologie Grecque, qui ſignifie du lait, prétendant que les Gaulois ont été ainſi appellés à cauſe de la blancheur de leur teint

(z) Nous apprenons d'un vers d'Ovide, que j'ai rapporté plus haut, qu'un Poëte de ſon tems avoit fait un ouvrage, dans lequel il faiſoit venir les Gaulois de Phrygie dans nos cantons, ſous la conduite d'un héros avancé en âge. *Ovid. de Ponto, l. IV. eleg. 16.*

Périod. Jul. 2660.
An du M. 2000.
Avant J.C. 2054.

» Troade, & remplit toute cette contrée des monumens de ſon » nom. Ses freres & leur poſtérité, ſous le nom de Comariens, » s'étendent de proche en proche vers la haute Aſie, établiſſent » des colonies dans la Bactriane, la Margiane, l'Hyrcanie, en- » tre le Pont-Euxin & la mer Caſpienne. Une partie des deſ- » cendans d'Aſcénaz, habitans de la Troade, s'embarquent ſur » l'Helleſpont, & par leurs navigations ſur la Méditerranée, » viennent peupler les côtes méridionales de la Gaule & l'Ita- » lie ». Entre pluſieurs fortes raiſons que cet excellent Critique a de croire, que les Gaulois ſe ſont ſervis de la navigation pour paſſer de l'Aſie en Europe, « c'eſt, dit-il *, que ſi l'on ſoû- » tenoit qu'ils n'euſſent tenu d'autre route pour y venir, que » celle de la haute Aſie & de l'iſthme qui ſépare le Pont-Eu- » xin de la mer Caſpienne, la premiere de ces peuplades n'eût » pas eu le tems d'atteindre, avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, » la liſiere la plus orientale de cette partie du monde ». A quoi l'on peut ajoûter ce que dit Tacite *, qu'autrefois les peuples qui abandonnoient leur pays pour en chercher un autre, s'y rendoient par mer, & non par terre.

* *Ibid. p.* 283.

* *Mor. German. c.* 2.

C'eſt une vérité dont on eſt obligé de convenir, du moins à l'égard de l'Angleterre, ou plûtôt de la Grande-Bretagne. Cette iſle, ainſi que tout le monde ſçait, eſt ſéparée par l'Océan du reſte de l'Univers ; & comme elle eſt la plus grande de toutes les iſles de l'Europe, elle paroît former comme un autre monde : on n'a donc pû s'y rendre que par mer.

Le ſentiment général (*a*) des Anciens & des Modernes, eſt qu'elle a été peuplée par les Gaulois. On n'a pû encore découvrir quand cela eſt arrivé : mais cette impoſſibilité ne fait naître aucun doute ſur un fait, qui eſt rendu certain par les noms de pluſieurs peuples, qui ſont les mêmes que ceux d'autres peuples Gaulois. En effet, on trouve * des *Pariſii* dans ceux de Holderneſſe & du Comté d'York ; des *Carnutes* dans les peu-

* *Antiquités Monarc. Franc. p.* 319. *&c.*

(*a*) Céſar, *l. 1. c. 12*, obſerve que le nombre de Gaulois, qui avoient paſſé en Angleterre, & en avoient occupé les côtes maritimes, étoit infini ; qu'ils y avoient porté la langue, les mœurs & la religion de leurs ancêtres ; que les maiſons qu'ils habitoient étoient conſtruites à la Gauloiſe ; enfin qu'ils y retenoient les noms des cités mêmes des Gaulois, d'où ils étoient ſortis. Tacite, *Vit. Agric. c. 11*, dit exactement la même choſe, & ajoûte que l'ardeur avec laquelle les originaires de la Grande-Bretagne bravoient le péril, & le découragement qu'ils faiſoient paroître dans l'adverſité, étoient des vertus & des vices, qui leur étoient communs avec les Gaulois. *Voyez Strabon, l. IV. pag. 200. Dion. l. XXXIX. p. 14. Bede, Hiſt. Angl. l. 1. c. 1. Camden*, &c.

ples de Warwic ; des *Attrebates* dans le Berckshire ; des *Belgii* dans ceux de Sommerſet, de Wigt & de Hantshire ; des *Vennicones*, colonie des *Veneti*, dans Weſtmorlan ; des *Bibroci*, dérivés de *Bibrax* ou *Bibracte*, dans le Comté de Windſor. Je paſſe les noms des anciennes villes de cette vaſte région : ils ſont tous noms de villes des Gaules, ou composés de ſyllabes de la Langue Celtique, comme *Cæſaromagus*, *Noviomagus*, *Uxella*, *Durobrivis*, *Durovernum*, *Durolitum*, *Margidunum*, *Condate*, *Calcaria*, *&c.* Je ne fais pas même difficulté de croire que le nom de *Britannia*, que l'iſle a porté de tout tems, ne lui ait été communiqué par un peuple des Gaules appellé *Britanni* *, qui y a ſans doute paſſé le premier, & en a pris poſſeſſion. Ce peuple occupoit un terrein au voiſinage de la mer, qui ſervoit de paſſage des côtes des Gaules dans celles d'Angleterre, & comprenoit Eſtaples, Montreuil & Heſdin.

* *Plin. l. IV. c. 17. §. 31.*

Je ſçai que Cluvier * lit *Brianni*, au lieu de *Britanni* dans Pline, qui eſt le ſeul d'entre les Anciens qui place dans les Gaules un peuple de ce nom. Mais Cluvier ne fonde ſa leçon ni ſur aucun manuſcrit, ni ſur aucun imprimé. D'ailleurs, quand on l'admettroit, qui a dit à ce Géographe que *Brianni*, en paſſant la mer, n'a pas ſouffert quelque légere altération (*b*), & n'a pas reçu une lettre que ce mot n'avoit point dans le continent ? Par-là, on met fin aux infatigables recherches des Grammairiens ſur la force du mot *Britannus* ; & l'on ſçait que c'eſt le nom d'un peuple des Gaules, qui a le premier abordé dans cette iſle célebre de l'Océan, & a frayé le chemin à tous les autres qui ſont venus après lui, leſquels avançant ſucceſſivement de proche en proche, ont enfin peuplé cet aſſemblage d'iſles (*c*) qui

* *Germ. Ant. l. II. c. 27.*

(*b*) On ne peut gueres douter que cela ne ſoit arrivé ; puiſque nous verrons bientôt dans les Gaules des Princes du nom de *Bretannus* ou *Pretannus*, & non de *Breannus*, ni *Preannus*.

(*c*) Elles ſont en très-grand nombre ; les principales ſont l'Irlande, les Orcades, les Ebudes, les Caſſitérides, &c. D'où je crois avec aſſez de fondement, que ces Gaulois inſulaires ont paſſé inſenſiblement dans la Scandinavie, & dans cette célébre Thulé, ſur la poſition de laquelle les Anciens & les Modernes ſont partagés. Si l'on admet ma conjecture, ces flots de barbares, qui à diverſes repriſes ont ébranlé & enfin renverſé l'Empire Romain, & ont inondé la Pannonie, la Germanie, l'Italie, les Gaules, l'Eſpagne & l'Afrique, étoient de vrais Gaulois dépayſés.

Il ne faut pas être ſurpris, que je place les iſles Caſſitérides ſur les côtes d'Angleterre : car quoique les Anciens ſemblent les placer le long & au voiſinage d'Eſpagne, il eſt certain qu'il n'y avoit dans ces quartiers aucune iſle d'où l'on tirât l'étain, qui rendoit célebres les iſles dont il s'agit, & qui leur avoit fait donner le nom qu'elles portoient. La raiſon que les Anciens avoient de croire ces iſles dans le voiſinage d'Eſpagne, c'eſt que les Phéniciens & les Carthaginois, qui faiſoient ſeuls le commerce de la Bétique, faiſoient auſſi en-

Périod.Jul. 2660.
An du M. 2000.
Avant J.C. 2054.

ſont au nord & au couchant de celle qu'ils étoient allé habiter. Ces iſles portent le nom de Britanniques, parce qu'elles ne font qu'un tout avec la Bretagne des Anciens, qui comprenoit l'Angleterre & l'Ecoſſe : elles s'étendent fort loin. Les Anciens y comprenoient l'iſle de Thule, ſans qu'ils connuſſent autre choſe que ſon nom.

Au reſte, les Grecs, qui n'ont connu la Bretagne des Anciens que poſtérieurement aux Romains, l'ont appellée Albion, & nous ont laiſſé ignorer l'origine de cette dénomination.

J'interromps tout-à-coup le fil de nos antiquités, pour puiſer dans le déſordre avec lequel les Grecs & les Romains les ont expoſées, l'ordre ſelon lequel on ne peut pas douter qu'elles ne ſoient paſſées. « Les habitans des Gaules, dit Timagéne » cité par Ammien Marcellin *, ſoûtiennent hautement ce que » j'ai vû moi-même gravé ſur des monumens publics, qu'Her» cule fils d'Amphitryon s'étoit rendu chez eux pour combattre » Géryon (*d*) & Tauriſcus, qui exerçoient leur tyrannie, l'un

* *Lib. xv. p. 51.*

tierement celui d'Angleterre, avec cette différence, qu'ils ne cachoient point la poſition de l'Eſpagne, au lieu qu'ils taiſoient juſqu'au nom & à l'exiſtence des iſles Britanniques. Ce qui eſt ſi vrai, comme Strabon le remarque, *l. III. pag. 175*, qu'un Capitaine, d'une barque Phénicienne, ſe voyant ſuivi d'un bâtiment Romain, aima mieux faire fauſſe route, & échouer ſur une autre côte, que d'aborder à cette terre : tant les Carthaginois étoient jaloux de joüir ſeuls des profits immenſes, qu'ils tiroient de l'étain fin de ces iſles ſi connuës chez les Grecs ſous le nom de Caſſitérides. Comme donc ces iſles fourniſſoient preſque tout l'étain, qu'on mettoit en œuvre dans toute l'étenduë de l'Europe, c'étoient elles auſſi qu'on vouloit déſigner, quand on parloit des Caſſitérides, quoiqu'on les plaçât dans un continent différent de celui où elles étoient, & que le continent où elles étoient fût entierement ignoré. La ſeule choſe qu'il faut obſerver, c'eſt que toutes les iſles n'étoient point les Caſſitérides ; c'étoient ſeulement ces petites iſles qui ſont à l'entrée, de la Manche d'Irlande, que nous appellons *les Sorlingues*, & ceux du pays *iſle de Silley*.

(*d*) Les Anciens ont forgé mille fables différentes ſur ces deux perſonnages. Celles qui regardent Géryon, ſe réduiſent à dire qu'il régnoit en Eſpagne, & qu'il avoit trois têtes ſelon les uns, & deux ſeulement ſelon les autres ; mais que par les trois têtes il falloit entendre les iſles de Majorque, de Minorque & d'Ivice (d'Ebuſe) où il commandoit ; & par les deux têtes, ſes forces de terre & de mer, qui l'avoient rendu extremement redoutable. On ajoûte que les richeſſes de Géryon conſiſtoient en de grands troupeaux de bœufs, qu'Hercule lui enleva après l'avoir combattu & défait. *Servius, Æneid. l. VII. p. 494. E.*

Tauriſcus régnoit, diſoit-on, dans la Ligurie Celtique, c'eſt-à-dire dans celle qui eſt en-deçà des Alpes. Le Poëte Eſchyle, dans une de ſes Tragédies intitulée *Prométhée délié*, ſuppoſe que ce Prince arrêta Hercule lorſqu'il revenoit d'Eſpagne, & qu'il emmenoit les troupeaux qu'il avoit enlevés à Géryon. Tauriſcus pouſſa ſi vivement le Héros Grec, que c'étoit fait de lui, ſi Jupiter n'avoit fait tomber une pluie de pierres, dont Hercule ſe ſervit autant pour ſe défendre, que pour repouſſer l'ennemi. Ces pierres couvrirent un eſpace de trois lieuës. Les Anciens ont donné à cet eſpace le nom de *Champs*

au

» au fond de l'Eſpagne, & l'autre dans les Gaules mêmes ; & » qu'après ſa victoire, ce Héros avoit eu des femmes du premier rang de diverſes provinces, pluſieurs enfans, auxquels » il avoit donné le nom des contrées, dont il leur avoit confié » le gouvernement ».

Période Jul. 2660. An du M. 2000. Avant J.C. 2054.

« Hercule, écrit Diodore de Sicile *, de retour d'Eſpagne, » où il avoit terraſſé Géryon, parcourut les Gaules, & partout il établit une exacte diſcipline. En particulier il abolit » l'uſage des victimes humaines. Etant ſur le point de partir, il » bâtit une grande & belle ville qu'il peupla de cette multitude » de Gaulois, qui marchoient ſous ſes étendards, & qu'il appella en conſéquence *Aleſia* (*e*). Cette ville paſſa toûjours pour » imprenable, & elle le fut en effet juſqu'à l'an 701 de Rome, » que Céſar l'emporta après un long & pénible ſiége . . . . . *. » Pendant qu'Hercule étoit occupé à élever ſes murs, il reçut » la viſite d'un Roi célebre des Gaules & celle de ſa fille. C'étoit une Princeſſe qui réüniſſoit en ſa perſonne une beauté parfaite, une taille avantageuſe, & des forces extraordinaires. » Tant de dons de la nature lui donnoient du dégoût pour tous » les Princes qui la recherchoient, & qui n'étoient pas ſi bien » partagés. Mais, ajoûte Diodore, la haute mine d'Hercule, & » la comparaiſon qu'elle fit de ſes forces avec celles de ce Héros, lui inſpirerent une penſée qu'elle communiqua au Roi

* *Lib. IV. p.* 216.

* *Lib.* 5. *p.* 303.

pierreux, & les Modernes celui de *La Crau*. Il eſt dans la Provence entre le Rhône & Marſeille. *Dionyſ. Halic. l.* 1. *p.* 33. *Strab. l. IV. p.* 183. Le nom de Tauriſcus eſt Celtique, & ſignifie *montagnard*. Il y a eu des peuples de ce nom, & quelques autres dont le nom avoit la même racine. Eſchyle, en bâtiſſant la fable du combat d'Hercule contre Tauriſcus, nous fait ſentir que les Gaules étoient bien connuës environ cinq cens vingt-cinq ans avant Jeſus-Chriſt, qui eſt le tems où ce grand Poëte vint au monde, puiſqu'on ſçavoit dès-lors qu'il y avoit dans la Celtique une étenduë de trois lieuës couverte de pierres, dont on ne pouvoit rendre aucune raiſon. Auſſi Poſidonius, dans Strabon, ſe moque-t-il agréablement d'Eſchyle, d'avoir contre toute vraiſemblance converti en pluïe de pierres, un fait qui eſt dans l'ordre de la nature.

Tzetzes, ſur Lycophron, prétend que le combat qu'Hercule ſoûtint dans la Ligurie, étoit contre Albion, auquel Méla joint Bergion, qu'il dit avoir été fils de Neptune. Hygin eſt allé plus loin : il a fait l'apothéoſe de l'extrémité, où Hercule fut réduit pendant le combat, de ſe mettre à genoux pour reprendre des forces, & parer aux coups qu'on lui portoit; car il dit que c'eſt à cette circonſtance, que nous ſommes redevables du ſigne céleſte appellé *Engonaſis*, qui repréſente Hercule à genoux combattant contre les Liguriens.

A l'égard de Géryon, je fais voir ailleurs qu'il n'a jamais mis le pied en Eſpagne. Ariſtote, *in mirab.* met l'iſle d'Erythie dans l'Epire, & Scilax, *p.* 10. *edit. Oxon.* dans l'Illyrie.

(*e*) C'eſt un mot Grec, qui ſignifie *réunion*, *aſſemblage*. L'Auteur de la traduction Latine de Diodore de Sicile n'a pas bien rendu cet endroit.

Périod. Jul. 2660.
An du M. 2000.
Avant J.C. 2054.

» ſon pere; c'étoit d'avoir un enfant d'Hercule. Le Prince qui » ſouhaitoit depuis long-tems, que ſa fille lui donnât un ſucceſ-» ſeur digne d'elle & de lui, conſidérant d'ailleurs l'avantage » que ſes ſujets retireroient d'être gouvernés par un Roi, qui » joindroit aux vertus d'Hercule celles de ſa fille, entra volon-» tiers dans ſes vûës, & lui permit d'admettre Hercule dans ſa » couche. Elle en eut un fils qu'elle appella *Galates*. Il répon-» dit parfaitement aux deſirs de la mere & du grand-pere. En » effet, dès ſon bas âge, nul Gaulois n'avoit ni plus de graces » & de force, ni tant de grandeur d'ame. Auſſi, quand il fut » monté ſur le trône, s'attira-t-il l'amour & l'eſtime de ſes ſu-» jets, qu'il rendit paſſionnés pour la gloire : il gagna des ba-» tailles, dompta les rebelles, étendit ſes Etats, & tint en reſ-» pect tous ſes ennemis. Le bruit de ſes actions éclatantes paſſa » les mers, les Alpes & les Pyrénées, & fit qu'on confirma aux » habitans des Gaules le nom de Galates, que ce Prince leur » avoit déja donné ».

Parthenius raconte la même aventure d'une maniere un peu différente. Selon cet Auteur *, « Hercule revenant des extré-» mités de l'Eſpagne, où il avoit triomphé de Géryon, traver-» ſa les Gaules avec les bœufs qu'il avoit enlevés au Tyran » d'Erythie, & alla loger chez Bretannus ſon hôte & ſon ami. » Celtine, fille de Bretannus, ne put voir Hercule ſans être » épriſe de ſa bonne mine. Afin donc d'obliger le Héros à ré-» pondre à ſa tendreſſe, elle détourna adroitement ſon bu-» tin, qu'elle ne lui remit qu'après qu'il l'eût rendu mere de » Celtes » (*f*).

* *In Heroticis, cap. XXX.*

Denys d'Halicarnaſſe, Juſtin & Solin *, ne diſent pas comme Timagéne, Diodore de Sicile & Parthenius, qu'Hercule ait eu

* *Dyon. Halic. l. I. p. 34. Juſtin. l. XLIII. c. 1. Solin. cap. 2.*

(*f*) Cette aventure n'a été inventée que pour indiquer l'origine du nom de *Celtes*, qu'ont porté autrefois les Gaulois. Appien en aſſigne d'autres. Il dérive les noms de Celtes, de Gaulois & de Galates, de Celtus & de Gala, fils du Cyclope Polyphéme & de ſa femme Galatée. Les deux freres quitterent la Sicile, où ils étoient nés, & vinrent régner l'un dans la Celtique, & l'autre dans le reſte des Gaules, communiquant leur nom ſéparément chacun à ſes ſujets. *Appian. Illyr. p. 757.*

Cluvier, *Germ. ant. p. 62*, peu ſatisfait des origines que les Anciens préſentent ſur le mot *Celtes*; & obſervant que Pauſanias dit, que dans les tems poſtérieurs, ce nom fit place à celui de *Galli*, prétend que ce dernier a été formé ſur le Thudeſque *Gallen*, qu'on prononce aujourd'hui *Wallen*, & qui ſignifie voyager. Il fonde ſon étymologie ſur le goût & le génie de nos peres, de changer ſouvent de lieu, de paſſer d'une contrée à une autre, & de chercher de nouvelles habitations. Quelle idée! Pourquoi ne pas convenir d'une vérité qui s'offre d'elle-même à l'eſprit, que le nom *Galli* eſt celui de Celtes tourné en Latin?

Période. Jul. 2660.
An du M. 2000.
Avant J.C. 2054.

des enfans dans les Gaules, ni par conſéquent que ces enfans ayent donné leur nom aux Gaules & aux Gaulois; mais que le Héros Grec revenant de ſon expédition d'Eſpagne pour ſe rendre en Italie, paſſa par les Gaules, & en emmena une Princeſſe (*g*) Hyperboréenne, qu'il avoit reçuë en ôtage; qu'il la garda vierge aſſez long-tems; qu'enfin il l'épouſa, & en eut un fils nommé *Latinus:* mais qu'étant ſur le point de retourner en Grece, il céda l'Hyperboréenne & ſon fils à Faunus (*h*), Roi des Aborigénes, qui paſſa depuis pour être le pere de Latinus.

Outre la ville d'Aleſia ou Alexia, dont Diodore de Sicile attribuë la fondation à Hercule, ainſi que nous l'avons vû; Pline * & Etienne de Byzance le font auſſi fondateur d'Héraclée, qu'ils placent à l'embouchure du Rhône. Ammien Marcellin **, Pline & Servius lui font honneur encore de la conſtruction de Monaco. Enfin Parthenius, cité par Etienne de Byzance †, donne pour fondateur à la ville de Nîmes Nemoſus, qui étoit un Héraclide ou deſcendant d'Hercule. Ainſi les Grecs & les Latins,

* *Plin. l. III. c. 4. §. 5. Stephan. in Heracl.*

** *Ammian. lib. XV. p. 51. Plin. ut ſupra, §. 7. Servius, Æneïd. VII. p. 466. D.*

† *Steph. in Nemauſus.*

(*g*) Un paſſage d'Héraclide de Pont nous apprend que les Gaulois ont paſſé pour Hyperboréens [*Plutar. in Camillo, p. 140.*]; créance à laquelle n'a pas peu contribué l'autorité de Poſidonius, qui, déſeſpéré de n'avoir pû déterrer la véritable poſition du peuple de ce nom, s'étoit aviſé de la mettre dans les Gaules; ce qui avoit été ſuivi. Ainſi la Princeſſe Hyperboréenne qu'Hercule avoit en ôtage, étoit fille d'un Roi Gaulois.

(*h*) Hercule n'a jamais eu occaſion de faire la ceſſion dont il s'agit ici, puiſqu'il n'a jamais été en Occident. Faunus a été le véritable pere de Latinus. La fable que Latinus étoit fils d'Hercule, eſt de l'invention des Romains, qui ont voulu ſe donner du relief, en débitant qu'un de leurs Rois étoit du ſang d'Hercule.

On a vû plus haut que le premier nom qu'ont porté les Gaulois, étoit celui d'Aborigénes, & que ce nom avoit fait place à celui de Celtes, de Galates, & enfin de Gaulois. Comme dans les ſiécles poſtérieurs il ne s'eſt trouvé dans les Gaules aucun peuple du nom d'Aborigénes, j'en ai conclu que la tribu entiere, qui avoit retenu en particulier ce nom, avoit paſſé en Italie avec les Inſubres, les Venetes, les Volces, les Arvernes, les Teutons, les Sicules, les Liguriens, & autres peuples Gaulois qui y étoient allés certainement s'établir dès les premiers tems; & qu'ainſi les Aborigénes de Rome étoient originaires des Gaules. C'eſt cependant ce que les Romains étoient très-éloignés de penſer, parce qu'étant deſcendans des Aborigénes, & Aborigénes eux-mêmes, ils étoient entêtés d'une origine Grecque, ſoit par vanité, ſoit qu'ils cruſſent de bonne foi, que les Aborigénes fuſſent du nombre des colonies Grecques, qui s'étoient établies en Italie. Mais ils ne pouvoient fonder ni leurs deſirs ni leur créance ſur aucune ombre de ſolidité. Ils avoient beau fouiller dans les antiquités Grecques, ils n'y trouvoient aucun peuple, dont le nom eût trait à celui d'Aborigene. En vain ils décompoſoient ce nom, & le tournoient en tout ſens, tant en Grec qu'en Latin; ils ne pouvoient tirer de leur opération aucune lumiere ſur l'origine du peuple qui le portoit. Il n'en faut être nullement ſurpris: ils alloient chercher dans la Grece un peuple, qu'ils ne pouvoient eſpérer de trouver que dans l'enceinte des Gaules; & pour comble d'erreur, ils donnoient à un nom Celtique une origine Grecque & Latine.

Période Jul. 2660. An du M. 2000. Avant J.C. 2054.

à l'envi les uns des autres, ont pris à tâche de faire des Gaules le théatre d'une partie des exploits d'Hercule de Thebes ; de débiter qu'il y avoit fait quelque ſéjour ; qu'il avoit corrigé les mœurs, les loix & la religion des habitans ; qu'en diverſes provinces de cette vaſte région, il avoit établi ſes propres enfans pour les gouverner ; & enfin qu'il y avoit fondé lui-même pluſieurs villes célébres : toutes chiméres, à quoi nos ancêtres ont d'autant moins de part, que préférant la gloire de faire de belles actions à celle de les tranſmettre à la poſtérité, ils ont de toute antiquité interdit l'entrée des Gaules à tous les étrangers ; & quand on s'obſtineroit à vouloir ſoûtenir le contraire, on défie les partiſans des Anciens d'expliquer comment les Mythologiſtes ont fait paſſer Hercule ſans milieu du centre de la Grece (*i*) au fond de l'Eſpagne, dans le tems même que l'Eſpagne étoit inconnuë aux Grecs : ou même de dire, pourquoi voulant conduire Hercule en Eſpagne, ils ne l'y font pas aller par l'Italie & les Gaules, qui étoient les ſeules & uniques routes qu'il pouvoit alors tenir pour s'y rendre.

IV.

La ſurpriſe augmente quand on vient à découvrir, que les deux combats que les Grecs & les Romains font ſoûtenir à Hercule, l'un en Eſpagne contre Géryon pour lui enlever ſes bœufs, & l'autre dans les Gaules contre Tauriſcus qui en vouloit à ſon butin, ont été livrés, le premier ſur les côtes (*k*) du Pont-Euxin *, où le véritable Géryon paiſſoit ces admirables bœufs, qui irriterent la cupidité du Héros Grec ; le ſecond dans la Theſprotie †, province de l'Epire, & par conſéquent aux portes de la (*l*) patrie d'Hercule *, où les Céléthes qu'on a con-

* *Palæphat. fabul. narrat. l. 1.*

† *Anton. liberal. métam. 4.*

* *Arrian. l. 11.*

(*i*) Eſchyle fait plus ; car il outre non ſeulement la vérité, mais la vraiſemblance. Il fait partir Hercule du mont Caucaſe pour aller combattre Géryon ; & à la faveur d'un coup incompréhenſible de théatre, il le tranſporte tout-à-coup en Eſpagne, d'où il le reconduit par la main à travers l'Ibérie, les Pyrénées, les Gaules, les Alpes, l'Italie, l'Illyrie, la Macédoine & la Grece juſqu'à Tirynthe, où il le fait arriver auſſi frais, que s'il n'avoit fait qu'une partie de chaſſe.

(*k*) Paléphat aſſure que Géryon faiſoit ſon ſéjour *dans une ville du Pont-Euxin*, dont le nom *Tricarinia* ſignifie trois têtes ; ce qui avoit donné lieu à la Fable de débiter que Géryon avoit trois têtes. Comme l'Ibérie orientale n'étoit pas loin du Pont-Euxin, & qu'Hercule avoit été obligé de traverſer cette région pour aller au mont Caucaſe rompre les chaînes de Prométhée, les Anciens peuvent avoir confondu l'Ibérie Aſiatique avec l'Ibérie Européenne, & ſuppoſé que le combat qu'Hercule livra à Géryon s'eſt paſſé en Eſpagne, tandis qu'il s'étoit paſſé au voiſinage de l'Ibérie d'Aſie.

(*l*) Hercule naquit à Thebes, ville de la Béotie ; mais il faiſoit ſa demeure à Tirynthe, petite ville de l'Argolide. M. Freret met le combat qu'Hercule ſoûtint dans la Theſprotie à l'année 1339 avant Jeſus-Chriſt. *Academ. Inſcript. t. V. Mem. p. 313.* Par conſéquent l'Hercule des Grecs

Périod. Jul. 2660. An du M. 2000. Avant J.C. 2054.

fondus avec les Celtes, à la tête des peuples Theſprotiens, entreprirent d'arrêter Hercule, & de lui arracher la dépouille qu'il avoit faite ſur l'ennemi. Ces deux traits intéreſſans mettent ſous les yeux des moins clairvoyans, quel cas on doit faire des expéditions, que l'impoſture des Anciens a mis ſur le compte d'Hercule dans l'Eſpagne, en Italie & dans les Gaules.

Ainſi forcés d'abandonner les ſources impures des Grecs & des Romains ſur nos antiquités, qu'ils ne pouvoient connoître, puiſqu'ils n'avoient qu'une très-légere teinture des leurs propres: d'ailleurs, fondés ſur ces deux principes, que les Grecs (*m*) par amour propre n'ont fait qu'un Hercule des héros, qui s'étoient diſtingués dans les différentes parties de l'Univers; nous ne ſçaurions nous déguiſer, que dès les tems les plus reculés les Gaules n'ayent eu un Prince, dont la force invincible & les actions éclatantes ont mérité d'être attribuées à Hercule. A l'égard de tout autre peuple, ce ſeroit une ſimple conjecture; mais c'eſt un fait conſtant à l'égard des Gaulois. En effet, la mémoire & le nom de ce Prince ſe ſont conſervés dans les Gaules juſqu'aux tems les plus bas; il s'appelloit Ogmius: voici ſon portrait d'après celui qu'en a tracé Lucien, qui l'avoit conſidéré à toutes ſortes de jour. « C'étoit un vieillard vénérable *, » qui avoit un grand front chauve, des yeux vifs & perçans, » avec une taille haute & majeſtueuſe. Il étoit hâlé & ridé, » comme un Nautonnier avancé en âge; ainſi de ce côté-là, » on l'eût pris plûtôt pour Charon que pour Hercule. Il ne laiſ» ſoit pas d'être revêtu de la dépoüille du lion, & de tenir une » maſſuë dans ſa main droite, & dans ſa gauche un arc & un » carquois. Ce qu'il y avoit de plus merveilleux, c'eſt que ce

* *Hercul. Gallia.*

& des Romains eſt poſtérieur à l'Hercule des Gaulois de plus de trois cens ans.

(*m*) Une preuve de cette vérité, c'eſt que tandis que Diodore de Sicile compte trois Hercules, Cicéron en met ſix, & Varron quarante. Entre tant d'Hercules, il n'eſt que le fils d'Amphitryon & d'Alcméne, que les Grecs & les Poëtes célebrent ordinairement, & auquels ils attribuent les exploits des autres. Peu ſoigneux d'obſerver les regles de la vérité, de la chronologie & de la vraiſemblance, brouillant & confondant tout, ils le font paroître tantôt en Egypte, tantôt dans la Phénicie, aux Indes, dans l'Aſie, dans l'Afrique, en Eſpagne, dans les Gaules, en Italie; en un mot, dans une infinité d'endroits qui étoient inconnus à ce héros auſſi-bien qu'aux Grecs de ſon tems, & où par conſéquent il étoit impoſſible à Hercule de pénétrer, ou plûtôt de ſe rendre. Au reſte, les Anciens ont reconnu que les Poëtes avoient raſſemblé ſur la tête d'un ſeul héros, les hauts faits des grands perſonnages de toutes les nations. *Omnes autem magnarum virium apud veteres Herculea dicti.* Serv. Æneïd VIII. p. 517.

Périod. Jul. 2660.
An du M. 2000.
Avant J. C. 2054.

» grand perſonnage tenoit attaché par l'oreille (*n*) un nombre
» innombrable de perſonnes de tout âge & de toute condition.
» Les chaînes étoient d'or & d'ambre, mais ſi fines & ſi dé-
» liées, qu'il ne falloit rien pour les rompre. Toutefois loin
» qu'aucun de la troupe fit la moindre réſiſtance, généralement
» tous les captifs gais, diſpos & pleins de joie, ſuivoient Og-
» mius à l'envi les uns des autres ; & leur empreſſement étoit ſi
» grand, que les chaînes étoient lâches. Le Peintre, continuë
» Lucien, ne ſçachant où placer la naiſſance des chaînes, par-
» ce que les mains d'Ogmius étoient occupées, l'une à empoi-
» gner la maſſuë, & l'autre à tenir l'arc ; le Peintre, dis-je, a
» repréſenté le bout de ſa langue comme le terme, où viennent
» aboutir les chaînons de tous les captifs, vers leſquels Ogmius
» ſe tourne avec un ſoûris, qui les attire davantage ».

Qui n'admirera ici la ſageſſe de nos ancêtres ? A la faveur d'un tableau ingénieux, non ſeulement ils conſervent le ſouvenir du plus ancien de leurs héros, mais encore ils font une leçon aux Princes qui doivent les gouverner, & leur donnent à connoître qu'Ogmius n'a mérité leur eſtime & leur attachement, que parce qu'il a fait les délices de ſes ſujets, & qu'en étendant ſes conquêtes, il a moins employé la force de ſes armées, que les regles de la prudence & les charmes de la perſuaſion. C'eſt dommage que l'uſage de la chronologie ne fût pas alors établi, nous ſçaurions à quel tems il faudroit porter pluſieurs traits importans de notre Hiſtoire, dont nous ignorons l'époque. Comme il eſt vraiſemblable qu'ils ſont arrivés ſous le regne d'Ogmius, je vais les rapporter ſuccintement.

Les Gaulois de la Celtique ſe trouvant chargés d'une nombreuſe

(*n*) Le portrait d'Ogmius avoit donné lieu aux Grecs de dire d'un homme éloquent, qu'il n'avoit qu'à parler pour enlever ceux qui l'écoutoient, & les tenir ſuſpendus & attachés par l'oreille. *Lucian. in Scyta.* On ne peut gueres douter, que ce n'ait été de tout tems le talent des Gaulois ; car quatre cens ans avant Lucien, Caton fait foi que nos peres cultivoient deux choſes avec paſſion & ſuccès, la ſcience de la guerre & l'éloquence. *Pleraque Gallia duas res induſtrioſiſſime perſequitur, rem militarem & argutè loqui.* Cato. Orig. l. 2. Ainſi ce pourroit bien être ſur le portrait d'Ogmius, que les Grecs ont tracé celui d'Hercule Muſagéte, c'eſt-à-dire, chef & conducteur des Muſes. Il ſurpaſſoit tous les hommes, dit Diodore de Sicile, autant par l'excellence de ſon eſprit, que par la force extraordinaire de ſon corps. Dans toute ſa vie, il donna des preuves ſi éclatantes de ſon génie, qu'on ne pouvoit s'empêcher d'admirer, que dans toutes ſes entrepriſes il ne fit rien d'indigne de l'immortalité. Si la Fable lui donne Minerve pour compagne, c'eſt qu'en lui le profond ſçavoir étoit ſoûtenu par une prudence conſommée. *Acad. Inſcript. t. VII. Mém. p. 59.*

Période Jul. 3133.
An du M. 2473.
Avant J.C. 1581.

& boüillante jeuneſſe, qu'ils ne pouvoient contenir dans l'ordre, & voulant prévenir les ſuites des mouvemens que ſa préſomption faiſoit craindre, lui donnerent Ogmius pour chef, qu'ils chargerent, ſelon la coûtume de ces tems-là, d'aller ailleurs exercer ſa valeur, & de l'y établir. Ogmius conſidérant qu'entre tous les pays voiſins des Gaules, il n'y en avoit point, où il fût plus aiſé de pénétrer (*o*), & qui fût plus à portée, plus commode & plus fertile que l'Eſpagne, y conduiſit ſa colonie. Il la mena d'abord ſur les frontieres des Suardons (*p*) ; & traverſant les terres des Indigétes, des Authetins & des Lacetains, il arriva enfin dans la contrée, qui fut connuë dans la ſuite ſous le nom de Tarraconoiſe, dont il occupa une partie qu'il partagea entre ſes gens, & où il les fixa. Ce ne fut pas ſans livrer quelques combats. Car comme ceux qui y étoient arrivés avant lui, n'étoient pas d'humeur de céder leurs poſſeſſions aux nouveaux-venus, ils diſputerent le terrein le plus qu'ils purent : mais ne ſe voyant pas les plus forts, il traiterent avec Ogmius, & partagerent avec les Celtes cette partie de l'Ibérie (*q*), qui porta dès-

(*o*) Le P. La Carry, dans ſon troiſiéme Livre *des Colonies Gauloiſes*, ſuivi de Dom Vaiſſette, *Hiſt. Lang. p. 3*, prétend que les Gaulois ne ſont entrés en Eſpagne, & n'ont fondé la Celtibérie que dans le ſixiéme ſiécle de Rome. Il cite Diodore de Sicile, qui certainement n'en dit pas le moindre mot, non plus qu'aucun autre Auteur de l'Antiquité. La raiſon que j'ai de porter ce trait de notre Hiſtoire à des tems fort antérieurs, c'eſt que les Liguriens des Gaules avoient pénétré dans l'Ibérie, & s'y étoient fixés trois générations avant le tems de la guerre de Troie, comme Denys d'Halicarnaſſe a eu ſoin de le marquer, *lib. 1. p. 18.* De même les Phocéens de Marſeille avoient Empuries, Roſes, Dianium, & quelques autres comptoirs ſur les côtes de la Taraconoiſe, ainſi que nous l'apprend Scylax, qui écrivoit ſous Darius fils d'Hiſtaſpe, lequel mourut l'an 269 de Rome. Ajoûtez qu'Appien, parlant des peuples qui avoient peuplé l'Eſpagne, inſinuë clairement que les Celtes y avoient précédé les Phéniciens mêmes, que tous les Hiſtoriens reconnoiſſent y avoir pénétré de tems immémorial. *Appian. Iberi. p. 256.* Bien plus, Scymnus Chius place des Vénétes au voiſinage des colonnes d'Hercule, avec pluſieurs autres peuples Gaulois, comme nous le verrons bien-tôt. Ainſi les Sçavans que je combats, méritent le reproche que faiſoit Polybe à Eratoſthéne, d'avoir ignoré que les Gaulois occupoient de tout tems toute la partie occidentale de l'Ibérie, juſques & compris les Colonnes d'Hercule. *Strab. l. 11. p. 107. A.* Polybe eſt né avant le milieu du cinquiéme ſiecle de Rome : & Eratoſthéne étoit mort pluſieurs années auparavant.

(*p*) Peuples du Rouſſillon.

(*q*) Perſonne n'ignore que le nom d'Ibérie, que l'Eſpagne portoit autrefois, venoit du fleuve *Iberus*, qui a ſa ſource dans les Pyrénées, & que nous appellons l'Ebre. Nonobſtant le témoignage & le cri public, le Sieur Pelloutier avance en pluſieurs endroits de ſon Hiſtoire des Celtes, principalement à la page 114, qu'*il eſt certain qu'anciennement le nom d'Ibéres n'étoit pas particulier aux Eſpagnols, mais qu'il déſignoit en général un peuple établi au-delà des Pyrénées ; & que, par la même raiſon, les Eſpagnols donnoient auſſi aux Gaules le nom d'Ibérie. Les Gaulois d'Italie*, ajoûte-t-il, *ſont encore appellés Iberes, parce qu'ils demeuroient au-delà des Alpes.* Pour prouver ce paradoxe inoui, il cite quatre paſſages qui le détruiſent, au lieu de le favoriſer. On peut juger des trois que je laiſſe, par

Périod.Jul. 3133.
An du M. 2473.
Avant J.C. 1581.

lors le nom de Celtibérie *, & qui comprit dans la ſuite les villes de Belſinum, Turiaſo, Nertobriga, Bilbilis, Arcobriga, Ceſada, Mediolum, Attacum, Ergavica, Segobriga, Condabora, Burſada, Laxta, Valeria, Iſtonium, Alaba, Libana, & Urceſa.

* *Diod. Sic. l. v. p. 214. Appian. Hiſpan. p. 256. A. Ptolom.*

Voici comme Diodore de Sicile * parle de cette premiere expédition des Gaulois. « Les Celtibéres ſont un peuple composé de deux nations, d'Ibéres & de Celtes **. Ces deux » peuples ſe ſont fait autrefois la guerre à outrance, pour ſe » chaſſer réciproquement du pays qu'ils occupent. Mais aucun » parti ne prévalant ſur l'autre, ils firent la paix, à condition qu'ils » le poſſéderoient enſemble & en commun. Cette condition » jointe au mélange qui ſe fit des uns & des autres par le moyen » des mariages & autres ſortes d'alliances qu'ils contracterent » mutuellement, donna lieu au nom de Celtibéres qu'ils ſe ſont » donné eux-mêmes. Ce peuple ainſi formé de deux peuples » également vaillans, maître d'ailleurs d'une région riche & » abondante, s'eſt acquis beaucoup de gloire par la longue ré» ſiſtance qu'il a faite aux armes des Romains : auſſi n'a-t-il été » ſoûmis qu'en dernier lieu.

* *Diod. Sic. l. v. p. 214.*
** *Iſidor. Orig. l. IX. c. 2.*

» La cavalerie des Celtibéres, ajoûte l'Hiſtorien, eſt excel» lente ; l'infanterie ne l'eſt pas moins. L'un & l'autre corps ſup» porte également la fatigue, & vole au péril *. Tous les par» ticuliers portent un *ſagum* de laine ſi groſſiere, qu'elle reſ-

* *Diod. Sic. l. v. p. 215.*

celui de Plutarque, qu'il rapporte & qu'il s'eſt aviſé de falſifier ; le voici ſur l'original : Οἱ δὲ την ὑπαλπείαν νεμόμενοι τῆς Ἰταλίας Ἴβερες , . . μετεπέμποντο Γαλατῶν τοὺς μισθοῦ στρατευομένους οἱ Γεσσάται καλοῦνται. Ce qui ſignifie à la lettre que *les Ibéres qui étoient dans cette partie de l'Italie qui eſt audeſſous des Alpes, firent venir des Gaules un corps de Géſates, leſquels faiſoient la guerre pour de l'argent.* Mais comme il eſt de notoriété publique qu'en aucun tems il n'y a eu des Ibéres en Italie, généralement tous les Sçavans conviennent que le texte de Plutarque eſt corrompu, & qu'au lieu d'*Ibéres*, il faut lire *Inſubres.* En effet Cluvier, qui eſt la ſource où M. Pelloutier puiſe les hypothèſes extraordinaires, qu'il forge ſur nos antiquités, à la page 237 de ſon *Italia antiqua*, corrige ce paſſage ſans avertir le Lecteur, parce que la correction ſe préſente d'elle-même. Si le Sieur Pelloutier ne veut pas s'en rapporter à Cluvier, qu'il jette les yeux ſur un paſſage paralléle de Polybe, *lib. II. p. 109*, que Plutarque n'a fait que copier. *Les Inſubres & les Boïens*, écrit Polybe, *qui étoient deux peuples des Gaules très-puiſſans, convinrent enſemble de députer vers les Gaulois des environs du Rhône, qu'on appelle Géſates, parce qu'ils ſont métier d'être à la ſolde des autres.* Cependant, au mépris de l'Hiſtoire & de la Géographie ancienne, l'Auteur moderne rend le paſſage de Plutarque de cette ſorte ; *Iberes qui regionem Galliæ Subalpinam incolebant, accerſiverunt Galatas mercenarios, qui Gæſatæ vocantur.* Où l'on voit que notre Ecrivain, de ſon autorité privée, change le mot *Italiæ* en celui de *Galliæ*, & fait dire à l'Hiſtorien Grec cette abſurdité, *que les Iberes* DES GAULES *firent paſſer les Alpes* AUX GESATES DES GAULES, *pour les venir trouver* DANS LES GAULES.

ſemble

Périod.Jul. 3133.
An du M. 2473.
Avant J.C. 1581.

» ſemble à du poil de chevre. Quelques-uns ſont armés d'un » bouclier Gaulois, quelques autres d'une *cyrtie* ronde de la » grandeur d'un bouclier, & de cuiſſards de crin. Tous ont des » caſques de fer, avec des panaches couleur de feu, un ſabre » d'acier à deux tranchans, & un coutelas d'un pied de lon- » gueur, dont ils ſe ſervent dans la mêlée.

» La fabrique de leurs armes eſt tout-à-fait ſinguliere. Avant » que de mettre en œuvre le fer, dont elles doivent être com- » poſées *, ils l'enfoüiſſent & le laiſſent en terre, juſqu'à ce » que la roüille ait conſumé tout ce qu'il contient de mauvaiſe » matiere, enſorte qu'il ne reſte que le pur acier. C'eſt de ce » métal qu'ils font non ſeulement les épées dont ils ſe ſervent, » mais encore toutes leurs machines de guerre; ce qui fait qu'il » n'y a ni bouclier, ni caſque, ni partie du corps de l'homme » qui ſoit à l'épreuve des armes de cette nature. Auſſi arrive- » t-il que les Celtibéres étant tous *Dimachéres*, c'eſt-à-dire, » également exercés à combattre à pied & à cheval, n'ont pas » plûtôt porté de leur cheval un coup victorieux, qu'ils mettent » pied à terre, ſe mêlent dans l'infanterie, & font des actions » de la plus grande valeur.

* *Plutar. Garrul. t. II. p. 510. F.*

» Une ſeule coûtume qui paſſe toute créance, fait un peu » tort aux Celtibéres; c'eſt que bien qu'ils ſoient très-propres » dans leur manger & dans leurs habits, tous les jours ils la- » vent régulierement leurs corps, leurs dents même avec de » l'urine, prétendant que rien ne contribuë plus à la ſanté.

» Ils ſont durs à l'égard des méchans & des ennemis : ils » font au contraire toutes ſortes de bons accueils aux étrangers; » ils les prient de venir loger chez eux; ils s'empreſſent & ſe » diſputent à qui les poſſédera; & ils regardent comme heu- » reux & chéris des Dieux, ceux auxquels les étrangers donnent » la préférence.

» Leurs mets conſiſtent en toutes ſortes de viandes délicates. » Leur boiſſon ordinaire eſt du vin doux, qu'ils font avec du » miel qu'ils ont en abondance. Pour le vin, ils le reçoivent » des marchands, qui ne manquent pas de paſſer les mers pour » leur en porter ».

* » Le gain que les Celtibéres retirent des mules eſt immenſe. » Tout le monde ſçait que dans leur pays ces ſortes de bêtes » ſont d'un ſi grand rapport, qu'il n'en eſt point qui ne vaille à » ſon maître quarante mille livres ».

* *Plin. l. VIII. c. 43. §. 68.*

Période Jul. 3133.
An du M. 2473.
Avant J.C. 1581.

Nous n'avons pas des mémoires auſſi détaillés ſur les autres colonies de Gaulois, qu'Ogmius ou ſes ſucceſſeurs ont conduites en quelques autres parties d'Eſpagne. On ſçait ſeulement que la vaſte contrée où les Anciens * ont placé les colonnes d'Hercule, étoit occupée par des Celtes, en particulier par des Vénétes, originaires de la Vénétie des Gaules, & freres des Vénétes qui commandoient la pointe de la mer Adriatique. Ces Celtes avoient précédé en Eſpagne l'arrivée des Phéniciens. Auſſi l'Hiſtoire obſerve-t-elle que ces derniers, en s'établiſſant dans leur voiſinage, ne s'attacherent à fortifier Gades, que pour ſe défendre des coups de mains de la part des Celtes, qui étoient maîtres de tout le territoire des environs.

* *Scym. Chius, v. 190. Strab. l. 11. p. 107. A.*

Il eſt viſible que les Gaulois n'auroient pû pénétrer en des tems ſi reculés juſqu'à l'extrémité de la Bétique, ſi dès-lors l'entrée d'Eſpagne ne leur avoit été entiérement ouverte. Il eſt du moins certain qu'ils y ont été ſe fixer à diverſes repriſes, ſans crainte*, ſans précaution, avec femmes, enfans & eſclaves, emportant ſur diverſes ſortes de voitures leur argent, leurs proviſions, & tout ce qu'ils pouvoient avoir de meubles. Ce qui forma les *Celtici** de la Bétique, les *Celtici Præſamarci*** des deux rives de la Tambre ſur la côte de la Galice, & enfin les *Celtici Neriæ* (*r*), qui occupoient le *Promontoire Celtique*, connu aujourd'hui ſous le nom de *Finiſtere*, qui eſt le cap le plus occidental non ſeulement de l'Eſpagne, mais encore de tout le grand continent de l'Europe.

* *Cæſ. bel. civ. l. 1. c. 51.*

* *Plin. lib. III. c. 1.*

** *Strab. lib. 11. p. 107.*

Ogmius ne fut pas plûtôt de retour d'Eſpagne (*s*), que la

(*r*) Ces colonies occupoient une bonne partie de cette grande Province, que les Romains nous ont fait connoître ſous le nom de *Luſitanie.* Comme le Portugal eſt dans l'ancienne Luſitanie, on pourroit croire que les colonies Gauloiſes ont donné la naiſſance au nom de *Portugal.* Mais outre que le Portugal d'aujourd'hui ne comprend qu'une partie de la Luſitanie des Anciens, ce ſont les François, & non les Gaulois, qui occaſionnerent ce nom. En effet, tous les Ports d'Eſpagne étant occupés par les Maures, les François porterent à Porto le commerce qu'ils faiſoient dans ces quartiers. Or les François aborderent ſi ſouvent & en ſi grand nombre à Porto, qu'il fut appellé *Portus Gallorum*, & *Porrus Galliæ ;* & ce nom comprit non ſeulement toute la contrée, mais encore tout le Royaume, qui n'eſt aujourd'hui connu que ſous le nom de Portugal.

(*s*) Je paſſe le combat que les Poëtes ont feint entre Hercule & Géryon, parce que j'ai démontré plus haut que l'Eſpagne n'a jamais été le théatre des exploits du Héros de la Grece. Cependant, pour ne laiſſer rien ignorer de ce qui a été dit ſur ce ſujet, j'ajoûterai à ce que j'en ai déja marqué, que le prétendu Géryon régnoit, diſoit-on, dans l'iſle d'Erythie, qui a pris ſon nom de la mer d'*Erythrée*, ou mer Rouge, parce que le premier peuple qui l'habita, y étoit venu des rivages de cette mer : que cette iſle étoit dans la Bétique, dont elle n'étoit ſéparée que par un bras de mer, qui n'avoit d'autre largeur que celle d'une riviere : que les trois têtes qu'on donnoit à Géryon, n'étoient que le tyran

gloire dont le ſuccès de ſon expédition le couvrit, lui fit naître la penſée d'en entreprendre une ſemblable à travers & delà les Alpes. Il y étoit porté par la conſidération d'un bon nombre de Gaulois qu'il lui reſtoit à placer, & par le deſir d'étendre les bornes de ſon Empire. On ignore s'il connoiſſoit la nature, les détours, les défilés, & la hauteur prodigieuſe des montagnes qu'il étoit obligé de franchir, auſſi-bien que les neiges affreuſes (*t*), dont elles ſont couvertes en tout tems. On ſçait ſeulement qu'il exécuta le deſſein qu'il avoit formé. Il peupla les Alpes, & répandit dans les plaines d'Italie divers peuples des Gaules qu'il y conduiſit. Je n'oſerois avancer que l'Italie eût été juſques-là ſans habitans : mais je ne fais pas difficulté d'aſſurer qu'on n'a aucune preuve, qu'elle en ait eu avant cette époque.

Périod. Jul. 3133.
An du M. 2473.
Avant J.C. 1581.

Au reſte, l'arrivée des colonies Gauloiſes au-delà des Alpes, précede de pluſieurs années celle des colonies Grecques, & ainſi enleve aux Grecs l'honneur qu'ils s'attribuoient, d'avoir dans la colonie des Aborigénes fait préſent aux Romains de leurs propres ancêtres, & jetté les fondemens de cette ſuperbe République, qui devoit un jour engloutir toutes les autres. Remarque d'autant plus importante, qu'elle diſſipe une erreur capitale qui s'étoit perpétuée dans l'Hiſtoire, par la facilité avec laquelle les Romains, ſans autrement l'examiner, l'avoient reçuë de Grecs, & par la déférence aveugle que nous avons eu juſqu'ici pour les écrits des uns & des autres.

Périod. Jul. 3135.
An du M. 2475.
Avant J.C. 1579.

Ogmius ayant tout préparé pour la réüſſite de la grande entrepriſe qu'il méditoit, & étant ſur le point de partir, fit la revûë des troupes qui s'étoient aſſemblées ſous ſes étendarts. Il les trouva compoſées de Gaulois de preſque tous les différens

même, ſoûtenu par deux freres auſſi méchans que lui. J'ai lû quelque part qu'Hercule étant deſcendu dans l'iſle, avoit été attaqué par trois troupes d'Inſulaires qu'il défit ; ce que les Phéniciens exprimoient ainſi en leur langue : *Hacche thelath reſche Geryon*, c'eſt-à-dire, *il défit les trois têtes de leurs habitans :* mais en prenant le dernier mot pour un nom propre, il faut traduire ainſi cette phraſe : *Il abbattit les trois têtes de Géryon.* Scymnus Chius, *verſ. 152*, dit que dans l'iſle d'Erythie, il y avoit des troupeaux de bœufs auſſi beaux & auſſi gras qu'en Egypte & dans la Theſprotie. Ce dernier lieu me fait ſoupçonner, que la beauté de ces bœufs avoit donné lieu aux Poëtes d'y tranſporter le combat d'Hercule contre Géryon, qui s'étoit paſſé ou dans la Theſprotie même, ou dans un lieu qui y tenoit.

(*t*) On tient qu'il y a des neiges dans les Alpes, qui, depuis l'origine du monde, n'ont pû encore fondre. L'Auteur du grand Etymologicon, dit que le nom de ces montagnes vient du mot *alpis*, qui ſignifie blanc, parce que les Alpes ſont toûjours couvertes de neiges.

Périod. Jul. 3135. An du M. 2475. Avant J.C. 1579.

cantons des Gaules ; d'Ambrons, de Vénétes, d'Inſubres, d'Aborigénes, d'Ombraniciens, de Volces, d'Arvernes & de Teutons. Les Ambrons étoient Helvétiens ou Suiſſes, comme on parle aujourd'hui. Les Vénétes étoient originaires de la baſſe Bretagne, & des environs de Vannes. Les Inſubres formoient un canton des Eduens dans le pays même des Séguſiens, au voiſinage de Lyon. Je n'ai pû encore déterrer dans les Gaules la poſition des Aborigénes. C'étoit néanmoins le ſeul peuple des Gaules, qui avoit retenu le premier nom général de la nation, ſans doute parce qu'il en étoit ou la tige, ou la premiere branche. La Table de Peutinger place les Ombraniciens aux environs de Nîmes, entre les Volces Tectoſages & les Volces Arécomiques. Les Volces étoient partagés en deux peuples, comme je viens de l'inſinuer ; tous enſemble occupoient le haut & le bas Languedoc. Les Arvernes s'étendoient dans toute l'Auvergne. Les Teutons étoient répandus ſur les côtes de la mer Germanique qui ont été inondées par l'Océan, & dont il eſt reſté bien des traces dans les moüillages de la Zélande, & des autres Provinces maritimes de la Hollande. Je ne doute point qu'il n'y ait eu quelques autres peuples des Gaules, qui ont paſſé en Italie à la ſuite de ceux dont je viens de faire l'énumération : mais leurs noms ne ſont point venus juſqu'à nous.

Ogmius ne ſe mit en marche * qu'aprés avoir offert des ſacrifices aux Dieux, & conſulté leur volonté ſur le vol des oiſeaux ; & comptant de les avoir pour favorables, il ſe rendit en diligence au pied des Alpes. Son premier ſoin fut de ſe ſaiſir des gorges de ces terribles montagnes, & de les confier en propre aux Ambrons, avec ordre exprès de les garder ; afin que s'il lui arrivoit d'être obligé de rebrouſſer chemin, les envieux de ſa gloire ne priſſent pas occaſion de ce revers de lui fermer l'entrée des Gaules, & de le faire périr avec tout ſon monde.

** Voyez les pages 28 & 29 de la premiere Diſſertation, ſur le tems auquel les Gaulois ont dû paſſer en Italie, & la peupler.*

Je n'ai garde d'altérer la fidélité & la certitude de notre Hiſtoire par les traits fabuleux, dont les Grecs & les Romains, amateurs du merveilleux, ont embelli les hauts faits de l'Hercule Gaulois. Ainſi, mettant à part le combat que le Poëte Æſchyle lui fait ſoûtenir à l'extrémité des Gaules contre Tauriſcus, Roi des Liguriens, dans un ſiécle où le nom des Liguriens n'étoit ſûrement pas connu des Grecs ; je me contente de dire, qu'Ogmius *, à meſure qu'il avançoit dans les Alpes,

** Diod. Sic. lib. IV. p. 226. Dionyſ. Halic. l. I. p. 33.*

Périod. Jul. 3135.
An du M. 2475.
Avant J.C. 1579.

ouvroit des chemins aſſez larges pour ſervir de paſſage à des armées entieres, ſuivies ou précédées de leurs équipages; qu'il faiſoit conſtruire de diſtance en diſtance des forteresſes *, où il laiſſoit des garniſons, autant pour tenir en bride les montagnards, qui voudroient profiter de l'avantage des lieux pour détrouſſer & aſſommer les paſſans, que pour la commodité de ceux qui des Gaules iroient en Italie, ou qui d'Italie ſe rendroient dans les Gaules: enfin, que c'eſt de ces garniſons répanduës en différens lieux des Alpes, ſur-tout *Graies* ou Grecques, que les Gaulois *Inalpins* & les Liguriens tiroient leur origine. Peuples vaillans & belliqueux, qui ont tenu ſi long-tems les Romains en échec, & qui n'ont pû être ſubjugués que pluſieurs années après l'entiere conquête de l'Italie, de l'Illyrie, de la Pannonie, de la Macédoine, de la Grece, de l'Egypte, & des Gaules.

* *Scylax, pag.* 6.

On a long-tems ignoré quels étoient tous ces peuples, & d'où ils s'étoient rendus dans les Alpes. Mais après la réponſe qu'ils firent eux-mêmes, l'an de Rome 651, aux Ambrons qui venoient les attaquer dans l'armée de Marius dont ils formoient l'avant-garde, qu'*ils étoient Ambrons * auſſi-bien que ceux qui ſe donnoient pour tels, & que le nom propre de leur nation étoit celui d'Ambron:* cette réponſe, dis-je, conſtate l'état & l'origine de tous les peuples des Alpes de maniere qu'il n'eſt plus permis de douter, que de toute antiquité ils ne ſoient ſortis de cette partie des Gaules, que les Helvétiens de Nion, & autres du pays de Vaux, occupent de nos jours. Ce qui eſt confirmé par Tite-Live *, qui reconnoît que les peuples qui du tems d'Annibal cultivoient les vallées des Alpes Grecques & Pénines, étoient A DEMI-GERMAINS, parce qu'en effet Auguſte avoit alors compris les cantons Helvétiques dans la Germanie ſupérieure.

* *Plutar. in Mario, p.* 416. *C.*

* *Lib.* XXI. *c.* 38.

On ne ſçauroit dire en combien de peuples différens ſe multiplierent les Ambrons qu'Ogmius jetta dans les Alpes: leur nombre alla, j'oſe dire, à l'infini. Pour en donner une légere idée, je me contente de tranſcrire le nom de ceux qui ſont marqués dans l'inſcription de Suſe, & dans celle qui fut érigée en l'honneur d'Auguſte après que ce Prince les eut ſoûmis *. Les Ségoviens, les Séguſinins, les Bélaces, les Caturiges, les Médulles, les Tebaviens, les Adanates, le Savincates, les Egdiniens, les Véaminiens, les Véniſamores, les Iriens, les Eſubianiens, les Ovadiaviens, les Triumpilins, les Camunes, les Vé-

* *Maffeii, Antiquit. Selectæ, p.* 16.

Périod. Jul. 3135. An du M. 2475. Avant J.C. 1579.

noſtes, les Vennonetes, les Iſarces, les Breunes, les Génaunes, les Focunates ; quatre peuples de la Vindélicie, les Conſuanétes, les Rucinates, les Licates, les Catenates, les Ambiſons, les Ruguſces, les Suanétes, les Calucons, les Brixentes, les Lépontiens, les Vibéres, les Nantuates, les Sédunes, les Véragres, les Salaſſes, les Acitavons, les Ucenes, les Brigiens, les Sogiontiens, les Brodiontiens, les Némalones, les Gallites, les Triullates, les Vergunnes, les Eguitures, les Némentures, les Oratelles, les Néruſes, les Vélaunes, & les Suetres *.

* *Plin. l. III. c. 20. §. 24.*

Je paſſe les Taurins, les Libiciens, les Stœnes, & quelques autres peuples des Alpes également Gaulois comme les précédens, dont il n'eſt fait aucune mention dans les monumens, où j'ai puiſé la liſte que je viens de produire ; pour dire un mot en paſſant des Liguriens. Ils ſont les premieres bandes Gauloiſes que l'Hercule des Gaules plaça dans les Alpes depuis la mer inférieure juſqu'à la mer ſupérieure : ainſi ils ſont la tige de tous les peuples, dont j'ai fait le dénombrement. Thucidide, Diodore de Sicile, Tite-Live, en un mot aucun Ancien ni Moderne, n'a pû aſſigner leur origine. Denys d'Hlicarnaſſe * n'a oſé même dire, ſi les Liguriens d'Italie venoient des Liguriens des Gaules, où ſi les Liguriens des Gaules s'étoient étendus juſqu'en Italie. Heureuſement les Liguriens ont décidé euxmêmes l'une & l'autre queſtion, en publiant qu'*ils étoient les deſcendans d'anciens Ambrons*, ainſi que je viens de l'obſerver : aveu qui ſuppoſe évidemment que les Liguriens étoient une nation Celtique, qui s'étoit gliſſée & avancée inſenſiblement depuis le Var juſqu'au Macra. J'avouë que j'ignore en quel tems ceux qui la compoſoient, ont quitté leur premier nom (*u*) pour

* *Dion. Halic. l. I. p. 9.*

(*u*) Ils l'ont au moins quitté environ 300 ans avant la guerre de Troie, parce que Philiſte, dans Denys d'Halicarnaſſe, *l. I. p. 17*, place à la quatre-vingtiéme année qui précéde cette époque, l'expulſion des Sicules d'Italie en Sicile par les Aborigénes & les Pélaſges. Or lors de cette expulſion, les Sicanes régnoient dans la Sicile, dont ils s'étoient rendu maîtres à la faveur d'un ſemblable traitement, qu'ils avoient reçu de la part des Liguriens des Gaules, leſquels étoient allés s'établir en Eſpagne, dans les terres mêmes que les Sicanes y occupoient. A la vérité, Denys d'Halycarnaſſe écrit, que l'arrivée des Sicanes en Sicile n'y a précédé que de quelques années celle des Sicules. Je ne ſçai s'il ſe trompe ; car on lit dans Thucidide, *l. VI. c. 2*, « que les Sicanes étoient ſi anciens dans l'iſle, qu'ils y paſſoient pour Indigénes ; que néanmoins, comme il étoit conſtant qu'ils y étoient venus d'Eſpagne, on ne pouvoit pas douter qu'ils n'euſſent ſuccédé aux Cyclopes & aux Leſtrigons, ſi toutefois ils n'y avoient pas été en même tems que ces derniers ». Ce qui porteroit la célébrité du nom des Liguriens, & l'entrée des Sicanes dans la Sicile, à des tems bien antérieurs à ceux que Denys d'Halicarnaſſe donne pour époque de l'établiſſement des Sicules dans la même iſle. Mais je ne dé-

Périod. Jul. 3135.
An du M. 2475.
Avant J.C. 1579.

prendre celui de Liguriens. Je ſerois porté à croire qu'ils ont adopté le nom d'un de leurs Rois. Car, de prétendre qu'ils fuſſent une branche des Lyges ou Liguriens d'Aſie, c'eſt ce qui n'eſt point vraiſemblable (*x*).

Quoi qu'il en ſoit, ce peuple a paſſé pour très-vaillant; il a communiqué ſon nom à toute la contrée d'Italie (*y*) qu'il occupoit. Les grandes conquêtes qu'il fit en-deçà & au-delà des Alpes, ont rendu ſon nom immortel. Les Alpes mêmes ont contribué à établir & étendre ſa gloire; car, en ſéparant les conquêtes qu'il faiſoit en Italie de celles qu'il faiſoit dans les Gaules, on trouve manifeſtement deux Etats ſéparés de Liguriens; ſçavoir, de Liguriens Ciſalpins & de Liguriens Tranſalpins (*z*),

cide rien: j'obſerve ſeulement, que les Aborigénes ont paſſé autrefois pour être une colonie des Liguriens, *Dion. Halic. l. 1. p. 9*; & quoique cette idée fût ſans fondement, il eſt certain qu'elle fait aller de pair, pour l'ancienneté, le nom d'Aborigénes & celui des Liguriens. Sur ce pied je conjecture, que les Ambrons, ſoit en quittant leur pays, ſoit auſſi-tôt qu'ils ont été placés dans les Alpes, ont pris le nom de Liguriens, à l'exemple de toutes les anciennes colonies, qui ne manquoient pas de ſe donner un nom différent de celui du peuple, dont elles ſe ſéparoient pour toûjours. Au reſte les Ambrons, en changeant de nom, perdirent inſenſiblement le ſouvenir de leur origine, & la firent perdre aux autres à un tel point, que les Anciens & les Modernes n'ont parlé des Liguriens, que comme d'un peuple à la vérité très-ancien, mais iſolé, & qui ne tenoit à aucun par les liens qui réuniſſent ordinairement les autres nations.

(*x*) En effet, par le détail où je ſuis entré dans la note précédente, il eſt viſible que les Ligyens ou Liguriens d'Europe ſont plus anciens que ceux d'Aſie. Zonare place ces derniers au pied du mont Caucaſe, *l. x. p. 478*; Euſtathe dans la Colchide, *in Dionyſ. Perieg.* Hérodote dans l'Aſie mineure & aux environs du Pont-Euxin, *l. VII. c. 72*. Tacite met des Ligies aux ſources de la Viſtule, *Mor. Germ. c. 43*; où, quoiqu'ils euſſent formé pluſieurs cités, ils y eurent le ſort de preſque tous les peuples de l'ancienne Germanie, c'eſt-à-dire qu'ils y furent entiérement inconnus. *Latiſſime patet Ligiorum nomen in plures civitates diffuſum: valentiſſimas nominaſſe ſufficiet; Arios, Helveconas, Manimos, Elyſios, Elyſios, Naharvalos.*

(*y*) Quand Auguſte parvint à l'Empire, la Ligurie entiere, tant d'en-deçà que d'au-delà des monts, s'étendoit depuis le Rhône juſqu'à l'Arno, comme Cluvier le démontre, *Ital. ant. l. 1. c. 8.* Mais ce Prince ne voulut pas qu'elle paſſât le Macra.

(*z*) Les Salyens tenoient le premier rang parmi eux. On peut juger de la nation entiere par ce que Strabon dit de ce peuple ſeul. « Les Salyens, dit-il, occupent la partie des Gaules, qui s'étend ,, depuis Antibes juſqu'à un peu au-delà ,, de Marſeille, & habitent partie dans les ,, Alpes qui les bordent, & partie le ,, long de la côte maritime. Les anciens ,, Grecs les appelloient Ligyes, c'eſt-à-,, dire Liguriens, & donnoient le nom de ,, Liguſtique à la contrée, dont les Mar-,, ſeillois ſont en poſſeſſion. Les nou-,, veaux Grecs n'en parlent que ſous le ,, nom de Celto-Ligyens, c'eſt-à-dire, ,, de Gallo-Liguriens, & leur donnent ,, tout le plat-pays depuis la Durance ,, juſqu'au Rhône. Leur territoire étoit ,, partagé en dix cantons, d'où ils tiroient ,, aſſez d'infanterie & de cavalerie pour ,, entreprendre & ſoûtenir la guerre. Ils ,, ſont les premiers peuples de la Gaule ,, Tranſalpine, avec les Gaulois leurs ,, voiſins, que les Romains ont ſoûmis, ,, en punition de ce qu'ils ne vouloient ,, pas donner paſſage à leurs troupes le

Période Jul. 3135.
An du M. 2475.
Avant J.C. 1579.

ou, comme diſoient les Romains, de Liguriens non chevelus & de Liguriens chevelus ; parce que les premiers coupoient leurs cheveux, à l'exemple des peuples d'Italie, & que les autres les conſervoient & les nourriſſoient comme les Gaulois. Quoique les uns & les autres euſſent la même origine que nous, nous avons perdu entierement de vûë les Liguriens Ciſalpins, au lieu que les derniers nous ont touché de plus près ; parce qu'outre que pendant long-tems ils ont eu de grands démêlés avec nos ancêtres, ils parvinrent enfin à s'introduire dans la Celtique, à en démembrer cette partie qui eſt au-delà du Rhône, & à s'y fixer. Feſtus Avienus, dans la deſcription qu'il fait des côtes de la Méditerranée, nous apprend, que les Liguriens furent d'abord repouſſés ſi vivement à diverſes repriſes, que découragés & affoiblis par la perte de pluſieurs ſanglantes batailles, que les Gaulois de la Celtique gagnerent ſur eux, ils ſe refugierent dans les montagnes, & s'enſevelirent dans les buiſſons, dont elles étoient couvertes, d'où ils n'oſerent ſortir que long-tems après : mais que s'étant fortifiés, ils reprirent courage, deſcendirent des hauteurs & des antres où ils s'étoient cachés, & ſaiſirent une occaſion favorable de ſe rendre maîtres de la plaine, & de la cultiver, & enfin de s'étendre juſqu'au Rhône.

Les Liguriens ne bornerent pas leurs conquêtes dans l'enceinte de l'ancienne Celtique : ils profiterent des bons ports qu'elle leur fourniſſoit pour pirater, exercer le commerce, & s'établir en Eſpagne. L'hiſtoire fait foi qu'ils n'y eurent pas plûtôt mis le pied, qu'ils en chaſſerent les Sicanes, qui habitoient ſur les deux rives du Sicoris *, qui eſt la *Segre* d'aujourd'hui. Denys d'Halicarnaſſe ** dit que cet événement précéda de quelques années le paſſage des Sicules en Sicile. Les Sicules † ont franchi le détroit de Sicile, au rapport d'Hellanicus, trois générations avant la guerre de Troie, ou ſeulement quatre-vingts ans juſtes, ſelon Philliſtus. Comme donc Eratoſthene fixe la priſe de Troie à l'année quatre cens ſeptiéme avant les olympiades ; on peut porter, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, les

* *Thucid. l.* VI. *c.* 2.
** *Lib.* I. *p.* 17.
† *Idem ibid. p.* 18.

,, long de la côte maritime pour aller en ,, Eſpagne. Car autrefois les Liguriens ,, faiſoient des courſes ſur mer & par ,, terre ; & ils étoient ſi puiſſans, qu'à ,, peine les plus grandes armées pou-,, voient pénétrer dans leur pays. Auſſi ,, n'eſt-ce qu'après quatre-vingts ans de ,, guerre continuelle, que les Romains ,, ont obtenu ſur leurs terres un chemin ,, public de la largeur de douze ſtades ». *Strab. l.* IV. *p.* 202. 203.

victoires

Périod. Jul. 3135.
An du M. 2475.
Avant J.C. 1579.

victoires des Liguriens en Eſpagne à environ l'an du monde 2788, ou fort peu après. Mais reprenons la ſuite de l'expédition d'Ogmius.

Ce Héros n'eut pas plûtôt franchi les Alpes, qu'il deſcendit dans la plaine qui eſt arroſée par le Teſin (*a*), & qui prit le nom d'Inſubrie du nom du peuple Gaulois, qu'Ogmius en mit en poſſeſſion. Les Inſubres qui étoient ce peuple, dûrent tous alors paſſer en Italie juſqu'au dernier ; car il ne reſta preſque aucun veſtige du canton qu'ils avoient occupé dans les Gaules. * On ſçait ſeulement qu'ils étoient cliens des Eduens. Sur quoi M. d'Amville ** conjecture, avec aſſez de fondement, que leur poſition étoit à peu près la même que celle des Séguſiens. Quoi qu'il en ſoit, Tite-Live † obſerve, que Bellovéſe, plus de mille ans après, y trouva les deſcendans des Inſubres dont nous parlons ; & que les Gaulois de ſa ſuite regardant comme un bon augure, que cette contrée portât le nom d'un de leurs cantons, en chaſſerent les Thyrréniens, & s'y placerent.

* *Tit. Liv. l. v. c. 34.*
** *Eclairciſſemens ſur l'ancienne Gaule, p. 424.*
† *Ubi mox ſuprà.*

Ogmius pouſſa enſuite plus avant ; & faiſant un détour ſur la gauche, pour ſe conformer au goût des Vénétes qui avoient le pied marin, il les conduiſit ſur les bords de la mer, connuë depuis ſous le nom d'Adriatique (*b*), où ils formerent des habitations

(*a*) Il a ſa ſource dans le mont S. Godard, entre les Alpes Pénines & les Alpes Rhétiques. Il ſe jette dans le lac Verbanus, que les Italiens honorent du nom de *Lago maggiore ;* & le traverſe pendant un eſpace de cinquante milles.

(*b*) Caton, cité par Pline, *l. III. c. 19. §. 23*, prétend que les Vénéres d'Italie ne ſont pas originaires des Gaules, mais de Troie ; ſur quoi Tite-Live forge cette fable. « Comme Antenor, dit-il, n'avoit „ jamais rompu avec les Grecs, & qu'il „ avoit toûjours entretenu avec eux le „ droit d'hoſpitalité, il obtint facilement „ après la priſe de Troie, la permiſſion de „ ſe retirer avec les Troïens qui lui étoient „ dévoués. Cette faveur lui en attira une „ autre ; c'eſt que les Henétes de Paphlagonie ayant perdu leur Roi Pyleménes, „ & ſe voyant chaſſés de leur pays à l'occaſion d'une ſédition, qui s'y étoit élevée, le choiſirent pour chef. Antenor „ fit voile vers l'Italie, & mena les deux „ troupes de Troïens & d'Henétes dans le „ golphe intérieur de la mer Adriatique, où „ il procura des établiſſemens aux uns & „ aux autres ſous le nom de Vénétes ». *Tit. Liv. l. 1. ſub init.* Mais Polybe & Strabon combattent la fable de Tite-Live ; & ſur la parfaite reſſemblance de manieres & de mœurs qui étoit entre les Vénétes & les Gaulois, ils décident que les uns & les autres avoient la même origine. Il eſt vrai que Polybe obſerve que ces deux peuples n'entendoient point la langue l'un de l'autre : mais cette obſervation ne fait rien, parce qu'il étoit impoſſible que des peuples qui avoient été ſéparés pendant un ſi grand nombre de ſiécles, puſſent s'entendre, quoiqu'ils fuſſent d'une ſeule & même tige.

Mais je demande à Tite-Live ſur quel fondement il oſe avancer, que les Henétes ſont allés prendre des établiſſement dans le golphe intérieur de la mer Adriatique, pendant qu'il eſt certain qu'ils n'ont jamais approché de l'Italie de plus près que de l'Illyrie. En effet, Hérodote, le pere de l'Hiſtoire, après avoir dit, *l. 1. c. 196*, que *les Enétes obſervoient dans l'Illyrie une loi qui étoit auſſi pratiquée par les Babyloniens*, ſans changer leur poſition, ajoûte,

Périod. Jul. 3135.
An du M. 2475.
Avant J.C. 1579.

ſéparées (*c*) par des lagunes, qui imitoient celles qu'ils avoient laiſſées dans les Gaules *. Les Vénétes ſe ſont toûjours maintenus depuis dans le pays, dont Ogmius les mit alors en poſſeſſion. Ils y tranſporterent le nom de Vénétie †, qui étoit celui-là même qu'ils donnoient au canton qu'ils avoient abandonné à l'extrémité des armoriques. Polybe * remarque qu'ils conſervoient encore leurs mœurs, leurs manieres & leurs coûtumes, plus de neuf cens ans après, quand Bellovéſe franchit à ſon tour les Alpes, & conduiſit en Italie ces torrens de Gaulois, qui dépouillerent les Tyrrhéniens de leurs plus belles poſſeſſions. A la vérité leur langue avoit alors ſouffert quelque altération: mais il ne faut pas en être ſurpris; leur pays étoit ouvert aux étrangers, que la mer & le commerce y attiroit de toutes parts. D'ailleurs, les guerres qu'ils étoient obligés de ſoû-

* *Strab. l. v. p. 212.*
† *Cæſ. l. III. c. 9.*
* *L. II. p. 105.*

l. v. c. 9, qu'*ils étoient dans la Thrace, le long de la mer Adriatique*. Je paſſe ſous ſilence que *Thrace* & *Illyrie* ſont ici ſynonymes, pour faire voir que par *Adria*, Hérodote n'a jamais entendu que les côtes maritimes de l'Illyrie; parce qu'ainſi que tout le monde ſçait, ces côtes ſont exactement le long de la mer Adriatique. Cet Hiſtorien, *l. IV. c. 33*, traçant la route que tenoient les préſens, que les Hyperboréens envoyoient au temple de Délos, dit qu'*ils étoient portés dans la Scythie, & de-là aux bords de la mer Adriatique, d'où ils paſſoient aiſément dans la Grece*. Voilà encore le terme de *Scythie* employé pour déſigner l'Illyrie: mais le principal eſt que par *Adria*, Hérodote n'entend nullement la ville de ce nom, qui a donné le ſien à la mer Adriatique; mais la mer Adriatique même, & les côtes de l'Illyrie qui ſont arroſées par cette mer.

Au reſte, Hérodote n'eſt pas le ſeul Ecrivain de l'antiquité qui ſe ſoit ſervi du mot *Adria* dans le ſens que je viens d'expoſer: tous les Grecs ſans exception, & quelques Latins, ont marché ſur ſes traces. Par où il eſt évident, 1°. que les Henétes de Paphlagonie n'ont jamais fondé les Vénétes d'Italie; 2°. que les Vénétes d'Italie doivent leur origine aux Vénétes des Gaules; 3°. & enfin que Tite-Live, & les Auteurs qui l'ont précédé ou ſuivi, ont imaginé la fable d'Antenor, pour donner aux Vénétes d'Adria une origine ſemblable à celle des Romains, & étayer celle de ces derniers, qui ne paroiſſoit pas bien certaine à tous les eſprits.

J'avois mis fin à ces remarques, quand je ſuis tombé par hazard ſur un endroit de Scymnus Chius, où il dit, *verſ. 191*, que *les Celtes qui ſont à l'extrémité de l'occident de l'Europe, entre autres les Vénétes, s'étendent depuis les colonnes d'Hercule juſqu'à la pointe de la mer Adriatique, qui eſt en-deçà de l'Iſtrie*. Par là ce Géographe fait clairement entendre, que les Vénétes de la mer Adriatique étoient non ſeulement Celtes & Gaulois d'origine, mais encore de la tribu des Vénétes qui étoient à l'extrémité occidentale des Gaules. Le même Ecrivain aſſûre, *verſ. 386*, que les Vénétes d'Italie avoient cinquante villes, qui bordoient le golphe Adriatique; circonſtance qui rapproche de plus près ces Vénétes de ceux des Gaules, dont les villes & les habitations étoient toûjours ſur des bancs ou des pointes de rochers entourées d'eaux.

(*c*) Voici la deſcription que Céſar fait des habitations des Vénétes des Gaules. *Bel. Gal. l. III. c. 9. Providere inſtituunt hoc majore ſpe, quod multum natura loci confidebant: pedeſtria eſſe itinera conciſa æſtuariis, navigationem impeditam propter inſcientiam locorum, paucitatemque portuum ſciebant.* Paulo poſt. c. 12. *Erant ejuſmodi fere ſitus opidorum, ut poſita in extremis linguis promontoriiſque, neque pedibus aditum haberent, quum ex alto ſe æſtus incitaviſſet, quod bis ſemper accidit horarum XII. ſpatio; neque navibus, quod, rurſus minuente æſtu, naves in vadis afflictarentur.*

tenir contre leurs voiſins, qui en vouloient à leurs richeſſes, ne leur permettoient pas de parler le Celtique avec la pureté, que le parloient les Gaulois arrivés depuis peu d'en-delà des Alpes.

Périod. Jul. 3135. An du M. 2475. Avant J.C. 1579.

Strabon * nous apprend, qu'anciennement la Vénétie étoit recommandable par la race d'excellens chevaux (*d*), que la douceur du climat & la bonté des pâturages contribuoient à y élever; & que c'eſt de-là que Denys l'ancien tiroit ceux qu'il envoyoit aux Jeux de la Grece, pour y diſputer le prix de la courſe.

* *Lib. v. p. 212.*

Ogmius, après avoir pourvû les Vénétes du territoire qu'ils devoient poſſéder en Italie, paſſa le Pô auprès de ſon embouchure, pour aller rendre le même ſervice aux Ombraniciens. Ce peuple n'a été connu aux Romains que par les *Ombriens* (*e*), *qui en étoient les deſcendans*. Je ne parle que d'après Marcus Antonius, & Bocchus Roi de Mauritanie, cités par Servius, Solin, & Iſidore de Séville * qui ont fait ſçavoir à la poſtérité, que *les Ombriens étoient ſortis de Gaulois plus anciens*. En conſéquence, ils ont paſſé à juſte titre pour le peuple le plus ancien d'Italie, quoiqu'il y en eût un grand nombre d'autres auſſi anciens, mais qui n'étoient pas connus. Ainſi ce n'eſt point de l'*Ombro* qui arroſoit les terres des Ombriens, que ce peuple a pris ſon nom: c'eſt plûtôt ce peuple qui a donné le ſien à une riviere qui couloit toûjours dans ſes terres. Auſſi étoient-elles d'une grande étenduë: elles embraſſoient & traverſoient l'Appennin, d'un côté depuis le Pô juſqu'à l'Eſino, & de l'autre juſqu'où (*f*)

* *Servius, Æneid. l. XII. p. 724. D. Solin. c. 2. Iſid. Orig. l. IX. c. 2.*

(*d*) On lit dans Homere, que les Henétes de Paphlagonie avoient quantité de haras de mules d'une bonté particuliere. Mais il s'agit ici de chevaux fins, & de la bonté & abondance des pâturages de la Vénétie d'Italie.

(*e*) Les Grecs appelloient Ombriciens les Ombraniciens; & par-là ils défiguroient moins leur nom primitif que les Latins. Si l'on s'en rapporte à Scymnus Chius, Latinus, fils d'Ulyſſe & de Circé, étoit pere des Ombriciens. J'ai démontré dans la premiere Diſſertation, que les Ombriens étoient antérieurs de plus de trois ſiécles au pere, que le Géographe Grec a la charité de leur attribuer.

(*f*) Les Ombriens occupoient originairement toute l'Etrurie: mais les Pélaſges, & ſur-tout les Aborigénes, écornerent leurs poſſeſſions: ces derniers en particulier leur enleverent l'*Ager Reatinus*, qui, entre leurs mains, fut le berceau de l'Empire Romain. *Dion. Halic. l. I. & II.* Ce qui eſt confirmé par Etienne de Byzance, qui au mot Κ[illegible], pour Κ[illegible]τίλη, dit que Cutilies étoit autrefois une ville de l'Ombrie ou de la Sicile; d'où l'on apprend, que cette ville avoit autefois appartenu aux Sicules, dont l'état avoit été honoré du nom de Sicile, comme je le dirai bientôt. Scymnus Chius aſſûre que les Ombriens menoient une vie pleine de molleſſe. C'eſt ſans doute à quoi il faut attribuer la perte de tant de belles provinces, que les Tyrrhéniens leur enleverent.

Période. Jul. 3135. An du M. 2475. Avant J.C. 1579.

le Nar ſe jette dans le Tibre. On peut juger des forces & des richeſſes des Ombriens par les trois cens villes, que les Tyrrhéniens leur enleverent quand ils entrerent en Italie *: ce qui força les vaincus de ſe retirer dans les montagnes, où ils contracterent inſenſiblement la ruſticité qui eſt inſéparable d'un ſéjour de cette nature. Ils s'y diſtinguerent même en un point de preſque tous les peuples de l'Univers, en ce qu'ils commençoient le jour civil à midi, juſqu'à midi du lendemain *.

* *Plin. l. III. c. 14. §. 19.*

* *Plin. l. II. c. 77. §. 79.*

De l'Ombrie, Ogmius paſſa dans le canton où le Nar a ſa ſource. Comme ce canton n'avoit pas une grande étenduë, & qu'il étoit contigu à l'*Ager Reatinus*, qui faiſoit partie du total de celui que les Ombriens avoient en partage, les excellens pâturages dont il abondoit, réveillerent la cupidité des Aborigénes. L'entrepriſe étoit difficile pendant le ſéjour qu'Ogmius devoit faire en Italie. Auſſi les Aborigénes n'eurent garde de l'exécuter qu'après qu'il s'en fut éloigné. Ils ſurprirent donc le canton de Rieti; ils en prirent poſſeſſion, & ils y transférerent le ſiége de leur Empire.

J'ai dit autre part, que les Aborigénes étoient de tous les peuples Gaulois le ſeul, qui avoit retenu le premier nom que la nation avoit porté, ſans doute parce qu'il y tenoit le premier rang, & qu'il étoit la tige de tant de branches, qui ſe ſont répanduës au près & au loin juſqu'aux extrémités de l'Europe; j'ajoûte ici, que ce même peuple, par une prérogative attachée à ſon état, étoit auſſi deſtiné à être le premier non ſeulement d'Italie, mais encore du monde entier. En effet, il a donné la naiſſance aux Romains; & les Romains ont fait gloire de ſe dire deſcendans des Aborigénes. Ce qui eſt ſingulier, & néanmoins exactement vrai, c'eſt que les Aborigénes ne voyant point le territoire, où Rome fut enſuite bâtie, dans le lot qui leur étoit échu en partage, & ayant un preſſentiment que l'Empire de l'Univers étoit attaché à la poſſeſſion de ce territoire particulier; les Aborigénes, dis-je, prirent bien-tôt les armes pour ſe le procurer, & ne les poſerent qu'après qu'ils ſe furent rendu maîtres d'une ſimple colline, qui devoit dans les ſiécles à venir leur ſoûmettre tous les peuples de la terre.

Les Romains *, pour faire honneur à leur origine, ont fait tous leurs efforts pour découvrir celle de leurs ancêtres, & ſçavoir quels étoient les Aborigénes eux-mêmes, & enfin d'où ils étoient venus en Italie. Mais ils n'ont pû percer les ténébres qui

* *Dionyſ. Halic. l. I. p. 8.*

Période.Jul. 3135.
An du M. 2475.
Avant J.C. 1579.

enveloppoient des tems ſi reculés. Ainſi ils * ſe ſont bornés à dire, que *les Aborigénes étoient le premier peuple qui avoit paru en Italie*. Cette propoſition n'eſt vraie qu'avec la reſtriction que j'ai miſe à une ſemblable qu'on avançoit touchant les Ombriens; parce qu'il eſt conſtant qu'avec les Ombriens & les Aborigénes, pluſieurs peuples qui avoient la même origine, ſont venus enſemble & en même tems peupler l'Italie.

* *Juſtin. l.* XLIII. *c.* 1. *Feſtus v.* Aborigines. *Salluſtius, apud Servium, pag.* 171. *A.*

Enfin Caton le Cenſeur & Caïus Sempronius *, les plus ſçavans des Romains de leur tems, ont débité que les Aborigénes étoient des Grecs tranſplantés de l'Achaïe dans le ſein de l'Italie, pluſieurs générations avant la guerre de Troie: mais Denys d'Halicarnaſſe obſerve, que ces Écrivains ne marquent ni le tems de cette migration, ni quel Chef en avoit eu la conduite, ni dans quelles ſources elle a été puiſée; d'où il conclud qu'elle ne peut avoir eu pour Auteur, qu'*un Grec, qui s'eſt fait un jeu de forger une fable*. « Si cependant, ajoûte Denys d'Halicarnaſſe, » les Aborigénes deſcendent de quelques Grecs, ce ne ſçauroit » être que des Arcadiens, qui ont les premiers paſſé la mer » Ionienne, & ont abordé en Italie ». Après quoi, pour prouver ſon ſentiment, l'Hiſtorien Grec s'enfonce dans un labyrinte de généalogies, d'où il ne peut ſe tirer, qu'en ſuppoſant qu'aucune colonie Grecque n'eſt allé s'établir en Italie avant celle des Œnotriens: ſuppoſition détruite par les témoignages exprès d'Appollodore * & d'Euſebe, qui aſſûrent que les Pélaſges (*g*) s'y étoient rendus quelque vingt ans plûtôt. Ce que Denys d'Halicarnaſſe † eſt obligé de reconnoître, en avoüant que les Pélaſges n'y ont été reçus que par les Aborigénes. Par où il eſt évident que ce dernier peuple, bien loin de rien tenir des Grecs, étoit en Italie antérieurement à toutes les colonies Grecques; & que, pour avoir vraîment ſon origine, il faut néceſſairement la chercher dans les Gaules, où nous trouvons que les habitans portoient le nom d'Aborigénes avant qu'ils priſſent, ou qu'on leur donnât celui de Celtes, de Galates & de Gaulois *, ſans compter que les mœurs & la maniere de vie des Aborigénes (*h*)

* *Dionyſ. Halic. l.* I. *p.* 9.

* *Apollod. l.* III. *p.* 202. *Euſeb. in Chron.*

† *L.* I. *p.* 24.

* *Ammian Marc. l.* XV. *p.* 52.

(*g*) Scymnus Chius poſe pour fondement, que les premiers Grecs qui ſe ſont établis en Italie étoient les Pélaſges.

. . . . Πελασγοὶ δ' εἰσὶν οἱ
Πρότερον κατοικίσαντες ἐκ τῆς Ἑλλάδος.

(*h*) *Les Aborigénes*, dit Denys d'Halicarnaſſe, *ſe tenoient dans les montagnes, pêle-mêle, ou dans des bourgs qui n'avoient aucuns murs. Les Gaulois*, écrit Polybe, *faiſoient leur demeure dans des bourgs ſans défenſe, ſans murs & ſans meubles. Ils prenoient leur ſommeil à plate-terre, ſur des jonchées de foin, de paille, ou de feuilles d'arbre.*

Période.Jul. 3135. An du M. 2475. Avant J.C. 1579.

étoient parfaitement les mêmes, que celles que Polybe * a tracées des Gaulois, qui paſſerent en Italie ſous la conduite de Brennus.

De Rieti, Ogmius ſe transporta à une journée de là, & plaça les Sicules au milieu du territoire, où Romulus éleva dans la ſuite les murs de Rome. J'ai démontré dans la premiere Diſſertation préliminaire, que les Sicules étoient vraîment un peuple Gaulois : en confirmation de cette vérité, j'ajoûte ici que le mot *Sicule* étoit un nom Celtique. En effet, je lis dans Denys d'Halicarnaſſe *, qu'un particulier qui fut exilé (*i*) de Rome, s'appelloit *Siculus ;* d'où j'infere que ce nom devoit être commun parmi les Gaulois.

* *Dionyſ. Halic. l. 1. p. 7. Polyb. l. 11. p. 106.*

* *L. 1. p. 10. & 59.*

Il n'eſt pas ſi aiſé de décider de quel canton des Gaules étoient originaires les Sicules. S'il étoit permis de donner quelque choſe aux conjectures, je dirois qu'ils étoient ſortis de la contrée où eſt aujourd'hui le village de *Sigoyers*, qui eſt dans le Diocèſe de Gap, & qui étoit vraiſemblablement la Métropole du peuple appellé *Siconii* dans Strabon, & *Segovii* dans l'inſcription de l'Arc de Suſe, donnée par M. le Marquis Maffei. Je dis ailleurs comment il eſt arrivé que le nom de ce peuple a été ainſi défiguré. Ce qui ſert à faire entendre, que le même mot, en paſſant les Alpes, a pû être converti en celui de Sicules.

J'avouë que ma conjecture ſemble détruire ce que je marque dans une de mes Diſſertations, que les Sicules & les Teutons devoient être un même peuple, puiſque la fondation de Piſe leur eſt attribuée ſéparément, aux Sicules par Denys d'Halicarnaſſe, & aux Teutons par Caton le Cenſeur. Mais c'eſt une autre conjecture, que je n'avance qu'autant qu'elle paroîtra fondée & ſolide à mes Lecteurs. Car après tout, il ſe peut fort bien faire que les Teutons & les Sicules ayent été deux peuples differens, qui ſe ſeront réünis pour élever enſemble les murs de Piſe, & poſſéder la ville par indivis. L'Hiſtoire fournit mille exemples de pareilles fondations, auſſi-bien que d'une infinité de faits, qui n'en ſont pas moins conſtans, quoiqu'on n'en démêle pas l'enchaînement. J'ajoûte enfin, que les différentes tribus d'un même peuple ont pû s'établir en différens cantons d'Italie, ſoit

(*i*) Ce Siculus étoit fils d'Italus, Roi des Œnotriens. Il ne s'étoit ſans doute retiré à Rome, que parce que Morges s'étoit emparé du trône après la mort d'Italus ſon pere. *Dion. Halic. l. 1. p. 18.* L'Empereur Conſtantin Porphyrogénéte, dans ſes *Excerpta Themat. Imp. Orient. lib. 11*, fait ce Siculus Roi des Auſons ; & Philiſte de Siracuſe le donne pour Roi des Liguriens. *Dionyſ. Halic. l. 1. p. 18.*

qu'elles n'ayent pû tenir entiérement dans la même contrée, ſoit que quelques-unes d'entre elles ayent été obligées de ſe tranſplanter ailleurs, à l'occaſion de quelque guerre ou de quelque événement ſemblable. L'Ecriture abonde en exemples de ces ſortes de cas.

Période Jul. 3135. An du M. 2475. Avant J.C. 1579.

Le ſéjour que les Sicules firent dans le Latium, fit donner le nom de Sicile à toute l'étenduë du pays qu'ils y occuperent *. L'étenduë devoit être conſidérable, ſi l'on en juge par le nombre de villes qu'ils y fonderent, & dont je marquerai les noms dans la ſuite.

* *Solin. c. 4.*

Ogmius pouſſa enſuite plus avant, & alla juſqu'au voiſinage du Liris, où il diſtribua des terres aux Volces & aux Arvernes: il affecta de placer ces deux peuples au voiſinage l'un de l'autre, afin qu'ils fuſſent en Italie limitrophes, comme ils l'étoient dans les Gaules, & qu'ils y vécuſſent dans cette intelligence, dont ils avoient été un modele parfait en-deçà des Alpes.

Les Volces eurent en partage les terres, qui ſont ſur la droite du Liris, depuis ſa ſource juſqu'au milieu de ſon cours: les Arvernes furent mis en poſſeſſion des autres juſqu'à la mer. Les Volces ſe ſont toûjours ſoûtenus dans leurs héritages, & ont conſervé leur nom: ils ont même envoyé des colonies en des contrées d'Italie entiérement oppoſées, dans l'Etrurie, dans la Lucanie, & ailleurs.

Les Arvernes ne furent pas tout-à-fait ſi heureux. En effet, excepté Lucain *, Sidoine Apollinaire ſon copiſte, & Arverne lui-même, qui nous apprennent que les Arvernes des Gaules faiſoient gloire d'avoir eu pour freres les anciens peuples du Latium; ce qui ſuppoſe évidemment, qu'une colonie de ce peuple étoit allée s'établir un peu au-delà de Rome dans les tems mêmes dont nous parlons: nul autre Ecrivain ne fait mention des Arvernes (*k*) d'Italie. Ce qui me fait ſoupçonner que ce peuple a pris un autre nom. Voici ſur quoi je me fonde. Les Grecs diſoient *Aroërne* & *Arouerne* pour Arverne: les Latins, qui ſe

* *Lucan. Pharſal. l. I. v. 427. Sidon. Apollin. l. VII. ep. 7.*

(*k*) Les traces du nom d'Arvernes qui ſe conſervent encore dans le pays, ſuppléent au ſilence des Anciens. Je ne doute pas en effet, que le lac *Averne* n'ait pris ſon nom du ſéjour, que les Arvernes ont fair aux environs. Car l'étymologie Grecque *Aorne*, que Virgile & autres ſemblables Auteurs avoient imaginée, pour exprimer l'effet que produiſoient ſur les oiſeaux qui paſſoient par-deſſus le lac, les exhalaiſons empeſtées qui en ſortoient; cette étymologie Grecqne, dis-je, eſt regardée par les Sçavans comme une fable. Je trouve au contraire une analogie ſenſible entre ce mot & celui d'*Aroërne*, qui eſt le nom que les Grecs donnoient aux Arvernes; & cette analogie confirme les établiſſemens, que ce peuple avoit dans ces cantons.

Période.Jul. 3135. An du M. 2475. Avant J.C. 1579.

mouloient ſur les Grecs, ont fait d'abord d'*Aroërne*, *Aurunce*, & enſuite *Auſone;* car un tems a été que les peuples d'Italie n'avoient point la lettre *r* dans leur alphabet, & qu'ils diſoient *ললিoſibus* & *Valeſii* pour *melioribus* & *Valerii* *. Ainſi il paroît très-vraiſemblable que les Arvernes, qui ont paſſé en Italie avec les autres bandes Gauloiſes dont je trace les premiers établiſſemens, ſont le même peuple que les Grecs & les Romains nous ont fait connoître ſous le nom d'Auronces & d'Auſons. Et ce qui prouve qu'on ne doit pas être ſurpris du changement d'Aroërne en celui d'Auronce, ni de celui d'Auronce en celui d'Auſone; c'eſt que dans la ſuite les Grecs convertirent les noms d'*Auſons* & d'*Auronces* en celui d'*Opiques*, que les Latins rendirent ſucceſſivement par *Opſques*, *Obſques* & *Oſces*; vérité reconnuë de tous ceux qui ont étudié l'origine des peuples d'Italie, leſquels ne different entre eux, qu'en ce qu'un fort petit nombre prétend, que ces divers noms marquent autant de branches d'un ſeul & même peuple. Je ne ſuis pas abſolument éloigné de ce ſentiment, parce qu'outre qu'il rentre dans le mien, ceux qui en ſont les Auteurs ſont forcés de ſe réünir à moi, faute de trouver l'origine des Auſons, qu'ils n'ont pû encore débroüiller. Ils ont beau imaginer un Auſon, & dire avec Scymnus Chius, Feſtus & Suidas, qu'il étoit fils d'Ulyſſe & de Calypſo; ou avec Ttzetzés & Lycophron, qu'il étoit fils d'Italus; ou avec Denys Périégete & Euſtathe, qu'il étoit fils d'Ulyſſe & de Circé; ou avec l'Auteur de l'Origine des Romains *, qu'il étoit fils d'Atlas & de Calypſo: les Auſons avoient donné leur nom à la mer d'*Auſonie*, quand les Œnotriens ſont allés en Italie. Je mets l'arrivée de ces Grecs au-delà des Alpes vers l'an du monde 2550. Or quelque pere que l'on donne à l'Auſon dont on fait deſcendre nos Auſons, il ſe trouvera poſtérieur (*l*) de pluſieurs années à l'époque que je viens d'aſſigner, & qu'on ne ſçauroit combatre.

* *Feſtus*, *in* Arboſem. *Quintil. I. Inſtit. c.* 15.

* *Dionyſ. Halic. l.* 1. *p* 9.

(*l*) C'eſt que la plûpart de ces généalogies ne remontent qu'au tems de la guerre de Troïe, tandis que Denys d'Halycarnaſſe, *l.* 1. *p.* 9, écrit expreſſément, qu'Œnotrus arriva en Italie dix-ſept générations avant cette célébre guerre, & depuis que les Auſons avoient donné le nom de *mer d'Auſonie* à la mer, qui fut enſuite appellée *mer inférieure*. Ce qui ſuppoſe évidemment, comme le dit d'ailleurs Denys d'Halicarnaſſe, que les Auſons étoient en Italie pluſieurs années avant que les Œnotriens s'y tranſportaſſent, & qu'ils y occupoient les contrées mêmes, que les Œnotriens uſurperent ſur eux. Or l'impoſſibilité de découvrir le fondateur des Auſons, nous conduit naturellement à l'origine que j'indique, & qui eſt la même que celle des peuples voiſins, dont ils étoient environnés.

Cette

Cette époque eſt confirmée par Nicandre, cité par Antoninus Liberalis *, qui dit que dans le tems que les Œnotriens pénétroient en Italie par la mer inférieure, Japix, Daunius & Peucetius, freres d'Œnotrus, y entroient auſſi par la mer Adriatique pour en chaſſer les Auſons, & ſe mettre en leur place. D'où les Auteurs Latins ** ont pris occaſion de dire, que l'antiquité des Auſons en Italie alloit de pair avec celle des Aborigénes & des Ombriens. Mais le moyen de ſoûtenir l'antiquité des Auſons, s'ils ne ſont pas Gaulois, & s'ils ne ſe ſont point tranſplantés en Italie avec les Gaulois mêmes, que j'ai démontré s'y être rendus avant tous les Grecs?

Périod. Jul. 3135.
An du M. 2375.
Avant J.C. 1579.

* *Lib. 1. c. 31.*

** *Aul. Gell. l. 1. c. 10. Macrob. Saturn. l. 1. c. 5.*

S'il faut de nouvelles preuves pour achever de conſtater l'origine Gauloiſe des Auſons, je ferai remarquer d'abord, que les Auſons occupoient en Italie le même territoire, dont nous avons vû que les Arvernes furent mis en poſſeſſion auſſi-tôt qu'ils furent arrivés dans ces cantons : ce qui ſuppoſe que les Auſons étoient les deſcendans de ceux dont ils tenoient l'héritage. J'obſerverai enſuite, que les Auſons étoient ces Opiques & ces Oſces, dont la Langue étoit répanduë dans toute l'Italie, avec cette circonſtance ſinguliere, que tous les mots que les anciens Grammairiens nous ont conſervé de cette Langue, ont la même ſignification, non ſeulement dans la Langue des Celtes ou Gaulois, mais encore dans celle qu'on parle aujourd'hui à Paris, & dans les autres villes du Royaume, comme on peut s'en convaincre en jettant les yeux ſur le Diſcours hiſtorique de la Langue de nos ancêtres.

On a dû voir un peu plus haut avec quelque ſurpriſe, que les Grecs ayent converti tout-à-coup le nom d'Auſons en celui d'Opiques, & que les Romains ayent rendu celui d'*Opiques* par celui d'*Opſques*, *Obſces* & *Oſces*. Mais on doit obſerver, 1°. que les *Opiques* des Grecs, & les *Opſques*, *Obſces* & *Oſces* des Latins, n'étoient qu'une branche des Auſons, comme cela paroit preſque certain ; 2°. que les Gaulois, les Grecs & les Romains prononçoient le C comme un K ; 3°. enfin qu'il y avoit dans les Gaules (*m*) un peuple appellé *Oſcidates*, ou *Oſquidates*. Je

(*m*) Il y en avoit même deux de ce nom, les *Oſcidates Campeſtres*, & les *Oſcidates Montani* : les premiers avoient *Oſcineïum* pour capitale, qui eſt *Loſſe*, entre Bazas & Eauſe dans les petites Landes. Les *Oſcidates Montani* occupoient, ſelon M. Danville, habile Géographe, la vallée d'Oſſés, dans la baſſe Navarre.

On peut auſſi dériver le nom d'Oſci des *Auſci* ou *Auſcii*, peuple d'Aquitaine, dont la capitale étoit *Climberrum*, connu aujourd'hui pour la ville d'Auſch. Perſonne

Période Jul. 3135. An du M. 2475. Avant J.C. 1579.

crois donc que la branche des Auſons, d'où ſortit le peuple *Opique*, *Opſque*, *Obſque* & *Oſce*, pour des raiſons qui ne ſont pas venuës juſqu'à nous, forma le nom qu'elle prit ſur celui d'*Oſcidates*.

Je finis l'article des Auſons, en diſant que ce peuple occupoit les deux rives du Liris, depuis la partie inférieure de cette riviere juſqu'à ſon embouchure; d'où les Grecs prirent occaſion de donner le nom d'Auſonienne à la mer dont ils cultivoient les bords, & celui d'Auſonie * à l'Italie, qu'ils ne connoiſſoient auparavant que ſous le nom d'Heſpérie.

* *Plin. l. III. c. 5.*

Ogmius finit les établiſſemens des peuples qu'il avoit conduits en Italie par celui des Teutons. Ce peuple étoit alors floriſſant dans les Gaules *; il n'avoit pas éprouvé le malheur qui l'obligea dans la ſuite, avec les Cimbres ſes voiſins, d'abandonner un certain canton des environs de la Zélande (*n*), que la mer ſappa peu à peu, & enfin engloutit entiérement. Je ne ſçais pas bien, où Ogmius plaça en premier les Teutons de ſa ſuite. Je lis dans Caton, cité par Servius *, qu'un corps de Teutons qui parloit Grec, fonda dans l'Etrurie la ville de Piſe: mais d'autre part, Denys d'Halicarnaſſe * attribuë aux Sicules la fondation de cette ville. Il y a deux manieres de concilier ces Ecrivains: l'une eſt de dire, que les Sicules étoient un peuple qui portoit auſſi le nom de Teutons; l'autre, de convenir que les Sicules & les Teutons étoient deux peuples differens, mais qui s'étoient joints ponr habiter enſemble, & ſe fortifier réciproquement.

* *Florus, l. III. c. 3. Strab. l. VII.*

* *Æneid. x. p. 604. D.*

* *Lib. I. p. 16.*

Virgile * place, à l'arrivée d'Enée en Italie, des Teutons dans la Campanie, aux environs de Nole. Il paroît même par ce

* *Æneid. l. VII. paulo ante fin.*

n'ignore que les Romains prononçoient la diphtongue *au* comme la voyelle *o*. Sur ce pied, les *Oſci* d'Italie pouvoient également être une colonie des *Auſcii*.

(*n*) Ou de la Zélande même; car il n'y a gueres que cette ſeule partie des Gaules, où les peuples ayent pû éprouver ce que toute l'antiquité aſſûre être arrivé aux Cimbres & aux Teutons; ſçavoir que la mer, par ſes fréquentes & violentes inondations, a forcé les habitans de s'éloigner de ſon voiſinage, & de chercher ailleurs une retraite. On n'a pû encore découvrir en quel tems ils ont été réduits à cette fâcheuſe extrémité. Elle a été connuë d'Ariſtote; & dès-là, il eſt viſible que cet événement eſt antérieur au ſiécle où ce Philoſophe vivoit. Ammien en dit auſſi un mot en paſſant; & ce mot, quoique général, ſemble indiquer la Zélande, comme ayant été le théatre de cet étrange accident. Il dit donc, que quelques peuples des iſles qui tenoient aux Gaules par leur proximité, en avoient été chaſſés par les débordemens réïtérés de la mer, qui creuſoit & abſorboit leurs terres. *Draſidæ memorant revera fuiſſe populi partem indigenam: ſed alios quoque ab inſulis extimis confluxiſſe, & tractibus tranſrhenanis, crebritate bellorum, & alluvione fervidi maris ſedibus ſuis expulſos.* Ammian. Marcel. lib. XV. p. 51.

qu'il dit, que ce peuple ne portoit plus ſon ancien & propre nom, & qu'il n'avoit retenu de ſes ancêtres que leur armure & la maniere de combatre, que le Poëte appelle *Teutonique*. Mais il a pû ſe faire que les Teutons d'Etrurie, ayant été chaſſés de Piſe par les Tyrrhéniens, ſe ſoient retirés dans la Campanie, où ils auroient porté leurs mœurs & leurs coûtumes, ſans y retenir leur nom. Je laiſſe au Lecteur à ſuivre celui de ces deux ſentimens, qu'il trouvera plus fondé.

On n'a que des préſomptions ſur le reſte de la vie d'Ogmius. Tout ce qu'on peut dire de plus vraiſemblable, c'eſt que ſi l'Hercule de la Germanie eſt le même que celui des Gaules, comme on n'en doit pas douter, ſur les raiſons qu'il y a de croire, que les pays d'au-delà du Rhin ont été peuplés par ceux qui habitoient en-deçà; il eſt très-probable que notre Prince paſſa dans la Germanie à la tête de pluſieurs bataillons Gaulois, qu'il y laiſſa de diſtance en diſtance, & y tint la conduite qu'il avoit tenuë en Eſpagne * & en Italie. Quoiqu'on ignore le détail de ces établiſſemens, on entrevoit qu'il a pû placer (*o*) de ſon monde dans l'Illyrie, & en une infinité de contrées, dont les noms (*p*) Celtiques font foi, que les peuples qui les ont d'abord cultivées, étoient originaires des Gaules. Ogmius parcourut donc la Germanie d'un bout à l'autre; il paſſa même la Viſtule; & il mit un corps de Vénétes, qui lui reſtoit à pourvoir, en poſſeſſion des côtes qui bordent le golphe qui prit d'eux le nom de Vénédique. Ce corps s'accrut & s'étendit beaucoup. Il occupa ce vaſte terrein qui embraſſoit une bonne partie des

* *Scylax, pag.* 6.

(*o*) J'ai un violent ſoupçon que les Enétes, dont j'ai parlé dans une de mes notes précédentes, & qu'Hérodote place dans l'Illyrie, étoient une tribu de Vénétes des Gaules; & que tout le fondement qu'ont eu quelques Anciens d'avancer, que les Enétes y étoient venus de la Paphlagonie, conſiſtoit dans l'ignorance où ils étoient, que les Gaulois avoient peuplé la plus grande partie de l'Europe. Ce qui fortifie mon ſoupçon eſt, 1°. le grand nombre de peuples Gaulois, que nous trouverons bien-tôt répandus dans l'Illyrie, la Pannonie & la Sarmatie, ſans pouvoir découvrir ni en quel tems, ni comment ils s'y ſont rendus; 2°. le nom de *Gaule inférieure*, que Plutarque donne aux côtes de l'Illyrie, qui ſont ſur la mer Adriatique; διὰ τῆς κάτω Γαλατίας. *Æmil. Paul. p.* 259. Expreſſion qui fait foi, que toutes ces contrées étoient remplies de Gaulois.

(*p*) Je remets à produire la liſte de ces noms en un autre endroit; parce que l'inondation des Gaulois dans le nord n'eſt peut-être arrivée, qu'à la faveur de l'expédition de Sigovéſe au-delà du Rhin, quoiqu'il n'y ait aucune forte raiſon, qui détermine à porter cet événement plûtôt à un tems qu'à un autre. Il n'en eſt pas de même de l'établiſſement des Teutons au fond du Nord. Leur établiſſement étoit fait non ſeulement du tems de Pytheas de Marſeille, qui vivoit près de trois ſiécles avant J. C. *Plin. Hiſt. l.* XXXVII. *c.* 2. §. 11; mais encore au retour des Argonautes de l'expédition de Colchos. *Apollon. Rhod. Argon. l.* IV. *v.* 635.

Périod. Jul. 3135.
An du M. 2475.
Avant J.C. 1579.

grands Etats, qui forment aujourd'hui la Pologne, la Lithuanie, la Livonie & la Pruſſe.

Les Germains conſerverent pendant long-tems le nom de leur fondateur dans toute ſa pureté; mais à la longue ils céderent au torrent, & ils le métamorphoſerent en celui d'Hercule, comme par-tout ailleurs. Ce qui fait dire à Tacite *, que les Germains ſe vantoient d'avoir reçu Hercule chez eux, & qu'ils n'alloient jamais au combat ſans célébrer ſes exploits, & le mettre à la tête de leurs premiers Héros. Ils débitoient encore que c'étoit dans leur pays, qu'Hercule avoit planté les fameuſes Colonnes qui portent ſon nom. Il eſt vrai qu'ils ignoroient entiérement en quel endroit. Ce qui fit perdre bien du tems à Germanicus, lequel s'étoit mis en tête de les découvrir. Le mauvais ſuccès de ſes recherches n'a pas empêché quelques nouveaux Auteurs d'aſſûrer, les uns qu'elles étoient en Suéde, & les autres dans cette partie de la Gaule Belgique qu'on appelle *Drent*, entre la Friſe occidentale & inférieure, & la ville de Munſter. Certainement, jamais idée ne fut plus fauſſe: cependant elle ne laiſſa pas d'avoir cours dans l'eſprit des Germains; ce qui établit dans le Nord le culte général d'Hercule, dont nous rendrons compte (*q*) dans le chapitre particulier de la Religion de nos peres.

* *Mor. German. c.* 2.
Ibid. c. 34.

Nos Mémoires ne nous fourniſſent plus rien ſur les dernieres actions d'Ogmius. On ne peut cependant pas douter que ce

(*q*) Dans le ſecond tome de la Religion des Gaulois, j'ai donné pour un Hercule Germain la figure d'un Hercule trouvée à Weſtcapello, bourg de la petite iſle de Walkeren, qui fait partie de la Zélande. Le lieu où elle avoit été découverte, m'avoit induit en erreur, auſſi-bien que la ſingularité des ſymboles dont elle eſt chargée, & dont perſonne juſques-là ne connoiſſoit la ſignification. En fait d'antiques, il n'en faut pas quelquefois tant pour faire prendre le change. Heureuſement le véritable nom du Dieu repréſenté, que j'ai trouvé dans Pauſanias, *l. x. p.* 638, & qui a un rapport ſenſible avec celui de Macuſanus, que pluſieurs de nos inſcriptions & médailles lui donnent, m'a ouvert les yeux, & m'a fait connoître que l'Hercule dont il s'agit étoit Hercule l'ancien. Or Hercule l'ancien étoit le même qu'Hercule Egyptien, Tyrien, Phénicien & Libyen. Cette fauſſe Divinité étoit fort honorée ſur toutes les côtes maritimes de l'Océan; parce, dit Timagéne, qu'Hercule étoit venu conduire & établir ſur les côtes, des Gaules qui étoient le long de cette mer, une colonie qui a donné, pour ainſi dire, la naiſſance aux Aquitains. *Apud Ammian. Marcel. l. xv. p.* 50. Les Egyptiens & les Africains l'appelloient *Maceris*; mais ſon véritable nom Phénicien étoit *Melcar*, comme nous l'apprend Euſebe. *Præp. Evang. l.* 1. *c.* 10. *p.* 38. Voyez les notes de Scaliger, ſur les fragmens des anciens Hiſtoriens, *pag.* 28, qui obſerve que les noms des Généraux Carthaginois, *Amilcar* & *Bomilcar*, avoient été formés ſur celui-là. La Chronique d'Euſebe, donnée par S. Jérôme, préſente un autre Hercule de Phénicie ſous le nom de *Deſanaüs*. Selden le fait contemporain de Moïſe, *de Diis Syris*, *p.* 113. Ce qui porte à croire que cet Hercule étoit le même que Melcar, & le Macuſan des Gaules.

Héros n'ait fini ſa carriere comme il l'avoit commencée, & que les établiſſemens qu'il a faits dans tout l'occident & le nord de l'Europe, n'ayent eu des ſuccès qui ont répondu à des commencemens ſi heureux. J'ai pour garant de ce que j'avance, cette multitude de peuples vainqueurs, qui après avoir tenu long-tems en bride la fortune des Romains, ont enfin renverſé leur Empire, des débris duquel ils en ont formé tant d'autres, qui ne ſe ſoûtiennent pas avec moins d'éclat. Tous leurs exploits ſeroient à notre honneur & ſur notre compte, ſi le détail en étoit venu juſqu'à nous. Mais puiſque le tems nous l'a envié, dédommageons-nous par les étincelles qui ſortent encore des cendres des Gaulois, qui ſont allés peupler l'Italie. Les traits de lumiere que jettent ces cendres, ont cet avantage, qu'ils nous donnent également les commencemens de notre Hiſtoire, & l'origine des Romains; & comme ils paroiſſent ou avoir été négligés, ou n'avoir pas été apperçus par Tite-Live, je vais les recueillir ici, autant pour la gloire de nos ancêtres, que pour l'intégrité de l'Hiſtoire ancienne.

Périod. Jul. 3135.
An du M. 2475.
Avant J.C. 1579.

Les Sicules poſſédoient ſans trouble le territoire de Rome, ou plûtôt celui où Rome fut bâtie pluſieurs ſiécles après. Ils avoient pour voiſins les Aborigénes & les Ombriens, & ils ne ſongeoient pas à s'étendre au-delà des terres, qui leur étoient échûës en partage: mais ils multiplierent bien-tôt à un tel point, que s'embaraſſant les uns les autres, & leurs champs, quoique fertiles, ne fourniſſant point, à beaucoup près, à la nourriture d'un peuple ſi nombreux, ils crurent pouvoir empiéter ſur les poſſeſſions des peuples limitrophes. Ce pas fait, ils allerent toûjours plus avant; & enfin ils garderent ſi peu de meſures, qu'ils envahirent preſque toute l'Etrurie & le Picenum. On en peut juger par la poſition des villes qui leur ont appartenu *: *Agilla*, *Piſe*, *Saturnie*, *Alſium*, *Falerium*, & *Faſcenium*, auxquelles Solin joint *Gabies* & *Ancone*, & Etienne de Byzance *Cutilie*.

* *Dionyſ. Halic. l. 1. p. 16.*

On ne ſçait pas de quel œil les Ombriens virent d'abord ces exceſſives uſurpations. On eſt plus inſtruit de la conduite que tinrent les Aborigénes. Ils prirent les armes; & non contens de recouvrer les délicieuſes contrées que les Sicules leur avoient enlevées, ils formerent le deſſein de les chaſſer entiérement des terres qu'ils poſſédoient en propre, ſoit que ces terres fuſſent pour eux de tout tems un ſujet d'envie, ſoit plûtôt que la

Périod. Jul. 3135.
An du M. 2475.
Avant J.C. 1579.

Providence les deſtinât à être la tige des Romains, comme ils l'étoient déja des Gaulois, & que dans cette vûë elle voulût qu'ils jettaſſent les fondemens de cette célébre ville, qui devoit être un jour la capitale de l'Univers.

Pour cet effet, ils déclarerent & firent la guerre à outrance aux Sicules *. La guerre dura long-tems, ſans que les Aborigénes puſſent parvenir à leurs fins. Ils furent même forcés de l'interrompre, parce que les Sicules ne leur cédant ni en force ni en valeur, diſputerent avec tant de fermeté le terrein, que l'ennemi ſe trouva épuiſé avant qu'il pût triompher. Il eſt vrai que les Sicules avoient eu le ſecret pendant le cours de la guerre, de metttre dans leurs intérêts les Ombriens & les autres peuples des environs. Ils leur avoient fait voir que cette guerre les menaçoit également: qu'ils avoient offert de reſtituer de bonne foi aux Aborigénes tout le territoire qu'ils leur avoient enlevé; & que le refus obſtiné que ce peuple injuſte avoit fait de ne vouloir leur accorder la paix, qu'à condition qu'ils lui céderoient le leur propre, mettoit en évidence qu'il en vouloit à la liberté de tous les peuples, qui ne ſeroient pas diſpoſés à ſe ſoûmettre: qu'au reſte, l'honneur qu'il avoit d'être la premiere branche des peuples Celtiques, ne lui donnoit aucun droit de faire la loi à ſes freres, moins encore de les écraſer & de les dépoüiller de leurs héritages; & que, puiſqu'il ne vouloit point ſe relâcher de ſes injuſtes prétentions, l'intérêt général demandoit qu'on s'élevât contre l'ennemi commun, & qu'on ſe hâtât de le mettre dans l'impuiſſance de faire ſervir à ſon aggrandiſſement la ruine de la nation. Les Ombriens & les peuples intéreſſés ſe rendirent à des raiſons, dont ils éprouvoient déjà la vérité. Ils ſe liguerent avec les Sicules; & toutes ces forces réünies, non ſeulement arrêterent les Aborigénes *, mais encore les obligerent à abandonner pour un tems leur projet.

Pour ſurcroît de malheur, la famine vint les affliger. Ce fleau les mit dans la dure néceſſité d'en venir à une extrémité, qui en pareil cas étoit autoriſée par l'uſage de toutes les nations; c'étoit de ſe défaire de la fleur des jeunes-gens qu'on n'étoit pas en état de nourrir, de les mettre ſous la protection d'un Dieu *, auquel on les voüoit, & de les envoyer chercher des terres où ils puſſent s'établir, & y trouver les vivres que la patrie leur refuſoit.

Deux cauſes avoient occaſionné la famine dont les Abori-

* *Dionyſ. Halic. l. 1. p. 7.*

* *Idem ibid. p. 15.*

* *Idem ibid. p. 13.*

génes furent travaillés : l'une étoit la ſécheresſe qu'il fit dans leurs provinces ; l'autre, les efforts extraordinaires que cette belliqueuſe nation faiſoit depuis long-tems, pour ſoûtenir la guerre qu'elle avoit entrepriſe, & qui ne lui permettoient pas de vaquer à la culture des terres. Cette négligence devoit cauſer ſa ruine ; puiſqu'étant réduite à ſe dépoüiller des ſeules forces qui puſſent la défendre, & l'empêcher de ſuccomber, elle étoit à la merci de ſes ennemis. Mais outre que ſes ennemis furent aſſez modérés pour ne pas profiter de ſon malheur, ſa faute fut la ſource de ſon ſalut.

La jeuneſſe des Aborigénes ne fut pas plûtôt hors de l'enceinte de ſa patrie, que ſe voyant dénuée entiérement de tous les ſecours de la vie, & étant obligée pour ne pas périr de ſe les procurer ſur le champ, elle ſe jetta ſur les poſſeſſions des Sicules qui étoient limitrophes de celles qu'elle quittoit ; & comme ſon déſeſpoir redoubloit ſes forces & ſa valeur, elle emporta du premier effort la contrée où elle entra, & où elle ſe fortifia ſi bien, qu'elle en conſerva toûjours la poſſeſſion. Ce ſuccès encouragea d'autres Aborigénes, qui étoient ſans biens & ſans fortune : ils imiterent les premiers ; & tous enſemble bâtirent pluſieurs places, dont quelques-unes ſubſiſtoient encore du tems de Denys d'Halicarnaſſe, comme Antemne, Tellêne, Ficule, auprès des monts Cornicules, & la ville de Tibur, dans laquelle un quartier retenoit le nom de *Siculion* ſous l'Empire d'Auguſte : preuve certaine qu'elle avoit appartenu originairement aux Sicules.

Un ſecond événement, ſemblable au premier, tourna de même à l'avantage des Aborigénes, & fixa en quelque ſorte leur fortune : c'eſt l'arrivée d'une bande (*r*) de Pélaſges *. La nation entiere avoit été chaſſée de la Theſſalie par Deucalion. Elle s'étoit partagée en divers pelotons, pour tenter de ſe gliſſer ſéparément en différens coins de la Gréce & de l'Aſie. Celui-ci s'étoit ſauvé à travers les terres dans la Phocide, où il avoit été reçu par les Dodonéens, qui reconnoiſſoient les Pélaſges pour être de leur ſang. Deucalion n'avoit oſé l'y attaquer par égard pour l'Oracle de Dodone, qui étoit l'aſyle le plus reſpecté de la Gréce. Les Pélaſges donc, qui compoſoient cette bande, demeurerent ainſi chez leurs freres pendant quelque

* *Dionyſ. Halic. l. 1. p. 14.*

(*r*) Les Pélaſges étoient originaires du Péloponèſe. *Herodot. l. 1. c. 57. Dionyſ. Halic. l. 1. p. 14. Diod. Sic. l. XIV. p. 453.*

Période Jul. 3135. An du M. 2475. Avant J.C. 1579.

tems : mais s'appercevant que les terres des Dodonéens n'ayant que fort peu d'étenduë, ne pouvoient pas ſuffire à l'entretien & & à la nourriture de deux peuples, pour n'être pas à charge à des hôtes ſi obligeans, ils formerent la réſolution de les quitter. Mais ne ſçachant en quel endroit de la terre ils devoient chercher une retraite, ils s'en remirent à la volonté des Dieux. Ils conſulterent l'Oracle (*s*), dont leurs parens étoient en poſſeſſion. Voici ſa réponſe : * « Hâtez-vous de chercher le pays de Saturnie, qui appartient aux Sicules, & Cutilie ville des Aborigénes, qui eſt au voiſinage d'une iſle flottante. Mêlez-vous à ce peuple, envoyez les décimes à Apollon, des têtes à Pluton, & un homme à ſon pere ».

* *Idem ibid. p. 16. Macrob. ſat. l. 1. c. 7. Steph.* in *Ἀβοριγενες. Lactant. l. 1. c. 21.*

La réponſe de l'Oracle parut aux Pélaſges un ordre qu'il falloit promptement exécuter. Ainſi * ils préparerent en diligence une flotte, & traverſerent la mer Ionienne, afin de ſe rendre aux côtes les plus proches d'Italie, qui étoit alors connuë ſous le nom d'Heſpérie. Mais n'ayant pas ſçu tenir la véritable route, un vent de Sud les porta trop loin, & ils aborderent à une des

* *Dionyſ. Halic. l. 1. p. 15.*

Période Jul. 3186. An du M. 2526. Avant J.C. 1528.

(*s*) Cet Oracle a paſſé pour le plus ancien de la Gréce. Il étoit dans l'Epire, au pied du mont Tomare. Les Anciens en ont débité mille rêveries, comme que les Dieux faiſoient entendre leurs volontés tantôt par des colombes, tantôt par le moyen de pluſieurs timbres ſuſpendus en l'air, qui rendoient des ſons quand les vents ſouffloient, & toûjours dans la langue de ceux qui les conſultoient. Cependant le vrai eſt, que de toute antiquité, c'étoient des hommes qui forgeoient ces Oracles, & que ce ne fut que dans la ſuite qu'on leur ſubſtitua d'abord deux, & quelque tems après trois femmes. C'eſt dans le tems que les femmes occupoient ce poſte, qu'arriva une aventure curieuſe, que Strabon a fait paſſer juſqu'à nous. « Les Pélaſges „ & les Béotiens, dit-il, étant entrés en „ guerre, allerent enſemble conſulter „ l'Oracle de Dodone. On ignore ce qui „ fut dit aux Pélaſges : on ſçait ſeulement „ ce que la Prophéteſſe répondit aux Béo„ tiens ; ſçavoir, que *s'ils vouloient être* „ *victorieux, ils devoient ſe permettre les ſa*„ *criléges*. Les Béotiens ſurpris d'une ré„ ponſe ſi peu décente, & ſoupçonnant „ la Prophéteſſe d'être d'intelligence „ avec les Pélaſges, dont les Dodonéens „ deſcendoient, raiſonnerent ainſi : *Ou* „ *la Propheteſſe a parlé contre ſa penſée, ou* „ *elle a rendu l'oracle de bonne ſoi. Si elle a* „ *parlé contre ſa penſée, elle mérite punition :* „ *ſi au contraire elle a expliqué fidélement la* „ *volonté des Dieux, il n'y a nul mal de* „ *commettre un ſacrilége en ſa perſonne.* Sur „ ce réſultat, ils ſaiſirent la Prophéteſſe, „ & la jetterent dans le feu. Quoique cet „ attentat eût été commis dans le Temple „ & à la vûë de tout le monde, ceux qui „ en avoient l'intendance, ne le traiterent „ pas de guet-à-pens ; ils ordonnerent „ ſeulement que la cauſe ſeroit portée au „ tribunal des Prophéteſſes qui reſtoient, „ & que les Béotiens auroient la permiſ„ ſion de défendre leur cauſe ; & ſur les „ repréſentations que ces derniers firent, „ qu'en aucun endroit de la terre les loix „ ne permettoient aux femmes d'exercer „ des charges de judicature, on aſſocia „ deux hommes aux Prophéteſſes pour „ porter un jugement définitif. Les ſenti„ mens furent partagés ; les hommes dé„ clarerent les Béotiens innocens, au lieu „ que les Prophéteſſes prononcerent con„ tr'eux un arrêt de mort : mais le jugement „ des hommes prévalut ; ainſi les Béotiens „ furent renvoyés abſous ».

bouches du Pô, appellée (*t*) *Spinetique*. Ils y laiſſerent leurs vaiſſeaux, les femmes, les enfans, les vieillards, & tous ceux qui n'étoient pas en état de ſoûtenir de plus longs travaux, avec une garde, qui, en mettant tout ce monde à couvert de l'inſulte des originaires du pays, leur conſervoit une retraite, s'ils étoient obligés de revenir ſur leurs pas. Après quoi ils pénétrerent dans les terres, franchirent les Apennins, & entrerent dans le pays des Ombriens, qui étoit contigu à celui des Aborigénes. Ils ſe rendirent d'abord maîtres de quelques habitations; & ils ſongeoient à s'y arrêter, quand ils virent une armée formidable d'Ombriens qui venoit fondre ſur eux. Ils n'eurent garde de l'attendre. Ils ſe jetterent incontinent ſur les terres des Aborigénes. Par le plus grand hazard, ils camperent auprès de Cutilie (*u*) & du Lac ſacré, au milieu des eaux duquel ils

Périod. Jul. 3186.
An du M. 2526.
Avant J.C. 1528.

(*t*) Du nom de la ville *Spina*, qu'y bâtirent bien-tôt les Pélaſges qui y avoient été laiſſés. Cette ville n'étoit qu'un bourg du tems de Strabon: mais à en juger par la richeſſe des préſens, qu'elle avoit autrefois envoyés à Delphes, & qui éxiſtoient encore en nature dans le temple, on jugeoit qu'elle avoit été conſidérable & peuplée. *Strab. l. v. pag. 148. Plin. Hiſt. l. III. c. 16.* J'oubliois de dire, que je mets l'arrivée des Pélaſges en Italie à l'année du Déluge de Deucalion, quoiqu'il faille la porter ou immédiatement avant, ou immédiatement après, ſelon qu'il a plû aux Anciens de la marquer. J'ai terminé le différend en prenant un milieu qui tranche toutes les d fficultés, & n'induit point le Lecteur en erreur, puiſqu'il lui préſente une époque célébre qui fixe l'eſprit, & l'empêche de s'écarter au-delà du terme que j'ai preſcrit.

(*u*) On ignore quelle ville étoit Cutilie: on ſçait ſeulement qu'elle étoit bâtie ſur une montagne, à ſoixante-dix ſtades de Rieti. Pour le Lac ſacré, c'étoit conſtamment le lac de Vadimon: il étoit autrefois dans l'Etrurie; il eſt aujourd'hui dans le patrimoine de S. Pierre. On ne peut rien ajoûter à la deſcription, que Pline le jeune en a fait dans la vingtiéme Lettre du huitiéme Livre. « Le baſſin de ce lac, dit-il, ,, eſt ſi rond, ſi uni & ſi égal, qu'on n'y ,, apperçoit ni angle, ni enfoncement. ,, Les dimenſions en ſont ſi juſtes, qu'on ,, diroit qu'elles viennent de la main de ,, l'ouvrier. L'eau eſt d'un bleu qui tire ,, ſur le blanc & le verd: elle ſent le ,, ſoulphre, & a un goût de médecine; ,, auſſi a-t-elle la vertu de conſolider les ,, fractures. Quoique le lac ne ſoit pas ,, grand, il l'eſt aſſez pour former des vagues quand le vent ſouffle. Comme il eſt ,, ſacré, il ne préſente aux yeux, au lieu ,, de bateaux, que des iſles flottantes, qui ,, ſont couvertes de ces ſortes d'herbes & ,, de joncs, qui croiſſent dans les marais ,, & dans les extrémités des lacs ordinaires. Chaque iſle a ſa figure, & des bords ,, échancrés, parce qu'elles donnent ſouvent l'une contre l'autre, ou heurtent le ,, rivage. Toutes ont la même hauteur & ,, la même légéreté, & leur fond eſt à ,, l'inſtar de celui d'une barque. Quand ,, on peut les voir en détail, elles ſe ,, montrent de tous les côtés: on remarque alors qu'elles ſont moitié dans ,, l'eau, & moitié ſur la ſurface. Quelquefois les vents contraires les ſéparent: alors chacune flotte au gré du ,, vent. Souvent les plus petites s'attachent aux plus grandes, & les ſuivent, comme les eſquifs ſuivent les ,, vaiſſeaux de charge. Souvent encore les ,, unes & les autres forment comme un ,, combat naval, & ſemblent ſe diſputer ,, le prix de la courſe. Comme elles ſont ,, pouſſées tantôt d'un côté de rivage, & ,, tantôt d'un autre, la terre alors s'avance dans le lac: ſelon quoi, en différens ,, tems, elles dérobent ou rendent la vûë

Period. Jul. 3186.
An du M. 2526.
Avant J.C. 1528.

virent une iſle qui flottoit. Cet objet les frappa, & leur donna de la curioſité. Ils queſtionnerent quelque priſonniers qu'ils avoient faits dans les champs ; & ſur leur réponſe *, ils jugerent qu'ils touchoient à la fin de leurs travaux, & que les Dieux les avoient conduits, comme par la main, au milieu du peuple que l'Oracle leur avoit annoncé. Ainſi ils ne voulurent point ſe précautionner contre les Aborigénes, qu'ils ſe douterent devoir bien-tôt avoir ſur les bras pour les chaſſer du terrein qu'ils occupoient. Au contraire, apprenant qu'ils étoient en marche, ils allerent au-devant d'eux en poſture de ſupplians (*x*), n'ayant pour toutes armes qu'un rameau d'olivier, qu'ils tenoient à la main. Ils leur expoſerent en détail les malheurs arrivés à leur nation, les revers de fortune qu'avoient eſſuyé les différentes branches, dans leſquelles elle avoit été obligée de ſe partager, l'extrémité où étoit réduite la leur en particulier, & enfin les termes de l'Oracle, dans l'accompliſſement duquel les Aborigénes devoient trouver leur bonheur auſſi-bien que les Pélaſges. Ce diſcours déſarma les Aborigénes. Ils étoient venus pour exterminer ces étrangers ; mais comparant le ſens de l'Oracle avec le beſoin qu'ils avoient de nouvelles forces pour parer à celles des Sicules qui les fatiguoient, ils firent alliance avec eux : & non contens de leur céder en propre tout le territoire des environs du Lac ſacré, ils leur laiſſerent un corps de troupes, qui les mettoit en état de s'étendre aux dépens de leurs voiſins. C'eſt auſſi ce que les Pélaſges ne manquerent pas de faire. Ils ſurprirent pluſieurs villes, ſur-tout Cortone (*y*), dans le tems que les Ombriens s'y attendoient le moins. Comme cette place étoit forte, belle & riche, & que tout le territoire

* *Dionyſ. Halic, l. 1. p. 16.*

,, de différentes parties du lac. Ainſi ce ,, n'eſt que lorſqu'elles ſont au milieu, que ,, le lac a toute ſon étenduë. Il eſt certain ,, que les beſtiaux qui ſuivent les pâturages, entrent dans ces iſles, autant ,, qu'elles paroiſſent faire partie de la rive, & qu'ils ne s'apperçoivent que le ,, terrein eſt mouvant, que quand le rivage ,, s'éloigne d'eux. La frayeur de ſe voir ,, emportés au milieu des eaux qui les environnent, les ſaiſit auſſi-tôt. Peu après, ,, ils abordent inſenſiblement où il plaît ,, au vent de les porter. Comme le lac ,, ſe décharge dans un fleuve, qui après ,, s'être montré quelque tems, ſe précipite ,, bien avant en terre, & continuë ſon ,, cours ; s'il arrive qu'avant qu'il y entre, on y jette quelque choſe, il la conſerve, & la rend quand il paroît de ,, nouveau ». *Voyez Séneque, l. III. quæſt. nat. c. 25 ; & Macrobe, Saturn. l. 1. c. 7.*

(*x*) Les Anciens avoient pour maxime, qu'on ne pouvoit rejetter ſans impiété la priere de ceux qui ſe déclaroient ſupplians, parce que cette qualité rendoit ſacrée leur perſonne.

(*y*) Le nom de Cortone ne fut donné à cette ville, que depuis qu'elle fût en la puiſſance des Pélaſges, qui l'appellerent ainſi pour renouveller le nom de Gortynée, qu'ils avoient été forcés d'abandonner dans la Theſſalie.

d'alentour abondoit en excellens pâturages, ſes anciens maîtres firent mille efforts pour y rentrer; mais ils ne purent jamais réüſſir.

Période Jul. 3186.
An du M. 2526.
Avant J.C. 1528.

Après que les Pélaſges ſe furent aſſûrés de bons établiſſemens, ils joignirent leurs forces à celles des Aborigénes, qui, ayant conjuré la perte des Sicules, attendoient ce renfort pour leur porter les derniers coups. Ils entrerent dans leur pays par deux côtés oppoſés. Cette voie leur réüſſit, parce que les Sicules étant obligés de ſe partager, ne pouvoient oppoſer à deux armées également nombreuſes & redoutables, que des corps foibles & inférieurs; & par-là, ils étoient entamés de toutes parts. Cependant ils diſputoient vaillamment le terrein, & les campagnes ruiſſeloient de ſang; avec cette différence, que les Aborigénes rafraîchiſſant toûjours leurs troupes, & preſſant de plus en plus l'ennemi, forcerent enfin les Sicules,* pour éviter de tomber entre leurs mains, de prendre leurs femmes, leurs enfans, & tout ce qui leur reſtoit de vivres, d'or & d'argent, & d'abandonner le Latium. Ils dirigerent leur marche vers le Midi; ils traverſerent les montagnes; & déſeſpérés de ce qu'aucun peuple ne vouloit les recevoir, ils allerent ſe confiner * au fond de l'Italie, aſſez près de Rhegio. Leur retraite rendit les Aborigénes † maîtres de toutes les belles campagnes qui s'étendent depuis le Tibre juſqu'au Liris. On met au nombre des villes qu'ils poſſédoient, Réate, Palation, Tribule, Vesbole, Suna, Meſphyle, Orvinion, Curſule, Iſſa, Maruve, Batie, Tiore, qu'on appelloit auſſi Matiéne; Liſta, capitale de la nation, & enfin Cutilie.

* *Dyon. Halic. l. 1. p. 17.*

* *Strab. l. VI. p. 257.*

† *Dionyſ. Halic. p. 8. 11. 12. &c.*

La ville de Matiéne, ou Matiére ſelon Etienne de Byzance, étoit célébre par un Oracle, qui ne le cédoit preſqu'en rien à celui de Dodone. La ſeule différence entre l'un & l'autre conſiſtoit, en ce qu'à Dodone c'étoit une colombe qui rendoit les oracles du haut d'un chêne ſacré; au lieu qu'à Matiéne c'étoit un piverd qui prononçoit les ſiens ſur une colonne de bois.

Cutilie, dont nous avons parlé à l'occaſion de l'Oracle de Dodone en faveur des Pélaſges, n'étoit pas moins recommandable par l'iſle qui flottoit au milieu d'un lac, auprès duquel elle étoit bâtie. L'iſle n'a aucune aſſiette fixe, & ſe meut au gré du vent. Elle s'éleve ſeulement un pied au-deſſus de la ſuperficie de l'eau, & ſa grandeur eſt de quatre arpens. On ne ſçauroit fixer la profondeur du lac, parce qu'elle eſt extrême. Les origi-

Période Jul. 3186. An du M. 2526. Avant J.C. 1528.

naires du pays le regardoient comme conſacré à la victoire. Auſſi avoient-ils mis des barrieres tout-autour pour empêcher d'en approcher ; & ils ne les levoient que certains jours de fête, où tout le monde pouvoit y entrer & y offrir des ſacrifices. Du reſte, l'iſle n'avoit rien de ſingulier : elle ne produiſoit que du glayeul, & quelques arbuſtes mêlés de buiſſons.

Telle fut l'étenduë de l'état des Aborigénes, quand ils y eurent compris celui des Sicules. Cette étenduë comparée à celle de l'Empire Romain, dont elle devint alors *le berceau* *, *le fondement & les premieres racines*, ne pouvoit être comptée pour rien. Elle étoit néanmoins conſidérable pour ces tems-là. Les Aborigénes s'y ſont toûjours maintenus. Ils y ont été regardés comme le premier peuple d'Italie ; & quoiqu'ils ayent quelquefois changé de nom, & qu'ils ayent eu même des Rois qui n'étoient pas de leur nation, ils ſont les ſeuls qui ont figuré au-delà des Alpes, & dont nous ayions une ſuite aſſez ſuivie juſqu'à Romulus.

* *Plin. l. III. c. 5. §. 9.*

Période Jul. 3208. An du M. 2548. Avant J.C. 1506.

Quelque vingt ans après l'événement dont je viens de parler, un grand nombre d'Arcadiens ſe rendit en Italie pour y chercher des terres, dont ils manquoient dans la Gréce. Ils formoient quatre bandes *, conduites l'une par Œnotrus, la ſeconde par Japix, la troiſiéme par Daunius, & la derniere par Peucetius. C'étoient quatre freres (z), fils de Lycaon Roi d'Arcadie †. Nyctimus, leur frere aîné, pour favoriſer leur entrepriſe, avoit eu ſoin de leur fournir une flote & tous les ſecours dont ils avoient beſoin. Quoiqu'Œnotrus fût le plus jeune de tous ſes freres, ſa bande s'eſt rendu plus illuſtre que les trois autres. Elle alla prendre terre dans cette partie de la baſſe Italie, à laquelle ceux qui la compoſoient donnerent le nom d'Œnotrie (*a*), formé ſur celui d'Œnotriens, qu'ils avoient pris pour faire honneur à leur chef. Leur domaine ne s'étendit d'abord * que depuis le golphe *Lametinus* juſqu'au golphe oppoſé appellé *Scyllaceus*, c'eſt-à-dire, depuis *Santa Euphemia* juſqu'à *Squillace* ; ce qui ne faiſoit qu'une demi-journée de chemin : mais dans la ſuite, elle comprit toute l'Abruſſe & la Calabre, juſqu'au détroit de Sicile *.

* *Dionyſ. Halic. l. 1. p. 9. Antonin. Liberal. Métam. 31.*
† *Pauſan. l. VIII. p. 458.*

* *Ariſtot. Polit. l. VII. c. 10.*

* *Strab. l. VI. p. 254. 255. & ſeq.*

Les trois autres bandes d'Arcadiens avoient abordé de leur

(z) Apollodore & Tzetzès aſſûrent, que Lycaon eut cinquante fils de différentes femmes. Denys d'Halicarnaſſe ne lui en donne que vingt-deux. Nyctimus, l'aîné de tous, demeura dans l'Arcadie, & ſuccéda à ſon pere. *Pauſan. l. VIII. p. 458.*

(*a*) Elle s'appelloit auparavant Auſonie, parce que les Auſons l'occupoient.

Périod.Jul. 3208.
An du M. 2548.
Avant J.C. 1506.

côté au promontoire, que les Italiens d'aujourd'hui appellent *il capo di ſanta Maria di Leuca**, & que les Anciens n'ont connu que ſous celui d'*Iapygien*. Les trois freres y formerent trois Etats contigus, leſquels, avec celui d'Œnotrus, embraſſoient une bonne partie des terres des Auſons. Il leur fut d'autant plus aiſé de démembrer cette pointe *, qu'elle étoit preſque deſerte & inculte; & que le peu même qui étoit habité, n'étoit pas peuplé ſuffiſamment. L'époque de ce démembrement eſt la même que celle du nom de Grande-Gréce, qui fut donné depuis à l'Italie inférieure.

* *Antonin. Liberal. metam. 31.*

* *Dionyſ. Halic. l. 1. p. 10.*

Le premier Roi des Aborigénes, dont le nom ſoit parvenu juſqu'à nous, eſt Aventinus *. Il eſt bien plus ancien qu'Aventinus Silvius, Roi d'Albe. On ne ſçait autre choſe du premier, ſinon qu'il fut tué & enterré au pied du mont, qui à cauſe de lui, fut appellé *Aventin*.

* *Servius, Æneïd. l. VII. p. 494. D.*

Pendant que les Arcadiens s'affermiſſoient dans les nouveaux établiſſemens, qu'ils avoient formés dans l'Italie inférieure, & qu'ils forçoient les Auſons * à ſe renfermer dans des bornes fort étroites, les Pélaſges profitoient de la bonne volonté des Aborigénes pour étendre les leurs. Ils s'emparerent de pluſieurs villes, ou en bâtirent d'autres; ils s'approprierent de vaſtes campagnes pour la nourriture & la multiplication de leurs troupeaux; en un mot, en très-peu de tems ils ne furent pas regardés comme une colonie d'étrangers qu'on ſouffroit par commiſération: c'étoit * une nation floriſſante, qui ſe ſoûtenoit par ſes propres forces, qui ſe faiſoit reſpecter, & qu'il étoit dangereux d'attaquer. Outre les différentes contrées que nous avons vû qu'ils poſſédoient dans la Toſcane & l'Ombrie *, ils paſſerent le Tibre, & ſe firent un Etat dans la Campanie. Ils y fondérent entr'autres villes celle de Lariſſe, à laquelle ils donnerent le nom de leur capitale dans le Péloponèſe. Mais cette grande proſpérité ne dura pas toûjours, comme nous le verrons dans la ſuite.

* *Antonin. Liberal. metam. 31.*

* *Dionyſ. Halic. l. 1. p. 18.*

* *Idem ibid. p. 17.*

Périod.Jul. 3358.
An du M. 2698.
Avant J.C. 1356.

L'Auteur de l'Origine des Romains s'éleve contre Virgile, ſur ce que le Poëte donne Saturne pour premier Roi des Aborigénes: il ſoûtient, que Janus étoit en Italie avant ce Dieu; & qu'à s'en tenir aux fables de la nation, c'étoit ce Prince qui l'avoit reçu dans ſes Etats, & qui lui avoit accordé un aſyle contre les violences de Jupiter. Mais on ne peut pas douter que l'arrivée de Saturne en Italie, ne ſoit un conte forgé par les Romains, pour illuſtrer leur patrie; puiſqu'entre pluſieurs Saturnes, que l'Hiſtoire Phénicienne

Périod. Jul. 3358.
An du M. 2698.
Avant J.C. 1356.

& Aſſyrienne fournit, & parmi leſquels ſeuls il faut chercher celui, que les Romains diſoient s'être refugié chez leurs ancêtres, il n'en eſt aucun qui ne le précéde d'un grand nombre d'années (*b*) : auſſi Denys d'Halicarnaſſe * rejette-t-il tout ce que les Poëtes ont débité ſur le regne de ce Dieu dans le Latium. L'erreur des Poëtes étoit groſſiere : c'étoient les mots *Latium* & *Saturnia* qui l'avoient occaſionnée. Ils s'étoient figurés que le premier étoit Latin, & qu'il déſignoit le pays où Saturne étoit allé ſe *cacher*, & que l'autre étoit une ville que ce Dieu avoit fondée, & à laquelle il avoit donné ſon nom ; ne faiſant pas attention, 1°. que le mot *Latium* ne venoit pas du Latin *latere*, ſe cacher, mais de *Latinus*, qui étoit le nom d'un Roi des Aborigénes, qui n'a régné que deux ſiécles après le prétendu Saturne ; & qu'ainſi la véritable acception de *Latium* étoit *les Etats du Roi* Latinus : 2°. que le mot *Saturnia* ou *Saturnion* étoit antérieur au regne de Saturne en Italie au moins de 250 ans ; puiſque l'Oracle de Dodone en faveur des Pélaſges, & tous les monumens de l'Hiſtoire, font foi, que de tout tems, ſur-tout depuis celui de Deucalion juſqu'au regne de Latinus, l'Empire des Aborigénes n'a gueres été connu que ſous le nom de *Saturnien*.

* *Lib. I. p. 28.*

Mais qu'eſt-il néceſſaire de deſcendre dans tout ce détail de chronologie ? Nous avons le nom véritable du Roi des Aborigénes, que l'on a métamorphoſé en Saturne. Il s'appelloit *Sterces* * ou *Stercutius*. Ce Prince eſt le premier qui a enſeigné à ſes ſujets l'art de fertiliſer les terres par le moyen du fumier. Cette invention fut la ſource de tant de richeſſes pour les originaires du pays, qu'elle valut une apothéoſe à ſon auteur ſelon l'uſage établi de ces tems-là. Voici comme la choſe arriva : on com-

* *Auguſtin. Civ. l. XVIII. c. 15.*

(*b*) Abydéne, cité par Euſebe, *Præp. Evang. l. IX. c. 12. p. 414*, écrit que les Aſſyriens honoroient un Saturne qui vivoit avant le Déluge, & qui avertit Siſithrus que le déluge étoit ſur le point d'arriver. Ce prétendu Saturne exiſtoit plus de quinze cens ans entiers avant le Saturne des Romains. Sanchoniathon donne l'hiſtoire de deux Saturnes, pere & fils, qui étoient antérieurs de plus de huit cens ans au Saturne que les Romains ſe glorifioient d'avoir eu pour Roi. *Euſeb. ibid. lib. 1. c. 10. p. 36. & 37.* Abydéne & Eupoléme font régner à Babylone un Saturne, immédiatement après la confuſion des langues : ce qui me porte à croire que ce Saturne eſt le Saturne fils dont je viens de parler, & que Sanchoniathon dit être né au-delà du Jourdain. *Idem ibid. l. 9. c. 416. 419.* Enfin le Saturne des Grecs, qui eſt le même que celui des Romains, a bien régné dans l'iſle de Crete ; mais il n'eſt jamais venu en Italie, moins encore y a-t'il été reçu par Janus, comme le débitoient les fables des Latins. En effet, Théophile, dans ſa Lettre à Autolicus, *l. III. p. 139*, prouve que Saturne de Créte eſt plus ancien au moins de cinquante ans, que Saturne des Romains. *Voyez Ryckius, de primis Ital. colon. p. 420.*

mença par changer ſon regne en ſiécle d'or; enſuite on forma ſon nom ſur celui de la ville où il faiſoit ſéjour; & enfin on lui attribua la fondation de cette ville, & le nom qu'elle portoit, quoiqu'il fût viſible que c'étoit cette même ville qui lui avoit communiqué le ſien.

Périod. Jul. 3358. An du M. 2698. Avant J.C. 1356.

On ne doit pas regarder ce que je dis comme une ſimple conjecture : je n'avance rien qui n'ait été connu & reconnu de tous les Romains; c'eſt en effet ſur leurs témoignages que Pline*, Macrobe, S. Auguſtin, Tertullien, Prudence & Iſidore de Séville, ont marqué en termes exprès, que Sterces, Stercutius, Sterculus ou Stercutus, étoit le célébre Saturne de la Fable.

* *Plin. l.* XVII. *c.* 9 §. 6. *Macrob. Satur. l.* 1. *c.* 7. *Aug. ubi ſupra. Tertull. Apol. c.* 25. *ad Nationes c.* 9. *Prudent. Hymn. S. Laurent. v.* 450.

Pline nous apprend, que Sterces étoit fils de Faunus; ce qui nous donne un Roi des Aborigénes inconnu juſqu'ici. Il eſt différent d'un autre moins ancien, & dont nous parlerons en ſon lieu. Je n'ai à dire autre choſe du pere de Sterces, ſinon que ſa femme s'appelloit *Fauna*, & que le nom de l'un & de l'autre venoit du Latin, *Fari*, parler, parce que tous deux débitoient des oracles, que les Romains* conſervoient dans les vers qu'ils appelloient Saturniens.

* *Varro, Ling. Lat. l.* VI.

Sterces, dont nous venons tant de parler, avoit un autre nom*, c'eſt celui de Cameſe. Protarque de Tralles & Hygin aſſûrent qu'il reçut Janus ſous ce nom, qu'il partagea ſon trône avec lui, & qu'il voulut l'avoir pour ſucceſſeur. Janus étoit petit-fils d'Erecthée, Roi d'Athénes, par ſa fille Créüſe*, qui l'avoit eu d'une aventure, qu'elle cacha ſous le voile d'une viſite qu'elle avoit reçu d'Apollon. Le vice de ſa naiſſance (*c*) ne l'empêcha pas d'hériter des Etats de ſon grand-pere, & de profiter de ſes tréſors pour ſe procurer en Italie un autre Royaume.

* *Macrob. Sat. l.* 1. *c.* 7.

* *Auctor orig. gent. Rom.*

(*c*) L'Auteur de l'Origine des Romains dit qu'Erecthée ignorant l'aventure de ſa fille, la donna en mariage à un de ſes courtiſans, nommé Xutus; que celui-ci ne pouvant avoir des enfans de Créüſe, alla conſulter l'Oracle de Delphes; que l'Oracle lui répondit d'adopter le premier enfant qui ſe préſenteroit à lui le lendemain; que le premier enfant qui s'offrit à ſes yeux à l'inſtant marqué, fut celui que Creüſe avoit eu de ſon amant, & qu'elle faiſoit élever ſecretement dans le Temple; que Xuthus l'adopta; & que c'eſt par ce moyen que ce Prince parvint à la Couronne. Euripide a traité ce ſujet dans ſa Tragédie intitulée *Ion*; car c'eſt le véritable nom du fruit des amours de Créüſe. Janus n'eſt qu'Ion latiniſé. Xuthus, qui l'avoit adopté, étoit fils d'Hellen, & petit-fils de Deucalion. *Apollod. l.* 1. *p.* 27. Sur cet expoſé, qui eſt tiré des plus pures ſources de l'Hiſtoire, on peut porter un jugement ſur toutes les rêveries que les Romains ont débité de Janus & de ſon ancienneté, ſur les deux viſages qu'ils lui ont donné dans les médailles, & ſur les différens ſymboles avec leſquels ils le repréſentoient.

Périod. Jul. 3384.
An du M. 2724.
Avant J.C. 1330.

Il s'arrêta dans le voiſinage de Rome, fit alliance avec Camèſe, & obtint la permiſſion de bâtir une ville ſur le mont Janicule (*d*). On ne ſçait autre choſe de lui, ſinon qu'après la mort de ſon bienfaiteur, il introduiſit chez les Aborigénes divers cultes & différentes cérémonies qui étoient en uſage dans la Gréce. Je ne doute point que les devoirs de la reconnoiſſance ne l'ayent porté à rendre les honneurs divins à ſon prédéceſſeur, & que ces honneurs n'ayent ſervi de fondement à la métamorphoſe de Sterces ou Camèſe en Saturne.

* *Virgil. Æneid. l. VII. p. 474. F.*

L'Auteur de l'Origine des Romains, Virgile * & Servius, donnent Picus (*e*) pour ſucceſſeur à Sterces. Ils ne marquent point ſa naiſſance; mais il eſt très-certain qu'il la devoit à Sterces. Il étoit Augure & Pontife. L'épithéte de *Laurens* dont l'honore Virgile, ſuppoſe que ce Prince étoit né à *Laurentum*, ancienne habitation des Aborigénes, qui étoit à une petite diſtance d'Oſtie.

Une erreur monſtrueuſe de l'Auteur de l'Origine des Romains, qu'on ne ſçauroit lui paſſer, c'eſt qu'il avance que les Aborigénes ſont venus en Italie ſous le regne de Picus, & que ce Prince les reçut dans ſes Etats, & leur permit de vivre comme ils voudroient. Selon les regles les plus exactes de la Chronologie, les Aborigénes avoient pénetré en Italie environ trois cens ans avant le regne de Picus.

Périod. Jul. 3442.
An du M. 2782.
Avant J.C. 1272.

Il n'en eſt pas de même d'un grand événement arrivé ſeulement dix ou douze ans avant la mort de ce Prince. Les Salyes ou Salluviens des Gaules, peuple Ligurien, allerent en Eſpagne, chaſſerent les Sicanes des environs du fleuve qui portoit le nom de Sicane, ſelon Thucydide *, ou celui de Sicoris, ſelon d'autres †, & ſe mirent en leur place. Quelque tems après, ils paſſerent aux côtes occidentales du même continent, y bâtirent une ville auprès de Tarteſſe, ſous le nom de Ligyſtine, * & donnerent celui de Ligyſticus à un lac, d'où couloit une riviere de même nom, qui arroſoit la ville même de Tarteſſe. Les Sicanes, de leur côté, s'enfuirent en Sicile firent la conquête de

* *Lib. VI. ſub init.*
† *Dionyſ. Halic. l. I. p. 17.*
* *Steph. Byzant. Feſtus Avien.*

(*d*) Ou plûtôt il bâtit une ville ſur un mont, qui, de ſon nom, fut appellé Janicule.

(*e*) Virgile feint que Circé aimoit Picus; & que, pour le punir de ce qu'il ne répondoit pas à ſa paſſion, elle le changea en un oiſeau de ſon nom, que nous appellons Pivert: ce qui n'a été imaginé, que ſur ce que Picus avoit un Pivert, qu'il faiſoit ſervir aux prédictions qu'il débitoit en qualité d'Augure, comme les Livres Pontificaux conſervés à Rome en faiſoient foi.

de cette iſle ſur les premiers habitans qui l'avoient occupée, lui firent perdre le nom de Trinacrie, que les Grecs lui donnoient à cauſe de ſa figure triangulaire, & lui communiquerent le leur, c'eſt-à-dire, celui de Sicanie; mais elle ne le conſerva pas long-tems, comme nous le verrons bien-tôt.

Période.Jul. 3450.
An du M. 2790.
Avant J.C. 1264.

Préciſément quatre-vingts ans avant la priſe de Troïe, les Sicules, qui s'étoient relégués dans l'Italie inférieure *, pour ſe garantir des vexations des Aborigénes, éprouvant que les Œnotriens (*f*) étoient d'autres Aborigénes à leur égard, réſolurent d'aller chercher dans la Sicile la paix, qu'ils ne pouvoient avoir dans aucun canton d'Italie. Pour cet effet, ils préparerent des barques, & profiterent du premier vent favorable qui ſe leva. Leur deſcente dans l'iſle eut tout le ſuccès qu'ils pouvoient deſirer. Ils défirent les Sicanes (*g*), qui commandoient aux différens peuples qui l'habitoient, les forcerent de ſe retirer dans les parties méridionales & occidentales, & retinrent pour eux les plus fertiles, & toutes celles qui étoient à leur bienſéance. Thucydide ajoûte *, qu'ils donnerent leur nom à l'iſle; mais il porte la conquête qu'ils en firent aux tems poſtérieurs à la guerre de Troïe; ce qui eſt inſoûtenable (*h*).

* *Dionyſ. Halic. l. I. p. 17.*

* *Lib. VI. c. 2. 3.*

(*f*) Antiochus de Siracuſe y ajoûte les Opiques. Thucydide dit ſimplement, que les Opiques chaſſerent les Sicules. Dans les *Excerpta* de l'Empereur Conſtantin Porphygénéte, *de Them. Imp. Orient.* on lit, que ce ſont les Japyges qui chaſſerent les Auſons. D'autre part, Philiſte, cité par Denys d'Halicarnaſſe, *l. I. p. 18*, prétend que ce ne furent ni les Sicules, ni les Auſons, qui furent chaſſés d'Italie, mais des Liguriens, qui avoient Siculus à leur tête.

(*g*) Ils y étoient venus d'Eſpagne, d'où ils avoient été chaſſés par les Liguriens. Ils avoient pris leur nom d'une petite riviere qui ſe jettoit dans l'Ebre. Thucydide l'appelle Sicane. Les Latins convertirent ce mot en celui de *Sicoris*, que nous rendons par celui de *Segre*.

(*h*) J'ai mis un peu plus haut cette vérité dans tout ſon jour. Par ſurabondance, j'ajoûte ici le témoignage de Diodore de Sicile, qui devoit avoir ſur les origines de ſa patrie des lumieres, que les Ecrivains étrangers n'avoient pas. Il dit d'abord, que Philiſte, ſon compatriote, avoit écrit, que les Sicanes étoient venus en leur tems d'Ibérie en Sicile, & qu'ils s'y étoient fixés: après quoi il obſerve, que Timée autre Sicilien prétendoit, que les Sicanes étoient dans la Sicile un peuple Indigéne, & qu'on ne pouvoit pas aſſigner en quel tems ils s'y étoient tranſplantés. D'où il conclud, que ce n'étoit qu'après un cercle de générations, qu'on ne ſçauroit fixer, que les Sicules étoient allés d'Italie en Sicile, détruire l'Empire que les Sicanes y avoient fondé. *Diod. Sic. l. V. p. 201.*

Comme les Sicanes paroiſſent avoir eu une origine Celtique, puiſque les terres qu'ils avoient occupées en Eſpagne, étoient compriſes dans la Celtibérie, je vais marquer ici les deux mots, que Diodore de Sicile dit de leur gouvernement & de leurs mœurs. La conformité qui s'y trouve entre le gouvernement & les mœurs des Gaulois eſt ſi grande, qu'on ne fait aucune difficulté d'en conclure, qu'un des deux peuples devoit être ſorti de l'autre. « Les „ Sicanes, dit-il, avoient pour demeure des „ bourgs & de petites villes conſtruites „ ſur des collines & des éminences forti-

Période Jul. 3450.
An du M. 2790.
Avant J.C. 1264.

Il faut bien ſe garder de penſer, que tout le corps des Sicules ſe ſoit retiré dans la Sicile, comme on le croit ordinairement : au moins eſt-il certain qu'une tribu de ce peuple s'enfuit dans l'Illyrie, & y prit le nom diminutif de Siculotes. Il eſt vrai que les Siculotes paroiſſent avoir été chaſſés d'Italie par les Ombriens. Je me fonde ſur Pline, qui, non content de donner ce nom aux Sicules que les Ombriens chaſſerent de leur pays *, les place dans l'Illyrie †. Quoique cet événement ſoit couvert de ténébres Cimmériennes, on conjecture qu'il arriva vers le même tems que le gros de cette nation fut obligé de s'exiler lui-même hors d'Italie. En effet, il eſt entiérement vraiſemblable, que les Ombriens profitant de l'état de foibleſſe où les Aborigénes & les Pélaſges l'avoient réduit, furent bien-aiſes de s'étendre à ſes dépens, de partager ſes dépoüilles, & d'occuper des terres qui étoient à leur bienſéance.

* *Plin. l. III. c. 14. §. 19.*
† *Idem ibid. c. 22. §. 26.*

Les Ombriens n'en uſerent pas mieux envers les Liburnes. La poſition de ce peuple étoit dans la Gaule Ciſpadane, & le long du *Tronto* *. Je n'ai pû découvrir ſon origine. Cependant on ne peut gueres douter qu'elle ne fût Gauloiſe ; puiſqu'outre que les terres qu'il cultivoit étoient au centre de celles de pluſieurs peuples Gaulois, il eſt viſible qu'il étoit du nombre des peuples de la même nation, qui ont peuplé les premiers l'Italie. Ce qui confirme cette idée, c'eſt que Pline aſſûre, que les Ombriens les ont dépoüillés de leurs poſſeſſions avant l'arrivée des Tyrrhéniens en Italie ; tems auquel l'Italie n'étoit pas encore connuë, & auquel par conſéquent les peuples étrangers ne ſongeoient gueres à aller troubler ſes anciens habitans dans l'héritage de leurs peres. Ajoûtez, que les Sicules, en ſe confinant dans l'Illyrie, témoignoient, ce ſemble, d'une maniere éclatante, que le ſang qui couloit dans leurs veines étoit vraîment Gaulois ; puiſque le pays étoit ſi rempli de peuples Gaulois, qu'il portoit le nom de *Gaule inférieure ;* & enfin, qu'il étoit regardé par les Gaulois d'en-deçà des Alpes comme une ſeconde patrie, ainſi qu'on l'a vû dans la ſixiéme Diſſertation préliminaire, page 82 & ſuiv.

* *Idem ibid. c. 14. §. 19.*

On place à peu près dans ces mêmes tems l'arrivée des Tyr-

„ fiées par la nature, afin d'être à couvert „ de toute ſurpriſe. Ils n'étoient pas tous „ ſoûmis à un ſeul & même Roi ; mais „ chaque ville avoit ſon Magiſtrat qui la „ gouvernoit. Au reſte, tous tiroient leur „ nourriture des fruits des terres qu'ils „ cultivoient ».

rhéniens (*i*) en Italie. Les établiſſemens qu'ils y firent, furent auſſi grands que rapides *: ils ſe rendirent maîtres de toutes les terres qui ſont en-deçà & au-delà de l'Apennin, & qui s'étendent de part & d'autre juſqu'à la mer ſupérieure & à la mer inférieure: ils donnerent le nom de Tyrrhénie à leurs conquêtes, qu'ils partagerent en douze lucumonies (*k*) ou gouvernemens, dans leſquels ils comprirent les Champs Phlégréens (*l*), qui furent le terme de leurs Etats au levant, comme la ville de Piſe l'étoit au couchant. Tout ce vaſte pays avoit appartenu aux différens peuples Gaulois que nous avons marqué ci-deſſus. Les Aborigénes, les Ombriens avec les Pélaſges, les poſſédoient lors de l'entrée des Tyrrhéniens: on ne peut pas même douter qu'il n'y eût encore une tribu de Sicules & de Teutons dans Piſe *. Mais ces peuples furent obligés de céder au torrent. Les Ombriens & les Aborigénes furent reſſerrés dans des bornes très-étroites. Pour les Pélaſges, ils ne purent plus ſe relever des pertes qu'ils firent; & deux générations avant la guerre de Troïe, ils furent ou mis en fuite, ou ſubjugués, ou réduits à l'eſclavage *, à l'exception d'un petit nombre, que les Aborigénes voulurent bien recevoir dans leurs habitations, où ils perdirent le nom de leur origine.

Périod. Jul. 3450.
An du M. 2790.
Avant J.C. 1264.

* *Polyb. l. II. p. 105.*

* *Dion. Halic. l. I. p. 24. Servius, Æneid. X. p. 604. D.*

* *Dionyſ. Halic. l. I. p. 20. & 24. Stephanus,* in Χίος.

Durant ces grands changemens, Faunus *, ſecond du nom, ſuccéda à Picus ſon pere. Néanmoins quelques Romains prétendoient qu'il devoit ſa naiſſance à Mars. Il étoit prudent, ſage & politique. Il donna des marques de toutes ces vertus, † en faiſant un bon accueil à Evandre (*m*) & à tous les Arcadiens

Périod. Jul. 3454.
An du M. 2794.
Avant J.C. 1260.

* *Servius, Æneid. VIII. p. 524. A.*

† *Dionyſ. Halic. l. I. p. 24.*

(*i*) Ils étoient Lydiens d'origine. Ils prirent leur nom de Tyrrhenus leur chef. Les Romains les appelloient Etruſques, & Tuſques: pour eux, ils ſe nommoient *Rhaſenæ.*

(*k*) Ceux qui étoient honorés de ces Préfectures, étoient diſtingués des autres par le nom de Lucumons, c'eſt-à-dire de Rois. *Lucumones, qui Reges ſunt in lingua Tuſcorum.* Servius, Æneïd. II. p. 245. Æneïd. VIII. p. 535. C. Chaque Lucumon faiſoit ſa réſidence dans une ville, qui étoit la Métropole de ſon gouvernement. Il y étoit indépendant, mais avec la ſubordination établie par la nation à l'égard du Lucumon, qu'elle éliſoit pour être à la tête des autres.

(*l*) Ils comprenoient le territoire de Cumes, de Capouë & de Nole, qui eſt le plus fertile de toute l'Italie. Le mot *Phlegréen* eſt Grec, & ſignifie *ardent*. Ces champs ont été nommés Phlegréens, parce qu'ils renferment pluſieurs ſources d'eaux chaudes très-ſalutaires.

(*m*) Evandre tua ſon pere, ſelon les uns, & ſa mere ſelon d'autres. Ce parricide ſoûleva ſes ſujets contre lui, qui le condamnerent à l'exil avec tous ceux qui étoient dans ſes intérêts. Il fit voile en Italie: il demanda à Faunus, qui y régnoit, un territoire pour y bâtir une ville, où lui & les ſiens puſſent ſe retirer. Faunus lui aſſigna le mont qui fut depuis appellé Palatin, de *Palantium*, qui eſt le nom de la petite ville qu'il y fonda en mémoire de Pallantium, capitale de l'Arcadie, qu'il avoit été forcé d'abandonner. *Servius, Æneid. VIII. p. 207.* L'étymolo-

Périod. Jul. 3454. An du M. 2794. Avant J.C. 1260.

de ſa ſuite. C'étoient des Grecs qui cherchoient des terres, qui puſſent les dédommager de celles dont ils avoient été obligés de ſe bannir : ils vinrent donc à ſa cour en faire la demande. Faunus profita d'une ſi belle occaſion d'obliger ces étrangers, & en même tems de ſe fortifier contre les Tyrrhéniens, qui menaçoient d'envahir ſes états avec le reſte de l'Italie. Pour cet effet, il les incorpora & les unit à ſa nation, & leur permit de bâtir une ville * ſur le mont qui prit le nom de Palatin de celui de *Palatium*, qu'ils avoient donné à leur nouvelle ville. Ce mont étoit un des ſept qui furent dans la ſuite enfermés dans l'enceinte de Rome. Les Anciens fixent l'arrivée d'Evandre à environ la ſoixantiéme année avant celle d'Enée.

* *Auctor originis gent. Romanæ.*

Périod. Jul. 3470. An du M. 2810. Avant J.C. 1244.

Sous le regne de Faunus & d'Evandre, les Mythologiſtes conduiſent Hercule en Italie, & l'y font venir de l'extrémité de l'Eſpagne, ſans expliquer comment il a pû s'y rendre. Ils ſuppoſent, que ce Héros étoit allé dans l'iſle d'Erythie pour y combatre Géryon, & enlever ſes bœufs. La ſuppoſition eſt groſſiere. Il n'y a jamais eu de Géryon en Eſpagne ; & le nom d'Erythie eſt celui d'une petite iſle abondante en excellens pâturages, & contiguë à celle de Gades. Ce nom lui fut donné originairement par les Tyriens *, qui s'y étoient rendus par la mer Rouge (*n*). La nature de cette iſle, jointe à la reſſemblance de ſon nom avec celui d'*Erythra*, a occaſionné toute la fable. En effet, les Grecs avoient deux villes appellées *Erythra* ; l'une étoit dans la Bœtie, & l'autre dans l'Ætolie : toutes deux ſe trouvoient au voiſinage de l'Ambracie, où il eſt certain qu'Hercule a ſoûtenu un rude * combat contre les Célæthes, les Chaons & les Theſprotes, qui s'étoient ligués pour lui enlever & partager enſemble les bœufs, dont il avoit dépoüillé Géryon. Or ſur des noms ſi approchans l'un de l'autre, Héſiode †, avec les Grecs & les Latins qui l'ont ſuivi, ont tranſporté au fond de l'Eſpagne le combat, qu'Hercule rendit dans la circonférence de la Gréce ; ſans faire attention, que le merveilleux qu'ils jettoient dans la vie de leur Héros, étoit incompatible avec les principales circonſtances de ſon hiſtoire.

* *Plin. lib. IV. c. 22. §. 36.*

* *Arrian. l. II. Antonin. Liberal. métam. 4.*

† *Theogon. v. 289.*

Faunus avoit un fils *, qui lui ſuccéda à l'âge de trente-cinq ans ; il s'appelloit Latinus. Les Romains, pour ſe donner du

* *Dionyſ. Halic. l. I. p. 34. 35.*

gie du mont Palatin que je préſente, eſt bien plus fondée, que celles qu'il plaît à Varron de forger. *Ling. Lat. lib. 4.*

(*n*) Erythie eſt un mot Grec, qui ſignifie *rouge*.

Périod. Jul. 3498. An du M. 2838. Avant J.C. 1216.

luſtre, ont débité, que ce Prince étoit fils d'Hercule & d'une Hyperboréenne, c'eſt-à-dire Gauloiſe: mais comme il eſt certain qu'Hercule n'a mis jamais le pied en Italie, Latinus n'a pû avoir pour mere qu'une femme Aborigéne, & dès-là Gauloiſe à la vérité, mais d'au-delà des Alpes, & non d'en-deçà de ces monts, comme le terme d'*Hyperboréenne* pourroit le faire ſoupçonner.

Périod. Jul. 3532. An du M. 2872. Avant J.C. 1182.

C'eſt ſous le regne de Latinus, qu'Enée, le pieux Enée, après l'embraſement de Troïe, & une infinité de traverſes (*o*) qu'il avoit eſſuyées ſur mer & ſur terre, alla terminer ſes courſes en Italie: il aborda ſur les côtes qui ſont au voiſinage de Laurentum (*p*), où les Rois des Aborigénes avoient leur Palais. Il étoit ſuivi d'un petit nombre de Troïens, qui, comme lui, avoient échappé aux flammes de leur capitale, & au fer des Grecs. Son premier ſoin fut de faire un camp en forme de ville, pour s'y retrancher avec les ſiens, & ſe mettre à couvert d'inſulte & de ſurpriſe. Comme il manquoit de bois*, de pierres, de fer, d'inſtrumens & de vivres, il fut obligé de battre la campagne pour ſe procurer tous ces ſecours. Les priſes qu'il fit vinrent aux oreilles de Latinus, qui étoit alors en préſence des Rutules, avec leſquels il étoit en guerre, & de la part deſquels il avoit reçu déja pluſieurs échecs. Cette nouvelle le jetta dans de grandes allarmes; mais reprenant ſes eſprits, il crut qu'en marchant ſur le champ contre ces étrangers, il les ſurprendroit, les accableroit ou les diſſiperoit, & que cela fait, il auroit le tems de repouſſer les Rutules. Il fit donc lever en grande hâte les tentes, & alla droit à l'ennemi qu'il ne connoiſſoit pas. C'eſt ce qui parut aſſez, quand il l'eut vû de près. En effet, il n'eut pas plûtôt conſidéré l'armure du ſoldat, la diſpoſition du camp & l'ordre de bataille, qu'il fut frappé d'un ſpectacle qui étoit nouveau pour lui. Il n'avoit pour ſoldats que des payſans, armés de pierres* & de bâtons (*q*), & qui, pour tout bouclier,

* *Dionyſ. Halic. l. 1. p. 46.*

* *Auctor gentis Rom. c. 16.*

(*o*) Avant d'arriver en Italie, Enée traverſa la mer Egée, & aborda à une péninſule de la Macédoine, où il paſſa tout l'hyver, où il érigea un Temple à l'honneur de Vénus, où il conſtruiſit une ville appellée *Aineia*, pour ſervir de retraite aux Troïens de ſa ſuite, à qui les fatigues de la navigation ne permettoient pas d'aller plus loin. *Dionyſ. Halic. l. 1. p. 35.* On peut voir les autres aventures d'Enée dans Tite-Live, dans Virgile, & ſur-tout dans Denys d'Halycarnaſſe, *p. 39. 40. 41. 42.*

(*p*) Contrée maritime d'Italie, appellée ainſi de la quantité de lauriers qui y venoient. *Ad eam Italiæ oram, quæ ab arbuſto ejuſdem generis, Laurens appellata eſt*, &c. Auctor gentis Rom. c. 14.

(*q*) Voilà les armes, dont les hommes ſe ſont ſervis dans les premieres guerres

Périod. Jul. 2532.
An du M. 2872.
Avant J.C. 1182.

n'avoient que des peaux & des haillons, dont ils enveloppoient leur bras gauche. Au reſte, il ne connoiſſoit d'autres armes offenſives & défenſives que celles-là. Ainſi la comparaiſon qu'il fit de ſes troupes avec celles de ces étrangers, lui fit comprendre que la partie n'étoit pas égale entre les deux armées. Sur cette idée, il remit l'attaque au lendemain, ſous prétexte de donner à ſes ſoldats le tems de reprendre les forces, que des marches violentes avoient épuiſées, mais, en effet, pour aviſer aux moyens de ne pas expoſer ſa Couronne & le ſalut de ſa nation aux dangers d'une bataille, dont la perte lui paroiſſoit infaillible. C'eſt pourquoi ayant bien balancé toutes choſes pendant la nuit, il jugea qu'il lui ſeroit plus avantageux de terminer une affaire ſi importante par la voïe de la négociation. Heureuſement Enée, de ſon côté, avoit eu les mêmes penſées, & avoit pris les mêmes réſolutions. Ainſi, le jour venu, les deux Princes envoyerent réciproquement des Héraults dans le camp l'un de l'autre; & il fut convenu qu'on céderoit à Enée ſept cens arpens de terre (*r*), pour y bâtir une ville *, où lui & ſes gens ſe tiendroient; toutefois à condition que les Troïens n'auroient d'autres intérêts que ceux des Aborigénes. Cette ville fut appellée Troïe *; elle ſubſiſta long-tems; & l'on en voyoit les reſtes dans les derniers tems de la République. Pour cimenter l'alliance des deux peuples, Enée épouſa Lavinie, fille de Latinus, & conſtruiſit une place plus grande, à laquelle il donna le nom de ſa femme (*s*). Peu de tems après, Turnus, Roi

* *Servius, Æneïd. VII. p. 473. A.*

* *Tit. Liv. l. 1. c. 1. Dion. Halic. l. 1. p. 43. Appian. apud Photium, p. 49.*

qu'ils ſe ſont fait. L'uſage des armes de cuivre & de fer ne s'eſt introduit, qu'après celui des pierres & des bâtons. Il ſeroit difficile de trouver ſur cela un témoignage plus exprès. Il eſt autentique à l'égard de l'Europe. Il nous apprend, qu'encore au tems de la guerre de Troïe, les épées, les ſabres & les coûtelas n'y étoient pas connus, moins encore les boucliers; puiſque, pour parer aux coups de l'ennemi, on préſentoit le bras gauche, garni de bourlets faits des habits mêmes qu'on portoit. De même, la trompette n'étoit pas non plus inventée.

(*r*) Caton, cité par l'Auteur de l'Origine des Romains, & Solin, ne marquent que cinq cens. *Solin. c. VIII.*

(*s*) Les Grecs prétendent, que le nom de Lavinie qu'Enée donna à la ville qu'il bâtit, n'étoit pas tant celui de ſa derniere femme, que celui de la fille d'Anius, Prêtre de Délos, qui portoit le même nom, & qu'Enée avoit obtenuë de ſon pere pour l'accompagner dans ſes courſes & traverſées, & lui faire entendre la volonté des Dieux, qui, diſoit-on, l'inſpiroient. Or cette Princeſſe tomba malade & mourut, pendant qu'Enée faiſoit élever les murs de ſa nouvelle ville : elle fut enterrée dans ſon enceinte; & le Prince Troïen, pour conſerver ſa mémoire, fit porter ſon nom à la ville qui poſſédoit ſes cendres.

Denys d'Halicarnaſſe, où je puiſe ces circonſtances, entre enſuite dans un grand détail touchant divers prodiges, qui arriverent pendant la conſtruction de Lavinium, & qui tendoient tous à marquer la grandeur future des Romains. Auſſi cette ville fut-elle toûjours regardée comme la Métropole de ce célébre peuple. Elien en particulier, *l. XI. c. 16*, lui donne le titre

des Rutules *, à qui Latinus, avant l'arrivée d'Enée, avoit promis ſa fille en mariage, déclara la guerre au Prince Troïen. Latinus joignit ſes forces à celles d'Enée. Les deux Héros gagnerent la bataille; mais Latinus y perdit la vie. Enée lui ſuccéda par les droits de Lavinie, qui, n'ayant point de freres, recueillit toute la ſucceſſion de ſon pere. Le nouveau Roi, pour ſe concilier de plus en plus le cœur des Aborigénes, & leur faire oublier, que lui & les Aſiatiques qui l'avoient ſuivi, euſſent une origine differente, leur propoſa de prendre tous enſemble le nom de Latins: ce qui fut accepté & exécuté. Par-là, le nom d'Aborigénes fut éteint, ſans que le peuple qui l'avoit porté ceſsât d'en ſoûtenir la gloire, pour l'étendre un jour dans les trois parties connuës du monde, ſous le nom de Peuple Romain.

* *Tit. Liv. l. 1. c. 2.*

Période Jul. 3534. An du M. 2874. Avant J.C. 1180.

L'extinction du nom d'Aborigéne m'engage de rappeller ici, avant d'aller plus loin, trois faits mémorables qui regardent ce peuple, & qui ſe ſont paſſés en des tems ſi reculés, que je ne ſçaurois en aſſigner la date.

Le premier eſt, que les Sabins eurent l'adreſſe de ſurprendre Liſte, capitale des Aborigénes. Pour parvenir à leurs fins, ils partirent pendant la nuit d'Amiterne *, entrerent dans la ville, ſans être ni connus ni apperçus, & s'en rendirent maîtres malgré la réſiſtance de quelques habitans, qui eurent le tems de prendre les armes: précaution qui leur fut inutile; car ne voyant aucun jour de pouvoir chaſſer l'ennemi de la place, ils ſe retirerent à Rieti, comptant qu'ils y ſeroient plus à portée de ſurprendre à leur tour les Sabins. Mais après mille tentatives infructueuſes, déſeſpérant de pouvoir jamais réüſſir, ils conſacrerent Liſte aux Dieux, & prononcerent anathême contre tous ceux qui toucheroient aux fruits qui naîtoient dans ſon territoire.

* *Dionyſ. Halic. l. 1. p. 12.*

Les Sabins joüerent un tour ſemblable * une ſeconde fois aux Aborigénes: ils firent une incurſion dans le gouvernement de Riéti, ſe ſaiſirent de Cutilie (*t*), qui en étoit la capitale, &

* *Idem, lib. II. p. 113.*

de *grand'-mere de Rome*. Sur quoi l'Auteur de l'Origine des Romains & Servius racontent, qu'Aſcagne, fils & ſucceſſeur d'Enée, ayant transféré le Siége Royal à Albe, y fit porter auſſi le Palladium & les Dieux Pénates de la nation; & que le lendemain ces Divinités ſe trouverent à Lavinium dans la même place, qu'elles y avoient occupé; ce qui arriva juſqu'à trois fois. Ainſi ces Dieux, par leur obſtination, parvinrent à vaincre celle du premier Roi d'Albe.

(*t*) Par conſéquent, cette place changea trois fois de maîtres en aſſez peu de

Périod. Jul. 3534. An du M. 2874. Avant J.C. 1180.

remplirent tout le pays de colonies de leur nation.

Ces deux traits ne ſont gueres honneur ni à la prévoyance, ni au courage des Aborigénes : le dernier leur eſt plus favorable, puiſqu'ils ont donné un Roi aux Œnotriens *. Voici le fait: les Aborigénes chaſſerent Siculus de Rome pour des raiſons dont l'Hiſtoire ne fait aucune mention. On ignore ſi Siculus étoit Aborigéne ou Sicule ; car il pouvoit être l'un ou l'autre, parce que les peuples de ces noms ont occupé ſucceſſivement le territoire de Rome. Cependant il paroît que Siculus étoit fils d'Italus *, Roi des Œnotriens, & qu'il ne s'étoit retiré dans cette derniere ville, que parce que Morges avoit ſuccédé, je ne ſçai à quel titre, à Italus ſon pere. Quoi qu'il en ſoit, Siculus banni de Rome, alla à la Cour de Morges, & s'inſinua ſi bien dans l'eſprit de ce Prince & celui de ſes ſujets, qu'il parvint * non ſeulement à monter ſur le Trône après la mort de Morges, mais encore à donner ſon nom aux Œnotriens ; enſorte que ce peuple, qui d'abord avoit été appellé Œnotrien, enſuite Italien, & après Morgete, fut nommé poſtérieurement Sicule.

† *Dionyſ. Halic. l. 1. p. 59.*

* *Idem ibid. p. 18.*

* *Idem ibid. p. 10.*

Enée, que nous avons laiſſé paiſible poſſeſſeur de tous les Etats de Latinus, commença par transférer à Lavinium le Siége de ſes prédéceſſeurs, qui, de tout tems, avoit été à Laurentum. Il ſe préparoit à faire de bien plus grandes choſes, quand Turnus vint l'attaquer de nouveau avec des forces immenſes. Ce Prince ne pouvoit ſe conſoler, ni de n'avoir pû épouſer Lavinie, ni de la bataille qu'il avoit perduë, en voulant vanger cet affront. Animé d'ailleurs par Amate, veuve de Latinus & ſa proche parente, qui n'avoit vû qu'à regret qu'Enée eût été préféré à un Prince de ſon ſang, il étoit parvenu à mettre dans ſes intérêts Mezence, Roi des Tyrrhéniens (*u*). Ce Potentat au reſte n'avoit eu aucune difficulté à ſe liguer contre Enée ; parce que, craignant pour ſes propres Etats, il entrevoyoit que celui du Général Troïen parviendroit un jour à abſorber tous les Royaumes voiſins ; & qu'ainſi il étoit des régles de la vraïe politique de prévenir ce malheur. Turnus donc & Mezence allerent enſemble attaquer Enée ſous les murs de Lavinium : le combat fut long & ſanglant;

tems. Elle appartint d'abord aux Sicules, comme Etienne de Byzance en fait foi, *in* Κολύλη. Des Sicules, elle paſſa aux Aborigénes ; & les Sabins la ſurprirent ſur ces derniers.

(*u*) C'étoit un de ces Lucumons, dont j'ai parlé plus haut. Son Siége étoit à Cære, ville opulente pour ces tems-là.

il dura juſqu'à l'entrée de la nuit. Enée gagna la victoire (*x*); mais il y perdit la vie.

Je finis ici l'hiſtoire des premiers peuples connus d'Italie (*y*). Périod. Jul. 3537. An du M. 2877. Avant J.C. 1177.

(*x*) Tite-Live eſt admirable, quand il parle de la mort d'Enée : il n'oſe dire, ni qu'il ſoit mort, ni qu'il ne le ſoit pas. L'alternative pouvoit, ou lui faire des affaires, ou choquer différens genres d'eſprits : pour prévenir cet inconvénient, il tient un milieu, qui laiſſe à chacun la liberté d'en penſer ce qu'il voudra. Il dit donc myſtérieuſement, *que le dernier combat qu'Enée ſoûtint contre Turnus, fut la derniere action de ſa vie mortelle ; & qu'en quelque qualité qu'il ſoit permis de l'honorer, ſes reliques ſont ſur les rives du fleuve* di Torno. Denys d'Halicarnaſſe uſe des mêmes tempéramens que Tite-Live, & ajoûte que le peuple Latin conſacra un Temple à Enée, avec cette inſcription : AU DIEU PERE DE LA PATRIE, QUI REGLE LES ONDES DU FLEUVE.

L'Auteur de l'Origine des Romains n'eſt pas, à beaucoup près, ſi reſervé. Il rapporte ſans façon tous les différens bruits qui ont couru ſur ſa mort. « Enée, dit-il, „ n'ayant qu'un petit corps de troupes à „ oppoſer aux forces ſans nombre des ennemis, s'attacha à ne combattre que „ ſous les murs de Lavinium. Avant toutes choſes, il y fit entrer tout ce qui „ étoit néceſſaire, autant pour la défenſe „ de la place, que pour la ſienne propre ; „ après, il ſaiſit le moment le plus favorable au combat : il ſe donna ſur les „ rives du Numicius. Mais quand on étoit „ au fort de la mêlée, le ciel ſe couvrit „ tout-à-coup de nuages : le jour fut changé en une nuit ténébreuſe ; il tomba un „ déluge de pluïe ; les éclats du tonnerre „ ſe firent entendre de toutes parts ; enfin les éclairs furent ſi fréquens, ſi continus, ſi multipliés, que les yeux n'en „ pouvant ſoûtenir la vivacité, le ſoldat, „ de part & d'autre, en fut troublé au „ point qu'il ne ſçavoit où il en étoit : ce „ qui força les deux armées de ſe ſéparer „ d'elles-mêmes, & de ſe retirer chacune „ de ſon côté. C'eſt dans ce tems d'horreur & de confuſion qu'on dit qu'Enée „ fut enlevé, & ne parut plus.

„ D'autres prétendent, que ce Prince „ ne faiſant pas attention, que le combat „ ſe donnoit ſur les bords d'une riviere, „ tomba dans l'eau, & que ſa chûte mit „ fin à la bataille ; qu'au reſte, comme „ quelque recherche qu'on fit après l'orage, on ne put point trouver ſon corps, „ on crut que les Dieux étoient venus „ prendre Enée en vie, & le conduire au „ ciel. D'autre part, on aſſûre, qu'Aſcagne ſon fils, & quelques perſonnages graves, l'ont vû depuis le long du „ Numicus, avec l'armure & l'habit qu'il „ avoit le jour du combat ».

Servius tient le même langage : il ajoûte ſeulement une circonſtance qui ne ſe lit pas ailleurs : c'eſt qu'Enée ne tomba dans l'eau, que parce qu'en action de graces de la victoire qu'il venoit de remporter, il s'aviſa d'offrir un ſacrifice ſur le bord du Numicus. *Æneid. IV. pag. 367. F.* Il eut pour ſucceſſeurs Aſcagne, qui fonda la ville d'Albe, & y transféra le Siége de ſon Empire ; Silvius, Enée Silvius, Latinus, Alba, Capetus, Tiberinus, Capys, Calpetus, Tiberinus, Agrippa, Allade, Aventin, Procas, Amulius, & Numitor.

(*y*) Ce morceau eſt neuf : puiſſe-t-il être auſſi bon. Je ne connois que deux Auteurs qui ayent traité ce ſujet : l'un eſt ancien, l'autre moderne ; l'ancien eſt Denys d'Halicarnaſſe, le moderne eſt Ryckius : le premier vivoit du tems d'Auguſte ; le ſecond étoit, je crois, Profeſſeur à Leyde après le milieu du dix-ſeptiéme ſiécle de l'Egliſe. Quoique Denys d'Halicarnaſſe ait la gloire d'avoir le premier défriché le terrain, & qu'il l'emporte de ce côté-là ſur Ryckius, celui-ci ne laiſſe pas de redreſſer ſon guide en bien des endroits. A celà près, il convient aſſez avec lui ſur l'origine des premiers peuples d'Italie : l'un & l'autre les fait venir de la Gréce, auſſi-bien que Cluvier, Bochard, & tous ceux qui ont écrit avant moi. Je me flatte d'avoir détruit leur ſentiment ; puiſque j'ai mis en évidence, que les Aborigénes, les Sicules, les Vénétes, les Inſubres, les Ombriens, les Volces, les Arvernes, les Auſons, les Teutons, tous peuples originaires des Gaules, occupoient généralement les diverſes parties d'Italie avant que les Grecs y miſſent le pied.

Période Jul. 3537. An du M. 2877. Avant J.C. 1177.

Elle fait néceſſairement, comme on voit, la premiere partie de notre Hiſtoire; puiſqu'il n'eſt pas un ſeul de ces peuples, qui ne ſoit ſorti du ſein des Gaules. Je pourrois, pour la même raiſon, revendiquer la ſuite de cette hiſtoire, & en faire un des morceaux intéreſſans de celle de nos ancêtres. Mais, après tout, comme cette ſuite eſt le commencement de l'Hiſtoire Romaine; que l'Hiſtoire Romaine a ſon objet particulier; qu'elle eſt fondée même ſur des principes & des intérêts entiérement differens, & qu'ainſi elle demande tout une autre forme: quelque évident qu'il ſoit que l'Hiſtoire Romaine n'eſt que la ſuite de l'Hiſtoire des Gaules, je me contenterai de prier le Lecteur de ſe ſouvenir, que les deſcendans d'Enée, y compris Romulus, & tous ceux qui ont commandé dans Rome juſqu'aux derniers Empereurs, n'ont eu pour premiers ſujets (z) que des Aborigénes, c'eſt-à-dire une tribu de Gaulois; leſquels enfin, ſous le nom d'abord de Latins & enſuite de Romains, ont formé cet unique Empire, en préſence duquel toute la terre a gardé en tremblant un profond ſilence.

Une ſeconde priere que j'ai à faire de nouveau aux Sçavans, c'eſt d'obſerver qu'on ne ſçauroit aſſigner aucun peuple, qui ait mis le pied en Italie avant les Gaulois; &, nonobſtant que pluſieurs colonies Grecques ſoient allées s'y établir depuis, que leurs établiſſemens n'ont été preſque rien en comparaiſon de ceux qu'y ont eu les colonies Gauloiſes. On peut même aſſûrer en général, que les établiſſemens des Grecs n'ont preſque point eu de durée, & que ceux dont la durée a été un peu plus longue, n'avoient preſque point d'étenduë: au lieu que les bandes Gauloiſes que j'ai démontré s'être tranſplantées au-delà des Alpes à l'origine des tems, jointes aux différentes branches qu'elles ont formées, ſe ſont répanduës dans toute l'Italie, l'ont occupée preſque entiérement, & ont toûjours fait le fond des habitans qui y faiſoient leur ſéjour. Un coup d'œil jetté ſur les tiges & les branches des peuples Gaulois, ne permet pas d'avoir aucun doute ſur une vérité ſi conſtante.

(z) Cette vérité ſouffre une reſtriction, en ce que quelques bandes Grecques, qui étoient venuës en Italie, n'ont pû s'y maintenir, qu'en perdant leur nom, & prenant celui des Aborigénes, dans la nation deſquels elles furent incorporées. Telles furent, 1°. les reſtes des Pélaſges qui échapperent au glaive & à l'eſclavage des Tyrrhéniens; 2°. les Athéniens de la ſuite d'Ion, appellé Janus par les Romains; 3°. les Arcadiens qu'Evandre établit ſur le mont Palatin; 4°. enfin les Troïens qu'Enée ſauva du ſac de Troïe, & qui, pour s'attacher les Aborigénes par des nœuds plus étroits, prirent avec eux le nom de Latins, pour ne faire tous enſemble à l'avenir qu'un ſeul & même peuple.

Période Jul. 3537.
An du M. 2877.
Avant J.C. 1177.

Les Inſubres (*a*) ont occupé de tout tems l'Inſubrie *.

Les *Seguſiani*, *Seguſini*, ou *Secuſini*, ceux de Suſe, étoient une colonie des Séguſiens qui occupoient le Forez & le Lyonnois, & par conſéquent étoient originairement voiſins & limitrophes des Inſubres des Gaules. Leur nom, qui eſt lettre pour lettre le même que celui des Séguſiens, nous force de reconnoître que ce peuple s'eſt arrêté dans les Alpes Cotties, tandis que les Inſubres, avec leſquels il étoit parti, ont continué de franchir entiérement les Alpes *.

Les Vénétes (*b*) ont auſſi occupé de tout tems la Vénétie †.

Les Ombriens (*c*), quoiqu'ils fuſſent le plus ancien peuple d'Italie, deſcendoient néanmoins d'un peuple Gaulois encore plus ancien *.

Les Sabins (*d*), dans leur origine, étoient des Ombriens,

* *Tit. Liv. l. v. c. 34.*

* *Scylax Ptolem. &c.*

† *Strab. lib. v. p. 212. Polib. l. II. p. 105.*

* *Servius, Æneïd. XII. p. 724. Solin. c. 8. Iſid. Orig. l. XI. c. 2.*

(*a*) J'ai déjà dit, d'après Tite-Live, que les Inſubres d'Italie étoient originaires des Gaules, où ils avoient un canton de leur nom, qui étoit englobé dans le territoire des Eduens, & au voiſinage de Lyon, comme M. d'Anville nous l'apprend dans ſes Eclairciſſemens ſur l'ancienne Gaule, page 421. &c.

(*b*) C'étoient une colonie de ceux qui occupoient de tems immémorial le Diocèſe de Vannes. Cette colonie a toûjours été célébre : elle avoit du tems de Scymnus Chius cinquante villes, qui bordoient le golphe de la mer Adriatique, & qui rendoient les Vénétes maîtres de tout le commerce de l'Illyrie. Euſtathe, dans ſes Scholies ſur Denys Périégéte, a raſſemblé les différens ſentimens des Anciens ſur les Vénétes d'Italie. « Arrien, dit-il, prétend, que les Hénétes ayant été vaincus par les Aſſyriens, paſſerent en Europe, & s'établirent ſur les rives du Pô, où leur nom fut changé, ſelon l'analogie de la langue du pays, en celui de Bénétes ; & qu'en conſéquence, la contrée qu'ils occupent a été appellée Vénétie. Les Anciens faiſoient quatre ſyllabes de ce mot, & prononçoient Ouénétie. Quelques-uns donc avancent, que les Vénétes ſont les deſcendans des Aſiatiques dont jai parlé.

„ Quelques-autres veulent, qu'ils ſoient une tribu conſidérable d'Hénétes de Paphlagonie ; leſquels, après la priſe de Troïe, voulant ſe ſouſtraire de l'obéiſſance de Pyleméne, ſe refugierent dans la Thrace, & enſuite dans la Vénétie, près du golphe Adriatique. Homere parle de ces Hénétes, & dit qu'ils élevoient les meilleurs mulets.

„ Cependant un plus grand nombre d'Auteurs ſoûtient, que les Vénétes qui ſont au voiſinage de la ville d'Aquilée, tirent leur origine d'autres Hénétes, qui ſont ſur les côtes de l'Océan, & qui portent auſſi le nom de Belges. Or les Belges ſont certainement un peuple Celte. Auſſi Strabon aſſûre-t-il, que les Ouénétes d'Italie ſont une colonie des Ouénétes des Gaules, qui livrerent un combat naval à Céſar, pour l'empêcher de faire une deſcente en Angleterre ». *Euſtath. in Dionyſ. Perieg. p. 54.*

(*c*) Quoique toute l'antiquité convienne, que les Ombriens étoient le plus ancien peuple d'Italie, Scymnus Chius les fait poſtérieurs à la guerre de Troïe, & leur donne pour pere Latinus, fils d'Ulyſſe & de Circé.

(*d*) Hygin, cité par Servius, écrit que les Sabins étoient une colonie de Lacédémoniens, conduite par Sabo, qui, revenant de Perſe à Sparte, en partit pour aller en Italie, & s'établir dans la Sabinie, après en avoir chaſſé les Sicules. *Æneïd. IX. p. 544. F. 545. A.* Pline & Feſtus donnent une étymologie Grecque au mot *Sabin*, qui marquoit, ſelon eux, l'honneur que les Sabins rendoient aux Dieux. Caton, dans ſes Origines, prétend que les Sabins prirent leur nom de Sabinus, fils de Sancus, qui avoit pour pere Dius Fi-

Période Jul. 3537. An du M. 2877. Avant J.C. 1177.

qui, étant chaſſés de leurs habitations par les Pélaſges, paſſerent la *Nera*, ſe fixerent en-deçà de cette riviere, changerent de nom, & prirent celui qu'ils ont porté depuis *.

Les Samnites étoient une colonie, ou plûtôt un Printems (*e*) ſacré offert au Dieu Mars en action de graces d'une victoire ſignalée, que les Sabins avoient gagnée ſur les Ombriens †.

Les Picentins (*f*) & les Picentes étoient auſſi une colonie, ou Printems ſacré des Sabins *, de même que les † Hernices (*g*).

* *Dionyſ. Halic. l. II. p.* 112.

† *Strab. l. V. p.* 250. *Feſtus, in* Samnites.

* *Plin. lib. III. c.* 13. §. 18. *Strab. l. V. p.* 228. *Feſtus, in* Picena.

† *Servius, Æneïd. VII. p.* 496. *B.*

dius, Divinité du pays. Enfin Strabon croit que les Sabins étoient Autochtones.

(*e*) Ce Printems ſacré avoit quelque choſe de ſingulier ; voici la deſcription que Strabon & Servius en ont laiſſée. « Les Sabins, diſent-ils, ne pouvant avoir „ aucun avantage ſur les Ombriens, avec „ leſquels ils étoient en guerre depuis „ long-tems, firent vœu de conſacrer aux „ Dieux tout ce qu'ils recueilleroient dans „ le cours de l'année, s'ils remportoient la „ victoire ſur leurs ennemis. Le vœu fait, „ ils livrent bataille, & ils défont les en- „ nemis. En conſéquence, ils immolerent „ tous les beſtiaux, & conſacrerent aux „ Dieux généralement tous les fruits, „ que la terre leur donna cette même an- „ née. Nonobſtant leur exactitude, les „ Dieux, au lieu de recevoir leur offran- „ de, leur refuſerent l'année ſuivante juſ- „ qu'aux influences du Ciel. La ſéchereſſe „ générale cauſa la famine dans leur pays. „ Les Sabins firent des recherches ſur la „ cauſe de ce fleau ; & l'Oracle leur dit, „ qu'ils n'avoient accompli qu'en partie „ le vœu qu'ils avoient fait, puiſqu'ils „ avoient reſervé & excepté les enfans, „ qui leur étoient nés l'année précéden- „ te, quoi qu'ils fuſſent compris dans l'of- „ frande qu'ils avoient faite. Les Sabins „ reconnurent leur faute ; & ne voulant „ rien avoir à ſe reprocher, ils conſacre- „ rent ces enfans au Dieu Mars ; & dès „ qu'ils eurent atteint l'âge viril, ils en „ formerent une colonie, à la tête de la- „ quelle ils placerent un taureau pour la „ conduire, où il plairoit aux Dieux „ de l'établir. Le taureau prit le chemin du „ pays des Opiques, & s'y arrêta : la co- „ lonie s'y arrêta auſſi ; elle immola le tau- „ reau, chaſſa les anciens habitans, s'em- „ para de leurs terres, & prit le nom de „ Samnites ». *Strab. l. V. p.* 250. *Feſtus, in* Samnites. *Varro. l. VI.* 3.

Ce peuple devint puiſſant en peu de tems, s'étendit dans toute la Campanie, & fit la loi aux différens peuples qui l'occupoient : mais ce qui le diſtingua particuliérement, c'eſt qu'il fut toûjours en guerre avec les Romains, & les fit ſouvent trembler ; en quoi il ſe montra digne du ſang Gaulois, qu'il ne démentit jamais. Les Hiſtoriens obſervent même, que dans la guerre Marſique, les Samnites ayant été abandonnés de tous leurs alliés, par un courage bien au-deſſus de leurs forces, ne laiſſerent pas de venir juſqu'aux portes de Rome, pour l'aſſiéger, la détruire, & ſapper juſqu'aux fondemens ſa monſtrueuſe puiſſance. Mais ils furent défaits par Sylla, qui exerça ſur eux une cruauté, qui alla de pair avec cette ſuite d'inhumanités, qui ont terni à jamais ſa mémoire.

(*f*) Les premiers étoient de purs Sabins, qui habitoient entre le Nar & l'Anio : mais ſur des démêlés qu'ils eurent avec les Chefs de la nation, ils quitterent leur pays, paſſerent l'Apennin, & s'établirent dans cette contrée qu'il appellerent *Picenum*, à l'occaſion d'un *Picus*, ou Pivert, qui s'étoit perché ſur leurs bannieres, quand ils étoient en pleine marche pour s'y rendre. Dans la ſuite, ils congédierent une partie des leurs, qui formerent un petit peuple à part, ſous le nom de Picentins. Les premiers étoient dans la marche d'Ancone & de *Fermo* ; les autres dans la Principauté citérieure.

(*g*) Autres Sabins, qui prirent leur nom des rochers & des montagnes, où ils ſe cantonnerent ſous la conduite d'un chef qu'ils s'étoient donné. *Hernæ*, dans la langue des Sabins, ſignifie rocher. Leur pays comprenoit une partie de la campagne de Rome.

Les Veſtins, les Marſes (*h*), les Pélignes (*i*), les Marucins & les Frentains (*k*), étoient autant de colonies de Samnites *.

Période Jul. 3537. An du M. 2877. Avant J.C. 1177.

* *Strab. l. v. p. 241. B.*

Les Lucaniens (*l*) étoient encore une colonie de Samnites, qui chaſſa les Chones & les Œnotriens des contrées dont ils étoient en poſſeſſion, ſe mit en leur place, & leur communiqua ſon nom †.

† *Iden l. vi. p. 253. B. & 254. C.*

Les Hirpins nous ſont encore donnés pour une colonie de Samnites. Ils prirent leur nom de *Hirpus*, qui, chez eux, ſignifioit un loup; parce que, ſelon l'uſage de ce tems-là, un animal de cette eſpece fut le conducteur de la colonie *.

* *Idem l. v. p. 250.*

Les Campanois étoient d'autres Samnites, qui, l'an 313 de Rome, maſſacrerent (*m*) les habitans de Vulturne, leſquels leur avoient donné retraite chez eux, s'emparerent de leur ville & l'appellerent Capouë, du nom de leur général nommé Capys *.

* *Tit. Liv. l. iv. c. 37. & 44. Servius, Æneid. x. p. 601. E. Diod. Sic. lib. xii. pag. 303. D.*

(*h*) Nonobſtant leur origine Sabinique, Pline *l. iii.* Solin *c. 12*, les font deſcendre de Marſyas, Roi des Lydiens: d'autres leur donnent pour pere un fils de Circé, qui leur avoit communiqué le don de ne point craindre la morſure des ſerpens, & de guérir infailliblement ceux qui en avoient été piqués. *Plin. l. 7. c. 2. Aul. Gel. l. xvi. c. 11.* Ce qui a rendu le nom des Marſes très-célébre, c'eſt qu'ils étoient à la tête de tous les peuple d'Italie, qui déclarerent la guerre aux Romains, pour venger le refus qu'ils faiſoient de leur accorder le droit de Bourgeoiſie Romaine. Cette guerre fut appellée Marſique, Italique, & *Sociale*: elle commença l'an de Rome 662.

(*i*) Feſtus débite, que les Pélignes étoient originaires de l'Illyrie; qu'ils avoient été conduits en Italie par leur Roi Volcinus, ſurnommé Luculus, lequel avoit deux neveux, *Pacinus* & *Pelicius*, dont le premier avoit donné le nom aux Pacinates, & le ſecond aux Pélignes.

(*k*) Ce peuple avoit pris ſon nom de la riviere appellée *Frento*, qui eſt le *Fortore* d'aujourd'hui. Il ne fut jamais fort étendu; cependant il a toûjours paſſé pour brave & belliqueux. Strabon obſerve, que de tout tems il ſe fit reſpecter des Romains, ſoit qu'ils l'euſſent pour allié ou pour ennemi. Les Frentains ſe diſtinguerent dans la guerre Marſique, & ne poſerent les armes, qu'après avoir obtenu pour eux & pour leurs confédérés, le droit de Citoyens Romains qu'ils ſollicitoient. *Strab. l. v. p. 241. C.*

(*l*) J'aurois dû plûtôt parler des Lucaniens, parce qu'ils ont été la premiere colonie des Samnites: auſſi portoient-ils leur ancienneté preſqu'au tems où les Chones & les Œnotriens vinrent s'établir en Italie. Les Lucaniens les chaſſerent d'une partie de leurs terres, & ſe les approprierent. Ils ſe rendirent maîtres de Poſidonia & des villes d'alentour. En tems de paix, leur gouvernement étoit Démocratique: mais auſſi-tôt qu'ils entroient en guerre, ils créoient un Roi pour tout le tems qu'elle devoit durer. Ils firent d'abord la guerre aux Grecs de leur voiſinage. Ils ne furent jamais amis des Romains: auſſi prirent-ils le parti d'Annibal. Cette faute avança leur ruine. Ils furent ſubjugués, relegués à la campagne, & condamnés à fournir des couriers & des meſſagers aux vainqueurs. *Strab. l. v. p. 251. C. 253. B. 254. C.*

(*m*) Ils ſaiſirent l'occaſion de la nuit, qui avoit ſuccédé au jour d'une grande fête, pendant que les habitans étoient enſevelis dans un ſommeil, que la fatigue du jour & la bonne chere rendoient plus profond. Trois ans après, les mêmes Samnites, ſous le nom de Campanois, s'emparerent de la ville de Cumes, qui étoit alors au pouvoir des Grecs: preuve, que les Samnites qui prirent Capouë, ont été les premiers qui ont porté le nom de Campanois, ce qui eſt confirmé par Diodore

Périod. Jul. 3537.
An du M. 2877.
Avant J.C. 1177.

Les Mamertins étoient un Printems (*n*) ſacré des Samnites †.

Les Bruttiens (*o*) étoient les propres enfans des Lucaniens, qui ſe ſéparerent volontairement de leurs peres, & leur firent la guerre *.

† *Feſtus in* Mamertini.

* *Strab. l. v. p. 228. & 241 C. l. vi. p. 255. B. Diod. Sic. l. xvi. pag. 518. Juſtin. l. xxiii.*

de Sicile, *l. xii. p. 303. D*, & par l'Auteur anonyme des Olympiades, qui placent cet événement à la troiſiéme année de la 85 olympiade, qui répond à la 316 année de la fondation de Rome.

(*n*) La peſte l'occaſionna : comme ce fleau faiſoit des ravages extraordinaires dans le Samnium, & qu'il n'épargnoit perſonne, Sthenius Mettius, qui étoit à la tête de la nation, expoſa dans une aſſemblée générale, qu'Apollon lui avoit apparu, & donné ordre de repréſenter aux Samnites, que pour faire ceſſer la contagion, il falloit décerner un Printems ſacré. Mettius fut écouté, & le Dieu obéi : incontinent la mortalité ceſſa. Mais à peine vingt ans furent écoulés, qu'elle recommença, & moiſſonna l'élite des Samnites. Apollon fut conſulté auſſi-tôt. Ce Dieu répondit, que le Printems ordonné en ſon tems n'avoit pas été acquitté de bonne-foi ; puiſque les jeunes-gens qui étoient nés l'année que le vœu fut fait, étoient reſtés dans le pays ; qu'il falloit donc les faire partir pour appaiſer les Dieux. Sur cette réponſe, la jeuneſſe fut congédiée. Dès-lors, elle fit un peuple à part, qui prit le nom de *Mamertin*, du mot Oſce *Mamers*, qui ſignifie Mars. Ce peuple paſſa en Sicile ; & ayant pris terre à Tauroménie, il apprit que les Meſſinois étoient fort preſſés par des ennemis, qui vouloient les chaſſer ; il vola auſſi-tôt à leur ſecours, & les tira d'embarras. En reconnoiſſance, les Meſſinois reçurent les Mamertins dans leur ville, & leur donnerent des terres. Mais bien-tôt ces exilés prirent le deſſus ſur leurs hôtes, & ſe rendirent maîtres du gouvernement, enſorte qu'ils firent oublier juſqu'au nom des Meſſinois. *Feſtus, in* Mamertini. *Strabon, l. vi. p. 268. C.*

(*o*) Voici leur Hiſtoire, tirée de Juſtin. Les Lucaniens élevoient leurs enfans à peu près comme les Lacédémoniens dreſſoient les leurs. A peine ces enfans avoient atteint l'âge de puberté, qu'ils étoient relégués à la campagne, ou dans des bois, pour paître des beſtiaux, avec défenſe d'entrer dans les villes avant que d'y être appellés. Cependant on ne leur fourniſſoit aucun ſecours, non pas même des habits pour ſe couvrir le jour, ni des couches pour y paſſer la nuit. Ainſi réduits à ſe pourvoir de tout, ils n'avoient que la chaſſe pour ſe nourrir, & du lait & de l'eau pour ſe déſaltérer. Par-là ils s'accoûtumoient à ſe paſſer de peu, s'endurciſſoient au travail & à la fatigue, & ſe façonnoient à la guerre. Le ſuccès paſſoit leur eſpérance, lorſque cinquante de ces campagnards s'attrouperent, & firent une eſpece de confédération, par laquelle ils s'engageoient d'aller enſemble à la petite guerre, & de mettre en commun le butin qu'ils feroient. La déprédation que la troupe fit d'abord au près & au loin, la groſſit en fort peu de tems, & lui attira preſque tous les Pâtres ; ce qui la mit en état de réſiſter non ſeulement à toutes les forces des Lucaniens, qui avoient entrepris de la réduire, mais encore à celles de Denys de Siracuſe. Celui-ci eut beau envoyer contre elle des Africains pour retirer de ſes mains une forteresſe, où une femme nommée Bruttia l'avoit introduite. Les troupes de Denys furent repouſſées ; la forteresſe fut conſervée & convertie en ville ; & ceux qui s'en étoient rendu maîtres, prirent le nom de Bruttiens, de celui de la femme qui les avoit ſi bien ſervis. C'eſt ainſi que les Bruttiens formerent un Etat, qui en ſubjugua pluſieurs autres, & qui dans la ſuite tint en reſpect quelques Princes, entre leſquels il faut compter Alexandre, Roi d'Epire ; lequel étant venu au ſecours des Grecs établis en Italie, fut entiérement défait par les Bruttiens. Diodore de Sicile, *l. xvi, p. 518*, met l'établiſſement de ce peuple à la premiere année de la cent ſixiéme olympiade, qui eſt la 398 de Rome. Le même Diodore de Sicile, auſſi-bien que Strabon, donne au nom de *Bruttien* une origine différente de celle qu'aſſigne Juſtin ; car l'un & l'autre prétend, que c'eſt un mot de la Langue des Luca-

Périod. Jul. 3537.
An du M. 2877.
Avant J.C. 1177.

Les Rutules (*p*) étoient une tribu des Aborigénes †. Or les Aborigénes étoient certainement originaires des Gaules, puiſqu'on ne trouve ailleurs nulle part des peuples de ce nom, & que le nom d'Aborigénes étoit le premier nom des Gaulois *.

Les Auronces, appellés auſſi Auſons, & enſuite Opiques par les Grecs, & Opſques & Oſces par les Romains, deſcendoient d'anciens Arvernes †.

Les Volces d'Italie étoient un détachement des Volces de l'ancienne Celtique, connus des Grecs & des Romains ſous le nom de Volces Tectoſages & de Volces Arécomiques, qui occupoient ce qu'on appelle aujourd'hui le haut & bas Languedoc *.

Les Liguriens reconnoiſſoient que leur origine étoit Helvétienne *. L'Hiſtorien Philiſte, Syracuſien, ſoûtient, que les Sicules, qui d'Italie paſſerent en Sicile, & lui donnerent leur nom, étoient des Liguriens *.

Les peuples du Piedmont étoient Liguriens † ou Gaulois, ce qui eſt la même choſe *.

Les Salaſſes, peuple qui occupoit les Alpes Grecques, dont la capitale eſt aujourd'hui la Val-d'Oſte, étoient Gaulois ¶.

Les Orobes ou Orobiens étoient originaires de la partie des Gaules qui eſt arroſée par l'Orb, riviere, qui ſépare le Diocèſe de Narbonne de celui de Beziers : ils ont fondé Côme, Bergame, le Marché de Licinius, & quelques autres places des environs *.

Les Gaulois qui occupoient l'étenduë de pays, qui eſt entre les frontieres de la Tyrrhénie & Adria, étoient les reſtes de ceux de cette nation, qui avoient fait une expédition au-delà des Alpes *.

Le peuple appellé *Lebecii* par Polybe, *Libici* par Pline, & *Libui* par Tite-Live, a bâti Verceil, & étoit une colonie de Salyens * Tite-Live donne conſtamment les *Libui* pour Gaulois.

A ces peuples, j'ajoûte les Liburnes, que les Ombriens chaſ-

† *Virgil. Æneïd. l. VII. VIII. & XI.*

* *Voyez plus haut, p. 13. & ſuiv.*

† *Voyez plus haut, p. 21. 23. &c.*

* *Voyez cideſſus, p. 4. 5. &c.*

* *Plut. in Mario, p. 416.*

* *Dionyſ. Halic. l. 1. p. 28.*

† *Strab. l. IV p. 204. A. 209. A. Plin. III. c. 17. §. 21.*

* *Appian Annibal. p. 316. A. Polyb. lib. II. pag. 103. & 116. &c.*

¶ *Julius obſequens de Prodig. l. Oroſ. l. V. c. 4.*

* *Plin. l. III c. 17. §. . Juſtin. XX. c. 5.*

* *Scylax. p. 6.*

* *Polyb. l. II. p. 105. D. Plin. l. III. c. 17. D. Tit. Liv. l. XXI. c. 38.*

niens, qui ſignifie *Eſclave fugitif.* Ennius, cité par Feſtus, les appelle *Brutates*, & dit qu'ils parloient deux différentes Langues, ſçavoir celle des Oſces & celle des Grecs.

(*p*) J'avouë que cela n'eſt pas bien certain ; car il y a des endroits dans Virgile, d'où l'on peut inférer, que les Rutules étoient Dauniens, & dès-là Grecs d'origine. Cependant comme les Rutules ont été de tout tems dans l'ancien Latium & aſſez près de Rome, j'ai bien de la peine à croire que les Dauniens ſe ſoient jamais étendus juſques-là. Ainſi les endroits de

Période. Jul. 3537. An du M. 2877. Avant J.C. 1177.

ſerent du *Picenum* avant l'arrivée des Tyrrhéniens en Italie, comme je l'ai dit ſur l'an du monde 2790. A la vérité, aucun Ancien n'attribuë aux Liburnes une origine Gauloiſe; mais la circonſtance que l'Italie n'étoit alors peuplée que par des Gaulois, jointe à la poſition du pays qu'ils y occupoient, & de celui où ils ſe reléguerent eux-mêmes, qui étoit l'Illyrie & la *Gaule inférieure:* tout cela, dis-je, ne permet guere de leur en donner d'autre.

Voilà à peu près, en gros & en détail, tous les peuples qui embraſſoient & rempliſſoient l'Italie. Il n'en eſt pas un ſeul, ou qui ne s'y ſoit tranſplanté immédiatement des Gaules, ou qui ne deſcendît en ligne directe de quelque peuple Gaulois qui y étoit allé la peupler. Ces peuples ſont l'objet des premiers ſiécles de l'Hiſtoire Romaine, & ont formé le corps de l'Empire Romain: je laiſſe au Lecteur à décider, ſi l'Hiſtoire Romaine, ou du moins ſa plus grande partie, ne fait point partie de l'Hiſtoire des Gaules, & des Conquêtes des Gaulois.

Sous le regne de Picus en Italie, les Argonautes (*q*), au retour de l'expédition de Colchos, traverſerent une partie des Gaules. Quoique le récit du voyage de ces Héros ſoit un tiſſu de merveilles fabuleuſes, le fond n'en eſt pas moins vrai. Ainſi nous avons des témoignages certains, que lors de la conquête de la Toiſon d'or, c'eſt-à-dire, quelque vingt ans avant la priſe de Troïe, les Gaules étoient également connuës & célébres; vérité d'autant plus conſtante, qu'elle eſt fondée ſur l'autorité d'Onomacrite & d'Apollonius de Rhodes, Ecrivains de la plus grande antiquité, puiſque le premier écrivoit du tems des Piſiſtrates, vers le commencement de la cinquante-cinquiéme olympiade, & que l'autre floriſſoit ſous le regne de Ptolémée Evergéte, qui monta ſur le Trône deux cens quarante-ſept ans avant Jeſus-Chriſt. Comme Apollonius de Rhodes eſt entré dans un plus grand détail qu'Onomacrite, je me contenterai de marquer ce qu'il dit. « Les Argonautes, écrit-il *, ayant abordé » dans un port de l'Océan Germanique, porterent à dos la na» vire Argo (*r*) juſques vers les ſources du Rhône. Là ils s'em-

* *Apoll. Rhod. Argon. lib. IV. v.* 646.

Virgile qui ſont de la peine, doivent ſe reſtraindre à Turnus, qui, par ſa mere, pouvoit deſcendre de quelque Prince Daunien.

(*q*) C'étoit l'élite de la jeuneſſe Grecque qui ſe joignit à Jaſon, pour aller de la Theſſalie dans la Colchide, & en rapporter la Toiſon d'or.

(*r*) Voilà le nom du vaiſſeau, que les Argonautes fabriquerent exprès pour leur expédition. Il y a pluſieurs opinions ſur l'origine de ce nom. La ſeule, à mon avis,

» barquerent

Période Jul. 3537. An du M. 2877. Avant J.C. 1177.

» barquerent ſur ce fleuve, & le deſcendirent juſqu'à ſon embouchure. Ils prirent terre dans le pays des Celtes & des Liguriens. Ces peuples eurent tant de vénération pour les Dioſcures (*s*), qu'ils leur érigerent des temples & des autels, & ne firent aucun mal aux Argonautes de leur ſuite. Enfin, nos voyageurs, après avoir rangé les iſles Stœcades, entrerent dans la mer de Toſcane, & continuerent leur courſe ».

Les Argonautes furent ſi ſatisfaits du bon accueil que leur avoient fait les Gaulois, qu'auſſi-tôt après leur retour dans la Gréce, ils publierent de nos ancêtres tout ce qu'on en pouvoit dire de plus avantageux: que c'étoit une nation ſociable, quoiqu'elle ne permît pas aux étrangers d'entrer dans l'intérieur des terres; qu'elle recevoit bien les Grecs, & avoit les mêmes mœurs *; qu'elle craignoit les Dieux; qu'elle avoit d'excellentes loix; qu'elle faiſoit profeſſion de toutes les Sciences dans la perſonne des Miniſtres de la Religion; qu'elle poſſédoit des campagnes fertiles, qui abondoient en toutes ſortes de fruits; mais qu'elle vivoit de peu; qu'elle ne faiſoit aucun cas des richeſſes immenſes, qu'elle retiroit de quantité de mines d'or, d'argent

* *Scym. Chius, v. 182. Strab. l. IV. p. 199. A.*

à laquelle il faut s'attacher, eſt celle qui tient que les Grecs ont dit *Argo* pour *Arco*; que ce mot eſt Phénicien, & ſignifie un *vaiſſeau long* ou de guerre, à la différence des vaiſſeaux marchands & de charge, que les Phéniciens appelloient *Gaules*, & qui étoient ronds. Sur cela, il eſt viſible que les Grecs emprunterent le nom d'*Argo* du vaiſſeau, que Danaüs conſtruiſit pour s'enfuir avec ſes cinquante filles d'Egypte en Gréce. Il fut ſurnommé *Pentecontoros*, à cauſe des cinquante rames qu'il avoit dans ſa longueur: ce qui n'empêcha pas qu'il ne retînt ſon nom Phénicien *Argo*, qui paſſa à celui que les Grecs conſtruiſirent ſur le même modele, pour la conquête de la Toiſon d'or. Ces obſervations ſervent, 1°. à rétablir le commencement de la neuviéme époque des Marbres d'Oxford, que les Sçavans n'ont pû encore bien déchiffrer: Ἀφ᾽ οὗ ναῦς Ἀργὼ ἡ φεύγων ἐξ Αἰγύπτο, &c. c'eſt-à-dire, *depuis quel tems la navire Argo fuyant d'Egypte*, &c. 2°. à ſçavoir en quel ſens Philoſtephanus, cité par Pline, a dit que *Jaſon eſt le premier qui ait fait uſage d'un vaiſſeau long pour naviger.* Car, étant certain que Danaüs eſt antérieur à Jaſon de plus de deux ſiécles, on ne ſçauroit douter que Philoſtephanus n'ait eu en vûë les Grecs, & voulu marquer en quel tems ils ont commencé à monter des vaiſſeaux longs.

Une derniere remarque qu'il reſte à faire, c'eſt que le mot *Arche*, qui eſt conſacré dans l'Ecriture pour déſigner le monument, que Dieu ordonna aux Hébreux de dreſſer pour gage de l'alliance, qu'il vouloit bien contracter avec eux, eſt originairement Hébreu & Phénicien. Ainſi l'arche avoit une forme à peu près d'un carré-long.

(*s*) Tout le monde ſçait que les Dioſcures étoient Caſtor & Pollux, fils de Jupiter, ou plûtôt de Tyndare & de Leda. Si l'on pouvoit faire fond ſur le témoignage d'Apollonius de Rhodes, le culte des Dioſcures étoit établi dès leur vivant dans les Gaules. Cependant M. Freret, dans ſon Canon chronologique, *Hiſt. Acad. Inſcript. t. V. Mem. p. 316*, dit « que Caſtor „ & Pollux, ſelon la Chronique d'Apollodore, furent mis au nombre des Dieux „ vers le tems de la priſe de Troïe: mais „ ſelon Pauſanias, on ne leur éleva des „ autels que quarante ans après leur „ mort „. A qui faut-il s'en rapporter, ou à Pauſanias & à Apollodore, ou à Apollonius, ſi antérieur à l'un & à l'autre?

Period. Jul. 3537.
An du M. 2877.
Avant J.C. 1177.

& de fer, qui étoient renfermées dans les entrailles des terres qu'elle cultivoit ; qu'elle avoit un grand nombre d'excellens ports ſur l'une & l'autre mer, qu'elle négligeoit ; parce que, ne reſpirant que la gloire attachée à la profeſſion des armes, elle n'avoit que du mépris pour tous les avantages, que produit le commerce. Ces bruits répandus dans toute la Gréce, parvinrent bien-tôt aux oreilles des Rhodiens.

Ces hommes induſtrieux, après avoir paſſé ſucceſſivement de l'iſle de Créte dans celle de Chypre, s'arrêterent enfin dans l'iſle Ophieuſe, à laquelle ils donnerent leur nom. Comme elle eſt ſituée dans cette partie de la Méditerranée qu'on appelle Carpathienne, & qu'elle a de très-bons ports, ils excellerent en peu de tems dans l'art de la navigation : ce qui leur acquit l'empire de la mer, & les mit en état de s'aggrandir au dehors, de faire des conquêtes, & de porter le commerce juſqu'aux extrémités de la terre. Celui qu'ils étendirent ſur nos côtes, fut le fruit des récits favorables que les Argonautes faiſoient des Gaules. Ils n'en furent pas plûtôt informés, qu'ils ne manquerent pas de s'y rendre (*t*) ; & après avoir traité avec les Gaulois, ils bâtirent * à l'embouchure du Rhône la ville de Rhode (*u*), pour immorta-

* *Strab. l. XIV. p. 654. C. Plin. Hiſt. l. III. c. 4. Hieron. Prolog. Ep. ad Galatas. Iſid. orig. l. XIV. c. 21.*

(*t*) Je ſuis tenté de croire, que c'eſt pour la ſeconde fois : car j'ai de violens ſoupçons que nos ancêtres, avant de quitter l'Aſie & de ſe rendre en Europe, ont paſſé par l'iſle de Rhodes ; & dans ce cas-là, ils ont pû être Rhodiens. Je me fonde d'abord ſur ce grand nombre de villes & d'iſles, que les inſulaires de ce nom ont poſſédées dès les premiers tems en Aſie & en Europe : 2°. ſur le nom de *Rhodanus*, que tous les Anciens ont donné au Rhône, qui eſt lettre pour lettre le *Rhodanim* de l'Ecriture, par où les Interprétes, anciens & modernes, ont toûjours entendu les Rhodiens ; or nous venons de voir, que le Rhône portoit le nom de *Rhodanus* avant le voyage des Argonautes ; ce qui nous conduit à l'origine des tems : 3°. ſur ce que les premieres colonies Egyptiennes & Phéniciennes que l'on ſçache s'être tranſplantées en Europe, ont commencé par ſe rendre à Rhodes pour y prendre langue, & puiſer les regles d'une longue navigation ; cela eſt dit en particulier de Danaüs & de Cadmus : *Diod. Sic. lib. V. pag. 227. D.* 4°. ſur ce que les Rhodiens ont les premiers fait les obſervations aſtronomiques ſur la marine : *Diod. ibid. B.* 5°. ſur les caractéres Grecs, qui ont toûjours été en uſage dans les Gaules, & que nos peres ont porté de Phénicie dans l'iſle de Rhodes ; & de-là en Europe, & plus particuliérement dans tout l'Occident. *Voyez la note ſuivante.*

(*u*) Scymnus Chius l'appelle *Rhodanuſia*. M. Valois, dans ſa Notice des Gaules, prétend, que les Rhodiens n'ont fondé dans notre continent, que la ville de Rozes en Eſpagne, & que la ville de Rhode des Gaules doit ſa fondation aux Phocéens de Marſeille : mais ſon ſentiment ne ſçauroit preſcrire contre les autorités de Pline, de Scymnus Chius, de S. Jérôme, & d'Iſidore de Séville. Il eſt vrai que Pline n'a connu que Rhode des Gaules ; & que Strabon, qui a eu connoiſſance & de Rhode des Gaules, & de Roſes d'Eſpagne, ſemble dire, que Rhode a été bâtie par les Marſeillois : mais il eſt viſible, que ce Géographe ne veut dire autre choſe, ſinon que les Marſeillois fortifierent la ville des Rhodiens & Agde contre les entrepriſes des Gaulois, qui troubloient leur commerce : Καὶ τὰς πόλεις

Périod. Jul. 3537.
An du M. 2877.
Avant J.C. 1177.

liſer la capitale de leur iſle, qui portoit le même nom. Ils paſſerent même en Eſpagne, où ils fonderent Rozes, qui fut quel-

ἔκτισαν ἐπιτειχίσματα ...... τὴν δὴ Ρόην (*lege* Ῥόδην) Ἀγαθὴν τοῖς περὶ τὸν ποταμὸν οἰκοῦσι τὸν Ροδανὸν βαρβαροίς. *Strab. l. IV. p. 180. A.* Mon explication ſe trouve mot à mot dans Scymnus Chius ; lequel, parlant des fondations des Marſeillois en Eſpagne, dit que la premiere fut Empuries, & la ſeconde Rozes. « A la vérité, ajoûte-t-il, Rozes avoit eu pour premiers » fondateurs les Rhodiens, qui avoient » été autrefois ſi puiſſans ſur mer » :

> Πρώτη μὲν Ἐμπόριον, Ῥόδη δὲ δευτέρα
> Ταύτην μὲν οὖν οἱ πρὶν κρατοῦντες ἔκτισαν
> Ῥόδιοι.

Ainſi quoique Strabon ſemble dire, que Rhode a été bâtie par les Marſeillois, il n'en eſt pas moins certain, qu'ils n'en étoient que les reſtaurateurs. Une démonſtration en ce genre, eſt le nom même que cette ville a porté, & conſervé pendant tout le tems qu'elle a été ſous la domination des Marſeillois. Or ce nom a toûjours été celui de ſes fondateurs.

D'où je tire, que les Phocéens de Marſeille, ayant ſuccédé aux Rhodiens pour tout le commerce, que ces inſulaires faiſoient autrefois en Occident, occuperent tous les ports que les Rhodiens y avoient eus, & y ajoûterent de nouvelles fortifications pour ſe les conſerver.

Je paſſe ſous ſilence, qu'il n'eſt nullement vraiſemblable, qu'il étoit même impoſſible, que les Rhodiens fiſſent la traite de Rhodes en Eſpagne ſans s'arrêter dans les Gaules, & ſans y avoir un port qui leur ſervît d'entrepos, & qui les rendît maîtres du commerce de toutes nos côtes.

L'Auteur de l'Hiſtoire critique de la Gaule Narbonnoiſe voulant découvrir [*p. 6.*] « quand & comment les Rhodiens » ont pû s'établir entre le Rhône & les » Pyrénées, obſerve que Strabon dit, » qu'après le ſiége de Troïe, les Rho» diens habiterent les Gymnéſies, depuis » appellées iſles Baléares, & que Silius » Italicus, en parlant des frondeurs de » ces iſles, adopte cette tradition ; d'où » il infere, que les Rhodiens des iſles Ba» léares ont pû venir ſur nos côtes, & bâ» tir Rhode au voiſinage du Rhône ».

Mais ſur quel fondement entreprend-on de ſubſtituer des tranſmigrations auſſi incertaines, que celles que la priſe de Troïe a occaſionnées, à un texte formel du même Strabon, qui porte, que les Rhodiens, dans le tems de leur ſplendeur, & non dans celui de leur miſere, alloient par mer de toute antiquité, juſqu'aux extrémités de la terre, & particuliérement en Eſpagne, pour s'enrichir & y établir des colonies ? Ce texte exprès eſt immédiatement au-deſſus de l'*oui-dire* qu'on cite. Strabon eſt précis ; & il diſtingue le tems où les Rhodiens fondoient en Aſie & en Europe tant de villes, & y jettoient un ſi grand nombre de colonies, d'avec le tems où la fortune leur avoit tourné le dos ; & il dit du premier tems, qu'il étoit voiſin de celui de Tlépoléme, l'un de leurs fondateurs, qui étoit contemporain de Danaüs. Danaüs eſt arrivé dans la Gréce vers l'an du monde 2500. Sur ce pied, les grandes proſpérités des Rhodiens, & les voyages de long cours de ces Aſiatiques ont une époque de plus de trois cens ans antérieure à la guerre de Troïe. Par conſéquent, les Rhodiens ont érigé les murs de la ville de Rhode à l'embouchure du Rhône longtems avant la guerre de Troïe.

D'ailleurs, quand on ſuppoſeroit que les habitans des iſles Baléares étoient originaires de Rhodes, on n'en ſeroit pas plus avancé ; car il eſt de notoriété publique, que ces Inſulaires n'exerçoient ni commerce ni marine ; outre que, s'ils avoient eu à ſe tranſporter hors de leurs iſles, ils n'avoient qu'un bras de mer à paſſer pour être en Eſpagne ; au lieu qu'ils ne pouvoient ſurgir à l'embouchure du Rhône ſans faire un grand circuit, & qui plus eſt, ſans combattre : toutes choſes qui n'étoient point de leur goût, puiſqu'ils ont toûjours paſſé pour indolens, & pour être attentifs à garder la paix avec leurs voiſins.

Ce que l'Ecrivain critique ajoûte, ne paroît gueres mieux fondé. « Mais la ville » ou bourg de Rhode, dit-il, n'a pas dû » ſubſiſter long-tems ; puiſqu'au tems de » la fondation de Marſeille, les peuples » voiſins ignoroient encore l'art de culti» ver les champs & de tailler la vigne, qu'ils » auroient ſans doute appris des Rho» diens, ſi ceux-ci avoient fait un long ſé-

Périod. Jul. 3537. An du M. 2877. Avant J.C. 1177.

ques ſiécles après poſſédée par les Phocéens de Marſeille, ainſi que nous le verrons dans la ſuite.

C'eſt aux Rhodiens, dont je viens de parler, que le P. Ménétrier * fait honneur de la fondation de Lyon, rapportée par l'Auteur anonyme du Traité des Fleuves, qui ſe lit parmi les écrits de Plutarque. Il eſt viſible que ce Pere ſe trompe; car, outre que les Rhodiens n'ont point pénétré ſi avant dans les Gaules, l'ancien nom de Lyon, auſſi-bien que ceux de ſes fondateurs, ſont purement Celtiques : ce qui prouve manifeſtement, que nuls autres que des Celtes n'ont jamais jetté les fondemens de cette célébre ville. Sa poſition ne le dit pas moins : elle étoit au voiſinage de deux rivieres ; & les Gaulois ne manquoient pas de choiſir ces ſortes de lieux, pour y conſtruire leurs premieres habitations, comme je l'inſinuë autre part. Quoi qu'il en ſoit, voici en deux mots (*x*) ce que l'Auteur Grec marque ſur l'origine de la ville de Lyon.

* *Hiſt. de Lyon, p. 4. &c.*

« Sur les bords du Rhône, dit-il, il y a une montagne, dont » le nom eſt *Lugdunus ;* & ce nom lui a été donné à l'occaſion » que je vais dire. Momorus & Atepomarus chaſſés de Seſeron (*y*), où ils régnoient, choiſirent cette montagne par ordre » de l'Oracle, pour y bâtir une ville. Ils en avoient déjà jetté » les fondemens, quand des corbeaux parurent tout-à-coup, & » allerent à tire-d'aîle ſe percher ſur des arbres qui étoient tout-

» jour ſur les bords du Rhône ». Si cette ſuppoſition étoit reçuë, il s'enſuivroit que Marſeille n'exiſtoit pas même après ſa fondation au tems de Virgile ; puiſque Pline écrit, que pendant ce long intervalle, il n'y avoit point de vignes dans les Gaules. *Atque hæc Virgilii vatis ætate incognita.* Hiſt. nat. l. XIV. c. I.

(*x*) Cet Ecrivain fait précéder ſon récit ſur la fondation par un conte, que j'ai crû ne devoir pas inſérer dans le texte, & que je vais mettre ici. Il dit donc, que l'*Arar*, qui eſt la Saone, avoit pris ſon nom d'un mot Grec, qui marque le mélange de ſes eaux avec celles du Rhône, dans lequel elle ſe décharge. Il ajoûte, que ſon premier nom étoit *Brigulus* ; mais qu'elle l'avoit perdu, parce qu'un certain Arar étant à la chaſſe, & ne pouvant ſoûtenir la vûë du corps de ſon frere, qui venoit d'être mis en piéces par les bêtes ſauvages, ſe tua ſur les bords du *Brigulus*, & y tomba ; ce qui fit donner le nom d'Arar à cette riviere. L'Arar, continuë l'Auteur, nourriſſoit un poiſſon d'une eſpece particuliere, que les Gaulois appelloient Scolopide ; il étoit blanc pendant les deux premiers quartiers de la Lune, & noir durant le reſte du tems. Quand il étoit arrivé au point de ſa plus grande groſſeur, ſes propres arêtes le perçoient, & lui donnoient la mort. Alors on trouvoit dans ſa tête une pierre qui avoit l'air d'un gros grain de ſel, & qui guériſſoit de la fiévre quarte, quand on l'appliquoit au côté gauche du corps de la perſonne malade. Stobée rapporte la même fable, hors qu'il appelle *Clupæa* le poiſſon, que l'Anonyme nomme *Scolopide*.

(*y*) Les Latins diſent & écrivent *Ceſſeron ;* c'eſt à préſent une petite ville du Diocèſe d'Agde, qui porte le nom de *Saint-Thiberi ;* elle eſt ſur la riviere d'*Araur* ou *Arau ;* les originaires du pays diſent Erhau, en Latin *Arauris*.

Périod. Jul. 3537.
An du M. 2877.
Avant J.C. 1177.

» autour, & les couvrirent par leur grand nombre. Momorus, » qui poſſédoit la ſcience des Augures (z), conçut là-deſſus de » grandes eſpérances, & ne manqua pas d'appeller *Lugudunum* » la ville qu'il bâtiſſoit, comme qui diroit *la Colline aux cor-* » *beaux ;* car *lugu*, en langue Celtique, ſignifie *corbeau*, & » *dunum* une colline ».

Atepomarus & Momorus n'étoient ni Rhodiens (*a*), ni même

(z) C'étoit la ſcience propre de la nation ; & cela étoit reconnu de tous les Anciens. Quoique Cicéron n'ajoûtât aucune foi au Collége des Augures établis à Rome, il parle avantageuſement des Druïdes, & particuliérement de Divitiac, cet illuſtre Eduen, avec lequel ſon frere Quintus étoit lié par les nœuds les plus étroits de l'amitié ; & ajoûte, que les Philoſophes des Gaules avoient fait de ſi grands progrès dans la connoiſſance des myſteres de la nature, que partie ſur les regles de la divination qu'ils avoient établies, & partie ſur de fortes conjectures, ils prédiſoient ce qui devoit arriver. *Cic. divin. I.* §. *90.* Déjotarus, Tétrarque de Galatie, entreprit un long & pénible voyage pour le bien de ſes Etats : mais le jour qu'il devoit arriver au terme où il ſe propoſoit de s'arrêter, il rebrouſſa chemin à l'aſpect d'un aigle, dont le vol frappa ſes yeux. Auſſi obſerva-t-on, que la maiſon deſtinée à le loger, tomba la nuit ſuivante ; & qu'ainſi ce Prince, en liſant dans l'avenir, avoit évité d'être écraſé avec tout ſon monde. *Cic. divin. II.* §. . *Val. Max. l. I. c. 4.* §. *2.* Lampride voulant marquer la paſſion, que l'Empereur Sévere avoit pour les Augures, écrit, que ce Prince l'emportoit à cet égard ſur les Gaſcons. *Lamprid. Alexand. c. 28.* Je mets fin au grand nombre de citations ſemblables que je pourrois accumuler, pour avertir que l'uſage des Augures & des Auſpices répandu anciennement dans l'occident de l'Europe, devoit ſon origine aux Gaulois, qui l'avoient pratiqué de tout tems. Auſſi voit-on que la fondation de Rome par Remus & Romulus, étoit la copie de celle de Lyon par Momorus & Atepomarus.

(*a*) Les PP. la Carri, Briet & Colonia ont auſſi avancé, que Momorus & Atepomarus étoient Rhodiens. « Quoique ,, ces deux freres, dit le dernier, régnaſ- ,, ſeut à Céſeron dans le Languedoc, ils ,, étoient néanmoins Grecs de naiſſance, ,, ou du moins d'origine ; ils venoient de ,, ces célébres Rhodiens, qui, charmés ,, par la douceur du climat du Languedoc, ,, avoient abandonné pour toûjours l'iſle ,, de Rhodes leur patrie, pour venir habiter près d'une des embouchures du ,, Rhône, où ils bâtirent la ville de *Rho-* ,, *da* ou de *Rhodé*, qu'Etienne de *Urbibus* ,, appelle *Rhodanuſia ;* c'eſt aujourd'hui ,, *Pecaïs*, aſſez près d'Aiguemorte .... ,, Ces Rhodiens, dont nous parlons, ,, pouſſant leurs conquêtes de proche en ,, proche, avoient commencé à s'étendre ,, dans la Gaule Narbonnoiſe ; & ils poſ- ,, ſédoient déja la ville de Céſeron ſur ,, l'Eraut, & la ville d'Agde, qu'ils avoient ,, bâtie ſur ce même fleuve, lorſqu'ils fu- ,, rent troublés dans leurs conquêtes par ,, d'autres Grecs leurs voiſins, encore ,, plus puiſſans & plus célébres qu'eux ». *Colonïa, Hiſtoire littéraire de Lyon, tom. 1. p. 15. 16.*

Voilà du Roman tout pur. La fondation d'Agde par les Rhodiens eſt quelque choſe de pire : elle eſt anéantie par l'autorité de Strabon, qui nous apprend, que *les Phocéens de Marſeille ont bâti Agde pour leur ſervir de rempart contre les entrepriſes des Gaulois.* Strab. l. IV. p. 180. Le nom de *ville de Ligurieens*, qu'Etienne de Byſance donne à Agde, vient à l'appui de Strabon : car Scylax, & les autres anciens Géographes, ne déſignent les Marſeillois, que ſous le nom de *Liguriens.* La dénomination n'eſt fondée, que ſur ce que leur Métropole étoit dans la Ligurie, d'où ils s'étoient étendus en-deçà du Rhône & en Eſpagne. Enfin Pline, qui écrivoit dans le tems que les Romains s'étoient appropriés la poſſeſſion d'Agde, fait honneur aux Marſeillois d'en avoir jetté les fondemens : *Agatha quondam Maſſilienſium.* Plin. l. III. c. 14.

Périod. Jul. 3537. An du M. 2877. Avant J.C. 1177.

Grecs, ainſi qu'on vient de le voir. C'étoient deux Princes Gaulois, qui régnoient dans le centre de l'ancienne Celtique. Ce n'a pas été non plus « une irruption des Marſeillois Pho- » céens, qui força * Momorus & Atepomarus, encore mal affer- » mis dans leur nouvelle domination, à abandonner la ville de » Ceſeron pour venir ſe refugier au lieu où ils bâtirent Lyon, » & parmi des peuples tranquilles ». Les Marſeillois Phocéens n'ont jamais eu occaſion dans les Gaules de faire la guerre aux Rhodiens. Ces derniers avoient abandonné les comptoirs qu'ils y avoîent, avant que les premiers ſe fuſſent établis ſur nos côtes. Le ſeul fait certain, c'eſt que les Phocéens de Marſeille ont ſuccédé aux Rhodiens en tout ce qui concerne le commerce qu'ils faiſoient en Occident; ont pris de gré ou de force toutes les places, que les Rhodiens avoient occupé dans les Gaules & en Eſpagne; les ont réparées & fortifiées, & y en ont ajoûté pluſieurs autres, qui leur aſſûroient les anciennes.

* Colonia, p. 16. Ménêtrier, p. 10.

C'eſt encore ſans aucun fondement qu'on s'appuie ſur la qualité * de *peuple libre* que Pline donne aux Séguſiens, pour rendre raiſon du choix qu'Atepomarus & Momorus firent de leur territoire, en vûë d'y bâtir une ville qui leur tînt lieu de celle d'où ils avoient été chaſſés. « Les Séguſiens, dit-on, ſont non » ſeulement appellés *peuples libres* par Céſar; mais Céſar, quand » il parle d'eux, les appelle cliens des Héduois, parce que » c'étoit ſous leur protection qu'ils exerçoient leur commerce, » comme les villes Anſéatiques, qui ſont villes de commerce, » ſont villes libres ſous la protection de l'Empire, quoiqu'elles » ne ſoient pas du corps de l'Empire ». Quel langage! quelle comparaiſon!

* Ménêtrier, p. 6.

Atepomarus & Momorus vivoient pluſieurs ſiécles avant que les termes de *populi liberi*, *fœderati*, *municipium*, *colonia*, & autres ſemblables, fuſſent nés ou inventés. On ignore à la vérité en quel tems ces Princes régnoient (*b*); mais à la ſimple lec-

(*b*) Le P. Ménêtrier, *p. 11*, les fait régner au milieu du quatriéme ſiécle de Rome; & prétend, " qu'Atepomarus voyant ,, qu'il étoit difficile, que deux freres con- ,, ſervaſſent long-tems une égale autorité ,, dans une même ville, ſans qu'il y eût ,, de fréquentes brouilleries en ce partage ,, de gouvernement, paſſa les Alpes avec ,, Brennus, qu'il eut part à la priſe de ,, Rome; qu'après que les Gaulois eurent ,, rendu cette place aux Romains, il ſe re- ,, tira dans le Latium avec un corps de ,, troupes aſſez conſidérable; qu'il revint ,, quelques années après, & preſſa ſi fort ,, les Romains, qu'il les obligea de trai- ,, ter avec lui ,,. Le Pere Colonia n'entre point dans un ſi grand détail; mais il eſt du même ſentiment. M. de Marca ne donne pas une ſi grande antiquité aux deux Princes Gaulois; il les place

ture de leur Hiſtoire, on juge que ç'a dû être avant que les Séguſiens, ſur le territoire deſquels ils bâtirent *Lugudunum*, fuſſent cliens des Héduois. La raiſon eſt, que les deux freres n'auroient pû s'établir ſur les terres des Séguſiens, ſans s'attirer ſur les bras toutes les forces des Héduois, qui ſûrement n'auroient jamais permis, que des étrangers euſſent fait un tort auſſi conſidérable à leurs cliens, que d'uſurper & de s'approprier une partie de leurs poſſeſſions.

Si l'on s'obſtine à ſoûtenir ſans preuve, que lors de la fondation de *Lugudunum*, les Séguſiens étoient cliens des Héduois; dès-là on eſt obligé de convenir, que les Séguſiens n'étoient plus *un peuple libre;* parce que Céſar nous apprend, en pluſieurs endroits de ſes Commentaires, que la condition des peuples cliens conſiſtoit à être tributaires des peuples, ſous le patronage deſquels ils étoient, à dépendre d'eux; à exécuter leurs ordres; à leur fournir un certain nombre de troupes à leur requiſition; à épouſer leurs querelles & leurs intérêts; en un mot, à courir la même fortune qu'eux.

Mais ſans entrer dans toutes ces diſcuſſions, les PP. Ménétrier & Colonia doivent ſçavoir, qu'il n'eſt permis à perſonne d'ignorer, que le titre de *populi liberi*, à l'égard des Séguſiens & de tous autres peuples des Gaules, ne date, que de la conquête des Gaules par Céſar, peut-être même plus probablement de l'an 25 de Jeſus-Chriſt, qu'Auguſte arriva dans les Gaules, & y fit pour le gouvernement des provinces les réglemens qu'il jugea à propos. C'eſt alors ſeulement que les Séguſiens furent honorés de la qualité de *populi liberi*: & par-là, ils furent relevés de la clientelle des Héduois, & affranchis de tout droit de ſujetion envers eux.

Je ne dis rien du grand commerce que le P. Ménêtrier écrit, que les Séguſiens faiſoient ſous la protection des Héduois: tout cela eſt avancé en l'air & ſans autorités. Il eſt infiniment plus probable que les Héduois, en vertu de leur patronage ſur les Séguſiens, s'étoient ſaiſis de tout le commerce. Strabon fournit

ſeulement au tems antérieur à celui où les Romains réduiſirent en province une partie du pays des Allobroges, & ſoûtient avec fermeté, que l'Atepomarus, dont il eſt ici queſtion, n'eſt pas celui qui partagea avec les autres Princes Gaulois l'honneur de prendre Rome. *Itaque alius eſt hic Atepomarus Lugduni conditor à Regulo Atepomaro, qui à Plutarcho dicitur alibi una cum cæteris Gallis ad expugnationem Romanæ urbis profectus eſſe, anno ante Chriſtum 390.* De Primatu Lugdun. cap 96. p. 264.

Périod. Jul. 3537.
An du M. 2877.
Avant J.C. 1177.

une preuve de cette vérité, contre laquelle on ne peut gueres reclamer. Ce Géographe nous apprend *, que le ſujet de la guerre que ſe firent les Héduois & les Séquanois, & qui occaſionna l'entrée d'Arioviſte & des Germains dans les Gaules, & bien-tôt après celle de Céſar & des Romains, fut les prétentions réciproques des Héduois & des Séquanois ſur la Saone. Ce fleuve couloit entre les terres des uns & des autres, & en faiſoit la ſéparation. L'un & l'autre peuple s'en attribuoit le domaine; & leurs prétentions avoient pour objet le commerce. Les Séquanois n'étoient ſûrement pas cliens des Héduois : mais d'où vient que ces derniers vouloient les ſubjuguer à cet égard? Qu'on infére de-là du procédé qu'ils pouvoient & devoient tenir envers les Séguſiens leurs cliens, touchant le grand commerce qu'on ſuppoſe qu'ils faiſoient.

* *Lib. IV. pag. 192.*

Les PP. Ménêtrier & Colonia, qui n'ont eu juſqu'ici qu'un même ſentiment ſur les points de notre Hiſtoire, que je viens d'éclaircir, n'ont pû convenir ſur la fondation de Lyon. Le premier diſtingue deux fondations de cette ville; une ancienne & une poſtérieure. L'ancienne fondation de Lyon eſt celle-là même, que j'ai rapportée d'après l'Auteur du Traité des fleuves, & qui en fait honneur à deux Princes Gaulois. L'Hiſtoire Romaine fait mention de la ſeconde. « Le Sénat, dit Dion *, informé que Silanus avoit embraſſé le parti de M. Antoine, & » craignant que Lepidus & Plancus ne l'imitaſſent, pour écarter » tout le ſoupçon que ces deux Généraux pourroient avoir, qu'on » ſe défioit d'eux, & les empêcher d'en venir à quelque extrémi» té, leur fit ſçavoir, que la République n'avoit plus beſoin de » leurs troupes; qu'ainſi on leur donnoit ordre de les employer à » bâtir une ville aux habitans de Vienne, qui avoient été chaſ» ſés depuis quelque tems de leurs maiſons, & qui s'étoient reti» rés au confluent du Rhône & de la Saone : ce qui fut exécuté; » en ſorte que le même lieu, qui portoit auparavant le nom de » *Lugudunum*, fut appellé depuis *Lugdunum* ».

* *Lib. XLVI. p. 368. E.*

Le P. Colonia admet cette derniere fondation; & il reconnoît qu'elle eſt appuyée ſur trop de monumens reſpectables pour pouvoir être révoquée en doute : mais il rejette entiérement la premiere. « Le ſyſtême du P. Ménêtrier, écrit-il *, qui donne à » la ville de Lyon pour fondateurs deux Princes Grecs, Momo» rus & Atepomarus, qui vivoient environ quatre cens ans avant » Jeſus-Chriſt, demanderoit une plus longue diſcuſſion, s'il ne

* *Pag. 13.*

» me

» me paroiſſoit évident, que ce ſçavant Auteur, après bien des » variations, a été enfin obligé de ſe rapprocher du ſyſtême, » que je viens d'établir par tant d'autorités irréfragables». On doit remarquer, que le P. Ménêtrier n'eſt jamais tombé dans aucune variation touchant le point conteſté, encore moins s'eſt-il rapproché du ſyſtême de ſon confrere. « On devoit ſe contenter, » de dire ſimplement, ajoûte le P. Colonia*, que les deux Prin» ces chaſſés de Céſeron vinrent fixer leur demeure ſur notre mon» tagne; que la prodigieuſe quantité de corbeaux qu'ils y ap» perçurent, les détermina à lui impoſer le nom de *Lucdunum* » (*Lugudunum*), qui ſignifie en langue Gauloiſe ou Celtique *la* » *montagne* ou *la colline aux corbeaux* .... & qu'enfin ce nom » donné à la montagne paſſa dans la ſuite des tems à la ville, que » les Romains y bâtirent».

* Pag. 18.

Je ne ſçai où le P. Colonia a lû, que les deux Princes chaſſés de Céſeron, ſe contenterent de fixer leur demeure ſur l'élévation, à laquelle ils impoſerent le nom *Lucdunum*, qui ſignifie en langue Gauloiſe ou Celtique *la montagne* ou *la colline aux corbeaux*. Ce n'eſt pas dans l'Auteur du Traité des fleuves; puiſqu'étant le ſeul entre tous les Anciens qui nous ait tranſmis leur hiſtoire, il obſerve au contraire, & dit en termes exprès, « que les deux » freres choiſirent par ordre d'un Oracle l'éminence, qui leur » avoit été indiquée, pour y jetter les fondemens de la ville qu'ils » avoient deſſein de bâtir; & qu'après en avoir élevé tous les » murs, ils lui avoient donné le nom de *Lugudunum*, en mémoire » du grand nombre de corbeaux qui s'étoient perchés tout au» tour, pendant qu'ils étoient occupés à la conſtruire». Si ce n'eſt pas là une fondation de ville bien antérieure à celle, que les Romains ont procuré dans la ſuite des tems, qu'on m'explique ce que c'eſt.

Le refus que fait le même Hiſtorien de reconnoître dans le paſſage de Dion que j'ai rapporté plus haut, & ſur lequel il s'étudie à ſe faire illuſion, deux villes de Lyon; l'une ancienne, & l'autre nouvelle: l'ancienne fondée par les Princes Gaulois; la nouvelle bâtie par les Viennois & les Romains par ordre du Sénat; celle-là appellée *Lugudunum*, & celle-ci *Lugdunum*: ce refus, dis-je, ne m'étonne pas moins. Que peut-il oppoſer à l'inſcription que le P. Ménêtrier* lui préſente, où la diſtinction des deux différentes villes eſt ſi clairement marquée?

* Pag. 3.

Périod. Jul. 3537.
An du M. 2877.
Avant J.C. 1177.

D. M. S.

C. SEN...O REGULIANO EQ. R. DIFFUS.
OLEARIO EX BAETICA CURATORI
EJUSDEM CORPORIS NEGOT. VINARIO
LUGUDUN. IN CANABIS CONSISTEN.
CURATORI ET PATRONO EJUSDEM
CORPORIS NAUTAE ARARICO PATRONO
EJUSD. CORPORIS PATRONO IIIIII. VIR
LUGDUNI CONSISTENTIUM L FIN...S RE
GINUS AUG. ET ULATIA METRODO
RA...LI. EJUSDEM PONENDUM CURA
VERUNT PROCURANTE DIONYSIO ET
BELLICANO ET Q.

« Voilà manifeſtement *Luguduni* d'une part, dit le P. Ménê» trier *, & *Lugduni* d'un autre. C'étoit à *Lugudunum* que trafi» quoit Sentius Regulianus, & c'étoit à *Lugdunum* que demeu» roient les Auguſtaux (*c*), à cauſe que c'étoit de ce côté » qu'étoit le Temple de Rome & d'Auguſte, au lieu où eſt à » préſent Eſnay (*d*). Regulianus étoit un Chevalier Romain,

* *Pag.* 4.

(*c*) C'étoient des Prêtres, ou Sacrificateurs, deſtinés au ſervice du Temple, que les Gaulois d'abord, & enſuite les autres peuples à leur exemple, éleverent à l'honneur d'Auguſte & de Rome. L'ordre de ces Prêtres étoit très-relevé dans les Gaules. Le nombre des Haruſpices étoit de ſoixante ; un pour chacun des peuples Gaulois, qui avoient contribué à la conſtruction du Temple, & qui avoient fourni un fonds pour l'entretien des Miniſtres & les dépenſes des ſacrifices, qu'on devoit offrir chaque jour. Après la mort d'Auguſte, l'Empereur Tibere, entre les Auguſtaux, en choiſit ſix, du nombre deſquels il voulut être, & les mit à la tête des autres. Ceux-ci furent appellés *Seviri Auguſtales ;* mais je crois que le Sacerdoce de Tibere ne regarde que le Temple, que le Sénat avoit fait ériger à Rome à l'honneur d'Auguſte.

(*d*) Ou Ainay, au confluent du Rhône & de la Saone. Les ſoixante peuples des Gaules choiſirent ce lieu pour la conſtruction du Temple d'Auguſte, parce qu'il étoit le centre du commerce des trois Gaules qui s'y aſſembloient. Ces trois Gaules étoient la Celtique, la Belgique, & l'Aquitanique, & non pas *les trois provinces de la Gaule Celtique*, comme le dit le P. Ménêtrier, page 81 ; ni *les ſoixante nations des Gaules, qui trafiquoient à Lyon*, ainſi que l'écrit le P. Colonia, p. 79 & 102. Les trois Gaules qui ſe diſtinguerent par ce monument, étoient celles qui de leur côté étoient entiérement diſtinguées de la *Provincia* des Romains ; laquelle, lors de l'érection du temple de Lyon, portoit le nom de Gaule Narbonnoiſe. Le gouvernement de celle-ci étoit différent de celui des trois autres, auſſi-bien que la diſpoſition des eſprits de ceux qui la compoſoient. La ville de Narbonne fit bien ériger un temple ou autel à l'honneur d'Auguſte, la quatriéme année courante avant la mort de ce Prince ; mais ce ne fut nullement ni au nom, ni aux frais de la province à laquelle cette capitale donnoit ſon

Périod. Jul. 3537.
An du M. 2877.
Avant J.C. 1177.

» qui trafiquoit en huile, qu'il tiroit d'Andalouſie, & en vins, » qu'il tiroit du terroir de Lyon; & comme il étoit puiſſant, il » étoit chef & patron des négocians . . . . Donc on ne peut » diſconvenir, qu'il n'y ait eu une ville nommée *Lugudunum*; » & ſi nous trouvons dans une même inſcription ces deux mots, » *Lugudunum* & *Lugdunum*, il faut convenir de deux villes, & » par conſéqnent dire que Plancus n'eſt pas le premier fonda» teur de Lyon; que ce n'eſt pas lui qui lui a donné ſon nom, » & qu'il faut s'en tenir au paſſage de Dion, qui décide clai» rement cette difficulté, à l'expliquer exactement ſelon le » texte, & non pas ſelon la traduction, qui n'eſt pas fidele, » comme j'ai remarqué ».

Le P. Ménêtrier raiſonne & conclut parfaitement bien: c'eſt donc à ſon ſentiment, qu'il faut s'en tenir. Lyon, tel qu'il eſt aujourd'hui, a été fondé à deux différentes fois & à deux diverſes repriſes: une premiere fois (*e*), ſur la montagne appellée maintenant de S^t-Juſt & de *Forvieres* (*f*), mot dérivé de

nom. Ainſi c'eſt, ce ſemble, ſans aucun fondement, que quelques Sçavans des deux derniers ſiécles mettent en paralléle l'autel de Narbonne avec celui de Lyon. Ce que dit l'Auteur de l'Hiſtoire de Languedoc, *t. 1. p. 108*, que *les trois Chevaliers Romains, & les trois affranchis de la colonie de Narbonne, qui devoient immoler chacun une victime ſur cet autel, formoient enſemble un collége de Sévirs:* ces dernieres paroles, dis-je, me paroiſſent hazardées; car les Sévirs Auguſtaux ſont de la création de Tibere, comme je l'ai déja dit. *Idem annus novas ceremonias accepit, addito Sodalium Auguſtalium ſacerdotio.* Tacit. l. 11. Hiſt.

(*e*) Ainſi l'argument du P. Colonia eſt ſans force. Cet Ecrivain, en pluſieurs endroits de ſon Hiſtoire littéraire de Lyon, principalement à la page 158, voulant prouver, que cette ville n'a eu qu'une ſeule & unique fondation, apporte ces paroles de Séneque: *Huic Coloniæ ab origine ſua centeſimus annus eſt; ætas ne homini quidem extrema;* c'eſt-à-dire, *que Lyon fut réduit en cendres juſtement la centiéme année depuis ſa fondation; ce qui ne fait pas le dernier période de l'âge d'un homme.* Séneque dit vrai: mais de quelle fondation parle-t-il? De celle où Lyon fut élevé à la dignité de colonie, & où il fut appellé pour la premiere fois *Lugdunum*. Mais il y avoit une fondation fort anrérieure, laquelle, bien loin de réünir ces circonſtances, les excluoit formellement: témoin le nom *Lugudunum*, qui étoit attaché à la premiere fondation, & qui ſubſiſtoit encore en ſon entier du tems de Séneque. La note ſuivante met en évidence, que Séneque a en vûë une fondation, qui n'a rien de commun avec celle que le P. Colonia ne veut pas reconnoître.

(*f*) Le quartier de Forviere, *marché vieux*, n'a pû ni dû être ainſi appellé, que par oppoſition à un *marché neuf*. La poſition du marché vieux décide de celle du neuf. La valeur des termes ne permet pas de douter, que *Forviere* n'ait été placé dans le quartier nommé *Lugudunum* par Dion & par l'Auteur du Traité des fleuves, puiſque c'étoit l'ancien nom de Lyon: par conſéquent, le marché neuf a dû être néceſſairement dans le quartier, qui prit dans la ſuite le nom de *Lugdunum*. Or, comme la fondation de ces deux marchés eſt auſſi différente, que celle des noms des quartiers, où ils ont été placés; il ſuit néceſſairement, qu'il faut reconnoître deux fondations, une pour chacun de ces deux quartiers. D'autre part, comme ces deux quartiers n'ont fait poſtérieurement qu'une ſeule ville de Lyon, on eſt forcé de convenir, que Lyon a été fondé deux différentes fois.

Périod. Jul. 3537.
An du M. 2877.
Avant J.C. 1177.

forum vetus, *marché vieux*; une ſeconde fois, dans l'iſle que forme le confluent du Rhône & de la Saone, & néanmoins ſur le penchant d'une colline, qui porte le nom, tantôt de S. Irénée, & tantôt de S. Sébaſtien. Les Romains ne choiſirent cet endroit, que parce que les habitans de Vienne, qu'il falloit placer, s'y étoient refugiés; qu'ils y étoient ſans défenſe, & qu'il y avoit de l'inconvénient à les tranſporter ailleurs. Ces deux fondations, jointes enſemble par une enceinte commune, ne firent qu'une ſeule & même ville. L'emplacement de la premiere retint, pendant environ deux ſiécles, le nom de *Lugudunum*, montagne aux corbeaux, comme un grand nombre d'inſcriptions du bas tems en font foi. La ſeconde prit celui de *Lugdunum*, c'eſt-à-dire, *montagne à ſouhait*. Cette dénomination s'étendit avec le tems ſur la premiere fondation, & la comprit enſorte, qu'on s'accoûtuma à ne déſigner l'une & l'autre, que ſous celle-là ſeule; ce qui a continué juſqu'à nos jours.

Cependant, à dire vrai, une pareille dénomination ne convenoit pas entiérement à l'emplacement de l'a premiere fondation; car, comme le célébre M. de Marca (*g*) l'a écrit, la croupe de la montagne, ſur laquelle elle avoit été pratiquée, étoit petite, rude & eſcarpée de tous côtés, n'avoit que fort peu d'étenduë, & un coup d'œil moins favorable, que celle où la ſeconde fut ménagée. Mais on doit ſe ſouvenir que ces prétendus défauts étoient autant de motifs, qui avoient porté les Princes Gaulois à la choiſir pour en faire le ſiége de l'Empire, qu'ils vouloient établir: puiſqu'ils les mettoient en état de ne pouvoir être ſurpris, ni par les étrangers, ni par les originaires du pays; de s'y bien défendre, de n'y être pas accablés par la multitude, & d'y pouvoir faire face par-tout. Au tems dont nous parlons, quand on vouloit bâtir une ville, on cherchoit moins des plaines riches, riantes, fertiles & étenduës, que des montagnes étroites & fortifiées par la nature. Les ſept montagnes, qui, par ſucceſſion de tems, furent compriſes dans l'enceinte de Rome, ont été, chacune à leur tour, au moins la plûpart, des villes, qui ont formé des Etats ſéparés. Durant les

(*g*) *Quod alienum à vero ſibi facilè perſuadebit, qui Forverii collem editum adeo inclementem, aſperum, & confragoſum eſſe ſciet, ut ad arcendam Araris communionem à natura effictus, atque ager, qui eſt in ſummo jugo vix ſatis expanſus ad modici oppidi pomœria eſſe videatur.* De Primat. Lugdun. c. 97.

ſept mois que les Gaulois ont été maîtres de Rome, & ont tenu le Capitole aſſiégé, cette fameuſe montagne a renfermé ſeule tous les ordres du peuple Romain; & ils ne s'y ſont maintenus, que parce que le faîte n'avoit que fort peu d'étenduë, & que les chemins qui y conduiſoient, étoient les uns rudes & eſcarpés, & les autres impraticables. Ainſi, bien loin que la nature & la poſition de la montagne de Forviere & de Saint-Juſt puiſſent être alléguées comme autant d'obſtacles au projet, qu'Atepomarus & Momorus ont exécuté, d'y jetter les premiers fondemens de Lyon, ils doivent être regardés comme les ſeuls moyens, qu'ils avoient de parvenir à la fin qu'ils s'étoient propoſée.

Période Jul. 3537. An du M. 2877. Avant J.C. 1177.

Ces Princes n'étoient ni Rhodiens, ni même Grecs, ainſi que les PP. Ménêtrier & Colonia l'ont avancé. Mais étoient-ils originaires de Viennois, comme le prétend l'illuſtre M. de Marca? C'eſt ce que nous allons examiner.

« L'événement de l'expulſion de ceux de Vienne de leurs » terres, dit ce ſçavant Prélat *, doit être porté à un tems an- » térieur à l'année 623 (*h*) de Rome, qui eſt l'an 121 avant » Jeſus-Chriſt; parce que c'eſt celui-là même que Q. Fabius » vainquit les Allobroges, les réduiſit en province, & érigea » Vienne en (*i*) capitale; & que, paſſé ce tems-là, les Ro- » mains n'auroient jamais ſouffert, qu'on eût fait aucun tort aux » habitans d'une ville, qui étoit du domaine de la Républi- » que . . . . Aux tems donc antérieurs, dont je parle, ceux » de Viennois avoient des Rois particuliers, qui étoient enne- » mis des Allobroges; témoin le paſſage d'Annibal par les » Gaules. Ce Général termina le différend des deux freres, qui » ſe diſputoient la Couronne. Il eſt vrai que, ſelon Tite-Live, » ces deux freres étoient Allobroges, & non pas de Viennois: » mais ſi l'on conſulte Polybe, qui eſt la ſource où Tite-Live » a puiſé tout ce qu'il dit, on trouve, que le démêlé des deux » Princes * ne regardoit nullement les Allobroges, mais les ci- » tés des environs, & nommément celle de Viennois. Annibal, » allant en Italie, fit paſſer le Rhône à ſon armée à Taraſcon; » enſuite, comme il vouloit s'éloigner de la mer, où il ſçavoit » que les Romains l'attendoient, il côtoya en remontant la rive

* *De Primat. Lugdun. c. 95. p. 256.*

* *Cap. 96. p. 258.*

* *Pag. 259.*

(*h*) Il faut lire 633.

(*i*) Q. Fabius vainquit & dompta les Allobroges; mais il ne changea pas la condition de Vienne. Cette ville avoit été toûjours capitale; elle le fut auſſi dans la ſuite, comme elle l'avoit été auparavant.

Périod. Jul. 3537.
An du M. 2877.
Avant J.C. 1177.

» gauche du fleuve, il s'avança & s'enfonça dans les terres. » C'eſt ainſi qu'il arriva en quatre jours à l'iſle formée par le » concours du Rhône & de l'Iſere * . . . Au reſte, on ne » peut jetter les yeux ſur Polybe, ſans ſe convaincre, que, » bien loin que l'iſle entiere fût le partage d'un ſeul Roi, elle » étoit gouvernée par pluſieurs. En effet, Brancus, qu'Annibal » rétablit ſur le Trône, étoit bien maître du territoire qui eſt au » voiſinage du confluent des deux fleuves, & particuliérement » du Viennois : au lieu que les terres qui s'étendent juſqu'aux » Alpes, appartenoient aux Rois Allobroges, qui étoient ſes » ennemis * . . . . Je ne ſuis entré dans ce détail, que pour » faire connoître que du tems d'Annibal, c'eſt-à-dire l'an 218 » avant Jeſus-Chriſt, les Allobroges n'avoient pas encore fait » la conquête de la contrée des Gaules, qui, comprenant le » Viennois, s'étend depuis la rive inférieure du Rhône juſqu'à » l'Iſere. Il n'en fut pas de même dans la ſuite. Ils y pénétrerent » enfin, & en chaſſerent les anciens habitans. Ceux-ci obligés » de fuir, paſſerent le Rhône, & chercherent une retraite au » confluent de ce fleuve & de la Saone. Ils avoient à leur tête » Momorus & Atepomarus, qui fonderent Lyon, comme Cli- » tophon l'a fait ſçavoir à la poſtérité ».

* *Pag 261.*

Pag. 263.

J'ai abbrégé le récit de M. de Marca autant qu'il a été poſſible. J'en ai pris la ſubſtance. Cependant l'extrait que j'en ai fait ne ſçauroit être plus fidele; puiſque je me ſuis étudié à rendre littéralement en François ce que le docte Prélat dit en Latin. Quoi qu'il en ſoit, l'extrait renferme pluſieurs choſes, qui paroiſſent inſoûtenables ; par exemple, 1°. que Momorus & Atepomarus, fondateurs de Lyon, étoient originaires de Viennois ; 2°. qu'au tems qu'Annibal paſſa dans les Gaules pour pénétrer en Italie, le Viennois ne faiſoit pas partie du pays des Allobroges ; 3°. que les Allobroges, après la victoire que Q. Fabius remporta ſur ceux de cette nation, n'auroient jamais oſé chaſſer de Vienne les habitans ; 4°. que les Gaulois que Momorus & Atepomarus établirent dans la ville, qu'ils appellerent *Lugudunum*, étoient les habitans même de Vienne, que les Allobroges avoient chaſſés de leurs terres, qui ſe refugierent au confluent du Rhône & de la Saone, & auxquels le Sénat donna ordre de bâtir une ville : tous points, qui ſappent les fondemens de l'Hiſtoire ancienne de nos peres, & dont il eſt important d'établir la fauſſeté.

Périod. Jul. 3537. An du M. 2877. Avant J.C. 1177.

1°. Quelque recherche qu'on faſſe, on ne ſçauroit découvrir ſur quel fondement M. de Marca a cru pouvoir avancer, que Momorus & Atepomarus étoient Rois de Viennois; tandis que le ſeul Auteur, qui fait mention de ces Princes, dit en termes exprès, qu'ils régnoient à Ceſſeron. Vienne, capitale de Viennois, eſt ſur la rive gauche du Rhône, dans le pays des Allobroges, comme je le prouverai bien-tôt, & à plus de cinq journées de la mer. Au contraire, Ceſſeron eſt bien en-deçà du Rhône, au milieu des terres des Volces Arécomiques, ſur l'Erhaut qui lave ſes murs, dans le Diocèſe d'Agde, entre *forum Domitii* & Beziers, & à deux lieuës de la Méditerranée. La diſtance de l'une à l'autre ville eſt auſſi conſidérable, que leur climat eſt entiérement différent. Je n'apporte point de preuves (*k*) de toutes ces vérités. Elles ſont généralement reconnuës; & ce ſeroit faire tort au Lecteur, que de ſoupçonner qu'il pût les ignorer. Celle qui ſuit eſt de la même eſpece.

2°. En effet, je lis dans Céſar *, que le pays des Séguſiens étoit limitrophe (*l*) de la province que les Romains avoient dans les Gaules; & que, ſur cette proximité, Vercingetorix, pour faire diverſion, donna ordre aux Séguſiens d'entrer à main armée dans le territoire des Allobroges. Le projet de Vercingetorix ne pouvoit être mieux concerté. Vienne, capitale des Allobroges, n'étoit ſéparée des terres des Séguſiens, que par le Rhône. Bien plus, quelque part que les Séguſiens paſſaſſent ce fleuve, ils ne pouvoient deſcendre à terre, ſans ſe trouver dans le Viennois. Donc le Viennois faiſoit néceſſairement partie du pays des Allobroges.

* *Bel. Gal. lib. VII. c. 64.*

Cette conſéquence eſt clairement marquée dans Tite-Live, qui obſerve, qu'auſſi-tôt qu'Annibal fut arrivé à l'iſle (*m*) for-

(*k*) Voyez la premiere Diſſertation du P. Ménêtrier, ſur l'origine de la ville de Lyon, p. 9 & 10, auſſi-bien que l'Hiſtoire littéraire de Lyon du P. Colonia, p. 14.

(*l*) Céſar aſſûre en un autre endroit, que les Séguſiens étoient le premier peuple Gaulois, qui ſe trouvoit au-delà du Rhône, en ſortant de la *Provincia* des Romains. *Seguſiani ſunt extra Provinciam trans Rhodanum primi.* Cæſ. bel. Gal. l. 1. c. 10.

(*m*) Tite-Live, bien loin de dire, que l'iſle dont il s'agit ici, ſoit formée par le Rhône & l'Iſere, la place dans la plaine que la Saone & le Rhône embraſſent, lorſque ces deux fleuves s'approchent pour ſe jetter l'un dans l'autre. *Quartis caſtris ad inſulam pervenit: ibi Arar Rhodanuſque amnes diverſis ex Alpibus decurrentes agri aliquantulum amplexi, confluunt in unum. Mediis campis inſulæ nomen inditum. Incolunt prope Allobroges, gens, jam inde nulla Gallica gente opibus aut fama inferior. Tum diſcors erat.* T. Liv. l. XXI. c. 31. J'ai cru devoir prêter à Tite-Live ce ſentiment, ſur ce que Cluvier, MM. de Marca, de Mandajor, le Chevalier Follard, en un mot tout ce que nous avons de Sçavans, qui ont examiné à fond la difficulté, conviennent, que l'Hi-

Périod. Jul. 3537.
An du M. 2877.
Avant J.C. 1177.

mée par le Rhône & l'Iſere, il ſe trouva ſur le territoire des Allobroges. Comme donc le Viennois a toûjours compris la plus belle partie des plaines qui forment l'iſle dont parle Tite-Live, le Viennois a toûjours été néceſſairement dans le territoire des Allobroges.

M. de Marca donne un ſens forcé à tout ce qu'on lui oppoſe de Tite-Live; & il prétend, que cet Hiſtorien a parlé de l'étenduë des terres des Allobroges, non ſelon qu'elle avoit été du tems d'Annibal, mais ſelon qu'elle étoit au tems même où Tite-Live écrivoit (*n*). Et voilà ce qu'on ne ſçauroit prouver. Pour y parvenir, il faudroit, 1°. aſſigner un peuple qui eût occupé les plaines intermédiaires, qui ſéparoient la province des Séguſiens de celle des Allobroges. Or bien loin que les écrits des Anciens, quelque exacts & étendus qu'ils ſoient ſur ce point, en fourniſſent aucun, ils font clairement entendre, que les contrées de ces deux peuples étoient contiguës. 2°. Il ſeroit néceſſaire d'autre part de démontrer, que les Allobroges, depuis le ſiécle d'Annibal s'étoient étendus aux dépens du peuple, qui étoit maître auparavant du Viennois. Mais Tite-Live a eu ſoin de marquer, que les Allobroges, lors du paſſage d'Annibal par leurs terres, E'TOIENT AU PLUS HAUT POINT DE LEUR PUISSANCE, DE LEURS RICHESSES ET DE LEUR RE'PUTATION. Vérité d'autant plus conſtante, que l'Hiſtoire Romaine fait foi, que ce peuple, depuis cette époque, eſt fort déchu de tous ces avantages.

Ce qui a fait illuſion au ſçavant Prélat, c'eſt qu'il eſt dit dans Polybe, que les Allobroges des montagnes s'étoient oppoſés à la marche d'Annibal, l'avoient ſouvent attaqué, quelquefois dévaliſé, lui avoient tendu des embûches, & avoient fait courir à ſon armée les plus grands périls: toutes choſes que M. de Marca ne ſçauroit concilier avec le ſervice qu'Annibal avoit rendu à Brancus, parce qu'elles ſuppoſent que le Général Carthaginois ayant rétabli un Prince Allobroge ſur le trône qui lui

ſtorien Romain a mal rendu par *Arar*, la Saone, ce fleuve que le Grec de Polybe appelle *Scoras*. Les marches d'Annibal, données exactement par l'Hiſtorien Grec, ne permettent pas d'aſſigner à l'*iſle* que nous cherchons d'autre poſition, que les riantes campagnes que forment le Rhône & l'Iſere au voiſinage de leur confluent.

(*n*) *Attamen Livius qui rationem habuit ejus ſpatii, quod ſua ætate Allobroges obtinebant, ſcilicet à radicibus Alpium, inter utramque ripam Rhodani & Iſaræ, uſque ad eorum confluentes, fratrum de regno certamen ab Annibale ſedatum, non obſcurè in Allobrogum regione ponit.* De Primat. Lugdun. cap. 96. p. 266.

appartenoit;

appartenoit, auroit dû ne pas trouver des ennemis irréconciliables dans d'autres Allobroges.

Mais M. de Marca n'a pas fait attention, que quand Annibal traverſa les terres des Allobroges, cette nation étoit partagée au moins en deux factions; l'une tenoit pour un frere aîné, & c'étoit la plus foible; l'autre, plus puiſſante & plus nombreuſe, avoit épouſé les intérêts du frere cadet. Annibal donc, en ſe déclarant en faveur de l'aîné, ne pouvoit manquer d'éprouver le reſſentiment de la faction, qui avoit pris parti contre lui: comme cela arriva auſſi-tôt que les Allobroges du Viennois, qui l'eſcortoient, l'eurent quitté, & qu'il ſe fut lui-même enfoncé dans les gorges des Alpes. Or que la faction, dont Annibal aliéna les eſprits en cette occaſion, fût uniquement compoſée d'Allobroges, c'eſt ce que Polybe * ne nous permet pas d'ignorer; puiſqu'il marque expreſſément, qu'entre les bons offices que le Prince aîné rendit à Annibal, en reconnoiſſance de ce qu'il lui avoit aſſûré la Couronne, le plus grand fut de l'accompagner juſqu'aux pieds des Alpes, & de le mettre à couvert de toutes les inſultes, que LES GAULOIS ALLOBROGES (*o*) lui auroient fait dans la plaine. Ainſi on ſoûtient, ſur l'autorité de Polybe, que de tout tems, & principalement au ſiécle d'Annibal, les habitans de Viennois étoient Allobroges. La raiſon en eſt ſenſible; c'eſt que les Gaulois des deux factions n'étoient partagés entre les deux freres, que parce qu'étant les uns & les autres de la même nation, & occupant également le Viennois, ils ne pouvoient convenir ſur la perſonne qui devoit les gouverner; ce qui met en évidence, que quand Annibal traverſa le Dauphiné, les Allobroges ſeuls étoient maîtres du Viennois.

* *Lib. III. p. 203. C.*

Mais il y avoit des Allobroges ailleurs que dans le Viennois; & ces Allobroges étoient ceux des montagnes. L'Hiſtoire ancienne fournit mille & mille exemples, que ceux d'une même nation, qui par leur multitude ne pouvoient pas ſe placer dans les plaines, s'établiſſoient dans les montagnes voiſines, ſans rompre avec les premiers qu'ils regardoient toûjours comme leurs auteurs, leurs fondateurs & leurs Métropolitains. Tels

(*o*) Ces paroles ſeules renverſent le ſyſtême de M. de Marca, qui roule uniquement ſur l'idée que les deux freres, qui ſe diſputoient le Royaume, étoient de Viennois, & que les habitans de ce canton étoient non ſeulement ennemis des Allobroges, mais encore un peuple entiérement différent. *At ex Polybii t ſtimonio, unde ſua Livius hauſit, diſcemus hanc ſeditionem exortam non inter Allobroges, ſed inter vicinas & infeſtas illis gentes, nempe Viennenſes.* De Primat. Lugd. c. 96. p. 258. 259.

Période Jul. 3537.
An du M. 2877.
Avant J.C. 1177.

étoient les Allobroges montagnards à l'égard des Allobroges de Viennois. Or ces Allobroges montagnards détruiſent la troiſiéme aſſertion de M. de Marca.

3°. *Après la victoire que Q. Fabius remporta ſur les Allobroges*, dit l'illuſtre Prélat, *ceux de cette nation n'auroient jamais oſé chaſſer de Vienne ſes habitans.* C'eſt pourtant ce qui eſt arrivé, non *autrefois*, dans le ſens que M. de Marca donne à un terme équivalent employé par Dion, comme ſi l'Hiſtorien Grec avoit voulu marquer, que l'événement étoit arrivé avant la victoire que Fabius remporta ſur les Allobroges; mais *autrefois*, eu égard au tems, qui s'étoit écoulé depuis l'expulſion des habitans de Vienne, juſqu'au ſiécle où Dion écrivoit. Ce qui eſt ſi vrai, que Céſar rend cet *autrefois* par *depuis peu* (*p*), *dernierement;* parce que cet événement ne s'étoit paſſé, que trois ou quatre ans ſeulement avant qu'il obtînt le gouvernement des Gaules.

D'ailleurs, tant qu'on portera cet événement aux tems antérieurs à la victoire remportée par Q. Fabius ſur les Allobroges, quelque profonde que ſoit l'érudition de M. de Marca, le docte Prélat ne pourra jamais rendre raiſon des motifs & de l'intérêt, que les Romains auroient eu de prendre part à une diſgrace arrivée aux habitans de Vienne quatre-vingts ans auparavant. En effet, les deux peuples ne ſe connoiſſoient pas en des tems ſi reculés: & la connoiſſance entre eux ne s'eſt formée, qu'à l'occaſion de la victoire de Fabius.

En vertu de cette victoire, les Etats des Allobroges auroient pû être réduits en province, comme ceux d'un grand nombre d'autres peuples Gaulois. M. de Marca prétend (*q*), qu'ils le furent véritablement. Mais Céſar, en pluſieurs endroits (*r*) de

(*p*) *Helvetiorum inter fines & Allobrogum, qui nuper pacati erant*, Rhodanus fluit. Cæſ. Bel. Gal. l. 1. c. 6.

(*q*) *Hæc Viennenſium expulſio accidere non potuit, poſtquam Allobroges redacti ſunt in Provinciæ formulam à Romanis, qui vim omnem à Viennenſibus ſibi quoque ſubjectis arcuiſſent.* De Primatu, cap. 95. pag. 256. M. de Marca n'eſt pas le ſeul, qui a cru que les Etats des Allobroges avoient été réduits en province, auſſi-tôt que les Romains eurent acquis des terres en-deçà des Alpes. On s'eſt fondé ſur Strabon: mais on n'a pas fait attention, que ce Géographe reſtraint la propoſition aux Allobroges de ſon tems. *Strab. lib. IV. p. 203. C.*

(*r*) Voici ces endroits, en commençant par les plus foibles. Le premier eſt celui que j'ai rapporté dans la note antépénultiéme, où il eſt dit, que l'an *695* de Rome, que Céſar écrivoit, les Allobroges avoient été ſoûmis *depuis peu*: à quoi le Général Romain ajoûte, que les Allobroges n'en étoient que plus indiſpoſés contre la République: *quod nondum bono animo in populum Romanum viderentur.* Cæſ. Bel. Gal. l. 1. c. 6.

Le ſecond eſt à la ſuite du précédent. Céſar écrit, que retournant cette même

ſes Commentaires, diſtingue formellement *la Province* du pays des Allobroges. Bien plus, Céſar encore nous apprend, que l'année même qu'il arriva dans les Gaules, les Allobroges étoient ſi peu réduits en province, que les Centrons, les Garoceles & les Caturiges, entreprirent de lui fermer le paſſage (*s*) des Alpes. Or il n'eſt point de Géographe, qui ne reconnoiſſe les Caturiges (*t*) pour Allobroges. D'où il ſuit, que la nation n'étoit pas compriſe dans *la Province* Gauloiſe des Romains, & qu'ainſi ſon territoire ne fut point réduit en province.

La grace que les Romains firent en cette occaſion aux Allobroges, fut ſcellée par un traité d'alliance, que les habitans de Vienne ſignerent au nom de toute la nation, dont ils poſſédoient la capitale, & par lequel ils s'obligerent à ne prendre jamais les armes contre Rome, à lui être toûjours fidélement attachés, & à lui fournir, quand ils en ſeroient requis, les ſecours d'armes,

année d'Italie, pour s'oppoſer au paſſage des Helvétiens par la *Province*, il s'arrêta à Geneve, où il reçut, ſelon les ordres qu'il avoit donnés, les nouvelles levées qu'on lui envoyoit de la *Province*. *Ad Genevam pervenit : Provinciæ toti quam maximum militum numerum imperat ... militibuſque qui ex Provincia convenerant.* Idem ibid. c. 7. & 8. Geneve appartenoit certainement aux Allobroges. Cette ville ne faiſoit donc pas partie de la Province, puiſque Céſar y reçut les levées qu'on avoit faites dans la Province, & que Céſar s'y poſta exprès, pour empêcher les ennemis d'entrer par-là dans la Province.

Un troiſiéme endroit, eſt celui où Céſar marque, qu'il ordonna aux Helvétiens, dont il venoit de triompher, de retourner au plûtôt dans leur pays, de peur que les Germains, apprenant qu'il étoit vuide, ne ſe hâtaſſent d'aller s'y établir, & ne fuſſent par-là limitrophes de la province Gauloiſe & des Allobroges. *Id eâ maxime ratione fecit, quod noluit eum locum, unde Helvetii diſceſſerant, vacare ; ne propter bonitatem agrorum Germani, qui trans Rhenum incolunt, è ſuis finibus in Helvetiorum fines tranſirent, finitimi Galliæ Provinciæ Allobrogibuſque eſſent.* Cæſ. ubi ſupra, c. 28. Dans ces paroles, on voit, que le territoire des Allobroges n'étoit nullement englobé dans celui de la Province, puiſque l'un y eſt clairement diſtingué de l'autre.

Le dernier endroit, où Céſar établit la même vérité, eſt dans le ſixiéme chapitre du troiſiéme Livre. Il dit, que Sergius Galba, ſon Lieutenant, ne voulant pas s'expoſer aux ſeconds efforts des Véragres & des Sédunes, qui l'étoient venu déja attaquer, prit le parti de quitter les Alpes, & d'aller paſſer ſon quartier d'hyver dans la Province : ce qu'il exécuta, en paſſant par les terres des Nantuates & des Allobroges. *In provintiam reverti contendit : ac nullo hoſte prohibente, aut iter demorante, incolumem legionem in Nantuates, inde in Allobrogas perduxit, ibique hyemavit.*

(*s*) *Ibi Centrones & Garoceli & Caturigas, locis ſuperioribus occupatis, itinere exercitum prohibere conantur.* Cœſ. lib. I. cap. 10. Les Centrons étoient dans les Alpes Grecques, & avoient deux villes, Moûtier en Tarentaiſe, & Aime. La Bâtie trouve les Garoceles dans ceux d'un bourg appellé maintenant Goncelin, qui eſt à quatre lieuës de Grenoble, limitrophe & à l'orient des Vocontiens. Les Caturiges formoient une cité dans les Alpes Grecques, & avoient pour capitale un lieu, qui n'eſt aujourd'hui qu'un bourg, appellé Chorges, à quelques lieuës d'Embrun.

(*t*) *Sapaudia dicta eſt tractus ille Galliæ Riparenſis, quem olim Allobroges habuere : in eaque Ebrodunum & Cularonem, quæ nunc Gratianopolis dicitur, ponit imperii notitia.* Henricus Valeſius, not. in Ammian. Marcellin. L. XV. c. II.

Period. Jul. 3537. An du M. 2877. Avant J.C. 1177.

de munitions & de troupes qu'ils pourroient. Les Romains, de leur côté, promirent aux Allobroges d'être leurs amis, leurs alliés & leurs défenſeurs.

Ce traité étoit également avantageux aux deux peuples : aux Allobroges, puiſqu'on leur conſervoit la liberté, & qu'ils demeuroient toûjours en corps de nation : aux Romains, en ce que n'ayant vaincu que les Allobroges de la plaine, ils mettoient dans leurs intérêts les Allobroges auſſi des montagnes, qu'ils n'avoient pû encore entamer.

La diſtinction des Allobroges de la plaine de ceux des montagnes, eſt la clef du trait hiſtorique que M. de Marca n'a pû débroüiller. Les Allobroges des plaines furent fideles aux Romains (*u*), ſinon par affection, du moins pour prévenir la confiſcation de leurs biens, les empriſonnemens, le ravage de leurs terres, & tous les mauvais procédés des Gouverneurs Romains, qui les traitoient en eſclaves. Au contraire, les Allobroges des montagnes ſe firent toûjours reſpecter. L'avantage des poſtes qu'ils occupoient, & la difficulté de pouvoir les y forcer, leur donnoient droit de ne pas ménager l'injuſtice des Romains, de condamner hautement la ſervitude dans laquelle ils tenoient leurs freres, de porter des plaintes au Sénat contre les véxations, les avanies & les déprédations des Proconſuls ; & enfin, de ſe récrier publiquement ſur le grand nombre de Romains, qui s'étoient tranſplantés à Vienne, & s'y étoient rendu maîtres, non ſeulement du commerce, mais encore de la plus grande partie des terres des originaires du pays.

L'Oraiſon de Cicéron pour Fonteius, celle du même Orateur pour Flaccus, l'Hiſtoire de Catilina par Salluſte, & les écrits d'Appien, font foi, que les chefs d'accuſation que les Allobroges produiſoient contre leurs Gouverneurs, leurs Lieutenans & leurs ſuppôts, étoient infiniment plus conſidérables, que je ne viens de les expoſer : auſſi ne peut-on les lire dans les ſources, ſans rougir pour Cicéron & pour tous les Romains, d'en avoir pris ſujet (au lieu de faire droit aux demandes d'un peuple ſi indignement opprimé) de le traiter de rebelle, d'impie, de ſacrilége & de calomniateur ; d'inſulter à ſa miſere, &

(*u*) C'eſt cette fidélité des Allobroges des plaines exactement gardée, qui obligea les Romains, pour remplir leurs engagemens, de faire bâtir aux citoyens chaſſés de Vienne pour leur ſervice, une ville au confluent du Rhône & de la Saone, afin qu'ils fuſſent à couvert du reſſentiment des Allobroges montagnards, dont ils avoient trahi les intérêts, comme on le verra dans la ſuite.

d'aggraver ſes fers. Les Allobroges ſoûtinrent pendant plus de douze ans un déni de juſtice ſi criant, & toutes les piquantes railleries dont on l'aſſaiſonnoit; & ils continuoient à pourſuivre avec les plus vives inſtances quelque adouciſſement à leur ſort, lorſque, convaincus par les fortes remontrances des fauteurs de la conjuration de Catilina, que c'étoit inutilement qu'ils ſe flattoient de l'obtenir, ils entrerent dans le complot de ce célébre ſcélérat. Ainſi ce ne fut pas de leur propre mouvement, qu'ils manquerent les premiers aux Romains: c'eſt plûtôt les Romains, qui les entraînerent (*x*) dans un parti contraire aux intérêts de Rome, dans lequel cependant les Allobroges n'enviſageoient que ceux de leur patrie. Auſſi s'en retirerent-ils incontinent, ſur la promeſſe que Cicéron leur fit de les ſatisfaire. Mais le Conſul ayant négligé de tenir ſa parole, les Allobroges perdirent patience, & prirent les armes.

Dion obſerve *, qu'ils avoient Catugnat à leur tête, & qu'ils employerent le commencement de la campagne à ravager la Gaule Narbonnoiſe; par où il faut entendre l'ancienne province, que les Romains avoient dans les Gaules, laquelle n'avoit pas encore changé de forme, & par conſéquent ne portoit pas en ce tems-là le nom de Narbonnoiſe. Il ne faut pas douter, que les Allobroges ne fuſſent ſecondés par les Volces Arécomiques, puiſque ces deux peuples s'étoient joints enſemble pour avoir raiſon des extorſions, que les Gouverneurs Romains continuoient » à faire dans toutes leurs cités. « A s'en tenir au récit de notre » Hiſtorien Grec, C. Pomptinus, qui gouvernoit la province » en qualité de Préteur, voulant arrêter les progrès des Allo» broges, envoya M. Lentinus, ſon Lieutenant, avec des trou» pes contre l'ennemi. Lui, de ſon côté, choiſit un poſte pro» pre à profiter des avantages que Lentinus remporteroit ſur les » Gaulois, ou à venir à ſon ſecours, s'il lui arrivoit d'avoir du » deſſous. Lentinus s'avança juſqu'à *Ventia*. Son arrivée jetta » tant de terreur dans l'eſprit des habitans, que la plus grande » partie prit le parti de ſortir de la ville; & le petit nombre, » qui reſta, celui de demander la paix. Les choſes en étoient» là, quand les payſans des environs, informés de l'extrémité

* *Lib.* XXXVII. *p.* 50. *Tit. Liv. Ep.* 103.

(*x*) *Umbrenus . . . . poſtquam illos* (Allobrogas) *videt queri de avaritia magiſtratuum, accuſare Senatum, quòd in eo auxilii nihil eſſet; miſeriis ſuis remedium mortem expectare:* At ego, *inquit*, vobis, ſi modo viri eſſe vultis rationem oſtendam, quâ tanta mala effugiatis. *Hæc ubi dixit, Allobroges in ſpem maximam adducti, &c.* Sall. bel. Catilin.

Période.Jul. 3537.
An du M. 2877.
Avant J.C. 1177.

» où leur capitale étoit réduite, & ſentant de quelle importance » il étoit à la nation de la conſerver, s'attrouperent en grande » hâte & en très-grand nombre, vinrent fondre ſur les Romains, » & les forcerent de lever honteuſement le ſiége; mais ils les laiſſe» rent maîtres de la campagne, où ils firent tout le dégât qu'ils » pûrent. Sur ces entrefaites, Catugnat arriva; il joignit ſes forces » à celles qui s'étoient aſſemblées des deux rives de l'Iſére pour » leur propre défenſe, & ſe diſpoſa à paſſer la riviere. Le grand » nombre de barques, dont il la couvrit, intimida tellement » Lentinus, qu'il n'oſa ſortir de ſon camp, de peur que les Al» lobroges ne s'en emparaſſent, & ne le priſſent enſuite par ſes » derrieres. Cependant il profita des bois qui étoient aux bords » de l'Iſere, & y plaça des ſoldats, avec ordre d'attaquer les » Allobroges au ſortir des barques. Mais le piége qu'il tendit à » l'ennemi, tourna contre lui-même; car les Romains ayant » voulu pourſuivre les Allobroges, qui faiſoient ſemblant de » fuir, tomberent dans le gros de l'armée de Catugnat, qui » ſe tenoit caché. L'affaire devint alors générale; le ſuccès en » fut funeſte aux Romains; & ils y auroient tous péri, ſi un » orage horrible, qui ſurvint, n'eût empêché les Allobroges de » les ſuivre.

» Un ſi grand avantage éblouït Catugnat. Il crut que les Ro» mains n'oſeroient plus paroître, ni revenir. Sur cette idée, il » prit le chemin d'une contrée, où il croyoit ſa préſence néceſ» ſaire. Lentinus, qui le faiſoit obſerver, ayant appris qu'il étoit » éloigné, rentra dans le pays, & prit d'emblée la place, de» vant laquelle il avoit d'abord échoüé. D'autre part, L. Ma» rius & Sergius Galba paſſerent le Rhône, ravagerent le pays » des Allobroges juſqu'à Solonium, ſe rendirent maîtres du fort, » qui le défendoit, & battirent les Gaulois, qui étoient venus » pour les empêcher d'y entrer. Ils étoient même ſur le point » de prendre la ville, & avoient déjà mis le feu à la partie, » dont les bâtimens n'étoient que de bois: mais l'arrivée de » Catugnat arrêta ces progrès. Pomptinus marcha alors avec » toutes ſes troupes, aſſiégea Catugnat dans ſon camp, & l'em» porta: mais le Général des Allobroges trouva le moyen de » s'évader. Après cela, le Préteur ne trouva aucune réſiſtance; » & toute la province rentra ſous l'obéiſſance de la Répu» blique ».

Voilà, d'après Dion & Tite-Live, une guerre ſanglante, que

Périod. Jul. 3537.
An du M. 2877.
Avant J.C. 1177.

les Allobroges ont oſé déclarer aux Romains, ſoixante ans après la victoire, que Q. Fabius remporte ſur cette nation. Le courage & la hardieſſe des Allobroges parut alors d'autant plus, que c'étoit préciſément le tems où la République étoit au plus haut point de ſa puiſſance, de ſa gloire & de ſa ſplendeur. La guerre dura au moins deux ou trois campagnes. Je ne cherche point, ſi, en quelqu'autre occaſion, les Allobroges avoient auparavant tenté de ſecoüer le joug. Il ne me ſeroit ſûrement pas difficile d'en marquer quelque veſtige; mais la guerre, dont je viens de faire le récit, me ſuffit. Il eſt vrai, qu'il n'y eſt pas dit un ſeul mot de l'expulſion des habitans de Vienne par les Allobroges; mais ce n'eſt qu'en apparence: elle s'y trouve en effet. Pour l'y découvrir, on n'a qu'à changer (*y*) le mot *Ventia*, qui s'eſt gliſſé dans le texte de Dion, en celui de *Vienna*, & l'on aura ce qu'on cherche depuis ſi long-tems.

On ſe convaincra ſur tout, que quand les Allobroges eurent pris la réſolution de ſe révolter, ils prirent Vienne; qu'il y eut alors deux partis dans la place; que l'un tenoit pour les Romains, & l'autre pour les Allobroges; que ce dernier ſe trouvant le plus fort, & ne pouvant porter le premier à ſe ranger de ſon côté, le chaſſa de la ville, de peur qu'il ne la livrât aux Romains. Tous ces faits ſont certains; nous les avons vû dans Dion. Il eſt vrai, que cet Auteur a manqué à les placer à l'endroit de ſon Hiſtoire, où ils devoient être naturellement: mais on n'a qu'à les y tranſporter; ils feront un tout avec ce qui précede & ce qui ſuit; il n'y aura plus de lacune dans l'Hiſtoire, ni par conſéquent plus de difficulté. Au reſte, ceux qui compoſoient le parti chaſſé n'ont pû depuis rentrer dans Vienne, quelques inſtances qu'ils ayent faites, non pas même quand les Romains reprirent cette capitale. L'Hiſtoire fournit deux preuves autentiques de cette vérité. La premiere eſt l'ordre, dont nous avons déjà parlé, *que le Sénat donna à Lepidus & à Plancus, d'aller bâtir aux habitans de Vienne chaſſés par les Allobroges, une ville au confluent du Rhône & de la Saone*, où ils s'étoient refugiés depuis plus de dix-huit ans. L'autre conſiſte dans la haine invétérée, que les habitans de Lyon conſerverent toûjours contre ceux de Vienne. Tacite en parle aſſez au long; mais il

(*y*) Les lettres & les ſyllabes Grecques des mots *Ventia* & *Vienna* ſont ſi reſſemblantes, & ont tant de conſonnance, qu'on peut aſſûrer, qu'un copiſte peu attentif, & qui cherche à avancer beſogne, a pris & mis l'un pour l'autre.

Périod. Jul. 3537.
An du M. 2877.
Avant J.C. 1177.

* *Tacit. Hiſt. l. 2. c. 65.*

n'en explique pas les motifs, parce qu'au tems qu'il écrivoit, ils étoient connus de tout le monde. « Le parti contraire, dit-il *, » que ceux de Lyon & de Vienne embraſſerent, occaſionna » entre eux une guerre, qui redoubla leur ancienne inimitié. » Ils n'étoient appliqués qu'à s'attaquer, ſe tuer, ſe piller réciproquement. Néron & Galba ne méritoient certainement pas qu'ils ſe fiſſent tant de maux. Galba, pour punir les Lyonnois de leur attachement pour Néron, confiſqua tous leurs revenus. D'autre part, il augmenta les priviléges de ceux de Vienne. Ce différent procédé porta à » l'excès la jalouſie & l'envie, que ces deux colonies avoient » depuis long-tems l'une contre l'autre, ». &c. Dans ces paroles, on voit, que la haine que les habitans de Lyon (ʒ) & de Vienne ſe portoient, étoit bien antérieure à la guerre qu'ils

(ʒ) Tacite, à la ſuite du paſſage, que j'ai rapporté, raconte à quel excès les habitans de Lyon étendirent la haine, qu'ils conſerverent toûjours contre ceux de Vienne. Les couleurs qu'il jette dans la peinture qu'il en fait, ſont ſi vives, que, dans la crainte de les affoiblir, je me ſuis déteminé à repréſenter l'original. *Unde æmulatio & invidia, & uno amne diſcretis connexum odium. Igitur Lugdunenſes exſtimulare ſingulos militum, & in everſionem Viennenſium impellere, obſeſſam ab illis coloniam ſuam, adjutos Vindicis conatus, conſcriptas nuper legiones in præſidium Galbæ, referendo. Et ubi cauſſas odiorum prætenderant, magnitudinem prædæ oſtendebant. Nec jam ſecreta exhortatio, ſed publicæ preces;* irent ultores, excinderent ſedem Gallici belli: cuncta illic externa & hoſtilia; ſe coloniam Romanam & partem exercitûs, & proſperarum adverſarumque rerum ſocios: ſi fortuna contra daret, iratis ne relinquerentur.

On voit dans ce paſſage, que les habitans de Lyon n'avoient conjuré la perte de ceux de Vienne, qu'en repréſailles d'une pareille tentative, que les Viennois avoient faite ſur les Lyonnois. L'hiſtoire n'explique pas quels motifs avoient porté les Viennois à cette extrémité. S'il eſt permis d'ouvrir un ſentiment ſur un fait couvert de tant de ténébres, je crois pouvoir dire, que c'eſt le refus, que ceux de Lyon faiſoient à leur tour, de reconnoître qu'ils étoient colonie de ceux de Vienne; ce que ces derniers, ſans doute, exigeoient. Les Lyonnois fondoient leur refus, 1°. ſur les ordres que le Sénat avoit donné aux Généraux des armées Romaines, de leur bâtir une ville au confluent du Rhône & de la Saone, en exécution deſquels ils ſe croyoient indépendans; & 2°. ſur la qualité de Colonie, qu'ils s'attribuoient; honneur pourtant auquel ils n'avoient pas été d'abord élevés, & qu'ils n'ont obtenu, que ſous l'Empire de Claude: au lieu que ceux de Vienne en étoient en poſſeſſion au moins depuis la ſeconde priſe de leur ville par les Romains, c'eſt-à-dire plus de ſix-vingts ans auparavant; & cela, avec toutes les prérogatives des plus célébres colonies.

Si l'on peut faire fonds ſur ces réflexions, je ne vois pas quel avantage M. de Marca peut tirer de la haine de ceux de Lyon & de ceux de Vienne, en faveur de la Primatie de l'Egliſe de Lyon. A juger ſainement des choſes, l'illuſtration de Vienne étoit bien antérieure à celle de Lyon, ſans compter que la querelle entre ces deux villes étoit étrangere, peut-être même contraire au droit que ce ſçavant Prélat vouloit établir. Quant à ce qu'on ajoûte, que la Table de Peutinger appelle Lyon *Caput Galliarum;* on doit ſe ſouvenir, qu'Ammien Marcellin, *l. XV. p. 55,* rend ces deux mots par ces deux autres, *Exordium Galliarum;* & qu'ainſi Lyon n'a d'autre avantage ſur les autres villes des Gaules, que celui d'être la premiere place, par où les Romains s'introduiſoient dans les Gaules en ſortant de *la Province.*

ſe

Périod. Jul. 3537.
An du M. 2877.
Avant J.C. 1177.

ſe faiſoient l'an 821 de Rome qui eſt le 68ᵉ de Jeſus-Chriſt. Je me ſuis étudié à en développer la véritable cauſe. Je la préſente aujourd'hui aux Sçavans ; & je me flatte de ne trouver aucun contradicteur. Elle conſiſtoit dans le refus obſtiné, qu'avoient toûjours fait les citoyens de Vienne, de recevoir ceux de Lyon dans leur ville, & de les laiſſer rentrer en poſſeſſion des biens, qu'ils avoient été obligés d'abandonner vers l'an 690 de Rome. A compter de cette année, juſqu'à l'an 710, que Plancus leur bâtit une ville, il s'étoit écoulé vingt ans. Cet intervalle de tems donnoit droit à Dion de parler de l'expulſion des habitans de Vienne, comme d'un événement arrivé *autrefois*. Donc M. de Marca n'eſt nullement fondé d'inférer de ce terme, qu'il falloit porter cette expulſion aux tems antérieurs à la victoire, que Q. Fabius remporta ſur les Allobroges. A quoi on peut ajoûter, que l'expreſſion de Dion eſt d'autant plus juſte, qu'il l'a empruntée de Tacite, qui écrivoit cent ans avant lui ; car nous avons vû que l'Hiſtorien Latin ne parle du démêlé entre ceux de Lyon & de Vienne, que ſous le nom de *haine invétérée*, & d'*ancienne inimitié*.

4°. Par-là, tombe, ſi elle n'eſt déjà tombée pluſieurs fois, la derniere idée de M. de Marca, que les Gaulois, que Momorus & Atepomarus établirent dans la ville, que ces Princes appellerent *Lugudunum*, étoient les habitans mêmes de Vienne, que les Allobroges avoient chaſſés de leurs terres. Momorus & Atepomarus, de l'aveu du ſçavant Prélat, vivoient avant Q. Fabius ; & les habitans de Vienne ne furent chaſſés de leur ville, qu'environ ſoixante-dix ans après ce Romain. D'ailleurs, les Princes Gaulois étoient Volces Arécomiques, & n'avoient pour ſujets que des Gaulois de la même tribu ; & les habitans chaſſés de Vienne, étoient Allobroges : toutes vérités, qu'il eſt impoſſible d'allier enſemble.

Je mets à peu près au tems, dont je viens de parler, un fait, dont l'ancienneté nous a envié l'époque & les circonſtances. Il s'agiſſoit de donner un chef à toutes les Gaules. Dans une occaſion ſi importante, les cités de la Celtique ſe réveillerent. Les plus foibles auroient voulu qu'on rétablît les choſes ſur l'ancien pied, & qu'on prît le chef indifféremment dans celle qui étoit en état de fournir le meilleur. Mais celle des Bituriges, celle des Eduens & celle des Arvernes, qui primoient ſur toutes les autres, & qui les tenoient dans une eſpece de capti-

Périod.Jul. 3537.
An du M. 2877.
Avant J.C. 1177.

vité, vouloient l'emporter, & avoir chacune la gloire de donner un Général tiré de ſon ſein. D'autre part, ceux qui étoient à la tête de ces trois cités, & qui avoient le plus de part à l'élection, agiſſoient en particulier, groſſiſſoient leur faction, faiſoient des brigues & eſpéroient, à la faveur de leurs Solduriens (*a*), & des cités qui étoient à leur dévotion, ou ſous la protection de la leur (*b*), d'avoir pour eux le plus grand nombre de ſuffrages. Aucun ne vouloit céder; tous frémiſſoient de courroux; & l'on étoit à la veille d'en venir aux mains, & & de voir ruiſſeler le ſang de tous côtés. Vainement les Bardes (*c*), qui juſques-là avoient ſi ſouvent dans la mêlée arraché aux Gaulois les armes des mains, avoient employé, épuiſé les charmes de leur art, & mis en œuvre les forces de la perſuaſion & la douceur de leurs vers, pour porter les eſprits à un accommodement: ils n'avoient rien gagné. La paix paroiſſoit déſeſpérée, quand les Dames de la Celtique entreprirent de la faire goûter à leurs maris. Ces Héroïnes vont en corps les trouver dans le camp hériſſé de piques, d'épées, de ſabres, de

(*a*) Les Solduriens étoient des Gaulois ſans biens, ou accablés de dettes, qui, pour ſe faire un appui & un patron, s'attachoient à un Grand, avoient leur table, épouſoient ſa bonne & ſa mauvaiſe fortune, l'accompagnoient par tout, partageoient ſes ſecrets, & s'obligeoient à ne lui jamais ſurvivre. *Cæſ. bel. Gal. l.* III. *c.* 22. Ce mot vient du Celtique *Sold*, ou *Soldur*, qui ſignifie *ſolde* & *homme de ſolde*, d'où nous avons fait *ſoldat*. Les Grands avoient toûjours des Solduriens avec eux, qui célébroient leurs loüanges, & faiſoient valoir leurs intérêts. Nicolas de Damas appelle en Grec les Solduriens *Eucholimées*, mot qui ſignifie *dévoüés*. D'autre part, Poſidonius, cité par Athenée, donne aux Solduriens le nom de *Paraſites*, pour marquer que c'étoient des gens inſéparables de celui, au ſervice duquel ils s'étoient volontairement conſacrés. Dans Athenée, *l.* VI. *c.* 13, les Solduriens ſont appellés *Silodunes*. Caſaubon prétend, qu'il faut lire *Silodures*, comme ce mot eſt écrit dans Euſtathe. Mais n'y auroit-il pas faute auſſi-bien dans les exemplaires d'Euſtathe, que dans ceux d'Athenée; puiſqu'il eſt viſible, que l'un & l'autre Ecrivain a voulu rendre les *Soldurii* de Céſar, qu'il avoit devant les yeux?

(*b*) C'étoient des cités, qui étoient moins étenduës ou moins peuplées, & par conſéquent plus foibles que les autres; ou qui, ayant été ſubjuguées, étoient obligées, pour le maintien de leur corps, de dépendre de celles qui leur faiſoient la loi, & de ſe prêter à ce qu'elles vouloient. Nous ne verrons que trop de ces ſortes de cités, à meſure que nous avancerons dans notre Hiſtoire.

(*c*) Selon Feſtus, *Barde* eſt un mot Celtique, qui ſignifie *Chantre*. Strabon dit dans les même ſens, que les Bardes étoient les Poëtes de la nation, & qu'ils faiſoient profeſſion de chanter & de célébrer les Dieux, & les belles actions des Héros. Diodore de Sicile aſſûre, que les Bardes étoient en ſi grande vénération parmi les Gaulois, que ſi, ſur le point de livrer bataille, même quand on avoit déja lancé des traits & tiré l'épée, les Bardes arrivoient au camp, & parloient de paix, ils arrachoient les armes des mains des ſoldats des deux partis; comme ſi leur préſence ou leur voix eût un charme, qu'on ne pouvoit rompre, tant les Muſes & la Sageſſe, ajoûte l'Hiſtorien, ont de force ſur l'eſprit & ſur le cœur de ce peuple Martial.

Périod. Jul. 3537.
An du M. 2877.
Avant J.C. 1177.

fléches & de dards : elles les tirent des rangs, les aſſemblent & leur mettent devant les yeux, que « l'élection du Chef de la » patrie avoit pour fin, non pas ſon affoibliſſement ni ſa deſ- » ſtruction, mais ſa gloire, ſon aggrandiſſement, & le maintien » des bornes & du bonheur de toutes les cités ; qu'on ne pou- » voit arriver là, qu'en faiſant tomber le choix ſur un homme, » qui réünît dans ſa perſonne la juſtice, la ſageſſe & la valeur ; » qu'il ne falloit pas eſpérer de trouver cet homme plûtôt dans » une cité, que dans une autre, parce que les Dieux, qui le » donnoient aux peuples, & aux yeux deſquels tous les hom- » mes étoient au niveau, n'attachoient ſa naiſſance à aucune ; » qu'ainſi ce n'étoit ni dans la cité de Bourges, ni dans celle » des Eduens, ni dans celles des Arvernes ſeulement, qu'on de- » voit le chercher, mais dans toutes ; dans les cités foibles & » petites, comme dans les plus grandes & les plus puiſſantes : » & n'eſt-il pas de l'équité, ajoûterent-elles, qu'on cherche dans » toutes les cités le Chef de toutes les cités, & l'homme unique, qui » procure leur bien ſans envie & ſans prédilection ? La recher- » che de ce tréſor ne ſçauroit être difficile, puiſque les Gaules » ſont en poſſeſſion d'avoir pluſieurs héros en même tems, qui ont » toutes les qualités requiſes pour mériter d'être préférés. Mais » ne vous flattez pas, continuerent-elles, ni de découvrir le » plus digne, ni même aucun de ceux, qui devroient concou- » rir avec lui, ſi, avant toutes choſes, vous n'étouffez la jalou- » ſie, qui, en rongeant votre cœur, aveugle votre eſprit au » point de ne pas appercevoir le mérite où il eſt ».

Ce diſcours, prononcé d'un ton ferme & avec dignité, pro- duiſit tout l'effet qu'on pouvoit eſpérer. Ceux qui étoient à la tête des cités ne l'eurent pas plûtôt entendu, qu'ils ne purent ſe refuſer au vrai, qui en étoit l'ame. Ils s'entre-regarderent, & n'ouvrirent la bouche, que pour donner aux Dames Gauloiſes les loüanges qu'elles méritoient. Ainſi, pour leur témoigner combien ils leur ſçavoient gré, d'avoir, par leur prudence & leur zele, prévenu une guerre, qui auroit entraîné infailliblement la ruine, non-ſeulement de la Celtique, mais encore des Gaules entieres, ils établirent (*d*) un tribunal * de Dames de la

* *Plutar. virt. mult. t. II. p. 246. Poliæn. l. VII.*

(*d*) Les Germains, comme iſſus des Gaulois, ont porté bien plus loin leur déférence à l'égard des femmes. Au rapport de Tacite, *hiſt. IV. p. 105*, ils prenoient de tout tems des filles pour prédire l'avenir, & en faiſoient des eſpeces de Divinités, entre les mains deſquelles ils dépoſoient toute l'autorité civile & po-

Périod. Jul. 3537.
An du M. 2877.
Avant J.C. 1177.

nation, qui devoit décider de la guerre & de la paix qu'il faudroit faire, & terminer les différends qui ſurviendroient entre les Gaulois & leurs alliés. Ce Tribunal ſubſiſtoit encore, lorſqu'Annibal paſſa les Pyrénées & les Alpes, pour porter le feu de la guerre au centre de l'Italie; car un des articles de l'alliance, que ce grand Général fit avec nos ancêtres, étoit, que ſi un Gaulois avoit lieu de ſe plaindre de quelque Carthaginois, il adreſſeroit ſa plainte au Magiſtrat ou au Commandant, que le Sénat de Carthage auroit établi en Eſpagne; & lorſqu'un Gaulois feroit quelque tort à un Carthaginois, que la cauſe ſeroit portée au Tribunal des Matrones des Gaules.

C'eſt le ſeul Tribunal (*e*) de cette nature, dont l'Hiſtoire faſſe mention. Tant qu'il a ſubſiſté, les Gaules ſe ſont ſoûtenuës avec éclat, & ont été impénétrables à toutes les nations. Elles regorgeoient d'hommes, qui ſervoient également à les défendre, & à porter la gloire du nom Celtique juſqu'aux extrémités de la terre. On ne voit pas bien le tems où il prit fin. Il y a grande apparence, que la jalouſie des Druïdes l'avança beaucoup. Ces Miniſtres (*f*) de la Religion, qui juſques-là avoient

litique. Les plus célébres ont été une Aurinie, une Velléde, une Gande. Velléde étoit Bructére de nation; ſon Empire s'étendoit fort loin. Pour s'attirer plus de reſpect, elle ne ſe montroit à perſonne, & faiſoit ſon ſéjour dans une tour élevée, où un ſeul de ſes parens avoit permiſſion de l'approcher, & de lui communiquer les choſes ſur leſquelles on la conſultoit. Ses réponſes étoient reçuës & reſpectées comme des oracles. Les nations Germaniques, qui avoient des différends, la prenoient pour arbitre, & s'en tenoient à ſes déciſions. Cependant cette prétenduë Divinité fit une mauvaiſe fin; car on trouve dans l'Hiſtoire, qu'elle fut emmenée captive à Rome. Stace inſinuë même, qu'elle orna le triomphe de quelque Général Romain. On lit dans Dion, que Gande lui ſuccéda, & qu'elle vint d'elle-même à Rome voir Domitien, qui lui fit un accueil favorable & quelques préſens.

(*e*) Pauſanias écrit, que les Eliens n'ayant pû avoir raiſon de Démophon, Tyran de Piſe, pendant ſa vie, s'aſſemblerent après ſa mort, & convinrent à l'amiable avec les Piſiens, que les deux partis remettroient leurs différends à terminer à ſeize femmes; que les ſeize villes, qui compoſoient la République des Eliens, les fourniroient, une chacune. Ces villes firent tomber leur choix ſur les Matrones les plus qualifiées, les plus prudentes, & ſur celles, que leur âge rendoit les plus reſpectables. La dextérité avec laquelle ces Dames s'acquitterent de la commiſſion, dont elles avoient été chargées, engagea les Eliens à établir à perpétuité un Collége d'un pareil nombre de Matrones, pour préſider aux Jeux conſacrés à Junon, qu'ils inſtituerent exprès pour leur faire honneur, & où elles ſeules avoient droit d'adjuger & de diſtribuer les prix. Je trouve encore dans Strabon, que les Prêtreſſes du Temple de Dodone jugeoient des crimes capitaux; mais il paroît par la ſuite, que la juriſdiction de ces femmes n'avoit pour objet, que les crimes commis dans l'enceinte du Temple.

(*f*) Comme nous aurons ſouvent occaſion de parler des Druïdes, nous ne dirons ici d'eux, que ce qui eſt néceſſaire pour en donner une idée générale. Les Druïdes étoient le corps le plus puiſſant des Gaules. Le gros & le détail de la Religion, dont ils étoient ſeuls les dépoſitaires, la Philoſophie & les autres Sciences, dont ils faiſoient profeſſion, ſur-tout

Périod. Jul. 3537.
An du M. 2877.
Avant J.C. 1177.

été les dépoſitaires de toute l'autorité, ne pûrent voir, ſans envie & ſans indignation, que des femmes la partageaſſent. Ils ſe ſervirent du crédit & du relief, que leur donnoient la doctrine & la ſainteté des autels qu'ils deſſervoient, pour la décrier. Inſenſiblement ils gagnerent les eſprits, & s'en rendirent maîtres. Enfin ils parvinrent à faire ſupprimer ce Tribunal ſi célébre, ſi ſage, ſi reſpecté, & qui leur donnoit tant d'ombrage. Ils lui ſubſtituerent le leur propre. Ils ne bornerent pas là leur ambition : l'exemple des Mages (*g*) de Perſe les ſéduiſit ; mais ces habiles politiques s'y prirent plus finement. Ils n'eurent garde de ſe placer eux-mêmes d'abord ſur le Trône ; ils ſe contenterent d'y arriver par degrés. Ils commencerent par faire ériger en maxime fondamentale de l'Etat, qu'il ne ſeroit procédé * à l'élection d'aucun Roi, ou Magiſtrat, ſans que les Prêtres de la nation y concouruſſent ; enſuite, que l'élection ne ſeroit légitime & canonique, qu'autant que les Miniſtres de la Religion l'auroient ratifiée ; & enfin, qu'ils ſeroient eux-mêmes éligibles. Dès qu'ils en furent là, ils briguerent ouvertement la Royauté & la premiere Magiſtrature ; & ils obtinrent l'une & l'autre. Le mal fut que, pour ſe les conſerver, ils brouillerent & armerent toutes les Gaules. Par ſucceſſion de tems, leur joug devint inſupportable. On entreprit alors de le ſecoüer ; mais on ne put le faire ſans appeller les Germains. Les Druïdes, de

* *Cæſ. Bel. Gal. l. VII.*

la réputation qu'ils avoient de connoître la volonté des Dieux, & d'avoir des entretiens familiers avec eux, étoient les degrés par où ils s'étoient élevés à une autorité, que rien ne pouvoit balancer. Ainſi, ſoit raiſon, ſoit ſuperſtition, tout plioit devant eux ; parce que l'excommunication, qu'ils avoient droit de lancer, tenoit le monde en reſpect. Leur ancienneté paſſe celle des Philoſophes Grecs. Ils faiſoient leur ſéjour dans des bois, ou en d'autres lieux écartés. Ils étoient répandus dans toutes les Gaules, d'où ils ſe rendoient exactement tous les ans au pays Chartrain, pour y tenir une aſſemblée générale, qui avoit pour fin de terminer tous les procès & les différends des particuliers.

(*g*) Les Mages étoient en Perſe ce que les Druïdes étoient dans les Gaules : ils étoient les Philoſophes du Pays, les Interprétes des Loix, & avoient le dépôt de la Religion, tant à l'égard du capital, qu'à l'égard du détail ; ce qui leur donnoit une autorité immenſe, & faiſoit qu'ils élevoient leurs penſées vers le Trône. Auſſi ne manquerent-ils pas de ſaiſir la premiere occaſion, qui ſe préſenta de s'y placer. Cambyſe partant de Perſe pour ſon expédition d'Egypte & d'Ethiopie, remit les rênes du gouvernement à Patiſithe, l'un des premiers d'entre les Mages. Au milieu de ſes courſes, ce Roi barbare fit mourir Smerdis, ſon frere, ſur un ſonge, qui lui fit croire que ce Prince en vouloit à ſa Couronne. Dès que ce Patiſithe fut informé de ce parricide, il fit proclamer Roi un de ſes freres, qui par hazard portoit le nom de Smerdis, & qui reſſembloit aſſez au Smerdis, que Cambyſe avoit ſacrifié à ſes ſoupçons. Sur ces entrefaites, Cambyſe mourut, & le feint Smerdis joüit du Trône. Mais au bout de ſept mois, la fourbe étant découverte, l'impoſteur fut tué ; & les Mages déchûrent de preſque toute leur autorité.

Période Jul. 3537. An du M. 2877. Avant J.C. 1177.

leur côté, pour ſe ſoûtenir, allerent juſqu'à Rome mendier du ſecours, qu'ils acheterent au prix de la liberté généralement de toutes les Gaules. Où étoient alors les Dames Gauloiſes, qui avoient prévenu pendant ſi long-tems ce dernier de tous les malheurs ? TANT IL EST VRAI, qu'il y a dans les femmes des faces & des reſſources, par où elles méritent la ſupériorité ſur les hommes.

Fin du premier Livre.

SOMMAIRE DU LIVRE II.

AVantage conſidérable de notre Hiſtoire ſur celle de toutes les autres nations. Nombre étonnant de peuples compris & renfermés dans les Gaules. Fécondité des femmes Gauloiſes. Education qu'elles donnoient à leurs enfans. Ambigat, premier Roi connu de la Celtique. Sageſſe de ſon gouvernement. Mérite & vertus de Bellovéſe & de Sigovéſe, neveux d'Ambigat. Tous deux prétendent ſuccéder à leur oncle. Précaution que prit Ambigat, pour les empêcher de troubler la paix dont les Gaules jouiſſoient. Il les met chacun à la tête d'une colonie. Bellovéſe eſt chargé de conduire la ſienne au-delà des Alpes; & Sigovéſe, d'aller établir la ſienne au voiſinage de la forêt Hercynie. Route que tint ce dernier. Bellovéſe eſt arrêté au pied des Alpes. Deſcription de ces montagnes. Des Phocéens arrivent par mer au voiſinage du camp de Bellovéſe, & veulent s'y fixer. Les Liguriens refuſent abſolument d'y conſentir. Bellovéſe épouſe les intérêts des Phocéens. Raiſons qui déterminerent ce Prince à prendre ce parti. Bellovéſe met les Phocéens en poſſeſſion du poſte où ils bâtirent Marſeille. Les Liguriens penſent à déclarer la guerre à Bellovéſe. Nannus, leur Roi, s'y oppoſe. Avantages que ce Prince préſage devoir revenir à ſes États de l'établiſſement des Phocéens. Il fait conſentir ſes ſujets à cet établiſſement. Nouvelles bandes de Phocéens, qui arrivent à Marſeille. Euxenus eſt à leur tête. Avant ſon départ, l'Oracle lui ordonne de paſſer à Epheſe, & de prendre ſur ſon bord une Prêtreſſe, que Diane devoit lui adreſſer. Il débarque à Marſeille, dans le tems que Nannus faiſoit préparer un feſtin, à la fin duquel Petta, ſa fille, devoit ſe choiſir un époux. Cérémonie curieuſe obſervée en cette

occaſion. Euxenus admis au feſtin, eſt l'époux que la Princeſſe ſe choiſit elle-même. Heureuſes ſuites de ce mariage. En quelle conſidération étoit la poſtérité d'Euxenus ſous l'Empire de Commode. Euxenus change le nom de ſa femme en celui d'Ariſtoxene. Forme de gouvernement qu'il établit à Marſeille, & qui a toûjours ſubſiſté juſqu'à la fin. Loix des Marſeillois; leurs mœurs, leur police, leur attachement aux Romains. Sciences, dont ils faiſoient profeſſion. Leur modération, leur œconomie & leurs forces. Ils introduiſent le culte de Diane dans toutes les villes de leur domination. Ils portent l'art de la navigation au plus haut point. Deſcription & poſition du premier port de Marſeille. Décri où tombent enſuite les Marſeillois. Part qu'eut Bellovéſe aux fondemens de leur République. Après un ſéjour de pluſieurs années au pied des Alpes, ce Prince ſe détermine à franchir ces montagnes. Aruns Cluſinien vint s'offrir de le conduire. Intérêt qu'il avoit au paſſage des Gaulois en Italie. Moyens qu'il employa pour les y attirer. Le ſeul paſſage alors des Gaules en Italie, étoit celui des Alpes Cotties. Bellovéſe ne paſſe en Italie, qu'avec une partie de ſon monde. Il y arrive dans le tems de la plus grande proſpérité des Tyrrhéniens. Origine des Tyrrhéniens. Tems auquel ils ſe ſont établis en Italie. Noms qu'ils y ont porté. Terres qu'ils y ont poſſédé. Forme de leur gouvernement. A l'arrivée des Gaulois, les affaires des Tyrrhéniens changent de face. Bellovéſe défait les Tyrrhéniens, les chaſſe de toute la partie d'Italie d'en-deçà du Pô, les force de ſe retirer dans les Alpes Rhétiques, & diſtribuë leurs terres aux Gaulois de ſa ſuite. Nouvelles bandes Gauloiſes, qui arrivent en Italie pendant quatre ans conſécutifs. Provinces qu'ils y occupent. Noms des Peuples & Etats, qu'ils y ont formé. Deſcription admirable, que Polybe fait des contrées d'Italie, dont les Gaulois s'emparerent. La plûpart avoient été occupées par des Gaulois plus anciens. Ténébres répanduës ſur l'expédition de Sigovéſe au-delà du Rhin. Idée générale qu'en donnent les anciens. Les Gaulois ont paſſé le Rhin à diverſes repriſes. Ils ſe ſont étendus juſqu'à la Viſtule & à la mer Glaciale. Etats qu'ils y ont formés. Divers peuples des Gaules, qui s'établiſſent dans la Germanie, l'Illyrie, & la Pannonie, d'où ils font des incurſions dans la Sarmatie & la Thrace. Conjecture ſur quelques autres établiſſemens des Gaulois dans le nord de l'Europe. Mort de Nannus, Roi des Liguriens, qui avoit favoriſé l'établiſſement des Phocéens de Marſeille. Comanus, ſon fils, lui ſuccede. Motifs qui le déterminent à déclarer la guerre à ces étrangers. Piége qu'il leur tend. Le piége eſt découvert. Les Marſeillois le font

ſervir contre lui-même. Troiſiéme arrivée de Phocéens à Marſeille. Ils fuyoient la tyrannie d'Harpagus, Gouverneur de l'Aſie mineure. Leurs avantures ſur mer. Ils ſe partagent en deux bandes, l'une deſquelles vient ſurgir à Marſeille. Sur ſa route, elle entre dans le port d'Oſtie, & fait alliance avec les Romains. Forme nouvelle, que prend Marſeille à l'arrivée de ce renfort. Détail de tous les nouveaux établiſſemens, qu'ils font dans les Gaules & en Eſpagne. Colonies qu'ils y envoient. Idée du gouvernement qu'ils y introduiſent. Deſcription d'Agde, d'Olbie, de Tauroïs, d'Antibe, de Nice, d'Athenopolis, de Dianium, d'Ampuries, de Rozes, & de Mænace. Poſition de cette derniere place. Les Colonnes du nom d'Hercule étoient l'une & l'autre dans l'Eſpagne. Elles conſiſtoient en deux petites iſles, à la diſtance de trente ſtades l'une de l'autre, & à l'embouchure du Bœtis, que les Eſpagnols appellent aujourd'hui Quadalquivir. *L'une paſſoit pour être en Europe, & l'autre dans la Lybie, ou Afrique. Pourquoi. Idée des Anciens ſur cela. Avantages, que les Phocéens de Marſeille retirerent de leur établiſſement à Mænace. Ils s'y trouvent environnés de peuples Gaulois, qui s'y étoient tranſplantés pluſieurs ſiécles avant eux.*

HISTOIRE

HISTOIRE DES GAULES, ET DES CONQUÊTES DES GAULOIS.

LIVRE SECOND.

Périod. Jul. 3537.
An du M. 2877.
Avant J.C. 1177.

NOus voici enfin arrivés aux premieres époques certaines de notre Hiſtoire. Juſqu'ici enveloppés des ténébres, où nous ont également jettés la maxime conſtante de nos ancêtres, de ne rien écrire, & le peu de connoiſſance (*a*) que les Grecs des premiers âges ont eu des parties occidentales de l'Europe ; nous n'avons pas été moins occupés du ſoin d'aſſigner les dates & de donner l'ordre, qui convenoit aux traits épars, que les

(*a*) Les Grecs connoiſſoient ſi peu les pays qui étoient à quelque diſtance d'eux, qu'ils partageoient la terre en quatre parties, & donnoient l'orient aux Indiens, le midi aux Ethiopiens, le couchant aux Celtes, & le nord aux Scythes, qu'ils diſoient être moins étendus que les Ethiopiens. *Strab. lib. 1. p. 34. A.* Je pourrois raſſembler un grand nombre de fautes, plus groſſieres les unes que les autres, qu'ils ont faites en parlant des nations qui nous ſéparent d'eux : mais il ſuffit de rapporter les paroles de Polybe, qui eſt, ce ſemble, le premier des Grecs, qui s'eſt le plus étudié à s'inſtruire de la nature & de la poſition des peuples de l'ancien monde connu. «De même, dit-il, qu'on ignore en-,, core, ſi l'Ethiopie, où l'Aſie & l'Afrique ,, viennent aboutir, eſt un continent, qui ,, s'étende au loin vers le midi ; ou ſi c'eſt

Période Jul. 3537.
An du M. 2877.
Avant J.C. 1177.

débris des écrits des Anciens nous ont tranſmis ſur nos antiquités, que de celui de les chercher, de les déterrer, de les raſſembler. Ces deux devoirs ſont entiérement différens, & auſſi difficiles à remplir l'un que l'autre. Aucun Moderne n'avoit conçu le deſſein, moins encore tenté de s'en acquitter, ni conjointement, ni ſéparément. Quelque hardie que fût l'entrepriſe, nous nous ſommes étourdis ſur le danger qu'on couroit d'en être accablé; & c'eſt ainſi que nous nous en ſommes chargés. A la vérité, nous avons moins compté ſur nos forces, que ſur les égards que les Sçavans, qui connoiſſent la nature de ces ſortes de travaux, ont ordinairement pour ceux, qui ouvrent des chemins qui n'avoient pas encore été frayés. En attendant leur ſuffrage, on pourra obſerver, que nous avons défriché toutes les régions connuës de l'ancienne Europe, & qu'en les parcourant, nous y avons trouvé des Gaulois, qui les avoient peuplées, ou qui s'étoient entés ſur ceux qui les y ont précédés. Nous allons continuer l'ouvrage ſur le même plan; avec cette différence, que nous avons la conſolation de faire entrer le Lecteur de plain-pied dans des pays qui lui ſont connus, & que nous le tranſportons tout-à-coup en des tems avec leſquels il eſt entiérement familiariſé.

Mais avant que d'aller plus loin, il faut, pour ſa propre ſatisfaction, qu'il faſſe trois obſervations: la premiere, que la certitude de notre Hiſtoire l'emporte ſur la certitude généralement de toute autre Hiſtoire que ce ſoit, puiſqu'elle eſt fondée ſur la foi & l'aveu, que la force de la vérité a arraché des Auteurs mêmes, qui ſe ſont le plus étudiés (*b*) à décrier les Gaulois. Ainſi, moins attentif à flatter ces grands hommes, à tourner tout à leur avantage, à les faire enviſager toûjours par le bon côté, à déguiſer, ou groſſir les faits, ſelon qu'ils leur ſont plus ou moins favorables, qu'à écarter les préjugés des Ecri-

„ une iſle entourée de la mer de tous côtés: de même auſſi on eſt dans une ignorance profonde à l'égard des peuples „ du Nord, qui habitent les terres qui „ ſont entre le Tanaïs & la ville de Narbonne. Ainſi il faut regarder comme „ des ignorans ou des impoſteurs les Hiſtoriens, qui ſe mêlent d'en parler ». *Polyb. lib. III. p. 192. A.*

(*b*) C'eſt le défaut de Tite-Live, de Juſtin, de Florus, de Dion, en un mot de preſque tous les Hiſtoriens Grecs & Latins. Ils deſcendent juſqu'aux menſonges & aux calomnies: à les entendre, toutes les vertus des Gaulois étoient des vices, & leurs perſonnes de vrais monſtres. Cela ne pouvoit être autrement: les Gaulois ont oſé prendre Rome, vaincre les Romains, ravager la Macédoine & la Grece, & rendre tributaire toute l'Aſie mineure. Ce ſont des crimes, qu'on ne ſçauroit leur pardonner.

vains partiaux, & à adoucir ou rectifier les couleurs dont ils ont chargé leur portrait, je m'attacherai uniquement à expoſer les choſes telles, que je les ai tirées des plus pures ſources de la vérité.

La ſeconde, c'eſt qu'en ne commençant notre Hiſtoire qu'au départ de Bellovéſe & de Sigovéſe, il ſeroit difficile de trouver dans toute l'antiquité, des Etats dont les commencemens ayent été plus beaux & plus glorieux. En effet, ce n'eſt point ici, comme dans l'Hiſtoire Romaine, un Pâtre (*c*), qu'une naiſſance incertaine, que l'induſtrie, la ruſe & l'intrigue, mettent à la tête de quelques avanturiers (*d*) ; qui bâtit une ville ſous les auſpices d'un parricide (*e*), & qui, pour la peupler & y attirer des habitans, eſt obligé de recourir à l'impunité (*f*) des crimes qui bleſſent la ſociété. Ce n'eſt point non plus, ainſi que dans l'Attique (*g*), quelques familles ruſtiques répanduës dans la

(*c*) Romulus, fondateur de Rome, avoit été berger, & élévé par le berger Fauſtulus. Les Romains lui donnoient pour mere Rhéa Sylvia, qui, quoique Veſtale, l'avoit eu d'une foibleſſe qu'elle avoit eu pour ſon frere ; faute, qu'elle eut grand ſoin de cacher, en débitant, que le Dieu Mars l'avoit ſurpriſe un jour, qu'elle alloit puiſer à la fontaine l'eau néceſſaire au ſacrifice de Veſta.

(*d*) Remus & Romulus n'avoient à leur ſuite que des eſclaves, des fugitifs & des bannis, que les citoyens d'Albe ne voulurent point recevoir dans l'enceinte de leurs murs. C'eſt pourquoi les deux freres furent obligés d'aller jetter les fondemens d'une ville au voiſinage du Tibre, où ils puſſent ſe retirer avec leurs gens. *Plutar. in Romul. p. 22. C.*

(*e*) Remus & Romulus ayant quitté Albe pour bâtir enſemble une ville, ne purent jamais s'accorder ſur le lieu où ils devoient la placer. Le premier vouloit, que ce fût ſur le mont Aventin ; l'autre préféroit le mont Palatin. Après de longs débats de part & d'autre, ils convinrent, que l'affaire ſeroit décidée par les Augures, ou le vol des oiſeaux. Remus vit le premier ſix vautours ; ce qu'il fit ſçavoir à Romulus. Celui-ci, qui n'en avoit vû aucun, avança qu'il en avoit vû douze ; & en vertu de ce menſonge, creuſa la foſſe des murs de la ville, qu'il avoit entrepris de conſtruire. Remus, ne pouvant vaincre l'obſtination de ſon frere, chercha à ſe venger, tantôt en ſe mocquant du peu de largeur qu'il donnoit à cette foſſe, tantôt en arrêtant les foſſoyeurs. Mais en étant venu juſqu'à franchir la foſſe d'un ſaut, on ſe jetta ſur lui ; & il fut tué, les uns diſent par Romulus même, les autres par Céler, compagnon inſéparable de Romulus. *Plutar. in Romul. p. 23. C.*

(*f*) J'ai déja dit, que ce qui avoit porté les citoyens d'Albe à ne pas ſouffrir dans leur ville les compagnons de Romulus, c'eſt qu'il n'y en avoit aucun, qui n'eût quelque tache qui le deshonoroit. Par la même raiſon, perſonne ne voulut aller demeurer dans Rome, de peur d'avoir pour concitoyens des gens auſſi décriés. Dans cet embarras, Romulus ouvrit les portes de ſa capitale aux malfaicteurs, aux brigands & aux eſclaves, & en fit un aſyle, que la force des loix & de la juſtice ne purent jamais violer ; ce qui jetta une nouvelle infamie ſur ces premiers de tous les Romains : d'où les peuples voiſins prirent occaſion de ſe liguer enſemble, & de refuſer de contracter aucun mariage avec eux.

(*g*) Les habitans de l'Attique faiſoient leur ſéjour dans les terres mêmes qu'ils cultivoient, où ils vivoient, les uns ſeuls, & les autres par pelottons, ſans avoir enſemble d'autre commerce, que celui de ſe voir dans les champs. Théſée, en ſuccédant à Egée, qui l'avoit adopté, leur ouvrit les yeux ſur un genre

Périod. Jul. 3537.
An du M. 2877.
Avant J.C. 1177.

campagne, qui ſe défient les unes des autres, qui ont des intérêts ſéparés, qui n'ont que peu, ou preſque point de commerce enſemble, & qu'un Théſée, c'eſt-à-dire un homme ſage, réünit dans l'enceinte de quelque murs, pour leur faire goûter les douceurs de la vie civile, & leur procurer des ſecours réciproques contre l'inſulte de l'ennemi. Les Gaules ſont, pour ainſi dire, ſans enfance; ce ſont les plus vaſtes Etats de l'Europe; les plus floriſſans Empires de l'Aſie n'ont rien au-deſſus : elles ont leurs Loix, leurs Princes, leur Religion, leurs Philoſophes, leurs Arts & leurs Sciences, qui portent leur antiquité juſqu'à l'origine des tems. Elles renferment trois cens cinq peuples, ſelon Joſephe *, & quatre cens ſelon Appien, dont le plus foible met ſoixante mille hommes ſur pied, & le plus puiſſant deux cens mille. Enfin, les Gaules ſont l'aſſemblage d'un nombre innombrable de peuples courageux & invincibles, qui, ne pouvant tous enſemble contenir dans leur ſein, ſont forcés de quitter leurs foyers, & d'aller répandre la gloire de leur nom juſqu'aux extrémités de la terre, ainſi que nous l'allons voir.

* *Joſeph. bel. Judaïc. l. II. c. 38. Appian. bel. civil. lib. II. pag. 523. Diod. Sic. l. V. p. 303.*

An de Rome 154.
Avant J. C. 600.

(*h*) Quoique la Celtique fût la plus grande des trois parties des

de vie ſi éloigné de l'humanité. Ils ſe rendirent à ſes raiſons, ſe ſoûmirent aux loix, qu'il leur propoſa, & ſe renfermerent dans l'enceinte de cette ville célébre, qui fut dans la ſuite le ſiége de la ſageſſe, de la vertu, de la politeſſe, de la ſcience & des beaux arts. Ce changement mémorable arriva vers l'an 1260 avant Jeſus-Chriſt.

(*h*) L'année du départ de Bellovéſe de la Cour d'Ambigat, ſon oncle, pour l'Italie, eſt liée à celle de la fondation de Màrſeille ; puiſque ce Prince, arrivant dans la Ligurie des Gaules, força les Liguriens de permettre à ces Aſiatiques de jetter les fondemens de leur capitale. Or la fondation de Marſeille eſt également fixée à l'an 154 de Rome. Pour ſe convaincre de cette vérité, je n'ai qu'à tranſcrire ici ce que j'ai marqué dans *les Origines Celtiques & Gauloiſes, pp. 159. & ſuiv.*

« Les Phocéens ſont venus deux fois, „ en différens tems, dans les Gaules : la „ premiere, ſous le regne de l'ancien „ Tarquin, pour y fonder Marſeille ; la „ ſeconde, ſous l'empire de Cyrus, dans „ l'eſpérance d'y trouver un aſyle contre „ la fureur d'Harpagus, ou d'Harpalus, „ Intendant du Roi de Perſe. On place „ ce dernier événement dans la cinquante- „ ſeptiéme olympiade. Comme il eſt po- „ ſtérieur de pluſieurs années à la fonda- „ tion de Marſeille, je ne m'y arrête „ point, & je viens tout d'un coup à l'autre.

„ Solin, en confondant les événemens, „ donne aſſez bien la date du premier ; „ car il dit, que *les Phocéens fuyant la ty- „ rannie des Perſes, fonderent Marſeille, „ dans la quarante-cinquiéme olympiade.* Il „ eſt vrai qu'on lit dans Scymnus Chius, „ que *Marſeille fut bâtie par les Phocéens, „ cent vingt ans avant la bataille de Sala- „ mine ;* & comme la cent vingtiéme an- „ née avant la bataille de Salamine, tom- „ be la quatriéme année de la quarante- „ quatriéme olympiade, Solin doit s'être „ trompé d'une année. Mais il faut remar- „ quer, que les olympiades ne commen- „ çoient que ſur la fin de Juillet ; & que „ Solin a compté ſelon le calcul des Ro- „ mains, qui commençoient leur année le „ 1er de Janvier. Ainſi cet Auteur nous „ a donné exactement l'époque de la fon- „ dation de Marſeille, qu'il a placée dans „ les premiers ſix & ſept mois de la cent

Gaules, il s'en falloit bien, qu'elle pût fournir à l'entretien de ſes habitans. A la vérité, les terres y étoient fertiles ; mais les femmes * des Celtes étoient encore plus fécondes. Comme elles menoient une vie ſimple & laborieuſe, qu'elles reſpiroient un air ſain, & qu'elles ne ſe laiſſoient point corrompre par la molleſſe, leurs couches (*i*) étoient heureuſes ; & elles donnoient tous les ans (*k*) à leurs époux de nouveaux fruits de leur ten-

* *Strab. l.* IV. *p. 178. A. Pauſan. l.* I. *p.* 16.

„ cinquante-quatriéme année de Rome, „ après leſquels les Grecs commençoient „ la premiere année de la quarante-cin- „ quiéme olympiade.

„ Ce n'eſt point qu'on ne puiſſe porter „ avec beaucoup de fondement les com- „ mencemens de Marſeille une année plus „ loin ; car la bataille de Salamine, que „ le commun des Hiſtoriens met en la pre- „ miere année de la 75e olympiade, „ a été donnée une année plûtôt, ſelon „ les marbres de Paros, qui la fixent à la „ derniere année de la précédente olym- „ piade ; & cette autorité eſt conſidéra- „ ble. Cependant comme celles qui vien- „ nent à l'appui de Solin, ne le ſont gue- „ res moins, on peut proviſionellement „ s'en tenir à celle-ci.

„ Ce point hiſtorique ſolidement établi, „ je puis avancer ſans crainte, qu'aucun „ des Modernes, qui ont parlé des colo- „ nies que Bellovéſe & Sigovéſe condui- „ ſirent, l'une en Italie & l'autre dans la „ Germanie, n'a jamais bien connu le „ tems de leur départ : car au lieu de le „ placer au moins à l'année 154e de „ Rome, puiſque Tite-Live fait foi, „ que Bellovéſe arriva au pied des Alpes „ en même tems que les Phocéens y „ venoient d'arriver de leur côté, & „ qu'il aida même à les mettre en poſ- „ ſeſſion du territoire, où ils bâtirent en- „ ſuite Marſeille : tous le placent à l'an „ 162. ou 163. ou 164, ſelon le dif- „ férent calcul qu'ils ſuivent. Il n'eſt pas „ difficile de deviner ce qui les a induits „ en erreur : ils ont ſaiſi l'endroit, où „ Tite-Live fixant la priſe de Rome par „ les Gaulois à l'an 362, ne compte que „ deux cens ans entre le ſac de cette ville „ & l'arrivée des Gaulois en Italie. Mais „ autre eſt l'année du départ des Gaulois „ pour traverſer les Gaules & paſſer les „ Alpes, & autre l'année qu'ils y arrive- „ rent. Auſſi Tite-Live & Plutarque ont- „ ils eu ſoin de marquer, que Bellovéſe, „ frappé de la hauteur exceſſive des Al- „ pes, qui lui fermoient l'entrée de l'Italie, „ S'ARRESTA LONG-TEMS dans „ le Tricaſtin & le canton des Celtoriens, „ pour découvrir quelque ſentier, par où „ il pût faire paſſer ſon monde ſans dan- „ ger. Ils inſinuent même, qu'il ne ſe ſe- „ roit jamais hazardé de tenter le paſſage, „ ſi Aruns, Tyrrhénien conſidérable de „ Cluſium, ne fût venu s'offrir de lui-même „ à le conduire comme par la main dans „ tous les environs du Pô. Par-là, il eſt „ certain, que Bellovéſe n'a pû arriver en „ Italie, qu'après plus de 20 ans depuis „ ſon départ de la Cour de ſon oncle », comme je le ferai voir dans la ſuite.

(*i*) Ariſtote dit des Liguriennes des Gaules, & des femmes de leur voiſinage, que « les douleurs de l'enfantement les » ſurprenoient ſouvent au milieu des » champs ; & qu'alors ces femmes, ſans » autre façon, ſe retiroient derriere le » premier buiſſon, qui s'offroit à leurs » yeux ; qu'elles y accouchoient ; & qu'a- » près avoir enveloppé leur fruit de quel- » que mauvais lange, elles venoient incon- » tinent reprendre leur travail ». Diodore de Sicile rapporte le même fait, auſſi-bien que Strabon, qui l'avoit lû dans Poſidonius ; & celui-ci le tenoit de Carmolaüs, Marſeillois, qui l'avoit vû de ſes propres yeux. Ainſi le cas, de tout tems, a été fréquent dans les Gaules, ſur-tout dans l'ancienne Narbonnoiſe, où je ſçai qu'il arrive encore de tems en tems, ſans qu'il ait de mauvaiſes ſuites.

(*k*) Le grand nombre de colonies, qui ſont ſorties de tous tems des Gaules, & qui ſe ſont répanduës dans tout le nord & l'occident de l'Europe, ſans que les Gaules en fuſſent affoiblies, eſt une marque certaine de la fécondité des femmes Gauloiſes. Cette fécondité étoit connuë des Anciens ; ce qui fait dire à Pauſa-

An de Rome 154.
Avant J. C. 600.

dreſſe & de leur fidélité. Les enfans qu'elles mettoient au monde, étoient vifs, bien faits, vigoureux, alertes : elles ne les perdoient jamais de vûë pendant tout le tems de leur bas âge : elles les élevoient à la fatigue & à la frugalité. Par-là, elles prévenoient toutes les maladies, qui ont coûtume de moiſſonner les jeunes gens dans le printems de leur vie. Elles prenoient grand ſoin de leur inſpirer des ſentimens nobles, & d'élever leur ame par le récit des belles actions des Héros de la nation. Les jeux qu'elles leur permettoient, entretenoient dans toute ſa pureté le ſang Gaulois, qui couloit dans leurs veines. C'étoit à qui ſurpaſſeroit ſes camarades à la courſe, ou à la lutte, ou les ſurprendroit, ou auroit plus d'adreſſe, ou conduiroit mieux une ruſe à ſa fin, ou s'expoſeroit à de plus grands dangers, & marqueroit plus de mépris de la vie. En un mot, elles ne les préſentoient à leurs peres, que quand elles en avoient fait de jeunes guerriers, qui étoient en état de marcher ſur les traces de leurs ayeux.

Une autre raiſon, qui faiſoit que la Celtique ne pouvoit plus nourrir la multitude d'hommes, dont elle regorgeoit, c'eſt qu'Ambigat la gouvernoit depuis long-tems. Ce Prince, que ſes vertus & ſes belles qualités, autant que ſes richeſſes, avoient élevé d'abord ſur le Trône des Bituriges (*l*), & enſuite à la dignité de Général & de Roi de la Celtique, où ſa cité tenoit le premier rang, & donnoit le ton à toutes les autres ; ce Prince, dis-je, étoit une image fidele du célébre Ogmius. Il étoit parvenu à un âge avancé ; & toutes les années de ſon regne avoient été marquées par quelque action éclatante, ou par des loix plus ſages les unes que les autres. Il s'étoit appliqué ſurtout à faire régner la juſtice & la paix dans chaque cité ; à modérer les fougues & les ſaillies des Gaulois, à fixer leur inconſtance & leur légereté, & principalement à aller au-devant de tant de meurtres, qu'un gain ſordide, & plus ſouvent le point d'honneur, occaſionnoit tous les jours. Par-là, il avoit augmenté & fortifié l'Etat, en ſauvant un nombre infini d'excel-

nias, que les Thraces étoient le peuple le plus nombreux de la terre, *ſi l'on en excepte les Gaulois*. Lib. I. p. 16.

(*l*) Les Bituriges étoient ceux, qui ont compoſé dans la ſuite le Diocèſe de Bourges, ou plûtôt le Duché de Berry. Ils étoient dans le centre de la Celtique. Au tems, dont nous parlons, ils n'avoient point de ville particuliere. Leur capitale, du tems de Céſar, s'appelloit *Avaricum*, mot dérivé de *Avara*, qui eſt le nom primitif de la riviere d'Evre, qui baigne ſes murs.

An de Rome 154.
Avant J. C. 600.

lens ſujets, qui ſe faiſoient auparavant un jeu de s'entretuer, ou de ſe laiſſer tuer pour des riens (*m*). Il commençoit à s'applaudir, que le ſuccès eût non ſeulement répondu aux meſures qu'il avoit priſes, mais encore ſurpaſſé ſon attente; lorſqu'il s'apperçut, que le bien même qu'il avoit fait à la Celtique, étoit à la veille d'en troubler l'harmonie. En effet, la multitude de ſes habitans excédoit de près de la moitié le nombre des bouches, que les plus abondantes moiſſons pouvoient entretenir. Ambigar, par ſa ſageſſe, remédia pendant quelques années aux premiers inconvéniens. Il prépara & conſtruiſit des magaſins, où il raſſembla le plus de grains & de vivres, qu'il lui fut poſſible: mais ce ſecours n'étant que paſſager, & le mal croiſſant de jour en jour, il chercha les vrais moyens d'en couper tout-à-fait la racine. Entre un grand nombre, que la fécondité de ſon eſprit lui ſuggéra, il s'arrêta au plus facile, au plus naturel, & à celui qui ne pouvoit manquer de réüſſir; c'étoit d'inſpirer aux jeunes Celtes d'aller ſe ſignaler hors des Gaules, de faire des conquêtes, & de donner au-dehors des marques du courage, qu'ils renfermoient au-dedans.

Ambigat ne ſe trompoit point: à peine eût-il expliqué ſa penſée, & entamé la propoſition, que la jeuneſſe Celtique y répondit par une acclamation générale; & comme elle croyoit ne pouvoir partir aſſez tôt, elle preſſa ce Prince de lui donner des chefs ſur le champ, & d'aſſigner les lieux où elle devoit diriger ſa marche. Ambigat profita de cette heureuſe diſpoſition, non ſeulement pour décharger les différentes cités de la Celtique du grand nombre de ſurnuméraires, à la nourriture deſquels elle ne pouvoit ſuffire, mais encore pour exécuter un deſſein, qu'il méditoit depuis long-tems.

Il ſe voyoit ſans enfans; & il remarquoit, que ſes neveux aſpiroient l'un & l'autre à lui ſuccéder. A la vérité, c'étoient deux Princes d'un grand mérite, & d'une plus grande valeur. L'un avoit nom Sigovéſe, & l'autre s'appelloit Bellovéſe. Ils étoient fils de ſa ſœur; d'ailleurs ſi accomplis, que quand on les examinoit de près, on ne ſçavoit auquel des deux donner

(*m*) Par exemple, les Gaulois, dans les repas, affectoient de mettre ſur leur aſſiette le morceau, qui étoit reſervé ou deſtiné pour le plus brave. Si quelqu'un oſoit le leur diſputer, il en coûtoit la vie à l'un des contendans. D'autres fois, pour joüir du plaiſir de diſtribuer à ſes amis quelques pieces d'or ou d'argent, ou certaine quantité de vin, un Gaulois ſe couchoit ſur ſon bouclier, & tendoit le col à celui qui le mettoit en état de faire ces préſens. *Athen. l. IV. p. 154.*

An de Rome 154. Avant J. C. 600.

la préférence. Ambigat, ſous les yeux duquel ils avoient été élevés, qui s'y connoiſſoit ſi bien, & qui les aimoit à proportion des belles qualités qu'il voyoit briller en eux, étoit également partagé entre deux mérites égaux. Mais, par malheur, ils vouloient tous deux régner; & il auroit ſouhaité les placer l'un & l'autre ſur le Trône. Mais le moyen ? L'un ne vouloit point d'égal, & l'autre ne pouvoit ſouffrir de maître. D'autre part, la forme & la conſtitution fondamentale de l'Etat ne permettoit ni de partager la Celtique, ni d'en diſpoſer comme d'une ſucceſſion. Cependant Ambigat n'avoit rien oublié pour concilier les eſprits; & aux efforts qu'il avoit faits, il avoit entrevû, que la force & l'éclat pourroient faire dégénérer cette eſpece de rivalité en une guerre ouverte. La crainte d'un ſi grand mal l'obligea de diſſimuler, & de tirer tout le bien qu'il pourroit des diſpoſitions où étoient ſes neveux, de ne point céder; c'étoit de faire ſervir l'ambition de l'un à modérer celle de l'autre, & de réünir tous leurs deſirs en celui de ſe ſurpaſſer réciproquement en vertus. Ainſi déſeſpérant de pouvoir les accorder, il jugea qu'il falloit les ſéparer & les écarter à la premiere occaſion. Il ne manqua pas de ſaiſir celle qui ſe préſentoit. Il les chargea donc, en public & en particulier, d'aſſembler au plûtôt le plus grand nombre d'hommes qui leur ſeroit poſſible, & laiſſa à leur prudence l'art de faire réüſſir ſon projet. Ambigat fut promptement obéi. Les deux freres ne prirent, pour former chacun ſa colonie, qu'autant de tems qu'il en falloit pour faire ſçavoir dans les cités de la Celtique, qu'ils devoient partir au premier jour. Tout le monde vouloit les ſuivre, & partager ou le péril qu'ils alloient courir, ou la gloire, le butin & les terres qu'ils alloient acquérir. Ainſi, dans un eſpace fort court, ils leverent trois cens mille hommes *, ſans compter les femmes & les enfans. Alors Ambigat conſulta les Augures (*n*), tira au ſort les régions, où ſes neveux devoient conduire leurs colonies; & ſur l'inſpection du vol & du chant des oiſeaux, en quoi les Gaulois avoient la réputation d'être très-experts, il déclara, que les Dieux vouloient, que Belloveſe paſſât les Alpes, & Sigoveſe le Rhin.

* *Juſtin*, *l.* XXIV. *c.* 4.

Quelque nombreuſe & embarraſſante que fût la troupe, qui

(*n*) J'ai déja obſervé, que l'uſage de conſulter les Augures ſur toutes les entrepriſes, qu'on méditoit, étoit né avec la nation. Auſſi, de la reſſemblance de la fondation de Rome, à celle de la fondation de *Lugudunum*, ai-je conclu, que les Romains avoient reçu cet uſage de nos ancêtres, que j'ai prouvé avoir été auſſi les leurs.

marchoit

marchoit ſous les drapeaux de Sigovéſe, elle ſe rendit en aſſez peu de tems au lieu de ſa deſtination. En effet, à peine ceux d'entre les peuples de la Celtique, qui étoient ſitués dans les cantons, que ce Prince devoit laiſſer derriere, furent arrivés, qu'il ſe mit en marche; & prenant à meſure qu'il avançoit, ceux qui étoient ou ſur ſon chemin, ou à portée de le joindre, il côtoya le mont de Vôge, & paſſa le Rhin à peu près aux environs où eſt à préſent la ville de Baſle. Au ſortir du fleuve, il alla traverſer le lac de Conſtance *; enſuite il ſuivit quelques chemins, tantôt unis & tantôt montueux; d'où il s'enfonça dans la forêt Hercynie, qu'il ſçavoit être preſque déſerte; & après quelques journées de chemin, trouvant des prairies, des plaines, & des terres auſſi propres à cultiver, qu'abondantes en pâturages & en toutes ſortes de gibier, il s'y arrêta avec tout ſon monde.

* *Strab. l.* VII *p.* 292. *C.*

Bellovéſe * partit auſſi de ſon côté, & ſe rendit en diligence, avec ſa colonie, au pied des Alpes: mais conſidérant la hauteur immenſe de ces montagnes, qui paroiſſoient toucher au ciel, les neiges, dont elles ſont toûjours couvertes, les précipices affreux, qui s'offroient à ſes yeux de toutes parts; & ne pouvant découvrir, ni ſi quelque mortel les avoit jamais paſſées, ni ſi on pouvoit les paſſer, ni enfin avoir un guide qui s'offrît de les lui faire paſſer: dans la crainte d'expoſer ſes gens à un péril éminent, s'il s'obſtinoit à vouloir pénétrer plus avant, il s'arrêta dans cette partie de la Provence, que l'on appelle le Sterel (*o*) *, & qui eſt aſſez proche d'Antibes. Sur ces entrefaites, des Aſiatiques † arrivés par mer dans les côtes voiſines, vinrent le trouver, & lui offrirent des preſens. C'étoient des Ioniens de la ville de Phocée *, qui, ayant ſuccédé aux Rhodiens dans l'Empire & dans le commerce de la mer, vouloient avoir un comptoir dans les Gaules (*p*), ſemblable à celui que

* *Tit. Liv. l.* V. *c.* 34.

* *Plutarq. in Camillo, p.* 135.
† *Tit. Liv. l.* V. *c.* 34. *Plutarq. in Solone, pag.* 79. *Thucid. l.* I. *p.* 12.

(*o*) Plutarque donne au peuple, chez lequel Bellovéſe s'arrêta long-tems, le nom de *Celtorii*, obſervant qu'ils étoient ſitués entre les Pyrénées & les Alpes. Il pouvoit dire, que leur pays faiſoit partie des Alpes maritimes. Quoi qu'il en ſoit, il eſt viſible, que ces *Celtorii* étoient les *Suelteri* de Pline, qui compoſoient en tout ou en partie la viguerie de Draguignant, en-deçà de la riviere d'Argens.

(*p*) Je ſuis ici Plutarque, ainſi qu'on le voit, auſſi-bien qu'Ariſtote, cité par Harpocration, *in* Μασσαλία, Athénée, *l.* XIII. *p.* 576. Scymnus Chius, *verſ.* 211, & Juſtin, *Hiſt. l.* XLIII. *c.* 3, qui mettent la fondation de Marſeille à la quarante-cinquiéme olympiade: tandis qu'Hérodote, *l.* I. *p.* 163. *ſeq.* Iſocrate, *in Archidamo*, Aulu-Gelle, *l.* X. *c.* 16, & autres, la portent à la cinquante-ſeptiéme. J'ai concilié plus haut, p. 252, ces deux différens ſentimens, en diſtinguant deux diverſes tranſmigra-

An du Rome 154.
Avant J. C. 600.

les Rhodiens y avoient eu ; & parce que la ville de Rhode, que les Rhodiens avoient bâtie à l'embouchure du Rhône, ne leur paroiſſoit pas commode, à cauſe des naufrages, qui ſont ſi fréquens dans le golfe de Léon, & des bas fonds de ces parages, qui y font périr les vaiſſeaux qui y abordent, ou qui y ſont portés par la tempête, ils étoient réſolus de transférer le ſiége de leur commerce dans un lieu plus propre, qu'ils avoient découvert ſur les côtes des Salyens (*q*) : mais ces derniers refuſoient abſolument de le leur céder, menaçant de les exterminer, s'ils entreprenoient de s'y établir. C'eſt ces refus & ces menaces, que les Phocéens venoient expoſer à Bellovéſe & aux Gaulois de ſa ſuite, auſſi-bien que le ton, qu'ils prenoient avec tout le monde, comme s'ils étoient les maîtres, ou plûtôt les tyrans de la Celtique. Les repréſentations des Phocéens faites avec ces graces & cette éloquence, dont les Grecs aſſaiſonnoient tous leurs diſcours, frapperent Bellovéſe : il en ſentit d'abord tout le vrai ; mais ce qui le toucha davantage, & qui le fit pancher entiérement de leur côté, c'eſt la comparaiſon, qu'ils eurent l'adreſſe de faire entre l'état des Gaulois, qu'il étoit chargé de conduire en Italie, & le leur : il y trouva une conformité entiere ; ce qui lui fit venir la penſée, que les Dieux avoient lié ſes intérêts à ceux de ces étrangers ; & que l'établiſſement, qu'il leur procureroit dans les Gaules, ſeroit un pronoſtic en faveur de celui, qu'il méditoit de faire au-delà des Alpes. A ces raiſons, tirées autant de ſon propre avantage, que de ſa généroſité, ſon eſprit en joignit pluſieurs nouvelles, qui ne lui permettoient gueres, en bonne politique, de prendre d'autre parti. C'eſt d'abord, qu'il étoit tems de brider la puiſſance des Salyens, qui, des plus foibles commencemens, étoit parvenuë au point de ſe rendre redoutable à toute la Celtique, à laquelle elle devoit tous ſes progrès. D'ailleurs, les Gaulois de ſa ſuite ne faiſoient

tions de Phocéens dans les Gaules, dont les uns, qui étoient Marchands, ont bâti Marſeille, & les autres y ſont venus chercher un aſyle contre la tyrannie d'Harpagus, ou Harpalus. Je ne dis rien d'Agathias, qui prétend, *l. 1*, que Marſeille a été bâtie ſous le regne de Darius, fils d'Hyſtaſpe : en quoi il ſe trompe.

(*q*) Les Salyens, que les Auteurs appellent quelquefois Salviens & Salluviens, étoient Liguriens d'origine. Leur entrée dans les Gaules eſt ſi ancienne, qu'on ne ſçauroit la découvrir. Ils étoient moitié dans la plaine, & moitié dans les montagnes, & occupoient beaucoup de pays : auſſi étoient-ils puiſſans, & ont-ils fait toûjours grande figure, comme on le verra dans la ſuite.

Les Gaulois ne paſſerent le Pô, qu'environ cinquante-cinq ans après leur entrée en Italie.

An de Rome 154.
Avant J. C. 600.

rien : il étoit de ſon intérêt d'entretenir & de nourrir leur valeur ; & il ne pouvoit le faire, qu'en les employant à forcer les Salyens d'entrer en compoſition avec les Ioniens. Enfin, Bellovéſe étoit jeune & plein d'ambition ; juſques-là il n'avoit agi que ſous les ordres d'Ambigat, auquel il étoit comptable de toutes ſes actions. Alors il étoit ſon maître : il ſe préſentoit une occaſion favorable de faire un coup d'autorité, dont il auroit ſeul tout l'honneur ; il n'avoit garde de manquer de la ſaiſir : ainſi, ſans balancer, il répondit en deux mots aux Phocéens, * qu'ayant hérité des ſentimens d'affection, que ſes ancêtres avoient toûjours eu pour les Grecs, il ſe faiſoit en particulier un devoir de marquer l'eſtime, qu'il avoit pour des étrangers, qui lui étoient recommandables par la reſſemblance de mœurs à celles de ſes ſujets ; qu'ainſi ils pouvoient compter, qu'il alloit appuyer de toutes les forces qu'il avoit en main, l'établiſſement qu'ils vouloient faire en Occident. Bellovéſe tint parole : il ſe mit en marche le jour même ; il rebrouſſa tout court, tomba ſur le poſte, que les Salyens vouloient garder, l'enleva, & le remit aux Phocéens, qui ſe hâterent de s'y fortifier, en préſence & ſous les ordres de Bellovéſe, qui ne les abandonnoit point.

* *Strab. l. IV. p. 199. A. Scymnus Chius verſ. 182. &c.*

An de Rome 155.
Avant J. C. 599.

Un coup ſi éclatant ne manqua pas d'irriter les Salyens. Ils prirent les armes auſſi-tôt, allerent trouver leur Roi, & voulurent l'obliger de ſe mettre à leur tête, & de les mener à l'ennemi. Mais Nannus, c'étoit le nom du Roi, qui voyoit l'arrivée des Phocéens d'un autre œil, que ſes ſujets, & qui, bien loin de les prendre pour des pirates ou des avanturiers, qui méditoient le deſſein de chaſſer les originaires du pays des riches contrées, dont ils étoient en poſſeſſion, enviſageoit non ſeulement les richeſſes de tout l'Orient, qui viendroient fondre dans ſes Etats par le commerce de ces Aſiatiques ; mais encore l'abondance qu'ils y feroient régner, les ſecours de terre & de mer, qu'il en pourroit tirer contre les ennemis, dont il étoit environné, & enfin les arts & les ſciences qu'ils introduiroient dans les Gaules, arrêta leur feu, & calma leur fureur, en s'étendant tantôt ſur la perte de tant d'avantages, que les Dieux leur offroient, & qu'ils rejettoient opiniatrément ; tantôt ſur l'impuiſſance où ils étoient de forcer les Phocéens dans le lieu, où ils s'étoient cantonnés, ſoûtenus par une armée auſſi formidable, que celle de Bellovéſe. Il leur remontra même, qu'en irritant ce

An de Rome 155. Avant J. C. 599.

Héros, on lui fourniſſoit l'occaſion de changer le deſſein où il étoit de paſſer en Italie, en celui de s'emparer de leur provinces, & de ſe mettre à leur place. « L'un, dit-il, eſt bien plus facile » que l'autre. Le pays que nous occupons ne nous a pas toûjours » appartenu. Dans la néceſſité où eſt Bellovéſe avec ſes gens, de » chercher hors des Gaules des terres, qui puiſſent les contenir, » ils ſont fondés à nous demander au moins une partie des nô» tres. Où en ſerions-nous, s'ils le faiſoient ? Sommes-nous en » état de noûs défendre ? Pouvons-nous raiſonnablement nous » promettre la victoire ? Ne vaudroit-il pas mieux terminer cet» te affaire par un accommodement, & en nous reſervant le » droit, que nous avons ſur le port, que les Phocéens ont uſur» pé, attendre à le reprendre, que Bellovéſe ſoit éloigné » ? Des raiſons ſi fortes firent impreſſion ſur l'eſprit des Salyens : ils ouvrirent les yeux ; & changeant l'envie d'en venir aux voies de fait, en celles de traiter avec des hôtes (*r*), dont ils devoient tirer tant d'avantages, ils laiſſerent à Nannus le ſoin de terminer cette affaire, en ménageant les intérêts de la nation le plus glorieuſement, qu'il lui ſeroit poſſible. C'eſt tout ce qne ce Prince deſiroit : auſſi n'abuſa-t-il pas de la confiance de ſes ſujets. En effet, dans la premiere conférence qu'il eut avec Bellovéſe & les Phocéens, il demanda & obtint, que ces derniers, en dédommagement du port & de l'eſpace d'une lieuë de circonférence, qu'il leur abandonnoit, lui payeroient un tribut annuel ; qu'ils vivroient toûjours en bonne intelligence avec les Salyens, & les aideroient dans toutes les guerres qu'ils auroient à ſoûtenir.

Cette affaire étant ainſi terminée à la ſatisfaction des deux partis, les Phocéens firent des preſens à Bellovéſe & à Nannus, en reconnoiſſance des bons offices reſpectifs qu'ils en avoient reçus. Ils préſenterent en particulier à Nannus des Lettres d'Euxénus, premier Magiſtrat de Phocée, par leſquelles il étoit prié de vouloir bien établir entre les maiſons de l'un & de l'autre le droit & ſociété d'hoſpitalité ; d'où Euxénus prenoit occaſion de recommander au Prince Ligurien ceux de ſa nation, qui les lui remettroient. Après cela, le premier ſoin des Pho-

(*r*) C'eſt ainſi qu'on doit concilier Tite-Live avec Plutarque. Le premier, comme on l'a vû, dit, que les Gaulois prirent les armes contre les Phocéens, qui vouloient s'établir dans les Gaules ; tandis que l'autre aſſûre, que le fondateur de Marſeille fut reçu à bras ouverts par les Celtes, qui habitoient les deux rives du Rhône.

céens, fut de faire partir inceſſamment un vaiſſeau pour l'Aſie, afin d'informer Euxénus de l'heureux ſuccès de leur voyage, ſur-tout de l'importante acquiſition qu'ils venoient de faire, de la fertilité des Gaules, de la douceur de leur climat, des grandes rivieres, dont elles étoient arroſées, de l'abondance des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, & d'autres précieux minéraux, dont leurs montagnes & leurs plaines ſont enrichies; de la facilité d'attirer à eux tous ces tréſors, par le mépris qu'en faiſoient les Gaulois, qui n'avoient de paſſion que pour la guerre; enfin du beſoin extrême, où étoit la colonie d'un renfort, ſoit pour avancer ſon commerce, & cultiver les terres, qu'on lui avoit cédées; ſoit pour s'affermir dans ſon poſte, & être en état de tenir en reſpect ceux, qui voudroient la troubler, ou même de repouſſer les inſultes, qu'on pourroit lui faire. Euxénus ne manqua pas de porter & de lire dans le Prytanée (*s*), les Lettres qui lui avoient été remiſes. Les agréables & avantageuſes nouvelles, qu'elles contenoient, remplirent la Commune des Phocéens de joie & d'eſpérance; & il fut réſolu dans la premiere aſſemblée générale, qu'Euxénus équiperoit au plûtôt une flotte (*t*); qu'il embarqueroit le nombre d'hommes, qu'il jugeroit néceſſaire; qu'entre les proviſions, dont il auroit ſoin de ſe pourvoir, il ne manqueroit pas de mettre des ſeps (*u*) de vigne *, des oliviers, des grenadiers, des orangers, & de toutes ſortes de plantes & de fruits, qui, quoique communs en Ionie, étoient rares & inconnus dans les Gaules; & qu'il mettroit à la voile le plûtôt qu'il lui ſeroit poſſible. Euxénus ſuivit ces ordres de point en point. Quand il fut prêt de partir *, il conſulta l'Oracle. Apollon répondit, qu'avant toutes choſes, il devoit ſe rendre à Ephèſe, & recevoir des mains de Diane une perſonne, qui le conduiroit heureuſement au terme où il vouloit arriver. Il cingla donc vers Ephèſe, entra

An de Rome 155. Avant J. C. 599.

*Juſtin, l. XLIII. c. 4.

* Strab. l. IV. p. 179.

An de Rome 156. Avant J. C. 598.

(*s*) Le Prytanée étoit l'hôtel de ville des Grecs. C'étoit-là, où l'on recevoit les Ambaſſadeurs des Rois, des Républiques & des Villes, & où mangeoient ceux, qui étoient nourris aux dépens du public.

(*t*) Juſtin donne deux commandans à cette flotte, & dit, qu'ils s'appelloient Simos & Protis. *Juſtin*, *l. XLIII. c. 3.*

(*u*) C'eſt Juſtin qui le dit en termes formels : mais il ſe trompe; car Pline, *l. XIV. c. 1. §. 3*, aſſûre, que du tems de Virgile, il n'y avoit point de vignes dans les Gaules : ce qui eſt confirmé par Diodore de Sicile, Athénée, & autres. Les Gaules n'ont eu de même des oliviers, que fort tard. Pline fait encore foi, que les premiers qu'elles ont porté, leur venoient d'Italie, qui n'en produiſoit pas non plus que l'Eſpagne & l'Afrique, ſous le regne de l'ancien Tarquin, l'an de Rome 173. *Plin. l. XV. c. 1.*

An de Rome 156.
Avant J. C. 598.

dans le Temple, offrit des ſacrifices, & pria Diane de vouloir exécuter les promeſſes, qu'Apollon lui avoit faites. A peine eut-il fini ſa priere, qu'Ariſtarque, la plus illuſtre Matrone de la ville, le vint trouver, & lui dire, que la Déeſſe lui avoit apparu en ſonge, & lui avoit ordonné de prendre une de ſes ſtatuës, & de le ſuivre. Ce diſcours remplit tous les Phocéens de joie. Euxénus reçut Ariſtarque & la ſtatuë de Diane dans ſon vaiſſeau, leva l'ancre; & après pluſieurs jours de navigation, il arriva au port, où ceux de ſa nation l'attendoient.

Dès qu'il eut mis pied à terre, ſon premier ſoin fut d'aller à la Cour de Nannus, autant pour mettre la derniere main au traité d'alliance, que les Phocéens, qui l'avoient précédé, avoient ébauché, que pour ſerrer les nœuds de l'amitié, qu'ils avoient contracté l'un & l'autre ſans ſe connoître, & pour faire honneur aux droits ſacrés de l'hoſpitalité *, dont ils avoient jetté les fondemens dans leurs Lettres. Il trouva ce Prince occupé à donner les ordres d'un feſtin, à la fin duquel ſa fille devoit ſe choiſir (*x*) elle-même un époux, ſelon l'uſage établi de tout tems chez les Liguriens: & comme il y appelloit non ſeulement ceux, qui recherchoient ouvertement la Princeſſe, mais encore ceux, qui n'avoient oſé ſe déclarer, & quelques autres, qu'il ſçavoit être dignes d'elle, il voulut qu'Euxenus fût du nombre: il eſt vrai, qu'au premier regard, qu'il jetta ſur lui, il fut prévenu en ſa faveur; il ne pouvoit ſe raſſaſier du plaiſir, qu'il avoit à le conſidérer; & plus il le conſidéroit, plus il lui trouvoit je ne ſçai quoi de noble & d'heureux, qui lui faiſoit ſouhaiter de l'avoir pour gendre: mais il affecta de n'en rien témoigner, de peur de gêner l'inclination de Petta (*y*) (c'étoit le nom de la fille), & de donner de l'ombrage aux originaires du pays. Cela ne l'empêcha pas de faire l'accüeil le plus favorable au Général des Phocéens, de l'embraſſer plu-

* *Athen. l. XIII. p. 576. Juſtin, l. XLIII. c. 3.*

(*x*) Le même uſage étoit établi dans la partie de la Scythie Aſiatique, qui eſt au-delà de la mer Caſpienne, & qui s'étend juſqu'au Tanaïs. Sur quoi on peut conſulter Athénée, *l. XIII. p. 575*, qui rapporte un fait ſemblable à celui que je décris. Caſaubon obſerve à cette occaſion, que ce n'étoit pas toûjours la fille qui ſe choiſiſſoit un époux en préſentant la coupe; que c'étoit plûtôt le pere, qui faiſoit cette cérémonie à l'égard de celui qu'il vouloit avoir pour gendre. On lit dans Stobée, *ſerm. XLII*, que chez les Jalchlévéens, peuple d'Afrique, le jour deſtiné à marier une fille, ceux qui la recherchoient, s'aſſembloient chez le pere, qui leur faiſoit un grand repas, pendant lequel les amans faiſoient tour à tour des contes réjoüiſſans; & celui qui arrachoit le premier un ſouris à la belle, devenoit ſon époux.

(*y*) Juſtin l'appelle Gyptis.

ſieurs fois, d'inſinuer même quelque choſe ſur les circonſtances du tems de ſon arrivée, qui diſoient beaucoup; & enfin de lui donner la premiere place au feſtin nuptial. La Princeſſe, de ſon côté, n'étoit pas moins frappée de la bonne mine, de la taille, du port & des belles manieres de cet étranger; & le comparant intérieurement avec tous ceux, qui aſpiroient à lui plaire, elle trouvoit que ſon cœur lui donnoit la préférence. C'eſt pourquoi, quand ſon pere lui fit ſigne de préſenter la coupe à celui des convives (z), qu'elle vouloit ſe donner pour époux, elle ne balança pas un moment de l'offrir à Euxenus. Nannus applaudit à ſon choix; & rendant graces au ciel de ce que le goût de ſa fille étoit d'accord avec le ſien, il combla les nouveaux mariés de préſens, au nombre deſquels il inſéra adroitement l'extinction du tribut annuel, que les Phocéens étoient obligés de lui payer. Cette faveur ineſpérée engagea Euxénus à changer le nom de Petta en celui d'Ariſtoxene, qui marquoit la bonne réception & les avantages, que cette Princeſſe lui avoit procurés dans les Gaules. An de Rome 156. Avant J. C. 598.

Jamais mariage ne fut contracté ſous de meilleurs auſpices, & ne fut la ſource de tant de bonheur. Euxénus trouva dans Ariſtoxene une Princeſſe, qui avoit toutes les vertus des perſonnes de ſon ſexe, ſans en avoir les défauts. Elle lui donna pluſieurs enfans, dont la poſtérité tint toûjours depuis, le premier rang dans la République de Marſeille *, principalement celle de l'aîné, appellé Protis (*a*), laquelle floriſſoit, & étoit en haute conſidération encore du tems de l'Empereur Commode, c'eſt-à-dire, près de huit ſiécles depuis l'arrivée d'Euxénus dans la Ligurie Gauloiſe. Mais ce qui rendoit Ariſtoxene plus chere

* *Athen. l. XIII. p. 576.*

(z) Il y a dans Athénée *une coupe mêlée*, c'eſt-à-dire une coupe, où il y avoit de l'eau & du vin: car les anciens ne donnoient point de repas, ſans avoir auparavant verſé eux-mémes, ou ſans avoir fait verſer par d'autres, une certaine quantité d'eau dans le vin, qu'on devoit ſervir; c'eſt ce qu'ils appelloient *mêler* ou tempérer le vin. Ainſi ce n'étoit ni les Gauloiſes, qui préſentoient *de l'eau* à ceux qu'elles ſe choiſiſſoient pour époux, ainſi que le dit D. Martin Bouquet à la page LIV. de la préface du premier tome des Hiſtoriens des Gaules & de la France: ce n'étoit pas non plus les filles de Marſeille, qui, dans la même occaſion, préſentoient *une phiole*, comme l'aſſûre le même Auteur, au même endroit, p. LV. c'étoient ſeulement les Liguriennes, qui obſervoient la partique d'offrir une coupe, où il y avoit de l'eau & du vin, à ceux qu'elles vouloient avoir pour époux.

Il ſe préſente ici une grande difficulté à l'occaſion du vin, qu'on prétend que les Liguriens ſervoient à table; puiſqu'il n'y avoit pas un ſep de vigne dans les Gaules, ni en Italie, ni dans toute l'Afrique.

(*a*) Protis étoit donc le fis aîné, & non le collegue d'Euxenus, dans le commandement de la flotte des Phocéens, qui vinrent fonder Marſeille.

An du Rome 156.
Avant J. C. 598.

à ſon mari, & plus belle à ſes yeux, c'eſt qu'elle étoit toûjours en action; qu'elle entroit dans tous ſes deſſeins, & dans ſes plus grandes entrepriſes; qu'elle lui ouvroit des routes pour les faire réüſſir; qu'elle ſe chargeoit d'une partie de l'exécution, & levoit les difficultés qui s'y rencontroient; qu'elle n'avoit que de bons conſeils à lui donner; qu'elle ſçavoit parfaitement manier les eſprits; qu'elle lui concilioit le cœur & l'eſtime des Liguriens; qu'elle diſſipoit, par ſa prudence, les conſpirations, qu'on braſſoit contre lui; & qu'elle faiſoit avorter tous les complots & les mauvaiſes intentions de ceux, qui travailloient à jetter des ſoupçons dans l'eſprit de ſon pere contre ſon époux.

D'autre part, Nannus étoit au comble de la joie; car, outre qu'il voyoit dans Euxénus un époux digne des dons & des graces, dont le ciel avoit abondamment pourvû ſa fille; par le moyen de ſon gendre, il ſe voyoit en état d'exécuter les projets, qu'il méditoit depuis long-tems. Il étoit maître de cette partie de la Celtique, dont les terres & les côtes ne demandoient que des hommes induſtrieux, pour y faire régner l'abondance, les richeſſes & les délices de tous les autres pays: mais les Liguriens, tout laborieux qu'ils étoient, ne tiroient d'autre avantage des riantes campagnes, & des rivages de la mer, dont ils étoient en poſſeſſion, que celui de ſe nourrir des fruits, que les arbres portent d'eux-mêmes, & de la chaſſe. Ils enſemençoient à la vérité quelques terres: mais comme ils n'entendoient point l'agriculture, & qu'ils n'avoient pas même d'inſtrumens pour l'exercer, la plûpart de leurs champs étoient en friche, leurs moiſſons n'étoient jamais abondantes, & ne leur fourniſſoient au plus, que le néceſſaire. Du reſte, quoiqu'ils fuſſent ſur le bord de la mer, ils ne tiroient de ce vaſte élément aucune ſorte de richeſſes, qu'il procure aux autres nations. Ils entreprenoient * bien quelques voyages de long cours: ils alloient dans la Sardaigne, & pouſſoient même juſqu'en Eſpagne & dans l'Afrique. Mais comme ils n'avoient pour tous vaiſſeaux, que les barques mêmes, dont ils ſe ſervoient à pêcher, preſque tout le profit, que leur apportoit le commerce, ſe réduiſoit à braver les plus grands périls avec une intrépidité & une adreſſe inimitable.

* *Diod. Sic. lib. V. p. 218.*

Nannus donc eſpéroit, qu'à l'arrivée des Grecs, ſon petit Etat changeroit de face; que la politeſſe de ces nouveaux hôtes

An de Rome 156.
Avant J. C. 598.

hôtes en chaſſeroit la barbarie, adouciroit les mœurs rudes de ſes ſujets, & leur inſpireroit du goût pour les arts & les ſciences. Il ſe flattoit encore d'apprendre d'eux la maniere de bâtir, de conſerver & de fortifier les villes, de cultiver les champs, de rendre fertiles les terres incultes, de travailler ſur l'airain, le fer, le cuivre & l'acier, d'obſerver toutes les proportions dans la conſtruction des vaiſſeaux, d'exercer la navigation & le commerce, porter dans les régions lointaines le ſuperflu de tout ce qu'on recueilloit dans le pays, & d'en reporter de bons effets; d'attirer les étrangers; de faire venir d'au-delà des mers, les arbres, les plantes, & les autres choſes qui manquoient dans la Ligurie; & enfin, de faire la guerre ſelon les regles de la Tactique.

Ce Prince ne ſe trompoit pas: les Phocéens remplirent toutes ces vûës, mais ſeulement à la longue & de loin à loin; car la défiance, où les Liguriens d'abord, & enſuite les Gaulois, furent à leur égard, ne leur permit pas de faire ces changemens & ces progrès auſſi-tôt que Nannus ſe l'étoit promis: il eſt vrai d'autre part, que ſa mort ne leur en donna pas le tems; car, dès-lors, toute liaiſon entr'eux & les originaires du pays, fut rompuë, & la guerre leur fut déclarée. D'ailleurs les Gaulois, ſur tout les Belges, ne ſouffrirent gueres, qu'ils portaſſent le commerce chez eux, de peur qu'ils n'y introduiſiſſent le faſte & la molleſſe: maxime, qui a ſubſiſté juſqu'à la décadence de la République Romaine, comme Céſar * nous l'apprend.

* *Bel. Gal. l.* 1. *c.* 1.

Le premier ſoin d'Euxénus, après ſon mariage, fut de bâtir Marſeille (*b*), de l'entourer de bons murs; ce qui juſques-là ne s'étoit preſque point pratiqué dans les Gaules; d'y faire conſtruire de grands bâtimens, deſtinés, les uns aux exercices du corps, & les autres à cultiver l'eſprit des jeunes gens; de rendre ſon port ſûr, commode & ouvert à tout le monde; d'y établir le gouvernement Oligarchique; de faire des loix * pour tous les ordres de l'Etat, tirées du corps des Loix Ioniennes; d'avoir une bonne marine, de grands chantiers, des arſenaux bien pourvûs, d'excellens matelots, d'habiles pilotes, & de bons architectes;

* *Strab. l.* IV. *p.* 179. *D. Idem, l.* XIV. *p.* 653. *A.*

(*b*) Timée, cité par Etienne de Byzance, dit, que le nom de Marſeille vient de deux mots Grecs, dont l'un ſignifiie *lier*, & l'autre *pêcheur*; parce que le capitaine du vaiſſeau des premiers Phocéens, qui vinrent dans les Gaules, fut déterminé à jetter l'ancre au port, où Marſeille fut bâtie depuis, par la vûë d'un pêcheur, qui pêchoit ſur ſes côtes. Plutarque écrit, que le Capitaine dont parle Etienne s'appelloit *Maſſalias*, qui eſt le premier nom que Marſeille a porté. *In Solon. p.* 79. *E.*

An de Rome 156.
Avant J. C. 598.

d'enrichir le territoire & les environs de bons plants de vigne, d'oliviers, d'orangers, & d'autres arbres rares ; & d'enſeigner la maniere d'en tirer ces excellentes liqueurs, qui ſervent autant aux néceſſités de la vie, qu'à la conſervation de la ſanté ; d'ériger deux Temples, l'un en l'honneur d'Apollon, divinité propre des Ioniens, & l'autre conſacré à Diane, dont il établit Ariſtarque Prêtreſſe ; en un mot, de porter dès ſa naiſſance la ville qu'il avoit fondée, à ce point de ſplendeur, qui lui a attiré l'admiration & les loüanges de toute l'antiquité. C'eſt pourquoi je crois devoir recueillir ici ce qu'on trouve répandu en différens Ecrivains, ſur les loix, la police, les mœurs & les uſages des Marſeillois ; & quoique les circonſtances du tems, & le nombre de traits remarquables, ne nous permettent pas de croire qu'Euxénus ſoit auteur de chacun en particulier, il eſt du moins certain, qu'il en a jetté les fondemens & les ſemences ; que tous les commencemens lui en ſont dûs ; & que ceux, qui ſont venus après lui, n'ont fait que ſuivre le plan qu'il avoit dreſſé, à meſure que l'occaſion ſe préſentoit de l'exécuter & de le conduire à ſa perfection.

Le gouvernement des Marſeillois *, dans ſon origine, étoit Oligarchique, ainſi que je l'ai déja inſinué : mais dès le tems d'Ariſtote, il étoit Ariſtocratique & Oligarchique en même tems. L'Ariſtocratie conſiſtoit en ce que toute la majeſté & l'autorité de l'Etat réſidoit dans le collége, qu'on appelloit des ſix cens. Les membres étoient choiſis entre les plus gens de bien de la République, ſans aucun égard à leur extraction. On les appelloit Timuques, c'eſt-à-dire, *Honorables*, ou Notables. Leur dignité étoit à vie. Pour y parvenir, il falloit être pere, & deſcendre en droite ligne de trois citoyens conſécutifs.

* *Strab. l. IV. p. 179. Ariſt. de Repub. l. VI. c. 7.*

Un collége de quinze conſtituoit l'Oligarchie. Ces quinze étoient tirés de la claſſe des ſix cens ; & trois d'entre eux étoient à la tête des autres, & avoient un pouvoir preſque ſouverain. Les quinze étoient ce que ſont chez nous les Magiſtrats en charge. Ils avoient ſoin du détail de la police, & d'expédier toutes les affaires ordinaires & journalieres. C'eſt avec ces quinze, que Céſar * voulut avoir une conférence, afin d'engager Marſeille, par leur canal, à lui ouvrir les portes, & à quitter le parti de Pompée. A la conduite qu'ils tinrent dans cette occaſion, on connoît qu'il n'étoit point en leur pouvoir d'admettre ou de rejetter des propoſitions de la nature de celles

* *Bel. Civl. lib. 1. c. 35.*

An de Rome 156. Avant J. C. 598.

que leur faiſoit Céſar *, ſans le conſentement du collége des ſix cens. C'étoit auſſi à ce tribunal, que devoient s'adreſſer ceux, qui étoient las de vivre, & qui demandoient à mourir (*c*). Le collége peſoit les raiſons, qu'ils avoient de fuir la vie ; & s'il les trouvoit fondées, il ordonnoit qu'on leur ſervît dans une coupe du vin mêlé de ciguë, qui étoit toûjours à la garde des Magiſtrats.

* *Val. Max. lib. II. c. 6. n. 7.*

Ariſtote * honore l'Oligarchie, que les Marſeillois admettoient, du titre de *mieux réglée*, que celle qui étoit établie dans les villes, où elle étoit ſeule en vigueur ; mais il inſinuë, qu'autrefois à Marſeille, le nombre de ceux, qui avoient part au gouvernement, étoit ſi petit, que les riches s'étoient révoltés, & avoient forcé ce corps à créer le collége des ſix cens, où les perſonnes de la même famille n'avoient ſéance, que ſucceſſivement ; les aînés d'abord, & enſuite la branche cadette.

* *De Rep. l. v. c. 6.*

La loi, que les Marſeillois avoient mis à la tête des autres, étoit, * que les loix ſeroient toûjours expoſées en public, afin qu'il fût permis de les conſulter en tout tems, & que les réfractaires ne puſſent pas rejetter ſur une ignorance prétenduë, les fautes qu'ils auroient commiſes en les violant.

* *Strab. l. IV. p. 179. D.*

L'attachement aux anciens uſages étoit ſi avant dans le cœur de ces Républicains, que le glaive deſtiné à punir les coupables * ſe conſervoit encore à Marſeille au premier ſiécle de l'Egliſe depuis ſa fondation, quoiqu'il fût couvert de roüille, & qu'il ne pût preſque plus (*d*) ſervir.

* *Val. Max. lib. II. c. 6. n. 7.*

(*c*) L'Hiſtorien Latin, parlant de l'obligation, où l'on étoit à Marſeille de recourir au Magiſtrat, pour avoir la permiſſion de mourir, quand l'envie en prenoit à quelqu'un, dit en termes exprès, que les Marſeillois n'avoient point emprunté cette maxime des Gaulois, au milieu deſquels ils vivoient : *Quam conſuetudinem Maſſilienſium non in Gallia ortam, ſed è Græcia allatam inde exiſtimo, quod*, &c. Ce qui ſuppoſe évidemment, que parmi ce grand nombre de beaux réglemens, dont on fait honneur aux Marſeillois, pluſieurs ſont émanés de la prudence de nos ancêtres. Par-là s'évanoüiſſent toutes les idées de barbarie, dont les Grecs & les Romains ſe ſont étudiés à charger leur tableau.

Valere Maxime a raiſon en effet, de ne pas référer aux Gaulois l'inſtitution de la coûtume, à laquelle les Marſeillois s'étoient aſſujetis : elle étoit diamétralement oppoſée à leur génie. Courir en tout tems & en toute occaſion à la mort ; tendre le col à tous ceux qui fourniſſoient de quoi faire des libéralités en mourant ; quitter les rangs & défier, à la tête de deux armées rangées en bataille, le plus vaillant des ennemis ; ſaiſir à table le plat deſtiné au plus courageux de la compagnie, & pour lequel il falloit ordinairement ſe couper la gorge : c'étoient toutes manieres innées, qui couloient avec le ſang dans les veines de tous les Gaulois. Le tems & la Religion les ont un peu adoucies : mais Louis le Grand en a éteint le germe, en arrêtant la fureur des duels.

(*d*) C'eſt-à-dire, que ce glaive deſtiné à la punition des malfaicteurs, n'avoit été juſques-là d'aucun uſage ; parce que les Marſeillois, ayant pris pour regle de leur

An de Rome 156.
Avant J. C. 598.

Les Magiſtrats ne ſouffroient ni les pieces de théatre *, qui autoriſoient le crime & bleſſoient la pudeur, ni le culte des Divinités, dont les infames miniſtres tiroient de quoi ſubvenir à leur miſere, entretenir leur pareſſe, & répandre l'impoſture & la ſuperſtition.

* *Val. Max. lib. II. c. 6. n. 7.*

Aux portes de la ville, il y avoit toûjours deux bieres *, l'une pour les perſonnes libres, l'autre pour les eſclaves. Ainſi quand quelqu'un étoit mort, on le portoit en terre, ſelon ſa condition, dans l'une ou l'autre de ces bieres, qu'on mettoit ſur un chariot. Le convoi étoit ſimple; les larmes, les cris & les gémiſſemens en étoient bannis. Le deüil ne duroit qu'un jour; & il finiſſoit par un ſacrifice & un feſtin, où tous les parens étoient priés.

* *Idem ibid.*

Les étrangers recevoient à Marſeille * toute ſorte de bon accüeil, & ils y étoient en ſûreté : mais ils étoient obligés de laiſſer les armes aux portes de la ville, qu'ils ne reprenoient qu'en ſortant.

* *Idem ibid.*

En tems de peſte, les Marſeillois prenoient un pauvre * de bonne volonté, qu'ils nourriſſoient pendant un an entier auſſi délicatement que ſomptueuſement, aux dépens du Fiſc. Ce terme expiré, on le revêtoit d'ornemens conſacrés à cette cérémonie. On le couronnoit de feſtons & de verveines, & on le promenoit par toute la ville (*e*), en le chargeant de malé-

* *Petron. ſat. ſub fin. Serv. Æneid. III. p. 273. E.*

conduite la juſtice, la prudence & la modération, étoient toûjours exempts des crimes, qui bleſſent la ſociété & méritent la mort. Ce n'eſt point cependant l'idée qu'on a coûtume de s'en former, quand on jette les yeux ſur le plaidoyer de Démoſthéne contre Hégeſiſtrate & Zénothémis. Ce grand Orateur repréſente ces deux Marſeillois comme des ſcélérats, qui, après avoir emprunté de groſſes ſommes, avec deſſein formel de ne les jamais rendre, & avoir percé exprès un bâtiment pour le faire périr, avec ſa charge & tout l'équipage, oſent demander à l'Aréopage, ſous des allégations frauduleuſes, que les effets du vaiſſeau leur ſoient proviſionnellement remis, & que toutes les conteſtations müës & à mouvoir entre les parties, ſoient renvoyées à la déciſion du Sénat de Marſeille. Ce qui ſuppoſe, que ces avanturiers comptoient y trouver l'impunité de leurs crimes; & qu'ainſi la République n'a pas toûjours fait profeſſion de l'intégrité qu'on lui attribuë : *Demoſthenis exceptio adverſus Zenothemim.*

(*e*) Voilà une mauvaiſe copie de la cérémonie du bouc émiſſaire ordonnée par la Loi, & pratiquée tous les ans par les Juifs. On trouve la même pratique établie de tous tems dans la Phénicie. « C'étoit une coûtume ancienne chez les „ Phéniciens, dit Porphyre dans Euſebe, „ *Præp. Evang. l. I. cap. 10*, que les premiers d'une ville, ou de toute la nation, „ livraſſent le fils, qu'ils chériſſoient le „ plus, & l'immolaſſent aux eſprits vengeurs pour le ſalut public ». Le même Auteur obſerve, que Saturne, qui régnoit dans la Phénicie, dans le fort d'une guerre, qui menaçoit ſes Etats des plus grands périls, para ſon fils unique d'ornemens royaux, & l'immola ſur un autel, qu'il avoit dreſſé lui-même. J'ai fait voir dans le dixiéme chapitre du premier livre de la Religion des Gaulois, que pareilles ſcenes ſanglantes étoient autrefois en uſage chez toutes les nations.

diȼtions, & priant les Dieux de faire retomber ſur lui tous les maux, dont ils étoient affligés ou menacés ; après quoi on le précipitoit du haut d'un rocher.

An de Rome 156.
Avant J. C. 598.

Par une loi ſévere, il étoit défendu * aux perſonnes du ſexe, de tout âge, de toute condition & de tout état, de boire du vin (*f*).

* *Ælian. Hiſt. variar. l. 11. c. 38. Athen. lib. x. pag. 429. A.*

Une des premieres maximes des Marſeillois, étoit d'épouſer toûjours les intérêts des Romains, & de ne ſe départir jamais de leur alliance. Ce qui faiſoit dire à Cicéron *, que les Généraux Romains n'avoient triomphé des nations tranſalpines qu'avec le ſecours de Marſeille. Il eſt vrai que les Romains ſe ſont d'abord montrés aſſez reconnoiſſans : mais ils n'ont payé les derniers ſervices qu'ils en avoient reçus, qu'en étendant ſur elle le joug, qu'elle leur avoit aidé à impoſer à tous les peuples des Gaules.

* *Off. l. 11.*

Pour tenir les affranchis dans la dépendance *, la ſoûmiſſion & la gratitude, qu'ils devoient à leurs maîtres, les Marſeillois permettoient à ces derniers de caſſer juſqu'à trois fois l'acte par lequel ils les avoient mis en liberté ; mais paſſé ce nombre de fois, les maîtres ne pouvoient plus réparer la faute qu'ils avoient faite, d'avoir fait du bien à des ingrats.

* *Val. Max. lib. 11. c. 6. n. 7.*

La probité des Marſeillois étoit ſi univerſellement reconnuë, que Plaute *, voulant déſigner un homme de bien, dit, qu'*il avoit l'intégrité des mœurs d'un Marſeillois* †. C'étoit l'effet du ſoin qu'ils avoient de punir les moindres fautes. Un Magiſtrat ne pouvoit rendre de ſentence injuſte, ſans être déclaré infame, & perdre ſes biens ſans retour : de-là ce beau mot de l'Orateur Romain *, que Marſeille, toute éloignée qu'elle étoit de la Grece, & entourée de Gaulois, & par ſurcroît inondée de barbares, avoit un Sénat & une forme de gouvernement, qu'il étoit plus aiſé de loüer que d'imiter.

* *Caſinæ, act. 5. ſc. 4. v. 20.*
† *Lucian. in Toxari.*
* *Pro L. Flacco, n. 26.*

Marſeille a porté la Philoſophie *, l'Eloquence, la Médecine, l'Aſtronomie, la Juriſprudence, en un mot les Arts & les Sciences, à un ſi grand point de perfection, qu'elle a paſſé à juſte titre pour en être le ſiége : auſſi les Romains, qui vouloient

* *Strab. l. IV. p. 181. Tacit. vit. agri, n. 4.*

(*f*) Les Phocéens de Marſeille pouvoient avoir pris cette loi des Romains, avec leſquels, ſelon Juſtin, ils avoient fait alliance avant que de ſe rendre dans les Gaules. Or Romulus avoit défendu aux Dames Romaines de boire du vin, ſur peine d'être traitées comme adulteres ; & afin qu'elles fuſſent toûjours ſur leurs gardes à cet égard, il leur étoit ordonné d'embraſſer ceux d'entre leurs parens, qui leur rendoient viſite ; leſquels, de leur côté, obſervoient ſi leur haleine ſentoit le vin.

An de Rome 156. Avant J. C. 598.

y faire des progrès plus grands & plus rapides, préféroient ſon ſéjour à celui d'Athenes. Les Gaulois, à leur exemple, s'y rendirent dans la ſuite de tous côtés ; & comme ils y apporterent ces heureuſes diſpoſitions de la nature, qui les ont toûjours diſtingués des autres peuples, ils en rapporterent, avec les Arts & les Sciences, une politeſſe, & ces belles manieres, qui firent changer les Gaules de face, qui s'y concentrerent, & où depuis, un flux & reflux d'étrangers viennent tous les jours les puiſer. Ainſi cet oracle d'un Ancien* eſt de tous les tems, que les Gaules étoient moins un pays, que quelques Grecs étoient venus habiter, que LA GRECE MESME.

Juſtin, l. XLIII. c. 5.

Strabon* a remarqué, que la modération & l'œconomie des Marſeillois étoit ſi grande, qu'ils avoient fixé la dot des filles les plus qualifiées à cent écus d'or, leur habit de noces à cinq, & les joyaux à cinq autres. On peut juger de la vie ſobre & frugale qu'ils menoient, par les toits de leurs maiſons*, qui n'étoient que de chaume & de terre, reſervant le faſte & la magnificence pour les Temples & les lieux publics, où ils expoſoient les dépoüilles de leurs ennemis, & tout ce qui ſervoit à conſacrer leurs victoires.

Lib. IV. p. 181.

Vitruv. l. I. c. 1.

Une de leurs plus ſurprenantes coûtumes, c'eſt que les jours de fêtes* (*g*), ils fermoient les portes de la ville, redoubloient la garde, poſoient par-tout des ſentinelles, donnoient le mot du guet, obſervoient de plus près les étrangers ; en un mot, ils prenoient autant & plus de précautions, que s'ils avoient ſoûtenu un ſiége dans les formes.

Juſtin, l. XLIII. c. 4.

Ils entendoient parfaitement la guerre*, comme on en peut juger par les conquêtes, qu'ils firent dans les Gaules & en Eſpagne, & par les colonies qu'ils envoyerent en différentes contrées. D'un côté, ils bâtirent Agde*, pour en faire un rempart contre les Gaulois ; & de l'autre, Olbie, Taurence, Antibes & Nice (*h*), pour arrêter les incurſions des Salyens

Strab. l. IV. p. 180.

Idem ibid. A.

(*g*) C'étoit pour éviter les coups de mains de la part des ennemis, dont ils étoient environnés, & qui, à la faveur de la célébrité du jour, auroient pû ſe gliſſer dans leur capitale pour la ſurprendre. Quoique cette coûtume eût été introduite pendant le regne du Paganiſme, elle n'a pas laiſſé d'être religieuſement obſervée depuis la prédication de l'Evangile.

(*h*) Les Marſeillois avoient encore dans les Gaules, & ſur les côtes maritimes des Alpes, Cavaillon, Avignon, Toulon, *Athenopolis*, Brignoles ou Grimaut, *Heraclia Cacabaria* Saint-Tropés, Leucate, Courens, Trez, *Azania*, Lates, Ceireſte, les iſles d'Hieres, les Stœcades, *Phœnice*, Langoûtier, Phila Baqueou, Maguelonne, Breſcou, Lerins, *Planaſia* iſle voiſine, Monaco, &c. Scymnus Chius, Pline, Florus, & autres anciens, honorent Marſeille du titre de ville Grecque. L'Auteur de la Table de Peutinger va plus

An de Rome 156.
Avant J. C. 598.

& des autres Liguriens. Quoiqu'en fondant ces villes, ils euſſent grand ſoin d'en faire autant de forteresſes, où ils raſſembloient * non ſeulement toutes ſortes de machines pour la défenſe & l'attaque des places, mais encore d'excellens ouvriers pour la conſtruction des vaiſſeaux; ils ne laiſſoient pas d'y établir en premier le culte de Diane d'Epheſe *, & de veiller de près les Prêtreſſes, qu'ils choiſiſſoient, afin qu'elles ne s'écartaſſent jamais en rien du cérémonial, qu'Ariſtarque avoit reçu & apporté de la Grece.

* *Strab. l. XIV. p. 653.*

* *Idem, l. IV. p. 179. C.*

Mais ce qui a le plus contribué à répandre la gloire des Marſeillois par toute la terre, c'eſt la navigation, qu'ils ont portée à un degré de perfection, où les Rhodiens, auxquels ils avoient ſuccédé, n'étoient point parvenus. Auſſi s'y adonnoient-ils tout entiers. La ſituation de leur ville étoit la plus heureuſe; elle formoit comme un Iſthme, qui ne tenoit au continent que par un langue de terre, que la nature du lieu rendoit très-forte, & qui commandoit la plaine. Le port (*i*) regardoit le midi, & étoit toûjours couvert comme d'une vaſte forêt de navires, qui

loin; car il comprend tout le pays du voiſinage de Marſeille, ſous le nom GRÆCIA, marqué en gros caracteres. Il en étoit de même de la partie de la Méditerranée, qui baignoit toutes les côtes, depuis Narbonne, juſqu'au-delà de Marſeille; car elle étoit déſignée ſous le nom de MER GRECQUE. Auſſi obſerve-t-on, que la plûpart des villes, qui devoient leur fondation aux Marſeillois, avoient des noms Grecs. Il n'y a pas juſques dans les Inſcriptions Latines, gravées en l'honneur des Officiers de la République de Marſeille, où l'on ne conſervât le nom Grec attaché à leur dignité: témoin celle-ci, découverte à Nice:

C. MEMMIO
MACRINO
QNN VIR MASSIL.
Q. VIR RQQ. ITEM
PRAEFECTO
PRO IIVIRO QQ
AGONOTHETAE
EPISCOPO
NICAENSIUM
AMICI

Ruſſi, Hiſt. Marſeil. p. 17.

(*i*) Méla nous apprend, qu'il s'appelloit *Lacydon*. Euſthate dit, qu'il étoit rond, & formoit un petit coude. Il eſt certain, qu'il étoit expoſé au midi, de même que Marſeille. Comme donc aujourd'hui il regarde le couchant, Iſaac Voſſius croit, que Marſeille a changé de poſition, & qu'autrefois cette ville étoit ſur le promontoire, appellé *la Crocette*, au pied duquel étoient deux ports; l'un plus éloigné, appellé dans l'Itinéraire maritime *Portus Æmines*, & par les Marſeillois *Port-Miou*. L'autre port étoit plus proche; & c'eſt celui qui portoit le nom de *Lacydon*. L'idée de Voſſius eſt confirmée par l'Hiſtoire de Marſeille de la façon de Ruffi, ſeconde édition, p. 5, 6, où il eſt dit, que *dans une tranſaction, qui fut faite entre les Vicomtes de Marſeille & l'Evêque, il étoit permis aux habitans de la ville ſupérieure, de négocier au port de la ville inférieure: & dans pluſieurs autres titres de ce même tems, LE PORT DE MIDI EST APPELLE' L'ANCIEN; ce qui marque, qu'on ne ſe ſervoit que depuis peu de l'autre.* Je finis, en diſant, que l'ancien Marſeille tenoit au continent par une langue de terre, qui avoit quinze cens pas de longueur: *mille quingentis paſſibus terræ cohæret.* Eumen. Panegyr. in Conſtantinum.

An de Rome 156. Avant J. C. 598.

entroient & ſortoient, & qui en faiſoient le centre du commerce, où les Marchands de toutes les nations ſe rendoient des différentes parties de l'Univers. Ils avoient toûjours de nouveaux vaiſſeaux ſur les chantiers *. Leurs magaſins & leurs arſenaux étoient ſans ceſſe remplis d'ancres, de cordages, de voiles, de mâts, en un mot d'agrès & de proviſions pour les voyages du plus long cours. Si le hazard permettoit qu'ils manquaſſent de quelque choſe, ils étoient aſſez induſtrieux pour y ſuppléer par d'autres. Ainſi Fronton obſerve *, qu'un jour qu'ils n'avoient point de cordages, ils prirent les cheveux de leurs femmes, les treſſerent, & s'en ſervirent en guiſe de cordes. Ils faiſoient des briques * d'une certaine terre, laquelle étant ſéchée au ſoleil, nageoit ſur l'eau. Ils parloient également trois langues †, le Grec, le Latin & le Celtique, ſans altérer leur accent (*k*). Ils conſerverent de même, pendant un grand nombre de ſiécles, leurs mœurs *, leurs loix, leurs coûtumes, leurs modes, leurs manieres & leur air, comme s'ils avoient été au milieu de la Grece.

* *Strab. l. IV. p. 180.*

* *Stratag. l. I. c. 7.*

* *Vitruv. lib. I. c. 3.*

† *Varro.*

* *Tit. Liv. lib. XXXVII. c. 54.*

On lit dans la vie d'Agricola *, que ce grand homme devoit en partie au ſoin qu'avoit pris ſa mere de l'envoyer à Marſeille pour y faire ſes études, la vertu dont ce grand homme fit toûjours profeſſion; parce que cette ville étoit toûjours alors le ſiége des bonnes mœurs, de la ſcience & des arts, & qu'elle réüniſſoit à toute la politeſſe des Grecs, le meilleur de tous les gouvernemens, & la tempérance des Gaulois. Ce n'eſt donc qu'à quelque tems de-là, que les Marſeillois dégénérant peu à peu de la ſageſſe & de la frugalité de leurs ancêtres, tomberent dans cet excès de molleſſe & de corruption, que pour peindre un voluptueux, on diſoit, qu'*il venoit de Marſeille* *, ou qu'*il y avoit ſéjourné quelque tems*.

* *Tacit. vit. Agric. c. 4.*

* *Tit. Liv. lib. XXXVIII. c. 17. Athen. l. XII. c. 5.*

(*k*) Toute l'antiquité atteſte, que Marſeille a été dans les Gaules, pour la pureté de la langue Grecque, une ſeconde Athenes, juſques dans les tems les plus bas. Ruffi, dans l'Hiſtoire de cette ville, page 18, préſente une Inſcription, qui prouve, qu'Empuries étoit à cet égard en Eſpagne, ce que Marſeille étoit dans les Gaules:

EMPORITANI POPULI GRAECI
HOC TEMPLUM
SUB NOMINE DIANAE EPHESIAE
EO SAECULO
CONDIDERE QUO NEC RELICTA
GRAECORUM
LINGUA NEC IDIOMATE PATRIAE
IBERAE
RECEPTO IN MORES IN LINGUAM
IN JURA IN DITIONEM CESSERE
ROMANAM
M. CETEGO
ET L. APRONIO COSS.

Tels

An de Rome 176.
Avant J. C. 578.

Tels furent les étrangers que Bellovéſe établit dans les Gaules. Ce Prince fut témoin de la premiere forme de leur gouvernement : le plan lui en parut ſi beau, que non content de l'admirer, il fit gloire de l'affermir & de le protéger; & c'eſt à quoi il s'appliqua juſqu'au moment que le paſſage des Alpes lui fut ouvert. Ce moment, ſi long-tems attendu, n'arriva que la vingt-troiſiéme année depuis ſon départ de la Cour de ſon oncle (*l*). Aruns, le plus riche commerçant de Cluſium (*m*), vint alors s'offrir de le conduire par le plus court chemin, & ſans courir aucun riſque, dans le centre de l'Italie, & de le rendre maître de la partie qu'il lui plairoit de choiſir, ne lui demandant pour toute récompenſe, que de le venger de l'affront le plus ſanglant qu'on puiſſe faire à un homme d'honneur *: auſſi ne pouvoit-il le ſupporter; & c'étoit le déſeſpoir qui le faiſoit agir : car au fond, il étoit honnête homme, & incapable de trahir ſa patrie. Voici le fait.

* *Tit. Liv. l. v. c. 33. Plutarc. in Camil p. 136. Zonar. Annal. to. 2.*

Aruns avoit été chargé de la tutelle de Lucumon (*n*), que ſon pere en mourant avoit confié à ſes ſoins. Le tuteur, ſelon la coûtume, ne manqua pas de conduire incontinent le pupille dans ſa maiſon, de ne faire aucune différence de lui à ſes en-

(*l*) En voici la preuve : Tite-Live, Plutarque, Juſtin, Pline, en un mot tous les Auteurs de l'Hiſtoire Romaine, conviennent, que les Gaulois ne ſont entrés en Italie, que parce qu'ils y ont été attirés par l'appas du vin & de l'huile, qui y étoient en abondance, & dont on leur avoit porté des eſſais. Sur quoi Pline dit agréablement, que les Romains devoient paſſer aux Gaulois une expédition, qui avoit pour fin de goûter à leur aiſe de ſi excellentes liqueurs : *Quapropter hæc vel bello quæſiſſe venia ſit.* Plin. l. XII. c. I. §. 2. Or on ne peut avoir apporté d'Italie aux Gaulois des eſſais d'huile avant l'an 173 de Rome, puiſque Feneſtella aſſûre, que cette même année, il n'y avoit pas encore en Italie un ſeul olivier : *Feneſtella vero omnino non fuiſſe oleam in Italia, Hiſpania, atque Africa, Tarquinio Priſco regnante, ab annis populi Romani CLXXIII.* Plin. l. XV. c. I. A quoi revient parfaitement ce que dit Macrobe, que les Gaulois n'ont connu le vin & l'huile, que lorſque l'Empire de Rome croiſſoit en force : *Galli vitem vel cultum oleæ Roma jam adoleſcente didicerunt.* Macrob. Somn. Scip. lib. II. c. 10. Sur ces autorités, il eſt évident, que les eſſais d'huile & de vin, qui ont engagé les Gaulois à franchir les Alpes, ne peuvent leur avoir été portés d'Italie, que depuis l'an 174 juſqu'à l'an 176 incluſivement; puiſque deux ans entiers ne ſont pas de trop pour planter des vignes & des oliviers, en recueillir les fruits, & les tranſporter dans les Gaules. D'autre part, comme l'année 176 eſt celle de la mort de l'ancien Tarquin, ſelon le calcul des faſtes capitolins, & que les Gaulois ſont certainement entrés en Italie ſous le regne de ce Prince, on eſt forcé de porter l'entrée des Gaulois en Italie aux derniers mois de la vie de Tarquin : ce qui nous donne juſte la vingt-troiſiéme année, depuis le départ de Bellovéſe de la Cour de ſon oncle.

(*m*) C'étoit la capitale d'une des premieres Lucumonies ou Préfectures de l'Etrurie, à environ trois journées de Rome.

(*n*) Les Anciens ne marquent pas, ſi Lucumon eſt un nom propre, ou un titre de dignité. Le dernier paroît plus vraiſemblable.

An de Rome 176.
Avant J. C. 578.

ſans, de prendre un ſoin particulier de ſa perſonne & de ſon bien, d'aller au-devant de tous ſes beſoins, de lui choiſir les maîtres les plus capables de cultiver ſon eſprit, & de le perfectionner dans tous les exercices du corps : ſur-tout il ne négligea rien pour lui inſpirer la vertu & la crainte des Dieux. Mais Lucumon avoit le cœur corrompu ; & c'étoit une vipere qu'il échauffoit dans ſon ſein. En effet, le tems de la tutelle étant expiré, Aruns ſe mit en regle, rendit ſes comptes, rétablit Lucumon dans tous ſes biens, & l'avertit, qu'il pouvoit quitter ſa maiſon, & ſe retirer dans la ſienne : mais celui-ci s'en défendit ſous le voile d'une feinte reconnoiſſance, qui ne lui permettoit pas, diſoit-il, de ſe ſéparer d'un tuteur, que les ſervices qu'il en avoit reçus, lui rendroient toute ſa vie auſſi cher que ſon pere. Aruns fut la dupe d'une réponſe, qui flattoit infiniment la tendreſſe qu'il avoit eu toûjours pour ſon pupille : ainſi il le laiſſa libre de faire ce qu'il voudroit. Mais il eut bien-tôt lieu de ſe repentir de ſa complaiſance : tout le monde étoit même ſurpris, qu'il l'eût portée ſi loin ; car depuis long-tems on s'appercevoit que Lucumon aimoit ſa femme, & que ſa femme répondoit à l'affection de Lucumon. Enfin les emportemens de l'nn & les fougues de l'autre firent un tel éclat, qu'Aruns ouvrit enfin les yeux ; & il découvrit entre deux perſonnes, qui lui étoient également cheres, une intelligence formée depuis ſi long-tems, qu'il étoit difficile de dire de quel côté avoit commencé la trahiſon. La douleur d'Aruns fut alors égale à ſa honte. Il ſe conduiſit pourtant avec beaucoup de prudence ; car il ſe contenta de congédier Lucumon, ſans faire paroître aucun reſſentiment. Celui-ci au contraire ſe porta aux dernieres extrémités : il fit même gloire de le braver, d'enfoncer ſa maiſon en plein jour, d'enlever ſa femme à ſes yeux, & de la conduire chez lui. Aruns eut beau porter ſa plainte à tous les tribunaux, & reclamer les loix & la juſtice ; comme Lucumon étoit riche, qu'il tenoit aux familles les plus conſidérables de la ville, qu'il avoit grand nombre d'amis, & qu'il répandoit beaucoup d'argent, il l'emporta ſur ſon tuteur, & il garda ſa femme.

Aruns ne put tenir contre tant d'injuſtices à la fois : il abandonna ſa patrie ; il chargea tous ſes effets ſur des vaiſſeaux, & vint chercher dans les Gaules une retraite, où il n'eût aucun témoin de ſon infamie. Il arriva préciſément ſur les côtes, où Bellovéſe campoit avec une partie de ſa ſuite. Quand il eut mis

An de Rome 176.
Avant J. C. 578.

pied à terre, il s'informa des raiſons qui l'y arrêtoient. Ce qu'il en apprit lui fit changer tout-à-coup le deſſein qu'il avoit formé de demeurer dans les Gaules, en celui de ſervir de guide aux Gaulois, de les introduire en Italie, & d'employer leurs forces pour retirer ſa femme des mains de ſon raviſſeur, & chaſſer de Cluſium ceux qui l'avoient obligé d'en ſortir. Le deſir de vengeance, qu'il nourriſſoit au fond de ſon cœur, ne lui permit pas de rouler long-tems ces penſées dans ſon eſprit: ſon premier ſoin fut de ſe rendre à l'heure même dans la tente de Bellovéſe, qu'il trouva environné de pluſieurs Seigneurs Gaulois. Après les premiers ſaluts, il tourna le diſcours ſur ce qu'il avoit appris de leur projet; il les y affermit, leur fit offre de les conduire par les chemins les plus courts & les plus ſûrs; & fit un détail de tous les avantages, que l'Italie avoit ſur les Gaules: & pour leur faire voir qu'il n'avançoit rien qui ne fût au-deſſous de la vérité, il leur préſenta du vin, qu'il avoit fait apporter; & en le verſant lui-même dans la coupe, « Jugez, » dit-il, par l'excellence de cette liqueur, de celle du pays qui » la produit». Les Gaulois n'avoient jamais bû de vin; ils n'en connoiſſoient pas même le nom: ainſi ces Seigneurs n'en eurent pas plûtôt pris un verre, qu'ils furent tranſportés. Le commun des Gaulois ne le fut pas moins; car un Helvétien *, nommé Hélicon, qui avoit demeuré quelque tems à Rome pour y exercer une profeſſion méchanique, & qui s'en retournoit dans ſon canton ſur un des vaiſſeaux d'Aruns, étoit allé de ſon côté, par ordre d'Aruns même, au camp des Gaulois; où, après avoir élevé juſqu'aux cieux les délices de l'Italie, il avoit diſtribué des figues ſéches, des raiſins, du vin & de l'huile. La vûë de tant de différens fruits, auſſi inconnus qu'utiles & excellens, produiſit dans l'eſprit de la populace Celtique le même effet, qu'elle avoit opéré dans l'eſprit des chefs. Auſſi-tôt on entendit un murmure confus qui s'élevoit de rang en rang: *Il faut partir; il faut partir.* Aucun Gaulois ne pouvoit réſiſter à l'ardeur qui le preſſoit d'aller en Italie; tous comptoient pour perdus les momens de plus qui les arrêtoient aux pieds des Alpes; ils ne pouvoient ſe conſoler d'avoir tant tardé à les paſſer. Ainſi, ne voulant plus avoir à ſe reprocher la même faute, ils ſe rendent en grande hâte auprès de Bellovéſe, & le prient, ou de partir avec eux, ou de les laiſſer partir. Ce Prince qui ne

* *Plin. Hiſt. lib. XII. c. 1.*

An de Rome 176.
Avant J. C. 578.

demandoit pas mieux, n'eut garde de rallentir un deſir ſi conforme à ſes inclinations : il employa ſeulement quelques jours à prendre des arrangemens avec Aruns ; & après lui avoir promis de le rendre maître de Cluſium, il ſe mit en marche.

Quoique le paſſage de Bellovéſe des Gaules en Italie, paſſe dans l'Hiſtoire pour être le premier de l'antiquité (*o*), & par

(*o*) Le paſſage de Bellovéſe eſt réputé le premier, parce que celui, dont les Poëtes font honneur à Hercule, doit être regardé par tous les gens ſenſés comme une fable : *Niſi de Hercule fabulis credere libet.* Tit. Liv. l. v. c. 34. D'ailleurs, j'ai démontré en pluſieurs endroits, qu'Hercule n'eſt jamais venu dans l'occident de l'Europe : cependant le paſſage de Bellovéſe des Gaules en Italie, ne peut pas être conſidéré comme le premier. On a vû dans la premiere Diſſertation préliminaire, que les plus anciens peuples d'Italie étoient Gaulois, & ſortis du centre des Gaules. Les Gaulois n'ont pû aller peupler l'Italie, ſans franchir les Alpes, & peupler de même les vallées qui y conduiſoient. Donc des Gaulois antérieurs à ceux qui marchoient ſous les étendards de Bellovéſe, ont paſſé les Alpes avant ceux dont l'Hiſtoire fait mention.

J'ai fait l'énumération des peuples Gaulois, qui ont peuplé l'Italie & les Alpes : en voici quelques autres, dont le nom m'avoit échapé.

Les Salaſſes de la Val-d'Oſte devoient leur origine aux Salyes de la Ligurie Celtique, comme leur nom l'inſinuë, & que Florus l'aſſûre, en appellant Salyes ceux que Suetone nomme Salaſſes.

J'ai un violent ſoupçon que les Saliens, qui formoient à Rome une claſſe particuliere de Prêtres, étoient auſſi originaires des Gaules. Je me fonde, 1°. ſur Servius, qui nous apprend, qu'il y avoit des Saliens à Tuſculum, avant que Numa les eût appellés dans ſa capitale ; 2°. ſur ce que les Salyes étoient une tribu des Liguriens, & que les Liguriens avoient des établiſſemens dans le Latium ; d'où il eſt vraiſemblable, que la tribu des Saliens a été tranſportée, en tout ou en partie dans Rome : 3°. enfin je me fonde ſur la principale fonction du ſacerdoce des Saliens. Elle conſiſtoit à ſauter autour des autels pendant qu'on offroit les ſacrifices, auxquels leur préſence étoit néceſſaire. Or perſonne n'ignore, qu'encore aujourd'hui les habitans du canton qu'occupoient anciennement les Salyes, ont un goût particulier pour la danſe ; en quoi ils ſe montrent les véritables deſcendans de ceux, dont ils poſſedent les héritages. D'où j'infere, que les Saliens n'ont été honorés à Rome du ſacerdoce qui leur étoit particulier, que parce que leur profeſſion répondoit au nom qu'ils portoient. C'eſt ainſi que les Romains s'adreſſerent aux Equicoles, pour recevoir d'eux les loix, qu'il falloit obſerver dans toute déclaration de guerre, parce que ce peuple portoit un nom, qui ſuppoſoit l'équité dont il falloit faire profeſſion. *Tit. Liv. l.* XXXII. *cap.* 32.

Je crois encore que les Saliens, fondateurs de la Monarchie Françoiſe, avec les Sicambres, étoient une colonie des Salyes des Gaules. La Pannonie, d'où ces deux peuples ſont ſortis, regorgeoit de peuples Gaulois, comme je l'ai prouvé dans la ſixiéme Diſſertation. Les Liguriens étoient allés s'y établir avec leurs compatriotes, & en particulier avec cette foule de Lygies dont parle Tacite : *Lygiorum nomen in plures civitates diffuſum : valentiſſimas nominaſſe ſufficiet, Arios, Helveconas, Manimos Elyſios, Naharvalos.* Tacit. de mor. Germ. Les Saliens avoient donné leur nom à Salis, qui étoit leur ville capitale. Dans la ſuite des tems, ce peuple paſſa ſucceſſivement le Danube & le Rhin, & forma en-deçà du dernier fleuve, à la faveur des Loix Saliques, l'Empire le plus reſpecté & le plus floriſſant de l'Univers.

Un autre peuple originaire des Gaules, que j'ai oublié de mettre au nombre de ceux de ſa claſſe, ſont les Séguſiens du Comté de Suſe : ils étoient une branche des Séguſiens du Forez, entre le Rhône & le Dou, au voiſinage de Lyon.

conſéquent pour le plus célébre & le plus important, comme ayant ſervi de modele à tous ceux qui ont été entrepris dans la ſuite : c'eſt cependant celui ſur lequel nous avons le moins de lumieres. On a toûjours ignoré par quel endroit des Alpes Aruns conduiſit le Prince Gaulois & toute ſon armée. Les Anciens ont gardé un profond ſilence à cet égard ; & à vrai dire, quand ce ſilence ne ſeroit pas auſſi grand qu'il l'eſt véritablement, nous n'en ſerions gueres plus avancés. En effet, l'éloignement des tems a ſi fort défiguré les noms primitifs des lieux par où il paſſa, qu'il nous ſeroit impoſſible d'en reconnoître la poſition. La ſeule choſe qu'on peut avancer ſans crainte, c'eſt que Bellovéſe n'a pû tenir d'autre route, que celle qu'Annibal ſuivit 360 ans après ; puiſqu'il eſt certain, qu'encore du tems de ce grand Général, il n'y avoit de chemin ouvert des Gaules en Italie, que par les Alpes Cotties, ſuivant le témoignage exprès de Tite-Live *. Polybe aſſûre †, que le trajet eſt de douze cens ſtades, qui font environ cent cinquante milles Romains.

An de Rome 176.
Avant J. C. 578.

* *Tit. Liv. lib. XXI. cap. 38.*
† *L. III. p. 193.*

Bellovéſe franchit donc les Alpes Cotties le plus heureuſement du monde, auſſi-bien que ſes gens. Il eſt vrai qu'il n'avoit pris qu'un peu moins de la moitié de ceux qu'il avoit emmenés juſqu'à la racine des Alpes, ſoit qu'il n'eût pas le tems d'aſſembler la quantité de vivres qu'il falloit pour nourrir tant de bouches ; ſoit que ceux qui ne paſſerent pas avec lui, ou ne fuſſent pas prêts, ou craigniſſent de ne pas trouver dans ces quartiers une étenduë de pays aſſez vaſte pour les contenir, ou enfin fuſſent bien aiſes que d'autres leur frayaſſent le chemin, & couruſſent les premiers les riſques qu'il y avoit à s'abandonner aux paroles d'un étranger, dont après tout la foi pouvoit être ſuſpecte. Cela n'empêcha pas le Prince Gaulois de ſe livrer à lui ; & il eut tout ſujet de s'en loüer. Auſſi dès qu'il fut dans la plaine, il ne ſongea plus qu'à venger un conducteur ſi fidele & ſi généreux. Cependant l'Hiſtoire n'entre dans aucun détail ſur tout cela. Mais les vûës d'Aruns, en introduiſant les Gaulois dans ſa patrie, les conditions ſous leſquelles il les y avoit introduits, la reconnoiſſance de ces derniers, auſſi-bien que l'occaſion qui ſe préſentoit de faire des conquêtes, fondées ſur l'équité qu'il y avoit de faire rendre une femme à ſon mari, & de rétablir dans ſes biens un honnête homme, qui en avoit été injuſtement dépoüillé : tout cela, dis-je, donne lieu de préſu-

An du Rome 176. Avant J. C. 578.

mer, que Bellovéſe, dès ſon entrée en Italie, alla droit à Cluſium (*p*); d'où il chaſſa Lucumon, à la place duquel il mit Aruns. Quoi qu'il en ſoit, il eſt bien certain, que dès que Bellovéſe eut franchi les Alpes, il eut à combattre la nation entiere des Etruſques, avec cette circonſtance particuliere, que c'étoit dans le tems critique, qu'elle étoit au plus haut point (*q*) de ſa grandeur & de ſes forces.

En effet, ſoit que ceux qui la compoſoient, fuſſent des Tyrrhéniens (*r*) venus de Lydie *, ou ces Pélaſges chaſſés de la Grece, qui ayant paſſé en Italie pour chercher des ſecours contre les beſoins de la vie, & qui, devant à la commiſération des Aborigénes quelque coin de terre qu'ils avoient bien voulu leur céder, ne s'étoient ſoûtenus pendant quelque tems avec aſſez d'éclat, que pour retomber bien-tôt dans l'obſcurité; ſoit qu'ils fuſſent ces anciens originaires * du pays, que les Romains appelloient tantôt Etruſques (*s*) & tantôt Tuſques, ſans qu'on en ait bien ſçu la raiſon, & à qui toutefois les Grecs don-

* *Dionyſ. Halic. l. I. p. 21.*

* *Idem ibid. p. 24.*

(*p*) Auſſi le Pere Catrou ne manque-t-il pas de le dire, *Hiſt. Rom l. XIII. édit.* 4°. *pag. 24*, comme s'il l'avoit lû ou trouvé quelque part; en quoi il ne ſeroit ſans doute pas blâmable, s'il ne confondoit point ce ſiége avec un autre ſiége de Cluſium, fait par les Sénonois deux cens ans après: ce qui eſt inſoûtenable.

(*q*) L'ancienne Etrurie, dit Pline, *lib. III. cap. 5*, a eu différens noms, parce qu'il y a eu différens peuples qui l'ont occupée: d'abord les Ombriens, enſuite les Pélaſges, & enfin les Lydiens, qui prirent le nom de Tyrréniens, du Roi Tyrrhénus, qui les conduiſit en Italie. Ce nom, ajoûte-t-il, ne leur reſta pas longtems; car bien-tôt ils furent appellés Tuſces, d'un mot Grec, qui ſignifie ſacrifier, parce qu'ils paſſoient pour poſſéder parfaitement tous les rits, qu'il falloit obſerver dans les ſacrifices & dans le culte des Dieux. Servius préſente la même étymologie: mais ſi elle eſt fondée, pourquoi n'écrit-on pas *Thuſques*, au lieu de *Tuſques?*

(*r*) Je ne mets ces disjonctives, que pour me conformer à Denys d'Halicarnaſſe, qui propoſe ces différens ſentimens ſur l'origine des Tyrrhéniens. Cependant elle n'eſt nullement douteuſe. Théodore Ryckius, Profeſſeur de Leide, l'a tirée au clair dans le ſixiéme chapitre de la ſçavante Diſſertation *De primis Italiæ colonis*. Il prouve par l'autorité de preſque tout ce que nous avons d'anciens Ecrivains, que les Tyrrhéniens étoient originaires de Lydie, & que ceux qui s'étoient tranſplantés en Italie, n'y étoient venus, que pour décharger leur patrie, qui n'étoit pas en état de fournir à leur nourriture. En confirmation de ces autorités, il apporte ces paroles de Tacite, *Annal. IV. c. 65: Sardiani decretum Etruriæ recitavere, ut conſanguinei. Nam Tyrrhenum Lydumque Atye rege genitos ob multitudinem diviſiſſe gentem, Lydumque patriis in ſedibus reſediſſe: Tyrrheno datum novas ut conderet ſedes, & ducum à nominibus indita vocabula, illis per Aſiam, his in Italia.* Enfin il démontre que Tyrrhénus, fondateur des Tyrrhéniens d'Italie, tiroit ſon nom de celui de Tyrrha, ville de Lydie, où Giges avoit autrefois fait ſon ſéjour. Quant aux Pélaſges, dont je parle enſuite, j'ai donné leur Hiſtoire pag. 15. 16.

(*s*) Car je ne fais aucun fonds ſur ce que dit Servius, *Æneid. XI. p. 675. D.* que l'Etrurie avoit été ainſi appellée, parce qu'elle s'étendoit juſqu'à la rive du Pô oppoſée à Rome, & que ſon étimologie étoit Ἑτερόρια, comme qui diroit l'autre rive. Feſtus croit que les Tuſques avoient pris leur nom de Tuſcus, fils d'Hercule.

noient le nom de Tyrrhéniens, d'un mot tiré de leur langue, qui ſignifie tour, parce qu'ils donnoient à leurs maiſons la forme de tour, & s'en ſervoient comme d'excellentes forteresſes: il eſt du moins certain, que long-tems avant la fondation de Rome, les Etruſques étoient maîtres non ſeulement de la partie méridionale de l'Italie, depuis l'Appennin juſqu'à la mer Tyrrhénienne, mais encore de toute la partie oppoſée, depuis l'Apennin juſqu'à la mer Adriatique; ce qui, ſelon Tite-Live *, formoit une iſle, dont les bords étoient lavés par les deux mers, la ſupérieure & l'inférieure, & comprenoit les deux tiers de l'Italie (*t*). Cette iſle étoit diviſée en douze gouvernemens ou préfectures, qu'on appelloit Lucumonies. Chaque Lucumonie (*u*) avoit ſon Lucumon, ou Préfet, ou Roi, qui faiſoit ſon ſéjour dans la capitale ou métropole de ſon gouvernement. Le nom de ces capitales (*x*) ou métropoles étoit Chiuſi, Pérouſe, Cortone, Arezzo, Volterra, Vétulia, Bolſena, Cervetere, Tarquinia, Roſelle, Fallerie, & Veïes. Toutes ces villes étoient entre le Tibre, l'Apennin & la mer Tyrrhénienne; ce qui marque qu'autrefois l'Etrurie ne s'étendoit pas au-delà de l'Apennin (*y*). Les Lucumons, quoique

* *Lib. v. c. 33.*

(*t*) Je ſuis Tite-Live, qui n'eſt pas un trop bon garant. En effet, il paroît qu'il a ignoré, que l'Empire des Tyrrhéniens s'étendoit juſqu'au détroit, qui ſéparoit alors la Sicile de l'Italie. *Conſtat Tuſcos olim uſque ad fretum ſiculum omnia poſſediſſe. Servius, Georg. II. p. 123. F.* Auſſi verrons-nous dans la ſuite, que quand les Gaulois eurent une fois paſſé le Pô, & entamé les Tyrrhéniens, ils les trouverent par-tout, juſques dans la Campanie, la Pouille & l'Abruſſe qui touche au détroit de Sicile. Les PP. Catrou & Roüillé n'ont pas donné à l'ancienne Etrurie la moitié de ſon étenduë. *Hiſt. Rom. t. 1. p. 311. 312.*

(*u*) Les peuples ſoûmis aux Lucumons leur donnoient, pour les diſtinguer, la Prétexte, la chaiſe Curule & un Licteur, qui portoit un faiſceau & les ſuivoit partout, hors le cas où les Tuſques tenoient leurs aſſemblées générales, ou bien lorſque pluſieurs Lucumons étoient réünis pour quelque expédition: car alors chaque Licteur quittoit ſon Lucumon, & s'attachoit au ſervice de celui qui étoit à la tête des autres. C'eſt à l'exemple des Etruriens, que les Romains donnerent à peu près les mêmes marques de dignité à leurs Magiſtrats. *Dionyſ. Halic. l. IV. p. 268. Tit. Liv. l. 1. c. 8.*

(*x*) En donnant le nom des douze Lucumonies, je m'éloigne du ſentiment du P. Roüillé, *Hiſt. Rom. t. 1. p. 311*, & je ſuis Cluvier, *Ital. antiq. t. 1. p. 453*, auſſi-bien que Cellarius, *Geograph. antiq. t. 1. p. 450.* Il paroît que ſous les Empereurs, l'Etrurie fut partagée en quinze cantons. *Cellar. ibid.*

(*y*) Quoique les Romains ne reconnuſſent, à l'égard de l'Etrurie, que deux âges, qu'ils diſtinguoient en celui de l'ancienne & en celui de la nouvelle Etrurie, on ne peut parler avec préciſion de ſon étenduë, ſans en admettre trois & même quatre. Le premier eſt celui où elle prit la forme de gouvernement dont nous avons parlé, & où elle avoit pour bornes le Tibre, l'Apennin, & la mer Tyrrhénienne. Le ſecond, celui où elle s'étendit en largeur, depuis la mer inférieure ou Tyrrhénienne, juſqu'à la mer ſupérieure ou Adriatique; & en longueur, depuis Mantouë juſqu'à la mer Ionienne. Le troiſié-

An de Rome 176.
Avant J. C. 578.

égaux & indépendans entr'eux, ne l'étoient pas à l'égard d'un premier, auquel tous les autres étoient ſubordonnés. Chacun d'eux pouvoit faire la guerre à ſes voiſins : mais plus ordinairement ils la faiſoient en corps de nation : & alors malheur à l'ennemi à qui ils avoient à faire ; car ou il étoit vaincu, ou il étoit obligé d'en venir à un accommodement, qui ne lui étoit point avantageux : témoin Titus Tatius, Roi des Sabins ; il vient bruſquer Rome, s'empare du Capitole, & ſe promet avec quelque fondement d'étouffer Rome dans ſon berceau : mais les Lúcumons (z) d'Etrurie volent au ſecours ; & Tatius ſe voit forcé de quitter la ville de Cures, où il régnoit ſeul, pour habiter dans Rome avec je ne ſçai quelle ombre de Royauté.

Il en alla tout autrement à l'arrivée de Bellovéſe en Italie. L'Etrurie changea tout-à-coup de face : elle ne peut échapper à ſon deſtin, que Dieu avoit, ce ſemble, attaché aux armes des Gaulois. Les Lucumons ne manquerent pas de vouloir s'oppoſer à leur paſſage ; mais la valeur & l'activité de Bellovéſe ſurmonta tous les efforts qu'ils firent pour le fermer. Il eut même l'intrépidité de les aller chercher, & de leur livrer bataille.

Ce fut un ſpectable nouveau pour les Etruſques, de voir les Gaulois affronter les périls les plus éminens, & venir à eux danſant, chantant les loüanges de leur Héros, & s'animant par le récit & le ſouvenir de leurs belles actions, n'étant d'ailleurs couverts que de la moitié ſupérieure du corps, & ſeulement d'une cuiraſſe, dont les bandes ne pendoient que juſqu'à la naiſſance des cuiſſes (a), ils affectoient d'être expoſés à tous les coups qu'on pouvoit leur porter de près ou de loin ; car, à l'exception d'un petit nombre, qui avoient ſeulement pour armes défenſives un caſque & un bouclier, toute leur armure conſiſtoit dans une épée & dans une lance, ſuppléant tout ce qui pouvoit leur manquer par un collier & des braſſelets d'or, qu'ils portoient,

me, celui où les Gaulois la renfermerent dans ſes anciennes bornes, ſans compter que les Romains les avoient déjà un peu retreſſies. Le dernier, celui où les mêmes Romains la ſoûmirent entierement, & lui donnerent telles limites, que bon leur ſembla. Comme c'eſt de l'Etrurie, conſidérée ſeulement ſous ce dernier regard, que les anciens Géographes nous ont laiſſé la deſcription, les modernes, qui ne remontent pas aux ſources, ſont ſujets à nous en donner une idée, qui n'eſt pas juſte.

(z) Les affaires de Romulus & des Romains étoient en mauvais état, quand un des Lucumons d'Etrurie accourut à leur ſecours. On croit que ce Lucumon s'établit enſuite dans Rome, & qu'il donna ſon nom à la tribu des Lucéres, qui fut la troiſiéme de celles que Romulus forma.

(a) C'eſt ce que les Anciens entendent, quand ils diſent des Gaulois, qu'ils combattoient nuds : *Dimidiaſque nates Gallica palla tegit.* Martial. l. 1. épigr. 93.

autant

autant pour relever la blancheur de leurs corps, que pour inſpirer la terreur par le mépris qu'ils faiſoient de la vie.

An de Rome 176. Avant J. C. 578.

Cet appareil frappa en effet merveilleuſement les Tyrrhéniens : mais l'étonnement fit place incontinent à la conſternation. C'eſt qu'auſſi-tôt que les Gaulois furent à la portée du trait, tous enſemble pouſſant des cris énormes, volerent vers l'ennemi ; & ſans reflechir ſur la nuée de traits qu'on lançoit ſur eux de tous côtés, ils tomberent ſur les premiers bataillons avec tant de force & d'impétuoſité, qu'ils les rompirent, les renverſerent ſur les ſuivans, les mirent en fuite, les pourſuivirent, & joncherent la campagne de morts.

Cette bataille ſe donna dans une plaine *, qui eſt entre le Teſin & l'Adda. Le nombre d'Etruſques, qui périrent avec leurs Chefs, étoit immenſe : peu ſe ſauverent ; ceux même qui le firent, jetterent les armes pour mieux courir ; & n'oſant plus ſe meſurer avec les victorieux, ils répandirent l'effroi dont ils étoient ſaiſis par-tout où ils purent échapper. Cela n'empêcha pas Rhétus, qui étoit à la tête des Lucumons confédérés, d'aller dans le Bergamaſque, ou pour aſſembler de nouvelles troupes, ou pour ſe mettre à la tête de ceux qui devoient le joindre avant ſa défaite. Bellovéſe, qui avoit l'œil à tout, en fut informé ; & ne voulant pas lui donner le tems de s'y fortifier, il tira droit vers ces quartiers. Mais le bruit de ſa victoire prévint ſon arrivée, jetta la conſternation dans tous les eſprits, & obligea ce Lucumon de ſe retirer avec tous les Etruſques dans les Alpes *, qu'on a depuis appellées Rhétiques de ſon nom. Bellovéſe l'y ſuivit juſqu'à l'entrée des gorges ; & pour le brider, & lui faire paſſer l'envie de faire aucune deſcente dans la plaine, & de rentrer dans ſes anciennes poſſeſſions, il jetta les fondemens de la ville de Trente *, où il laiſſa une colonie de Gaulois, qui tint toûjours les Etruſques des montagnes en reſpect Ceux-ci, de leur côté, ſe vengerent ſur les barbares qui occupoient ces montagnes, les chaſſerent, ſe mirent à leur place, & formerent un Royaume, à la vérité bien différent de celui qu'ils venoient d'abandonner ; car ceux qui le compoſerent *, perdant bien-tôt la politeſſe & les mœurs qu'ils y avoient apporté, devinrent entiérement ſauvages : enſorte qu'ils ne conſerverent de leur nation que la langue, qu'ils corrompirent encore beaucoup.

An de Rome 177. Avant J. C. 577.

* *Tit. Liv. l. v. c. 34.*

* *Tit. Liv. l. v. c. 33. Plin. Hiſt. l. III. c. 20.*

* *Juſtin, l. xx. c. 5.*

* *Tit. Liv. l. v. c. 33.*

Bellovéſe étoit prêt de s'en retourner, quand il apprit que

An de Rome 177. Avant J. C. 577.

* *Strab. l. VII. p. 293. D. 296. 313. D.*

ces mêmes Etruſques, qu'il venoit de confiner & de pouſſer dans les montagnes, tentoient d'en deſcendre du côté du Norique, & attaquoient les Tauriſques de ces quartiers *, qui étoient des Gaulois que Sigovéſe y avoit établis depuis peu. En effet, les Etruſques s'approchoient inſenſiblement des rivages de la mer Adriatique, & faiſoient mine de vouloir ſe rendre maîtres du canton, qu'on a depuis appellé le Frioul, dans le deſſein ſans doute de ſe relever de leurs pertes, & de recouvrer tout le pays dont ils avoient été dépoüillés. Le Prince, qui n'avoit en vûë que de procurer à ſa nation des établiſſemens ſolides, où elle ne pût être jamais troublée, n'eut garde de négliger cet avis. Il ſe tranſporta ſur les lieux, ſoûmit toute la contrée, & la donna aux Carnutes, peuple du pays Chartrain, qui l'avoit ſuivi dans toutes ſes expéditions. Ceux-ci firent incontinent élever des tours en certains paſſages, qui ſervoient non ſeulement à entrer dans les montagnes pour déſoler les barbares, mais encore à les accabler de traits, quand ils voudroient pénétrer dans leur pays. Ces Carnutes, par ſucceſſion de tems, furent appellés Carnes, & bâtirent Aquilée, Trieſte, & quelques autres places en-deçà de la Noricie. Dans la ſuite, ils s'étendirent juſques dans la Noricie même, où ils ſe mêlerent avec les Tauriſques, & poſſéderent enſemble toute la province, qui porte maintenant le nom de Carniole, dérivé de celui de Carnes ou Carnutes, qui y furent toûjours les plus forts. Auſſi-tôt que Bellovéſe eût pris les précautions néceſſaires pour aſſûrer les conquêtes qu'il avoit faites, & qui comprenoient ces belles plaines, d'au-delà du Pô, dont Polybe fait la deſcription, & que les Romains ont appellé la Gaule Traſpadane, il s'avança du côté même des Alpes, qu'il avoit traverſées, à deſſein de favoriſer le paſſage des Gaulois qu'il avoit laiſſé au-delà, ayant ſoin de diſtribuer à droit & à gauche aux Celtes qui marchoient ſous ſes étendarts, les terres dont il avoit dépoüillé les Etruſques. Enfin étant arrivé aſſez près de l'endroit, où il avoit remporté ſur les Lucumons ligués contre lui, la célébre victoire dont nous avons parlé, les Inſubres, qu'il avoit emmenés des Gaules, & qui étoient le ſeul peuple de ſa ſuite, qui n'avoit pas été placé, apprenant qu'il y avoit au voiſinage un canton qui portoit le nom d'autres Inſubres qui l'occupoient de tems immémorial, tournant à bon augure l'acquiſition qu'ils en feroient, ſans lui faire changer de nom, le demanderent à Bellovéſe, qui le leur accor-

da volontiers, & les y conduiſit lui-même, pour les en mettre en poſſeſſion. Dès qu'ils y furent, ils jetterent les fondemens de Milan, qui, de bourg qu'il étoit dans ces commencemens, eſt devenu inſenſiblement une des plus belles & des plus riches villes du monde.

An de Rome 177.
Avant J. C. 577.

Sur ces entrefaites (*b*), Elitovius *, mandé par Bellovéſe, arriva à la tête des Cénomans. Le Général Gaulois avoit envoyé au-devant de lui de bons guides & une eſcorte, qui le conduiſit avec les Gaulois de ſa ſuite dans le Breſſan, dans le Crémonois, le Mantouan & le Véronois.

* *Tit. Liv. l. v. c. 35.*

An de Rome 178.
Avant J. C. 576.

A quelque tems de là, vinrent les Salluviens, ou Salyens, qui, quoique Liguriens de nation, ſuivirent la fortune des Cénomans, qu'ils avoient retirés chez eux, & pour leſquels ils avoient pris tant d'affection, qu'ils ne voulurent plus s'en ſéparer, & s'établirent en conſéquence le long du Téſin, auprès d'autres Liguriens appellés *Leves*, qui n'avoient point changé de demeure depuis leur entrée en Italie.

An de Rome 179.
Avant J. C. 575.

* *Plin. Hiſt. lib. III. c. 19.*

Tous ces différens peuples Gaulois, en paſſant les Alpes, avoient tenu la même route. Les Boïens & les Lingonois, qui vinrent enſuite, devoient auſſi la prendre: mais ayant été avertis, que dans les Alpes Cotties, par où les premiers Gaulois avoient pénetré en Italie, les vivres étoient épuiſés, ils en ouvrirent une autre qu'on ne connoiſſoit pas: c'eſt celle des Alpes Pénines (*c*). Ils entrerent dans la vallée de Maurienne, franchirent le mont Cénis, gagnerent Suſe & Turin, & enſuite les bords du Pô, où ils s'arrêterent & s'établirent. Il eſt vrai que Tite-Live aſſûre, que ces deux peuples trouvant l'étenduë d'endeçà du Pô occupée par les Gaulois, qui les avoient précédés,

An de Rome 180.
Avant J. C. 574.

(*b*) D. Martin Bouquet fait paſſer les Alpes à Elitovius la même année, que Bellovéſe pénétra en Italie : mais il eſt bien plus vraiſemblable, que le premier ne marcha ſur les traces du ſecond, qu'un ou deux ans après ; car Tite-Live, qui eſt le ſeul Ecrivain qui parle de l'expédition de l'un & de l'autre, dit en termes exprès, 1°. qu'Elitovius ne ſe mit en marche qu'après Bellovéſe ; 2°. qu'il tint la même route ; 3°. qu'à l'arrivée d'Elitorius, Bellovéſe étoit maître & paiſible poſſeſſeur de ſes conquêtes ; 4°. & enfin, que Bellovéſe favoriſa Elitovius dans le paſſage des Alpes, & l'aida à s'emparer du Breſſan & du Véronois.

(*c*) Je parle d'après Tite-Live, parce que je n'ai aucune autre ſource où je puiſſe puiſer. Cependant je ne puis concevoir comment cet Hiſtorien oſe faire paſſer les Boïens & les Lingonois par les Alpes Pénines, tandis qu'il aſſûre ailleurs, que trois cens ſoixante-dix ans après, le chemin des Gaules en Italie n'étoit pas encore ouvert dans ces terribles montagnes : *Nec veriſimile eſt ea tum ad Galliam patuiſſe itinera ; utique quæ ad Penninum ferunt, obſepta gentibus ſemi-Germanis fuiſſent.* Lib. XXI. c. 38.

An de Rome 180.
Avant J. C. 574.

* *Lib. V. p. 212.*

paſſerent ce fleuve ſur des radeaux ; mais il ſe trompe : ce fait n'arriva que quelque cinquante - cinq ou ſoixante ans après, comme nous le verrons dans le Livre ſuivant. Strabon* dit en termes exprès, que les Boïens, avec les Sénonois qui prirent Rome, habitoient le long du Pô, auprès des Inſubres.

Au reſte, on peut obſerver à l'égard des Boïens & des Lingonois, que les premiers n'étoient point de la Celtique. En effet, il eſt viſible que les Boïens étoient un peuple conſidérable de la Gaule Aquitanique, lequel fut dans la ſuite partagé en deux, en Boïens & en Boates. Les premiers occupoient ce quartier du Bourdelois, que nos peres appelloient *Buyes*, & que nous nommons le *Buch*, ou le pays de Buch. Les Boates s'étendoient dans la Novempopulanie, & comprenoient le canton qui porte le nom de *Lapord*, ou de pays de *Lapourd* ou de *Labord*, dont Bayonne eſt à préſent la capitale.

Quant aux Lingonois, qui ſont ceux qui, depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme, forment le Diocèſe de Langres d'aujourd'hui; quoiqu'il y ait des raiſons de les croire de l'ancienne Celtique (*d*), on n'oſeroit pourtant décider, s'ils n'étoient point plûtôt de la Belgique.

Ces deux exemples prouvent, que les Gaulois qui prirent parti dans les troupes de Bellovéſe & de Sigovéſe, n'étoient pas tous de la Celtique proprement dite, & qu'il y eut des cités de la Belgique & de l'Aquitanique, dont les peuples ſaiſirent l'occaſion de quitter en tout ou en partie un pays où ils étoient trop reſſerrés, pour en acquérir un autre, où ils puſſent être plus au large.

Les derniers des peuples Gaulois de la ſuite de Bellovéſe (*e*),

(*d*) En effet, Langres, leur capitale, eſt en-deçà de la Marne, qui, avec la Seine, ſépare la Celtique de la Belgique : ſans compter que les Lingonois étoient alliés des Romains, & embraſſoient preſque toûjours leur parti ; ce que les Celtes faiſoient plus volontiers que les autres peuples des Gaules. D'autre part, Pline, *Hiſt. l. IV. c. 17*, dit en termes exprès, que les Lingonois étoient de la Belgique. Dans ce cas, on peut ſuppoſer, que l'Empereur Auguſte, entre les changemens qu'il fit dans les Gaules, aura tiré ce peuple de la Celtique, pour le comprendre dans la Belgique.

(*e*) C'eſt ſur cette circonſtance ſinguliere qu'eſt fondée l'étymologie, que le Grammairien Verrius, cité par Feſtus, nous préſente du mot *Senones* : *Senonas Gallos Verrius ait exiſtimare appellari, quia novi venerunt ex Tranſalpina regione ac primum appellatos* ξένος. Iſidore de Séville & Servius aſſûrent d'autre part, qu'autrefois les Sénonois s'appelloient, ξένονες ; parce qu'ils avoient reçu Bacchus dans leur pays, & qu'ils avoient pratiqué envers lui les devoirs de l'hoſpitalité. C'eſt ainſi que les Grammairiens Latins mettent en pieces les racines Grecques, pour donner la force & la valeur des termes purement Celtiques.

An de Rome 181. Avant J. C. 573.

qui fondirent en Italie, furent les Sénonois. On ne ſçait pas bien où ils ſe fixerent d'abord, ni quelles terres ils habiterent & cultiverent en-deçà du Pô pendant tout le tems qu'ils différerent à paſſer ce fleuve. Il y a apparence qu'elles étoient contiguës à celles des Boïens & des Lingonois, & que les unes & les autres étoient dans cette partie de la Vénétie, qui comprend dans ſon étenduë une partie du cours du Tartare & de l'Éridan, où les peuples Gaulois qui les occupoient, furent à portée de traverſer ce dernier fleuve, quand ils en eurent formé le deſſein.

Si l'on en croit Tite-Live *, ce peuple, après avoir franchi les Alpes, paſſa le Pô, & alla s'emparer des terres qui ſont le long de l'Apennin & de la mer Adriatique, entre le *Montone* & l'*Eſino*. Mais Tite-Live fait ici deux fautes; la premiere, en diſant, que les Gaulois, dès leur entrée en Italie, paſſerent le Pô, & allerent ſe mettre en poſſeſſion des terres qu'il aſſigne. Or j'ai déjà obſervé, d'après Strabon & Florus *, que ce peuple s'arrêta aſſez long-tems en-deçà du Pô, & qu'il ne traverſa ce fleuve, que pluſieurs années après.

**Lib. v. c. 35.*

** Strab. lib. v. p. 212. Flor. l. 1. c. 13.*

La ſeconde faute, qui lui eſt commune avec la plûpart des Anciens & des Modernes, conſiſte à avancer, que les terres, dont les Sénonois ſe rendirent maîtres au-delà du Pô, avoient pour bornes d'un côté le *Montone*, & de l'autre l'*Eſino*; puiſqu'il eſt très-certain, qu'elles renfermoient non ſeulement le Picenum, qui eſt au-delà de l'*Eſino*, mais qu'elles s'étendoient dans la Campanie, dans la Poüille, dans la Bruſſe, & juſqu'à la mer Ionienne, comme on le verra clairement dans la ſuite de cette Hiſtoire.

Outre les peuples Gaulois, dont je viens de parler, qui ſont les ſeuls dont Tite-Live fait mention, il y en eut quelques autres qui paſſerent en Italie. Tels étoient les Vertacomacores *, qui étoient un des peuples qui formoient la nation des Vocontiens, laquelle occupoit toutes les terres de Dauphiné. Le canton où ils étoient ſitués, a retenu leur nom, & s'appelle *Vercors* †. Les Vertacomacores fonderent Novare. Les Caturiges, autres Vocontiens, dont les terres confinoient avec celles des habitans d'Embrun, paſſerent auſſi en Italie à la ſuite de Bellovéſe: mais les Inſubres les chaſſerent * des terres, que ce Prince leur avoit données. Les Salaſſes **, les Taurins † ou Tauriſques, les Ananes * & les Libuens †, tous peuples vraiment Gaulois, mais dont on ne connoît gueres que le nom, y eurent

** Plin. Hiſt. lib. III. c. 17.*
† Holſten. in Ortel. p. 163.
** Polyb. l. II. p. p. 105.*
*** Oroſius, l. v. c. 4. Julius obſequens de prodigiis.*
† Polyb. l. II. p. 103. lib. III. p. 212.
** Idem, l. II. p. 105.*
† Tit. Liv. l. XXI. c. 8.

An de Rome 181.
Avant J. C. 573.

auſſi les leurs. Les premiers s'arrêterent, ſelon les uns, dans le Val-d'Oſte ; ſelon d'autres, dans le petit Etat qui forme à préſent le Marquiſat de Saluſſes. Les ſeconds fonderent Turin, & s'étendirent dans tous les environs. Les Ananes pouſſerent plus loin, & ſe placerent aux environs de Plaiſance. Les derniers ſe fixerent à la deſcente des Alpes, ſur le chemin qui conduit des Gaules en Italie par le mont Pénin. Je ne dis rien des Orobes, des Leves, des Lées, des Marices, des Libices, & de quelques autres peuples ſemblables, qui ont auſſi pénetré en Italie ; parce qu'on n'a aucune preuve, que ç'ait été plûtôt ſous les drapeaux de Bellovéſe & de ſes Lieutenans, que dans le cours d'une expédition bien antérieure à celle de ce Prince. L'un eſt auſſi vraiſemblable que l'autre. La ſeule choſe digne de notre attention, eſt que la plûpart de ces peuples étoient Liguriens d'origine ; & quoique les Liguriens fuſſent ſortis certainement de la Celtique des Gaules, ils formoient par-tout au milieu des Gaulois un état à part, & s'étoient gliſſés en Italie quelques ſiécles avant que Bellovéſe ſongeât à y fonder le ſien.

Voilà à peu près les peuples Gaulois, qu'on trouve avoir paſſé les Alpes pour n'être point à charge à leurs parens, pour reſpirer un air plus doux, & cultiver des terres plus abondantes & plus fertiles, que celles qu'ils avoient dans les lieux de leur naiſſance. Ils ne furent point trompés dans la deſcription qu'Aruns leur en avoit faite ; & ils ſe ſçurent bon gré d'avoir déféré à ſes avis, de l'avoir eu pour guide, & de l'avoir aidé à tirer vengeance de ſes ennemis : puiſque les ſecours qu'ils lui avoient prêté, leur avoient procuré de vaſtes Etats, qui faiſoient la félicité de ceux qui les poſſédoient. La peinture que Polybe en fait, eſt ſi belle, que je crois devoir la mettre ſous les yeux du Lecteur : il aura la ſatisfaction de voir à quel genre de peuples les Gaulois eurent à faire, en quels quartiers ils forcerent leurs ennemis de ſe cantonner, quels voiſins ils eurent, à quelle diſtance ils étoient les uns des autres, & quels rapports ils avoient enſemble.

« Toute l'Italie, dit ce célébre Hiſtorien*, forme un triangle,
» dont l'un des côtés, qui eſt à l'orient, eſt terminé par la mer
» d'Ionie, & le golphe Adriatique qui lui eſt joint ; & l'au-
» tre, qui eſt au midi & à l'occident, par la mer de Sicile &
» celle de Tyrrhénie. Ces deux côtés ſe joignant enſemble,
» font la pointe du triangle ; & cette pointe c'eſt ce promon-

** Polyb. lib. II. p. 102. de la traduction de Dom Thuillier.*

» toire d'Italie qu'on appelle Cocinthe (*f*), & qui ſépare la » mer d'Ionie & celle de Sicile. Au troiſiéme côté, qui regar- » de le ſeptentrion & le milieu des terres, ſont les Alpes, chaî- » ne de montagnes, qui, depuis Marſeille & les lieux qui ſont » au-deſſus de la mer de Sardaigne, s'étend ſans interruption » juſqu'à l'extrémité de la mer Adriatique, à l'exception d'un » petit terrein où elles finiſſent, avant que de ſe joindre à cette » mer. C'eſt du pied de ces montagnes, qui doivent être re- » gardées comme la baſe du triangle, & du côté du midi, que » commencent ces plaines, dont nous avons à parler : plaines » ſituées dans la partie la plus ſeptentrionale de l'Italie, & qui, » par leur fertilité & leur étenduë, ſurpaſſent tout ce que l'Hi- » ſtoire nous a jamais appris d'aucun pays de l'Europe. Elles » ſont auſſi en forme de triangle. La jonction des Apennins & » des Alpes auprès de la mer de Sardaigne, au-deſſus de Mar- » ſeille, fait la pointe du triangle. Les Alpes bornent le côté du » ſeptentrion à la longueur de 2200 ſtades ; & au midi, ſont » les Apennins, qui s'étendent à 3600. La baſe de ce trian- » gle, c'eſt la côte du golphe Adriatique ; & cette côte, qui » s'étend depuis Séne juſqu'à l'extrémité du golphe, eſt longue » de plus de 2500 ſtades ; enſorte que ces plaines ne renfer- » ment gueres moins de 10000 ſtades dans leur circonférence.

» Pour la fertilité du pays, il n'eſt pas facile de l'exprimer. » On y recüeille une ſi grande abondance de grains, que nous » avons vû le boiſſeau de froment, meſure de Sicile, à quatre » oboles (*g*), & celui d'orge à deux. La métréte (*h*) de vin » s'y donne pour une égale meſure d'orge. Le mil & le panis y » croiſſent à foiſon. Les chênes répandus çà & là, fourniſſent » une ſi grande quantité de glans, que, quoiqu'en Italie on tuë » beaucoup de porcs, tant pour la vie, que pour les provi- » ſions de guerre, cependant la plus grande partie ſe tire de » ces plaines. Enfin les beſoins de la vie y ſont à ſi bon mar- » ché, que les voyageurs, dans les hôtelleries, ne demandent » pas ce que leur coûtera chaque choſe en particulier, mais » combien il en coûte par tête ; & ils en ſont ſouvent quittes

(*f*) Il eſt dans la Calabre ultérieure : on l'appelle aujourd'hui, *Il Capo di Stillo*.

(*g*) L'obole valoit vingt de nos deniers.

(*h*) La métréte étoit une meſure de liquides, qui, ſelon Dioſcoride, contenoit dix conges. Les dix conges contenoient ſoixante ſeptiers, ou, comme diſoient les Anciens, une amphore & un quart.

An de Rome 181.
Avant J. C. 573.

» pour une ſemiſſe, qui ne fait que la quatriéme partie d'une » obole ; rarement il en coûte davantage, quoiqu'on y donne » ſuffiſamment tout ce qui eſt néceſſaire. Je ne dis rien du nombre » d'hommes dont ce pays eſt peuplé, ni de la grandeur & de » la beauté de leurs corps, ni de leur courage dans les actions » de la guerre : on en doit juger par ce qu'ils ont fait. Les deux » côtés des Alpes, dont l'un regarde le Rhône & le ſeptentrion, & l'autre les campagnes dont nous venons de parler ; » ces deux côtés, dis-je, ſont habités, le premier par les Gaulois Tranſalpins, & le ſecond par les Tauriſques, les Agones, » & pluſieurs autres ſortes de barbares. Ces Tranſalpins ne ſont » point une nation différente. Ils ne ſont ainſi appellés, que » parce qu'ils demeurent au-delà des Alpes. Au reſte, quand je » dis, que ces deux côtés ſont habités, je ne parle que des lieux » bas, & des douces collines ; car, pour le ſommet de ces » montagnes, perſonne juſqu'à préſent ne s'y eſt logé. La difficulté d'y monter, & les neiges dont il eſt toûjours couvert, » le rendent inhabitable. Tout le pays, depuis le commencement de l'Apennin au-deſſus de Marſeille & ſa jonction avec » les Alpes, tant du côté de la mer de Tyrrhénie juſqu'à Piſe, » qui eſt la premiere ville de l'Etrurie au couchant, que du » côté des plaines juſqu'aux Arrétins ; tout ce pays eſt habité » par les Liguriens. Au-delà, ſont les Tyrrhéniens, & après » eux les Ombriens, qui occupent l'un & l'autre côté de l'Apennin ; après leſquels cette chaîne de montagne, laquelle » eſt éloignée de la mer Adriatique d'environ 500 ſtades, ſe » courbant vers la droite, quitte les plaines ; & traverſant par » le milieu tout le reſte de l'Italie, va gagner la mer de Sicile. » Ces plaines, dont l'Apennin s'écarte, s'étendent juſqu'à la » mer & à la ville de Séne.

» Le Pô (*i*), que les Poëtes, ont tant célébré ſous le nom » d'Eridan, prend ſa ſource dans les Alpes, à la pointe du dernier triangle, dont nous avons parlé : il prend d'abord ſon » cours vers le midi, & ſe répand dans les plaines : mais à peine

(*i*) Les Poëtes ont feint, que Phaëton, fils du Soleil, ayant obtenu de ſon pere la permiſſion de conduire ſon char, s'écarta de la route qu'il devoit tenir, & embraſa l'univers ; & que Jupiter, pour arrêter l'incendie, le foudroya, & le précipita dans le Pô : qu'enſuite ce même Dieu, touché des pleurs que les ſœurs de Phaëton verſoient ſur le ſort de leur frere le long du rivage de ce fleuve, les convertit en peupliers, & leurs larmes en ambre.

» y

» y eſt-il entré, qu'il ſe détourne du côté du levant, & va par » deux embouchures (*k*) ſe jetter dans la mer Adriatique. Il » ſe partage dans la plaine, mais de telle ſorte, que le bras » le plus gros, eſt celui qui coule vers les Alpes & la mer » Adriatique.

» Ces plaines, au reſte, étoient autrefois occupées par les » Tyrrhéniens, lorſque, maîtres du pays, où eſt Capouë & » Nole, & qu'on appelle les Champs Phlégréens, ils ſe ren- » dirent célébres, par la généreuſe réſiſtance qu'ils firent à l'am- » bition de pluſieurs voiſins. Ainſi ce qui ſe lit dans les Hiſto- » riens des Dynaſties de ce peuple, il ne faut pas l'entendre » du pays (*l*) qu'ils occupent à préſent, mais des plaines dont » j'ai parlé, & qui leur fourniſſoient toutes les facilités poſſi- » bles pour s'aggrandir. Depuis, les Gaulois, qui leur étoient » voiſins, & qui ne voyoient qu'avec un œil jaloux la beauté » du pays, s'étant mêlés avec eux par le commerce; tout d'un » coup, ſur un léger prétexte, fondirent avec une groſſe armée » ſur les Tyrrhéniens, les chaſſerent des environs du Pô (*m*), » & s'y mirent en leur place. Vers la ſource de ce fleuve, » étoient les Laëns (*n*) & les Lébiciéens; enſuite les Inſubres, » nation puiſſante & fort étenduë: après eux, les Cénomans; » auprès de la mer Adriatique, les Vénétes, peuple ancien, » qui avoit à peu près les mêmes coûtumes & le même habil- » lement que les autres Gaulois, mais qui parloit une autre » langue. Ces Vénétes ſont célébres chez les Poëtes tragiques, » qui en ont débité force prodiges. Au-delà du Pô, autour de » l'Apennin, les premiers qui ſe préſentoient, étoient les Ana- » nes, enſuite les Boïens; après eux, vers la mer Adriatique,

(*k*) Hérodien, *l. VIII. c. 7*, donne au Pô ſept embouchures. Ce n'eſt point que Polybe accuſe faux; c'eſt ſeulement, que les Etruſques avoient fait, à l'égard de ce fleuve, ce que les Egyptiens avoient pratiqué à l'égard du Nil. Pour arroſer & fertiliſer leurs terres, ils avoient fait pluſieurs ſaignées au Pô, & avoient ménagé différens canaux, qui alloient ſe décharger dans la mer. Voyez Cluvier, *Ital. ant. lib. I. c. 35*.

(*l*) C'eſt ce que j'ai déjà dit. L'Etrurie, du tems de Polybe, n'étoit que l'ombre de ce qu'elle avoit été: elle avoit encore empiré au tems de Strabon & de Pline. C'eſt cependant ſur ces Auteurs, que les Modernes ſe reglent, quand ils parlent de l'ancienne Etrurie.

(*m*) Cela arriva vers l'an 225 de Rome, comme on le verra dans la ſuite.

(*n*) Les premiers ſont ceux que Tite-Live & Pline appellent *Leves*. Ils étoient, auſſi-bien que les Libices ou Lebeces, Liguriens d'origine, ſelon le témoignage formel de Tite-Live, *l. V. c. 35*, & de Pline, *Hiſt. nat. l. III. c. 17*, quoiqu'en diſe le P. Rouillé, *Hiſt. Rom. lib. XIII. p. 20*.

An de Rome 181.
Avant J. C. 573.

» les Lingonois; & enfin ſur la côte, les Sénonois. Voilà les » nations les plus conſidérables, qui ont habité les lieux dont » nous avons parlé ».

Je finis cette deſcription en obſervant, que les Gaulois, qui s'emparerent d'une portion de ces belles & riches plaines, ne firent que rentrer en poſſeſſion d'une partie d'un vaſte Etat, qui avoit autrefois appartenu en entier à la nation. Pline *, qui ignoroit cette circonſtance de notre Hiſtoire, dit ſeulement, que cette portion avoit eu ſucceſſivement différens maîtres: d'abord des Sicules (*o*) & des Liburnes (*p*) enſemble; enſuite des Om-

* *Hiſt. lib. III. c. 14.*

(*o*) Les Sicules, dont il s'agit ici, ne peuvent être qu'une tribu de la nation entiere dont j'ai déja donné l'Hiſtoire, & que les Aborigénes & les Pélaſges liés enſemble, chaſſerent du Latium, & particuliérement du territoire où Rome fut bâtie, & où éto t le ſiége de leur Empire. La raiſon eſt, 1°. que cette tribu, ſelon les termes exprès de Pline, *l. III. c. 14. §. 19*, a été chaſſée par les Ombriens ſeulement; 2°. qu'elle a été chaſſée avec les Liburnes; 3°. qu'elle étoit ſéparée du gros de la nation par l'Apennin; ce qui l'empêchoit également d'en recevoir du ſecours, & de lui en porter: 4°. qu'elle s'eſt reléguée avec les Liburnes dans l'Illyrie, où elle prit le nom de Siculotes, & où elle augmenta le grand nombre de peuples Gaulois qui y étoient peut-être déjà, ou qui vinrent s'y établir dans la ſuite; ce que j'ai manqué d'obſerver dans la ſixiéme Diſſertation préliminaire: 5°. enfin, qu'ayant toutes ſes terres ſur le bord de la mer Adriatique, elle n'avoit eu qu'un petit trajet à faire pour ſe tranſporter dans la partie de l'Illyrie, où elle alla ſe fixer. Elle y conſerva ſon nom juſqu'aux tems de Pline & du Géographe Ptolemée. Elle comprenoit alors douze Décuries: cependant on ne trouve point qu'elle ait figuré dans l'Hiſtoire. *Plin. l. III. c. 22. §. 26.* Voyez la note ſuivante.

(*p*) Les Liburnes ſont un peuple Gaulois, que je n'ai découvert que depuis l'impreſſion de mes Diſſertations préliminaires: ainſi je n'ai pû le mettre en ſon rang; ce qui m'oblige à m'étendre un peu ici pour le faire connoître.

J'avouë, qu'aucun Hiſtorien ni Géographe ne lui donne une origine Celtique; mais on ne ſçauroit la lui refuſer, dès qu'il eſt certain, qu'il étoit en Italie au milieu d'une infinité de peuples Gaulois dans le tems, que cette belle & vaſte région n'étoit occupée que par des colonies de cette nation, avec cette circonſtance, qu'il en a été chaſſé avant que les Tyrrhéniens y pénétraſſent, & par conſéquent avant l'arrivée des peuples étrangers. Or c'eſt une vérité à laquelle on ne ſçauroit ſe refuſer, après le témoignage formel de Pline: *Ab Ancona Gallica ora incipit, Togatæ Galliæ cognomine. Siculi & Liburni plurima ejus tractus tenuere, in primis Palmenſem, Prætutianum, Adrianumque agrum. Umbri eos expulere, hos Etruria, hanc Galli.* Plin. l. III. c. 14. §. 19. Je ne doute pas même que les Liburnes ne fuſſent une tribu de Sicules. Ce qui me le perſuade, c'eſt que les Sicules poſſédoient de tems immémorial, depuis la mer inférieure juſqu'à la mer ſupérieure, l'excellent territoire dans lequel étoit compris tout l'Etat des Liburnes. A quoi il faut ajoûter, que Pline ne ſépare jamais ces deux peuples. Auſſi voyons-nous, que quand l'un fut chaſſé d'Italie, l'autre le fut auſſi, & que tous deux ſe tranſplanterent dans l'Illyrie, & ſe placerent au voiſinage l'un de l'autre. Les Liburnes y conſerverent leur nom: les Sicules y changerent le leur en celui de Siculotes, comme je l'ai obſervé dans la note précédente. Au reſte, les Ombriens, en chaſſant les Sicules & les Liburnes d'Italie, traiterent plus favorablement les derniers que les premiers, puiſqu'ils leur laiſſerent *Truentum*, aujourd'hui *Torre di Seguro*, ſur le *Tronto*. Une erreur capitale de Cluvier, qui a été adoptée par le Pere Hardoüin, par Cellarius, la Martiniere, & tous les Géographes qui ont écrit depuis; c'eſt qu'il avance, que les Liburnes

briens, & poſtérieurement les Etruſques, ſur leſquels les Gaulois l'avoient repriſe. Le droit de quelques-uns de ces peuples, étoit celui du plus fort ; & quoiqu'il ne fût pas le mieux fondé, il étoit ſouvent le plus ſuivi. An de Rome 181. Avant J. C. 573.

Nous n'avons pas les mêmes lumieres ſur les conquêtes, ou plûtôt ſur les établiſſemens (*q*) que Sigovéſe fit dans la Germanie. Tite-Live * ſe contente de dire, qu'il conduiſit ſon monde dans la forêt Hercynie. Plutarque * écrit, qu'il traverſa les monts Riphées (*r*), & s'étendit non ſeulement juſqu'aux rives de

* *Lib. v. c. 34.*

* *In Camil. p. 135.*

d'Italie y étoient venus d'Illyrie. Idée démentie par deux paſſages de Pline : j'ai rapporté le premier ; voici le ſecond : *Truentum cum amne : quod ſolum Liburnorum in Italia reliquum eſt.* Plin. l. III. c. 13. §. 18. Les Liburnes donc ſont originaires d'Italie, eu égard à leur établiſſement dans l'Illyrie ; & ils n'ont paſſé dans la Liburnie, qu'après avoir été chaſſés de l'Italie orientale, leur patrie, un peu avant l'an du monde 2790, qui eſt à peu près le tems auquel les Tyrrhéniens arriverent en Italie. Leurs terres étoient entre l'Iſtrie & la Dalmatie, & s'étendoient depuis le mont Albius, juſqu'à la mer Adriatique. Le fleuve Arſia les ſéparoit de l'Illyrie, & le Titius de la Dalmatie. Le mont Albius, dont je viens de parler, fait voir que les Liburnes étoient limitrophes des Japodes. Auſſi les plus anciens Auteurs ne faiſoient-ils des uns & des autres qu'un ſeul & même peuple. Ce qui eſt confirmé par le Géographe Ptolomée ; lequel, dans la liſte qu'il donne des villes de la Liburnie, y comprend pluſieurs de celles qui appartenoient certainement aux Japodes : d'où je tire une nouvelle preuve, en faveur de l'origine Gauloiſe que je donne aux Liburnes ; car, comme il eſt de notoriété publique que les Japodes étoient originaires des Gaules, il eſt conſéquent que les Liburnes, qui ont été confondus & compris avec eux, le fuſſent auſſi : & voilà ce qui rend raiſon du ſilence que l'Hiſtoire garde ſur les Liburnes. Les affaires de ce peuple ayant été regardées comme celles des Japodes mêmes, les Anciens n'en ont gueres parlé, que ſous le nom de ces derniers. Par conſéquent, voyez ce que je dis d'eux, page 84. & ſuivantes.

(*q*) Si l'Italie ne coûta aux Gaulois pour la conquérir, que la peine de s'y tranſporter, ils n'eurent pour s'établir dans la Germanie, que celle de choiſir les cantons, qui étoient le plus à leur bienſéance ; c'eſt qu'elle n'avoit alors que peu, ou même point d'habitans. En effet, plus de ſept cens ans aprés, & lorſque pluſieurs peuplades des Gaules étoient allé fondre dans ſon ſein, elle étoit encore couverte de bois & preſque inhabitable, par la quantité de lacs & la fange des marais. *Terra etſi aliquando ſpecie differt, in univerſum tamen aut ſilvis arida, aut paludibus fœda.* Tacit. Mor. Germ.

(*r*) J'ai parlé aſſez au long des monts Riphéens dans une Diſſertation particuliere, qui eſt à la tête de cet Ouvrage ; & j'ai fait voir, que généralement tous les Anciens, à l'exception de deux ou trois qui ne méritent aucune créance, les plaçoient aux extrémités ſeptentrionales de l'Europe. J'ai oublié d'obſerver, que ces monts paſſent pour fabuleux dans l'eſprit des meilleurs Géographes de nos jours, parce qu'ils prétendent, qu'il n'y a point de montagnes dans ces quartiers. Qu'il y ait, ou qu'il n'y ait point de montagnes aux extrémités ſeptentrionales de l'Europe, cela ne donne aucune atteinte à la vérité de notre Hiſtoire, d'autant que le paſſage des monts Riphées par les Gaulois, ſignifiera ſeulement dans les Auteurs, qui ont eu ſoin de le marquer, que les Gaulois ont pénétré ſi avant dans le nord, qu'on les y a perdus de vûë, à cauſe que le nord étoit inconnu. Dom Vaiſſette, dans ſes notes ſur l'Hiſtoire de Languedoc, *t. 1. p. 594. n. VIII.* tient que *les monts Riphées, dont il s'agit dans Plutarque, ſont les mêmes que les monts Sudétes, qui ſéparent la Boheme de la Sileſie & de la Moravie ; & les Anciens,* ſelon lui, *ont en effet donné indifféremment ces deux noms à ces montagnes.*

Voilà une aſſertion, que notre Hiſto-

An de Rome 181.
Avant J. C. 573.

*Lib. XXIV. c. 4.

l'Océan ſeptentrional, mais encore juſqu'aux extrémités de l'Europe. Enfin on lit dans Juſtin *, que Sigovéſe ſubjugant les barbares qui s'oppoſoient à ſon paſſage, pénétra dans l'Illyrie, & ſe fixa dans la Pannonie. Tout cela eſt vrai, mais à différens égards; c'eſt-à-dire, que les Gaulois, tant ceux qui paſſerent le Rhin avec Sigovéſe, que ceux qui marcherent ſur leurs traces bien-tôt après, ſe répandirent dans le nord, juſqu'à la Viſtule & à la mer Glaciale, & formerent différens Etats, dont quelques-uns ont ſubſiſté juſqu'à la deſtruction de l'Empire Romain : car il n'eſt pas poſſible que les premiers ayent pû faire tant de progrès en ſi peu de tems : il faut donc en porter néceſſairement une partie (s) aux expéditions poſtérieures à celle de Sigoveſe.

*Bel. Gal. l. VI. c. 24.

Une des principales, eſt celle dont parle Céſar *: elle étoit compoſée de Volces Tectoſages, qui s'établirent aux environs de la forêt Hercynie, dont ils défricherent le quartier le plus fertile, & où ils ſe maintenoient encore de ſon tems, & ſe faiſoient reſpecter autant par la gloire des armes, que par les loix de l'équité qu'ils obſervoient envers tous leurs voiſins. Beatus Rhenanus croit, que le Duché de Tec eſt un démembrement du pays qu'occupoient ces anciens Tectoſages, & que le nom qu'il porte eſt la premiere ſyllabe de celui de ce peuple.

*Lib. IV. c. 187.

Strabon * indique une autre expédition des Gaulois dans la Germanie : c'étoient encore les Tectoſages qui en furent les auteurs. Comme ils étoient multipliés à l'infini, leur grand nombre introduiſit la licence, & la licence occaſionna la ſédition : ce qui forma deux partis, dont le plus fort chaſſa le plus foible; & ces derniers, en quittant leur pays, entraînerent quelques autres peuples Gaulois, qui, avec les Tectoſages, paſſerent

rien ne prouvera jamais. Tous les *Anciens* qui ont parlé des monts Sudetes, ſe réduiſent au Géographe Ptolemée : mais Ptolemée auprès de Damaſtes, de Protarque, d'Apollonius de Rhodes, de Virgile, de Denys Périégete, de Méla, de Pline, & de tant d'autres Ecrivains qui font mention des monts Riphées, mérite-t-il bien la qualification d'*Ancien*? A quoi il faut ajoûter, que Ptolemée ne dit nullement, que les monts Sudetes ſoient les monts Riphéens ; & quand il le diroit, il ne faudroit pas l'en croire ; parce qu'en quelque endroit de l'Europe ou de l'Aſie que les Anciens ayent placé les monts Riphées, ils les ont mis à une très-grande diſtance des monts Sudetes.

(s) Dom Vaiſſette, que je viens de citer, & que j'eſtime beaucoup, quoique je ne ſois pas toûjours de ſon ſentiment, ne diſtingue pas, ce ſemble, aſſez les différentes ſorties des Gaulois, & leurs diverſes expéditions dans la Germanie. Il paroît qu'il ne reconnoît que celle qui ſe fit ſous la conduite de Sigovéſe; dans laquelle, ſelon lui, les autres ont été fondre.

An de Rome 181. Avant J. C. 573.

quelque tems après dans la Grece, & de-là ſe rendirent dans l'Aſie, où ils formerent le Royaume redoutable de Galatie, qui tiroit des tributs de toute l'Aſie mineure, juſqu'au mont Taurus, & fourniſſoit indifféremment des troupes aux Princes qui vouloient ſe ſoûtenir ſur le Trône. Polybe * parle de cette troiſiéme ſortie des Gaulois, & obſerve, à l'occaſion de quelque perfidie, que leurs ſucceſſeurs commirent d'abord envers les Carthaginois, enſuite envers les Romains, & poſtérieurement à l'égard des Grecs, qu'elles étoient une ſuite de celles que leurs peres avoient faites dans leurs pays à ceux de leur propre ſang, & qui les avoient fait chaſſer des Gaules.

* *Lib. II. p. 95.*

La derniere entrée des Gaulois dans la Germanie qui ſoit venuë à notre connoiſſance, & qui n'eſt peut-être qu'une de celles mêmes dont je viens de parler, eſt marquée dans Tacite, qui nous apprend *, que les Helvétiens habitoient entre la forêt Hercynie, le Rhin & le Mein; & que les Boïens (*t*) étoient au-delà dans cette partie de la Germanie, qui, du nom de ſes habitans avoit pris celui de Boheme, où ils s'étoient ſoûtenus juſqu'à l'Empire d'Auguſte, qu'ils en furent chaſſés par les Marcomans.

* *Mor. Germ. cap. 28.*

Ces quatre expéditions (*u*) des Gaulois dans la Germanie ont cela de commun entre elles, qu'à l'exception de la premiere, dont Tite-Live nous a marqué l'époque, on ignore entiérement & le tems auquel elles ont été entrepriſes, & de quelles cités Celtiques étoient tirés ceux qui les compoſoient chacune en

(*t*) Je ſerois aſſez porté à croire, que les Boïens, dont il s'agit ici, étoient ceux de ce nom, qui avoient ſuivi la fortune de Sigovéſe, & avoient paſſé avec lui dans la Germanie: car je ſuppoſe, que quand ce Prince, & Bellovéſe ſon frere, eurent fait, par ordre d'Ambigat, toutes les levées qu'ils devoient conduire hors des Gaules; leur oncle les partagea en deux armées parfaitement égales, & voulut qu'il y eût dans chaque armée la moitié de ceux de chaque canton, qui s'étoient offerts d'aller s'établir ailleurs. Auſſi trouvons-nous dans la Germanie des traces certaines de noms de peuples Gaulois, qui en ce tems-là franchirent les Alpes, & occuperent cette premiere partie d'Italie qui s'étend juſqu'au Pô.

(*u*) Tacite parle encore de quantité de Gaulois, qui, en divers tems, avoient paſſé les uns le Rhin, les autres le Danube, & qui, ſans autre droit que celui que leur donnoit leur courage & leur pauvreté, s'étoient mis en poſſeſſion des terres que les Romains appelloient *Decumates* ou *Decumanes*, & que ces vainqueurs avoient laiſſées en friche, pour ſervir comme de barriere à leurs ennemis, mais qu'ils comprirent dans leur Empire, auſſi-tôt qu'ils les virent cultivées par des gens qui leur étoient ſoûmis. *Non numeraverim inter Germaniæ populos, quanquam trans Rhenum Danubiumque conſederint, eos qui Decumates agros exercent. Leviſſimus quiſque Gallorum, & inopiâ audax dubiæ poſſeſſionis locum occupavere. Mox limite aucto, promotiſque præſidiis, ſinus imperii & pars provinciæ habentur.* Tacit. Mor. Germ. c. 29.

An de Rome 181. Avant J. C. 573.

particulier, & quelle route ils ont tenuë, & enfin en quelle région au-delà du Rhin ils ſe rendirent & ſe fixerent. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ces expéditions ſont anciennes; car outre que les trois dernieres ne ſont peut-être, ainſi que celles que les Gaulois ont fait d'abord en Italie, qu'une ſuite de la premiere; les Gaulois ſe répandirent dès les premiers tems ſi rapidement dans tout le Nord, & pénétrerent ſi avant dans la Thrace, que les Grecs, qui ne connoiſſoient que leur nom, apprenant qu'ils étoient dans leur voiſinage, donnerent le nom de Celtique au pays qui étoit au nord & à l'occident de la Grece.

Outre les peuples Gaulois dont je viens de parler, qui ont paſſé dans le Nord, ceux qui ſont venus à notre connoiſſance, ſont les Sénonois, qui, au-delà du Rhin, prirent le nom de Semnonois, & ſe fixerent entre l'Elbe & l'Oder, où ils formerent la nation des Sueves; laquelle, au rapport de Tacite *, étoit compoſée de cent cantons, & d'autant de peuples différens: auſſi occupoit-elle la plus grande partie de la Germanie.

Mor. Germ. c. 39.

Les Suardons, qui étoient un peuple du Rouſſillon, lequel s'établit au-delà de l'Elbe *.

* *Ibid. c. 40.*

Les Carnutes, qui paſſerent dans la Pannonie, où ils bâtirent la ville de Carnunte, ſéjour ordinaire des Gouverneurs Romains, & des Empereurs mêmes, quand ils faiſoient la guerre dans ces quartiers.

Les Tauriſces, autres que ceux qui s'établirent dans le Piémont, les Japydes ou Japodes, les Scordiſces & les Baſtarnes, qui étoient de véritables Gaulois, quoiqu'on n'ait jamais pû découvrir de quelle partie des Gaules ils étoient originaires. J'ai déja inſinué, que les Tauriſces (*x*) occupoient les montagnes de la Noricie, d'où ils avoient tiré leur dénomination. Les Japydes (*y*) ou Japodes avoient leurs terres le long de la mer *, & confinoient d'un côté à la mer Adriatique, & de l'autre à la Pannonie & à l'Iſtrie. Les Scordiſces (*z*) formoient une nation, dont une partie rempliſſoit l'eſpace qui eſt entre le Danube, le Noarus & le Martus ou Bargus, & l'autre s'étendoit au-delà de cette derniere riviere *, juſqu'à la Myſie & au pays des Triballes. Au reſte, ces peuples & quelques autres, dont l'origine s'eſt perduë par l'injure des tems, avoit rempli l'Illyrie de

* *Strab. l. VII. p. 314. D.*

* *Ibid. B.*

(*x*) Voyez leur Hiſtoire, pag. 92. 93.

(*y*) Voyez leur Hiſtoire, page 85. & ſuivantes.

(*z*) Voyez leur Hiſtoire, pag. 89. 90. 91. 94.

An de Rome 181. Avant J.C. 573.

tant de Gaulois, que Polybe * & Plutarque, en quelques endroits, ne déſignent ce dernier peuple que par le nom d'Illyriens. Quant aux Baſtarnes (*a*), c'étoit une puiſſante & vaillante nation, partagée en pluſieurs branches, dont la plus conſidérable étoit celle des Peucins *, ainſi nommés de l'iſle de Peucé, qu'elle occupoit toute entiere à l'embouchure du Danube, & d'où elle ſe répandoit avec les autres branches, & faiſoit des incurſions dans la Sarmatie, dans la Thrace, & dans les terres des Getes. Ce qui a donné lieu à quelques Auteurs de les appeller, les uns Celtes, les autres Baſtarnes, ceux-ci Thraces, ceux-là Gaulois & quelquefois Getes, comme nous le verrons dans la ſuite.

* *Polyb. l. II. p. 154. C. Plutar. in Arat. p. 1045. A.*

* *Strab. l. VII. p. 305. C.*

Voilà le nom des colonies (*b*) des Gaules, que je trouve être allé peupler les parties les plus ſeptentrionales de l'Europe, & s'être le plus éloignées du lieu de leur origine. Audigier, & quelques autres Modernes d'après lui, conſidérant la reſſemblance des noms des peuples & des fleuves, en découvrent un bien plus grand nombre dans la Germanie. « Suivant leurs preu-
» ves ou leurs conjectures, dit M. de S. Aubin *, *Rugii* ou
» *Rutheni*, appellés *Reudigni* par Tacite, étoient iſſus du Rouer-
» gue : *Lemovii*, de ceux de Limoges : *Varini*, reconnus par
» Cluvier & le Cointe pour les mêmes que *Varni* de Grégoire
» de Tours, de Procope &c. des Auvergnacs nommés *Ar-*
» *verni* : *Angli*, des Angevins : *Thuringi*, appellés par Ptole-
» mée Τυρῶνοι des Tourangeaux : *Carini*, des Chartrains nom-
» més *Carnutes* : *Eudoſes*, des Autunois, nommés *Eduenſes* : *Bo-*
» *jarii*, les Bavarois, des Boïens : *Caviones*, nommés ainſi par
» tous les Auteurs, à la reſerve de Tacite, chez lequel on lit,
» *Aviones*, de cette partie de la Provence & du Dauphiné, où
» ſont les villes de Cavaillon, de Carpentras, d'Avignon.
» *Tectoſages* ſont indubitablement les Toulouſains, Pline, Juſtin
» & Méla ayant dit, que Toulouſe étoit la ville des Tectoſages.
» Ils s'établirent, ſuivant le ſentiment de Beatus Rhenanus, dans
» le canton de la Weſtphalie, où ſont ſitués la ville & le Du-
» ché de Tec, dont le nom a conſervé beaucoup de rapport
» à celui des Tectoſages : *Langobardi*, les Lombards deſcendent

* *Antiquités de la Monarc. Françoiſe, p. 306.*

(*a*) Voyez leur Hiſtoire, page 96. & ſuivantes.

(*b*) Je pourrois joindre à ces peuples les Boïens, qui ont fait pendant longtems une très-belle figure dans la Germanie & la Pannonie ; mais je n'ai rien à ajoûter à l'Hiſtoire, que j'en ai donnée plus haut, page 87. &c.

An de Rome 181. Avant J. C. 573.

» de ceux de Langres : *Burgundiones*, les Bourguignons de » ceux de Bourges : les Nuiſthons, *Nuitones*, de ceux de Nuithland, ſitués dans l'ancienne Helvetie, appellée aujourd'hui » la Suiſſe. Il eſt ſurprenant, que des noms changés par les prononciations & les finales des différentes langues, & vraiſemblablement altérés par bien des fautes de copiſtes, ayent » conſervé juſqu'à nous tant de conformité & de reſſemblance ».

Pendant que les Gaulois faiſoient ces établiſſemens en Italie, dans la Germanie & dans le reſte du Nord, & donnoient ainſi naiſſance à une infinité d'Etats, qui auroient englouti l'Univers, s'ils avoient été réünis ſur la tête d'un même Prince *, ou même en forme de République ; les Phocéens ſe fortifioient à Marſeille, faiſoient fleurir le commerce, & étendoient leur crédit au près & au loin. Les Liguriens des environs, au lieu de les imiter, en prirent ombrage : ils leur déclarerent même la guerre à diverſes repriſes ; mais comme Nannus ne leur manquoit jamais, & qu'il joignoit toûjours ſes forces aux leurs, non ſeulement les Marſeillois firent avorter tous les deſſeins de leurs ennemis, mais encore ils les pouſſerent juſques dans leurs foyers, & leur enleverent bien des poſtes qui étoient à leur bienſéance, qu'ils ajoûterent à celui qui leur avoit été d'abord cédé.

* *Juſtin, l.* XLIII. *c.* 3. *& ſeq.*

Tant d'avantages tournerent enfin la jalouſie des Liguriens en haine, & dans la réſolution conſtante d'exterminer les Marſeillois. Ils n'attendoient que l'occaſion de l'exécuter : elle ſe préſenta bien-tôt ; Nannus mourut. Incontinent, un Prince de Ligurie (*c*) vint trouver Comanus, ſon fils & ſon ſucceſſeur, & lui dit, d'un ton & avec l'autorité d'une perſonne qui lit dans l'avenir, qu'il falloit opter, & ſe réſoudre ou à détruire Marſeille dans ſa naiſſance, ou à être la victime de la complaiſance, qu'on auroit eu de lui laiſſer prendre de tels accroiſſemens, puis qu'ils tendoient viſiblement à la ruine & à la perte de tous les peuples d'à l'entour. Pour lui rendre cette vérité plus ſenſible,

An de Rome 182. Avant J. C. 572.

(*c*) Dom Martin Bouquet place ce fait à l'année même de l'arrivée des Phocéens dans les Gaules, & de la fondation de Marſeille : mais outre qu'il n'eſt pas vraiſemblable que Nannus ſoit mort cette année-là ; lors de l'entrepriſe de Comanus, Marſeille étoit ſi bien fortifiée, & tout enſemble ſi peuplée, que le Prince Ligurien déſeſpérant de pouvoir s'en rendre maître à force ouverte, prit le parti de la ſurprendre. Ce qui met en évidence, que Marſeille n'avoit pû raſſembler tant de peuple dans ſon enceinte, ni joindre tant de fortifications à ſa capitale, qu'à la faveur du cours de dix ans au moins.

ſenſible, il lui fit cette apologue : « Une chienne, qui étoit » prête de mettre bas, pria un berger de vouloir bien lui ac- » corder un coin de ſa cabane pour faire ſes petits, & elle l'ob- » tint. Quand elle eut chienné, elle demanda au berger de lui » continuer la même grace, juſqu'à ce qu'elle eût allaité ſes pe- » tits : à quoi le berger conſentit encore ; il eſt vrai que dès » que le terme qu'il avoit marqué fut expiré, il prétendit ren- » trer en poſſeſſion de ſon gîte : mais ce fut ſans ſuccès ; la chien- » ne, comptant ſur ſa force & le courage qu'on avoit donné le » tems d'acquérir à ſes petits, au lieu de déloger, ſe mit à leur » tête, & donna la chaſſe au berger. Voilà, continua-t-il, les » Marſeillois tirés d'après nature : ils ne ſont au milieu de nous, » que comme de ſimples étrangers ; mais bien-tôt ils nous fe- » ront la loi, & ils ſe rendront maîtres de toutes nos con- » trées ».

An de Rome 182.
Avant J. C. 572.

Cette fable, qui fait voir tant de bon ſens & de ſolidité dans la maniere de penſer des Liguriens des Gaules, produiſit ſur l'eſprit de Comanus & de ſes Miniſtres, l'effet que l'Auteur s'en étoit promis : les uns & les autres convinrent que le danger qu'on leur faiſoit enviſager, étoit fondé, & qu'il étoit de la prudence de le prévenir. Une ſeule choſe les embarraſſoit ; c'eſt que les Marſeillois étoient en garde contre la force ouverte ; & que, quoiqu'ils ne fuſſent ni en ſi grand nombre, ni ſi intrépides que les Liguriens, ils entendoient mieux la guerre, ils tiroient avantage de tout, ils ne ſe laiſſoient jamais abbattre, & ſçavoient ou réparer les fautes, ou ſe relever des pertes, qu'ils faiſoient. En conſéquence, il fut arrêté, qu'il falloit attendre à éclater la célébrité des Jeux Floraux ; que pendant l'intervalle, Comanus continueroit à vivre avec les Marſeillois, comme il avoit fait du vivant de ſon pere, afin qu'ils ne puſſent pas ſe défier d'un Prince, avec lequel ils étoient d'ailleurs liés par des nœuds ſi étroits, & de la maiſon duquel ils avoient reçu tant de graces ; que Comanus envoyeroit à Marſeille ſes plus braves & meilleurs Officiers, pour aſſiſter aux Jeux en ſon nom ; qu'il feroit gliſſer dans la ville quantité de ſoldats à la faveur des chariots couverts de joncs & de feüillages, qu'on introduiroit pour la décoration des places & des ruës ; que ce Prince, ſur la fin de la fête, viendroit avec ſon armée ſe poſter derriere la colline la plus proche de Marſeille ; qu'il entreroit dans la ville auſſi-tôt que les gens qu'il auroit dans la place

An de Rome 182.
Avant J. C. 572.

lui en auroient ouvert les portes; & enfin, qu'il feroit main-baſſe ſur tous les habitans, qui ſeroient alors plongés dans le ſommeil ou dans le vin.

Des meſures ſi bien priſes en apparence, ne pouvoient manquer de réüſſir au grand contentement des Liguriens : mais, pour leur malheur, une proche parente de Comanus en eut avis; & cette femme, dans un des rendez-vous qu'elle avoit donné à un jeune Grec, qu'elle aimoit paſſionnément, lui découvrit tout le myſtere, avec ordre de ne faire d'autre uſage du ſecret qu'elle lui confioit, que celui de ſe mettre ſeul à couvert de l'orage qui alloit fondre ſur toute ſa nation. Mais la Ligurienne fut trahie. L'amant indiſcret ſe rendit incontinent chez le Magiſtrat, & déclara tout. Le Magiſtrat eut bien-tôt pris ſon parti : il uſa de la même diſſimulation envers les Liguriens, dont les Liguriens uſoient envers les Marſeillois ; & il diſpoſa ſi bien toutes choſes, qu'ils furent pris dans le piége même qu'ils tendoient à leurs ennemis. En effet, ces derniers les ſurprirent, & les maſſacrerent tous, mais en détail ; d'abord les Officiers, au milieu du ſpectacle ; enſuite les ſodats, dans les chariots où ils étoient cachés ; & enfin Comanus lui-même, avec ſon armée ; car les Marſeillois eurent ſoin de lui ouvrir les portes à peu près au tems & au ſigne, dont ce Prince étoit convenu avec ſes gens. Le nombre des morts fut de ſept mille. C'eſt à cette entrepriſe, ajoûte Juſtin, qu'on rapporte l'époque de la coûtume inviolablement obſervée de tout tems à Marſeille, de fermer les portes de la ville les jours de fête, de faire la ronde, de mettre par-tout des ſentinelles, de remplir les remparts de ſoldats, de viſiter & d'obſerver de près les étrangers; en un mot, d'être en armes les jours conſacrés uniquement à la paix, au repos & à la joie.

Les Liguriens chercherent bien-tôt l'occaſion de venger la mort de tant de perſonnes de leur nation, qui avoient été accablées & égorgées ignominieuſement, ſans pouvoir défendre leur vie. Mais c'eſt en vain qu'ils aſſemblerent de grandes armées, qu'ils choiſirent les Officiers les plus expérimentés, qu'ils livrerent pluſieurs batailles, qu'ils montrerent un courage & une conſtance vraiment héroïque, & qu'ils s'opiniâtrerent à vouloir chaſſer des étrangers qui leur étoient ſi ſuſpects : eux & les Gaulois *, qu'ils appellerent à leur ſecours, ne firent

* *Juſtin, l.* XLIII. *c.* 5.

qu'accroître le nombre des triomphes des Marſeillois. Ainſi ils furent obligés de faire une paix déſavantageuſe, autant pour avoir le tems de reſpirer, & de remettre des forces ſur pied, que parce qu'il étoit venu à leurs ennemis un renfort de Phocée, contre lequel ils virent bien qu'il leur étoit impoſſible de tenir.

Le renfort dont je parle, n'étoit pas de la nature de ceux qu'on tire de ſes alliés, ou qu'on ſe procure pour de l'argent, ou qu'on mendie dans les Cours étrangeres : c'étoient des Phocéens (*d*) mêmes, qui ayant été obligés de s'exiler de leur pays, erroient depuis long-tems, & qui, après avoir tenté de former divers établiſſemens en différens endroits de l'Aſie & de l'Europe, ſans pouvoir ſe fixer nulle part, étoient réduits à venir ſe rejoindre à leurs freres, qui les avoient quittés quelque cinquante ans auparavant, & dont ils avoient appris la gloire, la force, les richeſſes & les progrès. Voici en deux mots la cauſe de cette célébre tranſmigration, ſur laquelle les Anciens ne ſont point d'accord. Je vais la tirer au clair. An de Rome 202. Avant J. C. 552.

Cyrus (*e*), quelque tems après avoir été reconnu pour Roi de Perſe (*f*), & déſigné Roi de Médie, quand Cyaxare, ou Aſtiages ſon grand-pere ſeroit mort, pour donner une forme ſtable à ſon naiſſant Empire, le partagea en pluſieurs gouvernemens, dont il confia le ſoin à des Satrapes. Mazares fut nommé pour régir l'Ionie, dans laquelle étoit Phocée. Mazares vécut peu de tems, & Harpagus (*g*) lui ſuccéda. Cet Harpagus * étoit ce premier Officier de la Cour des Medes, qu'Aſtiages chargea, ſelon Hérodote, de faire mourir Cyrus, ſur la foi d'un ſonge (*h*), qui le menaçoit d'être détrôné par ce Prince.

* *Herodot. l. 1. c. 108.*

(*d*) Pluſieurs Anciens, que j'ai cités plus haut, auxquels il faut joindre Zonare & quelques autres, prennent les Phocéens, qui s'exilerent eux-mêmes de leur patrie & vinrent s'établir dans les Gaules, pour ceux qui, quelque cinquante ans auparavant, avoient fondé Marſeille. C'eſt une erreur, contre laquelle on ne ſçauroit aſſez ſe précautionner, à cauſe du mérite & du nombre de ceux qui l'ont avancée.

(*e*) Il étoit fils de Cambyſe, Roi de Perſe, & de Mandane fille d'Aſtiages Roi des Medes, qu'on trouve avoir été auſſi appellé Cyaxare.

(*f*) Quoique Cambyſe ne fût pas mort, non plus que le Roi des Medes ſon beau-pere, les Auteurs qui donnent trente ans de regne à Cyrus, en placent le commencement à la premiere année de la cinquante-cinquiéme olympiade, lorſqu'il marcha au ſecours des Medes à la tête de trente mille hommes ; ce qui arriva environ huit ans avant que les Phocéens entrepriſſent de venir dans les Gaules chercher un azyle contre la violence d'Harpagus.

(*g*) Pluſieurs Anciens l'appellent Harpalus.

(*h*) Aſtiages eut deux ſonges, à l'occaſion de ſa fille, qui troublerent ſon repos. Dans le premier, il vit ſourdre du

An de Rome 202.
Avant J. C. 552.

Quoi qu'il en ſoit de ce trait hiſtorique, qui paroît douteux à nos meilleurs Critiques *, le nouveau Gouverneur ſe mit en tête, ſoit pour la gloire de ſon maître, ſoit pour ſon propre intérêt, d'introduire dans tout ſon département la forme du gouvernement monarchique, au lieu du gouvernement républicain qui étoit en uſage dans la plus grande partie de l'Orient, où les Rois n'étoient ſouvent que les premiers membres de l'Etat. Harpagus commença d'exécuter ſon deſſein par la ville de Phocée : & comme celle-ci, en qualité de République Grecque, étoit extrémement jalouſe de ſa liberté, elle n'eut garde de ſe ſoûmettre à un pouvoir qu'elle traitoit de tyrannique *. Sur ce refus généreux, le Gouverneur aſſiége Phocée, & la preſſe vivement : mais voulant en apparence l'épargner, & en être cependant le maître, il fit propoſer aux habitans d'abbattre une partie de leurs murs, & de lui faire un emplacement, où il pût ſe loger. C'étoit, pour ainſi dire, toucher à la prunelle des yeux des Phocéens, que de leur tenir ce langage *. En effet, pour faire leurs murs, ils avoient abandonné un établiſſement conſidérable & avantageux en Eſpagne, qu'Arganthonius (*i*),

* *Herodot. l. 1. c. 162.*

* *Idem ibid. c. 164.*

* *Idem ibid. c. 163.*

ſein de Mandane comme un torrent, qui inondoit toute l'Aſie; ce qui le porta à la marier, non à un Mede, qui auroit pû en prendre occaſion de lui enlever la Couronne; mais à Cambyſe, Perſe de nation, qui, étant étranger, doux & pacifique, paroiſſoit ne pouvoir lui donner aucun ombrage. A peine Mandane fut mariée, qu'elle devint enceinte; & ſa groſſeſſe donna lieu à un autre ſonge, dans lequel Aſtiages voyoit ſortir du ventre de ſa fille un ſep de vigne, dont les branches s'étendoient dans toute l'Aſie. Les Mages conſultés ſur la nature de ce ſonge, répondirent, que les Dieux l'avertiſſoient par-là, que l'enfant que Mandane devoit mettre au jour, ne manqueroit pas de le détrôner. Aſtiages, allarmé de cette prédiction, attendit que ſa fille fut prête d'accoucher; après quoi il la fit venir, & lui donna des gardes. Mandane accoucha heureuſement de Cyrus. Aſtiages s'en ſaiſit, & le remit entre les mains d'Harpagus, qui étoit l'homme de toute ſa Cour, en qui il ſe confioit le plus, & lui donna ordre de l'emporter & de s'en défaire. Harpagus ne pouvant ſe réſoudre à exécuter un ordre ſi barbare, s'en déchargea ſur Mitridates, qui étoit le chef des Paſteurs d'Aſtiages, en lui ordonnant de l'aller expoſer en quelqu'endroit, où les bêtes ſauvages puſſent le dévorer. Celui-ci, avant d'obéir, alla montrer Cyrus à ſa femme, qui venoit d'accoucher d'un enfant mort. Cette femme touchée de compaſſion pour un enfant ſi aimable, ſentit renouveller la douleur qu'elle avoit de la perte du ſien. Pour s'en conſoler, il lui vint dans la penſée de ſe ſervir de Cyrus pour le remplacer. Auſſitôt elle s'en ouvrit à ſon mari : celui-ci entra volontiers dans ſes vûës, & alla ſur le champ expoſer l'enfant mort, après lui avoir mis les ornemens & les joyaux, avec leſquels on devoit faire mourir le fils de Mandane. C'eſt ainſi que Cyrus fut ſauvé. Hérodote, dont j'ai tiré ce récit, raconte enſuite de quelle maniere ce Prince détrôna ſon grand-pere.

(*i*) C'eſt le trait le plus ancien & le plus lumineux que nous ayions ſur l'Hiſtoire d'Eſpagne. Je vais le développer & le fixer. Anacréon célébre dans ſes chanſons la grande vieilleſſe, à laquelle parvenoient les Tarteſſiens; d'où je tire deux vérités : la premiere, que l'extrémité de l'Eſpagne étoit connuë des Grecs du tems

qui régnoit à Tarteſſe, leur avoit offert en quelque endroit de ſes Etats, qui ſeroit le plus à leur gré, & le plus utile à leur commerce. Mais l'amour de la patrie, & la crainte d'épuiſer Phocée (*k*), qui étant à la veille de tomber ſous la domination (*l*) des Medes, avoit beſoin de défenſeurs, les empêcha de l'accepter.

An de Rome 202.
Avant J. C. 552.

Arganthonius ne put déſapprouver un refus ſi raiſonnable : au contraire, voulant leur donner des marques de ſon eſtime, & les aider à conjurer l'orage qu'ils craignoient de la part des Medes, il leur fit remettre de groſſes ſommes, pour entourer Phocée d'excellens murs, & la mettre en état de défenſe. Comme la ville étoit grande, & que ſon enceinte contenoit pluſieurs ſtades, les ſommes dont le Prince Eſpagnol leur avoit

de ce Poëte ; la ſeconde, que la Bétique paſſoit déjà avec raiſon pour un pays délicieux, & où l'on reſpiroit l'air le plus pur. Strabon a cru qu'Anacréon, par Tarteſſiens, entendoit Arganthonius, & qu'il faiſoit alluſion aux heureux jours que les Parques continuoient à filer à ce Prince. Notre Géographe ſe trompe. Le Roi de Tarteſſe & le Poëte Grec étoient bien contemporains ; mais le premier a ſurvécu quelque quarante ans au ſecond. Ainſi l'idée de Strabon implique contradicton, avec celles qu'Anacréon pouvoit avoir en faiſant ſes poëſies. D'ailleurs, la diſtance des lieux, & le peu de commerce qui étoit entre les Grecs & les Tarteſſiens, déroboient entiérement à Anacréon la connoiſſance de ce qui ſe paſſoit alors en Eſpagne. Le Poëte Lyrique n'auroit pû même avoir entendu parler ni de Tarteſſe, ni du Roi qui y régnoit, s'il falloit en croire Hérodote : car cet Hiſtorien écrit, *lib. I. c. 163*, que les Ioniens de Phocée ſont les premiers d'entre les peuples Grecs qui ont pénétré à Tarteſſe, & dans la circonſtance de la quatre-vingtiéme année d'Arganthonius. Cette époque répond à l'année qui ſuivit celle que Cyrus envoya des Satrapes dans les Provinces de l'Aſie mineure, qu'il avoit jointes à ſon empire. Cette année, ſelon M. Freret, *Hiſt. Academ. Belles-Lettres, t. VII. Mem. pag. 454*, eſt la cinq cens ſoixante-cinquiéme avant Jeſus-Chriſt. Comme il eſt viſible, par la ſuite de l'Hiſtoire, que les Ioniens dont parle Hérodote, n'ont pû porter à Athénes, où étoit alors Anacréon, la connoiſſance de Tarteſſe, il ſuit de l'aſſertion d'Hérodote, qu'Anacréon n'auroit jamais eu aucune connoiſſance de l'Ibérie. Cependant les Odes d'Anacréon ſont foi du contraire. Par conſéquent, il faut néceſſairement porter les premieres lumieres que les Grecs ont eu ſur l'Eſpagne, aux tems qui ont précédé l'inſtitution des Jeux Olympiques, comme je le ferai voir autre part.

Au reſte, c'eſt à l'exemple de Nanus, Roi d'une partie de la Ligurie Celtique, qu'Arganthonius, Roi de Tarteſſe, offroit aux Phocéens un établiſſement dans ſes Etats. Le Moréri de 1732 dit, que « les ,, Phocéens, chaſſés de leur pays, ſongerent enfin à profiter de la bienveillance d'Arganthone ; mais ils le trouverent mort, & n'oſerent demander la ,, même grace à ſon ſucceſſeur ». Oh ! voilà ce qui ne ſe lit nulle part.

(*k*) Leur crainte étoit fondée : à juger par les colonies qu'ils avoient en Occident, comme dans les Gaules, dans l'iſle de Corſe, & ailleurs, on préſume avec fondement, qu'ils étoient peut-être trop répandus ; ce qui occaſionna leur perte.

(*l*) C'eſt Hérodote qui parle. Il auroit dû, ce ſemble, dire la domination des Perſes ; car c'eſt Cyrus qui avoit entrepris la conquête de l'Aſie, & en particulier celle de l'Aſie mineure, où étoit Phocée, & Cyrus étoit Roi de Perſe. Il eſt vrai qu'Aſtiages, ſon grand-pere, vivoit encore, & que Cyrus faiſoit les conquêtes au nom d'Aſtiages, quoiqu'il les fit en effet pour lui-même.

An de Rome 202. Avant J. C. 552.

fait préſent, ne ſuffirent pas : ainſi les Phocéens furent obligés d'y en ajoûter d'autres. Il n'y avoit pas long-tems que l'ouvrage avoit été conduit à ſa perfection, quand Harpagus mit le ſiége devant Phocée, & fit à ſes habitans la propoſition, dont nous avons parlé. Ils virent d'abord où elle tendoit. Pour aller au-devant des conſéquences, & ſans entrer dans aucun éclairciſſement, ils demanderent un jour pour délibérer ſur le parti qu'ils devoient prendre, à condition que le Gouverneur retireroit ſon armée du voiſinage de leur ville. Harpagus y conſentit quoiqu'il prévît ce qui devoit arriver. En effet, les Phocéens, ſans perdre un ſeul inſtant, employerent ce jour unique à charger ſur leurs vaiſſeaux tout ce qui pouvoit être tranſporté: meubles, hardes, bijoux, richeſſes, ſtatuës; rien ne fut oublié : après quoi levant l'ancre, ils ſe rendirent avec leurs femmes & leurs enfans, à Chio (*m*), pour acheter de ces Inſulaires les iſles Œnuſſes (*n*), où ils vouloient s'établir *. Mais ceux de Chio craignant que les Phocéens n'attiraſſent à eux tout le commerce de la mer, & que les étrangers ne perdiſſent le chemin de leur iſle, ne voulurent jamais les leur vendre. Ce qui obligea les Phocéens de chercher un aſyle en Europe : mais avant d'en prendre la route, ils tournerent leurs voiles vers Phocée, où ils ſurprirent la garniſon Perſane qu'Harpagus y avoit laiſſée, & la paſſerent au fil de l'épée. Cela fait, ils vomirent mille imprécations contre ceux de leur nation, qui s'aviſeroient de vouloir reſter dans leur patrie : enſuite prenant une groſſe pierre, & la jettant dans la mer, ils firent tous ſerment de ne plus penſer à revenir à Phocée, que quand la pierre reviendroit elle-même ſur l'eau. Mais à peine eurent-ils mis à la voile, que la plus grande partie de ces exilés volontaires, ſuccombant au regret de quitter leur patrie, y retournerent, au mépris de la religion du ſerment, & des imprécations qu'ils avoient faites contre ceux qui oſeroient le violer. * Les autres ſe partagerent en deux bandes, dont l'une conduite par Créontade, vint ſurgir dans un port de l'iſle de Corſe (*o*) ; où,

* *Herodot. l. I. c. 165.*

* *Herodot. l. I. c. 165. Strab. l. VI. ſub init.*

(*m*) Capitale de l'iſle de ce nom. Elle étoit ſur la mer Egée, & aſſez près de l'Ionie, où étoit Phocée. Elle a été fort célébre par ſes vins & par ſon maſtic ; ce qui a porté les Turcs, qui l'ont conquiſe, à l'appeller *Sahikadaſi*, c'eſt-à-dire, *l'iſle du Maſtic.*

(*n*) C'étoient trois iſles de la mer Egée : l'une étoit preſque attenant de l'iſle de Chio ; la ſeconde étoit entre Ténédos & Samos ; & la derniere entre Samos & Lesbos.

(*o*) Cette iſle, que la révolte de ſes habitans contre la République de Genes, a

An de Rome 202.
Avant J. C. 552.

à la faveur du commerce que les Phocéens faiſoient depuis long-tems dans nos mers, ils avoient bâti vingt ans auparavant la ville d'Alalie (*p*), ou d'Aleria, par ordre d'un Oracle. Ces derniers ſe maintinrent pendant cinq ans dans cette place : mais ayant voulu troubler les Corſes dans la paiſible poſſeſſion de leurs biens, les Carthaginois & les Tyrrhéniens ligués enſemble, armerent contre ces nouveaux venus, & les obligerent d'abandonner entiérement le pays. Hérodote *, d'où je tire toutes ces circonſtances, ſuivi de Strabon (*q*), d'Aulu-Gelle, & d'Ammien Marcellin, dit, que ces Phocéens ſe refugierent à Regio (*r*), & entrerent dans la Lucanie (*s*), où ils bâtirent Vélie.

* *Herodot. l. I. c. 166. Strab. l 6. p. 252. Aulu-G. l. IX. c. 16. Ammian. l. XV. p. 51.*

L'autre bande cingla vers les Gaules : mais en paſſant à la hauteur d'Oſtie, elle entra dans le port, & pouſſa juſqu'à Rome, où elle fit alliance * avec les Romains (*t*) ; après quoi elle ſe rembarqua ; & continuant ſa route, elle arriva heureuſement à Marſeille, où elle fut incorporée à la colonie de la même nation qui avoit fondé cette ville, avec cette circonſtance particuliere, que l'alliance qu'elle venoit de conclure, fut non-ſeulement reçuë & confirmée par la République, mais encore re-

* *Juſtin, l. XLIII. c. 3.*

rendu célébre aujourd'hui, s'appelloit autrefois *Cyrne*. Elle a cent vingt milles de longueur, & cinquante milles de largeur : c'eſt une des plus conſidérables de la Méditerranée. Les Inſulaires étoient fort humains & fideles ; & voilà pourquoi les Anciens en tiroient le plus d'eſclaves qu'ils pouvoient, & en faiſoient cas.

(*p*) C'eſt la ville de Cagliari de nos jours, qui de tout tems a été la capitale de l'iſle, quoiqu'il ne reſte gueres de cette place, que le nom & les ruines.

(*q*) Ou plûtôt d'Antiochus, cité par Strabon, *l. VI. p. 252. C.* qui dit poſitivement, que les Phocéens, dont il s'agit, ayant Créontiade à leur tête, étoient venus s'établir dans l'iſle de Corſe, & l'avoient abandonnée pour ſe rendre à Marſeille ; & que n'y ayant pas été reçus, ils avoient fait voile en Italie, où ils fonderent Velie : ce qui pourroit faire ſoupçonner, qu'il n'y eut qu'une bande de Phocéens, qui ayent quitté leur patrie & ſoient venus en Europe ; mais Aulu-Gelle & Ammien Marcellin en comptent deux.

(*r*) Séneque prétend, qu'ils vinrent s'établir à Marſeille : *Phocide relicta Graii, qui nunc Maſſiliam colunt, prius in hac inſula conſederunt. Ex qua quid eos fugaverit, incertum eſt.* Senec. conſol. ad Helviam matrem, c. VIII. Regio, ou Rhege, ville autrefois conſidérable du Brutium, a été, dit-on, ſéparée de la Sicile par la violence des flots. Sur ce pied, ſon nom vient du Grec ῥήγνυσθαι, *rompre*. Strabon croit au contraire, que ſon nom eſt Latin, & que les Samnites, qui parloient la langue des Romains, l'appellerent *Regium*, parce qu'elle étoit la capitale de la contrée.

(*s*) C'eſt l'Œnotrie des Anciens.

(*t*) Cette alliance n'étoit pas ſi favorable aux Phocéens, qu'une autre que leurs deſcendans firent en l'an 363 de Rome avec les Romains, comme je le dirai en ſon tems. Elle fut religieuſement obſervée de part & d'autre pendant pluſieurs ſiécles : mais enfin les Marſeillois en furent la dupe, ſans doute en punition de la faute qu'ils firent, d'attirer les Romains dans les Gaules, ſous prétexte de les défendre : occaſion dont les derniers ſe ſervirent pour faire porter des fers d'abord aux Gaulois, & enſuite aux Marſeillois leurs alliés.

An de Rome 202. Avant J. C. 552.

ligieuſement obſervée juſqu'à l'établiſſement de l'Empire, où Marſeille déchut de ſon autorité, & ne fut bien-tôt que l'ombre de ce qu'elle avoit été.

Elle eut des eſpérances bien différentes & plus flatteuſes à l'arrivée du nouvel eſſain de Phocéens que j'ai annoncé. Il ne pouvoit venir plus à propos. Les guerres continuelles que cette République avoit ſoûtenuës depuis le premier jour de ſa fondation, l'avoient extrémement affoiblie. Elle avoit à la vérité remporté des victoires & étendu ſes limites : mais tous ces avantages avoient tourné inſenſiblement contre elle-même. Ses premiers fondateurs étoient morts ; quelques échecs qu'elle avoit reçus, lui avoient enlevé une partie de ſa brillante jeuneſſe ; ſon commerce avoit été interrompu, la culture des terres abandonnée, les fonds publics épuiſés ; & par ſurcroît, elle étoit actuellement obligée de partager ſes forces, & d'en conſacrer la moitié à la garde des places & des poſtes avancés, qui défendoient Marſeille. Toutes ces triſtes ſituations l'avoient jettée depuis quelque tems dans une inaction & une langueur, d'où la la tira tout-à-coup la recruë de Phocéens, qui lui ſurvint dans le tems qu'elle s'y attendoit le moins. En la recevant, elle ſe ſentit comme ſe renouveller, & paſſer ſans milieu dans un état de force & de vigueur, où elle ne ſe reconnoiſſoit pas elle-même. Alors elle ne mit d'autres bornes à ſes conquêtes, que celles de ſa modération ; & ſa modération peut ſervir de regle à tous les conquérans ; car n'ayant en vûë que ſon commerce, elle ſe contenta d'envoyer des colonies aux ſeuls endroits des Gaules & de l'Eſpagne, qui pouvoient le favoriſer : & ce qui eſt le fruit d'une politique admirable, & la marque d'un Etat dont les membres ſont parfaitement liés enſemble, c'eſt qu'elle établiſſoit dans toutes ſes colonies * le même culte (*u*), & la forme de gouvernement, qu'elle avoit introduit dans la capitale : ce qui ſervit à les tenir toûjours attachées à leur Métropole.

* *Strab. l. IV. p. 181. A.*

J'ai déja dit, que les Marſeillois * bâtirent d'un côté Agde, pour en faire un rempart contre les Gaulois ; & de l'autre, Olbie, Tauroïs ou Tauroëntium, Antibe & Nice.

* *Idem ibid.*

Agde * étoit dans le territoire des Volces Tectoſages (*x*). Son

* *Valeſius, notit. Gal. p. 5.*

(*u*) Principalement celui de Diane d'Ephèſe, qui étoit la Divinité tutélaire, ſous les auſpices de laquelle Marſeille avoit été fondée.

(*x*) Il y avoit des Volces Tectoſages & des Volces Arécomiques : les uns & les autres s'étendoient depuis la Garonne & les Pyrénées, le long de la Méditerranée, juſqu'au Rhône. Ainſi ils occupoient tout le gouvernement de Languedoc d'aujour-

nom

An de Rome 202. Avant J. C. 552.

nom Grec, qui ſignifie *Bonne*, ou plûtôt *Bonne fortune*, ainſi qu'Agde eſt appellée par Timoſthene (*y*), fait croire que ſes fondateurs la nommerent ainſi, pour éterniſer la mémoire de quelque heureux ſuccès, qu'ils eurent en combattant contre les Gaulois. Cette ville eſt à une lieuë de la mer, & à une pareille diſtance du grand étang de Tau. Pline ſemble dire, que de ſon tems elle étoit ſituée ſur les bords de cet étang.

Olbie paſſe pour être la ville d'Hieres d'aujourd'hui; elle eſt à l'orient du baillage de Toulon. Son port, qui étoit autrefois fort beau, la rendoit conſidérable, même dans des tems aſſez bas, puiſqu'on trouve que les pélerins s'y embarquoient pour la *Terre-ſainte*: mais ce port n'exiſte plus, depuis que la mer s'eſt retirée près de deux milles de cette côte.

Valois, dans ſa Notice des Gaules, croit d'après Holſtenius, que *Tauroïs*, ou *Tauroëntium*, eſt la Ciotat, ville maritime à l'orient de Marſeille. Longueruë s'inſcrit en faux contre ce ſentiment, ſoûtenant que dans le commencement du treiziéme ſiécle on ne connoiſſoit pas encore la Ciotat, mais ſeulement le village voiſin, nommé Ceireſte, en Latin corrompu de *Cithariſta*, qu'on lit dans l'Itinéraire d'Antonin. Mais la raiſon de Longueruë ne conclut autre choſe, ſinon que le *Tauroïs* ou *Tauroëntium* des Anciens ne portoit pas encore dans le treiziéme ſiécle le nom de Ciotat. Ce qui eſt très-certain, c'eſt que cette ville eſt dans la poſition même, que lui donne Æthicus dans ſon Itinéraire, & eſt à une égale diſtance de Toulon & de *Carſis* ou Caſſis: toutes raiſons qui font voir encore, que c'eſt mal-à-propos que Gaſſendi avance, que la ville dont il s'agit, eſt Toulon.

Antibe eſt un mot dérivé d'*Antipolis*, qui ſignifie une ville, qui eſt à l'oppoſite, ou vis-à-vis d'une autre, & cette autre eſt Nice. Antibe * devint ſi conſidérable, qu'elle donna de la jalouſie aux Romains; ſur quoi ils intenterent procès aux Marſeillois pour l'avoir; & ils ſe l'adjugerent comme juges & partie.

* *Strab. l. IV. p. 184. D.*

De tout tems Nice & Antibe ont été pour les Grecs deux places d'une égale conſéquence. Au moyen de ces deux villes, les Marſeillois tenoient en reſpect les Liguriens, qui furent

d'hui, le Rouſſillon & le Comté de Foix, avec cette différence, que les Volces Tectoſages étoient dans le haut Languedoc, & les Volces Arécomiques dans le bas.

(*y*) Il étoit d'Egée, & vivoit du tems de Ptolomée Philadelphe, dont il commandoit les armées navales.

An de Rome 202.
Avant J. C. 552.

toûjours leurs ennemis. Nice eſt un nom Grec, qui ſignifie victoire : ainſi il y a tout lieu de penſer, que les fondateurs de Nice n'ont ainſi appellé cette ville, que pour ſervir à la poſtérité de monument de quelque avantage conſidérable, qui leur aſſujettiſſoit tout le pays des environs.

Quoique les Phocéens de Marſeille n'ayent point jetté les fondemens de Rhode, qui étoit à l'embouchure du Rhône, on ne peut point douter ſur l'autorité de Strabon *, qui en parle ſous le nom que ſes copiſtes ont défiguré en celui de Rhoë (z), qu'ils n'en ayent été en poſſeſſion, qu'ils ne l'euſſent fortifiée, & qu'ils n'y euſſent envoyé une colonie. Etienne de Byzance l'appelle *Rhodanuſia*. Cette ville ne ſubſiſtoit plus du tems de Pline *. Le Pere Briet, ſuivi de Baudran & d'autes bons Modernes, croit qu'elle étoit ſituée à peu près au lieu, où eſt le bourg de Peccais.

* *Lib. IV. p. 180. A.*

* *Hiſt. l. III. c. 4.*

Athenopolis étoit encore une ville des Marſeillois, que Bouche & Adrien Valois croyent être Grimauld, qui eſt un bourg à deux milles de la mer : & cela peut être, s'il eſt vrai, comme on le dit, qu'il en a été autrefois plus proche ; car Pline * dit poſitivement, qu'Athenopolis étoit ſur le bord de la mer. Si au contraire la mer ne s'eſt point retirée, & que Grimauld ait toûjours reſté à la même diſtance de la mer, qu'il eſt aujourd'hui, c'eſt Toulon qui eſt l'Athenopolis des Anciens.

* *Idem ibid.*

Strabon * inſinuë, que Frejus a eu encore les Marſeillois pour fondateurs. Son nom, qui eſt corrompu du Latin *Forum Julii*, n'eſt point ſans doute celui que cette ville eut dans ſon origine. Sous Auguſte, elle fut appellée *Colonia claſſenſis* *, parce que ce Prince y établit un bon arſenal pour la marine. Elle eſt ſur la riviere d'Argens, entre Olbie ou Hieres & Antibe.

* *Lib. IV. p. 184.*

* *Plin. Hiſt. lib. III. c. 4.*

Les Marſeillois * avoient auſſi en Eſpagne, & en particulier dans la Tarragonoiſe, depuis la riviere que les Eſpagnols appellent *el Xucar*, qui eſt dans le Royaume de Valence, juſqu'à Carthagéne, qui fait partie du Royaume de Murcie ; ils avoient,

* *Strab. l. III. p. 159.*

(z) Au ſujet du changement de *Rhode* en *Rhoë*, l'Auteur de l'Hiſtoire Critique de la Gaule Narbonnoiſe, page 437, fait tenir à Caſaubon un langage diamétralement contraire à ſes propres expreſſions : car, à l'entendre, Caſaubon ne fait qu'une ſeule & même ville de *Rhoën Agatham* de Strabon ; au lieu qu'il dit en terme exprès, que cet endroit eſt corrompu, puiſqu'il donne lieu de confondre deux villes voiſines, *Rhode* & *Agde*, que Pline a fort bien diſtinguées : *Sed verius puto confundi ab eo urbes duas vicinas Agatham & Rhodem, quam nominat utramque Plinius in deſcriptione ejus tractus ; ex quo putavi aliquando legendum eſſe hoc loco*, τὴν δὲ Ῥόδην καὶ Ἀγάθην τοῖς, &c.

dis-je, trois petites villes, dont la plus célébre étoit Hemeroſcopium, qui fut enſuite appellé *Dianium*, d'un temple de Diane, bâti ſur une colline qui commandoit la place. Cette ville a conſervé en partie ſon nom, puiſqu'elle s'appelle encore *Denia*. Elle eſt dans le Royaume de Valence, dans cette partie de l'Eſpagne, que les Conteſtanois habitoient. An de Rome 202. Avant J. C. 552.

Les deux autres villes des Marſeillois étoient Roſes & Empuries : elles étoient à quatre ou cinq lieuës l'une de l'autre. La premiere avoit les Rhodiens pour fondateurs. Je ne ſçai pourquoi Strabon l'appelle Rhodope, au lieu de *Rhode*, qui étoit ſon véritable nom ; je crois que c'eſt une faute du copiſte. Etienne de Byzance ſemble l'appeller *Indica*, du nom des Indigetes, qui étoient les originaires du pays. Quoi qu'il en ſoit, les Phocéens de Marſeille ayant ſuccédé aux Rhodiens dans l'empire de la mer, que leurs prédéceſſeurs exerçoient ſur nos côtes, ſe rendirent maîtres de Roſes d'Eſpagne, ainſi qu'ils avoient fait de Rhode des Gaules ; comme ſi c'eût été l'étoile de deux villes, qui avoient les mêmes fondateurs & le même nom, d'obéir aux mêmes maîtres.

Empuries, ou Amporias, n'eſt aujourd'hui qu'un bourg défendu par un bon château, conſtruit à l'embouchure de la riviere de Fulvia. C'étoit autrefois une ville conſidérable, & qui avoit quelque choſe de ſingulier. Elle étoit compoſée de deux villes parfaites, renfermées dans une même enceinte, mais ſéparées par un mur. Voilà auſſi pourquoi Tite-Live *, Strabon & Pline appellent Empuries une ville double (*a*). Les Grecs de

* *Lib.* XXXIV. *c.* 9.

(*a*) Tite-Live inſinuë clairement, que ce fut peu de tems avant l'an 558 de Rome, que les Eſpagnols de la campagne, ou plûtôt des bourgs attenans à Empuries, s'étoient joints aux Phocéens, qui s'y étoient fixés, pour former une autre ville, qui, quoique ſéparée de celle des Grecs par un mur mitoyen, étoit compriſe dans la même enceinte : *Jam tunc Emporiæ duo oppida erant muro diviſa.* Le nom d'*Empuries* eſt Grec, & il ſignifie *comptoir, marché, foire, lieu où l'on s'aſſemble pour trafiquer.* Il a été commun à pluſieurs villes ſemblables à celle dont nous parlons. Les habitans d'Empuries, quoique de diverſes nations, trouvoient leur compte dans leur réünion. Ils ſe fortifioient réciproquement contre toutes les entrepriſes de leurs voiſins ; & ils tiroient un double profit des marchandiſes, qu'ils ſe livroient de part & d'autre, par l'échange qu'ils avoient établi : car les Eſpagnols faiſoient proportionnellement ſur leurs compatriotes le même gain, que les Grecs faiſoient ſur eux. Ce qui mérite notre attention, c'eſt que, nonobſtant l'union intime qui étoit entre les habitans d'Empuries, les deux peuples étoient perpétuellement en défiance l'un de l'autre : les Grecs défendoient aux Eſpagnols l'entrée de leur ville ; & les Eſpagnols ne permettoient point aux Grecs de poſſéder quoi que ce ſoit dans les terres.

Le nom de *double ville*, que tous les Anciens ont donné à Empuries, nous apprend en quel ſens Auſone honore Arles

An de Rome 202. Avant J. C. 552.

Phocée, dont les Marſeillois tiroient leur origine, occupoient une de ces villes, & les Iberes l'autre. Le quartier des Grecs étoit ſur la mer, & celui des Iberes tenoit au continent. Le premier n'avoit pas tout-à-fait quatre cens pas de tour, au lieu que l'autre en avoit trois mille. Il n'y avoit que l'attention avec laquelle les Grecs étoient en garde contre toute ſurpriſe, qui pût les garantir des dangers, où les expoſoient la mer d'un côté, & les Eſpagnols du côté des terres. Auſſi un tiers d'entr'eux paſſoient-ils réguliérement les nuits, les uns à faire la patroüille, & le reſte à garder les remparts & le port. Ils ne ſe relâchoient jamais ſur ce point; & ils y apportoient toûjours autant de vigilance & d'attention, que s'ils avoient ſoûtenu un ſiége. Le mur qui ſéparoit les deux villes n'avoit qu'une ſeule porte, dont les Grecs étoient les maîtres. En tout tems un de leurs Magiſtrats étoit chargé de la garder, & de ne la perdre jamais de vûë. Il ne l'ouvroit jamais aux Iberes, & ſeulement aux Grecs; encore devoient-ils être un nombre raiſonnable, comme un tiers de ceux qui avoient monté la garde la nuit précédente. D'ailleurs, cette ſortie n'étoit permiſe, que pour débiter aux Eſpagnols, qui ne ſçavoient ce que c'étoit que d'aller ſur mer, les marchandiſes qui leur venoient des pays étrangers, & tirer d'eux les denrées dont ils avoient beſoin. Hors cette occaſion, les Grecs ne paſſoient point par cette porte; & s'ils étoient obligés de ſortir de la ville, ils devoient le faire par le côté de la mer. C'étoit auſſi au port que les Eſpagnols étoient obligés de ſe rendre, quand ils avoient à traiter avec les Grecs (*b*).

On ignore ſi les Phocéens de Marſeille eurent ſur les côtes d'Eſpagne, qui étoient arroſées par l'Océan, une place ſemblable à celle d'Ampuries: on ſçait ſeulement, qu'ils avoient un autre port conſidérable, appellé *Mænace*. Scymnus Chius * eſt preſ-

* *Perieg. verſ.* 146.

du titre de *ville double*, & Toulouſe de celui de *ville quincuple*. Ce n'eſt point, comme on l'a cru, parce que ces villes étoient partagées, l'une en deux & l'autre en cinq quartiers; mais à cauſe que les bourgs circonvoiſins avoient été joints à ces villes, & enfermés dans une enceinte commune; avec cette circonſtance particuliere, qu'après ce changement, ces bourgs avoient retenu leurs Magiſtrats, leurs uſages, & s'étoient gouvernés ſelon leurs loix. Paris, & un grand nombre de villes conſidérables du Royaume, conſervent des veſtiges de ces vérités.

(*b*) Tite-Live fait honneur aux Phocéens des conditions auxquelles, ſelon lui, ils avoient aſſujetti les Iberes. C'eſt qu'il ne s'apperçoit pas, que c'étoient les Iberes eux-mêmes qui ſe les étoient impoſées, en n'accordant aux Phocéens le port d'Empuries, qu'à condition qu'ils y feroient leur commerce, ſans qu'il leur fût loiſible d'en ſortir pour l'étendre dans les terres, & y ériger une ſouveraineté, comme ils avoient fait dans les Gaules.

An de Rome 202.
Avant J. C. 552.

que le ſeul d'entre les Anciens qui en faſſe mention (*c*) ; avec cette circonſtance, qu'en marquant la poſition de la ville de même nom qui commandoit le port, il inſinuë quelques traits qui répandent de grandes lumieres ſur la Géographie ancienne. Le premier, que Mænace étoit dans cette partie d'Eſpagne, au-delà de laquelle les reſtes de ce grand Etat paſſoient pour être dans la Libye & de l'Afrique ; ſans doute à cauſe des établiſſemens que les Carthaginois, & autres peuples d'Afrique, y avoient. Le ſecond, que Mænace étoit regardé en conſéquence comme la derniere ville de l'Europe. Le troiſiéme, que Mænace étoit au voiſinage de la colonne d'Hercule qui étoit dans la partie d'Eſpagne qu'on plaçoit en Europe. Le quatriéme enfin, que la ſeconde colonne d'Hercule n'étoit pas dans l'Afrique proprement dite, mais dans la partie d'Eſpagne qu'on croyoit faire partie de la Libye. Auſſi Scymnus Chius marque-t-il, que cette colonne étoit ſur la même côte, & ſeulement à la diſtance de trente ſtades de la premiere. Ce détail découvre l'erreur où ſont tombés tant d'Anciens (*d*) & de Modernes, qui ont placé

(*c*) Strabon, *l. III. p. 156*, dit poſitivement, que cette ville ne ſubſiſtoit plus de ſon tems, aſſûrant que quelques-uns la confondoient avec celle de Malaga. Opinion qu'il réfute par la poſition de Mænace, dont on voyoit encore les débris endeçà de Malaga. Débris, ajoûte-t-il, qui préſentent par-tout des marques certaines d'une ville vraîment Grecque. Au lieu qu'on ne peut jetter les yeux ſur les murs de Malaga, ſans reconnoître auſſi-tôt, que cette place devoit ſa fondation à des habitans d'Afrique.

(*d*) Parmi ces Anciens, il faut mettre Strabon, Méla & Pline, qui donnent pour la colonne d'Hercule, qu'ils placent en Europe, ce promontoire de la Bétique, qui portoit le nom de *Calpe*. L'autre colonne étoit, ſelon eux, en Afrique, dans la province Tingitane, vis-à-vis de *Calpe*, & s'appelloit *Abyla*. Les Mythologiſtes feignoient, qu'Hercule avoit ouvert les terres qui ſéparoient ces deux caps, afin que la Méditerranée pût communiquer avec l'Océan. Mais la vérité eſt, que les colonnes d'Hercule n'étoient originairement, que deux petites iſles appellées Gades ; l'une étoit plus grande que l'autre. Au milieu de la plus grande, il y avoit une ville. C'étoit cette plus grande qui paſſoit pour la colonne d'Hercule qui étoit en Europe. Cette iſle ſubſiſte en entier ; mais elle n'eſt pas, à beaucop près, ſi éloignée du continent qu'elle l'étoit autrefois. La petite iſle ne paroît plus, vraiſemblablement, parce qu'elle a été ſubmergée, ou qu'elle a été jointe à la terreferme. Sur la poſition de la grande iſle, je conjecture, que la petite étoit vis-à-vis de l'embouchure du bras droit du Bætis, ou Quadalquivir, & celle-là même, que les plus anciens Ecrivains plaçoient dans la Libye. *Voyez le Périple de Scylax dans l'article de Carthage, & Heſichius in* Γάδειρα. La raiſon eſt, que les Libyens, ou Africains, s'étoient ſi fort multipliés dans la partie d'Eſpagne qui étoit au-delà du Bætis, qu'ils empêchoient les étrangers d'y pénétrer, de la connoître, & même de lui donner un nom, comme l'aſſûre Polybe en termes exprès, *l. III. p. 191. D.* d'où l'on prit occaſion dans la ſuite de la confondre avec l'Afrique, & de lui faire porter le nom de Libye :

Porro illud herma jure ſub Libyci ſoli
Fuiſſe pridem plurimi auctores ferunt.
Nec reſpuendus teſtis eſt Dionyſius,
Libyæ eſſe finem qui docet Tarteſſium.
Feſtus Avien.

An de Rome 202.
Avant J. C. 552.

dans l'Afrique une des colonnes d'Hercule, faute d'avoir compris, que les Auteurs de la fable des colonnes d'Hercule par *Libye* n'entendoient nullement l'Afrique, mais ſeulement la partie d'Eſpagne, où les Cathaginois, les Uticiens; & autres peuples d'Afrique trafiquoient & avoient des comptoirs. Vérité certainement à laquelle le bon ſens conduiſoit, puiſqu'il implique contradiction qu'Hercule ait borné ſes conquêtes en Eſpagne, & néanmoins ait paſſé en Afrique pour y planter une colonne de ſes propres mains : ce qui d'ailleurs auroit marqué qu'il prenoit poſſeſſion de cette troiſiéme partie de la terre. Au reſte, on ne doit point ſe figurer, que les colonnes d'Hercule, dans leur origine, fuſſent ni des colonnes, ni des montagnes, ni des caps, ni des promontoires, comme les Interprétes des Mythologyſtes le débitent : c'étoient uniquement deux petites iſles, qui touchoient à la Bétique, & qui n'étoient éloignées l'une de l'autre que d'une bonne lieuë. Cela poſé, telles que ſoient en Eſpagne (*e*) les conquêtes qu'il a plû aux Romains d'attribuer à Hercule, tant s'en faut que ce Héros ait jamais pénétré à l'extrémité de ce vaſte Etat; qu'il eſt certain, qu'il n'a jamais mis le pied dans aucune région, qui l'approchât de l'occident de l'Europe.

C'eſt la deſcription la plus exacte que j'aye pû tracer de la contrée où étoit Mænace (*f*). Les Phocéens n'eurent pas plû-

(*e*) J'ai déja dit quelque part, que le fondement de la fable, qui fait paſſer Hercule en Eſpagne, eſt le nom d'Erythie, qui fut donné à la petite iſle de Gades, dont je viens de parler, parce que les Tyriens s'y étoient rendus par la mer Rouge : *Pœni Gadir; ita Punica lingua ſepem ſignificante. Erythia dicta eſt, quoniam Tyrii ab origine eorum orti ab Erythræo mari ferebantur.* Plin. l. IV. c. 22. §. 36. Or c'étoit auſſi le nom d'un canton de la Theſprotie, où Géryon faiſoit paître ſes bœufs. *Scylax, p. 10. Antonin. Liberal. métam. 4.* &c. Ce qui a contribué à confondre ces deux Erythies, c'eſt que celle d'Eſpagne ne ſervoit comme celle d'Epire, qu'à nourrir & engaiſſer toutes ſortes de troupeaux, à cauſe de la bonté & de l'abondance de ſes pâturages. *Scymn. Chius, verſ. 155.* Il eſt bien vrai qu'Hercule s'eſt tranſporté dans l'Erythie d'Epire; qu'il y a combattu Géryon; qu'il lui a enlevé ſes bœufs, & qu'il a emmené avec lui Aſtyoché, fille du Roi des Theſprotes : mais il n'eſt pas moins certain, que c'eſt la ſeule expédition où ce Héros ſe ſoit le plus approché de notre Occident.

(*f*) Scymnus Chius donne à la ville de Naples les Phocéens de Marſeille pour fondateurs; non ceux qui s'établirent les premiers dans les Gaules, mais ceux qui allerent les joindre quarante-huit ans après, pour ſe ſouſtraire à la tyrannie des Gouverneurs de Perſe :

> Καὶ Μασσαλιωτῶν, Φωκέων τε Νεαπόλις
> Ἣν ἔκτισαν φυγόντες ὑπὸ τὰ Περσικὰ
> Οἱ Φωκαεῖς. *Scymnus Chius, v. 246.*

Mais ce Géographe n'explique pas, ſi ces Phocéens ont jetté les fondemens de Naples avant ou après leur arrivée dans nos ports; ce qui intéreſſe plus ou moins notre Hiſtoire. Quoi qu'il en ſoit, je ne trouve dans l'antiquité aucun veſtige d'affinité ni de liaiſon, entre les Républicains de Marſeille & les habitans de Naples.

tôt fait l'acquiſition de cette place, qu'ils partagerent avec les Carthaginois le commerce, que ces Africains faiſoient dans toutes ces plages, dans la mer rouge & dans l'Orient ; qu'ils ſe meſurerent même avec eux en bataille rangée, & qu'ils remporterent ſur eux des victoires navales, comme nous le dirons dans la ſuite. Ce qui eſt ſingulier, & qui paroît même n'avoir gueres été connu, c'eſt qu'ils ſe trouverent * dans ces quartiers, comme ils l'étoient dans les Gaules, environnés de Gaulois, de Venétes † & de Liguriens *, ainſi que je l'ai prouvé autre part (*g*).

An de Rome 202.
Avant J. C. 552.

* *Scymn. Chius, verſ. 190. &c.*

† *Thucid. l. VI. c. 2.*

* *Dionyſ. Halic. l. I. p. 17.*

Le commerce qu'ils y firent ſur l'une & l'autre mer, ne pouvoit être plus grand. En tout tems, les vaiſſeaux qui alloient de Marſeille en Eſpagne & d'Eſpagne à Marſeille, formoient comme un flux & reflux de richeſſes, qui raſſembloient en Occident tout ce qu'il y a de précieux en Orient, & rapprochoient ainſi les deux hémiſphéres. Le fréquent abord des vaiſſeaux Marſeillois en Eſpagne, avoit fait donner aux côtes où ils abordoient le nom de *rivages des Phocéens* * : & réciproquement le bras du Rhône qui ſe décharge dans la mer, à l'endroit où les Marſeillois mettoient à la voile pour ſe rendre en Eſpagne, s'appelloit *embouchure Eſpagnole* *. Une autre embouchure du Rhône, nommée *Libyque*, fait foi que les Marſeillois avoient étendu leur négoce dans l'Afrique. Il eſt vrai que les Critiques eſtiment qu'à la place de *Libyque*, il faut lire *Ligyque* pour *Liguſtique* ; ce qui ne détruit pas le trafic que nos Phocéens faiſoient certainement dans toute la Lybie.

* *Valeſii, Notit. Gal. p. 320.*

* *Plin. l. III c. 4. §. 5.*

(*g*) Voyez plus haut, page 170.

Fin du ſecond Livre.

SOMMAIRE DU LIVRE III.

LEs Boïens, les Lingonois & les Sénonois, après s'être arrêtés pendant pluſieurs années en-deçà du Pô, paſſent ce fleuve, & vont s'établir au-delà. Motif qui les y porta. Conquêtes qu'ils ſont. Ils s'étendent juſqu'au golfe Ionien & au détroit de Sicile. Etenduë de pays qu'occuperent en particulier ces trois peuples. Ses bornes. Fauſſe idée que les Géographes anciens & modernes ont eu des provinces d'Italie, dont les Gaulois ſe rendirent maîtres dans cette occaſion. Boïens & Sénonois qui reſterent en-deçà du Pô. Création du corps de milice connu ſous le nom de Géſates. A quelle fin. Erreur de Polybe ſur les Géſates. Vraie origine de leur nom. Réputation des Druïdes des Gaules. Leur ancienneté. Sciences dont ils faiſoient profeſſion. Pythagore ſe rend exprès en Occident pour être leur diſciple. Commerce que les Marſeillois faiſoient en Eſpagne. Comptoirs qu'ils y établiſſent. Eſprit de la République des Carthaginois. Forces de ces Républicains. Ils ſont alliance avec Xerxès, Roi de Perſe. Engagemens qu'ils contractent. Ils prennent des Géſates pour troupes auxiliaires. Grandeur de l'armement qu'ils ſont. Mauvais ſuccès de leur entrepriſe. Ils ſont défaits. Les Gaulois, qui étoient à leur ſolde, ſont faits eſclaves. A quels travaux ils furent condamnés. Condition ſous laquelle Gelon accorda la paix aux Carthaginois. Pherecyde Lerien eſt le premier Ecrivain, que les Gaules donnent à la République des Lettres. Ses Ouvrages. Il eſt le même que Pherecyde, ſurnommé l'Athénien. Son éloge. Peſte extraordinaire dans les Gaules. Deſcription des ravages qu'elle y fait. Quartier d'Etrurie emporté par les Gaulois d'au-delà des Alpes. Les Romains aſſiégent Veïes. Un Devin leur prédit, qu'ils prendroient la ville : mais il leur cacha, que cette priſe leur coûteroit celle de Rome. Les Gaulois de la Gaule Tranſpadane prennent Melpe le même jour que les Romains ſe rendent maîtres de Veïes. Les Marſeillois & les Carthaginois entrent en guerre, ſur le refus que les derniers ſont de rendre quelques barques de pêcheurs qu'ils avoient enlevées. Les Carthaginois ſont par-tout vaincus, & forcés de faire ſatisfaction aux Vainqueurs. Les Marſeillois profitent de ces avantages pour augmenter leur commerce. Les Liguriens conçoivent de la jalouſie contre Marſeille. Ils reprennent le deſſein de détruire

truire cette ville. Ils choiſiſſent Catumandus pour les commander. Prudence de ce Général. Il feint d'entrer dans les vûës des Liguriens. Expédient dont il ſe ſert pour les leur faire abandonner, & les porter à ſe reconcilier avec les Marſeillois. Preſens que les Marſeillois envoient au Temple de Delphes en action de graces des victoires qu'ils avoient remportées. Les Sénonois, peu contens de la partie d'Italie qui leur étoit échûë, l'abandonnent pour en choiſir une plus fertile. Courſes qu'ils font. Ils s'arrêtent pendant quelque tems au voiſinage du Temple de Voltumne, puis ſe rabbattent tout-à-coup ſur Cluſium, & en font le ſiége. Erreur de pluſieurs Modernes ſur les Sénonois qui le formerent. Voix extraordinaire qui ſe fait entendre à Rome pendant la nuit, que les Gaulois approchoient de cette ville. Ce peuple n'étoit pas encore connu des Romains. Les Sénonois preſſent Cluſium. Les Cluſiniens demandent du ſecours aux Romains. Les Romains envoient des Ambaſſadeurs aux Gaulois. Inſtructions dont ils les chargent. Caractere des Ambaſſadeurs. Les Ambaſſadeurs, au lieu de ſe conformer aux ordres du Sénat, aigriſſent l'eſprit des Gaulois. Ils dépoüillent le caractere dont ils étoient revêtus, & violent le droit des gens. Brennus, Général des Gaulois, prend le ciel & la terre à témoin de leur perfidie. Il leve le ſiége de Cluſium, & députe vers le Sénat, pour avoir ſatisfaction du procédé inoüi des Ambaſſadeurs. Le Sénat embaraſſé renvoie au peuple la demande des Gaulois. Le peuple corrompu, bien loin de punir les coupables, les éleve aux premieres charges de la République. Le Sénat propoſe un vain tempéramment pour ſatisfaire les Gaulois. Ceux-ci le rejettent, & vont à l'armée rendre compte de leur commiſſion. Brennus indigné du déni de juſtice de la part des Romains, marche contre Rome. Sa modération dans le territoire des peuples par où il paſſe. Surpriſe des Romains aux approches des Gaulois. Ils ne prennent aucune meſure convenable aux circonſtances du tems. Un eſprit de vertige s'empare des Magiſtrats. Dans quel déſordre ils vont au-devant des Gaulois. Déſavantage du camp qu'ils choiſiſſent. Parallele de la conduite que tinrent les Gaulois & les Romains avant & durant la bataille d'Alia. Les Romains la perdent. Grandeur de leur perte. De ceux qui s'échapperent, peu ſe retirerent à Rome. Le plus grand nombre s'enfuit à Veïes. La conſternation fut ſi grande à Rome, que les habitans n'eurent pas la préſence d'eſprit d'en fermer les portes. Ils demeurent deux jours dans cet état. Il ne tint alors qu'aux Gaulois d'entrer dans la ville : mais cette facilité leur parut ſuſpecte ; & ils craignirent qu'elle ne cachât quelque piége qu'on leur tendoit. Cepen-

dant les Romains ſe réveillent le troiſiéme jour ; & ils forment la réſolution de faire paſſer dans le Capitole la jeuneſſe qui pouvoit le défendre , & de ſacrifier tout le reſte. La populace a la permiſſion d'aller où elle voudra. Les anciens Magiſtrats ſeuls veulent reſter. Ils ſe dévoüent pour la patrie : ils ſe revêtent des habits attachés à la dignité dont ils avoient été honorés : ils s'aſſeyent ſur la chaiſe Curule, & attendent les Gaulois dans le veſtibule de leurs maiſons. Brennus entre enfin dans Rome le quatriéme jour depuis la bataille d'Alia. Il eſt ſurpris du ſilence qui y régnoit. Son entrée n'eſt ſuivie d'aucune marque de la fureur, qui accompagne ordinairement la priſe des villes. Il place des corps de garde dans tous les quartiers. Il trouve les portes des maiſons fermées , hors celles des maiſons des Grands , qui étoient aſſis ſur le ſeüil de la porte intérieure. Un Gaulois porte la main à la barbe d'un de ces Grands. Celui-ci le frappe rudement de ſon bâton ſur la tête. Le Gaulois le tuë. Le coup qu'il lui porte eſt le ſignal auquel les Gaulois font main-baſſe ſur tous les Romains , qui tombent entre leurs mains. Les Gaulois ne mettent le feu à la ville , que ſucceſſivement & par quartier. Leur politique en cela. Situation des Romains enfermés dans le Capitole. La nouvelle de la priſe de Rome ſe répand dans toute l'Europe. De quelle maniere elle eſt reçuë. Les Gaulois donnent un aſſaut général. Ils ſont repouſſés de tous côtés. Ils changent le ſiége en blocus. Faute de vivres , ils ſe répandent dans les campagnes. Tiſſu d'une longue fable inventée par les Auteurs Latins à ce ſujet , pour obſcurcir la gloire des Gaulois. Réfutation de la fable. Arrivée de nouveaux Gaulois , qui renforcent l'armée de ceux qui bloquoient le Capitole. Mauvais ſuccès d'une mine que les Gaulois creuſent pour s'en rendre maîtres. Courage héroïque d'un jeune Romain , qui en préſence de l'armée Gauloiſe , deſcend du Capitole , & offre ſans ſe troubler un ſacrifice ſur le mont Quirinal. Les Romains retirés à Veïes , ſe propoſent de chaſſer les Gaulois de Rome. Sur quel fondement. Ils nomment Camille pour leur Chef. Camille refuſe le commandement ſans un ordre exprès du Sénat. Un Romain ſe charge de monter au Capitole & de l'apporter. Chemin qu'il tient. Les Gaulois apperçoivent les traces par où il a paſſé. Ils ne manquent pas d'en profiter. Ils étoient prêts d'entrer dans le Capitole , quand les cris de quelques oïes firent manquer leur coup. Punition que font les Romains de la négligence des ſentinelles. Récompenſe ſinguliere qu'ils décernent à Manlius , pour avoir ſauvé le Capitole. Les Gaulois continuent le ſiege du Capitole avec la même

vivacité, quoique la contagion fût dans leur armée. Diverſes fauſſetés avancées par les Hiſtoriens Romains. Bûcher des Gaulois ; *ce que que c'eſt. Diſette générale de toutes choſes dans le Capitole. Les Romains qui le gardoient forcent les Officiers à entrer en conférence avec les Gaulois. Grande quantité de pain qu'ils jettent du Capitole dans le camp des Gaulois, pour faire accroire qu'ils étoient dans l'abondance. Les Venetes font une irruption dans le territoire des Sénonois, & obligent Brennus à accorder la paix aux Romains. Conditions dures qu'il leur impoſe. Efforts impuiſſans de Tite-Live pour les déguiſer, & en effacer le ſouvenir. Toutes les nations dépoſent contre les menſonges de l'Hiſtorien Romain. Les Gaulois ont été maîtres de Rome ſept mois entiers.*

HISTOIRE DES GAULES, ET DES CONQUÊTES DES GAULOIS.

LIVRE TROISIE'ME.

An de Rome 210. Avant J. C. 544.

PENDANT que les Marſeillois faiſoient ſeuls fleurir le commerce dans notre continent, & qu'ils étendoient leurs conquêtes dans l'ancienne Celtique, & dans toute l'Eſpagne, les Boïens, les Lingonois & les Sénonois, qui avoient paſſé en Italie ſur les traces de Bellovéſe peu de tems après lui, & que nous avons laiſſés en-deçà du Pô *, au voiſinage des Inſubres, ſongeoient à paſſer ce fleuve (*a*), & à s'établir au-delà. Les raiſons

* *Strab. lib. v. p. 212.*

(*a*) Ce qui me détermine à mettre le paſſage du Pô par les Gaulois vers l'an 210 de Rome, c'eſt 1°. que Polybe dit, qu'avant d'en venir là, ils avoient été pluſieurs années dans le voiſinage des Hétruſques, & qu'ils avoient eu avec eux de grandes liaiſons. Il ajoûte, que ce ne fut même qu'en fréquentant les Hétruſques, que les Gaulois eurent connoiſſance, & ſurent témoins de la bonté & de la fertilité des terres de leurs voiſins : ce qui leur fit naître la penſée de s'en rendre maîtres.

2°. Denys d'Halicarnaſſe écrit, que les Hétruſques ayant été chaſſés pied à pied, σὺν χρόνῳ par les Gaulois de tout ce qu'ils poſſédoient aux environs du golfe

qu'ils avoient de s'y tranſporter, leur paroiſſoient preſſantes : c'eſt d'abord qu'ils n'étoient ſur la rive droite de ce fleuve, pour ainſi dire, qu'en dépôt. Car Tite-Live obſerve, qu'à l'arrivée de ces trois peuples, toute la partie de l'Italie, qui s'étend depuis les Alpes juſqu'au Pô, étoit occupée par les Gaulois qui étoient venus avant eux : ainſi les derniers venus n'avoient rien en propre ; & leur état n'étoit point fixe. 2°. Les terres que les Gaulois, qui les avoient devancés, leur avoient cédées, & dont ils n'avoient l'uſufruit que pour un tems, n'étoient ni ſi fertiles, ni ſi à leur bienſéance, que celles qui étoient entre le Pô & l'Apennin. Ce n'eſt pas qu'ils n'en joüiſſent d'avance en quelque ſorte *. Les Hétruſques, qui les poſſédoient, étoient d'un facile accès, d'un commerce aiſé, & les meilleurs voiſins du monde : ainſi ou ils portoient leurs denrées chez les Gaulois, ou ils permettoient que ces derniers allaſſent les chercher chez eux ; & par-là, tout l'argent des Gaulois alloit fondre dans l'Etrurie : & cet argent même tenoit fort au cœur des Gaulois. L'attache qu'ils y avoient, fit qu'ils regarderent long-tems avec des yeux d'envie les terres qui les épuiſoient, tandis qu'elles enrichiſſoient ceux qui en étoient les propriétaires. Cette envie, qu'ils eurent ſoin de diſſimuler pendant pluſieurs années, ſe convertit enfin en deſſein formé de les en dépoüiller. Mais il leur falloit un prétexte : il fut bien-tôt trouvé. L'Hiſtoire ne marque point de quelle nature il étoit. Polybe dit ſeulement, qu'il étoit fort léger. Tels ſont ceux des peuples qui ont l'intérêt & l'ambition pour principe. Quoi qu'il en ſoit, les Boïens, les Lingonois & les Sénonois ayant concerté enſemble * l'entrepriſe qu'ils méditoient, aſſemblerent quantité de batteaux, paſſerent le Pô *, chaſſerent les Hétruſques de toutes les places qu'ils avoient, depuis cette riviere juſqu'au golfe Ionien ou Adriatique, & ſe mirent en leur place.

Les Boïens s'étendirent depuis le Pô juſqu'au Panaro & au Reno. Ils y multiplierent à l'infini, puiſque la nation étoit compoſée de cent douze tribus, ſelon Caton * : à la vérité, je

An de Rome 210.
Avant J. C. 544.

* *Polyb. l. 1. p. 105.*

* *Dionyſ. Halic. l. VII. p. 429.*

* *Tit. Liv. l. V. c. 35.*

* *Plin. Hiſt. l. III. c. 15.*

Ionien, conſpirerent avec les Ombriens & les Dauniens, durant le cours de la ſoixante-quatriéme olympiade, de ſe rendre maîtres de Cumes, qui étoit une ville Grecque : d'où je conclus, que les Gaulois, pour être parvenus avant ce tems-là à chaſſer pied à pied les Hétruſques des places qu'ils avoient ſur le golfe Ionien, avoient dû néceſſairement paſſer le Pô quelque vingt ans auparavant.

Dom Martin Bouquet met l'entrée des Gaulois dans l'Etrurie en 162 de Rome.

An de Rome 210. Avant J. C. 544.

crois qu'il y comprend celles des Lingonois, parce qu'outre qu'ils n'ont preſque point fait de figure en Italie, on les trouve toûjours à la ſuite des Boïens & des Sénonois, comme cliens. Les Boïens eurent pluſieurs bourgs, qui dans la ſuite furent convertis en villes. Les plus remarquables, ou plûtôt les plus connuës, ſont Bologne, Modene, Parme, Plaiſance, Taneto, Aquinum, Nuceria, ou Luzara, Oteſia, Forum-Gallorum, Claterna, aujourd'hui Quaderna, Faënza, Solone, ou *Citta-del-Sole*, & quantité d'autres, qu'il eſt inutile de détailler.

Les Lingonois ſe fixerent au-delà des Boïens, tirant vers la mer Adriatique : l'Idice les ſéparoit des Boïens, comme le Montone des Sénonois. Leur fortune paroît avoir été attachée à celle de l'un ou de l'autre de ces peuples, ainſi que je viens de le dire ; car les Anciens ne font mention des Lingonois, qu'autant qu'il eſt queſtion des Boïens & des Sénonois.

Les derniers, à s'en tenir généralement à tous les Géographes anciens & modernes, ne s'établirent que ſur les côtes de la mer Adriatique, depuis le Montone (*b*) juſqu'à l'Eſino. Mais les uns & les autres ſe ſont trompés. Il eſt certain, que les Sénonois ont occupé d'abord la plus grande partie des terres, qui s'étendoient le long des deux côtés de l'Apennin, depuis un peu en-delà du Pô juſques bien avant dans la grande-Grece. Ainſi les uns étoient ſitués ſur la mer Adriatique, quelques autres ſur la mer Tyrrhénienne, & le reſte ſur la mer Ionienne. Il n'y a nulle difficulté à l'égard des terres qu'ils poſſédoient ſur la mer Adriatique : voici des preuves, qui font connoître celles qu'ils avoient ſur les deux autres mers. Appien * parlant de la partie de l'Italie, qui eſt terminée par la mer Ionienne, dit, qu'encore de ſon tems elle étoit habitée partie par les Grecs & partie par les Gaulois, qui ſe rendirent maîtres de Rome, & la brûlerent.

* *Annibal*, *pag.* 318. *B.*

(*b*) C'eſt la poſition que Tite-Live leur donne, & les bornes qu'il leur aſſigne. Appien, *Annibal. p.* 318, ne place les Sénonois au-delà de l'Apennin, qu'après qu'ils eurent levé le ſiége du Capitole. Il ajoûte, que fuyant Camille, qui les pourſuivoit, ils abandonnerent le deſſein qu'ils avoient de retourner dans leur pays, traverſerent l'Apennin, & ſe fixerent aſſez près de la mer Ionienne ; ce qui fit donner à cette partie de l'Italie le nom de *Gaule Italique*. Rien n'eſt plus faux, que la pourſuite prétenduë des Gaulois par Camille : cependant Procope, *Gotic. rer. l.* 4, ne laiſſe pas de l'adopter, & de l'orner d'une autre fable inſoûtenable. Quoi qu'il en ſoit, Diodore de Sicile, à l'occaſion des Tyrrhéniens, dit, que les Gaulois n'entrerent & ne s'établirent en Italie, que pendant que Denys de Syracuſe failoit le ſiége de Regge. *Lib. XIV. p.* 453.

An de Rome 210. Avant J. C. 544.

Tite-Live * place des Gaulois dans la Poüille & dans la Campanie : la premiere eſt ſur la mer Adriatique, & l'autre ſur la mer Tyrrhénienne. Diodore de Sicile † aſſûre, que les Sénonois ne firent le ſiége de Cluſium & de Rome, qu'après avoir ravagé le pays des Cauloniens, qui étoient ſur les bords de la mer Ionienne. Quelques pages après, le même Hiſtorien * conduit une partie de ce peuple dans la Japygie, qui eſt entre la Poüille & la Calabre, le long des côtes de la mer Adriatique. Denys d'Halicarnaſſe * dit, que les Gaulois avoient chaſſé les Tyrrhéniens des places qu'ils avoient ſur le golfe Ionien avant la ſoixante-quatriéme olympiade. Juſtin * met les Gaulois (*c*), que Denys le Tyran prit à ſon ſervice, & avec qui il fit alliance dans cette partie de l'Abruſſe, que la mer Ionienne lave d'un côté, & la mer Tyrrhénienne de l'autre.

* *Lib. VII. c. 1. & 11.*

† *Lib. XIV. p. p. 321.*

* *Idem ibid. p. 325.*

* *Lib. VII. p. 419.*

* *Lib. XX. c. 5.*

Sur ces autorités, il eſt viſible que les Sénonois, quand ils eurent entrepris de paſſer le Pô, & de faire la guerre aux Etruſques, chaſſerent * ces derniers de cette belle partie de l'Italie, qu'ils poſſédoient depuis la mer Supérieure juſqu'à la mer Inférieure, dont les terres (en quoi les Géographes anciens & modernes font conſiſter tout ce que les Sénonois occupoient en Italie) ne font que la moindre partie ; puiſqu'on vient de voir, que les Sénonois étoient répandus en bien d'autres cantons & plus vaſtes & plus fertiles.

* *Polyb. lib. II. p. 105. Tit. Liv. l. V. c. 33.*

Or la diſtinction des terres que les Sénonois poſſédoient au-delà des Alpes, en terres fertiles & en terres ſtériles, fait la diſtinction qu'il y a entre les Sénonois qui ont été connus & les

(*c*) Il me vient ici une penſée, que je ſoûmets au jugement des Lecteurs. C'eſt que le grand nombre de peuples Gaulois qu'on vient de voir répandus dans toute l'Italie, depuis le Pô juſqu'au détroit de Sicile, & dont j'ai marqué exactement la poſition ſur des autorités irréfragables, pourroient bien être en partie des reſtes de ces anciens Gaulois, qui avoient peuplé l'Italie pluſieurs ſiécles avant que Belloveſe franchît les Alpes. Je me fonde ſur ce que les peuples Gaulois qui paſſerent le Pô cette année, n'étoient pas en aſſez grand nombre pour pouvoir ni ſubjuguer tant de peuples, qui s'étendoient depuis ce fleuve juſqu'au golfe de la mer d'Ionie, ni en occuper & cultiver toutes les terres ; vû que les corps de ces peuples, qui ſe réduiſoient à trois ſeulement, n'avoient point tous paſſé le Pô, & que la moitié avoit demeuré en-deçà, où elle faiſoit des conquêtes de ſon côté : témoin la priſe de Melpe, dont je parlerai en ſon lieu. Cela poſé, je crois, que le mélange des Gaulois des deux différentes expéditions, ayant donné lieu à des éclairciſſemens ſur l'origine des uns & des autres ; les Gaulois, tant anciennement que nouvellement arrivés, avoient reconnu que leur origine étoit la même ; & qu'en conſéquence, les anciens Gaulois s'étoient joints aux nouveaux, avoient repris leur nom, avoient figuré avec eux, & avoient été regardés par les Hiſtoriens comme étant de la derniere expédition, parce qu'ils n'avoient point de lumieres ſur la premiere.

An de Rome 210. Avant J. C. 544.

Sénonois qui ne l'ont pas été. Ces derniers n'ont été inconnus, que parce qu'étant contens des bonnes terres dont ils joüiſſoient, ils ne ſe répandirent point au-dehors pour en avoir de meilleures. Au lieu que les premiers ne retirant rien des terres, qui leur étoient échuës, & s'y trouvant trop reſſerrés, ſortirent pluſieurs fois de leur pays pour s'en procurer de plus abondantes, & y tranſplanter une partie des leurs. Ainſi ce ſont les ſeuls Sénonois, que les Géographes ayent connu, comme ils ſont les ſeuls, dont les Hiſtoriens ayent marqué la poſition, en décrivant les guerres fréquentes qu'ils ont fait à outrance aux Romains; ce qui a occaſionné l'erreur groſſiere, que je viens de corriger.

Il ne faut pas au reſte ſe figurer, que les Boïens & les Sénonois, qui franchirent les Alpes peu de tems après Bellovéſe, ayent alors paſſé le Pô, comme les Hiſtoriens & les Géographes modernes le diſent ſans fondement. Caton, cité par Pline *, fait foi, que l'an 357 de Rome, c'eſt-à-dire, cent trente-deux ans après cette tranſmigration, les Boïens & les Sénonois joints aux Inſubres prirent, ſaccagerent, & détruiſirent Melpe; ce qu'on ne peut entendre que des Boïens & des Sénonois qui étoient reſtés dans la Gaule Tranſpadane: car il n'eſt pas croyable que les Boïens & les Sénonois, dont nous venons de fixer la poſition, ayent pû exécuter l'expédition de Melpe, qui étoit à une ſi grande diſtance de leur pays, dans un tems où ils avoient des affaires autrement importantes ſur les bras.

Telle étoit la ſituation des Gaulois d'Italie: celle des Gaulois de la Celtique étoit un peu plus tranquille. Comme ils n'avoient point de guerre, ni entre eux ni avec leurs voiſins, & qu'ils ne pouvoient gueres ſe paſſer de la faire, ils s'aviſerent de former un corps de milice, qui avoit toûjours les armes à la main, & étoit prêt à marcher en tout tems au ſecours des peuples qui les demandoient, & leur faiſoient de bonnes conditions. Ceux qui compoſoient ce corps s'appelloient Géſates. Polybe * a cru que c'étoit un peuple particulier des Gaules, qui étoit placé entre les Alpes & le Rhône, & qui étoit ainſi appellé, parce qu'il faiſoit la guerre pour de l'argent. Il eſt vrai que les Géſates étoient les Gaulois qui entroient au ſervice indifféremment de tous les peuples, moyennant une bonne ſolde. Mais il ne faut entendre ce que Polybe dit de la poſition de leur pays, qu'autant que les Gaulois de l'ancienne Celtique, qui occupoient

* *Hiſt. lib. III. c. 17.*

* *Lib. II. p. 109.*

An de Rome 210.
Avant J.C. 544.

occupoient l'entre-deux du Rhône & des Alpes, avoient les premiers inſtitué les Géſates. Ainſi ce qu'Oroſe * dit eſt exactement vrai, que *Géſate* eſt un nom de milice mercenaire, & non celui d'aucun peuple particulier. Il ne ſuit pas de-là que ce mot ait une origine Gauloiſe, qui ſignifioit de l'argent, comme je croi l'avoir lû quelque part: il vient plûtôt du Celtique *Gæſum* *, qui étoit un dard peſant & de fer, que les Gaulois Géſates portoient, un dans chaque main †, & dont ils ſe ſervoient avec beaucoup d'adreſſe pour enfoncer & mettre en deſordre l'ennemi, quand ils étoient ſur le point d'en venir aux mains. Servius *, après avoir dit que le *Gæſum* étoit à l'égard des Gaulois, ce que le *Pilum* étoit à l'égard des Romains, & la Sariſſe chez les Macédoniens, ajoûte *, que les Géſates des Gaules étoient les braves de la nation: ce qui me fait ſoupçonner que le mot *Technique*, dans le propre, ſignifioit *belliqueux*; car dans la langue Turque & Tartare, où il s'eſt parfaitement bien conſervé *, *Tcha Geiſs* eſt un Général d'armée, & *Oſta* ou *Aſta Ghæſi*, le Chef des combattans: les Chaldéens mêmes appelloient celui qui commandoit les troupes *ha ſata Gais*. Tel eſt l'établiſſement & l'origine des Géſates des Gaules, & la véritable notion que nous devons nous en former. La premiere fois que l'Hiſtoire marque qu'ils ont été employés au-dehors a été en faveur des Carthaginois *, comme nous le verrons bien-tôt.

* *Lib. IV. c.* 13.

* *Feſtus in* Gæſum. *Heſichius.*
† *Virgil. Æneid. l. VIII.*

* *Æneid. VII. p.* 494. *F.*

* *Æneid. VIII. p.* 547. *C.*

* *Tournemine, ad Menochium. Pariſiis* 1702. *p.* 452.

* *Diod. Sic. lib. XI. p.* 2. *&c.*

Pendant que nos ancêtres formoient dans l'intérieur des Gaules des établiſſemens ſi utiles, la réputation du profond ſçavoir des Druïdes ſe répandoit non ſeulement au-dehors, mais encore dans les pays les plus éloignés. Les Druïdes étoient dans tout l'Occident ce que les Mages étoient dans la Perſe, les Prophétes dans l'Egypte, & les Gymnoſophiſtes dans les Indes. C'eſt l'idée que nous en ont donné les Peres de l'Egliſe & les Ecrivains profanes: auſſi, de l'aveu des uns & des autres, étoient-ils antérieurs aux Philoſophes des Grecs. On trouve qu'ils ont été appellés quelquefois *Saronides* (*d*) & *Semnothées* (*e*), parce

(*d*) C'eſt Diodore de Sicile qui les a fait connoître ſous ce nom: il vient du Grec Σαρωνίς, *vieux chêne*; & il répond au Celtique *Deru*, qui ſignifie la même choſe, ou au Grec Δρῦς, *un arbre*, *un chêne*.

(*e*) Selon la force du Grec, ce mot ſignifie des perſonnes conſacrées à adorer, à révérer Dieu. Diogéne de Laërce, de qui nous le tenons, ne nous a pas tranſmis le mot Celtique dans toute ſa pureté: Cependant on ne peut point douter qu'il n'y en ait un, ſur lequel celui de Semnothée a été formé; car le *Senani* d'une inſ-

An de Rome 210. Avant J. C. 544.

qu'ils vaquoient à la contemplation dans des bois de chênes, & qu'ils faiſoient ſervir les hautes ſciences, dont ils faiſoient profeſſion, au miniſtere des autels, & à la connoiſſance de la Divinité. Comme ils avoient des Colléges dans toutes les Gaules; qu'ils exerçoient ſeuls la Médecine, & qu'ils étoient chargés de tout le détail de la Religion, ils furent bien-tôt connus des Phocéens de Marſeille. Ceux-ci furent ſurpris de trouver au milieu de tant de peuples, qu'ils traitoient de barbares, des Philoſophes ſi ſçavans & ſi cultivés: ils ne manquerent pas de faire part de leur ſurpriſe aux Grecs de la Grece (*f*) & de l'Ionie. Ce qu'ils en dirent frappa les Philoſophes de ces quartiers, leur donna de la curioſité, & en attira pluſieurs dans les Gaules, dans l'eſpérance de tirer des Druïdes des lumieres, qu'ils déſeſpéroient de pouvoir tirer de tout l'Orient.

Le premier & le plus célébre de ceux qui s'y rendirent, eſt le fameux Pythagore. Il étoit de Samos. Quoi qu'il eût eu pour maîtres Thalés (*g*), Epiménides, Phérécydes & Bias, & qu'il eût fait les plus grands progrès dans toutes les Sciences, il étoit toûjours animé d'un deſir plus ardent de ſçavoir. Pour le ſatisfaire, il entreprit de grands voyages. Il étoit en Egypte pour y conférer avec les Prêtres, & obtenir d'eux l'agrément d'être initié aux myſteres de leur théologie, quand Cambyſe, Roi de Perſe, y entra avec une armée formidable, pour punir Amaſis (*h*)

An de Rome 229. Avant J. C. 525.

cription Latine de la Cathédrale de Paris, le *Sena* de Méla, & quelques autres termes ſemblables qui ſont venus juſqu'à nous, donnent les deux premieres ſyllabes de celui dont il s'agit. Voyez la Religion des Gaulois, *t. 1. p. 147.*

(*f*) Les Marſeillois conſerverent toûjours avec eux une liaiſon intime, tant à cauſe de leur commerce, qu'à raiſon de leur origine, qu'ils ne perdirent jamais de vûë. C'eſt donc eux ſeuls qui ont répandu & fait connoître le nom de Celte & de Celtique: cependant comme ils n'avoient d'habitude qu'avec les Gaulois de leur voiſinage, & qu'ils ne connoiſſoient pas les peuples des autres parties des Gaules, ils ne laiſſerent pas de leur donner le nom de Celtes, qui appartenoit uniquement aux premiers; ce qui a induit en erreur une infinité d'Auteurs, qu'on eſt obligé d'abandonner.

(*g*) C'étoient les plus célébres Philoſophes de leur tems. Le premier étoit de Milet. Il eſt mort dans le cours de la cinquante-huitiéme olympiade, 546 ou 547 ans avant Jeſus-Chriſt. Epiménides étoit de Créte, ſelon quelques-uns, & en particulier de la ville de Cnoſſos, ou de Gortyne, ſelon d'autres. Platon nous apprend, qu'il vint à Athénes la premiere année de la ſoixante-onziéme olympiade, qui étoit la 496 avant Jeſus-Chriſt. Phérécydes étoit de l'iſle de Syros, l'une des Cyclades. On n'a d'autres lumieres ſur l'âge de ce Philoſophe, ſinon qu'il étoit contemporain de Cyrus, & qu'il eſt mort avant la cinquante-huitiéme olympiade. Bias un des ſept ſages de la Grece, étoit de Priéne, ville de l'Ionie, & contemporain d'Halyattes & de Crœſus ſon fils, Rois de Lydie.

(*h*) Grand Prince à la vérité; mais imprudent dans cette occaſion. Les Egyptiens l'avoient appellé à la Couronne du

du refus que ce Prince faiſoit de payer le tribut, que Cyrus lui avoit impoſé. Pythagore fut du grand nombre de captifs *, que Cambyſe emmena en Perſe la troiſiéme année de la ſoixante-troiſiéme olympiade, qui répond à la deux cens vingt-huitiéme de Rome. On ignore combien dura le tems de ſa captivité: on ſçait ſeulement, que fort peu de tems après il vint dans les Gaules. Il y a toute apparence que ce fut l'année, qui précéda celle où il ſe retira en Italie. Alexandre Polyhiſtor *, qui nous apprend cette anecdote ſi honorable aux Druïdes, ne s'étend pas autrement ſur ce ſujet: il dit ſeulement, que Pythagore fit gloire d'être diſciple de nos premiers Philoſophes. On ne peut gueres douter qu'il n'ait perfectionné auprès d'eux ſes connoiſſances, puiſqu'il y termina le cours de ſes voyages.

An de Rome 229. Avant J. C. 525.

* *Syncel. p. 210.*

* *Apud. Clement. Alexandr. Strom. l. 1. p. 304. B.*

C'eſt viſiblement au déſintéreſſement des Marſeillois, que les Druïdes devoient la réputation qu'ils avoient en Orient & en Occident; & il falloit que les Sciences, dont ces Philoſophes faiſoient profeſſion, fuſſent auſſi ſolides qu'étenduës, pour mériter la conſidération de ces Républicains; car on ne peut point douter qu'ils ne fuſſent eux-mêmes bons connoiſſeurs. Il eſt vrai que leur eſprit étoit tourné un peu plus du côté de la navigation, que du côté de la philoſophie, du moins au tems dont nous parlons; puiſqu'un Auteur * contemporain (*i*) nous apprend, qu'ils faiſoient tout le commerce de la partie de l'Eſpagne qui étoit ſur la Méditerranée: & quoiqu'il ne parle que de leur colonie d'Empuries, on ne peut point douter qu'ils ne fuſſent dès-lors en poſſeſſion des ports d'Héméroſcopium & de Roſes; car cet Ecrivain, marquant les peuples qui ſont entre Empuries & le Rhône, ne nomme que les Iberes & les Marſeillois, qu'il appelle Liguriens, parce que leur Métropole étoit dans la Ligurie.

* *Scylax, p. 2.*

A quelque tems de-là, les Géſates des Gaules commencerent

An de Rome 264. Avant J. C. 490.

vivant d'Apriés, dont ils ne pouvoient plus ſupporter la fureur & la cruauté.

(*i*) Cet Auteur contemporain eſt Scylax. Il a écrit & vecu ſous Darius, fils d'Hyſtaſpe, lequel régnoit encore l'an de Rome 269. Quoique le Périple de Scylax ne ſoit qu'une ébauche, ainſi qu'étoient les Géographies des plus anciens Ecrivains; c'eſt néanmoins une ſource de lumieres pour ceux qui ſçavent les mettre à profit. Ce que je dis dans le texte, qu'on ne peut pas douter que les Marſeillois ne fuſſent dès-lors maîtres de Dianium & d'Hemeroſcopium, ne ſouffre aucune difficulté; puiſque le Géographe Scymnus Chius leur donne une ville au voiſinage des colonnes d'Hercule, appellée *Mænace* (*verſ. 146*). Bien plus, Hérodote nous apprend, que les Phocéens avoient un comptoir à Tarteſſe, 40 ans après qu'ils furent établis dans les Gaules, & qu'ils eurent bâti Marſeille. *Lib. 1. c. 163.*

An de Rome 264. Avant J. C. 490.

à figurer dans le monde ; & ce fut au ſervice des Carthaginois qu'ils entrerent. Ces fiers négocians, qui des plus foibles commencemens (*k*) étoient parvenus, non ſeulement à faire la loi à toute l'Afrique, mais encore à étendre leur domination (*l*) en Eſpagne, dans la Sicile, dans la Sardaigne & dans la Corſe, joüoient en Occident le perſonnage que Xerxès joüoit en Orient. Ils ne ſe regardoient plus déjà comme de ſimples commerçans, qui eſt l'état auquel ils étoient uniquement appellés. Le bonheur qu'ils avoient eu de ſe rendre maîtres des différens ports, où ils avoient entrepris d'avoir des comptoirs, & d'aſſujettir les peuples qui avoient oſé leur réſiſter, leur fit venir l'envie de devenir conquérans ; & comme ils n'étoient pas en aſſez grand nombre, pour remplir tout-à-la-fois des fonctions ſi diſparates, ils prenoient des troupes étrangeres pour faire la guerre, tandis qu'ils s'adonnoient tout entiers aux ſoins de leur commerce. Aveugles, qui ne voyoient pas qu'en confiant ainſi à des étrangers les forces de l'Etat, ils s'expoſoient à être la victime de ceux qui étoient à leur ſolde.

Quoi qu'il en ſoit, l'occaſion où ils prirent à leur ſervice les Gaulois, dont je viens de parler, étoit auſſi flatteuſe que favorable. Dans le deſſein que Xerxès avoit formé de vanger (*m*)

(*k*) Les Anciens attribuënt l'origine de Carthage à Didon, qui, pour éviter la perſécution de Pygmalion ſon frere, Roi de Tyr, s'étant refugiée en Afrique, y acheta ou obtint des habitans de la contrée l'eſpace de terrein, que pourroit entourer le cuir d'un taureau. Le marché conclu, Didon fit couper ce cuir en courroies fort déliées, elle en forma l'enceinte de tout l'emplacement de la grande & fameuſe citadelle de Carthage, à qui on donna, dit-on, par rapport à ce ſtratagême, le nom de Byrſa, qui en Grec ſignifie du cuir ; d'où Virgile a pris occaſion de dire :

Mercatique ſolum, facti de nomine Byrſam,
Taurino quantum poſſent circumdare tergo.
Virgil. Æneid. 1.

Le ſilence de Polybe, de Diodore de Sicile, de Méla, de Strabon, & de Pauſanias ſur cette origine, a donné lieu à Donat d'avancer, que la citadelle de Carthage n'a été appellée Burſa, que parce que Didon en paya le terrein en monnoie de cuir. Mais comme ce ſentiment eſt inſoûtenable, on s'arrête à celui de Bochart, qui prétend, que le nom de Byrsa vient de la langue des Phéniciens, ou des Hébreux leurs voiſins, & que les Grecs ont dit *Byrſa* pour *Boſra*, qui ſignifie ſimplement fortification. Quoi qu'il en ſoit, cette forteresſe eſt aujourd'hui réduite à une tour, que les Chrétiens appellent *Rocca di Maſtinaces*, & les Afriquains *Amenara.*

(*l*) C'eſt leur commerce qui étoit la baſe de leur grandeur ; auſſi étoient-ils extrémement reſervés à faire connoître à d'autres que ceux de leur nation, les terres & les iſles nouvelles qu'ils découvroient ſouvent ; ſur quoi Strabon obſerve, qu'un capitaine d'une barque Cathaginoiſe ſe voyant ſuivi d'un bâtiment Romain, aima mieux faire une fauſſe route, & échoüer ſur une côte, que d'aborder en Angleterre, où il alloit ; tant les Carthaginois étoient jaloux de joüir ſeuls des profits immenſes, qu'ils retiroient de l'étain fin de ces iſles ſi connuës chez les Grecs ſous le nom de Caſſitérides.

(*m*) Darius, fils d'Hyſtaſpe & pere de Xerxès, le plus grand Prince après Cyrus

l'affront que les troupes de ſon pere avoient reçu à Marathon quelques années auparavant, il ne ſe propoſoit pas moins que de ſe rendre maître de toute la Grece, enſuite du reſte de l'Europe : & comme ſes premiers efforts regardoient la Grece, pour ne point manquer ſon coup, il crut devoir la mettre dans l'impoſſibilité de recevoir aucun ſecours des colonies (*n*), qui étoient en grand nombre dans l'Italie * & dans la Sicile. Pour cet effet, il fit une ligue avec les Carthaginois, par laquelle ces derniers s'obligeoient d'attaquer dans trois ans toutes ces colonies, tandis que ce Prince inonderoit de ſon côté la Grece avec une armée formidable, la ravageroit, & en feroit une province de ſon Empire. Les Carthaginois employerent tout le tems ſtipulé à faire les préparatifs néceſſaires à une entrepriſe ſi importante, qu'ils croyoient leur devoir être ſi glorieuſe. Ils aſſemblerent une armée de trois cens mille hommes, tirés d'Afrique, d'Eſpagne, d'Italie, des Gaules & de la Ligurie, & eurent des vaiſſeaux à proportion.

An de Rome 264.
Avant J. C. 490.

* *Diod. Sicil. l. XI. p. 1.*

Tout le monde ſçait, que l'armée de plus de deux millions d'hommes, avec laquelle Xerxès entra dans la Grece, fut battuë à diverſes repriſes ; que ce prince fut obligé de s'enfuir, & que les Grecs vainqueurs, en le pourſuivant, lui demandoient compte des ravages que ſon invaſion avoit cauſés dans leurs terres. Les Carthaginois n'eurent pas un meilleur ſuccès *, quoi-

* *Idem ibid. p. 16.*

qu'ayent eu les Perſes, piqué contre les Athéniens, conçut le deſſein de ſoûmettre toute la Grece, & d'en faire une province de ſon Empire. Dans cette vûë, il envoya des Héraults dans tous les différens Etats de la Grece, pour demander en ſon nom *terre & eau* ; formule dont les Perſes ſe ſervoient à l'égard des peuples qu'ils vouloient aſſervir. Pluſieurs Etats & villes de la Grece obéirent ; mais un plus grand nombre reçut la propoſition des Héraults avec indignation. Les Athéniens & les Lacédémoniens firent pis : car les Magiſtrats de ces deux Républiques, chacun de leur côté, prirent les Héraults de Darius, & les jetterent l'un dans une foſſe, & l'autre dans un puits, en leur diſant de prendre de-là ce qu'ils venoient chercher. Darius offenſé, outré au dernier point du violement du droit des gens dans la perſonne de ſes Envoyés, fit entrer dans la Grece une armée de 100000 hommes & de 10000 chevaux ſous les ordres de Datis ; ce n'étoit que la cinquiéme partie de celle qu'il avoit aſſemblée pour cette expédition ; car elle montoit en tout à cinq cens mille hommes, qui avoient mis à la voile avec une flotte de cinq ou ſix cens vaiſſeaux. Quoi qu'il en ſoit, Hippias fils de Piſiſtrate, qui vouloit être rétabli dans Athénes, conduiſit le détachement dont je parle vers l'Attique, & juſqu'à Marathon, petite ville ſituée ſur le bord de la mer, où les cent mille hommes furent défaits par dix mille Athéniens, commandés par Miltiade, le 29 Septembre de l'an 264 de Rome, quatre cens quatre-vingt-dix ans avant Jeſus-Chriſt.

(*n*) Elles occupoient toute la côte de la mer Tyrrhénienne, & s'étendoient depuis Tarente juſqu'à Cumes ; ce qui fit appeller cette partie de l'Italie la grande Grece. *Italia* μεγάλη Ἑλλὰς, *id eſt magna Græcia eſt appellata, quia à Tarento uſque ad Cumas omnes civitates Græci condiderunt.* Servius, Æneid. 1.

An de Rome 264. Avant J. C. 490.

qu'ils euſſent à leur tête Amilcar, un des plus habiles Généraux de ſon tems. Les vaiſſeaux, ſur leſquels (*o*) ils firent paſſer leurs troupes de Carthage dans la Sicile, furent battus par la tempête. En vain Amilcar (*p*) forma le ſiége d'Himere : vainement eût-il d'abord quelque petit avantage ; Gélon, Roi ou Tyran de Syracuſe, vient au ſecours des Himériens, fait tuer Amilcar pendant qu'il offroit un ſacrifice à Neptune, réduit en cendres l'armée navale qui étoit à ſes ordres, attaque les troupes de terre, & remporte la victoire (*q*) la plus complette qui ait jamais été. En effet, le nombre des priſonniers fut immenſe ; Gélon en fit le partage avec une grande équité entre tous ſes alliés. Ceux-ci leur mirent les fers aux pieds, & les employerent à cultiver les terres, & à conſtruire de magnifiques édifices, tant pour la décoration, que pour l'utilité des villes & des lieux publics. On ne ſçait point entre les mains de quels alliés de Gélon tomberent les Gaulois, qui furent pris priſonniers : mais il n'en eſt pas moins certain qu'ils ne recouvrerent plus la liberté. Un grand trait de ſageſſe & de religion, ſi l'on peut parler

(*o*) Le P. Roüillé, dans ſes notes ſur l'Hiſtoire Romaine du P. Catrou, *tom. III. édit.* 4°. releve fort à propos Tite-Live, » qui place ſous l'année 323 de Rome la „ premiere expédition des Carthaginois „ en Sicile. Cette époque, dit le Pere „ Roüillé, ne s'accorde point avec celle „ de Diodore de Sicile. Cet Auteur „ aſſûre, que les Carthaginois avoient „ tenté la conquête de la Sicile à la per„ ſuaſion de Xerxès, Roi des Perſes ; „ mais que l'entrepriſe fut malheureuſe, „ puiſqu'ils furent taillés en piece. Leur „ Général Amilcar, & cent cinquante „ mille hommes, périrent dans la batail„ le qui ſe donna ſur les bords de l'Hime„ ra, le même jour qui décida du fameux „ combat des Thermopyles ».

Tout cela eſt bien juſques-là : mais ce que le P. Roüillé ajoûte, n'eſt pas exact ; car il prétend, que ces grands événemens ſont arrivés *ſous le Conſulat de Spurius Caſſius, & de Proculus Virginius ; c'eſt-à-dire, l'an de Rome 268 ſelon Tite-Live, ou 267 ſelon les Faſtes Capitolins* : & il eſt vrai que Diodore de Sicile le dit en termes exprès : mais les Critiques ſçavent quels fonds il faut faire ſur la combinaiſon, que fait l'Hiſtorien Grec des Conſulats Romains avec les années des olympiades. Le trait hiſtorique qui ſe préſente, met en évidence combien il faut s'en défier ; puiſqu'il eſt certain, que le combat des Thermopyles, & le paſſage des Carthaginois dans la Sicile, ne tombent qu'en la premiere année de la ſoixante-quinziéme olympiade, & en la ſixiéme du regne de Xerxès, qui arriverent ſous le Conſulat de M. Fabius Vibulanus & de C. Manlius Cincinnatus, l'an de Rome 274 ſelon Tite-Live, ou 273 ſelon les Faſtes Capitolins. Au lieu qu'en portant ces faits avec le P. Roüillé à l'année du Conſulat de Spurius Caſſius, & de Proculus Virginius, on les place dans l'année qui précéda la mort de Darius, pere de Xerxès ; ce qui eſt inſoûtenable.

Les Marbres d'Oxford mettent la bataille des Thermopyles dans la derniere année de la ſoixante-quatorziéme olympiade.

(*p*) Il aborda à Palerme avec une flotte de deux mille vaiſſeaux, & de plus de trois mille bâtimens de charge. Theron étoit Gouverneur d'Imere pour Gélon, ſon gendre, qui s'en étoit rendu maître.

(*q*) Diodore de Sicile dit, que ce combat fut donné le jour même que ſe paſſa l'action des Thermopyles. Hérodote y ajoûte la bataille de Salamine ; ce qui eſt confirmé par les Marbres d'Oxford.

ainſi, qui immortaliſa ſeul le Roi de Syracuſe; c'eſt qu'il n'accorda la paix aux Carthaginois, qu'à condition qu'ils n'offriroient plus de victimes humaines (*r*) en ſacrifice: preuve évidente, que cet uſage abominable révoltoit la nature, & violoit le droit humain & divin.

An de Rome 274.
Avant J. C. 480.

Peu de tems après cet événement, fleurit le premier Ecrivain que les Gaules ont donné. C'eſt Phérécyde (*s*) Lerien: il étoit né dans l'iſle appellée *Lero* par les Anciens, & par les Modernes l'*Iſle de Sainte-Marguerite*, qui eſt vis-à-vis & à une petite diſtance d'Antibe. Son nom eſt Grec. Auſſi étoit-il originaire de Marſeille, & iſſu de ces célébres Phocéens de l'Aſie mineure, qui, ſix vingts ans auparavant, étoient venus s'établir dans les Gaules. Une autre preuve convaincante, qui décide de ſon extraction, c'eſt la loi que s'étoient fait les Gaulois, de n'écrire ſur aucun ſujet, quelques progrès qu'ils euſſent fait dans les Sciences. Suidas nous apprend, que notre Phérécyde avoit fait l'Hiſtoire de l'iſle qui lui avoit donné la naiſſance, celle d'Iphigénie, auſſi-bien que celle des fêtes & des myſteres de Bacchus.

Gérard Voſſius*prétend, que Phérécyde Lerien étoit le même que Phérécyde ſurnommé l'Athénien. Il ſe fonde ſur la qualité d'Hiſtorien, dont les Anciens honorent également l'un & l'autre. Quoique cette raiſon ne ſoit pas abſolument invincible, l'antiquité ne fournit aucune autorité formelle qui la détruiſe. En effet, les dénominations de Lerien & d'Athénien ne ſont pas incompatibles ſur la tête d'un même Auteur, & ne veulent pas dire que Phérécyde Lerien fût un perſonnage different de Phérécyde Athénien. Elles marquent plûtôt, que le même Phérécyde qui étoit né à *Lero*, dans l'iſle de Sainte-Marguerite, s'étoit tranſplanté à Athénes, où il avoit fait ſon ſéjour. Deux rai-

* *Hiſt. Græc. l. IV. c.* 4.

(*r*) Ce qui donna lieu à cet article du traité, c'eſt ſans doute ce qu'Hérodote & S. Ambroiſe rapportent, qu'Amilcar ſe voyant ſurpris par Gélon, ſe hâta de fléchir les Dieux, en égorgeant ſur un autel pluſieurs hommes vivans. Les mêmes Auteurs écrivent, que ce Général ne fut pas tué par ſes ennemis: mais qu'offrant des victimes humaines depuis le matin juſqu'au ſoir que dura le combat, s'appercevant que ſes troupes étoient en fuite & en déroute, & qu'ainſi le ciel ne l'écoutoit pas, il ſe précipita lui-même dans le bûcher ardent, qui avoit conſumé tant de déteſtables victimes. Ce qui fait dire à S. Ambroiſe, qu'Amilcar voulut, par ſon propre ſang, éteindre le feu ſacrilége, qui n'avoit pas écouté ſes vœux.

(*s*) Il y a eu un Phérécyde antérieur, ſurnommé *Syrius*, parce qu'il étoit de l'iſle de Syro. C'étoit un Philoſophe de grande réputation, qui comptoit Pythagore au nombre de ſes diſciples. Il a été un des trois premiers Auteurs qui ont écrit en proſe.

An de Rome 274.
Avant J. C. 480.

ſons ne nous permettent pas de douter, qu'il n'y ait joüi du droit de citoyen : la premiere eſt le titre d'Athénien, ſous lequel une infinité de Grecs & de Latins ne manquent pas de le citer ; la ſeconde, eſt *l'Hiſtoire généalogique des peuples de l'Attique*, qu'il compoſa, & dans laquelle il inſéra, que *les Athéniens étoient Indigénes & Autochthons*. Cette origine, toute fauſſe qu'elle étoit, flatta les Athéniens à un tel point, qu'ils ne purent réfuſer à leur Généalogiſte l'honneur de l'aſſocier à leur corps. A cette origine près, l'ouvrage de Phérécyde étoit excellent. Auſſi Denys d'Halycarnaſſe *, qui connoiſſoit ſon mérite, n'a pas manqué d'en faire l'éloge, & de dire que *Phérécyde ne le cédoit à aucun des Anciens pour l'exactitude*.

* *Lib. 1. p. 10.*

Je viens de dire, qu'une infinité de Grecs & de Latins ont fait uſage des Ecrits de Phérécyde : j'ajoûte ici, que quelques-uns d'entre eux en ont conſervé quelques petits fragmens. Mais j'obſerve, que les occaſions où on les cite, & les paſſages qu'on en a conſervé, n'ont aucun rapport à ſon Hiſtoire généalogique de l'Attique. D'où il eſt aiſé d'inférer, que Phérécyde s'eſt exercé ſur pluſieurs matieres, dont la connoiſſance n'eſt pas venuë juſqu'à nous.

An de Rome 325.
Avant J. C. 429.

L'Hiſtoire des Gaules ne fournit aucun événement digne de notre curioſité, juſqu'à la ſeconde année de la guerre du Péloponéſe, qui étoit la troiſiéme de la quatre-vingt-ſeptiéme olympiade, & la trois cens vingt-cinquiéme de la fondation de Rome. La peſte fit cette année, ou celle d'après, des ravages affreux dans les Gaules pendant le cours d'un été. Elle prit naiſſance en Egypte, d'où le vent du midi la porta dans la Grece, dans l'Illyrie, dans la Vénétie & dans les Gaules, ſans que l'éloignement des lieux, ni la différence des climats, ni la hauteur des Alpes, ni les neiges dont elles ſont toûjours couvertes, puſſent en arrêter la fureur & le progrès. Les eaux du Nil l'avoient cauſée, auſſi-bien que ſes crûës, infiniment plus fortes qu'à l'ordinaire : car tous les bas fonds ayant été transformés en marais, qu'on n'eut pas ſoin de ſeigner, pour aider les eaux à s'écouler, à meſure que le Nil rentroit dans ſon lit ; le limon, échauffé par les chaleurs exceſſives qui regnent dans ces cantons, produiſit, engendra une infinité d'animaux, qui moururent auſſi-tôt que le Soleil eût deſſéché les lieux aquatiques où ils étoient nés. Le nombre en étoit prodigieux, auſſi-bien que l'eſpece & la figure. Il y en avoit de toutes ſortes de groſſeurs. Un grand nombre n'étoient qu'à

An de Rome 325.
Avant J. C. 429.

qu'à demi formés. L'air en fut corrompu, & la mortalité devint générale par-tout où ce fléau pénétra, tant à l'égard des hommes, qu'à l'égard des beſtiaux. On n'a aucun détail des maux qu'il fit dans les Gaules, quoique Virgile * en diſe un mot en paſſant. Mais on peut s'en faire une idée ſur la peinture que Thucydide † & Lucrece ont fait des traces qu'il laiſſa dans l'Attique. Ces Ecrivains ſont d'autant plus dignes de foi, que le premier fut lui-même frappé (*t*) de la contagion *, & que l'autre n'a écrit que d'après lui.

* *Georg. l. III. verſ. 474.*
† *Thucid. l. II. c. 47. Lucret. l. VI. ſub fin.*
* *Macrob. Sat. l. VII. c. 2.*

« Ce ferment de toutes les maladies, diſent-ils, ce poiſon » mortel remplit de funérailles toutes les provinces où il ſe gliſ- » ſa. En particulier il moiſſonna le plus grand nombre des ci- » toyens d'Athénes, & convertit les ruës & les places de cette » célébre ville en une ſolitude affreuſe.

» Le mal commençoit par la tête, qu'on avoit toute en feu, » & par les yeux, qui étoient enflammés à un tel point, que » les peſtiférés ne pouvoient diſtinguer aucun objet. La gorge » étoit pleine d'ulceres, d'où couloit un pus, qui bouchoit le » paſſage de la voix & de la reſpiration. La langue rejettoit » bien d'abord ce pus; mais elle étoit rude comme une rape, & » ſe racorniſſoit. Cependant auſſi-tôt que le pus deſcendoit dans » la poitrine, c'étoit fait des malades. Leur haleine étoit auſſi » forte, que l'odeur que jettent les cadavres qui ſont entiére- » ment corrompus. Quoique le corps & l'eſprit fuſſent égale- » ment affoiblis & altérés, rien n'égaloit l'impatience où les pré- » cipitoient les violentes convulſions qui les agitoient. Souvent » leurs veines ſe rompoient. Ils paſſoient les jours & les nuits à » pouſſer des cris, des plaintes & des gémiſſemens, qui ſe ter- » minoient à un épuiſement total. La ſource du mal étoit en- » dedans. Il conſiſtoit dans un incendie général, qui les conſu- » moit juſqu'à la moële & à l'extrémité des os. On ne pouvoit » les toucher, ni leur donner aucun ſecours, ſans leur cauſer » des douleurs inſupportables. Ils cherchoient toûjours le froid, » les frimats, les glaces mêmes des rivieres, & s'y jettoient tout » nuds. La ſoif ardente qui les dévoroit, les faiſoit précipiter la » bouche béante dans les puits: mais ils ne recevoient pas plus » de ſoulagement d'un volume immenſe d'eau, que d'une goutte

(*t*) Athénée, *l. XI. p. 505. F.* obſerve, que la peſte emporta Paralus & Xantippe, fils de Péricles.

An de Rome 325.
Avant J. C. 429.

» de roſée. Quelque ſituation qu'ils priſſent, étoit pour eux un » nouveau tourment. C'étoit toûjours à plate-terre qu'ils étoient » étendus, & qu'ils paſſoient les jours & les nuits ſans fermer » la paupiere : toutes criſes, qui pouſſoient à bout tout l'art des » Médecins.

» D'autre part, l'eſprit des malades étoit entiérement trou- » blé. Toutes les parties du corps leur trembloient. Leurs ſour- » cils étoient froncés. Ils avoient des yeux égarés, & des bour- » donnemens dans les oreilles, qui ne les quittoient point. Leur » reſpiration étoit tantôt forte & précipitée, & tantôt foible » & languiſſante. Leur corps étoit moite. Ils crachoient peu ; » & ce qu'ils crachoient étoit jaune & ſalé. Leur toux étoit » perpétuelle, & leur ſon de voix rauque. Les nerfs des mains » étoient retirés. Quand le friſſon leur prenoit, le froid com- » mençoit par l'extrémité des pieds, & ſe répandoit dans tout » le corps.

» Aux approches de la mort, les narines ſe rétréciſſoient, » le nez s'affiloit, les yeux s'enfonçoient, les temples étoient » creuſes, la peau étoit auſſi froide que le marbre, & auſſi rude » que du chagrin ; la bouche s'ouvroit d'une maniere horrible ; » & le front, tout tendu qu'il étoit, n'en paroiſſoit pas moins » agité.

» Cependant le froid gagnoit le cœur ; & quand le malade » en étoit-là, il expiroit, & tout étoit fait en huit ou neuf » jours. S'il arrivoit que quelqu'un échappât à la mort, des » reſtes de maladie, comme ulceres dans tout le corps, vio- » lentes douleurs de tête, flux perpétuel de matieres noires, » écoulement de ſang corrompu par les narines, le minoient » de plus en plus. Après quoi le mal paſſoit d'abord dans les » nerfs, puis dans les muſcles, & enfin dans les parties ; mais » quelques-uns ſe les faiſoient couper, pour prévenir ce mal- » heur, auquel il n'y avoit point de remede. Quelques autres » ſe faiſoient de même couper les pieds & les mains. Les uns » & les autres traînoient une vie pire que la mort. Heureuſe- » ment quelques-uns perdoient la notion de toutes choſes de » maniere à ne ſe pas connoître eux-mêmes.

» La ville & la campagne étoient jonchées de cadavres, d'où » ni les oiſeaux carnaciers, ni les bêtes farouches, n'oſoient ap- » procher. Si quelque animal s'y portoit, l'air empeſté qu'il

» humoit, lui donnoit incontinent la mort. Tel fut le ſort de » tous les chiens domeſtiques. Ainſi les funérailles étoient ſans » nombre, & les convois ſans ſuite. An de Rome 325. Avant J. C. 429.

» Il n'y avoit rien d'aſſûré dans les remedes : ceux qui ſer- » voient aux uns, nuiſoient aux autres. La choſe la plus digne » de compaſſion, c'eſt que le lieu même, où l'on étoit frappé » de la contagion, étoit auſſi le lieu où l'on tomboit, où l'on » ſe prononçoit l'arrêt de mort, & où l'on mouroit en effet. » Ainſi les cadavres multiplioient à l'infini, s'entaſſoient les » uns ſur les autres; & la mort paſſoit, ſans milieu, des mou- » rans au ſains. En vain quelques-uns, retenus par l'amour de » la vie, rompoient tout commerce avec leurs amis, & ſe ſé- » queſtroient de tout le monde; ils ſouffroient la peine du ta- » lion : la peſte les alloit chercher; ils tomboient malades, & » mouroient ſans ſecours.

» Il n'y avoit d'autre différence de la ville à la campagne, » ſinon, que les bergers, les vignerons, les laboureurs & autres » gens ſemblables conſacrés aux travaux des champs, d'ailleurs » très-robuſtes, mouroient à tas dans leurs chaumieres les uns » ſur les autres, les enfans pendus aux mamelles de leurs me- » res, ou les ſerrant entre leurs bras, tous privés des plus petits » ſecours de la vie. Il eſt vrai qu'une grande partie de campa- » gnards vint fondre dans Athénes, pour chercher quelque ſou- » lagement à leur miſere : mais au lieu d'y en trouver, ils ne » firent qu'augmenter le trouble & le déſordre, épuiſer les vi- » vres & les remedes, & aigrir le mal à un tel excès, que les » maiſons, les places, les ruës, & les plus ſombres réduits, » étoient remplis de morts & de mourans. On voyoit ces miſé- » rables preſſés d'une ſoif plus brûlante qu'une fournaiſe embra- » ſée, courant après les fontaines, s'y traînant comme ils pou- » voient, les uns tomber au milieu du chemin, & les autres à » deux pas du courant des eaux, ſans pouvoir y arriver; tous » couverts d'ulceres, tous exhalant une puanteur inſupporta- » ble, tous n'ayant plus une figure humaine, tous revêtus de » haillons qui ne couvroient pas leur nudité.

» La ſainteté des Temples fut alors violée pour la premiere » fois. Ceux à qui la garde en étoit confiée, ne purent en re- » fuſer l'entrée à des malheureux, qui cherchant un aſyle con- » tre la violence des maux, ſous le poids deſquels ils ſuccom-

An de Rome 325.
Avant J. C. 429.

» boient, oublioient & les Dieux, & le reſpect qu'on leur de-» voit. Ainſi dans ces tems d'horreur & de calamité, nul ordre, » nulle bienſéance ne fut gardée. La pieuſe coûtume d'enterrer » les morts, ſi religieuſement obſervée à Athénes juſques-là, » fut interrompue. On eut recours aux bûchers pour leur ren-» dre les derniers devoirs : mais les bûchers furent un ſujet d'al-» tercations & de ſang répandu ; car d'un côté, ceux qui les » faiſoient conſtruire prétendoient qu'ils ne devoient ſervir qu'à » leurs parens ou à leurs amis ; d'autre part, ceux qui n'avoient » pas le moyen d'en faire dreſſer, ne voulant pas laiſſer ſans » ſépulture les cadavres de ceux pour qui ils s'intéreſſoient, les » jettoient dans les bûchers qu'ils trouvoient tout faits : ce qui » occaſionnoit des emportemens & des violences fréquentes : » on en venoit aux voies de fait. Par-là, le malheur public étoit » au comble ».

Telle eſt la deſcription des maux où la maladie contagieuſe plongea l'Attique & les Gaules en même-tems. Il ne faut pas douter que les Druïdes, qui ſe piquoient d'avoir fait de grands progrès dans la Médecine, n'ayent tenté d'arrêter ce fléau par quelque ſecret de leur myſtérieuſe ſcience : mais nous n'avons aucune lumiere ſur ce qu'ils firent dans cette occaſion. Il n'en eſt pas de même de ce qui arriva à Athénes. Agron *, célébre Médecin, employa un remede fort ſimple, qui eut un ſi grand ſuccès, qu'en peu de tems il fixa le mal, & bien-tôt le fit diſparoître. Il conſiſtoit à allumer quantité de feux autour des malades. La chaleur & la violence des flammes purifia l'air, chaſſa & diſſipa les particules empoiſonnées dont il etoit infecté. Ainſi la cauſe de la maladie étant ſupprimée, les peſtiférés ſe trouverent auſſi-tôt ſoulagés, & recouvrerent la ſanté.

* *Rhodigin. antiq. Lect. l. XXIV. c. 22.*

An de Rome 348.
Avant J. C. 406.

A quelque tems de là, les Romains, autant pour venger les injures réitérées qu'ils avoient reçu des Véiens, & le droit des gens violé dans la perſonne de leurs Féciaux (*u*), que pour étendre les terres de la République, entreprirent le ſiége de Véies. C'étoit la capitale d'une puiſſante Lucumonie, & la plus forte place de l'Etrurie. Dès la premiere année du ſiége, les

(*u*) Les Féciaux, chez les Romains, étoient des perſonnes publiques, revêtuës d'une eſpece de Sacerdoce, dont le miniſtere conſiſtoit à faire des traités & des alliances, à conclure la paix, à déclarer la guerre, & à fixer la durée des tréves : *Fœderum, pacis, belli, induciarum oratores Feciales duo ſunto, bellaque diſceptanto*; Cic.

Véïens demanderent & obtinrent la convocation générale de la nation des Etruſques au temple de Voltumne (*x*), comptant d'engager les Lucumons à leur donner des ſecours proportionnés à la grandeur du péril dont ils étoient menacés. Mais tous refuſerent d'épouſer leurs intérêts, ſur la témérité que les Veïens avoient eu d'attaquer les Romains ſans les conſulter. Nonobſtant ce refus, le ſiége dura dix ans, parce qu'outre que Véïes étoit ſituée ſur un rocher eſcarpé, elle étoit bien fortifiée ſelon l'uſage du tems; elle étoit pourvûë de toutes ſortes de munitions de guerre & de bouche, & ſes habitans étoient braves *. Cependant l'année qui précéda la priſe de cette importante ville, l'aſſemblée générale des Etruſques ſe tint encore dans le Temple de Voltumne, à la ſollicitation des Capenates (*y*) & des Faliſques, qui vouloient que le corps de la nation prît fait & cauſe pour les Véïens. Le réſultat de l'aſſemblée fut, « que la nation ayant déjà refuſé ſon ſecours à un peuple qui s'étoit obſtiné à ne la point conſulter, » quand il s'étoit engagé à une guerre qu'elle n'approuvoit » pas; il n'étoit pas de la prudence qu'elle entreprît de tout » riſquer, dans un tems où les Gaulois, nation féroce & in- » connuë, avoit envahi une partie de l'Etrurie voiſine du lieu » même où ſe tenoit actuellement l'aſſemblée. Qu'à la vérité » les Gaulois ne remuoient point; mais c'étoient des voiſins » avec leſquels les Tyrrhéniens n'avoient ni de guerre décla- » rée, ni de paix aſſûrée ». Ainſi les Véïens furent abandonnés à leur mauvaiſe deſtinée.

An de Rome 348.
Avant J. C. 406.

* *Tit. Liv. l. v. c. 17.*

Quoi qu'il en ſoit de ces mutins, qui porterent bien-tôt la peine des injuſtices & des outrages qu'ils avoient fait aux Romains, la réponſe de la Diete des Etruſques nous apprend une circonſtance de notre Hiſtoire, ſur laquelle les Anciens ont

(*x*) C'étoit le lieu où les Tyrrhéniens s'aſſembloient en corps pour les affaires de la nation. Il étoit conſacré à une Divinité, qu'il ſeroit difficile de définir. On avoit choiſi ſon temple, ou du moins le lieu qui portoit ſon nom, & qui dès-là lui étoit conſacré, parce qu'il étoit le centre de l'Etrurie.

(*y*) A la conduite que tiennent ici ces deux peuples, on ſe perſuaderoit aiſément qu'ils étoient l'un & l'autre Tyrrhéniens; & cela n'eſt ſûrement pas à l'égard des Faliſques, comme l'a fort bien obſervé & prouvé le P. Roüillé, dans ſes notes ſur l'Hiſtoire Romaine, *l. IV. p. 281. édit.* 4°. Ainſi le Pere Catrou n'eſt pas exact, quand il inſinuë, *t. III. p. 367*, qu'ils étoient un peuple d'Etrurie. A la vérité, on les voit toûjours attachés aux intérêts & à la fortune des Etruriens; mais il ne faut pas douter, que ce ne fût autant pour ſe fortifier contre les Romains, qui étoient l'ennemi commun des uns & des autres, que parce que leurs terres étoient enclavées dans celles des Etruſques.

An de Rome 348. Avant J. C. 406.

gardé le ſilence ; c'eſt que dans l'eſpace qui s'étoit écoulé entre la 348e année de Rome & la 356e, que s'étoient tenuës les deux aſſemblées générales, dont je viens de parler, les Gaulois avoient emporté quelque quartier de l'Etrurie, & s'étoient avancés aſſez près du célébre Temple de Voltumne, où les Etruſques s'étoient aſſemblés en dernier lieu. Ce peuple paſſa dans l'Apennin ; & à s'en tenir aux termes de la déclaration de la derniere aſſemblée des Etruſques, il faut placer cet événement environ à l'an 349 ou 350 de Rome.

An de Rome 350. Avant J. C. 404.

Cependant les Romains preſſoient vivement Véïes, ignorant qu'ils avançoient ainſi la priſe de Rome * ; car le Devin (z)

* Cic. Divin. l. I. p. 371.

(z) Ce Devin intrigua bien les Romains dans cette occaſion. Voici comme le Plutarque de Dacier raconte la choſe : « Pendant que cette guerre étoit dans ſa ,, force, arriva le prodige du lac d'Albe, ,, qui peut être comparé aux plus grands ,, prodiges qu'on ait jamais vûs, & qui, ,, manquant de raiſons phyſiques, imprima une grande terreur dans les eſprits. ,, On étoit au commencement de l'automne, ſur la fin d'un été, où il n'y ,, avoit eu ni grandes pluies, ni vens de ,, midi fort violens : les ſources & les ,, fontaines, dont l'Italie eſt pleine, tarirent entiérement, ou ne réſiſterent ,, que foiblement à la ſéchereſſe ; & toutes les rivieres, qui ſont ordinairement ,, fort baſſes en été, diſparurent. Cependant le lac d'Albe, qui a ſa ſource en ,, lui-même, & qui ne ſe décharge nulle ,, part, étant environné de montagnes, ,, dont la terre eſt fort bonne, commença ,, à s'enfler viſiblement, ſans qu'on en pût ,, trouver d'autre cauſe, que la volonté ,, des Dieux ; & il s'éleva enfin juſqu'à la ,, cime de ces montagnes, ſans aucune ,, ſorte de tourmente ou d'agitation. Les ,, paſteurs & les bouviers en furent les ,, premiers ſurpris ; mais lorſque la barriere, qui, comme une digue, empêchoit ce lac d'inonder les campagnes, ,, vint à ſe rompre par le poids & la quantité d'eau qu'elle ſoûtenoit, & que ſes ,, ondes roulant avec furie au travers des ,, terres labourées & des vergers, allerent ,, ſe jetter dans la mer, cela n'étonna pas ,, ſeulement les Romains, mais tous les ,, peuples d'Italie, qui furent perſuadés ,, que c'étoit un ſigne de quelque grand ,, événement. On ne parloit d'autre choſe ,, dans le camp des Véïes, de maniere que ,, la nouvelle en paſſa juſqu'aux aſſiégés ; ,, & comme ordinairement dans les longs ,, ſiéges, les aſſiégés & les aſſiégeans parlent & ſe mêlent ſouvent enſemble, il ,, arriva qu'un Romain fit connoiſſance & ,, eut de fréquens entretiens avec un des ,, ennemis, qui étoit fort verſé dans les ,, anciennes Hiſtoires, & qui paſſoit pour ,, plus habile que les autres dans l'art ,, de deviner. Le Romain lui ayant raconté un jour ce débordement du lac ,, d'Albe, & voyant qu'il s'en réjoüiſſoit, ,, & qu'il en tiroit ſujet de ſe moquer du ,, ſiége, *Ce n'eſt pas là*, lui dit-il, *le ſeul* ,, *prodige qui nous ſoit arrivé ; nous en avons* ,, *eu encore d'autres bien plus terribles*, *que* ,, *je ſerois bien-aiſe de te communiquer*, *pour* ,, *voir ſi dans ce déſordre général de nos affaires publiques*, *je ne pourrois pas remédier* ,, *aux miennes*, *& me mettre en ſûreté.*

,, Comme il vit que le Véïen l'écoutoit ,, favorablement, & ſe livroit tout entier ,, à la converſation, dans l'eſpérance ,, d'apprendre des choſes inoüies, il l'amuſa ſi bien par ſes diſcours, que l'ayant ,, attiré aſſez loin des portes de la ville, il ,, le ſaiſit au corps ; & comme il étoit plus ,, fort que lui, il l'enleva ; & avec le ſecours de quelques-uns de ſes camarades, ,, qui accoururent du camp, il le mena devant le Général. Cet homme ſe voyant ,, réduit à cette néceſſité, & ſçachant que ,, le deſtin eſt inévitable, leur déclara les ,, oracles ſecrets qui avoient été rendus à ,, ſa patrie ; *qu'elle ne ſeroit priſe*, *que lorſque le lac d'Albe étant débordé*, *& ſes eaux* ,, *ayant pris un autre chemin*, *ſes ennemis* ,, *auroient trouvé le ſecret de les faire rentrer* ,, *dans leur lit*, *ou de les détourner de ma-*

même, qui avoit dit en plein Sénat, que les Romains ſe rendroient maîtres de Véïes, leur avoit caché que la priſe de Véïes devoit être ſuivie de celle de Rome. Mais quand ils auroient eu connoiſſance de cet oracle, c'eſt un problême, s'ils y auroient eu égard ; car ils étoient ſi animés contre les Véïens, qu'ils regardoient leur deſtruction comme néceſſaire au ſalut de la République. C'eſt pourquoi ils ſerrerent Véïes de plus près, creuſerent une mine ſous la ville, y entrerent par l'iſſuë que la mine y avoit fait, & s'en rendirent maîtres.

Le même jour les Inſubres, les Boïens & les Sénonois, conſommerent les ravages qu'ils faiſoient depuis quelque tems dans la Gaule Tranſpadane, par la ſurpriſe de Melpe *, ville fort riche de l'ancienne Inſubrie, qu'ils détruiſirent de fond en comble, après en avoir partagé les dépoüilles. Melpe n'a pû jamais ſe relever entiérement de ſa chûte : elle a pourtant été un peu rétablie depuis ; auſſi ſubſiſte-t-elle encore ſous le nom de Melzo, qui eſt à une groſſe lieuë de Milan.

An de Rome 357.
Avant J. C. 397.

* *Plin. Hiſt. lib. III. c. 17.*

Pendant cette longue ſuite d'événemens, les Cathaginois eurent le tems de reſpirer, & de ſe relever des pertes immenſes, qu'ils avoient faites en Sicile. Malheureuſement dès qu'ils eurent repris des forces, ils entrerent (*a*) en guerre * avec les

* *Juſtin, l. XLIII. c. 5.*

„ *niere, qu'elles ne ſe jettaſſent point dans la* „ *mer.*
„ Le Sénat informé de cette prophétie, „ & ne ſçachant à quoi ſe déterminer, jugea enfin, que le meilleur expédient „ étoit d'envoyer à Delphes conſulter le „ Dieu. On choiſit pour cet effet trois des „ plus illuſtres & des plus grands perſonnages de Rome, Coſſus Licinius, Valerius Potitus & Fabius Ambuſtus, „ qui, ayant eu dans leur voyage un vent „ très-favorable, rapporterent bien-tôt, „ avec pluſieurs autres réponſes d'Apollon, un oracle formel, qui les avertiſſoit „ qu'on avoit négligé certaines cérémonies ſolemnelles dans la célébration des „ fêtes Latines, & qui leur ordonnoit „ d'employer toutes leurs forces à faire remonter les eaux du lac d'Albe de la mer „ dans leur ancien lit ; ou, ſi cela étoit impoſſible, de les détourner dans les „ champs par des canaux & par des tranchées, & de les diſſiper entiérement. Sur „ cet oracle, les ſacrificateurs ſe mirent à „ réparer ce qui regardoit les ſacrifices, & „ le peuple à détourner l'eau du lac ».

(*a*) Dom Martin Bouquet, dans les *Annales Gauloiſes* qu'il a dreſſées, & qu'il a mis à la tête du premier volume du Recueil des Hiſtoriens des Gaules & de la France, met ce fait, avec pluſieurs qui le précédent & qui le ſuivent, à l'an de Rome 162, qui eſt l'année même de l'arrivée des Phocéens. Sans doute qu'il n'a pas fait attention, que c'eſt non ſeulement détruire la vraiſemblance, & renverſer l'ordre établi dans la nature ; mais encore donner atteinte à la foi de l'Hiſtoire : car Strabon obſerve, que Marſeille ne ſongea à s'agrandir, qu'après qu'elle eut affermi ſon pouvoir, ſon commerce & ſes forces au milieu des peuples, dont elle étoit environnée ; & que ce ne fut *que dans des tems poſtérieurs, que ſe ſoûtenant par elle-même, elle s'enhardit à s'étendre aux dépens de ſes voiſins ; enſuite à conſtruire des villes, dont elle faiſoit autant de forteresſes ; & enfin à établir des colonies & ſa domination en Eſpagne.* Strab. l. IV. pag. 179. D'ailleurs on ne ſçauroit trop rapprocher les victoires, que

An de Rome 357. Avant J. C. 397.

Marſeillois. La guerre dura long-tems, & toûjours au déſavantage des Africains. Juſtin, qui nous apprend ces anecdotes, ne deſcend dans aucun détail : il dit ſeulement, que la guerre entre les deux nations fut allumée à l'occaſion de quelques barques de pêcheurs, que les Carthaginois prirent aux Grecs, & qu'ils ne voulurent pas rendre. Les Grecs armerent auſſi-tôt contre eux, & les allerent chercher dans tous les ports où ils faiſoient leur commerce. Par-tout ils les vainquirent, par-tout ils coulerent à fond leur flotte, par-tout ils s'enrichirent de leurs dépoüilles ; & ils ne mirent fin aux hoſtilités qu'ils commettoient avec tant de ſuccès, qu'après avoir forcé les ennemis à leur faire la ſatisfaction qu'ils demandoient, & à quoi les Carthaginois n'avoient jamais voulu ſe ſoûmettre.

Tant de grands avantages fortifierent l'alliance que les Marſeillois avoient faite avec les Eſpagnols *, & leur aſſûrerent pour toûjours la poſſeſſion de pluſieurs ports, qu'ils avoient conſtruits ou acquis ſur les côtes de la Taragonoiſe & de la Bétique, & dont j'ai parlé ſur la fin du Livre précédent (*b*). Ce qui doit paroître ſingulier, c'eſt qu'à meſure qu'ils devenoient plus formidables, qu'ils gagnoient des batailles ſur terre & ſur mer, faiſoient des conquêtes au-dedans & au-dehors, & regorgeoient de richeſſes ; les Gaulois & les Liguriens entreprirent de renverſer Marſeille juſques dans ſes fondemens : comme s'il leur eût été plus facile d'exécuter un deſſein qu'ils n'avoient jamais perdu de vûe, & qu'ils avoient été obligés d'abandonner tant de fois, dans le tems où cette République tenoit, pour ainſi dire, la victoire attachée à ſes étendarts, que lorqu'elle n'étoit encore que dans ſon berceau ; TANT IL EST VRAI, que la jalouſie eſt aveugle, & qu'elle court à ſa ruine en machinant celle des autres. Heureuſement Catumandus prévint par ſa prudence celle des Gaulois & des Liguriens.

* *Juſtin, lib. XLIII. c. 5.*

An de Rome 359. Avant J. C. 395.

les Marſeillois remporterent ſur les Carthaginois, de l'année 362, que Rome fut priſe par les Gaulois ; puiſque Juſtim nous apprend, que les députés de Marſeille revenant de Delphes, où ils étoient allés offrir au nom de la nation des preſens en action de graces des victoires dont nous parlons, apprirent le malheur arrivé à une ville qui étoit leur alliée. Ce qui porta les Magiſtrats de Marſeille à envoyer généreuſement aux Romains l'or & l'argent, dont ils avoient beſoin pour ſe racheter, & ſe tirer des mains des Gaulois.

(*b*) Je n'ai pû marquer l'époque des conquêtes & des acquiſitions que les Marſeillois firent en Eſpagne. Tout ce qu'on peut dire à cet égard, c'eſt que tout étoit fait du tems de Scylax, Géographe qui vivoit du tems de Darius fils d'Hyſtaſpe, lequel mourut l'an 269 de Rome.

C'étoit

An de Rome 359.
Avant J. C. 395.

C'étoit un Prince (*c*) des quartiers * des environs de Marſeille. Sa bravoure, dont il avoit donné pluſieurs marques éclatantes, l'avoit fait choiſir pour commander les troupes de tous les peuples voiſins, qui avoient conſpiré la perte des Phocéens, & qui s'y portoient comme à un incendie général qu'ils vouloient éteindre. Il n'avoit jamais approuvé cette guerre entrepriſe ſi hors de ſaiſon; car jugeant de l'avenir par le paſſé, & balançant d'un côté la maturité des conſeils des Phocéens, leur maniere d'attaquer & de ſe défendre, ſi ſupérieure à celle qui étoit en uſage dans les Gaules, la quantité de machines de guerre qu'ils avoient inventées ou perfectionnées, & les fortifications, dont leur ville étoit environnée; & de l'autre le courage, invincible à la vérité, des Gaulois & des Liguriens, mais fougueux, & qui, outre qu'il ſe refroidiſſoit & ſe diſſipoit à la moindre réſiſtance, donnoit aveuglément dans tous les piéges qu'on lui tendoit: il ne douta pas que ſes gens ne fuſſent la victime de leur vivacité. Ainſi il ſongea à conjurer un malheur, qui devoit entraîner la perte de ſes Etats. Pour mieux cacher ſon deſſein, il ſe hâta de conduire l'élite de ſes troupes au pied des murs de Marſeille; il forma le ſiége de cette ville, & attaqua quelques ouvrages extérieurs; mais le matin du cinquiéme jour, il aſſembla l'armée autour de ſa tente, & dit avec un air effrayé, qu'il venoit d'avoir un ſonge (*d*), dans lequel il avoit

* *Juſtin, l.* XLIII. *c.* 5.

(*c*) D. Martin Bouquet traduit ainſi ces paroles de Juſtin: *Dux conſenſu omnium Catumandus Regulus eligitur.* « Catumandus fut élû Roi d'un conſentement unanime »: au lieu qu'elles ſignifient, que le Roi Catumandus fut élû chef de l'armée qui devoit aſſiéger Marſeille.

Je mets au reſte cette guerre à l'an 359 de Rome, ou environ; car Juſtin, qui en a marqué le détail, obſerve, que ce ne fut qu'après qu'elle fut terminée à l'avantage des Marſeillois, non ſeulement par une paix ſolide, mais encore par des arrangemens, qui alloient au-devant des troubles, qui pouvoient ſurvenir, que le Sénat de Marſeille nomma des députés pour aller offrir de ſa part une ſtatuë d'Apollon au temple de Delphes: *Parta pace, & ſecuritate fundata revertentes à Delphis Maſſilienſium legati, quò Miſſi, munera Apollini tulerant*, &c. Juſtin. Lib. XLIII. cap. 5. L'Auteur de l'Hiſtoire Critique de la Gaule Narbonnoiſe inſinuë, que Catumandus & les peuples qui l'avoient choiſi pour faire le ſiége de Marſeille, étoient Liguriens. Mais outre que le *finitimi populi* de Juſtin ne déſigne pas moins les Gaulois, que les Liguriens, & que les Gaulois avoient autant d'intérêt à faire la guerre aux Marſeillois, que les Liguriens mêmes; le collier d'or que Catumandus portoit, & dont il fit préſent à la Déeſſe tutélaire de Marſeille, fait voir que Catumandus étoit un Prince Gaulois: à quoi il faut ajoûter, que Juſtin fait aſſez connoître, que la guerre dont il parle, étoit de la nature de celles que les Marſeillois avoient ſoûtenuës contre les Liguriens & les Gaulois ligués enſemble.

(*d*) Je ne ſçai où tend la réflexion, que le même Auteur de l'Hiſtoire Critique de la Gaule Narbonnoiſe fait à l'occaſion de cette viſion. *Si les Druïdes Gaulois*, dit-il, *avoient eu quelque autorité ſur les Liguriens*,

An de Rome 359. Avant J. C. 395.

vû une Dame qui ſe diſoit Déeſſe, & qui avec des yeux enflammés de colere, l'avoit menacé de le faire mourir, s'il ne laiſſoit pas les Marſeillois en paix.

Catumandus avoit trouvé le vrai ſecret (*e*) de tourner l'eſprit des Gaulois & de s'en rendre maître. Ils étoient ſans contredit les plus ſuperſtitieux (*f*) de tous les hommes : ainſi leur parler de ſonge, de viſion, de menaces de mort de la part des Dieux, c'étoit les avoir à ſa diſpoſition. Catumandus ne manqua pas de profiter de ce foible : ſans leur donner le moment de la réflexion, il conclut la paix avec les Marſeillois, & leva le ſiége. Avant de partir, il demanda à voir la ville. Quand il fut à l'entrée de la citadelle, qui étoit conſacrée à Minerve, le premier objet qui frappa ſes yeux, fut une ſtatuë de cette Déeſſe, qui étoit placée dans un portique : auſſi-tôt il s'écria, que c'étoit cette même Divinité, qui lui avoit apparu pendant ſon ſommeil, & qui, après l'avoir rempli de frayeur, lui avoit ordonné de ſe retirer & de congédier ſes troupes. D'où il prit ſujet de féliciter les Marſeillois, de ce que leur ville étoit ſous la

ne les auroit-on pas conſultés ſur le ſonge de Catumandus ? Il eſt très-apparent, qu'il n'y avoit alors ni Temples, ni Prêtres chez ces peuples, & que ce furent les Grecs qui leur apporterent l'Idolatrie. Au tems dont il s'agit, il n'y avoit aucun peuple en Occident qui ne fût Idolatre, & qui n'eût des Prêtres, quoi qu'aucun n'eût des temples. Ainſi ce ne ſont pas *les Grecs qui ont apporté l'Idolatrie chez les Liguriens.* Au reſte, que les Druïdes Gaulois ayent eu alors & toûjours quelque autorité ſur les Liguriens, c'eſt ce qui ne ſçauroit être problématique. Les Liguriens étoient Gaulois, & les Druïdes étoient les ſeuls Prêtres de la nation, & avoient la manutention de l'œconomie de la Religion, que profeſſoient tous les peuples des Gaules.

(*e*) De tout tems les Princes politiques ont fait entrer la Religion dans leurs projets, s'en ſont revêtus comme d'un manteau, & l'ont fait paſſer pour l'ame de leur conduite. Parmi les Anciens, les uns ont feint d'avoir communication & des entretiens fréquens avec les Dieux ; quelques-autres ſe ſont vantés de les avoir pour peres, ou de tenir à eux par les liens du ſang ; d'autres ont débité des viſions & des révélations, qu'ils accompagnoient de circonſtances, qui leur donnoient un air de vérité, à quoi on ſe laiſſoit prendre. Le peuple, naturellement ſuperſtitieux, ouvroit de grands yeux, donnoit aveuglément dans le piége, & croyoit ſuivre la volonté du Ciel en écoutant celle du Prince. C'eſt ce qui arriva dans l'occaſion dont il s'agit. Vraiſemblablement Catumandus avoit été gagné par les Marſeillois. A la vérité l'Hiſtoire n'en dit rien : je me ſers de ce ſilence, pour prêter au parti qu'il prit des vûës qui font honneur à ſa maniere de penſer. Ce qui n'empêche pas que je ne marque en paſſant le ſujet qu'il y a de le ſoupçonner d'avoir, pour ſon intérêt, manqué à la cauſe commune des Gaulois.

(*f*) Quoique dans l'antiquité, il n'y ait point eu de nation, ni de peuple, qui n'ait paſſé en particulier pour être ſuperſtitieux, & ſuperſtitieux à l'excès, il faut avoüer, dirai-je, à la gloire ou à la honte de nos ancêtres, que généralement les Hiſtoriens ont conſpiré à leur donner ce titre : je pourrai un jour examiner s'il étoit fondé ; je remarquerai ſeulement aujourd'hui, que la ſuperſtition des Gaſcons avoit paſſé en proverbe.

protection des Dieux, & d'appendre, en l'honneur de Minerve, le collier d'or qu'il portoit.

An de Rome 360. Avant J. C. 394.

Cette guerre, ſi glorieuſement terminée preſque auſſi-tôt qu'elle avoit été entrepriſe, ne fit qu'accroître la gloire des Marſeillois, affermir leur puiſſance, étendre leur crédit, & tenir en reſpect les peuples jaloux de leurs proſpérités : c'eſt pourquoi ils ſaiſirent le premier tems, que ces heureuſes circonſtances leur laiſſoient, pour exécuter un deſſein que les embarras & le tumulte de tant de guerres, qui s'étoient ſuccédées les unes aux autres, les avoient forcés de différer juſques-là ; c'étoit d'envoyer à Delphes des députés *, pour offrir de leur part à Apollon, en action de graces de pluſieurs victoires navales qu'ils avoient remportées ſur les Carthaginois, la dixme des dépoüilles qu'ils avoient faites. Il paroît que les dépoüilles que les députés offrirent n'étoient pas en eſpece, mais ſeulement l'équivalant ; car Pauſanias *, qui en parle comme témoin oculaire, dit qu'elles conſiſtoient en une ſtatuë d'Apollon, placée dans le temple que ce Dieu avoit à Delphes & dans un oratoire (*g*), & une ſtatuë de Minerve *Pronée* *, qui étoit à l'entrée de la ville de Delphes.

* *Juſtin, l. XLIII. c. 5.*

* *Lib. x. p. 642. 39.*

* *Idem ibid. pag. 623. 32.*

Quelques tems avant que les députés des Marſeillois partiſſent pour exécuter leur commiſſion & ſe rendre dans la Phocide (*h*), les Sénonois, non ceux qui occupoient ces plaines ſi fertiles, ſi vaſtes, ſi riantes, qu'on avoit appellées les Champs Phlégréens *, & dont ils avoient dépoüillé les Etruſques ; mais ceux (*i*) qui, ayant pouſſé plus bas vers la grande Grece, n'a-

* *Polyb. l. II.*

(*g*) La plûpart des peuples originaires de la Grece, avoient un oratoire à Delphes, où ils dépoſoient les preſens qu'ils faiſoient en différens tems à Apollon, & qui n'auroient pu tenir dans le temple érigé en l'honneur de ce Dieu.

(*h*) C'eſt une petite province de l'Achaïe, qui avoit la Bœotie au ſeptentrion, & le golfe de Corinthe au midi. Elle comprenoit le mont Parnaſſe, ſur lequel étoit bâti le temple de Delphes, où les peuples ſe rendoient de toutes parts, pour y conſulter l'Oracle de la Grece qui paſſoit pour le plus véridique. Les réponſes étoient rendues par une Pythie, choiſie à cet effet avec des précautions extraordinaires. Elle ſe mettoit ſur le trépied ; & l'attitude, avec laquelle elle y étoit, lui faiſoit recevoir dans ſon corps les vapeurs qui ſortoient d'un antre, ſur lequel étoit poſté le trépied. Alors elle entroit dans un eſpece d'enthouſiaſme & de fureur, pendant lequel elle proféroit des paroles, que des Poëtes qui étoient aux gages du Temple, tournoient en vers, leſquels étoient mis entre les mains des Prophétes reviſeurs, qui examinoient avec ſoin de quelle maniere ils rendoient les paroles que la Pythie prononçoit. Au reſte, les Phocéens de Marſeille n'étoient pas de la Phocide ; ils étoient originaires de Phocée, ville d'Ionie, qui étoit une colonie de la Phocide.

(*i*) Les Sénonois, dont il s'agit ici, & que nous allons voir bien-tôt aux priſes avec les Romains, les venir attaquer, les

An de Rome 360.
Avant J. C. 394.

voient pas été, à beaucoup prés, ſi bien partagés : ces Séno-

défaire, emporter leur capitale d'emblée, & leur faire la loi pendant près de cent ans de ſuite, ne venoient pas immédiatement des Gaules, comme l'avancent ſans aucun fondement M. Rollin, le P. Catrou, & bien d'autres Ecrivains modernes. L'hiſtoire d'Aruns, qu'ils tirent de Tite-Live & de Plutarque, & qu'ils mettent ici en œuvre pour lier les faits qu'ils veulent raconter, eſt déplacée ; elle s'eſt paſſée quelque deux cens ans auparavant : *Equidem haud abnuerim*, dit Tite-Live, *Cluſium Gallos ab Arunte, ſeu quo alio Cluſino adductos ; ſed eos qui oppugnaverint Cluſium, non fuiſſe qui primi Alpes tranſierunt, ſatis conſtat.* Tite-Liv. l. v. c. 33. Plutarque tient le même langage. « Les Gaulois, écrit-il, qui vinrent au ſecours d'Aruns, s'établirent „ au-delà des Alpes pluſieurs années „ avant ceux qui formerent le ſiége de „ Cluſium ». Ἀλλὰ ταῦτα μὲν ἐπράχθη συχνῷ τινι χρόνῳ πρότερον. *Plutarq. in Camil. p. 136.*

Ces Sénonois ne venoient pas non plus de cette partie d'Italie, qui s'étend entre l'Apennin & la mer Adriatique, depuis le *Montone* juſqu'à l'*Eſino*, où les Anciens & les Modernes ont renfermé les Sénonois de la Gaule Ciſalpine : ils venoient encore moins des environs du Pô, où Strabon, *l. IV. p. 212 D.* ſemble placer les Gaulois qui prirent Rome ; puiſque ce Géographe parle du tems antérieur à celui où les Sénonois paſſerent le Pô, qui, juſqu'à l'an 225 de Rome, ſervit de barriere aux conquêtes des Gaulois. Mais cette barriere ayant été une fois forcée, ils inonderent toute l'Italie, dans ſa largeur & dans ſa longueur, tant en-deçà, qu'au-delà de l'Apennin, juſqu'à la mer Ionienne, ſans néanmoins l'occuper toute entiere, faute d'être en aſſez grand nombre pour la remplir. Comme j'ai établi cette vérité dès le commencement du troiſiéme Livre, ſur des autorités invincibles, il me ſuffit de chercher ici de quel endroit de l'Italie ſont partis les Sénonois qui prirent Rome ; & je trouve que ce doit être de cette partie de la grande Grece, qu'on appelloit *la Daunie.*

En effet, la deſcription que Diodore de Sicile & Aurelius Victor ſont du canton d'Italie, que les Sénonois abandonnerent pour en aller chercher un meilleur, convient parfaitement à la Daunie. Comme c'eſt une vérité, dont l'établiſſement dépend de pluſieurs circonſtances répanduës dans les Ecrits des Anciens, ſur leſquelles tous nos Hiſtoriens ont gliſſé, je vais ici les raſſembler dans un point de vûë, à la faveur duquel la Daunie paroît comme le quartier certain de l'Italie, d'où les Sénonois ſont partis pour exécuter les exploits, que l'Hiſtoire Grecque & Romaine leur attribuë.

La premiere eſt, qu'au ſortir de leur pays, ils entrent dans l'Abruſſe, où ils détruiſent Caulon, capitale des Cauloniens, & ravagent leurs terres à un tel point, que les originaires furent obligés de ſe retirer en Sicile. *Diod. Sic. l. XIV. p. 321. Strab. l. VI. p. 261. B.*

La ſeconde eſt, qu'Appien place près de la mer d'Ionie les Gaulois qui avoient pris & brûlé Rome. Ἀμφὶ τὴν Ἰόνιον ἀκτὴν, τὰ δὲ λοιπὰ Κελτοὶ ὅσοι τῇ Ῥώμῃ τὸ πρῶτον ἐπιθέμενοι τὴν πόλιν ἐνέπρησαν. *Appian. Annibal. p. 318.*

La troiſiéme eſt, que Diodore de Sicile, parlant des Gaulois qui avoient été de l'expédition de Rome, & qui étoient retournés dans leurs anciennes demeures, dit qu'ils étoient revenus dans la Japygie, dont la Daunie faiſoit partie. Οἱ δ' εἰς τὴν Ἰαπυγίαν τῶν Κελτῶν ἐληλυθότες. *Diod. Sic. l. XIV. p. 325.*

La quatriéme eſt, que les Gaulois, incontinent après qu'ils eurent levé le ſiége du Capitole, & qu'ils furent de retour chez eux, demanderent à faire alliance avec Denys l'ancien, Tyran de Syracuſe, qui ſouhaitoit ardemment depuis longtems de ſe rendre maître de Regge ; lui faiſant enviſager les grands avantages qu'il retireroit d'un allié, qui, par ſa poſition, ſeroit toûjours prêt à fondre par derriere ſur un ennemi, qu'il attaqueroit lui-même par devant. *Sed Dionyſium gerentem bellum legati Gallorum, qui ante menſes Romam incenderant ſocietatem amicitiamque petentes adeunt ; gentem ſuam inter hoſtes poſitam eſſe, magnoque uſui ei futuram, vel in acie bellanti, vel de tergo intentis in prælium hoſtibus, affirmant.* Juſtin. l. xx. c. 5. Or Regge & les ennemis que Denys avoit alors en tête, étoient tous dans l'Abruſſe, qui étoit au-deſſus de la Daunie.

Enfin la derniere eſt, que Tite-Live

nois, dis-je, faiſoient mine de vouloir remuer. Ils n'avoient jamais été contens des terres qui leur étoient échûës (*k*). Ils en prirent pourtant poſſeſſion l'an 230 de Rome, ainſi que nous l'avons vû : mais ils s'y trouverent bien-tôt trop reſſerrés. Par ſurcroît, le pays étoit montueux*, brûlé par les ardeurs du Soleil, ſtérile, également éloigné de la mer & des terres occupées par les Gaulois ; ce qui rompoit toute la communication qu'ils auroient voulu avoir avec les Alpes & avec les contrées dont ils étoient originaires. Ils réſolurent donc de le quitter, pour s'en procurer un meilleur : mais ils furent quelque tems à ſe déterminer.

* *Diod. Sicil. l. XI. p. 321. Auctor de Vir. illuſtr. in Camillo, c. 23.*

Quand leur parti fut pris, ils aſſemblerent une armée de trente mille hommes, compoſée de leur plus brillante jeuneſſe. Les nouveaux combattans, fiers d'être chargés d'une commiſſion qui étoit ſi bien de leur goût, prirent à gauche ; & côtoyant l'Apennin juſqu'à ſon extrémité, ils entrerent dans les terres des Cauloniens (*l*), & les ravagerent ; puis revenant ſur leurs pas, mais par un autre chemin, ils franchirent l'Apennin, & s'approcherent aſſez près du temple de Voltumne, où trouvant des vivres en abondance & un poſte favorable à leurs deſſeins, ils s'y continrent pendant quelque tems, autant pour ſe remettre des fatigues attachées à la longue courſe, qu'ils

parlant des guerres vraies ou fauſſes, que les Gaulois après le ſac & l'incendie de Rome, firent en divers tems aux Romains, les fait venir tantôt de la Poüille, *Tite-Liv. l. VII. c. 1*, dans laquelle la Daunie eſt compriſe ; tantôt de la Campanie, *ibid. c. 11*, qui étoit limitrophe de la Daunie ; & les conduit ici par l'Anio, *l. VII. c. 9*, là par Albe & par la porte Colline, *ibid. c. 11* ; tous lieux connus pour être ſur la route de la Daunie à Rome.

Ces circonſtances, qui ne paroiſſent d'abord que des minuties, ſont néanmoins importantes à la conſtruction & à la certitude de notre Hiſtoire. En détail, ce ne ſont que des étincelles, qui répandent une foible lueur : mais en gros & réüniës enſemble, elles jettent tant de lumiere, que les yeux les plus foibles ne ſçauroient ne pas en être frappés.

(*k*) Diodore de Sicile donne la raiſon pourquoi les Sénonois de la Daunie n'étoient point contens des terres qui leur étoient échûës : « C'eſt, dit-il, que les » Gaulois, dans le partage des conquê» tes qu'ils font en commun, ont coûtu» me de tirer au ſort les terres que chaque » peuple doit poſſéder ». Τῶν Κελτῶν κατ' ἔθνη διελομένων τὴν χώραν. *Diod. Sicil. l. XIV. p. 321.* Comme on ne peut point douter qu'il n'y eût des Sénonois, autres que ceux dont il s'agit ici, dans pluſieurs autres endroits de l'Italie, ſur-tout entre l'Apennin & la mer Adriatique, depuis le Montone juſqu'à l'Eſino, il eſt évident, qu'outre le partage qui ſe faiſoit à l'égard des peuples en général, il y avoit une répartition particuliere pour les tribus, dont chaque peuple étoit compoſé.

(*l*) Les Cauloniens étoient originaires de l'Achaïe. Leur capitale fut appellée d'abord *Aulonia*, enſuite *Caulonia*, ou *Caulon*. Elle étoit entre le promontoire de Cocinte, & la Sagra, petite riviere de la Calabre ultérieure.

An de Rome 360.
Avant J. C. 394.

venoient de faire avec tant de rapidité, que pour partager le le butin, & en envoyer la meilleure partie à leurs peres.

Nous avons déjà vû qu'ils étoient encore dans ce poſte en 356, & que le ſéjour qu'ils y faiſoient, donnoit un ſi grand ombrage au corps des Lucumons, qu'ils refuſerent aux Véïens les ſecours preſſans, dont ils avoient beſoin; aimant mieux courir le riſque de voir Véïes tomber entre les mains des Romains, que d'expoſer la nation entiere à être engloutie par un peuple, qui avoit l'aſcendant de la dépoüiller de ſes plus riches contrées. Leur crainte n'étoit pas ſans fondement: le génie des Sénonois étoit incompatible avec un long repos. Ils partirent donc des environs de Voltumne. Florus leur fait parcourir une grande partie de l'Italie *. Il entend ſans doute les marches continuelles qu'ils avoient faites depuis la Daunie juſqu'au poſte avantageux, où ils s'étoient arrêtés, & qu'ils ne quitterent que pour leur expédition de Cluſium: car il eſt conſtant, qu'après pluſieurs courſes, où ils avoient acquis des richeſſes immenſes, ils ſe rabattirent tout-à-coup ſur cette ville, & en formerent le ſiége.

* *Flor. lib. 1. c. 13.*

An de Rome 362.
Avant J. C. 392.

Ce n'eſt donc point Aruns, qui, vers l'an 356 de Rome (ſelon le P. Catrou *, ſuivi de M. Rollin †), *déſolé de manquer de protecteurs en Etrurie, en alla chercher juſques dans les Gaules; qui choiſit les Sénonois, pour leur confier le ſoin de ſa vengeance: peut-être s'étant apperçu que cette contrée étoit la moins épuiſée d'hommes, puiſque les Sénonois n'avoient point ſuivi Bellovéſe, qui leur vanta l'abondance dont ils joüiroient en Italie; qui leur fit goûter du vin qu'il en avoit apporté; qui enfin en l'an 362 de Rome, conduiſit les Sénonois devant Cluſium, pour aſſiéger cette place, où ſa femme & ſon raviſſeur s'étoient enfermés.* L'affaire d'Aruns, ſon démêlé avec ſa femme & ſon pupille, auſſi-bien que les facilités qu'Aruns même procura à Bellovéſe pour l'introduire dans l'Italie, ſont des faits arrivés deux cens ans auparavant, qui n'ont aucun rapport avec l'arrivée ſubite des Sénonois devant Cluſium. D'ailleurs, les Sénonois, qui formerent le ſiége de cette place, ne venoient pas immédiatement des Gaules. Ils étoient entrés en Italie fort peu de tems après Bellovéſe: ils avoient demeuré pluſieurs années en-deçà du Pô, auprès des Inſubres *; & ils n'avoient paſſé ce fleuve, & ne s'étoient fixés entre la mer Adriatique & l'Apennin juſqu'à la mer Ionienne,

* *Hiſt. Rom. t. IV. p. 22. & ſuiv.*
† *Hiſt. Rom. t. II.*

* *Florus, l. 1. c. 13.*

que dans l'intervalle qui s'écoula depuis l'an de Rome 225 juſqu'à l'an 230. Ainſi ce que le P. Catrou dit un peu plus haut *, n'eſt pas exact, que *les Etruſques alors chaſſés de leurs anciennes habitations, paſſerent l'Apennin, & ſe refugierent dans l'étenduë de terre, qu'on a toûjours appellée depuis l'Etrurie, ou la Toſcane.* L'anacroniſme eſt de plus de cinquante ans. Mais reprenons le fil de l'Hiſtoire.

An de Rome 362. Avant J. C. 392.

* *Hiſt. Rom. t. II. p.* 341.

Dans le tems que les Sénonois prenoient le chemin de Cluſium, un Romain, homme de rien, nommé *Cæditius* *, vint ſe préſenter devant les Tribuns (*m*), & leur dit, « que la nuit précédente, comme il paſſoit dans la ruë neuve, un peu au-delà du temple de Veſta (*n*), il avoit entendu une voix, qui avoit quelque choſe au-deſſus des voix humaines, qui lui avoit ordonné d'avertir les Magiſtrats, que les Gaulois approchoient » (*o*). Les Tribuns ne firent aucun cas de l'avis, ſoit parce que celui qui le portoit étoit d'une naiſſance obſcure (*p*), ſoit parce que les ennemis, dont il annonçoit l'arrivée prochaine, étoit une nation éloignée, & par conſéquent *inconnuë*.

* *Tit. Liv. lib. V. c.* 32.

Ici un Moderne * ſe récrie ſur ce que Tite-Live oſe avancer, que les Gaulois étoient une nation éloignée & inconnuë,

* *Rerum Gallic. t. I. p. 321. not. A.*

(*m*) Les Tribuns, dont il eſt ici queſtion, étoient militaires; & ils gouvernoient la République avec le même pouvoir que les Conſuls. Ils étoient ſix cette année; Lucius Lucretius, Servius Sulpicius, Marcus Æmilius, Lucius Furius Medullinus pour la ſeptiéme fois, Agrippa Furius, & Caïus Æmilius. Ils furent élus le premier de Juillet; & on n'en créa un ſi grand nombre, qu'afin que ſi quelqu'un d'eux tomboit malade, ceux qui ne le ſeroient pas, puſſent ſuppléer pour eux. Sigonius rapporte l'inſtitution du Tribunat militaire à l'an 309 de Rome, après des débats conſidérables, ſuſcités par la faction des Tribuns du peuple, qui n'ont jamais perdu de vûë le deſſein de mettre des bornes à l'autorité des Patriciens.

(*n*) Veſta étoit une des Divinités tutélaires de Rome. Son culte dans le Latium étoit auſſi ancien, que l'arrivée d'Enée en Italie. Elle paſſoit pour être la Déeſſe de la Terre & du Feu: en conſéquence, ſes temples étoient de figure ronde, & le feu ſacré y étoit religieuſement conſervé, par le ſoin des Veſtales, qui étoient les Prêtreſſes propres & uniques de cette Divinité.

(*o*) Cicéron rapporte la même prédiction en ces termes: *Peu de tems avant que les Gaulois aſſiégeaſſent Rome, du bois ſacré de Veſta, qui s'étendoit du pied du mont Palatin juſqu'à la ruë neuve, il s'étoit élevé une voix, qui avertiſſoit les Romains de réparer les murs & les portes de la ville; en ſorte que, ſi l'on y manquoit, la ville ſeroit priſe.* De Divinat. l. I. c. 101. Mais que penſer de l'Orateur Romain, qui, dans le livre ſuivant, rejette la prédiction par des traits de plaiſanterie, qui marquent, qu'il jugeoit plus convenable d'en rire, que de la combattre ſérieuſement.

(*p*) Le défaut de tous les tems, & de tous les corps politiques, eſt de ne peſer jamais les avis, & de n'en faire compte, qu'autant que celui qui les donne eſt plus ou moins conſidéré.

An de Rome 362.
Avant J. C. 392.

puiſque dès le tems de l'ancien Tarquin, les Gaulois avoient paſſé en Italie, & s'étoient fixés dans l'Ombrie, qui étoit contiguë à l'Etrurie. Quand cela ſeroit auſſi vrai, qu'il l'eſt peu, il eſt conſtant, que les Romains ne pouvoient pas encore connoître les Gaulois, parce qu'ils en étoient ſéparés par toute l'Etrurie qui eſt en-deçà de l'Apennin, & par toute la largeur de l'Apennin même; ce qui formoit une diſtance conſidérable pour les Romains, leſquels juſques-là n'avoient gueres d'habitude, qu'avec les peuples qui étoient comme eux au-delà du Tibre. D'ailleurs, les Gaulois, qui, au tems dont nous parlons, formoient le ſiége de Cluſium, étoient les premiers qui avoient franchi l'Apennin, & depuis ſi peu de tems, que les Romains en ayant eu le vent, nommerent des députés * pour aller prendre *langue*, & ſçavoir exactement quel peuple c'étoit; ce qui n'avança gueres leurs affaires, ainſi que nous l'allons voir.

* *Diod. Sic. l. XIV. p. 321.*

Les Sénonois étoient aux pieds des murs de Cluſium. Nous avons déjà vû que c'étoit une ville d'Etrurie, capitale d'une Lucumonie, à trois journées de Rome. Les Gaulois la preſſoient vivement, & la ſerroient de tous côtés: ils l'auroient même emportée d'emblée, ſi les habitans, qui avoient prévû l'orage, ne l'avoient miſe en état de défenſe, & n'y avoient jetté abondamment des vivres. C'eſt qu'ils étoient du nombre des Préfectures, qui, dans la derniere aſſemblée générale de la nation (*q*), avoient refuſé aux Véïens les ſecours, dont elles-mêmes avoient beſoin pour parer les coups, que leurs ennemis méditoient de leur porter. Ils firent plus, c'eſt qu'ils ſe firent un mérite auprès des Romains d'un trait de prudence *, qui n'avoit pour objet que leur propre ſûreté. En effet, dans la crainte qu'ils eurent de tomber entre les mains des Gaulois, & d'être chaſſés entiérement de leur pays, comme tant d'autres peuples Etruſques, qui avoient eu le même ſort, ils députerent incontinent à Rome, pour implorer ſon ſecours. Leurs Agens s'acquitterent parfaitement bien de la commiſſion; & pour ſe rendre favorable le Sénat, ils ne manquerent pas de repréſenter, que pendant le cours de la longue guerre, que les Romains avoient eu avec les Véïens, les Cluſiniens n'avoient aſſiſté les derniers en quoi que ce ſoit, bien qu'ils fuſſent de leur nation

* *Tit. Liv. l. v. c. 35. Plutar. in Camil. p. 136.*

(*q*) Elle s'étoit tenuë l'an 356 de Rome.

Appien

An de Rome 362.
Avant J. C. 392.

Appien & Florus ajoûtent *, qu'ils inſiſterent & firent valoir l'alliance qui étoit entre Rome & Cluſium. Mais cette alliance eſt une chimere, qui n'a aucune ombre de fondement. Elle ſervit ſeulement de prétexte aux députés des Romains, pour prendre en main la défenſe des Cluſiniens; ce qui jetta Rome dans le plus grand péril qu'elle ait jamais couru.

* *Appian apud Ful. Urſin. p. 349. Flor. l. 1. c. 13.*

On peut obſerver en paſſant, que les Etruſques étoient bien déchus du degré de gloire & de puiſſance, qui les avoit rendu maîtres de preſque toute l'Italie; puiſque les Cluſiniens, au lieu d'avoir recours aux Lucumons, qui gouvernoient la nation, & veilloient à ſa conſervation, étoient alors réduits à implorer un ſecours étranger, qu'ils n'auroient dû attendre que d'eux-mêmes. Mais telle eſt la viciſſitude des corps politiques : ſouvent ils paſſent ſans milieu d'un état de force & de conſidération, à un état de foibleſſe & de mépris.

Les Romains, que cette députation flattoit autant par l'impreſſion qu'ils voyoient que la conquête de Véïes avoit faite ſur l'eſprit des Etruſques, que par l'occaſion qu'elle leur fourniſſoit de s'ingérer dans toutes les affaires d'Italie (*r*), d'étendre leur puiſſance, & de donner le ton à tant de différens peuples qui les environnoient, reçurent parfaitement bien les députés des Cluſiniens. Mais comme ils meſuroient toutes leurs démarches, & que les ſecours qu'on leur demandoit, étoient contre les Gaulois, qu'ils ne connoiſſoient gueres (*s*) à la vérité, mais qu'ils connoiſſoient aſſez pour ſçavoir que le peuple de ce nom étoit intrépide, ſur l'eſprit duquel l'autorité n'avoit aucun pouvoir, & avec lequel une rupture d'éclat tiroit à conſéquence, ils jugerent devoir prendre la voie de la négociation. Ils nommerent donc des Ambaſſadeurs pour aller au camp des Gaulois. Entr'autres inſtructions qu'ils leur donnerent, ce fut de ſe conduire avec autant de prudence, que de modération; de ne point aigrir les Gaulois; d'employer toute ſorte de moyens pour les détourner de la réſolution, où ils étoient de dépoüiller les Clu-

(*r*) C'eſt en tenant la conduite qu'ont obſervé les Romains, que ſe ſont formés les plus grands Etats. Le Royaume de Macédoine fut pendant quatre cens ans réduit à une province, qui n'étoit connuë que des Grecs & de quelques barbares des environs, dont elle étoit alternativement la proie & le joüet. Philippe paroît ſur la ſcene; il ſe tourne, il remuë, il intrigue, il met toute la Grece en mouvement, & il en devient l'arbitre, & en quelque façon le conquérant.

(*s*) C'eſt ſur quoi Tite-Live appuie beaucoup. Quoi qu'il en ſoit, Diodore de Sicile, *lib. v.* aſſûre, que les députés des Romains étoient chargés de rendre un compte exact des forces des Gaulois, & de pénétrer leurs vûës.

An de Rome 362. Avant J. C. 392.

ſiniens de leur territoire ; & s'ils ne pouvoient obtenir ce point capital, de leur perſuader au moins de ne leur en ôter qu'une partie*, & de leur laiſſer l'autre.

* *Dio. p. 919.*

Les Gaulois n'en vouloient pas davantage. Ainſi les ordres du Sénat ne pouvoient être ni plus ſages ni mieux concertés : ils ménageoient également les intérêts des deux partis ; mais ils furent mal exécutés : il ne faut point en être ſurpris ; les Ambaſſadeurs étoient trois freres de l'illuſtre & ancienne famille Fabia (*t*). Leur pere, qui vivoit encore, avoit été Conſul ; & il étoit actuellement Tribun militaire. Mais ils étoient jeunes & trop remplis de cette confiance, qu'inſpirent une grande naiſſance, le caractere dont ils étoient revêtus, & les dignités qui étoient comme héréditaires dans leur famille. Défauts que Tite-Live*, ce fade panégyriſte des Romains, met en parallele avec la férocité dont il qualifie la maniere héroïque d'agir des Sénonois, dans le tems qu'il avouë que la modération & la ſage conduite de ces derniers, auroit dû ſervir de regle aux premiers. Les Fabius donc, tels que je les ai repréſentés, étant arrivés au camp des Gaulois, leur dirent d'un air fier & d'un ton menaçant, « de la part du Sénat & du peuple Romain, de ceſſer » d'attaquer les Cluſiniens, qui étoient leurs alliés, & dont ils » n'avoient eux-mêmes reçû aucun tort, s'ils ne vouloient for» cer les Romains d'épouſer leurs intérêts : qu'au reſte, les Ro» mains vouloient bien prévenir la guerre ; & que les Gaulois » de leur part, étrangers comme ils étoient, devoient chercher » à ſe faire connoître plûtôt par leur amour pour la paix, que » par une déclaration de guerre ». Les Gaulois répondirent : « que, quoique les Romains ne leur fuſſent pas encore connus, » le parti qu'avoient pris les Cluſiniens dans les fâcheuſes ex» trémités où ils ſe trouvoient, de recourir à eux, leur faiſoit » croire qu'ils étoient pleins d'honneur & de courage : qu'ainſi » les voies de conciliation, qu'ils avoient préférées à celle des » armes en faveur de leurs alliés, leur faiſoient accepter vo-

* *Lib. v. c. 36.*

(*t*) Elle étoit comme une pepiniere de grands hommes, qui, de tout tems, avoient rempli les plus grands poſtes de l'Etat. Elle étoit ſi étenduë, qu'elle ſe chargea de faire elle ſeule la guerre aux Véïens en 274. Elle la ſoûtint avec gloire pendant deux ans : mais en 276, l'armée de ces Patriciens, compoſée de 306 militaires de même nom & de même ſang, donna dans une embuſcade, où elle fut enveloppée & maſſacrée, ſans qu'un ſeul échappât. Cet événement fut conſigné dans les faſtes, ſous le nom de journée de *Crémera*, & déclaré jour funeſte. De même on attacha auſſi à la porte, par où la petite armée étoit ſortie, le titre d'*infame* ; & il ne fut plus permis aux Magiſtrats en charge d'y jamais paſſer. *Dio in Excerptis Valeſian. p. 578.*

» lontiers la paix qu'ils venoient leur offrir, pourvû que les » Cluſiniens vouluſſent bien céder aux Gaulois, qui man- » quoient de terres, celles que leur trop grande étenduë ne » leur permettoit pas de cultiver; qu'il n'y avoit de paix à eſ- » pérer qu'à ce prix; qu'ils vouloient recevoir la réponſe des » Cluſiniens en préſence des Romains; que ſi elle ne leur étoit » pas favorable, ils vuideroient la querelle en leur préſence; » afin que de retour à Rome, ils puſſent faire ſçavoir à leurs » compatriotes, combien les Gaulois l'emportoient pour la bra- » voure ſur tous les autres peuples de la terre ».

An de Rome 362. Avant J. C. 392.

Ces paroles qui n'avoient rien de la hauteur inflexible & barbare, que les Hiſtoriens anciens & modernes prêtent gratuitement aux Gaulois, & qui fourniſſoient aux Ambaſſadeurs Romains un moyen aiſé de les obliger à laiſſer en paix les Cluſiniens moyennant une partie de leur territoire, ſelon les termes exprès de leurs inſtructions, furent très-mal reçûës. *Eh! quel droit*, reprirent les Fabius, *avez-vous de menacer de faire la guerre aux Cluſiniens, s'il ne leur plaît pas de vous céder les terres qu'ils poſſedent légitimement? qu'avez-vous à faire dans l'Etrurie? Notre droit*, reprirent les Gaulois, *eſt à la pointe de nos épées*: TOUT APPARTIENT AUX GENS DE CŒUR (*u*).

* *Tit. Liv. lib. v. c. 36.*

Juſques-là Brennus, qui commandoit les Sénonois, n'avoit rien dit: il prit alors la parole; & relevant le reproche que les Ambaſſadeurs avoient fait aux Gaulois de n'avoir reçu aucun tort des Cluſiniens: *Vous vous trompez*, dit-il aux Romains *, d'un ton ironique; *ils nous ont fait le même tort que les habitans d'Albe* (*x*), *les Fidenates* (*y*) *& les Ardéates* (*z*), *vous faiſoient*

* *Plutar. in Camillo, p. 136.*

(*u*) Pour des politiques, & des politiques payens, la replique étoit fondée, & la parité ſenſible: l'une & l'autre mettoit ſous les yeux des ſuperbes Romains cette chaîne d'injuſtices, qu'ils poſoient pour baſe de leur élévation. Mais le nom d'*Albe* mettoit dans tout ſon jour la plus noire de toutes les ingratitudes. Rome étoit une colonie d'Albe; Romulus étoit né à Albe, & Albe avoit contribué d'une partie de ſes habitans & de ſes richeſſes à la fondation de Rome: & cependant Rome, jalouſe de la gloire de ſa métropole, détruit Albe, & force ſes habitans de venir ſe renfermer dans ſes murs. Cela arriva ſous le regne de Tullus Hoſtilius, quelque quatre-vingts ans après la conſtruction de Rome.

(*x*) Selon les fragmens donnés par Fulvius Urſinus, p. 349, les Gaulois répondirent aux députés, qui les menaçoient de faire marcher contre eux toutes les forces de la République: qu'*ils ne craignoient ni leurs menaces, ni leurs armes; qu'au reſte, occupés à chercher des terres qu'ils puſſent cultiver, ils n'avoient pas encore eu le tems de ſe mêler des affaires des Romains.*

(*y*) C'étoient les habitans de Fidénes, qui faiſoit partie du Royaume d'Albe. Elle étoit bâtie ſur le Tybre, à quarante ſtades, ou à une lieuë & demie de Rome.

(*z*) Leur ville étoit Ardéa, ville ancienne des Rutules, aſſez près de la mer de Toſcane. On croit que ce peuple deſcendoit des Aborigénes.

An de Rome 362. Avant J. C. 392.

*autrefois, & que les Véïens (a), les Capénates (b), les Faliſques (c) & les Volſques (d) continuent de vous faire, & que vous puniſſez en ravageant leurs terres, en les ſubjugant, en détruiſant leurs villes, & en les dépoüillant de leurs poſſeſſions. Cette conduite n'a rien d'injuſte ni de répréhenſible: elle eſt fondée ſur la premiere de toutes les loix; qu'*IL FAUT QUE LES FOIBLES CÉDENT AUX PLUS FORTS. *Ceſſez donc de vous intéreſſer au ſort des Cluſiniens; afin que votre exemple ne nous autoriſe pas à nous intéreſſer à celui de tant de peuples que vous opprimés.*

Une réponſe ſi ferme forçoit les Ambaſſadeurs dans leurs derniers retranchemens: mais au lieu de les porter à concilier les eſprits, & à procurer la paix aux Cluſiniens aux dépens d'une partie de leur territoire, comme le Sénat leur avoit enjoint de le faire (e), & que les Gaulois l'avoient eux-mêmes propoſé, ils prirent le parti le plus oppoſé au caractere qu'ils devoient ſoûtenir, & aux intentions de la République. Ils entrerent dans Cluſium, ranimerent le courage abbattu des habitans, les exhorterent à faire une vigoureuſe réſiſtance; & ſe mettant à leur tête, ils firent une ſortie, ſoit pour éprouver la valeur de l'ennemi, ſoit pour donner des marques de la leur. C'eſt ainſi, dit Tite-Live*, que nos Ambaſſadeurs prirent les armes contre le droit des gens, & ſeconderent les deſtins qui vouloient la ruine de Rome.

* *Lib. v. c. 36.*

(a) C'étoit un peuple ancien & très-puiſſant. Il fit la guerre aux Romains pendant trois cens cinquante ans, avec différens ſuccès. Véïes, qui étoit leur capitale, étoit ſituée ſur un roc élevé & de difficile accès. Cependant elle fut priſe par le moyen d'une mine, que les ingénieurs dont les Romains ſe ſervoient, conduiſirent juſqu'au centre de la place. Le fait étoit tout récent: & l'argument de Brennus étoit convainquant.

(b) Peuple de l'ancienne Etrurie ſur les frontieres de la Sabinie. Ils tiroient leur nom de la ville de Capéne, ou plûtôt ils donnerent leur nom à la ville de Capéne, à l'exemple de preſque tous les peuples de l'occident, qui ont donné le leur au bourg principal, où ils avoient coûtume de s'aſſembler: car, pour le dire en paſſant, les Anciens n'avoient point de villes, mais un lieu principal où ils tenoient leurs aſſemblées, qui inſenſiblement s'érigea d'abord en bourg, & puis en ville, laquelle prit le nom du peuple qui l'avoit formée.

(c) Autres peuples d'Etrurie, dont la capitale étoit Falere.

(d) Peuple du Latium, originaire des Volces du haut & bas Languedoc, qui a fait la guerre aux Romains pendant près de deux cens ans.

(e) Non ſeulement le Sénat avoit chargé les Fabius de moyenner la paix entre les Sénonois & les Cluſiniens, à la faveur de quelques terres, que ces derniers céderoient aux premiers: mais les Cluſiniens ſe portoient d'eux-mêmes à la faire à ces conditions. D'autre part, les Gaulois ſe contentoient d'une fort petite etenduë de pays: mais l'entremiſe des Romains gâta tout. « La paix alloit être concluë, dit Dion, & les Gaulois avoient obtenu des Cluſiniens ce qu'ils ſouhaitoient, quand les médiateurs en vinrent aux injures, & des injures aux voies de fait, après quoi ils ſe retirerent dans Cluſium ». *Dio, apud Fulvium Urſinum, p. 373.*

An de Rome 362. Avant J. C. 392.

En effet, cette ſortie lui fut auſſi fatale, qu'elle fut favorable à Cluſium. Les Fabius s'y diſtinguerent trop au-deſſus des Cluſiniens. Quintus Fabius même, le Chef de l'Ambaſſade, qui dirigeoit cette manœuvre, prit pour l'exécuter le tems *, que les Gaulois, comptant ſur la négociation des Romains, avoient envoyé hors des lignes, ſans autre précaution, un parti pour aller chercher & emmener des vivres au camp. Les Cluſiniens ſurprirent ainſi les Gaulois, & en tuerent d'abord quelques-uns : mais il paroît qu'à la fin ils eurent du deſſous ; puiſque le Commandant du parti Gaulois, qui étoit auſſi recommandable par ſon illuſtre naiſſance & par ſon courage, que par ſa taille & ſa bonne mine, étoit près d'enlever un drapeau, qu'il tenoit déjà. Heureuſement pour les Cluſiniens, l'aîné des Fabius apperçut le mouvement du Gaulois, & ſe hâta de prévenir la déroute entirere des Etruſques, & la ſienne propre. Il ſortit * hors des rangs (*f*), courut au Gaulois, tandis qu'il étoit occupé à arracher le drapeau des mains de l'ennemi, le perça au flanc, l'étendit ſur l'areine & le tua. Juſques-là la vivacité du combat, qui fut grande de part & d'autre, auſſi-bien que l'éclat des armes du Romain, qui ébloüiſſoit les yeux *, avoient empêché, qu'il ne fut reconnu : mais le tems qu'il mit à recueillir les dépoüilles de l'ennemi, le fit découvrir : Brennus, qui le diſcerna le premier, fit ſçavoir de rang en rang qui il étoit, & prit les Dieux à témoin de la perfidie d'un homme, dont la bouche ſouffloit en même-tems la guerre & la paix, & qui n'étoit pas retenu par un caractere, que les loix divines & humaines lui défendoient de dépoüiller. Sur le champ, il fit ſonner la retraite ; & n'en voulant plus qu'aux Romains, il leva le ſiége de Cluſium, & dépêcha en même-tems des couriers * vers tous les peuples Gaulois établis en Italie, pour les inviter à venir ſe joindre à lui, & l'aider à venger une injure commune à toute la nation.

* *Appian. apud Ful. Urſin. p. 349. & ſeq.*

* *Tit. Liv. l. v. p. 36.*

* *Plutar. in Camillo, p. 136.*

* *Appian. apud Ful. Urſin. p. 350.*

(*f*) Je ſuis Diodore de Sicile & Plutarque, qui diſent, qu'il n'y eut qu'un des deputés qui prit les armes, & qui combattit contre les Gaulois en faveur des Cluſiniens. Auſſi, ſelon ces mêmes Hiſtoriens, les Gaulois ne porterent plainte au Sénat que contre ce député, & ne demanderent que lui, pour leur être remis. Au lieu que Tite-Live & Dion, marquent expreſſément que les trois députés ſe mirent à la tête des Cluſiniens, & allerent fondre ſur les Gaulois. En conſéquence, ils prétendent que les Gaulois voulurent exiger du Sénat, que les trois députés leur ſeroient livrés. Aurelius Victor écrit, qu'il n'y eut qu'un député qui combattit pour les Cluſiniens, & que néanmoins les Gaulois voulurent les avoir tous trois à leur diſpoſition.

An de Rome 362.
Avant J. C. 392.

Après cette démarche éclatante, dont les Fabius croyoient devoir ſe ſçavoir bon gré, Brennus aſſembla un conſeil général. Les avis furent partagés : les jeunes Capitaines opinoient à marcher droit à Rome, ſans donner aux Romains le tems de ſe reconnoître : les anciens Officiers & les plus expérimentés ſoûtinrent, qu'il falloit bien ſe garder de prendre ce parti : « Ce ſeroit, » dirent-ils, donner lieu de croire, que nous avons ſaiſi volontiers l'occaſion que nous cherchions depuis long-tems, de déclarer la guerre aux Romains. L'honneur, dont nous faiſons » profeſſion, exige qu'avant toutes choſes, nous envoyions » des députés au Sénat, qui expoſent ſimplement les griefs que » nous avons contre Fabius, & demandent qu'il ſoit remis entre » nos mains, en ſatisfaction du violement du droit des gens. » Le moindre refus mettra les Romains dans leur tort, & juſtifiera le parti que nous prendrons de nous faire juſtice nous-» mêmes ». Cet avis fut ſuivi, comme le plus ſage & le plus digne du nom Gaulois : auſſi a-t-il été loüé par toute l'antiquité. Les députés des Sénonois (*g*) ne manquerent pas de ſe rendre incontinent à Rome, & d'expoſer en plein Sénat le ſujet de leur arrivée. Les Sénateurs blâmerent hautement la conduite de Fabius : mais ils ne pouvoient ſe réſoudre à livrer à une mort certaine une perſonne de ſa qualité & de ſon mérite. Pour ſe tirer d'embarras (*h*), & n'être pas reſponſables des ſuites d'une guerre qu'un refus opiniâtre pourroit allumer, ils renvoyerent le jugement de cette affaire devant le peuple. Ce tribunal, qui eſt ordinairement extrême, ſe piqua de l'être particuliérement dans cette occaſion ; car, ſans égard ni aux juſtes plaintes des Gaulois, ni à la ſainteté des loix violées ſans pudeur,

(*g*) Appien, *apud Ful. Urſinum*, *pag.* *350*, obſerve, que bien que les Sénonois fuſſent tous d'une grande taille, Brennus ſe piqua de choiſir pour députés des Officiers d'une taille giganteſque.

(*h*) Quel embarras ! Après l'aveu qu'ils faiſoient ouvertement, que leurs Ambaſſadeurs étoient coupables. En effet, Diodore de Sicile, *l. XIV. p. 321*, & Appien, *apud Urſin. p. 350*, expoſent la choſe d'une maniere qui fait plus d'honneur au Sénat. Ils diſent donc, que les membres de ce corps, eſtimant que la demande des députés de Brennus étoit fondée ſur l'équité & le droit des gens, prierent les Gaulois de vouloir bien ſe contenter d'une ſomme d'argent, & de ſe déſiſter de la demande qu'ils faiſoient de la perſonne du coupable. Les Gaulois, ajoûtent-ils, ayant rejetté le tempérament propoſé par le Sénat, cet auguſte corps jugea, que Q. Fabius leur ſeroit livré. Sur quoi Fabius Ambuſtus pere, voulant ſauver ſon fils à quelque prix que ce fût, appella de la ſentence du Sénat au jugement du peuple, qui affecta pour la premiere fois d'humilier & de croiſer le Sénat.

ni aux malheurs dont la République étoit menacée, il ſe rendit * ouvertement aux largeſſes & au crédit des Fabius. En vain les Féciaux, cet ordre ſacré, inſtitué par Numa pour le maintien de la paix, & pour prononcer ſur la juſtice ou l'injuſtice des guerres qu'il falloit entreprendre ou ſoûtenir, interpoſerent leur autorité, & accuſerent les Ambaſſadeurs de leze-majeſté divine : le peuple traita de vains ſcrupules de religion la pourſuite des Féciaux, ſe joüa de l'embarras du Sénat, & prit à cœur de le croiſer pour la premiere fois (*i*) ; & pour ôter aux Gaulois toute eſpérance de faire condamner les coupables, *pour les inſulter même, il affecta de récompenſer les Fabius en les nommant Tribuns militaires pour l'année ſuivante. Cela fait, le Sénat, qui n'avoit d'autre part à un procédé ſi injuſte, que celle de n'y avoir pas trempé *, & d'avoir manqué de fermeté, offrit aux Gaulois une ſomme d'argent en dédommagement du tort qu'ils avoient reçû des Ambaſſadeurs de la République, & les pria d'attendre à pourſuivre en juſtice les Fabius à l'année ſuivante, qu'ils ne ſeroient point en charge ; parce que juſques-là, ils n'étoient pas comptables de leurs actions.

An de Rome 362. Avant J. C. 392.

* *Tit. Liv. l. v. p. 36. Plutar. in Camillo, p. 137.*

* *Diod. Sicil. l. XIV. p. 321.*

* *Appian. apud Ful. Urſin. p. 350.*

Les députés des Sénonois, regardant des mêmes yeux la réponſe du Sénat & l'élection ſi mal placée du Peuple, prirent ſur le champ leur parti ; ils quitterent Rome, & revinrent en diligence à l'armée, pour y rendre un compte exact du procédé étonnant des Romains : ils trouverent que l'armée s'éloignoit de Cluſium, & s'avançoit lentement vers Rome : mais dès qu'elle fut informée des dernieres réſolutions du peuple, & que les violateurs du droit public, au lieu de la punition qu'ils méritoient, avoient été élevés aux premieres dignités de l'Etat, elle en fut vivement piquée ; & ne conſultant que ſon reſſentiment, elle redoubla ſa marche. L'ardeur qu'elle faiſoit paroître, & le deſir de vengeance qui étoit peint ſur le viſage de tous ceux qui la compoſoient, rempliſſoient d'effroi tous les lieux par où elle paſſoit ; & comme elle occupoit un terrein im-

(*i*) C'eſt en termes formels ce que dit Diodore de Sicile. Juſques-là, ſelon cet Hiſtorien, le peuple Romain avoit fait gloire de ſe conformer aux idées du Sénat, & de ſe régler ſur lui dans toutes les affaires, qui lui avoient été renvoyées. Mais dans cette occaſion, loin de ſuivre ſon eſprit, & d'adopter les réſolutions qu'il avoit priſes, il affecta de bruſquer ſon autorité, & d'établir la ſienne. La conduite que le peuple Romain avoit tenuë quelques années auparavant à l'égard de Camille, fait voir que Diodore de Sicile n'eſt pas exact. On va voir que cette prétenduë premiere tentative des Plébéïens coûta cher à toute la nation.

An de Rome 362.
Avant J. C. 392.

menſe, & que tout étoit couvert d'hommes & de chevaux, les peuples qui ſe trouvoient ſur ſon chemin, couroient aux armes, tandis que les payſans deſertoient la campagne pour ſe retirer dans les places de ſûreté. Mais les Gaulois prenoient ſoin de raſſûrer tout le monde, & de ne faire nulle part aucun dégât. *Nous allons à Rome* *, crioient-ils de toutes leurs forces ; *c'eſt aux ſeuls Romains que nous en voulons. Nous ſommes amis de tous les autres peuples.*

* *Plutar. in Camil. p.* 137.

Le bruit de la marche impétueuſe des Gaulois, & les couriers qui arrivoient de toutes parts, ſur-tout de Cluſium, jetterent Rome dans la conſternation. L'unique moyen qu'elle avoit pour remédier à tant de maux préſens *, & celui qu'elle avoit employé avec ſuccès dans les guerres de moindre conſéquence, qu'elle avoit ſoûtenuës contre les Fidenates, les Véiens & les autres peuples d'alentour, étoit de créer un Dictateur. Ce remede eſt extréme, il eſt vrai : mais le péril qui la menaçoit ne l'étoit pas moins. Cependant elle n'y eut point recours (*k*) ; & quoiqu'un ennemi terrible & inconnu vint des rives de l'Océan & des extrémités de la terre pour l'attaquer (*l*), pas un ſeul Romain ne ſongea à prendre les meſures néceſſaires pour l'arrêter, ou le faire échoüer, TANT LA FORTUNE AVEUGLE les hommes *, quand elle veut qu'ils ne puiſſent pas éviter les coups qu'elle a réſolu de leur porter. Le ſort de la République fut donc abandonné au ſoin des Tribuns militaires. Ils étoient ſix ; & les trois derniers étoient les auteurs du malheur public. Ils firent des levées, mais ſeulement comme pour une guerre ordinaire ; car ils s'étudioient à dimi-

* *Idem ibid.*

* *Tit. Liv. l. v. c.* 37.

(*k*) Plutarque en donne la raiſon : *c'eſt*, dit-il, *que les Romains n'ayant que Camille ſur qui ils puſſent jetter les yeux, ne pouvoient ſe réſoudre à mettre à la tête de la République un homme, dont on redoutoit les ordres ; parce qu'il ne cherchoit ni à flatter le peuple, ni à ſe l'attirer.* Τοῦ μὴ πρὸς χάριν, μηδὲ κολακεύοντας ἄρχειν φοβεροῦ γενομένου. *Plutar. in Camil. p.* 137. C'eſt un de ces endroits que Dacier n'a pas entendu. Voici comme il le rend : *Mais ce qui leur fit autant de tort, que tout le reſte, ce fut l'ingratitude dont ils avoient uſé envers Camille ; car cela fit connoître aux Capitaines, que la choſe du monde la plus à craindre pour eux, c'étoit d'uſer de leur autorité, & de ne pas flatter le peuple.* Plutarque ne dit rien d'approchant : il met en parallele les Capitaines ou Tribuns militaires, que les Romains avoient choiſis, avec l'unique Chef qu'ils auroient dû ſe donner dans cette occaſion : en un mot, il peint le caractere des uns & des autres, & marque les reſſorts qui avoient fait-agir les Romains.

(*l*) C'eſt Tite-Live qui parle. Il a crû que les Gaulois, qui firent le ſiége de Cluſium, étoient arrivés fraîchement des Gaules ; & il ne s'eſt pas ſouvenu, qu'il avoit dit plus haut, qu'ils étoient entrés en Italie deux cens ans auparavant. *Ducentis quippe annis antequam Cluſium oppugnarent, urbemque Romam caperent in Italiam Galli tranſcenderunt.* Tit. Liv. l. v. c. 33.

nuer

nuer la nature, l'importance & les dangers de celle-ci. Ils ſe nuiſoient & ſe croiſoient les uns les autres ; ils donnoient des ordres contraires : en un mot, ils étoient trop de cinq ; & tous étoient livrés à un eſprit de vertige.

Cependant ils ſe mettent en campagne * avec des troupes levées à la hâte, tumultuairement & ſans choix ; ils vont au-devant de l'ennemi, & n'obſervent aucun acte légitime de religion ; car ils ne conſulterent pas même les Auſpices, ni ne s'aſſûrerent de la faveur des Dieux par l'inſpection des entrailles des victimes: pratiques eſſentielles, dont les ſoldats, au tems que ces ſuperſtitions étoient en vigueur, tiroient leur courage & leur confiance. Ils arriverent ainſi à la tête de quarante mille hommes à onze milles de Rome aux bords de l'Allia (*m*), dans l'endroit où le lit de cette petite riviere, après avoir été reſſerré par les montagnes de Cruſtumerium ou de *Marcigliano vecchio*, va ſe jetter dans le Tibre. Les Gaulois, qui venoient les chercher, ne leur permirent pas d'aller plus loin. Ainſi le lieu où ils furent arrêtés leur ſervit de camp ; car ils n'avoient ſongé ni à en faire marquer aucun auparavant, ni à le choiſir avantageux. Ils n'eurent pas même l'attention de fortifier celui-ci par des foſſés & quelques autres ouvrages ſemblables, pour pouvoir s'y retirer en cas de beſoin.

* *Tit. Liv. l. v. c. 38.*

Ils rangerent leur armée de maniere à occuper toute la plaine, afin que les ennemis ne puſſent pas les déborder. Leurs vûës étoient bonnes ; mais elles étoient impraticables ; car, comme ils n'avoient pas aſſez de troupes pour faire un ſi grand front ; que leurs lignes n'avoient point de hauteur, & que le corps de bataille étoit extrémement foible, en voulant éviter d'être enveloppés, ils laiſſerent des intervalles, & ils ne préſentoient à l'ennemi aucun côté, où il ne pût ſe faire jour. Mais leur plus grande faute (*n*) fut de placer le corps de reſerve ſur

(*m*) J'écris *Allia*, parce que l'uſage a prévalu, quoiqu'il ſoit certain qu'il faut dire & écrire *Alia. Sane Alia dicitur, cui propter metri neceſſitatem unum L addidit* (*Virgilius*), *ut Allia diceret, ſicut reliquias & relliquias ; unde apparet bene dixiſſe Lucanum* ; Quos Aliæ clades. *Servius, Æneid. VII. p. 498. A.*

(*n*) Diodore de Sicile, *l. XIV. p. 322*, dit, que tout ce que les Romains avoient de bonnes troupes, conſiſtoit en vingt-quatre mille hommes, qu'ils étendirent dans la plaine juſqu'à la colline, où ils placerent le corps de reſerve, qui, étant compoſé de tous les ſujets de la République en âge de porter les armes, quelque fort qu'il fût du côté du nombre, étoit très-foible du côté de l'expérience & de la valeur. C'eſt à quoi ſans doute le P. Catrou, *Hiſt. Rom. l. IV. p. 36*, n'a pas fait atten-

An de Rome 362. Avant J. C. 392.

la colline qui couvroit l'aîle droite. Comme l'attaque des Gaulois commença par-là ; c'eſt auſſi de-là que ſe répandit la terreur qui ſaiſit, inonda en un inſtant l'armée Romaine, qui la fit fuir, & qui entraîna les ſoldats qui échapperent au glaive des Gaulois. Voici comme la choſe arriva.

Brennus, qui avoit l'œil à tout, & qui examinoit la diſpoſition de l'armée ennemie, n'eut pas plûtôt apperçu cette derniere manœuvre des Généraux Romains, qu'il y ſoupçonna du myſtere, & le pénétra. Il ne douta pas que ce ne fût un ſtratagême dont ils ſe ſervoient pour rendre leur armée égale à la ſienne, ſinon en nombre (*o*), du moins en force, & qu'ils n'euſſent poſté ces troupes ſur cette éminence ; afin que quand le combat ſeroit engagé dans la plaine, & qu'il attaqueroit de front les légionnaires, elles deſcendiſſent & le priſſent en flanc & en queuë. Pour faire avorter ce deſſein, il forma celui d'emporter ſur le champ la colline (*p*), d'en débuſquer les Romains ; comptant que, s'il réüſſiſſoit, *la ſupériorité du nombre qui étoit de ſon côté* (*q*), lui feroit avoir bon marché du reſte de l'armée, & le diſſiperoit en un moment.

Des vûës ſi fines, & ces heureuſes reſſources, font l'éloge de Brennus, & montrent que ſa prudence mettoit toûjours la for-

tion, quand il dit, que *l'aîle droite des Romains, compoſée de leurs meilleures légions, s'étendoit depuis la riviere juſqu'à leur corps de bataille, placé au centre de la plaine ; & leur aîle gauche alloit s'élevant ſur des collines, qui environnoient le valon. Il plut aux Généraux Romains de poſter là leurs plus foibles manipules. Du reſte, leur corps de bataille fut un peu dégarni pour fournir les deux aîles, qui par-là occuperent un plus vaſte terrein. Ce fut une précaution que la crainte d'être enveloppés leur fit prendre. L'élite des plus braves Romains fut placée ſur une hauteur, pour ſervir de reſerve & pour agir au beſoin.* Tite-Live, Diodore de Sicile & Plutarque, diſent le contraire.

(*o*) Je ſuis Tite-Live pas à pas : cet Hiſtorien ſuppoſe par-tout, & dit même expreſſément dans quelque endroit, que l'armée des Gaulois étoit plus forte que celle des Romains. Cependant nous venons de voir, que les Romains oppoſerent aux Gaulois vingt-quatre mille hommes de vieilles bandes & de troupes réglées, ſans compter les nouvelles levées, dont le nombre devoit être fort grand ; puiſque tous les Romains en âge de porter les armes avoient été obligés de marcher ; *ἅπαντας τοὺς ἐν ἡλικίᾳ καθώπλισαν. Diod. Sic. l. XIV. p. 322.* Auſſi Plutarque aſſûre-t-il que l'armée Romaine étoit de quarante mille hommes effectifs, & qu'elle n'étoit pas inférieure à celle des Gaulois. Ἐξῆγον οἱ χιλίαρχοι τοὺς Ῥωμαίους ἐπὶ τὸν ἀγῶνα πλήθει μὲν οὐκ ἐνδεεῖς. *In Camil. p. 137.*

(*p*) C'eſt ce que Diodore de Sicile ne ſçavoit pas ; puiſqu'il dit, qu'on ignoroit ſi c'étoit par hazard ou à deſſein, que les Gaulois, en rangeant leur armée en bataille, avoient oppoſé leurs meilleures troupes aux plus foibles des Romains.

(*q*) Je répete ici, que je ne parle que d'après Tite-Live, qui, pour diminuer la honte des Romains, ſoûtient, que l'armée des Gaulois étoit ſupérieure à celle de leurs ennemis. Appien tient le même langage : mais il m'eſt auſſi ſuſpect que Tite-Live.

tune de ſon côté (*r*). Au contraire dans l'armée ennemie, ni chefs, ni ſoldats, ne firent rien de digne du nom Romain. En effet, au premier inſtant que les troupes de Brennus s'ébranlerent, les uns & les autres ſe livrerent à la terreur & à une eſpece de rage de fuir. L'épouvante fut ſi grande, qu'ils tournerent le dos avant de rendre aucun combat. En fuyant même, la plus grande partie, au lieu de diriger leur courſe vers Rome, où le chemin le plus droit les conduiſoit, & où leurs femmes & leurs enfans les attendoient, prirent du côté de Véïes, où ils ne pouvoient arriver, qu'en ſe détournant & en traverſant le Tibre.

Le corps de reſerve ſeul fit quelque légere réſiſtance, à la faveur du poſte avantageux qu'il occupoit : cependant il plia bien-tôt, & fuit à vau de route. Le cri effroyable que les Gaulois poulſerent tous à-la-fois en allant à l'ennemi, & auquel les Romains n'oſerent jamais répondre, vola de rang en rang ; & pénétrant juſqu'aux corps les plus reculés, ſervit à tous les ſoldats Romains comme de ſignal pour ſe débander, & ne pas ſoûtenir la préſence d'un ennemi, qu'ils n'avoient pas encore vû. Le carnage ne fut pas dans la mêlée, mais dans la fuite ; & comme les fuyards s'embarraſſoient, s'arrêtoient les uns les autres, ils prêtoient le dos à tous les coups, que les vainqueurs leur portoient. La boucherie fut plus grande ſur les bords du Tibre, où toute l'aîle gauche s'étoit retirée, après avoir jetté bas les armes. Pluſieurs furent engloutis par le fleuve, ſoit qu'ils ne ſçuſſent pas nager, ſoit qu'ils ne puſſent pas le faire à cauſe de leurs cuiraſſes & de leurs hardes, qui les empêchoient de fendre les flots. D'autres, en plus grand nombre, ſe ſauverent à Véïes, ſans qu'il leur vint dans l'eſprit de donner à Rome des nouvelles de leur retraite, ni d'y envoyer quelque renfort, qui la mît à couvert d'inſulte. L'aîle droite ne fut pas tout-à-fait ſi maltraitée que la gauche, tant parce qu'elle étoit plus éloignée du Tibre, que parce qu'elle étoit plus proche de la colline, ſur laquelle elle étoit appuyée. Quoi qu'il en ſoit, les ſoldats de cette aîle, qui ſurvécurent à leur défaite, s'enfuirent tous à Rome, non pour la défendre, mais pour ſe jetter dans la citadelle, avec cette circonſtance particuliere, qu'ils étoient ſi preſſés de fuir, qu'ils n'oſerent pas ſe donner le tems de fermer les portes

(*r*) *Adeo non fortuna modò, ſed ratio etiam cum barbaris ſtabat. In altera acie nihil ſimile Romanis, non apud duces, non apud milites erat : pavor fugaque occupaverat animos.* Tit. Liv. l. v. c. 38.

An de Rome 362. Avant J. C. 392.

de leur capitale. Cet événement mémorable arriva le lendemain des ides de Juillet (*s*), ou ſelon notre maniere de compter, le ſeize du même mois.

Telle eſt la deſcription que Tite-Live a laiſſée à la poſtérité de la bataille d'Allia. Je me ſuis attaché d'autant plus à rendre cet Auteur mot pour mot, à ſuivre l'ordre qu'il a tenu, & à traduire juſqu'à ſes réflexions, qu'en cette ſeule oc-

(*s*) Je parle d'après Verrius Flaccus, cité par Aulu-Gelle, *l. V. c. 17*, auſſibien que d'après pluſieurs autres Anciens, dont Macrobe fait mention, *l. I. c. 16*. Tous ſoûtiennent, que la bataille d'Allia fut donnée le lendemain des ides de Juillet. Et à dire vrai, elle ne ſçauroit avoir été donnée un autre jour ; puiſqu'il eſt conſtant, qu'après la levée du ſiége de Rome, ou plûtôt du Capitole, les Tribuns militaires ayant convoqué le Sénat, pour avoir ſon avis ſur la cauſe de tant d'échecs reçus par la République au mois de Juillet, le Sénat manda L. Aquinius, Aruſpice, qui dit avoir obſervé, que c'étoit le lendemain des ides de Juillet, que Q. Sulpicius, Tribun militaire, avoit offert le ſacrifice qui précéda la bataille d'Allia ; & que c'étoit auſſi le lendemain d'une époque & d'un ſacrifice ſemblable, que les Fabius avoient été défaits à Crémera. Sur quoi le Collége des Augures déclara, que tout lendemain de Nones, d'Ides & de Calendes, étoit pour les Romains jour ATRE ou funeſte ; & que dès-là il ne ſeroit plus permis à l'avenir de donner bataille, ni d'aſſembler les Comices à pareil jour.

Cependant Tacite, *Hiſt. l. II. p. 56*, & Servius, *Æneid. VII. p. 498. A.* mettent cette bataille au quinziéme des Calendes d'Août ; & Aurelius Victor, *c. 23*, au ſeiziéme : ce qui ne ſçauroit être, puiſque ni l'un ni l'autre jour n'étoit un de ces lendemains, ſur leſquels les Pontifes avoient prononcé. Plutarque, *in Camil. p. 137*, dit en général, que le combat d'Allia fut donné dans la pleine lune environ le ſolſtice d'été ; & *p. 144*, il aſſûre, que Rome fut dans la puiſſance des Gaulois pendant ſept mois entiers ; qu'ils s'en rendirent maîtres peu de jours après les Ides de Juillet, & qu'ils en ſortirent le jour des Ides de Février : ce qui tend à confirmer la vérité que j'ai établie. Mais rien ne la met dans un plus grand jour, qu'une autre paſſage de Tacite, *Annal. l. XV. p. 254*, qui, parlant de l'incendie de Rome arrivé ſous Néron, dit que les ſpéculatifs obſerverent, qu'il avoit commencé le quatorze des calendes d'Août, & le même jour que les Sénonois avoient réduit en cendres cette grande ville. Or le quatorze des calendes d'Août eſt le quatriéme jour depuis la bataille d'Allia, & celui-là même que les Sénonois prirent Rome & la brûlerent, ainſi que je l'ai dit dans le texte.

Je m'éloigne ici entiérement de Tite-Live, qui croit que la journée d'Allia tomboit le quinze des calendes d'Août. Mais ſon autorité ne ſçauroit tenir contre celles que je viens d'alléguer, & qu'il n'a ſûrement ni compriſes, ni bien rendues ; car voici comme il les rapporte, *lib. VI. c. 1* : *Quidam, quod poſtridie idus quintiles non litaſſet Sulpicius Tribunus militum, neque inventa pace Deûm poſt diem tertium objectus hoſti exercitus Romanus eſſet, etiam poſtridie idus rebus divinis ſuperſederi juſſum : inde ut poſtridie calendas quoque ac nonas eadem religio eſſet, traditum putant* : & voici comme il auroit dû les rendre avec L. Atilius cité par Aulu-Gelle : *Q. Sulpitium Tribunum militum ad Alliam adverſus Gallos pugnaturum rem divinam dimicandi gratia poſtridie idus feciſſe : tum exercitum populi Romani occidione occiſum, & poſt diem tertium ejus diei urbem præter Capitolium captam eſſe.* En effet Tite-Live perſuadera-t-il, que le Tribun Sulpicius n'a livré la bataille aux Senonois que le troiſiéme jour après le ſacrifice offert ſur le point de combattre, tandis qu'il dit le contraire, & que le contraire eſt vrai.

Denys d'Halycarnaſſe place la bataille d'Allia à la premiere année de la quatre-vingt-dix-huitiéme olympiade, ſous l'Archonte Pyrgion, c'eſt-à-dire à la 366e année de Rome, & par conſéquent deux ans après les Faſtes Capitolins ; parce qu'il ſuit le calcul de Caton.

caſion la vérité a prévalu en lui ſur la haine qu'il avoit jurée au nom Gaulois. Ainſi ſur ce fidele expoſé, on peut ſe former une idée juſte du courage, de la prudence & de l'équité, par où nos ancêtres ſe ſont rendu recommandables dès les premiers tems qu'ils ſe ſont fait connoître au-dehors : car on doit leur paſſer l'uſage où ils étoient d'abandonner leur pays pour en choiſir un meilleur. Il n'y a qu'à ſe tranſporter dans ces ſiécles reculés ; on le trouvera ſuffiſamment, je ne dis pas autoriſé, mais canoniſé (*t*). On ſe convaincra ſur tout de la ſupériorité que les Gaulois avoient en fait de vertus morales & politiques ſur les Romains, c'eſt-à-dire ſur le peuple qui s'eſt piqué en tout tems d'être en ce genre le modele des autres. Il eſt vrai que Tite-Live diminuë la gloire que les Sénonois acquirent à la bataille d'Allia, en inſinuant que leur armée étoit ſupérieure à celle des Romains. Mais Diodore de Sicile dépoſeroit le contraire, s'il en étoit beſon ; puiſqu'il écrit, que quand ils partirent pour l'expédition de Cluſium, ils n'étoient en tout que trente mille hommes : ainſi à la journée d'Allia, les Romains auroient eu quelque douze mille hommes de plus. Mais comme il a pû fort bien ſe faire que l'armée des Gaulois auroit groſſi (*u*) pendant la marche, il vaut mieux partager le différend avec Plutarque, & dire, que *les Romains avoient quarante mille hommes effectifs, & que leur armée n'étoit pas inférieure à celle des Gaulois.* Quoiqu'après tout, ſans entrer dans ce détail, il ſuffiſe de conſidérer la conduite que les Gaulois tinrent durant le cours du démêlé qu'ils eurent avec les Romains, pour ſe convaincre que le nombre eut moins de part que la prudence

(*t*) En effet, l'hiſtoire de l'ancien Teſtament eſt remplie de ſemblables événemens : celle des Iſraëlites, transferés d'Egypte dans la terre de promeſſe, ſuffit pour établir un uſage qui avoit déjà preſcrit chez toutes les nations.

(*u*) A s'en tenir à Diodore de Sicile, il falloit qu'elle eût conſidérablement groſſi, puiſqu'il la fait monter à plus de ſoixante-dix mille hommes : ὄντες ϖλείός τῶν ἑϖτακισμυρίων. *l. XIV. p. 321* ; & cela ne ſeroit pas ſurprenant ; car Appien obſerve, que Brennus apprenant ſous les murs de Cluſium le peu d'égard, que les Romains avoient eu à ſes juſtes demandes, envoya dans tous les différens quartiers de l'Italie, où les Gaulois étoient établis, pour les inviter à ſe joindre à lui, & l'aider à venger l'injuſtice faite au corps de la nation ; que les Gaulois étant venus en foule ſe ranger ſous ſes étendarts, ce Prince avoit levé le camp, & étoit parti pour faire le ſiége de Rome : ϗ πολλῶν ἀφικομένον ἄραντες ἤλαυνον ἐϖί τὴν Ῥώμην. *Appian. apud Ful. Urſin. p. 350.* Cependant il eſt très-vraiſemblable qu'Appien ſe trompe ; & que les Gaulois, qui ſont allez renforcer l'armée de Brennus, ne ſont arrivés que dans le tems que ce Prince aſſiégeoit le Capitole.

An de Rome 362.
Avant J.C. 392.

& la valeur, à la victoire que les premiers remporterent ſur les derniers.

* *Tit. Liv. l. v. c. 39.*

Je conviens qu'ils ne ſçurent pas en profiter *: ils pouvoient aller droit à Rome, y entrer & s'en ſaiſir : les portes furent toûjours ouvertes, & perſonne ne s'aviſa de les fermer. Ils pouvoient encore ſe rendre maîtres du Capitole avec preſque la même facilité. Les Romains qui s'échapperent de la bataille, & qui s'y retirerent d'abord, avoient jetté les armes en paſſant le Tibre; & quand ils arriverent à Rome, ils furent moins attentifs à tranſporter des vivres & des armes dans la citadelle, qu'à y chercher un azyle contre la mort préſente, qu'ils avoient devant les yeux. D'ailleurs, la conſternation fut ſi grande dans la ville pendant pluſieurs jours, que comme on étoit dans la créance, qu'il n'étoit reſté de l'armée Romaine, que ceux qui avoient été ſe cacher dans le Capitole, il ne vint dans l'eſprit de perſonne durant les deux premiers jours, qu'on pût & qu'on dût prendre des meſures pour ſe défendre : toutes circonſtances, qui mettoient le ſort de la République à la merci des Gaulois.

Mais d'autre part, les derniers n'étoient pas dans un embarras gueres différent de celui des Romains, quoique dans une ſituation infiniment favorable. La victoire qu'ils venoient de remporter étoit ſi complette, leur avoit coûté ſi peu, & avoit été ſi peu diſputée, qu'ils en furent frappés comme d'un miracle, dont ils ne pouvoient revenir. Des flots de penſées qui ſe combattoient les unes les autres, & qu'ils ne pouvoient démêler, les tint long-tems en ſuſpens. Ils douterent d'abord de la vérité d'un événement ſi extraordinaire; enſuite ils le regarderent comme un piége, que leurs ennemis leur tendoient : mais enfin, ayant repris leurs eſprits, ils ramaſſerent ſoigneuſement les dépoüilles qu'ils trouverent dans le camp des Romains, & les partagerent. Ils mirent à part toutes les armes qu'ils purent raſſembler, en firent un monceau, y mirent le feu, & en firent comme une eſpece de ſacrifice au Dieu Mars (*x*), ſuivant la coûtume de la nation; après quoi ils s'abandonnerent à la joie & à faire bonne chere.

(*x*) *Huic* (Marti) *cum prælio dimicare conſtituerunt, ea quæ bello cæperunt, plerumque devovent : quæ ſuperaverint animalia capta immolant, reliquas res in unum locum conferunt. Multis in civitatibus harum rerum exstructos tumulos locis conſecratis conſpicari licet. Neque ſæpe accidit, ut neglecta quiſpiam religione, aut capta apud ſe occultare, aut poſita tollere auderet : graviſſimumque ei rei ſupplicium cum cruciatu conſtitutum eſt.* Cæſ. Bell. Gal. l. VI. c. 17.

An de Rome 362.
Avant J. C. 392.

Le lendemain de la bataille, Brennus ſe voyant maître de la campagne, & n'appercevant pas le moindre ennemi, ſe mit en marche, paſſa l'Anio, & arriva à la vûë de Rome un peu avant le couché du Soleil. Il alloit paſſer outre, lorſque ſes coureurs, qui s'étoient approchés de la ville & qui en avoient examiné ſoigneuſement tous les dehors, vinrent lui dire, qu'elle étoit ouverte, & qu'on n'y faiſoit la garde ni aux portes, ni ſur les remparts. Cette nouvelle lui parut un prodige de la nature du premier. Il crut devoir s'en défier, ſur-tout aux approches de la nuit: ainſi il campa là, & chargea de nouveau ſes eſpions de mettre tout en œuvre pour découvrir, quelles pouvoient être les vûës de l'ennemi en ſe conduiſant ainſi dans un péril ſi éminent. Le vrai eſt, que les Romains ne ſçachant pas, ainſi que je l'ai déjà dit, que la plus grande partie des ſoldats de l'armée s'étoient ſauvés à Véïes, croyoient qu'il n'étoit reſté que ceux qui avoient gagné Rome. Cette erreur les jettant dans un deüil qui s'étendoit ſur les vivans & ſur les morts, fit qu'ils ne s'occuperent d'abord qu'à ſe répandre en larmes & en gémiſſemens, dont toute la ville retentit. De cet état pitoyable, ils paſſerent bien-tôt dans un autre plus cruel. Ils apprennent l'approche de l'ennemi; ils entendent déjà les cris énormes qu'il pouſſe autour des murs. Juſques-là ils n'avoient pleuré que la mort de leurs proches & de leurs amis. Alors leur douleur changea d'objet; ils déplorerent leur ſort & celui de toute la ville; ils paſſerent dans des tranſes plus vives les unes que les autres juſqu'au lendemain vers le ſoir, attendant à chaque inſtant que l'ennemi entrât dans la ville & fît main-baſſe ſur tous les habitans; car il n'étoit pas vraiſemblable qu'il eût quitté les bords de l'Allia à d'autre deſſein. Cependant les Gaulois ne firent encore aucun mouvement. Cette inaction fit croire aux Romains, que les Sénonois différoient le ſac de la ville d'abord à la fin du jour, & enfin au milieu des ténébres de la nuit, afin de répandre un plus grand effroi dans les eſprits. La terreur fut plus grande au lever de l'aurore, que les Gaulois vinrent planter leurs drapeaux aux pieds des remparts. Toutefois la nuit du deuxiéme au troiſiéme jour, quand la conſternation & l'abbattement étoient extrêmes & comme à leur dernier période, dans un de ces momens où une douleur trop longue perd quelquefois de vûë l'objet qui la cauſe, les Romains ſe dirent entre eux,

An de Rome 362.
Avant J. C. 392.

« qu'à la vérité il ne falloit pas ſe flatter de pouvoir ſauver » Rome avec une poignée de gens : mais qu'il n'en étoit pas » de même du Capitole ; que l'avantage & l'aſſiette du lieu, » ſon peu d'étenduë, & les précipices dont il étoit environné, » le mettoient en état de défenſe ; qu'il falloit donc y faire paſ- » ſer au plûtôt ce qu'ils avoient d'hommes capables de porter » les armes, les femmes, les enfans, la plus ſaine partie du » Sénat, les munitions de guerre & de bouche, avec l'or & » l'argent qui étoient dans la ville ; & que c'étoit l'unique reſ- » ſource qu'ils euſſent de pouvoir conſerver leurs Dieux, le » germe de la nation, & les reſtes du nom Romain ».

Cet avis fut reçu avec autant d'avidité que d'applaudiſſement: le tems qu'en toute autre occaſion on auroit pris pour délibé-rer, fut donné à l'exécution. Ainſi le reſte de la nuit, & tout le jour ſuivant, furent employés au tranſport qui avoit été pro-jetté. On n'eut garde d'y comprendre le Flamen (*y*), ou le Prêtre de Quirinus (*z*), les Veſtales (*a*), les Vaſes ſacrés, & tout ce qui ſervoit aux myſteres de la Religion, ou en faiſoit partie. Comme on avoit poſé pour principe, que le culte des Dieux ne ſeroit abandonné, que lorſqu'il ne reſteroit plus per-ſonne pour le continuer ; & qu'il n'étoit pas de la décence que ce qui le concernoit fût profané par le ſang ou par les flammes qui devoient conſumer la ville, le Pontiſe de Quirinus & les Veſtales eurent ordre de ſe retirer, d'emporter avec eux tout ce qu'ils pourroient des choſes que leur ſacerdoce avoit conſa-cré, & de mettre le reſte en lieu de ſûreté (*b*). L'ordre fut ſuivi

(*y*) Si l'on en croit Varron, Feſtus & Servius, le Prêtre de Quirinus étoit appellé *Flamen*, du mot *Filamen*, qui étoit une eſpece de houpe de laine, que ce Prêtre attachoit à la pointe d'un bonnet, qu'il étoit obligé de porter. Mais il eſt vraiſemblable, que ce mot venoit d'un voile jaune appellé *Flameum*, dont ſa tête étoit toûjours couverte.

(*z*) C'eſt le nom que les Romains donnerent à Romulus déifié. Feſtus croit que ce nom lui fut donné du Sabin *Curis* ou *Quiris*, qui ſignifioit une pique, parce que Romulus portoit toûjours cette arme dans ſa main. D'autres dérivent ce mot de *Cures*, qui étoit le nom d'une ville de la Sabinie, dont les habitans appellés *Quirites*, ſe tranſplanterent tous dans Rome, pour ne faire avec les Romains qu'un ſeul peuple, qui porteroit le même nom. Avant l'Apothéoſe de Romulus, il y avoit, dit-on, une divinité du nom de *Quirinus*, dont le culte fut effacé par celui du nouveau Dieu.

(*a*) C'étoient les Prêtreſſes de Veſta. Par leur inſtitution, elles étoient obligées de veiller à la conſervation & à l'entretien du feu ſacré, dont elles devoient exprimer la pureté, par la virginité qu'elles gardoient pendant tout le tems que duroit leur ſacerdoce, qui étoit ordinairement de trente ans.

(*b*) Les Anciens, quand il y avoit danger que leur capitale fût emportée & dé-

à

An de Rome 362. Avant J. C. 392.

à la rigueur, ni les uns ni les autres ne prirent rien du leur : mais après avoir conſulté enſemble leurs forces, & de quelles choſes ils devoient, ou ne devoient pas ſe charger, ils mirent en dépôt les dernieres dans deux tonneaux, qu'ils enfoüirent dans le ſoûterrain d'un oratoire, qui étoit fort proche de la maiſon du Flamen ; & prenant les autres ſur leurs épaules, ils ſe mirent en route, & s'éloignerent de Rome.

Dans la réſolution où l'on étoit de ne pas ſouffrir dans le Capitole les bouches inutiles, il fut permis à la populace, qui n'étoit pas en état de le défendre, de demeurer dans la ville, ou de ſe retirer où bon lui ſembleroit. Mais la partie des Sénateurs & des Peres Conſcripts, qui avoient vieilli dans le ſervice de la patrie, qui n'avoient reſpiré juſques-là que ſa gloire, qui avoient paſſé par tous les ordres de la magiſtrature & du ſacerdoce ; qui avoient reçu, au moins pluſieurs d'entre eux, les honneurs du triomphe & de l'ovation, prit un parti qui fut tout-

truite par les ennemis, ou que la nation entiere périt, avoient la précaution de dépoſer dans les lieux cachés ou ſoûterrains, leurs Dieux, les Vaſes ſacrés, & autres choſes ſemblables qui concernoient leur Religion. C'eſt ainſi qu'Ariſtoméne, chef de la nation des Meſſéniens, déſeſpérant de conſerver Itome contre la rage des Lacédémoniens, qui l'aſſiégeoient depuis long-tems, cacha ſur la fin de la vingt-ſeptiéme Olympiade dans un endroit de la montagne, ſur laquelle la ville étoit bâtie, les Dieux & les myſteres à quoi un Oracle avoit attaché le ſalut & le rétabliſſement des Meſſéniens. Le dépôt fut, dit-on, retrouvé deux cens quatre-vingts-ſept ans après, enſuite d'un ſonge qu'eut Epaminondas, qui donna ordre auſſi-tôt de bâtir la ville de Meſſene au pied du mont Itome. *Pauſan. l. IV. p. 253.* On trouve des veſtiges de cet uſage dans le ſecond livre des Machabées, *c. 1. v. 19* : « Car „ lorſque les Juifs furent emmenés captifs „ en Perſe, ceux d'entre les Prêtres qui „ craignoient Dieu, ayant pris le feu qui „ étoit ſur l'autel, le cacherent ſecretement dans une vallée, où il y avoit un „ puits qui étoit profond & à ſec, & le „ mirent là pour être gardé ſûrement, „ comme en effet ce lieu demeura inconnu à tout le monde : & beaucoup d'années s'étant paſſées depuis ce tems-là, „ lorſqu'il plût à Dieu de faire envoyer „ Néhémias en Judée par le Roi de Perſe, il chargea les petits-fils de ces Prêtres qui avoient caché ce feu, de l'aller „ chercher ; & ils ne trouverent point ce „ feu, mais ſeulement une eau épaiſſe. „ Alors le Prêtre Néhémias leur commanda de puiſer cette eau & de la lui apporter ; & il leur ordonna d'en faire des „ aſperſions ſur les ſacrifices, ſur le bois „ & ſur ce qu'on avoit mis deſſus. Ce qui „ ayant été fait, & le Soleil, qui étoit „ auparavant caché d'un nuage, ayant „ commencé à luire, il s'alluma un grand „ feu, qui remplit d'admiration tous ceux „ qui étoient préſens . . . . Le ſacrifice „ étant conſumé, Néhémias ordonna „ qu'on répandit ce qui reſtoit de cette „ eau ſur les grandes pierres. Ce qu'on „ n'eût pas plûtôt fait, qu'il s'y alluma „ une grande flamme ; mais elle fut conſumée par la lumiere qui reluiſoit de „ deſſus l'autel ». Il eſt dit dans le chapitre ſuivant, que lors de la tranſmigration de Babylone, le Prophéte Jérémie fit porter juſqu'à la montagne, ſur laquelle Moïſe avoit monté, & d'où il avoit vû la terre promiſe, & qu'il y cacha lui-même dans une caverne le Tabernacle, l'Arche & l'autel des encenſemens, & qu'il en boucha l'entrée.

An de Rome 362. Avant J. C. 392.

à-la-fois le modele & le germe de la grandeur de courage, que l'on admira depuis dans les Romains : car ces grandes ames, pleinement ſatisfaites de ce que la citadelle, le Capitole, ce ſiége des Dieux, l'élite du Sénat, & la jeuneſſe militaire, ſurvivroient à la ruine de la patrie ; pour donner l'exemple d'une conſtance héroïque à ceux qui regretteroient une vie, qu'ils ne pouvoient ſacrifier au rétabliſſement de l'Etat, lui conſacrerent juſqu'à leur dernier ſoupir, & ſe dévoüerent à la mort (*c*). Et tout de ſuite, conduiſant vers le Capitole cette troupe de jeunes gens qui alloient s'y enfermer, & porter avec eux l'eſpérance & toute la reſſource de Rome, elles recommanderent à leur force & à leur courage le ſort, quel qu'il pût être, d'une ville qui avoit triomphé de ſes ennemis * pendant le cours de plus de 360 ans (*d*) dans toutes les guerres, qu'elle avoit ſoûtenuës & entrepriſes. Ce fut un ſpectacle des plus touchans, que le moment où ces auguſtes & vénérables vieillars * ſe ſéparerent de la brillante jeuneſſe (*e*), qu'ils avoient choiſie pour tenir leur place dans le Capitole, pour revivre en elle, & faire reſſuſciter la patrie. Ce qui l'augmenta, furent les cris pitoyables des

* *Plut. in Camil. p. 139.*

* *Tit. Liv. l. v. c. 40.*

(*c*) Il y avoit pluſieurs ſortes de dévouement, qui ne différoient que du plus au moins. La cérémonie du bouc émiſſaire établie par la loi, a été le modele d'un uſage, que les payens ont porté trop loin. Le dévouement de la nature de celui des Sénateurs Romains, étoit un acte de religion, par lequel, au moyen de la mort, à laquelle on ſe dévoüoit, on prétendoit attirer ſur ſoi toute la colere des Dieux & en garantir la République. Florus obſerve, que la cérémonie du dévouement fut faite dans toutes les formes par le Pontiſe, qui dévoüa les vieillards Romains aux Dieux Manes, de la même maniere que les deux Decius furent dévoüés dans la ſuite.

(*d*) Tire-Live marque un compte rond, & il dit ſeulement 360 ans : mais Plutarque ajoûte le mot de *plus*, que j'ai inſéré dans le texte. Au reſte, la plûpart des Auteurs mettent la priſe de Rome par les Gaulois, & leur ſortie de cette ville dans la même année ; quoiqu'entre ces deux célébres événemens il y ait un intervalle de ſept mois entiers, dont les cinq premiers mois & demi appartiennent à une année, & le mois & demi reſtant à une autre. Sur ce pied, ſuivant le calcul des Faſtes Capitolins, que nous avons pris pour regle de notre chronologie, les Gaulois ont pris & brûlé Rome l'an 362 de ſa fondation, & ils ſe ſont retirés l'an 363. La néceſſité de placer ces deux événemens à deux années différentes, eſt confirmée par le parti déſeſpéré, que prit le peuple Romain, autant pour fronder le Sénat, que pour empêcher les Fabius d'être livrés aux Gaulois, d'élire ces derniers Tribuns militaires pour l'année ſuivante : *Tribuni militum Conſulari poteſtate in inſequentem annum crearentur.* Tit. Liv. l. v. c. 36. Or autre eſt l'année, où les Fabius furent élus Tribuns militaires pour l'année ſuivante, où les Romains perdirent la bataille d'Allia, & où Rome fut priſe, ſaccagée & brûlée ; & autre l'année du Tribunat militaire des Fabius, au commencement de laquelle les Gaulois leverent le ſiége du Capitole, & ſortirent de Rome moyennant deux mille livres d'or peſant, qu'ils reçurent des Romains.

(*e*) Florus aſſure, que la jeuneſſe de Rome, qui s'enferma dans le Capitole, montoit à peine à mille jeunes-gens, à la tête deſquels étoit Manlius. *Flor. c. 13.*

femmes, qui étant partagées entre leurs maris & leurs enfans, & ne ſçachant à qui elles devoient plûtôt s'attacher, ſuivoient tantôt les uns, tantôt les autres, & leur demandoient avec une voix entrecoupée de ſanglots, à quelle deſtinée ils les abandonnoient. Cependant elles ſe déciderent elles-mêmes : le plus grand nombre d'entre elles monta au Capitole à la ſuite de leurs époux, ſans que perſonne fît mine ni de les rappeller, ni de les congédier. Auſſi y auroit-il eu de l'inhumanité de chercher l'avantage des aſſiégés, en diminuant le nombre des bouches de quelques miſérables, qui n'étoient pas en état de ſe défendre.

L'adieu des vieillards fut comme le ſignal, auquel la populace, que le Capitole ne pouvoit ni contenir, ni nourrir, ſortit par bandes, & alla au Janicule (*f*), d'où ils ſe répandirent, les uns dans les campagnes, les autres dans les villes voiſines, ſans chefs qui les conduiſiſſent ou les conſeillaſſent; ſuivant chacun leurs vûës particulieres, ou les lueurs d'eſpérance qui leur venoient; déplorant juſqu'au fond du cœur le ſort de la République, dêtre la victime de l'ambition d'une famille, dont l'étoile étoit de porter toutes choſes à l'excès (*g*). Parmi ceux qui prirent la fuite, il y avoit un Plébéïen appellé L. Albinius*, ou Albanius, comme dit Valere Maxime †; il étoit dans une charrette avec ſa femme, ſes enfans & ce qu'il pouvoit emporter de meubles. A peine avoit-il paſſé le mont Sublicius (*h*), qu'il rencontra le Pontiſe de Quirinus & les Veſtales, qui portant avec des peines infinies le feu ſacré*, & tout ce qui faiſoit le capital du culte de Rome, deſcendoient à pied, & nuds pieds, la côte qui va joindre le Janicule, confondus avec cette foule de peuple qui s'enfuyoit de la capitale, faute de pouvoir y être d'aucun ſecours. Cette vûë, qui bleſſoit ſa piété, le frappa. Il eut honte de faire avec les ſiens ſa retraite ſi commodément, tandis que ces Vierges chargées du dépôt public de la Religion, eſſuyoient toutes les fatigues du chemin. Auſſi-tôt il deſcendit du chariot avec ſa famille, y fit monter les Veſtales, & les con-

* *Tit. Liv. l. v. c. 40.*

† *Lib. I. c. 2. 10.*

* *Florus, l. 2. c. 23.*

(*f*) Le mont Janicule étoit au-delà du Tibre, & il n'étoit point dans l'enceinte de la ville. On prétend qu'il tire ſon nom de Janus, qui y fit ſa demeure, & y fut enterré.

(g) En effet, la famille des Fabius étoit toute compoſée de gens emportés. On en peut juger par l'action de celui qui en fut la tige, lequel tua d'un coup de hoïau Remus, frere de Romulus, & par les trois cens de même ſang qui périrent à la journée de Crémera.

(*h*) Il étoit au-delà du Tibre; & il avoit pris ſon nom du pont Sublicius, qui y aboutiſſoit.

An de Rome 362. Avant J. C. 392.

duiſit à Céré (*i*), où elles devoient ſe rendre. Preuve certaine, dit Tite-Live, qu'A ROME, dans les plus grande calamités, on a toûjours gardé l'ordre & les bienſéances, & qu'on n'a jamais diſcontinué de faire marcher les Dieux avant les hommes.

Pendant que tout cela ſe paſſoit au-dehors, on achevoit de tranſporter de la ville dans la citadelle, autant que les circonſtances du tems le permettoient, les proviſions, & tout ce qui étoit abſolument néceſſaire à faire une bonne & vigoureuſe réſiſtance : après quoi les vieillards, qui avoient réglé & dirigé juſques-là toutes choſes, prirent le chemin chacun de leur maiſon, pour y attendre l'ennemi & la mort avec la conſtance & l'intrépidité, dont ils s'étoient propoſés de donner le premier exemple à la poſtérité. Pour le faire avec toute la majeſté, qu'ils vouloient attacher déſormais au nom Romain ; ceux qui avoient été élevés aux premieres charges de l'Etat, ou avoient mérité les honneurs du triomphe (*k*) & de l'ovation (*l*), ou enfin avoient été élevés à quelque magiſtrature particuliere, ſe revétirent des robes de pourpre & des habits auguſtes, que leur dignité leur avoit donné droit de porter les jours de cérémonie dans les ſolemnités publiques, & ſe tinrent aſſis ſur leurs chaiſe d'ivoire, chacun dans le veſtibule de ſa maiſon ; afin de pouvoir mourir avec les marques de diſtinction, dont ils avoient été décorés pendant leur vie. Tite-Live & Florus diſent, ſur la foi des Hiſtoriens qui les avoient précédés, qu'ils dévoüerent alors leur vie aux Dieux Manes pour le ſalut de la patrie & la gloire

(*i*) Ville conſidérable de l'Etrurie, qui avoit porté le nom d'Agylle. L'hoſpitalité qu'elle exerça dans cette occaſion à l'égard de tout ce que les Romains avoient de plus ſacré dans la Religion, porta ces derniers à donner le nom de Cérémonie aux actes qui concernent le culte des Dieux, & à accorder aux Cérétains le droit de bourgeoiſie Romaine, excepté celui de ſuffrage dans les Comices.

(*k*) Ils conſiſtoient à entrer dans Rome ſur un char attelé de quatre chevaux blancs, & de ſe rendre, ſuivi du Sénat, au Capitole, pour y offrir un ſacrifice de taureaux. Ces honneurs n'étoient accordés qu'aux Dictateurs, aux Conſuls & aux Préteurs, qui avoient ou gagné des batailles, où les ennemis avoient perdu cinq mille hommes, ou avoient étendu conſidérablement les bornes de la République.

(*l*) Elle n'étoit accordée qu'à des Officiers d'armée, qui étoient au-deſſous du Préteur, c'eſt-à-dire qui n'étoient point Généraux en chef, ou qui ne faiſoient que recouvrer des places & des provinces perduës, ou enfin qui avoient gagné des batailles, où la perte des ennemis étoit au-deſſous de cinq mille hommes. Au reſte, l'Ovation ſe réduiſoit pour celui qui en étoit honoré, à entrer dans Rome monté ſur un cheval, ſuivi de l'Ordre des Chevaliers, ou du peuple, & d'aller au Capitole offrir un ſacrifice de brebis : *Qui enim Ovationem meretur, & uno equo utitur, & à plebeis, vel ab equitibus Romanis deducitur ad Capitolium, & de ovibus ſacrificat, unde & ovatio dicta.* Servius, Æneid. IV. p. 363. B.

des Romains ; & que Marcus Fabius, en qualité de Grand-Pontife, récita mot à mot la formule du dévoüement, qui devoit, ſelon eux, jetter le trouble dans l'armée & dans l'eſprit des Gaulois : mais ils ſe tromperent.

An de Rome 362. Avant J. C. 392.

Brennus, à la tête de ſes bataillons, entra le lendemain dans la ville par la porte Colline. C'étoit le quatriéme jour depuis la bataille d'Allia. J'ai déja obſervé, que c'eût été un coup de partie pour ce Prince, s'il avoit plûtôt fait cette opération. Il n'auroit plus été queſtion de Rome & de Romains : & la ſuperbe République, qui devoit engloutir les autres Empires, qui a porté ſes conquêtes juſqu'aux extrémités de la terre, qui remplit encore toutes les pages de l'Hiſtoire, & qui a fait taire l'Univers, auroit péri dans ſon berceau. Mais d'un côté, les portes de Rome, que les habitans laiſſoient ouvertes ; les corps de garde, qui manquoient ſur les remparts & à toutes les avenuës ; le ſilence profond qui regna d'abord dans la ville : & de l'autre, le tumulte excité tout-à-coup par le flux & le reflux de ceux qui portoient à la hâte de la ville dans la citadelle les munitions de guerre & de bouche, qui devoient ſervir à ſa défenſe ; les cris que les femmes pouſſerent lors de leur ſéparation des perſonnes les plus cheres ; & enfin un ſecond ſilence qui ſucceda à ces cris : tout cela étoit autant de myſteres, qui faiſoient paſſer les Gaulois de moment en moment dans des vûës différentes ; toutes les tenoient en ſuſpens : comme ils ne pouvoient les allier enſemble, ils n'oſoient s'arrêter à aucune. Ils avoient beau prendre des meſures, & battre l'eſtrade pour faire des priſonniers qui puſſent les éclaircir & les tirer d'embarras : mais aucun Romain ne ſortoit de la ville, ou n'étoit tenté d'y entrer. Ainſi dans l'impoſſibilité, où ils étoient de pénétrer les cauſes de tant de circonſtances qui conſtatoient le danger éminent que couroient les aſſiégés, leur fit croire, que tout ce qui s'étoit paſſé couvroit un ſtratagême, contre lequel ils devoient ſe précautionner ; & c'eſt en ſe tenant ſur leurs gardes qu'ils entrerent dans Rome le quatriéme jour *.

* *Diod. Sic. lib. XIV. p. 323.*

Le calme qu'ils y trouverent, celui que le ſilence de la nuit avoit répandu dans leur cœur, le peu que leur avoit coûté le gain de la bataille d'Allia, & enfin la facilité de ſe rendre maîtres d'une ville, qu'ils n'étoient pas obligés de prendre de force & l'épée à la main, fit que leur entrée ne fut ſuivie d'aucune de

An de Rome 462. Avant J. C. 392.

ces marques de fureur, ſi ordinaires en pareil cas. Ils s'avancerent juſqu'à la grande place, portant les yeux par-tout, & conſidérant attentivement les maiſons, les édifices, les temples, les ruës & tous les carrefours qui ſe préſentoient ſur leurs chemins, & par où ils pouvoient être ſurpris; & après s'être aſſûrés qu'ils n'avoient à craindre d'être attaqués que du côté de la citadelle, qui étoit la ſeule partie de Rome qui avoit quelque dehors d'appareil guerrier, ils laiſſerent à la deſcente un corps de troupes, pour repouſſer les ſorties que les Romains pourroient faire, tandis qu'ils ſeroient occupés à butiner: après quoi ils ſe partagerent, & parcoururent toutes les ruës qu'ils trouverent vuides & deſertes. Les uns ſe jetterent ſur les quartiers les plus proches; les autres ſe répandirent dans les plus éloignés, croyant que les Romains y avoient porté leurs richeſſes. Mais les portes des maiſons qu'ils trouverent par-tout fermées, & la ſolitude affreuſe qui régnoit dans les ruës, leur faiſant appréhender quelque embûche, les ramena bien-tôt ſur la place & aux environs.

Ici un ſpectacle ſingulier les frappa, les arrêta: c'eſt que les maiſons des plus apparens & des premiers de la ville étoient ouvertes, à l'entrée deſquelles étoient aſſis de vénérables vieillards revêtus de pourpre & de je ne ſçai quel extérieur, qui étoit au-deſſus de celui qui environne les autres hommes. Le ſilence qu'ils gardoient, la fermeté qu'ils témoignoient, la tranquillité avec laquelle ils s'appuyoient ſur leurs bâtons d'ivoire, ſans ſe lever ni changer de viſage à l'approche & en préſence de l'ennemi *; l'air de gravité & de majeſté qui brilloit ſur leur viſage; enfin tout leur maintien rendit les Gaulois interdits, & les leur faiſoit prendre pour autant de Divinités. Comme ils s'occupoient à les contempler, à les admirer même, un d'eux, plus curieux que les autres, porta doucement la main à la barbe de M. Papirius (*m*), qui lui deſcendoit juſqu'à la ceinture *, ſelon la coûtume de ces tems-là. Quoique le Gaulois ne fit rien contre l'ordre, & qu'il n'y eût dans ſon action tout au plus que de la vivacité, le vieillard hargneux le frappa auſſi-tôt de ſon bâton ſur la tête. Le Gaulois piqué, que ſes manieres meſurées lui euſſent attiré un outrage, tira ſon épée & le tua. Ce fut là comme le ſignal du carnage. Les Sénonois

* *Plut. in Camil. p. 140. Val. Max. l. III. c. 2. 7.*

* *Tit. Liv. l. v. c. 41.*

(*m*) Valere Maxime l'appelle C. Attilius.

An de Rome 362.
Avant J. C. 392.

firent alors main-baſſe ſur les autres vieillards, paſſerent au fil de l'épée * tous les Romains qu'ils rencontrerent, & qui n'avoient pû s'échapper; égorgerent les femmes & les enfans, pillerent la ville, & mirent le feu à quelques quartiers.

** Plutar. in Camillo, p. 140.*

L'on voit ici clairement, que ſoit politique de la part des Généraux Gaulois, ſoit modération du côté des ſoldats de cette nation, on ne vouloit pas la ruine entiere de Rome. Pendant ſept mois * que dura le ſiége de cette place, on ne mit le feu aux maiſons que par intervalles. Dans la ſuite même, on n'en venoit à cette extrémité que pour ébranler par l'horreur du ſpectacle la fermeté & la conſtance de la garniſon du Capitole; afin que les incendies renouvellés & repris de diſtance en diſtance, fiſſent de plus vives impreſſions ſur les eſprits, & que la crainte de voir enfin réduire en cendres les Dieux Pénates, vainquit à la longue leur opiniatreté, & les forçât à ſe rendre. Ainſi la flamme ne fit pas le premier jour les ravages, qu'éprouvent ordinairement les villes emportées par les ennemis. Les Romains qui étoient enfermés dans la citadelle, quoiqu'ils viſſent les Gaulois répandus dans toutes les ruës, & qu'ils ſuiviſſent des yeux tous les mouvemens qu'ils faiſoient, quand quelqu'un de ces funeſtes accidens, qui ſe ſuccédoient en différens quartiers, venoit les frapper; les Romains, dis-je, ne pouvoient ſe ſervir ni de leur eſprit, ni de leurs yeux, ni de leurs oreilles, pour découvrir au juſte tout ce qui ſe paſſoit. Ils étoient réduits à tourner leurs regards tremblans tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ſelon que le cri des ennemis, les pleurs des femmes & des enfans, l'éclat des flammes, & le fracas de la chûte des maiſons, leur annonçoient de nouveaux déſaſtres. Il ſembloit même que la fortune les eût placés au haut du Capitole, pour être les triſtes ſpectateurs de la ruine de leur patrie, & qu'elle ſe fût étudiée à leur refuſer abſolument tous les moyens de ſauver autre choſe que leur perſonne: infiniment plus malheureux que les malheureux mêmes, qui ſoûtiennent des ſiéges, en ce qu'ils étoient comme aſſiégés par leur patrie, qui étoit au pouvoir de leur ennemi. Leur unique conſolation, ſi l'état affreux où ils étoient réduits, leur permettoit d'en avoir d'aucune ſorte, c'eſt qu'ils avoient à faire à un ennemi, qui faiſoit la guerre avec honneur; car pendant la durée du ſiége, les Gaulois * ne couperent point la tête de ceux qui avoient

** Tit. Liv. l. v. c. 42.*

** Appian. Bel. civ. l. III. p. 644.*

An de Rome 362.
Avant J. C. 392.

été tués (*n*), ni n'outragerent leurs cadavres, ni ne firent un crime à ceux qui tomboient entre leurs mains, d'avoir pris la fuite, ou de s'être cachés.

La nouvelle de la priſe de Rome ſe répandit bien-tôt de toutes parts. Il ne faut pas en être ſurpris. Cette ville faiſoit une ſi grande figure, ſes commencemens avoient été ſi beaux, ſes progrès ſi rapides, & les eſpérances qu'elle donnoit de ſa gloire future, étoient ſi grandes, que les pays les plus éloignés furent bientôt informés du malheur qui lui étoit arrivé : il eſt vrai que cet éloignement donna lieu aux Auteurs qui s'aviſerent d'en parler, d'y mêler des circonſtances fabuleuſes, qui bleſſent la vérité de l'Hiſtoire. Telles ſont celles dont Héraclide du Pont fait uſage dans ſon Traité de l'Ame *, où il dit, que fort peu de tems avant qu'il écrivit *les nouvelles d'Occident portoient, que Rome* (*o*), *qui étoit originairement une ville Grecque ſituée ſur la grande*

* *Plutar. in Camil. p.* 140.

(*n*) C'eſt un fait atteſté par Appien & Caſſius. Iſs oppoſent la maniere généreuſe avec laquelle les Gaulois avoient fait la guerre aux Romains dans les tems barbares dont nous parlons, aux cruautés inoüiës que les Triumvirs exerçoient à l'égard de leurs concitoyens dans les tems les plus policés de la République : Caſſius, dis-je, diſſipe tous les doutes, que certains Hiſtoriens mal informés pourroient répandre ſur cette vérité. De ce nombre eſt Diodore de Sicile, qui écrit, que les Gaulois ne furent pas ſi reſervés : mais c'eſt un fait qu'il avance ſans preuve ; & le P. Catrou a tort de l'avoir adopté.

(*o*) Rome n'a tenu originairement aux Grecs par aucun endroit ; & elle ne leur a dû ſa fondation ni directement ni indirectement. Les Sicules ſont le premier peuple connu qui a poſſédé le territoire, où cette ville a été bâtie dans ſes commencemens. Les Aborigénes chaſſerent les Sicules de toutes leurs poſſeſſions, ſe mirent en leur place, & s'y ſont maintenus juſqu'à la deſtruction de l'Empire. Les Sicules & les Aborigénes étoient Gaulois ; & ils portoient leur ancienneté au-delà de celle des Grecs. On ignore ſi l'un ou l'autre des deux peuples Gaulois a jetté les fondemens de Rome ſous le nom de *Valentia*, comme quelques Anciens l'ont avancé. Poſé que cela ait été, le nom *Rome*, que cette place a porté depuis, n'étoit que la traduction Grecque de ſon premier nom Latin, qui ſignifie *Force*. Il eſt vrai qu'on dérive ordinairement le mot *Rome* de Romulus, qu'on regarde comme ſon premier & ſon véritable fondateur. Cependant cette opinion n'eſt gueres plus certaine que les autres. *Apud omnes, ſi diligenter advertas, de autoribus conditarum urbium diſſentio invenitur ; adeò ut ne urbis quidem Romæ origo poſſit diligenter agnoſci. Nam Saluſtius dicit*, Urbem Romam, ſicut ego accepi condidêre atque habuêre initio Trojani, & cum his Aborigenes. *Alii dicunt ab Evandro : ſecundum quos Virgilius :* Tunc Rex Evandrus Romanæ conditor arcis. *Alii à Romulo, ut* En hujus, nate, auſpiciis illa inclyta Roma. *Si igitur tantæ civitatis certa ratio non apparet, non mirum ſi in aliarum opinione dubitatur. Unde nec Hiſtoricos nec Commentatores varia dicentes, imperitiæ condemnare debemus : nam antiquitas ipſa creavit errorem, & plerique fundant, plerique augent, & ad ſe transferunt nomina. Quam rem etiam non parvum errorem afferre manifeſtum eſt.* Servius, Æneid. VII. p. 495. E.

Les premiers Grecs qui ſe ſont tranſplantés en Italie, ſont les Pélaſges : mais ils n'y ont poſſédé que les terres que les Aborigénes leur ont abandonné ; leſquelles ont toûjours été à quelque diſtance du

mer,

An de Rome 362.
Avant J. C. 392.

mer (p), avoit été priſe par une armée d'Hyperboréens. Il eſt certain que les Gaulois n'étoient point Hyperboréens, & qu'en aucun tems ils n'ont eu rien de commun avec eux; & c'eſt avec beaucoup de fondement que Plutarque traite de fabuleuſe l'origine Hyperboréenne, qu'Héraclide oſe donner aux Sénonois. Cependant c'eſt ſur de telles & ſemblables preuves, que Cluvier* & le Sieur Pelloutier †, pour réaliſer la chimere, dont ils ſe ſont coëffés; ſçavoir, que la Celtique comprenoit toute, ou preſque toute l'Europe, & en particulier l'Allemagne, avancent, que *les Hyperboréens étoient les Celtes établis autour des Alpes & du Danube*. Quand il ſeroit auſſi vrai, qu'il l'eſt peu, que les ſources du Danube étoient dans le pays des Hyperboréens, ainſi que l'ont dit quelques Anciens, cela ne fait rien à la queſtion. Les Sénonois qui ont pris Rome, étoient vraiment Celtes; & les peuples qui ont habité les ſources & l'embouchure du Danube, n'ont paſſé pour l'être, que depuis que des Celtes de la Celtique des Gaules, ont été s'établir ſur les deux rives de ce fleuve. Au reſte, quelque ſignification qu'on donne au terme *Hyperboréen*, je ſoûtiens, que les Anciens n'entendoient par-là qu'un peuple *inconnu;* ce qui étoit exactement vrai non ſeulement des Sénonois, mais encore de tous les Gaulois lors de la priſe de Rome, comme le témoigne Tite-Live en pluſieurs endroits. Mais mettons fin à cette digreſſion.

* *Germ. ant. p. 7.*
† *Pelloutier, Hiſt. des Celtes, p. 3. & ſeq.*

Cette premiere journée ſi remplie d'horreur, de ſang & d'in-

territoire de Rome. Après les Pélaſges, vinrent les Œnotriens, les Peucétiens, les Japyges & les Dauniens: or aucun de ces peuples n'acquit un pied de terre dans le Latium. Environ cent cinquante ans après, Janus amena quelques Athéniens en Italie, qu'il plaça ſur le mont Janicule. Un peu plus de cent ans après, Evandre rendit le même ſervice à un petit nombre d'Arcadiens qui s'étoient exilés avec lui, & auxquels il bâtit un bourg ſur le mont Palatin. Cinquante-quatre ans après, arriva Enée, avec une ſi petite troupe de Troyens, qu'il la cantonna dans une étenduë de cinq à ſix arpens. A ſon arrivée, les Pélaſges, les Athéniens & les Arcadiens ne retenoient plus leur nom; les uns & les autres avoient été d'abord en ſi petite quantité, que n'ayant pû faire un corps ſéparé & indépendant, ils s'étoient confondus avec les Aborigénes, & avoient pris leur nom. On peut dire la même choſe des Troyens de la ſuite d'Enée; car en ſuppoſant que les ſucceſſeurs de ce Prince ayent élevé les murs de Rome, les Aborigénes, originaires du pays, étoient ſi prodigieuſement nombreux au prix des Troyens qui s'étoient entés ſur eux, qu'on ne peut dire en aucun ſens, que Rome ait été une ville Grecque. C'eſt une démonſtration contre le grand nombre de villes, que les anciens Géographes qualifient de Grecques.

(*p*) Les Grecs ne connoiſſoient point l'Océan, dont ils étoient éloignés: mais ils étoient à portée de la Méditerranée & du Pont-Euxin. Comme donc la Méditerranée avoit beaucoup plus d'étenduë que le Pont-Euxin, ils honoroient la Méditerranée du nom de Grande-mer.

An de Rome 362. Avant J. C. 392.

cendies, fut ſuivie d'une nuit auſſi lugubre. Les jours ſuivans ne firent que retracer les malheurs des jours précédens. Enfin ni jour ni nuit il ne s'écouloit pas un ſeul inſtant, où le ſpectacle de quelque nouveau déſaſtre ne frappât les yeux des Romains. Cependant tout-à-coup ils revinrent à eux-mêmes. Ainſi ni la ſuite de tant de maux, auxquels ils étoient alors en proie, ni la vûë de tous les édifices détruits ou conſumés par le feu, ne firent plus ſur leur eſprit qu'une légere impreſſion. Endurcis par la vûë continuelle des malheurs qui ſe renouvelloient tous les jours à leurs yeux, ils mirent leur gloire à conſerver & à défendre la petite colline qui avoit été confiée à leur courage, comme le ſeul aſyle qui renfermoit tout ce que Rome avoit d'eſpoir de renaître un jour de ſes cendres. C'eſt pourquoi, ſans aucun retour ſur eux-mêmes, au lieu de porter la vûë ſur la perte générale de leurs biens, ils s'obſtinoient à tenir leurs regards attachés à leurs bras & à leur épée, unique reſſource déſormais de leur vie & de la liberté de la patrie.

* *Tit. Liv. l. v. c. 43.*

D'autre part les Gaulois *, s'appercevant que la guerre qu'ils avoient faite pendant pluſieurs jours aux édifices de Rome, n'avoit ſervi qu'à les convaincre, que ce qui reſtoit de défenſeurs à cette capitale, étoient inſenſibles à toutes les pertes qu'ils avoient faites; & que les maux qu'on pouvoit leur cauſer, n'aboutiſſoient qu'à les rendre plus déterminés à ſe défendre juſqu'à la fin, prirent le parti de les attaquer dans les formes, & de livrer un aſſaut à la citadelle.

Au premier ſignal, ils s'aſſemblent à la pointe du jour dans la grande place, rangent leur armée en bataille, pouſſent des cris juſqu'au ciel; & couvrant leur tête de leurs boucliers en forme de tortuë, ils marchent à l'ennemi. Les Romains les voyent venir. Loin de ſe troubler, comme à la bataille d'Allia, ils pourvoyent à tout avec un ſang froid admirable. Ils fortifient toutes les avenuës, y placent des corps de garde ſuffiſans pour les défendre, forment quelques petits corps de reſerve, & donnent ordre à ceux qui les commandoient, d'obſerver les mouvemens des ennemis, & de ſe porter par-tout où ils tenteroient de pénétrer; afin d'être en ſûreté de toutes parts, & n'être pas réduits en cas de malheur à la néceſſité d'affoiblir & de dégarnir un poſte pour en renforcer un autre. Ils affecterent particuliérement de laiſſer monter les Gaulois, jugeant

An de Rome 362.
Avant J. C. 392.

que plus ils avanceroient vers les lieux eſcarpés, où le précipice eſt plus rapide, plus il ſeroit aiſé de les repouſſer. En effet ils les laiſſerent venir juſqu'à mi-côte : alors, tombant impétueuſement ſur eux avec tout l'avantage que le lieu leur donnoit, ils les renverſerent, les culbuterent, & les mirent en ſi grand déſordre, que les Gaulois n'oſerent plus tenter aucune ſorte d'aſſaut. Ainſi, perdant toute eſpérance d'emporter la place de vive force, ils convertirent le ſiége en blocus; événement à quoi ils ne s'étoient jamais attendus, dont la poſſibilité ne leur étoit pas venuë dans l'eſprit, & où pourtant leur imprudence devoit les conduire; car n'ayant pas eu la précaution de conſerver le blé, qui étoit dans les maiſons qu'ils brûloient, & ayant donné le tems aux Romains de Veïes de retirer tout celui qui étoit à la campagne, ils furent obligés de partager leur armée : une partie continua le ſiége avec Brennus; l'autre fut employée à aller chercher des vivres. Cette derniere fut diviſée en différentes troupes, qui, s'étant diſperſées avec la confiance que leur donnoit l'entiere défaite des Romains, allerent butiner chacune de ſon côté, & donnerent lieu à la fable que Tite-Live a fabriquée à peu près dans ces termes :

Le hazard conduiſit une de ces troupes dans le territoire d'Ardée, où Camille faiſoit ſon ſéjour depuis ſon exil. C'étoit le plus grand des Romains. Il avoit été Cenſeur, Tribun militaire, & Dictateur deux différentes fois : il avoit été nommé pour gouverner la République pendant l'interregne, une fois ſeul, & une ſeconde fois avec deux collegues. Il avoit défait les Capenates & les Faliſques, pris Véïes, & triomphé (q) avec une magnificence extraordinaire : mais tant de gloire, & tant de ſervices importans ne purent étouffer la jalouſie de ſes ennemis, & la haine du peuple, qu'il n'avoit cependant méritée, que par le refus glorieux qu'il avoit fait, de lui laiſſer piller les villes conquiſes, & par l'ordre qu'il avoit fait donner de rendre une partie du butin qu'il avoit remporté de Véïes. Il fut ajourné devant les Comices par L. Apuleïus, Tribun du Peuple. La crainte de ſuccomber le fit réſoudre à prévenir ſa condamnation, en allant volontairement à l'exil qu'on lui aſſigna, & enlevant ainſi aux Romains l'unique reſſource qu'ils avoient contre les malheurs, qui les menaçoient.

Camille joüiſſoit dans le lieu de ſa retraite d'une paix, qu'il n'avoit

(q) C'eſt le faſte même avec lequel il triompha, qui contribua le plus à ſa diſgrace.

An de Rome 362. Avant J. C. 392.

pas trouvée à Rome. Rien ne fut capable de la troubler, que les maux qui étoient venus affliger ſa patrie immédiatement après qu'il s'en fût banni; car, plus ſenſible à ce qui la regardoit, qu'aux injuſtices qu'on lui avoit faites, il paſſoit ſon tems à demander aux Dieux & aux hommes, avec autant d'indignation que de ſurpriſe, qu'étoient donc devenus ces Romains, qui avoient pris avec lui Véïes & Faleries, & qui avoient ſoûtenu tant d'autres guerres avec plus de courage que de bonheur. Il étoit plein de ces penſées, quand il apprit que les Gaulois approchoient d'Ardée, & que les Ardéates tremblans & ſaiſis de frayeur, avoient aſſemblé le conſeil, & délibéroient ſur ce qu'ils devoient faire à l'approche d'un ennemi, dont les Romains, les fiers Romains, n'avoient pû ſoûtenir la préſence. Auſſi-tôt, comme ſi les Dieux eux-même l'avoient inſpiré, dit Tite-Live, il forme le généreux deſſein de les combattre & de les exterminer avec le ſecours de ces Ardéates qu'il voit tout conſternés: mais il n'a garde de s'adreſſer d'abord ni aux Magiſtrats*, ni aux Commandans. La crainte dont ils étoient ſaiſis, la jalouſie ou la défiance même qu'ils auroient pû concevoir contre lui, & plus que tout leur ignorance en fait des principales parties de la guerre, leur auroit fait trouver des difficultés inſurmontables dans ſon projet, & les auroit infailliblement portés à l'improuver, & enfin à le rejetter. Pour aller au-devant de ces inconvéniens, il commença par s'aſſûrer de la fleur de la jeuneſſe. Il lui repréſenta en deux mots, que ce n'étoit ni à la valeur des Gaulois, ni à la lâcheté ou à l'imprudence des Romains, qu'il falloit attribuer les calamités dont Rome étoit affligée, mais à la fortune, qui avoit voulu faire voir l'empire qu'elle exerce ſur la bonne ou mauvaiſe deſtinée des peuples de l'Univers; qu'au reſte, plus le danger étoit grand, plus il y avoit de gloire à repouſſer une nation barbare & étrangere. « C'eſt, ajoûta-t-il, un feu qui ne s'éteint qu'après qu'il a tout con» ſumé. Mais ſuivez-moi: armez-vous de force & de courage; & je » vous promets une victoire auſſi aiſée, qu'exempte de péril». Cette courte harangue produiſit incontinent ſon effet. Les jeunes Ardéates d'un côté pleins de courage & paſſionnés pour la gloire, & de l'autre auſſi flattés de la bonne opinion, que le grand homme dont ils admiroient les vertus, avoit de leur valeur, que remplis des grandes eſpérances qu'il leur faiſoit enviſager, lui dirent que tous leurs vœux ſe réüniſſoient en celui d'avoir l'honneur de marcher ſous ſes étendarts: qu'il n'avoit qu'à commander, qu'ils feroient gloire de lui obéir; & tout de ſuite, ſans donner le tems à la réflexion, ils ſe rendent au lieu*

* Lib. v. c. 44.

* Plutar. Camil. p. 140. &c.

de l'aſſemblée, & demandent aux Chefs de la République la permiſſion d'aller combattre & repouſſer les Gaulois ſous la conduite de Camille.

Depuis que ce grand Capitaine avoit choiſi Ardée pour y faire ſon ſéjour, il avoit évité avec ſoin d'aſſiſter aux conſeils publics : mais dans les circonſtances préſentes, il crut que les bienſéances devoient céder au bien de l'Etat. Ainſi, quand il fut en préſence des Magiſtrats ; Ardéates*, *dit-il*, mes amis de tous les tems, & aujourd'hui mes concitoyens, grace à votre bonté, & à la fortune qui l'a ainſi réglé ; ne penſez pas que la démarche que je fais aujourd'hui, ſoit l'effet de l'oubli de mon état. Le danger éminent qui nous menace tous également, nous oblige tous auſſi d'y pourvoir en commun. Et quand reconnoîtrois-je les ſervices importans que vous m'avez rendus, ſi je ne le fais aujourd'hui ? & à quoi puis-je être utile, ſi ce n'eſt dans la guerre ? c'eſt par elle que je me ſuis ſoûtenu avec quelque éclat dans ma patrie. Invincible dans tous les combats, je n'ai été chaſſé par des ingrats citoyens, que pendant la paix. La fortune vous offre deux grands avantages : l'un, de vous acquitter envers les Romains de tant de bienfaits que vous en avez reçus, & dont le ſouvenir vous eſt aſſez préſent pour vous en rappeller l'idée ; l'autre, de procurer à votre ville une gloire immortelle par la défaite de l'ennemi commun. Les Gaulois qui s'avancent comme un torrent, ont reçu en partage de la nature moins de valeur & de fermeté, qu'une grande taille & une impétuoſité de courage : auſſi portent-ils plus de terreur que de force dans le combat. La défaite des Romains en eſt une bonne preuve : ils ſe ſont rendu maîtres de Rome, mais parce qu'ils l'ont trouvé ouverte ; cependant une poignée de gens enfermés dans la citadelle & le Capitole, les tient en échec. Rebutés, ennuyés de la longueur du ſiége, ils ſe retirent, ſe répandent dans les campagnes, ſe gorgent à la hâte de vin & de viandes ; & quand la nuit les ſurprend, ils ſe couchent comme des bêtes le long des rivieres, ſans retranchemens, ſans corps de garde, ſans ſentinelles. La proſpérité augmente aujourd'hui leur nonchalance & leur peu de circonſpection. Voulez-vous mettre votre ville à couvert de leur invaſion, & ne pas ſouffrir que ce pays change ſon nom en celui de Gaule ? prenez les armes au commencement de la nuit en plus grand nombre que vous pourrez. Suivez-moi, non

* *Tit. Liv. l. v. c. 44.*

An de Rome 362. Avant J. C. 392.

à un combat, mais à un carnage aſſûré. Si je ne vous livre pas les Gaulois vaincus par le ſommeil pour être égorgés comme des victimes : je conſens d'être traité à Ardée, comme je l'ai été à Rome.

*Il n'y avoit qu'une voix ſur la réputation de Camille *; il paſſoit pour le plus grand homme de guerre de ſon tems : ainſi il n'eut aucune peine d'obtenir d'aſſez bonne grace de ceux qui étoient à la tête de la nation un conſentement, que le corps de la jeuneſſe qui en faiſoit toute la force, lui demandoit avec tant d'inſtance, & qu'il eût été peut-être dangereux de refuſer. Au ſortir de l'aſſemblée, Camille diſpoſa toutes choſes pour l'entrepriſe qu'il méditoit. Entre les meſures qu'il prit, on obſerve* qu'il fit fermer les portes de la ville, afin que les Gaulois ne puſſent avoir aucun avis de ſon projet. 2°. Il envoya quelques coureurs ſur leſquels il pouvoit compter pour prendre langue. 3°. Il ordonna aux Ardéates qui devoient prendre les armes, de ſe tenir prêts à marcher au premier ſignal. Ses ordres furent parfaitement bien exécutés. A l'entrée de la nuit ſes coureurs lui rapporterent, que les Gaulois, après avoir couru & fouragé tout le pays, s'étoient poſtés aſſez près d'Ardée, où la nuit les avoit ſurpris ; qu'ils campoient en déſordre, & avec beaucoup de négligence, quoiqu'ils fuſſent chargés de butin ; que tant Officiers que Soldats, ils ne penſoient qu'à boire ; que le vin en avoit déjà plongés quantité dans le ſommeil, & qu'un profond ſilence régnoit dans une partie du camp.*

* Tit. Liv. l. v. c. 45.

* Plutar. in Camil. p. 141.

Camille fit alors donner le ſignal avec toute la précaution qu'il convenoit à ſon deſſein : il ſortit auſſi-tôt de la ville à la tête de ſes troupes ; & ayant fait ſans bruit tout le chemin qui ſéparoit la ville des ennemis, il arriva à leur camp vers le milieu de la nuit : comme il étoit ouvert de tout côtés, & qu'il étoit ſur le point d'y entrer, il fait jetter de grands cris à toutes ſes troupes, & commande aux trompettes de ſonner, pour répandre plus de terreur. Les Gaulois, à ce grand bruit, reviennent à peine de leur ſommeil & de leur ivreſſe. Ainſi ce ne fut pas un combat, mais une boucherie, & une boucherie de gens ivres & déſarmés. Quelques Gaulois pourtant s'étant réveillés en ſurſaut, prirent les armes, ſoûtinrent quelque tems l'effort des Ardéates, & périrent en combattant. Entre ceux qui prirent la fuite, quelques-uns ne ſçachant où ils alloient, ſe jetterent eux-mêmes entre les mains des ennemis : quelques autres furent ratrapés le lendemain par la cavalerie, qui, les trouvant errans & diſperſés, en fit un grand carnage. Enfin d'autres, & c'étoient ceux qui étoient du quartier du camp oppoſé à

celui par où les Ardéates étoient entrés, gagnerent les terres d'Antium: mais les habitans de la ville tomberent ſur eux, & les taillerent en pieces. An de Rome 362. Avant J. C. 392.

J'ai rapporté cet événement avec tous les ornemens, qu'il a plû à Tite-Live & à Plutarque de l'embellir. Mais au fond, eſt-il vrai, & peut-on y ajoûter foi? Car enfin Camille avoit Ardée pour priſon, & il ne pouvoit en ſortir ſans crime. Il lui étoit encore moins permis de prendre le commandement d'une armée: (*quod * nec injuſſu populi Romani mutari finibus poſſet, nec niſi Dictator dictus auſpicia in exercitu habere:*) vérités inébranlables, profondément gravées dans le cœur de Camille, & auxquelles ce grand homme n'a jamais voulu donner atteinte, comme il conſte par le refus généreux que Tite-Live même lui fait faire quelques jours après la prétenduë victoire qu'on s'aviſe de lui attribuer, d'accepter la dignité de Dictateur, de quitter Ardée, & de ſe mettre à la tête des Romains, ſans l'agrément du Sénat & l'ordre exprès du peuple.

* *Tit. Liv. lib. V. c. 46.*

D'ailleurs, Tite-Live & Plutarque ſon copiſte, ont-ils bonne grace après avoir repréſenté les Gaulois devant Cluſium, à la bataille d'Allia, à la priſe de Rome, & au ſiége du Capitole, vaillans, prévoyans, équitables, aviſés, modérés, de les transformer tout-à-coup en brigands, ivrognes, étourdis, écervelés, lâches? Cette métamorphoſe n'eſt-elle pas démentie par la conduite qu'ils ont tenuë, non ſeulement pendant le cours du reſte de la guerre, mais encore dans pluſieurs autres guerres, qu'ils ont fait aux Romains après celle-ci?

A ces raiſons, qui ſont ſans replique, il faut ajoûter une autorité, qui eſt de tout autre poids que celle de Tite-Live: elle eſt de Polybe, qui aſſûre, que les Romains n'ont oſé faire face aux Gaulois, que quarante-deux ans après la priſe de Rome: enſorte que l'an 392 de la fondation de cette ville, les Gaulois étant venus juſqu'aux pieds de ſes murs ravager la campagne, les Romains n'oſerent ſortir de leurs retranchemens *.

* *Polyb. l. II. p. 106.*

A la défaite de ce corps des Gaulois, Tite-Live * ajoûte celle de deux corps d'Etruſques, qui, profitant de l'état déplorable où les affaires des Romains n'étoient, dit-il, que pour s'être attirés ſur les bras les Gaulois à leur occaſion; au lieu d'être touchés du malheur d'une ville établie dans leur voiſinage depuis près de quatre cens ans (*r*), avoient fait des courſes ſur

* *Lib. V. p. 45.*

(*r*) Ce ſont les paroles de Tite-Live. Un peu plus haut, cet Hiſtorien ne compte que trois cens ſoixante ans depuis la fondation de Rome.

An de Rome 362.
Avant J. C. 392.

les terres de la République. L'Hiſtorien panégyriſte ou ne ſçait pas ce qu'il dit, ou cherche à faire illuſion à ſes Lecteurs : car oubliant les criantes uſurpations que Brennus & toute l'Italie reprochoient déjà aux Romains, d'avoir fait dans les Etats des peuples d'alentour en général, & en particulier dans ceux des Etruſques, oſe d'un côté faire un crime aux Etruſques des efforts qu'ils font de rentrer dans leurs anciennes poſſeſſions, & de l'autre faire un mérite aux injuſtes Romains, d'avoir donné entrée aux Gaulois dans leurs terres à l'occaſion des Etruſques, action hautement déſavoüée par le Sénat, & ſur-tout par l'Hiſtorien, à laquelle néanmoins les Ambaſſadeurs ne s'étoient portés, que pour fonder ſur Cluſium un droit en faveur de la République, qui obligeât les Gaulois d'abandonner les vûës qu'ils avoient ſur une ville, qu'elle ſe ſeroit bien-tôt appropriée. Eſt-ce là un ſujet légitime de ſe récrier contre le procédé des Etruſques? Eſt-ce même raiſonner? Cependant le P. Catrou, M. Rollin, & tous les autres Modernes qui nous donnent une Hiſtoire Romaine, chacun de leur façon, adoptent ces ſortes de raiſonnemens & de réfléxions, ſans creuſer plus avant; & ce qui eſt pire encore, ils dépoüillent les Anciens des graces & des beautés qui ſont dans l'original.

Quand la défaite du corps des Gaulois, qui s'étoient avancés juſques dans le territoire d'Ardée, ſeroit auſſi vraie qu'elle étoit fauſſe, il eſt certain qu'elle n'apporta d'autre changement au ſiége de Rome, ſinon, que les Gaulois qui tenoient cette place bloquée, la ſerrerent de plus près, & prirent toutes les meſures néceſſaires pour empêcher que qui que ce ſoit n'y entrât ou n'en ſortît; en quoi ils réüſſirent parfaitement bien. Ainſi les Romains, qui étoient enfermés dans le Capitole, ne tirerent aucun avantage de celui que Tite-Live fait remporter à Camille. Les Gaulois mêmes n'en pûrent point être affoiblis, parce qu'il leur arriva en ce tems-ci un renfort conſidérable. Strabon *, qui nous apprend cette circonſtance particuliere, dit ſimplement, qu'il étoit compoſé de Géſates, c'eſt-à-dire de Gaulois, que les Sénonois avoient pris à leur ſolde. Mais on ne peut point douter, qu'aux Géſates ne ſe fuſſent jointes diverſes troupes de Gaulois volontaires (*s*), ſur-tout un corps de Boïens; parce qu'outre

* *Lib. v. p. 212.*

(*s*) Juſques-là les Sénonois n'avoient occupé qu'un pays ſtérile, montueux & brûlé par les ardeurs du Soleil. Ainſi on peut aſſûrer qu'ils n'avoient point de fonds

que

que Simulus (*t*), cité par Plutarque *, & Silius Italicus (*u*) partagent entre les Sénonois & les Boïens (*x*), la gloire d'avoir pris & ſaccagé Rome: nous avons vû ſur l'an de Rome 357, & nous verrons plus amplement dans la ſuite de cette Hiſtoire, que les intérêts, & pour ainſi dire les armes de ces deux peuples, étoient inſéparables; qu'en conſéquence les Sénonois & les Boïens ou combattoient enſemble, ou couroient toûjours au ſecours les uns des autres.

* *Apud Plutar. in Romulo, p. 28. Sil. Ital. l. IV.*

Au reſte, l'arrivée des Boïens, des Géſates & des autres troupes auxiliaires au camp de Brennus, fut l'effet de la précaution que ce Prince avoit priſe en levant le ſiége de Cluſium, d'inviter * tous les peuples Gaulois à venir le joindre, & l'aider à venger une injure qui intéreſſoit toute la nation. Auſſi Diodore de Sicile * fait-il monter à plus de ſoixante-dix mille hommes l'armée des Gaulois qui aſſiégerent & brûlerent Rome. Ce qui n'eſt exactement vrai, qu'en y comprenant ceux de cette nation, qui vinrent pendant le ſiége augmenter le nombre de ceux qui l'avoient commencé; puiſque le même Hiſtorien dit quelques lignes plus haut, que les Sénonois en partant de leur pays pour l'expédition de Cluſium, n'étoient en tout que trente mille, ainſi que je lai déja inſinué.

* *Appian, apud Ful. Urſin. p. 350.*

* *L. XIV. p. 321.*

Le mauvais ſuccès de l'aſſaut général, que les Gaulois avoient livré au Capitole & à la citadelle, ne les rebuta pas ſi fort, quoi qu'en diſe Tite-Live *, qu'il ne ſoit certain, qu'ils employerent depuis les moyens les plus propres, que la force, le courage, l'induſtrie & la prudence leur pouvoient ſuggérer, à en

* *Lib. V. c. 46.*

ſuffiſans pour avoir à leur ſolde un corps de mercenaires, qui fût en état de réduire Rome & le Capitole.

(*t*) C'étoit un Poëte Grec, qui avoit mis en vers les guerres d'Italie, où il confondoit les tems, les événemens & les perſonnages qu'il introduiſoit ſur la ſcéne; témoin ce qu'il diſoit des Boïens. Le voici de la traduction de Dacier: *Près de-là, on voyoit la jeune Tarpëia, qui habitant ſur le haut Capitole, fit prendre Rome; car par la folle ambition d'épouſer le Roi des Celtes, elle livra la fortereſſe de ſes peres, qui commandoit aux Rois.* Et plus bas, parlant de ſa mort: *Les Boïens & les Celtes ne l'enterrerent pas au-delà du Pô, & ne ſe couperent pas les cheveux ſur ſon ſépulcre; mais ils jetterent ſur cette malheureuſe leurs boucliers, qui furent les ſeuls ornemens de ſon tombeau.*

(*u*) Ce Poëte inſinuë clairement, que Brennus étoit Roi des Boïens, puiſque Chrixus, un de ſes arriere petits-fils, commandoit à la même nation, & faiſoit gloire de porter gravée ſur ſon bouclier la ſuite de la priſe de Rome par ſes ancêtres accompagnés de leurs ſujets. Mais on obſerve, que Silius Italicus, en bien des endroits de ſon Poëme, ne fait aucune difficulté d'altérer tantôt le fond, tantôt les circonſtances de l'Hiſtoire.

(*x*) Je ſuis perſuadé, que les Boïens n'ont paſſé parmi les Romains pour être les plus féroces de tous les Gaulois, que parce qu'ils avoient eu part à la priſe de Rome. Ainſi la férocité qu'on leur a attribué, doit tourner à leur gloire.

An de Rome 362.
Avant J. C. 392.

hâter la priſe. J'avouë qu'ils ne nous ſont pas tous connus, & que l'Hiſtoire n'a pas daigné les faire paſſer juſqu'à nous; mais il n'en eſt pas moins vrai, que les Sénonois ne ſe contenterent pas depuis cette action de bloquer cette place, & d'empêcher qu'elle ne reçût aucun ſecours. Ils firent encore une mine *, qui leur coûta beaucoup de fatigues, de travail & de peines. Les Romains eux-mêmes leur en avoient donné l'exemple : ils ne s'étoient rendu maîtres de la ville de Veïes après dix ans de ſiége, qu'à la faveur de ce ſtratagême : heureuſement pour eux le terrein ſe trouva propre à être creuſé, & à l'être aſſez profondément pour dérober la connoiſſance du travail à l'ennemi, & le conduire au centre de la citadelle, d'où les Romains ſe répandirent dans toute la ville, & ſe l'aſſûrerent pour toûjours. Il en arriva tout autrement aux Gaulois. Ils eurent beau employer un grand nombre d'ouvriers, qui ſe relevoient par bandes, & qui n'interrompoient leur travail ni jour ni nuit. Vainement ils firent faire à diverſes repriſes pluſieurs ſortes d'inſtrumens, tous meilleurs & plus forts les uns que les autres, & diriger la mine en tous les endroits, où le terrein paroiſſoit devoir avoir une iſſuë favorable : quand ils furent parvenus à une certaine hauteur, il ne ſe préſenta de tous côtés, que le roc même ſur lequel le capitole portoit. Ce qui ſauva les Romains qui y étoient enfermés, & obligea les Gaulois d'abandonner leur entrepriſe.

* *Cicero pro Cæcina, n. 332. A. Philip. 3. p. 861. A. Servius, Æneïd. VIII. p. 546. E.*

Le ſiége du Capitole en étoit à peu près dans ces termes, lorſqu'un jour que les aſſiégeans & les aſſiégés uniquement occupés à ſe défier les uns des autres, furent forcés d'arrêter les yeux ſur un objet qui les frappa également, & attira leur admiration. C'eſt qu'un jeune Romain (*y*), appellé C. Fabius Dorſo, (dont le tour étoit venu d'acquitter un ſacrifice * propre à la maiſon Fabia, qui tomboit en ce jour, & devoit être offert ſur le mont Quirinal (*z*) dans le temple de Veſta), deſcendit du Capitole * revêtu de la toge à la Gabienne (*a*) ; & tenant dans

* *Tit. Liv. lib. v. c. 46. Dio excerpt. Valeſ. pag. 581. Val. Max. lib. I. c. 1. §. 11.*

* *Appian. excerpt. Valeſ. p. 557.*

(*y*) Les Romains ont beaucoup relevé la fermeté du jeune Romain, & elle mérite en effet des loüanges ; mais elle perd une partie de ſon prix, dès qu'on ſçait que le héros de la piece, étoit de la famille Fabia. Comme c'étoient les Fabius, qui avoient précipité la République dans tous les maux qu'elle éprouvoit, il n'eſt pas ſurprenant, que quelqu'un de la même famille, pour effacer ou diminuer la faute des coupables, ſe ſoit expoſé au danger de tomber entre les mains des Gaulois.

(*z*) Il étoit proche du Capitole, mais renfermé dans l'enceinte de Rome, occupée par les Gaulois ; ce qui met dans un plus grand jour l'intrépidité de Fabius Dorſo.

(*a*) C'eſt-à-dire, qu'il avoit rejetté un

An de Rome 362. Avant J. C. 392.

ſes mains les choſes ſacrées, traverſa les corps de garde des ennemis ſans changer de viſage, ni ſe troubler aux cris & aux menaces de toute l'armée, arriva ainſi au mont Quirinal, où il remplit toutes les fonctions de ſon ſacerdoce, & accomplit avec la plus grande tranquillité du monde toutes les cérémonies preſcrites dans le Pontifical. Il faut l'avoüer, cette action eſt hardie (*b*), & mérite des loüanges : mais l'admiration des Gaulois pour ceux d'entre leurs ennemis qui étoient remplis de courage, & leurs reſpects pour les Dieux, effacent tout ce que les Romains diſent en faveur des vertus de ceux de leur nation.

Cependant les Romains qui étoient dans le Capitole, ne ſçavoient pas encore s'il y avoit d'autres Romains dans le monde. Les Gaulois faiſoient une garde ſi exacte autour du pied du Capitole *, que perſonne n'oſoit tenter d'en approcher ; & leurs armes avoient inſpiré tant de terreur aux alliés des Romains, qu'elles avoient étouffé en tous juſqu'à la penſée de ſe meſurer avec eux. Enfin vint l'heure & le moment, où la garniſon du Capitole eut quelques éclairciſſemens, qui ranimerent ſes eſpérances. Les réflexions des Romains, qui, après la bataille d'Allia *, s'étoient retirés à Véïes, y donnerent lieu. Revenus à eux-mêmes, ils s'apperçurent qu'ils étoient en bien plus grand nombre qu'ils n'avoient d'abord cru, & que ce nombre s'augmentoit tous les jours, non-ſeulement par ceux de leur nation, qui quittoient la campagne pour les venir joindre, mais encore par les peuples du Latium, qui accouroient partie à leur ſecours, partie en vûë de butiner. Toutes ces circonſtances relevoient leur courage, & faiſoient comprendre ; qu'il étoit tems de ſonger à rentrer dans leur patrie, & d'en chaſſer les Gaulois. Mais conſidérant qu'ils étoient ſans Chef, & que dès-là toutes leurs forces & leur valeur devenoient inutiles, ils en cher-

* *Tit. Liv. l. v. c. 46.*

* *Idem ibid.*

pan de ſa toge ſur l'épaule gauche, qu'il avoit ramené ſous le bras droit, & s'en étoit ceint. C'eſt ainſi que les Magiſtrats & les Prêtres ou Pontifes de Rome offroient les ſacrifices pour l'heureux ſuccès de leurs guerres. L'uſage en venoit de Gabies, petite ville du Latium, dont les habitans ſurpris, au milieu d'un ſacrifice qu'ils offroient en corps, par un ennemi qu'ils n'attendoient pas, accommoderent ainſi leur toge, prirent les armes, attaquerent l'ennemi & le défirent.

(*b*) Dion fait une obſervation qui releve infiniment la fermeté de Fabius Dorſo : c'eſt que pouvant s'échapper, il avoit eu le courage de remonter au Capitole, nonobſtant le danger qu'y couroient ceux qui s'y étoient renfermés ; leſquels, quoiqu'ils puſſent faire & tenter, ne pouvoient manquer de tomber entre les mains de leurs ennemis. *Dio, Except. Valeſ. p. 581.*

An de Rome 362.
Avant J. C. 392.

cherent un. Véïes, où ils étoient, leur rappella le ſouvenir de Camille, & de l'injuſtice qu'ils lui avoient faite. *Quel homme*, diſoient-ils ! * *La mauvaiſe fortune de Rome l'en a privée pour élever Ardée juſqu'aux cieux : cependant Rome, qui lui a donné la naiſſance, eſt entiérement perduë & détruite. Nous-mêmes, en demeurant les bras croiſés dans l'enceinte d'une ville étrangere, faute de le mettre à notre tête, nous trahiſſons l'Italie. Que tardons-nous à redemander aux Ardéates un Général qui nous appartient, ou que n'allons-nous nous ranger ſous ſes étendarts ? Car enfin il n'eſt plus banni, & nous-mêmes ne formons plus un corps de citoyens, puiſque notre patrie n'exiſte plus, ou eſt entre les mains des ennemis.* Ces paroles furent reçuës avec un applaudiſſement général ; & tout le monde, en particulier ceux qui avoient ſervi glorieuſement ſous Camille, en preſſerent l'exécution. Il n'y eut pas juſqu'à Cedicius *, qui commandoit alors dans Véïes, *qui ne demandât Camille pour général, & qui ne proteſtât hautement qu'il ne céderoit qu'à lui ſeul le commandement, dont il étoit en poſſeſſion.*

On députa ſur le champ d'un commun accord vers Camille *, pour le prier d'accepter la charge de général. Il répondit, « qu'il ne l'accepteroit qu'après que les citoyens, qui étoient » dans le Capitole, auroient confirmé ſon élection par leurs ſuf» frages : parce qu'ils formoient & repréſentoient ſeuls le corps » de l'Etat, dont il falloit attendre les ordres & s'y conformer ». TANT, dit ici Tite-Live, dans ces premiers tems de la République, les plus grands hommes ſe régloient par les loix, & ſe piquoient en toutes choſes de faire la diſtinction des rangs & des perſonnes, lors même que tout étoit preſque perdu & déſeſpéré. On admira la délicateſſe de Camille, & l'on n'en fut que plus empreſſé à le poſſéder ; mais on ne pouvoit y parvenir ſans l'attache du Sénat, & il étoit preſque impoſſible de faire ſçavoir à ce corps ce qu'on attendoit de lui, parce qu'il étoit dans le Capitole, où les Gaulois ne permettoient plus depuis long-tems de pénétrer. Cependant un jeune Romain plein de courage, nommé Pontius Cominius, s'offrit volontairement à courir ce danger. Il ne voulut ſe charger d'aucune lettre, de peur que s'il venoit à être pris, les ennemis ne découvriſſent un myſtere, qu'il importoit aux Romains de leur tenir caché. Il prit ſeulement une robe, ſous laquelle il cacha quelques piéces de liége, ſe mit en chemin, & arriva près de la ville à l'entrée

* *Plutar. Camil. p. 141. Idem, de Fortun. Roman. t. II. p. 324.*

* *Tit. Liv. l. V. c. 46.*

* *Plutar. ubi ſupra.*

An de Rome 362. Avant J. C. 392.

de la nuit. Quand il jugea qu'il ne pourroit pas être apperçu, il ſe jetta à la nage, & traverſa la riviere, ſoûtenu ſur les écorces de liége, dont il étoit muni ; & continuant ſon chemin avec toutes les précautions qu'on met en œuvre en pareil cas, il gagna la porte Carmentale (*c*), ſur la connoiſſance qu'il avoit, que les Gaulois avoient négligé d'y mettre un corps de garde, d'autant que le ſentier du Capitole qui y conduit, eſt trop rude, & que le rocher qui la maſque, eſt entiérement eſcarpé. Il grimpa ſur ce rocher par l'endroit le plus deſert, le plus dépoüillé, & parvint, avec des peines extrêmes juſqu'aux premieres ſentinelles. Il dit ſon nom. Auſſi-tôt il fut reçu avec joie, & conduit aux Magiſtrats. Le Sénat fut aſſemblé ſur l'heure même. Pontius expoſa en deux mots le ſujet de ſa commiſſion, l'état où les choſes étoient à Véïes, & l'heureux ſuccès des armes de Camille. Sur le champ Camille fut nommé Général, & Pontius chargé d'en porter la nouvelle aux Romains, qui l'avoient député. Il revint par le même chemin, & eut le même bonheur. Camille * quitta auſſi-tôt Ardée, & ſe rendit à Véïes, où il ſe mit à la tête de l'armée, qui l'attendoit avec impatience.

* *Plutar. in Camil. p. 142.*

Pendant que les Romains prenoient les meſures les plus convenables à la ſituation de leurs affaires, quelques Gaulois paſſant par hazard près de l'endroit, par où Pontius avoit commencé de monter au Capitole, & appercevant en pluſieurs endroits les traces de ſes pieds & de ſes mains, les herbes, les broſſailles, les arbriſſeaux à quoi il s'étoit attaché, foulés & tortillés, & enfin la terre éboulée, allerent faire part à Brennus de ce qu'ils avoient vû. Le Roi ſe rendit incontinent ſur les lieux ; & s'étant par lui-même aſſûré du fait, il garda le ſilence : mais le ſoir il aſſembla les ſoldats de ſon armée les plus diſpos, & les plus propres à gravir ſur les montagnes, & leur dit : « Le chemin du Capitole n'eſt ni impraticable, ni inacceſſible, comme nous l'avons crû. Ce chemin, que nous ne » connoiſſions pas, les ennemis viennent de nous le montrer. » Il nous ſeroit honteux de reculer après avoir tant avancé, & » de croire imprenable un fort, quand ceux qui l'occupent » marquent les endroits par où il peut être pris. Où un ſeul

(*c*) Elle étoit dans cette partie du mur, qui s'étendoit depuis le pied du Capitole juſqu'au Tibre. Ainſi Cominius n'eut pas grand chemin à faire pour pénétrer dans la ville. Au reſte, Carmenta, mere d'Evandre, qui reçut les honneurs divins en Italie, paroît avoir donné ſon nom à la porte dont il s'agit.

An de Rome 362.
Avant J. C. 392.

» homme a pû monter, pluſieurs y monteront à la file & en » s'entr'aidant les uns les autres. Au reſte, chacun ſera récom» penſé & élevé aux charges & aux emplois militaires, à pro» portion qu'il ſe ſera diſtingué dans cette occaſion ».

Les Gaulois écouterent cette courte harangue avec une ſatiſfaction particuliere ; & s'étant animés réciproquement, ils commencerent ſur le minuit à grimper les uns après les autres en grand ſilence, s'accrochant aux pointes & aux fentes des rochers, eſcarpés & difficiles à la vérité, mais non pas au point qu'ils ſe l'étoient figuré. Aux plus difficiles, un d'entre eux paſſoit ſeul * ſans armes & ſans hardes, que ſes compagnons lui jettoient avec les leurs propres, quand il avoit franchi le péril, & le ſuivoient. C'eſt ainſi qu'ils arriverent à l'aide les uns des autres juſqu'au pied de la muraille, qui de ce côté-là n'étoit pas fort élevée, à cauſe du précipice qui ſembloit la mettre hors d'inſulte. Ils y parvinrent avec un tel ſilence, qu'ils tromperent & la vigilance des ſentinelles, & l'inquiétude des chiens, quoique cet animal ſoit ſujet à aboyer au plus léger bruit de nuit: accident néanmoins que les Gaulois, s'il en faut croire Elien *, n'avoient pas manqué de prévenir, en jettant du pain aux chiens qui gardoient le Capitole : mais cette même précaution fut inutile, ou même produiſit un effet contraire à l'égard d'un petit nombre d'oïes (*d*), que les Romains avoient épargné, dans la plus extréme diſette, par reſpect pour Junon, à qui elles étoient conſacrées. Ces oiſeaux, ſuivant l'inſtinct de la nature, n'eurent pas plûtôt ſenti la nourriture (*e*) qu'on leur préſentoit, qu'ils décelerent & trahirent leurs bienfaiteurs. Ils crierent auſſi-tôt, & battirent des aîles à leur approche. Les Gaulois alors ſe voyant découverts, ne garderent plus le ſilence ; au contraire, ils pouſſerent des cris épouvantables. Manlius, un des deux derniers Conſuls, fut le premier éveillé par le bruit. Il ſonne l'allarme *, prend ſes armes & court à l'endroit même des remparts, d'où les Gaulois s'étoient fait entendre. Il arriva à propos ; un moment plus tard, le Capitole étoit pris. Deux Gaulois étoient prêts de monter ſur la muraille, & y

* *Tit. Liv l. v. c. 47.*

* *De animal. lib. XII. c. 33. Plin. apud Serv. Æneid. VIII. p. 546.*

* *Plutar. Camil. p. 142.*

(*d*) Il n'y en avoit qu'une, ſelon Servius, qu'un particulier avoit offerte à Junon. *Serv. Æneid. VIII. p. 546. D.*

(*e*) Pline, cité par Servius, attribuë les cris, que firent les oies dans cette occaſion, à leur odorat ; parce, dit-il, qu'entre tout les animaux, l'oie ſent de plus loin les approches de l'homme. *Servius ubi ſupra.*

étoient même à demi. Dès que Manlius parut, l'un d'eux leva ſa hache pour lui fendre la tête. Manlius le prévint, & lui abbattit la main d'un coup de ſabre. En même tems il ſe tourne vers l'autre, qui embraſſoit déjà les crénaux pour s'élancer dans le Capitole, & lui donna ſi rudement au viſage avec ſon bouclier, qu'il le renverſa dans le précipice avec quelques autres, que la chûte de celui-ci entraîna. Ce ſuccès raſſûra les Romains qui étoient accourus, & que la peur avoit troublés. Ils ſe joignirent alors à Manlius, & firent face au peu d'ennemis qui avoient déjà gagné le pied du parapet, & où ils ne pouvoient ſe tenir qu'avec beaucoup de peine. Il fut aiſé de les repouſſer; le nombre, le lieu & les ombres de la nuit, tout combattoit contre eux; auſſi périrent-ils tous miſérablement, ſans pouvoir ſe ſervir de leurs armes. Le précipice engloutit tout.

Les Romains pouvoient à peine revenir de cette allarme: cependant le tumulte étant appaiſé, on prit du repos pendant le reſte de la nuit, autant que la grandeur & l'image du péril qu'on venoit de courir, pouvoit le permettre. Le lendemain au point du jour, on l'avoit encore devant les yeux; ce qui n'empêcha pas que l'aſſemblée ne fût convoquée chez les Tribuns militaires, pour décerner des récompenſes ou des peines, ſelon qu'on auroit mérité l'un ou l'autre. On commença par Manlius: il fut comblé de careſſes & de loüanges; le ſervice qu'il avoit rendu à l'Etat étoit ſi grand, & il s'étoit conduit avec tant de courage & de ſageſſe, que généralement tous les Romains, qui étoient enfermés dans le Capitole, pour lui témoigner combien ils lui étoient redevables de la vie dont ils joüiſſoient, allerent porter dans ſa maiſon la demi-livre de froment & le poiſſon de vin qu'on diſtribuoit par tête à chacun. Récompenſe modique à la vérité; mais ſa nature & ſa qualité jointes à la circonſtance de la diſette des vivres, la rendoient précieuſe & conſidérable; puiſque tout le monde s'empreſſoit à retrancher du ſoûtien de ſa propre vie, de quoi conſerver & honorer celle du ſeul homme (*f*), auquel tous étoient redevables de celle dont ils joüiſſoient.

(*f*) Cependant ſept ans après, le même peuple Romain, que nous voyons aujourd'hui ſi ardent à conſerver la vie de Manlius aux dépens de celle de tous les particuliers qui étoient enfermés dans le Capitole, la lui fait perdre en le précipitant du Capitole même, d'où il avoit chaſſé les Gaulois.

Cedrenus confondant Manlius avec Camille, attribuë au premier les victoires & les aventures prétenduës, que les autres Hiſtoriens donnent au dernier, & fait de tout un galimatias qu'on ne ſçauroit ſoûtenir.

An de Rome 362.
Avant J. C. 392.

On cita enſuite les Sentinelles, qui devoient veiller ſur l'endroit, par où l'ennemi s'étoit gliſſé juſqu'au haut de la citadelle. Q. Sulpicius, qui étoit le Commandant du jour, déclara qu'ils méritoient tous la mort ſelon les loix de la diſcipline militaire: mais les ſoldats s'étant réünis à rejetter la faute ſur l'Officier qui commandoit la garde cette nuit, il n'y eut que lui * qui fut condamné; & ſur le champ il fut précipité du haut du roc. Les gardes de part & d'autre furent faites depuis avec beaucoup plus d'attention & de vigilance: du côté des Gaulois, parce qu'ils avoient découvert, qu'il y avoit communication entre les Romains de Véïes & ceux du Capitole: du côté des Romains, à cauſe qu'ils ne vouloient plus être ſurpris.

* *Plutar. in Camillo, p. 134.*

Ce que Plutarque * ajoûte d'après Tite-Live †, n'eſt point vrai, que cette entrepriſe manquée, les Gaulois commencerent à perdre courage: à la vérité ils avoient très-peu de vivres & de fourages, parce que tout le pays d'à l'entour étoit ravagé, & qu'ils étoient réduits à faire venir l'un & l'autre de fort loin. Mais il n'en eſt pas moins conſtant, que les Gaulois eurent le courage de continuer le ſiége *, de tenir toûjours en haleine les aſſiégés, & de leur ôter tous les moyens de recevoir aucun ſecours. Ceux qu'ils mettoient à la tête des partis deſtinés à aller au près & au loin pour emmener des proviſions au camp, ne ſe laiſſoient point ſurprendre. Camille eut beau groſſir ſon armée, & tenir la campagne, uſer de feintes, faire des marches & des contremarches, & tenter d'attirer les Gaulois dans quelque poſte déſavantageux. Brennus, qui poſſédoit parfaitement toutes les parties de la guerre, fit échoüer tous ſes deſſeins. Le Général Romain n'oſa pas même s'approcher de Rome, ni tenter d'y entrer & d'y forcer les Gaulois. Ainſi M. Rollin * parle de ſon chef, quand il avance, que *Brennus, qui aſſiégeoit le Capitole, étoit lui-même aſſiégé en quelque ſorte, & ſouffroit les incommodités qu'il faiſoit ſouffrir aux aſſiégés.* S'il avoit mûrement réfléchi en liſant ſon Tite-Live, il auroit ſupprimé une pointe de Rhétorique, incompatible avec la gravité de l'Hiſtoire.

* *Idem ibid.*
† *Tit. Liv. l. V. c. 48.*

* *Diod. Sicil. l. XIV. p. 323.*

† *Hiſt. Rom. t. II. p. 452.*

Il y auroit bien trouvé, que ſur la fin de l'automne, la peſte * s'étoit gliſſée dans le camp des Gaulois; & il n'en faut pas être ſurpris. En s'obſtinant d'aſſiéger le Capitole, ils s'étoient enfermés dans Rome, c'eſt-à-dire dans un lieu bas & mal ſain, au lieu qu'ils étoient accoûtumés à vivre dans des pays froids &

* *Tit. Liv. l. V. c. 48.*

couverts.

couverts. Par ſurcroît, ils étoient campés dans une ville convertie en cimetiere, & entre les ruines des maiſons brûlées, d'où le vent élevoit, non de la pouſſiere, mais de la cendre, qui étant fort haute, corrompoit tellement l'air par ſa ſécheresse & ſon âcreté, lorſqu'elle étoit échauffée par le Soleil, qu'on ne reſpiroit plus qu'un poiſon ſubtil, qui conſumoit les entrailles. Ce poiſon, continuë Tite-Live, cauſa dans le camp des Gaulois une ſi grande mortalité, que ne voulant pas ſe donner la peine d'enterrer ceux qui expiroient, ils les entaſſoient les uns ſur les autres, & les brûloient. D'où eſt venu le nom de *Bûcher des Gaulois* (*g*), donné à l'endroit de la ville, où cette ſcene ſe paſſoit.

Je ſuis obligé d'avertir en paſſant le Lecteur, que ce n'étoit point pour ne ſe pas donner la peine d'enterrer ceux des leurs qui mouroient de la contagion, que les Gaulois brûlerent leurs cadavres entaſſés les uns ſur les autres. Il eſt de notorieté publique *, que les Gaulois brûloient les morts par principe de religion: ainſi Tite-Live ne ſçait ce qu'il dit, quand, pour avoir occaſion de les blâmer, il tourne en négligence un acte de piété qui méritoit des loüanges. Mais que penſer, en comparant ce qu'il dit ici de cet endroit de Rome qui fut appellé depuis *le Bûcher des Gaulois*, avec ce qu'il avance ailleurs, que le jour même que le Sénat & le peuple, aſſiégés dans le Capitole, nommerent Camille Dictateur, ce Général monta au haut du Janicule; & qu'après avoir conſidéré la diſpoſition du camp des Gaulois dans Rome, il vint les attaquer au centre de la ville, & qu'il les défit non ſeulement ce même jour dans le carrefour, qui porta dès-là le nom de *Bûcher des Gaulois;* mais encore le lendemain aux environs de Gabies? La contradiction ne ſçauroit être plus manifeſte: dans un endroit il dit, que ce quartier de Rome fut ainſi appellé de la précaution, qu'avoient eu les Gaulois, d'y brûler ceux d'entre eux qui avoient été emportés par la maladie épidémique; & dans l'autre, il fait entendre, que le grand maſſacre des Gaulois qu'y fit Camille, donna lieu au nom qu'il portoit de ſon tems. Il eſt néanmoins certain, que ni

* *Cæſ. Bel. Gal. l. 6.*

* *Tit. Liv. lib. XXII. c. 14.*

(*g*) Varron, à ſon ordinaire, donne une origine forcée au *Bûcher des Gaulois*; car il prétend, que cet endroit de Rome n'a été ainſi appellé, que parce que les Romains, après que les Gaulois furent ſortis de cette capitale, eurent ſoin d'y raſſembler les cadavres & les oſſemens de leurs ennemis, & d'y mettre le feu. *Varro, de Lingua Lat. l. IV. c. 26.*

An de Rome 362. Avant J. C. 392.

Camille ni aucun Romain, excepté Pontius Cominius, n'eſt entré dans Rome, pendant tout le tems que les Gaulois en ont été en poſſeſſion. Je ne dis rien des deux victoires chimériques, dont Tite-Live fait honneur à Camille : elles ſerviront à mettre dans un plus grand jour la fauſſeté de la narration de la levée du ſiége de Rome de ſa façon.

An de Rome 363. Avant J. C. 391.

* Tit. Liv. l. v. c. 48. Plut. in Camil. p. 143.

La mortalité qui étoit dans le camp des Gaulois, ne rendoit pas la condition des Romains plus douce. La famine *, qui augmentoit tous les jours dans le Capitole, jointe à l'inquiétude mortelle où ils étoient de ne recevoir aucune nouvelle de Camille, les jettoit dans une conſternation plus aiſée à concevoir qu'à exprimer. On n'a jamais ſçû en effet ce que le Dictateur faiſoit pour délivrer ſa patrie. Tite-Live & Plutarque, qui foulent aux pieds la vérité pour lui faire honneur, diſent ſeulement qu'il ne s'endormoit pas, & qu'il employa pluſieurs jours à faire des levées conſidérables à Ardée, qui le miſſent en état d'attaquer avec avantage les Gaulois ; & que, quand il ſe crut aſſez fort, il ordonna à L. Valerius, qu'il avoit nommé Général de la Cavalerie, de faire ſortir les troupes qui étoient à Véïes, & de les lui amener. Mais il s'y prit trop tard ; & c'eſt ici qu'on voit, que Camille n'étoit pas plus inſtruit de ce qui ſe paſſoit à Rome, que les Romains qui défendoient le Capitole, l'étoient des mouvemens qu'il faiſoit pour les ſecourir. Quoi qu'il en ſoit, l'armée du Capitole, épuiſée par les veilles, les fatigues & toutes les horreurs de la guerre, qui ſe ſuccédoient depuis ſi long-tems ſans relâche, ne pouvant tenir contre la faim inſupportable à la nature ; après avoir attendu inutilement à tous les inſtans qui s'étoient écoulés, les ſecours dont Camille les avoient flattés, perdant toute eſpérance de les voir arriver, ſe voyant ſans vivres, enfin le corps ſuccombant ſous le poids des travaux & des veilles qui revenoient tous les jours, demanda abſolument, ou de ſe rendre, ou de ſe racheter à quelque prix que ce fût ; *puiſqu'après tout, les Gaulois faiſoient entendre aſſez clairement, qu'ils leveroient le ſiége moyennant une ſomme raiſonnable d'argent.*

Le Sénat s'aſſembla auſſi-tôt pour délibérer ſur une affaire ſi importante : on ne ſe donna pas le tems de la débattre ; ceux qui compoſoient l'aſſemblée n'ayant que la mort ou l'eſclavage devant les yeux, entrerent dans les vûës de l'armée, & char-

gerent les Tribuns militaires de traiter avec les Gaulois. Ces Magiſtrats, pour obtenir de meilleures conditions, ne propoſerent d'abord qu'une tréve & une ſuſpenſion d'armes; & ils ſe ſervirent de la facilité qu'eurent les Gaulois à l'accorder, à pénétrer leurs deſſeins. Ce qui ne fut pas difficile; car les Gaulois portoient leur cœur ſur les lévres: ainſi les Romains apprirent des entretiens familiers, que leurs gardes avancées avoient eu par leur ordre avec les gardes avancées des ennemis, que les derniers, comptant ſur l'extrême diſette qui régnoit dans le Capitole, ne doutoient point que bientôt les Romains ne fuſſent obligés de ſe rendre. Alors les Romains, ſoit pour faire illuſion aux Gaulois *, ſoit pour leur ôter toute eſpérance de ce côté-là, firent jetter de pluſieurs endroits du Capitole †, quantité de pains dans le camp de l'ennemi. Florus * prétend, que cela fut exécuté par l'avis de Manlius; mais Ovide † & quelques autres Auteurs, en font honneur à Jupiter; en conſéquence de quoi les Romains lui érigerent depuis un autel ſous le nom bizarre de *Jupiter Piſtor*, Jupiter le Boulanger.

An de Rome 363. Avant J. C. 391.

* *Tit. Liv. l. v. c. 48.*
† *Val. Max. lib. VII. c. 4.*
* *Lib. I. c. 13.*
† *Faſt. lib. VI. Lactant. Divin. l. I. c. 20.*

On n'a jamais ſçû ce qui s'étoit paſſé dans les conférences que les Généraux Romains eurent pendant quelques jours avec Brennus (*h*). Ce qui eſt certain, c'eſt que le Prince Gaulois, qui avoit proteſté qu'il ne ſortiroit point de Rome, qu'il ne ſe fût rendu maître du Capitole, & qui avoit pris toutes les meſures humainement poſſibles pour n'être pas forcé de changer de ſentiment, ne ſe relâcha ſur ce point, que parce qu'il avoit des intérêts plus grands à ménager. C'étoient ceux de ſon pays: les Vénétes (*i*) venoient d'y entrer, & y levoient des contributions exorbitantes. Comme toute la jeuneſſe Sénonoiſe étoit allé fondre dans le camp de Brennus, pour avoir part à la gloire & au butin immenſe que devoient faire leurs camarades, les vieillards & les femmes qui étoient reſtés pour garder leurs foyers, n'étant pas en état de ſe défendre, envoyerent coup ſur coup pluſieurs couriers à Brennus, pour le prier de venir à leur ſecours. Ce Prince fut au déſeſpoir de ce contre-tems: il

(*h*) Je m'apperçois ici, que j'ai toûjours oublié d'avertir, que Cedrenus appelle ce Prince Briſus; je ne ſçai pourquoi. *Cedren. p. 150. edit. Reg.*

(*i*) Il ne faut pas douter que Camille & les Romains qui étoient à Véïes ſous ſes ordres, ſe voyant dans l'impuiſſance de forcer les Gaulois de ſortir de Rome & d'abandonner le ſiége du Capitole, n'ayent fait paſſer de l'argent & des preſens dans la Vénétie, pour engager les Chefs de la nation à entrer dans les terres de nos Gaulois, & de faire diverſion en faveur des aſſiégés.

An de Rome 363
Avant J. C. 391.

ne lui falloit que quelques jours de plus, & le Capitole étoit à lui : mais un plus long ſéjour dans Rome expoſoit ſa patrie, ſa femme, ſes enfans, ſes richeſſes & celles de ſes ſujets. Ainſi ne pouvant ſe refuſer à ce qu'il ſe devoit à lui-même & à ſa nation, & voulant d'ailleurs ſe faire un mérite auprès des Romains de ne les avoir pas pouſſés à bout, comme il lui étoit très-aiſé de le faire, il conclut un traité, non avec Sulpicius, l'un des Tribuns, ainſi que le diſent Tite-Live & Plutarque ; mais avec Camille, comme l'aſſûre le même Plutarque *, en citant Polybe †, qui eſt le ſeul Auteur, qu'il faut ſuivre dans cette occaſion. Ce fidele Hiſtorien dit donc en termes exprès, que *les Gaulois s'étant emparés de Rome à l'exception du Capitole, les Romains firent d'abord la paix, & enſuite alliance avec eux, aux conditions mêmes, que les Gaulois voulurent. Les Gaulois*, ajoûte-t-il * plus bas, *furent maîtres de Rome pendant ſept mois entiers ; & ils n'en ſortirent, que parce qu'ils voulurent bien le faire, & pour obliger les Romains qu'ils avoient vaincus : auſſi ſe retirerent-ils chez eux d'une maniere honorable, emportant tout le butin qu'ils avoient fait.*

* *Fort. Rom. t. II. p. 325.*
† *Lib. I. p. 5. lib. II. p. 106.*
* *Idem ibid. p. 110.*

Polybe ne marque point quelles étoient ces conditions : mais elles nous ſont connuës d'ailleurs. Les voici, tirées de quelques Ecrivains * dignes de foi : Que les Romains payeroient aux Gaulois † deux mille livres d'or (*k*) ; qu'il y auroit à Rome une porte de la ville *, qui ſeroit ouverte toûjours & en tout tems aux Gaulois ; que les Romains céderoient aux Gaulois une partie de leur territoire ; qu'ils leur fourniroient des batteaux pour

* *Tit. Liv. l. V. c. 48. Plutar. Camil. p. 143.*
† *Varro, apud Nonium in* Torquem.
* *Poliæn. l. VIII. c. 25.*

(*k*) Tite-Live, Plutarque & quelques Auteurs, qui ne font que copier le premier, & qui par conſéquent ne font qu'une ſeule & même autorité avec lui, diſent ſeulement mille livres d'or peſant : mais Varron, plus ancien & beaucoup plus véridique, dit formellement deux mille ; *Auri pondo duo millia acceperunt ex ædibus ſacris, & matronarum ornamentis : à quibus poſtea id aurum & torques aureæ multæ relatæ Romam atque conſecratæ. Apud Nonium in* Torquem. Ç'a été en effet de tout tems le ſentiment général des Romains juſqu'à Tite-Live. Cet Hiſtorien a été le premier qui, pour flatter ſa nation, a entrepris de l'altérer. L'altération n'a pas empêché que celui que Varron nous a conſervé, & qui eſt le ſeul vrai, ne ſe ſoit ſoûtenu, & n'ait eu de grands partiſans juſqu'au tems de Pline le Naturaliſte. Il eſt vrai que cet Hiſtorien, en nous apprenant cette circonſtance, ſe trompe groſſiérement, quand il dit, que ceux qui l'avançoient ſe fondoient ſur les deux mille livres d'or peſant, que Craſſus prit du tréſor public l'année qu'il fut Conſul avec Pompée, prétendant que c'étoit l'or même que Camille avoit retiré des mains des Gaulois, & qu'il avoit conſacré à Jupiter Capitolin : *Nec ignoro M. Craſſum duo millia pondo auri rapuiſſe ſuo & Pompeii ſecundo conſulatu, è Capitolini Jovis ſolio, à Camillo ibi condita, & ideo à pleriſque exiſtimari duo millia pondo collata.* Plin. Hiſt. liv. XXXIII. cap. I. Que Camille ait retiré des mains des Gaulois l'or, que les Romains leur avoient livré pour les obliger à ſortir de Rome, c'eſt une fable qui n'a eu cours, que parmi des eſprits qui aimoient à s'aveugler.

An de Rome 363.
Avant J. C. 391.

repaſſer le Tibre *, & enfin aſſez de vivres pour pouvoir s'en retourner chez eux au plus vîte, ſans être obligés de s'en procurer.

* *Fronton. Stratag. l. II. c. 6.*

Tout cela fut exécuté d'abord d'aſſez bonne foi. Il paroît pourtant, que les Romains ne furent pas dans la ſuite ſi religieux, que Tite-Live * oſe l'avancer contre la foi de l'Hiſtoire; qu'ils firent ſcrupule de donner aux Gaulois l'or conſacré aux Dieux, en déduction de celui qu'ils s'étoient obligés de leur remettre par le premier article de la capitulation; puiſqu'il eſt certain, que non ſeulement ils le firent ſervir * à cet uſage (*l*), auſſi-bien que celui qui étoit dans le tréſor public; mais encore, qu'après avoir raſſemblé tous les bijoux & les joyaux de leurs femmes *, qu'elles livrerent volontiers; ne pouvant faire toute la ſomme dont ils avoient beſoin, ils furent obligés d'accepter avec action de graces celles que les Phocéens † de Marſeille, leurs anciens alliés, leur envoyerent d'eux-mêmes & ſans en être priés. D'où je conclus, avec aſſez de fondement, que, par un article particulier de la capitulation, les Gaulois furent maîtres de cette porte de Rome, qui devoit leur être toûjours ouverte dans la ſuite, juſqu'à l'entier payement des ſommes qu'ils devoient recevoir.

* *Tit. Liv. l. v. c. 50.*

* *Varro, apud Nonium in* Torquem.

* *Tit. Liv. l. v. c. 49. Plin. Hiſt. lib. XXXIII. c. 1. Val. Max. l. v. c. 6. 8.*

† *Juſtin, lib. XL. c. 5.*

A conſidérer les choſes dans leur véritable point de vûë, ce traité étoit favorable aux Romains: car enfin, n'étant en état ni par les ſorties des aſſiégés, ni par l'armée d'obſervation que Camille avoit aſſemblée, de forcer les Gaulois à lever le ſiége, ils devoient leur ſçavoir quelque gré (*m*) de les avoir tenu quittes à ſi bon marché; puiſque ſi l'ennemi ſe fût obſtiné à

(*l*) C'eſt ce qui eſt expreſſément marqué dans les paroles de Varron, que j'ai rapporté dans la note précédente. Ce même Auteur nous apprend un autre trait, qui ne ſe trouve nulle part: ſçavoir, que les Romains retirerent dans la ſuite des mains des Gaulois, les joyaux & les bijoux, que les Dames Romaines avoient livrés, & qui leur avoient été remis, ſoit en engagement, ſoit en déduction de la ſomme qui devoit leur être donnée. Sans doute que les Romains employerent à cette eſpece de retrait, l'argent que les Marſeillois leur envoyerent généreuſement pour remplir les conditions de la ligue offenſive & défenſive qu'ils avoient fait avec les Romains.

(*m*) C'eſt auſſi dans la vûë d'obliger les Romains, que les Gaulois avoient levé le ſiége du Capitole, & étoient ſortis de Rome. C'eſt ainſi qu'ils en parloient eux-mêmes plus de cent cinquante ans après. Ce qui eſt certain, c'eſt que les Romains, en reconnoiſſance de leur généroſité, leur laiſſerent emporter paiſiblement dans leur pays, tout leur butin, ſans ſonger ni à les troubler dans leur retraite, ni à les forcer à ſe retirer. Τέλος ἐθελοντὶ κὴ μετὰ χάριτος παραδόντες τὴν πόλιν. *Polyb. l. II. p. 110.* Ce qui détruit par avance ce nombre innombrable de menſonges, que Tite-Live a avancés, pour tâcher d'établir le contraire.

An de Rome 363. Avant J. C. 391.

demeurer quelques jours de plus dans Rome, le Capitole, le Sénat, les Tribuns militaires, & tous ceux qui y étoient renfermés, tomboient entre ſes mains; & c'étoit fait à jamais de cette célébre République, qui devoit aſſujettir l'Univers. Cependant ils n'ont jamais regardé ce traité de ce côté-là. Ils ſe ſont figuré, qu'il étoit indigne du nom Romain, que des Romains euſſent donné de l'argent pour ſe racheter; que les Gaulois euſſent droit d'entrer dans Rome & d'en ſortir autant de fois & quand il leur plairoit, & qu'ils euſſent aux environs de leur capitale des terres, dont les Romains avoient été obligés de leur faire un ſacrifice. Pour éteindre donc le ſouvenir de tous ces traits humilians, ils ont eu recours à un Roman, dont Tite-Live eſt l'auteur: Plutarque craignant de bleſſer la vanité Romaine, l'a adopté: ſur de tels garans, la poſtérité y a été priſe, quoique le piége fût des plus groſſiers. Voici en deux mots comment ces deux Auteurs débitent un fait, contre lequel la raiſon, la vérité & l'antiquité reclament hautement.

Sur le plein pouvoir donné aux Tribuns militaires par le Sénat, de travailler à un accommodement, Q. Sulpicius, un des Tribuns, s'aboucha avec Brennus; & ils convinrent enſemble, que les aſſiégés donneroient mille livres peſant d'or; & que les Gaulois, dès qu'ils les auroient reçuës, retireroient leur armée de la ville & des frontieres. Les ſermens prêtés de part & d'autre, & l'or apporté pour être peſé, les Gaulois uſerent de ſupercherie (n), *d'abord en cachette, en uſant de faux poids, & enſuite à découvert, en arrêtant & faiſant pancher un des baſſins de la balance. Le Tribun repréſenta modeſtement l'injuſtice d'un tel procédé. Pour toute réponſe, Brennus détachant ſon baudrier, & le mettant avec l'épée par-deſſus les poids, dit ce mot ſi célébre, & inſupportable aux oreilles des Romains:* Malheur aux vaincus. *Les Romains outrés d'une injuſtice ſi criante, & pleins de reſſentiment, furent néanmoins partagés: les uns vouloient reprendre l'or, & remonter au Capitole pour s'y défendre juſqu'à la derniere extrémité; les autres furent d'avis de diſſimuler une injure, qui après*

(n) Cette tirade d'impoſtures eſt démentie par la conduite que les Gaulois ont tenuë pendant tout le cours de la guerre qu'ils ont faite aux Romains, & à laquelle Tite-Live, inventeur de ces vilains procédés, ne peut s'empêcher de donner des loüanges. En effet, outre qu'il écrit, qu'ils ont obſervé religieuſement toutes les régles, & qu'ils ne marcherent contre Rome, qu'après avoir demandé inutilement juſtice au peuple & au Sénat, du droit des gens violé à leur égard par les Fabius; Polybe a fait ſçavoir à la poſtérité, qu'ils ne leverent le ſiége du Capitole, ne ſortirent de Rome, & ne firent la paix avec les Romains, que POUR LES OBLIGER & les avoir pour amis. *Polyb. l. II. p. 110.*

tout n'étoit pas conſidérable, & de ne pas faire conſiſter l'affront à donner plus qu'on n'avoit promis, puiſqu'il conſiſtoit ſeulement à donner, & que la néceſſité des tems les avoit réduits à en venir là; & cet avis l'emporta.

An de Rome 363.
Avant J. C. 391.

Pendant qu'ils conteſtoient ainſi entre eux & avec les Gaulois, Camille qui étoit aux portes de Rome, où il avoit laiſſé ſon armée, ſurvient par le plus grand hazard (o) : & c'eſt ici, *dit Tite-Live*, qu'il eſt viſible que les Dieux & les hommes conſpiroient enſemble, pour empêcher que les Romains ne traînaſſent dans la ſuite une vie, qu'ils auroient rachetée à prix d'argent. *Heureuſement tout l'or n'étoit pas peſé, & moins encore livré. Le Dictateur voyant de ſes propres yeux ce qui ſe paſſoit, défendit aux Romains de paſſer outre, & leur dit d'emporter leur or; puis ſe tournant du côté des Gaulois, il leur ordonna de ſe retirer; & comme ils repliquoient, qu'il contrevenoit au traité qui avoit été conclu*, Le traité, *reprit-il*, eſt nul de plein droit; il a été fait ſans ma participation. Je ſuis Dictateur; c'eſt donc à moi, & à moi ſeul, qu'appartient le gouvernement de la République. Si vous avez quelque demande à faire, c'eſt à moi à qui il faut s'adreſſer; parce que je ſuis le maître, ou de vous pardonner, ſi vous avez recours aux prieres, ou de vous punir, ſi je vous trouve coupables. *Puis tout-à-coup, s'adreſſant aux Romains*, Souvenez-vous, *ajoûta-t-il*, que ce n'eſt point avec de l'or, mais avec le fer, que vous devez recouvrer votre patrie; & que c'eſt à la vûë des Dieux tutélaires de Rome, de vos femmes & de vos enfans, & enfin ſur le ſol même de votre ville natale, mais fumante & déſolée, que vous allez combattre.

Cette double harangue produiſit deux effets contraires : elle convertit les Romains en d'autres hommes, & en fit autant de héros pleins de courage, de prudence & de confiance en la victoire; au lieu que les Gaulois n'eurent pas plûtôt oüi la voix de Camille, que ce foudre les terraſſa, les fit paſſer de la colere à la rage, & de la rage au découragement : ils prirent les armes; mais ils ſe laiſſerent battre avec la même facilité, qu'ils avoient eux-mêmes battu les Romains à la ba-

(o) C'eſt ainſi que Tite-Live l'écrit : Plutarque dit, que Camille étoit aux portes de Rome; & qu'ayant appris le différend qui étoit entre les Gaulois & les Romains, il entra en diligence pour le faire ceſſer. On ne ſçait auquel de ces deux Auteurs il faut s'en rapporter. On peut cependant demander à l'un & à l'autre, par quel endroit Camille entra dans Rome, puiſque les Gaulois étoient maîtres des portes, des remparts & du corps de la place.

An de Rome 363.
Avant J. C. 391.

taille d'Allia. Les deux partis ſe chargerent en même tems mêlés confuſément, parce que ſe trouvant de part & d'autre parmi les décombres & les ruines des maiſons, dans des ruës étroites, & des lieux fort ſerrés, qui ne permettoient pas de garder aucun ordre; il étoit impoſſible aux uns & aux autres de choiſir un poſte avantageux. Cependant Brennus s'appercevant que la fortune ne lui rioit plus, & qu'elle ſe tournoit entiérement du côté des Romains, retira prudemment ſes troupes dans ſon camp avec peu de perte; & les faiſant marcher dès la nuit même, il abandonna la ville, & alla camper à huit milles, près du chemin qui mene à Gabies.

Camille qui l'obſervoit, le ſuivit & fit tant de diligence, qu'à la pointe du jour les deux armées furent en préſence. Le Dictateur ne donna pas aux Gaulois le tems de ſe reconnoître; il les fit charger par les Romains, qui étoient déjà tout abbattus. Le combat fut fort rude, & dura long-tems, juſqu'à ce qu'enfin les Gaulois ayant perdu l'équilibre, tout fut paſſé au fil de l'épée, & le camp pillé; il ne reſta pas même un ſeul ſoldat (p) *qui pût porter la nouvelle de leur défaite en ſon pays.*

Je mets fin ici au Roman (*q*): Tite-Live, en le compoſant contre la fidélité & la ſincérité de l'Hiſtoire, le fait avec ſi peu de ménagement, qu'auſſi peu ſoigneux de garder la vraiſemblance, que de ſe précautionner contre la foule d'Hiſtoriens qui devoient le démentir, il donne pour des oracles des abſurdités, qui heurtent la raiſon, & tombent d'elles-mêmes. Entre ce

(*p*) S'il ne reſta aucun Gaulois, d'où vient que Diodore de Sicile, *l. XIV. p. 325*; Strabon, *l. V. p. 220*; Appien *Annibal. pag. 318*; & Procope, *Rerum Gotic. lib. IV.* conduiſent les Gaulois ſains & ſauves; le premier juſqu'à Veaſcium, le ſecond juſqu'à Ceré, & les deux autres juſqu'à l'Apennin, où Camille les défit, & leur enleva tout l'or qu'ils emportoient? Cependant ces différens récits ne ſont pas plus fondés, que celui de Suétone, *in Tiberio*, *cap. 3*, qui aſſûre, que les Gaulois, qui ſortirent de Rome, ſe retirerent dans la Gaule Ciſalpine, où ils porterent l'or, tant celui qu'ils avoient pris aux Romains, que celui qu'ils avoient forcés les Romains de leur donner. Il eſt vrai que les Gaulois emporterent chez eux tout l'or dont nous parlons: mais ce n'eſt point dans la Gaule Ciſalpine qu'ils ſe retirerent; c'eſt plûtôt dans cette partie de l'Italie, qu'on appelloit encore du tems d'Appien, *Galatique* ou *Celtique*, à cauſe du grand nombre de Gaulois, qui s'y étoient établis. *Appian. Annibal. p. 318. C.*

Je ne ſuis deſcendu dans ce détail, que pour mettre au grand jour cette nuée de menſonges plus groſſiers les uns que les autres, que les Romains ont forgés, pour cacher à la poſtérité la grace, que les Gaulois avoient bien voulu leur faire, de les laiſſer rentrer dans Rome, & de n'avoir pas conſervé pour eux cette place, comme ils pouvoient le faire, ainſi que Polybe a eu ſoin de le marquer.

(*q*) Puiſque j'ai eu la patience de le rapporter, je prie le Lecteur d'avoir celle de lire les raiſons qui le détruiſent.

grand

grand nombre, qu'il avance, en voici quelques-unes qui révoltent. 1°. Il dit, que ce fut le Tribun Q. Sulpicius, qui conclut de la part des Romains le traité qu'ils firent avec les Gaulois ; tandis que Plutarque rapporte que ce fut Camille ; & Tite-Live lui-même dit en termes exprès, qu'il n'y avoit que Camille qui fût perſonne capable de négocier cette affaire & d'y mettre la derniere main. 2°. Il avouë avec tous les Ecrivains de l'antiquité, que dans l'eſpace de ſept mois que dura le ſiége du Capitole, les Gaulois firent ſi bonne garde dans Rome, qu'aucun Romain, à l'exception de Pontius Cominius, n'y put pénétrer : cependant il fait trouver Camille à point nommé dans le cœur de cette ville, le jour qu'on y peſoit l'or qui devoit être donné aux Gaulois, ſans dire ſi c'eſt par les airs qu'il y a été tranſporté, puiſqu'il eſt certain qu'il n'y a pû arriver ni par mer, ni par terre. 3°. Par un renverſement étrange, il fait tenir ſans pudeur à Camille, s'adreſſant aux Gaulois, le langage même, que tenoient les Gaulois aux Romains, à qui ils parloient en maîtres. 4°. Il a le front d'avancer, que les Gaulois n'ont pas emporté dans leur pays les deux mille livres d'or, que les Romains étoient convenus de leur donner, à condition qu'ils leveroient le ſiége du Capitole. Mais Polybe, qui eſt tout un autre Auteur que lui, qui écrivoit cent vingt-quatre ou cent vingt-cinq ans auparavant, qu'il copie toûjours, hors dans les endroits qui ne ſont pas favorables aux Romains, dit poſitivement le contraire, ainſi que je l'ai déja fait voir. Mais les Etoliens *, 180 ans avant que Tite-Live eût donné ſon hiſtoire au Public, ont reproché en face aux Romains, que ce n'étoit point la force de leurs bras, mais leur or, qui avoit délogé les Gaulois de leur capitale. De même Mithridate *, voulant déterminer ſes ſoldats à le ſuivre en Italie ſoixante-deux ans avant que Tite-Live eût empoiſonné les eſprits de ſes menſonges, les flatte de prendre Rome à l'exemple des Gaulois, qui l'avoient rendue, non au courage & à la force, mais à l'or des Romains. Mais Diodore de Sicile & Strabon, antérieurs à Tite-Live de quelques années, diſent la même choſe : il eſt vrai qu'ils ajoûtent, le premier *, que les Gaulois, après être partis de Rome, s'amuſerent à vouloir prendre Veaſcium, ville alliée des Romains, qui étoit ſur leur chemin ; & que Camille tomba ſur eux, & leur enleva non ſeulement l'or qu'ils avoient reçu pour la levée

* *Polyb. Legat. p. 791. Juſtin, l. XXVIII. c. 2.*

* *Juſtin, lib. XXXVIII. c. 4.*

* *Diod. Sicil. l. XIV. p. 321.*

An de Rome 363.
Avant J. C. 391.

du ſiége du Capitole, mais encore tout le butin qu'ils avoient fait dans Rome ; l'autre *, que les Etruſques de Céré ſurprirent les Gaulois, qui, au ſortir de Rome, paſſoient par la Sabinie, & les forcerent de leur remettre tout l'or que les Romains leur avoient donné volontairement.

* *Strab. lib. v. p. 220.*

C'eſt contre cette foule d'autorités reſpectables, & un bien plus grand nombre d'autres, que l'injure du tems nous a dérobées, que l'Hiſtorien Tite-Live change à ſon gré la face des choſes, qui ſe ſont paſſées plus de trois cens quarante ans avant lui, & qu'il tourne à la gloire des Romains les ſuites ignominieuſes d'un traité qui les couvroit de confuſion, & dont il prétendoit éteindre le ſouvenir. Mais il n'en a pas été plus avancé ; car quoique le torrent d'Auteurs qui ſont venus après lui, ſoit par paſſion, ſoit par crainte, ou flatterie, ait tenu le même langage, pluſieurs ont eu la généroſité d'expoſer ſans fard la vérité aux yeux de la poſtérité.

Le premier eſt Tite-Live * lui-même, qui faiſant parler un corps de Romains, que le Sénat vouloit faire punir, parce qu'il s'étoit rendu à Annibal après la bataille de Cannes, met dans la bouche de celui qui portoit la parole pour tous, que lui & ſes camarades n'avoient traité avec l'ennemi, qu'*à l'exemple de leurs ancêtres, qui n'avoient racheté des Gaulois leurs perſonnes & leur ville, qu'au poids de l'or, qu'ils leur avoient livré.*

* *Lib. XXII. c. 59.*

Le ſecond eſt Silius Italicus *. Ce Poëte, ou plûtôt cet Hiſtorien exact de la ſeconde Guerre Punique, parlant de Chryxus, deſcendant, ou comme il dit, arriere-petit-fils de Brennus, écrit, que ce jeune Prince, pour faire rejaillir ſur lui-même la gloire de ſon biſayeul, portoit gravés ſur ſon bouclier le Capitole, le mont Tarpéien, & les Gaulois peſant l'or, que les Romains leur avoient donné pour prix de leur rachat.

* *Lib. IV. verſ. 148.*

Boiorum ante alias, Chryxo Duce, mobilis ala
Arietat in primos, obicitque immania membra.
Ipſe tumens Atavi Brenni ſe ſtirpe ferebat
Chryxus, & in titulos Capitolia capta trahebat:
Tarpeioque jugo demens, & vertice ſacro
Penſantes aurum Celtas umbone ferebat.

Le troiſiéme eſt Plutarque, que j'ai déjà cité ; & ce Philo-

ſophe doit être d'autant plus écouté, qu'ayant écrit à Rome ſon ouvrage des Vies des Hommes illuſtres, ſur-tout celle de Camille, où par foibleſſe & contre ſes propres lumieres, il avoit ſuivi & traduit mot à mot Tite-Live; il a affecté dans un ouvrage poſtérieur d'abandonner l'Hiſtorien Romain, pour s'attacher à Polybe, diſant entre autres choſes, que *les Romains* * *devoient leur ſalut à leur bon deſtin*, en ce qu'à la veille de la reddition du Capitole, *il avoit conduit dans le pays des Gaulois un peuple ennemi, qui les avoit obligés de traiter avec Camille, & de ſe retirer avec l'or qu'ils en avoient reçu, pour aller défendre leurs Dieux Pénates.* Suétone *, contemporain de Plutarque, va plus loin; car traçant la généalogie de l'Empereur Tibere, il aſſûre que le bruit qu'on avoit répandu, que Camille avoit repris aux Gaulois l'or qui leur avoit été donné, étoit faux. Voici ſes paroles: *Tibere,* dit-il, *comptoit au nombre de ſes ancêtres Druſus, lequel emporta des Gaules, où il commandoit en qualité de Propréteur, l'or qui avoit été donné aux Sénonois qui aſſiégeoient le Capitole; & cet or ne leur fut point enlevé par Camille, comme on l'a débité.* Sextus Rufus *, qui vivoit ſous l'Empire de Valentinien I. ſans convenir que le bruit, dont nous venons de parler, fût auſſi faux que Suétone le prétend, fait foi que les Gaulois ne ſortirent de Rome, qu'après avoir reçu le poids de mille livres d'or, que les Romains leur avoient promis s'ils levoient le ſiége du Capitole; ajoûtant que ce ne fut qu'à quelques journées de Rome, que les Gaulois, enflés de leurs victoires, ſe laiſſerent ſurprendre par Camille, qui les défit, & leur enleva tout le butin qu'ils avoient fait. Mais le Prêtre Oroſe redreſſe l'écart de Sextus Rufus; & quelque prévenu qu'il ſoit contre les Gaulois en faveur des Romains, qu'il porte dans ſon ſein, il n'a garde de diminuer leur gloire par un menſonge groſſier, qui ſaute aux yeux de tout le monde. Il dit donc *, que *les Sénonois, après avoir détruit Rome, écraſé en entier le peuple Romain, éteint ſon nom, & réduit en cendres tous les monumens ſur leſquels il étoit gravé, vendirent mille livres d'or les miſérables reſtes de leur Capitole; non qu'ils ne fiſſent quelque cas de ceux à qui ils appartenoient, mais parce que ces reſtes ne valoient pas alors davantage, & que l'or qu'ils reçurent devoit ſervir aux frais de leur retour dans leur pays.* Lactance *, qni écrivoit ſous l'Empire de Conſtantin, n'entre point dans tous ces détails: il dit ſeulement, que le ſtratagême, ou artifice dont ſe ſervirent les Romains, en employant tout le bled qui

An de Rome 363.
Avant J. C. 391.

* *Fortun. Rom. t. II. p. p. 325.*

* *In Tiber. c. 3.*

* *In Breviar.*

* *Lib. II. c. 19.*

* *Lib. I. c. 20.*

An de Rome 363. Avant J. C. 391.

leur reſtoit, à faire du pain, & à le jetter enſuite dans le camp de Brennus ſans ſe rien reſerver, leur réüſſit. Car les Gaulois déſeſpérant de réduire les Romains par la famine, comme ils ſe l'étoient promis, prirent volontairement le parti de lever le ſiége. Ovide *, contemporain de Tite-Live, dit la même choſe plus ſimplement; & il n'a garde de faire entrer Camille dans un myſtere, où il n'a nulle part. Il n'en eſt pas tout-à-fait de même de Servius *, quoiqu'il tienne à peu près le même langage; car il aſſûre, que les Gaulois ne leverent le ſiége du Capitole, qu'après avoir reçu comptant des ſommes *immenſes*, qu'ils emportoient dans leur pays avec les aigles Romaines, dont ils s'étoient rendu maîtres. Mais, ajoûte-t-il, Camille, qui les ſuivoit, leur enleva l'un & l'autre à Pezzaro, & l'y conſacra; ce qui a fait donner à cette ville le nom (*r*) qu'elle porte.

* *Faſt. l. VI.*

* *Æneid. VI. p. 462. A. B.*

Mais il ne ſuffit pas d'oppoſer à Tite-Live une foule d'autorités reſpectables, antérieures & poſtérieures à la ſienne: la certitude & l'autenticité de notre Hiſtoire exigent, que je faſſe voir en combien de contradictions l'a fait tomber le deſir de ſauver l'honneur des Romains aux dépens de celui des Gaulois: ces contradictions réſultent de ce qu'il avance *, & que nous avons rapporté plus haut, *que le jour même que Cominius porta à Véïes le decret par lequel le Sénat, qui étoit enfermé dans le Capitole, déclara Camille Dictateur, Camille monta ſur le Janicule pour obſerver le camp des Gaulois dans cet endroit de la ville, qui portoit le nom de* Bûcher des Gaulois, *& les ſuivit juſqu'auprès de Gabies, où il les défit une ſeconde fois le lendemain.*

* *Tit. Liv. lib. XXII. c. 14.*

1°. Tite-Live oublie en cet endroit qu'il a dit ailleurs *, que *le jour que le decret du Sénat fut porté à Véïes, Camille étoit à Ardée, & que Camille ne quitta cette ville, que quand il apprit que les Comices par centuries l'avoient nommé Dictateur.* Ainſi comme de Rome

* *Lib. V. c. 46.*

(*r*) Servius dit ici pluſieurs choſes inſoûtenables: la premiere, que c'eſt d'Ardée, où Camille étoit en exil depuis longtems, que ce Dictateur partit pour aller attaquer les Gaulois: *Cum diu eſſet apud Ardeam in exilio.* La ſeconde, qu'il les défit, & leur enleva tout l'or qu'ils emportoient, & les drapeaux qu'ils avoient gagnés; *quibus interemptis aurum omne recepit & ſigna.* La troiſiéme, que c'eſt ſous les murs de Pezzaro, que cette ſcene ſe paſſa. La quatriéme, que la ville de Pezzaro, ou de Piſaure, a pris ſon nom, du ſoin qu'eut Camille d'y conſacrer l'or qu'il avoit pris aux Gaulois; *quod cum illic appendiſſet, civitati nomen dedit; nam Piſaurum dicitur, quod illic aurum penſatum eſt.* Enfin que Camille, après ce grand exploit, s'en étoit retourné au lieu de ſon exil: *Poſt hoc tamen factum rediit in exilium.*

à Véïess il y avoit quelque cinq lieuës communes de France, & de Véïes à Ardées environ onze ou douze, on ne ſe perſuadera jamais, que le même jour, ſucceſſivement & en plein jour, un courrier ſe rendit de Véïes à Ardée, pour annoncer à Camille ſa nomination à la Dictature; qu'à ſon arrivée, Camille alla en diligence d'Ardée à Véïes; qu'il ſe mit à la tête des troupes qui y étoient, vint avec ſon armée juſqu'à la vûë de Rome, monta ſur le Janicule, obſerva le camp des Gaulois, deſcendit dans la plaine, vit peſer l'or que les Romains étoient convenus de donner aux Gaulois, le fit reporter au Capitole, courut ſe remettre à la tête des troupes, qu'il avoit laiſſées aux portes de la ville, les fit entrer, les rangea en bataille, battît les ennemis, & les obligea de lever le ſiége du Capitole, & de ſortir de Rome à la faveur des ténébres de la nuit; & tout cela au mois de Février, où les jours ſont ſi courts, les chemins ſi mauvais, & le tems ſi dérangé. Quel tiſſu d'abſurdités!

2°. Tite-Live * oublie encore qu'il avoit dit, que le même jour que Cominius porta de Rome à Véïes le décret du Sénat en faveur de Camille, étoit celui où *les Gaulois * ayant apperçu les traces par où le même Cominius étoit monté au Capitole*, & en étoit deſcendu, formerent le deſſein d'y monter la nuit ſuivante par les mêmes ſentiers, l'exécuterent, & eurent le ſuccès que j'ai marqué plus haut. Or ſi Camille entra le même jour dans Rome, s'il battit les Gaulois, s'il leur fit lever le ſiége du Capitole, & les obligea de ſortir de la ville, il ne leur donna pas le tems d'exécuter une entrepriſe, qui a été certainement conduite à ſa fin, mais qui ne l'a été que la nuit ſuivante.

* *Lib. v. c. 47.*

* *Plutar. t. II. p. 325*

3°. Tite-Live *, après avoir expoſé au même endroit, combien il s'en fallut peu que les Gaulois ne ſe rendiſſent maîtres du Capitole, ajoûte, que *les deux partis, pendant le reſte du ſiége, furent également en garde l'un contre l'autre: les Romains, parce qu'ils avoient toûjours préſent devant les yeux le péril qu'ils venoient de courir; les Gaulois, parce qu'ils vouloient empêcher (ce qu'ils empêcherent en effet), que perſonne, de la part des Romains, ne pénétrât dans Rome ou dans le Capitole.* Ce qui ſuppoſe évidemment, qu'il y eut un intervalle aſſez conſidérable entre la nuit, pendant laquelle les Gaulois penſerent ſurprendre le Capitole, & le jour qu'ils ſortirent volontairement de Rome avec l'or que les Romains leur avoient donné: intervalle, qui fait évanoüir l'entrée fa-

* *Lib. v. c. 48.*

An de Rome 363. Avant J.C. 391.

fabuleuſe de Camille dans Rome, & des victoires chimériques qu'on lui attribuë.

*Lib. v. c. 48.

4°. Tite-Live * marque expreſſément, que *pluſieurs jours* après celui où le decret du Sénat en faveur de Camille fut porté à Véïes, *Camille étoit à Ardée, pour faire le plus de levées qu'il pourroit; & que les ayant faites, il envoya ordre à L. Valerius, Général de la cavalerie, de ſortir de Véïes avec les troupes qui y étoient, & de le venir joindre à un rendez-vous qu'il indiquoit.* Donc Camille ne vint point à Rome, & ne battit pas les Gaulois le jour même que le decret du Sénat, dont il s'agit, fut porté à Véïes.

5°. Tite-Live, ſans entrer dans aucun détail, diſtingue pluſieurs intervalles de tems différens, qui s'écoulerent entre le jour, où le decret du Sénat en faveur de Camille fut porté à Véïes, & celui où les Romains, pour obliger les Gaulois à ſortir de Rome, peſerent l'or qu'ils s'étoient engagés de leur remettre. Un de ces intervalles * fut celui qui ſuivit le jour même que le decret du Sénat fut porté à Véïes, & qui fut employé partie à punir ceux qui par leur faute avoient penſé laiſſer prendre le Capitole aux Gaulois, & partie à récompenſer Manlius & les autres braves qui avoient aidé à repouſſer l'ennemi. Quant aux autres intervalles, les principaux ont été marqués dans les articles précédens. Le reſte eſt connu, ou par *les pourparlers* * *qu'il y eut entre les gardes avancées de l'un & de l'autre parti, ou par la tréve que ces pourparlers produiſirent, ou par le tems que les Romains mirent à jetter des pains de pluſieurs endroits du Capitole dans le camp des Gaulois, ou par celui qu'ils paſſerent inutilement à attendre de jour en jour le ſecours du Dictateur, ou enfin par celui qu'ils employerent à conſumer tout ce qu'ils avoient de vivres; ce qui cauſa dans le Capitole une famine, que toutes les forces de la nature ne purent vaincre, & qui força les Romains à traiter avec les Gaulois aux conditions que nous avons dites.*

*Tit. Liv. l. v. c. 47.

* Idem ibid. c. 48.

6°. Tite-Live enfin, pour pouvoir avancer que les Romains ont eu le courage & la force de chaſſer les Gaulois, ſupprime un fait qui mettroit en évidence la fauſſeté de celui qu'il a fait paſſer à la poſtérité, s'il avoit eu la fidélité de l'annoncer: c'eſt qu'aſſez peu de tems après que les Gaulois eurent rendu Rome, les Ficuléates, les Fidenates & quelques autres peuples voiſins, voulant profiter de l'impuiſſance, où étoient les Romains de leur réſiſter, marcherent contre eux; & que les Romains, à leur

An de Rome 363.
Avant J. C. 391.

approche, s'étoient enfuis dans le Capitole : fuite, dont on conſerva la mémoire, par la fête qu'on célébroit tous les ans ſous le nom * de *Jour de la fuite du peuple Romain*. Quoi ! les Romains, après avoir été écraſés à la bataille d'Allia, & ſouffert un ſiége de ſept mois, où tous les jours ils étoient réduits aux dernieres extrémités, auront chaſſé, battu, exterminé les Gaulois ; tandis que rendus à eux-mêmes, & s'étant fortifiés de jour en jour, ils auront fui devant quelques petits peuples qu'ils avoient ſubjugués pluſieurs fois ?

* *Varro, Ling. Lat. l. v. col. 33.*

On ne ſçauroit tenir contre un ſi grand nombre de contradictions, moins encore contre le ridicule que Tite-Live répand aveuglément ſur les Romains, qui défendoient le Capitole, en leur faiſant conclurre un traité définitif avec l'ennemi, l'inſtant d'après celui qu'ils avoient déclaré Camille Dictateur, & avoient dépêché ſur le champ un courrier à Véïes pour l'autoriſer à venir à leur ſecours & à les tirer d'embarras. Car il repréſente les Romains qu'il s'efforce de faire paſſer pour des héros pleins de courage & de prudence, comme des gens, qui, dès que leur courrier a tourné le dos, perdent la tête, ne ſe ſouviennent plus s'il y a un Camille dans le monde ; ſe remettent à la merci des Gaulois, eſſuient patiemment cette inſulte outrageante de leur part, *Malheur aux vaincus*, leur abandonnent tout l'or qu'ils poſſedent, & s'eſtiment heureux qu'ils veuillent bien s'en contenter. Il eſt vrai que l'Hiſtorien, pour épargner aux Romains l'affront d'avoir été rachetés, & voir leur or paſſer entre les mains des Sénonois, a recours à un conte de Fées, & tranſporte à travers les airs, dans une machine Camille, à la tête de cinquante à ſoixante mille hommes juſqu'aux portes & dans le centre de Rome, & lui fait remporter ſur les Gaulois deux victoires déciſives dans moins de ſeize à dix-huit heures, qui ſont une ſource de victoires & de triomphes. Mais le conte eſt ſi groſſier, & la machine ſi lourde, que les Grecs ont démenti l'un & démonté l'autre.

Il doit donc demeurer pour conſtant, que Camille n'entra dans Rome, que quand les Gaulois qui y étoient, & qui juſques-là en avoient défendu glorieuſement les portes & les remparts contre les Romains & tous leurs alliés, obligés d'aller mettre fin aux ravages que les Vénétes faiſoient dans leur pays, traiterent avec Camille même, & ſe retirerent moyennant le

An de Rome 363.
Avant J. C. 391.

* *Plutar. in Camillo, p. 144.*

poids de deux mille livres d'or, que le Dictateur peſa lui-même & leur livra, comme Plutarque nous l'apprend*. Ainſi les deux victoires que Tite-Live fait remporter gratuitement deux jours de ſuite à ce dernier ſur les Gaulois, ſont une vraie fiction, auſſi-bien que le triomphe qu'il aſſûre lui avoir été décerné en conſéquence, & dont il fait une deſcription plus poëtique, que fidele. Les Faſtes Capitolins ne conſervent aucune trace de ces hauts faits imaginaires. Ils marquent ſeulement, que les Romains rentrerent dans Rome le jour des Ides de Février, c'eſt-à-dire le treize du même mois, & ſept mois entiers (*s*) depuis la bataille d'Allia.

(*s*) Servius dit huit, *octo integris menſibus* (Serv. *Æneid. VIII. p. 546. D.*); mais il ſe trompe.

Fin du troiſiéme Livre.

SOMMAIRE

SOMMAIRE DU LIVRE IV.

Les Romains cherchent les moyens de s'affranchir des conditions onéreuſes, à quoi les Gaulois les avoient forcés de s'aſſujettir en leur rendant Rome. Ils ont recours à la trahiſon & à la perfidie. Pour couvrir leurs pernicieux deſſeins, ils envoient aux Gaulois des preſens, à la faveur deſquels ils les ſurprennent & les égorgent, & rentrent en poſſeſſion du territoire qu'ils leur avoient cédé. Maniere frauduleuſe dont ils éludent le ſerment qu'ils avoient fait, de leur laiſſer une porte ouverte pour pouvoir y entrer à toutes les heures du jour & de la nuit. Camille étoit auteur de ces ſortes de brigandages. Quelques peuples du Latium, profitant de la foibleſſe où les Gaulois avoient réduit les Romains, attaquent ces derniers, & les mettent en fuite. Heureux ſuccès de cette fuite. Fête inſtituée pour en conſerver le ſouvenir.

Les Tribuns du Peuple veulent tranſporter à Véïes le ſiége de la République. Le Sénat s'y oppoſe. Moyen qu'il emploie pour réüſſir. Différens decrets donnés par le Sénat à la ſollicitation de Camille pour le rétabliſſement de Rome. Nouveaux temples conſtruits dans cette capitale, en conſéquence de la priſe de cette ville par les Gaulois. Oïe portée en pompe tous les ans à Rome, en mémoire de celle qui avoit empêché les Gaulois de ſurprendre le Capitole. Les Romains trouvent dans les décombres de Rome le Bâton augural *dont Romulus s'étoit ſervi. Ils appellent en Jugement Q. Fabius, pour répondre de tous les malheurs qui leur étoient arrivés. Une mort ſubite lui ſauva l'affront d'être condamné. Peu de tems après que les Sénonois eurent levé le ſiége du Capitole, ils firent alliance avec Denys l'ancien, Tyran de Syracuſe. Services conſidérables qu'ils lui avoient rendus quelque vingt ans auparavant. Depuis la concluſion de cette alliance, Denys ne put plus ſe paſſer des Gaulois. C'eſt avec leur ſecours qu'il exécuta les hauts projets qui l'ont immortaliſé. Ce Prince envoie cinq mille hommes, tant Gaulois qu'Eſpagnols, au ſecours des Spartiates. A l'arrivée de ces auxiliaires dans la Grece, les affaires y changent de face. Leur maniere de combattre inconnuë aux Grecs. Ils défont les Thébains. Ils font lever le ſiége de Corinthe. Ils hachent en pieces les Sicyoniens. Ils attaquent Deras, l'emportent & la pillent; après quoi ils s'en retournent en Sicile comblés de préſens & chargés de bu-*

tin. Les ſeuls Gaulois retournent l'année ſuivante dans la Grece par ordre de Denys, ayant à leur tête Ciſſidas, Capitaine de leur nation. Ils ſe ſignalent par de nouveaux exploits. Le tems de leur ſervice expiré, ils ſe retirent. Ils ſont attaqués dans un défilé par les Meſſéniens. Ils ſe défendent courageuſement, & donnent le tems à Archidame, Général des Lacédémoniens, de les venir dégager. En conſéquence, les Gaulois lui aident à gagner la célébre Bataille ſans larmes. *Avantages que les Spartiates tirerent de cette victoire.*

Les Gaulois d'Italie ſont déchirés par des guerres inteſtines. Les montagnards des Alpes veulent les forcer à partager avec eux leurs conquêtes. Fauſſes victoires que les Hiſtoriens de la République font remporter aux Romains ſur les Gaulois. Les Gaulois s'avancent juſqu'à Albe, & ravagent tout le territoire de Rome, ſans que les Romains oſent ſortir de leurs retranchemens. Atepomare, Général Gaulois, met le ſiége devant Rome, & exige des Romains qu'ils lui envoient leurs femmes. Les Romains, au lieu de leurs femmes, font partir leurs eſclaves. Perfidie de ces eſclaves. Origine des Nones Caprotines. *Fable du combat de Manlius Torquatus contre un Gaulois. Alliance des Gaulois avec les Tiburtins. Les Romains en prennent ſujet de déclarer la guerre aux derniers. Les Gaulois volent au ſecours de leurs alliés, & réduiſent les Romains aux dernieres extrémités. Les Gaulois ſont toûjours les agreſſeurs à l'égard des Romains. Deſcription de deux ſanglantes batailles entre ces deux peuples. Les Hiſtoriens en attribuent le gain aux Romains. Leur témoignage eſt ſuſpect. Cinq ans après, les Gaulois de la Campanie entrent dans le Latium, & y font un butin immenſe. Dans le tems qu'ils ſe diſpoſoient à pouſſer juſqu'à Rome, les Romains vont à leur rencontre. Les Gaulois enveloppent leur armée, & ne permettent au Conſul Popilius de ſe retirer avec ſes ſoldats, qu'après avoir laiſſé la caiſſe militaire, les armes & le bagage. Popilius, cité par les Tribuns du Peuple. Sa défenſe. Fables ſubſtituées à la vérité par les Hiſtoriens Romains, pour couvrir l'affront du Conſul. L'année ſuivante, les Gaulois deſcendent des montagnes d'Albe, & recommencent leurs courſes dans les plaines du Latium. Ils livrent bataille à des Pirates Grecs, qui avoient fait une deſcente en Italie. Ils les maltraitent ſi fort, qu'ils les forcent à remonter dans leurs vaiſſeaux. Le Romains chargent le Conſul Camille d'arrêter les progrès des ravages des Gaulois. Victoire fabuleuſe de Valerius Corvinus ſur un Général Gaulois. Cette fable miſe en évidence. Défenſe du Sénat de mettre aucun obſtacle au retour des Gaulois dans leur pays. Origine du ſurnom* Corvinus *Les Gaulois*

ſ'avancent juſqu'à Albe : mais apprenant que les Romains étoient prêts à les bien recevoir, ils ſe retirent précipitamment à la faveur des ténébres de la nuit.

Un corps de Gaulois entre au ſervice des Carthaginois. Vûës des Carthaginois ſur la Sicile. Etat de cette Iſle. Les Syracuſains députent vers les Corinthiens, auteurs de leur origine, & leur demandent un prompt ſecours contre leurs ennemis dangereux & puiſſans. Les Corinthiens chargent Timoléon d'aller à leur ſecours. Timoléon, avec une poignée de gens, chaſſe les Carthaginois de la Sicile, & rétablit la liberté dans toutes les villes de cette Iſle. Les Carthaginois reviennent en Sicile avec une armée formidable. Timoléon va les chercher avec onze mille hommes ſeulement. Signes qui lui préſagent la victoire. Timoléon charge les ennemis au moment qu'ils avoient paſſé la riviere au nombre de dix mille. Un orage violent favoriſe ſon attaque. Il enfonce les ennemis & les défait. Les Gaulois paſſent la riviere, rétabliſſent la bataille, & ſoûtiennent l'effort des Grecs; mais à la fin, ils ſuccombent, & ſont entraînés par les fuyards. Timoléon remporte une victoire complette. Il la doit à l'orage, qui ſurvint pendant la bataille. Deſcription détaillée de la journée de Criméze. Richeſſes immenſes que les victorieux en tirerent.

Les Gaulois d'Italie ſe tiennent en repos. Les Romains profitent de ces diſpoſitions pour déclarer la guerre aux peuples qui avoient autrefois favoriſé les Gaulois. Les Gaulois concluent avec les Romains un traité de paix, qu'ils obſervent religieuſement pendant trente ans. Fréquentes allarmes où étoient les Romains, que les Gaulois ne vinſſent les ſurprendre.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL

HISTOIRE DES GAULES, ET DES CONQUÊTES DES GAULOIS.

LIVRE QUATRIE'ME.

An de Rome 363.
Avant J.C. 391.

LE premier ſoin des Romains en rentrant dans leur capitale, fut de ſe précautionner contre l'avenir, & de prendre des moyens certains & efficaces de n'être plus expoſés aux inſultes des Gaulois, comme ils y avoient été, & comme ils y étoient un peu encore. Mais c'eſt à quoi ils ne pouvoient pas eſpérer de parvenir, tant que les deux derniers articles de la capitulation qu'ils avoient ſignée, ſubſiſteroient en entier, & ſeroient exécutés de bonne foi. En effet, il étoit viſible que le voiſinage des Gaulois, qui étoient en poſſeſſion des terres qui leur avoient été abandonnées, joint à la liberté que nos ancêtres avoient d'entrer dans Rome à toutes les heures du jour & de la nuit, ſans qu'on pût y mettre obſtacle ſous aucun prétexte, ne permettoit pas aux Romains de ſe croire jamais en ſûreté. Car quand même les Gaulois, qui étoient reſtés pour cultiver les terres qui leur avoient été cédées, n'auroient pas été en état par eux-

mêmes de les ſubjuguer, ils n'avoient qu'à rappeller Brennus, ou tout autre Général ſemblable, avec quelque troupes de leur nation; Rome étoit à la diſcrétion des Gaulois. Pour aller au-devant d'un péril ſi éminent, que celui qu'ils venoient d'échapper leur rendoit toûjours préſent, ils jugerent qu'il falloit ſe défaire, à quelque prix que ce fût, des Gaulois, qui, étant entrés malgré eux en partage de leur territoire, étoient devenus leurs voiſins, en demeurant leurs ennemis. L'expédient étoit violent, mais il étoit néceſſaire, au moins il parut tel à des Politiques de la trempe des Romains; & dès-là, toutes les meſures, qui les conduiſoient à la fin qu'ils ſe propoſoient, leur parurent juſtes. Celles qu'ils prirent furent d'attendre, 1°. que Brennus, avec le gros de ſon armée, fût arrivé dans ſon pays, afin qu'il ne fût pas à portée de venir au ſecours des ſiens: 2°. que les Gaulois qu'ils vouloient exterminer, fuſſent non ſeulement ſans inquiétude dans leurs terres, mais encore dans l'impoſſibilité de ſe défendre; parce que la moindre réſiſtance de leur part étoit capable de faire avorter leur deſſein.

An de Rome 363.
Avant J. C. 391.

Quand les choſes furent au point, où les Romains les vouloient, ils * firent venir de Véies toutes ſortes de rafraîchiſſemens, & le plus de vin qu'ils purent, qu'ils envoyerent en préſent aux Gaulois qui formoient la colonie, que Brennus avoit laiſſée ſous les murs de Rome, comme à des amis avec qui ils vouloient déſormais bien vivre. Les Gaulois jugeant du cœur des Romains par le leur, reçurent en particulier le vin avec action de graces, & promirent de noyer dans cette liqueur, qu'ils aimoient paſſionnément, les reſtes d'inimitié qui pouvoient être entre les deux nations. Ils ne tinrent que trop parole: & c'eſt-là où les Romains les attendoient. En effet, ils tomberent ſur eux les armes à la main dans le tems que les Gaulois, ne pouvant plus ſoûtenir les fumées du vin, étoient tous étendus à terre; ils les maſſacrerent impitoyablement ſans faire grace à aucun, & reprirent le territoire qu'ils leur avoient abandonné: & tout de ſuite, ayant les mains teintes du ſang qu'ils viennent de répandre, ils courent fermer la porte, qu'ils avoient juré de laiſſer toûjours ouverte à ceux qu'ils venoient d'égorger, & en ouvrent une autre dans un lieu inacceſſible; afin qu'il parût à tout le monde, combien ils étoient religieux obſervateurs du ferment.

* *Poliæn. l. VIII. c. 25.*

Voilà des traits marqués de la bonne foi tant vantée des Romains. Polyen, qui nous les a conſervés, les a tirés des plus

An de Rome 363. Avant J. C. 391.

pures ſources de l'Hiſtoire Romaine : il a été plus exact que Tite-Live, aux recherches duquel ils ont échappé volontairement, parce qu'ils ſappent par le fondement les vûës qu'il avoit de perſuader à la poſtérité, que les Romains avoient chaſſé les Gaulois de Rome. Ils font plus ; ils détruiſent l'idée avantageuſe que cet Hiſtorien veut donner de Camille : car, quoique Polyen ne nomme point celui qui fut l'auteur du noir complot qu'il vient de décrire, les circonſtances des tems & des lieux ne nous permettent pas d'arrêter nos yeux ſur un autre que ſur ce Dictateur. Quoi qu'il en ſoit, voici les ſuites de la levée du ſiége, qui regardent notre ſujet.

Preſqu'auſſi-tôt après le départ de Brennus (*a*) & des Gaulois qu'il commandoit, les Ficuléates (*b*), les Fidenates & quelques autres peuples des environs, comptant avoir bon marché des Romains, qui leur avoient autrefois fait la loi, tentent inopinément d'emporter & ſurprendre Rome. Le peuple étant pris au dépourvû, n'eut que le tems de s'enfuir *. Sa fuite eut un heureux ſuccès : on prit de-là occaſion d'en conſerver la mémoire. C'eſt pourquoi on inſtitua à perpétuité une fête à pareil jour, qu'on appella *Dies Populi-fugia*, où l'on retraçoit ce qui s'étoit paſſé à l'arrivée des ennemis. Les Tribuns du peuple ſaiſirent cet événement pour propoſer une loi, qui avoit pour objet de tranſporter le ſiége de la République à Véïes, & d'abandonner Rome enſevelie ſous ſes ruines, pour le rétabliſſement de laquelle il n'y avoit aucun fonds, ni dans le tréſor public, ni chez les particuliers. Le Sénat, pour la faire tomber, comme il avoit fait quelques années auparavant (*c*), ne trouva pas de meilleur expédient, que de continuer Camille Dictateur les der-

* *Varro, de Ling. Lat. l. 5. p. 33.*

(*a*) Voici un événement dont on ne ſçait aucune circonſtance. Varron eſt le ſeul Romain qui en dit un mot en paſſant. Reſte à ſçavoir, pourquoi Tite-live n'en parle point. Seroit-ce parce qu'il ne vouloit pas que la poſtérité ſçût, que ſes héros avoient fui devant des ennemis, qu'ils avoient autrefois vaincus & humiliés ?

(*b*) Les premiers étoient les habitans de Ficule ou Ficulne, ville du Latium : les ſeconds, ceux de Fidene, autre ville conſidérable du Latium, à quarante ſtades de Rome.

(*c*) C'étoit environ trois ans après la priſe de Véïes, avec cette différence, qu'il n'étoit alors queſtion, que de partager le Sénat & le peuple Romain, & de tranſplanter la moitié de l'un & de l'autre à Véïes, en laiſſant l'autre moitié à Rome ; enſorte qu'il y auroit eu deux capitales, qui ſe ſeroient réünies pour ne former qu'un ſeul Etat. Cette année, c'étoit toute autre choſe : on comptoit Rome pour rien ; & l'on étoit prévenu, qu'il étoit abſolument impoſſible de la relever, de la rétablir. Sur cette idée, on vouloit tranſférer le ſiége de l'Empire à Véïes, & faire de cette ville la capitale de la République. Comme le Sénat s'étoit ſervi avec ſuccès de Camille pour faire échoüer le premier deſſein, il ne manqua pas de l'employer à faire avorter le ſecond.

niers ſix mois de l'année, contre l'uſage établi juſques-là. Camille lutta beaucoup contre la faction des Tribuns, qui avoient pour eux le gros de la nation; mais il réüſſit. En attendant il fit donner un decret au Sénat, qui portoit, « que * tous les Temples de Rome qui étoient ſur pied avant l'entrée des Gaulois, » ſeroient rétablis, auroient leur ancienne étenduë & leurs » bornes, & ſeroient purifiés avec les cérémonies preſcrites » dans les Pontificaux : qu'on accorderoit aux habitans de Céré le droit d'hoſpitalité & de citoyens Romains, excepté celui de ſuffrages actifs & paſſifs dans les Comices, en reconnoiſſance des égards qu'ils avoient eu, de recevoir chez eux » les Prêtres & l'eſſentiel de la Religion du peuple Romain, & » de ce que, par leur moyen, le culte des Dieux n'avoit point » ſouffert d'interruption : qu'on célébreroit des jeux Capitolins » en l'honneur de Jupiter, pour le remercier d'avoir conſervé » & protégé ſur le penchant de ſa ruine ſon auguſte demeure » avec la citadelle du peuple Romain; & qu'en conſéquence, » les Préſidens de ces jeux formeroient un Collége à part, dont » les membres ſeroient choiſis entre ceux qui habitoient ſur le » Capitole & dans la citadelle ».

An de Rome 362.
Avant J. C. 392.

* *Tit. Liv. l. v. c. 50.*

Les Romains ne s'en tinrent pas aux termes du décret. 1°. Ils ſe firent une religion de ne point cracher * dans les environs de l'oratoire qui étoit au voiſinage de la maiſon du Prêtre de Quirinus, parce que les Veſtales & les autres miniſtres des autels y avoient mis en dépôt les choſes, qui faiſoient partie de leurs myſteres, & qu'ils n'avoient pû emporter à l'arrivée des Gaulois.

* *Idem ibid. c. 40.*

2°. Ils érigerent quelques nouveaux Temples : le premier, en l'honneur d'un Dieu qu'ils ne connoiſſoient pas *, & qu'ils appellerent *Aius Locutius* (*d*), parce qu'il leur avoit annoncé la nouvelle de l'irruption des Gaulois, avant que la guerre fût déclarée entre les deux nations. Leur vûë étoit d'expier la faute qu'ils avoient faite, de n'avoir point écouté ſa voix, ni déféré

* *Idem ibid. c. 50.*

(*d*) Plutarque rend ces deux mots par ceux de *Réputation* & de *Préſage*, φήμης ϗ κληδόνος. *Fortun. Roman. p. 319. A.* Ainſi d'une ſeule Divinité, il en fait deux; mais c'eſt ſans aucun fondement : car outre que l'*Aius locutius* de Tite-Live eſt l'*Aius loquens* de Ciceron, l'Orateur Romain ajoûte, que les Pontifes, à l'occaſion d'une ſemblable voix qui ſe fit entendre pendant un tremblement de terre, que les deux noms ne formoient qu'une ſeule Divinité; & que cette Divinité étoit Junon, qu'ils ſurnommerent *Moneta* en action de graces des avis qu'elle daignoit leur donner.

An de Rome 363. Avant J. C. 391.

* Lactant. l. I. c. 20.

* Idem ibid.

* Strab. l. IV. p. 180.

à l'avis qu'il leur avoit donné. Le ſecond, en l'honneur de Venus la chauve*; parce que pendant la durée du ſiége, ayant manqué de cordes pour bander leurs arcs, ils avoient employé à cet uſage les cheveux de leurs femmes. Le troiſiéme, en l'honneur de Jupiter *Piſtor*, ou le Boulanger, pour conſerver la mémoire de l'expédient qu'il leur avoit ſuggéré, d'employer ce qu'ils avoient de grain à faire des pains, & à les jetter dans le camp des Gaulois, afin de leur faire perdre l'eſpérance qu'ils avoient de les obliger à ſe rendre par famine. Le quatriéme fut en l'honneur de Diane d'Ephèſe*, dont ils reçurent une ſtatuë des Marſeillois, qu'ils placerent ſur le mont Aventin, en reconnoiſſance des ſecours qu'ils reçurent d'eux (*e*), pour achever de faire la ſomme qu'ils devoient compter aux Gaulois.

* Serv. Æneid. l. VIII. p. 546. E.

3°. Outre ces Temples, ils dreſſerent en particulier * dans le Capitole un autel en l'honneur de Jupiter Sauveur, qui ſubſiſtoit encore du tems de Servius, ſur lequel, le ſiége étant levé, ils firent brûler ce qui leur reſtoit de vieux cuir & de chauſſures uſées, qu'ils avoient fait ſervir à leur nourriture, après les avoir fait tremper long-tems dans l'eau & les avoir fait frire.

* Quæſt. Rom. p. 287. Fortun. Rom. p. 325. Serv. Æneid. VIII. p. 546. E.

4°. Ils inſtituerent une fête, qu'ils renouvelloient tous les ans, & que Plutarque * dit avoir vû célébrer pluſieurs fois. Elle conſiſtoit à porter en grand' pompe par les ruës de Rome, dans une niche ſuperbement ornée & peinte avec du *Minium* (*f*), une Oie, en mémoire de celle qui avoit éveillé Manlius, la

(*e*) « Les Romains, dit Juſtin, pour témoigner leur reconnoiſſance aux Marſeillois, leur accorderent le droit d'immunité, un rang diſtingué dans les ſpectacles, & firent alliance avec eux ». Je ne ſçais ce que cet Hiſtorien veut dire avec ſon droit d'immunité. Eſt-ce que les Marſeillois étoient ſoûmis auparavant à des impôts, ou à exercer des charges publiques onéreuſes ? Je ne vois pas non plus où tendoit l'alliance, que ce même Ecrivain dit avoir été faite dans cette occaſion entre les deux nations. Selon le même Juſtin, il y avoit une alliance entre elles dès avant l'arrivée des Phocéens dans les Gaules ; & la générosité de ces derniers en apprenant la priſe de Rome, répond de l'attention qu'ils avoient eu à l'obſerver. Seroit-ce donc que la premiere alliance auroit été faite à des conditions incommodes pour les Grecs, enſorte qu'ils auroient été cliens, & les Romains protecteurs ; au lieu que dans la ſeconde alliance, toute ſubordination auroit été ſupprimée, & les deux Républiques ſeroient allées de pair ? Cette différence entre les deux alliances, leve toutes les difficultés, & paroît être marquée dans ces paroles de notre Hiſtorien : *Et fœdus æquo jure percuſſum.* Juſtin, l. XLIII. c. 5.

(*f*) Le Minium étoit ce vermillon, ou liqueur précieuſe, qu'on tiroit d'un poiſſon teſtacée pour teindre en pourpre. Les Anciens en barboüilloient la face de leurs Dieux ; parce, dit Servius, que les Dieux n'avoient point d'autre couleur : *Multi ob*

nuit

nuit que les Gaulois avoient penſé ſurprendre le Capitole. L'oie étoit précédée par un chien, qu'on portoit auſſi, mais attaché à une croix (vis-à-vis le Temple de la Jeuneſſe & du Dieu Summanus), ſans doute en exécration des animaux de cette eſpece, qui s'étoient endormis * cette même nuit. Tout cela ſe faiſoit aux dépens du public; & le premier ſoin des Cenſeurs †, lorſqu'ils entroient en charge, étoit de pourvoir à l'entretien des Oies ſacrées, & aux frais de cette double cérémonie.

An de Rome 363. Avant J. C. 391.

* *Plin. l.* XXIX. *c.* III. §. 14.

† *Plin. Hiſt. lib.* 10. *c.* 22.

5°. Le Romains regarderent comme un miracle, que le *Lituus* (*g*), dont Romulus s'étoit ſervi * pour prendre les Augures, & qu'ils avoient conſervé religieuſement juſqu'à la priſe de Rome comme une relique, eût pû réſiſter aux flammes, qui avoient réduit en cendres non ſeulement la maiſon des Saliens, où il avoit toûjours été en dépôt, mais encore tous les bâtimens, dont la ville étoit compoſée. Ainſi, pour prévenir un ſemblable accident, & mettre en ſûreté un monument ſi précieux, ils le porterent au Capitole, d'où il fut défendu de le jamais tirer.

* *Plutar. in Romul. p.* 31. *Val. Max. l.* I. *c.* VIII. II.

6°. Ils arrêterent encore par l'autorité du Sénat, de l'avis du Collége des Pontifes, qu'à l'avenir (*h*), le jour anniverſaire de la bataille d'Allia * ſeroit *Funeſte* ou de mauvais augure, & qu'il ne ſeroit plus permis de donner bataille, ni d'aſſembler les Comices à pareil jour.

* *Tit. Liv. lib.* VI. *c.* I.

hoc putant, quod rubeus color Deorum ſit. Serv. Eglog. VI. verſ. 22. Auſſi les Payens l'employoient-ils à tout ce qui avoit quelque rapport avec leurs idoles. On peut voir l'uſage qu'ils en faiſoient dans les *Explications des textes difficiles*, pag. 373. & ſuiv.

(*g*) C'eſt ce qu'on appelle le Bâton augural. Il fut trouvé ſous un grand monceau de cendres, formé par l'embraſement de la Chapelle ou du Temple de Mars. Les Augures s'en ſervoient, quand ils conſultoient le vol des oiſeaux: ils s'aſſeyoient, & déterminoient avec ce Bâton les régions du ciel. Il avoit à peu près la forme des clefs Egyptiennes, dont j'ai tant parlé dans l'ouvrage que je viens de citer. Il avoit une ſignification myſtique, & il marquoit que celui qui s'en ſervoit, avoit la clef de la ſcience, & connoiſſoit la volonté des Dieux. Jeſus-Chriſt faiſoit alluſion à cette eſpece de clefs, quand il diſoit à ſaint Pierre, qu'il lui donneroit les clefs du Royaume des Cieux. Je ſuis perſuadé que la croſſe, ou le *Pedum paſtorale* des Evêques, étoit originairement une de ces clefs, ou Bâton augural.

(*h*) Ciceron fait ici une remarque, qu'il ne faut point paſſer; c'eſt que les Romains ne ſongerent point à déclarer *Atre* ou funeſte le jour de la priſe de Rome, mais celui de la bataille d'Allia, quoique le premier fût d'une bien plus grande conſéquence que le ſecond; parce que ce dernier avoit été cauſe de l'autre, & l'avoit attiré: & par-là, il étoit arrivé que l'un étoit connu de tout le monde, & que l'autre étoit entiérement ignoré: *Majores noſtri funeſtiorem diem eſſe voluerunt Allienſis pugnæ, quam urbis captæ, quòd hoc malum ex illo; itaque alter religioſus etiam nunc dies, alter in vulgo ignotus.* Ad Atticum, l. IV. ep. 4.

An de Rome 363.
Avant J. C. 391.

7°. Enfin, ils appellerent en jugement Q. Fabius * par l'entremiſe de C. Marcius, Tribun du peuple, pour répondre des malheurs qu'il avoit attirés par ſa faute à la République. Il avoit été envoyé vers les Gaulois, pour les porter à donner la paix aux Cluſiniens à des conditions raiſonnables. Mais au lieu de ſuivre ſes inſtructions, & de ſoûtenir le caractere d'Ambaſſadeur & de pacificateur, il avoit pris les armes en faveur des Cluſiniens, s'étoit mis à leur tête, avoit ſurpris un corps de Gaulois qui revenoit au camp chargé de butin, & avoit tué le Commandant, qui étoit un Prince de mérite, & à la perte duquel toute la nation s'intéreſſoit. Fabius étoit coupable; & il n'avoit évité la punition, qu'à cauſe que ſon pere, par ſes intrigues & ſon crédit, avoit eu le ſecret de le faire créer Tribun militaire. On reſpecta ſa dignité tant qu'il fut en charge; mais dès que le tems de ſon Tribunat fut expiré, & que le départ des Gaulois donna aux Romains les moyens de remettre toutes choſes dans l'ordre, il fut ajourné. Il ne pouvoit manquer d'être condamné : mais il vint à mourir ſi à propos, qu'on le ſoupçonna de s'être donné la mort, pour éviter celle à laquelle il auroit été condamné.

* *Tit. Liv. l. VI. c. 1.*

Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient à Rome, les Sénonois, qui avoient repris le chemin de leur pays, y arriverent. L'Hiſtoire garde un profond ſilence ſur ce qu'ils y firent. Le motif de leur retour étoit d'en chaſſer les Vénétes. Il eſt à croire que ce peuple n'oſa ni les attendre, ni ſe meſurer avec une nation, devant laquelle la ſuperbe Rome n'avoit pû tenir. Ce qui eſt conſtant, c'eſt que cette même année, nos braves Gaulois ſuivant l'attrait qu'ils avoient pour les armes, & ne pouvant ſe reſoudre à demeurer les bras croiſés ſur leurs foyers, nommerent des députés pour aller demander de l'emploi à Denys l'ancien *, Tyran de Syracuſe, & lui propoſerent de faire alliance avec eux.

* *Juſtin, l. XX. c. 5.*

Ce Prince, le plus grand politique de ſon ſiécle, qui, de ſimple Greffier, s'étoit élevé par ſa dextérité juſques ſur le Thrône, & s'y étoit affermi *, non ſeulement contre tous les obſtacles que la nature lui avoit oppoſés, mais encore contre une infinité de conjurations qu'on avoit formées ſucceſſivement pour l'abbattre, n'eut garde de rejetter l'occaſion favorable qui ſe préſentoit, de faire réüſſir le projet qu'il ne perdoit point de vûë, d'étendre ſa domination hors de ſon Iſle, ſur-tout dans

* *Diod. Sic. l. XIII. p. 216.*

l'Italie (*i*), où il s'efforçoit depuis long-tems d'avoir quelque place, qui lui en ouvrît l'entrée. C'eſt pour parvenir à cette fin, que peu de tems auparavant il avoit formé le ſiége de Regge*; & il étoit devant cette place préciſément dans le tems que les Gaulois étoient maîtres de Rome. Il avoit été obligé de l'abandonner, & de ſe retirer, après avoir ſigné une tréve d'un an avec les Rheginois : mais il vouloit reprendre le ſiége de leur ville, auſſi-tôt que la tréve ſeroit expirée ; & il avoit beſoin d'un puiſſant ſecours pour le terminer heureuſement. Ainſi il fit un bon accüeil aux Gaulois, & accepta ſur le champ les offres d'un peuple, qui à ſon égard étoit, pour ainſi dire, à deux mains ; car, par la poſition des terres qu'il occupoit, tandis que la partie des Gaulois qui ſerviroient dans ſon armée, attaqueroit l'ennemi par-devant*, la partie qui reſteroit dans le pays, viendroit l'attaquer par-derriere.

An de Rome 363. Avant J. C. 391.

* *Diod. Sic. lib. XIV. p. 306.*

* *Juſtin, lib. XX. c. 5.*

Outre ces raiſons générales, que le Tyran avoit de s'attacher à l'avenir les Gaulois, il y en avoit de particulieres, de perſonnelles même, qui ne lui permettoient pas de rejetter les offres qu'ils lui faiſoient. C'eſt que les Gaulois étoient ces mêmes Campaniens, qui vingt-trois ans auparavant*, & lorſque les révoltés l'aſſiégeoient dans ſa capitale, lui fermoient toute iſſuë pour ſe retirer, lui débauchoient tous ſes amis & alliés, mettoient ſa tête à prix, & le ſerroient de ſi près, que ſe voyant ſans la moindre reſſource, il avoit aſſemblé le peu d'amis qu'il avoit pour délibérer avec eux, plûtôt ſur le genre de mort qu'il devoit choiſir pour achever glorieuſement ſa carriere, que ſur les moyens de ſe ſauver : douze cens Gaulois, ſous le nom de Campaniens, abandonnant les places dont les Carthaginois leur avoient confié la garde, accoururent à ſon ſecours, ſurprirent une porte de Syracuſe, tuerent ceux qui voulurent s'oppoſer à leur paſſage, percerent juſqu'à Denys, le dégagerent & le rétablirent dans ce degré de force & d'autorité, dont il n'avoit pas déchu depuis. Denys avoit tout cela préſent devant ſes yeux : ainſi, formant pour l'avenir des eſpérances ſur l'expérience du paſſé, il ne manqua pas de conclure l'alliance que les Gaulois recherchoient. Il fit plus ; il voulut avoir toûjours dans la ſuite à ſa ſolde un corps conſidérable de leurs troupes.

* *Diod. Sicil. l. XIV. p. 240.*

C'eſt avec ce ſecours qu'il attaqua* par deux fois les Rhe-

* *Idem ibid. p. 312.*

(*i*) La Sicile n'étoit point alors compriſe dans l'Italie.

An de Rome 363. Avant J. C. 391.

ginois, & enfin ſe rendit maître de leur ville *; qu'il remporta une grande victoire contre les Grecs d'Italie †; qu'il rétablit dans ſes états Alcéte *, Roi des Moloſſes; qu'il fit une irruption ſubite dans la Toſcane, & ſous prétexte de donner la chaſſe aux pirates, il pilla un Temple fort riche, qui étoit dans le fauxbourg d'Agylle, & en tira plus de mille talens; qu'il vainquit les Carthaginois *; & enfin qu'il exécuta les grandes choſes, qui ne manqueroient pas d'illuſtrer ſa vie, ſi l'on pouvoit en ſéparer la tyrannie, l'irreligion, l'avarice & la cruauté.

* *Diod. Sic. l. XIV. p. 313.*
† *Idem, l. XV. p. 336.*
* *Idem ibid. p. 337.*
* *Idem ibid. p. 338.*

Ces vices étoient compenſés par des vertus, qui l'ont fait admirer. Celle qui l'a rendu plus recommandable, & qui fait le plus à notre ſujet, eſt la reconnoiſſance. Les Lacédémoniens ne ſe départant jamais du projet qu'ils avoient fait de ruiner partout le gouvernement populaire, pour lui ſubſtituer l'Oligarchie, s'étoient ſervi de voies indignes de la vertu auſtere, dont ils faiſoient profeſſion, non ſeulement pour détourner Denys de deſcendre du Thrône, dont la fraude, le menſonge & la calomnie lui avoient ouvert le chemin; mais encore pour l'y maintenir. Pour cet effet, ils députerent à Syracuſe Ariſte, un de leurs plus conſidérables concitoyens, en apparence pour prendre des moyens * efficaces de remettre cette ville en liberté, mais en effet pour l'empêcher de la recouvrer. Ce qui alla ſi loin, que l'occaſion de ſecoüer le joug du Tyran s'étant offerte comme d'elle-même, Pharacidas, qui commandoit la flotte que les Lacédémoniens avoient envoyée au ſecours de Syracuſe, étant vivement preſſé de la ſaiſir, monta ſur la tribune aux harangues, & déclara publiquement, que ſa République l'avoit chargé de ſecourir les Syracuſiens & Denys contre les Carthaginois, & non de faire la guerre à Denys *, ni détruire ſon autorité.

* *Idem, l. XIV. p. 241.*
* *Idem ibid. pag. 291.*

Denys n'oublia jamais des ſervices ſi importans. Auſſi dès qu'il fut informé que ſes bienfaiteurs, après avoir menacé de faire porter des fers à toute la Grece, avoir affranchi les colonies Grecques de l'Aſie mineure du joug des Perſes, & s'être flattés d'aller ſans aucun obſtacle juſqu'aux portes de Suſe affronter le grand Roi (*k*), avoient ſuccombé ſous la valeur d'Epa-

(*k*) C'eſt ainſi que les Perſes d'abord, & enſuite les Grecs, déſignoient le Roi de Perſe, qui faiſoit alors ſon ſéjour à Suſe.

minondas (*l*), & étoient réduits à défendre leur capitale, qui étoit d'ailleurs ſans murs (*m*) : il envoya à leur ſecours vingt galeres chargées de cinq mille hommes de pied, & de cinq cens chevaux, tant Gaulois qu'Eſpagnols. Ces troupes débarquerent à Corinthe (*n*), qui étoit alors aſſiégée par les Béotiens (*o*), parce qu'elle avoit pris le parti des Lacédémoniens. A peine ces auxiliaires eurent mis pied à terre, que les Athéniens, qui étoient accourus au ſecours de Corinthe *, ſe déchargerent ſur eux du ſoin d'attaquer & de repouſſer l'ennemi. Rien n'étoit mieux penſé : auſſi les affaires changerent-elles de face tout-à-coup. En effet, le lendemain de l'arrivée du ſecours, les Thébains ayant entrepris de couvrir de ſoldats l'eſpace qui eſt entre la ville & la mer, & d'y mettre tout à feu & à ſang, principalement les lieux d'où les aſſiégés pouvoient tirer quelque ſubſiſtance ; la cavalerie Gauloiſe & Eſpagnole, en quelque petit nombre qu'elle fût, ſe préſenta ſeule pour les combattre. Elle ne tenoit aucun ordre de bataille ; mais ceux qui la compoſoient, s'étant diſtribués en une infinité de pelotons différens, venoient à toute bride les harceler & leur lancer des traits de divers endroits : & quand les Béotiens avoient quitté leurs rangs pour aller les charger, ils lâchoient le pied, & les attiroient loin des files ; puis tout-à-coup, faiſant volte-face, tomboient rudement ſur ceux qui étoient les plus avancés, & les tuoient ou à coups de fleches & de javelots, ou avec leurs épées, & ainſi les défaiſoient tous en détail. Ils deſcendoient même quelquefois de cheval au milieu de leur fuite, comme pour ſe repoſer, & laiſſoient approcher l'ennemi ; & quand il étoit ſur le point de les joindre, ils s'élançoient ſur leurs chevaux & s'échappoient.

An de Rome 385.
Avant J. C. 369.

* *Xenoph. l. VII. p. 617.*
Diod. Sicil. lib. l. XV. p. 381.

Les Thébains ne purent point ſoûtenir un genre de combat, où une poignée de gens tenoient en haleine & dans un mouvement continuel toute une armée, la conſumoient & la réduiſoient

(*l*) Thébain, auſſi grand Capitaine qu'excellent Général : aidé de Pélopidas, il délivra ſa patrie du joug des Lacédémoniens ; & par la bataille de Leuctres, qu'il gagna ſur eux la ſeconde année de la cent deuxiéme olympiade, il mit la République de Sparte à deux doigts de ſa perte.

(*m*) Par une loi de Licurgue, Sparte ne devoit avoir pour la défendre d'autres murs, que les bras de ſes habitans.

(*n*) Corinthe a paſſé dans l'antiquité pour être la ville la plus célébre & la plus importante du Péloponéſe.

(*o*) Peuples de l'Achaïe, dont la capitale étoit Thébes, bâtie par Cadmus vers l'an du monde 2486.

An de Rome 385. Avant J. C. 369.

à rien. Ainſi ils leverent le ſiége, & ſe retirerent avec tous leurs alliés peu de jours après l'arrivée des Gaulois & des Eſpagnols. Mais ceux-ci, non contens d'avoir délivré Corinthe, tirerent vers Sicyone, qui s'étoit déclarée contre les Lacédémoniens, & défirent en bataille rangée les habitans, dont quelque ſoixante-dix demeurerent morts ſur la place : enſuite ils allerent bruſquer Deras, qu'ils emporterent, auſſi-bien que la citadelle qui la défendoit, & les pillerent l'un & l'autre. Cela fait, ayant rétabli les affaires de la République de Sparte, & les cinq mois de ſervice, à quoi ils étoient engagés, étant écoulés, ils revinrent en Sicile chargés de préſens & de butin.

Denys n'avoit pris les Gaulois, qu'il avoit envoyés dans la Grece pour ſi peu de tems, que parce qu'il comptoit que la paix entre les Lacédémoniens & les Thébains ſe conclurroit ou pendant la campagne même, ou du moins dans le cours de l'hyver ſuivant. Il ſçavoit que généralement tous les peuples alliés des deux partis la deſiroient ardemment, & qu'Artaxerxès Memnon (*p*) la négocioit depuis long-tems; qu'en particulier ce Prince venoit de charger Ariobarzane, Satrape de Phrygie, de mettre tout en œuvre pour la procurer; & que celui-ci, en conſéquence des ordres de la Cour de Perſe, avoit envoyé Philiſque d'Abydos dans la Phocide avec de groſſes ſommes, pour porter les parties belligérantes à s'accorder. Sur le concours de toutes ces belles apparences, Denys croyoit donc que les Lacédémoniens & les Thébains alloient mettre bas les armes; & c'eſt ſur cette idée qu'il avoit rappellé ſi-tôt ſes troupes: lorſqu'il apprit que toute voie de conciliation étoit fermée; qu'en vain Philiſque, par ſes ſoins, avoit aſſemblé au Temple de Delphes les Députés des deux peuples ennemis, & avoit mis ſous leurs yeux les maux infinis, qu'ils s'étoient faits réciproquement & qu'ils avoient cauſés à toute la Grece. Comme les eſprits, dans les fréquentes conférences qu'ils avoient enſemble, s'occupoient moins, ſelon Xénophon *, à conſulter Apollon, c'eſt-à-dire, la juſtice, qu'à s'obſtiner à ne ſe point relâcher de leurs prétentions, les Lacédémoniens (*q*) ſe préparoient de nouveau à ſoute-

* *Lib. VII. pag.* 619.

(*p*) Ou plûtôt Mnemon, à cauſe de ſon excellente mémoire. Il s'appelloit Arſace avant de monter ſur le trône. Il ſuccéda à Darius Nothus ſon pere. Il aima la juſtice, & eut le ſecret de devenir l'arbitre de la Grece en cherchant à ſe l'aſſujettir.

(*q*) Artaxerxès leur avoit fait tenir des ſommes conſidérables à ce deſſein; non qu'il les aimât intérieurement, mais parce

nir vivement la guerre, parce que les Thébains ne vouloient point conſentir que Meſſéne fût de leur dépendance, comme elle l'étoit depuis près de trois cens ans. (*r*).

An de Rome 385.
Avant J. C. 369.

Denys ne manqua point à ſes alliés dans un beſoin ſi preſſant. Leur parti dans la Grece, où ils commandoient en maîtres auparavant, étoit entiérement abbattu; & les efforts qu'ils avoient faits depuis la bataille de Leuctres (*s*), loin de leur ſervir à ſe relever & à rétablir leurs affaires, n'avoient contribué qu'à les épuiſer, à leur faire recevoir de nouveaux échecs, & à leur faire perdre le reſte de crédit qu'ils avoient. A la vérité, les cinq mille cinq cens hommes que le Tyran de Syracuſe leur avoit envoyés, avoient repouſſé leurs ennemis, raſſûré le peu d'alliés que leur propre intérêt leur tenoit attachés, & fait revivre leurs eſpérances: mais cela ne ſuffiſoit pas pour leur faire reprendre le deſſus. Denys crut que pour leur en applanir le chemin, il falloit leur envoyer un ſecond renfort; & c'eſt ce qu'il exécuta un peu avant l'ouverture de la campagne ſuivante.

An de Rome 386.
Avant J. C. 368.

Ce renfort étoit composé de ſeuls Gaulois *. L'Officier qui le commandoit aborda à un port d'Epire, d'où il écrivit aux Lacédémoniens pour leur annoncer ſon arrivée, & ſçavoir d'eux quelle route il devoit tenir, & en quel endroit de la Grece ils vouloient employer ſes troupes. Les Lacédémoniens communiquerent la Lettre de Ciſſidas (c'eſt le nom du Général Gaulois) aux Athéniens. Ceux-ci furent d'avis de les faire entrer par les terres dans la Theſſalie, parce qu'il n'avoient qu'un pas à faire pour s'y rendre, pour en chaſſer les Thébains, les pouſſer dans la Béotie, & y établir le théatre de la guerre. « C'eſt le vrai » moyen, diſoient-ils, de bien-tôt terminer celle-ci. Nous ſça» vons par expérience, que les Thébains tremblent à la pré» ſence des Gaulois. Dès qu'ils les verront dans leur pays, ils

* *Xenoph. l. VII. p. 619.*

qu'il trouvoit ſon intérêt à les favoriſer; car ils avoient eu la lâcheté de lui ſacrifier la liberté des villes Grecques de l'Aſie.

(*r*) Au juſte deux cens quatre-vingts-ſept ans. Cette longue poſſeſſion ne juſtifioit pas leur droit. Les Grecs, & en particulier les Meſſéniens, n'avoient ceſſé de reclamer contre: mais les Lacédémoniens, qui avoient la force en main, n'avoient tenu aucun compte des repréſentations de la Grece. Cependant ces broüillons exigeoient des Thébains, qu'ils miſſent en liberté toutes les villes de la Béotie; qu'ils rebâtiſſent Platée & Theſpies, qu'ils avoient démolies, & les rendiſſent avec les terres, qui en dépendoient, à leurs anciens habitans.

(*s*) Elle fut donnée, ainſi que je l'ai déja dit, la ſeconde année de la cent deuxiéme olympiade. Les Lacédémoniens la perdirent avec leur Roi Cléombrote, quoique leur armée fût infiniment ſupérieure à celle des Thébains leurs ennemis.

An de Rome 386.
Avant J. C. 368.

» ſeront forcés de rappeller toutes leurs troupes pour le dé-» fendre. Quand ils ſeroient aſſez heureux pour le faire, nous » gagnons beaucoup à éloigner la guerre de nos provinces».

Ces raiſons, quelque fortes qu'elles fuſſent, ne firent aucune impreſſion ſur l'eſprit des Lacédémoniens: l'état déplorable où étoit leur République les occupoit tout entiers. La Laconie étoit au pouvoir de l'ennemi. Sparte ſeule avoit réſiſté; mais elle étoit ſans murs & preſque ſans défenſeurs, & ainſi toûjours à la veille d'être ſurpriſe ou emportée. Si cela arrivoit c'étoit fait de la nation. D'ailleurs, tous leurs amis * les abandonnoient (*t*): les Ilotes (*u*), qu'ils avoient armés & mis en liberté, paſſoient du côté des ennemis; quelques bandes de Lacédémoniens en faiſoient autant, & quelques autres étoient prêtes à les imiter. Les conſpirations qu'ils découvroient tous les jours, en leur apprenant qu'il y avoit des Spartiates aſſez dénaturés pour avoir formé le deſſein de livrer leur partie aux Thébains, leur apprenoient auſſi, qu'ils n'étoient accablés de tant de maux, que parce que tout le monde étoit peſuadé que leurs affaires étoient déſeſpérées. Sur ces raiſons plus fortes les unes que les autres, les Lacédémoniens inſiſterent toûjours, que les Gaulois ne pouvoient rien faire de mieux pour le bien commun, que de ſe remettre inceſſamment en mer, & de venir aborder dans la Laconie, autant pour effacer les faux bruits qu'on répandoit, que Sparte étoit ſans reſſource, que pour remplir les vœux du Prince qui envoyoit ces étrangers en premier au ſecours des Lacédémoniens.

* *Plutar. Ageſil. p.* 614.

Au ton, dont parloient les Lacédémoniens, les Athéniens comprirent, qu'ils vouloient abſolument qu'on entrât dans leurs vûës; ainſi ils ſe rendirent à leur avis. Les ordres furent expédiés; & les Gaulois vinrent débarquer dans un port de la Laconie. C'étoit au Roi Agéſilas à ſe mettre à leur tête, & à profiter de leur bravoure. Mais ſe ſentant caſſé autant par les travaux & la vie dure qu'il avoit menée, que par l'âge avancé où il

(*t*) Ils avoient eu des amis, mais de nom ſeulement, parce qu'ils ne ſe les étoient acquis que par la force, qu'ils les avoient maîtriſés, & qu'ils avoient tenu avec eux une conduite qui tendoit à établir dans toute la Grece un pouvoir deſpotique.

(*u*) C'étoient les habitans de la petite ville & du territoire d'Hélos, qu'Agis, Roi de Sparte, Chef de la branche des Agides, ſoûmit à un eſclavage perpétuel, pour avoir refuſé de lui payer un tribut, qu'il avoit introduit.

étoit

étoit parvenu, il fit donner cette commiſſion à ſon fils Archidame, qui devoit lui ſuccéder. Ce Prince raſſembla auſſi-tôt le peu de troupes que l'Etat put lui fournir, & le joignit au corps de Gaulois qui venoit d'arriver; & s'étant mis en campagne, il alla former le ſiége de Caryes (*x*). Cette ville étoit petite, mais bien fortifiée: ainſi elle tint long-tems, & ſoûtint quelques aſſauts*; mais enfin elle fut emportée, & la garniſon paſſée au fil de l'épée. De-là il alla tomber ſur Parrhaſie (*y*), qu'il comptoit de ſurprendre; mais il manqua ſon coup. Ainſi il ſe contenta de ravager tout le territoire des environs, & de ſe retirer ſur les hauteurs de Midée, ſur ce qu'il apprit que les Arcadiens & les Argiens venoient à grandes journées pour lui livrer bataille. A peine s'y étoit-il cantonné, que Ciſſidas lui fit entendre, qu'outre que la ſaiſon étoit avancée, le tems de ſon ſervice & celui de ſes gens étoit expiré; & tout de ſuite il prit le chemin de Sparte, pour ſe rembarquer & retourner en Sicile avec les Gaulois qu'il commandoit.

An de Rome 386. Avant J. C. 368.

* *Xenoph. l. VII. p. 619.*

Malheureuſement il étoit peu au fait de la route qu'il devoit tenir: ainſi ayant enfilé un chemin étroit, dont les Meſſéniens s'étoient rendu maîtres, il ſe vit tout-à-coup attaqué de front & en flanc. Les Gaulois ne pouvoient ni avancer ni reculer; cependant ils firent face de tous côtés, & dépêcherent ſur le champ un courrier à Archidame, pour le prier de les venir dégager. Ce Prince vola auſſi-tôt à leur ſecours & les tira d'affaire. Il fit plus: pour les mettre à couvert d'un péril ſemblable à celui qu'ils venoient de courir, il marcha avec eux droit à Sparte. Mais quand il fut arrivé au ſentier, qui conduit au canton des Eutréſiens, il apprit que les Arcadiens & les Argiens étoient entrés dans la Laconie*, & qu'ils s'étoient poſtés de maniere à lui en diſputer l'entrée. Archidame les alla chercher;

* *Idem ibid. pag 620.*

(*x*) Petite ville d'Arcadie, célébre par les pieces d'architecture, que les Anciens & les Modernes appellent Caryatides, qui ſont des figures de femmes de marbre, à l'inſtar des femmes des Caryens, qui furent emmenées captives par les Grecs, en punition de ce que leurs maris dans une guerre, que les Perſes faiſoient à la Grece entiere, avoient pris parti pour les barbares, au mépris de la gloire & des intérêts de leur nation. Ce qui irrita ſi fort les Grecs, qu'ils prirent leur capitale; & que, conduiſant en eſclavage les Dames Caryennes les plus qualifiées, ils ne voulurent pas permettre, pour plus grand affront, qu'elles quittaſſent leurs grandes robes, ni les autres marques de diſtinction qu'elles portoient: circonſtances que les Architectes tournerent en ornement convenable à leur art.

(*y*) C'étoit une autre ville d'Arcadie.

An de Rome 386.
Avant J. C. 368.

& quand les deux armées furent en préſence, il rangea la ſienne en bataille dans cette partie de la plaine, où le chemin ſe partage en deux, & mene d'un côté au pays des Eutréſiens, & de l'autre à Midée. Etant ſur le point d'en venir aux mains, il harangua les ſoldats en peu de mots. « Camarades, dit-il, montrons-nous aujourd'hui tels que nous étions autrefois; ceſſons » une fois pour toutes de porter les yeux baiſſés; remettons à » nos ſucceſſeurs la patrie avec la même gloire, que nous l'avons » reçûë de nos ancêtres: que nos enfans, que nos femmes, que » nos peres & nos alliés, qui juſqu'ici nous ont mis au-deſſus de » tous les Grecs, ne rougiſſent point du combat que nous allons rendre ». Comme il parloit, on entendit tout-à-coup le tonnerre; & il fit un éclair du côté droit. En même tems on s'apperçut que l'aîle droite de l'armée étoit appuyée ſur un Temple d'Hercule, dont Archidame tiroit ſon origine (z). Le concours de tant de ſignes favorables inſpira une ſi grande ardeur à toute l'armée, que les Chefs ne pouvant plus retenir le ſoldat, Archidame fit ſonner la charge, ſe mit à la tête des ſiens, & les mena lui-même à l'ennemi. Son choc fut ſi rude, qu'ayant fait mordre la pouſſiere au premier rang, il mit en fuite le reſte de l'armée: & alors ce fut moins un combat qu'une boucherie; car la cavalerie Lacédémonienne & les Gaulois s'étant mis à la pourſuite des fuyards, ils en tuerent plus de dix mille, avec cette circonſtance particuliere, qu'ils ne perdirent aucun des leurs *; ce qui étoit ſans exemple: & de-là vient qu'on appella cette bataille LA JOURNÉE SANS LARMES.

* *Diod. Sicil. l. xv. p. 383.*

Je ne m'étendrai point ſur l'importance du ſervice que les Gaulois rendirent dans cette occaſion aux Lacédémoniens. Leur République étoit alors ſans reſſource: ils ne pouvoient tenir contre leurs ennemis; & ce qui les couvroit de confuſion, c'eſt qu'ils n'oſoient lever les yeux devant leurs femmes, qui les accabloient de reproches. Humainement parlant, il n'étoit pas de leur prudence de ſe meſurer avec les alliés: depuis la bataille de Leuctres, ces derniers avoient ſur eux un aſcendant qu'ils ne pouvoient vaincre: la préſence des Gaulois rompit le

(z) Par une loi fondamentale de l'Etat, il n'y avoit que le ſang d'Hercule, qui pût régner à Sparte. C'étoit le fils aîné qui ſuccédoit toûjours à ſon pere. Afin que ces deux loix ne fuſſent jamais violées, les Ephores veilloient ſur la conduite des Reines, & éclairoient toutes leurs actions.

An de Rome 386.
Avant J. C. 368.

charme (*a*) ; leur maniere de combattre en déroutant & déſeſpérant les ennemis, releva le courage des Lacédémoniens, & en fit de nouveaux hommes, qui ſe reconnoiſſoient ſi peu eux-mêmes, qu'ils regardoient comme un ſonge, qu'ils fuſſent parvenus à être ce qu'ils étoient : les ſuites de *La journée ſans larmes* font foi de cette vérité.

Archidame érigea un trophée ſur le champ de bataille *, & chargea Démoteles de porter inceſſamment la nouvelle de cette célébre victoire à Agéſilas & aux Ephores (*b*). Le bruit qui s'en répandit auſſi-tôt *, découvrit le triſte état où Sparte étoit alors réduite ; car auparavant, être victorieux étoit pour les Lacédémoniens une choſe ſi ordinaire & ſi conforme à leurs proſpérités, que dans leurs plus glorieux ſuccès, la ville de Sparte ne faiſoit d'autre dépenſe, que celle d'un coq, qu'on offroit aux Dieux en action de graces : ceux qui avoient eu part à la victoire, n'en avoient aucun ſentiment de vanité ; & ceux qui en apprenoient la nouvelle, n'en témoignoient aucune joie extraordinaire. Ainſi après le gain de la bataille de Mantinée, dont Thucydide (*c*) nous a laiſſé la deſcription, les Magiſtrats n'envoyerent en préſent à celui qui en apporta le premier la nouvelle, qu'une portion ordinaire du repas public. Mais quand le bruit de la victoire d'Archidame fut portée à Lacédémone, & qu'on apprit qu'il revenoit, perſonne ne put ſe contenir, ni demeurer dans la ville. Son pere alla le premier au-devant de lui, le viſage baigné de larmes, que la joie & la tendreſſe paternelle lui faiſoient répandre : il étoit ſuivi des Ephores & d'une foule de vieillards & de femmes, qui tous enſemble l'attendoient aux bords de l'Eurotas, en tendant les mains au ciel,

* *Xenoph. l. VII, p. 620.*

* *Plutar. Ageſil. p. 614.*

(*a*) Cependant M. l'Abbé Guyon ne fait arriver les Gaulois & les Eſpagnols, envoyés l'année d'auparavant par Denys au ſecours des Lacédémoniens, qu'après la *Bataille ſans larmes* ; & il ne parle point des Gaulois qui revinrent l'année ſuivante rétablir les affaires des Lacédémoniens, & qui procurerent le gain de cette célébre bataille à leurs alliés. Le même Auteur ne débroüille pas aſſez l'Hiſtoire de ce tems-là, & n'en place pas les faits aux années qu'ils ſont arrivés. *Hiſt. des Empires, tom. X. p. 208.*

(*b*) Les Ephores formoient à Sparte un Collége de Magiſtrats au nombre de cinq. On en attribuë l'inſtitution, les uns à Licurgue, les autres au Roi Théopompe ; & Diogene de Laërce ſeul à Philon le Sage, Lacédémonien, qui devint lui-même Ephore dans la ſuite. Comme leur inſtitution avoit pour fin de contenir dans de juſtes bornes la puiſſance des Rois & l'autorité du Sénat, tout plioit devant eux : ils régloient les affaires qui concernoient la guerre & la paix. Le premier de tous donnoit ſon nom à l'année, comme les Conſuls faiſoient à Rome.

(*c*) Tous ces traits ſont tirés de la vie d'Ageſilas, écrite par Plutarque.

An de Rome 386. Avant J. C. 368.

& remerciant les Dieux, comme ſi ce jour-là Sparte eût effacé l'opprobre, dont elle étoit couverte, & eût été rétablie dans ſes beaux jours. Car, ajoûte Plutarque, on dit qu'auparavant les hommes ne pouvoient ſoûtenir les regards de leurs femmes, parce qu'ils avoient ſi ſouvent lâché le pied devant l'ennemi.

C'eſt ainſi que les Gaulois envoyés dans la Gréce, après avoir mis les Lacédémoniens en état de réparer leurs pertes, & avoir donné lieu par avance à cette célébre parole de l'Hiſtorien Juſtin *, que *les Rois qui vouloient ou monter ſur le Thrône, ou s'y maintenir, ne pouvoient ſe paſſer du ſecours des Gaulois* : c'eſt ainſi, dis-je, que les Gaulois, qui avoient ſi bien figuré dans la Grece, retournerent dans la Sicile, & de-là paſſerent en Italie, & rejoignirent leurs freres.

* *L. xxv. p. 32.*

Ils les trouverent déchirés par des guerres inteſtines, qui s'étoient ſuccédées les unes aux autres *, & qui ne leur avoient pas donné le tems de reſpirer, ni de tirer vengeance de la noire perfidie, dont les Romains avoient uſé envers ceux d'entre les leurs, qu'ils avoient eux-mêmes mis en poſſeſſion des terres, qu'ils avoient été obligé de leur céder par le traité qu'ils avoient conclu avec Brennus lors de la levée du ſiége du Capitole. A ces obſtacles s'en étoit joint un autre un peu plus honorable & moins dangereux pour les Gaulois; c'étoit de mettre un frein à la jalouſie de quelques-uns des peuples qui habitoient les Alpes. Ces montagnards regardant toûjours avec un œil d'envie les vaſtes conquêtes que les Gaulois avoient faites, prétendoient avoir droit de les partager; & ils fondoient leurs prétentions, non ſeulement ſur la proximité des lieux qu'ils occupoient, & qui dès-là ne faiſoient qu'un tout, ſelon eux, avec ceux que les Gaulois avoient conquis, mais encore ſur la ſtérilité & le peu de rapport du terroir qu'ils cultivoient, & qui ne fourniſſoit pas, à beaucoup près, à tous leurs beſoins. Ils ne manquerent pas de faire aux Gaulois des repréſentations ſur tout cela; & voyant qu'ils n'y avoient aucun égard, ils s'aſſemblerent, prirent les armes, & firent ſouvent des excurſions ſur leur pays.

* *Polyb. l. II. p. 106.*

C'eſt à repouſſer les efforts de ces jaloux barbares, & à appaiſer les ſéditions & les différens qui s'élevoient de tems en tems entre eux, que les Gaulois, qui avoient pris Rome & emporté l'or des Romains, paſſerent les trente premieres années, qui s'écoulerent depuis la levée du ſiége du Capitole. Ainſi l'arrivée des Gaulois dans le voiſinage, & preſque ſous les murs

de Rome avant le tems, que je viens de fixer ; la Dictature conférée auſſi-tôt à Camille en conſéquence ; la victoire qu'on lui fit remporter ſur les Gaulois (*d*) dans le territoire d'Albe en

An de Rome 386.
Avant J. C. 368.

(*d*) C'eſt Tite-Live qui la lui fait remporter ; & ſi on veut l'en croire, elle ne lui coûta d'autre ſoin, que celui de cueillir des lauriers. « Le bruit, dit-il, s'étant „ répandu que les Gaulois approchoient, „ tout Rome fut dans la conſternation. „ Le Sénat n'eut rien de plus preſſant, „ que de créer Camille Dictateur pour „ la cinquiéme fois. L'Hiſtorien Claudius, ajoûte-t-il, écrit que les Romains en vinrent aux mains cette année avec les Gaulois le long de l'Anio, „ & que c'eſt dans cette occaſion, que T. „ Manlius acquit tant de gloire ſur le „ pont de cette riviere, en tuant, à la „ vûë des deux armées, un Gaulois qui „ l'avoit défié, & en lui ôtant ſon collier. „ Mais, pourſuit-il, j'embraſſe volontiers le ſentiment de pluſieurs autres „ Ecrivains, qui portent cet événement à „ dix ans plus bas. Ce qui eſt certain, „ c'eſt que les Gaulois entrerent cette année dans le territoire d'Albe, & qu'ils „ combattirent en bataille rangée les Romains, qui avoient à leur tête le Dictateur M. Furius. Quelque terreur qu'eût „ répandu dans l'eſprit des derniers le „ ſouvenir de leur ancienne défaite, la „ victoire qu'ils remporterent ne fut ni „ difficile ni douteuſe ; ils firent mordre „ la pouſſiere à pluſieurs milliers de Gaulois ſur le champ de bataille ; ils en „ tuerent quantité d'autres, qu'ils attraperent dans leur fuite ; ils prirent leur „ camp, & obligerent ceux qui pûrent „ échapper, à chercher leur ſalut dans „ des provinces reculées, principalement „ dans la Poüille, où la peur, dont ils „ étoient ſaiſis, les conduiſit ».

On peut obſerver ici quatre choſes en paſſant, qui font honneur à l'exactitude & à la bonne foi de Tite-Live : la premiere, qu'il met l'entrée des Gaulois dans le territoire d'Albe, à la vingt-troiſiéme année après leur ſortie de Rome ; tandis que Polybe, devant qui l'Hiſtorien Latin doit ſe taire, la place ſeulement à la trentiéme depuis leur entrée dans Rome, ainſi que je l'ai déja inſinué. La ſeconde, qu'il écrit que cette expédition tourna à l'avantage des Romains ; au lieu que Polybe aſſûre, qu'ils n'oſerent ſe montrer. La troiſiéme, qu'il prétend qu'il faut porter le combat de T. Manlius contre le Gaulois qui l'avoit provoqué, à dix ans plus bas que l'Hiſtorien Quadrigarius ne le met ; & néanmoins oubliant bien-tôt ce qu'il vient de dire, il l'avance de quatre ans, & le fixe à l'an 392 de Rome. La quatriéme, qu'après avoir tranſporté aux Romains la gloire qui appartenoit vraîment aux Gaulois, pour couvrir ces derniers de plus de confuſion, il feint qu'ils furent obligés de chercher leur ſalut dans la Poüille, comme dans une province étrangere & reculée. Hiſtorien infidele, partial & ignorant, qui ne ſçait pas, que quand ce qu'il avance ſeroit vrai, les Gaulois n'auroient fait que reprendre le chemin de leur pays, qui étoit l'unique parti, qu'ils avoient à choiſir dans la conjoncture, où il lui plaît de les mettre.

Mais rien ne prouve tant l'acharnement, non ſeulement de Tite-Live, mais encore de tous les Hiſtoriens Grecs & Latins, à imaginer des fables qui puſſent flatter les Romains, & les conſoler des avantages que les Gaulois remportoient ſur eux, que le détail que fait Plutarque de la guerre que ces derniers firent, ſelon lui, la treiziéme année d'après la priſe de Rome, c'eſt-à-dire, ſelon les Faſtes Capitolins, l'an 375, quoique Tite-Live la place à l'an 392, contre l'autorité expreſſe de Quadrigarius, qu'il copie, à cela près, aſſez exactement, & qui la met ſix ans auparavant. On y voit clairement, que le concert de tous ces Auteurs à accompagner de ciconſtances eſſentiellement différentes les victoires, qu'ils font gagner gratuirement aux Romains, détruit entiérement celui qu'ils ont formé en les débitant. Voici comme parle Plutarque, traduit par Dacier. « Sur ces entrefaites, on reçut des nouvelles certaines, que les Gaulois revenant encore des rivages de la mer „ Adriatique, marchoient à grandes journées vers Rome avec une armée très- „ formidable ; la menace fut même accompagnée de l'effet, le plat-pays étant „ déjà tout ſaccagé, & ceux qui ne pu-

An de Rome 386.
Avant J. C. 368.

386 de Rome ; & enfin, le triomphe qu'on veut qui lui ait été

„ rent ſe retirer dans Rome, ayant été „ obligés de ſe réfugier ſur les montagnes. „ La crainte appaiſa la ſédition ; le Sénat „ réüni avec le peuple, & les Nobles avec „ leurs inférieurs, d'un commun conſente- „ ment, ils élurent Camille Dictateur „ pour la cinquiéme fois. Il étoit alors „ fort vieux ; car il avoit près de quatre- „ vingts ans. Cependant voyant la né- „ ceſſité & le grand danger de la Répu- „ blique, il n'allégua, comme aupara- „ vant, ni raiſon ni prétexte ; mais il ac- „ cepta cette charge ſans balancer, & aſ- „ ſembla ſon armée.

„ Comme il ſçavoit par expérience, que „ la principale force des Gaulois conſiſ- „ toit dans leurs épées, qu'ils manioient „ à la maniere des barbares, ſans aucun „ art, & avec leſquelles ils abbattoient „ têtes & épaules, il fit donner à la plû- „ part de ſes troupes des caſques d'acier „ bien poli, afin que les épées ſe rompiſ- „ ſent, ou qu'elles ne fiſſent que gliſſer ; „ fit border leurs boucliers d'une lame de „ fer, le bois ſeul ne pouvant pas réſiſter „ aux coups ; & leur enſeigna à ſe ſervir de „ longues javelines, avec leſquelles ſe „ gliſſant ſous les épées des barbares, ils „ pouvoient prévenir les coups, qu'ils dé- „ chargeoient de haut en bas. Déja les „ Gaulois étoient ſur les bords de la ri- „ viere d'Anio avec une armée ſi chargée „ de butin, qu'à peine elle pouvoit mar- „ cher. Camille ſe mit en campagne, à la „ tête de ſes troupes, & alla camper ſur „ une colline, dont la pente étoit fort „ douce, & qui avoit pluſieurs creux ; de „ ſorte que la plus grande partie de ſon „ armée étoit cachée, & que l'autre pa- „ roiſſoit retirée de crainte ſur les hau- „ teurs. Pour confirmer même davantage „ les ennemis dans cette opinion, il ne „ ſe mit pas en devoir de repouſſer ceux „ qui venoient fourager juſqu'au pied de „ la colline ; mais il ſe tint renfermé dans „ ſon camp, où il s'étoit retranché avec „ grand ſoin, juſqu'à ce que, voyant que „ la plus grande partie de leurs troupes „ étoit diſperſée au fourage, & que ceux „ qui étoient reſtés dans le camp, étoient „ toûjours gorgés de viandes & noyez de „ vin, il envoya avant le jour ſon in- „ fanterie légere inſulter les ennemis, & „ les empêcher de ſe mettre en bataille, „ en tombant ſur eux à meſure qu'ils ſor- „ toient ; & à la pointe du jour, il fit deſ- „ cendre dans la plaine, & rangea en ba- „ taille ſes troupes peſamment armées, „ qui étoient pleines d'ardeur, contre „ l'attente des barbares, qui les croyoient „ en petit nombre & fort découragées.

„ Ce fut la premiere choſe qui rabbattit „ le courage & la fierté des Gaulois, qui „ ſe crurent deshonorés de ce que les Ro- „ mains avoient oſé les attaquer les pre- „ miers. L'infanterie légere fondant donc „ ſur eux avant qu'ils puſſent, ni prendre „ leur poſte, ni ranger leurs bataillons, „ les pouſſoit vivement, & les forçoit de „ combattre en déſordre, comme ils ſe „ trouvoient ; & Camille, avec le gros de „ l'armée, les chargea vigoureuſement. „ Les barbares marcherent fiérement à ſa „ rencontre l'épée haute : mais les Ro- „ mains les arrêtoient avec leurs javeli- „ nes ; & oppoſant à leurs coups des „ corps tout de fer, leurs épées ſe fauſ- „ ſoient ; car comme elles étoient d'une „ trempe fort molle & d'un fer peu battu, „ elles ſe plioient & ſe courboient très- „ facilement. D'ailleurs, leurs boucliers, „ hériſſés de javelines, étoient ſi peſans „ quand les Romains les retiroient, que „ ne pouvant plus les ſoûtenir, ils aban- „ donnoient leurs propres armes pour ſe „ jetter ſur celles de leurs ennemis, & „ pour leur arracher leurs javelines ; & „ alors les Romains, les voyant à dé- „ couvert, ſe ſervoient avec ſuccès de „ leurs épées. Ils taillerent en piéces les „ premiers rangs ; les autres prirent la fui- „ te, & ſe diſperſerent dans la plaine : car „ Camille s'étoit ſaiſi des montagnes & „ des côteaux, & ils n'avoient garde de „ ſe retirer dans leur camp, qu'ils n'a- „ voient pas retranché par un excès d'au- „ dace & de confiance, & dont Camille „ pouvoit ſe rendre maître ſans coup fé- „ rir. On dit que cette bataille fut don- „ née treize ans après la priſe de Rome, „ & qu'elle commença à raſſûrer les Ro- „ mains contre les Gaulois, qui juſques- „ là leur avoient paru très-redoutables ; „ car ils étoient perſuadés, que les pre- „ mieres victoires qu'ils avoient rempor- „ tées ſur eux, n'étoient pas l'ouvrage de

décerné à ſon retour, ſont toutes chimeres, dont les Romains ont voulu ſe bercer, pour ſe conſoler de l'affront qu'ils reçurent des Gaulois ſept ans après, au milieu des ruines d'Albe. Camille n'étoit plus ni pour le prévenir, ni pour le laver & l'effacer dans le ſang de ces ennemis du nom Romain. « Cette prétenduë victoire * ne commença donc pas à raſſûrer les Romains contre » les Gaulois, ainſi que le dit Plutarque, & ne leur perſuada » pas que les premieres victoires, que ces derniers avoient » remportées ſur eux, n'étoient pas l'ouvrage de leur valeur, » mais l'effet de quelques accidens imprévûs, & ſur-tout des » maladies, qui avoient affoibli l'armée de leurs ennemis. Ainſi la crainte qu'ils en avoient ſubſiſta toûjours, auſſi-bien que » la loi, qui ſoûmettoit les Prêtres à prendre les armes, quand » la guerre ſe faiſoit contre les Gaulois ».

An de Rome 386. Avant J. C. 368.

* *Plutar. in Camillo, p. 151. C.*

La preuve de toutes ces vérités, c'eſt ces mots de Polybe, qui ſont un témoignage toûjours vivant de la mauvaiſe foi, avec laquelle Tite-Live, Plutarque & les autres Ecrivains, qui ſe ſont moulés ſur eux, ont corrompu les ſources de notre Hiſtoire. « Trente ans après la priſe de Rome, dit Polybe *, les Gaulois vinrent juſqu'à Albe avec une grande armée. Les Romains » ſurpris, & n'ayant pas eu le tems d'aſſembler les troupes de » leurs alliés, n'oſerent leur oppoſer les leurs, ni ſe préſenter » devant eux ». On ignore le détail des ravages, que les Gaulois firent dans cette occaſion aux environs de Rome : mais on peut s'en former une idée aſſez juſte, non ſeulement ſur le paſſage de Polybe, que je viens de rapporter ; mais encore ſur un fait important, qu'un Anonyme, qu'on prenoit pour Plutarque *, a fait paſſer juſqu'à nous, & qui doit être arrivé dans le tems

* *Lib. II. p. 106.*

An de Rome 392. Avant J. C. 362.

* *Parall. t. 2. p. 313.*

„ leur valeur, mais l'effet de quelques accidens imprévûs, & ſur-tout des maladies, qui avoient affoibli l'armée de ces „ barbares. La crainte qu'ils en avoient „ étoit même ſi grande, qu'ils avoient fait „ une loi, par laquelle ils diſpenſoient les „ Prêtres d'aller à la guerre, à moins que „ ce ne fût contre les Gaulois ».

Polyen dit à peu près la même choſe que Plutarque, ſans entrer dans un auſſi grand détail. Sur-tout il obſerve, *l. 8. c. 7*, que la bataille dont il parle, fut donnée la treiziéme année depuis la priſe de Rome par les Gaulois : ce qui fait voir qu'il n'y a pas de faute dans le texte de Plutarque, ainſi que ſe l'étoit figuré Dacier, auſſi-bien que le P. Catrou d'après lui. Ce qui eſt ſingulier, c'eſt que nonobſtant que Plutarque, Polyen & enfin le P. Catrou, diſent que cette bataille a été donnée ſur les rives de l'Anio, le P. Roüillé prétend, que c'eſt dans les plaines d'Albe, que cette action s'eſt paſſée ; ce qui met le comble à la confuſion qui regne dans l'Hiſtoire Romaine de ce tems-là, & qui fait ſoupçonner avec fondement, que les rivieres & les ſources ſont également corrompuës.

An de Rome 392. Avant J. C. 362.

même dont je parle. « Atépomare, Général des Gaulois, dit-il, » mit tout à feu & à ſang juſqu'aux portes de Rome, d'où il fit » dire aux Romains, qu'il étoit réſolu de ne point ſe retirer, » qu'ils ne lui euſſent livré leurs femmes. Les Romains, quel- » que répugnance qu'ils euſſent à ſe prêter à des intentions qui » les couvroient de confuſion, ne pouvant ſauver eux & leur » ville qu'à ce prix-là, étoient prêts de s'y conformer, quand » Retane, une de leurs eſclaves, voulant les tirer d'embarras, » leur ſuggéra de retenir leurs femmes, & de l'envoyer elle- » même à leur place avec un nombre d'autres eſclaves des plus » belles, parées comme les Dames Romaines, les aſſûrant que » les Gaulois y ſeroient pris, & n'y feroient point attention; » ce qui arriva en effet, ainſi qu'elle l'avoit prévû ». Ce qu'Ariſtide ajoûte, non ſeulement n'eſt pas vraiſemblable, mais encore eſt détruit poſitivement par Polybe *; ſçavoir, que « Retane, ayant obſervé que les Gaulois, après avoir ſatisfait » leur paſſion avec les eſclaves Romaines, étoient plongés dans » un profond ſommeil à côté d'elles, avoit eu l'adreſſe de s'éva- » der & de franchir les murs de la ville à l'aide d'un figuier ſau- » vage, ſur lequel elle étoit montée; & que, ſur ſon rapport, » les Conſuls Romains à la tête d'un bon corps de troupes n'a- » voient pas manqué de venir ſur le champ ſurprendre les Gau- » lois, de les défaire & de les diſſiper entiérement : ce qui » avoit donné lieu à l'établiſſement de la fête appellée les Nones » Caprotines, ou la fête des femmes eſclaves ».

* *Lib. II. p. 106.*

Il en eſt du ſuccès qu'il a plû à cet Anonyme (*e*) de donner à l'expédition d'Atépomare, comme de tant d'autres ſemblables, que nous avons déja vû & que nous verrons dans la ſuite, que les Hiſtoriens Romains de bas âge (*f*) de la République ont attachée aux plus belles entrepriſes des Gaulois. Ne pouvant nier des faits ſi éclatans, ils les ont, j'oſe dire, tronqués, & les ont couſus à une fin de leur invention, qui eſt à l'avantage du nom Romain. Mais s'ils vouloient en être crus ſur leur parole,

(*e*) Notre Anonyme a tiré ſon Hiſtoire des écrits d'Ariſtide de Milet. On ne connoît point l'âge de cet Auteur : on ſçait ſeulement, qu'il avoit fait l'Hiſtoire de Sicile & celle d'Italie. Quelques Anciens ſe contentent de le citer, ſans rien dire de ſon mérite & de ſa perſonne. L'Hiſtoire que le faux Plutarque a tirée de ſes écrits, & que j'ai rapportée, prouve qu'il eſt venu dans un ſiécle, où les Ecrivains de Rome avoient déja altéré la fidélité de l'Hiſtoire.

(*f*) J'entens ceux qui ſont poſtérieurs à Polybe, & dont il nous reſte encore quelques fragmens, comme celui qu'Aulu-Gelle nous a conſervé, qui contient un fait vraîment Romaneſque.

An de Rome 392.
Avant J. C. 362.

role, que n'avoient-ils la précaution de ſupprimer, d'anéantir, ou de falſifier les exemplaires de l'Hiſtoire de Polybe ? Car enfin, tant qu'elle ſubſiſtera, & qu'elle aura la vogue qu'elle mérite, il ſera vrai de dire, qu'au tems que l'Auteur écrivoit, les Romains ne s'aviſoient pas encore de conteſter, ni d'altérer des faits ſi généralement reçus. Ainſi nous avons à peu près le tems où les Romains ont entrepris de tourner à leur faveur les événemens qui étoient à leur déſavantage, & qu'ils ont commencé à tenir, pour ainſi dire, la vérité captive avec un empire ſi abſolu, que les Ecrivains qui étoient le mieux en état de la faire paſſer juſqu'à nous dans toute ſa pureté, ne l'ont expoſée qu'avec les déguiſemens & les tempéramens, qu'il plaiſoit à ces Tyrans de l'aſſortir. Le trait d'Hiſtoire qui donne lieu à ces réflexions, eſt une preuve autentique de cette vérité. L'Anonyme, dont je viens de parler, eſt le ſeul qui nous l'ait conſervé. Plutarque * en rapporte un de la même nature, & ſi ſemblable dans le fond & dans les circonſtances, qu'il n'y a que le ſeul nom de *Latins* à changer en celui de *Gaulois*. Cependant Plutarque, avant de décrire celui, où les Latins auroient été pris pour dupes par les Romains, ſi le fait eût été vrai, n'a garde de ne pas obſerver, que c'eſt une fable forgée par un impoſteur. L'Anonyme ne fait pas la même remarque en expoſant le fait qui regarde les Gaulois. D'où vient cela ? C'eſt que cet Auteur aimoit la vérité, & que le plaiſir qu'il prenoit à la dire, étoit ſupérieur à la crainte qu'il auroit pû avoir de déplaire aux Romains. Il doit donc demeurer pour conſtant, qu'au tems dont nous parlons, les Romains ont toûjours plié devant les Gaulois ; qu'ils en ont paſſé par les conditions, que les Gaulois ont voulu ; & que plus de cinquante ans encore après, contens d'être ſur la défenſive, ils n'ont jamais oſé leur déclarer la guerre les premiers, moins encore les aller attaquer dans leur pays. Sur ce pied, il faut regarder non ſeulement comme ſuſpecte, mais encore comme fauſſe, la légende des victoires, que Tite-Live & les Auteurs, qui marchant ſur ſes traces, ou même enchériſſant ſur lui, font remporter à leur gré aux Romains ſur les Gaulois, pendant les cent premieres années qui ont ſuivi la retraite des Gaulois de la ville de Rome ; puiſqu'il eſt certain, que pendant tout ce tems-là, ces deux peuples n'ont eu à faire enſemble, qu'en un fort petit nombre d'occaſions, dans aucune deſquelles ils n'en ſont jamais

* *Plut. in Camill. p. 146.*

An de Rome 392. Avant J. C. 362.

venus à une bataille. Je n'ai jamais douté s'il falloit faire entrer dans cette hiſtoire ces occaſions à meſure qu'elles ſe préſenteroient : mais j'ai balancé, ſi je devois faire le même honneur à une infinité d'autres, que la vanité Romaine s'eſt étudiée à feindre, à étendre & embellir, pour multiplier ſes triomphes imaginaires. Comme leur fauſſeté ou leur incertitude, joint au romaneſque qui les accompagne, n'eſt point équivoque, j'étois tenté de les paſſer & d'en faire un ſacrifice aux manes de nos ancêtres, ſi indignement traités. Mais m'appercevant que le crédit que le tems leur a acquis, ne me permettoit pas de faire cette ſuppreſſion de mon autorité privée, j'avertis que cette ſuite d'heureux ſuccès, que Tite-Live & les autres Auteurs de l'Hiſtoire Romaine attribuent avant l'an 462 de Rome aux Romains, au déſavantage des Gaulois, ne méritent de créance, qu'autant qu'ils ont Polybe pour garant: qualité eſſentielle qui manque à l'événement (g) que je vais décrire.

L'année même qu'Atépomare obligea les Romains d'envoyer leurs femmes dans ſon camp de la maniere que j'ai dit, les Gaulois vinrent par la voie Salarienne (h) *juſqu'à trois milles de Rome, & ſe retrancherent ſur la rive gauche de l'Anio. Au bruit de leur approche, les Romains élurent Q. Pennus* (i) *Dictateur. Celui-ci conſidérant la*

(g) En effet, le voici tel que Polybe le rapporte en propres termes : « Trente » ans après la priſe de Rome, les Gau» lois s'avancererent juſqu'à Albe avec » une grande armée. Les Romains ſur» pris, & n'ayant pas eu le tems de faire » venir les troupes de leurs alliés, n'oſe» rent leur aller au-devant ». Après que les Hiſtoriens Latins ont eu l'art de tirer de ces paroles ſi ſimples de l'Auteur, le plus impartial de l'antiquité, deux victoires, qu'ils font remporter, l'une à Manlius Torquatus ſur un Gaulois inconnu, & l'autre à Camille ſur l'armée entiere des Gaulois, qui ne croira déſormais aux plus étranges métamorphoſes ? Au reſte cet événement, auſſi faux dans le fond, que dans toutes les circonſtances, dont Quadrigarius & Tite-Live ſe ſont étudiés de l'orner, je l'ai donné de la façon de Plutarque dans ma précédente remarque, dépoüillé de l'épiſode de Manlius.

(h) Comment les Gaulois pouvoient-ils venir par la voie Salarienne, puiſque venant de la Poüille, & s'étant avancés juſqu'à Albe, ils avoient été forcés de ſuivre conſtamment la voie Valérienne ?

(i) C'eſt Tite-Live qui le dit : mais Quadrigarius, cité par lui-même, qui a écrit pluſieurs années avant lui, & Plutarque, qui n'eſt venu que pluſieurs années après, marquent expreſſément, que c'eſt Camille qui fut élû Dictateur ; d'autre part, Aurelius Victor donne pour Dictateur C. Sulpicius. Il eſt vrai que Quadrigarius met cette guerre à l'an 386 de Rome, & Plutarque à l'an 375 ou 376, tems auxquels Camille vivoit encore. Mais Tite-Live & Aurelius Victor ſont-ils plus fondés de la porter, le premier à l'an 392, & l'autre à 395, en préſentant des Dictateurs chacun de leur façon, qui ne peuvent quadrer avec les tems dont nous écrivons l'Hiſtoire ? Il y a plus : c'eſt que Polybe nous apprend, que les Romains ne ſongerent nullement à créer un Dictateur pour conduire cette guere, parce qu'ils n'oſerent aller au-devant des Gaulois.

An de Rome 392. Avant J. C. 362.

*qualité de l'ennemi qu'il avoit à combattre, & l'importance de la guerre qu'il avoit à ſoûtenir, fit fermer le Barreau (k), obligea tous les jeunes citoyens de prendre les armes & de le ſuivre, & vint ſe poſter vis-à-vis des Gaulois ſur l'autre bord de la riviere. Les deux camps n'étoient ſéparés que par un pont de bois *, à l'occaſion duquel il y avoit de fréquentes & de vives eſcarmouches (l); parce que les deux partis s'obſtinant chacun de ſon côté, & à ne le pas rompre, pour ne pas paroître appréhender l'ennemi, & à vouloir s'en rendre maîtres; on ne voyoit pas à qui il demeureroit, tant l'attaque & la défenſe étoit égale de part & d'autre. Un jour, au fort de ces combats, un jeune Gaulois de très-bonne mine, d'une plus grande valeur, & d'une force & d'une taille extraordinaire, s'avança ſur le pont, & cria à haute voix:* Que le plus brave des Romains vienne ſe meſurer avec moi, afin que le ſuccès du combat décide laquelle des deux nations a le plus de valeur *. *Cette voix terrible & ce défi, joint aux muſcles nerveux du Gaulois, qui paroiſſoient à découvert, parce qu'il n'avoit pour toute armure qu'un bouclier, deux épées, un collier & des braſſelets: tout cet appareil, dis-je, glaça le cœur de la jeuneſſe Romaine, au point qu'aucun d'eux n'oſant s'avancer, ni prendre ſur lui le ſuccès d'un événement où tout étoit à craindre, le Gaulois ſe mit à les inſulter & à leur tirer la langue (m). Titus Manlius (n), cet*

* *Tit. Liv. lib. VII. c. 9.*

* *Apud Aul. Gell. l. IX. c. 13.*

(*k*) A Rome, dans les calamités publiques, ou à la veille d'une guerre conſidérable, ou quand on étoit menacé de quelque grand péril, on fermoit tous les Tribunaux par ordre du Magiſtrat, afin que tous les citoyens ne s'occupaſſent, qu'à chercher & employer les moyens efficaces de conjurer l'orage qu'on craignoit.

(*l*) Oroſe, *lib. II. c. 6*, dit que les Gaulois, dans cette occaſion, auroient emporté Rome d'emblée par la valeur de leurs troupes & le poids de leurs armes, ſi, au lieu de bruſquer la ville, ils ne s'étoient donné un peu trop de bon tems. Le même Hiſtorien prétend, que Manlius Torquatus engagea le premier le combat.

(*m*) Il y avoit à Rome l'an 585 de ſa fondation, dans le quartier neuf du marché, une auberge, qui avoit pour enſeigne *Scutum Cimbricum*, dans laquelle étoit repréſenté le prétendu combat que Manlius ſoûtint contre un Gaulois, & dont l'heureux ſuccès mérita au Romain le ſurnom de *Torquatus*. Le Gaulois y étoit peint par dériſion tirant la langue, la bouche ouverte & les joues abbattuës. Cette enſeigne exiſtoit encore, ou avoit été renouvellée au tems de Cicéron, puiſqu'il en parle dans le ſecond livre *de Orat.* C'eſt ſur cette enſeigne que Quadrigarius, & d'après lui Tite-Live, ont fait la deſcription du combat fabuleux dont il s'agit. Quel garant! Voyez les Annales de Pighius à l'an 392 de Rome, & Reineſius *Inſcript. p. 340*.

(*n*) Il étoit arriere petit-fils de M. Manlius, qui, pour avoir ſauvé le Capitole dans le tems que les Gaulois étoient prêts à y entrer, acquit pour lui & ſes deſcendans, le ſurnom de Capitolin: ce qui n'empêcha pas que quelques années après il ne fut précipité du Capitole même, pour avoir aſpiré à la Couronne. Aurelius Victor dit, que T. Manlius étoit Tribun des ſoldats, quand il s'offrit de répondre au défi que faiſoit le Gaulois. Cela ne dit rien: il eſt vrai que Tite-Live obſerve, que le peuple l'éleva à cette dignité ſans autre

An de Rome 392.
Avant J. C. 362.

illuſtre Romain, qui s'étoit ſignalé (o) par ſa piété envers ſon pere; outré que de toute une armée Romaine compoſée de l'élite de la nation, il ne ſe préſentât perſonne pour venger l'outrage, qu'un ſeul Gaulois venoit lui faire avec tant d'aſſurance, ſe détacha (p); & armé ſeulement d'un bouclier de fantaſſin (q) & d'un ſabre à l'Eſpagnole (r), il alla faire face au Gaulois. Auſſi-tôt que nos champions furent en préſence l'un de l'autre, les ſoldats des deux armées, qui étoient aux mains, ſuſpendirent leur fureur, ſe ſéparerent même pour être ſpectateurs du combat, auſſi inquiets de part & d'autre du ſuccès, que flottans entre la crainte & l'eſpérance. Le Gaulois reçut Manlius en chantant; & tout-à-coup, faiſant deux mouvemens à la fois, l'un du bras gauche & l'autre du bras droit, il fit tomber d'abord rudement de haut en

mérite de ſa part, que d'avoir donné des marques d'un grand attachement pour ſon pere. Au reſte, Plutarque & Polyen ont trouvé l'épiſode de Manlius ſi hazardé, qu'ils ſe ſont bien gardé de l'inſérer dans leurs écrits.

(*o*) Voici le fait. L. Manlius, ſurnommé l'*Impérieux*, à cauſe de la rigueur avec laquelle il exerça la Dictature l'an 390 de Rome, portant impatiemment que Titus Manlius ſon fils ne fit paroître aucun eſprit, & ne pût s'énoncer, le relégua à la campagne. Le tems de ſa Dictature expiré, M. Pomponius, Tribun du peuple, le cita devant les Curies, pour répondre à pluſieurs chefs d'accuſation, dont l'un étoit la dureté qu'il avoit pour un fils, qui ne lui donnoit aucun ſujet de ſe plaindre. Titus Manlius apprenant à la campagne le procès, qu'on intentoit à ſon pere ſur ſon ſujet, forma incontinent le deſſein héroïque de dégager ſon pere, ſans égard aux loix d'une police bien réglée; & tout de ſuite il part, arrive de grand matin aux portes de Rome, ſe rend à la maiſon du Tribun, dit ſon nom au portier, & le prie inſtamment de l'annoncer au plûtôt pour affaire de conſéquence. Dès qu'il fut introduit, & qu'il eut ſalué le Tribun, il lui demanda en grace de pouvoir l'entretenir en particulier. Pomponius congédia ſur le champ tout ſon monde. Manlius ne ſe vit pas plûtôt ſeul avec le Tribun, qu'il s'élança vers ſon lit, tira un poignard, qu'il tenoit caché; & l'appuyant ſur l'eſtomac de Pomponius, *Jurez-moi*, lui dit-il, *que vous vous déſiſterez de l'accuſation, que vous avez portée devant le peuple contre mon pere à mon ſujet, ou je vous tuë.* Que pouvoit faire le Tribun, tremblant de peur, à la vûë d'un fer qu'on étoit prêt à lui enfoncer. Il étoit ſeul, nud & ſans armes; & par ſurcroît, il avoit à faire à un jeune homme vigoureux, d'autant plus fort, qu'il tiroit une partie de ſa force de ſa ruſticité. Le Tribun jura ce que Manlius vouloit; & le peuple aima mieux voir le fils rentré en grace avec le pere, que d'avoir la ſatisfaction de punir ce dernier de ſa hauteur & de ſa grande ſévérité.

(*p*) Je raconte cette fable d'après Quadrigarius, cité par Aulu-Gelle. Tite-Live amplifie cet endroit, à ſon ordinaire, & entaſſe ainſi menſonge ſur menſonge.

(*q*) Le bouclier de fantaſſin étoit bien plus grand, que celui de Cavalier; ſouvent il couvroit ſon homme tout entier.

(*r*) Cette circonſtance ſeule prouve, que la guerre dont ce combat fait la plus belle partie, eſt un conte à dormir debout. Car, à qui les Hiſtoriens Romains perſuaderont-ils que les ſabres d'Eſpagne étoient dès-lors en vogue & recherchés? Qu'ils faſſent voir avant toutes choſes, que l'Eſpagne étoit connuë de leurs ancêtres. Quoi qu'il en ſoit, les ſabres à l'Eſpagnole étoient courts, pointus, à deux tranchans: ils ne manquoient jamais leur coup, quand ils étoient entre les mains d'un homme qui ſçavoit bien les manier, parce que la trempe en étoit bonne, & qu'ils étoient bien montés. On les portoit ſur la cuiſſe droite.

bas ſon bouclier ſur le Romain, comptant de l'écraſer, ou de lui faire tomber les armes des mains ; & tout de ſuite il décharge ſur lui un grand coup de ſabre, dans l'intention de le fendre en deux. Mais Manlius éluda adroitement l'un & l'autre coup ; & par-là il fit perdre l'équilibre à ſon homme : car ayant ſoûtenu par la partie ſupérieure de ſon bouclier la partie inférieure du bouclier du Gaulois, il ſe gliſſa leſtement entre le Gaulois & l'endroit où ſon ſabre devoit frapper ; ce qui fit que le coup du Gaulois porta à faux, & fit beaucoup de bruit ſans faire aucun mal. Le Gaulois tâcha auſſi-tôt de ſe remettre, & recommencer le combat : mais Manlius ne lui en donna pas le tems ; car ayant tenu levée juſques-là la pointe de ſon épée, il la lui enfonça dans le ventre & dans les flancs, & l'étendit ſur la place. Il ne fit d'autre outrage à ſon corps, qui couvroit un vaſte terrein, que d'en détacher le collier que le Gaulois portoit, & de ſe le mettre lui-même tout ſanglant à ſon col ; ce qui lui fit donner, auſſi-bien qu'à tous ſes deſcendans, le nom de Torquatus (s), par où cette branche des Manlius fut diſtinguée des autres. Les Gaulois, ſaiſis de crainte & d'étonnement, regarderent le ſuccès de ce combat comme un mauvais augure pour les ſuites de cette guerre : ainſi voulant les prévenir, ils abandonnerent le camp la nuit ſuivante, & ſe retirerent avec précipitation ſur les terres des Tiburtins (t), qui après avoir fait alliance avec

(s) Juſqu'ici j'ai ſuivi Quadrigarius : la ſuite eſt de Tite-Live, qui ajoûte, que ce furent les ſoldats Romains qui donnerent à Manlius le nom de Torquatus, faiſant retentir ce mot juſqu'aux cieux en conduiſant le vainqueur à la tente du Dictateur, qui de ſon côté, lui donna une couronne d'or.

Comme j'ai traité juſqu'ici la victoire de Manlius d'épiſode inventé par les Hiſtoriens Latins, à la faveur duquel ils puſſent faire paſſer ſans milieu les Romains de l'état bas & rampant, où ils étoient devant les Gaulois, à cette ſupériorité qu'ils vouloient leur donner ; il eſt bon de prévenir une objection, qui ſe préſente naturellement & qui ſemble conſtater la victoire, contre laquelle je m'inſcris en faux. C'eſt le ſurnom de Torquatus, qui paroît n'avoir d'autre origine, que le collier ſanglant, que Manlius mit au col, après l'avoir ôté au Gaulois qu'il avoit défait. Je répons, que dès qu'il eſt prouvé, que bien loin que les Romains ayent remporté, ni cette année, ni dans aucune des précédentes, ni même des trente ſuivantes, le moindre avantage ſur les Gaulois, les derniers, pendant tous ces tems-là, les ont menés battant : il eſt viſible que la dénomination de Torquatus ne peut fonder l'origine qu'on lui a donnée d'après coup ; & que pour trouver la véritable, il faut la chercher parmi celles, ou autres ſemblables, où Plutarque a trouvé l'origine de *Diadematus*, *Celer*, *Proculus*, *Poſthumus*, *Vopiſſus*, *Sylla*, *Niger*, *Rufus*, *Cæcus*, *Claudus*, *&c.* Plutarc. in Coriolan.

(t) Zonare dit, que ce fut dans le territoire d'Albe, où ils mirent tout à feu & à ſang. Il ajoûte, que les Romains attendirent à les en chaſſer, qu'ils ſe fuſſent gorgés de vin & de viandes ; qu'alors ils les chargerent & ſe rendirent maîtres de leur camp. Le même Hiſtorien veut que le combat de Manlius, & tout le détail de cette guerre, rentre dans les événemens arrivés ſous la cinquiéme Dictature de Camille. *Zon. l. VII. p. 358.*

An de Rome 392. Avant J. C. 362.

eux, leur fourniront abondamment les vivres, dont ils avoient beſoin, pour ſe rendre dans la Campanie, & de-là chez eux.

Voilà les fictions ingénieuſes que Tite-Live ſubſtitue à l'expédition d'Atépomare. Cet Hiſtorien a l'art de métamorphoſer une vérité honteuſe aux Romains en une fable dont le récit leur eſt glorieux. Encore devons-nous lui ſçavoir quelque gré de la grace qu'il a bien voulu faire aux Gaulois, qu'il produit ſur la ſcene, de ne les avoir pas renvoyés dans leur pays vaincus & dévaliſés (*u*), ſelon ſa loüable coûtume. Il eſt vrai qu'il s'eſt reſervé le droit de le faire l'été prochain par le moyen de l'alliance qu'il a ménagée adroitement entre nos peres & les Tiburtins (*x*).

An de Rome 393. Avant J. C. 361.

Cette alliance étant venuë à la connoiſſance des Romains, leur donna de l'ombrage : c'eſt pourquoi ils chargerent l'année ſuivante le Conſul C. Pételius Balbus de marcher contre les Tiburtins *. Auſſi-tôt les Gaulois partirent de la Campanie, & marcherent au ſecours de leurs alliés. Leur approche fit changer la face de la guerre. Les Romains laiſſerent incontinent les Tiburtins en paix ; & d'aggreſſeurs qu'ils étoient, ils ſe contenterent d'être ſur la défenſive. Bien-tôt même ils ne purent y ſuffire : car les Gaulois, pour les punir d'avoir attaqué leurs alliés, allerent juſqu'aux portes de Rome, mettant tout à feu & à ſang, dans le territoire de Lavic (*y*), de Tuſculum & d'Albe, que les Romains s'étoient approprié, & où ils avoient des colonies.

* *Tit. Liv. l.* VII. *c.* 11.

Les Romains, dit Tite-Live, conſternés de ces progrès, &

(*u*) En effet, Oroſe prétend, que ce combat de Manlius ne fut que le prélude de celui des deux armées, & que les Gaulois furent défaits à plate couture par le Dictateur Quinctius Pennus ; ce qu'il a tiré d'Appien, qui a voulu ajoûter aux menſonges de Quadrigarius & de Tite-Live.

(*x*) C'étoient des peuples de l'ancien Latium. Ils tiroient leur nom d'un nommé *Tiburs* ou *Tiburnus*, qui vint de Grece en Italie, où il fonda Tibur, c'eſt-à-dire *Tivoli* d'aujourd'hui. Cette ville étoit, comme elle l'eſt encore, ſur l'Anio, qui la ſéparoit de l'Etrurie. Quoique la victoire que Tite-Live va faire remporter aux Romains ſur les Gaulois, à l'occaſion de l'alliance, qu'il prétend que les Tiburtins avoient contractée avec eux, ſoit chimérique, je ne voi aucun ſujet de rejetter cette alliance ; parce qu'outre qu'il eſt certain, que les Gaulois vinrent dans le territoire d'Albe, & même juſques ſous les murs de Rome, l'année même qu'il eſt dit qu'elle fut faite, il étoit aſſez de l'intérêt des Tiburtins & des Gaulois de s'unir enſemble ; les premiers, pour ſe fortifier contre les Romains, qoi en vouloient à toute l'Italie, ſur-tout aux peuples voiſins ; les autres, pour avoir aux environs de Rome, où ils ſe propoſoient de retourner bien-tôt, un ou pluſieurs alliés, qui favoriſaſſent leur entrepriſe.

(*y*) Le territoire de tous ces endroits touchoit à celui de Rome. Albe n'étoit plus ; Lavic & Tuſculum ſubſiſtoient.

qui ſe trouvoient bien de la conduite du Conſul, quand il n'avoit eu à faire qu'aux Tiburtins, eurent alors recours à l'unique reſſource, qu'ils avoient dans les plus preſſans dangers. Ce fut d'élire un Dictateur. Le choix tomba ſur Q. Servilius Ahala. Celui-ci nomma T. Quinctius Général de la Cavalerie, & fit vœu, de l'agrément du Sénat, de célébrer les grands Jeux (z), ſi les Dieux lui accordoient la victoire. Il falloit que la crainte, que les Romains avoient des Gaulois, fût bien grande, pour faire un vœu qui les engageoit à des dépenſes exceſſives. Cependant pour contenir les Tiburtins chez eux, & les empêcher de venir groſſir l'armée des Gaulois, il écrivit au Conſul de ne point ſortir de leurs terres, & de les tenir en échec avec ſon armée. De ſon côté, il forma la ſienne de toute la jeuneſſe Romaine qui reſtoit, & qui faiſoit toutes les forces de la République. La grandeur du péril fit qu'aucun de ceux qui la compoſoient, ne refuſa de prêter le ſerment militaire. Dès que cette cérémonie fut faite, & que le Dictateur eut aſſigné à chacun ſon rang, il ſortit à la tête de ſes bataillons. Auſſi-tôt les vieillards, les femmes & les enfans coururent ſur les remparts. La vûë des perſonnes qui intéreſſoient ſi fort le ſoldat Romain, anima ſon courage. Le combat fut bien-tôt engagé : le premier eſpace qu'on trouve au ſortir de la porte Colline, ſervit de champ de bataille. Les deux armées ſe chargerent avec beaucoup de valeur, & il y eut bien du ſang répandu des deux côtés ; mais ſur la fin les Gaulois lâcherent le pied, & ſe retirerent en déſordre vers Tibur, où cette guerre avoit été entamée. Le Conſul Pételius, qui étoit dans ces quartiers, ne manqua pas de tomber ſur les fuyards, & de repouſſer les Tiburtins, qui accouroient à leur ſecours. An de Rome 393. Avant J. C. 361.

A cette prétenduë victoire remportée ſur les Gaulois de la Campanie, les Hiſtoriens Romains en joignent une ſemblable encore de leur façon, gagnée deux ans après ſur les Boïens *. Comme ces derniers ne faiſoient aucun myſtere du deſſein qu'ils avoient d'aller attaquer les Romains dans Rome même, les Romains en furent exactement informés *. Quelque fâcheuſe que

* *Appian. Bel. Gal. p. 754.*

* *Tit. Liv. l. VII. c. 12.*

(z) Originairement ils duroient trois jours. On y en ajoûta un quatriéme dans la ſuite. Il eſt arrivé même que les Romains les ont célébrés pendant neufs jours conſécutifs. Les Auteurs les appellent quelquefois les Jeux *Romains*, parce qu'ils paſſoient pour être auſſi anciens que Rome.

An de Rome 393. Avant J. C. 361.

fût cette nouvelle, ils ſe repoſerent ſur un bon ſecours d'hommes qu'ils avoient reçu des Latins (*a*), en exécution d'un ancien traité qui avoit été long-tems ſuſpendu, & qu'ils venoient de renouveller à la demande de ces peuples. Cependant quoique cette milice mît la République en état de ſe défendre, les Romains n'eurent pas plûtôt appris, que les Gaulois étoient entrés dans le Latium, & qu'après avoir bruſqué Preneſte, ils s'étoient avancés juſqu'à Pedum (*b*), ils jugerent qu'ils ne devoient pas laiſſer à un Conſul la conduite d'une guerre, où ils avoient en tête les Gaulois. C'eſt pourquoi ils manderent C. Plautius *, qui avoit marché contre les Herniques, & lui ordonnerent de nommer un Dictateur. Le Conſul nomma C. Sulpicius; & celui-ci choiſit M. Valerius pour Commandant de la Cavalerie; & ces deux Généraux ayant pris l'élite des armées des deux Conſuls, pour compoſer la leur, allerent à la rencontre des Boïens.

* *Tit. Liv. l. VII. c. 12.*

Quelque envie qu'euſſent les ſoldats des deux partis d'en venir aux mains, le Dictateur content d'avoir choiſi un camp, où il ne pût point être forcé, & d'où il lui étoit facile d'arrêter les courſes & les ravages des Gaulois, traînoit la guerre en longueur. Perſuadé que toute la force de l'ennemi conſiſtoit dans ſon premier feu, & que ce feu étoit de ſi peu de durée, qu'il s'éteignoit auſſi-tôt; il faiſoit ſon capital de ne pas remettre entre les mains de la fortune le ſuccès d'une guerre, dont le tems lui aſſûroit d'autant plus le ſuccès, que les Gaulois étant ſans vivres, ſans munitions, ſans places d'armes & en pays ennemi, s'affoibliſſoient de jour en jour. Ainſi attendant tout du tems, il fit défendre dans tous les quartiers de l'armée ſous de griéves peines, de combattre ſans un ordre exprès de ſa part. Mais le

(*a*) Les Latins, dont il s'agit ici, étoient les peuples de l'ancien *Latium*, qui étoient tous originaires d'Albe. Rome, en détruiſant Albe, & transférant dans ſon enceinte les habitans qui y étoient, entra dans tous ſes droits, & par-là devint Métropole du Latium. Ce droit, qui fut reconnu par les Latins, non ſeulement l'an de Rome 223, mais encore quelque cinquante ans après, obligeoit ce peuple de fournir des troupes aux Romains, & de marcher ſous leurs étendarts, toutes les fois qu'il plaiſoit à ces derniers de les appeller.

(*b*) Preneſte, ville du Latium, à vingt-deux milles de Rome. Elle ſubſiſte encore, & porte le nom de Paleſtrine. Elle eſt dans la Campagne de Rome & du Patrimoine de S. Pierre. Il y a un ſiége Epiſcopal, qui eſt toûjours occupé par un des ſix Cardinaux les plus anciens.

Pedum étoit auſſi une ville du Latium, entre Tybur, Tuſculum & Rome, à dix milles de cette derniere ville, & ſur le chemin de Preneſte.

soldats

ſoldat qui n'entroit pas dans les vûës du Général, & qui avoit éprouvé dans quelques eſcarmouches favorables, qu'il pouvoit ſe meſurer avec les Gaulois, murmuroit en ſecret d'abord dans ſon poſte, puis ouvertement dans le corps de garde contre le Dictateur ; il s'échappoit même quelquefois contre le Sénat, de ce qu'il n'avoit pas voulu confier la conduite de cette guerre aux Conſuls. « Voilà, diſoit-il, cet excellent Général, cette » unique tête, qui ſe flatte que la Victoire voudra bien d'elle- » même deſcendre du ciel en terre pour ſe livrer à lui, tandis » qu'il demeure les bras croiſés ». Bien-tôt après il tint le même diſcours ſans garder aucun ménagement ; de-là il paſſa à la ſédition, en déclarant ou qu'il combattroit, ou qu'il s'en retourneroit à Rome ſans attendre l'ordre du Dictateur. Le mal fut porté à l'excès, quand les Centurions ſe joignirent aux Légionaires, & que ces derniers non contens de s'attrouper & de parler enſemble de révolte, en parloient auſſi dans les principaux quartiers de l'armée, & juſqu'autour de la tente du Général. Il n'en fallut pas davantage pour entraîner tout le camp ; & alors un cri général s'éleva de tous côtés : *Qu'on nous introduiſe*, dit-on, *chez le Dictateur : que Sex. Tullius porte la parole, & qu'il parle d'une maniere qui réponde à ſa valeur.*

An de Rome 395.
Avant J.C. 359.

De tous les Officiers d'Infanterie, c'étoit le plus diſtingué ; nul n'avoit de plus belles actions par-devers lui, & il étoit alors pour la ſeptiéme fois premier Capitaine d'une légion. Ainſi Tullius, qui juſques-là avoit été l'Officier de l'armée le plus ſoûmis, croyant qu'il étoit de la prudence de ne pas choquer de front tant de troupes qui reſpiroient la révolte, ſe mit à leur tête, s'avança juſqu'au Tribunal de Sulpicius ; & le voyant plus frappé du perſonnage qu'il joüoit, que de la conduite des ſoldats, « Mon Général, dit-il, rien de ſi uni & de plus ſimple, » que ma démarche : toute l'armée pleinement perſuadée que » vous la condamnez pour crime de lâcheté, & qu'en punition » vous la tenez en quelque ſorte déſarmée, m'a chargé de ve- » nir plaider ſa cauſe devant vous. A parler franchement, quand » on pourroit nous reprocher d'avoir abandonné notre poſte, » d'avoir fui devant l'ennemi, d'avoir honteuſement jetté nos » drapeaux, je croirois pourtant être fondé à vous demander, » qu'il nous fût permis de réparer notre faute par notre bra- » voure, & d'en effacer la honte par quelque action glorieuſe.

An de Rome 395.
Avant J. C. 359.

» C'eſt ainſi que les mêmes légions (*c*), qui ayant été miſes en » déroute à la journée d'Allia, ſont venuës peu après de Véïes, » & ont recouvré par leur valeur Rome & leur patrie, qu'elles » avoient trahie par leur lâcheté. Pour nous, graces à la pro» tection des Dieux, auſſi-bien qu'au bonheur attaché & à vo» tre perſonne & au deſtin du peuple Romain, l'état de nos » affaires & notre gloire n'ont point encore été entamés. Quoi» qu'il ne nous convienne gueres de parler de notre gloire, tan» dis que les ennemis nous accablent de reproches ſur ce que » nous ſommes renfermés comme des femmes dans notre camp, » & ce qui nous eſt bien ſenſible, pendant que Vous, notre » Général, regardez votre armée comme un corps ſans ame, » ſans armes & ſans bras, & qu'avant de nous avoir mis à l'é» preuve, vous ne concevez pas de nous de plus grandes eſ» pérances, que ſi vous commandiez à des lâches & à des eſtro» piés. Quelle autre raiſon en effet un Général, qui a blanchi dans » le métier de la Guerre & qui eſt ſi brave, auroit-il de demeurer » ainſi dans l'inaction ? Il eſt donc plus vraiſemblable, que c'eſt » vous qui doutez de notre courage, que nous ne doutons » du vôtre. Mais ſi la conduite que vous tenez, vient d'un » ordre ſupérieur; en un mot, ſi ce n'eſt pas la guerre contre » les Gaulois, mais un parti pris dans le Sénat, qui nous tient » éloignés de Rome & de nos Dieux Pénates; recevez, je vous » prie, ce que je vais vous dire, comme le diſcours, non des » ſoldats à leur Général, mais du Peuple aux Sénateurs, qui a ſes » intérêts à ſoûtenir, comme Vous les vôtres. Qui d'entre vous, » Patriciens, peut trouver mauvais que nous nous regardions » comme ſoldats, & non comme vos eſclaves ? comme envoyés » à la guerre, & non en exil ? comme devant combattre en » gens d'honneur & en Romains, auſſi-tôt qu'on nous menera » à l'ennemi, ou qu'on donnera le ſignal ? ou, ſi l'on n'a pas » beſoin de nous à la guerre, comme voulant joüir du repos à » Rome plûtôt que dans le camp ? Voilà ce que nous avons à » dire aux Sénateurs. Quant à vous, Seigneur, qui nous com-

(*c*) On peut juger de la vérité de la victoire que Tite-Live va faire remporter aux Romains ſur les Gaulois, par l'aſſûrance avec laquelle il oſe dire, que *les mêmes Romains, qui avoient perdu leur patrie par leur lâcheté, l'avoient recouvrée par leur valeur*; contre cette nuée de témoins que j'ai produits, & qui aſſûrent tous, que les Romains ne rentrerent dans Rome, qu'aux conditions qu'il plut aux Gaulois de ſtipuler.

» mandez, nous vous prions en ſoldats ſoûmis de nous permet» tre de combattre. Autant que nous ſouhaitons de vaincre, au» tant ſouhaitons-nous de vaincre ſous vos ordres, vous déférer » le glorieux Laurier de la victoire (*d*), entrer triomphans dans » Rome à la ſuite de votre char, & vous accompagner au Ca» pitole pleins de joie & de gloire, pour y rendre au grand » Jupiter de ſolemnelles actions de graces». Le diſcours de Tullius fut terminé par l'acclamation des troupes, qui l'avoient chargé de parler; & tous demandoient, que le Dictateur fit battre aux champs, & qu'il donnât ordre qu'on prît les armes.

Quelque loüable que fût en lui-même l'empreſſement du ſoldat, Sulpicius n'avoit garde d'approuver une démarche qui étoit d'un ſi mauvais exemple: mais les circonſtances des tems ne lui permettant pas d'expliquer ouvertement ſa penſée, il entra en apparence dans les vûës du ſoldat, & il promit de s'y conformer. Après quoi, ayant congédié les ſéditieux, il tira à part Tullius, & lui demanda que vouloit dire ce procédé, & quel étoit le motif qui le faiſoit agir de la ſorte. Tullius commença par le prier inſtamment de lui faire la juſtice de croire, qu'il n'avoit jamais perdu de vûë, ni les regles de la diſcipline militaire, ni ſon état de ſubalterne, ni le reſpect qu'il devoit à

* *Tit. Liv. lib. VIII. c. 14.*

(*d*) C'eſt Virgile qui a commencé à faire regarder le Laurier comme conſacré aux vainqueurs, & ſur-tout aux Empereurs, parce qu'un laurier naquit dans la maiſon d'Auguſte le jour même de ſa naiſſance. Car originairement les vainqueurs ne prenoient la couronne de Laurier, que comme un antidote contre le ſang qu'ils avoient répandu, & pour ſe purifier des ſoüillûres, qu'ils avoient contractées à la guerre. *Quia ſuffimentum fit cœdis hoſtium, & purgatio... eadem purificationibus adhibetur*. Plin. Hiſt. lib. xv. c. 30. §. 40. « Les ſoldats, ,, dit Feſtus, qui ſuivoient le char du ,, vainqueur, portoient une couronne de ,, Laurier, afin de ne point entrer dans ,, Rome ſans être purifiés du ſang qu'ils ,, avoient verſé: auſſi ne ſe faiſoit-il au,, cune expiation ſans Laurier ». *Feſtus in Laureati*. Virgile donc ayant à parler d'une luſtration, qui ſe faiſoit après les funérailles, & où l'on employoit toûjours un rameau de Laurier, pour faire ſa cour au Prince régnant, & écarter d'un arbre, qu'on lui avoit conſacré, les idées funeſtes, que la ſuperſtition y avoit attachées, convertit le laurier en olivier. *Sane Donatus dicit, quod hoc propter Auguſtum mutavit: nam nata erat Laurus in palatio, eo die quo natus eſt Auguſtus, unde triumphantes coronari conſueverunt: propter quam rem noluit Laurum dicere ad officium lugubre pertinere*. Servius, Æneid. vi. p. 428. B.

Par-là il eſt évident, que Tite-Live eſt auteur de la harangue qu'il met dans la bouche de Sextus Tullius: car ce dernier n'avoit garde de parler un langage, qui n'a été en uſage que trois cens ans après. Au reſte, comme cette harangue, & l'aventure qui l'occaſionne, n'eſt que pour diſpoſer les eſprits à croire une victoire, que Tite-Live, s'eſt mis en tête de faire remporter aux Romains ſur les Gaulois; on voit ſenſiblement quel fond il faut faire ſur tous les traits de l'Hiſtoire Romaine, qui n'ont que Tite-Live pour garant. On peut obſerver en paſſant, que cet Hiſtorien ou ignoroit, ou n'avoit pas toûjours préſens les anciens uſages de ſa nation.

An de Rome 395. Avant J. C. 359.

ſon Général. « Je ne me ſuis, ajoûta-t-il, en apparence con- » formé au déſir de cette multitude animée, qu'afin qu'elle ne » prît pas pour chef quelque eſprit emporté, qu'elle n'a que » trop coûtume de ſe donner dans ces ſortes d'émeutes, & dont » elle ſuit toutes les impreſſions. Pour preuve de ce que je dis, » c'eſt que je ne ferai rien ſans avoir reçu vos ordres. Cepen- » dant aviſez ſérieuſement à vous rendre maître au plûtôt de » l'eſprit des troupes. Dans la fermentation & la chaleur où eſt » le camp, tout délai eſt dangereux ; & les légions pourroient » bien trouver elles-mêmes un champ de bataille & un tems » pour combattre, ſi vous refuſez de leur aſſigner l'un & l'autre ».

* Tit. Liv. lib. VIII. c. 14.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainſi, il arriva qu'un Gaulois emmena des chevaux qui paiſſoient hors du camp ; deux Romains qui ſurvinrent, les lui enleverent. Sur le champ quelques Gaulois pourſuivirent ces Romains à coups de pierres juſqu'aux gardes avancées. Incontinent les gardes crierent aux armes : à ces cris, on accourut de part & d'autre, & l'on n'auroit pas manqué d'en venir à un combat dans les formes, ſi les Centurions n'avoient retenu tout-à-coup les troupes Romaines. Cet événement fit voir au Dictateur, que tout ce que Tullius lui avoit dit étoit fondé. Ainſi Sulpicius voyant par lui-même que la choſe ne ſouffroit pas de retardement, il fit ſçavoir aux troupes, qu'il les méneroit au combat le lendemain.

Il employa le tems qui lui reſtoit, à chercher les moyens de s'aſſûrer la victoire. Il voyoit bien qu'il ne devoit pas compter ſur le nombre de ſes troupes, puiſqu'à cet égard elles étoient inférieures à celles de l'ennemi. Toute ſa confiance fut donc dans le courage qu'elles avoient, ou du moins qu'elles faiſoient paroître. Mais celui des Gaulois n'étoit pas équivoque, & avoit je ne ſçai quel feu & quelle vivacité, qu'on ne pouvoit ſoûtenir. Sur ce pied, la difficulté étoit de trouver des expédiens, qui ſerviſſent en même tems à amortir & à éteindre la valeur des ennemis & à accroître celle de ſes ſoldats. Après avoir rêvé aſſez long-tems là-deſſus, il lui en vint deux dans l'eſprit. Le premier, qui a été depuis employé avec ſuccès par différens Généraux de diverſes nations, fut de faire paſſer * pendant le ſilence de la nuit ſur les hauteurs qui commandoient le camp, environ mille hommes, à qui il fit prendre les armes des ſoldats malades & des priſonniers qu'on avoit fait ſur les Gaulois. C'étoit tous ou

* *Frontin, Stra. l. II. c. 4.*

muletiers ou goujats de l'armée, qui montoient des mulets & autres bêtes de charge, à qui on avoit ôté le bât, & du dos deſquelles pendoit de part & d'autre une piece d'étoffe en guiſe de ſelle de ce tems-là. Le Dictateur, en les faiſant partir, leur donna ordre de ſe cacher dans le bois, de n'en point ſortir avant qu'on leur en eût donné le ſignal, & de ſe régler en tout ſur cent cavaliers de troupes réglées, qui devoient être toûjours à leur tête.

Le ſecond ſtratageme que Sulpicius mit en œuvre, fut d'ordonner à ſes ſoldats de ne lancer cette eſpece de dard qu'ils tenoient à la main, & qu'ils appelloient *Pilum*, que par rangs, & tout-à-la-fois; enſorte que quand le premier rang auroit fait, pour ainſi dire, ſa décharge, les ſoldats qui le compoſoient ſe coucheroient par terre, afin de donner le moyen aux rangs ſuivans, juſqu'au dernier, de faire la même manœuvre. Cela fait, la brigade ainſi fraîche, & qui avoit évité tous les dards de l'ennemi, devoit ſe lever en même tems, & marcher incontinent contre les Gaulois pour les enfoncer & profiter du déſordre, que les *Pilum* des Romains auroient cauſé dans leurs bataillons.

* *Appian. in Celt. p. 754.*

Ce ſtratageme réüſſit, s'il en faut croire Appien & le P. Catrou: mais nous verrons bien-tôt que la choſe eſt un peu plus que douteuſe. Ce qui eſt certain, c'eſt que le P. Catrou, qui a fait la deſcription de cette maniere de combattre de la façon de Sulpicius, n'a pas entendu l'Auteur original: j'en fais juges tous ceux qui liſent l'Hiſtoire dans ſa ſource. « Nouveau ſtratageme, » dit-il *; il rangea tellement ſon armée, que tous ceux des » légionaires, qui à la tête de leurs légions, avoient coûtume » de lancer contre l'ennemi de ces dards (*e*), qu'on appelloit » *Pilum*, ſe ſuccéderent les uns aux autres par files. Ainſi dès » que les Gaulois furent à portée, une troupe de Romains fit » ſa décharge, puis ſe retira à l'inſtant, en laiſſant de l'eſpace » entre eux & l'ennemi. Par-là, les dards que lancerent les » Gaulois furent inutiles. Une ſeconde troupe Romaine prit » la place de la premiere, lança ſes javelots, & fit le même » mouvement que la précédente. Enfin on vit juſqu'à quatre

* *Hiſt. Rom. l. XV. t. 4. p. 272.*

(*e*) Cela eſt inconteſtable: cependant Appien dit, que les Romains les appelloient *Neſſi*; ce que je n'ai trouvé nulle part. Selon cet Hiſtorien, cette eſpece de javelot avoit une hampe, dont la premiere moitié étoit de bois quarré, & l'autre de fer quarré auſſi, avec une pointe d'acier.

An de Rome 395. Avant J. C. 359.

» bandes de Romains ſe ſuccéder à la tête de l'armée, & faire » toûjours une pauſe, après avoir dardé leurs javelots tous en- » ſemble. Cette décharge, long-tems continuée, ne fut pas » plûtôt finie, que les Romains, l'épée à la main, s'avancerent » contre les Gaulois, & les attaquerent de toutes parts ».

Dans Appien, il n'eſt nullement queſtion, ni de files ni de retraites de files, ni d'eſpace laiſſé entre les files Romaines & l'ennemi, ni de pauſes, ni de quatre bandes de Romains qui ſe ſuccedoient à la tête de l'armée : tout cela eſt de l'invention du P. Catrou. Mais reprenons le fil de l'Hiſtoire.

A la pointe du jour, le Dictateur rangea avec tout le ſoin qui lui fut poſſible, ſon armée en bataille au pied des montagnes, afin que l'ennemi les eût toûjours en face, & qu'il ne pût pas le prendre par-derriere, ou s'il entreprenoit de le faire, qu'il fût arrêté ou découvert par cette méchante cavalerie qu'il avoit fait cacher dans les bas, & qui, quoiqu'elle ne fût après tout qu'un miſérable épouvantail, ſervit preſque plus que les forces effectives & réelles. Les Chefs des Gaulois avoient cru que les Romains ne ſe réſoudroient jamais à quitter les hauteurs: mais les voyant tout-à-coup deſcendus à la naiſſance de la plaine, autant pour ne pas leur donner le tems de regagner les montagnes, que pour ſatisfaire l'ardeur qu'ils avoient d'en venir aux mains, ſe hâterent de les charger; & l'action commença avant qu'on eût donné le ſignal.

Les Gaulois tomberent avec tant de furie ſur l'aîle droite des Romains *, qu'elle plia auſſi-tôt; & elle auroit été entiérement défaite, ſi le Dictateur qui s'y trouva, ne l'eût rétablie en appellant Sex. Tullius par ſon nom, & en lui demandant, « ſi » c'eſt ainſi qu'il avoit promis que combattroient ſes ſoldats ? » Qu'étoient devenus ces gens qui demandoient à prendre les » armes, & ces menaces de combattre ſans l'ordre du Général »? *Le voici votre Général*, ajoûtoit-il : *c'eſt lui-même qui vous appelle à haute voix au combat, & qui eſt à votre tête les armes à la main : Rodomons dans le camp, Poltrons dans la mêlée, vous vouliez hier me mener à l'ennemi, & aujourd'hui vous n'oſez me ſuivre !* Comme ces reproches étoient fondés, les Romains en furent ſi confus, que rentrant en eux-mêmes, & s'étourdiſſant ſur la grandeur du péril, ils revinrent à la charge avec je ne ſçai quelle férocité, qui fit qu'au premier choc les Gaulois furent ébranlés. La cavalerie lâchée à l'inſtant contre eux, acheva de les mettre en

* *Tit. Liv. lib. VII. c. 15.*

déſordre & de leur faire prendre la fuite. Le Dictateur témoin de ce bon ſuccès, ſe porta incontinent à l'aîle gauche, qu'il voyoit que les ennemis alloient attaquer de tous côtés. Alors il donna à ceux qui étoient ſur les hauteurs le ſignal dont il étoit convenu. Ceux-ci lui répondirent par un grand cri. Ce cri nouveau fit tourner la tête aux Gaulois pour voir d'où il venoit ; & ils apperçurent des troupes toutes fraîches qui s'avançoient, & qui prenant la montagne de côté, paroiſſoient en vouloir à leur camp. Cette marche, à laquelle les Gaulois ne s'attendoient pas, leur faiſant craindre d'être coupés, fit qu'au lieu de ſonger à combattre, ils ſe retirerent précipitamment vers leur camp. Mais ayant trouvé ſur leurs pas M. Valerius, Général de la Cavalerie, qui, après la déroute de l'aîle gauche, avoit conduit ſes eſcadrons aux retranchemens des ennemis, ils tournerent vers les montagnes & les forêts, où la plus grande partie fut reçûë par la fauſſe cavalerie, que nous avons dit être compoſée de goujats & de muletiers, qui en fit un grand carnage. Quant à ceux qui purent alors s'enfoncer dans les bois, ils furent tous maſſacrés les jours d'après. Nul Romain, après Camille, n'obtint les honneurs du triomphe à plus juſte titre, que Sulpicius. Il le termina au Capitole, où il fit conſtruire de groſſes pierres de taille un tréſor public, pour y dépoſer une aſſez grande quantité d'or, qui faiſoit partie des dépoüilles des Gaulois. An de Rome 395. Avant J. C. 359.

Voilà ce que dit Tite-Live ; mais qui ſera garant du fond & des circonſtances d'une guerre, qu'il lui plaît d'imaginer pour faire honneur à ſa nation ? Qui ſauvera les contradictions qui ſont dans ſon récit ? A qui perſuadera-t-il que les Gaulois ne pouvant regagner leur camp, s'il faut l'en croire, ſe ſoient retirés vers les lieux mêmes, d'où venoit le nouveau corps d'ennemis qui leur avoient donné l'épouvante, qu'ils voyoient venir & qu'ils vouloient éviter ? Mais c'eſt trop nous arrêter à ces fables : paſſons à des nouvelles, & mettons les impoſtures de Tite-Live dans tout ſon jour.

Quelques années après l'événement prétendu, que nous venons de rapporter, les Gaulois, ceux ſans doute qui étoient répandus dans la Campanie & dans la grande Grece, s'avancerent dans le Latium *, & y firent un butin extraordinaire. Comme ils ſe diſpoſoient à venir juſqu'aux portes de Rome, & mettre cette ville à contribution, ou même l'aſſiéger, ſi elle ne vou- An de Rome 403. Avant J. C. 351.

* *Tit. Liv. l. VII. c. 22.*

An de Rome 403. Avant J. C. 351.

loit pas entrer dans leurs vûës, les Romains jugerent à propos d'aller au-devant d'eux pour les arrêter, s'il étoit poſſible, ou pour traiter avec eux de la paix à des conditions raiſonnables. Rome étoit alors gouvernée (*f*), au grand regret du Sénat, par deux Conſuls d'ordres differens; c'eſt-à-dire, qu'un Conſul étoit de l'ordre des Patriciens, & l'autre de celui des Plébéïens. Ces Conſuls étoient L. Cornelius Scipion & M. Popillius Lænas: le premier étoit Patricien, & le ſecond Plébéïen. Il eſt hors de doute, que Scipion auroit été chargé de la conduite de cette guerre, s'il avoit tenu au Sénat; parce que ce corps auguſte avoit pour maxime de faire tomber, autant qu'il pouvoit, les commiſſions les plus honorables ſur les Magiſtrats de ſon ordre. Mais dans cette occaſion, le ciel en décida. Scipion fut attaqué d'une grande maladie: ainſi tout le ſoin de cette guerre fut confié à Popillius. Le Sénat auroit bien pû dans ces circonſtances faire nommer un Dictateur, avec d'autant plus de fondement, que cela avoit été toûjours pratiqué dans les guerres que les Romains avoient eu avec les Gaulois. Mais la crainte de heurter de front le peuple, qui étoit entouſiaſmé de Popillius, dans la perſonne duquel il étoit entré en poſſeſſion

(*f*) Une chaîne de vexations plus criantes les unes que les autres, commiſes en différens tems, porta ſouvent le peuple Romain à la ſédition, à ſe ſéparer même du corps des Patriciens. La paix ou la reconciliation ne fut faite, qu'à condition que le peuple auroit à ſa tête des Tribuns avec un pouvoir abſolu, qui veilleroient à ſes intérêts. Dans la ſuite, ces Tribuns, ſous couleur d'honorer le Peuple, & de défendre ſes intérêts, n'eurent en vûë que de ménager les leurs propres, & de travailler à leur élévation. Le Sénat mit en œuvre tous les reſſorts de la politique, & de l'intrigue la plus rafinée pour les traverſer. Il les traverſa en effet: mais tous ſes efforts n'aboutirent qu'à ſuſpendre & à retarder les prétentions des Tribuns; puiſqu'enfin les Tribuns Sextius & Licinius, l'an de Rome 387, après dix ans de pourſuites continuelles, vinrent à bout de faire paſſer la loi, qui partageoit le Conſulat entre l'ordre de la nobleſſe & celui du peuple; enſorte qu'à l'avenir l'un des deux Conſuls devoit ou pourroit être Plébéïen; ce qui n'étoit point encore arrivé depuis la naiſſance de la République. Sextius, l'un des deux Tribuns, fut donc élû Conſul cette année: mais les Patriciens s'opiniâtrerent à ne donner leur conſentement à ſon élection, qu'à condition qu'on indemniſeroit la Nobleſſe par la création de trois nouveaux Officiers; ſçavoir, d'un Préteur & de deux Ediles. Le Préteur fut chargé de l'adminiſtration de la juſtice, qu'on détacha alors du Conſulat, pour ne laiſſer aux Magiſtrats qui en étoient revêtus, que le ſoin des affaires politiques & militaires, qui ne les occupoient déjà que trop. Par cet expédient, les Patriciens évitoient d'avoir pour juge un Plébéïen, c'eſt-à-dire, un homme qu'ils regardoient au-deſſous d'eux, & dont ils ne vouloient point dépendre. L'Edilité, dont il s'agit, dans ſon établiſſement, ſe terminoit à pourvoir aux préparatifs des Jeux, à la célébration des féries Latines, & à entretenir la décence dans les Temples; mais peu à peu elle s'étendit ſur tout ce qui étoit du reſſort de l'Edilité plébéïenne, & partagea ſes fonctions, ſans lui communiquer les ſiennes.

du

du Conſulat ; & voulant éviter que la Dictature ne paſſât dans les mains de quelque Plébéïen, il laiſſa les choſes aller leur train ordinaire.

An de Rome 403. Avant J. C. 351.

Popillius très-flatté de ſe voir ainſi ſans concurrent, & d'avoir en ſeul la direction de cette guerre, ſe hâta de lever des troupes, & ordonna en même tems aux Queſteurs de tirer les enſeignes & les drapeaux (*g*) du lieu ſacré où on les conſervoit, & de les porter au Temple de Mars, qui eſt hors de la porte Capene (*h*), où étoit le rendez-vous général, non ſeulement des quatre légions complettes qu'il devoit prendre, mais encore de quelque corps de milice réglée qu'il laiſſoit au Préteur P. Valerius ; & comme ces cohortes ne ſuffiſoient pas pour mettre la République à couvert de tous les événemens imprévûs qui pouvoient arriver, le Sénat, à ſa perſuaſion, ordonna de nouvelles levées ; après quoi Popillius ayant pris toutes les meſures poſſibles pour avoir un bon ſuccès, ſe mit en marche, & alla chercher l'ennemi. Il ne le trouva que trop tôt pour ſon malheur & celui de l'armée. Il eſt vrai que les Gaulois vinrent audevant de lui ; & comme ils entendoient infiniment mieux la guerre, tous les mouvemens des différens corps de leurs troupes qui devoient l'attaquer, furent ſi bien concertés, que le Conſul ſe trouva enveloppé avec ſes quatre légions, avant qu'il pût s'en appercevoir *. Il eut beau mettre tout en uſage pour ſe dégager & ſe tirer d'affaire, il ne pouvoir avancer ni reculer ſans danger évident de ſe perdre. Dans cette extrémité, il fut obligé de faire les avances auprès des Gaulois & de compoſer avec eux. Il ne lui fut permis de ſe retirer, qu'à condition qu'il livreroit la caiſſe militaire, les proviſions de l'armée, & l'équipage des Officiers & des ſoldats ; ce qu'il exécuta ſur le champ, & il s'eſtima heureux d'en être quitte à ſi bon marché. Ce qui n'empêcha pas les Tribuns, après l'année de ſon Conſulat, de l'appeller en juſtice, & de l'accuſer d'un crime qui lézoit la majeſté du peuple Romain. On ignore s'il fut abſous : on ſçait ſeulement, qu'il répondit à ſes accuſateurs, qu'*ayant à perdre*

* *Auctor. Rhet. ad Herennium, lib. I. c. 33.*

(*g*) A Rome, le lieu ſacré, où l'on conſervoit les enſeignes & les drapeaux, étoit le thréſor public, & le thréſor public étoit dans le Temple de Saturne ; toutes choſes, qui communiquoient aux Enſeignes & aux Drapeaux je ne ſçai quelle ſainteté, qui les faiſoit paſſer pour des Divinités, par leſquelles les militaires avoient coûtume de jurer.

(*h*) Cette porte tiroit ſon nom d'une ville du même nom, par laquelle ſortoient les Romains qui devoient s'y rendre.

An de Rome 403.
Avant J. C. 351.

ou l'armée ou les bagages, il avoit mieux aimé ſacrifier les derniers; puiſqu'il étoit certain, que de deux maux, il avoit évité le pire. Voilà au juſte comme ſe paſſa la campagne de Popillius. Cependant, ſi l'on s'en rapporte à Tite-Live, elle fut ſi glorieuſe à ce Général, qu'elle lui mérita les honneurs du triomphe, & que les Plébéiens en prirent occaſion d'inſulter aux Patriciens, & de citer Popillius en exemple des bons Généraux, que leur ordre donnoit à la République, auſſi-bien que celui de la Nobleſſe. Voici quel tour il donne à cette fable.

* *Tit. Liv. l. VII. c.22. Appian. Celt. p. 754.*

* *Popillius étant en préſence des Gaulois, s'appliqua à connoître à fond leurs forces & leur maniere de combattre, avant de rien riſquer. Pour cet effet il aſſit ſon camp ſur une éminence, qui touchoit preſque à celui de l'ennemi, & s'y fortifia. Les Gaulois n'eurent pas plûtôt vû de loin les Aigles Romaines, qu'ils rangerent leur armée en bataille; car, emportés comme ils ſont, ils ne demandent qu'à combattre. Mais s'appercevant que les Romains, bien loin de faire mine de deſcendre dans la plaine, s'obſtinoient à ſe tenir couverts, autant par l'avantage du lieu, que par les retranchemens qu'ils faiſoient faire à leur camp, s'imaginerent qu'ils étoient ſaiſis de crainte. Sur cette idée, ils attaquerent les* Triaires (*i*), *qui étoient le plus à portée: comme ceux-ci étoient occupés aux travaux, qu'ils avoient défenſe d'abandonner, les Gaulois furent reçus par les* Haſtates (*k*) *& les* Princes (*l*), *qui, outre qu'ils tenoient la place des* Triaires, *avoient un ordre particulier de les ſoûtenir. Tout favoriſoit la valeur des Romains, principalement l'avantage du poſte qu'ils avoient choiſi. Il n'en fut pas de leurs traits & de leurs javelots, comme de ceux qu'on jette dans la plaine, dont les coups ſont ſouvent perdus: dans cette action, tous porterent; car il n'y en eut pas un, ou qui ne bleſſât les Gaulois, ou qui ne perçât leurs boucliers & ne s'y attachât; ce qui arrêta leur courſe, qui étoit d'ailleurs aſſez pénible, par la difficulté qu'ils avoient à monter. Cet accident fit que, ne ſçachant s'ils devoient aller plus*

(*i*) C'étoient les vieilles troupes. Ils formoient le plus ſouvent ce qu'on appelle le corps de reſerve: au commencement du combat, ils avoient le genou droit en terre, & s'appuyoient ſur leur bouclier & leur pique; au premier ſigne, ils voloient au ſecours des cohortes, ou des légions qui plioient, & rétabliſſoient le combat.

(*k*) Soldats qui combattoient avec des piques, qu'ils lançoient contre l'ennemi, & qu'ils retiroient par le moyen d'un cordon ou courroie, dont ils retenoient l'extrémité.

(*l*) C'eſt le nom que les Romains donnoient aux ſoldats, qui, dans une bataille, combattoient avec l'épée dans la premiere ligne. Varron obſerve, qu'ils furent d'abord en grande réputation, mais qu'ils la perdirent dans la ſuite; ce qui porta les Généraux d'armée à les placer dans la ſeconde ligne.

loin, ils ſe contenterent de combattre du lieu même où ils étoient arrêtés. Mais cela même, en éteignant leur courage, augmenta celui des Romains. En effet, ceux-ci tombant alors rudement ſur eux, les culbuterent les uns ſur les autres avec tant de force, que leur déroute avoit quelque choſe d'auſſi fâcheux qu'un véritable carnage; car il n'y eut aucun Gaulois qui ne ſe rétirât moulu & fracaſſé.

Cet avantage, continuë Tite-Live, *ne rendoit pas la victoire des Romains aſſûrée; car les Gaulois qui étoient dans la plaine, voulant vanger ceux qui avoient été repouſſés, coururent prendre leur place. Ainſi comme ils étoient en ſi grand nombre, que la perte qu'ils avoient faite, n'étoit preſque pas ſenſible, il parut tout-à-coup comme une nouvelle armée, composée de troupes fraîches, qui venoit attaquer un ennemi victorieux. Les Romains la voyant approcher, & ſe ſentant épuiſés, reprirent incontinent chacun leur poſte, ſoit parce qu'ils étoient obligés de recommencer le combat, ſoit parce que le Conſul s'étoit retiré pendant quelque tems, pour ſe faire panſer d'une bleſſure conſidérable qu'il avoit reçuë à l'épaule gauche, qu'un Gaulois avoit percée preſque d'outre en outre avec une de ces javelines, que la nation appelle* Matras (*m*)*, au moment que Popillius donnoit ſes ordres ſans trop de précaution dans les premiers rangs. Ce retardement avoit un peu retardé la victoire: auſſi le Conſul revenant ſur le champ à la tête des légions;* Camarades, *dit-il,* qui retient votre valeur? Nous n'avons pas aujourd'hui à faire à des Latins & à des Sabins, que nous ne vainquons, que pour en faire des Alliés. Ce ſont des Bêtes féroces que nous combattons: elles ne peuvent être raſſaſiées que par leur ſang (*n*) ou par le

(*m*) Le Matras étoit une eſpece de javelot plus courte que la pique. Ce mot, qui eſt vraîment Gaulois, nous a été conſervé dans les fragmens de l'Hiſtorien Siſenna, qui écrivoit après le milieu du ſeptiéme ſiécle de Rome; il a auſſi été employé par Céſar, Strabon & Tite-Live. L'Auteur du Traité de Rhétorique adreſſé à Herennius, dit, qu'on pouvoit ſe ſervir de ce mot dans le ſtile figuré, pour déſigner les Gaulois; *Ut ſi quis Macedonas appellavit hoc modo: non tam cito Sariſſæ Græcia potitæ ſunt: aut idem Gallos ſignificans dicat: non tam facile ex Italia Materis tranſalpina depulſa eſt. lib. 4.* Heſychius écrit, Μάσταρις & Μαίρις; Céſar, *lib. 1. c. 26*, dit *Matara*, auſſi-bien que Pétrone, dans un fragment du Feſtin de Trimalcion, *Gladium tamen ſtrinxi & mataritata umbras umbras cecidi;* où l'on convient qu'il faut lire *Matara* ou *Matari*: mais le commun des Auteurs eſt pour *Materis*. Dans le Languedoc, *Matras* eſt le trait qu'on lance avec une arbalête; c'eſt encore toute groſſe machine, qu'on jette à la tête de quelqu'un pour la lui fracaſſer.

(*n*) Que ces paroles ſoient du Général Romain, ou de l'invention de Tite-Live, elles ſont en quelque ſorte fondées; car à travers cette nuée de victoires, que l'Hiſtorien Romain s'efforce de faire remporter auſſi méthodiquement, que gratuitement à ceux de ſa nation, on apperçoit de la part des Gaulois une eſpece d'acharne-

An de Rome 403.
Avant J. C. 351.

nôtre. Vous les avez déjà repouſſés & chaſſés de votre camp ; vous les avez culbutés les uns ſur les autres dans le penchant de la colline ; vous foulez encore leurs cadavres : jonchez la campagne de corps morts, comme vous en avez couvert les hauteurs. N'attendez pas qu'ils ſe retirent, tandis quils vous verront ici ſur la défenſive. Il faut lever les drapeaux, & marcher à l'ennemi. *Les Romains encouragés par ces mots, fondant ſur les Gaulois les plus avancés, les chaſſent de leurs poſtes ; & tout de ſuite, formant un bataillon triangulaire, ils ſe font jour dans leur corps de bataille, & en troublent les rangs. A ce coup imprévû les Gaulois ne ſçachant ni quel ordre tenir, ni quels Chefs ils doivent ſuivre, ſe débandent, prennent la fuite, ſont emportés au-delà de leur camp ; & cherchant des yeux quelque élévation, où ils puiſſent ſe refugier, ils ſe retirent ſur la plus haute montagne des environs d'Albe. Le Conſul ne les pourſuivit qu'un peu au-delà de leur camp, ſoit que ſa bleſſure ne lui permît pas d'aller plus loin, ſoit qu'il jugeât que ſes gens ne pourroient pas ſoûtenir une plus grande fatigue, ou enfin qu'il craignît de les expoſer ; car les Gaulois occupoient toutes les hauteurs* (o). *Ainſi après avoir abandonné tout le butin au ſoldat, il ramena ſon armée victorieuſe à Rome, où il reçut les honneurs du triomphe, après qu'il eut été guéri de ſa bleſſure.*

C'eſt ainſi que Tite-Live termine ſon Roman : j'en ai déjà montré toute la fauſſeté. Ce qui ſurprend le plus, c'eſt que ce fade Panégyriſte des Romains, pour donner quelque couleur à ſa narration, dit que les Gaulois, dans leur déroute, ſe refugierent ſur les montagnes d'Albe. Il eſt vrai que dans une de leurs incurſions ſur les terres des Romains, ils ſe ſont avancés une fois juſques-là ; mais cet événement doit être porté deux années plus bas, comme je le ferai voir en ſon lieu.

* *Lib. VII. c. 25.*

Au rapport de Tite-Live *, les Gaulois ne quitterent les montagnes d'Albe, qu'au Printems de l'année ſuivante. Pour ſe re-

ment, qui non ſeulement détruit ces prétenduës victoires, mais encore établit les avantages fréquens, que les Gaulois avoient ſur les Romains ; car eſt-il vraiſemblable que les Gaulois euſſent eu aſſez peu de bon ſens, pour venir de ſi loin attaquer les Romains ſur leurs foyers, s'il n'y avoit eu pour eux quelque choſe à gagner.

(o) Cet endroit, qui eſt le ſeul de la narration de Tite-Live qui ſoit vrai, trahit ſon Auteur. Au lieu d'en conclure, conformément à l'Hiſtoire, que Popillius s'engagea imprudemment dans des défilés, dont il ne put ſe tirer, qu'aux conditions qu'il plut aux Gaulois de lui impoſer ; cet Hiſtorien ne fait pas difficulté de faire décerner les honneurs du triomphe au Général Romain pour une faute, qui le fit appeller en juſtice, & où il fut en danger de ſuccomber.

faire de la diſette extrême, & du froid exceſſif qu'ils avoient ſouffert ſur ces hauteurs, ils ſe déborderent dans la campagne, juſqu'à la mer, & y firent de grands ravages. Ils furent troublés dans leurs courſes par des Pyrates de Grece (*p*), qui infeſtoient les côtes d'Italie, & qui dans une deſcente, s'étoient répandus depuis l'embouchure du Tibre juſqu'à Antium. Les Gaulois trouvant mauvais que des étrangers, fuſſent venus partager des dépoüilles, dont eux ſeuls vouloient profiter, entreprirent de les chaſſer; les Grecs réſiſterent. On en vint de part & d'autre à une bataille rangée; elle fut ſanglante: la perte fut égale des deux côtés; & les deux partis ſe ſéparerent, ſans qu'aucun oſât s'attribuer la victoire, ni s'avoüer vaincu. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'au ſortir du combat, les Grecs prirent le chemin de la mer (*q*), rentrerent dans leurs vaiſſeaux & ſe retirerent; au lieu que les Gaulois ſe rendirent dans leur camp, & continuerent le lendemain à vexer les peuples du Latium.

Les Romains crurent qu'il y alloit de leur gloire, à arrêter ces véxations. Ainſi ils chargerent le Conſul Claudius de ſe préparer à marcher contre les Gaulois. Ce Magiſtrat ſe diſpoſa auſſi-tôt à le faire. Mais la mort vint le ſurprendre. Ainſi la

(*p*) Tite-Live avouë, qu'il n'a pû jamais découvrir, ni quels étoient ces Grecs, ni de quel pays ils étoient partis. Il conjecture ſeulement, que quelqu'un de ces Tyrans qui régnoient dans la Sicile, les avoient emmenés: car, ajoûte-t-il, il n'y a nulle apparence qu'ils fuſſent venus de la Grece ultérieure & proprement dite, parce qu'elle étoit épuiſée par une guerre inteſtine, & quelle étoit armée contre la Macédoine, dont elle redoutoit les forces & les richeſſes. *Cujus populi ea, cujuſque gentis claſſis fuerit nihil certi eſt. Maxime Siciliæ fuiſſe Tyrannos crediderim. Nam ulterior Græcia ea tempeſtate inteſtino feſſa bello jam Macedonum opes horrebat.*

Le P. Catrou, dans ſon Hiſtoire Romaine, *l. XV.* s'inſcrit en faux contre la conjecture de Tite-Live. « Il eſt plus naturel de croire, dit-il, que ces Grecs » furent un eſſain de ces malheureux Phocéens, que Philippe de Macédoine, » pere d'Alexandre le Grand, chaſſa environ ce même tems de leur terre natale, » & qui, au rapport d'un Hiſtorien Grec, » chercherent inutilement une retraite en » Sicile & en Italie ».

Il eſt vrai que Plalecus, Préteur des Phocéens, voyant les affaires de ſa République déſeſpérées, forma le deſſein de ſe retirer en Sicile ou en Italie avec un reſte de troupes, qui s'étoient attachées à ſa fortune, eſpérant d'y rétablir ſes affaires, ſoit en ſe rendant maître de quelque place, ſoit en entrant au ſervice de quelque Prince. Mais Diodore de Sicicile (*l. XVI. p. 456. alias 542*), qui nous apprend toutes ces circonſtances, obſerve, que Plalecus n'exécuta ſon projet qu'après la fin de la guerre ſacrée, qui arriva l'an 408 de Rome, c'eſt-à-dire, quatre ans après l'arrivée des Pyrates, dont parle Tite-Live. D'ailleurs il eſt certain, qu'il fut égorgé en plaine mer par ſes ſoldats, qui ne voulurent jamais le ſuivre, & qui ſe retirerent dans le Péloponéſe.

(*q*) C'eſt ſigne que les Grecs avoient été mal menés par les Gaulois: auſſi ces derniers furent-ils maîtres du champ de bataille. Mais Tite-Live, qui cherche toûjours & par-tout à diminuer leur gloire, déguiſe tout ce qui eſt à leur avantage, en diſant, que *les deux partis ſe ſéparerent, ſans qu'aucun oſât s'attribuer la victoire.*

An de Rome 404. Avant J. C. 350.

conduite de la guerre contre les Gaulois, de la part des Romains, roula cette année ſur Camille, collegue d'Appius. Sa jeuneſſe, dont on ſe défioit, auroit ſans doute donné lieu à la création d'un Dictateur, aux ordres duquel il auroit été ſoûmis; mais le mérite perſonnel, que le Sénat lui reconnut, & plus que tout le nom qu'il portoit, qui étoit à Rome d'un ſi bon augure (*r*), ne permit pas qu'on lui fît cet affront.

Camille ſenſible à cette diſtinction, & voulant répondre aux idées avantageuſes qu'on avoit conçûës & de ſa prudence & de ſa valeur; des dix légions que la République venoit de mettre ſur pied, il en laiſſa deux pour la garde de Rome, & partit à la tête des huit autres, qu'il partagea bien-tôt après avec le Préteur L. Pinarius, à qui il donna ordre de garder les côtes & d'empêcher les Grecs d'y faire des deſcentes. Pour lui, il tira du côté du Pomptin (*s*), ſe propoſant de n'en venir à une bataille, qu'à la derniere extrémité; parce qu'ayant à faire à des ennemis qui étoient obligés de vivre de pillage, le ſeul moyen qu'il avoit de les chaſſer, étoit de ſe poſter de maniere qu'il pût couper tous les partis qu'ils envoyeroient à la petite guerre, pour faire venir des vivres au camp: *Pendant* * *que de côté & d'autre les troupes étoient dans l'inaction, un Gaulois* (*t*), *remarquable par la grandeur de ſa taille & par l'éclat de ſes armes, fit faire ſilence en s'avançant au milieu des deux armées, & en frappant de ſa*

* *Tit. Liv. lib. VII. c. 26. Zonar. l. VII. p. 361. Aul. Gell. l. IX. c. 11.*

(*r*) Le nom de Camille n'étoit à Rome d'un ſi bon augure, que par la gloire que Camille, pere de celui dont nous parlons, s'étoit acquiſe dans les guerres, que les Romains avoient eu à ſoûtenir contre les Capénates, les Faliſques, les Véiens, & quelques autres peuples du voiſinage de Rome, dont il triompha d'une maniere éclatante, qui lui fit autant d'ennemis que d'envieux. Mais ce nom ne pouvoit point être alors d'un bon augure contre les Gaulois; car bien loin que Camille ait pû les entamer de ſon vivant, il eſt certain qu'il ne retira Rome de leurs mains, qu'aux conditions, qu'ils dicterent eux-mêmes. Ainſi toutes les victoires, que les Romains ont fait depuis remporter à Camille pere ſur les Gaulois, ſont des contes faits à plaiſir, auſſi-bien que celle dont on va parler, & qui n'a été inventée, que pour illuſtrer la mémoire du fils.

(*s*) Le Pontin ou Pomptin tiroit ſon nom de la ville de Pometie, la plus conſidérable de ce canton, qui étoit de la dépendance des Volſces. Comme le territoire de ce peuple touchoit preſque à la mer, dont il n'étoit ſéparé que par un marais, qui portoit le nom de Pomptin, lequel s'étendoit aſſez près d'Antium; je ne voi pas de quelle néceſſité il étoit, que le Conſul Camille chargeât le Préteur Pinatius de garder les côtes, & d'empêcher les Grecs d'y faire des deſcentes; puiſque pour faire tout cela, il n'y avoit point de poſition plus favorable, que celle qu'il prenoit lui-même. Auſſi l'Auteur des Annales de Rome, qui eſt l'original où Tite-Live a puiſé le fait qu'il va raconter, ne dit rien des ordres que ce dernier fait donner au Préteur par Camille.

(*t*) C'eſt ainſi que parle Tite-Live. L'Auteur des Annales, que je viens de citer, dit que ce Gaulois étoit un des Commandans de l'armée.

lance ſon bouclier. Quand il vit que tout le monde prêtoit l'oreille pour l'écouter, il défia par le ſecours d'un truchement (u) *un Romain, tel qu'il pût être, de ſe battre avec lui. Auſſi-tôt Valere, jeune officier de qualité, qui ne le cédoit en rien à Titus Manlius, ſe préſenta avec l'agrément du Conſul.* Ici Tite-Live avouë, que la victoire qu'il va faire remporter à ſon Officier Romain, n'eſt point PURE : il devoit dire croyable. *Car,* ajoûte-t-il, *les Dieux s'en ſont mêlés. En effet, auſſi-tôt que Valere eut commencé d'en venir aux mains avec le Gaulois, un Corbeau* (x) *parut tout-à-coup ſur ſon*

An de Rome 404.
Avant J. C. 350.

(*u*) Cette circonſtance eſt encore de l'invention de Tite-Live. Dix ou douze ans auparavant, un autre Gaulois, dans une occaſion ſemblable, avoit fait le même défi ; il n'avoit pas eu beſoin de truchement, & celui-ci en a beſoin, quoique les Gaulois, depuis plus de vingt ans, fuſſent plus ſur les terres des Romains, que dans le canton d'Italie, où ils s'étoient tranſplantés : c'eſt ce qui s'appelle être ſur ſes gardes, & ne point donner de priſe à l'exactitude de la critique.

Le P. Catrou, qui ne doute de rien, dit que *l'interprete, dont le Gaulois ſe ſervit pour annoncer ſon défi aux Romains, marque qu'il étoit de ces Sénonois, qui les derniers avoient franchi les Alpes, & qui n'avoient pas encore appris la langue, que l'on parloit en Italie.* Hiſt. Rom. l. xv. p. 332. Cet Hiſtorien ſuppoſe deux choſes également inſoûtenables : la premiere, que les Sénonois n'ont pénétré en Italie, qu'environ deux cens ans après l'expédition de Bellovéſe ; la ſeconde, qu'on ne parloit qu'une langue en Italie. Je me flatte d'avoir détruit la premiere de ces ſuppoſitions d'une maniere à ne laiſſer aucun doute dans les eſprits les plus difficiles. Quant à la ſeconde, je ſoûtiens, qu'on ne ſçauroit jetter les yeux dans les écrits de Varron, de Feſtus, de Strabon, d'Héſychius, de Suétone, de Tite-Live, & d'autres Ecrivains ſemblables, ſans y trouver des témoignages autentiques, qu'en Italie on y parloit preſque autant de langues, qu'il y avoit de différens peuples. Auſſi Tite-Live combattant l'idée de ceux, qui débitoient que Numa Pompilius avoit été diſciple de Pythagore ; « Il eſt vrai, dit-il, „ que ce dernier avoit ouvert une école à „ l'extrémité maritime de l'Italie, aux environs de Métaponte, d'Héraclée & de „ Crotone ; mais quand il auroit été contemporain de Pompilius, le moyen que „ ſa réputation fût parvenuë juſques dans „ la Sabinie ? D'ailleurs, par le ſecours de „ quelle langue auroit-on été tenté de „ l'entendre ; ou comment un ſeul homme auroit-il pû traverſer les terres de „ tant de peuples, qui différoient autant „ de langage que de mœurs » ? *Auctorem diſciplinæ ejus, quia non extat alius, falsò Samium Pythagoram edunt : quem Servio Tullio regnante Romæ, centum amplius poſt annos, in ultima Italiæ ora circa Metapontum, Heracleamque & Crotona, juvenum æmulantium ſtudia cœtus habuiſſe conſtat. Ex quibus locis, etſi ejuſdem ætatis fuiſſet, qua fama in Sabinos, aut quo linguæ commercio quemquam ad cupiditatem diſcendi excivisset ? Quove præſidio unus per tot gentes diſſonas ſermone moribuſque perveniſſet ?* lib. I. c. 18.

(*x*) Il faut que la réputation où étoient alors les Gaulois de vaincre les Romains, fût bien établie, puiſque pour la détruire, ces derniers ont été obligés dans la ſuite de recourir à une fable auſſi groſſiere, que celle d'un Corbeau deſcendu du ciel, qui prend ſur lui le ſoin de crever les yeux du Gaulois aggreſſeur, & lui troubler la raiſon ; afin que le Romain n'eût d'autre peine, que celle de le tuer. Les Romains, en inventant ce conte, ont-ils vû le ridicule qu'ils ſe donnoient ?

Le P. Catrou, qui croit comme un article de foi l'épiſode du Corbeau, ou veut du moins lui donner toute l'autorité, dont il eſt ſuſceptible ; *Aux acclamations de ſon parti,* dit-il, *Valerius marcha fiérement contre ſon rival, portant ſur ſon caſque un corbeau, qui s'y étoit perché dès la pointe du jour. Peut-ére avoit-il apprivoiſé cet oiſeau,* ajoûte-t-il, *pour lui ſervir de défenſe dans les com-*

An de Rome 404.
Avant J. C. 350.

caſque, ayant les aîles étenduës & le bec tourné contre ſon adveſaire. Le Romain comblé de joie que les Dieux ſe déclaraſſent ainſi en ſa faveur, leur adreſſa incontinent cette priere : O vous, Dieu ou Déeſſe (y), qui m'envoyez ce corbeau comme un augure favorable (z), daignez m'être propice. *Il fut exaucé : car l'oiſeau non ſeulement ne quitta point le caſque, où il s'étoit perché ; mais toutes les fois que le combat recommençoit, s'élevant en l'air & s'élançant avec impétuoſité au viſage du Gaulois, il lui donnoit de rudes coups de bec & d'ongles dans les yeux ; & il ne diſcontinua point, qu'il ne lés lui eût crevés, & qu'il n'eût troublé ſa raiſon ; ce qui mit Valere en état de le tuer, ſans que le Gaulois eût aucun moyen de ſe défendre. Cela fait, le Corbeau (a) prit ſon vol du côté de l'orient, & diſparut.*

Juſques-là, continuë Tite-Live, *les deux armées ne firent aucun mouvement : mais quand l'Officier vainqueur ſe mit en devoir de prendre les dépoüilles du vaincu, les Gaulois quitterent leur poſte ; les Romains s'ébranlerent de même, & volerent au ſecours de leur Tribun. Le combat s'engagea auſſi-tôt autour du Gaulois étendu par terre ; & il s'échauffa au point, qu'ayant commencé de part & d'autre par les*

bats. Il eſt bien plus tolérable de penſer ainſi, que d'attribuer, avec le reſte des Hiſtoriens, l'apparition ſubite du corbeau à un miracle de la protection des Dieux. Mais pourquoi ne vouloir pas de l'apparition ſubite du corbeau, puiſqu'elle eſt atteſtée par tous les Hiſtoriens, & qu'il n'y a point d'autre moyen de perſuader que les Romains battoient les Gaulois dans le tems même qu'il eſt certain que les Gaulois les battoient ?

(y) Formule de priere établie & preſcrite par le Pontifical des Romains à l'égard des Divinités, dont on ne connoiſſoit ni le nom, ni la nature, ni le ſexe, ni le pouvoir, ni même le culte, & qu'on croyoit ſe rendre propices à la faveur de ces invocations conditionnelles, qui ſauvoient tout ce qui auroit pû leur déplaire dans leurs prieres. *Eas ferias ſi quis polluiſſet, piaculoque ob hanc rem opus eſſet, hoſtiam ſi Deo, ſi Deæ immolabat, idque ex decreto Pontificum obſervatum eſſe M. Varro dicit.* Aul. Gell. l. II. c. 28.

(z) J'avois oublié de dire, que la priere de Valere ne ſe trouve pas dans Aulu-Gelle, & qu'ainſi elle a tout l'air d'avoir été fabriquée par T. Live : ce qui acheve de me le perſuader, c'eſt que la nature de l'augure ou de l'auſpice eſt ici totalement renverſée. Le corbeau y eſt pris pour un oiſeau de bon augure, contre la créance des Anciens, & des Romains en particulier. Entre pluſieurs exemples que je pourrois rapporter, qui confirment cette vérité, je me contente de celui-ci. Durant la proſcription du Triumvirat d'Octavien, de Marc Antoine & de Lépide, Cicéron, qui y étoit enveloppé, ſe retira à la maiſon de plaiſance qu'il avoit à Gaïete. Or preſque au moment que les ſoldats envoyés pour le tuer arriverent, il vit de ſes propres yeux un corbeau partir de l'aiguille d'un cadran, ſur laquelle il s'étoit perché, qui vint prendre avec ſon bec un pan de ſa toge, qu'il ne lâcha, que quand un de ſes eſclaves lui annonça, que les bourreaux approchoient. *Val. Max. l. 1. c. 4. §. 5.*

(a) Aulu-Gelle met l'aventure du corbeau à l'an 405 de Rome : *Id factum eſt anno quadringenteſimo quinto poſt Romam conditam.* C'eſt qu'il ſuit la ſupputation de Varron, qui recule d'un an la fondation de Rome.

ſoldats

ſoldats des poſtes les plus proches du lieu où la ſcene ſe paſſoit, bientôt il devint une action générale. Camille n'eut garde d'y mettre obſtacle: au contraire, ravi de la joie que ſes ſoldats faiſoient éclater à l'occaſion de la victoire de Valere & de la protection des Dieux, qui ſe déclaroient ſi ouvertement en leur faveur, il les exhorta à fondre ſur l'ennemi; & leur montrant le vainqueur couvert de glorieuſes dépoüilles, Voilà, ſoldats, votre modele, *dit-il*; voyez le Commandant Gaulois qu'il vient de coucher par terre: terraſſez de même autour de ſon corps les Phalanges Gauloiſes, qui s'empreſſent de l'enlever. *Il dit, & le ciel & la terre favoriſerent à l'envi ſes deſſeins; tant le ſuccès fut peu douteux du côté des Romains. Il eſt vrai que le ſort de nos deux champions avoit déjà décidé de celui des deux armées. Ainſi il n'y eut de véritable combat que contre les Gaulois, que la chûte de leur Chef avoit attiré autour de ſon corps*, & qui firent mordre la pouſſiere à quantité de Romains: car à l'égard des Gaulois qui s'ébranlerent à l'exemple & ſur les traces des premiers, ils prirent la fuite dès qu'ils furent à la portée du trait de l'ennemi. Ils ſe retirerent d'abord dans le pays des Volſces & de Falerne; d'où, à quelque tems de-là, ils paſſerent dans l'Apulie & ſur les côtes de la mer Adriatique ou Supérieure.*

An de Rome 404. Avant J. C. 350.

* *Appian. Celt. p. 754. Aurel. Vict. c. 29. Eutrop. l. II. Oroſ. l. III. c. 6. Florus, l. I. c. 13.*

Je laiſſe au Lecteur éclairé & ſenſé à porter tel jugement qu'il voudra de la fidélité des récits de Tite-Live. J'obſerverai ſeulement, que cet Hiſtorien devoit être auſſi déterminé, qu'il l'étoit à hazarder les choſes les plus incroyables, pour, à la faveur d'une fable tout-à-fait abſurde, avancer hardiment, que les Romains furent victorieux des Gaulois dans une occaſion, où il repréſente lui-même les Romains combattans ſur leurs foyers, n'oſans ſe montrer devant leurs ennemis, & s'eſtimans heureux d'avoir eu l'adreſſe d'éviter d'en venir aux mains avec eux. Or preuve certaine que les Romains n'entreprirent pas cette année de ſe meſurer avec les Gaulois; c'eſt que Frontin * aſſûre, que le Sénat ayant appris l'arrivée des Gaulois dans le Pomptin, défendit aux ſujets de la République, de s'oppoſer à leur paſſage, quand ils voudroient s'en retourner dans leur pays; en conſéquence, le chemin que tinrent les Gaulois dans cette occaſion, fut appellée *La voie Gauloiſe*.

* *Stratag. l. II. c. 6.*

Mais, dira-t-on, d'où eſt venu le nom de *Corvus*, donné à Valere*, dont on vient de parler, & celui de Corvinus attaché à toute ſa poſtérité? Je répons, que ces noms ont la même ori-

* *Val. Max. lib. VIII. c. 15.*

An de Rome 404.
Avant J. C. 350.

gine que ceux de *Scipio* (*b*), *Lentulus*, (*c*), *Cicero* (*d*), & pluſieurs autres ſemblables, que quelques illuſtres Romains ont porté, qu'ils ont tranſmis à leurs deſcendans, & qu'ils devoient ſouvent au caprice ou au hazard, ou à quelque circonſtance de leur naiſſance (*e*), ou à quelque marque qu'ils avoient ſur leurs corps, ou à leur teint; ſans pour cela qu'ils ſe miſſent en peine de feindre des événemens auſſi ridicules, que celui qui donne lieu à cette digreſſion.

J'ai dit plus haut au ſujet des Gaulois, qu'il avoit plû à Tite-Live, (Hiſtorien ſi partial, ſi peu meſuré) de conduire ſur les monts d'Albe, que cet Auteur, pour faire paſſer le faux à la place du vrai, avoit anticipé de deux ans un fait, qui n'eſt arrivé que la quarante-deuxiéme année après la levée du ſiége du Capitole par les Gaulois. En effet, ce n'eſt que cette année, qui eſt la 405 de Rome, qu'ils vinrent avec une armée nombreuſe, & s'avancerent juſqu'à Albe *. Comme les Romains avoient eu avis de leur marche, & qu'ils s'étoient relevés de leurs pertes, ils aſſemblerent auſſi-tôt leurs troupes & celles de leurs alliés, & allerent au-devant de leurs ennemis, brûlant d'en venir aux mains. Cette fermeté épouvanta les Gaulois, & donna lieu à quelques conſeils qu'ils tinrent précipitamment, dont le résultat aboutit à une retraite qu'ils firent pendant la nuit, laquelle approchoit fort d'une fuite. C'eſt tout ce qu'on ſçait de cette expédition. Nous en ſommes redevables à Polybe: & quoique cet Hiſtorien n'entre dans aucun détail, il nous apprend du moins, que juſqu'à cette année, les Romains n'avoient jamais oſé accepter les batailles que les Gaulois leur avoient offertes; ce qui fait évanoüir cette nuée de victoires, que Tite Live, & autres Hiſtoriens de même autorité, font remporter aux Romains ſur nos ancêtres.

* *Polyb. l. II. p. 107.*

(*b*) Le premier des Scipions étoit de la famille des Cornélies; il fut le chef de ſa race, à laquelle il donna ſon nom. Il en étoit redevable à ſa piété envers ſon pere; car comme il étoit aveugle, il le conduiſoit, & lui tenoit lieu d'une eſpece de bâton, que les Latins appelloient *Scipio*. *Macrob.*

(*c*) Les Grammairiens diſent, que l'origine de ce nom eſt une lentille, que le premier des Lentulus avoit en quelque partie de ſon corps.

(*d*) Ce nom vient du mot Latin *Cicer*, qui ſignifie Pois chiche. *Cicerones à ciceribus optimè ſerendis.* Plin. l. III. c. 2.

(*e*) Par exemple, les Romains appelloient *Poſthumes* les enfans qui naiſſoient après la mort de leur pere:

Poſt mediam ætatem qui mediam ducit uxorem domum:
Si eam ſenex anum prægnantem fortuitu fecerit,
Quid dubitas quin ſiet paratum nomen puero Poſthumus?

Plaut. Aulul. Act. I. Sc. I.

A quelque tems de-là, les Gaulois n'ayant point de guerre entre eux ni avec leurs voiſins, & ne pouvant ſe paſſer de la faire, puiſqu'elle étoit leur élément, entrerent au ſervice * des Carthaginois. C'eſt pour la deuxiéme fois qu'ils marcherent ſous leurs étendarts. L'intention des Carthaginois étoit de faire de nouvelles conquêtes dans la Sicile, & de l'envahir toute entiere; car il y avoit plus de deux cens ans qu'ils en avoient formé le deſſein (*f*) : mais ils avoient été arrêtés juſques-là par des obſtacles inſurmontables. D'abord les Inſulaires eux-mêmes, par la ſage conduite des Chefs, qu'ils s'étoient donnés, avoient vaillament combattu pour leur liberté, & avoient retardé les progrès des ennemis; enſuite les Tyrans de Syracuſe, qui étoient toûjours très-puiſſans, auſſi-bien que les Tyrans de quelques autres places conſidérables de l'Iſle, avoient, pour leur propre intérêt, fait avorter les projets ambitieux de ces Républicains, les avoient attaqués à leur tour, & en quelques occaſions leur avoient fait perdre du terrein (*g*). Mais les Carthaginois ne s'étoient jamais rebutés; & ils ſaiſiſſoient toutes les occaſions qui ſe préſentoient, ou de rétablir ou d'avancer leurs affaires. Ainſi, pour profiter de la guerre à outrance, que les Syracuſains faiſoient au jeune Denys (*h*), ils n'avoient pas manqué d'envoyer en Sicile *, quelques années auparavant, une puiſſante armée navale, avec ordre exprès à Hannon, qui la commandoit, d'attirer à leur parti tous les peuples de Sicile, tant ceux qui étoient déjà dans leur alliance, que ceux avec qui ils pouvoient avoir quelque choſe à démêler, & en particulier Hicetas, Syracuſain de nation, mais alors Roi des Léontins. Il fallut conduire cette négociation bien ſecretement: car Hicetas venoit d'être appellé par les Syracuſains ſes compatriotes, pour les aider à chaſſer Denys de gré ou de force. Je ne ſçai ſi les

An de Rome 412. Avant J.C. 342.

* *Diod. Sicil. l. XVI. p. 466.*

* *Idem ibid. pag. 461.*

(*f*) Voyez ce que j'ai dit plus haut des Carthaginois. L'art de la navigation, qu'ils poſſédoient au ſouverain degré, joint au déſir inſatiable de faire ſeuls le commerce de tout l'Occident, leur inſpira le deſſein de faire des conquêtes hors de l'Afrique. Celle de Sicile eſt ou la premiere, ou une des premieres qu'ils entreprirent.

(*g*) Les Tyrans de Siracuſe, en différens tems, ont remporté de grands avantages ſur les Carthaginois. Le vieux Denys a été même les attaquer juſqu'à Carthage, & les faire trembler; mais ſoit politique, intérêt ou impuiſſance, il ne les a jamais chaſſés de l'Iſle.

(*h*) Ce Prince, après avoir ſuccédé à ſon pere & régné pendant douze ans, avoit été chaſſé par Dion, frere de la ſeconde femme du vieux Denys; mais il avoit trouvé le moyen de remonter ſur le thrône dix ans après en être deſcendu.

An de Rome 412. Avant J. C. 342.

Syracuſains eurent avis de quelque intelligence ; il eſt du moins certain, que ces derniers juſtement effrayés des grands progrès que les Carthaginois faiſoient dans leur Iſle, ſoit qu'ils ſe défiaſſent d'Hicetas, ſoit qu'ils s'apperçuſſent qu'il n'avoit pas aſſez de forces pour faire face à tout, envoyerent une ambaſſade en Grece, & demanderent du ſecours aux Corinthiens*, de qui ils tiroient leur origine (*i*). Corinthe reçut parfaitement bien les Ambaſſadeurs, aſſigna des ſecours pour Syracuſe, & nomma ſur le champ Timoléon pour Général (*k*). Peu de jours après ces differens decrets portés par le Sénat de Corinthe, on fut informé qu'Hicétas avoit fait un traité avec les Carthaginois, en vertu duquel il devoit partager la Sicile avec eux. Cela n'empêcha pas Timoléon d'aborder en Sicile, & de forcer avec une poignée de ſoldats Denys le jeune (*l*), Tyran de Syracuſe*, & Leptines, Tyran d'Apollonie & de pluſieurs autres places, à ſe rendre & à paſſer à Corinthe ; Icetas à raſer ſes fortereſſes & à vivre en ſimple particulier dans la ville des Léontins ; & les Carthaginois à s'enfuir en Afrique.

* *Diod. Sicil. l. XVI. p. 459.*

* *Plutar. Timol. p. 247.*

C'eſt pour réparer leur honneur & couvrir la honte de leur

(*i*) C'eſt Archias, Corinthien, qui fonda Syracuſe, vers la troiſiéme année de la dix-ſeptiéme olympiade, c'eſt-à-dire la quarante-troiſiéme de Rome.

(*k*) Le Sénat de Corinthe avoit des raiſons particulieres pour l'élire ; car outre qu'il étoit un des grands hommes de ſon ſiécle, il falloit encore le ſauver. Timoléon venoit de tuer ſon propre frere Timophanes, parce qu'il tendoit à ſe rendre maître, ou plûtôt Tyran de Corinthe. La ville étoit partagée à ſon ſujet : les uns vouloient qu'il fût puni comme un parricide ; les autres prétendoient, qu'il devoit être récompenſé & remercié du ſacrifice qu'il avoit fait à ſa patrie. Le Sénat, ſans l'abſoudre ni le condamner, lui donna le commandement des troupes deſtinées au ſecours de Syracuſe, en diſant, que la maniere dont il ſe conduiroit dans cette expédition décideroit de ſon ſort : car s'il délivroit Syracuſe, il ſeroit regardé comme le libérateur de ſa patrie ; mais s'il abuſoit des troupes, qu'on lui confioit, il ſeroit tenu pour criminel. *Diod. Sic. l. XVI. p. 459. alias 544.*

Plutarque, dans la vie de Timoléon, raconte la choſe de toute une autre maniere. Il aſſûre, que depuis le meurtre de Timophanes juſqu'au jour, que Timoléon fut chargé du commandement des troupes, que les Corinthiens envoyerent pour la défenſe des Syracuſains, il s'étoit écoulé vingt ans ; que Timoléon conſumé de chagrin & de repentir d'avoir trempé ſes mains dans le ſang de ſon frere, n'oſant ſe montrer aux yeux de ſa mere, qui ne pouvoit ſe conſoler de la mort de Timophanes, avoit paſſé ce tems-là dans la ſolitude, éloigné de toutes les affaires qui concernoient le gouvernement ; ce qui lui avoit un peu altéré l'eſprit : qu'enfin au tems que le Sénat de Corinthe délibéroit ſur le choix du Général qui dévoit conduire les ſoldats qui paſſoient en Sicile, & que les Archontes propoſoient differens ſujets, tout-à-coup un homme du peuple ſe leva, & nomma Timoléon à haute voix. Cette voix fut reçûë agréablement de tous ceux qui compoſoient l'aſſemblée. Elle rappella auſſi-tôt le ſouvenir des belles qualités & des grands talens de Timoléon, & l'on s'en tint au choix du particulier.

(*l*) Cet événement arriva la premiere année de la cent neuviéme olympiade, qui répond à l'an 410 de Rome.

ſuite, que les Carthaginois aſſemblerent au plûtôt une grande armée, dans laquelle ils incorporerent les Gaulois, dont j'ai à parler ici. Ils comptoient d'autant plus ſur leur intrépidité, qu'ils étoient du nombre de ceux qui avoient aidé les deux Denys à ſe maintenir ſur le thrône de Syracuſe (*m*). Mais QUE PEUT LA VALEUR d'un petit corps de ſoldats déterminés, ſi elle n'eſt ni dirigée par l'art & l'intelligence d'un bon Général, ni ſecondée, au moins foiblement, par la fermeté de tout le corps? En effet, il eſt certain, que dans cette occaſion les Gaulois ne manquerent pas aux Carthaginois; mais les Carthaginois & leurs Généraux manquerent aux Gaulois. Voici la deſcription de cette fameuſe campagne, tirée du Plutarque de Dacier, hors les endroits où le Traducteur s'éloigne de l'original.

« Sur ces entrefaites *, les Carthaginois arrivent à Lilybée (*n*) » avec une armée de ſoixante-dix mille hommes, deux cens » vaiſſeaux de guerre & mille vaiſſeaux de charge, qui por» toient les machines, les chars, les chevaux, & toutes ſortes de » proviſions de guerre & de bouche. Ils étoient réſolus de ne » plus faire la guerre en détail, mais d'attaquer tous enſemble, » & de chaſſer en même tems tous les Grecs de la Sicile: » & en effet, leurs forces étoient aſſez grandes pour venir à » bout de ce deſſein, quand même les Siciliens auroient été » dans leur plus grande vigueur, ou n'auroient jamais été en» tamés. Les barbares n'eurent pas plûtôt appris à leur arrivée » les ravages, que les Corinthiens faiſoient ſur leurs terres, que » tranſportés de fureur, ils marcherent contre eux ſous la con» duite de leurs Généraux Aſdrubal & Amilcar.

** Plut. III p. 47.*

» Cette nouvelle promptement portée à Siracuſe, les habi» tans furent ſi conſternés & ſi effrayés d'une armée ſi forte, » que de tant de milliers d'hommes, qui étoient dans la ville, » à peine s'en trouva-t-il trois mille, qui oſaſſent prendre les » armes & ſuivre Timoléon; & que de quatre mille ſoldats » mercenaires, qui s'étoient joints aux Syracuſains, il y en eut » encore mille qui perdirent courage en chemin (*o*) & qui s'en

(*m*) Nous avons vû que Denys le pere avoit non ſeulement pris des Gaulois à ſon ſervice, mais encore qu'il avoit fait alliance avec eux; ce qui lui aſſûra la couronne ſur la tête.

(*n*) Ville autrefois célébre, à cauſe de ſon port & du promontoire de même nom. Le port eſt à préſent bouché & la ville détruite; ſes ruines ont ſervi à bâtir *Marſala*.

(*o*) L'auteur de la ſédition étoit un nommé Thraſius, qui avoient trempé dans

An de Rome 412. Avant J. C. 342.

» retournerent, diſant hardiment, que Timoléon avoit perdu » le ſens, & qu'il radotoit avant le tems, d'aller avec cinq mille » hommes de pied & mille chevaux, affronter une armée de » ſoixante-dix mille hommes, & de mener la poignée de gens » qu'il avoit à huit journées de Syracuſe, où s'ils étoient obli- » gés de fuir, ils n'auroient aucun lieu de retraite, ni ne trou- » veroient perſonne pour les enterrer, s'ils étoient tués les ar- » mes à la main.

» Timoléon regarda comme un avantage, que ces lâches ſe » fuſſent déclarés avant le combat. Ainſi après avoir encouragé » & raſſûré les autres, il les mena en toute diligence ſur le bord » du fleuve Crimeſe (*p*), où on lui avoit rapporté qu'étoient » campés les Carthaginois. Comme il montoit une petite col- » line, du haut de laquelle il alloit découvrir tout le camp en- » nemi & voir cette formidable puiſſance, il rencontre des mu- » lets chargés d'Ache. Auſſi-tôt il vint dans l'eſprit de ſes ſol- » dats, que cette rencontre étoit d'un mauvais augure (*q*), » parce qu'on avoit coûtume de couronner d'Ache (*r*) les tom-

le ſacrilége commis par les Phocens, quand ils pillerent le Temple de Delphes. Diodore de Sicile, qui nous apprend cette circonſtance, obſerve que Thraſius, échappé juſques-là à la vengeance des Dieux, vint exprès en Sicile pour être puni de tous ſes crimes : car après le retour de Timoléon, ayant été chaſſé de Syracuſe avec tous ceux de ſon parti, il alla ſe jetter dans l'Abruſſe, où lui & ſes gens furent paſſés au fil de l'épée par les Bruſſiens dans une ville dont il s'étoit emparé, & qu'il avoit pillée. *Diod. Sic. lib. XVI. p. 472. alias 552.*

(*p*) Crimeſe, ou Crémiſe, fleuve de Sicile, vers le couchant. Bochart prétend, qu'il fut ainſi nommé par les Phéniciens du mot *Carmes*, pour *Carphes*, qui ſignifie de l'Ache, parce que cette ſorte de plante croiſſoit abondamment dans tout ce quartier-là ; c'eſt pourquoi une petite ville, qui étoit à l'embouchure du Crimeſe, fut appellée Selinonte, qui eſt le nom Grec de cette ſorte de *Perſil* appellé *Ache. Dacier.*

(*q*) Tout étoit occaſion de bon ou de mauvais augure aux Anciens ; car comme ils n'entreprenoient quoique ce ſoit, qui regardât le bien public ou particulier, ſans conſulter préalablement les Augures, quand ils étoient une fois embarqués dans une affaire, ils prenoient ombrage, ou concevoient de grandes eſpérances de tout ce qui ſe préſentoit à leur vûë : auſſi étoient-ils ordinairement la dupe de leur ſuperſtitieuſe crédulité ; parce que leurs prétendus préſages n'ayant d'autre cauſe ni fondement, qu'une opinion ou erreur populaire, les gens d'eſprit trouvoient ordinairement le moyen de les tourner du côté qui leur étoit le plus avantageux. Et c'eſt ce que fit habilement Timoléon dans l'occaſion que Plutarque décrit, en quoi il fut imité par Alexandre le Grand, Céſar, & pluſieurs autres grands Capitaines, pour ne pas ſortir de la ſphere de la guerre.

(*r*) A Rome on mettoit des branches de Pin ou de Cyprès devant les maiſons, où il y avoit des morts, pour avertir les paſſans, qu'on ne pouvoit point entrer dans ces maiſons ſans être *funeſtés*.

On voit ici clairement la force de la prévention. Originairement à Corinthe, les couronnes d'Ache ſur les tombeaux marquoient, que ceux dont les cendres y étoient renfermées, avoient été vainqueurs dans les Jeux Iſthmiques. Des tombeaux des vainqueurs dans les Jeux Iſth-

» beaux, & qu'on diſoit en proverbe de ceux qui étoient dan-
» gereuſement malades, qu'*ils n'avoient plus beſoin que d'Ache*. Ti-
» moléon voulant donc les guérir de cette ſuperſtition & rele-
» ver leur courage, leur dit entr'autres choſes, qui convenoient
» au tems & à l'occaſion, qu'*ils ne devoient avoir que de grandes*
» *eſpérances, puiſque les couronnes venoient s'offrir d'elles-mêmes*
» *avant le combat*. C'eſt que les Corinthiens donnoient une cou-
» ronne d'Ache à ceux qui étoient vainqueurs dans les Jeux
» Iſthmiques (*s*), tenant cette couronne pour ſacrée & pour
» la ſeule, que la patrie eût adoptée (*t*) : car, encore en ce
» tems-là, la couronne d'Ache étoit la couronne propre des
» Jeux Iſthmiques, comme elle l'eſt maintenant des Jeux Ne-
» méens (*u*); ce qui prouve, que la couronne de Pin, qui a pris la
» place de l'autre, n'eſt pas de la derniere antiquité. Timoléon
» ayant dit ce peu de mots aux ſoldats, prit de cette Ache &
» s'en couronna tout le premier : ſur le champ, les capitaines
» en firent de même, auſſi-bien que tous les ſoldats.

» Dans ce même tems, les Devins (*x*) apperçurent dans les
» airs deux aigles (*y*), qui venoient à eux d'un vol rapide,

miques, l'uſage des couronnes d'Ache paſſa inſenſiblement à toutes ſortes de tombeaux; & c'eſt alors que les couronnes d'Ache, ou plûtôt l'Ache en lui-même, paſſa dans l'eſprit des Corinthiens pour être de mauvais augure. Je ne dis rien de la ſimplicité des prix dont les Grecs couronnoient les vainqueurs. C'étoit une leçon aux Contendans, de n'avoir en vûë que la gloire.

(*s*) Ils tiroient leur nom de l'Iſthme de Corinthe, où ils ſe célébroient tous les cinq ans avec un concours étonnant de toute la Grece. Ils étoient conſacrés à Neptune, à cauſe de la mer Ionienne d'un côté, & de la mer Egée de l'autre, dont il étoit environné.

(*t*) C'eſt un de ces endroits, où j'abandonne la traduction de Dacier, parce qu'elle ne me paroît pas fidelle. Voici comme ce Sçavant rend ces paroles & les ſuivantes : *Tenant cette couronne pour ſacrée, & pour la ſeule, dont on s'étoit ſervi de toute ancienneté dans le pays; ce qui duroit encore du tems même de Timoléon. On couronnoit encore alors d'Ache ceux qui avoient remporté la victoire aux Jeux Iſthmiques, comme on en couronne préſentement ceux, qui l'ont remportée aux Jeux Neméens : car ce n'eſt que depuis peu de tems, que la couronne de Pin a pris dans ces Jeux Iſthmiques la place de la couronne d'Ache.*

(*u*) Ces Jeux étoient en l'honneur d'Hercule, quoique ce Dieu paſſât pour les avoir inſtitués lui-même en action de graces de la victoire qu'il avoit remportée ſur le Lion de Nemée.

(*x*) Les Devins des Grecs étoient les Augures des Latins. Dans les armées des uns & des autres, il y avoit un lieu deſtiné à prendre les Augures. Les Grecs l'appelloient Ὀιωνοσκόπιον, & les Latins *Augurale*, ou *Auguratorium*. Un endroit de Tacite nous apprend, que l'*Augurale* des Latins étoit placé au côté droit de la tente Prétorienne, & lui étoit même contigu. Ces circonſtances font foi, que les armées des Anciens n'étoient jamais dépourvuës d'Augures ou de Devins.

(*y*) Chez toutes les Nations, l'Aigle a paſſé pour être un oiſeau de bon augure, ſoit parce qu'il eſt le Roi des Oiſeaux, ſoit parce que les Anciens le regardoient comme conſacré à Jupiter.

An de Rome 34. Avant J. C. 2.

» dont l'un tenoit dans ſes ſerres un ſerpent, qu'il avoit percé » avec ſes ongles, & l'autre le ſuivoit avec de grands cris, & » comme s'il avoit voulu animer les troupes. Ils les montrent » aux ſoldats, qui auſſi-tôt s'adreſſent aux Dieux, & implorent » leur aſſiſtance. Quoiqu'on fût alors au commencement de » l'été, & vers la derniere partie du mois de Juin, qui approche » le plus près du ſolſtice; un broüillard ſi épais, qui s'élevoit » de la riviere, ſe répandit tout-à-coup ſur toute la campagne » de telle ſorte, qu'elle déroboit entiérement la vûë de toute » l'armée: cependant les ſoldats de Timoléon entendoient di- » ſtinctement de l'éminence où ils étoient, un grand bruit con- » fus, qui leur fit comprendre, que l'ennemi n'étoit pas loin.

» Dès qu'ils eurent gagné la cime du côteau, ils mirent leurs » boucliers à terre, pour reſpirer plus à leur aiſe: mais comme » le Soleil tournoit déjà, il éleva bien-tôt le broüillard, qui » couvrit incontinent tout le haut des montagnes, & laiſſa la » plaine à découvert. Alors ils virent ſous leurs pieds la riviere » de Crimeſe, & les ennemis, qui commençoient à la paſſer en » ordre de bataille. Les chars à quatre chevaux marchoient à la » tête avec un appareil épouvantable; après venoit un corps » de dix mille hommes d'infanterie, peſamment armée, & mu- » nie de boucliers blancs. A la magnificence de leurs armes, à » la lenteur de leur marche & à leur bon ordre, on conjectu- » roit, que c'étoient des Carthaginois naturels. Ils étoient ſui- » vis des troupes des autres nations, qui paſſoient pêle-mêle » avec beaucoup de confuſion & de déſordre.

» Timoléon voyant que la riviere lui livroit les ennemis en » tel nombre qu'il lui plairoit de les attaquer, & faiſant remar- » quer à ſes troupes leur armée ainſi coupée par la riviere, les » uns étant déjà paſſés, & les autres ſe diſpoſant à le faire; il » ordonna à Démocrate de ſe mettre à la tête de la cavalerie, » de fondre ſur les Carthaginois, & de les mettre en déſordre, » avant qu'ils euſſent le tems de ſe ranger en bataille: & tout » de ſuite, lui-même deſcendant dans la plaine avec l'infante- » rie, il forma ſes aîles des troupes levées en Sicile, où il mê- » la quelques corps de ſoldats étrangers; mais pour le centre, » qui devoit combattre avec lui, il ne le compoſa que de Sy- » racuſains & de l'élite des ſoldats mercenaires. Cela fait, » il demeura un inſtant ſans faire de mouvemens, pour voir

le

An de Rome 412.
Avant J. C. 342.

» le ſuccès de l'attaque de ſa cavalerie.
» Quand il vit que les chars, qui étoient à la premiere ligne » des ennemis, empêchoient ſa cavalerie de percer juſqu'au » bataillon des Carthaginois & d'en venir aux mains avec lui, » & que pour pouvoir garder les rangs, elle étoit obligée de » caracoler inceſſamment & de revenir pluſieurs fois à la char- » ge ; alors Timoléon élevant ſon bouclier, cria à ſon infante- » rie de le ſuivre & de ne ſe mettre pas en peine du ſuccès. Sa » voix parut non ſeulement plus forte que de coûtume, mais » vraîment extraordinaire, ſoit que la paſſion, à l'approche du » combat & dans l'ardeur qui le tranſportoit, eût augmenté ſes » forces, ou qu'un Dieu (z), comme il y en eut qui le crurent, » eût joint ſa voix à la ſienne. Ses troupes ayant répondu avec » allégreſſe à ſon cri, & l'ayant preſſé de les mener à l'ennemi » ſans plus attendre, il envoye ordre à la cavalerie d'abandon- » ner l'attaque des chars, & de prendre les ennemis en flanc ; » fait ſerrer le premier rang de ſon bataillon bouclier contre » bouclier ; & faiſant donner le ſignal, il charge incontinent les » Carthaginois. Ceux-ci ſoûtiennent le premier choc ſans s'é- » branler ; & parce que leurs cuiraſſes & leurs caſques étoient » d'acier, & qu'ils avoient de grands boucliers, ils repouſ- » ſoient tous les coups de lance & de pique qu'on leur portoit. » Mais quand on en vint à l'épée & aux coups de main, où il » eſt beſoin autant d'adreſſe, que de force, tout-à-coup on voit » éclater du haut des montagnes des tonnerres effroyables, mê- » lés d'éclairs embraſés : un moment après, les nuages obſcurs, » qui occupoient les montagnes & les collines des environs, » envelopperent le champ de bataille, & ſe réſolvant en pluie, » en grêle & en vents impétueux, prennent les Grecs par der- » riere, donnent au contraire dans le viſage des barbares & » leur éblouïſſent les yeux, tant par les coups redoublés de cet » orage de pluie & de grêle, que par l'éclat des traits enflam- » més, qui partent continuellement du ſein des nuës.
» Cet accident incommoda extrêmement les barbares, ſur- » tout les moins aguerris ; mais la plus grande incommodité » venoit des tonnerres, dont le bruit mêlé avec celui que cette » pluie impétueuſe & cette grêle faiſoit ſur les armes, les em-

(z) Tel étoit le fanatiſme des Anciens : ils gâtoient, ils corrompoient les plus belles actions de leur héros, en les partageant avec les Dieux.

An de Rome 412.
Avant J. C. 342.

» pêchoient d'entendre leurs Officiers. D'ailleurs, les Carthaginois, qui n'étoient pas armés à la légere, ainſi qu'on l'a dit, » mais étoient tout couverts de fer, ne pouvoient faire aucun » mouvement dans la fange ; & leurs cottes d'armes toutes » abreuvées d'eau, les rendoient plus peſans, les empêchoient » de combattre avec l'agilité néceſſaire, & donnoient aux » Grecs la facilité de les renverſer ; & quand ils étoient une » fois par terre, leurs armes & la bouë ne leur permettoient plus » de ſe relever ; car le Criméſe, déjà groſſi par la pluie & enflé par les troupes qui le traverſoient, s'étoit débordé conſidérablement ; & la plaine qu'il inondoit, avoit par-tout des » trous & des ravins remplis d'eau qui ne couroit plus ; deſorte » que les Carthaginois qui y tomboient, ne s'en tiroient que » difficilement.

» Enfin l'orage continuant toûjours, & les Grecs ayant taillé en piéces quatre cens hommes, qui faiſoient le premier » rang de leur bataillon, tout le reſte prit la fuite. On en tua » quantité dans la plaine. Il y en eut pluſieurs, qui, entraînés » par l'impétuoſité du fleuve ; & pouſſés contre ceux qui paſſoient encore, furent engloutis ; & le plus grand nombre, » qui cherchoit à gagner les côteaux, fut rattrapé par l'infanterie légere, qui en fit un grand carnage. On dit que de dix » mille hommes, qui furent tués dans le combat, il y en eut » trois mille de Carthaginois naturels : ce qui jetta Carthage » dans le deüil ; car c'étoient les plus nobles, les plus riches & » les plus apparens de la ville ; & de mémoire d'homme, on » n'avoit point vû, que dans une ſeule bataille il eut péri un » ſi grand nombre de Carthaginois ; car dans toutes leur guerres ils ſe ſervoient ordinairement de troupes Eſpagnoles, Nomades & de Lybie (*a*) ; & par-là, les pertes qu'ils faiſoient » leur étoient étrangeres.

» Les Grecs connurent la qualité des morts à la magnificence » de leurs dépoüilles. On trouva une ſi grande quantité d'or » & d'argent, qu'on ne faiſoit aucun cas du fer ni du cuivre. » On paſſa la riviere ſur leurs ſommiers. Quantité de priſonniers furent détournés par les ſoldats ; & ceux qu'on amena

(*a*) Ils ſe ſervoient encore, & peut-être plus volontiers, de troupes Gauloiſes & Gallo-Liguriennes, ainſi que nous l'avons déja vû, & que nous le verrons ſouvent dans la ſuite.

» en commun, monterent encore juſqu'à cinq mille (*b*); & il » y eut bien deux cens chariots de pris. Mais le plus beau & » le plus magnifique de tous les ſpectacles, étoit la tente de » Timoléon: elle étoit remplie des plus riches dépoüilles, par- » mi leſquelles on remarquoit mille cuiraſſes & dix mille bou- » cliers, d'un travail exquis & d'une beauté merveilleuſe. Ceux » qui étoient occupés à ramaſſer ces dépoüilles, étoient en ſi » petit nombre, & les richeſſes qu'ils trouvoient, étoient en ſi » grande quantité, qu'on ne put élever de trophée, que trois » jours après le combat».

An de Rome 412.
Avant J. C. 342.

Telle eſt la deſcription, que Plutarque nous a laiſſée de la célébre journée du Criméſe, où les Gaulois ſe trouverent: elle précéda de quelques jours le ſolſtice d'été de l'an 414 de Rome; c'eſt-à-dire quelque vingt mois après que les Gaulois étoient entrés au ſervice des Carthaginois. Mais n'en déplaiſe à l'Hiſtorien, dont j'ai rapporté les paroles, la victoire coûta bien plus cher aux Grecs qu'il ne dit: & ce qui diminuë infiniment la gloire de Timoléon, quoique je ſois bien éloigné d'y vouloir donner atteinte; c'eſt que ſon armée n'étoit pas tout-à-fait ſi foible, que Plutarque le dit trop légérement. En effet, *elle étoit compoſée de onze mille hommes effectifs**, au lieu des ſix que lui donne ſeulement cet Auteur; & c'eſt avec ces onze mille hommes, qu'il fut aiſé à Timoléon d'ébranler & de mettre en déſordre les dix mille Carthaginois qui avoient paſſé le Criméſe, & qui étant ſéparés du reſte de l'armée, & ne pouvant en recevoir aucun ſecours, n'eurent pas même le tems de ſe ranger en bataille.

An de Rome 414.
Avant J. C. 340.

* Diod. Sic. l. XVI. p. 469.

D'ailleurs il eſt certain, que dès que les troupes auxiliaires des Carthaginois, dont les Gaulois faiſoient partie, eurent paſſé la riviere, *elles rétablirent les affaires des leurs avec tant d'avantage, qu'elles enveloppoient actuellement les Grecs, & alloient les défaire entierement* *, quand l'orage, dont il a été parlé, ſurvint, & leur enleva la victoire des mains, pour la tranſporter en celles des Grecs; non que les troupes auxiliaires cédaſſent à une choſe auſſi ordinaire qu'un orage, mais parce que les Carthaginois, qui avoient eu d'abord du deſſous, & qui dès-là étoient

* Idem ibid. pag. 470.

(*b*) Selon Diodore de Sicile, tous les priſonniers montoient à dix mille cinq cens. Le nombre des morts fut de dix mille, ſans compter celui des Carthaginois naturels, qui compoſoient la cohorte ſacrée, laquelle étoit de quatre mille cinq cens hommes, qui périrent les armes à la main.

An de Rome 414. Avant J. C. 340.

à demi vaincus, perdirent tête à la vûë de la tempête ; car ayant en face les Grecs, qui les chargeoient, ils prenoient tous les grains de grêle qui venoient de ce côté-là, & qui donnoient rudement dans leur viſage, pour autant de coups que l'ennemi leur portoit. Alors troublés au point qu'ils l'étoient, ils tournent le dos, & entraînent toute l'armée dans leur fuite.

Après cet événement, les Gaulois ſe tinrent pluſieurs années en repos ; ce qui ne conſoloit pas les Romains de tous les maux * qu'ils en avoient reçus : mais n'oſant ni leur propoſer de les réparer, ni uſer de repréſailles, ils s'en prenoient aux peuples de leur voiſinage, ſur leſquels ils avoient quelque avantage, quand ils découvroient ou qu'ils avoient autrefois favoriſé les Gaulois, ou qu'ils avoient été liés avec eux C'eſt ainſi qu'à la fin de la guerre, que les Romains eurent contre les Latins, ils confiſquerent à leur profit une partie du territoire des Tiburtins * & des Preneſtins, en punition d'une alliance qu'ils avoient faite avec les Gaulois vingt ans auparavant. Ils ſe radoucirent pourtant bien-tôt après à l'égard des Gaulois ; & les Gaulois de leur côté, voyant les Romains croître en puiſſance & en force, conclurent avec eux trois ans après un traité de paix, auquel pendant l'eſpace de trente années *, ils ne donnerent aucune atteinte.

* *Polyb. l. III. p. 107.*

An de Rome 415. Avant J. C. 339.

* *Tit. Liv. lib. VIII. c. 14.*

* *Polyb. lib. II. 107.*

Cette vérité, que je puiſe dans Polybe, eſt confirmée par Tite-Live. En effet, cet Hiſtorien ne marque point de guerre entre les deux nations depuis l'an 418 de Rome juſqu'à l'an 448. Seulement il obſerve, que dans l'intervalle de ces deux tems, le bruit s'étant répandu à Rome par deux différentes fois, c'eſt-à-dire en 419 & en 424, que les Gaulois remuoient * & ſe diſpoſoient à venir attaquer la République, Rome trembla à ſon ordinaire ; & néanmoins le Sénat ordonna ſur le champ de fortes levées, nomma ou fit élire des Généraux, & juſqu'à des Dictateurs, ce qui ne ſe pratiquoit gueres, que dans les guerres contre les Gaulois ; enjoignit aux Officiers d'apporter dans l'acquit de leur devoir & l'exercice de leur charge, plus de ſoin, que dans les guerres contre les autres peuples ; enfin il fit tous les préparatifs, & diſpoſa toutes choſes pour les bien recevoir : mais on reconnut bien-tôt après qu'on avoit pris l'alarme trop légérement. Il faut l'avoüer, les Gaulois commençoient alors à reſpecter les Romains ; car *à force de les battre*, ſelon l'expreſſion de Polybe *, ils les avoient non ſeulement aguerris, mais en-

* *Tit. Liv. lib. VII. c. 17. & 20.*

* *Lib. II. p. 108. D.*

core leur avoient appris à ſe défendre. Ainſi craignant que de l'art de ſe défendre, les Romains ne paſſaſſent à celui de les attaquer & de les battre, ils furent long-tems ſans entrer ſur leurs terres & ſans ſe broüiller avec eux. Auſſi quand ils recommencerent à faire l'un & l'autre, ils s'en trouverent très-mal; ce qui n'arriva que quelque cent ans après la priſe de Rome; ce que je répete ici, afin d'inculquer à ceux, qui ne ſont pas en état de conſulter les ſources, que cette chaîne de victoires, que Tite-Live & les Auteurs de l'Hiſtoire Romaine ont forgée à plaiſir en faveur des Romains au déſavantage des Gaulois, pendant les premiers cent ans depuis la Journée d'Allia, n'eſt qu'une pitoyable reſſource, à laquelle ils ont eu recours pour faire prendre le change, & pour couvrir une ſuite de défaites & d'échecs de la part des Romains, dont ils vouloient dérober la connoiſſance à la poſtérité; en quoi ils n'ont que trop bien réüſſi: mais je me flatte d'avoir enfin rompu le charme.

An de Rome 418.
Avant J. C. 336.

Fin du quatriéme Livre.

SOMMAIRE DU LIVRE V.

Les Gaulois de la ſuite de Sigovéſe n'ont pas été les ſeuls de la même nation qui ont paſſé le Rhin. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'aucun autre peuple ait précédé les Gaulois dans la Germanie. On trouve des Gaulois répandus dès les premiers tems dans l'Illyrie, dans la Pannonie, dans la Mœſie, dans la Thrace, ſur les deux rives du Danube dans tout ſon cours, à la ſource de la Viſtule, & ſur les côtes de la mer Glaciale. Il n'eſt pas certain que les peuples Barbares, qui étoient mêlés avec les Gaulois dans toutes ces régions, y ayent pénétré avant nos ancêtres. Difficultés inſurmontables, qui ont empêché que l'Europe n'ait pû être peuplée par le Nord auſſi-tôt qu'elle l'a été. Raiſons qui font croire que les Gaulois ont peuplé le Nord de l'Europe. De tout tems les Gaulois ont envoyé des colonies hors de leurs provinces. Regles qu'ils obſervoient là-deſſus. Ignorance où l'on eſt ſur le tems auquel les colonies Gauloiſes ont paſſé dans le Nord. Des Tectoſages s'établiſſent au voiſinage de la forêt Hercynie. Eſtime générale où ils étoient encore du tems de Céſar. Troupe de mutins Tectoſages, bannis par ordre du Magiſtrat, qui ſe partagent en deux bandes; l'une entre au ſervice des Carthaginois, & enſuite ſe révolte; l'autre prend parti ailleurs, & commet pluſieurs perfidies. Boïens des Gaules, qui vont défricher la Boheme & lui communiquent le nom qu'elle porte. Un détachement d'Helvétiens ſe fixe entre la forêt Hercynie, le Mein & le Rhin. Divers autres peuples Gaulois, qui forment un grand nombre d'Etats dans le Septentrion.

Alexandre, à la mort de Philippe, entre dans les vûës de ſon pere, de tenir la Grece captive. Il ſubjugue les Etats qui ne veulent pas le reconnoître. Les Gaulois lui envoient des Ambaſſadeurs. Queſtion que ce Prince leur fait. Réponſe fiere des Ambaſſadeurs. Adouciſſemens qu'ils y ajoûtent. Dans quelles diſpoſitions Alexandre la reçut.

Les Gaulois pénétrent dans l'Aſie mineure en même tems qu'Alexandre. Richeſſes qu'ils y raſſemblent. Ils prennent la ville d'Ephéſe. Acte de juſtice que Brennus, leur Commandant, exerce envers une Ephéſienne perfide, qui lui avoit aidé à ſurprendre cette ville. Deux Négocians de Marſeille complottent de faire périr un vaiſſeau, pour

éviter de payer des ſommes conſidérables, qu'ils avoient empruntées ſur les marchandiſes, dont il étoit chargé. La cauſe eſt portée au Tribunal de Céphalonie & d'Athénes. L'infidélité des Marſeillois eſt reconnuë. Ils ſont condamnés.

Les Députés des Gaulois ſe rendent à Babylone pour y féliciter Alexandre. Ce Prince meurt. Révolution générale dans l'Aſie & dans la Grece à ſa mort. Les Grecs forment une confédération pour ſecoüer le joug des Macédoniens. Les Gaulois offrent d'y entrer. On refuſe de les y admettre. Ce refus cauſe la perte de la Grece. Les Capitaines qui prétendent à la ſucceſſion des Etats d'Alexandre, fortifient leurs armées de troupes Gauloiſes. Expédient dont Antipater, Gouverneur de Macédoine, ſe ſert pour rompre la ligue des Grecs. Les Gaulois fourniſſent à Antigone un camp volant, qui lui fait remporter une grande victoire ſur ſon ennemi. Ils demandent leur ſalaire. Antigone refuſe de le leur donner tel qu'il avoit été ſtipulé. Les Gaulois menacent de faire main-baſſe ſur les ôtages qu'ils avoient entre les mains. Ruſe dont Antigone ſe ſert pour arrêter le coup. Les Gaulois menent leurs femmes & leurs enfans à la guerre. La ſimplicité & la candeur dont ils font profeſſion, ne leur permet pas de ſe défier de ceux mêmes qui les ont trompés.

Caſſandre veut ſurprendre quelques tribus de Gaulois, qui étoient établies dans la Thrace. Ces tribus ſe retirent ſur le mont Hæmus *& s'y retranchent. Tous les arbres que les Gaulois abbattent pour fermer les paſſages, ſont autant de ſources abondantes qui inondent la campagne & aſſurent la retraite des tribus.*

Antigone ayant formé le deſſein de réünir ſur ſa tête tout l'Empire Macédonien, renouë avec les Gaulois, & en prend un grand nombre à ſon ſervice. Ptolémée, Seleucus, Pyrrhus & les autres ſucceſſeurs d'Alexandre, en prennent à ſon exemple. Antigone ſe ligue avec Ptolémée, Antipater & Cratére, contre Perdiccas. Ce dernier meurt. Eumenes lui ſuccéde dans la dignité de Tuteur du jeune Roi Alexandre. Antigone met tout en œuvre pour attirer Eumenes dans ſon parti, ou pour corrompre ſes troupes. Ne pouvant réüſſir, il tente d'enlever Eumenes. Il charge les Gaulois de cette commiſſion. Stratagême qu'Eumenes employa pour éviter de tomber entre leurs mains. Les Gaulois manquent leur coup; mais ils ont part à la défaite de l'armée de ce grand homme. Gaulois du parti de Démétrius défaits à Babylone. L'Auteur du ſecond Livre des Macchabées fait monter leur nombre à ſix vingts mille. En quel ſens.

Les Gaulois d'Italie, après avoir laiſſé quelque tems en paix la République, s'uniſſent aux Tyrrhéniens & attaquent les Romains. Cette guerre eſt auſſi-tôt terminée que commencée. En conſéquence, la Jeuneſſe Gauloiſe, née aux armes, & ne pouvant ſe réſoudre à les quitter, paſſe en Sicile, s'enrôle dans l'armée d'Agathocle, & l'aide à exécuter un projet digne des Capitaines les plus conſommés.

Oracle qui prédit l'entrée des Gaulois dans l'Aſie. L'Oracle entendoit la ſeconde entrée de ce peuple dans cette partie du monde. Différence eſſentielle entre la premiere & la ſeconde entrée. En aucun tems les Gaulois ne ſont allés dans l'Aſie, qu'après y avoir été appellés par les Princes qui reclamoient leur ſecours. Apollodore, fils de Caſſandre, s'attache par de grands preſens un corps de Gaulois. Repas horrible auquel il les invite pour ſe les unir davantage. Services importans qu'ils lui rendent.

Une colonie de nouveaux Gaulois franchit les Alpes, & demande aux Gaulois d'Italie un territoire pour s'y établir. Les Gaulois d'Italie font des préſens aux derniers venus, & les engagent à porter la guerre ſur les terres de Rome. Succès de cette guerre. Les Gaulois de la grande Grece, ſuivis des Samnites, avec leſquels ils avoient fait alliance, font enſemble des courſes au centre de l'Italie. Un Conſul Romain va les attaquer. Il eſt défait. Le Conſul a ſa revanche, ſurprend les Gaulois & en fait un grand carnage. Quinze mois après, les mêmes Gaulois pénétrent dans l'Etrurie, & forcent les Tyrrhéniens à leur livrer de groſſes ſommes pour acheter la paix. Moyennant ces ſommes, les Tyrrhéniens exigent des Gaulois qu'ils les ſuivent à la guerre, contre les Romains. Les Gaulois prétendent, qu'ils ne peuvent y être obligés, qu'à la faveur d'un nouveau traité, dont ils propoſent les conditions. Les Tyrrhéniens refuſent de les accepter. Suites fâcheuſes de leur refus.

Les Samnites, chaſſés de leurs terres par les Romains, vont demander une retraite aux Etruriens. Ceux-ci prennent en main leur défenſe, auſſi-bien que les Gaulois & les Ombriens. Conſternation dans Rome à la nouvelle que les Gaulois s'étoient déclarés pour les Samnites. Tous les Tribunaux ſont fermés. Election de nouveaux Conſuls. On tire au ſort le gouvernement des provinces. Altercation ſur cela entre l'ordre Patricien & l'ordre Plébéien. Expédient que le Conſul Fabius imagina, pour porter le Peuple à céder au Sénat la nomination des Gouvernemens. Fabius en recueillit tout le fruit. Vanité qu'il en conçut. Danger à quoi ſa vanité expoſa la République. Il ſe

rend

rend dans l'Etrurie. Conduite imprudente qu'il y tient. Rapport qu'on en fait au Sénat. Délibérations du Sénat. Fabius eſt mandé. Il plaide ſa cauſe, Il cherche à éblouïr les eſprits. On pénétre ſes intentions. On n'a nul égard à ſes diſcours. On lui donne Décius pour adjoint dans la conduite de cette guerre, avec de nouvelles troupes. A ſon retour à l'armée, Fabius reconnoît ſon erreur. Il trouve que les Sénonois ont taillé en piéces une Légion Romaine. Sur cet événement, pour écarter de Rome les périls qui la menaçoient, il tranſporte dans l'Ombrie le théatre de la guerre. Les alliés apprenant l'éloignement de l'armée des Romains, concertent un plan de campagne, qui doit la faire périr. Les Conſuls en ſont informés. Meſures qu'ils prennent pour le rompre. Obſervations ridicules de Tite-Live. Bataille générale entre les Gaulois & les Samnites d'un côté, & les Romains de l'autre. Les deux armées ſoûtiennent également le combat juſqu'à la nuit. Décius, pour avoir ſeul la gloire de gagner la victoire, attaque la cavalerie Gauloiſe. Cette cavalerie s'ouvre, enveloppe celle des Romains, & préſente un grand nombre de chars & de chariots qui étoient maſqués. A cet aſpect, la cavalerie Romaine eſt ſaiſie d'une terreur panique; elle ſe débande; elle eſt culbutée & miſe en déroute. Décius, voulant réparer ſa faute, ſe dévouë pour le ſalut de l'armée. Cérémonies qu'il obſerve. Changement qui ſe fait tout-à-coup dans les deux armées. Les Romains, de vaincus qu'ils étoient, reprennent le deſſus ſur l'ennemi. Cependant les Gaulois tiennent bon encore. Le Conſul Fabius, pour obtenir ſur eux une victoire complette, fait vœu de bâtir un Temple à Jupiter vainqueur. Après cet acte de religion, il fait attaquer les Gaulois, & les défait. Perte des Romains, des Gaulois & des Samnites. Fabius fait chercher le corps du Conſul Décius: il ne le trouve que le lendemain, & lui fait rendre les derniers devoirs avec toute la pompe d'une armée victorieuſe. Le Général qui commandoit l'armée Gauloiſe dans cette bataille, étoit le pere de Britomaris.

HISTOIRE DES GAULES, ET DES CONQUÊTES DES GAULOIS.

LIVRE CINQUIE'ME.

An de Rome 418.
Avant J. C. 336.

LES GAULOIS, que Sigovéſe (*a*) conduiſit au-delà du Rhin, & qu'il plaça dans le voiſinage de la forêt Hercynie (*b*), ne furent pas les ſeuls de cette nation qui paſſerent ce fleuve, & qui allerent peupler cette vaſte étenduë de pays, qui s'étend ſi avant dans le Nord. Car, pour le dire en paſſant, il ne paroît pas vraiſemblable, que d'autres que nos ancêtres y ayent pé-

(*a*) Ce Prince étoit neveu d'Ambigat, Roi des Bituriges, qui gouvernoit la Celtique. Il partit de la Cour de ſon oncle & des Gaules, l'an 154 de Rome.

(*b*) Céſar, après avoir donné à cette forêt ſoixante journées de longueur & neuf de largeur, ajoûte, qu'aucun voyageur n'avoit pénétré juſqu'à ſes extrémités. Je croirois volontiers, que cette forêt n'étoit ſi grande & ſi vaſte, que parce que les Anciens ne faiſoient qu'une ſeule forêt d'une multitude de forêts contiguës, ou voiſines les unes des autres, dont l'ancienne Germanie étoit remplie. *Silvæ totam reliquam Germaniam replent.* Plin. lib. XVI. c. I. C'eſt ainſi qu'ils donnoient le nom d'Alpes à cette longue chaîne de montagnes, qui s'étendent de diſtance en diſtance, depuis la mer des Gaules juſqu'à la Valachie & à la Tranſylvanie. Quoi qu'il en ſoit, la forêt Hercynie commençoit au pays des Helvétiens, & ſe terminoit à la Dacie.

An de Rome 418.
Avant J. C. 336.

nétré les premiers & s'y ſoient établis. Il eſt du moins certain, que ce ſont les Gaulois qu'on y voit arriver avant tout autre peuple, & qu'on trouve répandus dès les premiers tems dans l'Illyrie (*c*), dans la Pannonie (*d*), dans la Méſie (*e*), dans la Germanie (*f*), la Thrace (*g*), ſur l'une & l'autre rive du Danube (*h*) dans tout ſon cours, à la ſource de la Viſtule (*i*), & ſur les côtes de la mer Glaciale (*k*).

A la vérité, de tout tems les Hiſtoriens parlant de ces contrées, font mention de quelques Barbares, qui y étoient avec les Gaulois; mais ils ne diſent pas que ces Barbares fuſſent les anciens habitans & les originaires du pays; & quand ils le diroient, reſteroit à ſçavoir par où ils s'y ſeroient rendus. « Car ſi » l'on ſoûtenoit, dit M. le Marquis de Saint-Aubin *, qu'ils » n'euſſent tenu d'autre route pour venir en Europe, que celle » de la haute Aſie & de l'Iſthme, qui ſépare le Pont-Euxin de » la mer Caſpienne; la premiere de ces peuplades n'eût pas eu » le tems d'atteindre, avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, la li» ſiere la plus orientale de cette partie du monde ». Ainſi on peut ſuppoſer avec aſſez de fondement, juſqu'à ce qu'on ait de plus grandes lumieres, que les Barbares du Nord, que les Hiſtoriens repréſentent partageant avec les Gaulois les régions qu'ils occupoient, étoient d'anciens Gaulois, qui avoient reçu

* *Monar. Françoiſe, p. 282.*

(*c*) Vaſte région de l'Europe, qui avoit la mer Adriatique au midi, la Pannonie au ſeptentrion, l'Iſtrie au couchant, & la Macédoine avec la Méſie à l'orient. Elle étoit remplie de peuples Gaulois. Ses côtes maritimes portoient le nom de Gaule inférieure, & les Gaulois la regardoient comme une ſeconde patrie. *Voyez p. 81. & ſuiv.*

(*d*) Elle étoit enfermée entre le Danube, qu'elle avoit au ſeptentrion & à l'orient, la Save qui au midi la ſéparoit de l'Illyrie, & le Norique, qui la terminoit au couchant. On compte parmi les peuples Gaulois qui y étoient, les Boïens, les Scordiſces, les Tauriſces. *Voyez pages 87. 88. 90. &c.*

(*e*) Elle commençoit au confluent de la Save & du Danube, qui la bordoit d'un côté juſqu'à ſon embouchure; & avoit d'autre part pour bornes les montagnes de la Dalmatie, & le mont Hemus juſqu'au Pont-Euxin.

(*f*) Ses bornes étoient le Danube occidental au midi, le Rhin au couchant, la Sarmatie au levant, & au ſeptentrion l'Océan. Elle a été peuplée par les Gaulois. *Voyez ci-deſſus, p. 58. & ſuiv.*

(*g*) Elle étoit comme entourée par le mont Hemus, la mer Egée, la Propontide & le Pont-Euxin. A l'égard des peuples Gaulois qui y avoient des établiſſemens, *voyez plus haut, p. 89. 95. &c.*

(*h*) Ce fleuve coule du pied du mont Abenow, qui eſt dans la Suabe à quelque ſept milles d'Allemagne de Fribourg: après avoir reçu une infinité de ruiſſeaux & de rivieres, & avoir parcouru un nombre innombrable d'Etats, de Républiques & d'Empires, il ſe décharge dans le Pont-Euxin.

(*i*) C'eſt-à-dire, dans la Siléſie, ſur les frontieres de la Hongrie.

(*k*) C'eſt, ſelon Pline, celle qui baigne les côtes de la Scandinavie & de la Finlande.

An de Rome 418.
Avant J. C. 336.

dans les terres qu'ils étoient venus défricher, de nouveaux eſſains de leur nation, leſquels attirant ſur eux les yeux des peuples qui les voyoient arriver, faiſoient perdre de vûë l'origine de ceux qu'ils étoient allé joindre.

Sur ce pied, les Gaulois auront peuplé tout le nord de l'Europe ; & il n'en faut pas être ſurpris. Le propre de la nation étoit d'être également féconde & courageuſe : auſſi, quoiqu'elle occupât d'immenſes pays, & que les terres qu'elle cultivoit fuſſent extrêmement fertiles, les habitans y étoient preſque toûjours trop reſſerrés, & pour ainſi dire, les uns ſur les autres ; par-là toûjours en occaſion d'avoir quelque choſe à démêler enſemble. C'eſt pourquoi les Chefs, attentifs à prévenir les ſuites qui pouvoient arriver, ne manquoient point de tems à autre de ſe défaire d'une partie de leur jeuneſſe. Ils lui donnoient un Capitaine (*l*) ; & après l'avoir pourvûë des munitions de guerre & de bouche, dont elle pouvoit avoir beſoin, ils lui aſſignoient auprès ou au loin les contrées, dans leſquelles elles devoient s'établir, & où ils ſçavoient qu'elle ſeroit bien reçûë. Ils en uſoient tout autrement à l'égard des mutins & des ſéditieux : ils les chaſſoient ignominieuſement de la patrie ; & c'étoit à ces derniers à ſe chercher à la pointe de l'épée les choſes néceſſaires à la vie, & à ſe procurer l'exil le plus doux qu'il leur étoit poſſible.

C'eſt ainſi que ſe ſont faites toutes les tranſmigrations des Gaulois, dont nous avons déja parlé, dans l'Ibérie, en Italie & au-delà du Rhin. Les mêmes choſes ont été obſervées dans celles que nos peres ont continué à faire dans la Germanie, & que nous allons expoſer. On ne ſçait en quel tems ; ſoit parce qu'ainſi que je l'ai dit, la nation entiere s'attachât plus à faire de belles actions, qu'à les décrire ; ſoit que les Gaulois, en abandonnant leur pays, ſe tranſportaſſent dans des régions, où ils n'avoient perſonne pour témoin des expéditions qu'ils faiſoient ; ſoit enfin qu'ils n'euſſent à faire, qu'à des Barbares, dont l'Hiſtoire n'a pas conſervé le ſouvenir.

La premiere tranſmigration des Gaulois au-delà du Rhin, après celle à laquelle Sigovéſe avoit préſidé, étoit compoſée

(*l*) Cette pratique étoit précédée d'une cérémonie à laquelle ils ne manquoient jamais ; ſçavoir, de conſulter la volonté des Dieux. Science, au dire des Anciens, que les Gaulois poſſédoient au ſouverain degré.

de Tectoſages (*m*). Ils pouſſerent juſqu'à la forêt Hercynie ; ils défricherent quelques quartiers des environs; qui étoient les plus fertiles, & s'y fixerent. Ils y furent toûjours reſpectés, à cauſe de leur valeur & du ſoin qu'ils avoient d'obſerver toutes les loix de l'équité envers leurs voiſins, ſe faiſant une religion de ne jamais empiéter ſur eux, ni de leur faire aucun tort. Ils joüiſſoient de toute leur réputation encore du tems de Céſar *, qui remarque, qu'ils étoient fort laborieux ; qu'ils mépriſoient & fuyoient les richeſſes, & que le long ſéjour qu'ils avoient fait dans la Germanie, leur avoit fait prendre les mœurs & les manieres des Germains, auſſi-bien que leur façon de vivre & de ſe vêtir.

An de Rome 418. Avant J. C. 336.

* *Bel. Gal. l.* VI. *c.* 24.

Une ſédition qui s'éleva dans le pays des Tectoſages *, donna occaſion à une nouvelle ſortie de Gaulois. Les mutins furent bannis : on n'a jamais ſçû où ils ſe retirerent d'abord. Polybe * aſſûre, qu'une partie entra au ſervice des Carthaginois : ceux-ci paſſerent en Afrique, d'où ils furent tranſportés dans la Sicile. Là, ils ſe révolterent contre Hannon leur Général, qui trouva moyen pourtant de les punir. Leurs camarades commirent auſſi bien des déſordres & des perfidies, dont nous ne manquerons pas de faire mention dans la ſuite de cette Hiſtoire. Leur ſortie des Gaules doit être portée à peu près au commencement de la premiere guerre Punique.

* *Strab. l.* IV. *p.* 187.

* *Lib.* II. *p.* 95.

Tacite * parle de deux autres expéditions des Gaulois dans la Germanie ; l'une d'Helvétiens, & l'autre de Boïens. « Les » premiers, dit-il, allerent s'établir (*n*) entre la forêt Hercy- » nie, le Mein & le Rhin : les derniers occuperent ce qu'on a » depuis appellé la Bohême juſqu'au Mein ».

* *De Mor. Germ. cap.* 28.

Quoique nous n'ayons connoiſſance que de ce petit nombre

(*m*) Les Tectoſages avoient alors, ou du moins eurent dans la ſuite Toulouſe pour capitale ; d'où ils s'étendoient d'un côté juſqu'à Agde, & de l'autre juſqu'aux Pyrénées, y compris le Rouſſillon. On doit remarquer en paſſant, & l'on en trouvera les preuves dans la ſuite de l'Hiſtoire, que de tous les peuples des Gaules, les Tectoſages étoient les plus portés à former des colonies & à ſe tranſplanter en des pays étrangers. C'eſt peut-être auſſi de-là que leur eſt venu le nom de *Bolces*, *Volces* ou *Bolges*, mot Celtique, qui eſt encore en uſage dans la langue, & ſignifie, *remuant, agiſſant, qui eſt en mouvement, qui ne ſçauroit ſe tenir en place.* Voyez M. Aſtruc, Mém. Languedoc, pag. 456.

(*n*) Ces Helvétiens ne firent que paſſer de la rive gauche du Rhin à la droite, un peu au-deſſous du lac de Conſtance, & s'étendirent juſqu'au Mein, à la forêt Hercynie & à la ſource du Danube. Spener croit, que cet événement arriva ſous Tarquin l'ancien, & par conſéquent ſous la conduite de Sigovéſe. Il eſt permis à chacun d'abonder en ſon ſens.

An de Rome 418.
Avant J. C. 336.

de tranſmigrations de nos peres dans le Nord, il ne faut pas douter qu'il ne s'en ſoit fait pluſieurs autres, qui ont échappé aux recherches des Hiſtoriens, & dont par conſéquent nous ne faiſons nulle mention. Ce qui n'empêche pas que nous ne puiſſions & ne devions même les ſuppoſer ſans crainte de nous tromper, à la faveur non ſeulement de tant de noms de peuples Gaulois, que nous trouvons répandus depuis le Rhin juſqu'à la mer Glaciale, mais encore de tant de peuples qui ont paſſé juſqu'ici pour Barbares & étrangers, & qui étoient néanmoins, ainſi que je l'ai fait voir, originaires des Gaules. Toutes vérités, qui jointes à la grande étenduë de pays, que Tacite dit avoir été occupée par deux ſeules petites tribus des Gaulois, les Helvétiens & les Boïens, me perſuadent, 1°. que les Gaulois ont peuplé les premiers la Germanie; 2°. & que c'eſt en partie pourquoi dès les tems les plus reculés, on les voit figurer dans preſque tous les cantons de l'Europe orientale & ſeptentrionale, comme on le verra dans la ſuite de l'Hiſtoire.

Alexandre ne fut pas plûtôt monté ſur le Thrône, qu'il ſongea à affermir les conquêtes de ſon pere, & même à les étendre. Ainſi bien-loin d'entrer dans les vûës de ſon Conſeil, qui lui propoſoit d'abandonner la Grece, & de s'accommoder avec les peuples ſubjugués (*o*), qui vouloient ſecoüer le joug, il alla les chercher, & les ſoûmit avant qu'ils euſſent eu le tems de ſe reconnoître. C'étoient les Thraces. Attiré par de ſi heureux commencemens, & voulant profiter des premieres faveurs de la fortune, il porta plus loin ſes armes, dompta les Getes (*p*), les Triballes (*q*), avec quelques autres Barbares (*r*) des environs, & enfin ſe rendit maître de l'Iſle de Peucé, formée par les bouches du Danube. C'eſt-là qu'il reçut les députés des Gaulois, qui étoient le plus près de la Grece. Ils occupoient cette partie de l'Illyrie (*s*), qui eſt au voiſinage des côtes de la mer

(*o*) C'étoient les Illyriens, les Thraces, les Scythes, les Olynthiens, les Byzantins, & une infinité d'autres avec généralement tous les Grecs, que Philippe, pere d'Alexandre, avoit forcés les armes à la main, par violence, par ſes injuſtices, par ſes faux ſermens, par ſes promeſſes, par ſes rapines, par ſes largeſſes de ſe ſoûmettre, & de le reconnoître Chef des Grecs contre les Perſes.

(*p*) Peuple Sarmate, établi dans la Dacie, & qui comprenoit les Maſſagétes, les Tyrſagétes, les Dahes, les Saces, les Alains, &c.

(*q*) Ils habitoient le long du Danube, dans la Méſie inférieure.

(*r*) C'étoient ces peuples inconnus, qui s'étendoient depuis le mont Hemus, au ſortir de la Macédoine, juſqu'à l'embouchure du Danube.

(*s*) Ce devoit être dans la Méſie ſupérieure limitrophe de la Dardanie, puiſque

An de Rome 418.
Avant J. C. 336.

Adriatique*. Alexandre flatté de cette députation, & confondant la nation qui la faiſoit avec les peuples, que la terreur de ſes armes obligeoit de rechercher ſon alliauce, reçut à ſa table ceux qui la compoſoient, & leur demanda, en préſence de quantité d'autres Députés & des principaux Officiers de ſon armée, laquelle de toutes les choſes étoit celle qu'ils craignoient le plus. Ptolomée, fils de Lagus, qui étoit du repas, & qui nous a conſervé ce trait de la vie d'Alexandre, obſerve*, que ce Prince ſe repaiſſoit par avance du plaiſir d'entendre de la propre bouche des Gaulois (*t*), que c'étoit lui ſeul que leur nation redoutât : mais il fut dans le dernier étonnement, quand ils répondirent, que TOUTE LEUR CRAINTE E'TOIT, QUE LE CIEL NE VINT A TOMBER. Une réponſe ſi fiere mortifia Alexandre. Les Députés s'en apperçurent avec tous ceux qui étoient préſens : mais les Gaulois ne ſe déconcerterent point pour cela ; ils ajoûterent ſeulement, avec beaucoup de dignité, que les ſentimens dans leſquels ils étoient nés, n'empêchoient point qu'ils ne tinſent à honneur d'être au nombre des alliés d'un Prince tel que lui. Alexandre feignit d'être ſatisfait de ces paroles. Cependant, après le départ des Députés, il déchargea ſon cœur & dit, que LES CELTES E'TOIENT FANFARONS.

* *Arrian. Expedit. Alex. l. 1. p. 11.*

* *Strab. l. VII. p. 301.*

Arrien, pour diminuer le prix de la réponſe des Gaulois, avance, qu'ils ne montrerent tant de fermeté, que parce qu'ils étoient bien perſuadés « qu'Alexandre ne s'aviſeroit jamais d'aller attaquer leurs Etats, tant parce qu'ils étoient trop éloignés de la Macédoine & que l'abord en étoit difficile, que parce qu'Alexandre ne vouloit plus s'occuper que de l'expédition de Perſe ». C'eſt ſacrifier aux manes d'Alexandre la

les Gaulois, qui ont fait quelques irruptions dans la Macédoine, entroient de plain-pied de chez eux dans la Dardanie.

(*t*) La queſtion d'Alexandre fait ſentir que ce Prince diſtinguoit les Gaulois des autres peuples ; qu'il eſtimoit leur valeur, & qu'il étoit informé des conquêtes qu'ils avoient faites hors de leur pays. Il ne faut pas oublier qu'Arrien dit, que c'eſt aux Gétes qu'Alexandre adreſſa la parole. Mais outre qu'un des plus grands Capitaines de la ſuite de ce Prince, & qui étoit préſent, aſſûre en termes exprès que ce fut aux Celtes ou Gaulois, que le jeune Héros fit la queſtion ; les Gétes, qui venoient d'être ſoûmis & taillés en piéces coup ſur coup, ne pouvoient lui faire la réponſe que les Gaulois lui firent, ſans bleſſer évidemment la vérité, & ſans s'attirer la colere & l'indignation d'Alexandre. Arrien fait une autre faute ; il place les Gaulois, qui parlerent au Roi de Macédoine avec tant de fermeté, ſur les côtes de la mer Ionienne ; au lieu qu'ils étoient ſur celles de la mer Adriatique, comme Strabon le marque formellement & que nous le verrons dans la ſuite. Il eſt vrai que l'on peut ſauver Arrien, en diſant, que la mer Ionienne eſt une ſuite de la mer Adriatique ; en ſorte que l'une eſt un peu plus haut, & l'autre un peu plus bas.

gloire d'un peuple, dont la valeur alloit alors de pair avec celle de ce jeune Héros.

An de Rome 420.
Avant J. C. 334.

En effet, à peine Alexandre fut entré en Aſie, & eut ébranlé le Trône du Grand Roi (*u*) juſques dans ſes fondemens, que les Gaulois firent une irruption dans l'Ionie, ravagerent en entier l'Aſie mineure, & en rapporterent des richeſſes immenſes. On ne ſçait pas les circonſtances de cet événement. Deux Anciens ſeulement ont tranſmis à la poſtérité l'acte héroïque de juſtice, qu'exerça celui qui étoit à la tête de cette expédition *. Il s'appelloit Brennus. Ce Prince vouloit ſe rendre maître d'Ephéſe, & l'aſſiégeoit. Un jour qu'il faiſoit le tour des remparts, pour découvrir l'endroit le plus foible, une jeune Ephéſienne de condition le vit, l'aima & voulut en être aimée. Pour y parvenir, Démonique (c'eſt le nom de cette fille) lui fit offrir ſon cœur avec la ville d'Ephéſe, pourvû que de ſon côté il s'engageât à lui faire remettre tous les bijoux propres à ſon ſexe, qui ſeroient pris au ſac de la ville. Brennus accorda tout & tint parole; car dès qu'Ephéſe fut en ſa poſſeſſion, il aſſembla ſes ſoldats, & leur ordonna de jetter à la tête de cette perfide tout l'or qu'elle avoit demandé pour prix de livrer ſa patrie. Le butin étoit en ſi grande quantité, que Démonique ſuccombant ſous le poids de tant de richeſſes, expira ſur la place. Exemple mémorable (*x*), qui met en évidence l'horreur que les Gaulois avoient des traîtres, quoique pour le bien de l'Etat, ils miſſent à profit leur trahiſon; ce qui a toûjours paſſé en regle parmi les peuples les mieux diſciplinés.

* *Stobæ, Serm. x. p. 133. Apud Plutarc. Parall. tom. II. p. 309.*

An de Rome 421.
Avant J. C. 333.

Dans le tems que Brennus ſe diſtinguoit ainſi dans l'Ionie, le célébre Démoſthéne faiſoit briller ſon éloquence, en expoſant aux yeux des Athéniens la friponnerie de deux Marſeillois (*y*).

* *Exceptio adverſus Zenothemin.*

(*u*) C'eſt le titre dont les Grecs honoroient le Roi de Perſe, à cauſe du grand nombre de peuples qui lui étoient ſoûmis, & qu'ils traitoient néanmoins de barbare.

(*x*) L'Hiſtoire ne marque pas à quel tems il faut porter cet événement ſingulier; mais on peut tirer du grand nombre de Gaulois répandus dans l'Aſie, qui ſervoient de troupes auxiliaires immédiatement après la mort d'Alexandre, qu'il ſuivit de près le paſſage du Granique de ce Prince. Ainſi l'entrée des Gaulois dans l'Aſie touche à celle de ce grand Conquérant

(*y*) Rien n'eſt plus beau que le portrait que j'ai fait des Marſeillois des premiers tems. Je n'ai parlé que d'après Cicéron & Valere Maxime. Ainſi on ne doit pas me ſoupçonner de l'avoir flatté. Par conſéquent la friponnerie des deux particuliers, dont il s'agit ici,

N'eſt qu'une ombre au tableau, qui lui donne du luſtre.

Cependant je ne ſçai comment juſtifier ce

Demon,

An de Rome 421.
Avant J. C. 333.

Demon, parent de notre Orateur, avoit prêté de l'argent à Protus pour acheter du bled à Syracuſe, & le tranſporter à Athénes. Protus fréta le vaiſſeau d'Hégeſtrate, Marſeillois, qui avoit pour aſſocié un autre Marſeillois appellé Zénothémis. Pendant qu'on chargeoit le bled ſur le vaiſſeau, les deux Marſeillois firent un emprunt de cinq cens piſtoles ſur les grains que le Capitaine du vaiſſeau faiſoit embarquer, & qu'ils diſoient leur appartenir auſſi-bien que le bâtiment. Comme ces avanturiers n'avoient nul deſſein de rendre la ſomme qu'ils avoient empruntée, ils eurent ſoin de faire inſérer dans le billet qu'ils faiſoient à leurs créanciers, qu'ils ne ſeroient obligés de faire honneur à leur engagement, qu'autant qu'ils feroient la traite heureuſement, & que leur vaiſſeau arriveroit à bon port. Pour conduire la fourbe à la fin qu'ils s'étoient propoſée, au lieu de prendre leur argent avec eux & de le négocier, ils l'envoyerent ſecretement à Marſeille. Cela fait, ils mettent à la voile. Le troiſiéme jour de leur départ de Syracuſe, Hégeſtrate, à l'entrée de la nuit & pendant que Zénothemis amuſoit l'équipage, deſcendit à fond de cale, fit des trous au vaiſſeau, afin que l'eau y entrât & qu'il coulât à fond. Heureuſement les Commis de Protus s'apperçurent de cette indigne manœuvre, & deſcendirent incontinent. Hégeſtrate ſe voyant pris ſur le fait, profita pour s'évader du trouble où la crainte de périr retenoit les paſſagers ; & penſant ſe jetter dans l'eſquif, il tomba dans la mer & ſe noya. Cependant Zénothémis feignant d'ignorer la trahiſon, faiſoit le mal bien plus grand qu'il n'étoit, & s'efforçoit de perſuader à tout le monde de ſe ſauver & d'abandonner le vaiſſeau : mais perſonne ne l'écouta. On ferma les trous qu'Hégeſtrate avoit faits au vaiſſeau ; & à force de rames & de voiles, l'on arriva à Céphalonie avec beaucoup de peine. Zénothémis, en mettant pied à terre, préſenta une requête au Magiſtrat de cette ville, tendante à ce que le vaiſſeau avec ſa charge lui fût remis, pour deux raiſons : la premiere, parce que le Patron étoit Marſeillois, & qu'ainſi il falloit conduire le bâtiment à Marſeille ; la ſeconde, ſur ce que lui Zénothé-

qu'Athénée dit des Marſeillois en général, qu'à l'exemple des Iberes, ils portoient des habits ſuperbes, riches & traînans à terre ; mais qu'il y avoit cette différence entre eux & les Iberes, que ces derniers dans les combats, n'en étoient pas moins braves, & n'en faiſoient pas moins leur devoir ; au lieu que les Marſeillois étoient plus lâches & plus voluptueux que les femmes. *Athen. l. XII. p. 523. D.*

An de Rome 421. Avant J. C. 333.

mis avoit fait des avances conſidérables à Hégeſtrate, & qu'ainſi le vaiſſeau devoit répondre des dettes que le Patron avoit contractées. Mais ſur les repréſentations des Athéniens, il fut ordonné, que le bâtiment continuëroit ſa courſe, & ſe rendroit au lieu de ſa deſtination. Zénothémis ne fut pas plûtôt arrivé à Athénes, qu'il fit ſaiſir le bled & mit Demon en cauſe, qui, en l'abſence de Protus, diſoit en être le propriétaire. Démoſthéne plaida pour Demon, & dévoila en détail le myſtere d'iniquité, dont je me ſuis contenté de donner la ſubſtance.

Je ne perdrai point de tems à juſtifier l'infame procédé de nos deux Marſeillois : l'éclat qu'il fit à Athénes, eſt au-deſſus des apologies qu'on pourroit faire pour le couvrir. Tout ce qu'on peut dire, c'eſt qu'il ne doit rien diminuer de la haute idée qu'on a toûjours eu de la ſévérité & de l'équité des Loix de la République de Marſeille, & qu'ainſi Hégeſtrate & Zénothémis ſeuls ſont reſponſables des crimes, dont Démoſthéne a chargé leur mémoire. D'ailleurs on doit les regarder comme les premiers de leur nation, qui ont donné à leurs concitoyens l'exemple de la mauvaiſe foi attachée depuis à la profeſſion de commerçant & de négociant. On peut même croire pieuſement, qu'un tel exemple ne fut pas contagieux dans l'étenduë des Etats d'une République ſi bien réglée. Je donne en preuve d'une penſée ſi favorable à la réputation des Marſeillois, la fidélité héroïque d'un autre Zénothémis, deſcendant de celui dont nous venons de parler, & que Lucien * a tant célébré dans ſes écrits.

* *In Toxari, ſeu amicitia.*

Je mets fin à ces réflexions, en faiſant obſerver, que la petite hiſtoire que Démoſthéne a fait paſſer juſqu'à nous, met en évidence, que les Marſeillois, dans l'eſpace de ſoixante-ſix ans depuis leur établiſſement dans les Gaules, avoient étendu leur commerce depuis les Colonnes d'Hercule juſqu'à l'extrémité de la Grece.

An de Rome 429. Avant J. C. 325.

A quelque tems de-là, les Gaulois, non ceux dont j'ai parlé en dernier lieu, moins encore ceux des Gaules & d'Italie *, mais ſans doute les Gaulois qui étoient établis dans la grande Grece, ſe rendirent à Babylone pour féliciter Alexandre ſur ſes vaſtes conquêtes. C'étoit à l'exemple des Grecs de la grande Grece & de la Grece proprement dite, des Carthaginois & des autres peuples de l'Afrique, des Ethiopiens, des Illyriens, des Scythes, des Thraces, des Iberes, des Siciliens & des habitans de quel-

* *Diod. Sicil. l. XIV. p. 579. Juſtin, l. XII. c. 13. Oroſ. lib. III. c. 20.*

ques provinces d'Italie (z), qui y étoient alliés, les uns pour prendre part à ſes grands ſuccès, d'autres pour lui offrir des couronnes, quelques-autres pour faire alliance avec ce Prince, d'autres encore pour effacer les mauvaiſes impreſſions, que ce Conquérant avoit conçûës contre les peuples, qui les députoient; tous enfin pour s'honorer & s'aſſûrer de ſa protection.

An de Rome 429. Avant J. C. 325.

Quelque piqué qu'eût été Alexandre contre les Gaulois de l'Illyrie, au ſujet de la réponſe fiere qu'ils avoient faite à ſa queſtion, il fut extrêmement flatté de l'arrivée des Gaulois de la grande Grece. Comme il étoit prévenu en faveur de la nation, qu'il ſçavoit être répanduë dans toute l'Europe, il s'étudia à ſe l'attacher pour toûjours par les honneurs qu'il fit aux nouveaux Députés, eſpérant qu'au paſſage qu'il méditoit de faire d'Eſpagne dans les Gaules pour ſe rendre en Italie, & delà dans l'Epire & la Macédoine, la réception qu'ils lui feroient, ſoûtiendroit l'idée qu'il avoit de lui-même, qu'il étoit le vainqueur & le maître de l'Univers.

On ne ſçait pas quel tems les Gaulois reſterent à la Cour d'Alexandre: il eſt du moins certain, que quand ils en furent partis, la réputation de leur valeur s'y maintint toute entiere; puiſqu'immédiatement après la mort de ce Prince, qui ſurvint quelque ſix mois après, les grands Capitaines qui furent ſes ſucceſſeurs, & qui s'entre-déchirerent pendant long-tems avec un acharnement qui n'a point d'exemple, pour ſe dépoüiller les uns les autres & régner ſeuls, s'appliquerent à avoir toûjours leurs armées remplies de Gaulois; & réciproquement les Gaulois prirent à tâche de les ſervir, pour ſe vanger du refus (a) que les Grecs avoient fait de les admettre dans leur confédération.

Pour entendre ces dernieres paroles, il faut ſe ſouvenir, qu'auſſi-tôt que les premiers bruits de la mort d'Alexandre furent, je ne dis pas répandus, mais ſeulement parvenus dans la Grece, ſans qu'on en eût la plus petite certitude, ils y exciterent une joie univerſelle, & des mouvemens qui ne permettoient pas aux Grecs de ſe contenir dans les bornes d'une juſte

(z) On a vû plus haut, que les Gaulois qui prirent Rome & firent le ſiége du Capitole, étoient venus de la grande Grece, ou des environs; & ainſi, qu'en général les Gaulois étoient répandus dans preſque toute l'Italie, tant en-delà, qu'en-deçà de Rome.

(a) Il ſera bien-tôt parlé de la confédération d'où l'on exclut les Gaulois.

An de Rome 429. Avant J. C. 325.

modération. Depuis long-tems toutes les Républiques & les Etats, qui avoient plus ou moins figuré dans cette partie de l'Europe, portoient impatiemment le joug des Macédoniens, & attendoient le premier moment favorable de le ſecoüer. Les colonies Grecques qu'Alexandre avoit établies dans l'Aſie ſupérieure, leur en avoient donné l'exemple. Elles y avoient été placées contre leur gré, pour tenir en bride les peuples nouvellement conquis. Elles brûloient d'en ſortir; mais la crainte d'Alexandre les y retenoit. A la mort de ce Prince, tous les ſujets qui les compoſoient ſe ſouleverent, & prirent de concert le parti de s'en retourner dans leur patrie, qui avoit pour eux un attrait, qu'ils ne pouvoient vaincre. Ainſi, ſans prendre d'autre précaution, que celle de ſe choiſir un Chef pour les conduire, ils ſe mirent en marche.

An de Rome 430. Avant J. C. 324.

Les Grecs de la Grece ne manquerent pas de mettre à profit une ſi belle occaſion de rompre leurs liens. Les Athéniens étoient à leur tête. Ils ſe hâterent d'envoyer par-tout des députés pour porter la nation entiere à être animée du même eſprit, à ſeconder de ſi loüables intentions, & à former enſemble une ligue contre leurs ennemis communs. Les Gaulois de la Thrace & de l'Illyrie demanderent d'y entrer. Ils alloient y être reçus*: mais Cléonyme de Sparte (*b*) déclara, que ni lui ni les Lacédémoniens, pour des raiſons, dont l'Hiſtoire ne fait aucune mention, ne vouloient point contracter aucune alliance avec les Gaulois; & la fermeté avec laquelle il parla, fit rejetter la demande de ces derniers.

* *Pauſan. l. IV. p. 269.*

Ce refus eut des ſuites funeſtes à la Grece, non ſeulement pour le tems préſent, mais encore pour l'avenir. Car la confédération ſe rompit bien-tôt d'elle-même, quoique les commencemens en euſſent été fort heureux. En effet, Antipater (*c*), Gouverneur de la Macédoine, de la Thrace, de la Theſſalie & de la Grece, contre lequel les Grecs avoient pris les armes, ſous couleur de faire aux uns des avantages, qu'il ne pouvoit

(*b*) Cléonyme étoit de la famille des Agiades & fils de Cléoméne; il avoit un grand crédit dans Sparte, quoiqu'il n'ait jamais pû y régner, à cauſe de ſon caractere violent & qui alloit au deſpotiſme. Nous aurons occaſion dans la ſuite de le faire connoître à fond. *Voyez Plutarque, Agis & Cleom. p. 796.*

(*c*) Il avoit été établi par Alexandre même, en partant pour ſon expédition de Perſe. A ſa mort, il réünit à ſon gouvernement toutes les provinces, que les Macédoniens avoient en Europe. Peu de tems après, il fut déclaré Régent de l'Empire.

An de Rome 439. Avant J. C. 324.

pas accorder aux autres, eut l'adreſſe de déclarer, qu'il ne vouloit traiter que ſéparément avec les villes alliées : ce qui leur fit perdre de vûë l'intérêt général, pour ne ſonger qu'au particulier, les détacha les unes des autres, & ruina ainſi la cauſe commune. Par-là, toutes rentrerent dans les fers, d'où elles vouloient ſortir. Or les Gaulois auroient ſûrement prévenu ce malheur, parce que n'ayant point à craindre pour leurs Etats (*d*), ils étoient toûjours prêts à porter du ſecours par-tout, à faire face à l'ennemi, à l'empêcher d'attaquer & de ſubjuguer les villes Grecques en détail, & à garantir ces dernieres de la crainte de voir leurs terres expoſées à toutes les horreurs de la guerre : crainte qui frappoit tous les Chefs de la ligue également.

A l'égard de l'avenir, les Gaulois, en attendant qu'ils fuſſent en état d'entrer dans le cœur de la Grece, pour la faire repentir du mépris, qu'elle avoit fait de leur alliance, chercherent à s'unir à ſes ennemis ; & c'eſt ce qu'ils firent peu de tems après avec Antigone, l'un des ſucceſſeurs d'Alexandre ; lequel, lié d'intérêt aux autres Gouverneurs des provinces de l'Empire Macédonien, s'attachoit uniquement à tenir la Grece dans la ſujétion, où Alexandre & ſon pere l'avoient réduite.

An de Rome 433. Avant J. C. 321.

Les Gaulois donc entrerent au ſervice d'Antigone (*e*) ; & c'eſt à leur valeur, & à l'habileté de Bidorix (*f*) leur Général, que ce Prince dut la célébre victoire qu'il remporta ſur Antipater. Mais après la bataille, ce Prince en agit auſſi mal avec eux qu'ils en avoient bien agi avec lui. Il étoit queſtion d'obſerver les conditions d'un traité, que ce Prince avoit fait & ſigné * en les prenant à ſon ſervice. Le traité portoit, qu'à la fin de la campagne, il leur donneroit par tête une piéce d'or marquée au coin des Rois de Macédoine ; & que, pour ſûreté de l'engagement, il leur remettroit des ôtages. Comme les Gaulois, ſelon la coûtume de la nation, avoient emmené avec eux leurs femmes, leurs enfans & les vieillards ; quand ils fu-

* *Poliæn. Stratag. l.* IV. *c.* 16. §. 17.

(*d*) Leurs Etats étoient dans l'Illyrie, ainſi que je l'ai déja remarqué. Sans compter que les Gaulois n'ayant pas craint Alexandre de ſon vivant, craignoient encore moins ſon Vice-Roi après ſa mort.

(*e*) C'étoit un des Lieutenans d'Alexandre. A la mort de ce Prince, il fut Gouverneur de la Pamphilie, de la Lycie & de la Phrygie ſupérieure ; mais bientôt après il ſe rendit maître de la haute Aſie ; & il dévoroit dans ſon cœur toute la ſucceſſion d'Alexandre. Ainſi il étoit ennemi de tous ceux qui étoient à la tête des gouvernemens, & de tous autres que leur mérite pouvoit y élever.

(*f*) Quelques Manuſcrits l'appellent *Bidérius*, d'autres *Kiderius*. J'ai donné à ce mot une terminaiſon Celtique.

An de Rome 433.
Avant J. C. 321.

rent ſur le point de partir pour leurs quartiers d'hyver, ils demanderent cent talens, à quoi ſe montoit le nombre des piéces d'or qu'Antigone s'étoit obligé de leur donner, en précomptant tout leur monde. Mais Antigone ne voulant jamais leur paſſer les perſonnes, qui n'avoient pas été en état de porter les armes, ne leur en offrit que trente. On s'échauffa de part & d'autre : le réſultat de la diſpute fut, qu'aucun des deux partis ne voulut rien retrancher de ſes prétentions. Les Gaulois piqués de l'injuſtice qu'on leur faiſoit, ſe retirerent bruſquement, en menaçant Antigone de faire main-baſſe ſur les ôtages, qu'ils avoient entre les mains. Ils ne furent pas plûtôt partis, que le Général Macédonien craignant que des menaces ils n'en vinſent à l'exécution, fit courir après eux, pour leur dire, qu'il étoit diſpoſé à leur livrer la ſomme entiere qu'ils demandoient, pourvû qu'ils députaſſent des perſonnes, qui fuſſent en état de répondre des ſommes qu'ils devoient recevoir. Les Gaulois jugeant de la bonne foi d'Antigone par la leur, ſe prêterent volontiers à tout ce qu'il leur fit propoſer, & choiſirent pour toucher les ſommes qui leur étoient dûës, quelques Officiers de leur Corps. A peine ces derniers furent arrivés dans le camp du Prince, qu'il leur donna des gardes, & fit ſçavoir aux Gaulois, qu'il ne les rendroit qu'après que ſes ôtages lui auroient été renvoyés. Les Gaulois s'apperçurent trop tard qu'ils étoient les dupes de leur franchiſe ; & voulant, à quelque prix que ce fût, retirer leurs Députés, ils s'accommoderent aux volontés d'Antigone. Ainſi ils rendirent les ôtages, recouvrerent leurs Chefs, toucherent les trente talens qui leur avoient été préſentés, & ſe rendirent en hâte dans les terres, d'où ils étoient partis avant la campagne.

L'expérience que les Gaulois firent dans cette occaſion de la mauvaiſe foi d'Antigone, auroit été à l'égard de tout autre peuple une leçon pour être en garde à l'avenir contre de pareilles ſurpriſes. Mais il n'en fut pas de même de nos peres : la ſimplicité & la candeur étoient en eux à un tel degré, qu'elles prenoient toûjours le deſſus. Ainſi paſſé le moment, où ils s'appercevoient qu'ils étoient trompés, ils ne ſe ſouvenoient plus des ſupercheries qu'on leur avoit faites. Leur Hiſtoire fournit mille preuves de cette éclatante vérité. Il ne faut donc pas s'étonner, ſi on les voit bien-tôt renoüer avec Antigone & marcher encore ſous ſes étendarts.

An de Rome 438.
Avant J. C. 316.

Antipater (*g*) mourut quelque tems après la bataille, que les Gaulois lui avoient fait perdre. Caſſandre (*h*) ſon fils lui ſuccéda. Après avoir tenté inutilement de détruire Polyſperchon (*i*), que ſon pere avoit nommé Régent de l'Empire Macédonien, & Tuteur des deux Princes (*k*), que l'armée avoit choiſis pour lui ſuccéder; un de ſes premiers ſoins fut de vanger l'injure que les Gaulois avoient faite à ſon pere. Comme quelques-unes de leurs tribus habitoient dans la Thrace, dont il étoit Gouverneur, il crut qu'il lui ſeroit aiſé de les y accabler, s'il pouvoit les ſurprendre. Pour cet effet, il aſſembla ſecretement des troupes, & marcha contre eux au moment qu'ils s'y attendoient le moins. Au premier bruit de l'approche de ſon armée, les Gaulois voyant qu'ils n'avoient pas le tems de ſe mettre en défenſe, tranſporterent ſur le champ leurs femmes, leurs enfans & leurs beſtiaux ſur le mont Hemus (*l*) & s'y retrancherent. Leurs retranchemens furent bientôt faits : ils couperent quantité d'arbres, dont le mont étoit couvert, avec leſquels ils fermerent tous les paſſages, par où l'ennemi pouvoit pénétrer juſqu'à eux. Un événement ſingulier rendit ces retranchemens bien plus forts, qu'ils ne devoient être naturellement. C'eſt que, quoique le mont Hemus eût été juſques-là ſec & aride (*m*), tout autant d'arbres coupés devinrent autant de ſources abondantes d'eau, qui, n'ayant pas de cours réglé, inonderent la campagne, & obligerent Caſſandre de retirer ſes troupes & de laiſſer en paix les Gaulois. Séneque* & Pline, qui rapportent ce phénomene ſurprenant de la nature,

* *Senec. Natural. quæſt. lib.* III. *c.* 11.
Plin. Hiſt. lib. XXXI. *c.* 4.

(*g*) Ce Prince mourut de vieilleſſe vers l'an de Rome 435, avant J. C. 319.

(*h*) Il prit le titre de Roi deux ans après, s'étant défait d'Olympiade mere d'Alexandre, de Roxane ſa femme, & du fils que cette Princeſſe avoit mis au monde depuis la mort de ſon mari.

(*i*) Polyſperchon avoit ſervi dans les armées d'Alexandre en qualité de Général des troupes étrangeres, & s'y étoit diſtingué. Antipater connoiſſant ſon mérite, lui confia en mourant la Régence & la Tutelle des Princes, que les Macédoniens avoient eux-mêmes choiſis pour ſuccéder à Alexandre : préférence que Caſſandre ſon fils regarda comme un affront, qu'il ne pouvoit digérer.

(*k*) Ces deux Princes étoient Philippe Aridée, frere naturel d'Alexandre, & le fils de Roxane, appellé Alexandre, comme ſon pere ; le premier étoit imbécille, & le ſecond en maillot. Pour remédier à ces inconvéniens, les Macédoniens leur donnerent un ou pluſieurs Tuteurs. Perdiccas fut le premier ; Python & Arridée ſuccéderent à Perdiccas ; Antipater fut mis en la place de ces derniers : enfin, Antipater en mourant, choiſit Polyſperchon ; ce qui offenſa Caſſandre à un tel point, qu'il lui fit perpétuellement la guerre, & enfin le dépoüilla de tous les Etats dont il avoit le gouvernement.

(*l*) Chaîne de montagnes, qui ſépare la Thrace de la Mœſie, & s'étend d'Occident en Orient. Ces montagnes ſont ſi hautes, que du ſommet on découvre le Pont-Euxin.

(*m*) Cependant l'Hébre & le Strimon ont leurs ſources.

An de Rome 438. Avant J. C. 316.

l'expliquent en diſant, que l'eau qui forma alors toutes ces ſources, étoit celle-là même, qui ſervoit depuis la naiſſance du monde à la nourriture & à l'accroiſſement de la partie de la forêt, qui avoit été coupée.

Antigone, que nous venons de voir s'être broüillé par un principe d'avarice avec les Gaulois, ne pouvoit ſe conſoler d'avoir donné lieu lui-même à leur mécontement. Il étoit forcé de reconnoître, qu'il leur étoit redevable de la victoire, qu'il avoit remportée ſur les troupes d'Antipater. Ainſi, dans le projet qu'il avoit conçu, d'écarter & d'aſſujettir tous les compétiteurs à l'Empire Macédonien (*n*), & de ſuccéder ſeul à Alexandre, il ſentoit qu'il ne pouvoit ſe paſſer de leur ſecours; c'eſt pourquoi il chercha bien-tôt l'occaſion de ſe reconcilier avec eux & de ſe les attacher pour toûjours : l'entrepriſe de Caſſandre la lui fournit. Antigone leur fit donc parler; l'inſulte qu'ils venoient de recevoir le fit écouter. Il offrit dès-lors de prendre un tiers des leurs à ſon ſervice, de les conduire dans l'Aſie, d'y aſſigner des terres pour les femmes, les vieillards & les enfans, avec promeſſe ſolemnelle, que la ſolde ſeroit exactement payée indifféremment à tous ceux qui leur ſeroient unis par les liens du ſang; & qu'ainſi il les dédommageroit amplement du tort, dont ils conſervoient le ſouvenir.

Il n'en falloit pas tant pour faire oublier aux Gaulois l'injure qu'ils avoient reçûë quelque tems auparavant d'Antigone. Il eſt vrai que le deſir de tirer vengeance du tour que Caſſandre venoit de leur joüer, ſans lui en avoir donné aucun ſujet, les détermina plus aiſément. Ainſi ils traiterent ſur le champ avec Antigone, & le ſuivirent en ſi grand nombre, qu'il les partagea en deux corps, l'un deſquels il ſe réſerva, & envoya l'autre à ſon fils Démétrius (*o*), ſurnommé depuis Poliorcéte. Ce traité ne peut être caché : ainſi il fut à l'égard des concurrens d'Antigone, comme le ſignal de ce qu'ils devoient faire pour arrêter ſes entrepriſes. Auſſi vit-on incontinent Ptolemée (*p*), Seleucus,

(*n*) On ne connoît gueres que Perdiccas & Antigone, qui ayent prétendu ſuccéder en plein à Alexandre : tous ſes autres Capitaines ſe ſont contentés de ſe rendre Souverains chacun dans le département qui avoit été confié à ſes ſoins.

(*o*) Prince alors d'une grande eſpérance, & qui dans la ſuite ſçut allier toutes les vertus d'un héros avec tous les débordemens d'un voluptueux & d'un impie. Le nom de Poliorcéte ſignifie *Preneur de villes*; parce qu'il excelloit dans l'art d'inventer & de conſtruire des machines, contre leſquelles aucune place ne pouvoit tenir.

(*p*) Second, ſurnommé Philadelphe, Roi d'Egypte.

cus (*q*), Pyrrhus (*r*) & quelques autres Princes, qui vouloient s'aſſûrer les débris de l'Empire d'Alexandre, dont ils s'étoient emparés, mendier à l'envi les uns des autres le ſecours des Gaulois, & recourir à eux comme à l'unique reſſource *, ſans laquelle on ne pouvoit ni monter, ni ſe maintenir ſur le Thrône.

An de Rome 438.
Avant J. C. 316.

* *Juſtin, l.* XXIV. *c.* 2.

Antigone n'eut pas été plûtôt joint par les Gaulois, qu'il vola dans l'Aſie pour exécuter les grands deſſeins qu'il rouloit dans ſa tête. Un des principaux étoit d'obliger Euménes (*s*) de gré ou de force, à ſe déclarer en ſa faveur, & à s'unir à lui. Ç'avoit été l'ami particulier de Perdiccas (*t*). Celui-ci, après la mort d'Alexandre, avoit été déclaré non ſeulement Tuteur des deux Rois qu'on avoit nommés pour lui ſuccéder, mais encore Régent de l'Empire. Or comme il étoit dévoré par l'ambition, il conduiſoit les affaires de maniere qu'il devoit ſe trouver un jour aſſis ſur le Thrône, ſans qu'il parût comment il s'y étoit placé. Antigone, qui avoit les mêmes vûës que lui, ne fut pas long-tems ſans démêler la fin où il tendoit : mais n'étant pas en état lui ſeul de le croiſer, ni de faire avorter ſon deſſein, il fit part de ſa découverte & de ſes allarmes à Antipater, à Cratere (*u*), & à Ptolemée, qui ayant également intérêt à empêcher l'élévation de leur rival, formerent avec Antigone contre leur ennemi commun une quadruple alliance.

A quelque tems de-là, Antipater (*x*) & Cratere moururent,

(*q*) Gouverneur de Babylone, depuis premier Roi de Syrie & de toute la haute Aſie. Il fut le Chef des Seleucides.

(*r*) Roi d'Epire & des Moloſſes.

(*s*) Il étoit de Cardie, ville de la Cherſonéſe de Thrace. Philippe, pere d'Alexandre, le prit en affection & l'avança, à cauſe de l'amitié qu'il avoit pour ſon pere, & de l'hoſpitalité établie entre eux. Après la mort de ce Prince, Euménes fut premier Secretaire d'Alexandre. Il remplit les fonctions de ſa charge de maniere à devenir un grand Capitaine. Auſſi dans la diſtribution des gouvernemens qui ſuivit la mort d'Alexandre, celui de la Cappadoce & de la Paphlagonie, qui confine à la mer du Pont juſqu'à Trébiſonde, fut donné à Euménes, quoique ces deux provinces ne fuſſent pas ſoûmiſes, & qu'Ariarathes, qui en étoit Roi, vécût encore. Il eſt vrai que Léonat & Antigone furent chargés d'aller l'en mettre en poſſeſſion avec des forces ſuffiſantes, & d'en chaſſer le Prince qui les poſſédoit. Sur leur refus, Perdiccas le fit ; ce qui lui attacha Euménes à jamais.

(*t*) C'étoit celui de tous les Capitaines d'Alexandre, que ce Prince en mourant choſit pour être le dépoſitaire de ſon cachet : faveur que Perdiccas fit ſervir à l'exécution des projets que ſon ambition lui fit former, mais qui furent cauſe de ſa perte.

(*u*) Capitaine d'Alexandre, grand homme de guerre, qui poſſédoit la confiance & l'affection des Macédoniens. Dans la diſtribution des gouvernemens, il eut l'Oreſtie, province de la Macédoine, avec la ſurvivance de toutes celles, dont le vieux Antipater étoit en poſſeſſion.

(*x*) Le premier de vieilleſſe, & le ſe-

An de Rome 438.
Avant J.C. 316.

auſſi-bien que Perdiccas (*y*). Euménes, qui avoit toûjours été intimement lié avec ce dernier, continuoit à être oppoſé à Antigone, non plus pour faire honneur à la mémoire de ſon ami, ni même pour ſes propres intérêts, mais pour ceux de la famille Royale (*z*) qui reclamoit ſon ſecours, & en quelque façon ſa protection par des Lettres, qui l'établiſſoient Tuteur du jeune Roi Alexandre. Cependant il n'y avoit ni voies ni expédiens bons & mauvais, qu'Antigone ne mît en uſage, ou pour l'attirer à ſon parti (*a*), ou pour corrompre ſes troupes (*b*)

cond en combattant contre Euménes. Il étoit allé pour débaucher les troupes de ce dernier, parce qu'on lui avoit fait entendre, qu'auſſi-tôt qu'elles verroient ſon chapeau à la Macédonienne, & qu'elles entendroient ſa voix, elles accourroient & ſe rangeroient ſous ſes drapeaux. Mais Euménes eut tant de ſoin de leur cacher ſon arrivée & ſa préſence, qu'elles défirent le corps qu'il conduiſoit, & le tuerent lui-même. Un Thrace le prit en flanc & le bleſſa. Il tomba de ſon cheval, & toute la cavalerie lui paſſa ſur le corps.

(*y*) Il étoit paſſé en Egypte pour faire la guerre à Ptolemée, & le punir de ce qu'il étoit entré dans la ligue formée contre lui; mais il y périt. Car comme rien ne lui réüſſiſſoit, ſes ſoldats piqués du grand nombre des leurs, qui s'étoient noyés en paſſant un bras du Nil, où Perdiccas les avoit malheureuſement engagés, l'infanterie ſe mit à crier, qu'il falloit ſe défaire de lui; & auſſi-tôt la cavalerie inveſtit ſa tente, & le maſſacra ſans pitié la troiſiéme année de ſa Régence.

(*z*) Il reçut des Lettres des plus grands Seigneurs de Macédoine, qui craignoient l'aggrandiſſement d'Antigone: on lui en remit auſſi de la Reine Olympias, qui l'appelloit & le preſſoit de venir prendre la tutelle, & la garde de ſon petit-fils, à qui ſes ennemis dreſſoient des embûches pour le faire périr. Polyſperchon & le Roi Philippe lui écrivirent de même, & lui donnerent ordre de faire la guerre à Antigone avec l'armée qui étoit en Cappadoce, & de prendre dans le tréſor Royal dépoſé à Cyndes cinq cens talens, pour rétablir ſes propres affaires, & les ſommes qu'il jugeroit néceſſaires aux frais de la guerre. Enfin ils notifierent leurs intentions à Antigéne & à Teutamus, qui commandoient les Argyraſpydes. *Plutar. in Eumene.*

(*a*) Cratére & Antipater lui ayant fait dire, que s'il vouloit quitter le parti de Perdiccas, & embraſſer le leur, non ſeulement ils lui laiſſeroient le gouvernement qu'il avoit déjà, mais qu'ils lui en donneroient encore d'autres, avec de nouvelles troupes; pourvû que d'ennemi d'Antipater, il voulût devenir ſon ami, & que d'ami de Cratére, il n'armât pas contre lui. Il répondit, « qu'étant de tout tems „ ennemi d'Antipater, il ne commenceroit pas à devenir ſon ami, lorſqu'il le „ voyoit traiter ſes amis comme ſes ennemis. Que pour Cratére, il étoit tout prêt „ à le reconcilier avec Perdiccas, & à le „ remettre dans ſes bonnes graces, à des „ conditions juſtes & raiſonnables; mais „ que s'il commençoit à l'attaquer & à lui „ enlever ſon bien, il marcheroit à ſon „ ſecours & l'aideroit de tout ſon pouvoir, tandis qu'un reſte de ſang couleroit dans ſes veines; & qu'il s'oublieroit plûtôt lui-même que de trahir ſa „ foi ». Il répondit à peu près dans les mêmes termes, lorſqu'Antigone entreprit par lui-même & par ſes émiſſaires de ſe l'attacher, & de lui perſuader d'abandonner les intérêts de la famille Royale.

(*b*) Un jour Antigone & Antipater firent jetter des billets dans ſon camp, par leſquels ils promettoient cent talens & des emplois conſidérables à celui qui tuëroit Euménes. Sur quoi l'armée s'aſſembla, & fit un decret, qui ordonnoit expreſſément, qu'il y auroit toûjours mille des plus vaillans & des principaux Officiers, qui feroient la garde autour de lui, & paſſeroient la nuit dans ſa tente.

An de Rome 438. Avant J. C. 316.

afin qu'elles le lui livraſſent, ou enfin pour le ſurprendre & l'avoir entre les mains: & c'eſt à quoi il s'attacha dans une occaſion qui lui parut favorable par le moyen des Gaulois qui combattoient ſous ſes étendarts.

Il y avoit déjà quelque tems qu'Antigone fatiguoit la petite armée qu'Euménes commandoit, par des marches & des contremarches ſans fin, lorſqu'elle ſe trouva en préſence de l'ennemi (*c*) au moment qu'elle s'y attendoit le moins. Euménes étoit alors dangereuſement malade*; & comme il étoit travaillé d'une cruelle inſomnie, il ſe faiſoit porter en litiere aſſez loin de l'armée pour être à couvert du bruit. Ainſi il ignoroit l'arrivée d'Antigone, au lieu qu'Antigone étoit parfaitement bien informé de ſon état; & c'eſt pour cela que ſe flattant d'avoir bon marché de l'armée d'Euménes & de ceux qui la commandoient ſous lui (*d*), ſe diſpoſoit à faire ſonner la charge. Heureuſement les ſoldats d'Euménes ſe défiant avec ſujet de l'habileté des Commandans ſubalternes, s'arrêterent tout court, & ne voulurent jamais engager le combat ſans Euménes, & ſans qu'avant toutes choſes il eût lui-même rangé l'armée en bataille. Euménes fut donc appellé. De ſa litiere, il aſſigna aux différens corps de troupes les poſtes qui leur convenoient. Le choix qu'il fit des lieux inſpira tant de courage aux ſoldats, que frappant leurs boucliers avec leurs piques (*e*), ils pouſſerent des cris de victoire, & défierent les ennemis. Antigone, curieux de ſçavoir par lui-même la cauſe de ce bruit, s'avança; & voyant la diſpoſition de l'armée, la contenance ferme du ſoldat, & la ſubordination des Chefs, s'arrêta longtems fort étonné. Mais bien-tôt ſon étonnement ceſſa; car il apperçut la litiere qui paſſoit d'une aîle à l'autre, & qui donnoit des ordres, qu'on exécutoit ponctuellement; & tout-à-coup éclatant de rire à ſon ordinaire, *Voyez-vous*, dit-il, *cette Litiere qui range ces troupes; ſçachez que c'eſt pour nous combattre;* & ſans perdre un moment, il fit ſonner la retraite, & ſe retira dans le camp. Mais ce fut pour donner le change & prendre les meſures néceſſaires à la réüſſite d'une entrepriſe importante qui lui vint tout-à-coup dans l'eſprit, & qui mettant fin à la guerre qu'il faiſoit depuis ſi long-tems, levoit preſque tous

* *Diod. Sicil. l. XIX. p. 671. Plutar. Eumen. p. 592.*

(*c*) C'étoit dans la haute Aſie.

(*d*) Antigéne, Teutamus, Chefs des Argyraſpides, Peuceſte, Gouverneur de Perſe, &c.

(*e*) Les Gaulois obſervoient la même pratique dans les aſſemblées publiques.

An de Rome 438. Avant J. C. 316.

les obſtacles, qui s'oppoſoient à l'élévation, où il vouloit parvenir.

* Polyen. Strat. lib. IV. cap. 8. 1.

Elle conſiſtoit à enlever Euménes avec la litiere, où il ſe tenoit. Il ſçavoit que lorſqu'il n'y avoit point de danger, ſa maladie l'obligeoit de s'éloigner du camp*, & d'être à la queuë de l'armée : toutes circonſtances qui concouroient à faciliter l'exécution de ſon projet. Pour écarter donc tout ſoupçon, il fit tenir ſes troupes dans la même poſition; & faiſant ſemblant de n'être occupé que du ſoin de faire repoſer ſes troupes, il chargea en ſecret les Gaulois de ſurprendre Euménes dans ſa litiere & de le lui amener. Les Gaulois n'attendirent pas qu'il leur donnât autrement des lumieres ſur la maniere, dont ils devoient s'y prendre pour s'acquitter fidelement de leur commiſſion : flattés qu'elle roulât uniquement ſur leur courage & leur dextérité, ils l'aſſûrerent en ſe retirant, qu'il auroit bien-tôt de leurs nouvelles. Ils partirent donc de nuit, paſſerent la riviere & le foſſé qui ſéparoit les deux camps; & après avoir fait un long circuit, ils arriverent à peu près aux environs du lieu où ils comptoient de trouver la litiere. Ils ne ſe tromperent pas; car quand le jour fut venu, & qu'ils eurent jetté les yeux de tous côtés, ils l'apperçurent à une aſſez grande diſtance de l'armée, portée par des eſclaves, qui ſuivoient un grand chemin. Ils ne perdirent point de tems à délibérer : ils volerent à l'inſtant vers l'endroit où elle étoit. Heureuſement Euménes les vit approcher; & jugeant qu'il lui étoit impoſſible de gagner le camp, il donna ordre à ſes eſclaves de le porter ſur une éminence qui dominoit le long du chemin, perſuadé que les Gaulois s'imagineroient qu'il n'auroit pas tiré de ce côté-là, s'il n'y eût eu dans le voiſinage un corps de troupes en embuſcade, qui viendroit fondre ſur eux, s'ils oſoient s'avancer juſques-là. La choſe arriva comme Euménes l'avoit conjecturé. Les Gaulois ſe défierent d'un endroit, où ils pouvoient être enveloppés, & ſe retirerent. Peu de tems après (*f*), les mêmes Gaulois ſe trouverent à la bataille qu'Antigone & Euménes ſe livrerent mutuellement, & dont le premier tira tout le fruit par la trahiſon des Argyraſpides (*g*), qui lui remirent entre les mains leur Général & ſon rival.

(*f*) C'eſt l'an 439 de Rome, & le 315 avant Jeſus-Chriſt.

(*g*) Les Argyraſpides étoient un corps de vieilles bandes, qui n'avoient jamais été battuës, & auxquelles les Rois de Macédoine avoient donné un bouclier

An de Rome 443.
Avant J. C. 311.

Les Gaulois, que j'ai dit plus haut avoir été envoyés par Antigone à ſon fils Démétrius, ne furent pas tout-à-fait ſi heureux; puiſqu'après avoir ſuivi ce Prince dans une grande partie de l'Aſie, & avoir partagé ſa bonne & ſa mauvaiſe fortune, ils périrent tous à Babylone. Cette place avec quantité d'autres de la haute Aſie, appartenoit à Seleucus Nicator (*h*); mais

d'argent, comme leur nom le dit. Dans la bataille, dont il eſt ici queſtion, elles faiſoient partie de l'armée d'Euménes. Ainſi étant tombées avec fureur ſur l'infanterie d'Antigone, elles l'enfoncerent, la taillerent en piéces, & remporterent la victoire de ce côté-là: mais d'autre part, la cavalerie d'Euménes fut battuë; ce qui ouvrit le chemin des bagages à Antigone, qui s'en empara. Le combat fini, Teutamus, un des Commandans des Argyraſpides, fit demander à Antigone les bagages de tout le corps. Antigone répondit, qu'il feroit aux Argyraſpides non ſeulement cette grace, mais encore de bien plus grandes, s'ils lui accordoient celle de lui remettre Euménes entre les mains: ce qu'ils firent par un trait d'infamie, qui ne pouvoit être égalé, que par la façon dont ils exécuterent ce perfide projet; car s'étant approchés de leur Général d'une maniere, qui ne pouvoit lui donner aucun ſoupçon, & comme pour le garder à leur ordinaire, ils ſe jettent tout-à-coup ſur lui, lui ôtent l'épée, lui lient les mains derriere le dos avec ſa propre écharpe, & le traînent dans le camp d'Antigone.

(*h*) C'eſt le premier des Seleucides, & celui qui a donné le nom à tous les autres. Après la mort d'Alexandre, il eut le gouvernement d'Aſſyrie qui avoit Babylone pour capitale. Il y reçut Antigone peu de tems après que celui-ci eut fait mourir Euménes: mais s'appercevant que cet ambitieux avoit deſſein de s'aſſûrer de lui & de le faire arrêter, il ſe retira en Egypte auprès de Ptolemée. Le ſéjour qu'il fit dans la Cour de ce Prince, fit éclorre la ligue de Ptolemée même, de Caſſandre, de Lyſimaque & de Seleucus contre Antigone.

M. de la Nauze, *Acad. Inſcript. t. VII. p. 87*, a deux idées ſur Seleucus, qu'il eſt très-important à l'Hiſtoire de ne point paſſer: la premiere, que ce Prince n'a pas eu Antiochus Soter, l'aîné de ſes fils, pour ſucceſſeur; mais que c'eſt lui au contraire, qui a ſuccédé à ſon fils, en reprenant après ſa mort le gouvernemsnt des Etats, qu'il lui avoit donnés, quand il lui céda Stratonice ſa propre femme en mariage: l'autre idée eſt, que Seleucus ne régna pas ſeulement 42 ans comme le dit Appien, ni 32 ſelon Euſebe, ni 31 ſelon le P. Pétau, Uſſerius & M. Vaillant, ni enfin 30 ainſi que le veut le P. Souciet, mais *50 ans & même davantage*. Sa raiſon eſt, qu'*entre la mort de Démétrius, qui arriva la vingt-neuviéme année du regne de Seleucus & la mort du même Seleucus, il ſe trouve pluſieurs faits d'Hiſtoire dans Pauſanias, dans Memnon, cité par Photius, & dans Juſtin, qui ne peuvent être arrivés que dans un aſſez long eſpace de tems.* D'où il conclut, qu'*il faudroit ajoûter les dix-neuf ans qu'on donne au fils aux trente ou trente-déux qu'on accorde au pere, & prolongér ainſi le regne de Seleucus.*

Je ne ſçai comment l'Académicien peut avancer de pareils paradoxes, & les appuyer ſur Appien; puiſque cet Hiſtorien, *Syr. pag. 130. C*, les renverſe en diſant, que *Seleucus eut pour ſucceſſeur ſes deux fils l'un après l'autre. Le premier fut Antiochus Soter, celui-là même qui conçut un violent amour pour ſa belle-mere, qui vainquit les Gaulois qui étoient venus fondre dans l'Aſie mineure. Le ſecond*, continuë Appien, *fut cet Antiochus, que les Mileſiens ſurnommerent Dieu.* Le même Appien avoit dit une page plus haut, *p. 129*, que *l'aîné de ſes fils avoit reçu par le canal de Philetere les cendres de ſon pere, qu'il avoit dépoſées dans la ville de Seleucie.* Ces deux autorités ſont trop expreſſes pour convaincre pleinement M. de la Nauze, que Seleucus n'a ni ſurvécu ni ſuccédé à ſon fils Antiochus Soter; & qu'ainſi ni dans Pauſanias, ni dans Memnon, ni dans Juſtin, on ne trouve aucun trait d'Hiſtoire qu'on puiſſe placer entre la mort de Démétrius & celle de Seleucus, excepté la guerre que ce dernier fit à Lyſimaque, laquelle ayant été terminée preſque auſſi-tôt que commen-

An de Rome 443.
Avant J. C. 311.

* *Diod. Sic. lib. XIX. p. 727.*

* *Plutar. in Demetrio.*

Antigone (*i*) l'en avoit chaſſé. Seleucus y étoit rentré, moins en vertu de ſes forces (*k*), que par la bienveillance des habitans *, dont il étoit adoré à cauſe de ſon affabilité & de la douceur de ſon gouvernement. Ce ſuccès, quelque grand qu'il fût, ne le ſatisfit pas. Il lui prit envie de ſubjuguer les nations * qui confinent aux Indes, & d'ajoûter à ſa domination les provinces qui ſont autour du mont Caucaſe. Ainſi il aſſembla une grande armée, & partit. Démétrius, fils d'Antigone, n'eut pas plûtôt avis de ſon départ, qu'eſpérant de trouver la Méſopotamie évacuée & ſans défenſe, il ſe hâta de paſſer l'Euphrate avant que ſon ennemi pût être informé de ſon entrée dans ſes Etats; & ſe rabattant tout-à-coup ſur Babylone, il força la garniſon de l'un des deux forts qui la défendoient, & y mit les Gaulois qu'il avoit dans ſon armée (*l*) pour la garder

cée, fut ſuivie de la mort de Seleucus. C'eſt pourquoi ſi l'on recule cette mort avec M. de la Nauze de plus de vingt ans, elle ne ſera point arrivée pendant le cours de la cent vingt-quatriéme olympiade, comme l'aſſûre Polybe, mais après la cent vingt-neuviéme; ce qui n'a aucun fondement.

(*i*) Voici le fait: Antigone lui ordonna de rendre compte des revenus de ſon gouvernement. Seleucus s'en défendit; mais d'un côté, voyant qu'Antigone perſiſtoit dans ſa premiere réſolution, & qu'il étoit le plus fort; & de l'autre ayant avis, qu'il vouloit lui faire le même parti qu'il avoit fait à Euménes & à Python, Satrape de Médie, il s'enfuit en Egypte.

(*k*) En effet, Ptolemée ne lui donna pour le rétablir, que huit cens fantaſſins & deux cens maîtres.

(*l*) L'Auteur du ſecond Livre des Machabées dit, que le nombre de ces Gaulois étoit de ſix vingt mille. On ne ſçauroit croire combien les Interprétes de l'Ecriture-Sainte ſont embarraſſés pour fixer l'époque & la cauſe ou l'occaſion de l'arrivée d'un ſi grand nombre de Gaulois à Babylone. L'Abbé Guyon rapporte l'un & l'autre au malheur qu'eut Seleucus II. d'être fait priſonnier par Arſace; parce, dit-il, qu'alors les Gaulois ne trouvant point d'obſtacle, pouſſerent juſqu'à la Babylonie, & s'emparerent de la capitale de cette Province.

Prideaux, ſans creuſer autrement cette queſtion, prétend, que les Gaulois dont il s'agit, étoient le reſte des troupes auxiliaires d'Antiochus Hierax. Mais cet Auteur a-t-il fait attention, qu'Antiochus n'a pû ſe rendre dans la haute Aſie, qu'après ſa défaite par Euménes de Pergame, & qu'ainſi ſix vingt mille Gaulois ne ſçauroient être le reſte d'une armée, dans un tems ſur-tout, où tout plioit devant un bien plus petit nombre de Gaulois?

« L'Ecriture, dit Dom Calmet, ne „ nous dit point, ni quand, ni à quelle „ occaſion ceci arriva; & les Interprétes „ juſqu'ici n'ont encore pû découvrir à „ quoi l'on doit rapporter cette guerre. „ On ſçait ſeulement, que ſous le regne „ du grand Antiochus, les Galates étoient „ très-puiſſans en Aſie; ces peuples, au „ moins une partie d'entre eux, s'étoient „ joints à ces Princes contre les Romains; „ & leurs forces étoient ſi grandes, qu'après la victoire remportée ſur ce Prince, „ le Conſul Cneius Manlius ne crut pas „ pouvoir aſſûrer la paix dans l'Aſie, tandis qu'une nation ſi guerriere & ſi remuante ne ſeroit pas domtée ».

Non ſeulement ſous le regne du grand Antiochus, mais encore ſous celui de ſes cinq prédéceſſeurs immédiats, les Gaulois étoient très puiſſans en Aſie; avec cette circonſtance particuliere, que leur puiſſance étoit infiniment plus grande ſous le regne de ces cinq prédéceſſeurs immédiats, que ſous le regne même du grand Antiochus. Mais il faut diſtinguer entre Aſie

en ſon nom & en celui de ſon pere. Cette précaution devoit la lui aſſûrer ; mais les ordres dont il l'accompagna*, furent cauſe qu'il la perdit pour ne la plus recouvrer. C'eſt qu'il permit & commanda même à ſes troupes de piller & ravager tout le pays, & d'emporter le plus de butin qu'ils pourroient. Cela fait, il prit le chemin de la mer. Ce ravage & ce départ précipité, poufferent à bout les Babyloniens ; d'ailleurs ce procédé faiſoit foi qu'il reconnoiſſoit lui-même que la Babylonie ne lui appartenoit pas, & qu'il n'avoit pas intention de la conſerver. C'eſt pourquoi au premier bruit qui ſe répandit que Seleucus retournoit, ils allerent tous au-devant de lui, & lui offrirent leurs biens & leurs vies pour l'aider à affermir ſon trône, & à chaſſer la garniſon que Démétrius avoit laiſſée dans le fort, dont il s'étoit emparé. L'Auteur du ſecond Livre des Macchabées * écrit, qu'elle étoit toute compoſée de Gaulois, que leur nombre étoit de ſix vingt mille, & qu'ils repouſſerent d'abord ſi vigoureuſement les Macédoniens de l'armée de Seleucus, que ces derniers n'oſerent plus venir à la charge ; mais qu'à leur défaut & en leur préſence même ſix mille Juifs (*m*) ſeuls inſpirés du

An de Rome 443.
Avant J. C. 311.

* *Diod. Sicil. l. XIX. p.* 735.

* *c.* 8. 20.

mineure & Aſie ſupérieure. Il eſt conſtant, que depuis environ la cinquiéme ou ſixiéme année d'Antiochus Soter, les Gaulois étoient maîtres de l'Aſie mineure juſqu'au mont Taurus ; & quoiqu'ils ne l'occupaſſent pas toute entiere, les Princes & les Etats qui en poſſédoient quelque partie, leur payoient exactement un tribut, ſans en excepter les Rois de Syrie, d'ailleurs ſi puiſſans, & à qui l'Aſie mineure auroit dû appartenir. Il n'en étoit pas de même de la haute Aſie. Les Gaulois n'y ont jamais été à demeure, & n'y ont porté les armes qu'en qualité de troupes auxiliaires, & jamais pour leur compte, ou pour faire des conquêtes en leur nom ; encore n'a-ce été que ſous les Capitaines ſucceſſeurs d'Alexandre, ou tout au plus dans les premieres années du regne de leurs enfans. D'où il ſuit néceſſairement, que les Gaulois, que l'Ecriture place à Babylone, y avoient été attirés par un des ſucceſſeurs immédiats d'Alexandre. Or comme entre les ſucceſſeurs immédiats de ce Prince, Antigone & ſon fils ſont ceux qui ſe ſont le plus étudiés à compoſer leurs armées de Gaulois, qui ont mieux ſçu mettre en œuvre l'intrépidité de la nation, & qui en ont retiré le plus de fruit, ce n'a pû être été que l'un ou l'autre de ces Princes qui ait confié aux Gaulois la défenſe de Babylone ; & cela, dans les circonſtances mêmes que je dis, qui ſont les ſeules, où non ſeulement l'Hiſtoire Sacrée puiſſe quadrer avec la Prophane, mais encore où l'une & l'autre jointes enſemble, ſe prêtent mutuellement des lumieres, dont elles ne ſçauroient ſe paſſer.

(*m*) Le Grec dit huit mille. Hécatée, cité par Joſephe, dans ſon premier Livre contre Appien, p. 1049, écrit, que les Rois de Perſe, avant les tems d'Alexandre, avoient tranſplanté pluſieurs milliers de Juifs dans la Babylonie ; & qu'Alexandre ayant trouvé dans Babylone même quantité de Juifs, avoit voulu les forcer à travailler au rétabliſſement du Temple de Bel, qui étoit tombé. A quoi il ajoûte, qu'après la mort d'Alexandre, les Juifs avoient ſervi en qualité de troupes auxiliaires dans les armées des ſucceſſeurs de ce Prince. C'eſt ſans doute de ces derniers Juifs que parle l'Auteur du Livre des Machabées.

An de Rome 443. Avant J. C. 311.

ciel, & aidés de ſon ſecours, eurent la gloire de les forcer dans leurs retranchemens, & de les paſſer au fil de l'épée.

* In Eumen. p. 891.

Les Hiſtoriens ne marquent rien de ſemblable. Plutarque * même ne fait monter qu'à ſept mille les ſoldats, que Démétrius avoit jettés dans la fortereſſe de Babylone, dont il s'étoit rendu maître, ſans ſpécifier de quelle nation ils étoient. Il eſt vrai qu'on trouve dans Diodore de Sicile deux endroits, qui ſervent à entendre en quel ſens l'Auteur Sacré a marqué, que les Gaulois étoient au nombre de ſix vingts mille; car il obſerve, que les amis de Seleucus étoient dans le dernier étonnement, que ce Prince oſât * avec une poignée de gens marcher contre un ennemi, qui avoit une armée conſidérable, compoſée non ſeulement de ſes propres troupes, mais encore de quantité de troupes auxiliaires, avec cette circonſtance particuliere, que ſes magaſins étoient abondamment pourvûs de toutes ſortes de munitions. Enſuite l'Hiſtorien ajoûte, que Seleucus, en rentrant dans la citadelle de Babylone (*n*), tira des cachots quantité d'amis * & de jeunes gens, qu'Antigone y retenoit depuis qu'il avoit obligé le premier de ſe ſauver en Egypte. Ainſi il ſe pourroit bien faire, que les Gaulois, en quelque nombre qu'ils fuſſent, ſe voyant preſſés, auroient forcé les priſonniers d'Etat à prendre les armes, & les auroient incorporés à leur troupe: ce qui auroit augmenté ſi conſidérablement leur nombre, que l'Ecrivain Hagiographe l'avoit porté à cent vingt mille (*o*).

* Diod. Sic. l. xix. p. 727.

* Idem ibid. pag. 728.

Les Gaulois d'Europe ſe tenoient en repos, pendant que ceux d'Aſie répandoient la gloire de leur nom dans tout l'Orient. En particulier, les Gaulois d'Italie, fideles au traité qu'ils avoient fait l'an 418 de Rome avec les Romains, ne ſongeoient qu'à

(*n*) C'eſt à cette ſeconde, ou plûtôt troiſiéme priſe de poſſeſſion de Babylone, que commence l'Ere des Seleucides. Elle prit la place de celle de Nabonaſſar, qui juſque-là avoit été en uſage dans toute l'Aſie. Les Juifs l'adopterent, & la ſubſtituerent à la maniere de compter par les années des regnes de leurs Rois, Juges & Grands-Prêtres, dont ils s'étoient ſervis juſques-là. Ils l'appellerent l'Ere des Contrats. Mais ils n'étoient point uniformes touchant la ſaiſon & l'année auxquelles ils la commençoient: car les uns, comme Joſephe & l'Auteur du premier Livre des Machabées, fixoient ſon commencement au mois de Niſan, qui répond à nos mois de Mars & d'Avril; tandis que les autres, comme l'Auteur du ſecond Livre des Machabées, le portoient à leur mois de Tiſri, qui s'étend partie ſur notre Septembre & partie ſur Octobre. M. Vaillant croit, que les Syriens la faiſoient commencer à l'équinoxe du Printems.

(*o*) La verſion Syriaque ne compte que quatre-vingt mille Gaulois & quarante mille Macédoniens; ce qui ne nous tire d'un embarras, que pour nous jetter dans un autre.

jouïr

joüir du fruit de leurs victoires & de leurs vaſtes conquêtes : ce qui n'empêchoit pas que leur ſeul voiſinage ne donnât beaucoup d'ombrage à la République, & ne fût pour elle un ſujet perpétuel de défiance à l'égard d'une nation, qui juſques-là avoit eu un aſcendant invincible ſur les Romains, ce qui les faiſoit vivre dans une crainte perpétuelle, ou qu'elle n'entreprît ſeule de les détruire, ou qu'elle ne ſe joignît à leurs ennemis pour les défaire plus aiſément, ou du moins pour tenir l'équilibre entre les peuples d'Italie. C'eſt ce qui paroît être arrivé pendant le cours de l'expédition d'Alexandre en Perſe ; car les Gaulois * ſe liguerent alors avec les Etruſques, & attaquerent les Romains dans l'Ombrie, C'eſt tout ce qu'on ſçait de cette guerre, parce que Tite-Live n'entre dans aucun détail. Il inſinuë ſeulement, qu'en ces tems-là les Gaulois étoient à l'égard des Romains, ce qu'Alexandre étoit à l'égard des Perſes, avec cette différence, que les Romains ſe défendirent contre les Gaulois ; au lieu que les Perſes plioient toûjours devant le Roi de Macédoine.

An de Rome 443.
Avant J. C. 311.

* *Tit. Liv. l. IX. c. 19.*

C'ette guerre ayant été terminée auſſi-tôt qu'entrepriſe, la jeuneſſe Gauloiſe voyant que les Chefs, réſolus de bien vivre avec leurs voiſins, ne vouloient point donner d'exercice à ſa valeur, & qu'ainſi condamnée à croupir dans une oiſiveté, qui lui étoit plus inſupportable que la mort même, elle ne pouvoit pas ſatisfaire le deſir qu'elle avoit de marcher ſur les traces de ſes ancêtres, elle prit tout-à-coup la réſolution d'aller chercher dans les terres étrangeres la gloire, qu'il ne lui étoit pas poſſible d'acquérir dans ſa patrie. Ainſi ayant appris qu'Agathocle (*p*), depuis qu'il avoit envahi le ſouverain pouvoir dans Syracuſe, étoit toûjours en guerre, tantôt avec ſes concitoyens, tantôt avec ſes voiſins, & preſque toûjours avec les Carthaginois; pluſieurs Gaulois paſſerent le détroit de Si-

(*p*) Il étoit fils d'un Potier de terre, & avoit appris & exercé l'art de ſon pere. Il ne rougit jamais de ſon extraction, ni de ſon premier état : au contraire, il en faiſoit gloire. Dans cette vûë, parmi la quantité de vaiſſelle d'or & d'argent, dans quoi il étoit ſervi tous les jours, il avoit ſoin qu'il y eût quelque plat ou piéce de terre, d'où il prenoit occaſion de faire des leçons aux jeunes gens qu'il admettoit à ſa table, de s'élever à ſon exemple, par leur travail & leur mérite, au-deſſus de leur condition. C'eût été un grand homme, s'il n'avoit pas été ſi cruel. Il ſe rendit maître de Syracuſe & d'une bonne partie de la Sicile ; il fit de grandes conquêtes à diverſes repriſes en Afrique, fit trembler Carthage & les Carthaginois, prit le titre de Roi, fut toûjours au-deſſus des revers de la fortune ; enfin il fit une fin digne des cruautés qu'il avoit exercées : il fut empoiſonné avec un curedent, & jetté ſur le bûcher, quoique plein de vie encore.

An de Rome 443. Avant J. C. 311.

cile, & allerent lui offrir leur ſervice. Le Tyran l'accepta *; & après quelques épreuves de leur courage & de leur fidélité, il ſe les attacha pour toûjours, & les partagea en deux corps, dont l'un étoit à la Cour & l'autre à l'armée. Ainſi ils ne l'abandonnerent plus, & ils l'aiderent à exécuter ces grands projets, qu'on ne ſçauroit aſſez admirer, ſi lui-même ne les avoit ternis par une ſuite de cruautés journalieres, qui furent de tout tems l'apanage de la tyrannie.

* *Diod. Sicil. l. xx. p. 754.*

Le plus hardi, & ſans contredit le plus inconcevable de ſes hauts faits, eſt celui qui fournit aux Romains cent ans après l'exemple d'écarter la ruine prochaine de leur République aux dépens de celle de Carthage. Agathocle *, peu reconnoiſſant des ſecours qu'il avoit tirés des Carthaginois pour opprimer ſa patrie (*q*), leur faiſoit la guerre à outrance, & mettoit tout en uſage pour les chaſſer entiérement de la Sicile. Mais ayant perdu contre eux une bataille qu'il leur livra auprès du fleuve Himere (*r*), il perdit en même tems tout le fruit de ſes conquêtes, à la reſerve de Syracuſe, où il fut obligé de ſe renfermer avec les débris de ſon armée, qui n'étoient pas autrement conſidérables. Il y fut incontinent aſſiégé. Comme il s'y vit abandonné de tout le monde, même de ſes alliés, qui ne pouvoient ſupporter les excès * ſanguinaires où il ſe portoit ordinairement, il jugea qu'il ſeroit bien-tôt forcé dans ſa capitale, qui étoit ſon unique reſſource. Pour prévenir ce malheur, il forma dans ſon eſprit un deſſein, qui, en rétabliſſant ſes affaires, devoit infailliblement ruiner celles des Carthaginois. C'étoit de les aller attaquer à Carthage même. Ce deſſein ſi beau en lui-même, le fut encore davantage par le ſecret avec lequel il l'exécuta. En effet, il n'en fit part à perſonne : ainſi tout le détail d'une entrepriſe, au ſuccès de laquelle tant de gens devoient concourir, & dont les préparatifs demandoient beaucoup de tems, & ſuppoſoient des ordres qui en apparence ſe croiſoient; tout cela,

* *Idem ibid. p. 747.*

* *Juſtin, l. XXII. c. 4.*

(*q*) C'eſt à la faveur de la protection d'Amilcar, Général des Carthaginois, qu'Agathocle avoit été créé Préteur de Syracuſe; & il ne s'étoit défait de tous les citoyens qui lui faiſoient ombrage, ou qui s'oppoſoient au pouvoir qu'il vouloit uſurper, que par le ſecours de cinq mille Africains, que le même Général lui avoit envoyés. A la vérité il avoit promis & même juré, en portant les mains ſur les Feux ſacrés, qu'il ſeroit reconnoiſſant, & rendroit aux Carthaginois les ſervices qu'il en auroit reçus. *Juſtin, l. XXII. c. 2.*

(*r*) Il partage la Sicile en deux, & coule du ſeptentrion au midi. Il avoit donné ſon nom à une ville, qu'un peuple du voiſinage avoit bâtie ſur ſa rive gauche.

An de Rome 443.
Avant J. C. 311.

dis-je, roula uniquement ſur lui. Il fonda le ſuccès de ſon expédition ſur des préjugés ſi généralement reçus, que les conſéquences qu'il en tiroit devenoient évidentes. Le premier, que ſes affaires étoient ſi déſeſpérées, que bien loin qu'on eût rien à craindre de ſa part (*s*), il n'étoit pas lui-même en état de ſe défendre, ni d'éviter ſa ruine. Le ſecond, que les Carthaginois n'employant à la guerre que des troupes auxiliaires, ils ne ſçavoient ce que c'étoit que manier les armes, & qu'ainſi ſes ſoldats qui étoient aguerris, & qui avoient vieilli ſous le harnois, auroient bon marché d'une nation corrompuë par les délices de la vie molle, qu'elle menoit. Le dernier, que les peuples d'Afrique (*t*), ſoûmis aux Carthaginois, portoient impatiemment leur joug, & qu'ainſi il n'auroit pas plûtôt débarqué, qu'ils courroient en foule ſe joindre à lui, & combattre ſous ſes étendarts; ſans compter que les richeſſes immenſes & les proviſions de toutes ſortes, qu'il trouveroit dans un pays, où l'ennemi n'avoit jamais pénetré, lui fourniroient abondamment les moyens de ſoûtenir la guerre avec avantage, & forceroient les Carthaginois à ſe retirer de la Sicile, pour venir défendre leurs poſſeſſions.

Sur des eſpérances ſi bien établies, il fait prendre les armes à tous les habitans de Syracuſe, qui étoient en âge & en état de les porter, & les inſere dans ſes troupes, dont il démembre quelques régimens, qu'il laiſſe à ſon frere Antandre (*u*) pour défendre la place pendant tout le tems que devoit durer ſon expédition. Cela fait, il s'embarque avec ſon armée, qui n'avoit rien d'extraordinaire, puiſqu'elle n'étoit que de quelque quatorze mille hommes *, dont mille étoient Gaulois. C'eſt avec ce petit nombre de troupes portées ſur ſoixante vaiſſeaux de tranſ-

* *Diod. Sicil. l. xx. p. 754.*

(*s*) Par conſéquent les Carthaginois n'étoient point en garde contre lui.

(*t*) C'a été le vice naturel de la République de Carthage, de gouverner les peuples qu'elle ſubjuguoit, avec une dureté inſupportable. Auſſi a-t-elle été la premiere cauſe de ſa ruine.

(*u*) Antandre s'étoit avancé à la guerre en même tems qu'Agathocle, & avoit été honoré des premiers emplois : mais comme il n'avoit ni la bravoure, ni l'habileté de ſon frere, toute ſon ambition dans la ſuite ſe borna à ſeconder celle d'Agathocle. Ainſi il fut complice, & ſouvent même le miniſtre de ſes cruautés. Il eut l'art de lui conſerver la ville de Syracuſe dans le tems qu'elle étoit la plus preſſée & la plus dépourvûë de défenſeurs. Il fit plus ; avec une poignée de gens déterminés, il défit l'armée d'Amilcar, compoſée de cent vingt mille hommes d'infanterie & de cinq mille de cavalerie, qui vouloient prendre Syracuſe d'emblée ; fit le Général priſonnier, le traîna dans la ville, le fit mourir, & envoya ſa tête à Agathocle, qui étoit en Afrique, & qui s'en ſervit pour jetter les Carthaginois dans la conſternation.

An de Rome 443. Avant J. C. 311.

port, qu'il traverſe l'armée navale des Carthaginois, trompe leur vigilance, aborde en Afrique, pénétre bien avant dans le pays, remporte deux grandes victoires (*x*), défait pluſieurs petits corps de l'ennemi, prend plus de deux cens villes, fait trembler Carthage, ſe rend maître des forces du Roi de Cyrene (*y*), & cela pendant le cours de trois campagnes. Au commencement de la quatriéme, voyant que ſes affaires étoient en ſi bon train, il laiſſe le commandement des troupes à ſon fils Archagathe (*z*), & retourne en Sicile. Mais à peine y eſt-il arrivé, qu'il apprend qu'Archagathe avoit perdu ſucceſſivement trois batailles. Ainſi ayant aſſemblé à la hâte quelques nouvelles troupes, il fit voile vers l'Afrique; où, trouvant toutes choſes déſeſpérées (*a*), il jugea que le ſeul moyen de les rétablir, étoit de livrer bataille à l'ennemi, & de vaincre. Il n'avoit que

(*x*) Il uſa de deux ſtratagémes pour gagner la premiere, & inſpirer du courage & de la confiance à ſon armée. C'eſt d'abord, que n'ayant pas aſſez de boucliers pour donner à tous ſes ſoldats, il fit ſervir les fourreaux de boucliers en guiſe de boucliers, qu'il diſtribua à ceux qui en manquoient, & ainſi déroba à l'ennemi la foibleſſe de ſes troupes. En ſecond lieu, ſur le point de faire donner le ſignal de la bataille, de pluſieurs endroits du camp, il fit lâcher ſecretement un grand nombre de hiboux, qui, ne pouvant pas ſoûtenir la lumiere du jour, ſe perchoient ſur le caſque & le bouclier du ſoldat. Ses gens voyant cet oiſeau, qu'ils ſçavoient être conſacré à Minerve, ne douterent pas que la Déeſſe ne le leur eut envoyé exprès, pour leur annoncer la victoire : ce qui éteignit dans tous la crainte, qu'ils avoient d'avoir à faire au grand nombre des Carthaginois.

(*y*) Ce Roi s'appelloit Aphellas ſelon Juſtin, ou Ophellas ſelon Diodore de Sicille. Il avoit été établi Gouverneur de cette province par Alexandre : mais après la mort de ce Prince, il s'étoit approprié ce Gouvernement, & l'avoit érigé en Royaume, auquel il vouloit joindre le reſte de l'Afrique. Agathocle eut connoiſſance de ſon deſſein, & il s'en ſervit pour l'attirer dans ſon alliance & l'engager à venir joindre ſes forces aux ſiennes, en lui promettant, que dès qu'il auroit ſubjugué les Carthaginois, qui s'obſtinoient à le troubler dans la Sicile, il lui abandonneroit Carthage avec l'Afrique entiere, dont il n'avoit que faire. Ophellas donna dans le piége. Il vint avec une grande armée, & traverſa des pays immenſes. Agathocle alla au-devant de lui, & lui fit toutes ſortes de careſſes : mais après l'avoir amuſé pendant quelques jours, il lui dreſſa des embûches, le fit aſſaſſiner, ſe rendit maître de ſon armée, qu'il incorpora dans la ſienne, & continua à remporter de grands avantages ſur ſes ennemis. Démétrius Poliorcéte épouſa depuis Eurydice, arriere-petite-fille de l'ancien Milciade, & veuve d'Ophellas Roi de Cyrene, & non pas de Mycénes, comme on lit dans Dacier. Plutarque appelle ce Prince Opheltas.

(*z*) Archagathe étoit l'aîné de ſes enfans. Il étoit vaillant; mais inceſtueux, & accuſé publiquement d'avoir un attachement criminel pour ſa belle-mere : & c'eſt une des raiſons pourquoi Agathocle même le tenoit éloigné de Syracuſe, & de la Sicile.

(*a*) Il les rendit pires lui-même en arrivant au camp; car ayant appris que les Liguriens & les Tyrrhéniens, pendant ſon abſence, s'étoient mutinés pour avoir leur ſolde, il les fit tous maſſacrer ſans miſéricorde, quoiqu'ils fuſſent au nombre de deux mille. *Diod. Sicil. Except. Valeſ. p. 256.*

vingt mille hommes, parmi leſquels il comptoit deux mille Gaulois. Il les rangea en bataille, & vint attaquer les Carthaginois * dans leur camp. Agathocle fit des prodiges : mais les ennemis étant ſupérieurs en nombre, & ayant l'avantage du lieu, lui tuerent trois mille hommes, & le forcerent de rentrer dans ſon camp. Les jours ſuivans, craignant la mauvaiſe volonté des Officiers de ſon armée (*b*), qui s'en prenoient à lui du mauvais ſuccès du combat, il ſe déroba aux maux qui le menaçoient, quitta l'Afrique, & arriva avec un petit nombre de perſonnes à Syracuſe.

An de Rome 447. Avant J. C. 307.

* *Diod. Sic. l. XXII. p. 798.*

C'eſt à peu près à ces tems-ci qu'il faut rapporter l'oracle rendu touchant l'irruption, que les Gaulois devoient faire quelque vingt-cinq ou trente ans après dans l'Aſie. Il étoit dans la bouche & dans l'eſprit de tout le monde encore du tems de Pauſanias. Cet Auteur prétend *, qu'Apollon s'étoit ſervi de Phaënnis pour l'annoncer aux Grecs. Phaënnis étoit fille d'un Roi de Chaonie (*c*), & vivoit dans le tems qu'Antigone (*d*) ſuccéda

* *Lib. x. p. 631.*

(*b*) Il en avoit fait une triſte expérience fort peu de tems auparavant ; & c'eſt Archagathe qui lui avoit joüé ce mauvais tour : car ce Prince voyant ſon pere déterminé à ſe retirer en cachette avec Héraclidas ſon puîné, & à le laiſſer en Afrique, lui qui étoit l'aîné de la famille, & qui avoit juſques-là ſi bien combattu pour la gloire & l'avantage du Roi & de toute la Sicile ; à le laiſſer, dis-je, en Afrique exposé au reſſentiment & à l'inhumanité des barbares Carthaginois, avec auſſi peu de troupes & de munitions qu'il y avoit à l'armée, avertit les Officiers de la réſolution de ſon pere ſur le point qu'il alloit l'exécuter. Auſſi-tôt Agathocle fut chargé de fers, & jetté dans un cachot. Il en fut bien-tôt tiré, à la ſollicitation du ſoldat ; mais il n'en fut pas plus reconnoiſſant. Il s'échappa quelque tems après, ſans que perſonne en eût connoiſſance. L'armée informée de ſon évaſion, maſſacra ſes deux fils, ſe choiſit un Général, & traita avec les Carthaginois à ces conditions : Qu'elle rendroit toutes les places, où il y avoit garniſon Sicilienne, moyennant trois cens talens ; que les ſoldats qui voudroient entrer au ſervice des Carthaginois, ſeroient reçus & ſoudoyés ſur le pied des troupes étrangeres ; enfin, que les Carthaginois fourniroient à ceux qui voudroient ſe retirer, des vaiſſeaux, qui les tranſporteroient à Solanto. On ne ſçait pas lequel des deux partis prirent les Gaulois : à en juger par leur goût, il eſt vraiſemblable, qu'ils s'attacherent au premier.

(*c*) La Chaonie faiſoit partie de l'Epire.

(*d*) Ce ſont les propres termes de Pauſanias, hors qu'à la place d'*Antigone*, le Grec dit *Antiochus* ; c'eſt pourquoi l'Abbé Gédoyn rend ainſi cet endroit : *Dans le tems qu'Antiochus fit Démétrius priſonnier, & qu'il s'empara du trône de Macédoine.* Par malheur il n'y avoit point de Prince du nom de Démétrius, qui régnât dans la Macédoine au tems dont nous parlons. Bien plus, en aucun tems la Macédoine n'a eu des Rois ni légitimes, ni uſurpateurs, appellés Démétrius. Caſſandre occupoit ce Trône depuis quelque dix ans lors de la prédiction dont il s'agit ; & il continua de l'occuper pendant un peu plus de huit autres. Au reſte, ſi c'eſt de Démétrius Poliorcéte que parle Pauſanias, comme on n'en ſçauroit douter, ſon texte eſt viſiblement corrompu, non ſeulement par la raiſon que je viens de marquer, mais encore par pluſieurs autres que l'Hiſtoire fournit. En effet, vingt-cinq ou

An de Rome 447. Avant J. C. 307.

à ſon pere Démétrius, qui venoit d'être fait priſonnier. Voici les paroles de l'Oracle. « Un jour * les Gaulois paſſeront en » foule l'Helleſpont, & s'établiront ſur les côtes de la mer, » d'où ils ravageront l'Aſie : mais Jupiter ne manquera pas de » les en punir : en particulier il ſuſcitera au divin Taurus un fils, » qui les exterminera tous juſqu'au dernier». Le fils du divin Taurus (*e*), ajoûte Pauſanias, eſt Attale, Roi de Pergame, que

* *Pauſan. l. x. p. 636.*

trente ans avant l'entrée des Gaulois dans l'Aſie, on ne trouve nulle part aucun Prince du nom d'Antiochus. Le premier Antiochus, dont on ait connoiſſance, eſt Antiochus Soter : mais outre que Démétrius étoit mort avant que cet Antiochus montât ſur le Trône, le commencement de ſon régne ne précéde que de quatre ou cinq ans le paſſage des Gaulois dans l'Aſie mineure. D'ailleurs, ce n'eſt point aucun Prince du nom d'Antiochus, qui a fait priſonnier Démétrius Poliorcéte ; c'eſt Seleucus Nicator, pere du premier des Antiochus Rois de Syrie : à quoi il faut ajoûter, que Poliorcéte, de tant d'Etats & de Royaumes que ſon pere lui avoit laiſſés, ou qu'il avoit lui-même conquis, ne poſſédoit pas un pouce de terre, lorſqu'il fut fait priſonnier ; avec ces deux circonſtances particulieres, 1°. qu'il y avoit déja quelque tems qu'il avoit été dépoüillé & chaſſé de la Macédoine, quand il fut arrêté priſonnier ; 2°. que ce ne fut pas Seleucus qui le fit arrêter, qui lui ſuccéda dans le Royaume de Macédoine ; mais Pyrrhus & Lyſimaque, comme l'Hiſtoire en fait foi.

De tous ces principes il ſuit deux vérités inconteſtables : la premiere, que ce n'eſt point le Prince qui fit arrêter priſonnier Démétrius, qui s'empara du Trône de Macédoine, ainſi que l'Abbé Gédoyn le fait dire gratuitement à Pauſanias ; la ſeconde, qu'il y a faute dans le Grec de Pauſanias, & qu'au lieu d'*Antiochus* qu'on y lit, il faut ſubſtituer *Antigonus*, ſurnommé *Gonatas*, fils de Démétrius Poliorcéte. La faute vient du copiſte ; la reſſemblance du nom, & l'identité de la plûpart des ſyllabes, lui a fait prendre le change.

Il ne faut pas me demander, comment Pauſanias a pû faire ſuccéder immédiatement Antigone à ſon pere, puiſqu'il n'eſt parvenu à la couronne, que dix ans après ſa mort. Sans doute que l'Hiſtoire a confondu le droit que ce Prince avoit au Trône, avec la poſſeſſion même du Trône. Pauſanias donne lieu à une plus grande difficulté ; c'eſt qu'après avoir mis l'intervalle d'*une génération* entre la prédiction de Phaënnis & l'irruprion des Gaulois dans l'Aſie, il aſſûre, *lib. x. pag. 636*, que Phaënnis vivoit du tems qu'Antigone ſuccédant à ſon pere, qui avoit été arrêté priſonnier, étoit monté ſur le Trône de Macédoine ; ce qui ſuppoſeroit, que le tems d'une génération ne ſeroit que de quelque dix ans : tandis qu'on ſçait, que les Anciens comptoient conſtamment environ trente ans pour chaque génération. Mais il eſt viſible, que Pauſanias a voulu dire, que Phaënnis, après avoir débité ſa prédiction en ſon tems, étoit encore en vie du tems que Démétrius ſe rendit lui-même priſonnier de Seleucus.

(*e*) L'application des paroles de la prophétie à Attale, Roi de Pergame, eſt ſans fondement. Il eſt vrai qu'Attale a remporté quelque victoire ſur les Gaulois : mais comme il faiſoit cas de leur valeur, il en avoit toûjours quelque corps dans ſes armées, & il leur donnoit des terres en propre : ainſi, s'il leur a fait du mal, il leur a auſſi fait du bien, & l'un a compenſé l'autre. Il n'en eſt pas de même de Pruſias, Roi de Bithynie, qui, vers l'an 536 ou 537 de Rome, arma contre les Gaulois, leur livra bataille, & les chaſſa entiérement de l'Helleſpont. Evénement qui changea la poſition des Toliſtoboges & des Trocmes, & les obligea d'aller s'établir dans le continent au-deſſus des Tectoſages, tirant vers le Pont-Euxin. Ainſi à cet égard, la prophétie regarderoit bien plûtôt Pruſias, qu'Attale. Mais à vrai dire, elle ne regarde ni l'un ni l'autre, ni même aucun autre Prince, puiſqu'il n'y en a eu jamais aucun qui

An de Rome 418.
Avant J. C. 336.

l'Oracle, en une autre occaſion, appelle Prince aux cornes de Taureau. Je ne ſçai pourquoi le même Pauſanias dit un peu plus haut, que le paſſage des Gaulois dans l'Aſie tourna au malheur du genre humain. Memnon* (*f*), qui vivoit plus de deux ſiécles avant lui, & qui entendoit un peu mieux les intérêts des Princes & des Etats de ces tems-là, après avoir avoüé que ç'avoit été d'abord la penſée de tout le monde, a grand ſoin de la combattre, faiſant voir que c'étoit aux Gaulois que les colonies Grecques furent redevables de la liberté, où elles ſe conſerverent; car ils volerent toûjours au ſecours de celles, que les Rois vouloient ſubjuguer, afin d'y établir le pouvoir arbitraire. Ce qui ſurprend extrêmement, c'eſt que les Anciens, & d'après eux les Modernes, ayent regardé l'entrée des Gaulois dans l'Aſie, dont parle cet Oracle, comme la premiere & l'unique qu'ils y ayent fait, bien que l'Hiſtoire nous apprenne qu'ils s'y étoient déjà gliſſés pluſieurs fois, ainſi que nous l'avons vû. Toûjours eſt-il certain, qu'en aucun tems, c'eſt moins à eux qu'il faut s'en prendre de ce qu'ils ont pénétré & ſe ſont établis dans cette premiere partie de la terre, qu'aux différens Princes Aſiatiques, qui reclamoient leur ſecours (*g*), & qui les attiroient, à l'exemple de tant d'Etats de l'Europe & de l'Afrique, dont ils avoient entrepris la défenſe à proportion des ſommes qu'ils leur avoient offertes. Ce qui, pour le dire en paſſant, leur faiſoit quelquefois fermer les yeux ſur l'injuſtice de ceux qui les appelloient, comme le trait ſuivant en fait foi.

* *Apud Photium.*

Apollodore (*h*), que Polyen* fait fils de Caſſandre, Roi de

* *Lib.* VI. *c.* 6.

les ait exterminés, & qu'au contraire les Gaulois ou Galates ont toûjours été ſur un bon pied, & ſe ſont fait eſtimer & reſpecter. Par conſéquent la prophétie tombe, & eſt fauſſe à tous égards. On peut remarquer en paſſant l'acharnement avec lequel les Hiſtoriens de toutes les nations ſe ſont attachés d'un côté à déprimer le bien qui arrivoit aux Gaulois, & de l'autre à exagérer le mal que la viciſſitude des tems leur faiſoit éprouver. Au reſte, dans les termes de *fils du divin Taurus*, l'alluſion au mont Taurus eſt ſenſible, & marque que les Etats du Prince, dont il eſt parlé dans la prophétie, touchoient à cette montagne.

(*f*) Cet Auteur avoit écrit l'Hiſtoire de la ville d'Héraclée qui étoit dans le Pont. On a des raiſons de croire qu'il floriſſoit ſous l'Empire d'Auguſte, parce qu'il avoit pouſſé ſon Hiſtoire juſqu'au tems de Jule Céſar. Pauſanias vivoit bien avant dans le ſecond ſiécle de l'Egliſe. Ses écrits ſont connus de tout le monde.

(*g*) Il faut en excepter l'expédition de Brennus, dont nous avons parlé ſous l'an de Rome 420; car nous ne voyons pas que les Gaulois ayent alors pénétré dans l'Aſie à d'autre deſſein, que d'y faire du butin.

(*h*) Nous ne connoiſſions que trois enfans de Caſſandre, Philippe, Antipater & Alexandre; en voici un quatriéme: comme il fut exclus de la ſucceſſion de ſon pere, & qu'il ne ſe préſenta pas pour ſuccéder à ſes freres, qui périrent ou mouru-

An de Rome 447. Avant J. C. 307.

Macédoine, brûloit du deſir de ſe rendre maître de Caſſandrie (*i*), capitale de la Péninſule, que les Anciens appelloient la Cherſonéſe de Palléne. Mais les Magiſtrats, qui ſoupçonnoient ſon deſſein, l'obſervoient de ſi près, qu'il n'oſoit lever le maſque. Appellé en juſtice ſur ce ſujet, il parut, non ſeulement lui, mais encore ſa femme & ſes enfans, en habits de ſupplians. Cette ſécurité (*k*) fit illuſion aux Juges, & effaça juſqu'aux plus légeres impreſſions qu'on avoit conçu contre lui : ainſi il fut renvoyé abſous & juſtifié. Mais au lieu de profiter de cette indulgence, il continua ſes menées. Surtout il engagea dans ſon parti un gros de Gaulois *, qu'il combla de préſens, & auxquels il aſſûra de groſſes penſions. Pour ſe les attacber par un acte d'aſſociation qui fût à jamais indiſſoluble; il tua & mit en piéces un jeune homme appellé Calliméle (*l*), dont il livra les chairs au cuiſinier, avec ordre de les apprêter & de les ſervir aux Gaulois. Ceux-ci, qui n'y entendoient point de fineſſe, en mangerent ſans répugnance : mais au milieu du repas, Apollodore produiſit les miſérables reſtes de Calliméle, avec du vin dans lequel il avoit verſé tout le ſang

* *Excerpta Valeſii, p. 265.*

rent tous trois dans l'eſpace de trois ans & quelques mois, il y a lieu de croire que Caſſandre l'avoit eu de quelque concubine. On ne ſçauroit au reſte douter de ſon origine, puiſque nous la tenons de Polyen, Ecrivain de Macédoine, qui vivoit l'an 163 de Jeſus-Chriſt, ſous l'Empire de M. Aurele & de L. Verus.

(*i*) Elle s'appelloit autrefois Potidée. Ses habitans, après avoir été chaſſés deux fois de leur ville, la premiere par les Athéniens, la ſeconde par Philippe fils d'Amyntas, furent rétablis par Caſſandre; & alors la ville changea de nom, & s'appella Caſſandrie, du nom de ſon reſtaurateur. C'eſt dans cette ville que ſe retira Démétrius, quand il fut abandonné des Macédoniens & chaſſé pour toûjours de la Macédoine. Il y trouva ſa femme Phila. Cette Princeſſe, dans la derniere déſolation de ce nouveau revers, n'eut pas la force de voir encore ſon mari le plus malheureux de tous les Rois, ſimple particulier, & chaſſé de ſon Royaume. Ainſi, renonçant à toute eſpérance, & déteſtant la fortune de Démétrius, qui étoit plus conſtante dans ſes malheurs, qu'elle ne l'avoit été dans ſes proſpérités, elle avala du poiſon, & moutut.

(*k*) C'eſt qu'ils ne purent ſe perſuader, qu'Apollodore eût oſé expoſer ſa femme & ſes enfans au danger de perdre la vie, s'il ſe fût ſenti le moins du monde coupable. A quoi il faut ajoûter, que l'état de Suppliant étoit ſacré chez les Anciens; & c'eſt ſans doute la véritable raiſon pourquoi on ne leur fit aucun mal.

(*l*) C'étoit chez les Anciens une des manieres de s'unir par les nœuds les plus étroits; & ces nœuds duroient autant que les parties avoient ſtipulé. J'en ai rapporté pluſieurs exemples, tirés de l'Hiſtoire ſacrée & profane, dans mes *Explications des textes difficiles de l'Ecriture*, p. 119. & ſuiv. auxquels on peut ajoûter celui dont Saluſte fait mention. « Catilina, dit-il, pour „ s'attacher ce grand nombre de complices, „ qu'il avoit attirés chez lui, par des liens „ qu'ils ne puſſent plus rompre, les fit jurer „ avec des exécrations horribles, en leur „ préſentant une coupe remplie de ſang „ humain & de vin, dont chacun goûta, „ comme il ſe pratique dans les ſacrifices „ ſolemnels ». *Salluſt. in Catilin.*

du

An de Rome 447.
Avant J. C. 307.

du jeune homme qu'il avoit maſſacré ; & faiſant préſenter des coupes à ſes convives, il fit boire tout le monde, en diſant, que c'étoit ainſi qu'il cimentoit l'alliance qu'il contractoit avec eux. En toute autre occaſion les Gaulois auroient eu en horreur une abomination de cette nature : mais l'or qu'Apollodore fit briller à leurs yeux, & les grandes eſpérances, dont il les flatta, étouſferent en eux les cris qui s'élevoient au fond de leur cœur contre une action qui dégradoit l'humanité ; & C'EST à quoi conduit toûjours l'amour immodéré des richeſſes, & les liaiſons qu'on forme avec les méchans.

Apollodore fortifié du ſecours des Gaulois, ne garda plus de meſures : il ſe porta incontinent pour Tyran de Caſſandrie ; il confiſqua à ſon profit le bien des citoyens, grands & petits, ſans exception de ſexe & de condition. Il n'y eut ni vexations qu'il ne fit, ni tourmens qu'il n'employât pour découvrir les endroits où avoient caché leur or ceux qui vouloient le dérober à ſa connoiſſance. Il profitoit des leçons, que lui donnoit un nommé Calliphon, Sicilien de nation, qu'il avoit toûjours auprès de lui, & qui ayant vieilli dans la Cour des Tyrans de ſon tems, lui apprenoit tous les moyens, dont ces derniers s'étoient ſervi pour tenir les peuples dans l'eſclavage. Rëuniſſant ainſi en lui-même les cruautés de pluſieurs Tyrans, il fut regardé comme le plus cruel Tyran qui eût jamais été, & ſon nom paſſa en proverbe.

A cela près, Apollodore étoit brave : il eſt vraï qu'ayant toûjours devant les yeux les Gaulois, qui dans toutes les occaſions, où il étoit queſtion de ſon ſervice, donnoient des marques de la plus grande valeur, il étoit comme forcé de ſe mouler ſur leur exemple. C'eſt ce qui parut principalement au ſiége qu'Antigone vint mettre devant Caſſandrie. Ce grand Capitaine, lequel ainſi que nous l'avons vû *, dévoroit en ſon cœur toute la ſucceſſion d'Alexandre, crut qu'il n'avoit qu'à ſe préſenter devant la place, & que le Tyran la rendroit : mais il ſe trompa. Apollodore, bien loin de ſe rendre, repouſſa ſi ſouvent & avec tant de force l'ennemi, que celui-ci, après dix mois, voyant bien qu'il ne faiſoit que ſe morfondre, ſe retira, ou plûtôt fit ſemblant de ſe retirer, chargeant Aminias, fameux Pirate de ces tems-là, qui étoit entiérement dans ſes intérêts, de traiter avec Apollodore & de l'amuſer. Le Pirate

* *Polyæn. l. IV. c. 6. §. 18.*

An de Rome 447. Avant J. C. 307.

entra en pourparler avec le Tyran ; & débutant par quelques preſens de vins & autres rafraîchiſſemens qui manquoient dans la ville, il le flatta des bonnes graces & de la protection d'Antigone. Appollodore donna dans le paneau : comptant trop légérement ſur la bonne foi d'Aminias & l'abſence d'Antigone, il fut moins attentif à la garde des remparts. Aminias qui s'en apperçut, fit faire ſecretement deux mille échelles (*m*) pour les franchir. La pointe du jour fut choiſie pour cette expédition. Aminias monta le premier ; & comme il ne trouva aucune réſiſtance, il ſe rendit maître avec ſa ſuite de Caſſandrie, avant qu'Apollodore pût lui oppoſer ſes Gaulois. Ce qui acheva de ruiner les affaires de ce dernier, c'eſt qu'Antigone, qu'on croyoit fort éloigné, parut preſqu'auſſi-tôt qu'Aminias. Son arrivée excita un ſoulevement général dans la ville contre le Tyran : car les citoyens étoient avertis qu'Antigone (*n*) vouloit leur rendre la liberté, & rétablir dans Caſſandrie l'ancien gouvernement. Ce qu'il fit en effet après avoir chaſſé Apollodore, & renvoyé les Gaulois chez eux.

An de Rome 448. Avant J. C. 306.

En ſuivant exactement la chronologie que Polybe nous a tracée, c'eſt préciſément cette année que les Gaulois envoyerent une cinquiéme colonie en Italie. C'étoit toûjours en vûë de décharger la patrie d'une fougueuſe & boüillante jeuneſſe, qui ſe nuiſoit à elle-même par ſa multitude, qui abſorboit des vivres au-delà de la quantité, que les Provinces les plus fertiles de l'Univers pouvoient fournir, & qui par ſa légéreté, étoit chaque jour à la veille de tourner contre ſon propre ſang les armes, qu'elle ne devoit prendre que contre les ennemis. Pour prévenir donc des malheurs que de fâcheuſes expériences faiſoient

(*m*) Il les donna à deux mille Etoliens, qui étoient ſous ſes ordres, & qui alloient en courſe avec lui.

(*n*) C'eſt une preuve convainquante, que l'Antigone, dont il eſt parlé dans cette Hiſtoire, eſt le célébre Antigone, pere de Démétrius Poliorcéte, qui s'efforçoit de reünir toute la ſucceſſion d'Alexandre, & vouloit obliger tous les grands Capitaines, qui prétendoient la partager, à lui faire hommage & à le reconnoître pour leur Chef. Car il n'y a point d'autre Antigone, qui ait formé & commencé à exécuter le projet d'affranchir la Grece, & de la rétablir dans ſon ancienne liberté. Il eſt vrai qu'on ne trouve nulle part que ce Prince ait quitté l'Aſie, & ſoit venu en perſonne remplir un deſſein ſi glorieux : mais c'eſt une preuve négative, qui ne ſçauroit tenir contre l'autorité poſitive de Polyen, qui étant Macédonien, & parlant d'un fait qui regarde l'Hiſtoire de Macédoine, aſſûre poſitivement qu'Antigone, non content que ſon fils Démétrius briſât les fers, que Caſſandre & Ptolemée faiſoient porter à la Grece, voulut partager cet honneur avec lui.

voir devoir être inévitables, on ſéqueſtra ceux qui devoient compoſer la colonie, on lui choiſit un Chef, on conſulta les Auſpices; & ſur les indices qui parurent certains aux perſonnes de l'art, on fit partir cette floriſſante jeuneſſe, & on lui ordonna de paſſer les Alpes, & d'aller s'établir au-delà. Elle obéit: mais le tems qu'elle mit à franchir cette longue chaîne de défilés plus difficiles les uns que les autres; la peine qu'elle eut à monter & à deſcendre tant de montagnes & de lieux eſcarpés qui ſe ſuivent immédiatement, & la diſette de vivres qu'elle ſouffrit pendant preſque tout le cours de la route, la découragerent ſi fort, dès qu'elle eut reſpiré l'air des plaines délicieuſes d'Italie, que cédant à la tentation de goûter quelque repos, & de le procurer à leurs femmes & à leurs enfans, qui n'en pouvoient plus après tant de fatigues, ils demanderent aux Gaulois *qui étoient tranſplantés depuis long-tems dans ces quartiers, & qui s'offroient à leurs yeux quelque part qu'ils portaſſent leurs pas, des terres qu'ils puſſent cultiver, & qui fourniſſent à leur ſubſiſtance. Les anciens Gaulois auroient bien ſouhaité de les retenir auprès d'eux: mais convaincus qu'ils ne pouvoient le faire ſans s'incommoder, ils leur repréſenterent, que l'intention de ceux qui avoient formé leur colonie, n'étoit ni qu'ils dépoüillaſſent, ni qu'ils affoibliſſent leurs freres; mais qu'ils pouſſaſſent juſques ſur les poſſeſſions des Romains, & qu'ils forçaſſent ces ennemis particuliers de la nation, à leur céder celles qu'ils avoient de trop. Ces raiſons étoient ſolides; mais les Gaulois derniers venus ne les goûtoient pas autrement. Cependant les preſens, dont les premiers les comblerent, & l'offre avantageuſe qu'ils leur firent de les conduire, & de partager avec eux le péril, juſqu'à ce qu'ils euſſent lieu d'être contens, les déſarmerent & les porterent à ſe rendre. Ils ſe mirent donc en marche tous enſemble; & prenant le plus court chemin, ils entrerent dans la Toſcane. Les Toſcans ne furent nullement allarmés de leur arrivée; au contraire, ils n'eurent pas plûtôt appris leur deſſein, que rappellant toutes les injures qu'ils avoient reçuës de tout tems des Romains, & les Lucumonies entieres, qu'ils leur avoient enlevées, ils crurent devoir profiter de l'occaſion qui ſe préſentoit d'en tirer vengeance. Ils firent donc alliance avec les Gaulois; & non contens de leur fournir les vivres dont ils avoient beſoin pour leur expédition, ils for-

An de Rome 448.
Avant J. C. 306.

* *Polyb. lib. II. p. 107.*

An de Rome 448. Avant J. C. 306.

merent un petit corps d'armée, qui s'unit à celle des Gaulois; & tout de ſuite, ils entrerent enſemble dans le territoire des Romains. Ces derniers, quoiqu'en diſe Tite-Live, n'oſerent ſe préſenter, ni pour leur diſputer l'entrée de leurs Provinces, ni pour arrêter leurs courſes: contens de faire bonne garde dans les places fortes, où ils ſe tenoient clos & fermés, ils abandonnerent entiérement la campagne à l'ennemi. Ainſi les Gaulois pénétrerent & ſe répandirent par-tout; & comme les Romains leur donnoient tout le tems & toute la liberté qu'ils pouvoient deſirer pour faire leur main, le butin qu'ils firent étoit immenſe. Après quoi ils revinrent ſur leurs pas, & s'en retournerent chez eux, ſans que perſonne ſe mît en devoir de s'oppoſer à leur retraite.

Une campagne ſi glorieuſe n'eut pas la fin à quoi on devoit s'attendre. Les Gaulois de retour dans leur pays, on ne ſçait pourquoi; car il eſt viſible, qu'au moins ceux qui cherchoient un établiſſement, auroient pû demeurer dans quelqu'un de ces cantons, que les Romains leur avoient abandonnés: les Gaulois, dis-je, retournés chez eux, avant de ſe rendre chacun dans ſon quartier, entreprirent de faire le partage du riche butin qu'ils avoient emporté. Malheureuſement la ſéance avoit commencé par le vin, dont quelques-uns avoient pris un peu trop: plus malheureuſement encore les partages ne parurent pas à tout le monde être dans une juſte & exacte proportion; auſſi-tôt ils ſe prirent de paroles; des paroles, on en vint aux mains; & comme il n'y eut perſonne qui ne prît parti, & qui ne ſe fît égorger (*o*) plûtôt que de céder, cette armée des Gaulois, qui

(*o*) Ils ne firent dans cette occaſion que ſuivre une coûtume établie de tout tems dans la nation. C'eſt qu'au ſortir de table ils paſſoient le tems de la récréarion dans un lieu qui étoit à couvert du Soleil, où ils eſcrimoient les uns contre les autres, & ſe portoient des coups legers de main & d'épée. Mais il arrivoit ſouvent que le combat s'échauffoit & devenoit fort ſérieux; en ſorte que ſi les aſſiſtans ne ſéparoient pas les combattans, il y avoit toûjours quelqu'un qui reſtoit ſur la place. *Athen. l. IV c. p. 154. B.* D'autres fois dans les feſtins d'apparat, celui qui ſe donnoit pour le plus fort & le plus vaillant, affectoit de choiſir & de prendre pour lui la cuiſſe des animaux qu'on ſervoit, parce que cette partie paſſoit chez les Anciens pour la plus honorable, comme l'Ecriture en fait foi; & ſi quelqu'un vouloit la lui diſputer, il n'y avoit que la mort de l'un ou de l'autre champion, qui mît fin à la diſpute. *Idem ibid.* On en voyoit d'autres, qui dans un lieu élevé, recevoient un certain nombre de piéces d'or ou d'argent, ou même une quantité de bouteilles de vin, & promettoient par ſerment de faire honneur au préſent qu'on leur faiſoit. Enſuite ils diſtribuoient galamment à leurs amis le don qu'on venoit de leur faire; après quoi ils ſe couchoient & s'étendoient ſur leurs boucliers, & tendoient

An de Rome 448. Avant J. C. 306.

avoit triomphé de toutes les forces Romaines, fondit tout-à-coup, & fut réduite à rien. LEÇON IMPORTANTE pour la nation, ſi d'un exemple ſi funeſte, & de quelques autres ſemblables qui étoient arrivés, elle avoit appris qu'elle n'avoit à craindre que d'elle-même & de l'opiniatreté de ſes enfans.

Cependant les Toſcans flattés des heureux ſuccès qu'ils avoient eu à la faveur de leur aſſociation avec les Gaulois, continuoient à être en guerre avec les Romains; mais n'étant plus ſecourus par une nation, en préſence de laquelle l'ennemi n'oſoit pas ſe montrer, ils furent obligés à demander humblement la paix: au lieu de quoi le vainqueur ne voulut leur accorder qu'une tréve * de deux ans, à condition que la premiere année ils payeroient à la République un tribut en argent, & fourniroient quelques denrées. Durant le cours de cette guerre, les peuples d'Italie, qui ignoroient la pique qui s'étoit élevée entre les Gaulois, & l'excès où ils s'étoient portés, s'attendoient à tout moment à les voir revenir, & ainſi ſe tenoient prêts, les uns à ſe joindre à eux en haine des Romains, les autres à leur réſiſter vigoureuſement. Du nombre des derniers, étoit celui qui avoit Padouë pour capitale: en quoi il fut fort heureux; car à la place des Gaulois, dans l'attente & la crainte deſquels il étoit toûjours en armes (*p*), ſelon l'expreſſion de Tite-Live,* il fut en état de repouſſer Cléonyme (*q*), Prince du ſang royal de Sparte, qu'il n'attendoit pas, & qui ayant fait une deſcente à l'embouchure du Médoac (*r*), avoit pillé & ſaccagé trois

* *Tit. Liv. l. x. c. 5.*

An de Rome 451. Avant J. C. 303.

* *Lib. x. c. 2.*

hardiment le col à ceux qui avoient le courage de leur couper la gorge. *Idem ibid.*

(*p*) C'eſt le ſens de ces paroles de Tite-Live: *Semper autem eos in armis accolæ Galli habebant.* L'Auteur de la collection des Hiſtoriens des Gaules & de la France, ſemble n'avoir pas entendu cet endroit; car il le rend ainſi en François: *Les Gaulois tenoient toûjours armés ceux de Padouë.*

Padouë étoit alors la Métropole de la Vénétie, & par conſéquent avoit une origine Celtique ou Gauloiſe, comme ſon nom Latin paroît l'inſinuer: car de rapporter ſa fondation à Antenor, comme font quelques-uns, c'eſt donner à pur & à plein dans la fable. Cluvier en fait honneur aux Illyriens; mais il ſe broüille avec Strabon. Tite-Live eſt donc le plus dénaturé & le plus ingrat de tous les hommes, puiſqu'étant Padoüan, & dès-là Gaulois d'extraction, il ſe déchaîne ſans ſçavoir pourquoi, & toûjours injuſtement, contre ſes ancêtres & les nôtres.

(*q*) Il étoit de la famille des Agiades, fils puîné de Cléoméne, qui ſurvécut à Acrotatus ſon aîné. Cléonyme, après la mort de ſon pere, voulut lui ſuccéder, & être préféré à ſon neveu Areus; mais les Spartiates ne voulurent point de lui, à cauſe de ſon caractere violent & emporté. Pour vanger ce refus, il attira Pyrrhus & les Gaulois dans ſa patrie, comme nous le verrons dans la ſuite. Au tems dont nous parlons, Cléoméne vivoit; & c'eſt lui qui avoit équipé à Cléonyme une flotte, pour faire une deſcente en Italie. *Plutar. in Agi. & Cleom. p. 796.*

(*r*) Le Médoac eſt cette riviere, que les Italiens appellent *la Brenta:* elle a ſa

An de Rome 452. Avant J. C. 302.

villages de la dépendance des Padoüans, qui étoient ſur les bords de la mer.

Cette même année, les Gaulois, non ceux d'en-deçà les Alpes, dont nous venons de parler, & qu'on s'étoit attendu pendant trois ans à voir revenir; mais ceux * qui s'étoient autrefois tranſplantés dans la grande Grece; ces Gaulois, dis-je, qui étoient les deſcendans de ceux qui quatre-vingts-dix ans auparavant avoient pris Rome & aſſiégé le Capitole, firent alliance avec les Samnites leurs voiſins (*s*), & partirent enſemble pour faire des courſes juſques dans le centre de l'Italie. Ils dirigerent leur marche entre l'Apennin & les côtes de la mer Adriatique: ainſi il ne paroît pas qu'ils en vouluſſent, du moins d'abord, ni à Rome, ni aux Romains. Mais ces derniers, qui, de leur autorité privée, prétendoient ſeuls donner le ton aux affaires d'Italie, tenir tous les peuples dans la dépendance, ſans qu'il leur fût permis d'entreprendre quoi que ce ſoit, qu'après avoir reçu l'attache de la République, armerent auſſi-tôt contre les Gaulois, & chargerent le Conſul (*t*), qu'ils firent marcher contre eux, d'arrêter leur progrès, & de les faire rentrer dans ce qu'ils appelloient leur devoir. Le Conſul les trouva aux environs d'une ville de l'Ombrie, appellée aujourd'hui *Camerino*, qui eſt dans la Marche d'Ancône. Les Gaulois, qui étoient préparés à tout événement, & qui avoient préſente à l'eſprit cette longue ſuite de victoires, que leur nation avoit remportées ſur

* *Polyb. l. II. p. 107.*

ſource dans le Trentin, & ſe décharge dans la mer Adriatique, aſſez près de Veniſe.

(*s*) Voici le fait. Les Samnites, étoient en guerre depuis long-tems avec les Romains; ayant eu juſques-là du deſſous, & mettant tout en œuvre pour ſe relever de leurs pertes, ils engagerent les Gaulois à ſe joindre à eux, eſperant de partager l'aſcendant que cette nation avoit ſur leurs ennemis. Leurs terres étoient limitrophes avec celles des Gaulois, & proche de celle des Romains.

(*t*) Ou plûtôt le Dictateur: car Sigonius fait voir, qu'il n'y eut point de Conſuls cette année, & que les armées de la République furent commandées pendant le cours de l'année où nous ſommes par deux Dictateurs, qui furent élus ſucceſſivement. C'eſt à quoi Tite-Live n'a pas fait attention: auſſi confond-il les événemens de l'année précédente avec les événemens de celle-ci. Il fait plus; il ne parle point de la victoire, que nous allons voir remporter aux Gaulois ſur les Romains, ni de la revanche que ces derniers eurent peu de jours après ſur leurs ennemis. Cependant ces deux faits ſont conſtans & certains: ils ont pour garans Polybe, auprès duquel Tite-Live n'eſt qu'un copiſte, qui ne mérite de créance, qu'au défaut d'Auteurs véridiques & impartiaux. Il eſt vrai que cet Hiſtorien, ſix ans après, rapporre deux faits, qui ont l'air de ceux que je décris ici: mais ces faits ſont ſi diſſemblables pour le tems, le fonds & les circonſtances, que s'ils ſont effectivement les mêmes, comme quelques-uns le croient, on ne ſçauroit diſconvenir que Tite-Live n'altere, ne défigure & ne romaniſe tous les ſujets qu'il manie.

les Romains, reçurent l'ennemi avec l'intrépidité qui leur étoit naturelle; & ſans lui donner le tems de ſe repoſer, lui livrerent bataille & le défirent entiérement. Polybe, dont je tire ce fait, n'en dit pas d'avantage : il ajoûte ſeulement, que le Général Romain honteux & piqué d'avoir été ainſi battu ſans avoir eu le tems de ſe reconnoître, voulut avoir ſa revanche; & qu'en effet il prit ſi bien ſes meſures, & fit obſerver de ſi près les Gaulois, qu'à quelques jours de-là, informé qu'enyvrés de leurs ſuccès, ils ne gardoient aucun ordre dans leur marche, & ſe diſperſoient, il les ſurprit auprès de *Sentinum* (*u*), en fit un grand carnage, & força ceux qui échapperent à reprendre le chemin de leur pays.

Cet échec n'arrêta les Gaulois qu'autant de tems, qu'il en falloit pour faire de nouvelles levées, rétablir leurs forces, & faire des préparatifs, qui puſſent les mettre à couvert d'un affront ſemblable à celui qu'ils venoient de recevoir. Un an entier ſuffit à tout cela. Ainſi environ quinze mois après l'action de Sentinum, ils tirerent vers l'Etrurie, & y pénétrerent. Cette irruption déconcerta les Etruſques. Ils ſe diſpoſoient à la vérité à faire la guerre, mais aux Romains, qui étoient un ennemi bien moins redoutable que les Gaulois. La tréve qu'ils avoient faite deux ans auparavant avec les premiers, étoit expirée; circonſtance, qui, après le refus obſtiné que ces fiers vainqueurs avoient fait alors de conclure & de ſigner un traité de paix définitif, leur annonçoit qu'ils les auroient bien-tôt ſur les bras. Sur cette idée, ils ſe mettoient en état non ſeulement de les prévenir, mais encore de recouvrer les terres, que ces uſurpateurs leur avoient enlevées. L'arrivée des Gaulois sembloit déranger tous ces projets: mais après une mûre délibération, les Etruſques * jugerent, qu'au lieu de les renverſer, elle ſerviroit à les faire réüſſir, ſi au lieu d'aigrir les Gaulois, ils entroient en accommodement avec eux, & les attiroient dans leur alliance. Les Gaulois ſe prêterent aux premieres propoſitions, que les Etruſques leur firent là-deſſus; & après un certain nombre de conférences, ils reçurent de groſſes ſommes, que leurs nouveaux alliés tenoient prêtes, parce qu'ils étoient riches, mais qu'ils n'avoient voulu compter, que quand ils ſeroient eux-

An de Rome 454. Avant J. C. 300.

* *Tit. Liv. l. x. c.* 10.

(*u*) Cette ville étoit dans l'Ombrie, ſur les frontiere du *Picenum*, dans une vallée de l'Apennin, à peu de diſtance de l'Œſis, ou *Eſino fiume*.

An de Rome 454. Avant J. C. 300.

mêmes ſur le point d'ouvrir la campagne & d'attaquer les Romains. Quand ce tems fut venu, ils dirent aux Gaulois de les ſuivre, en vertu du traité, qu'ils avoient conclu enſemble. Les Gaulois convenoient de bonne foi du traité; mais ils ſoûtinrent, qu'il ne regardoit que la réduction de la totalité des contributions, à quoi auroit monté le butin qu'ils auroient fait dans l'Etrurie, s'ils y étoient entrés à main armée. « Au reſte, ajoûterent-ils, nous ne refuſons pas de faire avec vous la guerre » aux Romains, & de vous aider à retirer tant de riches Provinces, qu'ils ont envahies ſur vous ; mais à des conditions » bien différentes de celles, avec leſquelles vous avez prétendu » nous éblouïr. Nous ne voulons plus être troupes auxiliaires, » ni porter les armes pour de l'argent. Nous entendons partager les conquêtes que nous ferons avec vous, nous rapprocher de ces quartiers, & nous y fixer pour toûjours ».

Les Etruſques ne s'attendoient pas à de pareilles propoſitions; leur nature & leur nouveauté les jetterent dans un étonnement, dont ils ne pouvoient revenir: le beſoin qu'ils avoient du ſecours des Gaulois, tant pour réparer les pertes qu'ils avoient faites dans les guerres précédentes, que pour parer le coup dont ils étoient menacés de la part des Romains: d'autre part, la néceſſité où on les mettoit de tranſporter à des étrangers des Provinces, dont ils ne pouvoient ſe paſſer, & qu'il étoit d'ailleurs de leur gloire de retenir; tout cela leur faiſoit trouver un égal inconvénient à accepter ou à rejetter ces propoſitions. Dans l'incertitude où ils étoient du parti qu'ils devoient prendre, ils tinrent pluſieurs aſſemblées générales en différens endroits de l'Etrurie, principalement dans le Temple de Voltumne. A juger ſainement des choſes, il n'y avoit pas un moment à balancer: la ſituation des Etruſques n'étoit nullement équivoque; & l'intérêt de la nation exigeoit évidemment qu'ils ſe tinſſent inſéparablement unis aux Gaulois. C'eſt ce que ſçavoient parfaitement les Romains: auſſi mirent-ils tout en uſage pour prévenir une alliance qui les déſeſpéroit, & qui leur arrachoit des mains la ſupériorité qu'ils avoient toûjours eu ſur les Etruriens. En effet, ils envoyerent ſecretement des émiſſaires dans toutes leurs aſſemblées, qui ſoufflerent avec tant d'art le feu de la haine & de l'envie contre les Gaulois, & les repréſenterent eux-mêmes avec des couleurs ſi noires, & leur voiſinage

ſinage ſi à charge à tous les peuples, que les Etruriens fermant les yeux généralement ſur tous leurs intérêts, ne voulurent plus écouter les Gaulois; & ceux-ci, contens de leur expédition, ſe retirerent avec l'argent qu'ils avoient reçu, & qui ne leur avoit coûté que la peine de l'aller chercher.

An de Rome 454.
Avant J. C. 300.

Rien au reſte n'étoit plus frivole que la raiſon, dont les Romains ſe ſervirent pour diſſuader les Etruſques, de s'allier avec les Gaulois. Elle ne regardoit nullement ces derniers, ni ne pouvoit les regarder; puiſqu'auſſi-tôt que les Gaulois eurent paſſé le Pô, ils s'établirent au milieu des Etruſques, & n'occuperent preſque que des terres qui leur avoient appartenu (*x*), & par conſéquent étoient contiguës à celles qu'ils leur avoient laiſſées. Ainſi les Etruſques pouvoient bien éviter le voiſinage de quelques tribus des Gaulois, mais non de toutes. Il n'y avoit donc que les Romains qui ne vouloient pas avoir les Gaulois auprès d'eux: auſſi furent-ils les ſeuls qui retirerent tout le fruit de la faute qu'ils firent faire aux Etruſques, de les congédier. Ce qu'il y eut de plus grave dans cette faute, c'eſt qu'elle étoit l'effet de la trahiſon des Lucumons, comme leurs propres peuples le leur reprocherent l'année ſuivante dans pluſieurs aſſemblées, qu'ils furent obligés de tenir, pour chercher les moyens d'arrêter les progrès des Romains *: extrémité où ils ne ſe ſeroient jamais trouvés, s'ils ſe fuſſent appuyés du ſecours des Gaulois; car les Romains étoient ſi peu en état de conſerver leurs avantages ſur les Etruſques, qu'au premier bruit que les Gaulois étoient venus joindre ces derniers, ils avoient terminé à l'amiable les différens qu'ils avoient avec les Picentins (*y*), afin de n'être point obligés * de partager leurs forces, & de pouvoir les employer toutes contre les Gaulois.

* *Tit. Liv. lib. x. c. 13.*

An de Rome 455.
Avant J. C. 299.

* *Idem ibid. c. 10.*

Ces reproches ſi bien fondés d'eux-mêmes, le devenoient de jour en jour davantage, par le miſérable état, où tomberent bien-tôt les affaires des Etruſques. Leurs Généraux n'oſerent

(*x*) C'eſt ce que nous avons vû plus haut en détail, & ce que Polybe dit en termes exprès. Les Gaulois n'eurent pas plûtôt paſſé le Pô, qu'ils chaſſerent les Etruriens de toute la plaine qu'ils poſſédoient, ſe mirent en leur place, & les confinerent dans les montagnes, qui bordoient les champs qu'ils avoient autrefois cultivés. *Polyb. l. II. p. 105. A.*

(*y*) Ils étoient originaires du Picenum, comme leur nom l'inſinuë, & étoient allés s'établir dans cette contrée de la Campanie, qui forme aujourd'hui dans le Royaume de Naples la partie ſeptentrionale de la Principauté citérieure.

plus tenir la campagne : ainſi les Romains la trouvant ſans déffenſe, y mirent tout à feu & à ſang ; & ils n'épargnerent les villes fortifiées, que parce qu'ils ne purent pas s'en rendre maîtres. A tant de motifs ſi preſſans, qui engageoient les Etruſques à rechercher l'alliance des Gaulois, qu'ils avoient ſi imprudemment refuſée, ſe joignit un événement qui ne leur permît plus de reculer. C'eſt l'arrivée de l'armée des Samnites (z), qui, ayant été chaſſée par le Proconſul Décius de tout le Samnium, étoit entrée dans l'Etrurie, & venoit demander ellemême ce que les Chefs n'avoient pas ſongé à ſolliciter par la voie des Députés, ſe flattant que les demandes, qu'ils feroient ainſi en corps & les armes à la main, ne ſeroient pas aſſujetties à un refus. Ils expoſerent donc dans une aſſemblée, qui fut convoquée à leur occaſion : « Qu'ils ne s'adreſſoient * aux Etruſques, qu'après avoir mis tout en œuvre pour ſoûtenir une guerre auſſi dangereuſe, que celle qu'ils avoient ſur les bras ; qu'après avoir mendié le ſecours des autres peuples, dont ils étoient environnés ; qu'après avoir demandé la paix aux Romains, quand ils s'étoient apperçus qu'ils n'étoient plus en état de leur réſiſter ; qu'ils n'avoient repris les armes, qu'après que ces Tyrans leur avoient fait éprouver, que pour des peuples libres, les horreurs de la plus funeſte guerre n'étoient rien en comparaiſon de l'eſclavage qu'ils impoſoient à ceux, auxquels ils accordoient la paix. Qu'aujourd'hui toute leur eſpérance étoit dans les Etruſques, nation vaillante, étenduë, riche, peuplée & ſoûtenuë par celle des Gaulois ſes voiſins, qui étant guerriers dès le berceau, nourris dans le ſang & le carnage, naturellement féroces, ſurtout en combattant contre les Romains, pouvoient ſe vanter avec juſtice de les avoir tenu priſonniers (a), & de ne les avoir relâchés qu'à beaux deniers comptans ; qu'ainſi, pour peu que les Etruſques fuſſent animés du même eſprit

An de Rome 457. Avant J. C. 297.

* *Tit. Liv. lib. x. c. 16.*

(z) Il y avoit quelque trente ans que les Samnites ſoûtenoient une guerre à outrance contre les Romains, pendant le cours de laquelle ils avoient eu différens ſuccès, & éprouvé l'alternative de la fortune des armes : mais en dernier lieu, ils avoient été abîmés.

(*a*) Ce ſont les paroles de Tite-Live : *Romanum populum, quem captum à ſe auroque redemptum, haud vana jactantes memorent.* Cependant Tite-Live a le front de ſoûtenir, que les Dieux & les hommes ne permirent pas qu'on pût dire, qu'un peuple qui devoit commander tous les autres, eût été relâché à beaux deniers comptans. *Sed Diique & homines prohibuere redemptos vivere Romanos.* l. v. c. 48.

» que Porſena & leurs illuſtres ancêtres, ils n'avoient qu'à » vouloir, pour repouſſer les Romains au-delà du Tibre, & les » mettre dans la néceſſité de défendre leurs propres foyers, & leur » faire paſſer l'envie de forger des fers inſupportables à toute » l'Italie ; qu'en leur particulier, pour n'être à charge à per- » ſonne, ils venoient avec proviſions, armes & bagages, dans » la réſolution de les ſuivre juſqu'au pied du Capitole, s'ils » vouloient en entreprendre le ſiége ».

C'eſt ainſi que parla Gellius Egnatius, Général des Samnites. Ses paroles prononcées avec cette fermeté que ſa nation avoit fait paroître en combattant contre les Romains, & qui n'avoit ſuccombé, que par l'effet d'une ſurpriſe (*b*), qui lui avoit été auſſi fatale, qu'elle avoit été favorable à l'ennemi *, réünirent les eſprits. Quelques Lucumons (*c*), partiſans des Romains, eurent beau former & propoſer des difficultés, ils furent moins écoutés, qu'accablés par la pluralité des ſuffrages. La nation entiere des Etruſques fit un traité de ligue offenſive & défenſive avec celle des Samnites ; & dès le jour même, elle déclara la guerre aux Romains.

* *Tit. Liv. l. x. c. 14.*

A peine la nouvelle de cette déclaration fut-elle portée dans l'Ombrie, qui étoit limitrophe de l'Etrurie, que les Ombriens la reçurent avec autant de joie que d'avidité, & ſe hâterent de vouloir y être compris. Mais ce n'étoit pas aſſez pour Gellius Egnatius : quelque puiſſans que fuſſent les alliés qu'il venoit de procurer à ſa nation, le paſſé lui apprenoit, que ſoit enſemble, ſoit ſéparément, leur ſecours ne ſuffiſoit pas pour tirer les Samnites de l'état humiliant où ils étoient, moins encore pour les rétablir dans leur premiere ſplendeur : il n'y avoit que les Gau-

(*b*) La ſurpriſe conſiſte en ce que le Conſul Fabius ne pouvant pas entamer l'armée des Samnites, fit courir fauſſement le bruit, que ſon collégue Décius venoit avec une armée fraîche prendre les Samnites en queuë ; ce qui les remplit de frayeur, leur fit prendre la fuite, & ruina entiérement leurs affaires, ſans rendre preſque aucun combat.

(*c*) J'ai déjà dit quelque part, que les Lucumons étoient chez les Etruriens, ce que les Vergobrets & les Rois étoient dans les Gaules. C'étoient proprement des Gouverneurs de Province, indépendans les uns des autres, & qui ne rendoient compte de leurs actions qu'à la Nation ; & c'eſt le cas où ſe trouvoient les Lucumons, dont il s'agit ici. Ils avoient empêché la Nation de prendre à leur ſolde les Gaulois, qui s'offroient à combattre contre les Romains. La Nation s'appercevant que leur conſeil avoit ruiné les affaires de l'Etat, leur avoit reproché leur perfidie en pleine Diéte ; enſuite elle affecta de prendre des délibérations contraires à celles que les Lucumons propoſoient.

An de Rome 457. Avant J. C. 297.

lois qui puſſent faire de ces ſortes de miracles : c'étoient donc eux qu'il vouloit donner pour ſoûtien & pour protecteurs à ſa nation. Mais ceux-ci, bien que portés d'eux-mêmes à faire la guerre aux Romains, piqués du refus que les Etruriens leur avoient fait trois ans auparavant, ſe tenoient en paix chez eux contre leur naturel, & s'occupoient à cultiver leurs terres. D'ailleurs, étant informés que les Samnites fondoient ſur eux toutes leurs eſpérances, ils étoient bien-aiſes qu'on fît toutes les avances, afin de ſe faire rechercher, & de-là prendre ſujet de faire leurs conditions meilleures : c'eſt auſſi ce qui arriva.

Egnatius ſe rendit chez eux : il leur repréſenta de quelle » conſéquence il étoit, de ne pas laiſſer échapper une ſi belle » occaſion de délivrer pour toûjours l'Italie de l'oppreſſion des » Romains: la gloire particuliere, qu'ils acquerroient de reti- » rer des mains de ces uſurpateurs tant de terres, dont ils » avoient dépoüillé injuſtement les Etruriens, les Samnites & » les Ombriens ; la reconnoiſſance éternelle que ces peuples » auroient d'un ſervice ſi ſignalé ; l'eſtime & la conſidération, » où ils ſeroient parmi les autres peuples, de les avoir mis en » ſituation de ne plus craindre d'être écraſés ; & enfin la faci- » lité qu'ils auroient de ſe choiſir telles provinces qu'ils vou- » droient, pour s'y établir avec leurs femmes & leurs enfans». Les Gaulois tinrent bon, & firent les difficiles pendant quelques tems. Mais Egnatius ayant fait briller à leurs yeux une grande quantité d'or, & ayant promis que la part qu'ils auroient au butin ſeroit plus grande * que celle des autres, ils ſe rendirent. Juſques-là Egnatius n'avoit eu à vaincre de la part des Gaulois, que des prétextes légers ; mais à peine eut-il reçu leur parole, qu'il ſe préſenta une véritable difficulté à ſurmonter. On étoit alors au fort de l'hyver. Le Général Samnite vouloit que les Gaulois ſe miſſent en marche à l'heure même ; au lieu qu'ils prétendoient différer leur départ juſqu'au commencement du printems prochain. Cependant Egnatius fit tant d'inſtances, & comme il étoit naturellement éloquent, il tourna les Gaulois de tant de manieres, qu'il les fit conſentir à le ſuivre. Il les mena dans l'Etrurie, d'où ils retira les Samnites & les Ombriens, pour les conduire dans la Campanie, à deſſein d'y faire diverſion, & partager ainſi les forces de l'ennemi.

* *Tit. Liv. lib. x. c. 18. & 21.*

La nouvelle que les Gaulois étoient entrés dans l'alliance des Samnites *, des Etruriens & des Ombriens, avec celle des deux armées conſidérables, que cette alliance avoit occaſionné de former, jetta la conſternation (*d*) dans Rome. Le Sénat & tous les Tribunaux de Juſtice furent fermés. On ne ſongea plus qu'à ſe préparer à ſoûtenir le ſiége de Rome même : ainſi l'on ordonna une levée générale de ſoldats, ſans diſtinction ni d'âge ni de condition ; tous, juſqu'aux vétérans & aux fils d'affranchis, furent obligés de prendre les armes. Le Préteur Sempronius fut chargé de diriger tout ce qui ſe faiſoit dans la ville, de veiller à ſa défenſe, & d'être en garde contre toute ombre de ſurpriſe. Heureuſement ce grand trouble ceſſa le dix-huitiéme jour à l'arrivée d'un courrier dépêché par le Conſul Volumnius, qui faiſoit ſçavoir au Sénat, qu'il avoit taillé en piéces & mis en déroute l'armée des Samnites, qui, après avoir ravagé les plus beaux quartiers de la Campanie, étoient prêts à rentrer dans le Samnium, pour y dépoſer le riche butin qu'ils avoient fait, puis revenir continuer leur expédition.

An de Rome 457. Avant J. C. 297.

* *Tit. Liv. l. x. c. 21.*

A quelques jours de-là, ſe tinrent les Comices (*e*). Le plus grand ſoin des Romains cette année, fut de faire choix de deux

An de Rome 458. Avant J. C. 296.

(*d*) Divers prodiges arrivés en même tems, augmenterent la conſternation. L'autel de Jupiter Capitolin fut couvert un premier jour d'une ſueur de ſang, un ſecond jour d'une ſueur de miel, & le troiſiéme jour d'une ſueur de lait. Outre cela, la ſtatuë de la Victoire, qui étoit au marché, quitta d'elle-même ſon piédeſtal, deſcendit à terre, ſe tint droite, & ſe tourna vers le chemin que les Gaulois tenoient quand ils venoient à Rome. Tout cela étoit effrayant de lui-même : le ſilence & l'embarras des Aruſpices ne le furent pas moins. Cependant un Tyrrhénien, nommé Manius, entreprit de raſſûrer les Romains, & il y réüſſit. « La ſtatuë de la » Victoire, dit-il, bien que deſcenduë » à terre, dès qu'elle a été trouvée droi» te & fixe, marque ſa conſtance à vou» loir que les Romains ſoient toûjours » victorieux ». Quant au ſang qui a coulé de l'autel de Jupiter Capitolin, il déſigne le grand nombre de victimes que les Romains doivent offrir en action de graces des victoires qu'ils remporteront ſur leurs ennemis. Il n'en eſt pas de même du miel & du lait, qui ont ſuccédé au ſang : le premier, entant qu'il eſt médicinal, ſignifie les maladies dont les Romains doivent être affligés ; le ſecond, qui eſt la premiere nourriture de l'homme, marque la diſette de vivres, que la ville de Rome doit ſouffrir.

(*e*) Aſſemblée générale du Peuple & du Sénat, qui ſe tenoit dans la grande place au pied du Capitole, ou au Champ de Mars hors de la ville. Selon Varron, ce mot vient à *cum eundo*. Comme il eût été trop long de prendre toutes les voix en détail & l'une après l'autre, le peuple ſe partageoit en différentes claſſes, telles que furent d'abord les Curies, & dans la ſuite les Centuries & les nouvelles Tribus. Les Comices des Curies ſe tenoient dans la grande place ; ceux des Tribus, dans la grande place, ou au champ de Mars indifféremment ; & ceux des Centuries, toûjours au champ de Mars, parce que la forme en étoit militaire, & que les loix éloignoient de la ville tout ce qui avoit l'air d'armée. En effet, les Tribus étoient en ordre de bataille, mais le peuple y étoit ſans armes.

An de Rome 458. Avant J. C. 298.

Conſuls, qui par leur bravoure & leur habileté, fuſſent en état de conjurer l'orage, dont les Gaulois joints aux Etruriens, menaçoient la République (*f*). Le Conſul Patricien étoit tout trouvé; c'étoit Q. Fabius: tout le monde avoit les yeux ſur lui; il paſſoit pour le plus grand homme de guerre de ſon tems, auquel on vouloit donner pour collegue Lucius Volumnius, de l'ordre Plébéïen, qui venoit de faire des prodiges dans le Samnium. Quand ce vint donc au moment de l'élection, les premieres centuries (*g*) ne manquerent pas de nommer Fabius (*h*) & Volumnius (*i*). Fabius, qui étoit préſent, entreprit d'arrêter ou du moins de ſuſpendre ce torrent, & dit tout haut, comme deux ans auparavant en pareille occaſion, que ſon âge & ſes infirmités ne lui permettoient pas d'accepter le Conſulat en des tems ſi orageux & ſi difficiles: mais il ne fut pas écouté. Sur quoi il ſe retrancha à demander P. Décius pour collegue (*k*), qui étoit fait, diſoit-il, à ſes mœurs, comme il l'étoit aux ſiennes, ainſi que le prouvoient les deux Conſulats & la Cenſure, qu'ils avoient gérés enſemble, avec une concorde qui ſervoit d'exemple à leurs ſucceſſeurs. Toutes les centuries, juſqu'à Volumnius, à qui Fabius donnoit l'excluſion, entrerent volontiers dans ſes vûës, & élurent unanimement Fabius & Décius Conſuls.

Le jour des Comices paſſé, arriva celui où l'on devoit tirer les Provinces au ſort *, & ce jour altéra pour un moment ſeulement l'union, qui rendoit les deux Conſuls auſſi recommandables, qu'ils

* *Tit. Liv. lib.* X. c. 24.

(*f*) Après l'expulſion des Rois, Rome fut gouvernée d'abord par des Conſuls, enſuite par des Décemvirs, puis par des Conſuls encore, après par des Tribuns militaires, poſtérieurement par des Tribuns du peuple, d'où on revint aux Conſuls, qui furent chargés des prérogatives royales; & c'eſt ſans doute pourquoi ils étoient d'abord tirés de l'ordre Patricien; mais les Tribuns du peuple intriguerent ſi fort, qu'il fut ordonné, qu'un des Conſuls ſeroit pris du corps des Plébéïens; ce qui fut continué, juſqu'à l'extinction de la République.

(*g*) Dans les Comices, on tiroit au ſort l'ordre dans lequel chaque Tribu devoit donner ſon ſuffrage. La Tribu qui donnoit ſa voix la premiere, s'appelloit *Prærogativa*; toutes les autres, qui étoient enſuite appellées dans leur ordre naturel, ſe nommoient en conſéquence *jure vocatæ*. Chaque Tribu étoit alors diſtribuée en deux centuries, en celle des Vieillards & en celle des Jeunes. Ainſi, quoique ſelon la force du mot centurie ſignifie le nombre de cent perſonnes, par-tout où il s'agit de Comices, il déſigne l'une ou l'autre des deux claſſes dont je viens de parler. Ce qui eſt ſingulier, c'eſt que le ſuffrage de la Tribu *Prérogative* étoit d'un ſi grand poids, qu'il ne manquoit preſque jamais d'être ſuivi, & qu'on en recevoit ſur le champ les complimens, comme ſi l'élection eût été déjà faite.

(*h*) C'étoit un grand homme, qui avoit déjà été quatre fois Conſul.

(*i*) Il avoit déjà été élevé deux fois au Conſulat.

(*k*) Décius avoit déjà été Conſul trois fois, ſur-tout en 456 de Rome, qu'il avoit eu Fabius pour collegue: c'étoit auſſi avec lui qu'il avoit été Cenſeur en 449.

l'étoient déjà par leur propre mérite, & leurs grandes actions, quoiqu'à vrai dire, c'eſt moins eux qui formerent le petit nuage qui s'éleva alors, que les différens ordres, dont ils faiſoient l'ornement. Ce que cet incident avoit de plus ſingulier, c'eſt qu'il tournoit entiérement à la gloire des Gaulois.

An de Rome 458. Avant J.C. 296.

En effet, ils étoient dans l'Etrurie; & c'eſt à leur arrivée que Rome avoit tremblé, & avoit fait prendre les armes à tous ceux qui étoient en âge de les porter. Le danger de cette guerre, où il ne s'agiſſoit de rien moins que du ſalut de la République, étoit donc tout dans l'Etrurie, & devoit venir de-là. Or les Patriciens ne voulant pas expoſer à l'incertitude du ſort le département important de cette Province, prétendoient qu'il devoit être confié ſans autre formalité à la capacité de Fabius. Les Plébéïens, qui craignoient que cette nomination ne tirât à conſéquence pour l'avenir, & n'autoriſât les Patriciens à choiſir pour les Conſuls de leur ordre, à l'excluſion de celui des Plébéïens, les gouvernemens des Provinces qu'il leur plairoit de choiſir, s'opiniâtrerent à vouloir que l'Intendance générale de l'Etrurie fût ſoûmiſe à la déciſion du ſort, comme celle des autres Provinces. Ce qu'il y eut de fâcheux pour les deux Conſuls, qui juſques-là avoient vécu dans la plus parfaite intelligence, c'eſt qu'ils furent obligés de prendre parti, chacun pour les intérêts & l'honneur de ſon ordre. Le débat fut porté d'abord au Sénat; & ce Tribunal prononça en faveur de Fabius. Décius en appella au Peuple. Celui-ci conſidérant le péril éminent où étoit la République, fit céder la gloire de ſon corps à celle de ſauver tous les deux, & confirma la Sentence du Sénat.

Cette diſtinction fut l'écueïl de la prudence de Fabius; car au lieu de l'engager à répondre à l'honneur qu'on lui faiſoit, en prenant les meſures néceſſaires pour garantir la République des malheurs qui la menaçoient, & qui jettoient les plus intrépides dans la conſternation, elle l'éblouït, & lui fit tenir le langage & la conduite d'un fanfaron: preuve qu'UNE CONSIDERATION GENERALE GASTE QUELQUEFOIS LES GRANDS HOMMES, leur donne trop de confiance, & les met en contradiction avec eux-mêmes.

En effet, Fabius dans la conteſtation qu'il avoit euë avec ſon Collegue, pour obliger le peuple à ſe déclarer en ſa faveur, avoit eu l'adreſſe de le prier, qu'avant de rien ſtatuer, il ſe fit

An de Rome 458. Avant J. C. 296.

lire les Lettres du Préteur Appius, qui contenoient le détail effrayant de quatre armées qui étoient prêtes à fondre ſur Rome. Cette lecture avoit opéré ſon effet, & Fabius en recüeilloit tout le fruit. Il en fut aveuglé; car il préſuma que lui ſeul à la tête d'un petit nombre d'hommes, tiendroit lieu aux Romains de toutes les armées qu'ils devoient oppoſer aux ennemis. Il arrêta même les jeunes citoyens, qui ſe préſentoient en foule pour ſervir ſous lui, & déclara qu'il n'avoit beſoin que de quatre mille hommes & de ſix cens chevaux; qu'ainſi de tous ceux qui s'offroient à le ſuivre *, il ne prendroit ſeulement que ceux qui ſe feroient inſcrire ce jour-là & le ſuivant; *parce*, dit-il, *que j'aime bien mieux ramener riche le peu de ſoldats que j'aurai commandés, que de terminer cette guerre avec une grande armée qui me ſeroit à charge*. La conduite qu'il tint le reſte de la campagne, répondit à ce début. On va voir ſi l'un & l'autre étoit fondé.

* *Tit. Liv. l. x. c. 24.*

Les Samnites, qui étoient les premiers auteurs & les ardens moteurs de cette guerre, ayant éprouvé tant de fois, nonobſtant leur bravoure & leur extrême patience, qu'ils n'avoient aucun bon ſuccès à attendre du ſort des armes dans leur propre pays, & ſéparés des Gaulois, étoient venus les joindre dans l'Etrurie, auſſi-bien que les Etruſques & les Ombriens, qu'ils s'étoient donnés pour alliés ſur la fin de l'année précédente. Chacun de ces peuples avoit un corps d'armée conſidérable, qui pouvoit frapper de grands coups, ſelon les intérêts de la cauſe commune: ainſi ces quatre corps joints enſemble, formoient une armée formidable, qui menaçoit d'engloutir la République dès l'entrée de la campagne; & elle n'attendoit pour la commencer, que le printems, ou du moins que la rigueur de l'hyver fût adoucie. C'eſt ce que le Préteur Appius ne ceſſoit de mander au Sénat. Comme pendant le cours de ſon Conſulat, l'Etrurie avoit été de ſon département, & qu'il y avoit commandé, il avoit vû naître & groſſir l'orage, & les ſuites lui en paroiſſoient devoir être auſſi terribles que funeſtes. Il s'y tenoit juſqu'à ce que l'un des deux Conſuls vint le remplacer; & jugeant que deux légions qu'il avoit ſeulement, n'étoient pas en état de réſiſter à l'ennemi, il les plaça dans un camp, que la nature & l'art concouroient à fortifier, afin que le tems que les ennemis mettroient à le forcer, donnât aux Romains celui d'aſſembler des troupes & de venir à ſon ſecours.

Fabius

An de Rome 458.
Avant J. C. 296.

Fabius partit donc avec l'armée qu'il avoit lui-même fixée *, comptant qu'elle concevroit du petit nombre de combattans d'autant plus de confiance & de plus grandes eſpérances, que ceux qui la compoſoient étoient informés, qu'il n'avoit pas voulu en avoir davantage. Il dirigeoit ſa marche vers la ville d'Aharna (*l*), auprès de laquelle les ennemis étoient poſtés. Comme il approchoit du camp du Préteur Appius, les Licteurs qui marchoient devant lui furent apperçus à quelques milles en-deçà par les ſoldats d'un détachement qui alloit couper du bois. Il fut auſſi-tôt reconnu : ainſi tout le détachement courut à lui, le ſaluë, l'environne & fait éclater la joie qu'il a de l'avoir pour Général. Les ſoldats n'eurent pas plûtôt ſatisfait à ces premiers devoirs, qu'il s'informa où ils alloient. *Chercher du bois*, dirent-ils. *Mais*, reprit le Conſul, *eſt-ce que votre camp n'eſt point fortifié ? Il l'eſt d'un bon foſſé & d'une double paliſſade* *, repliquerent-ils ; *& néanmoins nous ſommes tous dans une grande crainte.* Fabius entendant cela, *Retournez au camp*, reprit-il ; *vous n'avez déjà que trop de bois* (*m*) : *ainſi arrachez la double paliſſade.* Les ſoldats reprirent auſſi-tôt le chemin du camp, & exécuterent ces ordres de point en point. Leurs camarades & Appius même les voyant faire, furent dans un trouble & une ſurpriſe, qui alloient juſqu'à la frayeur. Les travailleurs, pour calmer leurs allarmes, ſe tuoient de dire, qu'*ils n'agiſſoient que par ordre de leur Général.*

* Tit. Liv. l. x. c. 25.

* Zonar. l. VIII. p. 366.

Appius (*n*), qui étoit au fait des grandes forces & du courage des alliés, ne goûtoit point un ordre de cette nature donné ſi à contre-tems, non plus que la coûtume que Fabius voulut in-

(*l*) Elle étoit dans l'Ombrie. Pline l'appelle *Arna*, & les Italiens d'aujourd'hui *Civitella d'Arno* ; elle étoit au voiſinage du Tibre, de *Spello* & de *Bevagna*, autres villes de l'Ombrie.

(*m*) Quel pitoyable langage Tite-Live fait tenir au Conſul Fabius ! Il le donne pour un Héros ; & il en fait un étourdi, ou du moins un fanfaron.

(*n*) Appius étoit fondé d'improuver l'ordre de Fabius. Le procédé du dernier étoit celui d'un vieillard entêté & téméraire, qui tendoit à ruiner la République de fond en comble, comme la ſuite le fera voir. Mais Appius, qui ſe mêle aujourd'hui de condamner hautement la conduite du Conſul, en avoit tenu une à peu près ſemblable l'année précédente : car il trouva très-mauvais, que ſon collegue Volumnius vint du Samnium dans l'Etrurie à ſon ſecours, dans un tems où il étoit preſſé de tous côtés, & où l'ennemi avoit ſur lui une ſupériorité qui augmentoit ſi fort tous les jours, qu'il lui étoit impoſſible de la détruire ; tant il eſt vrai, que les plus grands Généraux ſont jaloux, non ſeulement les uns des autres, mais encore des idées ou dont ils ſont les auteurs, ou dont ils ſe ſont malheureuſement coëffés.

An de Rome 458.
Avant J. C. 296.

troduire le lendemain de ſon arrivée, de faire faire à l'armée en plein hyver des marches & des contre-marches, qui l'expoſoient à des ſurpriſes (*o*), dont la République ne pourroit peut-être jamais ſe relever. C'eſt pourquoi de retour à Rome, il ne manqua pas de déclamer contre les inconſéquences du procédé & des maximes du Conſul. Il déclara même au Sénat aſſemblé, « que c'étoit s'abuſer, que de croire qu'une ſeu-
» le armée pût réſiſter aux quatre des ennemis; parce que, ſoit
» que ces quatre ſe réüniſſent, ou ne ſe réüniſſent point, on
» couroit également riſque qu'un ſeul Général ne pût pas ſoû-
» tenir le choc, ni faire face de tous côtés; qu'au reſte, l'ar-
» mée qu'il avoit laiſſée ne conſiſtoit qu'en deux légions; &
» que néanmoins Fabius, pour toutes troupes, n'avoit emmené
» qu'un peu moins de cinq mille hommes; qu'ainſi ſon ſenti-
» ment étoit, qu'on fît partir dès les premiers jours du prin-
» tems le Conſul Décius, avec ordre de joindre ſon Collegue en
» Etrurie, & que Volumnius eût le commandement des trou-
» pes du Samnium; que ſi le Conſul aimoit mieux commander
» dans ſa Province, il falloit du moins envoyer Volumnius dans
» la Toſcane, à la tête d'une bonne armée Conſulaire » (*p*).

Une grande partie du Sénat parut ouvertement ſi frappée du diſcours d'Appius (*q*), que Décius craignant que l'autre ne ſe

(*o*) « Pour revenir aux ſurpriſes d'ar-
» mées dans une marche, dit le Chevalier
» Folard, je ne vois rien de plus aiſé; car
» ordinairement ce qui n'eſt pas accoûtumé,
» vû & pratiqué, étonne d'autant plus qu'on
» s'y attend le moins: au lieu que celui qui
» s'eſt déterminé à combattre ſon ennemi
» dans un mouvement, a ſon deſſein bien
» digéré dans la tête. Comme il eſt préparé
» à tout, qu'il a médité ſur ce qu'il veut fai-
» re, prévû, autant que cela ſe peut, tout
» ce qui peut arriver, il donne ſes ordres
» avec netteté; chacun ſçait ſon poſte, par-
» ce qu'il a pris ſes meſures de loin; au lieu
» que l'autre, qui ne s'eſt pas attendu à être
» attaqué dans ſa marche, ſemblable à Fla-
» minius, a bien plus ſongé & médité ſur le
» ſujet qu'il avoit en vûe, qu'à être attaqué
» dans ſon chemin. Il faut qu'il prenne ſon
» champ de bataille, qui lui eſt inconnu,
» qu'il cherche ſes avantages, qu'il range ſes
» troupes, non comme elles ſont ordonnées
» dans ſa marche, mais ſelon la nature du
» lieu où il ſe trouve, & ſur lequel il ne
» s'étoit pas attendu de combattre. Voilà
» bien de la beſogne, bien des inquiétudes,
» des doutes, des incertitudes & des mou-
» vemens à faire en préſence d'un ennemi,
» qui s'eſt préparé pour les ſiens, qui ſont
» plus prompts & plus ſubits, & qui ſe trou-
» ve dans un chemin qu'il a reconnu & bien
» examiné ». *Hiſt. Polyb. t. IV. p. 235.*

(*p*) C'eſt-à-dire, une armée en forme, par oppoſition aux détachemens & aux corps de troupes qui ſont commandés par des Officiers ſubalternes. L'armée Conſulaire devoit être compoſée au moins de deux légions, & des cohortes des alliés.

(*q*) N'en déplaiſe à Tite-Live; car c'eſt d'après lui que je parle, quand je n'ai ni d'autre garant ni de ſource plus pure, où je puiſſe puiſer: ce ne fut pas ſeulement la plus grande partie du Sénat, mais tout le Sénat & tous les membres de la République, qui furent frappés du diſcours d'Appius, même indépendemment des qua-

An de Rome 458. Avant J. C. 296.

laiſſât entraîner, & voulant épargner à Fabius l'affront de voir réformer le plan de toutes ſes opérations, par les réſolutions qu'on étoit prêt à prendre, ſe hâta de parler, & propoſa de ne rien ſtatuer ſans avoir mandé & écouté Fabius, ou en perſonne, ſi l'intérêt de la République lui donnoit le tems de venir, ou par le canal de quelqu'un de ſes Lieutenans de confiance, qui informeroit le Sénat du véritable état de la guerre d'Etrurie, quelles forces il falloit aſſembler pour la ſoûtenir, & combien de Généraux on devoit nommer pour la conduire. Cet avis paſſa. Fabius n'en eut pas plûtôt reçu la nouvelle, qu'il ſe rendit à Rome, où il harangua le Sénat & le Peuple ſéparément. Ses diſcours étoient étudiés & ſes expreſſions meſurées. Il affecta de n'augmenter, ni de diminuer le péril de la guerre préſente: à l'égard du Général qu'on propoſoit de lui aſſocier, il témoigna n'entrer dans cette penſée, que par condeſcendance pour ceux qui craignoient tout pour la République & pour lui, & non qu'il y eût aucun véritable ſujet de crainte (*r*).

* *Tit. Liv. l. x. c. 26.*

Les diſcours de Fabius, quoi qu'en puiſſe dire Tite-Live (*s*),

tre armées ſur leſquelles il roule entiérement. Il ſuffiſoit que les Gaulois armaſſent contre Rome, pour que Rome fût dans une étrange agitation, dans le trouble, dans l'effroi, & qu'elle obligeât tout le monde, juſqu'aux Prêtres & aux Pontifes, à prendre les armes, & à quitter tout autre ſoin que celui de défendre la patrie, comme il étoit toûjours invariablement arrivé en pareille occaſion, & que cela s'étoit paſſé quelques mois auparavant. D'où il faut inférer, que rien n'eſt plus indécent, ni plus contraire aux maximes fondamentales des Romains, que le perſonnage que Tite-Live fait joüer à Fabius, en le repréſentant obſtiné à ne vouloir que trois légions pour triompher des Samnites, des Ombriens, des Etruſques & des Gaulois: tandis que Tite-Live même en mille endroits, aſſûre, que quand les Romains avoient à faire aux ſeuls Gaulois, ils croyoient n'avoir pas aſſez de toutes leurs forces, & de toutes celles de leurs alliés, pour ſe défendre contre un ſi terrible ennemi.

(*r*) Ce diſcours fait pitié: celui qui le tient prétend, qu'il n'y a rien à craindre; cependant, quand ce vient au fait il ſent qu'il ne peut ſe tirer d'affaire, qu'après que l'armée des ennemis eſt diminuée de la moitié, que la ſienne eſt groſſie de près de trente mille hommes de plus, que ſa cavalerie a été défaite, que ſon Collegue s'eſt dévoüé aux Dieux Manes, pour racheter au prix de ſa vie le ſalut de l'aîle gauche, & que lui-même enfin a fait vœu à la face de toute l'armée, de bâtir un temple à Jupiter Vainqueur, & de lui conſacrer toutes les dépoüilles des ennemis.

(*s*) Cet Hiſtorien s'aveugle volontairement, quand il vient nous débiter, qu'on ne ſçait pas bien ſi c'eſt de lui-même que Fabius fit le voyage de l'armée à Rome, ou ſi le Sénat, frappé des remontrances d'Appius, ne l'avoit pas rappellé exprès pour lui donner de nouveaux ordres & d'autres inſtructions. Le P. Catrou, en jettant avec profuſion dans ſon récit le clinquant qui lui eſt ordinaire, propoſe l'alternative problématiquement à peu près comme Tite-Live. Mais M. Rollin, après avoir avancé qu'*il paroît plus vraiſemblable, que ce fut de ſon propre mouvement que Fabius reprit le chemin de Rome,* ajoûte néanmoins quelques lignes après, *que ce fut apparemment ſur les avis d'Appius que Fabius fut mandé.* Ainſi il donne au voyage de Fabius deux motifs, qui, poſé l'incertitude de Tite-Live

An de Rome 458. Avant J. C. 295.

ne raſſûrerent nullement les Romains contre les remontrances & les réflexions d'Appius. Cet Hiſtorien fournit en abondance des preuves qui démontrent non ſeulement qu'elles furent favorablement reçûës, mais encore que les précautions qu'on prit, alloient au-delà de celles qu'il avoit propoſées. En effet, on donna Décius pour ſecond Général à Fabius, avec quatre légions & une nombreuſe cavalerie, outre celle des Campaniens, qui étoit de mille chevaux d'élite, & les troupes des alliés, qui montoient à un plus grand nombre que celles de la République. On continua à Volumnius le commandement de l'armée qu'il avoit dans le Samnium. Enfin on forma deux nouvelles armées au voiſinage de Rome, qui devoient couvrir cette capitale du côté de l'Etrurie ; la plus éloignée fut placée dans les terres de Faleries (*t*) ; l'autre dans la plaine du Vatican (*u*). On nomma Cn. Fulvius (*x*) & L. Poſtumius (*y*) pour les commander, avec la qualité de Propréteurs.

Les Romains ne furent pas long-tems ſans reconnoître combien ils avoient ſagement fait de n'avoir pas écouté Fabius *, & de s'être mis en forces contre les Gaulois. Le Conſul même fut le premier à ouvrir les yeux ſur ſon erreur : car retournant avec ſon Collegue dans l'Etrurie, aux approches de Cluſium (*z*),

* *Tit. Liv. l. x. c. 26.*

& le caractere de Fabius, s'excluent mutuellement, comme la ſuite de Tite-Live même le prouve d'une maniere invincible. C'eſt auſſi ſur les termes de cet Auteur que j'ai pris mon parti, & que je fonde la vérité de l'Hiſtoire que j'écris. Je prétens donc, que Fabius a eu ordre de venir à Rome ſur les réflexions qu'Appius fit faire aux Romains, touchant les dangers éminens, où la vanité & l'imprudence de Fabius alloit précipiter la République. Or ces dangers n'étoient pas imaginaires, ainſi qu'il plaît à M. Rollin de le dire, en faiſant le portrait d'Appius. « C'étoit, » dit-il, un de ces Généraux, qui, faute » d'expérience & de courage, n'enviſagent que les difficultés, exagerent les » dangers, ſe laiſſent aiſément prévenir » & effrayer, & communiquent bien-tôt » leur peur aux autres ». Si M. Rollin n'étoit pas plus ſenſé dans le reſte de l'Hiſtoire Romaine, il ne mériteroit pas l'eſtime générale qu'il s'eſt acquiſe.

(*t*) Ou des Faliſques, peuple d'Etrurie, qui étoient ſur le chemin qui conduit à Rome. Ils avoient pour capitale *Faleris* ou *Falaris*, qu'on appelle aujourd'hui *Civita Caſtellana* ; elle fait partie du Patrimoine de Saint Pierre.

(*u*) Ces plaines étoient alors ſur le chemin de Rome en Etrurie, & commençoient à peu près à l'endroit, où eſt bâtie l'Egliſe de Saint Pierre. Ainſi l'on voit les précautions que prenoient les Romains pour empêcher les Gaulois de pénétrer juſqu'à Rome ; ce qui marque leur crainte là-deſſus, & détruit les rodomontades que Tite-Live met dams la bouche de Fabius.

(*x*) Il étoit de famille Plébéïenne, & avoit été Conſul quelque année auparavant.

(*y*) Il avoit été honoré du Conſulat l'an 448 de Rome.

(*z*) Il eſt ſurprenant que les Romains, ſuperſtitieux au point qu'ils l'étoient, n'ayent pas obſervé, que près de cent ans auparavant, la défenſe de Cluſium leur avoit coûté la perte de la bataille d'Allia, & Rome même. Aujourd'hui elle leur coûte une légion entiere.

ſes cavaliers qui formoient l'avant-garde de ſon armée, apperçurent un corps d'ennemis qui pouſſoient des cris de victoire ; & portant des têtes de Romains, les uns au bout de leur lance, les autres ſuſpenduës au poitrail de leurs chevaux, rempliſſoient les airs de chanſons dans la langue de leur pays. A ces marques, Fabius les reconnut pour être Gaulois (*a*). C'étoient en effet les Sénonois, qui venoient de tailler en piéces une des deux légions qui compoſoient peu auparavant l'armée Romaine. Le Conſul, en partant pour Rome, l'avoit laiſſée au voiſinage de Cluſium (*b*), pour la garde de cette place, qui étoit d'une extrême importance. Les Sénonois, qui avoient formé le deſſein de l'emporter à quelque prix que ce fût, jugeant que la priſe en ſeroit difficile, tant que la légion veilleroit à ſa ſûreté, réſolurent de forcer la légion même dans ſon camp ; & afin qu'elle ne pût tirer aucun avantage d'une colline, qui étoit entre le lieu où elle campoit, & la ville, ils ſe ſaiſirent à la faveur des ténébres de la nuit de cette colline, & s'y logerent, ſans que l'ennemi en eût la moindre connoiſſance. Le jour venu, ils firent toutes les diſpoſitions néceſſaires pour attaquer le camp : Scipion qui y commandoit, voyant venir l'ennemi, & craignant d'être forcé, faute de terrein qui donnât à la légion tout le jeu, dont elle avoit beſoin pour pouvoir ſe défendre, la fit ſortir, & la conduiſit à cette colline. A peine fut-il arrivé à mi-côte, qu'il fut attaqué en queuë, par-devant & de tous côtés avec tant de vigueur, qu'on fit une boucherie de la légion entiere. Ainſi il ne reſta pas un ſoldat, qui pût porter au

An de Rome 458.
Avant J. C. 296.

(*a*) En effet, Diodore de Sicile & Strabon obſervent, que les Gaulois, au retour du combat, pendoient au col de leurs chevaux les têtes des ennemis, afin qu'elles fuſſent un témoignage de leur valeur. Ils enchâſſoient même dans du bois de cédre les cranes des Capitaines diſtingués, pour les étaler aux étrangers ; & ils ne vouloient jamais s'en défaire, quelque ſomme qu'on pût leur offrir pour les retirer de leurs mains. Fabius donc reconnut à ces marques que c'étoient des Gaulois, & ainſi à quel genre d'ennemis il avoit à faire, quel ſort l'attendoit s'il lui arrivoit de tomber entre leurs mains, & s'il pouvoit ſe flatter de les vaincre avec le petit nombre de troupes qu'il avoit demandées, & même avec toutes celles qu'on l'avoit forcé de prendre, ſuppoſé qu'il faille s'en rapporter à Tite-Live ; ou plûtôt, que Tite-Live ne faſſe pas tenir à Fabius un langage, qui ne lui eſt jamais venu dans la penſée.

(*b*) Voici comme le P. Catrou rend cet endroit de Tite-Live : *Mais avant ſon départ, il prouvut à la ſécurité de ſes troupes. Il fit camper la ſeconde légion proche du vieux Cluſium, & lui donna pour Commandant L. Scipion, qui pour lors étoit Propréteur dans la Province.* On demande ſi l'on peut dire, que Fabius avoit pourvû à la ſécurité de ſes troupes, quand on va expoſer que ces troupes furent taillées en piéces, ſans qu'aucun de ceux qui les compoſoient pût échapper.

An de Rome 458. Avant J. C. 296.

Sénat la nouvelle de cet échec (*c*).

Fabius, quoiqu'à la tête d'une puiſſante armée, & qu'il ſe fût promis juſques-là d'avoir bon marché des ennemis, ſe voyant en préſence des Gaulois, n'eut pas la moindre penſée de venger le carnage horrible qu'ils venoient de faire de ſa légion, & dont il avoit été en quelque ſorte témoin. Il tira néanmoins un grand profit de cet événement; car il le fit ſervir non ſeulement à diſſiper la fumée, dont il s'étoit repu, depuis ſon élection à ſon nouveau Conſulat; mais encore à comprendre le danger que couroit Rome, ſi la guerre continuoit à ſe faire à une petite diſtance de cette capitale. C'eſt pourquoi il ſe détermina ſur le champ à la tranſporter dans l'Ombrie, d'où étoient venus les Sénonois qui avoient exécuté l'expédition qui leur avoit ſi bien réüſſi, & d'où ces flots immenſes d'ennemis, qui avoient conjuré la perte du nom Romain, devoient bien-tôt ſe déborder pour inonder les terres de la République. Voulant donc les prévenir, il ſe hâta de paſſer l'Apennin *; ce qu'il fit ſans que l'ennemi en eût aucun preſſentiment, par la précaution qu'il avoit eu de ne point troubler les Gaulois dans les ravages, qu'ils faiſoient au voiſinage de Cluſium. Il n'eut pas plûtôt franchi les montagnes, qu'il envoya à la découverte, pour avoir des nouvelles de l'ennemi; & ayant été exactement informé du lieu de leur camp, il alla aſſeoir le ſien dans le pays de Sentines, qui n'en étoit qu'à quatre milles.

* *Tit. Liv. l. x. cap.* 27.

Les Etruſques, les Samnites, les Ombriens, & cette partie de Gaulois qui étoit reſtée au-delà de l'Apennin, apprirent auſſi à leur tour l'arrivée des Romains. Cette arrivée les ſurprit d'autant plus, qu'elle rompoit toutes les meſures, qu'ils avoient priſes pour aller chercher les Romains juſques ſur leurs foyers. Car ils comprenoient, qu'après ce paſſage il n'étoit plus de la prudence de s'enfoncer dans les défilés & les gorges de ces terribles montagnes, à la vûë d'une grande armée toute prête à les charger en queuë & à les écraſer. Dans cet embarras, ils tinrent un conſeil extraordinaire de guerre; où, après avoir conſidéré les intérêts communs à toutes ſortes de faces, ils prirent les réſolutions ſuivantes: Qu'ils formeroient deux camps diffé-

(*c*) C'eſt ce que dit Tite-Live, d'après les Auteurs qu'il avoit devant les yeux. Cependant le P. Catrou révoque en doute cette vérité, uniquement parce qu'il ne veut pas prendre la peine de rendre fidélement les termes de l'Hiſtorien Romain.

rens, dans l'un deſquels ſeroient les Gaulois & les Samnites; & que les Etruſques, avec les Ombriens, compoſeroient l'autre: qu'on donneroit la bataille un certain jour; que ce ſeroient les Gaulois & les Samnites qui la livreroient: enfin, qu'au milieu de l'action & au fort de la mêlée, les Etruſques & les Ombriens attaqueroient le camp des Romains.

Si ce plan eût été auſſi heureuſement exécuté, qu'il avoit été bien concerté, c'étoit fait des Romains: mais la fortune, qui ſe jouë des meſures les mieux priſes, voulut qu'un peuple qui devoit aſſujettir l'Univers, dût ſon ſalut aux moyens à quoi ſes ennemis avoient attaché ſa perte. En effet, les Gaulois, à la ſortie du Conſeil, ne manquerent pas d'envoyer un courier aux Sénonois qui étoient aux environs de Cluſium, pour les inviter à venir partager la gloire & les dangers des alliés. Les Sénonois ſe mirent en chemin auſſi-tôt. Ce départ précipité, fit croire à quelques Cluſiniens (*d*), traîtres à la patrie, qu'il y avoit quelque myſtere, qu'il leur étoit important de pénétrer. Dans cette vûë, ils firent tant de recherches, qu'ils découvrirent le véritable ſujet de la retraite des Sénonois, & dès-là tous les projets des ennemis. Ils ne manquerent pas d'en faire part au Général Romain. Celui-ci voyant de quelle conſéquence il étoit de détourner un coup, qui décidoit du ſort de ſa nation, ne trouva point de meilleur expédient, que d'envoyer des ordres précis aux Propréteurs * Fulvius & Poſtumius, d'entrer avec les troupes qu'ils commandoient dans l'Etrurie du côté de Cluſium (*e*), & d'y mettre tout à feu & à ſang. La nouvelle de cette irruption ne fut pas plûtôt parvenuë au camp des alliés, qu'elle produiſit l'effet que les Romains ſouhaitoient. Les Etruſques ſe hâterent d'aller défendre leurs terres (*f*), pro-

* *Frontin, Stratag. l. I. 8. 3. Oroſ. l. III. c. 21.*

(*d*) Il ne faut pas être ſurpris, qu'il y eût à Cluſium des citoyens, qui favoriſoient les Romains. Leur capitale avoit été autrefois dans leur alliance; & les Romains avoient penſé perdre Rome & le Capitole, pour avoir pris trop à cœur leurs intérêts contre les Gaulois. Depuis ce tems-là, les Romains avoient conſervé dans cette ville des partiſans ſecrets, qui étoient toûjours prêts à leur ſacrifier la nation entiere des Etruriens, comme dans cette occaſion. Quoi qu'il en ſoit, le Conſul ne manqua pas de donner une bonne récompenſe à ces traîtres, & de leur en promettre de plus grandes, à proportion de l'exactitude avec laquelle ils continueroient à le ſervir.

(*e*) Il y a une faute dans Frontin: on lit dans cet Auteur *Sitium*, au lieu de *Cluſium*. Je crois avoir remarqué, que les deux Propréteurs couvroient Rome du côté de l'Etrurie, par où ſeulement les ennemis, & en particulier les Gaulois qui étoient entrés dans la ligue, pouvoient venir.

(*f*) Ils entraînerent avec eux les Om-

An de Rome 458. Avant J. C. 296.

mettant aux Samnites de revenir auſſi-tôt qu'ils auroient chaſſé l'ennemi.

Cette promeſſe, qui vint à la connoiſſance des Conſuls, & qu'ils jugeoient devoir être promptement exécutée, à cauſe que les Romains, qui s'étoient jettés dans l'Etrurie, n'étoient qu'une poignée de gens auprès de l'armée entiere des Etruriens; cette promeſſe, dis-je, fut une raiſon pour les Conſuls de preſſer le combat, afin de profiter de leur abſence & de celle des Ombriens qui les avoient ſuivis. Ainſi il n'y eut aucun moyen pendant deux jours, que les Romains n'employaſſent pour engager les Gaulois à en venir à une affaire générale. Mais tout ſe paſſa d'abord en eſcarmouches légeres, qui ne décidoient de rien, & qui aidoient ſeulement de part & d'autre à échauffer le cœur du ſoldat. Enfin le troiſiéme jour les deux arméess ſortirent de leur camp, s'ébranlerent, & vinrent en préſence l'une de l'autre. Pendant qu'elles prenoient chacune leur poſte *, & qu'elles ſe rangeoient en bataille, parut une biche (*g*), qu'un loup pourſuivoit, & qui trouvant un paſſage dans l'entre-deux de la plaine, que les deux armées n'occupoient pas, tourna tout-à-coup vers l'armée des Gaulois (*h*), tandis que le loup ſe jetta dans celle des Romains. Les Gaulois percerent la biche, au lieu que les Romains ouvrirent leurs rangs, & laiſſerent paſſer le loup ſans lui faire aucun mal. Auſſi-tôt un ſoldat Romain des premiers rangs, & par conſéquent témoin oculaire du ſort différent des deux bêtes, s'aviſa de faire le Devin, & de tirer d'un événement fortuit un augure pour les deux armées. *Ne doutez pas*, dit-il, *camarades*, *que la déroute & la fuite ne ſoient le partage de l'armée*, *qui a donné la mort à l'animal conſacré à Diane*, *& que le loup* (*i*), *qui n'a reçu aucun mal de nous*, *& qui eſt chéri du Dieu*

* *Zonar. l. VIII.*

briens, avec d'autant plus de facilité, qu'ils campoient enſemble, & qu'ils comptoient, qu'étant ainſi réünis, ils feroient plûtôt diſparoitre les Romains; ce qui leur réüſſit parfaitement bien, mais qui nuiſit entiérement à la cauſe commune.

(*g*) Il n'eſt perſonne qui ne voye, que l'épiſode de la biche pourſuivie par un loup, ſur le point que les troupes alloient donner, eſt un conte de la façon de Tite-Live, pour avoir lieu de rappeller l'origine fabuleuſe des Romains, & en tirer des augures certains de la victoire.

(*h*) Eſt-il bien croyable que la biche & le loup, dont parle Tite-Live, animaux de leur nature extrémement ſauvages, & qui fuient la rencontre des hommes, ayent pû abandonner l'eſpace vuide qu'ils avoient devant eux, pour ſe jetter volontairement l'un au milieu des Gaulois, & l'autre au milieu des Romains? Quand le cas ſeroit ſoûtenable à l'égard de la biche, il ne l'eſt en aucune façon à l'égard du loup.

(*i*) Le loup étoit conſacré à Apollon, & non pas au Dieu Mars. Tite-Live ſup-

Mars,

Mars, auteur de notre origine Martiale, ne nous annonce une victoire certaine.

An de Rome 458.
Avant J. C. 396.

Voilà de quelles prédictions Tite-Live embellit les faits merveilleux, qu'il jette à pleines mains dans ſon Hiſtoire, & qui ſont tous viſiblement de ſa façon.

Les deux armées étoient cependant en mouvement. Les Gaulois formoient ſeuls l'aîle droite, & les Samnites la gauche. Ainſi Fabius, qui s'étoit chargé de combattre contre les Samnites, commandoit l'aîle droite des Romains, compoſée de la premiere & de la troiſiéme légion; & Décius, qui avoit en tête les Gaulois, leur oppoſa la cinquiéme & la ſixiéme. Tite-Live, auquel nous ſommes obligés de nous en tenir touchant les circonſtances de cette bataille, puiſqu'il eſt le ſeul Hiſtorien de l'antiquité qui en parle, avouë que le premier choc fut ſi bien ſoûtenu de part & d'autre, qu'aucun corps ne ſe laiſſa entamer, & qu'ainſi l'égalité étant parfaite, ſi les Etruſques & les Ombriens ſe fuſſent trouvés à la bataille, ou euſſent attaqué le camp des Romains pendant l'action, comme le deſſein en avoit été pris, les Romains (*k*) auroient été entiérement défaits.

A l'occaſion de l'égalité que les aîles des deux différentes armées garderent juſqu'à la nuit pendant le combat, le même Tite-Live attribuë à Fabius une maxime qui ne peut avoir été jamais de lui. Il dit donc *, que ce Général, avant l'action, avoit recommandé à ſes ſoldats de s'étudier d'abord à repouſſer plûtôt l'ennemi, qu'à le vaincre, parce que les Samnites & les Gaulois, dans le combat, avoient cela de commun, que leur premier choc étoit ſi rude, qu'on devoit ſe contenter de le ſoûtenir; & pour peu qu'on le fît, on voyoit leur feu & leur courage s'éteindre inſenſiblement, avec cette circonſtance particuliere à l'égard des Gaulois, *que leur corps étant incapable de ſupporter la fatigue & la chaleur, ils alloient au combat avec une ardeur, qui étoit au-deſſus de l'homme, & en revenoient avec une molleſſe, qui paſſoit celle des femmes.* Pour pouvoir avec fondement faire tenir ce langage à Fabius, il auroit fallu (*l*) que

* *Tit. Liv. l. x. c. 28.*

poſe qu'il étoit chéri de ce dernier Dieu, à cauſe du lait fabuleux que les Romains diſoient, qu'une louve avoit donné à Remus & Romulus, qui paſſoient pour être fils de Mars.

(*k*) Ce ſont les termes exprès de l'Hiſtorien de Rome: ainſi l'on peut & l'on doit y ajoûter une entiere foi.

(*l*) Conſtamment il auroit fallu tout cela. Ainſi, quand on lit dans Tite-Live le langage que cet Hiſtorien fait tenir à Fabius, on rappelle auſſi-tôt le bon mot que

An de Rome 458.
Avant J. C. 296.

ce Général, ou quelqu'autre antérieur, eût eu ſouvent à faire aux Gaulois, & qu'à force de gagner des batailles ſur eux, il eût appris le ſecret de vaincre leur opiniâtreté, & de venir à bout de leur courage. Mais outre que Fabius n'avoit jamais meſuré ſes forces avec celles des Gaulois, on trouve bien que les Gaulois, depuis près de cent ans, étoient venus livrer aux Romains quantité de combats; mais on ne lit point, ſinon dans des Romans, que les Généraux de la République euſſent remporté ſur nos ancêtres aucune victoire, moins encore que la conſter-

le Maréchal de Luxembourg dit à ceux qui lui rapportoient, que le Prince d'Orange le traitoit de Boſſu. *Eh! comment*, reprit ce grand Général, *ce Prince ſçait-il que je ſuis Boſſu? il ne m'a jamais vû par derriere.* Il s'en faut donc beaucoup que ni Fabius, ni aucun Romain, pût dire des Gaulois en l'année où nous ſommes, que leur corps étant incapable de ſupporter la fatigue & la chaleur, ils alloient au combat avec une ardeur, qui étoit au-deſſus de l'homme, & en revenoient avec une molleſſe, qui paſſoit celle des femmes. Les Romains, au tems dont nous parlons, ne ſçavoient des Gaulois autre choſe, ſinon, qu'ils s'étoient obſtinés de tout tems à attaquer leur nation, & à la vaincre ordinairement; & c'eſt ce qu'ils appelloient avoir un courage & une force au-deſſus de la nature humaine. En voici une preuve, qui l'emporte ſur toutes les autorités poſſibles; ce ſont les paroles de Polybe, qui, parlant des premiers avantages que les Romains eurent ſeulement dix ou douze ans après, & dont nous parlerons en leur lieu, « Tout ceci, dit-il, ſe „ paſſa trois ans avant que Pyrrhus entrât „ dans l'Italie, & cinq ans avant la dé„ route des Gaulois à Delphes. De cette „ fureur de guerre, que la fortune ſem„ bloit avoir ſoufflé aux Gaulois, les Ro„ mains tirerent deux grands avantages: „ le premier fut, qu'accoûtumés à être „ battus par les Gaulois, ils ne pou„ voient ni rien voir, ni rien craindre de „ plus terrible, que ce qui leur étoit ar„ rivé; & c'eſt pour cela que Pyrrhus les „ trouva ſi exercés & ſi aguerris: l'autre „ avantage fut, que les Gaulois réduits „ & domptés, ils furent en état de réünir „ toutes leurs forces pour défendre l'Ita„ lie, & enſuite contre les Carthaginois, „ pour leur enlever la Sicile ». *Polyb. l. II. p. 108. D.* Si donc les Romains n'ont commencé à remporter des victoires ſur les Gaulois que quelque trois ans avant l'entrée de Pyrrhus en Italie, & ſi juſqu'à ce tems-là les Romains étoient accoûtumés à être battus par les Gaulois, avec quelle confiance Tite-Live oſe-t-il mettre dix ou douze ans auparavant dans la bouche de Fabius, que les Gaulois revenoient du combat avec une molleſſe qui éclipſoit celle des femmes?

Au reſte, quand cela ſeroit auſſi vrai, qu'il eſt faux; il ne leur ſeroit arrivé, que ce qui eſt arrivé généralement aux peuples de l'antiquité, qui ont eu la plus grande réputation de valeur: dès que les revers de fortune qu'ils ont eſſuyés à la guerre ont été fréquens juſqu'au point d'être ſubjugués, ils ont paſſé ſans milieu dans un découragement, où on ne les reconnoiſſoit plus. Tels entr'autres ont été les Romains; car Ammien Marcellin, oppoſant leur lâcheté au courage & à l'intrépidité des Gaulois, dit de ces derniers, qu'on n'en voyoit aucun parmi eux, qui, à l'exemple des Romains, ſe coupât le pouce par crainte d'aller à la guerre. *Marcel. l. XV. ſub fin.* Cicéron, auſſi ennemi du nom Gaulois, qu'il étoit entouſiaſmé du nom Romain, aſſûre que juſqu'à Céſar, les Romains avoient bien oſé réſiſter aux Gaulois, mais non pas les attaquer; parce que les Gaules étoient un Etat toûjours à craindre à l'égard de la République. *Orat. Provinc. Conſul.* Enfin, tout le monde ſçait, que la Garde Prétorienne, qui étoit ordinairement compoſée de Gaulois, donnoit aux Romains les Empereurs qu'elle vouloit.

nation des Gaulois, en perdant la bataille, eût donné lieu de faire les réflexions, dont Tite-Live fait honneur à Fabius. Nous avons au contraire la conſolation de voir, que pendant les cent ans qui ont précédé celui dont nous écrivons l'Hiſtoire, on a pû dire des Romains, quand ils ont eu en tête les Gaulois, ce que Tite-Live oſe dire gratuitement d'eux. Entre pluſieurs exemples, que je pourrois citer, je me bornerai à deux, qui font foi pour tous les autres. Le premier eſt la bataille d'Allia, dans le cours & la ſuite de laquelle, les Romains, au témoignage de Tite-Live * même, ſe conduiſirent comme *des imbécilles & des gens qui avoient perdu la tête*. L'autre eſt la guerre même dont il s'agit ici; car à la nouvelle que les Gaulois étoient entrés dans l'alliance des Samnites, des Etruſques & des Ombriens, les Romains, qui juſques-là avoient mené les trois derniers peuples tambour battant, tremblent, ferment tous les tribunaux de juſtice, font prendre les armes à tous ceux qui ſont en état de les porter, ſans exception d'âge, de condition, de profeſſion, ne ſongent qu'à la défenſe de Rome; & ſur ce que le premier Conſul, par des bravades hors de ſaiſon, ne veut pas faire les levées néceſſaires, le Sénat y ſupplée par des ordres & des précautions, qui marquent que le ſeul nom de Gaulois glaçoit toute la nation, la jettoit dans l'effroi, & avoit certainement de ceux qui le portoient, une idée diamétralement oppoſée à celle qu'il plaît au fabuleux Hiſtorien de lui attribuer. C'eſt ce que nous venons de voir quelques pages auparavant: c'eſt ce que nous allons encore voir immédiament.

* *Lib. v. c. 38. &c.*

Décius commandoit l'aîle gauche, ainſi que nous l'avons dit. Son infanterie avoit eu le ſort de celle de Fabius; elle avoit toûjours été vigoureuſement repouſſée. En vain avoit-elle pris l'ennemi tantôt de front & tantôt en flanc; tous ſes efforts & toutes ſes ruſes avoient été inutiles: elle n'avoit jamais pû percer. Alors Décius, emporté par le feu de ſon âge & le deſir de faire parler de lui, forma tout-à-coup la réſolution de mener ſa cavalerie contre celle des Gaulois.

Ceux-ci attendoient ce moment avec impatience. Ils n'avoient pas voulu aller les premiers à l'ennemi, parce qu'outre qu'ils régloient leurs mouvemens ſur ceux des Romains, ils avoient un intérêt particulier à ne point quitter leur poſte; car il étoit avantageux, non ſeulement par lui-même, mais encore par un

An de Rome 458. Avant J. C. 296.

grand nombre de chars (*m*) & de chariots remplis de gens armés, qu'ils avoient placés derriere, & qu'ils avoient maſqués par quelques rangs de cavaliers, afin d'en dérober la connoiſſance aux Romains. Comme donc ils fondoient principalement le ſuccès de cette journée ſur la diſpoſition de ces chars, & qu'ils comptoient ſûrement d'y attirer les ennemis, ils n'avoient garde de riſquer de la troubler par quelque mouvement hors d'œuvre.

Les choſes en étoient-là, quand Décius adreſſant la parole aux Officiers qui s'etoient autrefois le plus ſignalés: *Fondons*, dit-il, *ſur l'ennemi: double gloire nous attend; la victoire ſera dûë à l'aîle gauche, &, ce qui eſt encore plus, à la cavalerie* (*n*). Il fut obéi. S'il en faut croire Tite-Live, les Romains firent plier par deux fois les eſcadrons Gaulois. Il eſt plus vraiſemblable, que nos ancêtres ouvrirent à deſſein les premiers rangs, afin que les ennemis, emportés par la facilité qu'ils avoient d'y pénétrer, ſe trouvaſſent ſubitement vis-à-vis des chars & des chariots qui les attendoient. Quoi qu'il en ſoit, le ſpectacle des chars fit paſſer ſans milieu les Romains d'un état de triomphe & de victoire à un état de crainte & de terreur. Jamais on ne vit un changement ſi prompt. Le hanniſſement des chevaux Gaulois, le bruit & le cri des rouës, le déſeſpoir de ſe voir tout-à-coup enveloppés, les coups mortels, que leur portent ceux qui combattent ſur les chars, les troublent au point, qu'ils ne ſont plus

(*m*) Les Gaulois, dans toutes les batailles qu'ils donnoient, ſe ſervoient de chars & de chariots à deux & à quatre rouës, pour combattre l'ennemi avec avantage. Ils en tiroient à peu près le même ſervice, que les Indiens d'abord, & enſuite les Grecs & les Carthaginois tirerent des éléphans & des tours qu'ils conſtruiſoient ſur ces monſtrueux animaux. Les chariots, dont il s'agit, étoient montés par des Gaulois d'élite, & les chevaux qui les traînoient, étoient bardés à l'épreuve du trait. Ainſi la cavalerie Romaine ne pouvoit en approcher ſans danger, parce que les Gaulois qui les montoient, faiſoient pleuvoir de tous côtés une grêle de fléches, de pierres, & de dards. Les Gaulois appelloient ces chariots *Eſſeda;* & les Romains, en adoptant ce mot & la machine, donnoient le nom d'*Eſſedarii* ou d'*Aſſidarii*, à ceux qui combattoient dans ces chars, ſoit qu'ils fuſſent ſimplement ſoldats, ou Gladiateurs. C'eſt du nombre de ces derniers qu'étoit un certain Hylas, à l'honneur duquel eſt une inſcription trouvée au pied de la montagne de Feuquieres à Lyon l'an 1714, & rapportée dans le troiſiéme volume de l'Hiſtoire de l'Académie des Inſcriptions, page 247, où il eſt dit, que ce Gladiateur avoit remporté ſept fois le prix du combat ſur le char, & avoit mérité d'être diſpenſé à l'avenir de s'expoſer aux dangers de ce ſanglant exercice.

(*n*) De tous tems les grands Militaires ont reconnu, que l'infanterie eſt comme la baſe & le ſoûtien des armées, & qu'ainſi c'eſt elle qui détermine la victoire à ſe ranger plûtôt d'un côté que d'un autre. Comme donc de l'aîle gauche, que Décius commandoit, il n'employe à l'attaque que la cavalerie, il prétend que la gloire qui reviendra à cette aîle d'avoir remporté la victoire, ſera plus éclatante.

maîtres de leurs chevaux ; bien-tôt ils ne ſe poſſedent plus eux-mêmes. Ainſi cette cavalerie, qui ſe croyoit victorieuſe un peu auparavant, livrée à une terreur panique, eſt en déſordre, ſe débande, ſe diſſipe. Cependant les Gaulois la preſſent de toutes parts, & en font un carnage affreux. Pluſieurs Romains ſont portés à terre, & écraſés par les rouës des chariots, ou foulés par les pieds des chevaux. Ceux qui peuvent échapper, cherchent leur ſalut dans les premiers rangs de l'infanterie ; mais ils y portent le déſordre, parce que les Gaulois les y pourſuivent l'épée dans les reins, & que leurs chars y écraſent une partie de l'avant-garde.

Décius frappé d'une auſſi grande déroute, qu'il avoit à ſe reprocher, faiſoit tout ce qu'il pouvoit pour arrêter & rallier les fuyards : *Où vous retirez-vous,* s'écrioit-il ; *quel fruit attendez-vous de votre fuite ?* Mais voyant que ſes cris & ſes exhortations ne faiſoient aucune impreſſion ſur des eſprits effarés, il prononce à haute voix le nom de ſon pere. *Pourquoi retarder plus long-tems ma deſtinée*, ajoûte-t-il ? *c'eſt à ma famille* (*o*) *qu'eſt attachée la gloire d'expier les malheurs publics , & d'en garentir la patrie. Je vais donc dévoüer mon ſang , avec celui des légions des ennemis , à la Terre & aux Dieux Manes.* En achevant ces paroles, il ordonne au Pontife M. Livius, dont il s'étoit fait ſuivre, de lui dicter les paroles (*p*), qu'il devoit répeter après lui, en vertu deſquelles il

(*o*) Décius fait ici alluſion au dévouement de ſon pere, exécuté l'an 413 de Rome. Cicéron aſſure, qu'il y a eu trois Décius de ſuite, pere, fils & petit-fils, qui ſe ſont dévoués pour le ſalut de l'armée & de la patrie.

(*p*) Ces paroles étoient contenuës dans les Pontificaux ; & commes elles étoient ſacrées, qu'il étoit de l'eſſence qu'elles fuſſent diſtinctement prononcées, & qu'on n'en paſſât, ou tranſpoſât aucune, le Pontife les récitoit tout haut l'une après l'autre, & celui qui ſe dévoüoit les répétoit mot-à-mot d'après lui. Les voici telles qu'on les lit dans Tite-Live : *Janus, Jupiter, Pere Mars, Quirinus , Bellone , Dieux Lares , Dieux Manes ; je vous invoque, je vous offre mes vœux , je vous conjure , je vous ſupplie d'un côté , de répandre vos forces ſur le peuple Romain , & de lui faire remporter la victoire ; & de l'autre , de ſouffler la terreur, l'effroi & la mort ſur les ennemis du peuple Romain. J'entens donc par les paroles que je profere , devoüer aux Dieux Manes , & à la Terre , ma perſonne , les légions des ennemis avec les troupes auxiliaires qu'ils ont , en faveur de la République Romaine , de ſon armée , de ſes légions , & de ceux qui ſont venus à ſon ſecours.* L'Hiſtorien obſerve, qu'avant de réciter cette formule, il avoit pris la Prétexte, qu'il étoit voilé, que de deſſous ſa robe il portoit la main au menton, qu'il étoit droit, & avoit un javelot ſous ſes pieds.

Rien de plus plaiſant que le ſérieux, avec lequel Tite-Live fait la deſcription de tout le cérémonial, qui fut obſervé dans le dévoüement de Décius, ſans dire un ſeul mot de ce que faiſoient alors les Gaulois. Etoient-ils tranquilles, où ébahis ? Le même Hiſtorien ajoûte, que Décius s'étoit fait ſuivre du Pontiſe Livius. Eſt-ce que le Conſul Romain avoit prévû le beſoin qu'il auroit de ſon ſecours ? L'uſage

An de Rome 458. Avant J.C. 296.

dévoüoit ſa tête, & celle de tous les ſoldats de l'armée ennemie, pour le ſalut du peuple Romain. Le Pontife, avant de proférer ces paroles, qui devoient être les mêmes que celles que ſon pere avoit récitées dans une occaſion ſemblable, lui fit prendre un habit pareil à celui dont Décius le pere avoit été alors revêtu. Quand la formule du dévoüement eut été entiérement prononcée, Décius ajoûta dans le même eſprit ces paroles ſi expreſſives: *Qu'il ſe faiſoit précéder de lui-même, de la frayeur, de la fuite, du meurtre, du carnage, de la colere des Dieux du Ciel & des Enfers. Que ſa préſence auroit contre les drapeaux, les traits & les armes des ennemis, la force des plus horribles imprécations, & que ſon tombeau deviendroit celui des Gaulois & des Samnites* *. A ces mots, il s'élance à toute bride dans le bataillon le plus ſerré de l'armée Gauloiſe; & ſe jettant tête baiſſée à travers les traits, bien-tôt il en eſt tout percé, & tombe mort.

* *Tit. Liv. l. v. c. 38. Plut. parall. t. 2. p. 310. Zonar. l. VII. p. 366. Serv. Æneid. VI. p. 461. F.*

Tite-Live aſſûre †, que le déſeſpoir (*q*) de Décius changea tout-à-coup la face du combat d'une maniere qui étoit au-deſſus de l'ordre de la nature: car la perte du Général, qui d'ordinaire entraîne celle de l'armée, arrêta tout court la fuite des Romains, & les fit revenir (*r*) acharnés au combat. Les Gaulois au contraire, ceux principalement, au milieu deſquels le Conſul s'étoit jetté, étoient comme des gens qui avoient l'eſprit aliéné & qui ne voyoient plus: ils lançoient des traits, qui ne portoient point; quelques-uns même demeuroient immobiles, ſans ſonger ni à combattre ni à fuir.

† *Lib. x. c. 29.*

Du côté des Romains, le Pontife Livius, entouré des Licteurs, que Décius lui avoit donnés en le nommant Propréteur pour tenir ſa place, s'écrie que *les Romains ſont vainqueurs, & que leur victoire eſt le fruit de la mort de leur Général. Que les Gaulois & les Samnites ſont livrés au tombeau & aux Dieux Manes, comme un tribut qui leur appartient. Que Décius appelle à ſoi* (*s*) *& entraîne avec lui l'armée avec laquelle il s'eſt dévoüé lui-même.* En-

d'avoir des Aumôniers dans les armées étoit-il déjà introduit? Quoi qu'il en ſoit, Zonare dit en termes exprès, que Décius ſe fit tuer ſans dire mot à perſonne. Par-là, le détail Romaneſque de ſa mort eſt détruit.

(*q*) Il faut ſouvent peu de choſe pour rétablir l'ordre d'une bataille: un rien la fait perdre, comme un rien la fait gagner. Mais ſeroit-il bien vrai que la mort de Décius eût opéré tout le détail des miracles, qu'il a plû à Tite-Live de lui attribuer?

(*r*) Tite-Live dit tout cela; mais il n'explique pas comment tout cela s'eſt pû faire. J'avoüe que le *comment* me paroît auſſi incroyable qu'impoſſible.

(*s*) Si ce n'eſt pas là du fanatiſme, qu'on me diſe donc ce que c'eſt.

fin, que les furies & la terreur n'ont d'autre camp, que celui des ennemis.

Pendant que les Romains rétabliſſoient ſi avantageuſement le combat, arrivent L. Cornelius Scipion (*t*) & C. Marcius, que Fabius avoit tirés de l'arriere-garde, pour les envoyer avec une partie du corps de reſerve au ſecours de Décius. Ils apprennent l'aventure du Conſul. Ils en tirent un puiſſant motif de tout entreprendre pour l'intérêt & la gloire de la République. Mais comme les Gaulois (*u*) ſe tenoient fort ſerrés derriere leurs boucliers, dont ils avoient fait un rempart (*x*), & qu'il étoit

(*t*) On ne voit nullement pourquoi le Conſul Fabius envoya du ſecours à ſon Collégue; celui-ci n'en avoit ni demandé ni fait demander: d'autre part, les Officiers de l'aîle droite ignoroient abſolument ce qui ſe paſſoit à l'aîle gauche. Au lieu de marquer ce hors-d'œuvre, Tite-Live n'auroit-il pas mieux fait de nous dire ce qu'étoient devenus les chars & les chariots, qui avoient renverſé & diſſipé entiérement l'aile gauche des Romains, & occaſionné la mort de Decius?

(*u*) Le moyen d'accorder la préſence d'eſprit, que Tite-Live donne ici aux Gaulois, avec cette eſpece de ſtupidité, dont il les honore plus haut? « Les Gaulois, ,, dit-il, ceux principalement au milieu ,, deſquels le Conſul s'eſt jetté, ſont com- ,, me des gens dont l'eſprit eſt aliéné, & ,, qui ne voyent plus: ils lancent des ,, traits, qui ne portent point. Quelques- ,, uns même, ſans ſonger à combattre ni à ,, fuir », &c.

(*x*) Il eſt certain, que les Gaulois, quand ils avoient du deſſous dans quelque action, aſſembloient leurs chars & leurs chariots, en formoient un rempart, d'où ils combattoient, eux & leurs femmes, juſqu'à la derniere extrémité. On ne trouve nulle part, qu'ils ayent fait ſervir leurs boucliers au même uſage. Auſſi n'y étoient-ils gueres propres, comme cela ſaute aux yeux de ſoi-même, & que l'expérience le fait aſſez voir. Pourquoi n'ont-ils donc pas employé leurs chars & leurs chariots dans cette occaſion? Ne l'ayant point fait, que ſont devenus ces chars & ces chariots? Cependant c'étoient ces chars & ces chariots qui avoient fait remporter la victoire aux Gaulois. Ces chars & ces chariots n'avoient ſûrement pas diſparu, ni n'avoient été pris par les Romains. Or voici de quelle maniere, ſelon Céſar, les Gaulois combattoient ſur leurs chars. Ils y atteloient des chevaux extrêmemeut fougueux, afin que leur force, & l'impétuoſité avec laquelle ils étoient pouſſés, jointe au bruit des rouës, troublât les rangs & l'ordre de bataille des ennemis. A la faveur de l'adreſſe de tourner les chars en tout ſens, & des dards & des fléches que les Gaulois lançoient & jettoient de tous côtés, ils tâchoient de ſe faire jour dans la cavalerie. Y avoient-ils une fois pénétré, ils ſautoient à terre, combattoient à pied, & faiſoient un grand carnage des chevaux & des cavaliers, dont ils étoient entourés. Dès que les Gaulois étoient deſcendus, le cocher conduiſoit le char à l'écart, & choiſiſſoit un lieu, d'où il pût s'échapper & ſe retirer auprès de l'infanterie, pour éviter d'être attaqué, ou trop preſſé. Du reſte, les chevaux qui conduiſoient les chars, étoient dreſſés avec tant d'art, de méthode & de pratique, que quelques animés qu'ils fuſſent, on les arrêtoit au milieu de leur courſe, même dans les deſcentes les plus rudes & les pentes les plus difficiles, on les mettoit au pas, on leur faiſoit prendre un autre chemin. On voyoit même quelquefois les Gaulois qui montoient ces chars, combattre droits ſur le timon & le parcourir tout entier; d'autrefois ils pouſſoient juſqu'au joug, où ils ſe tenoient, d'où ils regagnoient le char avec une célérité ſurprenante. *Cæſ. Bel. Gal. l. IV. c. 33.*

Cette deſcription détruit l'approbation qu'un Membre de l'Académie des Inſcriptions, *T. III. Hiſt. p. 248*, donne à ces

An de Rome 458. Avant J. C. 296.

preſque impoſſible d'en venir aux mains avec eux, ni par conſéquent de les rompre & de les enfoncer, les Romains ramaſſerent par ordre des Officiers qui les commandoient, les traits & les javelots, dont le champ de bataille étoit couvert, & les lancerent avec force contre cette eſpece de tortuë. Cet expédient réüſſit : les javelots (*y*) non ſeulement percerent les boucliers, ils pénétrerent même juſqu'à la chair, & firent de profondes bleſſures. Ce qui mit le déſordre dans la colonne des Gaulois, l'ouvrit, & jetta tant d'étonnement dans les eſprits, que pluſieurs tomboient (*z*) ſans avoir d'autre mal que la peur.

A l'aîle droite, tout s'étoit paſſé autrement ; car Fabius, pour

paroles de Du Cange, *Eſſedum eſt quaſi Aſſedum ab aſſidendo*, auſſi-bien qu'à ces autres qui regardent un Gladiateur, dont il eſt parlé dans une Inſcription qu'on explique ainſi : *Hylas étoit auſſi du nombre de ces Gladiateurs, qui combattoient aſſis ſur un char.* Dès qu'il eſt certain qu'*Eſſedum* eſt un mot Celtique, c'eſt ſans le moindre fondement qu'on le fait venir du Latin *aſſidere*, & qu'on lui attribuë la ſignification de *ſiége*, contre l'autorité expreſſe de Céſar. Chez les Gaulois, il n'y avoit que l'infanterie qui pût s'aſſeoir, même dans le champ de bataille, en attendant le moment du combat : chaque ſoldat avoit ſa botte de foin, de paille, ou de telle autre matiere ſemblable, qui lui ſervoit de ſiége & de tabouret dans un beſoin, quand il étoit queſtion de prendre un peu de repos. *Hyrtius, lib. VIII. c. 15.*

(*y*) Cet endroit paroît être copié ſur le vingt-cinquiéme chapitre du premier Livre des Commentaires de Céſar ; où ce grand Capitaine, faiſant la deſcription de la bataille qu'il livra aux Helvétiens, aſſûre, que ce qui cauſa la déroute des Gaulois, c'eſt que les javelots, que les Romains lançoient ſur eux, étant reçus dans les boucliers de l'ennemi, en perçoient, & pour ainſi dire, en enfiloient pluſieurs à la fois ; & comme le fer ſe replioit auſſi-tôt, trois ou quatre boucliers ſe trouvoient pris & collés enſemble ; enſorte que les Gaulois, après avoir long-tems fait des mouvemens violens du bras gauche, pour dégager leurs boucliers & avoir le bras libre, n'y pouvant parvenir, ſe déterminoient à combattre nuds, c'eſt-à-dire, ſans armes défenſives.

J'ai rapporté exprès tout cet endroit, pour faire voir la différence qu'il y a entre la copie & l'original. Le P. Catrou, brochant ſur le tout, & parlant d'après Tite-Live, *lib. XIX. p. 469*, dit : « Les Romains, par ordre de leurs Commandans, ramaſſerent ſur le champ de bataille, les dards dont il étoit ſemé, & les lancerent contre le bataillon impénétrable. Parmi les javelots, les uns étoient ferrés de longues lames pointuës, les autres avoient le fer plus court & moins pénétrant. Les plus longs percerent les corps des Gaulois à travers leurs boucliers ; les plus courts s'attacherent à leurs pavois, & les rendirent peſans. Choſe étonnante : le poids des boucliers chargés de traits, fit tomber ceux qui n'étoient pas bleſſés » ! Y eût-il jamais de jargon plus *étonnant ?*

(*z*) Cela eſt-il bien croyable des gens, qui juſques-là avoient été victorieux, qui formoient actuellement un bataillon carré, qui ſe tenoient ſerrés derriere leurs boucliers, dont ils avoient fait une eſpece de tortuë ; des gens enfin avec qui il étoit impoſſible d'en venir aux mains, comme le dit Tite-Live en termes exprès ? Ce même Auteur, plus bas, en faiſant faire un vœu au Conſul Romain de bâtir un temple, & de conſacrer toutes les dépoüilles des ennemis, ſuppoſe évidemment, que les Gaulois n'avoient pas encore été entamés. Quel moyen de concilier tant d'hypothéſes, qui s'entre-détruiſent ?

les

An de Rome 458.
Avant J. C. 296.

les raiſons qu'on a dit, s'étoit contenté de traîner le combat en longueur. Mais quand il s'apperçut que les Samnites avoient jetté tout leur feu, & que leurs cris, leurs traits & leur attaque n'avoient plus la même force, il fit filer ſecretement de la cavalerie le long des deux aîles de l'ennemi, & lui ordonna de le prendre en flanc à droit & à gauche, avec toute l'impétuoſité poſſible, au premier ſignal qu'il en donneroit. Vint enfin le tems que les Samnites furent épuiſés, & que n'en pouvant plus de fatigue & de laſſitude, ils ne faiſoient aucun mouvement pour attaquer. C'eſt où les attendoit le Conſul : car au premier coup de trompette, il fit partir tous les différens corps d'infanterie & de cavalerie, qu'il avoit reſervés pour ce moment, & qui fondant de tous côtés ſur l'ennemi avec un effort qu'il ne put ſoûtenir, le fit plier, & l'obligea d'abandonner les Gaulois, qui combattoient encore, & de ſe retirer dans ſon camp.

La retraite des Samnites n'empêcha pas les Gaulois de tenir bon, de l'aveu de Tite-Live même : ainſi ils combattirent juſqu'à la fin du jour, deux heures après le départ de tous leurs alliés : ce qui fait voir quel cas il faut faire de l'Hiſtorien Romain, quand il hazarde des traits auſſi peu fondés, que celui que je viens de détruire, que *les Gaulois, paſſé leur premier feu, qui étoit au-deſſus des forces humaines, devenoient plus mols que des femmes.* La réſiſtance des Gaulois continua donc après la déroute des Samnites ; ainſi elle rendoit incomplette, ou même inutile, la victoire de Fabius. Celui-ci voulut en approfondir la cauſe ; & il apprit à quelles extrémités nos ayeux avoient forcé Décius de ſe porter. Il en conclut auſſi-tôt, qu'il ne devoit point ſe flater de venir à bout des Gaulois, ſi à l'exemple de ſon Collegue, qui avoit mis les Dieux Infernaux de ſon parti, il n'engageoit les Dieux Céleſtes à ſe déclarer en ſa faveur. Pour cet effet, il fit vœu de bâtir un Temple à Jupiter Vainqueur, & de lui conſacrer toutes les dépoüilles des ennemis. Après ce vœu, qu'il fit à la face de toute l'armée, afin de la raſſûrer, il détacha un corps de cavalerie Campanienne d'environ cinq cens maîtres, avec ordre d'aller attaquer les Gaulois en queuë. Il fit ſoûtenir cette cavalerie par les Princes de la troiſiéme légion (*a*), qui, de leur côté, ne devoient charger & pouſſer les ennemis que par l'endroit,

(*a*) Les Princes, en termes de Tactique, étoient, ſelon Végéce, ceux qui étoient à la tête des différens corps, qui compoſoient une Légion.

An de Rome 458.
Avant J. C. 296.

que la cavalerie leur auroit ouvert; & afin que les Samnites n'euſſent le tems ni de ſe rallier, ni de porter du ſecours aux Gaulois, Fabius s'avança vers leur camp. Les Samnites s'y rendirent de tous côtés: mais tous ne pouvoient pas y entrer, parce que les portes étoient trop étroites. Ceux qui étoient de ce nombre, tenterent le combat; Gellius Egnatius, leur Général, étoit à leur tête; il fut bien-tôt tué. Les Romains pouſſerent alors les Samnites dans les retranchemens. Le camp fut emporté ſans peine. Les Gaulois furent auſſi forcés dans le leur, faute de s'être précautionnés contre les attaques, que les Romains firent par les derrieres. Quoiqu'on ne ſçache pas au juſte à quoi ſe montoit leur perte, & qu'il ſoit certain qu'elle n'étoit pas, à beaucoup près, ſi grande que celle des Samnites, Tite-Live porte celle des uns & des autres à vingt-cinq mille morts & à huit mille priſonniers. Ainſi c'eſt à tort que l'Hiſtorien Duris (*b*), cité par Diodore de Sicile *, aſſûre qu'il y eut cent mille hommes de tués du côté des alliés. Les Romains acheterent cher cette victoire; car elle leur coûta ſept mille hommes de l'armée de Décius, & douze cens de celle de Fabius.

* *Hœſchelius, eclogæ legat. p. 150.*

Le premier ſoin du Conſul, après le gain de la bataille, fut de faire chercher le corps de ſon Collegue; & comme on avoit de la peine à le trouver, & qu'on ne le trouva pas en effet ce jour-là, parce qu'il étoit couvert de ceux des Gaulois, il fit aſſembler en monceaux & brûler les dépoüilles des ennemis à l'honneur de Jupiter Vainqueur. Il employa le jour ſuivant à rendre les derniers devoirs à Décius, dont le corps avoit été enfin trouvé, & célébra ſes funérailles avec toute la pompe & la magnificence d'une armée victorieuſe, rendant à ſon mérite perſonnel & à ſon amour pour la patrie, un juſte tribut de loüanges.

J'ai donné la deſcription de cette bataille d'après Tite-Live, que j'ai ſuivi pied-à-pied: ainſi j'y ai laiſſé tout le merveilleux & les traits hardis, dont il s'eſt piqué de la ſemer à ſon ordinaire. C'eſt ſeulement la ſeconde que les Romains ont gagnée ſur les Gaulois, ſi ce n'eſt pas plûtôt la premiere; car bien des

(*b*) Je ne ſçai quel eſt l'Hiſtorien dont parle le P. Catrou, quand il dit, *Hiſt. Rom. l. XIX. p. 463*: « Au rapport d'un „ Hiſtorien, dans la ſeule armée des Gaulois & des Samnites, on comptoit cent „ quarante mille trois cens trente hommes „ d'infanterie, & quarante mille chevaux. „ Si les Etruſques & les Ombriens égaloient en nombre les Gaulois & les „ Samnites, l'armée confédérée fut la plus „ effroyable qu'on eût vûë en Italie ».

gens (*c*) ſoupçonnent, que c'eſt la même dont parle Polybe, & que j'ai placée avec lui à l'an 452 de Rome. Il eſt toûjours certain, que cet Hiſtorien exact s'eſt fait une religion d'en écarter tous les contes au-deſſus du vraiſemblable, dont les Ecrivains fabuliſtes qui ſont venus depuis, ont voulu repaître la vanité & l'amour-propre des Romains. Ce qui me plaît beaucoup, c'eſt que toutes les fois que ces contes regardent de près ou de loin les Gaulois, ils tournent toûjours à la gloire de nos ancêtres; car ils mettent en évidence, que les Romains reconnoiſſoient eux-mêmes la ſupériorité qu'ils avoient ſur eux, & qu'ils ne pouvoient ſe promettre de la détruire, qu'à la faveur des miracles.

An de Rome 458. Avant J. C. 296.

La ſeule choſe qui me reſte à dire, & que je n'ai pû gliſſer dans le détail de ma narration, c'eſt que le Chef qui commandoit les Gaulois dans cette bataille, y périt, après avoir vendu chérement ſa vie. L'Hiſtoire n'a pas conſervé ſon nom. On ſçait ſeulement, qu'il étoit le pere de Britomaris (*d*), ou plûtôt Britomarus *, Roi des Gaulois Sénonois, qui, dix ou douze ans après, reprirent les armes contre les Romains.

* *Appian. apud Ful. Urſin. p. 443. & 452.*

(*c*) Le ſoupçon eſt fondé; parce qu'outre que la bataille, dont il s'agit ici, s'eſt donnée à Sentines, comme celle que Polybe a marquée: elle a été auſſi précédée immédiatement d'une autre, où les Romains ont été entiérement défaits par les Gaulois; ſecond caractere propre de la bataille dont Polybe fait mention. Mais il eſt à remarquer, 1°. que Polybe, en parlant de ces deux batailles, ne fait aucune mention, ni des Etruſques ni des Ombriens, bien qu'au rapport de Tite-Live, ces peuples y joüaſſent un auſſi grand rôle que les Gaulois & les Samnites; 2°. que la premiere de ces batailles ne conſiſte chez Tite-Live, que dans la défaite entiere d'une Légion Romaine, que les Gaulois hacherent en pieces, ſans donner aux Chefs le tems de ſe mettre en ordre de bataille; 3°. que Polybe ne ſçait ce que c'eſt que Loups, Biches, Dévoüemens & autres épiſodes fabuleux, qui font le brillant de la deſcription que Tite-Live nous a laiſſée de la ſeconde bataille. D'où il ſuit néceſſairement, ou que les batailles dont parle Polybe, ne ſont pas les mêmes que celles que Tite-Live fait tant valoir; ou, ſi elles ſont les mêmes, que Tite-Live s'eſt étudié à les défigurer dans tous les points où elles ſont diſſemblables.

(*d*) Voyez ſon Hiſtoire, au commencement du Livre ſuivant: ſon véritable nom pourroit être Britomarix.

Fin du cinquiéme Livre.

DISSERTATION HISTORIQUE
POUR SERVIR D'INTRODUCTION A L'HISTOIRE D'ESPAGNE.

§. I.

Origine des premiers Peuples d'Eſpagne.

SOMMAIRE.

Ibérie eſt le premier nom qu'a porté l'Eſpagne. Ibérie en Europe, Ibérie d'Aſie ; poſition de cette derniere. L'Ibérie d'Aſie fait aujourd'hui partie de la Colchide. Pluſieurs ont crû que les Iberes d'Eſpagne étoient originaires de l'Ibérie Aſiatique. Les Eſpagnols combattent cette idée. Sur quoi ils ſe fondent. Autorités qui favoriſent leurs prétentions. Nabuchodonoſor a fait certainement la guerre dans la Lybie & l'Eſpagne. Ce Prince a tiré d'Eſpagne un grand nombre d'habitans, & les a tranſportés dans la contrée d'Aſie, appellée enſuite Ibérie ; avantages que ce Prince trouvoit à ce tranſport.

Cette Dissertation n'eſt point à ſa véritable place ; elle devroit être à la tête de celles qui ſervent, pour ainſi dire, de façade & d'entrée à l'Hiſtoire des Gaules : je n'ai pû la numéroter, ni lui donner le nom de premiere, dont une autre étoit ſaiſie. La raiſon eſt qu'elle a été faite d'après coup, ainſi que je l'ai marqué dans la derniere note de la Préface. Elle a pour objet l'origine des premiers Peuples d'Eſpagne, & le commencement de l'Hiſtoire de la plus riche, de la plus fertile, & de la plus délicieuſe région de l'Europe. Ainſi elle forme avec les autres Diſſertations un corps complet d'Hiſtoire, qui eſt nouveau à tous égards. Le ſujet ſur lequel roule toute la Diſſertation, n'a été traité par aucun Ecrivain qui me ſoit connu.

IBERIÆ sive HISPANIÆ
TYPUS
ab ANVILLÆO delineatus,
Ejusque antiquissimi Coloni
ad mentem D. JACOBI MARTIN
Monachi Benedictini
M.DCC L
Milliaria Romana
20 40 60 80 100
Leucæ Francicæ Hexapodarum 2500
5 10 20 30 40 50
Guill.e Delahaye.
ARTABRI
Artabrum vel Celticum Prom.
CELT. PRÆSAMARSI
Tamaris Fl.
PIRENÆI MONTES
CYNETÆ
Rhode
Emporiæ
BERONES
Varia
Pallantia
AREVACI
Clunia
Durius Fl.
CELTIBERI
Iberus Fl.
IGLETÆ
Sicoris Fl.
LIGURES
CELSI ANT
Celsa
CELT. MIROBRIGENS.
Munda Fl.
Segobriga
Tagus Fl.
Dianium
Ophiusa
Anas Fl.
CELTICA
CELTI
Myrtilis
CYNETÆ
Bœtis Fl.
Cuneus
Sacrum Prom.
Balsa
Gades
Olbisii et Mastiani

Cependant comme il ſe pourroit faire que quelque Antiquaire d'au-delà des Pyrénées auroit pû me prévenir (car je ne ſuis obligé, ni n'ai le tems de tout ſçavoir) je prie les Lecteurs qui jetteront les yeux ſur mon travail, de s'aſſûrer par eux-mêmes que je ne me ſuis approprié celui de perſonne. La voie eſt facile ; c'eſt de comparer mon écrit avec celui des autres, & de juger lequel va plus droit au but, & mérite la préférence, ſoit pour le fond, ſoit pour la façon dont le ſujet eſt manié.

Si l'on me demande pourquoi je fais des premiers tems de l'Eſpagne un des préliminaires eſſentiels de l'Hiſtoire des Gaules ; je réponds que les Gaules ont été le berceau des Eſpagnols, & que l'Eſpagne n'a été jamais ou preſque jamais ſans une ou pluſieurs colonies de Celtes. En ſuppoſant même, ce qu'on ne ſauroit prouver, qu'un tems a été qu'elle n'en renfermoit aucune dans ſon ſein ; il eſt de notorieté publique que ce tems a été ſi court, qu'il doit être compté pour rien. Cela poſé, les commencemens de l'Hiſtoire d'Eſpagne rentrent néceſſairement dans les commencemens de la nôtre, l'étendent & lui donnent un nouveau luſtre. Je vais donc entrer en matiére.

Le premier nom qu'a porté l'Eſpagne eſt celui d'Ibérie. Ce nom lui a été commun avec une autre contrée célébre de l'Aſie, qui eſt à l'extrémité du Pont-Euxin, qu'elle a à l'Occident auſſi-bien que la Colchide, dont elle a toujours été ſi intimement limitrophe, que diverſes parties de ces deux contrées étoient réciproquement englobées les unes dans les autres ; ce qui a donné lieu dans la ſuite à ne faire qu'un ſeul des deux Etats, lequel eſt connu aujourd'hui ſous le nom de Géorgie, ſans qu'on ſache la cauſe de cette dénomination.

Bien des gens ont cru que les Iberes d'Europe étoient un détachement de ceux d'Aſie ; parce qu'outre que l'Aſie a été le pays natal de toutes les Nations de l'Univers, Joſephe* dit en termes exprès, que Thubal cinquiéme fils de Japhet avoit peuple l'Iberie Aſiatique, & y avoit laiſſé ſes deſcendans ; dont on prétendoit que les Iberes d'Occident tiroient leur origine.

* *Antiquit. lib.* 1. *c.* 7.

Les Hiſtoriens d'Eſpagne n'ont garde de reconnoitre l'autorité de Joſephe, & de céder le droit d'aîneſſe à un peuple qui n'a guére figuré dans l'Hiſtoire, que ſous les derniers Rois de Pont. Ils s'attachent invariablement à S. Jérôme qui avance,

que Thubal eſt venu perſonnellement en Eſpagne avec ſa famille, dont les différentes branches ont donné naiſſance aux divers peuples, qui ont occupé de tout tems la plus belle contrée de notre hemiſphére. Sur cette idée ils commencent leurs annales à l'an 131. (*a*) après le deluge, & rempliſſent les ſiécles qui ſe ſont écoulés juſqu'à l'an 132. de Rome, d'une Généalogie chimérique des ſucceſſeurs de Thubal, & des proüeſſes fabuleuſes de Bacchus, d'Hercule, de pluſieurs Geryons, &c. Enſorte qu'après avoir ainſi piraté ſur toutes les côtes d'Aſie, d'Afrique & d'Europe, ils ſurgiſſent heureuſement au port du regne d'Arganthonius, qu'ils placent (*b*) à l'an 620. avant Jeſus-Chriſt.

Je n'examine point ſi S. Jérôme n'auroit pas pris le change, confondu les Ibéres d'Occident avec ceux d'Orient, & mis un peuple pour l'autre; ni ſi l'Eſpagne a pû être peuplée avant que l'Aſſyrie, l'Egypte & la Paleſtine l'ayent été entiérement; ni ſi au tems de la tranſmigration dont nous parlons, (*c*) Thubal a pû s'ouvrir une route par terre ou par mer, qui le conduiſit ſain & ſauf en Eſpagne avec toute ſa famille: je ferme les yeux à ces ſortes de difficultés & de contradictions. Je ne veux pas me broüiller avec MM. les Auteurs Eſpagnols. Baronius m'a appris à les reſpecter. Je vais au contraire développer un trait hiſtorique qui immortaliſe leur nation, & dont néanmoins aucun de leurs Ecrivains, que je ſçache, n'a tiré tous les avantages qu'il renfermoit. C'eſt Abydéne & Strabon qui le fourniſſent. Ils l'ont tiré de l'ancienne hiſtoire d'Aſſyrie écrite par Megaſthéne. « Nabuchodonoſor, dit le premier, * ſurpaſſoit Hercule en force. Il a porté ſes armes victorieuſes dans l'Afrique & delà en Eſpagne. Après avoir ſubjugué ces vaſtes régions, il a formé des Habitans qu'il a trouvés, diverſes colonies qu'il a tranſportées à la droite du Pont-Euxin ». Strabon * tient le même langage, & dit quelque choſe de plus précis; car parlant des expéditions de Nabuchodonoſor en Europe il écrit, « que les Chaldéens ſes ſujets mettoient ce Prin-

* *Joſeph. contra Appian. lib. I. p. 1045. B. Euſeb. Præp. Evang. lib. IX. c. 41.*

* *Lib. XV. p. 687. A.*

(*a*) Voyez Mariana & Jean de Ferreras.

(*b*) Mariana, *Hiſt. d'Epagne, liv. I. p. 68.* Jean de Ferreras met ce regne trois ans plus tard.

(*c*) Jean de Ferreras *s'imagine que chaque famille fut tranſportée en ſon pays avec tout ce qui eſt néceſſaire à la vie par le miniſtere des Anges, de même que le Prophéte Habacuc fut tranſporté à Babylone, & Saint Philippe, Diacre, à la ville d'Aſot en Paleſtine.* Idée comique.

» ce au-deſſus d'Hercule ; parce qu'outre qu'il a conduit ſes » troupes juſqu'à Gades & à Taragone même ; d'Eſpagne il a » paſſé en vainqueur dans la Thrace & le Pont ». Pour peu qu'on ſoit verſé dans l'hiſtoire ancienne, on ne manquera pas de reconnoître dans les dernieres paroles d'Abydéne & de Strabon, l'Ibérie Aſiatique & la Colchide ; l'Ibérie Aſiatique, où Nabuchodonoſor mit les Iberes d'Eſpagne qui lui donnerent leur nom ; la Colchide, où le même Conquérant transféra les Libyens, c'eſt-à-dire les Egyptiens, comme je le prouverai bien-tôt.

Nabuchodonoſor trouvoit un double avantage à ce tranſport ; car tandis qu'il multiplioit à l'infini le nombre de ſes ſujets, & qu'il peuploit les campagnes déſertes de ſes Etats, ces étrangers tranſplantés dans un climat ſi éloigné & ſi différent du leur, étoient dans une impuiſſance abſoluë de ſecoüer le joug ; tant parce qu'ils étoient déſarmés & ſans défenſe, que parce que les Gouverneurs qu'il leur donnoit, les obſervoient de près ; ſans compter que les peuples parmi leſquels ils étoient diſperſés, leur montroient l'exemple d'une ſoumiſſion aveugle, & étoient toujours prêts à aggraver leurs fers au plus leger ſoupçon qu'ils feroient naître, qu'ils penſoient à les rompre. D'autre part Nabuchodonoſor s'aſſûroit la conquête de leurs pays. Il y faiſoit paſſer des Colons tirés de ſes Provinces héréditaires, qui étant inviolablement attachés à ſa perſonne, n'avoient d'autre intérêt qu'à y maintenir les Loix du gouvernement.

§. II.

Les Colches ſont originaires d'Egypte.

SOMMAIRE.

L'Egypte eſt dans la Libye ou l'Afrique. Etenduë des conquêtes de Nabuchodonoſor dans l'Aſie & l'Afrique. Parfaite reſſemblance entre les habitans de la Colchide & les Egyptiens. A quoi les Prêtres d'Egypte avoient recours pour couvrir la cauſe de cette reſſemblance. Auteurs Grecs & Latins qui ont reconnu cette reſſemblance.

JE viens de dire que les Libyens que Nabuchodonoſor fit paſſer dans la Cholchide, étoient de vrais, de naturels Egyptiens.

Pluſieurs raiſons invincibles établiſſent cette verité.

La premiere eſt que l'Egypte fait partie de la Libye ou Afrique, & qu'ainſi Libyen & Egyptien dans le cas particulier ſont termes ſynonymes.

Je tire la deuxiéme d'un fragment précieux de Beroſe, que Joſephe * & Euſebe ** de Ceſarée d'après lui nous ont conſervé, & qui eſt parallele à celui d'Abydéne. L'Auteur du fragment, entr'autres peuples captifs qu'il dit que le Roi de Babylone transféra dans ſes Etats, ne fait nulle mention des Libyens; mais il leur ſubſtitue les Egyptiens, & ajoûte que le Roi de Babylone ſubjuga toute l'Egypte, la Syrie, la Phénicie & l'Arabie.

* *Contra Appian. lib. I. p. 1044.*

** *Præp. Evang. lib. IX.*

L'idée où tous les Sçavans anciens & modernes ont toujours été, que les Colches étoient une colonie d'Egyptiens, fournit une troiſiéme raiſon. Cette idée étoit fondée ſur une reſſemblance des mœurs, des cérémonies religieuſes, du teint, des traits du viſage, des cheveux, de la langue & des coûtumes. Les Prêtres d'Egypte interrogés par Herodote * ſur tous ces détails, ne voulant pas lui avoüer que leurs ancêtres euſſent été eſclaves des Rois d'Aſſyrie, convinrent de bonne foi que les Colches étoient une colonie d'Egyptiens; mais ils feignirent d'ignorer & le tems auquel le détachement en avoit été fait, & la cauſe qui l'avoit occaſionné. Cependant ſe voyant preſſés de s'expliquer ſur ce point; nous croyons, dirent-*ils*, que Seſoſtris dans le cours de ſes expéditions, a laiſſé dans la Colchide un corps d'Egyptiens pour aſſurer ſa retraite. C'eſt auſſi ce que Valerius Flaccus * a répeté long-tems après.

* *Lib. II. c. 104.*

* *Verſ. 421.*

La réponſe ambiguë, ou plûtôt fauſſe des Prêtres d'Egypte, & l'incertitude de l'hiſtoire ſur le tranſport des Egyptiens dans la Colchide, met dans tout ſon jour de quel prix eſt le fragment d'Abydéne; puiſqu'il nous donne le mot d'une énigme qu'on n'a pû deviner juſqu'ici.

Il ſeroit inutile après des preuves ſi deciſives, d'obſerver que le Scholiaſte * de Pindare rendant raiſon, pourquoi ſon Poëte donne aux Colches l'epithéte d'*aux viſages bruns*, dit que ce peuple eſt noir de viſage, parce qu'il eſt originaire d'Egypte. L'Auteur des Argonautiques * attribuées à Orphée, & que je crois être Onomacrite, place de même au fond du Pont-Euxin, au nord des Moſſiveques & des Mariandouriens & auprès

* *Pythiq. IV. verſ. 376.*

* *Verſ. 741.*

près du Phaſe une nation de *Noirs* ou de *Maures.*

S. Jérôme * déſignant la Province de l'ancienne Colchide appellée Larique, où S. Mathias a prêché, dit encore qu'elle eſt dans la petite Ethiopie qui eſt arroſée par le fleuve *Abſarus*, & renferme le port *Hyſſus* : *In altera Ethiopia, ubi eſt irruptio Abſari & Hyſſi portus.* Sophonius * dans la vie de S. André, place auſſi des Ethiopiens à l'embouchure de *l'Abſarus* & ſur les bords du Phaſe. Ces Colches *aux viſages noirs* de Pindare, cette nation de *Noirs* ou de *Maures* au fond du Pont-Euxin d'Onomacrite, ces Ethiopiens de S. Jérôme & de Sophonius à *l'embouchure de l'Abſarus*, qui ſont-ils, qui peuvent-ils être que ces Egyptiens, qu'Abydéne dit avoir été tranſportés à la pointe orientale du Pont-Euxin. Ce qui eſt heureux, c'eſt qu'en ſuivant cet Hiſtorien on y trouve le tems non ſeulement de la migration des Egyptiens, mais encore de celle des Iberes.

* In Catalogo.

* Ibid.

§. III.

Tems de la migration des Egyptiens dans la Colchide, & des Iberes d'Occident dans l'Ibérie Aſiatique.

SOMMAIRE.

La migration des Egyptiens a précédé celle des Iberes. Elle avoit été prédite formellement par les Prophétes. Crimes qui l'avoient occaſionnée. Le Roi d'Egypte étoit tributaire de celui d'Aſſyrie. Il ſe révolte. Il eſt défait. Nabuchodonoſor prend Jéruſalem. Soumet la Phénicie. Aſſiége Tyr, & force cette ville à ſe rendre après treize ans entiers de ſiége. Il entre en Egypte. La ſubjugue, & tranſporte dans la Colchide les originaires du pays qui tombent entre ſes mains. Nabuchodonoſor paroît avoir été le Bacchus & l'Hercule, à qui les Poëtes ont attribué les conquêtes que ce Prince a faites dans ces régions ſi oppoſées. Chez les Orientaux Bacchus étoit un nom de dignité. Nabuchodonoſor vient en Eſpagne, & tranſplante au voiſinage du Caucaſe une multitude d'Iberes, qui donnent le nom d'Ibérie aux terres qu'on leur donne à défricher. Vers quel tems il faut porter cet événement.

LEs deux migrations ont eu le même Prince pour auteur, & cependant elles ne ſe ſont pas faites en même tems. Celle des Egyptiens a précedé. Elle ne pouvoit pas manquer d'arriver ;

les Prophétes Jérémie & Ezéchiel n'avoient ceſſé de l'annoncer de vive voix avant qu'elle eût ſon effet, & elle ſe trouve très-clairement exprimée dans pluſieurs endroits de leurs écrits. » La » fille d'Egypte, dit Jérémie *, eſt couverte de confuſion, & » elle a été livrée entre les mains du peuple d'Aquilon. Le Sei» gneur des armées, le Dieu d'Iſraël a dit : je vais viſiter le tu» multe d'Alexandrie, Pharaon & l'Egypte, ſes Dieux & ſes » Rois, Pharaon & ceux qui mettent leur confiance en lui. Je » les livrerai à ceux qui cherchent à leur ôter la vie, entre les » mains de Nabuchodonoſor Roi de Babylone, & entre les » mains de ſes ſerviteurs ». Je paſſe quantité de textes de l'Ecriture auſſi clairs & auſſi forts, pour obſerver que les Egyptiens méritoient bien le traitement que Dieu vouloit leur faire eſſuyer ; ils avoient trempé dans la perfidie du Roi Nechao. Ce Prince n'avoit qu'une autorité précaire : auſſi Beroſe ne lui donne-t-il que le nom de Satrape, & de *Satrape revolté.* Ce qui ſuppoſe évidemment que l'Egypte étoit tributaire des Rois de Babylone. A s'en tenir au recit de Beroſe, la Celeſyrie, la Phénicie & toute la Paleſtine l'étoient auſſi. Quoi qu'il en ſoit, Nechao ne ſe contentant pas de ſe ſouſtraire à l'obéiſſance de Nabopollaſar, marcha contre lui & entreprit de le déthrôner. Le Roi de Babylone inſtruit de ſa marche, & de ſes pernicieux deſſeins, aſſocia ſon fils Nabuchodonoſor à l'Empire, & lui ordonna d'aller au-devant de l'ennemi & de le combattre. Nabuchodonoſor aſſembla incontinent une armée, ſe mit en marche, arrêta Nechao à Carchemis, lui livra bataille & le defit entiérement. En pourſuivant ſa victoire il fit le ſiége de Jéruſalem, prit cette Ville, ſoumit toute la Phénicie, & mit le ſiége devant Tyr. Ce ſiége dura treize ans entiers, après quoi Nabuchodonoſor pénétra en Egypte, dont la revolte lui avoit mis les armes à la main, la ſoumit entiérement, & en tranſporta le peuple dans ſes Etats. Aucun Ecrivain ne marque en quelle Province il le plaça : mais tout ce qui eſt contenu dans les paragraphes précédens ne nous permet pas de douter, que ce n'ait été dans la Cholchide.

* *Jerem. c.* XLVI. ℣. 24. &c.

Ce que j'ai dit en gros, on peut le trouver en détail dans les fragmens de Beroſe & d'Abydéne, dans Herodote, dans Joſephe, dans le ſecond & quatriéme Livres des Rois, dans le ſecond Livre des Paralipomenes, dans les Prophéties de Jérémie, d'Ezéchiel & de Daniel, dans les Commentaires de Dom Cal-

met, dans les notes que Scaliger a faites ſur les fragmens des anciens Hiſtoriens Grecs, & dans les annales d'Uſſerius qui met la conquête de l'Egypte par Nabuchodonoſor à l'an de la période Julienne 4143. du monde 3433. avant Jeſus-Chriſt 571.

L'époque (*d*) de la migration des Egyptiens dans la Colchide doit fixer celle des Iberes d'Eſpagne en Orient. Abydéne & Strabon ſont les ſeuls Ecrivains de l'antiquité qui en parlent en termes exprès. Je crois pourtant trouver ailleurs des traces des conquêtes de Nabuchodonoſor en Eſpagne. Or ces conquêtes une fois admiſes, la migration des Iberes ſuit naturellement.

Les Fables ſont remplies des exploits d'Hercule & de Bacchus en Eſpagne. D'autre part les fables, toutes fables qu'elles ſont, renferment une verité hiſtorique qui leur ſert de baſe. Comme donc il eſt certain que l'Hercule des Grecs n'a mis jamais le pied en Eſpagne, & que tous les Savans conviennent que par l'Hercule qu'on dit y être allé, il faut entendre quelques héros qui s'y eſt tranſporté de la Phénicie : pour peu qu'on veuille y faire attention, il ſera aiſé dans l'Hercule que les Poëtes feignent s'être ſignalé en Eſpagne, de reconnoître Nabuchodonoſor, 1°. parcequ'il s'y eſt ſignalé en effet ; 2°. parce qu'Abydéne & Strabon marquant l'expédition de ce Prince en Eſpagne, obſervent que les Chaldéens élevoient Nabuchodonoſor au-deſſus d'Hercule. Par où ils donnent à entendre, que les Orientaux prétendoient avec fondement, qu'il n'y avoit que le Roi de Babylone, qui eût executé en Eſpagne les traits glorieux, que les Grecs référoient au demi-Dieu.

Je tire la même induction de la fable qui conduit Bacchus des Indes en Eſpagne. Nabuchodonoſor étoit Roi de la haute Aſie, & par conſéquent des Indes qui y étoient compriſes. Bacchus au contraire étoit un perſonnage feint, & ſes conquêtes dans les Indes & en Eſpagne ſont imaginaires & allégoriques ; au lieu que celles de Nabuchodonoſor dans ces mêmes régions ſont réelles & certaines. Si l'on ajoûte à toutes ces obſervations, que le nom de Bacchus chez les anciens Orientaux étoit un nom de dignité *, & que celui qui en étoit revêtu,

* *Acad. Inſcript. t. V. Mem. p. 361.*

(*d*) Ce n'eſt donc point à Seſoſtris qu'il faut faire honneur de la colonie d'Egyptiens placée dans la Colchide : cette idée eſt évidemment contraire à l'Hiſtoire ſacrée & profane. Cependant pluſieurs Sçavans l'ont adoptée, ſans autre fondement que la fauſſe ſuppoſition des Prêtres d'Egypte, dont de leur propre aveu ils ne pouvoient rendre raiſon.

traînoit à ſa ſuite les peuples qu'il avoit domptés ; on ne pourra refuſer de convenir avec Abydéne & Strabon, que Nabuchodonoſor eſt le Bacchus de la fable, & qu'il a étendu ſes victoires en Eſpagne, & en a emmené ces captifs que j'ai fait voir avoir été placés au voiſinage du Caucaſe, & avoir communiqué le nom de leur ancienne Patrie à la Province, dans laquelle le Roi de Babylone les avoit transferés.

Mais cet événement n'a du arriver, que quelque cinq ans après le tranſport des Egyptiens dans la Colchide. La raiſon eſt qu'il n'a été poſſible à Nabuchodonoſor de ſe rendre en Eſpagne, qu'après avoir parcouru en vainqueur toutes les côtes d'Afrique, avoir fait le trajet de-là en Eſpagne, & avoir ſubjugué les peuples qui ne vouloient pas le reconnoître depuis l'Océan Occidental juſqu'aux Pyrénées : toutes entrepriſes, qui bien qu'exécutées en courant, emportent l'intervalle de tems que je viens de marquer. Sur ce pied on peut placer au plus tard la migration des Iberes d'Eſpagne en Orient vers l'an du monde 3438.

§. IV.

Les Iberes Aſiatiques ſont originaires d'Eſpagne.

SOMMAIRE.

Réfutation du préjugé qui fait des Ibères d'Eſpagne une colonie des Iberes Aſiatiques. Quel cas il faut faire des Origines de Varron. Denys Périégete, Euſtathe ſon Commentateur, Strabon & l'Hiſtorien Socrate diſent en termes exprès, que les Iberes d'Aſie ſont originaires d'Eſpagne. Poids de ces autorités en particulier. La migration des Iberes d'Europe au pied du Mont Caucaſe, étoit autrefois conſignée dans les regiſtres publics. Exemples de migrations ſemblables.

MAIS, dira-t-on, Abydéne & Strabon doivent-ils en être crus ſur leur parole ? Eſt-il croyable que les Iberes ayent fait le trajet immenſe, qui les ſeparoit de l'Ibérie Aſiatique ? N'eſt-il pas plus naturel que les Iberes d'Orient à l'exemple d'un milion d'autres peuples de l'Aſie, ſe trouvant trop reſſerrés dans les cantons qui leur étoient échus en partage, & ſe pouſſant toujours les uns les autres, ſont venus chercher en Europe une retraite qui pût les contenir, fournir à tous leurs be-

ſoins, & les mettre à couvert des invaſions fréquentes, à quoi ils étoient auparavant expoſés ? Ce n'eſt point, ajoute-t-on, une idée fondée ſur le préjugé général que nous propoſons ; c'eſt d'après le plus ſavant des Romains que nous parlons. En effet Varron * entre les peuples qui ont pris des établiſſemens en Eſpagne, compte les Iberes & les Perſes. *In univerſam Hiſpaniam M. Varro perveniſſe Iberos & Perſas, & Phœnicas, Celtaſque & Pœnos tradit.* * *Apud Plin. lib. III. c. 1. §. 3.*

Varron, il eſt vrai, a dit que les Iberes avoient pénétré en Eſpagne ; mais les origines qu'il a tracées des peuples & des villes d'Italie, qui devoient lui être bien mieux connuës, nous apprennent quel cas il faut faire de celle qu'il nous préſente des Eſpagnols, ſur laquelle il ne pouvoit avoir que des idées très-confuſes. Le paſſage qu'on apporte de lui, met cette vérité dans toute l'évidence qu'on peut déſirer. Varron avoit lû dans Abydéne & dans les Hiſtoriens qui l'avoient précédé, que les Perſes ſoumis aux Rois de Babylone avoient fait une expédition en Eſpagne, & en avoient emmené des captifs qui étoient devenus les Iberes Aſiatiques : mais ne pouvant accorder ces faits authentiques avec le préjugé où il étoit, que les peuples d'Occident étoient autant de colonies des peuples d'Orient, il a fait de ſes lectures un pot-pourri de doctrine qui fait ſoulever le cœur aux vrais Savans. Je ne m'arrêterai pas davantage à le combattre. Les Auteurs poſtérieurs à Varron que je vais mettre en œuvre, vont prendre ma place & conſtateront un fait hiſtorique, qu'on n'a peut-être jamais bien éclairci.

Denis Periégéte, ce ſavanr Géographe, qui fit un voyage en Orient par ordre d'Auguſte, pour dreſſer à Caius Céſar que l'Empereur y envoyoit, un plan exact du local ; qui par conſéquent a été contemporain de Varron ; qui enfin étoit originaire de la Suſianne, contrée voiſine de l'Ibérie Aſiatique, aſſûre que les peuples qui l'occupoient, étoient les deſcendans d'autres Ibéres qui avoient été tranſplantées du pied des Pyrénées (*e*). Sur quoi Euſtathe, ce ſçavant Commentateur de Denis, écrit, que les Iberes Orientaux étoient ennemis déclarés des Hircaniens, qu'ils étoient au voiſinage du Pont-Euxin, * *Plin. lib. VI. c. 27.*

(*e*) Τῷ δ' ἐπὶ ναιετάουσιν ἑωθινὸν ἔθνος Ἰβήρων Οἵ ποτε Πυῤῥήνηθεν ἐπ' ἀντολίην ἀφίκοντο. *Verſ. 697.*

& qu'ils étoient un démembrement des Iberes d'Occident qui ont pour bornes les Pyrénées. (*f*) Le même Commentateur dit plus haut quelque choſe de plus exprès. Car faiſant la comparaiſon des Iberes d'Orient avec les Galates d'Ancyre, il obſerve que les uns & les autres ſont originaires d'Europe; & que les Iberes du Pont-Euxin n'ont d'autre nom, que celui qu'ils ont retenu du fleuve Ibere qui coule en Eſpagne : lequel, ajoûte-t-il, a cela de particulier qu'il s'enfle extrêmement, ſans qu'il arrive aucune fonte de neiges; parcequ'il traverſe un étang, ſur lequel les vents d'Aquilon ſouflent avec violence; ce qui occaſionne un combat qui fait refluer & regorger les eaux du Fleuve (*g*).

Strabon parlant des tranſmigrations extraordinaires des peuples en des pays très-éloignés, met à la tête de toutes, celles des Iberes d'Occident au delà du Pont-Euxin & près de la Colchide : & afin qu'on ne puiſſe pas ignorer que la tranſmigration dont il s'agit, eſt la même que celle dont Abydéne nous a donné la connoiſſance, il marque tout de ſuite la tranſmigration des Egyptiens dans la partie de la Colchide qui portoit le nom d'Ethiopie (*h*). Il eſt inutile de remarquer ici, 1°. Que Strabon eſt de tous les Géographes de l'antiquité le plus ſçavant, le plus exact, le plus profond & le plus étendu. 2°. Qu'il étoit parfaitement inſtruit, ainſi que nous l'avons vû, des conquêtes que Nabuchodonoſor avoit faites en Eſpagne. 3°. Qu'il étoit Cappadocien, & conſéquemment à portée d'être inſtruit de l'origine des peuples dont la Cappadoce étoit environnée. 4°. Enfin qu'il étoit neveu de Moaphernes * ancien Gouverneur ſous le Grand Mithridate, de la Colchide & de la partie de l'Ibérie qui y étoit englobée. Toutes raiſons qui forcent de croire, qu'il n'a rien avancé ſur le paſſage des Iberes d'Eſpagne en Aſie, que ſur des mémoires qu'on ne peut rejetter ſans ſe brouiller avec les plus pures ſources de l'hiſtoire.

* *Strab. lib. IX. p. 499. A.*

Socrate dans ſon hiſtoire Eccléſiaſtique, racontant la maniére miraculeuſe, dont la Réligion Chrétienne s'étoit introduite dans l'Ibérie qui eſt ſur les bords du Pont Euxin, a ſoin d'a-

(*f*) Ἐκ τῶν κατὰ Πυρήνην μετοικισθέντες ἑσπερίων Ἰβήρων.

(*g*) Ἄποικοι δὲ τούτων οἱ Ἴβηρες, ὡς καὶ τῶν Εὐρωπαίων, Γαλατῶν οἱ Ἀσιανοὶ, οἱ περὶ τὴν Ἄγκυραν. Καλοῦνται δὲ Ἴβηρες ἀπὸ τοῦ Ἴβηρος ποταμοῦ, οὗ ἴδιον λέγεται, &c. *Ad verſ. 282.*

(*h*) Οἷον Ἰβήρων μὲν τῶν ἑσπερίων εἰς τοὺς ὑπὲρ τοῦ Πόντου καὶ τῆς Κολχίδος τόπους μετῳκισμένων .... Αἰγυπτίων δὲ εἴς τε Αἰθίοπας καὶ Κόλχους. *Strab. lib. I. p. 61. A.*

vertir que les peuples de cette vaſte Province étoient une colonie des Iberes d'Eſpagne (*i*).

Voilà un fait atteſté par des Ecrivains tous dignes de foi ; d'ailleurs de différens âges, de diverſes profeſſions, de Religions contraires, & de Royaumes très-éloignés les uns des autres. On n'oſeroit dire que ces Auteurs ayent concerté enſemble de l'adopter & de le tranſmettre à la poſterité contre le témoignage authentique de leur conſcience. Le préjugé où l'on eſt que les nations ont paſſé d'Aſie en Europe, & non d'Europe en Aſie, ne ſçauroit preſcrire contre un événement conſigné dans tous les Actes publics, & dont le premier mobile étoit un Prince, qui faiſoit conſiſter ſa puiſſance & ſa gloire à renverſer l'état naturel des choſes. Tout préjugé a ſes exceptions & ſon tems : Seſoſtris, Sennachérib & quelques autres conquérans ſemblables avoient dejà arrêté le cours de celui-ci. En tout cas la migration des Juifs, des Lybiens, des Arabes, des Egyptiens, des Tyriens, des Phéniciens & d'autres peuples dont Nabuchodonoſor eſt auteur, & dont le texte ſacré fait mention, eſt de la même claſſe que celle des Iberes d'Europe en Aſie, & vient à ſon appui. Je pourrois en produire mille de même nature qui ne ſont pas moins extraordinaires. Je me contenterai d'en rapporter deux tirées de notre propre hiſtoire, qui leveront toutes les difficultés.

La premiere eſt celle des ſix vingt-mille Gaulois, qui ſe trouverent à Babylone & dans la haute Aſie immédiatement après la mort d'Alexandre. Le Royaume de Galatie fournit la ſeconde. Les Tectoſages de Toulouſe & des environs le formerent vers l'an 278. avant Jeſus-Chriſt qu'ils paſſerent l'Helleſpont, après avoir employé des ſiécles entiers à traverſer en différens tems & à diverſes repriſes la Germanie, l'Illyrie, la Pannonie, la Dardanie, la Macédoine, la Grece, la Thrace & la Propontide.

Ces exemples font voir que la migration des Iberes d'Europe dans l'Aſie n'a rien qui doive ſurprendre. Qu'on diſtingue les tems, qu'on peſe les circonſtances, qu'on reflechiſſe ſur la multitude des changemens arrivés tantôt tout-à-coup, tantôt ſucceſſivement dans l'ancien monde connu : l'on ſe convaincra bientôt que l'événement que je propoſe aux Sçavans, doit être

(*i*) Ἴβηρες δὲ οὗτοι προσοικοῦσι μὲν τὸν Ἔυξεινον πόντον· ἄποικοι δὲ εἰσὶν Ἰβήρων τῶν ἐν Ἱσπανίᾳ. *Hiſt. Eccl. lib.* 1. *c.* 20.

au rang d'une infinité d'autres qu'on admet, quoiqu'ils ne ſoient ſûrement pas ſi bien étayés.

§. V.

Suite du même ſujet.

SOMMAIRE.

Les Iberes d'Aſie avoient les mêmes mœurs, les mêmes noms de Villes, de Peuples, de Rivieres & de Provinces que les Iberes d'Europe. Origine qu'ils ſe donnoient du tems de l'Empereur Conſtantin Porphyrogénete. Fables qu'ils débitoient. Changement qu'ils avoient fait dans le Gouvernement. Guerres anciennes où ils s'étoient trouvés.

SI pour le mettre dans un nouveau jour il falloit des preuves tirées, comme on dit, du fond de la queſtion que j'agite, *ex viſceribus cauſæ*, je n'aurois qu'à rapprocher les Iberes de l'un & de l'aurre hemiſphére, je trouverois auſſi-tôt les Iberes d'Eſpagne dans les Iberes d'Aſie. En effet les uns & les autres expoſoient * leurs malades aux portes des maiſons, afin que les paſſans diſſent leur ſentiment ſur la nature des maladies, & indiquaſſent les remedes qu'ils croyoient qu'on devoit employer pour les guérir. Les Iberes d'Orient avoient un fleuve *Iberus* * auſſi bien que ceux d'Occident. Ainſi ce peuple, à l'exemple de tous les autres qui étoient ſujets à des migrations lointaines, avoient tranſporté dans leur nouvelle patrie les noms des Rivieres & des Villes qui étoient dans celles qu'ils avoient été obligés de quitter.

* *Strab. lib. III. p. 155. C. Socrat. hiſt. Eccl. lib. I. c. 20. Sozom. hiſt. Eccl. lib. II. c. 7.*

* *Plin. lib. VI. c. 10. §. 11.*

Etienne de Byzance nous apprend qu'il y avoit dans la Colchide un peuple appellé *Coraxi*, qui avoit communiqué le nom de *Coraxique* à la contrée qu'il habitoit.

Pline donne auſſi le même nom à la partie du Caucaſe, qui étoit du domaine de ce peuple; mais les *Coraxi* étoient ſans aucun doute un détachement des *Coraxi** d'Eſpagne, qui poſſedoient des brebis, dont la toiſon étoit d'une fineſſe & d'un prix infini.

* *Strab. lib. III. p. 144. C.*

Lycophron * dans ſa Caſſandre, & Euſthate ſur ** Denys Periégete placent des Liguriens dans la Colchide, auſquels ils donnent Cutée pour Capitale. Qui ne voit que ces Liguriens étoient les deſcendans de ceux de ce nom, qui après avoir chaſſé les

* *Verſ. 1312.*
** *Verſ. 76.*

les Sicanes d'Eſpagne, s'étoient mis en leur place, & dont Nabuchodonoſor avoit tranſporté une partie en Orient avec les Iberes, au milieu deſquels ils s'étoient trouvés ? Auſſi Euſthate aſſûre-t-il que les Liguriens de la Colchide ſont un démembrement de ceux d'Europe (*k*).

Le Géographe Ptolomée donne aux Iberes du Pont-Euxin pour villes ou villages *Nubium*, *Aginna*, *Vaſada*, *Varica*, *Sura*, *Artaniſſa*, *Meſleta*, *Zaliſſa* & *Armactica*.

Il n'y a perſonne qui dans *Nubium* ne reconnoiſſe le *Novium* de la Galice, appellé aujourd'hui *Nobés*.

Dans *Aginna* la ville d'Agen ſur la Garonne & dans l'Aquitaine, dont le peuple, au rapport de Strabon, tenoit plus des Eſpagnols que des Gaulois.

Dans *Vaſada* Bazas Capitale du Bazadois, autre ville d'Aquitaine.

Dans *Varica* la Riviere Vacca qui coule dans la Luſitanie.

Dans *Artaniſſa* les Artabres ancien peuple du Portugal.

Dans *Zaliſſa* Zele*, ville auprès des Colomnes d'Hercule, & vis-à-vis de Tingi.

* *Strab. lib III. p. 140. A.*

Dans *Armactica* cette place des Vaccées d'Eſpagne, que Tite-Live appelle *Hermandica*, & Polybe *Helmantica*, aujourd'hui Salamanque.

Je ne pouſſe pas plus loin le paralléle. Je crois même pouvoir me flatter que les Eſpagnols me ſçauront quelque gré de l'avoir porté au point dans lequel j'ai l'honneur de le leur préſenter. Ils y trouveront des armes autant pour ſe maintenir dans la poſſeſſion où les anciens les ont mis, d'être les Peres des Iberes d'Aſie, que pour combattre l'origine fabuleuſe que ce peuple ignorant ſe donnoit du tems de l'Empereur Conſtantin Porphyrogénéte. Selon ce Prince * « les Iberes Orientaux ſe faiſoient » paſſer pour les deſcendans des enfans, que le Roi David avoit » eu de la femme d'Urie, & affectoient de mettre dans leur » Généalogie la très-ſainte Vierge ; parce, diſoient-ils, que la » mere de Dieu étoit du ſang du Roi Prophéte. En conſéquen- » ce les Grands de la nation ſe faiſoient une loi d'épouſer leurs » parentes, & de ſuivre la Loi de Moïſe qui leur permettoit

* *De Adminiſtrat. Imp c. 45.*

(*k*) L'Auteur de la Chronique d'Alexandrie, *page 27. D.* joint à la Colchide une contrée, qu'il appelle *Spanogallia*, & qui répond à la Celtibérie d'Occident. Ce qui ſuppoſe évidemment une migration d'Iberes ou de Celtiberes au voiſinage de la Colchide.

» cette ſorte d'alliances. Les Iberes ne quitterent Jéruſalem leur » patrie que ſur un ordre du Ciel. Ils allerent s'établir dans » un coin de la Perſe ſous la conduite de deux freres appel- » lés, l'un David & l'autre Spandiates, l'an du monde ſelon » l'Ere des Grecs 6460. » qui répond à l'an 952. de Jeſus-Chriſt.

Je mets fin au récit fabuleux de Conſtantin Porphyrogénéte; le reſte eſt un tiſſu d'abſurdités ſemblables à celles que je viens de copier. Il eſt ſurprenant qu'un Prince ſi inſtruit, ſi éclairé, qui a tant écrit, qui a fait & fait faire tant d'extraits & de compilations des meilleurs Hiſtoriens qui l'avoient précédé, ſe ſoit amuſé à nous tranſmettre ces niaiſeries. Tout ce qu'on peut dire pour le juſtifier, c'eſt qu'il n'a eu d'autre objet, que de rapporter les contes que les Iberes de ſon tems débitoient ſur leur extraction, ſans les adopter ni les approuver. Car on n'oſeroit ſoupçonner qu'il ait pû ignorer ce qu'il avoit lû en mille endroits, que les Iberes de Mont-Caucaſe y avoient été transferés de l'Ibérie Occidentale vers l'an du monde 3438. ou 3439. trente deux ans après la tranſmigration des Juifs dans la Babylonie, ſept ans après la priſe de Tyr, & cinq ans après la conquête de l'Egypte. Quand même tous ces traits qui étoient liés enſemble, & qui faiſoient partie de la même hiſtoire, auroient pû échapper à ſa mémoire, Conſtantin ſçavoit très-bien que les Iberes depuis leur tranſmigration avoient été de toutes les expéditions des Rois de Perſe contre l'Egypte & la Grece; qu'ils avoient combattu avec Darius contre Alexandre, & avec Mithridate contre Lucullus; qu'ils avoient ſaiſi l'occaſion de la mort de Darius, pour ſe donner des Rois tirés de la nation, & pour faire des conquêtes en leur propre & privé nom. Auſſi étoient-ils redoutables du tems de l'Empereur Conſtantin Porphyrogénéte; car ils étoient gouvernés par des Princes * qui étoient revêtus de la puiſſance Royale, & dont l'établiſſement étoit antérieur à l'Empire de Juſtin.

* *Phot. Biblioth. cod. 63. p. 70.*

§. VI.

Origine des premiers Habitans qui ont peuplé l'Eſpagne.

SOMMAIRE.

Ténébres répanduës ſur l'origine des premiers peuples d'Eſpagne. Sentimens de Joſephe, de l'Auteur de la Chronique Paſchale, de Saint Jérôme & de Bochard. Réfutation. L'Eſpagne Ultérieure n'a été connuë que dans le ſiécle de Polybe. Aucun ancien Géographe, avant Strabon, n'a fait la deſcription de l'Eſpagne Ultérieure. Le premier nom que les Grecs ont donné à l'Eſpagne, prouve évidemment qu'ils ne la connoiſſoient pas. L'Eſpagne n'a été d'abord connuë que par la partie qui tient aux Pyrénées. Pourquoi l'Eſpagne Ultérieure n'a été connuë que dans les tems poſtérieurs. Ce n'eſt qu'à la faveur d'un naufrage, que les Phéniciens ont abordé en Eſpagne. Soin qu'ils eurent de cacher la découverte qu'ils avoient faite d'un ſi riche continent.

AUtant qu'il a été aiſé de fixer l'origine des Iberes Aſiatiques, autant eſt-il difficile d'éclaircir celle des Iberes Européens. Cependant c'eſt par eux que les Géographes anciens & modernes commencent la deſcription de la terre & l'énumération des peuples qui l'habitent. Quand on les prend en main, on s'attend à y trouver quelque détail, & certaines lumiéres, ſinon étenduës, du moins brutes. Mais tout ſe réduit à une liſte de noms de lieux & de peuples, qui bien loin d'éclairer & de ſatisfaire l'eſprit, ne fait que rebuter & aſſommer un Lecteur. Tentons aujourd'hui quelque choſe de mieux, s'il ſe peut.

J'ai dejà dit que S. Jérôme donnoit Thubal pour pere aux anciens Iberes ou Eſpagnols; mais j'ai inſinué que cette idée étoit inſoûtenable; en voici une preuve qui paroît ſans replique. C'eſt que dans l'Ecriture par Thubal l'ESPRIT SAINT * entend toujours un peuple, qui devoit avoir part à la ruine des Juifs, qui étoit très-connu des Juifs de même que les autres peuples, à la fureur deſquels le Ciel devoit les livrer, & enfin qui étoient à portée d'aller faire la guerre dans la Judée. Or aucun de ces caractéres ni conjointement ni ſéparement ne convient aux Iberes d'Eſpagne. La raiſon ſaute aux yeux, & ce ſeroit ſe défier des lumieres de mon prochain, que d'avoir la pen-

* *Ezech.* XXVII. 13. *Idem* XXXVIII. 2. & *alibi.*

Shuckford, Hiſt. du Monde, t. I. *p.* 150.

ſée de les lui détailler. Ces caractéres ne conviennent pas non plus aux Iberes Aſiatiques ; parce que par-tout où l'Ecriture employe le mot *Thubal*, elle déſigne un peuple d'Orient anterîeur à la migration & à l'arrivée des Iberes à l'extremité du Pont-Euxin.

L'Auteur de la Chronique Paſchale remonte juſqu'à Javan, quatriéme fils de Gomer, & frere de Thubal, pour trouver le tronc de l'arbre généalogique des Iberes Européens. Mais on peut appliquer à cet anonyme ce que Thomas de Pinedo * dit de Joſephe ſur le même ſujet ; qu'il a donné dans les viſions des Hebreux & des Grecs, qui font ſortir de leur nation les chefs de tous les peuples de la terre. Ce Portugais pour mettre au grand jour l'extravagance de cette méthode, cite le Thalmud de Babylone & celui de Jéruſalem, où on lit avec ſurpriſe que ce ſont les Toſcans qui ſont les deſcendans de Thubal.

* *Apud Stephan. Byzant. in* Ἰβηρίας.

Bochard fait venir le nom d'*Ibere* & d'*Ibérie* de l'Hébreu *Eber* & du Chaldéen *Ebra*, *Ibra*, qui ſignifie *paſſage*, & dont le pluriel *Ebrin*, *Ibrin*, ſe rend par *bout*, *fin*, *extrémité*. D'où il infere que l'Eſpagne a d'abord été appellée *Ibérie*, parce qu'elle a paſſé dans l'eſprit de tous les anciens pour être *l'extremité même de la terre ;* ce que les Grecs ont fait entendre en y plaçant les colomnes d'Hercule, comme le terme au-delà duquel on ne pouvoit aller.

Bochard fut un des hommes de ſon tems dont l'érudition étoit très-vaſte, & qui méritoit à cet égard la réputation qu'il s'eſt glorieuſement acquiſe. Mais il a trop preſſé la connoiſſance qu'il avoit des Langues Orientales. Il a dérivé de ces langues les noms des péuples & des régions dont il ne ſçavoit pas l'origine, & a ſuppoſé comme un fait conſtant, qu'ils en étoient vraiment dérives. Il ne s'eſt donc pas ſouvenu qu'il y a eu une confuſion des langues, & que du grand nombre de langues qui s'eſt formé à la tour de Babel, il n'en eſt aucune, même vulgaire, dans laquelle à la faveur de quelque inverſion, tranſpoſition ou changement de lettres ou de ſyllabes, on ne pût faire une anagramme, qu'on me paſſe ce terme, auſſi heureuſe en ſon genre, que celle que Bochard préſente touchant le mot Ibérie. Cela poſé, à quelle anagramme donnera-t-on la préférence ? Si Bochard s'obſtine à vouloir ſoutenir la bonté de la ſienne ; rien n'eſt ſi aiſé que d'en démontrer la fauſſeté.

En effet, l'étymologie que ce ſçavant offre du terme *Ibérie*,

ſuppoſe évidemment que la région de ce nom a été peuplée par des Orientaux, & que ces Orientaux ne l'ont ainſi nommée, que parcequ'elle étoit, ou qu'ils croyoient qu'elle étoit l'extrémité de l'Univers. Mais le moyen d'accorder cette idée avec ce qu'affirme Polybe *, qu'au tems qu'il écrivoit il n'y avoit de toute l'Eſpagne que la partie, qui s'étend depuis les Pyrénées juſqu'aux colomnes d'Hercule, qui fût connuë, & qu'elle s'appelloit Ibérie. Qu'à la verité on avoit découvert, mais depuis peu, que l'Eſpagne avoit une partie *Ultérieure*, à laquelle on n'avoit donné d'autre nom, faute de la connoître, que celui que portoit la Citérieure. Un ancien*, que l'Empereur Conſtantin Porphyrogénéte fait connoître ſous le nom de Charax, dit la même choſe en termes exprès, & ajoûte que l'Eſpagne n'a tiré le nom d'Ibérie que les anciens lui ont donné, que du fleuve *Iberus* qui coule dans l'intérieur des terres.

* *Lib. III. p. 191. D.*

* *Adminiſt. Imp. c. 24.*

La maniere dont procedent Scylax, Scymnus Chius, Denys Periégéte, & tous les Géographes de la premiere antiquité en faiſant la deſcription de la terre, confirme l'anecdote que nous devons à Polybe & à Charax, que la partie ultérieure d'Eſpagne n'étoit pas connuë dans le tems qu'ils dreſſoient leurs mémoires. Auſſi commencent-ils uniformément leur narration aux colonnes d'Hercule, & la continuent en avançant vers les Pyrénées & les Gaules, ſans dire un ſeul mot de la Betique & de la Luſitanie: ce qui met en évidence qu'ils n'en avoient aucune connoiſſance.

Le nom de *derniere Heſpérie*, qui eſt le premier nom ſous lequel les Grecs ont déſigné l'Eſpagne, marque auſſi expreſſément que les premiers de tous les Géographes du monde connu n'avoient d'autres lumieres ſur cette région, que celles qui ſe bornoient à ſon exiſtence. Effectivement *Heſperia* n'eſt pas un nom propre ou excluſif; c'eſt plûtôt un nom appellatif. Les Grecs l'avoient dejà conferé à l'Italie: dans la ſuite ils le donnerent auſſi à une partie de l'Ethiopie. Toutes raiſons qui prouvent qu'outre qu'ils ne connoiſſoient ni le nom ni la nature de ces contrées, ils ne leur appliquerent le nom vague d'*Heſpérie*, que parcequ'elles étoient à l'Occident de la Grece, ſelon la force intrinſeque du mot.

Ici ſe préſentent quelques verités qui nous conduiſent inſenſiblement à la découverte de l'origine des premiers peuples d'Eſpagne, & dont quelques unes n'ont, ce ſemble, jamais été apperçuës.

La premiere. Que le nom d'Ibérie qu'a porté anciennement l'Eſpagne, eſt dérivé d'*Iberus*, fleuve qui arroſe la partie citérieure par où cette région a été premierement connuë. Cette origine fait évanouir tous les myſteres à quoi Bochard a recours. C'eſt ainſi que ces plages lointaines d'Orient, que les anciens comprenoient ſous le nom d'Indes, tiroient le leur du fleuve *Indus*. C'eſt ainſi encore que l'*Egyptus* le Nil a communiqué ſon nom à l'Egypte qu'il fertiliſoit, &c.

La ſeconde. Que les premiers peuples qui ſe ſont gliſſés, introduits & établis en Eſpagne, y ſont venus par les Pyrénées, & conſéquemment du côté des Gaules. Cette verité eſt une ſuite de la premiere & en fait partie.

La troiſiéme. Qu'on n'a jamais ſoupçonné, ni pû ſoupçonner que les Phéniciens, ou autres Orientaux, ayent peuplé l'Ibérie par la partie de ce continent qui a été d'abord connuë. Cette aſſertion eſt renfermée dans les deux précédentes, & coule à fond la racine Hébraïque & Chaldaïque que Bochard & ſes ſectateurs produiſent, pour accréditer la ſignification qu'ils donnent au terme *Ibérie.*

La quatriéme & derniere enfin, que ce n'eſt nullement ſur l'idée que l'Eſpagne étoit l'extrémité de la terre, & qu'il n'y avoit rien au-de là, que les anciens y ont placé les colonnes d'Hercule. C'eſt au contraire parcequ'il y avoit une partie ultérieure, qui bien que contiguë à la citérieure, leur étoit abſolument inconnuë, & que pour diſtinguer l'une de l'autre ils choiſirent l'endroit intermédiaire qui les ſéparoit, pour y planter les fameuſes Colonnes, & marquer par-là que ce lieu étoit le terme des connoiſſances, qu'ils avoient de la terre habitée du côté d'Occident.

Polybe à la ſuite du paſſage que je viens de rapporter, explique la raiſon pourquoi la partie ultérieure d'Eſpagne étoit inconnuë encore de ſon tems; c'eſt, dit-il, *qu'elle eſt ſur l'Océan.* Cela eſt exactement vrai: l'Océan a toûjours bordé l'Eſpagne depuis Tarteſſe juſqu'au Golfe Gaulois & Aquitanique, & les anciens ne navigeoient pas ſur cette mer, parcequ'ils ignoroient entiérement la manœuvre qu'il faut faire, pour ſe garantir des naufrages, à quoi étoient ſujets ceux qui s'y expoſoient. Cet état d'ignorance a duré long-tems; puiſqu'Appien * qui écrivoit plus de deux-cens-cinquante ans aprês Polybe, a marqué qu'aucun peuple ne pouvoit ſe vanter d'être allé par mer en Eſpa-

* *Iberic. p.* 255.

gne au-de là de Tarteſſe. La partie d'Eſpagne au-de là de Tarteſſe étoit l'Eſpagne ultérieure. Toute l'Eſpagne ultérieure étoit ſur l'Océan. Donc l'Eſpagne ultérieure juſqu'aux tems les plus bas, a été impénétrable & inconnuë dans les principes & ſelon le témoignage exprès de Polybe, d'Appien & même de Strabon*, qui ajoûte que les Habitans n'enttetenoient nul commerce avec aucun peuple de la terre.

* *Lib. III. p. 137. A. & 175.*

On m'objectera ſans doute que l'Océan, quelque vaſte qu'il ſoit, & quelque rerrible & décrié qu'il ait été anciennement par les naufrages journaliers dont il étoit le théatre, n'a pas toûjours ſi bien gardé les bords de l'Eſpagne ultérieure, que les Phéniciens ne s'y ſoient introduits par cette mer, dans laquelle ils étoient entrés par la mer Rouge: témoin le nom d'*Erythie* donné à la petite Iſle, par où ils aborderent en Eſpagne, pour ſervir de monument à la poſtérité, qu'ils s'y étoient rendus de la mer Rouge (*l*).

Mais cet événement & quelques autres ſemblables qu'on peut m'oppoſer, bien loin de prouver que la navigation ſur l'Océan fût établie chez les anciens, démontrent au contraire qu'ils ne nous ſont connus qu'à la faveur des naufrages, qui en ont fait conſerver le ſouvenir. En effet, ici ce ſont des vaiſſeaux Eſpagnols, dont les débris ont été jettés ſur les côtes du ſein Arabique dans le tems que C. Céſar fils d'Auguſte étoit ſur les lieux. Là, c'eſt le Roi des Sueves qui fait préſent à Q. Metellus Celer Proconſul des Gaules, de quelques Marchands des Indes, que la tempête avoit tranſportés dans la mer de Germanie, où ces Indiens avoient été forcés d'aborder. Je n'entre point dans un plus grand détail : celui que je viens de faire ſuffit pour faire comprendre à ceux qui ont une connoiſſance médiocre de l'Antiquité, que les Tyriens qui dériverent en Eſpagne par l'Océan, & prirent terre dans l'Iſle appellée depuis *Erythie*, parce qu'ils y étoient parvenus par la mer Rouge ; ces Tyriens, dis-je, furent portés par un coup de vent violent de la mer Rouge dans l'Océan, & de-là ſur les côtes d'Eſpagne.

Une autre raiſon, qui a fait que l'Eſpagne ultérieure a été ſi long-tems inconnuë, c'eſt l'arrivée dans ces quartiers des Tyriens mêmes dont nous parlons. Les richeſſes immenſes qu'ils y trouverent par le peu de cas qu'en faiſoient les originaires du Pays ;

(*l*) *Erythia dicta eſt, quoniam Tyrii ab origine eorum orti ab Erythræo mari ferebantur.* Plin. Hiſt. lib. IV. c. 22. §. 36.

les fonds extraordinaires que les mînes fréquentes d'or, d'argent & de toutes ſortes de métaux & de minéraux précieux leur rendoient tous les mois ſans preſqu'aucun travail : tout cela joint à la douceur du climat & à la fertilité des terres, engagea les Phéniciens à ne donner aucune connoiſſance d'un Pays, d'où ils tiroient plus de richeſſes que de tout le commerce qu'ils faiſoient avec les autres nations réünies enſemble. On peut juger de l'exactitude avec laquelle ils gardoient leur ſecret, par la ruſe du Patron d'un de leurs vaiſſeaux, qui étoit en mer pour la traite de l'étain. Ce Patron ne pouvant dérouter autrement celui d'un vaiſſeau Romain, qui le ſuivoit à deſſein de découvrir la terre où il devoit aborder, prit tout-à-coup la réſolution d'échoüer ſur un banc de ſable. Son vaiſſeau périt avec toutes les marchandiſes dont il étoit chargé. Mais le Patron ſe ſauva avec l'équipage; rendit compte à ſes Maîtres de ſa manœuvre; il fut loué, indemniſé & recompenſé. Qu'on ne ſoit plus ſurpris déſormais de ce que l'Eſpagne ultérieure a été ſi long-tems ignorée.

§. VII.

Etabliſſemens des Phéniciens en Eſpagne.

SOMMAIRE.

Tems auquel les Phéniciens ont pénétré en Eſpagne. Tentatives qu'ils avoient faites auparavant à ce ſujet. Epoque de la fondation de Gades. Les Phéniciens ſe rendent maîtres de tous les Ports d'Eſpagne. Etenduë du commerce qu'ils y font. Tréſors immenſes qu'ils retirerent des fontes des mines d'or & d'argent, occaſionnées par un incendie arrivé aux épaiſſes forêts des Pyrénées. Expédiens à quoi ils eurent recours pour emporter avec eux une plus grande quantité de ces précieux métaux. Nom que portoit anciennement la contrée d'Eſpagne où les Phéniciens aborderent. Les originaires du pays appelloient Cotinuſſe *l'Iſle que les Phéniciens nommerent* Gades.

* *Lib. I. p. 3. D. Id. l. III. p. 150. D.*

STrabon nous apprend que les Phéniciens étoient maîtres des meilleurs Ports de l'Afrique & de l'Eſpagne ultérieure avant le ſiécle d'Homere (*m*). Mais ils obſervent qu'ils firent deux fois le voyage

(*m*) Mela porte au tems de la guerre de Troie la fondation du Temple, que les Phéniciens érigerent à Gades en l'honneur d'Hercule Egyptien. *Mela, lib. III. c. 5.*

voyage de Phénicie en Eſpagne, avant que de s'y établir, & qu'ils rejettoient la cauſe de leur retour ſur les ſacrifices qu'ils offroient en arrivant *; leſquels ne leur pronoſtiquoient rien de bon pour l'avenir en faveur des colonies qu'ils y vouloient laiſſer. Ce ne fut, ajoûte-t-il, qu'une troiſiéme fois qu'ayant fait le même trajet, ils bâtirent Gades & s'y fixerent. Tout cela ſignifie en bon François, que les Originaires d'Eſpagne ne voulurent pas permettre, en deux différens tems & à deux diverſes repriſes, aux Phéniciens d'avoir un pouce de terre chez eux; mais que ces habiles négocians uſant de fineſſe une troiſiéme fois, ſe contenterent de faire leur deſcente dans les Iſles d'Erythie & de Gades qui étoient déſertes, & ſe retrancherent dans la derniere, comme le mot même de *Gades* ou *Gadeira* le marque expreſſément; & enfin qu'ayant adouci peu-à-peu l'eſprit des Iberes, ils en obtinrent la permiſſion de s'établir dans la terre-ferme.

* *Strab. lib. III. p. 170. A.*

En réduiſant à cinquante ans le tems, qui s'eſt écoulé depuis l'établiſſement des Phéniciens en Eſpagne juſqu'au tems d'Homere, on peut fixer l'époque de la fondation de Gades à l'an du monde 3068. qui eſt le neuf-cent quatre-vingt-huitiéme avant Jeſus-Chriſt; car les marbres d'Oxford mettent à l'an 936e. avant l'ére Chérienne, celui où Homere a fleuri.

A peine les Phéniciens eurent-ils en propre l'Iſle d'Erythie & la ville de Gades, qu'ils ſe rendirent maîtres de tous les Ports d'Eſpagne qui étoient ſur la mer interne & externe. Par-là ils firent ſeuls le commerce; rien n'entroit en Eſpagne & n'en ſortoit que par leur canal. Ce qui paroît ſingulier, c'eſt que les Phéniciens épuiſoient toutes les richeſſes des Iberes avec des bagatelles, des couteaux, des étuis, des colliers de verre, & des quinquailleries ſemblables. Mais ce gain quelque grand qu'il fût, n'étoit rien au prix de celui qu'ils firent à l'occaſion d'un incendie qui arriva aux vaſtes forêts des Pyrénées. Des Bergers * y mirent le feu par inadvertence ou autrement. Le feu dura pluſieurs jours & fut ſi violent, que l'or & l'argent qui étoient renfermés dans les entrailles des montagnes coulerent abondamment, partie ſur la ſurface de la terre, & partie à deux doigts au deſſous; en ſorte que ces métaux paroiſſoient ou à découvert, ou à travers les crevaſſes qu'ils avoient formées & occaſionnées. Les Iberes au lieu de tourner à leur profit un accident qui étoit pour eux une ſource intariſſable de tréſors, ne

* *Diod. Sicil. lib. V. p. 216. Strab. lib. III. p. 147. A.*

connoiſſant ni le prix ni l'uſage de ces métaux, les céderent pour rien aux Phéniciens, qui pour en emporter davantage & ſatisfaire de plus en plus leur avarice, en fabriquerent des clous*, des chevilles, des ancres & autres ferrures & ferremens pour leurs vaiſſeaux.

* *Ariſt. de mirabil. auſcultatione.*

Le bruit qui en fut bien-tôt répandu dans la Phénicie, y attira bien des Orientaux de la même nation : mais comme l'eſpace immenſe des mers qui ſéparoit les deux hemiſphéres, ne leur permettoit pas de s'y rendre en aſſez grand nombre, les Carthaginois freres des Phéniciens & voiſins d'Eſpagne furent appellés. Tous ces étrangers ſe répandirent dans les plus riches & les plus fertiles Provinces; ils y multiplierent, ils y fonderent des villes & s'y fixerent. Strabon * fait foi que ces villes ſubſiſtoient encore de ſon tems. C'eſt immédiatement après que les Carthaginois eurent un pied en Eſpagne, que les deux peuples, qui alors n'en faiſoient qu'un*, prirent la réſolution de redoubler de part & d'autre leurs ſoins, pour cacher les gains incroyables que la decouverte de l'Eſpagne leur procuroit, afin que perſonne ne fût tenté de les venir interrompre ou troubler. Cependant profitant de la facilité, ou comme dit Strabon *, *de l'imbecillité des Iberes*, ils ouvrirent par-tout des mines, qui rendoient une quantité prodigieuſe d'or & d'argent ſans preſqu'aucun travail. Celle qu'ils tirerent du ſable, non ſeulement des rivieres, mais encore de la campagne, n'étoit pas moindre. Il leur arrivoit aſſez ſouvent de trouver des *paillettes* du poids d'une demi-livre. S'aviſoient-ils de caſſer des pierres des champs, ils voyoient éclorre un globe d'or incruſté de quelques couches de pierre. Le Lecteur curieux de ſçavoir le reſte de ces ſortes de merveilles, les trouvera raſſemblées dans Diodore de Sicile & dans Strabon.

* *Lib. III. pag. 249. C D.*

* *Diod. Sicil. lib. V. p. 208.*

* *Lib. III. p. 49.*

L'attention que nous venons de voir, qu'eurent les Phéniciens & les Carthaginois à cacher la région dont ils tiroient tant de tréſors, n'a pas empêché que le nom que les originaires du pays donnoient à la contrée, où les Phéniciens ont les premiers abordé, ne ſoit parvenu juſqu'à nous. C'eſt celui d'*Oeſtrymnide* (*n*), derivé d'*Oeſtrymnis*, promontoire voiſin de Gades, qui communiquoit ſon nom à tout le territoire d'alentour, au

(*n*) *Et prominentis hîc jugi ſurgit caput,*
Oeſtrymnin iſtud dixit ævum antiquius.
Sinus dehiſcit incolis Oeſtrymnicus
In quo inſulæ ſeſe exerunt Oeſtrymnides.
Feſtus Avien. ora Marit. v. 90.

Golphe qu'il formoit en avançant dans la mer, & aux Iſles qui n'en étoient qu'à une petite diſtance.

Quant au nom que Gades portoit à l'arrivée des Phéniciens, c'eſt celui de *Cotinuſſe ;* lequel fut changé par les nouveaux Colons en celui de Tarteſſe ; mais celui des Gades a prévalu & a reſté, comme la choſe parle d'elle-même (*o*). Au reſte je ſoupçonne que Tarteſſe eſt un mot ſynonime de Cotinuſſe, & qu'ainſi dans la langue des Tyriens il ſignifie *un lieu planté d'Oliviers ſauvages.* Ce qui confirme mon ſoupçon, c'eſt le nom d'*Oleaſter* * que les Romains donnoient à la contrée du voiſinage. * *Mela, lib. III. c. 1.*

§. VIII.

Phéniciens arrivés en Eſpagne avant les fondateurs de Gades.

SOMMAIRE.

L'arrivée des Phéniciens en Eſpagne par l'Océan a été connuë des Anciens. Flottes équipées par les Rois d'Egypte & de Perſe pour tenter la même navigation. Précautions qu'elles prirent. Des Phéniciens avoient pénétré en Eſpagne antérieurement à ceux qui fonderent Gades. C'étoient des Chananéens de la ville de Dora, *chaſſés par Joſué. Hercule de Tyr étoit à leur tête. Ce Capitaine les conduiſit de Phénicie en Eſpagne, & d'Eſpagne dans l'Aquitaine. Idée obſcure que les Aquitains avoient de leur origine. Les Chananéens étoient un peuple de Phénicie. L'arrivée des Phéniciens de Dora en Eſpagne eſt certaine. L'Eſpagne n'a point été peuplée par les Phéniciens.*

J'Ai placé dans le §. précédent l'entrée des Phéniciens en Eſpagne par la mer Rouge & l'Océan à l'an du monde 3068. Selon Uſſerius qui eſt le 936. avant J. C. cette entrée n'a pas eu d'exemple dans toute l'antiquité ; cependant elle doit avoir été connuë de Néchao Roi d'Egypte, & enſuite de Xerxès Roi de Perſe. Car Herodote * nous apprend, que « quand le Roi d'E» gypte ** eut ceſſé de faire creuſer le canal du Nil au Golphe * *Lib. IV. c. 42.* ** *Acad. Inſcript. t. VII. Hiſt. p. 79.*

(*o*) *Gadir prima fretum ſolida ſuper eminet arce,*
Attollitque caput, geminis inſerta columnis.
Hæc Cotinuſſa priùs fuerat ſub nomine priſco,
Tarteſſumque dehinc Tyrii dixere coloni.
Feſtus Avien. deſcript. Orbis, v. 611. &c.

» Arabique, il envoya quelques Phéniciens dans des vaiſſeaux, » & leur ordonna de faire voile par l'Océan & par les Colon- » nes d'Hercule juſques dans la mer Septentrionale, & de re- » venir par-là en Egypte. Les Phéniciens partirent donc de la » mer Rouge, & gagnerent la mer du Midi. Quand l'automne » arrivoit, ils prenoient terre, ſemoient ſur les côtes d'Afrique » où ils ſe trouvoient, attendoient la moiſſon, & puis remet- » toient à la voile. Deux ans s'étant paſſés de la ſorte, ils arri- » verent la troiſiéme année aux Colonnes d'Hercule, & revin- » rent en Egypte ». Le même Hiſtorien * ajoute immédiatement que « Xerxès fit attacher en croix Sataſpe, neveu de Da- » rius, pour n'avoir pas fait le tour de l'Afrique depuis les Co- » lonnes d'Hercule juſqu'au Golphe Arabique, à quoi l'avoit » condamné ſa mere pour avoir fait violence à la fille de Zo- » pyre fils de Mégabyze ».

* *Lib. IV. c. 43.*

Ces deux traits hiſtoriques mettent en évidence, que l'arrivée des Phéniciens en Eſpagne par la mer Rouge & l'Océan étoit connuë des Anciens; puiſque ce n'a pû être que ſur la connoiſſance qu'ils en avoient, qu'ils ont crû poſſible la navigation ſur l'Océan, & qu'ils l'ont en conſéquence fait entreprendre. Ces traits encore donnent à connoître clairement, qu'on étoit alors perſuadé que l'arrivée des Phéniciens en Eſpagne par l'Océan, n'avoit réüſſi qu'à la faveur d'une violente tempête. C'eſt certainement ce que prouve la même navigation exécutée par Nechao; car on a vû que ceux qui l'entreprirent, employerent trois ans à la faire, & mirent tous leurs ſoins à n'aller jamais en haute mer, & à ne pas s'écarter des côtes. Précautions, qui confirment ce que j'ai avancé, qu'anciennement on n'entreprenoit aucune longue navigation ſur l'Océan : parce que les bourraſques ſi fréquentes ſur cet élément, paſſoient l'art & l'intelligence de tous les Pilotes de ce tems-là.

Mais l'entrée des Phéniciens en Eſpagne par la mer Rouge & l'Océan, n'eſt pas la premiere que ceux de cette nation ont faite dans le même continent. Ces Orientaux s'y étoient rendus pluſieurs ſiécles auparavant par la Méditerranée. A la vérité les Grecs * ne connoiſſoient aucun de leurs voyages, qui ne fût poſtérieur à la guerre de Troye : parce qu'ils n'avoient aucune époque certaine qui remontât plus haut. Il n'en eſt pas ainſi des Auteurs Chrétiens. Guidés par les Livres ſacrés, dont l'autorité éclipſe celle des Ecrivains prophanes, tous parlent

* *Strab. lib. I. p. 48. C. Idem lib. III. p. 150. D.*

des pays où ſe ſauverent les Chananéens chaſſés par Joſué, quand ce Général introduiſit le peuple de Dieu dans la terre ptomiſe; tous y comprennent formellement l'Eſpagne. On ne doit pas être arrêté ici par les noms des *Chananéens* & de *Terre promiſe*: *Chananéens* & *Pheniciens*, de même que *Terre promiſe* & *Phenicie*, ſont termes ſynonymes. La ſeule exception qu'il y a à faire; c'eſt qu'en punition des tranſgreſſions & des revoltes des Iſraëlites, Dieu ne voulut pas mettre ſon peuple en poſſeſſion de toute la Phénicie.

Voilà donc des Phéniciens arrivés en Eſpagne fort peu de tems après l'entrée des Hébreux dans la terre de Chanaan, & ainſi vers l'an du monde 2555. ou 2556. Je ne perdrai point de tems à prouver cette vérité. Cela eſt dejà fait dans ma derniere diſſertation préliminaire; non ſur la préſomption générale des Commentateurs de l'Ecriture, mais ſur l'autorité expreſſe de l'Hiſtorien Timagéne, produite & garantie par Ammien Marcellin, communiquée à l'un & à l'autre par les Druïdes, qui en étoient les ſeuls dépoſitaires en Occident, & conſignée dans les regiſtres publics de Phénicie, comme je le dirai bientôt. Si l'on veut y jetter les yeux on y trouvera qu'une colonie des Habitans de *Dora*, Ville de la Paleſtine, vint ſurgir en Eſpagne ſous la conduite d'Hercule Tyrien. C'eſt de cette colonie que ſont venus les Aquitains de nos Gaules. Les Aquitains du tems de S. Jérôme conſervoient encore de leur origine quelque ſouvenir, mais ſi foible, que le nom de *Dora* leur faiſoit prendre le change; en effet confondant les *Dores* de la Doride avec les *Dorienſes* de la Phénicie, ils ſe diſoient originaires de la Gréce. J'ai redreſſé toutes ces idées, & à la faveur de toutes les lumieres que j'ai pû tirer de l'antiquité, j'ai fait rentrer ce peuple célébre en poſſeſſion d'une origine plus ancienne & plus noble, que celle qu'il ſe donnoit.

La migration des Phéniciens en Eſpagne dont il s'agit ici, quelque ancienne qu'elle ſoit, comparée à l'entrée qu'y firent leurs deſcendans plus de cinq-cens ans après, par la mer Rouge & l'Océan, ainſi que j'ai eu ſoin de le marquer un peu plus haut; cette migration, dis-je, a été connuë des anciens, & conſignée même, comme je l'ai dejà inſinué, dans les Archives de la Phénicie. Car Diodore * de Sicile écrit, que quand les Phéniciens furent jettés par la tempête dans l'Iſle de Gades, *ils ſe rappellerent que leurs Ancêtres s'étoient rendus dans les mêmes*

* *Lib. v. p.* 208. *c.*

parages pluſieurs ſiécles auparavant. Conſéquemment l'arrivée des *Dorienſes* de Paleſtine à l'Iſle de Gades par la Mediterranée aux tems de Joſué, eſt un fait, dont il n'eſt plus permis de douter. Je conviens qu'ils ne s'y ſont pas arrêtés : mais il n'en eſt pas moins vrai qu'ils y ont débarqué, & qu'ils ont pris leur route vers les Gaules ou par mer ou par terre, ſans qu'on puiſſe dire lequel des deux partis ils ont choiſi. Tout ce qu'on en doit inferer pour le ſujet que nous traitons, c'eſt que ces Phéniciens arriverent en Eſpagne, & trouvant cette belle région occupée par des peuples qui les y avoient précédés, ils retournerent en quelque façon ſur leurs pas & allerent ſe fixer dans les terres, dont les côtes étoient lavées par les eaux de la mer d'Aquitaine. Ainſi, il n'eſt point vrai, comme on le dit ordinairement, que les Phéniciens ayent peuplé les premiers l'Ibérie.

§. IX.

Fondation de Gades & de ſon Temple.

SOMMAIRE.

Les Phéniciens de Dora ne ſont point les fondateurs de Gades. Tems qui s'eſt écoulé entre leur arrivée & celle des fondateurs. Les fondemens en furent jettés dans une Iſle appellée Cotinuſſe. *Pourquoi cette Ville fut appellée* Gades. *Deſcription du Temple d'Hercule Tyrien. Il fut bâti ſur ſon tombeau. Ses richeſſes. Prêtres qui le deſſervoient. Cérémonies & pratiques qui y étoient obſervées. Les plus grands Généraux s'y rendoient avant d'entreprendre quelque expédition importante. Abus des Grecs & des Romains en confondant Hercule de Tyr avec Hercule de Thebes. Différens âges, dans leſquels ces deux héros ont vécu. Le Tombeau d'Hercule n'étoit ſujet à aucune réparation.*

CE ne ſont pas non plus les Phéniciens de Dora qui ont jetté les fondemens de Gades : c'eſt à des Phéniciens poſtérieurs qu'il faut referer cet honneur. Les Phéniciens poſtérieurs étoient des marchands de la ville de Tyr. Il faut donc diſtinguer deux différentes entrées de Phéniciens en Eſpagne. L'intervalle de l'une à l'autre eſt d'environ cinq-cens douze ans. C'eſt certainement à la ſeconde que tous les anciens ſans exception placent la fon-

dation de Gades, auſſi bien que la dénomination d'*Erythie* qu'eut alors la petite Iſle qui étoit voiſine de celle de Gades, & qui étoit ſi contiguë au continent qu'on ſoupçonne qu'elle y a été jointe, puiſqu'il n'en reſte aucune trace. Ce n'eſt point au reſte que les Phéniciens qui ſont arrivés en ſecond lieu, & qui ont bâtî Gades, n'ayent pû être déterminés à choiſir ce lieu pour s'y retrancher, par la découverte de quelque ouvrage ſemblable ou approchant, qu'y avoient fait ceux de leurs freres qui les y avoient précédés. Car les anciens ne manquoient jamais de laiſſer des marques de leur arrivée dans tous les endroits où ils paſſoient.

Avant la ſeconde entrée des Phéniciens en Eſpagne, l'Iſle de Gades s'appelloit Cotinuſſe, ainſi que je l'ai dit plus haut; mais auſſi-tôt que la ville de Gades fut conſtruite, elle n'eut d'autre nom que celui de cette même Ville. Deux raiſons porterent les Phéniciens à l'appeller Gades: 1°. parce qu'ils employerent les *retranchemens* qu'ils y firent, à ſe garantir des inſultes des originaires du pays: car *gadir* ou *gadeira* ſignifie *retranchement, haye, paliſſade.* 2°. En memoire de deux Villes conſidérables de Phénicie nommés Gadeira, dont Joſephe, Strabon, Pline & autres anciens Géographes font mention. L'une étoit dans la premiere & l'autre dans la ſeconde Paleſtine. Les Phéniciens en tranſportant ce nom à leur nouvelle habitation, ſuivirent le torrent des peuples, qui étoient comme eux ſujets aux migrations; car ils ſe faiſoient une eſpece de devoir de faire paſſer aux contrées qu'ils alloient habiter, les noms des villes & des rivieres des régions qu'ils quittoient, afin d'adoucir ainſi le regret qu'ils avoient de s'en éloigner.

Le Temple que les Phéniciens bâtirent à Gades en l'honneur d'Hercule Tyrien, ne les rendit pas moins illuſtres que la fondation d'une ville, qui leur aſſûroit la poſſeſſion de toutes les richeſſes d'Eſpagne. Ce Temple étoit à l'Orient & à douze milles de la ville. Les Grecs pour avoir droit de dire que c'étoit à la gloire de l'Hercule de leur nation, que ce Temple avoit été élevé, débitoient, que le nombre de douze milles marquoient les douze travaux du Héros de la Gréce, ne faiſant pas attention qu'outre que les Phéniciens ignoroient juſqu'aux noms fabuleux des travaux d'Hercule, l'Hercule de Tyr étoit antérieur de pluſieurs ſiécles à l'Hercule des Grecs; & ce qui eſt encore plus, c'eſt que le Temple de Gades n'étoit dans ſon

* *Strab. lib. III, p. 169.*

origine que le tombeau même d'Hercule Tyrien. Toutes vérités, qui renverſoient les prétentions chimériques des Grecs. Au reſte le Temple de Gades étoit riche & ſuperbe; d'ailleurs très-reſpecté non ſeulement par les originaires du pays, mais encore par les Capitaines Grecs & Romains, qui s'y rendoient exprès pour prier le Dieu de favoriſer leurs exploits.

Silius Italicus * nous apprend que « les Prêtres d'Hercule Tyrien étoient toujours revêtus d'une robe de fin lin d'Egypte » plus blanc que la neige, par deſſus laquelle, ſeulement au » tems des ſacrifices, ils mettoient un vêtement ample, rayé » de pourpre & flottant de tous côtés; parce qu'il leur étoit dé- » fendu de le retenir par une ceinture. Il ajoûte qu'ils rendoient » des oracles, qu'ils avoient la tête raſe, couverte d'un ſimple » bonnet blanc & pointu. Qu'ils ne permettoient jamais aux » femmes l'entrée du Temple; qu'ils n'y immoloient point des » porcs; qu'ils n'y ſouffroient de tapiſſeries que d'une ſeule & » unique couleur. Qu'ils prêchoient qu'Hercule Tyrien étoit en » corps & en ame dans ſon Temple; & que c'étoit à ſa préſen- » ce qu'étoit dû le miracle, que ce beau bâtiment ne ſe reſſen- » tît jamais de ſa vetuſté; puiſqu'il n'étoit jamais néceſſaire d'y » faire aucune réparation ».

* *Lib. III. ſub init.*

§. X.

Les Orientaux n'ont point peuplé l'Eſpagne.

SOMMAIRE.

Les Villes d'Eſpagne, dont on attribuë la fondation aux Tyriens, ont été bâties par les Carthaginois. Tems auquel les Tyriens ont appellé les Carthaginois, & les ont mis en leur place. Les Rhodiens arrivent en Eſpagne par la Mediterranée, à peu-près au tems que les Tyriens y abordent par l'Océan. Ils y fondent Roſes, dont ils font un Comptoir, & ne pénetrent pas plus avant. Ils s'étoient arrêtés quelque tems dans les Gaules, avant que d'aller fonder Roſes au pied des Pyrénées.

VOilà des preuves ſur preuves, que les Phéniciens n'ont point anciennement peuplé l'Ibérie. Pour achever de ſapper les fondemens de l'opinion commune qui a prévalu juſqu'ici, je dois faire remarquer que preſque toutes les villes de ce vaſte Etat,

Etat, de la fondation deſquelles on faiſoit honneur aux Phéniciens, à cauſe des noms tirés de leur langue qu'elles portoient, n'avoient d'autres fondateurs que les Carthaginois. La raiſon eſt que « les Phéniciens n'eurent pas plûtôt fait la découverte de » l'Eſpagne, qu'ils eurent à combattre toutes les forces des Tyr- » rhéniens *, qui vouloient avoir part aux gains qu'ils y fai- » ſoient. Les Phéniciens pour ſe fortifier contre un ennemi ſi » puiſſant, & ſe trouvant d'aurre part preſſés par Nabucho- » donoſor, appellerent les Chartaginois à leur ſecours; aux- » quels ils cédérent tous les droits qu'ils avoient ſur une ſi riche » conquête, que leur éloignement rendoit difficile à conſer- » ver. Les Carthaginois s'y maintinrent avec tant de force & » de gloire, qu'ils obligerent leurs ennemis à renoncer à leurs » prétentions. Ils firent enſuite quelque choſe de ſingulier; c'eſt » qu'ils cacherent à leurs propres Concitoyens tout le prix de » la découverte d'Eſpagne, de peur qu'il ne leur prît envie de » déſerter leur patrie, pour y aller faire leur ſéjour. Ce rafine- » ment de politique fut la ſuite d'une maxime d'Etat, qui dès- » lors leur fit regarder l'Ibérie comme une reſſource contre les » malheurs qui pourroient arriver à la nation en Afrique, en- » ſorte que ſi elle en étoit un jour chaſſée, elle ſe refugieroit » en Eſpagne, qui ſeroit pour elle une ſeconde patrie ». Ces traits échappés aux Ecrivains vulgaires, mais heureuſement conſervés par Diodore de Sicile, font ſentir que les Phéniciens n'ont peut-être fondé en Eſpagne d'autre ville que celle de Gades, & qu'ainſi toutes les places dont les noms avoient une racine Phénicienne, ou plûtôt Punique, étoient redevables de leur fondation aux Carthaginois.

* *Diod. Sicil. lib. v. p. 203.*

Mais, dira quelque curieux, ne pourroit-on pas découvrir quelque ancien peuple d'Orient outre les Phéniciens, qui ſe ſoit introduit en Eſpagne dans les tems les plus reculés? Je réponds que l'Hiſtoire n'en fournit aucun, qui y ait précédé les Phéniciens, dont je viens de parler. Strabon * dit bien que les Rhodiens s'y ſont rendus avant l'inſtitution des jeux Olympiques, & y ont fondé *Rhode* Rozes. Mais cet Auteur n'entend ſûrement par-là, que le tems intermédiaire entre la guerre de Troie & l'établiſſement des Olympiades, poſtérieur pourtant à la premiere époque, comme je l'ai fait voir ci-deſſus pag. 553. 555. Ainſi l'arrivée des Rhodiens en Occident ne remonte tout au plus qu'à peu près au tems où les Phéniciens ont été jettés ſur

* *Lib. XIV. p. 654.*

les côtes d'Eſpagne par la mer Rouge & l'Océan. D'ailleurs tant s'en faut que les Rhodiens ayent pénétré dans l'Ibérie à deſſein de la peupler, qu'ils étoient déja informés qu'elle étoit habitée ; puiſqu'ils n'y firent autre choſe, que ce qu'ils venoient de faire dans les Gaules, ſçavoir de s'y procurer un comptoir & un entrepôt pour le commerce qui étoit l'objet de leur navigation.

Qu'à ces obſervations on en ajoûte trois autres : la premiere, que les Rhodiens ne ſont venus en Eſpagne qu'après avoir débarqué dans les Gaules, & par conſequent par la Méditerranée, qui eſt la principale contrée par où l'Europe a été peuplée : la deuxiéme, qu'ils n'ont point étendu leurs établiſſemens au-delà de Rozes, c'eſt-à-dire, du pied des Pyrenées, & de l'entrée même d'Eſpagne : la troiſiéme & derniere enfin, qu'on n'a aucune preuve qu'après avoir bâti Rozes, ils ayent continué leurs voyages ; & l'on ſe convaincra qu'ils ne ſont, ni ne ſçauroient être le premier peuple qui s'eſt introduit dans l'Occident de l'Europe.

§. XI.

L'Eſpagne n'a été peuplée que par les Gaulois.

SOMMAIRE.

Le nom d'Ibérie, que l'Eſpagne a porté de tout tems, prouve invinciblement qu'elle n'a été, ni pû avoir été peuplée que par les Gaulois. A quel point les Gaulois ont multiplié en Eſpagne. Ils formerent d'abord ſix branches, qu'ils appellerent Tribus. Nom & poſition de ces Tribus. Les Cynétes étoient partie à la deſcente des Pyrénées, partie dans la Luſitanie, où ils occupoient le territoire appellé CUNEUS. *Erreur de Mela & de Strabon ſur ce nom. Les Cynetes ont été auſſi nommés* CUNEI. *Ils avoient* Coniſtorſis *pour Capitale. Les Gletes étoient au Nord de l'Eſpagne. Leurs terres n'étoient pas d'une grande étenduë. Les peuples d'en-deçà de l'Ebre étoient compris dans le nom de Gletes. Exemples ſemblables. Les Gletes étoient-ils les Tletes d'Etienne de Byzance? Les Tarteſſiens tiroient leur nom du fleuve Tarteſſus, à l'embouchure duquel ils étoient ſitués. Tarteſſus eſt le célebre* BÆTIS *des Anciens, & le* QUADALQUIVIR *des Arabes & des Eſpagnols. Nous n'avons pas le véritable nom des Eleuſiniens. Ils s'appelloient* Selbyſſini, *ou* Cilbiceni. *Les Maſtiniens étoient au voiſinage des Colonnes d'Hercule. Maſtia étoit leur Capitale. Les Cel-*

ſiani *des Grecs étoient les* Celſenſes *de Pline, auxquels on donne* Celſa *pour Capitale. Sa poſition. Cempſes, ſeptiéme peuple qui paroît avoir été un des plus anciens d'Eſpagne. Il étoit au pied des Pyrénées. Une de ſes colonies étoit auprès des Colonnes d'Hercule, d'où elle fut chaſſée dans la ſuite.*

MAis où trouver ce peuple ? J'ai déja dit & prouvé que c'eſt dans les Gaules qu'il faut le chercher. La choſe, comme on dit, parle d'elle-même. En effet dès qu'il eſt prouvé que l'Eſpagne étoit peuplée avant qu'aucun peuple d'Orient ait pû s'y introduire par la Méditerranée & par l'Océan, il ſuit néceſſairement qu'elle n'a pû être peuplée que par les Gaulois ; avec cette circonſtance particuliére, que les Gaulois ne ſe ſont aviſés de franchir les Pyrénées & de s'inrroduire en Eſpagne, que lorſqu'ils ont été multipliés au point, que les terres qu'ils cultivoient en-deçà des Pyrenées, n'avoient aſſez d'étenduë ni pour les contenir ni pour fournir à leurs beſoins.

Le nom d'Ibérie qu'a porté de tout tems l'Eſpagne juſqu'aux tems les plus bas, quoiqu'elle ne fût connuë que par ſa partie la plus petite & la moins conſidérable, conſtate la même vérité. Ce nom n'a été d'abord donné qu'au ſeul canton d'Eſpagne que traverſe, qu'arroſe & fertiliſe le fleuve *Iberus*. Ce n'eſt ni le fleuve qui s'eſt donné ſon nom, ni l'Ibérie qui s'eſt appliqué celui du fleuve qui l'engraiſſe. C'eſt donc les hommes qui ont les premiers habité ce canton, leſquels ont, pour ainſi dire, baptiſé le fleuve & la région qu'il parcourt. Ce canton eſt au pied des Pyrénées & contigu aux Gaules. Par conſéquent le peuple qui s'eſt le premier gliſſé dans le canton d'Ibérie qui a été le premier peuplé, étoit Gaulois, comme je vais le démontrer par des autorités expreſſes & poſitives.

A peine ce peuple s'y fut établi, qu'il y joüit du bonheur attaché au ſang qui couloit dans ſes veines. Il y multiplia à l'infini. La multiplication le força de s'étendre ſucceſſivement, & enfin d'envoyer des colonies non ſeulement au centre, mais encore juſqu'aux extrémités de l'Eſpagne : toutes choſes à quoi il ne trouva aucun obſtacle, parce qu'il étoit le ſeul peuple qui y eut encore pénétré. Voilà le détachement Gaulois qui nous a donné les premiers Iberes ; leſquels au reſte ne furent d'abord connus que ſous le nom de Gletes ou Iglétes, ainſi que nous le verrons bien-tôt.

Ces premiers Iberes formerent dans la ſuite des tems ſix peuples, qui étoient autant de branches qui ſortoient d'un ſeul & unique tronc. Herodore, cité par l'Empereur Conſtantin-Porphirogenéte *, donne à ces branches le nom de tribus, & marque expreſſément qu'elles avoient la même origine. Le témoignage d'Herodore eſt d'autant plus précieux, que cet Auteur eſt très-ancien & néanmoins peu connu, quoique Etienne de Byzance, Photius & quelques autres Auteurs en faſſent une honorable mention. « Les Iberes, dit-il, ont choiſi les côtes de » la mer pour habitations. Ils ſont iſſus les uns des autres; ils ſont » partagés en tribus, qui ont chacune leur nom. La premiere » occupe la partie la plus Occidentale & par conſéquent la der- » niere d'Eſpagne, & c'eſt la tribu des *Cynétes*. La ſeconde ti- » re vers le Septentrion, & c'eſt la tribu des *Gletes*. Enſuite » vient la tribu de *Tarteſſe* ou des *Tarteſiens*; puis celle des *Elu-* » *ſiniens*; après celle des *Maſtiniens*, & en dernier lieu celle des » *Celcianiens* ».

* Adminiſt. Imp. c. 24.

Les Cynétes étoient originaires de cette partie des Gaules, qui porte aujourd'hui le nom de Rouſſillon. C'eſt Feſtus Avienus qui nous a tranſmis cette importante anecdote (*p*). Une branche de ce peuple paſſa à une extrémité de l'Ibérie, & y potta ſon nom, qu'il communiqua à la région qu'il occupa. Les Cynétes d'Eſpagne ont éte connus d'Herodote *, qui les appelle encore Cynéſiens. Cet Hiſtorien les fait voiſins des Celtes ou Gaulois, qui étoient ſitués au Promontoire Celtique ou Cap de Finiſtere. Feſtus Avienus donne plus exactement leur poſition en diſant qu'ils étoient poſtés ſur les deux rives de l'Ana (*q*). Comme cette riviere a ſa ſource dans la nouvelle Caſtille, & ſe jette dans l'Océan; il eſt viſible que les Cynétes étoient dans la Luſitanie. Auſſi Etienne de Byzance place-t-il auprès de l'Océan un Cap d'Eſpagne appellé *Cyneticum*. Ce qu'Avenius appelle Promontoire *Cynetique*, Euſtathe le nomme *colonne Cynegetique*. Sans doute il faut lire *Cynetique*. Ce Com-

* Lib. II. c. 33. Lib. IV. c. 49.

(*p*) *Jacent arenæ littoris Cynetici,*
Eaſque latè ſulcat amnis Roſchinus.
Hoc ſordicenæ, ut diximus, glebæ ſolum eſt.
Feſt. Avien. Ora Marit. v. 562.

(*q*) ..... *Inde Cempſis adjacent*
Populi Cynetum prope Cyneticum jugum,
Quà ſideralis lucis inclinatio eſt.
Altè tumeſcens ditis Europæ extimum
In belluoſi vergit Oceani ſalum.
Ana amnis illic per Cynetas effluit,
Sulcatque glebam.
Feſtus Avien. Ora Marit. v. 200.

mentateur ajoûte que c'eſt la Colonne d'Hercule qui eſt dans la Lybie, non d'Afrique, mais de la partie de l'Eſpagne, qui étant ſous la domination des Carthaginois, prenoit à cauſe d'eux le nom de Libye.

Une remarque importante, c'eſt que les Cynétes occupoient le territoire que les Romains appelloient *Cuneus*. Comme ce territoire formoit un angle qui s'avançoit dans la mer, Strabon * & Mela ** ont débité que ce mot ſignifioit un *coin*, & que les Romains lui avoient donné ce nom à cauſe de la pointe de terre qui s'étend dans l'Océan. Jamais idée ne fut plus fauſſe. Le mot *Cuneus* eſt un nom Celtique latiniſé. Il a la même racine que celui des *Cunetes* ou *Cynetes*. Le peuple de ce nom avoit *Coniſtorſis* (*r*) ou *Coniſtorgis* pour Capitale *. Ce qui le rend plus illuſtre, c'eſt que ſon origine étoit Celtique, & que c'eſt des Gaules qu'il s'étoit transplanté en Eſpagne. Il ne faut donc pas être ſurpris de la poſition qu'Hérodote & Feſtus donnent à une tribu de Cynétes, qui s'étoit arrêtée au pied des Pyrénées. Appien * n'a connu les Cynétes de la Luſitanie que ſous le nom de *Cunei*. C'eſt un mot corrompu & derivé de *Cuneus*, dont les Cynetes étoient de tout tems en poſſeſſion. Juſtin * parle honorablemenr de ce peuple, & le fait très-ancien. Il eſt vrai qu'il l'appelle *Curetes* : mais c'eſt viſiblement une faute de copiſte ; il faut lire *Cunetes* ou *Cynetes*.

* *Lib. III. p. 137.*
** *Mela, lib. III. c. 1.*
* *Appian. Iber. p. 287. A.*
** *Strab. lib. III. p. 141. D.*
* *Ubi ſuprà.*
* *Lib. XLIV. c. 4.*

Je finis en diſant que les Turdetains occupoient exactement le même territoire que les Cynetes. Cette circonſtance jointe au nom *Cuneus* que ce territoire a toujours retenu, & à celui de *Cynetique* qu'il communiquoit au Cap qu'il renfermoit ; tout cela, dis-je, nous apprend que les Cynetes & les Turdetains étoient un même peuple, lequel après avoir porté originairement le nom de Cynétes, prit celui des Turdetains, pour des raiſons qu'il a plu à l'hiſtoire de dérober à notre connoiſſance.

Les Glétes ſont ceux que Strabon * appelle Iglétes. Ce Géographe inſinuë clairement que les anciens ont étendu le nom d'Iglétes à tous les peuples d'Eſpagne, qui étoient entre les Pyrénées & l'Ibére ; ſans doute ou parce qu'ils étoient dans les premiers tems les plus célébres, ou les ſeuls connus. Cependant leur territoire n'étoit pas conſidérable. Au reſte Strabon ne parle que d'après Aſclepiade de Myrlée, qui après avoir fait un

* *Lib. III. p. 166.*

(*r*) Pour peu qu'on y faſſe attention, on découvre que le nom de cette ville eſt dérivé de celui des *Cynetes*, *Cynéſiens* ou *Cunéens*, qui l'habitoient.

long ſéjour dans la Turdetanie, avoit donné la deſcription de toute l'Eſpagne, & n'avoit par conſéquent avancé rien qui ne fût exactement vrai. Sur ce pied les Glétes ou Iglétes ne ſçauroient être les Tlétes d'Etienne de Byzance, puiſque ces derniers étoient placés aux environs des Tarteſſiens. Maïs on peut dire avec un égal fondement, ou qu'une colonie de Glétes étant allé s'établir dans l'Andalouſie, avoit changé le nom de Glétes en celui de Tlétes : ou que le nom de Glétes ayent éte le premiér nom générique de tous les peuples d'Eſpagne, le peuple de l'Andalouſie dont nous parlons, avoit retenu ſon ancien nom avec un très-léger changement.

Les Glétes ont donc été à l'égard des peuples d'Eſpagne ce que les Celtes des environs de l'embouchure du Rhône ont été à l'égard des peuples des Gaules : les uns & les autres ont rendu leur nom illuſtre en le communiquant aux peuples de leur nation. C'eſt ainſi que les Sueves d'abord & les Germains enſuite ont fait connoître les peuples de l'ancienne Germanie.

Je ne m'étendrai pas beaucoup ſur les Tarteſiens, ou plûtôt Tarteſſiens ; parce qu'entre les anciens peuples d'Eſpagne celui de ce nom a été le plus connu. Il tiroit ſon nom de la ville de Tarteſſe, qui prenoit elle-même le ſien d'un fleuve de même nom, entre les deux embouchures duquel elle étoit ſituée. Ce fleuve eſt le célébre Bætis, que les Arabes ont appellé enſuite *Quadalquivir*, nom que les Eſpagnols lui ont conſervé.

Les Eluſiniens ſont ſelon Holſtenius ceux qu'Etienne de Byzance appelle *Olbiſiens* & *Olbiſiniens*, & qu'il place aux Colonnes d'Hercule.. Ce Géographe leur donne *Olbia* pour Capitale : preuve que les Olbiſiens ou Olbiſiniens etoient originaires de la Ligurie Celtique, qui avoient tranſporté en Eſpagne le nom, que l'*Olbia* des Gaules avoit communiqué à toute la tribu.

Pour les *Maſtini* ou Maſtiniens, il n'y a nul doute qu'ils ne ſoient les *Maſtiani* qu'Etienne de Byzance dit être au voiſinage des Colonnes d'Hercule, dont la Capitale étoit *Maſtia*. Polybe * parle de cette Ville, & obſerve qu'elle étoit compriſe dans le ſecond traité fait entre les Romains & les Carthaginois. Etienne de Byzance en un autre endroit écrit *Maſtieni* au lieu de *Maſtiani*.

* *Lib. III. p. 178.*

Les *Celſiani* d'Herodore ne ſouffrent aucune difficulté ; ils

ſont les *Celſenſes* (*s*) de Pline. Ils avoient pour Capitale *Celſa*. On trouve en Eſpagne deux Villes de ce nom. Strabon place l'une ſur l'Ibere, & lui donne un pont de pierre : l'autre ſelon Ptolomée étoit contiguë aux Pyrénées, & par conſéquent endeçà de l'Ebre. Mais les critiques ne reconnoiſſent que *Celſa* indiquée par Strabon *. Les Eſpagnols l'appellent *Xelſa* : il eſt vrai que Morales & le célébre Antoine Auguſtin aſſûrent que la place qu'occupoit cette ancienne Ville, eſt préſentement à un lieu peu connu mommé *Vililla*, à environ une lieuë de *Xelſa* d'aujourd'hui.

* *Lib. III. p. 161. B.*

A ces ſix anciens peuples d'Eſpagne donnés par Herodore, j'en ajoûte un ſeptiéme, dont la poſition fait croire qu'il a dû être un des premiers introduits dans cette eſpece de nouveau monde. Denys Periégéte & Feſtus Avienus l'appellent *Cempſi*. Le premier (*t*) dit que le peuple de ce nom étoit à la deſcente des Pyrénées ; le ſecond (*u*) fait foi que ſes terres étoient contiguës à celles des Cynétes. Les *Cempſi* s'étendoient donc depuis les Pyrénées juſqu'à la Betique. C'eſt ce que Feſtus Avienus dit en termes exprès dans la deſcription de la terre de ſa façon (*x*). Une choſe certaine, c'eſt que ce Géographe dans ſon *Ora maritima*, v. 255, &c. place une colonie de Cempſes dans une Iſle voiſine des Colonnes d'Hercule qu'il appelle *Cartare*. Cette Iſle ſelon moi ne ſçauroit être que l'Iſthme où *Carteia* fut bâtie. Mais les Cempſes ne ſe maintinrent pas toujours dans un canton ſi délicieux. Ils en furent chaſſés par un peuple voiſin : ce qui les obligea de ſe refugier dans les terres. *Ibid. v.* 301.

§. XII.

Seconde entrée des Gaulois en Eſpagne.

SOMMAIRE.

Les Turdules & les Turdetains paſſent pour être les plus anciens peuples d'Eſpagne. Ces deux peuples avoient la même origine. Ils cultivoient les Belles-Lettres. Les Gaulois ont peuplé à deux diffé-

(*s*) *Cæſarauguſta Colonia immunis amne Ibero effuſa .... Ex his civium Romanorum Belitanos, Celſences, &c.* Plin. lib. III. c. 3. §. 4.

(*t*) Κεμψοὶ δ' οἳ ναίουσιν ὑπαὶ πόδα Πυρηναῖον. *Verſ. 338.*

(*u*) ..... *Inde Cempſis adjacent*
Populi Cynetum, Cyneticum jugum,
Quà ſyderalis lucis inclinatio eſt.
Ora Marit. v. 200.

(*x*) *Tarteſiuſque ſuper ſuſtollitur ; indeque Cempſi*
Gens agit in rupis veſtigia Pyrenææ.
Verſ. 480.

rentes repriſes l'Eſpagne & l'Italie. Différence à cet égard entre ces deux régions. Obſtacles qu'ont eu à ſurmonter les Gaulois, en voulant pénétrer en Eſpagne une ſeconde fois. Ils forcerent enfin les originaires du pays à les recevoir, & à ne faire qu'un même peuple avec eux ſous le nom de Celtiberes. *Erreur des Grecs & des Romains ſur l'étenduë de la Celtibérie. Les Gaulois, depuis leur ſeconde entrée en Eſpagne, regardoient les voyages au de-là des Pyrénées comme des promenades ou des parties de plaiſir. Noms des différens peuples Gaulois qui ſe ſont tranſplantés & fixés en Eſpagne. Poſition des contrées qu'ils y occupoient.*

JE ne ſuis point à la trace les bandes, que les ſept premiers peuples des Gaules que je viens de nommer, ont répandu dans tous les coins & recoins d'Eſpagne. Le chemin qu'il faudroit tenir ſeroit trop long & trop raboteux. Je me contenterai donc de dire qu'on ne ſçauroit révoquer en doute, qu'il ne faille mettre à la tête de toutes, les Turdules & les Turdetains; ſoit que les uns & les autres ne fuſſent qu'un ſeul & même peuple, ſoit qu'ils ayent été deux peuples différens, mais qui avoient la même origine, ſans qu'on pût diſtinguer lequel avoit le droit d'aîneſſe ſur l'autre. Il eſt du moins certain que tous deux ſe donnoient pour le plus ancien peuple * d'Eſpagne. Leur ancienneté eſt ſi reconnuë, que Mela ** ne diſtingue ces peuples de tous autres du même continent, que par le titre d'*anciens*, dont il les honore. Cette autorité eſt d'autant plus conſiderable, que Mela étoit Ibere de nation & né dans une Province voiſine de la Turdetanie. D'où l'on peut inférer ſans crainte, que ce Géographe étoit au fait des antiquités de ſa patrie.

* *Strab. lib. III. p. 139. C.*

** *Lib. III. c. 1.*

On a cependant un reproche à lui faire; c'eſt de nous avoir caché deux traits également importans à l'hiſtoire des Gaules & à celle d'Eſpagne; le premier que les Turdetains étoient les mêmes que les Cynétes, & que c'eſt en conſéquence qu'ils avoient acquis le droit d'ancienneté. Le ſecond que les Turdetains en tant que Cynétes devoient leur origine à nos ancêtres. J'ai appuyé un peu plus haut ces vérités ſur de ſi fortes preuves, que Mela n'eſt point excuſable de les avoir ſupprimées.

Le titre d'*anciens* attribué par préférence aux Turdetains en qualité de Cynétes, nous apprend une anecdote qui n'eſt peut-être jamais venuë à la connoiſſance des Hiſtoriens d'Eſpagne; ſçavoir que leur patrie a été peuplée par les Gaulois à deux différentes

férentes repriſes. J'ai marqué tout ce qui concernoit la premiere : voici ce qui regarde la ſeconde.

On a vû que ce n'a été, ni pû être que des Gaulois qui ſoient entrés les premiers en Eſpagne. Quand je n'aurois produit que les Cynetes appellés dans la ſuite Turdetains, & conſervant toujours en Eſpagne l'origine Celtique qu'ils avoient apportée des Gaules, c'eſt en genre de preuves une véritable démonſtration.

On a vû encore que ces Gaulois après avoir franchi les Pyrénées, prirent d'abord le nom de Glétes & bien-tôt après celui d'Iberes. Qu'ils donnerent le dernier nom au Fleuve, le long des rives duquel ils furent obligés de s'arrêter pendant quelque tems. Qu'ils tranſmirent ce nom à leurs deſcendans : & enfin que ce nom étoit le caractere diſtinctif, auquel étoit marquée la poſterité de ceux qui avoient peuplé les premiers l'Eſpagne, & qui aidoit à les diſcerner de ceux qui étoient venus poſtérieurement s'enter ſur eux. Ces derniers étoient auſſi Gaulois. Ainſi il eſt arrivé en Eſpagne ce que j'ai demontré déjà être arrivé en Italie. L'une & l'autre région a été peuplée deux différentes fois par les Gaulois. Le tems qui s'eſt écoulé entre ces deux diverſes expéditions de la part de nos ancêtres, tant en Italie qu'en Eſpagne, doit avoir été conſiderable : puiſqu'il ne s'eſt conſervé nulle part d'autre veſtige de la premiere, que ce que j'en ai pû recueillir. Le ſeul avantage qu'a l'Italie ſur l'Eſpagne, c'eſt qu'elle a retenu l'époque de la deuxiéme entrée des Gaulois dans ſes Provinces; tandis que l'Eſpagne ne fournit aucun monument exprès qui indique, même confuſément, en quel tems les Gaulois ont paſſé pour la ſeconde fois au-delà des Pyrénées. A l'égard du reſte, tout eſt égal entre l'Eſpagne & l'Italie. On n'a qu'à rapprocher l'expoſé que j'ai fait ailleurs de la derniere entrée des Gaulois en Italie, de celui que je vais tracer du ſecond paſſage de nos Peres en Eſpagne, & l'on ſe convaincra que le parallele eſt parfait.

Les Gaulois ne trouverent pas la même facilité à pénétrer en Eſpagne lors de leur ſeconde expédition, qu'au tems de la premiere. Tout y avoit changé de face. Les Provinces y étoient peuplées : ceux qui les occupoient étoient braves; ils défendoient fort bien le terrain pied-à-pied; & comme ils n'étoient pas d'humeur de le céder à ceux qui vouloient l'envahir, il y eut bien du ſang répandu de part & d'autre; parce que durant le cours de pluſieurs années, l'alternative de bons & de mau-

vais ſuccès fut égale pour les Iberes & pour les Gaulois. Une Campagne étoit-elle favorable aux uns ; la ſuivante l'étoit aux autres. Cependant l'obſtination étoit la même des deux cotés, & elle tendoit viſiblement à la ruine non ſeulement de l'une ou de l'autre nation, mais encore à celle des deux. Les Chefs s'en apperçurent. Pour prévénir ce malheur, ils firent la paix, aux conditions ſuivantes. 1°. Que les deux peuples poſſéderoient l'Eſpagne en commun. 2°. Qu'ils s'uniroient enſemble par les alliances les plus étroites. 3°. Enſin qu'ils ne porteroient qu'un même nom, qui ſeroit composé de celui des deux peuples. Ce nom fut celui de *Celtiberes* ; ſur lequel fut formé celui de *Celtibérie*, qui fut donné à toute l'Eſpagne.

* *Diod. Sicil. lib. V. p. 214. D.*

Ce détail met en évidence que la deſcription que les Romains & les Grecs d'après eux nous ont laiſſé de la Celtibérie, n'eſt nullement exacte. En effet ils ne lui ont donné qu'une étenduë, qui quoique très-conſidérable en elle-même, eſt très-médiocre au prix de celle qu'elle avoit eu originairement. Auſſi comprenoit-elle d'abord toute l'Eſpagne, comme je viens de le dire ; mais l'arrivée d'autres Gaulois, celle de quelques colonies de Carthaginois, de Grecs & de Phocéens de Marſeille, réduiſit peu-à-peu la Celtibérie à quatre grands cantons ſeulement ; & c'eſt ſur cette réduction que les anciens ont dreſſé les Mémoires qu'ils nous ont fait tenir : ce qui n'a pas empêché Strabon* d'avertir, qu'autrefois toute l'Eſpagne portoit le nom de Celtibérie. Diodore ** de Sicile a fait mieux ; car c'eſt ſous ce nom qu'il a parlé de la Betique & de la Luſitanie. D'où il ſuit que cet Hiſtorien comprenoit toute l'Eſpagne dans la Celtibérie, & qu'*Eſpagne* & *Celtibérie* étoient pour lui deux termes qui répondoient exactement l'un à l'autre. Au reſte les divers changemens faits dans la Celtibérie, & le grand nombre de vaſtes contrées qui en furent retranchées, ne diminuerent point la réputation des Celtiberes. Ils ont toujours paſſé pour le premier, pour le plus brave, & le plus intrépide de tous les peuples d'Eſpagne.

* *Lib. III.*
** *Lib. V.*

Voilà donc pour la ſeconde fois l'Eſpagne peuplée par les Gaulois juſqu'à ſes extrêmités. Cette expédition eut de grandes ſuites : elle ouvrit pour toujours les portes de ce beau continent à nos Peres. Ils y allerent ſucceſſivement de tous côtés. Ils s'y rendoient tantôt par colonies, tantôt par cantons, quelquefois par bandes, quelques autres fois par familles, & ſouvent pour

y faire des acquiſitions, ſans abandonner celles qu'ils avoient en deçà des Pyrénées. Ce flux & reflux duroit encore du tems de Céſar *; car ce grand Capitaine obſerve, que les Gaulois faiſoient des courſes en Eſpagne comme les hommes ordinaires font des voyages à la campagne, ou des parties de chaſſe ou de plaiſir, ſans préparatifs, ſans être ſur leurs gardes, ſans craindre, ſans prévoir aucun accident; eſpece de routine à quoi ils étoient faits de tout tems, & qui fut la ſource d'une infinité d'établiſſemens de nouveaux peuples Gaulois, qui s'élevoient & ſe formoient tous les jours. Ces peuples n'étoient ni mêlés, ni confondus avec les originaires du pays; & quoique les uns & les autres fuſſent également Celtes & Gaulois, on peut néanmoins dire que les derniers venus étoient plus purs Gaulois, parce qu'ils étoient plus récemment arrivés. En effet ils chaſſoient les premiers Habitans & ſe mettoient en leur place. Voici leurs noms tels que j'ai pû les déterrer; j'indique ſeulement le tronc, & je renvoye à Ptolomée, au P. Briet & autres Géographes, les Lecteurs qui veulent connoître les branches, ſuppoſé qu'elles puiſſent être connuës.

* *Bel. Civ. l. 1. c. 51.*

Les Artabres occupoient le promontoire de leur nom, qui s'étend du Nord au Couchant. Strabon * & Ptolomée l'appellent *Promontorium Nerium*. Pline ** le nomme *Promontorium Celticum*, & donne au peuple qui habitoit les environs le nom de *Celtici Neriæ*. Il parloit d'après Mela *, qui aſſûre en termes exprès, que *les Artabres étoient les deſcendans des Celtes*, & que leur Capitale s'appelloit *Janaſum*. A quelque diſtance des Artabres & en des cantons différens, je trouve les *Celtici Mirabrigenſes* & les *Celtici Præſamarci*. Pline * place les premiers dans la vieille Caſtille, & ſur les frontieres du Portugal; & les derniers ſur les côtes de la Galice. Mais pourquoi deſcendre dans tous ces détails? Mela, le Géographe de l'antiquité qui a le mieux connu les peuples d'Eſpagne, écrit que la côte maritime depuis le Monda & le Durius étoit occupée par les *Celtici* (y).

* *Lib. III. p. 137. C.*
** *Lib. IV. c. 20. §. 24.*
* *Lib. III. c. 1.*
* *Lib. IV. c. 22. §. 35. & cap. 20. §. 34.*

Pline * encore partage en deux Provinces qu'il appelle Bæturies, le territoire qui eſt entre le Bætis & l'Ana: & dit que l'une des deux Bæturies portoit le nom propre de *Celtique*, parce qu'elle n'avoit pour habitans que des Celtiberes, qui de la Luſitanie avoient paſſé dans la Bætique. D'où tout homme ſenſé conclut qu'encore du tems de Pline la Luſitanie faiſoit

* *Lib. III. c. 2. §. 3.*

(y) *Totam Celtici colunt.* Mela, lib. III. c. 1.

partie de la Celtibérie & en portoit le nom. Au reſte cette Celtique étoit ſi conſidérable, qu'elle renfermoit les peuples connus ſous le nom d'*Acinippo*, d'*Arunda*, d'*Aruci*, de *Turo-*
* Lib. III. p. 151. C. & p. 153. D. *brica*, de *Latigi*, d'*Alpeſa*, de *Sæpona* & de *Serippo*. Strabon * y ajoûte *Pax auguſta* ſur le Guadiana & obſerve que ces *Celtici* étoient les fondateurs des Artabres ou *Celtici Neriæ*. C'eſt au reſte aux deux Beturies que Strabon applique le nom de *Meſopotamie Européenne*, en la comparant à la *Meſopotamie Aſiatique*, & il dit que la premiere étoit occupée par les Celtes & les Luſitaniens (z).

Nous venons de voir que la Luſitanie avoit été honorée du
* Lib. III. p. 153. nom de Celtibérie. Strabon * établit la même vérité touchant la Bétique. En effet, outre qu'il place dans cette riche contrée des *Celtici*, auxquels il donne pour Capitale *Coniſtorſis*, *Ville*,
* Ibid. p. 141. dit-il *, très-*célébre*, il les fait partir avec les Turdules d'une même contrée pour une expédition, qui avoit pour fin, de s'étendre au-delà du *fleuve d'oubli*, & où réellement les *Celtici* s'ar-
* Ibid. p. 139. A. rêterent. Le même Strabon * fait occuper par des *Celti* une partie des terres qui ſont à la rive gauche de Guadiana. Par où ce Géographe fait entendre que la tribu des *Celti* étoit différente de celle des *Celtici*.

* Lib. III. c. 2. §. 3. Pline * met un peuple Gaulois qu'il appelle ſimplement *Celti* en-deçà du Bétis; il étoit ſur le chemin d'*Hiſpalis* à *Emerita*.
* Verſ. 190. Scymnus Chius * parle de ces *Celti*, & fait entendre que leurs terres alloient juſqu'à l'embouchure du Bétis, & de-là juſqu'au pied de la Colonne d'Hercule qui portoit le nom de Septentrionale.

* Verſ. 192. Scymnus Chius * encore place à leur voiſinage des Vénétes, qu'il dit être freres des Vénétes qui ſont ſur le Golphe de la mer Adriatique; preuve certaine que ces Vénétes étoient originaires des Gaules, comme ceux d'Italie.

* Verſ. 146. En deçà on trouvoit *Mænace*, célébre comptoir des Phocéens de Marſeille, & la derniere place Grecque de l'Europe.

* Lib. I. p. 200. 201. Nous avons vû dans un autre endroit * qu'une colonie de Liguriens des Gaules alla s'établir en Eſpagne ſur les deux rives de la Segre, environ cent ans avant la guerre de Troie; qu'elle en chaſſa les originaires du pays & ſe mit en leur place. Etienne de Byzance met auprès de Tarteſſe, & dans la partie

(z) Σημείωσαι δὲ ὅτι ὁ γεωγράφος ἱστορεῖ καὶ Εὐρωπαίαν Μεσοποταμίαν εἶναι, ἣν Κελτοὶ νέμονται καὶ Λυσιτανοί. *Euſthat. in Dyoniſ. Perieg. verſ. 992. p. 126.*

Occidentale de l'Eſpagne, la ville appellée *Ligyſtine*, parce qu'elle avoit été fondée par les Liguriens qui y faiſoient leur ſéjour. De même Feſtus Avienus (*a*) nous apprend qu'entre Seville & Trebuxene étoit le lac Liguſtique, où le fleuve Tarteſſus prenoit ſa ſource. Témoignage invincible, qu'il y avoit dans la Bétique autant de Liguriens que dans la Tarragonoiſe. De la Segre juſqu'au promontoire de Venus, qui ſeparoit l'Eſpagne des Gaules, tous les Ports étoient occupés par les Phocéens de Marſeille, que le Géographe Scylax honore du nom de Liguriens. Ces Ports étoient *Latera*, *Dianium* appellé auſſi *Hemeroſcopium*, *Ampurias*, *Olbia* & *Roſes*. Mais n'en déplaiſe à Scylax, les Phocéens de Marſeille n'étoient point Liguriens: leur Capitale étoit dans la Ligurie Celtique: & cette poſition a donné lieu à l'équivoque. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt de l'ancienne & véritable Celtique, que les Phocéens ſe ſont étendus dans les Ports d'Eſpagne que je viens de marquer. Je dis dans les Ports; car l'intérieur des terres juſqu'à Gades* étoit occupé par les Gaulois.

* *Strab. lib. II. p. 107. A.*

§. XIII.

Vers quel tems les Gaulois ſont entrés pour la ſeconde fois en Eſpagne, & ont donné lieu au nom de Celtiberes & de Celtibérie.

SOMMAIRE.

La conformité de mœurs, de gouvernement, de noms de villes, &c. prouve l'ancienneté de la ſeconde entrée des Gaulois en Eſpagne. Reſſemblance des Aquitains aux Eſpagnols. Etroites liaiſons entre les Gaulois & les Eſpagnols. L'Eſpagne n'a été compriſe dans la Celtique par tout ce qu'il y a de plus anciens Ecrivains, que parce qu'il y a eu des Gaulois dès les premiers tems. Les Grecs du tems de Cyrus ne connoiſſoient les Celtiberes que ſous le nom de Miſgétes. *Ce nom leur a été conſervé juſqu'aux tems les plus bas. Energie de ce mot. Ignorance profonde des Grecs ſur tout ce qui concernoit l'Occident de l'Europe. La ſeconde entrée des Gaulois en Eſpagne a précédé celle des Carthaginois. Vers quel tems il faut la porter.*

L'Eſpagne a donc été engloutie en deux différens tems par les

(*a*) .... *Sed Inſulam*
Tarteſſus amnis ex Liguſtico lacu
Per aperta fuſus undique ablapſu ligat.
Ora Marit. v. 283.

Gaulois : d'abord, en y pénétrant les premiers, en peuplant ſeuls généralement toutes les Provinces, & en les poſſédant paiſiblement, ſans que l'acquiſition qu'ils en avoient faite, leur pût être diſputée en tout ou en partie par aucun peuple, qui les y eût prévenu : poſtérieurement, lorſque les Gaulois ou ſe trouvant trop reſſerrés en-deçà des Pyrénées, ou ſuivant le génie de la nation qui les portoit toujours à ſe tranſplanter dans de nouvelles terres, franchirent les barrieres inſurmontables que la nature avoit placées entre l'Eſpagne & les Gaules, depuis l'Océan juſqu'à la Méditerranée, & ſe répandirent dans toute la partie la plus Occidentale de l'Europe. Il ne faut pas être ſurpris après cela que les Mœurs, les Manieres, les Loix, les Coutûmes, la Religion & le Gouvernement des Iberes, ne différaſſent en rien ou preſqu'en rien des choſes ſemblables établies de tout tems chez les Gaulois, ni que les noms des villes d'Eſpagne fuſſent analogues aux noms des villes des Gaules. Tout cela s'eſt trouvé fortifié par le commerce reciproque, qui a toujours été entre les deux nations. Nous avons vû qu'encore dans le ſiécle de Céſar il ſubſiſtoit dans ſa premiere vigueur, au moins du côté des Gaulois à l'égard des Eſpagnols. Strabon * établit la même vérité du côté des Aquitains : car il obſerve que ces derniers avoient plus l'air Eſpagnol que Gaulois. D'où l'on préſume avec fondement qu'un grand nombre d'Eſpagnols avoient paſſé dans l'Aquitaine, s'y *étoient établis*, y avoient formé des alliances, & y avoient été naturaliſés. Auſſi l'Hiſtoire * fait-elle foi, que quand les Aquitains avoient une guerre à ſoûtenir, les Cantabres & les peuples voiſins accouroient à leur ſecours ; de même, lorſque les Cantabres & leurs alliés étoient attaqués, les Aquitains ne manquoient pas d'être appellés & de partager leur fortune. Ainſi c'eſt avec raiſon que le Géographe Ephore * étendoit la Celtique juſqu'aux côtes Occidentales & Septentrionales de l'Eſpagne, ſur-tout juſqu'à Gades & aux Colonnes d'Hercule.

* *Lib. IV. p. 176. & 189.*

* *Cæſ. Bel. Gal. lib. III. c. 23. Oroſ. lib. VI. c. 8.*

* *Strab. lib. IV. p. 199. A.*

Cet Ecrivain étoit diſciple d'Iſocrate, & floriſſoit ſelon l'Anonyme, Auteur du traité des Olympiades, dans le cours de la cent-neuviéme Olympiade, & plus de trois-cens quarante ans avant Jeſus-Chriſt. Ce qui me porte à croire que la ſeconde entrée des Gaulois en Eſpagne, qui a donné lieu au changement du nom d'Ibérie en celui de Celtibérie, a dû précéder de beaucoup cette époque. En voici la preuve. Hecatée de

Milet ne connoiſſant pas autrement les Celtiberes, & ſçachant ſeulement que c'étoient deux peuples qui s'étoient réünis & mêlés en Eſpagne pour ne faire qu'une même nation, les appelle *Miſgétes*. Or au rapport de Suidas & de l'Auteur du traité des Olympiades, Hecatée étoit célébre dans le cours de la ſoixante-cinquiéme Olympiade * : en conſequence Scaliger dit que notre Auteur écrivoit ſous les regnes de Cyrus & de Cambyſes. D'oû il ſuit néceſſairement que la réünion des Celtes aux Iberes étoit déja faite dans ces mêmes tems. Cela poſé, comme d'un côté la ſoixante-cinquiéme Olympiade répond à l'an 520. avant Jeſus-Chriſt, & que d'autre part on peut hardiment ſoûtenir que l'invaſion & l'établiſſement des Gaulois en Eſpagne, ſont des faits antérieurs aux expéditions de Cyrus; on ne court aucun riſque de les porter au moins à l'an 600. avant l'Ere Chrétienne.

* *Apud Voſſium Hiſt. Græc. lib. IV. c. 3.*

Je dis qu'on peut hardiment ſoûtenir que l'invaſion & l'établiſſement des Gaulois en Eſpagne ſont antérieurs aux conquêtes de Cyrus. La raiſon eſt qu'avant que l'événement du mêlange des Celtes avec les Iberes ait pû être connu dans l'Aſie mineure & la Perſe, où Hecatée faiſoit ſon ſejour, il a du ſe paſſer bien des années. Car dans les ſiécles reculés, l'uſage des Poſtes, des Couriers, des Gazettes & autres ſemblables établiſſemens n'étoit ni inventé, ni reçu. Bien plus, non ſeulement il n'y avoit point de communication d'une partie de la terre à l'autre, mais même entre les Etats les plus voiſins; en ſorte que ce qui ſe paſſoit dans l'un étoit ignoré dans l'autre. D'ailleurs, le nom de Celte & celui d'Ibere *Européen* étoit entiérement inconnu aux Aſiatiques des ſiécles dont nous parlons. Eh! Comment ne l'auroient-ils pas été à des peuples ſi éloignés, puiſque celui de Celte l'étoit aux Romains deux cens ans après, nonobſtant que les Gaulois fuſſent établis en Italie depuis un pareil nombre d'années?

Une autre preuve que le nom de Celtes n'étoit point encore parvenu dans l'Aſie au tems dont nous parlons; c'eſt qu'il n'y a pas été annoncé plus de deux ſiécles après. Heraclide de Pont * eſt mon garant : car parlant de la priſe de Rome par les Gaulois, & ignorant le nom de nos Peres, il ne les déſigne que par le nom d'*Hyperboréens*. Si l'on parcourt la deſcription de la terre de la façon de Scylax, qui vivoit du tems de Darius fils d'Hyſtaſpe, mort dans la LXXIII. Olympiade, à

* *Plutarc. Camil. p. 240. A.*

peine trouve-t-on à l'article d'Eſpagne les noms d'Iberes, de Colonnes d'Hercule, de Gades, de Liguriens & de Marſeillois, ſans qu'il y ſoit fait mention ni de Celtes ni de Celtique. Herodote * poſtérieur à Scylax de pluſieurs années, a bien connu Tarteſſe, les Iberes & les Celtes; mais il n'a jamais entendu parler des Celtiberes. Xenophon a fait paſſer juſqu'à nous les exploits que les Celtes & les Iberes, envoyés par Denys l'ancien au ſecours des Lacédemoniens, avoient faits dans la Gréce; & il garde un profond ſilence ſur les Celtiberes, à moins que par Celtes & Iberes il n'entende les Celtiberes mêmes, à quoi il n'y a nulle apparence; parce que faiſant mention du ſecond envoi de Celtes ſeuls à Sparte, il diſtingue formellement ce peuple de celui des Iberes.

* *Lib. II. c. 133. Lib. IV. c. 49.*

Voilà les trois plus anciens Ecrivains de la Gréce, dont les ouvrages ſont parvenus juſqu'à nous, qui ayent connu, ſinon les Celtes & les Iberes, du moins le nom de l'un & de l'autre peuple. Aucun d'eux ne paroît avoir eu une ſemblable connoiſſance touchant les Celtibéres: les lumieres des Grecs ſur notre Occident, ne s'étendoient point alors juſques là. Cependant l'autorité d'Hecatée de Milet ne permet pas de revoquer en doute, que l'exiſtence des Celtiberes ne fût antérieure aux ſiécles de ces Auteurs. J'avoue que l'idée ſous laquelle Hecatée a fait paſſer cette exiſtence juſqu'à nous, n'eſt pas nette; mais ce n'eſt que pour ceux qui n'ont que peu ou point d'habitude avec les écrits des anciens; au lieu que ceux qui ſe les ſont familiariſés, percent bientôt l'enveloppe qui la couvre. En effet dès qu'on ſçait que *Miſgétes* ſignifie à la lettre *des peuples mêlés & confondus enſemble;* on eſt forcé de reconnoître les Celtiberes dans ce nom, parce que les Grecs & les Latins de tous les tems n'ont ni défini ni peint autrement ce peuple (*b*).

De toutes ces obſervations il reſulte, ce ſemble, évidemment, que la tranſmigration des Celtes dans l'Ibérie ſuivie du changement du nom d'Ibérie en celui de Celtibérie, n'a pas dû ſe faire au cinquiéme ſiécle de la République Romaine, comme l'a avancé l'Auteur de l'Hiſtoire générale de Languedoc: mais qu'il faut la porter à des tems bien antérieurs. Se perſua-

(*b*) .... *Profugique à gente vetuſta*
Gallorum Celtæ miſcentes nomen Iberis.
dit Lucain, *Pharſal. lib. IV. verſ. 9.*
Venere & Celtæ ſociati nomen Iberis,
écrit Silius Italicus, *lib. III. verſ. 340.*
Nos Celtis genitos & ex Iberis,
chante Martial, *lib. 4. epigr. 55.*
Μιγάδες Κελτιβήρων, dit Appien, *Iberic. p. 312* auſſi-bien que Diodore de Sicile, *lib. V. p. 214.*

dera-

dera-t-on en effet, que nos ancêtres ſoient allés chercher avec des peines infinies dès le ſecond, le troiſiéme & quatriéme ſiecles de Rome, de nouvelles terres dans le fond de l'Italie, de la Dalmatie, de l'Illyrie, de la Pannonie, de la Dardanie, de la Thrace, & dans le voiſinage de l'Epire & de la Gréce; & qu'ils ayent attendu deux ou trois ſiécles après à pénétrer en Eſpagne, qui étoit à leur porte & à leur bienſéance, & dont le chemin pour eux & par eux étoit frayé de tout tems?

Strabon eſt bien éloigné d'avoir une pareille idée; car aſſignant la premiere & véritable cauſe de la perte de l'ancienne Ibérie, & l'attribuant au peu d'intelligence qui régnoit entre les originaires du Pays, il marque l'ordre dans lequel les peuples étrangers l'ont engloutie ſucceſſivement & en ont fait la conquête. Ce furent d'abord, dit-il, les Tyriens, enſuite les Celtes nommés depuis Celtiberes & Verons, quelque tems après les Carthaginois, & en dernier lieu les Romains. Si les Iberes, ajoûte-t-il, avoient ſçu s'entendre, & ſe tenir étroitement unis, aucun de ces peuples n'auroit jamais pénétré dans leur patrie (*c*). L'entrée en Eſpagne des Celtes qui ont formé la nation des Celtiberes, a donc précédé ſuivant Strabon celle des Carthaginois. Je mets, avec tous les Hiſtoriens d'Eſpagne, celle de ces derniers au tems du ſiége de Tyr par Nabuchodonoſor. Uſſerius fixe la priſe de cette Ville à l'an du monde 3432. qui eſt l'an 572. avant Jeſus-Chriſt. Selon ce ſyſtême les Celtes avoient déjà converti la plus grande partie de l'Ibérie en Celtibérie, & avoient donné naiſſance à l'Empire des Celtibéres.

Une preuve de cette vérité, c'eſt la Province voiſine de la Colchide, que l'Auteur de la Chronique d'Alexandrie* appelle *Spanogallia*, terme qu'on doit rendre par celui de *Celtibérie*. Il y avoit donc des Celtiberes au fond du Pont-Euxin. Ces Celtibéres n'étoient autres que les Iberes mêmes que Nabuchodonoſor y fit tranſporter, comme je l'ai demontré plus haut. Par une conſéquence néceſſaire, l'Ibérie Européenne avoit pris le nom de Celtibérie dès le tems du Roi d'Aſſyrie. Or le nom de Celtibérie ſuppoſe évidemment, que les Celtes étoient alors maîtres de l'Eſpagne: où ne faiſant qu'un même peuple avec

* *Edit. Regi p. 27. D.*

(*c*) Εἰ γὰρ δὴ συνασπίζειν ἐβούλοντο ἀλλήλοις, οὔτε Καρχηδονίοις ὑπῆρξεν ἂν καταστρέψασθαι ἐπελθοῦσι τὴν πλείστην αὐτῶν ἐκ περιουσίας· καὶ ἔτι πρότερον Τυρίοις, εἶτα Κελτοῖς, οἳ νῦν Κελτίβηρες καὶ Βήρωνες καλοῦνται. *Strab. lib. III. p. 158. C.*

les originaires du pays, ils ſe firent appeller Celtiberes.

Une autre preuve en faveur de mon ſentiment, eſt le partage que les anciens ont fait de la terre entre quatre nations, en vertu duquel ils attribuoient l'Occident aux Celtes. Sur ce principe Herodote * dit en deux endroits, que *les Celtes étoient non ſeulement* contigus aux Cynétes, mais encore au-delà de ce peuple & des Colonnes *d'Hercule. Poſition*, ajoûte-t-il, *qui fait des Celtes, les plus Occidentaux & les derniers peuples de l'Univers.* Tout cela eſt exactement vrai ; car tandis que les Cynétes étoient dans l'Andalouſie, & ſur les deux rives de la Guadiana, les Celtes occupoient de telle ſorte le Cap de *Finiſtere*, qu'à cauſe d'eux il fut appellé *le Promontoire Celtique.* Aucun ancien ne marque l'époque ni de cette dénomination, ni de l'attribution de l'Occident aux Celtes. Mais ſur tout ce que je viens d'expoſer, je puis aſſurer qu'elle ſe perd dans l'antiquité des tems ; circonſtance qui établit ma thèſe ſur des fondemens inébranlables.

* *Lib.* II. *c.* 33. *Lib.* IV. *c.* 49.

Les Cynetes dont je viens de parler, forcent encore de porter l'entrée connuë des Gaulois en Eſpagne aux tems les plus reculés. En effet, Juſtin * ſuppoſe évidemment qu'ils y étoient auſſi anciens que les Tarteſſiens. D'autre part, Appien * donne aux Cynetes (que les Copiſtes de Juſtin ont transformés en Curetes) donne, dis-je, aux Cynetes Coniſtorgis pour Capitale. Strabon * ajoûte que les fondateurs de cette ville avoient une origine Celtique, & qu'en conſéquence ils n'avoient d'autre nom que celui de *Celtici.* Cela poſé, l'expédition des Cynetes & des autres Gaulois au-delà des Pyrénées, va de pair en fait d'ancienneté, avec tout ce que l'Hiſtoire d'Eſpagne peut fournir de plus ancien.

* *Juſtin. l.* XLIV. *c.* 4.
* *Appian. Iber. p.* 287. *A.*
* *Strab. lib.* III. *p.* 141. *D.*

Je ne me hazarderai pas à fixer l'époque de ce grand événement : toutefois je ne ferai pas difficulté d'aſſûrer qu'il doit ou avoir précédé, ou avoir ſuivi de près la tranſmigration des Liguriens des environs de Marſeille ſur les rives de la Segre. Circonſtance que Denys d'Halicarnaſſe * place vers la centiéme année avant la priſe de Troie.

* *Denyſ. Halic. lib.* I. *p.* 17. *Thucyd. lib.* VI. *ſub init.*

Au reſte, quand on n'admettroit pas contre l'évidence des preuves que j'emploie en leur lieu (*d*), que les Liguriens étoient une tribu de Celtes ou Gaulois ; on ne peut refuſer de reconnoître, que les Liguriens dont il s'agit ici, étoient vraîment

(*d*) Voyez la onziéme Diſſertation préliminaire, *pag.* 120. *& ſuiv.*

alors un peuple des Gaules, & que ce peuple a paſſé & s'eſt établi en Eſpagne au tems que Denys d'Halicarnaſſe a marqué : préjugé bien fort en faveur de la thèſe que je ſoûtiens.

§. XIV.

Peuple d'Eſpagne qui s'eſt introduit dans les Gaules.

SOMMAIRE.

D'où venoit la reſſemblance entre les Aquitains & les Eſpagnols. Anciennement l'Aquitaine n'étoit pas compriſe dans les Gaules. Les Aquitains & les Gaulois n'avoient pas la même origine. Différence de caractere de ces deux peuples. Quel peuple d'Eſpagne eſt venu s'établir dans l'Aquitaine. Incurſions que les Vaſcons y faiſoient de tout tems. Moyens que Pompée employa pour les réprimer. Fondation de Saint Bertrand de Cominge. Les Vaſcons étoient originaires des Gaules ſans être Gaulois. Ils ſont le ſeul peuple d'Eſpagne qui ait paſſé en-deçà des Pyrénées. Les Iberes ou habitans d'Eſpagne n'ont occupé en aucun tems le pays des Volces Arécomiques. Erreur de l'Auteur de l'Hiſtoire de Nîmes. Ce qui l'a induit en erreur.

J'AI dit dans l'article précédent, qu'il y avoit beaucoup d'apparence qu'un bon nombre d'Iberes avoient paſſé dans l'Aquitaine, s'y étoient établis, & y avoient été naturaliſés. Cette idée eſt fondée ſur la reſſemblance que Strabon aſſûre avoir été plus grande entre les Aquitains & les Iberes, qu'entre les Aquitains & les Gaulois. Cette reſſemblance venoit également de deux cauſes : 1°. De ce que, dès les premiers tems, les Phéniciens de Dora, qui furent depuis les Aquitains, avant de ſe fixer dans l'Aquitaine, avoient traverſé toute l'Eſpagne, & y avoient contracté en paſſant cet air Eſpagnol que Strabon leur trouvoit. 2°. De ce que poſtérieurement pluſieurs Iberes préférant le ſéjour de l'Aquitaine à celui d'Eſpagne, avoient franchi les Pyrénées Cantabriques, & étoient venus habiter les vallées & les plaines d'en-deçà, & s'étendre juſquaux bords de la Garonne.

Dans ces deux faits, que je regarde comme inconteſtables, les Modernes trouvent la véritable raiſon pourquoi la plûpart des Anciens ne comprenoient pas l'Aquitaine dans les Gaules, & en faiſoient un Etat ſéparé. Je ne m'arrêterai point à établir une vérité que j'ai appuyée ailleurs ſur une foule d'autorités

qui s'offrent de toutes parts. Je me contenterai ſeulement de tirer de ces autorités l'induction qui en découle naturellement; ſçavoir, que les Aquitains avoient une origine différente de celle des Celtes. En effet, tandis que les Hiſtoriens s'accordent à repréſenter les Gaulois crédules, ſimples, ſans art, ſans fard (*e*) & ennemis de toute diſſimulation (*f*), ils donnent les Aquitains pour être la ruſe & la fineſſe même (*g*). Sulpice Sévere fait plus; car quoiqu'il écrivît dans un ſiécle où les Gaules & l'Aquitaine avoient entiérement changé de face, & où par conſéquent les Gaulois auroient pû & dû ſe défaire des foibles, que toute l'Antiquité leur a reproché, cet élégant Auteur dépeint les Aquitains comme un peuple poli, plein d'eſprit, & qui avoit de très-belles manieres; au lieu qu'il aſſûre que la ruſticité étoit le partage des Gaulois (*h*).

Au reſte, il n'eſt pas abſolument impoſſible de découvrir quel peuple d'Ibérie s'eſt tranſplanté en gros ou en détail dans l'Aquitaine. Il ſuffit de faire attention que cette partie des Gaules a été de tout tems remplie de Vaſcons à un tel point, que le nom de Gaſcogne lui en eſt reſté. Or les Vaſcons étoient un peuple Cantabre, qui occupoit les ſommets des Pyrénées, leſquels ſéparoient l'Aquitaine de l'Eſpagne; d'où il infeſtoit la Province qui lui étoit contiguë. Pompée en ſon tems arrêta ſes courſes & ſes brigandages, non ſeulement en le forçant dans tous ſes retranchemens, mais encore en le transférant dans cette ville des Gaules connuë aujourd'hui ſous le nom de *Saint Bertrand de Cominge* (*i*). Iſidore de Séville, dans les écrits duquel j'ai puiſé ce trait hiſtorique, ajoûte que les Vaſcons étoient un démembrement des Iberes appellés *Vaccées* (*k*). Cela poſé, comme de toute antiquité les Vaccées étoient du nombre des peuples Celtiberes, & que l'Aquitaine étoit limitrophe de la Celtibérie*, il n'a pas été difficile à quelque peuple de cette

* *Hieron. lib. II. adverſus Vigilantium.*

* *Dio l. XXXIX. p. 112.*

(*e*) *Et tumidus Galla credulitate fruar.* Martial lib. V. epigr. I.

(*f*) *Gallos homines apertos, minimèque inſidioſos, qui per virtutem non per dolum, dimicare conſueverunt.* Hirtius Panſa, Bel. Afric. c. 83.

(*g*) *Aquitani callidum genus.* Flor. lib. III. c. 10.

(*h*) *Dum cogito me hominem Gallum inter Aquitanos verba facientem, vereor ne offendat veſtras nimium urbanas aures ſermo ruſticior.* Dial. I. c. 20.

(*i*) *Quod genus Pompeïus edomita Hiſpania, & ad triumphum venire feſtinans de Pyrenæi jugis depoſuit, & in unum oppidum congregavit: undè &* Convenarum *urbs nomen accepit.* Iſidor. Hiſpal. orig. lib. IX. c. 2.

(*k*) *Vaccæi Pyrenæi jugis peramplam montis habitant ſolitudinem. Idem & Vaſcones quaſi Vaccones, c in s litteram demutata.* Iſidor. Hiſpal. orig. lib. IX. c. 2.

grande région d'Eſpagne, ſoit Vaſcons, Cantabres ou Vaccées, dans le cours des fréquentes incurſions qu'ils faiſoient en deçà des Pyrénées, de s'introduire, de ſe fixer & de s'étendre dans l'Aquitaine, & de communiquer aux originaires du pays l'air Eſpagnol, que Strabon leur reconnoiſſoit.

Il ne reſte à remarquer ſur ce ſujet ſinon, qne ces Iberes en s'établiſſant dans l'Aquitaine ne firent que rentrer dans leur premiere patrie. Car il eſt démontré qu'ils étoient néceſſairement les deſcendans ou de ces Gaulois, qui ſous le nom d'Iberes avoient originairement peuplé l'Eſpagne, ou de ces Celtes, qui en des tems poſtérieurs ſe firent jour dans l'Ibérie, & forcerent les habitans qu'ils y trouverent, à les recevoir au milieu d'eux, à partager avec eux leurs terres, à contracter alliance enſemble, & à ne faire qu'un ſeul peuple des deux ſous un nom, qui ſeroit compoſé de celui que chaque peuple portoit en particulier.

Une ſeconde obſervation qu'il ne faut pas négliger, c'eſt que les Iberes ou Celtiberes dont je viens de parler, ſont les ſeuls de cette nation qui de l'Ibérie ou Celtibérie ayent paſſé dans les Gaules, & s'y ſoient arrêtés, du moins quelque tems. Cette obſervation milite directement contre l'Auteur de l'Hiſtoire de Nîmes*, qui avance comme un fait inconteſtable, que « le Pays des » Volces Arécomiques fut originairement occupé par les Ibériens » ou habitans d'Eſpagne, peuples ruſtiques ou groſſiers, qui » vivoient ſans ſociété, & ſe nourriſſoient de chaſſe. Ils s'établi» rent d'abord, ajoûte-t-il, depuis l'Eſpagne juſqu'au Rhône, » & ſe répandirent dans la ſuite au-delà de ce fleuve ». L'Hiſtorien cite en marge pour garand de ſon ſentiment Cæſar*, Strabon*, Pomponius Mela**, Pline †, Ptolemée*. Quoique j'euſſe lû pluſieurs fois ces Auteurs, & que je fuſſe certain que dans aucun d'eux il n'y avoit rien de ſemblable, je les ai repris en main, & je les ai feuilletés exactement pour m'aſſûrer que je ne me trompois pas. Mais après cette nouvelle réviſion je puis certifier à tous ceux qui prennent intérêt à connoître la vérité, qu'entre les Anciens ſur la foi deſquels l'Hiſtorien de Nîmes avance que *le Pays des Volces Arécomiques fut originairement occupé par les Ibériens*, Strabon* eſt le ſeul qui dit ſimplement que *la partie des côtes, à commencer à l'embouchure du Rhône juſqu'à l'extrémité des Golphes Gaulois, portoit autrefois le nom d'Ibérie.* Or outre que ce Géographe condamne expreſſément cette

* *Lib. I. p. 9.*

* *Lib. VI.*
* *Lib. IV.*
** *Lib. II. c. 5.*
† *Lib. II. c. 4.*
* *Geogr. lib. VII. c. 10.*

* *Lib. III. pag. 166. B.*

dénomination, il exclut formellement de la prétenduë *Ibérie Gauloiſe* le Pays des Volces Arécomiques, puiſqu'il étoit endeçà du Rhône, & que les Anciens ne donnoient le nom d'Ibéries qu'aux plages d'au-delà de ce fleuve.

Mais en voilà aſſez pour cet endroit : l'Hiſtorien de la ville de Nîmes m'obligera bientôt à reprendre cette importante matiere. En attendant, toute vanité à part, je ne fais pas difficulté d'aſſûrer, qu'entre tous les Ecrits des Anciens qui ſont parvenus juſqu'à nous, il n'en eſt aucun qui inſinuë, meme obſcurément, que les Iberes ont poſſédé quelques pouces de terre du diſtrict des Volces Arécomiques.

§. XV.

Enumération des peuples qui ſe ſont établis en Eſpagne outre les Gaulois.

SOMMAIRE.

Les Phéniciens de Dora chaſſés de leur pays, ſont conduits par Hercule Tyrien en Eſpagne, & de-là dans l'Aquitaine. La reſſemblance de leur nom avec celui des Doriens d'Ionie, fait confondre leur origine avec celle de ces derniers. Une branche de Liguriens des Gaules alla occuper les rives de la Segre environ cent ans avant la guerre de Troie. Au retour de la priſe de cette ville, pluſieurs bandes de Grecs chercherent une retraite en Eſpagne. Une tempête tranſporte de la mer Rouge dans l'Iſle d'Erythie des Marchands Tyriens, qui y fondent la ville de Gades. Les Rhodiens voulant étendre leur commerce en Occident, jetterent les fondemens de Roſes avant l'établiſſement des olympiades. Les Zacynthiens envoyent en Eſpagne une colonie, qui éleve les murs de Sagonte. Vers quels tems les Tyriens appellerent les Carthaginois en Eſpagne, & les mirent à leur place. Acquiſitions immenſes que les Carthaginois y firent. Nabuchodonoſor en faiſant la conquête de l'Eſpagne, y laiſſa-t-il des colonies d'Aſſyriens ? Les Phocéens de Marſeille portent leur commerce en Eſpagne. Deſcription exacte des comptoirs qu'ils y établirent.

Parmi les preuves que j'ai mis en œuvre pour démontrer, que les Gaulois ont peuplé l'Eſpagne dans ſon centre & dans toutes ſes extrémités, on a pû voir pluſieurs autres peuples tant de l'Europe & de l'Aſie que de l'Afrique, venir ſucceſſivement

s'établir dans le même continent. Comme tout ce que j'ai dit à ce ſujet ne nous donne pas en entier le nombre de ces peuples, ni ne marque le tems & les circonſtances de leur arrivée, j'ai cru devoir y ſuppléer dans ce paragraphe.

1°. Le premier peuple qui paroît avoir pénétré en Eſpagne après les Gaulois, ſont les Phéniciens de la ville de Dora. Ils s'y rendirent pour ſe dédommager de la perte de leur patrie, d'où Joſué à la tête des Iſraëlites les avoit chaſſés par ordre exprès de Dieu. Cet évenement merveilleux arriva l'an du monde 2554, quinze cens ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. On ne ſçait ni quel tems ces Exilés mirent à faire le long trajet de la Paleſtine dans les côtes méridionales d'Eſpagne, ni quelle route ils tinrent pour venir ſe fixer de-là dans notre Aquitaine. Le fait eſt néanmoins conſtant : c'eſt Tymagene & Saint Jérôme joints enſemble & comparés l'un à l'autre, qui nous apprennent leur arrivée dans les Gaules. Le premier écrit (*l*) que l'ancien Hercule établit ſur les côtes des Gaules, qui ſont arroſées par l'Océan, une colonie de *Dorienſes*. On lit dans le ſecond (*m*) que les Aquitains faiſoient gloire de ſe donner une origine Grecque. Cette origine n'étoit fondée que ſur l'équivoque du terme *Dorienſes*, qui pouvoit déſigner deux peuples différens, les Doriens d'Ionie, & les Habitans de Dora : les premiers étoient Grecs, & les autres Phéniciens : ceux-là avoient pour patrie l'Aſie mineure, ceux-ci la Paleſtine. Ainſi les uns & les autres étoient de leur nature aſſez diſtincts pour ne devoir pas être confondus. D'autre part un peu d'attention auroit fait appercevoir l'équivoque ; car les Doriens d'Ionie n'ont jamais été appellés *Dorienſes* mais *Dores*. Nonobſtant cela, les Aquitains du ſiécle de Saint Jérôme ne connoiſſant que les Grecs d'Ionie, s'y attacherent, & ſe donnerent pour leurs deſcendans. Mais les Aquitains de nos jours meilleurs critiques que leurs ancêtres, remontent plus haut ; & renonçant à l'origine Grecque qu'ils ſçavent bien n'être pas la leur, ils en trouvent une plus noble & plus ancienne dans les Habitans de Dora, qu'un Capitaine Phénicien a conduit en Eſpagne, & d'Eſpagne dans les plages de la mer Aquitanique.

Je n'examine pas ſi les Phéniciens de Dora, en allant en Eſ-

(*l*) *Dorienſes antiquiorem ſecutos Herculem, Oceani locos inhabitaſſe confines.* Ammian. Marcellin. lib. XV. c. 9.

(*m*) *Maximè cùm Aquitania Græca ſe jactet origine.* Hieronym. Ptolog. epiſt. ad Galat. c. 3.

pagne, n'ont point paſſé par la Doride, & ſi le ſéjour qu'ils y firent, ou celui qu'y firent quelques-uns d'entr'eux qui s'y fixerent, ne fit pas donner à cette contrée le nom qu'elle a porté depuis. Cela peut être ; cela peut n'être pas auſſi. Je ſçai cependant que les Doriens ſont très-anciens, & qu'il ne ſeroit pas impoſſible de leur trouver une origine Phénicienne. Mais je ne décide rien, & j'avance toûjours vers le terme où je me ſuis propoſé d'arriver.

2°. Un ſecond peuple qui s'eſt rendu en Eſpagne dès les premiers tems, c'eſt les Liguriens des Gaules. Le trajet qu'ils eurent à faire pour s'y tranſporter, ne fut pas à beaucoup près ſi long que celui des Phéniciens dont je viens de parler. Il y a apparence que les Liguriens, dont il s'agit ici, chaſſés par les Gaulois de leur voiſinage avec leſquels ils étoient ſouvent en guerre, paſſerent la mer, & allerent ſurgir à l'embouchure de la Segre, fleuve d'Eſpagne que les Latins appellent *Sicoris*, & Thucydide* *Sicane*, du nom du peuple qui habitoit ſur ſes bords. Les Sicanes de leur côté ſurpris d'une invaſion à quoi ils ne s'attendoient pas, & ſe trouvant entierement ſans défenſe, mirent leurs effets dans des vaiſſeaux, & s'enfuirent en Sicile. Ils ſe rendirent maîtres de cette Iſle, & lui communiquerent le nom de Sicanie. Denys d'Halicarnaſſe* nous donne la véritable époque de cet événement; car il aſſûre qu'il ne précéda que d'un petit nombre d'années la retraite des Sicules d'Italie, qu'*Hellanicus* plaçoit après la troiſiéme génération avant la guerre de Troie, & Philiſte de Syracuſe à la quatre-vingtiéme année avant la même expédition. D'où l'on peut inférer ſans crainte, que l'entrée & l'établiſſement des Liguriens en Eſpagne doivent néceſſairement être portés à environ la centiéme année, avant que les Grecs paſſaſſent en Aſie, & y fiſſent la guerre à Priam.

* *Lib. VI. ſub init.*

* *Lib. I. p. 18.*

3°. Perſonne n'ignore que les Grecs victorieux trouverent leur perte dans la priſe de Troie, & qu'aucun des Princes qui y eut part, ne put regagner ſa patrie; ou s'il eut le bonheur d'y arriver, ce ne fut que pour périr par les mains d'une épouſe adultere, ou du moins qu'après avoir ſurmonté des obſtacles & des difficultés inoüies; Ulyſſe fut du nombre de ces derniers. Homere a décrit une partie des courſes vagabondes ſur mer qu'il a faites, pour trouver la route de ſa miſérable Iſle d'Itaque. Un jour qu'il ſe promettoit d'y parvenir en peu d'heures, le Ciel s'obſcurcit tout-à-coup, & un coup de vent emporta & jetta

jetta ſon vaiſſeau ſur les côtes d'Eſpagne. Il céda à ſa deſtinée, il aborda au premier port qui s'offrit à ſes yeux, & entrant dans les terres des Baſtitains *, il bâtit ſur une hauteur la ville d'Ulyſſea. Il l'orna d'un Temple qu'il conſacra à Minerve, & dans lequel il appendit ſon bouclier & ceux de ſes Compagnons avec tous les éperons des vaiſſeaux de ſa flotte.

* *Strab. lib.* III. *p.* 157.

4°. Preſque en même tems arriverent dans un des ports de la Galice Teucer & Amphiloque : l'un & l'autre étoit ſuivi de ceux de ſes ſujets qui avoient échappé au fer des Troyens. Chacun des Capitaines fonda une ville dans cette terre étrangere. Teucer appella la ſienne *Hellenes* ; Amphiloque donna ſon nom à celle, où il raſſembla ſes gens, & y mourut.

Idem. Ibid. Juſtin, lib. XLIV. *c.* 3.

5°. Le port & l'oracle de Meneſthée, qui étoit un peu endeçà de Gades, feroit croire que le Prince de ce nom ſeroit venu en ce lieu chercher une retraire après la deſtruction du Royaume de Priam; ſi la chronique d'Euſebe ne nous apprenoit que ce Roi mourut dans l'Iſle de Melos. On peut donc ſuppoſer avec toute ſorte de vraiſemblance, que les Athéniens qui avoient ſuivi Meneſthée, abordans en Eſpagne, conſacrerent le port où ils avoient trouvé leur ſalut, à la mémoire d'un Roi qu'ils chériſſoient.

6°. Il faut placer encore en ce même tems la fondation d'Opſicella *, ville de la Cantabrie, bâtie par un Lacédémonien de même nom qui étoit à la ſuite d'Antenor, mais qui ſe fixa en Eſpagne, tandis qu'Antenor faiſoit voile en Italie.

* *Strab. ibid.*

7°. Je ne dis rien de quelques Meſſéniens qui ont quitté leur patrie pour aller faire leur ſéjour en Eſpagne. L'ignorance où l'on eſt ſur le canton qu'ils y ont cultivé, ne permet pas d'entrer dans de plus grands éclairciſſemens.

8°. Nous avons vû plus haut, que Strabon met l'arrivée des Phéniciens de Tyr dans l'Iſle d'Erythie au tems qui s'eſt écoulé entre le ſac de Troye & le ſiécle où Homere écrivoit : d'où nous avons inferé qu'on peut placer l'établiſſement des Tyriens à Gades vers l'an du monde 3068, & par conſéquent à l'an 936 avant Jeſus-Chriſt.

9°. Les Rhodiens qui faiſoient dans leur Iſle de l'Aſie mineure la même figure que les Tyriens faiſoient dans la Phénicie, attirés d'ailleurs par l'appas du commerce qu'ils étendoient dans notre Occident, ſe rendirent dans les Gaules & de-là en Eſpagne, où ils bâtirent Roſes au pied des Pyrénées, d'où ils paſ-

ſerent bientôt dans les Iſles de Majorque & de Minorque qu'ils appellerent Gymneſies. Mais les Phéniciens qui étoient arrivés avant eux dans l'Ibérie, & qui y étoient les plus forts, les chaſſerent de ces Iſles, & leur donnerent le nom de Baléares, terme Phénicien qui a la même ſignification que celui de Gymneſies. Strabon * dit que ces évenemens ont précédé l'établiſſement des Olympiades, & ont ſuivi de près l'expédition de Troie.

* *Lib. XIV. pag.* 654.

10°. Je ne ſçai en quel tems une colonie de Zacynthiens paſſa les mers, & vint fonder la ville de Sagonte. Je ſoupçonne que ç'a pû être dans les tems héroïques. En effet cette ville étoit ancienne; auſſi fut-elle compriſe dans le traité de paix, que les Carthaginois firent avec les Romains à la fin de la premiere guerre Punique. Elle étoit dans le pays des Hédetains, & à un mille de la mer ſelon Tite-Live, ou à trois milles s'il faut en croire Pline. L'Hiſtoire eſt pleine du témoignage de l'attachement inoüi que ſes habitans avoient pour les Romains.

Jean de Ferréras dans ſon Hiſtoire d'Eſpagne de la Traduction de M. d'Hermilly, page 10, prétend que Sagonte eſt aujourd'hui dans le Royaume de Valence, qu'elle s'appelle *Morviedre*, & qu'elle avoit une très-belle marine en 3100 du monde. J'ai bien de la peine à croire le dernier article.

11°. J'ignore encore en quel tems les Carthaginois s'établirent en Eſpagne. Cependant tout bien conſidéré, je croi que ce fut durant le cours du ſiége de Tyr par Nabuchodonoſor. Ce ſiége dura treize ans. Il eſt très-vraiſemblable, que les Tyriens préférant la conſervation de leur capitale, à celle des conquêtes qu'ils avoient faites à l'extrémité de la terre, qui leur étoient à charge dans les circonſtances préſentes, puiſqu'elles les obligeoient à partager leurs forces: les Tyriens, dis-je, non contens de retirer de Cadis & de leurs autres Comptoirs d'Eſpagne les troupes, qu'ils y entretenoient pour la ſûreté de leur commerce, prirent à leur ſervice pluſieurs bataillons Eſpagnols, qu'ils joignirent aux ſoldats de leurs garniſons, & les firent paſſer enſemble en Orient. Mais avant leur départ, ils eurent ſoin de remettre entre les mains des Carthaginois leurs freres, qui étoient dans le voiſinage, toutes les poſſeſſions qu'ils avoient en Occident. Selon mon calcul & celui d'Uſſerius, il faut conſigner cet évenement vers l'an du monde 3421, avant Jeſus-Chriſt 583.

Nous avons des preuves certaines que les Carthaginois étoient

maîtres de la plus grande partie de l'Eſpagne long-tems avant l'an 244 de Rome, puiſqu'on lit dans le premier traité * qu'ils firent cette même année avec les Romains, qu'à la conquête d'Eſpagne ils avoient ajoûté celle de la Sardaigne & la moitié de la Sicile. Cette même vérité eſt contenuë plus expreſſément dans le traité * qui termina la premiere guerre Punique ; puiſqu'il y eſt ſtipulé que les Carthaginois qui juſques-là s'étoient appropriés toute l'Eſpagne, abandonneroient à l'avenir la partie qui s'étendoit depuis l'Ibere juſqu'aux Pyrénées. Le ſacrifice que les Carthaginois firent dans cette occaſion aux Romains, quelque forcé qu'il fût, étoit peu de choſe, puiſque ce qu'ils cédoient, n'étoit rien au prix de ce qu'ils retenoient & ſe réſervoient. Diodore de Sicile * fait encore foi, que les Carthaginois commandoient en Eſpagne avant la premiere année de la LXXV. Olympiade, puiſqu'en rempliſſant les conditions qu'ils avoient faites avec Xerxès, ils attaquerent les Grecs d'Italie en même tems que le Roi de Perſe entroit à main armée dans la Grece propre. Or Diodore obſerve que les troupes de l'armée des Carthaginois étoient compoſées d'Iberes. D'autre part, les Marbres d'Oxford mettent cette guerre à l'an 509 avant Jeſus-Chriſt, quoique la premiere année de la LXXV. Olympiade réponde, ſelon le P. Labbe, à l'an 480 avant l'Ere Chrétienne.

* *Polyb. lib. III. p. 176. & ſeq.*

* *Ibid. p. 182.*

* *Lib. XI. ſub init.*

12°. Les régimens d'Iberes que les Phéniciens de Gades avoient conduits à Tyr pour les oppoſer à Nabuchodonoſor, attirerent, dit Mariana, ce Prince en Eſpagne, dans le deſſein de s'en rendre maître, d'en enlever les tréſors, & de ſe venger en même tems des ſecours que la nation avoit donnés aux Tyriens. L'expédition du Roi de Babylone en Eſpagne eſt certaine ; je l'ai déja appuyée ſur une foule d'autorités, à quoi on ne ſçauroit ſe refuſer. Cependant on ignorera toujours ſi Nabuchodonoſor laiſſa dans cette belle partie de l'Europe quelque colonie d'Orientaux, ou du moins des troupes en garniſon. Un fait inconteſtable, c'eſt qu'il emmena d'Eſpagne une infinité de captifs, auxquels il aſſigna des terres au fond du Pont-Euxin, dans cette vaſte Province qui prit le nom d'Ibérie de celui de ſes habitans. J'ai dit que ce fait a dû arriver l'an du monde 3439.

13°. Un autre peuple de l'Aſie qui s'eſt tranſplanté en Eſpagne, & y a eu pluſieurs établiſſemens, ſont les Phocéens. Mais à leur égard il faut diſtinguer deux tems : le premier regarde les Phocéens entant que commerçans de Phocée, ville de l'Aſie

mineure, lorſque la République de ce nom ſubſiſtoit, & n'étoit pas encore ſoumiſe aux Gouverneurs des Rois de Perſe. L'autre comprend celui où les Phocéens ayant préféré la liberté à l'eſclavage, déſerterent leur patrie, traverſerent les mers, & vinrent ſe fixer à Marſeille.

A l'égard du premier tems, on ne ſçauroit comprendre la politique des Phocéens. Hérodote * obſerve, qu'au commencement du regne de Cyrus il n'a tenu qu'à eux d'avoir une ſeconde patrie en Eſpagne, d'y bâtir une Ville, & de faire tout le commerce du pays; car Arganthonius, Roi de Tarteſſe, informé du malheur dont leur Capitale étoit menacée, & ſuivant les ſentimens d'eſtime & d'amitié qu'il avoit conçû pour eux, leur fit les offres les plus obligeantes & les plus fortes inſtances, pour les déterminer à ſe choiſir un poſte dans ſes Etats, & à y demeurer. Mais ces généreux Républicains, craignant de manquer à leur patrie & de la trop affoiblir en ne lui ſacrifiant pas toutes leurs forces, négligerent tous les avantages qu'on leur propoſoit, & coururent au ſecours de Phocée.

* *Lib. 1. c. 63.*

L'établiſſement que les Phocéens firent en Eſpagne, doit donc être rejetté au ſecond tems, c'eſt-à-dire, à celui où ce peuple, après avoir paſſé d'Aſie en Europe, ſe fut réfugié dans les Gaules, & y eut formé un nouvel Etat. Ainſi ces Phocéens n'ont été que les deſcendans de ceux, dont je viens de parler, avec cette circonſtance qu'ils n'étoient même que les deſcendans des deſcendans qui s'étoient volontairement dépayſés. Par conſéquent, avant que ces derniers ayent pû envoyer des colonies en Eſpagne, ils ont eu beſoin de quelque tems pour s'affermir dans Marſeille, pour être victorieux des Liguriens & des Gaulois qui avoient conjuré leur perte & leur ruine, & pour s'étendre d'abord dans leur voiſinage, enſuite plus loin, & enfin juſqu'au-delà des Pyrénées. Cependant on peut aſſurer que le tems qu'ils ont mis à faire ces progrès, n'a pas été long, puiſque le Géographe Scylax inſinuë clairement qu'ils étoient en poſſeſſion d'Empuries l'an 269 de Rome, quatre cens quatre-vingt-cinq ans avant Jeſus-Chriſt. Comme donc l'arrivée des Phocéens dans les Gaules doit être portée à l'an 154 de Rome, il ſuit néceſſairement qu'en moins de cent quinze ans les Phocéens avoient pluſieurs comptoirs ſur les côtes d'Eſpagne. Je dis ſur les côtes d'Eſpagne, parce qu'en effet ils ne poſſédoient rien dans les terres ni hors de l'enceinte de leurs murs, ſoit que

faiſant toute leur occupation du commerce, ils ne vouluſſent pas ſe charger de la culture des champs qu'ils auroient pû ſe procurer, ſoit qu'ils n'euſſent été reçus en Eſpagne qu'à ces conditions.

Les Comptoirs que les Phocéens poſſédoient au-delà des Pyrenées, étoient Lates (*n*), Roſes, Ampuries ou Empuries, Dianium & Mænace.

Je n'ai rien à dire de Roſes, ſinon que ce poſte avoit autrefois appartenu aux Rhodiens, & que les Phocéens ſe piquerent de ſuccéder à toutes les acquiſitions, que les premiers avoient fait dans les Gaules & en Eſpagne, & de les fortifier à leur maniere, pour les faire ſervir de rempart à toutes les conquêtes qu'ils faiſoient dans le voiſinage. Strabon * appelle cette ville *Rhodope*. ** Lib. 3. p. 160. A.*

Empuries, que les Eſpagnols appellent *Ampurias*, étoit à l'oppoſite & à quelques milles de Roſes * en avançant vers les colonnes d'Hercule. Son nom eſt Grec* & ſignifie *Lieu marchand*, *Comptoir*, *Foire*. Ce Comptoir devint en peu de tems une ville conſidérable, & qui eut quelque choſe de ſingulier. En effet elle étoit compoſée de deux villes parfaites dans l'enceinte d'un mur commun. Ces villes étoient néanmoins ſéparées par une muraille mitoïenne; l'une étoit ſur la mer, l'autre s'étendoit dans les terres. Celle-là étoit occupée par les Phocéens, & n'avoit pas en tout quatre cens pas de circuit, au lieu que l'autre en avoit trois mille, & renfermoit les naturels du pays. Le mur de ſéparation des deux villes n'avoit qu'une porte, dont un Magiſtrat Phocéen gardoit toûjours la clef. Il n'ouvroit jamais cette porte aux Eſpagnols. Ainſi, quand ceux-ci avoient à traiter avec les Grecs pour quelque ſujet que ce fût, ils étoient obligés de ſe rendre au port. D'autre part, les Phocéens ne ſortoient que très-rarement de leur enceinte. Vouloient-ils entrer dans celle des Eſpagnols, c'étoit avec les dernieres précautions, & jamais ſans être accompagnés d'un tiers des ſoldats qui avoient fait la garde la nuit précédente. Alors ils expoſoient en vente les marchandiſes étrangeres qui leur étoient venuës, & dont les Eſpagnols pouvoient avoir beſoin, & réciproquement ils ache-

** Tit. Liv. lib. XXXIV. c. 9.*
** Strab. lib. III. p. 159. 160.*

(*n*) Lates, en Latin *Latera*, étoit la premiere ville d'Eſpagne au-delà du Rouſſillon : elle touchoit au territoire des Sordons ou Sardons. Elle n'exiſtoit plus du tems de Feſtus Avienus, ou du moins elle étoit alors réduite à peu de choſe, quoiqu'elle eût été auparavant très-riche & commerçante, parce que les Marſeillois y faiſoient trafic de tout. *Feſtus Avienus ora marit. v. 558.*

toient des Eſpagnols les denrées du pays dont ils ne pouvoient ſe paſſer. C'eſt en ſe tenant ainſi toûjours ſur leurs gardes, que les Phocéens ſe maintinrent dans Empuries juſqu'à la victoire que Céſar remporta ſur les fils de Pompée. Ce Dictateur pour s'en aſſûrer le domaine & la poſſeſſion, y mit une colonie de Romains : & dès ce moment çette ville eut pour habitans trois peuples entierement différens, qui, ayant chacun leurs mœurs, leurs loix & leurs coûtumes, n'ont changé qu'avec le tems, & ſont parvenus inſenſiblement à paroître avoir tous la même origine.

Dianium appellé auſſi Hemeroſcopium * (parce que les Phocéens y faiſoient la garde pendant le jour) étoit ainſi appellé d'un célebre Temple conſacré à Diane d'Epheſe, dont les Grecs avoient introduit le culte en Occident. Cette ville étoit ſur un promontoire qui commandoit le port & toute la campagne d'alentour : elle ſubſiſte encore dans le Royaume de Valence : elle conſerve les traces ſenſibles de ſon premier nom ; car on la nomme *Denia*. C'étoit en ſon tems un poſte ſi important, qu'à la faveur de l'avantage du lieu, Sertorius y ſoûtint la guerre contre les Romains pendant pluſieurs années ; & ſes ennemis n'auroient jamais pû l'y forcer, s'ils ne l'avoient fait aſſaſſiner.

* *Strab. lib. III. p. 159. A.*

Le dernier Comptoir que les Phocéens ont eu en Eſpagne eſt Mænace. Scymnus Chius * eſt le plus ancien Géographe qui en parle. Il le donne pour la derniere ville Grecque qui fût dans ce continent, & il la place en-deçà de la Colonne d'Hercule qui étoit en Europe. Feſtus Avienus confond *Mænace* avec *Malaca* ou *Malaga* ; mais Strabon * avoit averti long-tems auparavant, que c'étoient deux villes différentes ; que Mænace n'exiſtoit plus dans le tems qu'il écrivoit, & qu'outre que cette place étoit à une plus grande diſtance des Colonnes d'Hercule que Malaga, aux ruines qui en reſtoient, on reconnoiſſoit des debris certains d'une ville Grecque : au lieu qu'on ne pouvoit jetter les yeux ſur Malaga, ſans ſe convaincre qu'elle étoit bâtie à la Phénicienne ou Punique. Etienne de Byzance inſinuë que Mænace a auſſi été appellée *Mace ;* & il ajoûte que c'étoit une ville de la Celtique. Ces dernieres paroles ont leur fondement. 1°. Sur les Fondateurs de Mænace qui de la Celtique avoient paſſé en Eſpagne. 2°. Sur le grand nombre de peuples Celtes qui occupoient les environs de Mænace. 3°. Enfin ſur ce qu'Ephore & les anciens Géographes comprenoient dans la Celtique la plus grande partie d'Eſpagne.

* *Verſ. 146.*

* *Lib. III. p. 156. D.*

§. XVI.

Vraie poſition des Colonnes d'Hercule.

SOMMAIRE.

L'Eſpagne partagée en Eſpagne connuë & en Eſpagne inconnuë. Bornes de l'une & de l'autre. L'Eſpagne inconnuë étoit appellée LYBIE, *ou Lybie Européenne, ou l'Europe Lybienne. Les deux Colonnes d'Hercule étoient certainement en Eſpagne ; aucune n'étoit en Afrique. Peuple qui occupoit l'eſpace qui ſéparoit les deux Colonnes. Erreur de Mariana & des autres Hiſtoriens d'Eſpagne. Nature des colonnes d'Hercule. Idées que quelques Anciens s'en formoient. Leur vraie poſition. L'Hercule qui donnoit ſon nom aux colonnes, n'étoit point l'Hercule des Grecs & des Romains.*

LA poſition que Scymnus Chius donne à Mænace, corrige une erreur qui eſt répandue dans preſque tous les Ecrits des Anciens & des Modernes. Ce Géographe place cette ville endeçà de la colonne d'Hercule qui eſt en Europe ; & parlant plus bas de la deuxiéme colonne, & la diſtinguant de la premiere il lui donne le nom de *Boréale* *. Par où il ne veut pas dire que cette autre colonne fût dans cette troiſiéme partie du monde que les Romains appelloient, & que nous d'après eux appellons Afrique: mais qu'elle étoit dans un canton d'Eſpagne, qui étoit Boréal ou Septentrional à l'égard de celui où étoit la colonne qu'il met en Europe. En effet, dès les premiers tems les Grecs partagerent l'Eſpagne en deux parties: en Eſpagne connuë, & en Eſpagne inconnuë. La premiere s'étendoit depuis les Pyrenées tantôt juſqu'à Gades, tantôt juſqu'à Tarteſſe, plus ſouvent encore juſqu'aux colonnes d'Hercule ; & elle portoit le nom d'Ibérie, qu'elle empruntoit du plus grand des fleuves qui l'arroſent en entrant du côté des Gaules. La partie inconnuë de l'Eſpagne comprenoit à peu près ce que les Romains ont appellé Eſpagne ultérieure. Elle étoit inconnuë, parce que les Phéniciens & les Carthaginois étant maîtres de Gades en avoient la clef, & n'en permettoient l'entrée à perſonne. Polybe prétend que tant qu'elle fut inconnuë, elle n'eut point de nom: & il n'en faudroit pas être ſurpris ; car quel nom donner à ce qu'on ne connoît pas? Cependant Polybe ſe trompe, il eſt certain

* *Verſ. 188.*

qu'elle fut nommée LIBYE. C'eſt Scymnus Chius (*o*) qui me l'apprend. En effet, cet Ecrivain aſſûre que *le détroit de Gibraltar réüniſſoit les deux extrémités de l'Europe & de la Lybie:* à quoi il ajoûte qu'*il y a deux Iſles ſur les côtes d'Eſpagne, qui ne ſont éloignées l'une de l'autre que de trente ſtades*, ou cinq quarts de lieuë, & *que ce ſont ces Iſles qui ont été honorées du nom de Colonnes d'Hercule.*

Si donc Gades étoit en Eſpagne le point où les extrémités de l'Europe & de la LYBIE aboutiſſoient: ſi d'autre part au voiſinage de Gades étoient les colonnes d'Hercule, dont les Anciens plaçoient l'une en Europe, & l'autre dans la LIBYE, il ſuit néceſſairement de là, que la partie d'Eſpagne qui s'étend au-delà de Gades, & qui juſqu'à l'entrée des Romains dans ces quartiers a été inconnuë, étoit honorée du nom de LIBYE.

Mais pourquoi tirer par conſéquence une vérité, qui eſt en termes exprès dans Denys Periégete & dans Euſthate? En effet, ce dernier obſerve que Denys Periégete, à l'exemple de Scymnus Chius, ne place le commencement de la Libye à Gades, que pour faire entendre qu'il y avoit une partie d'Eſpagne qui portoit le nom de Libye, & qu'ainſi il y avoit une LIBYE EUROPÉENNE (*p*). C'eſt à ce ſujet que le Géographe Feſtus Avienus dit de Denys Periégete, qu'on ne ſçauroit aſſez le louer d'avoir donné Tarteſſe pour bornes à la LIBYE (*q*). Sur ce principe le même Feſtus Avienus ne fait pas difficulté de placer Gades entre les deux colonnes d'Hercule (*r*), & de nous apprendre que de tout tems les Iberes ſitués entre les deux colonnes, ſe rendoient en deux jours ſur des barques de cuir & de peau dans la grande Bretagne, tandis que les Carthaginois mettoient quatre grands mois à faire le trajet (*s*). Mais ſi l'une des colonnes

(*o*) Η περιέχουσα δ᾽ αὐτὸ χώρα πλησίον,
Η μὲν Λιβύης, ἡ δ᾽ ἔστιν Εὐρώπης ἄκρα·
Νῆσοι δὲ τούτων ἑκατέροθεν κείμεναι
Διέχουσαι ἀπ᾽ ἀλλήλων τριάκοντα σχεδὸν
Σταδίοις· καλοῦνται δ᾽ ὑπό τινων Ηρακλέους. *Scym. Ch. verſ. 140.*

(*p*) Σημειωτέον δὲ ὅτι καὶ μέρος τι τῆς Λιβύης τῆς χώρας ἐστὶν ἰδίως οὕτω καλουμένων Λιβύη. Παρὰ γοῦν τοῖς παλαιοῖς, Εὑρίσκομεν τὸ, ἀμφοτέρας Λιβύας .... ἐπὶ μέντοι τῆς Ευρώπης ἔμπαλιν γέγονεν. *Euſthat. ad verſum 176. Dyoniſ. Perieg.*

Feſtus Avienus dit UNE EUROPE LIBYENNE, *Libyſtidis Europæ.* Ora marit. v. 417.

(*q*) *Nec reſpuendus teſtis eſt Dionyſius,*
Libyæ eſſe finem qui docet Tarteſſium.
Ora marit. v. 331.

(*r*) *Gadir prima fretum ſolida ſupereminet arce,*
Attollitque caput Geminis inſerta columnis.
Deſcript. Orbis, v. 611.

(*s*) .... *Vulgus inter Herculis*
Agitans columnas, hæc adibant æquora:
Quæ Himilco Pænus menſibus vix quatuor,
Ut ipſe ſemet rem probaſſe retulit.
Ora marit. v. 115.

d'Hercule avoit été vraiment dans l'Afrique, comment auroit-on pû dire que Gades étoit placée au milieu des deux colonnes ; & ce qui eſt encore plus, que les Iberes qui cultivoient le territoire qui ſépare les deux colonnes, navigeoient dans la Grande-Bretagne : puiſque dans ce ſyſteme, l'eſpace qui eſt entre les deux colonnes n'a jamais été & n'a pû jamais être, que le bras de mer qui forme le détroit de Gibraltar : où par conſéquent il n'y a jamais eu ni pû avoir des villes & des habitans ? D'où il ſuit néceſſairement, que ceux qui ont placé dans l'Afrique une des colonnes d'Hercule, ne l'ont fait que parce qu'ils ignoroient que la partie de l'Eſpagne où elle étoit, portoit le nom de LIBYE, & qu'ainſi ils confondoient la LIBYE ESPAGNOLE & EUROPÉENNE avec la Libye Africaine, ou l'Afrique même.

Qu'il y ait eu en Eſpagne une contrée, qui ait porté le nom de LIBYE juſques dans les tems aſſez bas, c'eſt ce qu'Appien ne permet pas de ne point reconnoître. Cet Hiſtorien *, parlant de la guerre que les Luſitaniens déclarerent aux Romains, pour faire diverſion en faveur des Celtiberes, dit qu'ils paſſerent le Tage, attaquerent les Cunéens, & emporterent leur Capitale. *Après quoi*, ajoûte-t-il, *les Luſitaniens s'avancerent juſqu'aux colonnes d'Hercule. Là ils traverſerent le coude que fait l'Océan en cet endroit, enſuite ils partagerent leur armée en deux corps : le premier fit le ſiége d'Ocilis, & le ſecond parcourut l'AUTRE LIBYE & la ravagea.*

* *Iber. p. 287. C.*

Mariana * fait ici deux fautes : l'une eſt, qu'il place cette guerre à l'an 585 de la fondation de Rome ; au lieu qu'il faut la porter à l'an 600. L'autre faute lui eſt commune avec Jean de Ferreras, avec tous les Hiſtoriens d'Eſpagne, & avec l'Auteur de la Traduction Latine d'Appien. Cette faute conſiſte à dire, que les troupes qui compoſoient le ſecond corps de l'armée des Luſitaniens, paſſa en Afrique. Propoſition qui renferme des contradictions & des abſurdités ſans nombre. 1°. Que le partage de l'armée des Luſitaniens en deux corps ſe fit en Afrique. 2°. Qu'au lieu *du ſeul corps de l'armée des Luſitaniens qui parcourut & ravagea l'AUTRE LIBYE*, les deux corps en quoi conſiſtoit leur armée, paſſerent en Afrique. 3°. Qu'Ocilis étoit une ville d'Afrique & non d'Eſpagne. 4°. Que Mummius, Général Romain, lequel, non content de faire lever le ſiége d'Ocilis, atteignit & tailla en pieces les Luſitaniens, qui par-

* *Liv. III. p. 225. & 226. de la Traduction du P. Charenton.*

couroient & ravageoient la SECONDE ou PETITE LIBYE, paſſa auſſi en Afrique. 5°. Que le coude que l'Océan fait entre l'embouchure du Tage & du Bætis, eſt le détroit même de Gibraltar ou quelque choſe de ſemblable.

Je ne pouſſe pas plus loin cette énumération. Elle ſuffit pour mettre en évidence, qu'au tems d'Appien, & à plus forte raiſon dans les tems antérieurs, il y avoit en Eſpagne un canton qui portoit le nom de LIBYE, parce que les Carthaginois y avoient regné pendant pluſieurs ſiécles : & que c'eſt pour avoir ignoré cette circonſtance de l'Hiſtoire d'Eſpagne, que les Auteurs que j'ai marqués, ont fait l'écart que je redreſſe.

Au reſte, ſi après le détail où je ſuis entré, quelqu'un eſt étonné de trouver aujourd'hui une LIBYE EUROPÉENNE en Eſpagne, la ſurpriſe ceſſera dès qu'on fera attention que Pline * avec toute l'antiquité donne le nom de CELTIQUE à la moitié de la Bætique, parce que les Celtes y étoient en grand nombre & les plus forts ; que Scylax * traite de Liguriens les Marſeillois d'Eſpagne, à cauſe que leur métropole étoit dans la Ligurie des Gaules ; & enfin qu'Etienne de Byzance place Empuries & Mænace dans la CELTIQUE, ſur ce que les fondateurs de cette ville s'y étoient tranſplantés de la Celtique proprement dite. Ainſi par la raiſon des ſemblables, la partie de l'Eſpagne qui étoit occupée par des Libyens, leſquels faiſoient tout le commerce intérieur & extérieur, & figuroient ſeuls dans le pays, a dû être appellée LIBYE, comme je viens de le démontrer.

* *Lib. 3. c. 1. §. 3.*

* *In Periplo ſub init.*

Mais ce n'eſt pas la ſeule vérité que je veux tirer des autorités que je viens de mettre en œuvre ; j'en infere encore que c'eſt par un abus & une équivoque manifeſte, qu'on a tranſporté dans l'Afrique une des colonnes d'Hercule. Nous venons de voir que Scymnus Chius les place l'une & l'autre ſur les côtes d'Eſpagne : Strabon *, le plus grand Géographe de l'Antiquité, & celui qui a le plus creuſé cette difficulté, les y place auſſi : mais l'ignorance où l'on étoit que le canton d'Eſpagne qui renfermoit l'une des colonnes, s'appellât LIBYE, a fait prendre la LIBYE ESPAGNOLE & EUROPÉENNE pour la Libye d'Afrique. Il faut eſpérer qu'on ſera plus ſur ſes gardes à l'avenir.

* *Lib. III. p. 168. C. & p. 171. D.*

Une troiſiéme vérité contenuë dans le détail où je ſuis entré, c'eſt que les prétenduës Colonnes d'Hercule n'étoient ni des colonnes réelles, ni des montagnes, ni des autels, ni telles autres

éminences ſemblables ; mais deux petites Iſles, dont la vûë de loin ſervoit de bornes à l'Europe. Sur quoi Strabon * obſerve, que les anciens donnoient le nom de *Colonnes* à tout ce qui tenoit lieu de limites reſpectives des contrées. C'eſt ainſi, ajoute-t-il *, que les Macédoniens de la ſuite d'Alexandre, ne pouvant découvrir dans les Indes aucune trace des Colonnes de Bacchus ni d'Hercule que les Poëtes diſoient y être, prenoient pour colonnes de ces héros tout ce qui pouvoit en rappeller le ſouvenir.

* *Lib. III. p. 170. D.*

* *Ibid. p. 171. B.*

D'autre part, je trouve * que Pindare n'a célébré les Colonnes d'Hercule que ſous le nom de *Portes de Gades*. D'où l'on conclut que le Poëte lyrique croyoit que ce qu'on appelle Colonnes d'Hercule, étoit vis-à-vis de Gades. Les Eſpagnols & les Carthaginois les y plaçoient auſſi, ſe fondant ſur ce que ni à droite ni à gauche de Gibraltar, on n'appercevoit rien qui eût forme ou figure de colonnes. Cependant quelques-uns n'admettoient pour colonnes d'Hercule, que les colonnes d'airain qui ſoutenoient l'intérieur du Temple, que les habitans de Gades avoient érigé en l'honneur de ce Dieu. Mais les Inſcriptions gravées ſur ces colonnes renverſoient cette idée ; puiſqu'au lieu de faire mention de l'arrivée d'Hercule en cet endroit, & des colonnes que ce demi-Dieu y avoit, diſoit-on, plantées, elles contenoient l'état des ſommes que le Temple avoit coûté à bâtir. Nous avons vû plus haut que Scymnus Chius reculoit une de ces colonnes juſqu'auprès du Promontoire Celtique, ou Cap de Fine-terre. Mais le ſentiment le plus fondé & le plus ſuivi, eſt celui de Dicéarque, d'Eratoſthene & de Polybe, qui placent les deux colonnes au détroit de Gibraltar.

* *Ibid. p. 172. A.*

* *Ibid. p. 170. C.*

Je ne ſçai pourquoi Strabon, dont je viens de rapporter les paroles, ne fait aucune mention d'Euctemon Athénien. Cependant cet Ecrivain étoit bien antérieur à tous ceux qu'il nomme ; ſur quoi on peut dire qu'il écrivoit vers le tems de la naiſſance de la fable des colonnes d'Hercule. Quoi qu'il en ſoit à cet égard, entr'autres choſes qu'Euctemon diſoit de ces colonnes, il aſſûroit que ce n'étoient ni des rochers élevés, ni des montagnes, mais deux Iſles éloignées l'une de l'autre ſeulement de trente ſtades : que l'une & l'autre étoient ſur les côtes d'Eſpagne ; en ſorte pourtant que la plus éloignée répondoit à la partie d'Eſpagne appellée LIBYQUE ; au lieu que la plus proche répon-

doit à l'Eſpagne EUROPÉENNE. Qu'au reſte leur poſition étoit au détroit de Gibraltar (*t*).

Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir que ce n'eſt pas de l'Hercule des Grecs, que les Colonnes dont il s'agit ici, ont pris leur nom. Ce héros n'a jamais porté ſes pas en Occident. Ainſi tout ce qu'il a plu aux Grecs & aux Latins de dire de ſes exploits en Eſpagne, dans les Gaules, en Italie & dans la Germanie, eſt un tiſſu de fables inventées à plaiſir. Ce qui mérite une attention particuliere, c'eſt qu'avant la naiſſance d'Hercule de Thébes, nos Colonnes portoient le nom, d'abord de COLONNES DE SATURNE, & enſuite de COLONNES DE BRIARÉE (*u*). Elles n'ont changé de nom qu'à l'occaſion du Temple que les Phéniciens conſacrerent dans Gades à Hercule de Tyr. Les Grecs, qui pour illuſtrer leur nation, s'approprioient tout ce qui étoit de l'appanage des autres nations, ſaiſirent l'occaſion du nom d'Hercule, pour déplacer le héros Phénicien, & lui ſubſtituer celui de la Grece. Et comme les Colonnes ſur leſquelles nous diſcourons, étoient au voiſinage & dans la même région que le Temple d'Hercule, ils les qualifierent du nom de leur héros, & débiterent qu'Hercule, fils d'Amphytrion, avoit pénétré juſques-là; & qu'ayant obſervé que c'étoit l'extrémité de la terre, il y avoit élevé deux colonnes pour conſerver la mémoire de ſon arrivée dans ces lieux, & faire foi que c'étoit le terme & les bornes de l'Univers.

§. XVII.

En quelle partie de la terre étoit Tharſis de l'Ecriture.

SOMMAIRE.

Tharſis, où les flottes de Salomon & d'Hiram alloient tous les trois ans, étoit en Eſpagne. Quantité d'or & d'autres métaux dont l'Eſpagne regorgeoit. L'Eſpagne étoit à la diſtance convenable, marquée pour la traite des flottes de Phénicie en Europe. L'Eſpagne étoit la

(*t*) *Athenienſis dicit Euctemon item*
Non eſſe ſaxa aut vertices adſurgere
Parte ex utraque: ceſpitem Libyci ſoli
Europæ & oram memorat Inſulas duas
Iter acervi: nuncupari has Herculis,
Ait, columnas: ſtadia triginta refert
Has diſtinere.
Feſtus Avien. Ora marit. v. 350.

(*u*) Ἐκαλοῦντο δὲ ποτε καὶ Κρόνου στῆλαι, εἶτα καὶ στῆλαι Βριάρεω. *Euſtat. ad verſ.* 64. *Dionyſ. Perieg.*

ſeule région de l'Univers, où au ſiécle de Salomon il y eût un lieu du nom de Tharſis. Ce lieu étoit le Tarteſſe des tems poſtérieurs. Les Grecs l'appelloient Tarſeion. Les habitans du lieu s'appelloient Tharſites. Il étoit occupé par les ſujets du Roi Hiram. Raiſons qui avoient déterminé ce Roi & Salomon à y envoyer leurs flottes. Poſition de ce lieu. Les Anciens n'ont gueres connu de toute l'Eſpagne que Tharſis ou Tarteſſe. Erreur du Géographe Ephore ſur l'Eſpagne, relevée par Joſephe.

APrès avoir reſtitué à l'Eſpagne la Colonne d'Hercule qu'on donnoit gratuitement à l'Afrique, je vais, puiſque l'occaſion s'en préſente, revendiquer encore pour elle le fameux Port, que l'Ecriture Sainte fait ſi ſouvent connoître ſous le nom de THARSIS, & ſur la poſition duquel les Interprétes ne ſçauroient s'accorder. Pour moi, ſans perdre le tems à détailler & à improuver leurs ſentimens, je crois pouvoir dire que THARSIS *, où la flotte de Salomon avec celle du Roi Hiram faiſoit voile de trois en trois ans, & d'où elle rapportoit de l'or, de l'argent, des dents d'éléphans, des ſinges & des paons; que THARSIS, dis-je, étoit un lieu d'Eſpagne. Je me fonde ſur ce qu'on ne ſçauroit aſſigner aucune contrée de l'Univers, qui au tems de Salomon fût plus abondante en or, en argent, & en toutes ſortes de métaux précieux, que la région que j'aſſigne. En effet, on n'a qu'à ouvrir Diodore de Sicile, Strabon & Pline, pour ſe convaincre que l'or y étoit auſſi commun que la terre; qu'on en trouvoit beaucoup ſans peine & ſans trop creuſer dans les mines, dans les fleuves, les rivieres, les puits & dans les ſables des champs; qu'il ſuffiſoit de caſſer les pierres qui s'offroient indifféremment ſous les pieds, pour en tirer des pommes d'or très-fin ſous l'enveloppe qui les cachoit; que les Phéniciens qui y trafiquoient, pour emporter dans leur pays une plus grande quantité d'or, le convertiſſoient en ferremens de vaiſſeaux; que quelques Princes du pays y avoient des futailles d'or, que quelques autres faiſoient manger leurs chevaux dans des creches & des auges de ce même métal. Ce qui favoriſe d'autant plus mon ſentiment, c'eſt que tous ces détails ne ſont que des tems poſtérieurs, & qu'ainſi en remontant au ſiécle de Salomon, l'or a dû être en Eſpagne en bien plus grande abondance. Auſſi n'eſt-on nullement ſurpris, que celui * que ce Prince en tiroit tous les trois ans, ait rendu à Jéruſalem l'argent auſſi commun que les pierres.

* *III. Reg. 10. 22.*

* *III. Reg. c. 10. 21. II. Paralip. 9. 27.*

S'il reſte encore quelque doute ſur la région où je place le Tharsis de l'Ecriture, voici trois nouvelles preuves qui, ce ſemble, levent toutes les difficultés. La premiere, eſt la diſtance de la Phénicie à l'Eſpagne, qui eſt préciſément telle qu'il la falloit en ce tems-là, pour la navigation d'une flotte qui mettoit trois ans à faire la traite marquée dans les Livres ſaints*. A quoi j'ajoûte qu'il ſeroit difficile d'indiquer quelqu'autre plage qui ſur ce point convînt ſi bien que l'Ibérie.

* *Joſeph. Ant. Jud. lib.* VIII. *p.* 271. *E.*

Ma ſeconde preuve eſt, que Salomon & Hiram ne pouvoient faire choix d'un lieu plus convenable à la fin qu'ils ſe propoſoient. Car, outre qu'on y trouvoit tout ce qu'ils faiſoient chercher; ce lieu leur étoit parfaitement connu, & il étoit occupé par les ſujets de Hiram, qui s'empreſſoient à exécuter fidélement les ordres de leur maître & de ſon allié.

La derniere preuve conſiſte en ce que l'Eſpagne étoit le ſeul état de l'Univers, qui dans le ſiécle de Salomon eût un lieu appellé Tharsis. Ce lieu étoit Tarteſſe, ſi célébré par les Anciens. Que Tarteſſe ait porté originairement le nom de Tharsis, c'eſt ce que Polybe ne manque pas d'atteſter. Cet Hiſtorien rapportant en propres termes le ſecond traité que les Carthaginois avoient fait avec les Romains, dit qu'il y étoit ſtipulé que les Romains ne butineroient, ni ne trafiqueroient, ni ne bâtiroient de ville au-delà du beau Promontoire, de Maſtia & de Tarseion (*x*). Tout le monde ſçait que le beau Promontoire étoit celui de Carthage même, que Maſtia étoit au voiſinage des Colonnes d'Hercule. Dans le Grec Tarseion, peut-on méconnoître le Phénicien Tharsis de l'Auteur du troiſiéme Livre des Rois?

Steph. Byzant.

Si quelque eſprit moins docile s'obſtinoit à ne pas recevoir cette vérité, Maſtia dont la poſition eſt fixée, & ce qui eſt encore plus, la fin du traité le forceroit à ſe rendre. Car le traité que je produis, auſſi-bien qu'un autre qui l'avoit précédé, n'avoit été dreſſé, que pour interdire aux Romains, avec certaines reſtrictions, toutes deſcentes dans les ports des Provinces, dont les Carthaginois étoient en poſſeſſion. Je ne parle que d'après Polybe. Or par les termes exprès du traité, il eſt viſible que les Carthaginois étoient maîtres du continent où étoient Maſtia & Tharsis. Etienne de Byzance parle auſſi de Tarseion,

(*x*) Τοῦ καλοῦ Ἀκρωτηρίου, Μαστίας, Ταρσηΐου μὴ λῄζεσθαι ἐπέκεινα Ῥωμαίους, μηδ' ἐμπορεύεσθαι, μηδὲ πόλιν κτίζειν. *Polyb. lib.* III. *p.* 179. *A.*

& il fait clairement entendre que c'étoit Tarteſſe, puiſqu'il dit que *la ville de ce nom étoit auprès des Colonnes d'Hercule :* mais il ſe trompe, quand il ajoûte que *le dérivé de ce nom devoit être* Tarſeites ou Tarſeïotes ; puiſque Polybe * dit toûjours *Tarſita :* ce qui démontre de plus en plus que le TARSEION du traité conclu entre les Romains & les Carthaginois, eſt le Tarteſſe des Ecrivains profanes & le TARSIS des Auteurs ſacrés.

* *Lib. III. p. 187. D.*

J'ai avancé ci-deſſus que Maſtia aidoit par ſa proximité à faire reconnoître TARSIS dans *Tarſeïon ;* je dis à préſent que Tarſeïon ou TARSIS aſſûre à Maſtia la poſition que je lui ai aſſignée. C'eſt pourquoi ces deux villes Eſpagnoles ſe rendent fidélement les ſecours mutuels qu'elles ſe prêtent. Un endroit de Polybe inſinuë même que les Etats qu'elles formoient, étoient non ſeulement contigus, mais encore qu'ils étoient compris dans la LIBYE ESPAGNOLE & Européenne, dont j'ai établi l'exiſtence. En effet, cet Hiſtorien écrit qu'Annibal, avant que de commencer la ſeconde guerre Punique, pour garantir Carthage de toute ſurpriſe, y fit paſſer deux corps, l'un de Tharſites & l'autre de Maſtians. D'où l'on préſume naturellement, que c'étoient deux peuples, pour ainſi dire, patriotes, qui avoient intérêt à veiller à la défenſe de leur métropole.

Je mets fin aux éclairciſſemens qui concernent THARSIS, en remarquant que cette ville étoit originairement ſituée dans une Iſle formée à l'embouchure du Bætis par les deux bras de ce fleuve. Le nom de Tharſis lui étoit venu de celui du fleuve qui l'entouroit de toutes parts, & qui l'avoit auſſi communiqué à la contrée des environs. Quand le nom de Tharſis fut changé en celui de Tarteſſe, la contrée fut appellée *Tarteſſide.* On ignore l'époque de ce changement ; on peut cependant aſſûrer qu'elle remonte aſſez haut, puiſqu'Anacréon * qui vivoit du tems de Cyrus, & Ariſtophane qui floriſſoit quelque cent ans après, l'ont employé dans leurs écrits. On voit même par ce qu'ils en diſent, qu'ils ne connoiſſoient de toute l'Ibérie ou Eſpagne que Tarteſſe ; ce qui me fait ſoupçonner que ces Poëtes & la plûpart des Grecs de leur tems prenoient Tarteſſe pour l'Eſpagne entiere. Bien plus, les Sçavans * ſe plaignent avec beaucoup de fondement, que les Grecs avoient une ſi légere teinture de l'Eſpagne, qu'ils confondoient ſouvent ces trois villes, Gades, Tarteſſe & Carteia, prenoient l'une pour l'autre, & leur donnoient une poſition qui ne leur convenoit pas ; ce

* *Strab. lib. III. p. 151. A. Euſtat. in verſ. 337. Dionyſ. Perieg.*

* *Cellarius Geograph. t. I. p. 56.*

qui broüille ſouvent les Modernes, & les fait en quelque ſorte tomber dans un cas plus ou moins approchant de celui, où tomba en ſon tems le Géographe Ephore *, qui donna l'Ibérie ou l'Eſpagne entiere pour une ſeule & unique ville.

* *Joſeph. contra Appien. lib. 1. pag. 1039. A.*

§. XVIII.

Les Iberes n'ont jamais occupé, ni en tout ni en partie, les Provinces des Gaules, qui s'étendent depuis les Pyrénées juſqu'aux Alpes.

SOMMAIRE.

Nature du Periple de Scylax. But de l'Auteur. Vrai ſens d'un paſſage de ce Géographe. Ignorance des Grecs touchant l'Occident de l'Europe. Tems auquel le Periple a été dreſſé. Pourquoi Scylax donne aux Phocéens de Marſeille le nom de Liguriens. Différence entre ces Liguriens & les Liguriens de nation. Combien il importe de connoître cette différence. Portrait des anciens Ibéres. En aucun tems il n'y a eu des Iberes dans le pays des Volces Arécomiques. De tout tems ce pays a été occupé par les Celtes. Du tems d'Hercule diſtinguoit-on les noms Germains des noms Celtes. De quel pays étoient les Pélaſges d'Italie. Vers quel tems les gorges de la Carniole ont été ouvertes. Les Iberes n'ont jamais eu rien de commun avec les Sicules. Dès les premiers tems, les Tyrrhénes ont opprimé, ſubjugué & réduit en ſervitude les Pélaſges. Tems précis auquel certaines tribus Liguriennes ſe ſont tranſplantées dans la Corſe. Signification du Celtique Armoricus. *Maxime des Gaulois de ne rien écrire. Ancienne poſition du pays des Sicules. Leur hiſtoire. Les Sicanes étoient un peuple différent de celui des Sicules. En quel tems ces deux peuples, chacun de leur côté, ont paſſé en Sicile. Variations de M. Freret ſur ce point. Cet Académicien confond les Sicules, tantôt avec les Iberes & tantôt avec les Opiques. Tout ce qu'il propoſe eſt combattu par le témoignage univerſel des Anciens. La partie ſeule des Gaules d'au-delà du Rhône a porté autrefois le nom d'*Ibérie. *Strabon attribuë cette dénomination à l'ignorance des Grecs, & la condamne. Ce qui y a donné lieu. Paſſage de Scymnus Chius mal rendu en Latin & en François. Les Villes d'Eſpagne, dont les noms ſont analogues à des noms des Villes des Gaules, ont été bâties par les Gaulois. Etenduë du terrain que les colonies Grecques poſſédoient dans les Gaules. Les Liguriens d'au-delà du Rhône ſe ſont étendus en-deçà de ce fleuve juſqu'à*

juſqu'à l'Eraut & au Cap de Sette. Antiquité de la ville de Toulouſe. Les Iberes ne ſont jamais ſortis volontairement d'Eſpagne pour s'établir ailleurs. Leur goût, leur modération, leur valeur & leur prudence. Juſqu'où Hérodote étend la Celtique en Eſpagne. Peu de connoiſſance que les Marſeillois avoient de l'intérieur des Gaules dans les tems aſſez bas. Les Gaulois qui n'étoient pas de la Celtique, ne prenoient pas le nom de Celtes. Pourquoi quelques Anciens le leur ont donné. Si les Belges ont paſſé dans l'Illyrie. Les Liguriens étoient Celtes, & compris dans la Celtique.

IL eſt tems que je dégage la parole que j'ai donnée dans le paragraphe XV. de prouver qu'en aucun tems les Iberes n'ont occupé le pays des Arécomiques. C'eſt à la ſincere amitié dont m'a toujours honoré M. Menard, qu'il faut attribuer la dure néceſſité où j'ai été de contracter cet engagement. J'ai avancé dans mes Origines Celtiques & Gauloiſes, que *Scylax n'a point placé des Liguriens & des Iberes mêlés enſemble entre les Pyrénées & le Rhône.* L'Auteur de l'Hiſtoire de la Ville de Nîmes prétend que je me ſuis trompé; & pour m'obliger chrétiennement à me rétracter, il a embraſſé le ſentiment contraire, & l'a étayé de l'autorité de MM. de Mandajors, Gibert & Freret. La batterie ainſi dreſſée, il a fait une longue Note, c'eſt la dixiéme de celles qu'il a miſes à la fin de ſon premier volume. Je vais la ſuivre, non pour toucher ce qui n'a pas trait à la queſtion, mais pour mettre ſous les yeux de tout le monde, ce qui a fait illuſion à mes ſçavans Adverſaires.

Il paroît par le témoignage de Scylax, dont l'ouvrage a été compoſé ſous le regne de Philippe, pere d'Alexandre, comme on peut en juger par divers endroits de ſon ouvrage même, c'eſt-à-dire, vers l'an 350. avant Jeſus-Chriſt, que le pays ſitué depuis l'Eſpagne juſqu'au Rhône, étoit encore alors occupé par des Liguriens & des Ibériens mêlés enſemble (*y*).

Je croi Scylax plus ancien que M. Menard ne le fait : mais en quelque ſiécle que ce Géographe ait vêcu, il eſt certain qu'il a compoſé ſon Périple en un tems où les Grecs ne connoiſſoient de l'Eſpagne, que quelques côtes qui étoient en-deçà de Gades & des Colonnes d'Hercule. Je dis quelques côtes, & non l'intérieur des terres. Scylax eſt mon garant. D'ailleurs ſon

(*y*) Ἀπὸ Ἰβήρων ἔχονται Λίγυες καὶ Ἴβηρες μιγάδες μέχρι ποταμοῦ Ῥοδανοῦ.

Périple n'annonce autre choſe que la deſcription, ou plûtôt la liſte des Ports de la Terre qui ſont venus à ſa connoiſſance : & par celle qu'il donne des Ports d'Eſpagne, on voit que ſes lumieres étoient extrêmement bornées à cet égard. Mais euſſent-elles été plus étenduës, ſon Périple, ſelon la force du mot technique, ne marque ni n'a dû marquer que l'eſpace ou étenduë de mer, qui eſt entre un port & un autre.

Sur ces obſervations, qui ſont tirées de la nature même de l'écrit de Scylax, & de la maniere dont l'Auteur a rempli ſon plan, c'eſt s'aveugler volontairement que de ſoutenir que cet Ancien dit que *le pays ſitué depuis l'Eſpagne juſqu'au Rhône étoit encore de ſon tems occupé par des Liguriens & des Ibériens mêlés enſemble.* Pour ſe convaincre de cette vérité, il n'y a qu'à donner aux paroles de Scylax qu'on n'a pas entenduës, le ſens que l'Auteur y a attaché. Ce Géographe, après avoir dit que depuis Gades & les Colonnes d'Hercule il n'y a ſur les côtes d'Eſpagne, que des ports qui appartiennent aux Iberes, ajoûte : *Or depuis les terres des Iberes juſqu'au Rhône, le ſeul port qu'on trouve eſt Empuries, où il y a des Iberes & des Liguriens mêlés enſemble.*

Deux raiſons péremptoires que Scylax n'a dit & n'a voulu dire autre choſe, c'eſt 1°. qu'en ſon tems Empuries étoit le ſeul lieu de l'Univers, où il y eût des Iberes & des Liguriens mêlés enſemble. En effet, Empuries renfermoit alors deux villes ſous une enceinte commune, mais ſéparées par un mur mitoyen, dans l'une deſquelles habitoient les Iberes, tandis que l'autre étoit occupée par ceux que Scylax appelle Liguriens ; leſquels pourtant étoient des Phocéens de Marſeille, que les Anciens traitoient de Liguriens, parce que leur métropole étoit dans la Ligurie Celtique.

Les paroles que Scylax joint immédiatement à celles, dont je viens d'expoſer le véritable ſens, me fourniſſent une ſeconde raiſon victorieuſe : *D'Empuries des Liguriens*, dit-il, *au Rhône, le trajet eſt d'un jour & demi de navigation.* Il n'eſt donc nullement queſtion ici des peuples intermédiaires qui s'étendoient depuis les Pyrénées : il s'agit uniquement d'un trajet par mer, dont le premier terme eſt Empuries, & le ſecond eſt le Rhône. L'eſpace qui ſépare les deux termes, eſt la mer. La mer ne fut jamais le ſéjour de pluſieurs peuples mêlés enſemble. D'ailleurs l'intervalle d'un terme à l'autre n'eſt que d'une

journée & demie, au lieu que le chemin par terre d'Empuries au Rhône eſt au moins de cinq ou ſix grandes journées d'été.

Après ces éclairciſſemens, il eſt viſible que ce qui a fait prendre le change à mes Sçavans adverſaires, c'eſt le terme de *Liguriens* appliqué aux fondateurs d'Empuries. Mais j'ai levé l'équivoque en pluſieurs endroits des Origines Celtiques, où j'ai dit ce que je viens de répéter un peu plus haut; que les Anciens ont qualifié les Marſeillois de Liguriens, parce que Marſeille leur capitale étoit dans la Ligurie tranſalpine. Nonobſtant cela, M. Menard prend & donne les Liguriens de Scylax pour des Liguriens de nation & d'extraction. Le principe eſt viſiblement faux : ainſi tout ce qui porte deſſus, tombe de lui-même.

Ces Ibériens, peuples qui dans les anciens tems vivoient ſans ſociété & ſe nourriſſoient de chaſſe, avoient paſſé au-delà du Rhône, & traverſé les Alpes par le pied méridional: ils s'étoient répandus dans la partie de l'Italie qui étoit au midi de l'Apennin: mais ils en furent chaſſés par les peuples du Nord, qui n'étoient autres que les Celtes ou Gaulois, & qui s'établirent d'abord dans tout le pays qui portoit le nom de Ligurie. Ils chaſſerent les Ibériens de la côte de Provence, & les forcerent de ſe retirer à l'occident du Rhône.

M. Menard me permettra de ſubſtituer au portrait de pure imagination qu'il fait de ſes Ibériens; celui que Diodore de Sicile a tracé des Sicanes. Ce peuple eſt le premier d'Eſpagne qui a figuré dans l'Hiſtoire. Quelque cent ans avant la guerre de Troie, il fut chaſſé des deux bords de la Segre par les Liguriens des Gaules. Il ſe réfugia en Sicile, & donna à cette Iſle le nom de *Sicanie*. C'eſt à l'occaſion de cet événement, que Diodore * écrit que » les Sicanes avoient, dès les premiers tems, » pour demeure des bourgs & des villes conſtruites ſur des éminences & des collines fortifiées par la nature; afin d'être à » couvert de toute ſurpriſe. Qu'ils n'étoient pas ſoumis à un » ſeul & même Roi; mais que chaque ville avoit ſon Magiſtrat, » & que tous tiroient leur nourriture & leur entretien des terres » qu'ils cultivoient ».

* *Diod. Sicil. lib. V. p. 202.*

A l'égard des courſes & des migrations que M. Menard fait faire aux Ibériens de ſon invention: ou qu'il produiſe des titres originaux, ou qu'il trouve bon qu'on regarde ce qu'il dit, comme un jeu d'eſprit. Je ſerois pourtant bien curieux de ſçavoir au juſte, ſi les Celtes ou Gaulois étoient vraîment un peu-

ple du Nord. C'eſt un ſujet digne des profondes recherches de l'Hiſtorien de la Ville de Nîmes.

Nous voyons que le Poëte Æſchile, qui floriſſoit vers l'an 500. avant Jeſus-Chriſt, parloit des Liguriens établis ſur les bords du Rhône. C'eſt au ſujet du combat d'Hercule, à qui Prométhée aſſure la victoire ſur les Liguriens qu'il vaincra avec des cailloux : combat que tous les Anciens conviennent s'être donné vers l'embouchure du Rhône, dans la plaine de la Crau.

Je ne ſçai pourquoi M. Menard met en œuvre l'autorité d'Æſchyle : elle eſt directement contre lui, & fait uniquement pour moi. Il s'agit de prouver que de tout tems juſqu'au ſiécle de Scylax, il y a eu des Ibériens entre le Rhône & les Pyrénées ; cependant Æſchyle place ſeulement des Liguriens d'extraction non en-deçà, mais au-delà du Rhône, & garde un profond ſilence ſur les Iberes. Ce ſilence ne marque-t-il pas, que ni du tems d'Eſchyle, ni à plus forte raiſon du tems de Scylax, il n'y avoit ombre d'Ibériens dans le pays des Arécomiques. Si l'on répond que le ſilence d'Æſchyle eſt un argument négatif, dont je ne puis tirer aucun avantage ; je réplique qu'un argument négatif, fourni généralement par tous les Anciens, vaut une démonſtration, qui fait évanoüir les idées qui ne portent que ſur des paſſages d'Auteurs mal entendus & mal expliqués. Or c'eſt violer le reſpect qu'on doit à l'Antiquité, que d'y placer des faits, des événemens qu'elle ne reçoit point : c'eſt encore pis, quand elle rend un témoignage contraire. C'eſt pourtant ce qu'elle fait par le canal d'Apollonius de Rhodes. En effet, ce Poëte qui pour l'âge & le poids peut aller de pair avec Æſchyle, décrivant le retour des Argonautes après la conquête de la Toiſon d'or, dit * que *ces héros deſcendirent le Rhône juſqu'à ſon embouchure, & que bien-loin que les Celtes & les Liguriens d'extraction, qui bordoient de part & d'autre ce fleuve, & dans les terres deſquels les Grecs avoient pénétré, leur fiſſent le moindre outrage, ils dreſſerent des autels aux Dioſcures.*

* *Argon. lib. IV. v. 646. &c.*

Le récit d'Apollonius ne ſçauroit être plus clair & plus exprès. Si en aucun tems il a dû y avoir des Iberes dans le pays des Arécomiques, c'eſt ſans contredit en celui du Poëte, & plus encore en celui des Demi-Dieux qu'il veut célébrer : mais d'où vient que dans l'un & dans l'autre les Celtes tiennent leur place, & ſont en poſſeſſion de toute antiquité d'une contrée où les Iberes n'ont jamais été, & où néanmoins on s'efforce de les introduire contre l'évidence des autorités ?

Pomponius Mela rapporte qu'on diſoit que Jupiter avoit ſecouru dans cette campagne Hercule ſon fils d'une pluie de pierres, au défaut de traits, pour combattre Albion, fils de Neptune (z).

Le paſſage de Pomponius Mela eſt encore pour moi. Ce Géographe place des Liguriens d'extraction à la rive gauche du Rhône, & pas un Ibere à la rive droite. Les Liguriens d'extraction ſont tout autres que les Liguriens de Scylax & de M. Menard.

Mais d'où vient que M. Menard fait dire à Mela, que Jupiter, faute de traits, ſecourut Hercule d'une pluie de pierres : tandis que le Géographe Eſpagnol écrit ſimplement, que Jupiter fit venir au ſecours de ſon fils la pluie de pierre, quand ce dernier n'eut plus de traits pour ſe défendre?

*Ces autorités nous fourniſſent une preuve de l'exiſtence des Liguriens ſur la côte de la mer Méditerranée. Nous pouvons en conjecturer, à travers les fables dont les Anciens ont défiguré leurs écrits, & qui ne laiſſent pas d'avoir ſouvent du rapport à l'Hiſtoire, que ces prétendus fils de Neptune étoient deux petits peuples de Celtes & de Germains, comme leurs noms d'*Albion *& de* Bergion *ſemblent l'indiquer.*

La conjecture paroîtra nouvelle, mais elle n'en eſt pas moins plauſible. Elle a pour garant l'autorité d'un habile Moderne, qui a étudié avec ſoin tout ce qui regarde la premiere origine des différentes Nations. Je parle de M. Freret, Secrétaire de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. Voici comment s'en eſt expliqué ce Sçavant Académicien dans la réponſe qu'il a eu la bonté de faire à mes doutes ſur cet article.

Il eſt vrai, ces autorités prouvent l'exiſtence des Liguriens d'extraction ſur la côte de la Méditerranée. Mais on doit faire attention que perſonne n'a jamais révoqué en doute ni l'exiſtence de ce peuple, ni le local qu'il a occupé. Ainſi ces autorités ſont à pure perte à cet égard. Elles ne le ſeroient ſûrement pas, ſi elles établiſſoient l'exiſtence des Iberes dans le pays des Arécomiques, ou celle des Iberes & des Liguriens mêlés enſemble dans le Rouſſillon, le Languedoc & la Provence ; car c'eſt préciſément à quoi elles devoient être employées. Toute

(z) *Alioquin littus ignobile, & lapideus ut vocant campus, in quo Herculem contra Albionem & Bergiona, Neptuni liberos dimicantem, cum tela defeciſſent, ab invocato Jove adjutum imbre lapidum ferunt. Credas pluiſſe, adeo multi paſſim & late jacent.* De ſitu Orb. lib. II. c. 2.

autre fin eſt hors d'œuvre. Ecoutons à préſent M. Freret.

» *Comme il m'a paru, Monſieur, qu'il n'étoit pas poſſible de vous* » *donner dans une converſation interrompuë une idée exacte de ce que* » *je penſe ſur l'établiſſement des Iberes dans le Languedoc, j'ai pris* » *le parti de vous développer par écrit mon ſentiment ſur ce point.*

» *Les Ibériens de la Gaule furent abſolument détruits dans le pays* » *ſitué entre le Rhône & les Alpes par différentes peuplades de Gau-* » *lois, qui formoient pluſieurs petites Cités, diviſées d'intérêts, &* » *diſtinguées par des noms particuliers, mais le plus ſouvent déſignées* » *par le nom commun de Liguriens.*

» *Il paroît par l'hiſtoire de la Colonie de Belloveſe, que dès l'an* » *600. avant Jeſus-Chriſt, ces Gaulois étoient déja maîtres de ce* » *pays au tems de la premiere fondation de Marſeille* ».

A plus forte raiſon les Gaulois étoient-ils maîtres en ces tems-là du Languedoc, car ils n'avoient pû ſe rendre ſur les côtes de Provence ſans paſſer par les terres des Volces Tectoſages & Arécomiques, où néanmoins M. Freret laiſſe encore les Iberes. Mais ſur cet article je le prie de s'accorder avec Strabon, qui dit que la *Provence ſeule*, excluſivement au Languedoc, *a porté mal-à-propos le nom d'Ibérie.*

« *Environ cent ans après, Æſchyle parloit des Liguriens établis* « *ſur les bords du Rhône. La fable du paſſage d'Hercule dans ce* » *pays, donnoit même le nom Celtique d'*Albion *& le nom Germa-* » *nique de* Bergion *à deux Chefs de ces Liguriens. Ces noms étant* » *dans la forme plurielle, qui dans le Celtique & dans l'Allemand* » *prend la terminaiſon* ion *ou* on, *il y a quelque apparence que* » *c'étoient les noms de deux peuplades, plûtôt que de deux Chefs;* » *& l'on pourroit conjecturer,* 1°. *qu'il y avoit parmi eux des Ger-* » *mains ou Allemands;* 2°. *qu'originairement ils venoient d'un pays* » *de montagnes, dont ils avoient conſervé le nom de* Montagnards: » Berg-ion, Alb-ion *ou* Alpi-on ».

M. Freret marche ſur les traces de M. Menard: il s'eſt engagé de ſoûtenir la theſe de ſon confrere, que les Iberes ont regné dans les contrées qui s'étendent depuis les Pyrénées juſqu'au Rhône, & il prouve que les Liguriens d'extraction étoient répandus au-delà de ce fleuve. Encore partage-t-il cet honneur entr'eux & les Germains. Pourquoi? Parce, dit M. Freret, que *Bergion* étoit Germain. Mais Mela, qui lui a fait connoître ce Prince, le fait Ligurien de même que ſon frere Albion. Ce Géographe donne à l'un & à l'autre la même origine, il les place

dans la Ligurie, & les repréſente inſéparables depuis le jour de leur naiſſance juſqu'à celui de leur mort. N'importe : *le ſçavant Moderne qui a étudié avec ſoin tout ce qui regarde la premiere origine des différentes Nations*, condamne *Bergion* à être Germain. Mais du tems de Bergion, d'Albion & d'Hercule, la Germanie étoit-elle peuplée, & y avoit-il des Germains en Europe ? C'eſt ce que le ſçavant Académicien aura bien de la peine à prouver.

Sur le principe que le ſçavant Académicien poſe, que la terminaiſon *ion* ou *on*, dans la forme Celtique, marque un pluriel, & qu'on peut conjecturer qu'*Albion* & *Bergion* étoient les noms de deux peuplades, plûtôt que de deux Chefs ; il faut dire auſſi que *Accon, Geryon, Gobanition, Laipſon, Baudon, Brinion, Lutton, Clodion, Mandion, Craton, Ogmion, Divicon, Ollovicon, Gaiſon, Ortiagon, Pharamond, Genton, Glabrion, Piſon, Randon, Stilicon, Serapion, Sunnon, Sucuron, Varron, Zoſimion, Vocion, Verticon*, &c. Il faut, dis-je, convenir que c'étoient les noms d'autant de peuplades, plutôt que des Chefs qui les portoient. Mais dans quelle ancienne ou nouvelle Grammaire a-t-on appris à diſtinguer les noms Germains & Allemans du tems d'Hercule, d'avec les noms purement Celtiques ? D'ailleurs Iſaac Tzetzes ſur Lycopron & Euſtathe ſur Denys Pariégete, ne connoiſſent point *Bergion*, & donnent à *Albion Ligys* pour frere. D'autre part, Ammien Marcellin rejettant tous ces perſonnages, leur ſubſtituë le ſeul *Tauriſcus*. A quel Auteur, de l'avis de M. Freret, faut-il donner la préférence, & décider de l'origine des héros dont ils parlent, ſur la terminaiſon des noms qu'ils portoient ?

« *Les Iberes avoient occupé d'abord les Côtes méridionales de la » Gaule & même de l'Italie, au pied de l'Apennin : des colonies deſ» cenduës des pays ſitués au nord, les obligerent d'abandonner ces » établiſſemens* ».

On prie M. Freret d'aſſigner 1°. les ſources où il a puiſé les anecdotes qu'il met au jour. 2°. Le tems auquel les colonies deſcenduës des pays ſitués au nord, chaſſerent les Iberes des établiſſemens qu'ils avoient dans les Gaules.

« *Les Celtes ou Gaulois les chaſſerent des pays qui ſont depuis le » Rhône juſqu'au fleuve Arno : ces Celtes ſont connus ſous le nom » général de Liguriens* ».

Ni ſous leur propre nom, ni ſous le nom général de Liguriens, les Celtes ou Gaulois n'ont chaſſé les Iberes des pays,

qui s'étendent depuis le Rhône juſqu'à l'Arno. Au reſte, c'eſt pour la premiere fois que j'entens dire, que les Celtes ou Gaulois ont été compris ſous le nom général de Liguriens. J'aurois crû plûtôt que les Liguriens ont paſſé ſouvent dans l'Hiſtoire ſous le nom général de Celtes.

« *Les Pélaſges ou Grecs d'Illyrie, qui entrerent dans l'Italie par* » *les gorges de la Carniole, occuperent le pays ſitué à l'orient de* » *l'Arno, & en chaſſerent les Iberes, qui ſemblent avoir porté dans le* » *pays le nom de* Siculi *ou Sicules. Une partie des Iberes avoit paſſé* » *ſur des radeaux, & d'écueil en écueil dans l'Iſle de Corſe, dont les* » *montagnards conſervoient encore du tems de Séneque quelques mots* » *de leur ancien langage, ſemblable à celui des Cantabres* ».

M. Freret fait main baſſe ſur la Géographie & l'Hiſtoire anciennes. 1°. Il convertit des Grecs de Theſſalie en Grecs d'Illyrie. 2°. Il place des Pélaſges dans l'Illyrie. 3°. Il fait partir d'Illyrie les Pélaſges, qui ſe rendirent en Italie. 4°. Il leur fait faire le voyage par terre, & parcourir des contrées immenſes & impraticables. 5°. Il prétend qu'ils franchirent les gorges de la Carniole plus de mille ans avant qu'elles fuſſent ouvertes. 6°. Enfin, il leur donne en Italie le territoire qui eſt à l'orient de l'Arno. Comme j'ai pour la vérité un attrait que je ne ſçaurois vaincre, je m'en tiens ſcrupuleuſement à ce qu'Hérodote, Denys d'Halicarcaſſe & Diodore de Sicile m'ont tranſmis ſur tous ces chefs. On peut y jetter les yeux plus haut*.

* *Pag.* 192. *& ſuiv.*

Au reſte, ce n'eſt qu'aux yeux ſeuls de M. Freret que les Iberes ſemblent avoir porté le nom de *Siculi* ou Sicoules. Les Pélaſges n'ont jamais vû les rives de l'Arno : ils n'ont pû par conſéquent en chaſſer les Iberes. Bien plus, en aucun tems il n'y eut des Iberes à l'orient de l'Arno. Outre cela, c'eſt par la mer que les Pélaſges ſont entrés en Italie. Ils ont débarqué au port de Spina. Ce port eſt ſur la mer ſupérieure, & diamétralement à l'oppoſite de l'orient de l'Arno, lequel a ſa poſition le long de la mer inférieure. Une derniere vérité, c'eſt qu'il n'y a pû avoir des Sicules à l'orient de l'Arno que par accident : d'autant que de tems immémorial le corps de cette nation a occupé certainement & inconteſtablement le centre du Latium, & en particulier le territoire où Rome fut bâtie dans la ſuite. En effet, c'eſt là où l'Hiſtoire place les Sicules plus de deux cens ſoixante-quatre ans avant qu'ils paſſaſſent en Sicile : événement qui arriva environ cent ans avant la guerre de Troie.

« *Quelques*

« *Quelques ſiécles après l'arrivée des Pélaſges, il vint dans l'Ita-* » *lie une nouvelle nation qui ſe nommoit* Rhazena *dans ſa propre* » *langue, mais que les Romains appellerent* Etruſques & Toſcans. » *Comme elle s'allia avec les Pélaſges-Tyrrhénes, les Grecs lui don-* » *nerent le nom de ces derniers* ».

Avant l'arrivée de la nation *Rhazena*, il n'y avoit pas un ſeul Tyrrhéne en Italie, puiſqu'elle étoit elle-même le peuple que les Grecs ont appellé *Tyrrhénes*, & les Romains *Etruſques* & *Toſcans*. Ainſi on ne ſçauroit concevoir quelle eſpece d'alliance elle auroit pû faire avec les Pélaſges-Tyrrhénes. Au reſte, les Tyrrhénes-Pélaſges ſont à mes yeux un monſtre dans l'Hiſtoire. Les Tyrrhénes étoient un peuple, & les Pélaſges un autre. Il s'en falloit bien que l'ancienneté des premiers remontât juſqu'à celle des derniers. Les Thyrrhénes ſont venus en Italie de la Lydie, les Pélaſges s'y ſont rendus de la Theſſalie. D'autre part, il y a eu ſi peu d'alliance entre les Pélaſges & les Tyrrhénes, qu'auſſi-tôt que ces derniers eurent un pied dans l'Italie, ils dépoüillerent impitoyablement les Pélaſges de leurs poſſeſſions, les ſubjuguerent, les réduiſirent à l'état d'eſclaves, & éteignirent leur nom (*a*).

« *Les* Rhazenæ *s'emparerent d'une partie du pays des Liguriens* » *Orientaux* ».

Il n'y a nul doute que les *Rhazenæ* arrivant en Italie, n'ayent traité les Liguriens comme les autres peuples : mais l'hiſtoire n'en dit rien, au moins que je ſçache. On trouvera à la p. 120. & ſuiv. tout ce que la fable & l'hiſtoire nous ont appris touchant les Liguriens. On n'y lira rien de ſemblable à ce que M. Freret produit aujourd'hui. Il faut qu'il ait déterré des veines inconnuës aux Anciens & aux Modernes.

« *Et ce fut ſans doute ce qui détermina ceux-ci à paſſer dans l'Iſle* » *de Corſe à l'imitation des Iberes. Ils donnerent à cette Iſle le nom* » *de* Corſica; *qui vient probablement du Celtique* corſog, paluſtris, » arundineus, *de* cors, palus, juncetum, arundo, *à cauſe de la* » *nature du lieu de leur premier débarquement* ».

M. Freret répete ici ce qu'il a dit un peu plus haut, que les Iberes ont paſſé dans la Corſe avant les Liguriens. Il porte la tranſmigration de ces deux peuples dans cette Iſle à des tems auſſi reculés qu'inconnus, & cite Séneque pour garant de tout

(*a*) *Voyez ces vérités, pag. 203. & ſuivantes.*

ce qu'il avance. Cependant Séneque place la tranſplantation des Iberes poſtérieurement à celle des Liguriens, & donne l'une & l'autre pour s'être faite après la fondation de Marſeille ; ce qui nous ramene à des ſiécles dans leſquels nous entrons de plain-pied (*b*).

« *Vous remarquerez, Monſieur, que ces Celtes, qui ſe nommoient » dans leur langue* Ambrons *ou* Ambrones, *étoient appellés* Ligures » *ou* Ligues *par les autres Gaulois ; à cauſe qu'ils occupoient les » bords de la Mer*, Li-gour, Maritimus vir ; *nom que les Bretons » de Galles donnerent dans la ſuite aux Saxons & aux Danois, venus » par mer, & ſur lequel a été formé celui du Royaume de Logre ou » Loegrie, donné dans nos vieux Romans à l'Angleterre* ».

M. Freret n'a ſûrement pas ignoré que les Gaulois mêmes dont il parle, diſoient *Armoricus* pour *Maritimus vir*. Il ne doit donc pas eſpérer que ſon *Li-gour* faſſe fortune, avant qu'il ait préalablement prouvé que ce mot eſt ſynonyme d'*Armoricus* & d'une égale ancienneté. S'il fait l'un & l'autre, le voilà broüillé avec Céſar ; lequel, outre qu'il ne connoît point *Li-gour*, donne pour maxime des Gaulois, de ne rien mettre par écrit.

« *Une partie des Sicules ſe retira vers l'extrémité méridionale de » l'Italie : de-là elle paſſa en Sicile, où ces reſtes des Ibériens conſer- » voient encore des traces de leur origine Eſpagnole* ».

Juſqu'ici M. Freret a fait des Sicules & des Iberes une même & ſeule nation, & a ptétendu que le paſſage des Sicules en Sicile étoit poſtérieur à celui des Iberes dans l'Iſle de Corſe : toutes idées qui ſe détruiſent d'elles-mêmes. En cet endroit le ſçavant Académicien confond les Sicules avec les Sicanes, qui avoient précédé les premiers en Sicile. La reſſemblance des noms lui a certainement impoſé. S'il veut prendre la peine de revoir ſon Thucydide *, & ſon Denys d'Halicarnaſſe **, il ſe défera de ſes illuſions.

* *Lib.* VI.
** *Lib.* I.

« *Thucydide & Philiſte de Syracuſe qui écrivoient dans un tems » où les troupes Eſpagnoles, conduites en Sicile par les Carthaginois, » mettoient les Siciliens en état de s'en inſtruire, nous apprennent que » ces* Sicani *étoient originairement venus d'Eſpagne* ».

(*b*) *Hæc ipſa inſula ſæpe jam cultores mutavit ; ut antiquiora, quæ vetuſtas obduxit, tranſeam, Phocide relicta, Graii qui nunc Maſſiliam colunt, prius in hac inſula conſederunt. Ex qua quid eos fugaverit, incertum eſt ; utrum cœli gravitas, an præpotentis Italiæ conſpectus, an natura importuoſi maris... Tranſierunt deinde Ligures in eam, tranſierunt & Hiſpani, quod ex ſimilitudine ritus adparet. Deductæ deinde ſunt duæ civium Romanorum coloniæ, &c.* Senec. ad Helviam, cap. 8.

Je compare les lumieres que Thucydide & Philiſte de Syracuſe ont tirées des entretiens, qu'ils ont eu avec les troupes Eſpagnoles conduites en Sicile par les Carthaginois, à celles que Meſſieurs de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres ont tirées des Anglois & des Hollandois, qui ont été priſonniers en France pendant les dernieres Campagnes. Sans ce ſecours, MM. les Académiciens ne ſeroient pas en état de réſoudre plusieurs difficultés concernant les origines Belgiques & Britanniques.

Un point important qu'il ne faut point paſſer, ſur peine de nous égarer, c'eſt que les troupes Eſpagnoles n'ont point appris à Thucydide & à Philiſte à confondre les Sicules & les Sicanes, & à ne faire des deux qu'un ſeul & même peuple. Voilà pourtant ce que fait M. Freret. Ce n'eſt ni dans Thucydide ni dans Philiſte de Syracuſe qu'il a lû ce qu'il avance. Denys d'Halicarnaſſe & Diodore de Sicile, qui ont traité depuis cette matiere, ne diſent non plus rien de ſemblable. Tous diſtinguent les Sicules des Sicanes. Les premiers étoient originaires d'Italie, & en particulier du Latium : les autres étoient originaires d'Eſpagne, & nommément de la contrée arroſée par les eaux de la Segre.

« *Leur paſſage dans l'Iſle devoit être d'un tems voiſin de la ville de Troie* ».

Je croi qu'il faut lire, *d'un tems voiſin de la priſe de Troie.*

M. Freret continuë à confondre les Sicules avec les Sicanes; car ne mettant pour les uns & les autres qu'un ſeul paſſage en Sicile, il le place au tems voiſin de la priſe de Troie.

Il y a deux ſentimens ſur le tems auquel les Sicules ſe ſont tranſplantés en Sicile. Le premier eſt de Thucydide*, qui fixe cette tranſplantation à environ trois cens ans avant l'arrivée des Grecs dans la même Iſle : & comme d'un côté, ſuivant cet Hiſtorien, Théocles eſt le premier Grec qui ait abordé en Sicile; & que d'autre part, l'arrivée de Théocles n'a précédé que d'un an la fondation de Syracuſe, laquelle tombe en la quatriéme année de la neuviéme Olympiade; Thucydide porte la fuïte des Sicules en Sicile à environ cent quarante-huit ou cent cinquante ans après le ſac de Troie Mais un pareil nombre d'années eſt-il voiſin de la priſe de Troie?

* *Lib. VI. ſub init.*

L'autre ſentiment eſt de Denys d'Halicarnaſſe*; cet Hiſtorien attaque de front Thucydide, & fait voir qu'il faut conſigner la retraite des Sicules aux tems antérieurs à la guerre de

* *Lib. I. p. 18.*

Troie ; il emploie à cet effet deux témoignages victorieux : l'un eſt d'Hellanicus de Lesbos, & l'autre eſt de Philiſte de Syracuſe : le premier compte trois générations, le ſecond quatre-vingts ans juſtes entre les deux événemens. Or un intervalle de tems de cette nature empêche que deux événemens ne ſoient voiſins.

Quelque ancienne que ſoit l'arrivée des Sicules en Sicile, celle des Sicanes l'eſt encore davantage. Elle eſt dans Thucydide, dans Philiſte de Syracuſe & dans Denys d'Halicarnaſſe, en termes trop précis pour pouvoir être révoquée en doute. Tous ces Ecrivains diſent que les Sicanes chaſſés par les Liguriens des terres que le fleuve Sicoris parcourt, allerent ſurgir en Sicile ; qu'ils firent perdre à cette iſle le nom de *Trinacrie* qu'elle portoit, & qu'ils lui communiquerent celui de Sicanie. Mais Denys d'Halicarnaſſe eſt le ſeul qui indique en gros le tems auquel tout cela eſt arrivé, & il dit * que c'eſt PEU D'ANNÉES avant que les Sicules fiſſent le trajet qui ſépare l'Italie de la Sicile.

* *Lib. I. p. 17.*

M. Freret garde ici le ſilence ſur le tems de la migration des Sicules en Sicile : mais les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres renferment deux de ſes Ecrits, où il prend parti différemment. Dans le premier, il embraſſe à peu-près le ſentiment de Denys d'Halicarnaſſe, qui eſt le ſeul qu'il faut ſuivre ; & il met * le paſſage des Sicules en Sicile, appellée alors Sicanie, à l'an 85. avant la priſe de Troie. Mais dans une Diſſertation poſtérieure, imprimée dans le Tome VII. il recule * avec Thucydide ce paſſage à l'an 300. avant la fondation de Naxos : & par une ſuite de l'influence qui le déterminoit, il fait en cet endroit des Sicules & des Opiques un ſeul peuple. Ainſi, ſelon M. Freret, les Iberes, les Sicules, les Sicanes & les Opiques, quatre différens peuples ſi bien diſtingués par les Anciens, n'avoient qu'une même origine, & ne formoient qu'une ſeule nation.

* *Tome V. p. 312.*

* *Page 298.*

J'ai dit que les Ibériens poſſéderent tout le pays qui s'étendoit depuis le Rhône juſqu'aux Pyrénées. Ce fut là leur derniere retraite après que les Celtes ou Gaulois les eurent chaſſés de toute la côte de Provence, & de ce vaſte pays qui prenoit depuis la mer juſqu'aux Alpes.

M. Menard dit tout cela : mais il ne l'a pas prouvé, & il ne le prouvera jamais.

*Je ſçais que cette propoſition, ſoutenuë par pluſieurs Modernes *, a trouvé de la contradiction chez un autre**, qui l'a frondée avec feu dans un ouvrage. Je n'entreprendrai pas les mêmes diſcuſſions; on peut conſulter là-deſſus les uns & les autres. Je me borne à établir l'affirmative, qui paroît être ſoûtenuë des meilleures » autorités ».*

* *De Mandajors, Hiſt. critiq. de la Gaule Narbonn. p. 499. Gibert, Mem. pour l'Hiſt. des Gaul. p. 71. & ſ.*

** *D. Jacques Martin, Origines Celtiq. & Gaul. p. 110. & ſuiv.*

M. Menard reconnoît que la theſe qu'il propoſe, n'eſt ſoutenuë que par *des Modernes;* encore, ajoûte-t-il, a-t-elle été *frondée par un autre.* Tant mieux, il n'y a donc point de preſcription. Si l'on demande à *cet autre* pourquoi *il la frondée;* il répond que c'eſt qu'elle eſt *moderne*, & qu'elle n'eſt défenduë que par *des Modernes*, qui expliquent mal *les Anciens.*

S'il en faut croire M. Menard, il ſe borne lui à établir l'affirmative, ſans entreprendre les mêmes diſcuſſions. C'eſt ce qu'il dit; le papier ſouffre tout. Qu'il ſouffre à ſon tour qu'on lui diſe, qu'entre tous *les Modernes* nul n'eſt entré dans autant de diſcuſſions que lui; qu'il a recueilli & adopté tout ce que *les Modernes* ont écrit ſur cette queſtion; qu'il a copié juſqu'aux citations & aux expreſſions; qu'au ſurplus il a engagé M. Freret à lui écrire une Lettre, qui l'autoriſât à hazarder ſon ſyſteme moderne.

Quant à *cet autre* qu'il accuſe de *fronder* & de *fronder avec feu*, il réplique, 1°. que la *fronde*, ſi fronde y a, ne tombe que ſur *le Moderne:* 2°. que ce que M. Menard qualifie du nom de *feu*, n'eſt de ſa part qu'*indignation:*

Si natura negat, facit indignatio verſum.

Il prie M. Menard de ſe mettre à ſa place. Trouveroit-il bon qu'on lui préſentât une happelourde pour un diamant, & qu'on le payât avec de la fauſſe monnoie? Cet autre eſt dans ce cas. Il s'impatiente quand on lui étale *du mauvais moderne* pour *du bon antique.*

Strabon nous aſſûre que toute la partie de la Celtique, qui étoit renfermée entre le Rhône & les Pyrénées, portoit anciennement le nom d'Ibérie (c).

Il n'y a pas un mot de Strabon dans la traduction que M. Menard nous offre du paſſage de ce Géographe: j'en appelle à tous ceux qui entendent le Grec. Voici Strabon rendu à la

(c) Ἰϐερίαν ὑπὸ μὲν τῶν προτέρων καλεῖσθαι πᾶσαν τὴν ἔξω τοῦ Ροδανοῦ καὶ τοῦ ἰσθμοῦ, τοῦ ὑπὸ τῶν Γαλατικῶν κόλπων σφιγγομένου. Strab. Geogr. lib. 3.

lettre : *Autrefois on appelloit Ibérie tout le continent en forme d'Iſthme, qui eſt enfermé entre les Golfes Gaulois.* Bien-loin donc que notre excellent Géographe parle de la partie des Gaules, qui eſt à la droite du Rhône, & s'étend juſqu'aux Pyrénées ; il marque expreſſément celle qui eſt à la gauche de ce fleuve, qu'*il dit avoir porté autrefois le nom d'Ibérie.* Mais à quel ſujet fait-il cette obſervation ? * *C'eſt pour ſe plaindre du peu de connoiſſance qu'on avoit de l'Eſpagne, & ſur ce que tout ce qu'on en ſçavoit, venoit des ſeuls Grecs. Ce n'eſt pas*, ajoûte-t-il, *que les Latins ne copient les Grecs : mais ſi les Grecs ſont des fautes, les Latins ne ſont point en état de les corriger. Preuve de cette vérité ; c'eſt que tous les noms des lieux ſont Grecs.* Après quoi Strabon dit que *la partie d'au-delà du Rhône a été autrefois appellée Ibérie.* Par où l'on voit manifeſtement qu'il condamne cette dénomination, comme ayant été fort mal appliquée par les Grecs, & n'ayant jamais été réformée par les Romains.

* *Strab. lib. III. p. 166. A.B.*

De tant d'inductions en ma faveur que je puis tirer du témoignage de Strabon, je me contente de celle-ci : qu'en aucun tems les Iberes n'ont occupé ni en gros ni en détail les contrées, qui s'étendent depuis les Pyrénées juſqu'aux Alpes & au-delà.

Si Strabon condamne la dénomination d'*Ibérie* conférée autrefois à la Provence d'aujourd'hui, il condamne à plus forte raiſon Eſchyle, qui place l'Eridan dans l'*Ibérie*, & lui donne le nom de *Rhodanus ;* il condamne de même Nonnus pour avoir qualifie le Rhin d'*Ibérien.* Strabon met ces bévûës & autres ſemblables ſur le compte des Grecs, & les attribuë à leur ignorance touchant la topographie de l'occident & du nord de l'Europe. Je croi pourtant que la dénomination d'Ibérie à l'égard de notre ancienne Provence a un autre fondement. Ne ſeroit-ce pas que les Phéniciens, les Rhodiens, les Phocéens d'Ionie, & autres anciens peuples qui alloient trafiquer en Eſpagne, étant obligés avant de s'y rendre, de relâcher dans les plages qui ſont à la gauche du Rhône, s'accoûtumerent à les prendre pour les plages d'Eſpagne, & à leur donner le nom d'Ibérie comme à des côtes qui touchoient à l'Ibérie même, & d'où le trajet n'étoit que d'un jour & demi. Quoi qu'il en ſoit de ma conjecture ; c'eſt certainement ſur cette idée, qu'une des embouchûres du Rhône n'a été connuë que ſous le nom d'Eſpagnole, *Oſtium Hiſpanienſe.*

Martien d'Héraclée, qui floriſſoit ſous l'Empire d'Antonin, dit

que les Phocéens, fondateurs de Marſeille, avoient paſſé en Ibérie, & qu'ils y poſſéderent la ville d'Agde & celle de Rhodanuſia.

Je croi voir quatre fautes dans ce peu de lignes. La premiere conſiſte à les attribuer à Marcien d'Héraclée, quoiqu'elles ſoient de Scymnus Chius. La ſeconde, à faire de Marcien d'Héraclée un Poëte, bien qu'il ait écrit en proſe. La troiſiéme, à mettre l'Auteur de ces paroles ſous l'Empire d'Antonin, tandis qu'il a fleuri deux cens vingt-huit ans auparavant, comme je le prouve ailleurs *. Enfin la quatriéme, à faire dire à Scymnus que *les Phocéens, fondateurs de Marſeille, avoient paſſé en Ibérie, & qu'ils y poſſéderent la ville d'Agde & celle de* Rhodanuſia. C'eſt, à la vérité, le ſens de la Traduction Latine du Géographe Grec : mais voici celui du Texte original : *Les Rhodiens fonderent Roſes : après eux, les Phocéens étant venus en Eſpagne, ſe rendirent maîtres de Roſes, & bâtirent Agde & Rhodanuſia.* Ainſi Scymnus ne dit pas que les Phocéens ayent fondé ou poſſédé dans l'Ibérie Agde & Rhodanuſia : mais qu'ils n'ont élevé les murs de ces deux dernieres villes, qu'après s'être établis en Eſpagne, & y avoir fait la conquête de Roſes.

* *Pag.* 43 & 44.

Il réſulte de ces autorités, que le pays ſitué entre les Pyrénées & le Rhône, faiſoit tellement partie de celui des Ibériens, que les Anciens paroiſſoient en avoir fait une nation ſéparée de la Celtique. Ce qui a duré un certain tems. Or ce tems doit ſe rapporter à des ſiécles plus reculés, ſans doute, que celui où écrivoient Strabon & Marcien d'Héraclée : puiſque Strabon aſſûre que ce pays portoit anciennement le nom d'Ibérie ; c'eſt-à-dire, que de ſon tems il ne le portoit plus, parce que toute cette contrée étoit déja occupée par les Volces.

Strabon dit que *les côtes ſeulement des Gaules qui s'étendent depuis les embouchures du Rhône juſqu'aux Alpes, ont porté anciennement le nom d'Ibérie.* Il condamne cette dénomination, & la traite de faute, qu'il rejette ſur l'ignorance des Grecs ; *faute*, dit-il, *que les Romains n'ont ſçu ni relever ni corriger.* Ainſi, ſur l'autorité ſeule de Strabon, il réſulte clairement que M. Menard doit tirer des autorités qu'il emploie, des inductions directement contraires à celles qu'il a tirées juſqu'ici, & ne jamais avancer qu'en aucun tems le Rouſſillon & le Languedoc ayent eu des Iberes pour habitans, & ayent porté le nom d'Ibérie.

Marcien d'Héraclée, qui a écrit après Strabon, aſſure de ſon côté que la ville d'Agde, conſtamment ſituée de ſon tems dans le pays de ces derniers peuples, avoit été renfermée dans l'Ibérie.

On a pû voir plus haut que Scymnus Chius, à qui M. Menard donne le nom de *Marcien d'Héraclée*, eſt antérieur à Strabon au moins de quatre-vingts ans. Au reſte, quand Scymnus Chius auroit écrit ce qu'on lui attribuë, il auroit été démenti par Strabon, dont les lumieres & l'exactitude ſurpaſſoient les talens de tous les Géographes qui l'avoient précédé. Mais Scymnus Chius a prévenu l'affront d'un démenti : il dit conſtamment que *les Phocéens n'ont bâti Agde, qu'après avoir fait en Eſpagne la conquête de Roſes*.

« *Enfin* (*dit M. Freret dans ſa réponſe à mes doutes*) *les Ibériens* » *de la côte de Provence furent d'abord repouſſés par les Celtes ou* » *Gaulois à l'occident du Rhône* ».

Nul Auteur Grec ou Latin ne met des Ibériens ſur la côte de Provence : quelques Géographes diſent ſeulement que cette côte fut appellée *Ibérie*. Strabon marque en termes exprès, que l'ignorance avoit introduit ſans fondement cette dénomination ; par où il déclare qu'en aucun tems il n'y eut des Iberes dans ces contrées. Cela poſé, les Iberes n'ont pû être repouſſés par les Celtes ou Gaulois à l'occident du Rhône. 1°. Parce que l'occident du Rhône n'a jamais renfermé des Iberes dans ſon ſein, ni n'a été appellé Ibérie. 2°. D'autant que les Celtes ou Gaulois ne ſont pas entrés dans les Gaules par l'Italie : au contraire, ils ſont entrés des Gaules en Italie. Dire autrement, c'eſt renverſer l'Hiſtoire de fond en comble.

« *Il y avoit même quelques villes, dont le nom s'eſt conſervé par* » *la tradition, comme celui d'*Illiberis ; *& peut-être quelques autres* » *ſont-ils défigurés, Carcaſſonne, &c.* »

Il y avoit certainement en Eſpagne & dans les Gaules, non quelques villes, mais pluſieurs villes de même nom, ou de noms fort approchans, & qui avoient été formés les uns ſur les autres ; par exemple, Latara, Olbia, Illiberis, Toloſa, Ocilis, &c. Je ne crains point qu'on entreprenne dorénavant de ſoûtenir que les villes des Gaules, dont je viens d'expoſer les noms, ayent été fondées par les Iberes ; j'ai trop mis en évidence, que les Iberes n'ont jamais pénétré dans les contrées où ces villes étoient ſituées. On peut au contraire avancer hardiment, que les villes d'Eſpagne qui avoient le même nom, devoient leur fondation aux Celtes. Perſonne en effet n'ignore que les Celtes ont envahi toute, ou preſque toute l'Eſpagne, qu'ils ont obligé les Iberes qu'ils y ont trouvés, à les recevoir, à partager leurs

leurs terres avec eux, à prendre un nom qui fût commun aux uns & aux autres, & par conſéquent à ſouffrir que les villes qu'ils bâtiroient ou qui leur ſeroient cédées, portaſſent les noms de celles qu'ils avoient laiſſées en deçà des Pyrénées. Les Celtes n'ont fait en Eſpagne que ce qu'ils ont pratiqué dans toutes les régions où ils ſe ſont introduits. Le nombre de ces régions eſt immenſe. Cependant il en eſt peu où l'on ne découvre des villes, dont les noms reſſembloient plus ou moins à quelques-uns des villes des Gaules. On ne s'aviſera pourtant jamais de débiter que les originaires des pays où ces villes ſe trouvent, ſont venus dans les Gaules fonder les villes, dont les noms ſymboliſent avec ceux de leurs villes. Autrement il faudroit dire que les Tectoſages d'Aſie & de Germanie; les Boïens d'Italie, de Boheme & de Baviere; les Cénomans, les Lingonois, les Aulerces, les Vénetes, les Inſubres, les Bituriges, les Arvernes, les Sénonois, les Eduens, les Ambarres, les Carnutes, &c. d'Italie ont envoyé dans les Gaules des colonies, d'où ſont ſortis les peuples Gaulois de même nom, leſquels ont bâti les villes dont nous parlons.

Je meurs d'envie de ſçavoir quels Grammairiens de l'Antiquité ont marqué, que *Carcaſſonne* eſt un mot Ibérien défiguré.

« *Au tems de Scylax, qui eſt certainement antérieur à Alexandre,* » *& poſtérieur au retour des Dix mille, on ſuppoſoit que le pays ſitué* » *à l'occident du Rhône juſqu'aux Pyrénées & juſqu'à Empurias,* » *étoit encore occupé par un mélange de Liguriens & d'Ibériens; mais* » *qu'à l'orient du Rhône, les Liguriens n'étoient mélés avec aucuns* » *étrangers* ».

Ici ſe dévoile ce qui a fait illuſion à M. Freret & à ceux qui l'ont engagé à prendre la plume: c'eſt le parti qu'ils ont pris enſemble, d'attacher au paſſage de Scylax tout un autre ſens que celui dont il eſt ſuſceptible. Le concert ſaute aux yeux: les Auteurs confédérés ne font que ſe répéter les uns les autres. Comme je veux éviter l'inconvénient des répétitions, je déclare que je m'en tiens à l'explication que j'ai donnée plus haut aux paroles qui forment le fond du procès.

« *Les colonies Grecques poſſédoient peu de terrain: le commerce &* » *la pêche faiſoient leurs richeſſes* ».

Les colonies Grecques, qui étoient à l'orient du Rhône, poſſédoient, outre les Iſles Stœcades, toutes les côtes que la Méditerranée baigne depuis Marſeille juſqu'à Nice incluſivement.

Je demande à M. Freret, & je ne veux que lui pour juge, ſi l'on peut qualifier de *peu de terrain* cette longue rangée de côtes.

Je demande encore au ſçavant Académicien, ſi ce qu'il appelle *colonies Grecques*, ne ſont pas ce que Scylax appelle *Liguriens dans Empuries ?*

« *Nous voyons, Monſieur, qu'environ cent trente ans après Scylax, lors du paſſage d'Annibal, il n'étoit plus queſtion de Liguriens* » *dans le pays ſitué à l'occident du Rhône, mais d'un peuple diviſé* » *en deux cités, c'eſt-à-dire, les Volces, diſtingués par les noms de* » *Tectoſages & d'Arécomiques* ».

M. Freret peut n'avoir pas vû des Liguriens à l'occident du Rhône, lors du paſſage d'Annibal. Deux paſſages de Feſtus Avienus font foi que ce Géographe y en a vû. Par le premier, Avienus étend le territoire des Liguriens juſqu'à l'Eraut (*d*).

Par le ſecond, il les fixe à la montagne de Sette, d'où les Liguriens s'étendoient fort avant vers le levant, le long de la Méditerranée. Avienus ne ſe coupe point, car le pied du cap de Sette touche preſqu'à l'embouchure de l'Eraut (*e*).

« *Les premiers, voiſins de la Garonne & des Pyrénées, avoient* » *conquis la ville de* Toloſa *ſur les Ibériens ; car* Toloſa *eſt un nom* » *Ibérien que portent encore pluſieurs lieux d'Eſpagne. Les ſeconds* » *étoient ſéparés des autres Celtes par la chaîne du mont Cemmenus* » *& par le Rhône* ».

Il eſt vrai que pluſieurs lieux d'Eſpagne portent le nom de *Toloſa ;* c'eſt qu'ils ont eu pour fondateurs une colonie des mêmes Tectoſages, qui en leur tems ſe rendirent, avec les Trocmes & les Toliſtoboges, maîtres de l'Aſie mineure. Ainſi, dire que les Tectoſages ont conquis *Toloſa*, c'eſt dire que les *Pariſii* ont conquis leur *Lutece*.

D'autre part, M. Freret eſt prié de s'accorder avec lui-même. Selon le ſçavant Académicien, *le pays ſitué à l'occident du Rhône juſqu'aux Pyrénées & à Empuries, étoit occupé par un mélange de Liguriens & d'Ibériens. Scylax*, dit encore M. Freret, *eſt antérieur à Aléxandre, & poſtérieur au retour des Dix mille.* L'intervalle de l'une à l'autre époque eſt d'environ ſoixante-ſix ans. M. Freret ne dit pas en laquelle de ces ſoixante-ſix années Scylax écrivoit. M. Menard prend ſa place, & dit que c'eſt en

(*d*) ..... *Hujus alveo*
Ibera tellus, atque Ligyes aſperi
Interſecantur. Ora marit. v. 609.

(*e*) *Ligures ad undam ſemet interni maris*
Setiana ab arce, & rupe ſaxoſi jugi
Procul extulere. Ibid. v. 623.

celle qui répond à la trois cens cinquantiéme avant Jeſus-Chriſt. Précisément l'an 336. avant l'Ere Chrétienne, des Celtes établis de tems immémorial dans l'Illyrie firent à Aléxandre cette fiere réponſe, que je rapporte dans le Livre V. de cette Hiſtoire*. Une partie de ces Celtes étoient Tectoſages, & nommément de Toulouſe. Or ces Celtes, ces Tectoſages n'ont pû ſe rendre au fond de l'Illyrie & de la Thrace, que de proche en proche, qu'à diverſes repriſes, qu'après avoir peuplé les pays intermédiaires, & s'être accrus au point de former des colonies qui fuſſent aſſez en force pour aller chercher des terres plus avant. Le moins qu'on puiſſe m'accorder pour tout cela, eſt trois cens ans. Je me contente de deux cens. Donc, plus de cent cinquante ans avant le tems de Scylax, Toulouſe exiſtoit, & les Tectoſages l'occupoient. Juſtin & Dion ſont exprès ſur ce point important de notre Hiſtoire; car ils obſervent que les enfans des Celtes qui avoient fait à Alexandre la réponſe dont je viens de parler, ſur un échec qu'ils avoient eſſuyé à Delphes, tandis que les uns prirent le parti de paſſer en Aſie: « Quantité de Tectoſages aimerent mieux retourner à Toulouſe leur ancienne patrie; où pour expier le crime qu'ils avoient commis en pillant le Temple d'Apollon, ils conſacrerent dans le lac de Toulouſe, l'or qu'ils en avoient emporté » (*f*). Donc ſur les principes que MM. Freret & Menard ont poſé, plus de cent cinquante ans avant le ſiécle de Scylax, Toulouſe étoit la patrie des Tectoſages & non des Ibériens. Donc, dans le ſiécle de Scylax, pas un Ibérien n'étoit à l'occident du Rhône juſqu'aux Pyrénées. Donc *Toloſa* n'eſt point un nom Ibérien. Donc très-vraiſemblablement les lieux d'Eſpagne qui portent le même nom, ne l'ont point reçû des Ibériens, mais des Tectoſages & autres Celtes, qui envahirent l'Eſpagne à peu-près au tems que j'ai marqué en ſon lieu.

* *Page 471.*

Il paroît que les Ibériens, chaſſés du pays ſitué entre les Pyrénées & le Rhône, par les Celtes ou Gaulois, n'y poſſédoient déja plus rien du tems de Polybe, & que le pays avoit alors pris le nom de ces derniers peuples; puiſque cet Auteur aſſûre que les Celtes habitoient depuis Narbonne & ſon voiſinage le long des Pyrénées, juſqu'à la mer

* *Hiſt. lib. III.*

(*f*) *Tectoſagi autem, cum in antiquam patriam Toloſam veniſſent, comprehenſique peſtifera lue eſſent, non prius ſanitatem recuperavere, quàm aruſpicum reſponſis moniti, aurum argentumque bellis ſacrilegiiſque quæſitum, in Toloſenſem lacum mergerent.* Juſtin. lib. XXXII. cap. 3. Dio except. Valeſ. pag. 630.

extérieure ou Océane. Cet Auteur vivoit 120. avant Jeſus-Chriſt; mais ce qu'il dit, doit ſe rapporter à l'an 250. & au tems d'Annibal.

Les Ibériens n'ont jamais été chaſſés du pays ſitué entre les Pyrénées & le Rhône; puiſqu'il n'y ont jamais été. Je l'ai démontré dix fois de compte fait. Si je me répete, c'eſt aux répétitions de MM. Freret & Menard qu'il faut s'en prendre. Ces Sçavans ne produiſent aucune autorité en faveur de leur ſentiment, pas même celle de Mela, qui en qualité de Géographe inſtruit, & ce qui eſt encore plus, d'Eſpagnol, avoit un intérêt particulier à marquer pour l'honneur de ſa nation, que les Ibériens avoient été autrefois maîtres de la partie des Gaules, que les Sçavans modernes leur donnent gratuitement. Le Géographe Ibérien étoit ſi éloigné de faire ce préſent à ſes ancêtres, qu'il n'a pas jugé à propos de faire mention du nom d'*Ibérie*, qu'a porté le canton d'au-delà du Rhône; parce qu'il ſçavoit auſſi-bien que Strabon, que la dénomination étoit ſans fondement, & qu'elle devoit ſa naiſſance à l'ignorance des Grecs, & à la négligence des Latins.

Une étude ſérieuſe de l'ancienne Hiſtoire d'Eſpagne ſuffit pour ſe convaincre en un inſtant, que les Ibériens ne ſont jamais ſortis de leur délicieuſe patrie pour s'étendre & faire des conquêtes. Si l'on trouve des Iberes au pied du mont Caucaſe, dans la Sicile, dans la Corſe, & dans un petit nombre d'autres régions; c'eſt que les uns y ont été conduits en captivité, & que les autres voulant éviter la ſervitude, ſe ſont expatriés volontairement.

Je ſçai que les Iberes ont ſouvent ſervi de troupes auxiliaires, principalement dans les armées des Carthaginois. Mais ſi l'on y fait attention, ç'a été ou en cédant à la tyrannie des barbares Africains, qui les ayant ſubjugués, les forçoient à prendre ce parti, ou à l'appas du gain, ou à l'exemple des Gaulois, qui en Eſpagne comme dans toutes les contrées où ils ſe ſont introduits, n'ont jamais fait d'autre métier. Mais on ne lit nulle part que les troupes auxiliaires Ibériennes ayent formé aucun établiſſement dans les Provinces étrangeres, où on les tranſportoit pour combattre.

Ce n'eſt nullement au défaut de courage, mais au goût & à la modération de la Nation, qu'on doit attribuer la conduite & les diſpoſitions des Eſpagnols à cet égard. Après tout, quel pays plus riche, plus fertile, plus ſain, plus délicieux auroient-ils pû

ſouhaiter ? Quoiqu'il en ſoit, les Eſpagnols n'ont cédé à aucun peuple du côté de la valeur. Ils ont, avec leurs femmes & leurs enfans, porté l'héroïſme au plus haut point où il pouvoit aller. L'on admire & l'on admirera toûjours les extrémités où ils ont préféré d'être réduits, plûtôt que de ſubir le joug qu'on vouloit leur impoſer. Strabon obſerve que dans les guerres qu'ils ont ſoûtenuës contre les Romains, ils ſe ſont conduits avec beaucoup plus de prudence que les Gaulois ; & qu'au lieu de ſe précipiter aveuglément tous enſemble & à la fois dans le péril, ils ne ſe ſont préſentés qu'en détail. Auſſi ont-ils tenu leurs ennemis plus long-tems en échec : & ils ne ſe ſont rendus qu'après avoir eſſuyé les plus noires perfidies, & avoir épuiſé toutes les reſſources que la force, l'induſtrie & la conſtance pouvoient ſuggérer aux grandes ames.

Ce que dit Polybe, écrit M. Menard, *doit ſe rapporter à l'an 250. avant* Jeſus-Chriſt, *& au tems d'Annibal.* Je tiens qu'il doit ſe rapporter à tous les tems antérieurs à Polybe. Cet Hiſtorien n'excepte aucun tems. C'eſt prêter à ſes paroles un ſens étranger, que de les expliquer autrement.

Ce qui ſe trouve encore confirmé par l'autorité de Diodore de Sicile, Ecrivain antérieur à l'Ere Chrétienne, & contemporain de Jules Céſar, qui aſſûre que les Celtes habitoient au-deſſous de Marſeille, & occupoient le milieu du pays entre les Alpes & les Pyrénées.* * *Lib. v.*

Dans le Grec & le Latin de Diodore de Sicile on lit, *au-deſſus de Marſeille*, & non pas *au-deſſous*. Si je demande à quel propos on cite ici le paſſage de Diodore de Sicile ; on me répond : *Ego faciam te bene venire.*

Au reſte, j'entens par le nom de Celtes, *des peuples qui parloient la même langue, qui avoient les mêmes coûtumes, & qui ſuivoient la même religion que ceux de la Celtique de Céſar, renfermée entre l'Océan, la Garone & le Rhône.*

Céſar n'a pas renfermé la Celtique entre l'Océan, la Garone & le Rhône. Il la renferme au contraire entre la Garone, la Marne & la Seine (*g*). Par conſéquent il en exclut la Belgique, qui étoit partie ſur l'Océan Britannique & partie ſur l'Océan Germanique. D'autre part, il étend la Celtique depuis le Rhin juſqu'à l'Océan occidental ; puiſqu'il y comprend les Helvétiens, les Séquanois, & cette multitude de peuples qui en droite

(*g*) *Gallos ab Aquitanis Garumna flumen, à Belgis Matrona & Sequana dividit.* Cæſ. lib. I. c. I.

ligne, mais entre la Garone d'un côté & la Marne, avec la Seine de l'autre, ont le promontoire *Gobæum* pour bornes. Sur cette deſcription la Carte Géographique de la Celtique que M. Menard a ſuivie, n'eſt point exacte (*h*).

Hiſt. critiq. Gaul. Narbonn. p. 481. & ſuiv.

D. de Vic & D. Vaiſette Hiſt. gen. de Langued. t. 1. p. 591. & ſuiv.

M. de Mandajors a prétendu que le Royaume d'Ambigat étoit renfermé dans les mêmes limites. Deux ſçavans Modernes ont ſoûtenu que les peuples de la Narbonnoiſe, ou de la Province Romaine, faiſoient partie des Etats de ce Prince. Mais cette queſtion eſt indifférente ici.

Il eſt vrai, cette queſtion eſt indifférente. Cependant M. Menard la remet ſur le tapis, & prend le parti moins favorable. C'eſt qu'il donne, avec M. de Mandajors & dans les termes mêmes de cet Auteur, à la Celtique l'Océan, la Garone & le Rhône pour bornes, & par-là il retranche un bon quart de cette belle Province. Deux ſçavans Modernes ont combattu avec ſuccès le ſentiment de M. de Mandajors. Cette obſervation n'eſt point indifférente; elle tombe à plomb ſur M. Menard.

Nous voyons par Céſar, que le nom de Celtes *étoit celui que ſe donnoient tous les habitans de la Gaule, & même ceux des Cités qui ne faiſoient point partie de la Celtique proprement dite.*

Si M. Menard peut produire un ſeul exemple tiré des écrits de Céſar; je ſuis prêt à ſouſcrire à ce qu'il avance.

Il paroît que cela avoit eu lieu dès les premiers tems. Hérodote comprend ſous le nom de Celtes *les différens peuples qui habitoient depuis les ſources du Danube juſqu'aux frontieres de l'Ibérie.*

* *Lib. III. p. 192. A.*

Polybe *, qui a écrit plus de 300. ans après Hérodote, & qui a fait un voyage exprès dans les Gaules pour les mieux connoître, avouë *que l'étenduë immenſe des terres du Nord qui ſont entre le Tanaïs & Narbonne, lui étoit entiérement inconnuë.* Après un aveu ſi formel, il ne ſeroit pas ſurprenant qu'un Hiſtorien auſſi ancien qu'Hérodote eût confondu entr'eux les peuples dont il s'agit. Cependant je puis répondre qu'il n'a rien broüillé. Voici ce qu'il dit en deux endroits paralleles: * *Le Danube a ſa ſource aux frontieres de la Celtique. Les Celtes ſont voiſins des Cynetes ou Cynéſiens. Ils habitent au-delà des Colonnes d'Hercule, & comme ils ſont derriere les Cynéſiens, ils ſe trouvent les derniers peuples de l'Europe.* Tout cela eſt vrai à la lettre: Hérodote, en la perſonne des Cynetes ou Cynéſiens, diſtingue les Iberes des

* *Lib. II. c. 33. Lib. IV. c. 49.*

(*h*) *Galliæ inter Rhenum & Pyrenæum, item inter Oceanum & montes Gebennam ac Juram porriguntur.* Solin. c. 24.

Celtes. Il place ces derniers au-delà des Colonnes d'Hercule, & même des Cynéſiens, puiſqu'ils occupoient *le Promontoire Celtique*, ou Cap de Finiſterre : poſition qui les rendoit en ce tems-là les derniers peuples de l'Univers ; tandis que les Cynéſiens étoient bien en-deçà, entre le Tage & le Guadiana.

Strabon conjecture que le nom de Celtes *avoit été connu des Grecs par le commerce des Phocéens de Marſeille avec les Barbares de la Gaule Méridionale. Cette partie de la Gaule eſt en effet celle que les Grecs ont dû connoître la premiere.*

Cela eſt exactement vrai à l'égard ſimplement du nom de Celtes. C'eſt auſſi à quoi a été bornée juſqu'aux tems les plus bas la connoiſſance qu'avoient des Gaules non ſeulement les Grecs, mais encore les Phocéens de Marſeille, quoiqu'eux-mêmes fuſſent dans les Gaules. Pytheas, Polybe & Strabon* rendent témoignage à cette vérité ; car ils rapportent que *Scipion voulant avoir des lumieres ſur la Bretagne, ſur Corbilon & Narbonne, eut beau queſtionner les Marſeillois, aucun ne put ſatisfaire ſa curioſité.* Qu'on vienne après cela me dire que deux cens ans auparavant, Scylax a aſſez bien connu les Gaules, pour placer des Liguriens & des Iberes mêlés enſemble dans le Rouſſillon & le Languedoc.

* *Lib. V. p. 190.*

D'un autre côté, les Gaulois qui des frontieres ſeptentrionales de la Gaule pénétrerent dans l'Illyrie, & qui ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre paſſerent dans l'Aſie mineure, & s'y établirent après avoir ravagé une partie de la Gréce, ſe donnoient eux-mêmes le nom de Keltes *ou de* Galates. *De-là il faut conclure que ce nom étoit également celui des peuples du midi & du nord de la Gaule : quoique ces peuples ne fiſſent point partie du même corps politique.*

Perſonne ne paſſera cette concluſion : le principe d'où elle eſt tirée, eſt, comme on dit, *de falſo ſupponente.* On ſuppoſe en effet, que les Gaulois en queſtion étoient de la partie ſeptentrionale de la Gaule. Mais généralement tous les Anciens, ſans exception d'aucun, réclament contre la ſuppoſition, & diſent en termes exprès que ces Gaulois étoient DE LA CELTIQUE. M. Menard a ſans doute oublié que les Gaulois, dont il parle, étoient les deſcendans de ceux qu'AMBIGAT, ROI DE LA CELTIQUE, donna à Ségoveſe ſon neveu* : leſquels, après avoir paſſé le Rhin, * *allant toûjours plus avant, franchirent enfin les monts Riphées, pénétrerent juſqu'aux rivages de l'Océan ſeptentrional, & s'établirent à l'extrémité du nord de l'Europe.*

* *Tit. Liv. lib. v. c. 34.*
Plut. in Camil. p. 135.

Si quelques autres Gaulois ont eu part aux exploits dont M. Menard fait mention, ce ne peuvent être que les Tectoſages, que Céſar place au voiſinage de la forêt Hercynie; ou les Helvétiens que Tacite dit s'être poſtés entre la forêt Hercynie, le Rhin & le Mein; ou enfin les Tectoſages ſéditieux, qui, au rapport de Polybe & de Strabon, ſe voyant chaſſés de leur patrie, paſſerent d'abord à Carthage, enſuite en Sicile, & en dernier lieu dans l'Epire. Mais les Helvétiens & les Tectoſages étoient de la Celtique, de l'aveu de tout le monde, & en quelque ſorte les antipodes des peuples de la Gaule ſeptentrionale. Ainſi les Gaulois, tant ceux que M. Menard a en vûë, que ceux que je viens de détailler, n'ont pû ſe dire que Celtes, tels qu'ils étoient. J'avouë que les Boïens qui, de tems immémorial, ſe tranſplanterent dans la Boheme, & lui communiquerent le nom qu'elle a porté depuis, n'étoient point Celtes: mais ils n'étoient point non plus des frontieres ſeptentrionales de la Gaule: ils étoient vraîment Aquitains. Ils ont pourtant été réputés Celtes. C'eſt qu'ils n'ont fait aucune expédition, & ne ſont ſortis des Gaules, que ſous les étendarts des Celtes.

Cæſ. lib. VI. c. 24.
Tacit. mor. Germ. c. 28.
Polyb. lib. II. p. 95.
Strab. lib. IV. p. 187. C.

Mais examinons ſi les Gaulois des frontieres ſeptentrionales de la Gaule ont pénetré dans l'Illyrie. Ces prétendus Gaulois étoient Belges, & les Belges, ſuivant Céſar, occupoient le bas Rhin. Mais au tems dont nous parlons les peuples du bas Rhin pouvoient-ils aiſément ſe rendre dans l'Illyrie? Pour exécuter ce projet, ils étoient obligés de remonter le Rhin preſque juſqu'à ſa ſource, paſſer ce fleuve, franchir les montagnes de la Vindélicie, de la Noricie, de la Liburnie, de la Pannonie, & après avoir parcouru des pays immenſes, entrer dans l'Illyrie. Mais une ſeule petite choſe arrête abſolument les marches impraticables d'un ſi long cours: c'eſt que les expéditions de cette nature n'étoient pas du goût des Belges, & que celles de ce peuple ſe bornoient à paſſer le Rhin, ou à repouſſer les Germains, qui tentoient & s'efforçoient tous les jours à les ſurprendre, & à les chaſſer de leurs propres poſſeſſions. Affaire capitale qui les occupoit uniquement.

Si néanmoins les Belges ont pénetré effectivement dans l'Illyrie par la route que j'ai marquée, qui eſt la plus courte, la plus aiſée & la plus naturelle qu'ils ont pû ſuivre, ils ont dû ſortir des Gaules par la Celtique. Or dans ce cas, ç'a été à la ſuite des Celtes, & ſur le compte des Celtes; avec cette circonſtance,

conſtance, que ſur cent Celtes à peine y avoit-il cinq ou ſix Belges.

Les différens peuples Liguriens, établis en-deçà & en-delà des Alpes, étoient des Celtes. Les Volces Arécomiques & Tectoſages, établis à l'occident du Rhône, étoient auſſi des Celtes, de même que les Tectoſages de la forêt Hercynie, dont parle Céſar, & que les Tectoſages de l'Aſie mineure.

Je ſouſcris de bon cœur à ces vérités. Par conſéquent, je m'applaudis d'avoir donné par avance dans ma XI. Diſſertation une origine Celtique aux Liguriens, & de m'être ainſi rencontré avec MM. Freret & Menard : je tiens cela à bon augure. Cependant j'ignore ſur quels principes ces Sçavans mettent les Liguriens dans la claſſe des Celtes. Si c'eſt ſur les idées de Cluvier, d'Ortelius, de D. Pezron, de D. Bouquet, de M. Pelloutier, &c. je ne ſçaurois être de leur ſentiment. Je déclare au contraire, que je ne reconnois pour vrais Celtes que les peuples originaires de la Celtique des Gaules, ou qui en étant ſortis, ſe ſont tranſplantés & répandus en tant de régions de l'Europe & de l'Aſie.

Je déclare encore que je n'ai travaillé à la Diſſertation hiſtorique, qui renferme les vraies Origines Ibériennes qu'après l'impreſſion entiére de ce volume ; & que juſqu'au tems que l'Hiſtoire de la Ville de Nîmes a paru, j'étois *à demi* du ſentiment de MM. Freret & Menard ſur les Iberes qu'ils placent dans les Gaules. Je dis *à demi* & non en entier ; puiſque c'eſt l'excédent de ce ſentiment, qui m'a engagé à tirer au clair les paſſages de Scylax, de Strabon & de Scymnus Chius, afin de voir de quel côté étoit la vérité. Après un mur examen, j'ai reconnu que j'étois dans l'erreur pour cette moitié de ſentiment. Ainſi je rétracte tout ce qui peut m'être échappé ici & ailleurs, contre les vérités que j'ai établies en dernier lieu depuis cet examen.

§. DERNIER.

Des Mœurs, Coûtumes, Uſages, Modes, Loix, de la forme du Gouvernement, de la Religion, de la Tactique de chaque ancien Peuple d'Eſpagne en détail, de ſes richeſſes & de la qualité des cantons qu'il habitoit.

IL ne manque à l'hiſtoire des premieres peuplades d'Eſpagne, que la deſcription de leurs mœurs, de leurs coûtumes, de leurs loix, de la forme de leur Gouvernement & de leur Religion. Mais, à vrai dire, nous devrions être contens, & compter même pour beaucoup d'avoir pû déterrer leurs noms. Strabon, qui écrivoit ſous l'Empire d'Auguſte & de Tibere, & qui s'eſt étendu ſur l'Eſpagne plus que tous les Anciens enſemble, n'eſt point parvenu là. En effet, des ſix ou ſept Tribus Gauloiſes qui ont franchi d'abord les Pyrénées & peuplé l'Ibérie, il n'a connu que celle des Glétes ou Iglétes. A la vérité, il a été un peu plus au fait des Turditains, mais il a ignoré qu'ils étoient entiérement le même peuple que les Cynétes. Cependant l'antiquité & la poſition qu'il leur donne, ne lui permettoient gueres de ne point reconnoître les uns dans les autres. D'où il devoit conclure que ce peuple avoit changé de nom; ce qui a dû arriver à pluſieurs autres.

Il faut donc diſtinguer deux tems à l'égard de l'Eſpagne. Le premier eſt celui où ce vaſte continent a commencé à être habité : il a pour terme la ſeconde guerre Punique. Le dernier tems a pour époque l'entrée des Romains dans cette fertile région, & comprend les tems poſtérieurs.

Le premier tems eſt couvert de ténebres Cimmériennes : ainſi aux traits particuliers près que j'ai pû recueillir, & à quelques autres ſemblables, mais en petit nombre, que je dois ſuppoſer m'avoir échappé; tout eſt enſeveli dans un éternel oubli. La ſeule reſſource qui nous reſte pour juger de la maniere, dont les premiers Iberes ſe ſont gouvernés au-delà des Pyrénées pendant le tems dont nous parlons, c'eſt de nous rappeller qu'ils étoient Celtes d'origine, & qu'il eſt naturel d'inférer de là qu'ils y ont vêcu & agi entiérement à la Celtique.

Nous ſommes plus heureux à l'égard du ſecond tems : les Auteurs de l'Hiſtoire Romaine nous fourniſſent quantité d'anecdotes

curieuſes & importantes ſur les principaux peuples d'Eſpagne, dont ils ont eu connoiſſance. Je dis, dont ils ont eu connoiſſance; car il eſt très-certain qu'ils ne les ont pas tous connus, & qu'il y en a même ſur leſquels Strabon a affecté de garder le ſilence. Quoi qu'il en ſoit, tout ce que nous avons de Mémoires ſur l'Eſpagne & ſur les divers peuples qui y étoient répandus, regarde le ſecond tems.

Mais il eſt à remarquer qu'alors l'Eſpagne avoit changé de face en tout ou en partie, tant par l'arrivée de pluſieurs peuples étrangers qui étoient venus s'y établir, que par les altérations que le commerce entre les étrangers & les originaires du pays avoit introduit dans les uſages Celtiques, que ces derniers avoient emporté des Gaules en Eſpagne. Comme donc les Auteurs de l'Hiſtoire Romaine n'ont connu les peuples d'Eſpagne qu'après les altérations faites, je ne puis les repréſenter qu'avec les couleurs, ſous leſquelles ils les ont fait paſſer juſqu'à nous. Je me garderai bien de deſcendre dans tout le détail où ils ſont entrés. Cela iroit trop loin, & je donnerois dans la minutie. Je ferai choix de tout ce qui fera à mon ſujet. Comme ce ſeront toutes piéces rapportées, je les placerai chacune en particulier dans l'ordre qui me paroîtra le meilleur. Au ſurplus, afin que dans tout l'aſſemblage il n'y ait rien du mien, je ne ferai que rendre en François le tour & les expreſſions des Auteurs originaux.

DES CELTIBERES.

J'ai déja fait le portrait des Celtiberes *. Je l'ai tout tiré de Diodore de Sicile. Voici quelques nouveaux traits, que d'autres Anciens me fourniſſent : tout cela aidera à faire connoître une nation ſi célébre, & qui a tenu tête ſi long-tems aux Romains.

* *Page 168.*

Polybe comptoit trois cens villes dans la Celtibérie. Mais Strabon prétend que cet Hiſtorien a cherché à flatter la vanité de Gracchus, qui avoit fait la conquête de cette Province vers l'an 575. de Rome. A quoi Strabon * ajoute, que ceux qui attribuent à l'Eſpagne plus de mille villes, y comprennent ſans doute les gros bourgs. Cependant ce Géographe, pour marquer la grande étenduë de la Celtibérie, dit que, ſelon le témoignage de Polybe, elle comprenoit les contrées où le Bætis & l'Anas ont leur ſource ; quoique ces fleuves fuſſent diſtans l'un de l'autre de neuf cens ſtades, c'eſt-à-dire, de plus de

* *Lib. III. p. 163. A.*

Lib. III. p. 148. B. quatre-vingts lieuës de France. Car, ajoûte Strabon*, les Celtiberes ſe ſont rendu célebres par la conquête des Etats des peuples qui les environnoient.

Appian. Iberic. p. 279. C. * Les Celtiberes, pour ſe fortifier contre leurs ennemis, joignoient enſemble deux cités ou villes, pour n'en faire qu'une, à laquelle ils donnoient de bons murs & une ſeule enceinte. Tels étoient les Belles & les Titthes. *Tit. Liv. lib. XXXIV. c. 9.* * Le premier exemple de ces réünions eſt Empuries. *Strab. lib. III. p. 196. B.* * C'eſt ſur ce modéle que Balbus, ſurnommé *Gaditanus*, bâtit une nouvelle ville à ceux de Gades, qu'il ajoûta à l'ancienne : renfermant l'une & l'autre dans les mêmes murs.

Silius Italic. lib. III. * Les Celtiberes regardoient comme une impiété la coûtume établie de tout tems chez les Iberes, de faire manger aux vautours les corps de ceux qui mouroient.

On peut juger de la valeur tant célébrée des Celtiberes par celle d'un corps de troupes de cette nation, qui étoient à la ſolde des Carthaginois. *Appian. Iber. p. 272. 273.* * Scipion ayant remporté vers l'an 546. de Rome une victoire déciſive ſur l'armée de ces derniers, chargea M. Silanus d'aller ſoumettre quelques bandes Celtibériennes, qui étoient ſous le commandement d'Hannon, Lieutenant de Magon. Ce Général ſe laiſſa ſurprendre; il ſe trouva inveſti au moment qu'il s'y attendoit le moins. Les Celtiberes, ſans ſe déconcerter, ſe retirerent incontinent ſur une éminence, bien déterminés à ſe défendre, ou à obtenir de bonnes conditions. Cependant conſidérant qu'ils n'étoient en tout que ſix mille hommes de pied & ſept cens chevaux, & qu'ainſi ils ne pouvoient pas ſe meſurer avec les Romains qui étoient trois contre un, ils firent auprès d'eux quelques avances. Silanus exigea d'abord qu'ils lui remiſſent entre les mains leur Général & les fuyards : les Celtiberes firent l'un & l'autre. Silanus demanda enſuite qu'ils rendiſſent les priſonniers qu'ils avoient fait. Les Celtiberes les rendirent auſſi. Silanus paſſant d'une avanie à une autre, voulut qu'ils deſcendiſſent dans la plaine, & qu'ils lui livraſſent la caiſſe militaire, ſur ce, diſoit-il, qu'il ne convenoit pas que des gens qui demandoient la paix, ſe tinſſent en des lieux avantageux. Les Celtiberes obéirent encore. Silanus les fit alors entourer; & comptant qu'il pouvoit tout exiger ſans craindre d'être refuſé, inſiſta qu'ils fuſſent deſarmés. Cette propoſition honteuſe ouvrit entiérement les yeux aux Celtiberes, & leur fit voir où tendoient tant d'extorſions plus noires les

unes que les autres. C'eſt pourquoi, ſans perdre le tems à reprocher à Silanus tout ce qu'il y avoit d'indigne dans ſa manœuvre, & n'ayant d'autre reſſource que leur courage, pour ſe tirer du danger éminent où la perfidie de ce Général les avoit précipités, ils attaquent ſur le champ les Romains, en tuent un grand nombre, ſe font jour à travers toute une armée rangée en bataille, & ſe retirent à Gades auprès du Général Magon. Il eſt vrai que dans l'action ils perdirent la moitié de leur monde. Mais cette perte fut compenſée par celle des Romains, qui apprirent à leurs dépens qu'il ne faut jamais porter au déſeſpoir les gens d'honneur.

Il s'en faut bien que le trait ſuivant ſoit auſſi glorieux aux Celtiberes que le précédent. * L'an 575. de Rome, vingt mille Celtiberes de la ville de Complega, ſur la nouvelle que Gracchus avoit aſſis ſon camp dans le voiſinage, allerent le trouver, tenant un rameau d'olivier en ſigne de paix. Mais dès qu'ils furent introduits dans l'enceinte des retranchemens, dépoſant le perſonnage de ſuppliant, & mettant le ſabre à la main, ils attaquerent ouvertement les Romains. Une attaque ſi bruſque les mit en déſordre. Gracchus, pour avoir le tems de ſe remettre, ſortit incontinent du camp. Les Celtiberes, au lieu de profiter du trouble des ennemis, s'amuſent à piller. Gracchus revient ſur ſes pas, & trouvant les Celtiberes diſperſés & ſans défenſe, il en fit un carnage horrible. Le même jour il ſe rendit maître de Complega, la détruiſit de fond en comble, aſſujettit tous les peuples voiſins; & après avoir partagé les terres entre ceux qui n'en avoient pas, il fit alliance avec eux. C'eſt à la fidélité avec laquelle ces peuples garderent cette alliance, que les Romains dûrent la conquête entiere qu'ils firent enſuite de l'Eſpagne.

* *Appian. Iber. p. 279. A.*

* Saragoſſe eſt dans la Celtibérie: c'eſt une des colonies où les loix Romaines ont changé l'ancien gouvernement en celui qui y eſt établi. Du nombre des peuples d'Eſpagne qui ont pris la juriſprudence Romaine, ſont les Celtiberes. Auſſi les compte-t-on parmi les Iberes qu'on appelle par diſtinction *à longue robe*, ou *Togates*, à cauſe de la Toge dont ils ſont revêtus.

* *Strab. lib. III. p. 151. C.*

* L'an 645. de Rome, le Conſul Didius uſa d'une perfidie & d'une cruauté inſigne envers quelques Celtiberes, que Marius cinq ans auparavant avoit placés aſſez près de Colenda, pour les récompenſer des ſervices qu'il en avoit tirés contre

* *Appian. Iber. p. 512. A.*

les Luſitaniens. Ces Celtiberes étant pauvres, faiſoient des courſes ſur les terres de leurs voiſins pour avoir dequoi ſubſiſter. Le Conſul Romain, voulant mettre fin à ces courſes, forma un projet exécrable, qu'il eut ſoin de communiquer à des Commiſſaires députés par le Sénat, qui étoient alors en Eſpagne, afin d'avoir leur attache, & agir au nom de la République. En conſéquence, il fit dire aux Chefs de ces miſérables Celtiberes, qu'étant informé de leur pauvreté, il étoit réſolu de diſtribuer de terres à ceux d'entr'eux qui n'en avoient point: qu'ainſi ceux qui vouloient être compris dans la répartition qu'il en devoit faire, n'avoient qu'à ſe rendre dans ſon camp avec leurs femmes & leurs enfans, un certain jour qu'il aſſigna. Les Celtiberes ne manquerent pas de ſe trouver exactement au rendez-vous. Didius, ſous couleur de leur faire faire place, fit ſortir les ſoldats du camp. Puis, pour avoir, diſoit-il, un rôle fidéle de leur nombre, de leur ſexe & de leur âge, il fit ſéparer les hommes des femmes & des enfans. Cela fait, les ſoldats rentrent par ſon ordre dans le camp, & maſſacrent impitoyablement cette multitude d'innocens, qui s'étoient livrés à la bonne foi du perfide Magiſtrat.

** Diod. Sic. lib. V. p. 215. C.*

* Entre les peuples de la Celtibérie, les Vaccées ſont les plus polis, & d'un meilleur commerce. Tous les ans ils font le partage des terres. Chacun confie à un fermier la part qui lui eſt échûë, pour la faire valoir. Il y va de la vie pour les fermiers qui fraudent les maîtres.

** Appian. Iber. p. 284. E.*

* Intercatia eſt la capitale des Vaccées. Pendant que Lucullus faiſoit le ſiége de cette ville, un habitant monté ſur un cheval ſuperbe, & revêtu d'une armure brillante, s'avançoit tous les jours vers le camp des ennemis, & défioit le plus vaillant des Romains d'oſer ſe meſurer avec lui. Et ſur ce que perſonne ne ſe préſentoit, il accabloit de reproches Lucullus & ſes ſoldats, & ſe retiroit. * Une choſe admirable dans les Intercatiens; c'eſt qu'ils ne poſſédoient ni or ni argent, parce qu'ils ne faiſoient nul cas de ces métaux.

** Idem ibid. p. 285. D.*

** Idem ibid. p. 282. B.*

* La marque des Hérauts des Celtiberes de Nergobriga (aujourd'ui Ricla) étoit une peau de loup par deſſus leur habit ordinaire.

** Strab. lib. III. p. 162. A. Athæn. lib. XIV. p. 658. A.*

* Les Cérétains habitent les valons formés par les Pyrénées où commence l'Eſpagne. Leur commerce eſt en viandes ſalées, qui ſont excellentes, & dont ils retirent un grand profit.

* Les Romains ont mis plus de deux cens ans à faire la conquête de l'Eſpagne ; encore n'a-ce été qu'en détachant les peuples les uns des autres, & en les combattant en détail. Preuve certaine, que ſi les Iberes avoient ſçu ſe liguer & s'unir enſemble, ni les Carthaginois qui ont précédé les Romains, ni même les Tyriens & les Celtes, qui ſont les Celtiberes d'aujourd'hui, & qui ſont venus avant les Romains & les Carthaginois, n'auroient jamais pû les entamer. ** Strab. lib. III. p. 158. C.*

* De tous les peuples d'Eſpagne, les plus célébres ſont les Celtiberes. Ils avoient Numance pour capitale. Ils ont donné des marques éclatantes de leur courage pendant le cours de la Guerre qui porte leur nom. Elle a duré vingt ans : & l'on obſerve que le ſiége de Numance fut long, & que nonobſtant que cette ville fût très-preſſée par les Romains, & preſque ſans défenſe, elle ſoûtint ſeule long-tems tous les effors des ennemis par la valeur de ſes habitans, qui ne voulurent jamais l'abandonner. ** Strab. lib. III. p. 162. C.*

* Poſidonius écrit que M. Marcellus impoſa un tribut de ſix cens talens aux Celtiberes, quoique les terres qu'ils cultivent ne ſoient pas d'ailleurs fort fertiles. Preuve certaine, que ce peuple eſt riche & nombreux. ** Strab. lib. III. p. 162. D.*

* Les Celtiberes portent des habits groſſiers & doublés, qu'ils attachent avec des agraffes ; ils les appellent des *ſagum*. Ce vêtement leur tient lieu de chlamides. ** Appian. Iber. p. 278. C.*

* Quand les Celtiberes demandent la paix, les uns ſe préſentent tenant des rameaux à la main : ** les autres portant une couronne ſur la tête. ** Appian. Iber. p. 279. A. p. 289. B.* *** Ibid. p. 284. A.*

* Une maxime ſinguliere des Celtiberes eſt, qu'au fort de la mêlée, ſi l'infanterie eſt preſſée, la cavalerie met pied à terre, & chaque cavalier fiche en terre un petit bâton qui tient à l'extrémité de la bride ; au moyen de quoi le cheval ne branle pas juſqu'au retour du ſoldat. ** Apud Valeſium in Except. p. 206.*

* Les ſabres des Celtiberes l'emportent ſur ceux des autres nations. La pointe en eſt forte, ils ſont à deux tranchans, & l'uſage en eſt à deux mains. Les Romains en connurent la bonté pendant la guerre que leur fit Annibal : auſſi-tôt ils laiſſerent les leurs, & en firent fabriquer de ſemblables à ceux des Iberes : mais on ne put jamais leur donner ni la même trempe, ni le même tour. ** Ibid. p. 210.*

DES SICANES.

Le plus ancien peuple d'Eſpagne, dont l'Hiſtoire faſſe mention, c'eſt les Sicanes. Ils étoient le long de la Segre. Ils furent chaſſés de leur patrie par les Liguriens des Gaules, qui ſe mirent en leur lieu & place plus de cent ans avant la guerre de Troie. Les Sicanes s'enfuirent en Sicile. Voici la peinture que Diodore de Sicile fait d'un peuple ſi ancien: « Les Sicanes, dit-il*, » avoient pour demeure des bourgs & de petites villes » conſtruites ſur des collines & des éminences fortifiées par la » nature, pour être à couvert de toute ſurpriſe. Ils n'étoient » pas tous ſoumis à un ſeul & même Prince: mais chaque ville » avoit ſon Magiſtrat particulier qui la gouvernoit. Tous tiroient » leur nourriture & les choſes néceſſaires à la vie, des terres » qu'ils cultivoient ».

* *Diod. Sic. l. v. p. 201. Thucydid. lib. VI. ſub init. Dionyſ. Halic. lib. I.*

DES LUSITANIENS.

* Les Luſitaniens paſſent pour vains & trompeurs; ils ſont légers à la courſe, & toûjours prêts à faire des irruptions dans les terres de leurs voiſins.

* *Strab. lib. III. p. 154. B. & ſeq.*

Leurs armes défenſives conſiſtent en un petit bouclier de deux pieds de diametre, & dont la concavité eſt en-dehors. Il eſt ſans boucles & ſans anſes, & on le tient au moyen de quelque courroie. Pour armes offenſives, ils ont une hache ou un petit poignard.

La plûpart portent des cuiraſſes de lin; quelques-uns en ont de peaux, & mettent trois aigrettes ſur la tête; au lieu de quoi d'autres prennent des cranes de faons de biche.

Les ſimples fantaſſins ont des cuiſſards, & ſont munis de pluſieurs dards. Mais les officiers ſont armés de lances, dont la pointe eſt d'airain.

Les Luſitaniens qui ſont le long du Durius (Duero) menent le même genre de vie que les Spartiates.

Ils ſe parfument deux fois le jour, prennent le bain froid, & n'uſent que d'une nourriture ſimple.

Ils offrent ſouvent des ſacrifices; ils conſiderent les entrailles des victimes, mais en gros & ſans les dépecer. Ils fixent toute leur attention ſur les veines des côtes, ils y portent la main, & forment enſuite leurs prédictions. Les entrailles des priſonniers qu'ils font à la guerre, fourniſſent encore à leur curioſité un vaſte

vaſte champ pour pénétrer dans l'avenir. Ils couvrent les priſonniers d'un *Sagum ;* un Prêtre les frappe au bas-ventre, & ſur la chûte de ces miſérables, ils conjecturent ce qu'ils croyent devoir arriver. Au reſte, ils coupent la main droite à tous les priſonniers, & la conſacrent aux Dieux.

Les Luſitaniens montagnards menent une vie auſſi dure que ſobre, ne boivent que de l'eau, nourriſſent leurs cheveux de même que les femmes. Quand ils combattent, ils rejettent leur chevelure en arriere. Appien * ajoûte qu'ils la font flotter, qu'ils l'agitent même pour inſpirer de la terreur aux ennemis. Selon Tacite **, ils tortillent leurs cheveux, & ont le teint baſané.

* *Iber. p. 280. D.*

** *Tacit. vit. Agricolæ.*

* Leur viande ordinaire eſt le chevreau. Auſſi eſt-ce le même animal qu'ils offrent à Mars, à quoi ils joignent les priſonniers & les chevaux, dont ils font quelquefois des Hécatombes.

* *Strab. lib. III. p. 155. & ſeq.*

Ils ont pluſieurs ſortes d'exercices, comme le pugilat, la courſe, les combats à pied & à cheval, tantôt en pelotons, tantôt un contre un.

Les montagnards vivent de gland de chêne pendant deux ſaiſons de l'année. Ils font ſécher ce fruit, après ils le portent au moulin, & quand la farine eſt repoſée un peu de tems, ils en font du pain. Ils n'ont d'autre boiſſon que la biére. Ils recueillent du vin en ſi petite quantité, qu'incontinent après les vendanges, ils employent tout ce qu'ils en ont eu à régaler leurs parens.

Au lieu d'huile, ils uſent de beurre. Ils mangent aſſis. Ils ont pour ſiéges des bancs qui regnent autour des chambres. Chacun eſt placé ſelon ſon rang, ſon âge & ſa dignité. On fait paſſer les plats devant tous les convives ; chacun prend ſa part. On boit en ſautant ou danſant au ſon de la flute ou de la trompette. Les femmes de la Baſtitanie pratiquent la même choſe, mais elles ſe tiennent par la main.

Ils ſont tous habillés de noir. Leur habit ordinaire eſt le *ſagum*, dans lequel ils couchent ſur la paille. Leur vaiſſelle eſt de terre comme celle des Gaulois. Les femmes portent de longues robes ſemées de fleurs.

Ils n'ont point l'uſage de la monnoie : ainſi leurs achats ſe font par troc, ou en donnant un bloc d'argent.

Ils précipitent ſur des rochers les criminels condamnés à mort. Pour les parricides, ils les conduiſent hors de leur territoire, & les lapident.

Ils contractent leurs mariages à la maniere des Grecs.

A l'égard des malades, ils obſervent l'ancienne coûtume des Egyptiens. Ils les expoſent aux portes des maiſons ; afin que les paſſans, qui ont été attaqués de la même maladie, puiſſent dire leur ſentiment, & indiquer les remedes propres à la guériſon.

** Avienus Ora marit. v. 106.*

* Les Luſitaniens, juſqu'à l'arrivée de Brutus, n'ont eu que des barques de cuir, dont ils faiſoient uſage dans les marais, ou lorſqu'il ſurvenoit des inondations. Mais depuis quelque tems ils creuſent des troncs d'arbres, & les convertiſſent en canots, qu'ils font voguer avec beaucoup d'adreſſe.

** Strab. lib. III. p. 155. & ſeq.*

* Telles ſont les mœurs & les coûtumes des montagnards qui occupent toute l'extrémité ſeptentrionale d'Eſpagne, entre autres des Galiciens, des Aſturiens, des Cantabres, juſqu'à la Navarre & aux Pyrénées. Ils ne different en rien les uns des autres. Leur cruauté eſt par-tout la même. Elle a ſa ſource dans les guerres fréquentes qu'ils ſe font réciproquement, & dans l'éloignement & la ſéparation où ils ſont de toutes les Nations de l'Univers.

** Lib. v. p. 216.*

Entre tous les peuples d'Eſpagne, dit Diodore de Sicile*, les Luſitaniens ſont les plus vaillans. Les boucliers dont ils ſe ſervent ſont très-petits, mais compoſés de nerfs, dont la force réſiſte aux coups qu'on leur porte. Ils manient ces boucliers avec tant d'adreſſe & d'agilité, qu'ils reçoivent les fléches qui volent en même tems de pluſieurs endroits. Leurs dards ſont crochus & tout de fer. Leurs caſques & leurs ſabres reſſemblent aſſez à ceux des Celtiberes. Ils tirent droit & de loin, & ils ne manquent jamais de donner à l'endroit où ils viſent. Comme ils ſont légers à la courſe & d'une agilité ſurprenante, ils réüſſiſſent également à fuir ou à pourſuivre l'ennemi. Dans l'adverſité ils ſe laiſſent abbattre, & ils ne montrent pas autant de conſtance que les Celtiberes. En tems de paix, ils ont une ſorte de danſe où leurs pieds & leurs jambes ſont dans un mouvement perpétuel. Ils vont au combat en danſant, & c'eſt toûjours en chantant qu'ils commencent à frapper l'ennemi.

Une choſe particuliere aux Iberes, & plus encore aux Luſitaniens, c'eſt que les jeunes gens qui ſont ſans biens, mais qui ont de la force & du courage, ſe retirent dans les montagnes. Là n'ayant que la cape & l'épée, ils aſſemblent des gens de leur eſpece, forment des troupes conſidérables, font des courſes au près & au loin, pillent les campagnes, rançonnent les places, amaſſent de grandes richeſſes, & comptant pour rien tous les

dangers à quoi ils ſont expoſés, ils paſſent leur vie dans un brigandage continuel. Il eſt vrai qu'ils ſont ſi agiles, qu'il eſt rare qu'on les ſurprenne, ſur-tout dans leurs cavernes qui ſont dans des montagnes rapides & eſcarpées, dont ils font leur patrie, & où ils ſe réfugient, parce qu'elles ſont inacceſſibles à quelque armée que ce ſoit. Ainſi quoique les Romains ayent arrêté une partie de leurs excurſions, ils n'ont jamais pû les extirper entiérement.

* Les Vettons, peuple de la Luſitanie, avoient pour maxime, qu'un homme doit ſe tenir en repos ou combattre. C'eſt pourquoi quelques-uns d'entr'eux voyant quatre ou cinq Centurions, qui, en ſe promenant, alloient & revenoient ſur leurs pas, crurent, ou qu'ils avoient perdu l'eſprit, ou qu'ils s'étoient égarés. Sur cette idée, ils les aborderent, & leur offrirent de les conduire à leurs tentes.

* *Strab. lib. III. p. 164. B.*

DE LA TURDETANIE ET DES TURDETAINS.

* La Turdétanie eſt à la rive gauche de l'Anas, qui eſt le Quadalquivir d'aujourd'hui. Ce fleuve la borne au nord & au couchant. Le Bætis l'arroſe & la partage en deux. Son étenduë en long & en large eſt de deux mille ſtades. Elle eſt très-peuplée, & l'on y compte deux cens villes. Les plus conſidérables ont de bons ports ou d'excellentes rades, & ſont ſituées le long des riviéres navigables. Telles ſont Cordouë, Gades, Hiſpalis ou Séville, &c. Le Bætis porte batteau depuis au-deſſus de Cordouë juſqu'à la mer: l'eſpace eſt de plus de douze cens ſtades. Le nombre des peuples qui cultivent les terres qui ſont à droite ou à gauche de ce fleuve, auſſi-bien que celui des iſles qui s'élevent de tems en tems au milieu de ſes eaux, ne ſçauroit être plus grand. On ne voit de part & d'autre que des bâtimens magnifiques, dont l'ordre & la régularité forment le plus beau coup d'œil qu'on ſçauroit imaginer. Le pays eſt riche en tout; en bled, vins exquis, cire, miel, poix, graine d'écarlate, vermillon, viandes ſalées, dont la délicateſſe ne le cede pas à celles du Pont, en mines de ſel, & en ſources ſalées. Ainſi quoique par-tout ailleurs le terroir qui eſt fécond en mines, ſoit naturellement ſtérile; dans la Turdétanie, la fertilité des terres va de pair avec la richeſſe des mines les plus abondantes.

* *Strab. lib. III. p. 141. 142. 144. Voyez l'article des Mines.*

* Dans la Turdétanie il n'y a d'autre bête nuiſible que les lapins. Quelques Auteurs donnent le nom de *Liberides* à ces ani-

* *Strab. ibid. p. 144. C. D.*

maux. Ils dévaſtent les terres en creuſant & mangeant les racines des arbres & des ſemailles. On a découvert depuis aſſez peu de tems différens moyens de les exterminer ; le principal eſt celui des Furets, qu'on emmuſelle & qu'on introduit dans les trous des lapins. Les furets donnent la chaſſe aux lapins & les font ſortir, ou les tirent dehors avec les griffes.

* *Athen. lib. I. p. 16. C.*

* Polybe, après avoir fait la deſcription d'un Palais ſuperbe qu'un Roi d'Ibérie avoit fait conſtruire, ajoûte que ce Prince, dans la diſtribution des appartemens & des meubles, s'étoit moulé ſur le goût des Phéaciens, avec cette circonſtance particuliere, que le milieu de la cour étoit occupé par des tables couvertes de coupes d'or & d'argent, qui étoient remplies de biére, au défaut de vin dont l'Eſpagne manquoit alors.

* *Strab. lib III. p. 140. A.*
** *Ibid. p. 151.*
* *Idem ibid. p. 145.*

* Le commerce de Mellaria conſiſte en viandes ſalées.

** Les Carthaginois ſuccéderent aux Phéniciens dans toutes les conquêtes que ces derniers avoient faites en Eſpagne ; & l'on obſerve que Barca, pere d'Annibal, trouva tant de richeſſes dans la Turdétanie, que les crêches & les vaiſſeaux où l'on conſervoit le vin, étoient d'argent maſſif..... * Toute la côte maritime de la Turdétanie regorge de toutes ſortes de biens, en quoi conſiſte le commerce de la mer. Si l'Océan eſt rempli de poiſſons de tout genre, de toute eſpece, de toute groſſeur & de tout goût, c'eſt, ce ſemble, pour enrichir la Turdétanie. C'eſt ſur-tout au tems du flux & du reflux, qui ſont plus grands & plus fréquens ſur ces côtes. Les habitans qui en connoiſſent le prix, & qui y ſont faits, ne manquent pas d'en profiter. Les poiſſons cétacées, comme Oryges, Baleines & Phyſeteres, y ſont communs. Les Phyſeteres ſont ainſi nommés, parce qu'en ſoufflant, ils pouſſent en l'air deux colonnes d'eau. Les Congres qu'on y pêche, ſont ſi ſupérieurs aux nôtres, qu'on les prend pour des monſtres. Les Murenes & toutes ſortes d'autres poiſſons y ſont en abondance. La mer de Carteie fournit des huitres en forme de conques, qui rendent dix cotyles de pourpre. Un peu au-delà, en entrant dans l'Océan, les Murenes & les Congres peſent quatre-vingts mines, les Polypes un talent, & les Teuthides ont deux coudées de longueur. Les Tons s'y rendent en foule de l'Océan. La chaleur des eaux, à travers leſquelles ils s'y ſont tranſportés, les rend gros & gras. Ils ſe nourriſſent de gland, dont toutes les côtes d'Eſpagne ſont couvertes. Les chênes y ſont bas, mais le fruit qu'ils portent, eſt ſi bien nourri

& en ſi grande quantité, que le rivage d'en-deçà & d'au-delà des Colonnes d'Hercule en eſt jonché. Comme donc les Tons ſont friands de gland, ils ſe plaiſent ſur les bords de la Turdétanie, & y acquiérent une graiſſe & une taille extraordinaire.

* Les Turdétains ne ſont pas ſeulement recommandables par leurs richeſſes & par la fertilité de leurs terres, mais encore par la douceur de leurs mœurs, par leur affabilité & leurs belles manieres. Polybe déclare qu'ils ſont redevables de ces belles qualités au voiſinage des Celtes dont ils ſont environnés; encore excepte-t-il les Turdétains de la campagne, qu'il avoue retenir quelque choſe de leur ancienne ruſticité. Pour les Turdétains du long du Bætis, ils ont toute la politeſſe des Romains. Ils ſe ſont faits ſi bien à leur langue, qu'ils ont oublié la leur propre. Ils joüiſſent pour la plûpart du droit Latin. Auſſi leur eſt-il venu pluſieurs colonies de Rome, comme *Pax-Auguſta*, Merida, qui eſt dans le pays des Turdules, Saragoſſe qu'on place dans la Celtibérie, & quelques autres. Pour diſtinguer ces Iberes des autres, on les appelle *Eſpagnols à longue robe & Togates*, c'eſt-à-dire, revêtus de la toge. ** Strab. lib. III. p. 151.*

* Les Turdétains paſſent pour être le plus ſçavant peuple d'Eſpagne. Ils cultivent les Belles-Lettres. Ils ont des poëmes, des chanſons, & des chroniques qui ont, dit-on, ſix mille ans d'antiquité. * Ils avoient appellé chez eux Aſclépiade de Myrlea (*i*) pour profeſſer la Rhétorique. Ce Rhéteur nous a laiſſé la deſcription d'un ſi beau pays. ** Idem ibid. p. 139. C.* ** Ibid. p. 157. A. 166. C.*

* Aſſez près de Caſtaon (aujourd'hui Cazlona ſur le Guadalimar) eſt une montagne où le Bætis a ſa ſource. On l'appelle *Mont-d'argent*, à cauſe de la quantité de mines d'argent qu'il renferme. Les Eſpagnols appellent ce mont *La Sierra de Caçorla*. ** Ibid. p. 148. B.*

* Les Characitains habitoient le long du Tage. Ils n'avoient ni villes, ni bourgs, ni villages. Mais quand ils craignoient ** Plut. in Sertor. p. 576. C.*

(*i*) Myrlea étoit cette ville de Bithynie que Nicomede Epiphane orna, & qu'il fit appeller *Apamée*, du nom de ſa mere. *Steph. Byzant.* Ou plûtôt Myrlea, après avoir été entiérement détruite par Philippe, Roi de Macédoine, fut rétablie par Pruſias, Roi de Bithynie, pere de Nicomede dont nous venons de parler, qui lui donna le nom de ſa femme Apamée. *Strab. lib. XII. p. 563. D.* Quant à ce qui regarde Aſclepiade, Suidas écrit que ce Rhéteur a fleuri, non ſeulement ſous les regnes d'Attale & d'Eumanes, Rois de Pergame, mais encore qu'il a enſeigné à Rome du tems du grand Pompée : ce qui eſt impoſſible, puiſqu'il y a un intervalle d'environ cent ans entre les époques aſſignées. D'où l'on infere que Suidas confond deux Aſclepiades de Myrlée; l'un ancien, l'autre plus jeune. Sçavoir lequel des deux Aſclepiades a ouvert une chaire de Rhétorique dans la Turdétanie, c'eſt ce qui eſt aſſez incertain. Je ſoupçonne pourtant que c'eſt l'ancien.

quelque irruption de la part de l'ennemi, ils ſe réfugioient dans des antres & des cavernes creuſées par la nature ſur une montagne, tout autour du pied de laquelle regnoit d'un côté un marais affreux, dont le fond étoit de terre glaiſe ; & de l'autre, un fonds immenſe de terre calcinée : en ſorte que quelque chemin qu'on prît, on enfonçoit ſi avant, qu'on ne pouvoit s'en tirer. D'autre part, pour peu qu'il fît du vent, la pouſſiere qui s'élevoit du terrein calciné, aveugloit ceux qui étoient aſſez hardis pour vouloir approcher de la montagne.

** Feſtus Avien. Ora marit. v. 109. & ſeq.*

* Les Iberes de Tarteſſe qui étoient renfermés dans l'ancienne Oeſtrymnide, auſſi-bien que ceux qui cultivoient le territoire entre les deux Colonnes d'Hercule, alloient trafiquer dans la Grande Bretagne & en Irlande. Ils faiſoient le trajet en deux jours ſur des barques, tantôt de peaux, tantôt de cuir. Cependant le Phénicien Himilcon a laiſſé par écrit, qu'à peine en quatre mois il a pû faire une ſemblable courſe.

** Nicol. Damaſc. Excerpt. Valeſ. p. 514.*

* Chez les Tarteſſiens on ne reçoit point le témoignage des jeunes gens contre les vieillards, ou ſeulement contre ceux qui ſont plus âgés.

DES CANTABRES.

** Lib. III. c. 3. §. 4.*

Pline * dit que les Cantabres étoient diſtribués en ſept peuples, dont il ne connoiſſoit pas les noms. Je découvre un de ces noms dans Strabon *; c'eſt celui du peuple qu'il appelle tantôt Cantabres *Coniaſces*, & tantôt Cantabres *Coniſces*. Ce dernier peuple étoit limitrophe des Vérons. Horace & Silius Italicus fourniſſent un autre peuple Cantabre, dont je parlerai bien-tôt. Quoi qu'il en ſoit, Pline * oubliant ce qu'il avoit dit ailleurs, donne en un autre endroit neuf cités aux Cantabres, dont la capitale étoit *Juliobrica*.

** Lib. IV. c. 20. §. 34.*

** Sil. Italic.*

* Les Cantabres étoient également faits à ſouffrir le froid, le chaud & la faim. Devenoient-ils vieux, ou ſentoient-ils qu'ils n'étoient plus propres à la guerre ? ils prenoient le parti de mourir, & ſe précipitoient.

** Strab. lib. III. p. 164. D.*

* Pendant le cours de la guerre des Cantabres, les meres aimoient mieux tuer leurs enfans, que de les voir tomber entre les mains des Romains. Un pere, qui avoit été pris avec toute ſa famille, ordonna à un de ſes plus jeunes fils qui s'étoit échappé, & qui l'étoit venu voir ſecrétement, de le tuer avec tous ceux de ſon ſang ; ce qui fut exécuté.

* On rapporte ce trait de férocité de quelques Cantabres, qui avoient été pris ; c'eſt qu'étant attachés en croix, ils ne laiſſoient pas de chanter. *Strab. lib III. p. 165. C.*

* Les Concanes, peuple de la Cantabrie, quand ils vouloient boire, ouvroient la veine à leurs chevaux, & étanchoient leur ſoif. * *Horat. lib. IV. od. 3. v. 34. Sil. Ital. l. III. v. 361.*

* Chez les Cantabres, c'eſt le mari qui porte une dot à la femme. Ce ſont auſſi les filles qui héritent de tout le bien, & qui marient leurs freres. * *Strab. lib. III. p. 165. C.*

* Pampelune eſt une ville d'Eſpagne, qui eſt au voiſinage de l'Aquitaine : on y prépare & apprête des jambons, dont la délicateſſe ne le cede pas aux plus fins des autres pays. * *Athen. l. XIV. p. 657. F.*

DES VÉRONS.

* Les terres des Vérons ſont au nord de celles des Celtiberes & des Cantabres. La capitale de ce peuple eſt *Varia* : ſa poſition eſt au paſſage de l'Ibere. Les Vérons ſont habillés à la Gauloiſe. * *Strab. lib. III. p. 162. B.*

DE GADES.

* On lit dans Polybe, que dans le Temple d'Hercule qui eſt à Gades, il y a une ſource dont l'eau eſt bonne, & dans laquelle on deſcend à la faveur de quelques degrés. Ce qui ſurprend, c'eſt que cette ſource tarit inſenſiblement & eſt à ſec pendant le flux de la mer ; & qu'au contraire, l'eau monte, reprend ſon cours, & ſe remplit durant le reflux. Ce Philoſophe attribuë la cauſe de ce phénomene aux vapeurs & aux exhalaiſons qui s'élevent du centre de la terre juſqu'à la ſuperficie ; leſquelles ne trouvant pas d'iſſuë au tems que la marée couvre & bouche tous les pores du territoire d'alentour, refluent en bas, & entraînent l'eau qui s'élevoit : tandis qu'auſſi-tôt que la mer rentre dans ſon lit, la terre s'ouvre, ſe dilate, & ainſi les vapeurs reprennent leur cours, & ſe rendent dans le baſſin ordinaire. * *Strab. lib. III. p. 172. B.*

* Il y a à Gades un arbre d'une eſpece particuliere. Il pouſſe ſes branches en bas : les branches ont quatre pouces de large, une coudée de long, & la forme d'une lame d'épée. Si l'on coupe ſes branches, il en ſort du lait ; mais ſi l'on touche à ſa racine, il rend une liqueur qui a la couleur du vermillon. * *Strab. lib. III p. 175. B.*

DES FEMMES D'ESPAGNE.

Il eſt peu de nations dont les femmes ayent montré plus de fermeté, de force & de bravoure, que celles d'Eſpagne. En voici deux traits qui juſtifient le plus bel éloge qu'on peut faire en ce genre de leur ſexe. * Pendant la guerre de Viriathus, qui commença l'an 607. de Rome, & finit environ ſix ans après par la perfidie de Q. Cépion, lequel fit aſſaſſiner le plus grand Général qu'ait eu l'ancienne Ibérie; Sextus Junius Brutus, Lieutenant de Cépion, fut chargé d'aller réduire pluſieurs partis de Luſitaniens, qui, à l'exemple & ſur le modéle de Viriathus, faiſoient la guerre aux Romains, non en corps d'armée, mais par bandes. Brutus n'en pût ſurprendre aucun, parce qu'étant diſtribués en différens poſtes des vaſtes contrées qui ont pour bornes le Tage, le fleuve d'Oubli, le Durius & le Bætis, tous échappoient, ſe prêtoient la main, & continuoient à cauſer de grands dommages aux Généraux Romains & aux peuples alliés. Brutus changea alors de ſyſteme, & entra dans les terres de ces généreux défenſeurs de la liberté de leur patrie, & y porta le fer & le feu. Le peu de Luſitaniens qui y étoient reſtés pour les cultiver, ſans égard aux grandes forces de l'ennemi, prirent incontinent les armes avec leurs femmes, & ſoûtinrent vaillamment le choc des Romains. Ce qu'il y eut de plus admirable dans le combat, c'eſt que quelque larges & dangereuſes que fuſſent les bleſſures que les femmes reçurent, elles ne pouſſerent ni cris ni ſoupirs, ni ne verſerent aucune larme.

* *Appian. Iberic. p. 294. 295.*

Sur la fin de la même campagne, Brutus voulant tirer vengeance de l'affront & du tort, que les Luſitaniens de la Province de Brague avoient fait au corps d'armée qu'il commandoit, en lui enlevant ſes convois, paſſa le premier des Romains le fleuve d'Oubli & le Minius. Là il ſe préſenta un ſpectacle qui n'a jamais eu ſon ſemblable. Ce furent des femmes enrégimentées avec des hommes, qui combattirent avec autant & plus de valeur & d'acharnement que leurs maris. Aucune d'elles ne tourna le dos, aucune ne gémit ſur le ſort des armes. Au contraire, entre celles qui furent priſonnieres, les unes ſe tuoient elles-mêmes, les autres étouffoient leurs propres enfans, & toutes donnoient les marques les plus éclatantes, qu'elles préféroient la mort à l'eſclavage.

La coëffure des femmes d'Eſpagne a quelque choſe de bien ſingulier.

ſingulier. En quelques endroits elles portent des colliers de fer, d'où s'éleve par-derriere une figure de corbeau, qui paroît perché ſur leur tête & pencher ſur le front. Cependant, quand elles veulent ſe garantir des injures de l'air, elles étendent un voile ſur cet ornement.

* En certaines contrées elles portent un écran, qui a la forme d'un diſque évaſé, dans lequel elles emboîtent leur tête. Cette machine leur ſerre les tempes, & a ſa naiſſance de part & d'autre aux oreilles; d'où elle s'éleve en rond ſur la tête. Entre les femmes qui ſe coëffent de cette ſorte, les unes arrachent leurs cheveux, ou les font tomber avec tant de ſoin & d'affectation, que la tête eſt auſſi luiſante que le front. D'autres au contraire aſſemblent & entortillent leurs cheveux à la hauteur d'un pied au-deſſus de la tête; ſur quoi elles étendent un voile noir. ** Strab. lib. III. p. 164. C.*

* Les femmes Eſpagnoles ont autant de courage & de force que les hommes. C'eſt elles qui cultivent les terres. Quand elles ont accouché, elles quittent le lit & y font mettre leurs maris, & leur rendent les ſervices propres qu'on rend aux femmes qui ſont relevées depuis peu. Leur arrive-t-il d'être en travail d'enfant au milieu des champs, elles ſe traînent au plus prochain ruiſſeau, s'y délivrent, lavent elles-mêmes leur fruit, & tout eſt fait. ** Idem p. 165. A.*

* Les femmes des Iberes ſont obligées d'expoſer tous les ans en public les étoffes, qu'elles ont fait pendant le cours de l'année : & des connoiſſeurs prépoſés & choiſis à cet effet portent leur jugement ſur leur ouvrage, & décident en faveur de celles qui ont le mieux & le plus travaillé. ** Nicol. Damaſc. Excerp. Valeſii, p. 513.*

Religion.

* Les Vaſcons croyoient que les ames de ceux qu'ils offroient en ſacrifice étoient déïfiées, & devenoient autant de Divinités. ** Prud. Periſteph. hym. 1. v. 94.*

* Ceux de Galice exerçoient la divination par l'inſpection des entrailles des victimes, & la maniere dont le feu brûloit. ** Sil. Ital. l. III. v. 344.*

* Pluſieurs Auteurs diſent que les Galiciens n'ont aucun ſentiment de Religion. ** Strab. lib. III. p. 164. A.*

* Les Celtiberes & les peuples voiſins qui ſont à leur nord, célebrent une fête chaque pleine lune en l'honneur d'un Dieu ſans nom. Elle commence à l'entrée de la nuit, & dure tout le lendemain. On la paſſe à danſer devant les portes des maiſons. ** Idem ibid.*

Des Mariages des Espagnols.

Nous avons vû dans l'article des Luſitains, que le peuple de ce nom célébroit les mariages à la maniere des Grecs. Sans entrer dans un plus grand détail faute de monumens, voici ce qui ſe paſſa au mariage de Viriathe, le plus célebre de tous les Luſitains.

* Ce Général s'étant rendu chez le pere de la fille qu'il devoit épouſer, & jettant les yeux ſur la quantité de belles tapiſſeries & de vaſes d'or & d'argent, qu'on avoit étalés pour faire honneur à la fête, témoigna par un geſte qu'il fit avec ſa lance, qu'au lieu d'admirer & d'être curieux de tant de magnificence, il mépriſoit tout cela. Le diſcours qu'il tint répondit à cette idée. Il traita de folie le cas qu'on faiſoit des dons de la fortune, qui étoient ſujets à tant de revers. Pour preuve de cette vérité, il allégua l'exemple de ſon beau-pere, qui avec toutes les richeſſes qu'il avoit, & dont le bruit étoit répandu dans tout le pays, étoit ſoumis à un gendre qui n'avoit pour tout bien que ſon épée ; & qu'ainſi bien-loin que lui Viriathe dût de la reconnoiſſance à ſon beau-pere, c'étoit plûtôt ſon beau-pere qui devoit ſe ſçavoir bon gré d'entrer dans l'alliance d'un Cavalier, qui étoit maître de toutes les richeſſes qu'il lui laiſſoit. Après qu'il eut parlé, on eut beau le preſſer d'entrer dans le bain & de s'aſſeoir à table ; l'excellence & la délicateſſe des mets ne le tenterent point ; il prit ſeulement quelques plats à l'aventure, & les diſtribua à ceux de ſa ſuite : lui mangea droit & but quelques coups ; cela fait, il ordonna qu'on fît paroître la fiancée. On offrit un ſacrifice ; & les cérémonies uſitées dans la Luſitanie en pareils cas étant terminées, il plaça lui-même à cheval ſa nouvelle épouſe, & la conduiſit dans les montagnes qui lui ſervoient de retraite, & où il faiſoit ſa réſidence.

* *Diod. Sicil. in Excerpt. Valeſ. p. 353.*

Funérailles des Espagnols.

On peut juger des cérémonies que les Eſpagnols obſervoient à leurs funérailles, par ce qui ſe pratiqua à la mort de Viriathe. C'eſt où ſe réduit ce que l'Antiquité fournit de lumieres ſur ce ſujet.

* On revêtit le corps de ce brave Luſitain de robes & d'étoffes précieuſes : après quoi on éleva & l'on poſa ce corps ſur un bûcher fort haut, qui avoit été dreſſé exprès à ce deſſein.

* *Appian. Iber. p. 297.*

On égorgea enſuite un grand nombre de victimes. Cela fait, on mit le feu au bûcher. Pendant qu'il brûloit, pluſieurs bandes de ſoldats & officiers armés, les uns à pied, les autres à cheval, faiſoient des courſes multipliées tout autour, & célébroient les exploits de ce grand homme. Quand le feu fut éteint, & qu'on eût mis en terre les cendres du héros, on honora ſon tombeau de pluſieurs combats de gladiateurs. Voilà de quelle maniere les troupes marquerent l'attachement ſincere, qu'elles avoient pour un des plus grands Généraux qu'ayent eu les barbares. Auſſi méritoit-il bien tous les honneurs qu'on lui rendit. En effet, jamais militaire n'a plus bravé le péril ; jamais Général ne porta plus loin l'équité dans le partage du butin ; jamais Viriathe ne s'attribua quelque choſe de plus que les autres. Et tant s'en faut qu'il acceptât la portion choiſie que ſes amis lui offroient, que quand il ne pouvoit ſe défendre de la recevoir, il la diſtribuoit auſſi-tôt à ceux de ſon monde qui faiſoient mieux leur devoir. Auſſi lui eſt-il arrivé ce qu'aucun Général n'a eu le bonheur d'éprouver ; ſçavoir, que bien que ceux qu'il commandoit, fuſſent tous de diverſes nations, pendant les huit années qu'il a été à leur tête, il ne s'eſt point élevé dans ſon camp la plus légere ſédition. Il eſt vrai que ſes ſoldats lui étoient également ſoumis, & toûjours prêts à voler au péril. On trouve le même éloge de Viriathe dans les *Excerpta* de Valois *, avec cette circonſtance, qu'il a gouverné les Luſitains pendant l'eſpace de onze ans.

* *Page* 361.

SINGULARITÉS GÉNÉRALES D'ESPAGNE.

Pluſieurs prétendent * que le nom d'*Iberes* qu'on donne aux peuples d'Eſpagne, ne vient pas de celui du fleuve *Iberus*, qui traverſe les terres des Vaſcons remuans, mais de celui du fleuve *Anhyberus*. Car les originaires du pays appellent *Hybérie* la plus occidentale contrée de l'Eſpagne.

* *Feſtus Avien. Ora marit. v.* 248.

* Une bonne partie de l'Eſpagne eſt un pays affreux. Ce ne ſont que des bois & des montagnes. Les terres y ſont très-légeres, & preſque point arroſées par des rivieres. Il regne un froid exceſſif dans les Provinces ſeptentrionales ; il eſt cauſé autant par leur propre poſition, que par l'Océan qui les environne. Ce qui acheve d'en rendre le ſéjour déteſtable, c'eſt que les habitans n'entretiennent aucun commerce avec les autres peuples. La partie de l'Eſpagne qui regarde le midi, eſt

* *Strab. lib.* III. *p.* 137. *A.*

au contraire délicieuſe, principalement celle qui eſt au-delà des Colonnes d'Hercule.

Strab. lib. III. p. 163. D. * La Celtibérie produit quantité de plantes, dont les racines ſervent à d'excellentes teintures. La partie qui eſt voiſine de la Méditerranée, eſt remplie de vignes, d'oliviers, de figuiers, & d'autres arbres dont les fruits ſont excellens.

Sil. Ital. l. III. v. 346. * Les Galiciens ſe délaſſoient à danſer avec leurs boucliers, & à chanter des cantiques héroïques. Ils chargeoient leurs femmes de la culture des terres, tenant qu'il étoit indigne de l'homme d'exercer d'autre métier que celui des armes.

Plin. l. XXXV. c. 14. §. 47. * On faiſoit en Eſpagne des murailles de terre ſeule. On les appelloit *formacées ;* parce qu'on leur donnoit la forme au moyen de quelques planches qu'on dreſſoit de part & d'autre, & dont on rempliſſoit le vuide de terre détrempée en guiſe de mortier. Ces murailles duroient long-tems, & elles étoient à l'épreuve des pluies, des vens & du feu. Elles durciſſoient même plus que le ciment. On voyoit du tems de Pline le Naturaliſte, ſur les montagnes, des tours & des vedetes de cette ſorte de terre faites par ordre d'Annibal.

Pl. l. XXXVI. c. 16. §. 25. * L'aimant eſt commun en Eſpagne.

Ibid. c. 22. §. 45. * La pierre ſpéculaire ſe tiroit autrefois toute de l'Eſpagne citérieure. La veine étoit autour de *Segobrica*, capitale de la Celtibérie, dans un eſpace de cent milles. On a découvert depuis en d'autres pays de ces ſortes de pierre ; mais elles ne valent pas celle d'Eſpagne.

Strab. lib. III. p. 163. D. * L'Eſpagne produit des plantes, dont les racines ſont d'un grand uſage pour les bonnes teintures.

Strab. ibid. * Toute la partie de l'Eſpagne qui aboutit à la Méditerranée, eſt chargée de vignes, d'oliviers, de figuiers, & d'autres excellens arbres.

Strab. ibid. * L'Eſpagne abonde en chevres & en chevaux ſauvages. Les étangs y ſont fréquens & couverts de cygnes, d'oies & d'outardes. Les rivieres nourriſſent une infinité de caſtors (loutres) ; mais ces animaux n'ont pas en Eſpagne la vertu médicinale qu'ils ont dans le Pont. Dans l'Eſpagne citérieure, les chevaux naiſſent tachetés, & ils conſervent leurs taches autant de tems qu'ils n'en ſortent pas : mais ils changent de couleur dès qu'ils paſſent dans l'Eſpagne ultérieure. Ils ont l'encolure des chevaux Parthes, & ſont plus légers & meilleurs coureurs.

Ibid. p. 139. C. * Chaque peuple d'Eſpagne a ſa grammaire propre, accommodée à la dialecte de la langue qu'il parle.

De toute antiquité les Iberes expoſoient les corps de ceux qui mouroient, en des lieux où ils puſſent être dévorés par les vautours (*k*).

Les Celtiberes avoient une maxime contraire, ainſi qu'on peut le voir dans leur article.

* Les rats en Eſpagne ſont en ſi grande quantité, qu'ils y cauſent des maladies conſidérables, & ſouvent la peſte. Les Romains, qui étoient en garniſon dans la Cantabrie, pour prévenir ces fléaux, promirent de fortes récompenſes à ceux qui en tuëroient un certain nombre. D'autre part, comme les paſſages de l'Aquitaine, d'où ils tiroient leurs proviſions, étoient fermés, ils furent expoſés à une diſette de toutes choſes, cauſée par le ravage des rats. ** Strab. lib. III. p. 165. B.*

* L'uſage d'un poiſon composé de jus d'une herbe ſemblable à la ciguë, eſt tourné en coûtume dans toute l'Eſpagne. Tout le monde en fait, & en a ſa proviſion. Il ne cauſe point de tranchées. Un Eſpagnol eſt-il dans l'infortune ? veut-il prévenir quelque grand malheur, ou ne point ſurvivre à la perſonne pour le ſalut de laquelle il s'eſt dévoüé ? il prend une doſe de ce poiſon, comme un autre avale un verre de vin. ** Ibid. p. 165. D.*

Pline *, après avoir fait l'éloge de l'Italie, & l'avoir miſe au-deſſus de toutes les régions de l'Univers, aſſûre que ſans égard aux fables qu'on débite ſur les merveilles en tout genre des Indes, il faut donner le ſecond rang à l'Eſpagne. ** Lib. XXXVII. ſub fin.*

SINGULARITÉS PARTICULIÉRES D'ESPAGNE.

* On fait à *Maxilua* (*l*) & à *Calentum*, qui ſont deux villes de l'Eſpagne ultérieure, des briques, qui étant ſéchées, ſont portées ſur l'eau, & n'enfoncent jamais. Strabon * ajoûte qu'on faiſoit ſervir la terre dont on faiſoit ces briques, à nettoyer la vaiſſelle d'argent & lui donner de l'éclat. ** Plin. l. XXXV. c. 13. §. 49.* ** Lib. XIII. pp. 614. 615.*

* Il y avoit en Eſpagne une eſpece de moutons appellés *Muſmones*, dont la toiſon n'étoit compoſée que de poils de chevre. ** Plin. lib. VIII. c. 49. §. 65.*

* Les Eſpagnols s'abſtenoient de manger du cerveau d'ours, ** Ibid. c. 26. §. 54.*

(*k*) *Tellure, ut perhibent, is mos antiquus Ibera;*
Exanima obſcœnus conſumit corpora vultur.
Sil. Italic. lib. XIII.

(*l*) J'ai dit à la page 272 du II. Livre de cette Hiſtoire, que la veine de terre qui entroit dans la compoſition de ces briques, étoit à Marſeille : une mauvaiſe édition de Vitruve m'a trompé. On y lit *Maſſilia* pour *Maxilua*. C'eſt une faute.

ſur l'idée qu'il y avoit un ſortilége attaché. Ils avoient d'ailleurs l'expérience, que ceux qui en mangeoient, devenoient enragés. En conſéquence, ils coupoient les têtes des ours qu'ils avoient fait combattre dans les jeux qu'ils célébroient, & les jettoient au feu.

Pl. l. XXXIV. c. 14. §. 40. Juſt. lib. XLIV. c. 3. Martial. epigr. 55.

* Ce qui fait la différence du fer & de l'acier, c'eſt l'eau dans laquelle on a ſoin de plonger le métal, quand on l'a fait rougir au feu. Ainſi à proportion que l'eau a la vertu de donner une bonne trempe, elle rend illuſtres les lieux où elle coule. Tels ſont en Eſpagne Bilbils (Villa-veja dans le Royaume d'Aragon) & Turiaſo (Tarçona dans le même Royaume) & Côme en Italie.

Strab. lib. III. p. 175. B.

* Auprès de Carthagene croît un arbre qui eſt couvert d'épines, leſquelles jettent un coton dont on fait de très-belles toiles.

Des Mines d'Espagne.

Diod. Sic. l. V. p. 216. A. & ſeq.

*L'Ibérie abonde en argent le plus pur de l'Univers : auſſi ceux qui font métier d'exploiter les mines, y font des gains immenſes.

On dit des Pyrénées, qui ſont les plus hautes montagnes de cette vaſte région, & couvertes de forêts très-épaiſſes, que des Bergers y mirent le feu, qui prit avec tant de violence, à la faveur des vens qui ſouffloient, que l'incendie fut général pendant pluſieurs jours ; en ſorte que toute la ſurface de la terre en fut brûlée ; ce qui donna lieu au nom de *Pyrénées*, que ces montagnes ont depuis porté. Or l'embraſement fut ſi vif, qu'on vit couler de toutes parts des ruiſſeaux d'argent très-pur. Les Iberes ne connoiſſant ni l'uſage ni le prix de ce métal, n'en firent aucun cas. Les Phéniciens ayant eu avis de leur indifférence, ſe tranſporterent incontinent ſur les lieux, entrerent en marché avec les originaires du pays, acheterent le tout en gros, l'eurent pour rien, le répandirent dans la Grece & l'Aſie, & en retirerent un profit au-delà de toute expreſſion. L'Hiſtoire dit que ces fameux négocians, pour emporter plus d'argent d'Eſpagne, tiroient le fer & le plomb des ancres de leurs vaiſſeaux, & y ſubſtituoient l'argent. Par ce moyen, leurs richeſſes s'accrûrent avec le tems à un tel point, qu'ils furent en état d'envoyer pluſieurs colonies en Sicile & dans les Iſles voiſines, dans l'Afrique, dans la Sardaigne, & enfin dans l'Ibérie même.

Cependant les Iberes ouvrirent les yeux. Dès ce moment, ils prirent ſoin de faire valoir eux-mêmes leurs mines, & ils s'enrichirent prodigieuſement en très-peu de tems. Rien ne fut plus aiſé; les mines ſeules d'airain leur rendoient un quart de métal ſur le volume de terre qu'ils en tiroient. D'autre part, ceux qui foüilloient dans les mines d'argent, épuroient de ce métal en trois jours juſqu'au poids d'un talent Euboïque; preuve certaine du fonds incomparable des terres d'Eſpagne. Auſſi n'y avoit-il aucun pauvre; au contraire tout le monde y étoit riche, parce que tous les particuliers avoient la liberté de travailler aux mines. Mais auſſi-tôt que les Romains eurent fait la conquête de ce riche pays, une foule d'Italiens s'y rendirent, ſe mirent en poſſeſſion des mines, & ne permirent à perſonne autre de les faire valoir. Cela dure encore; & bien-loin que la quantité de métal que ces maltôtiers en retirent, modere leur cupidité, elle ne fait que l'accroître & l'irriter.

Ils achetent une infinité d'eſclaves, qu'ils employent à ouvrir de nouvelles veines en mille endroits differens. Ces eſclaves dirigent les travaux tantôt en ligne directe, tantôt obliquement, quelquefois en profondeur, quelques autres fois en zigzag, & toûjours pendant l'eſpace de pluſieurs ſtades, ſuivant que les rameaux de la mine ſe coupent ou s'étendent plus ou moins loin. Ce qui eſt ſingulier, c'eſt que plus on pouſſe en avant une veine nouvellement découverte, plus on éprouve qu'elle s'élargit & qu'elle devient riche & abondante, parce que les entrailles de la terre y ſont fécondes en branches, qui, en ſerpentant, renferment des tréſors inoüis. Il eſt vrai qu'il en coûte quelquefois beaucoup à retirer ces tréſors, ſur-tout lorſque les ouvriers trouvent ſur leur chemin des rivieres & des ſources d'eau qui coulent ſous terre. Mais quelque grands que ſoient ces inconvéniens, ils n'arrêtent les entrepreneurs que peu de tems. En effet, ces maîtres de l'art creuſent des foſſes immenſes qui reçoivent ces eaux; d'où ils les tirent par le ſecours des pompes Egyptiennes qui ſont de l'invention d'Archimede. L'eau tirée, on continuë le travail, dont le produit paſſe tout ce qu'on peut dire.

Mais ces avantages, en quoi conſiſtent la richeſſe & le bonheur des maîtres, ſont la miſere & le malheur des eſclaves. En effet, ces miſérables paſſent leur vie à ne voir jamais le jour; ils ne reſpirent qu'un air ſoûterrain, & dès-là corrompu; ils

travaillent ſans le moindre relâche, ils reçoivent de la main des piqueurs mille coups redoublés, pluſieurs ſuccombent & ſont emportés. S'il s'en trouve quelqu'un d'aſſez fort pour ſurmonter tant de maux, il ne ſurvit à lui-même que pour les prolonger.

Au reſte, on obſerve que de toutes les mines, où les Romains font aujourd'hui travailler, il n'en eſt aucune que les Carthaginois n'ayent autrefois ouverte dans le tems qu'ils étoientt maîtres du pays. Ces Républicains y ont trouvé abondamment de quoi fournir à l'entretien des grandes armées qu'ils levoient pour ſoutenir des guerres ſanglantes. Comme on n'ignore pas que leurs armées étoient compoſées de troupes étrangeres, on ſçait auſſi qu'ils ſe défioient autant des ſoldats nationaux, que de ceux de leurs alliés. C'eſt pourtant avec ces armées qu'ils ont fait courir en leur tems tant de riſques aux Romains, aux Siciliens & aux Libyens.

Je finis, en diſant que ſi les Phéniciens ont mis les premiers en vogue la nature du commerce dont je viens de parler; les Romains ont eu l'adreſſe de ſe le réſerver, & de l'interdire aux ſujets de toutes les autres nations.

* *Plin. l.* XXXI. *c.* 7. §. 39. *Solin. c.* 33. *Aul. Gel. lib.* XI. *c.* 22. *Iſidor. Orig. lib.* XVI. *c.* 2.

* Il y avoit dans la Taragonoiſe pluſieurs mines de ſel trèsblanc, mais un peu amer. Son grand uſage étoit dans la Médecine.

* *Pl. l.* XXXIII. *c.* 6. §. 31.

* C'eſt une choſe admirable, qu'encore aujourd'hui les mines d'argent, qui ont été ouvertes du tems d'Annibal, retiennent le nom des entrepreneurs qui les premiers les ont exploitées. On appelle encore *Bebulo* celle dont le Général Carthaginois retiroit tous les jours trois cens livres peſant d'argent. Elle étoit dans une montagne qui ſe trouve aujourd'hui percée juſqu'à la profondeur de quinze cens pas. Les Aquitains jour & nuit puiſent l'eau, qui eſt en ſi grande quantité qu'elle forme une riviere. Les Aquitains ſont diſtribués par bandes; le travail de chaque bande eſt fixé au tems, que dure la lumiere d'une lampe ordinaire.

* *Strab. lib.* III. *p.* 147. *D.*

* Du tems de Polybe, à une petite lieuë de Carthage, il y avoit une mine d'argent, qui occupoit ſeule quarante mille ouvriers, d'où le peuple Romain tiroit chaque jour vingt-cinq mille drachmes.

* *Ibid. p.* 148. *B.*

* A Caſtaon & en pluſieurs endroits d'Eſpagne, il y avoit des mines de plomb foſſile mêlé d'argent, mais en ſi petite

quantité,

quantité, qu'on ne ſe donnoit pas la peine de ſéparer l'un de l'autre.

* Aux environs d'Ilipa & du vieux & du nouveau Siſapon, les mines d'argent ſont très-fréquentes. On déterre auſſi de l'or & du cuivre au lieu appellé *Cotines*. ** Strab. lib. III. p. 142. B.*

* Les Gaulois prétendent que l'or & l'argent qu'ils tirent des Cévennes & des Pyrénées ſont bien plus purs & plus fins: mais il faut convenir que dans les mines d'Eſpagne ces métaux ſont en plus grande abondance. En effet, on trouve des piéces d'or du poids de demi-livre, que les originaires du pays appellent *pailletes*, & qui n'ont preſque pas beſoin de paſſer par le creuſet. Caſſe-t-on des pierres, il en ſort des globes qui ont la forme de mammelles... Il y a en Eſpagne pluſieurs fournaiſes où l'on fond le cuivre, qui retiennent le nom de *fournaiſes d'or;* ce qui porte à croire qu'autrefois elles étoient deſtinées à purifier ce métal. ** Ibid. p. 146. B.*

* Le meilleur & le plus précieux vermillon de l'univers eſt celui d'Eſpagne, principalement celui qu'on tire d'une mine qui eſt dans cette contrée de la Bétique où l'on a bâti Siſapon. Le peuple Romain ſe l'eſt tout approprié. Il ne permet pas qu'on le prépare ſur les lieux. Il le fait ſceller & empaqueter avec de grandes précautions, & enſuite tranſporter à Rome. Ce minéral produit par an au fiſc dix mille livres peſant d'argent. ** Pl. l. XXXIII. c. 7. §. 40. Vitr. lib. VII. c. 9.*

* Généralement l'Eſpagne abonde en mines de toutes ſortes de métaux, avec cette circonſtance que le terroir des environs des mines eſt ingrat & ſtérile. Il faut en excepter la Turdétanie & les contrées voiſines, où la plus grande fertilité va de pair avec les richeſſes des plus précieux métaux. ** Strab. lib. III. p. 146. A.*

Des Etoffes, Laines, Toiles d'Espagne.

Les Eſpagnols ſont tous habillés de noir *. Ce qui donna lieu aux Romains de donner à la couleur noire le nom d'*Eſpagnole* ou de *naturelle* (*m*). Tout cela étoit fondé ſur ce que les brebis de l'Eſpagne citérieure étant noires, les originaires du pays s'étoient aſſujettis à ne porter des habits que de la couleur de la toiſon. Les brebis de la Bétique étoient cependant jaunes; c'eſt qu'elles broutoient des herbes d'un territoire qui ** Strab. lib. III. p. 155. B.*

(*m*) *Pullus color eſt quem nunc Hiſpanum vel nativum dicimus.* Nonius Marcellus, c. XVI. n. 13.

produiſoit l'or, & qui communiquoit à leurs toiſons la teinte de ce métal (*n*).

** Lib. III. p. 144. B.*

* Il venoit autrefois à Rome beaucoup d'étoffes de la Turdétanie; mais aujourd'hui on n'en veut d'autres que de celles qui ſont vraîment de la Province des Coraxes. Il eſt vrai que la laine qui y entre eſt de la derniere fineſſe. Auſſi donne-t-on un talent pour avoir un bélier de la race des brebis qui la portent: & ce ſont les Saltiétes qui la filent, & la mettent en œuvre.

** Plin. lib. XIX. c. 1. §. 2.*

* Setabis (Xativa dans le Royaume d'Aragon) eſt le troiſiéme lieu de l'Europe qui nous procure le plus beau lin.... L'eau de la riviere qui paſſe à Taragone, & dans laquelle on fait roüir cette plante, lui donne un luſtre & un éclat qui éblouit. Ce lin eſt très-fin, & c'eſt avec quoi les originaires du pays ont fabriqué les premieres toiles claires & déliées. Il n'y a pas bien long-tems que les Zoëles d'Eſpagne fourniſſent un lin, qu'ils font ſervir à faire de bons filets. Ce peuple eſt dans la partie de la Galice qui avoiſine l'Océan.

Repas des anciens Espagnols.

** Plin. lib. XVI. c. 5. §. 6.*

* Les Eſpagnols avoient à leur deſſert des gâteaux de farine de gland, qui étoient cuits ſous la cendre; & cette cuiſſon leur donnoit un goût agréable.

** Plin. lib. XXV. c. 8. §. 47.*

* Les Eſpagnols compoſent pour les repas d'apparat une boiſſon, où ils font entrer cent ſortes d'herbes odoriférentes, qu'ils mêlent avec du vin doux. Cette boiſſon eſt excellente & très-ſaine.

** Strab. lib. III. p. 164. A.*

* Les Eſpagnols ont de commun avec les Gaulois, qu'ils couchent à terre ſur des feüillées & de jonchées.

** Plin. lib. XIV. ſub fin.*

* Ils font de la biére qui dure long-tems.

Ils bûvoient dans des taſſes d'argile de Sagonte (*o*), qui étoient auſſi eſtimées que les porcelaines de la Chine, du Japon & de Saxe.

** Athæn. lib. II. p. 44. B.*

* Quelque riches qu'ils ſoient ils ne boivent que de l'eau, & n'invitent perſonne à manger, par eſprit d'avarice, & pour avoir de quoi ſe donner des habits plus magnifiques.

** Nicol. Damaſc. Except. Valeſ. p. 513.*

* Les Iberes ont une ceinture, avec quoi ils meſurent la

(*n*) *In Tarteſſiacis domus eſt notiſſima terris,*
Quæ dives placidum Corduba Bætis amat.
Vellera nativo pallent ubi flava metallo,
Et linit heſperium bractea viva pecus. Mart. lib. IX. epigr. 62.

(*o*) *Sume Saguntino pocula ficta luto.* Martial. lib. XIV. epigr. 114.

groſſeur des citoyens. S'il s'en trouve quelqu'un dont l'embonpoint excede la longueur de la ceinture, il eſt mis à l'amende & blâmé.

Découvertes faites par les Espagnols.

* Ce ſont les Vettons, peuples de la Celtibérie, qui ont découvert la vertu de la bétoine : auſſi ce ſimple porte-t-il leur nom ; & quoiqu'il ſe trouve ailleurs, la bétoine des Vettons paſſe pour la meilleure. Au reſte la ſuperſtition des originaires du pays à l'égard de cette herbe va ſi loin, qu'ils croyent que les maiſons de ceux dans les jardins deſquels elle vient, n'ont beſoin en aucun tems d'être purifiées. ** Plin. lib. xxv. c. 8. §. 56.*

* Vers le tems d'Auguſte les Cantabres découvrirent la vertu de leur *Cantabrica*. Les Eſpagnols ont fait depuis la découverte d'une infinité d'autres ſimples excellens. ** Plin. ibid. §. 47.*

* L'invention des ſas & des tamis eſt dûë aux Eſpagnols. ** Plin. l. xviii. c. 11. §. 28.*

Des Armes des Espagnols.

De leur maniere de faire la Guerre.

* En général preſque tous les Eſpagnols ont pour armes un petit bouclier, un trait, une fronde, une épée ; toutes armes légeres qui ne leur ſont point à charge dans les fréquentes courſes à quoi ils ſont ſujets, à l'exemple des Luſitaniens. Ils mêlent l'infanterie avec la cavalerie. Ils dreſſent leurs chevaux à gravir au haut des montagnes, & à s'arrêter tout-à-coup ſur les genoux, quand le cavalier le juge à propos. ** Strab. lib. iii. p. 163. C.*

* Chaque Eſpagnol a ſon compagnon à la guerre. Pendant la marche l'un & l'autre eſt à cheval ; mais dans la mêlée l'un combat à cheval, & l'autre à pied. ** Strab. lib. iv. p. 165. E.*

* Les armes des Eſpagnols conſiſtent en des épées courtes & pointuës, dont ils ſe ſervent, non pour frapper, mais pour percer l'ennemi. Ils vont au combat revêtus d'une tunique de lin brochée de pourpre, qui jette un grand éclat. Leurs traits ſont armés de pluſieurs pointes de fer, & leur tête n'eſt couverte que d'une mitre. ** Cæl. Rodigin lib. xviii. c. 22.*

* Quoique les Iberes portent de tres-beaux habits, dont les étoffes ſont de diverſes couleurs, & que leurs tuniques traînent juſqu'à terre, ils n'en combattent pas avec moins de valeur. ** Athen. lib. xii. p. 523. C.*

** Silius Italic. lib. x. verſ. 230. xvi. verſ. 30.*

* Les Eſpagnols en combattant chantoient des chanſons héroïques, & frappoient ſur leurs boucliers.

** Silius Italic. lib. III. verſ. 158.*

* Les Vaſcons d'Eſpagne affectoient de combattre ſans caſque.

** Plut. in Sert. p. 575.*

* Par une maxime obſervée de tout tems en Eſpagne, les ſoldats qui compoſoient la compagnie des gardes du Général, ne lui ſurvivoient jamais. Les Eſpagnols donnoient à l'attachement de ces braves pour leur Général, un nom que nous rendons par celui de *dévoûment*.

C'étoit la condition des célebres *ſoldurii* des Gaules, dont nous avons retenu le nom dans celui de *ſoldats*. Céſar dit qu'en aucun tems on n'en avoit encore vû aucun, qui eût manqué à ſe donner la mort après celle du Chef, à la conſervation duquel il s'étoit dévoué (*p*). Voilà donc deux vérités clairement établies: La premiere, qu'il y avoit en Eſpagne des *ſoldurii*: la ſeconde, que dans ſon origine le mot *ſoldat* ſignifie *dévoüé*. Ce qui eſt confirmé par Nicolas de Damas *, lequel rapportant le même fait que Céſar, dit que le Celtique *ſoldurius* répond au Grec εὐχωλιμαῖος, qui à la lettre ſignifie *dévoüé*.

** Apud Athen. lib. VI. c. 13 p. 249.*

** Salluſt. fragm. p. 183.*

* Quand les jeunes Eſpagnols vont à la guerre, un devoir des meres eſt de leur remettre devant les yeux le courage & les belles actions de leurs peres & de leurs ancêtres.

(*p*) *Neque adhuc hominum memoria, repertus eſt quiſquam qui eo interfecto, cujus ſe amicitiæ devoviſſet, mori recuſaret.* Cæſ. Gal. lib. III. c. 2.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIERES

PAR ORDRE ALPHABETIQUE.

Le Chiffre Romain marque les Pages de la Préface ; le Chiffre ordinaire, les Pages des Diſſertations & de l'Hiſtoire, & les Lettrines déſignent les Notes.

A

ABORIGENES, premier nom que les Gaulois ont porté, 13. 150. 156. (*y*). Son extinction, 207. La ſeule Tribu Gauloiſe qui a fondé le Royaume des Latins, l'a conſervé, 150.

Aborigenes(les). Leur véritable origine, 19. 172. 181. 182 (*h*). Celle que les Romains leur donnent, 123. 181. Ils ſont un même peuple avec les Gomariens & les Cimériens, 134. En quel tems ils ſont venus dans les Gaules, 134. 151. Ils ſe tranſportent en Italie. 13. 14. chaſſent les Sicules de leurs terres. 190. & *ſuiv.* fondent Rome, 163. (*h*). Ils reçoivent les Pélaſges, 194. 195. ſont moins connus par le nom des lieux qu'ils habitoient, que par celui du Peuple dont ils étoient membres, 151. (*h*). Leurs mœurs, 25. & *ſuiv.* En quel ſens ils ſont le premier peuple qui ait paru en Italie, 181.

Acrourion, Montagne de la Phocide, appellée *Galates* ; pourquoi, 69.

Adria. Ce qu'Hérodote entend par *Adria*, 178. (*b*).

Adriatiques envoyent des Ambaſſadeurs à Alexandre, 271. (*t*).

Agathocle. Son origine, & ſes belles actions, 489. (*p*). Il s'attache la jeuneſſe Gauloiſe qui s'offre à lui, 489. 490. Son ingratitude à l'égard des Carthaginois, 490. (*q*). Il perd une bataille contre eux, 490. Ruſes dont il ſe ſert, 492. (*a*). Il veut réparer ſes pertes par une action hardie, 590. 591. Il fait aſſaſſiner Aphellas & débauche ſes troupes, 492. (*y*).

Agde, ville bâtie par les Marſeillois, 221. (*a*). 304. Etymologie de ce nom, 305. Sa poſition, *ibid.* Elle n'étoit point dans l'Ibérie, 615. 616.

Ager Reatinus, canton d'Italie dans lequel Rome fut bâtie, 180. Les Aborigénes s'en emparent, *ibid.*

Ageſilas, Roi de Lacédemone, 416.

Agron, Medecin d'Athenes arrête la peſte qui déſoloit l'Attique, 382.

Agylle ; Denis le Tyran pille le Temple de cette ville, 412.

Aharna, ville d'Ombrie, 513. (*l*).

Aius Locutius, Divinité à laquelle les Romains érigerent un autel, 407. (*d*).

Alalie, ville bâtie par les Phocéens, 303. eſt *Cagliari*, *ibid.* (*p*).

Albe. Inondation de ce lac, comparable aux plus grands prodiges, 334. (*ʒ*). Fauſſe victoire que Tite Live fait remporter aux Romains ſur les Gaulois, 421. & *ſuiv.*

Albinius. (L). Acte mémorable de Religion, 363. 364.

Albion, nom d'un Prince, 606. 607. Ce Prince combat contre Hercule, 121. (*n*).

Albion, nom que les Grecs ont donné à la Grande Bretagne, 160.

Alcete, Roi des Moloſſes, rétabli ſur le thrône, 412.

Aleſia, ville des Gaules, ſa fondation, 161. Céſar emporte cette ville, *ibid.* Son nom eſt Grec, *ibid.* (*e*).

Alexandre. Réponſe que les Gaulois firent à une queſtion de ce Prince, 97. 471. (t). Peuples qu'il ſoumet dans la Gréce, 470. (*n. o. p. q. r.*) Il reçoit dans la Thrace des députés des peuples des environs, en particulier des Gaulois, 471. Autre ambaſſade, 474. Idée que ce Prince avoit des Gaulois, 475.

Allemans (les) préteudent être les deſcendans des Celtes, 59. 60. Ceux d'aujourd'hui ne ſont pas les deſcendans des Germains, 112. 113. (*n*).

Allia, Riviere près de la quelle les Romains furent defaits par les Gaulois, 353. (*n*). 354. (*o*). Epoque de cette bataille, 356. (*s*). Pourquoi on écrit *Allia* au lieu d'*Alia*, 353. (*m*).

Allobroges (les) des montagnes reconnoiſſent ceux de la plaine pour leurs auteurs, 233. Ils chaſſent les habitans de Vienne de leur ville, 234. 239. 241. font un traité d'alliance avec les Romains, 235. 236. Ils entrent dans la conjuration de Catilina, 237. ravagent la Gaule Narbonnoiſe, *ibid.* Haine de ceux de Lyon contre ceux de Vienne, 238. (*ʒ*) & *ſuiv.*

Alpes, force de ce mot, 117. Leur étenduë, 146. Les montagnards des alpes font la guerre aux

Gaulois de la plaine, & veulent partager leurs terres, 420. Montagnes de ce nom au fond du Nord, 52. 53. 75.

Amaſis, Roi d'Egypte, ſon élévation, 232. 233. (*h*).

Ambigat, Roi des Bituriges & enſuite de toute la Celtique, envoye deux Colonies de Gaulois, l'une en Italie, & l'autre au-delà du Rhin, 254. 255. 256.

Ambre, en quelle région on le pêchoit, 78. (*n*). Fables ſur la nature & l'origine de l'Ambre, 129. (*n*).

Ambrons (les) étoient originaires des Gaules, 10. 11. 172. 173. Différens peuples des Alpes ſortis des Ambrons, 173. 174.

Amilcar, General des Carthaginois, tué tandis qu'il offroit à Neptune un ſacrifice de victimes humaines, 326. Son armée compoſée en partie de Gaulois eſt hachée en pieces ou priſonniere de guerre, *ibid.* Sentiment de S. Ambroiſe ſur la mort d'Amilcar, 327. (*r*).

Aminias, fameux pirate ſurprend Caſſandrie & la remet à Antigone, 497. *& ſuiv.*

Amphiloque, ville d'Eſpagne, ſa fondation, 585.

Amphore, meſure, 287. (*h*).

Amporias & *Ampuries*, colonie des Marſeillois en Eſpagne, Voyez *Empuries.*

Ananes, peuple Gaulois, paſſent en Italie, 285. leurs établiſſemens, 286.

Anio (l') riviere ſur les bords de laquelle Plutarque & Polyen font remporter aux Romains une grande victoire ſur les Gaulois, 420, (*d*). 426. 427. 428. (*p. r.*).

Angli, peuple de la Germanie, ſon origine, 295.

Antandre, frere d'Agathocle, ſes exploits, 491. (*u*).

Antibe, ville bâtie par les Marſeillois, 304. Ethymologie de ce nom, 305. Importance de cette place, *ibid.*

Antigone, prend des Gaulois à ſa ſolde, 477. Il gagne une bataille ſur Antipater, *ibid.* Maniere dont il dupe les Gaulois, 477. 478. Se réconcilie avec eux, 480. Eſt reçu dans Caſſandrie, 498. Il eſt le pere de Demetrius Poliorcéte, *ibid*, (*n*).

Antipater, Gouverneur de la Macédoine, 476. (*c*) Tient la Gréce dans ſa dépendance, 476. 477. Entre dans l'alliance contre Perdicas, 481. Sa mort, 479. (*g*). 481. (*x*).

Antoine, (*L*) Proconſul de la Macedoine, eſt défait par les Gaulois Baſtarnes, 99.

Antium, ville du *Latium*, qui appartenoit originairement aux Liguriens, 123.

Apennin, les Gaulois le paſſent environ l'an 349 ou 350, de Rome 334.

Aphellas, roi de Cyrene, ſa mort, 492. (*y*).

Appien, a écrit l'hiſtoire des guerres que les Gaulois ont faites aux Romains, xix.

Apollodore, fils de Caſſandre roi de Macedoine, 495. (*h*). S'attache les Gaulois d'une maniere ſinguliere, 495. 496. Se rend maître de Caſſandrie, 497. Fait lever le ſiége à Antigone, *ibid.* Se laiſſe ſurprendre, 498.

Appollon Hyperboréen, 55. annonce long-tems auparavant l'irruption future des Gaulois dans l'Aſie, 493, *& ſuiv.*

Aquilée, ville bâtie par les Carnutes, 282.

Aquitaine, appellée auparavant Armorique, 41. Son étendue, 146. Auguſte lui réunit quatorze peuples, 154. (*p*). N'a pas toujours été compriſe dans les Gaules, 579.

Aquitains, pourquoi ces peuples paſſoient pour Celtes, bien qu'ils ne le fuſſent pas, 69. 141. 152. (*n*). 153. 154. 580. Conduits dans les Gaules par Hercule l'ancien, 134. 135. Sur quel fondement on leur donne une origine grecque, 135. En quel tems ils ont paſſé en Eſpagne, 135. Leur origine, 141. 152. 557. N'étoient pas Eſpagnols, 141. Ont toujours fait un même corps avec les Gaulois, 152. (*n*). Font un ſéjour en Eſpagne avant que de ſe rendre dans les Gaules, 153. Route qu'ils ont tenuë pour s'y rendre, 153. Conformité de leurs mœurs avec celles des Eſpagnols, 574. 579. Leurs liaiſons avec les Cantabres & les autres peuples voiſins, 574. Difference de leur caractere avec celui des Gaulois, 580. Origine de leur nom, 154. Tems auquel ils ont paſſé en Eſpagne, 135.

Arcadiens, (les). abordent en Italie & s'y établiſſent, 196. Leurs établiſſemens, 196. 197. Leurs chefs, 196.

Archagathe perd trois batailles contre les Carthaginois, 492. Son caractere, *ibid.* (*z*). Donne des avis contre Agathocle ſon pere, 493. (*b*). Il eſt maſſacré, *ibid.*

Arche, origine de ce nom, 217. (*r*).

Archias fondateur de Syracuſe, 452. (*i*).

Archidame, ſes expéditions avec le ſecours des Gaulois, 417. Gagne la bataille appellée *Journée ſans larmes*, 417. 418. Honneurs qu'on lui rend, 420.

Archontats, leur utilité, lxxiij.

Ardea capitale des Ardeates, 347. (*z*). Fauſſe victoire que Tite-Live & Plutarque font remporter aux Ardeates ſur les Gaulois, 371. 375.

Aridées, peuple Gaulois, ſa poſition & ſon hiſtoire, 86.

Ardyes (les) étoient un peuple Gaulois. Leur poſition, 12.

Arganthonius, Roi de Tarteſſe, offre aux Phocéens un établiſſement en Eſpagne, 8300. *& ſuiv.* Leur fait remettre de groſſes ſommes

pour fortifier Phocée, 301.
Argentaria, nom d'une Auberge à Rome qui avoit pour enſeigne *ad ſcutum cimbricum*, 102. 103.
Argo, navire, barque ou vaiſſeau que les Argonautes montoient en allant à la conquête de la Toiſon-d'or, 127. (*n*). Son hiſtoire, *ibid.* Origine de ce nom, 216. (*r*).
Argonautes (les) ſont bien reçus par les Gaulois, 18. 73. 128. 216. 217. Témoignage favorable qu'ils rendent des Gaulois, 217. 218. Leur nombre, 127. Quels ils étoient, 216. (*q*).
Aries, peuple de Germanie originaire de Ligurie, 122.
Arimaſpes, peuple qui n'avoit qu'un œil, 51. (*n*).
Arioviſte, roi des Sueves fait préſent au Proconſul Romain des Gaules, de quelques marchands Indiens jettés par la tempête ſur les côtes de Germanie, 109. Ses conquêtes dans les Gaules, 110. Les Germains étoient ſes ſujets, 112. Il les place dans les Gaules, 132.
Ariſtarque, matrone d'Epheſe accompagne, par ordre de l'Oracle, Euxenus dans les Gaules, 262.
Ariſtocratie chez les Marſeillois en quoi elle conſiſtoit, 226. Qualités requiſes dans les menbres qui devoient la compoſer, *ibid.*
Arles, pourquoi appellée ville double, 308. (*a*).
Armes, les Gaulois ignoroient l'art d'en faire de bonnes, 149.
Armées, ſurpriſes d'armées, 514. (*o*).
Aroernes, Voyez *Arvernes.*
Arvernes (les) étoient freres des peuples du *Latium*, & originaires des Gaules, 7. 172. Diſputent aux Eduens l'empire des Gaules, 109. Ont été appellés en Italie *Auronces*, 23. & *ſuiv.* Changemens qui ont été faits dans leur nom par les Grecs & les Romains, 183. 184. 185. 186. Ont donné leur nom à la mer d'Auſonie, 184. Canton qu'ils occupoient en Italie, 183. (*r*). 186.
Arverni, Voyez *Varini.*
Aruns, pour engager les Gaulois à vanger un affront ſanglant qu'il avoit reçu, leur porte des fruits d'Italie, & offre à Belloveſe de l'introduire en Italie, 11. (*n*). 273. 274. 275. Ne choiſit point les Senonois pour leur confier le ſoin de ſa vengeance, 342. ce qui a trompé le P. Catrou & M. Rollin d'après lui, 342. 343.
Aſcenaz, pere des peuples d'au-delà du Rhin, 133. Etoit fils de Gomer, 133. 134.
Aſie, le paſſage des Gaulois dans l'Aſie tourna au bonheur des établiſſemens que les Grecs y avoient formés, & non à la perte du genre humain, comme le dit Pauſanias, 495.
Aſtiages, roi des Medes, veut ſe défaire de Cyrus, 299. (*h*).
Atepomarus & *Momorus*, Princes Gaulois, vers quel tems ils ont régné, 222. (*b*). Sont chaſſés de Ceſſeron, 220. 231. Ils fondent la ville de Lyon, 222. Ils n'étoient point Rhodiens, 221. (*a*). 230.
Atepomare, ſes expéditions ſur le territoire de Rome, 424.
Atheniens (les) inſultent les Herauts de Darius, 325. (*m*).
Athenopolis, colonie des Marſeillois dans les Gaules, 306.
Atre ou *funeſte* (jour); celui de la bataille d'Allia déclaré tel par le Senat, 409. Pratiques obſervées dans ce jour, *ibid.* Pourquoi celui de la priſe de Rome ne fut point déclaré atre, *ibid.* (*h*).
Attale, Roi de Pergame a toûjours eſtimé les Gaulois, 494. (*e*).
Aventinus, premier Roi des Aborigenes, 197.
Aviones, Voyez *Caviones.*
Augures (les) doivent leur origine aux Gaulois, 221. (*z*).
Auguſtaux, leur état & leurs fonctions, 226. (*o*).
Auguſte, tranſporte une partie des Sueves dans les Gaules, 114.
Auguſte (Temple d') il y en eut deux principaux dans les Gaules, 226. (*d*).
Aulonia, capitale des Cauloniens, ſa ſituation, 341. (*l*).
Aunus, Roi des Liguriens, en quel tems il vivoit, 126. (*n*).
Auronces, leur origine, 215.
Auſons, Voyez *Arvernes.*
Autariates (les) chaſſés de leurs poſſeſſions par les Gaulois, appellés Ardiées, 87.

B

BACCHUS, les Poëtes paroiſſent avoir entendu ſous ce nom Nabuchodonoſor, 537. C'étoit un nom de dignité, *ibid.*
Baleares, les Iſles de Majorque & de Minorque, 586.
Barbares (les) du Nord n'ont pû peupler l'Europe, 447. A quels peuples les Grecs donnoient le nom de Barbares, 467. 470.
Bardes (les) étoient auteurs des chants héroïques des Gaulois, xj. Beautés, force & vertus de leurs poëſies, xiv. Leur nom ſignifie chantre, xiij. 242. (*c*) Leur état dans les Gaules, 148. 149. 242. (*c*).
Baſtarnes, peuples Gaulois, comment ils ſe conſolent d'un échec qu'ils avoient reçu ſans aucune faute de leur part. 95. Leurs terres & leur hiſtoire, 96. & *ſuiv.* Forment pluſieurs branches, 295.

Bataille ſans larmes gagnée par les Lacédemoniens & les Gaulois, 417. 418.
Bathanatus, chef d'une bande de Gaulois appellés *Scordiſces*, 89.
Batiſtains, peuple d'Eſpagne, 585.
Bebryces, s'il y en a eu dans les Gaules, 42. 43. *& ſuiv.* Il n'y en avoit plus dans la Bithynie du tems d'Eratoſthene, 48. Leur établiſſement dans la Bithynie, 154. dans les Gaules, 155. Fable de *Silius Italicus*, 155. 156.
Belges (les) paſſoient pour Celtes, 69. Ils étoient vraiment Gaulois, 132. Refuſent d'entretenir aucun commerce avec les Phocéens, 265.
Belgium, contrée de la Gaule Belgique qui donna ſon nom à toute la province, 132. (*n*).
Belloveſe, ſon expédition en Italie n'eſt pas la premiere expédition des Gaulois au-delà des Alpes, 4. En quel tems il eſt parti de la Cour d'Ambigat, 35. 36. 256. Il s'arrête avec ſa colonie dans le Sterel, 257. Il procure aux Phocéens un établiſſement dans le pays des Salyens, 259. Il paſſe les Alpes 273. 275. A quelle occaſion, *ibid.* Il ne peut les avoir paſſés plutôt, *ibid.* (*l*). Ce paſſage n'eſt pas celui ſur lequel on ait le plus de lumieres, 276. 277. Il défait une ſeconde fois les Etruſques, 282.
Bergion, fils de Neptune attaque Hercule, 121. (*n*). Ce nom eſt celui d'un Prince & non d'une peuplade, 607.
Bias, ſon origine & ſa mort, 322. (*g*).
Biche, Fable de Tite-Live, 520. (*g. h. i.*).
Bidorix, General Gaulois, 477. (*f*).
Bituriges, pays qu'ils occupoient, 254. (*l*).
Boates, peuple de la Gaule Aquitanique, Pays qu'ils occupoient, 284.
Bœotiens (les) maniere dont ils traiterent une des Prophéteſſes de l'Oracle de Dodone, 192. (*s*).
Bœrebiſte, roi des Daces défait les Boïens d'Illyrie, & les chaſſe de leur pays, 88. 118. (*n*).
Boïens, leur origine, 284. 624. Pays qu'ils occupoient dans la Gaule Aquitanique, *ibid.*
Boïens (les) d'Italie étoient diſtribués en cent douze tribus, 87. 317. Chaſſés par les Romains, & reçus par les Tauriſces, 93. Route qu'ils tiennent pour pénétrer en Italie, 283. (*c*). S'établiſſent ſur le bords du Pô, *ibid.* Ils paſſent le Pô, 316. (*a*). Chaſſent les Hetruſques d'une partie de leurs places, 317. Villes qu'ils occupoient, 318. Quels étoient ceux qui ſaccagerent Melpe, 320. Arrivent au camp des Gaulois qui formoient le blocus du Capitole, 376. 377. Leurs intérêts étoient inſéparables de ceux des Senonois, *ibid.*
Boïens (les) de la Germanie, leur origine, 293. (*t*). Expédition de ce peuple dans la Germanie, 469. Ont donné leur nom à la Boheme & à la Baviere, 152.
Boïens (les) d'Illyrie étoient originaires des Gaules, leur poſition & leur hiſtoire, 87. 88.
Braccata (la Gaule) renfermée dans la Celtique, 146.
Brennus I. Roi des Gaulois Senonois met le ſiége devant *Cluſium*, 349. *Silius Italicus* écrit que Brennus étoit auſſi chef des Gaulois Boïens 377. Réponſe de Brennus aux députés des Romains, qui vouloient d'autorité le forcer de lever le ſiége, 347. 348. Les Députés des Romains violent le droit des gens à l'égard des Gaulois. Brennus demande au Senat de punir les coupables, 349. (*f*). 350. (*g. h.*). Invite tous les Gaulois d'Italie à l'aider à tirer vengeance de l'injuſtice des Romains, 349. Il leve le ſiége de *Cluſium* & marche contre Rome, 351. Prend cette ville, 365. Attaque le Capitole, 370.
Brennus II. entre en Aſie, & ſe rend Maître d'Epheſe, 472. Epoque de ſon expédition, *ibid.*
Brennus III. aſſiége le Temple de Delphes, l'emporte & le pille, 89.
Bretagne (la grande) peuplée par les Gaulois, 158. 159. Divers cantons occupés par des peuples de même nom que ceux des Gaules, *ibid.*
Briarée (colonnes de) Voyez *Hercule.*
Britanniques (Iſles) avantages que les Pheniciens & les Carthaginois retiroieut du commerce qu'ils y faiſoient, 160. (*c*).
Brianni, eſt le nom altéré de *Britanni*, 159. (*b*).
Britanni, nom d'un peuple Gaulois, qui a paſſé le premier dans la grande Bretagne, 159.
Bruttiens, leur origine, 214. Leur hiſtoire, *ibid.* (*o*). Origine de leur nom, *ibid.*
Bûcher des Gaulois, quartier de Rome, 385.
Burgundiones, peuple de la Germanie, ſon origine, 296.
Byrſa, nom de la citadelle de Carthage, 324. (*k*). Ethymologie de ce nom, *ibid.*

C

CADMUS n'eſt arrivé dans la Grece qu'après que les Pelages en furent chaſſés, 9. (*n*).
Cæditius, avis ſalutaire qu'il donne aux Tribuns de Rome, 343.
Cagliari, Voyez *Alalie.*
Calliphon, favori d'Apollodore, ſes conſeils, 497.
Calliſtene de Sybaris, Auteur d'une hiſtoire des Gaulois de la Grande-Grece, xv.
Cambyſe Roi de Perſe emmene Pythagore en captivité, 223.

Camille, abregé de ſa vie, 371. 372. Fauſſes victoires que Tite-Live & quelques Auteurs lui font remporter ſur les Gaulois, 385. 386. 421. (*d*). 422. 423. *& ſuiv.* Elu General contre les Gaulois qui faiſoient le ſiége du Capitole, 379. 380. Confirmé par le Senat, 380. 381. Continué Dictateur pour éluder une demande injuſte des Tribuns, 406. Il fait donner un décret pour le rétabliſſement des Temples, & l'inſtitution des jeux Capitolins, 407. Il n'étoit plus, lors de l'arrivé des Gaulois, dans le territoire d'Albe, 423. Son fils eſt chargé de la guerre contre les Gaulois, 446. Idée que l'on a de la victoire qu'on lui fait remporter, *ibid.* (*r*).

Campanois, leur origine, 213. Maſſacrent les habitans de Vulturne, *ibid.* (*m*). S'emparent de la ville de Cumes, *ibid.*

Cantabres, leurs mœurs & leurs uſages, 638. 639.

Capene, capitale des Capenates, 348. (*b*). Porte de Rome appellée de ce nom, 441. (*h*).

Capitole, les Gaulois veulent le ſurprendre, 370. 371. 381. 382. 383. Ils ſont repouſſés, *ibid.*

Caracteres grecs (les) ont été portés en Italie par les Gaulois, 10. (*n*). Ils y étoient en uſage avant l'arrivée des Pelaſges, 9. (*n*). Ils ont été formés ſur les caracteres Phéniciens, 10. (*n*). Leur origine, 18.

Carini, peuplade de la Germanie. Son origine, 295.

Carmentale (porte) par laquelle P. Cominius entra dans le Capitole, 381. Origine de ce nom, *ibid.* (*c*).

Carnes, Voyez *Carnutes*.

Carnunte, ville de la Pannonie bâtie par les Carnutes, 294.

Carnutes, peuples des Gaules, 282. Païs que Bellovèſe leur donne en Italie, *ibid.* Se mêlent avec les Tauriſques, *ibid.*

Cartare, Iſle voiſine des colonnes d'Hercule, 567.

Carthage, ſentiment des anciens ſur l'origine de cette ville, 224. (*k*). Pourquoi appellée *Byrſa*, *ibid.*

Carthaginois (les) faiſoient le commerce de la Betique, & plus particulierement celui d'Angleterre, 169 (*c*). Leur précaution pour cacher les lieux de leur commerce, *ibid.* 324. (*l*). Ils prennent des Géſates à leur ſolde, 323. 324. Arment en faveur de Xerxes, 325. Etat de leur armée, 326. (*p*). Sont défaits par Gelon, Roi de Siracuſe; & leurs ſoldats reduits en ſervitnde, 326. Année de leur premiere expédition en Sicile, 326. (*o*). Entrent en guerre avec les Marſeillois, 335. 336. Veulent s'emparer de toute la Sicile, 451. *& ſuiv.* Les Gaulois entrent pour la ſeconde fois à leur ſervice, 431. 453. Ont fondé en Eſpagne la plûpart des villes qu'on donne aux Tyriens, 560. 561. Tems auquel les Tyriens les ont mis en leur place, *ibid.* Leur commerce en Eſpagne, 554. Epoque de leur établiſſement dans cette contrée, 586. Acquiſitions qu'ils y font, *ibid. &* 587.

Caryes, Archidame emporte cette place par le ſecours des Gaulois, 417. Cette ville eſt célébre par les pieces d'architecture auxquelles elle donne ſon nom, *ibid.* (*x*).

Caſſandre veut venger l'injure que les Gaulois ont faite à ſon pere, 479. Il les attaque ſur le mont Hemus, *ibid.* Prodige qui ſauva les Gaulois, *ibid.*

Caſſandrie, ville de Macedoine, 469. Son ancien nom, *ibid.* (*i*). Apollodore s'en rend maître, 497. Antigone y eſt reçu, 498.

Caſſiterides, Iſles peuplées par les Gaulois, 159. (*c*). Pourquoi placées ſur les côtes d'Angleterre, *ibid.*

Cateïa, ſorte de dard des Gaulois, 116.

Catugnat, chef des Allobroges qui ravagerent la Gaule Narbonnoiſe, 237. Ses exploits, *ibid.* 228.

Catumandus élu chef par les Gaulois & les Liguriens, pour diriger le ſiége de Marſeille, 336. 337. Moyen dont il ſe ſert pour finir une guerre qui étoit hors de ſaiſon, 337. 338. Epoque de cette guerre, 337. (*c*).

Caturiges, peuple Allobroge, 235. (*s*). 285. Sont chaſſés de leurs terres par les Inſubres, 285.

Cauloniens, peuple d'Italie, rançonnés par les Gaulois, 341. (*l*).

Caviones, peuple de la Germanie, leur origine, 295.

Celſa, ville d'Eſpagne, capitale des *Celſiani*, 567. Les Eſpagnols l'appellent *Xelſa*, *ibid.*

Celſiani, Tribu des Iberes, 564. Voyez *Celſa*.

Celtes, fils d'Hercule & de Celtina fille de Bretannus, 162. Origines différentes de ce nom, *ibid.* (*n. f.*).

Celtes (les), leur origine, 133. Leur intrépidité, 119. Pays qu'ils occupoient ſelon Herodote, 622. 623. Etoient répandus en Eſpagne avant l'arrivée des Pheniciens. lv. Significations de ce nom, 41. 42. 162. (*f*). Les Grecs ne connoiſſoient les Gaulois que ſous ce nom, 623. Les Marſeillois le donnoient à tous les peuples des Gaules, 322. (*f*). Herodote eſt le plus ancien auteur qui en faſſe mention, 36.

Celtiberes, peuple d'Eſpagne formé de l'alliance que les Celtes & les Iberes firent enſemble, 168. Peinture qu'en fait Diodore de Sicile, 168. 169. Leur nom étoit inconnu aux anciens Auteurs Grecs, 575. 576. Ils joignoient deux

citès enſemble pour ſe fortifier contre leurs ennemis. Sont défaits par Gracchus, 629. Le conſul Didius en fait maſſacrer un grand nombre, 629. 630. Leur capitale, 631. Leur valeur, *ibid.* & 628. Leurs richeſſes, 631. Leurs habits, *ibid.* Leur uſage dans les batailles, *ibid.* Leurs ſabres, *ibid.* Ont pris la Juriſprudence Romaine, 629. Célébrent une fête en l'honneur d'un Dieu inconnu, 641.

Celtiberie, origine de ce nom, 167. Ses villes principales, & ſon étendue, 168. 627. 628.

Celtique, erreur de preſque tous les anciens & les modernes ſur ſa poſition & ſon étendue, 32. & *ſuiv.* En quoi elle conſiſtoit, 120. 145. 146. Etendue qu'Ephore lui donnoit, 574. Celle que Ceſar lui donne, 622. Ainſi appellée parce qu'elle étoit habitée par les Celtes, 150.

Celtiques, deux promontoires de ce nom, l'un à l'extrémité de l'Occident, & l'autre à l'extrémité du Nord de l'Europe, 74.

Celtorii ou *Suelteri*, peuples ſitués entre les Pyrenées & les Alpes, chez leſquels Belloveſe s'arrête avec ſa colonie, 257. (*o*).

Celtoſcythes, leur origine, 79.

Cempſi, peuple d'Eſpagne qui s'étendoit depuis les Pyrenées juſqu'à la Betique, 567.

Cenée, impoſteur, dont Bœrebiſte ſe ſervit pour avoir la confiance de ſes ſujets, 88. (*n*).

Cénomans, pays qu'ils occuperent en Italie, 283.

Centrons, peuple Allobroge 235, (*s*).

Céré, ville conſidérable de l'Etrurie. Les Romains accordent à ſes habitans le droit de Citoyens Romains, 364. (*i*). 407.

Cérémonie, origine de ce mot, 364. (*i*).

Cerétains, pays qu'ils habitoient, 630. Leur commerce, *ibid.*

Ceſar, introduit dans les Gaules par Divitiac, les aſſujetit, lix. Par lui les Gaulois deviennent les vainqueurs de leurs vainqueurs, lx. Il a le premier connu & fait connoitre les divers peuples des Gaules, 69. Eſt le premier écrivain qui a parlé des Germains, 109. S'adreſſe à ceux qui compoſoient l'oligarchie des Marſeillois pour leur faire quitter le parti de Pompée, 266.

Ceſſeron, ville des Volces Arecomiques, 231.

Cethim, divers ſens dans leſquels ce mot eſt employé dans l'Ecriture, lij. & *ſuiv.*

Chants héroiques des Gaulois, x. & *ſuiv.* Des Francs ou François, xiij.

Characitains, peuple d'Eſpagne, leurs mœurs, 637. 638.

Charlemagne avoit raſſemblé les chants héroiques des Francs, xiij.

Cherſonéſe Cimbrique, ſa poſition, ſon étendue. Elle n'a été connuë que long-tems après l'expédition des Cimbres, 101. (*n*).

Chevaliers (les), leur état dans les Gaules, 147.

Cheveux, les Gaulois & les Romains nourriſſoient anciennement leurs cheveux, 27.

Chio, iſle de la mer Egée, 302. (*n*).

Chrixus, Roi des Boïens, 377. (*u*).

Cimbre, terme celtique, ſa ſignification, 105.

Cimbres (les) leur origine, leurs expéditions & leur hiſtoire, 101. & *ſuiv.* 157. (*y*). V. *Cimmeriens.*

Cimmeriens (les) confondus avec les Cimbres, 105. (*n*). Sentiment de M. De Saint Aubin ſur ce peuple, 134. Sont une ſeule & même nation avec les Gomariens & les Aborigénes, *ibid.* Sont pourtant une branche de Gomariens différente de celle des Gaulois, 136. (*y*). En quel tems ils ſont venus dans les Gaules, 134.

Ciſſidas General Gaulois, 415. Eſt attaqué par les Meſſeniens, 417.

Claudius eſt chargé par les Romains de la guerre contre les Gaulois, 445. Il meurt, 449.

Cleombotre roi des Lacedemoniens, 415. (*s*).

Cléonime de Sparte empêche que les Gaulois n'entrent dans la confédération des Grecs, 476. Son origine, *ibid.* (*b*). 501. (*q*). Ses mœurs, *ibid.* Fait une deſcente à l'embouchure du Medoac, 501. Eſt repouſſé par les Padouans, 502.

Clondicus, General des Gaulois Baſtarnes, abandonne Perſée Roi de Macedoine, parce qu'il manquoit aux premieres conditions du traité, & cauſe ſa perte, 99.

Clous qui ſervoient d'annales & de faſtes aux Romains, 26.

Cluſium, capitale d'une des Préfectures de l'Etrurie, 273. (*m*). 344. Les Gaulois en forment le ſiége, 344. Ils le levent, 349. Ces Gaulois étoient depuis deux cens ans en Italie, 352. (*l*).

Cluſiniens envoyent demander du ſecours aux Romains contre les Gaulois, 344. Les Romains veulent négocier la paix entre ces deux peuples. Succès de la négociation, 345. & *ſuiv.*

Cocinthe, promontoire d'Italie, 286. 287. Il eſt dans la Calabre ultérieure, 287. (*f*).

Colches (les) ſont originaires d'Egypte, 535. 536. Nom que Pindare leur donne, *ibid.*

Colchide, Nabuchodonoſor y place les Libyens ou Egyptiens, 535.

Colonia claſſenſis, Voyez *Frejus.*

Colonnes d'Hercule, lieux où elles ont été placées, 188. 550. Les anciens les plaçoient en Eſpagne, 135. (*c*) Ces colonnes étoient deux Iſles, dont la vuë ſervoit de bornes à l'Europe, 309. 310. (*d*). 592. 593. Fables ſur ces colonnes, 309. 310. (*d*). Différens ſentimens des Auteurs, 592. 593. Différens noms qu'elles ont porté. *ibid.* D'où elles ont pris

leur nom, 596. Erreur des anciens & des modernes au ſujet de la ſeconde colonne, 309. 310. (*d*).
Comanus, roi de la Ligurie des Gaules, entreprend de détruire Marſeille, 296. 297. Eſt maſſacré, 298.
Comices, idée de cette aſſemblée, 509 (*e*). 510. (*g*). Ethymologie de ce mot, *ibid.*
Conge, meſure, 287. (*h*).
Coniſtorſis, capitale des Cynetes, 565.
Conſul Plebeien, occaſion de ſa création, 440.
Coraxi, peuple de la Colchide, étoient un détachement de ceux d'Eſpagne, 544.
Corinthe aſſiégée par les Béotiens, 413. (*n*). Et ſauvée par les Gaulois, *ibid.*
Cornelius Scipion (*L.*), élu Conſul Patricien 440.
Coûtumes communes aux Gaulois & aux anciens Romains, 25. & *ſuiv.*
Cratere, capitaine d'Alexandre. Son élévation, 481. (*u*). Entre dans l'alliance formée contre Perdicas, 481. Sa mort, *ibid.* (*x*).
Crau (la) terme Celtique, qui ſignifie champs pierreux. Sa poſition, 127. 161. (*d*).
Cremiſe, Voyez *Criméſe.*
Creontiade, chef d'une bande de Phocéens qui abandonne Phocée, 303. (*q*).
Creüſe, fille d'Herectée roi d'Athenes. Son aventure, 199. (*c*).
Criméſe, fleuve. Origine de ce nom, 454. (*p*).
Criméſe (Journée de) deſcription que Plutarque en a donnée, 453. & *ſuiv.* Son époque, 459.
Critaſirus, roi des Boiens d'Illyrie déclare la guerre aux Daces, & eſt défait, 87. 88. Il eſt encore défait par Berebiſte roi des Getes, 118. (*n*).
Cumes, ville d'Italie dont les Campanois s'emparent, 213. (*n*).
Cunei, Voyez *Cynétes.*
Cuneus, territoire d'Eſpagne occupé par les Cynetes, 565. Erreur de Mela & de Strabon ſur ce nom, *ibid.*
Cuparon, fils de Cycnus va au ſecours d'Enée, 128. (*n*).
Curétes, Voyez *Cynétes.*
Cutilie (Iſle de) ſa deſcription, 195. 196.
Cutilies, ville dont les Sabins s'emparent, 207. Elle change trois fois de maître en fort peu de tems, 207. (*t*).
Cycle lunaire, propre aux Gaulois, lxvj.
Cycnus, roi des Liguriens; ſon hiſtoire fabuleuſe, 128. Changé en Cygne, 129.
Cynéſiens, Voyez *Cynétes.*
Cynétes, Tribu des Iberes, leur origine, 564. 622. 623. Leur expédition en Eſpagne, 578. Pays qu'ils occupoient, 565. 578. 622. 623.
Cyrne, ancien nom de l'Iſle de Corſe, 303. (*o*). Deſcription de cette Iſle, *ibid.*
Cyrus, Roi des Perſes, partage ſes Etats en pluſieurs Gouvernemens, 299. Sa généalogie, *ibid.* (*e*). On lui ſauve la vie contre l'ordre d'Aſtiages, *ibib.* (*h*).

D

DAMES GAULOISES, dans quelle conſidération elles étoient dans les Gaules, 248.
Dames Romaines, l'uſage du vin leur étoit défendu, 269. (*f*). de même qu'aux Dames de Marſeille, *ibid.*
Danaüs, eſt le premier qui a conſtruit des vaiſſeaux longs, 127. (*n*).
Danube, ſa ſource, & où il ſe décharge, 467. (*b*).
Darius, fils d'Hyſtaſpe, veut ſoûmettre toute la Gréce, 324. 325. (*m*). Succès de cette expédition, *ibid.*
Daunie, partie de la grande Gréce d'où ſortirent les Gaulois qui prirent Rome, 339. 340. (*i*).
Decius, General Romain défait par les Gaulois. Deſeſpoir où il ſe porte, 526.
Decumates ou *Decumanes*, terres que les Romains appelloient ainſi, 293. (*u*).
Deldon, Roi des Gaulois Baſtarnes eſt défait par Craſſus Proconſul de la Macedoine, 99.
Delphes, en quelle année de la fondation de Rome les Gaulois reçurent un échec au temple de Delphes, lxxij.
Demetrius, la Macedoine n'a jamais eu de Roi de ce nom, 493. (*d*).
Demetrius fils d'Antigone, ſon caractere, 480. (*o*). Son pere envoye des Gaulois dans ſon armée, 480. Son ſurnom, *ibid.* (*o*). Ses exploits dans l'Aſſyrie, 486. 487. Il laiſſe une garniſon compoſée de Gaulois dans un des forts de Babylone, *ibid.* (*l*). Il ſe retire à Caſſandrie, 496. (*i*).
Demon, parent de Demoſthene, 473.
Demonique, Epheſienne, remet la ville d'Epheſe à Brennus, 472. Récompenſe qu'elle en reçoit, *ibid.*
Demoſthene, ſon plaidoyer contre deux Marſeillois, 268. (*d*). 472. 473.
Denys, Tyran de Syracuſe. Les Gaulois lui propoſent une alliance, 340. (*i*). Ils lui demandent de l'emploi, 410. Dans quelles circonſtances, 411. Services importans qu'ils lui rendirent, 411. 412. Il pille le temple d'Agylle, 412. Se rend maître de Regge, & ſe procure par le moyen des Gaulois pluſieurs autres avantages, *ibid.* Vices & vertus de ce Prince, *ibid.*
Deras, ville de la Grece emportée par les Gaulois, 414.
Deucalion, en quel tems le déluge de ſon nom eſt arrivé, 9. (*n*). 28. 29.

Devouement, ſa deſcription tirée du Pontifical, 525, (*p*). Il y avoit de pluſieurs ſortes de dévouemens, 262. (*c*).
Diane d'Epheſe, Temple de cette divinité érigé à Marſeille, 226. Autre temple à Rome en l'honneur de Diane d'Epheſe, 408.
Dianium, comptoir des Phocéens en Eſpagne, 590. Ethymologie de ſon nom, *ibid.* Force de cette place, *ibid.* Voyez *Hemeroſcopium*.
Didius (le Conſul), ſa cruauté à l'égard d'une troupe de Celtiberes, 629. 630.
Dies populi fugia, établiſſement de cette fête à Rome, 406.
Dieux, maniere de les adorer chez les Romains & chez les Gaulois, 26. Decius ſe devouë aux Dieux infernaux, 525. Précautions que les anciens prenoient à l'égard de leurs divinités pendant les ſiéges des villes, 360. 361. (*b*).
Dion l'hiſtorien, ſon éloge, 46.
Dioſcures (les) ont paſſé par les Gaules, & y ont été depuis en vénération, 43. (*n*). 128. (*n*). Leur culte, 217. (*s*).
Dis, divinité des Gaulois, 149 (*e*).
Divitiac, Roi du Soiſſonnois & d'Angleterre, 88. (*n*).
Divitiac, un des premiers des Eduens introduit les Romains dans les Gaules, lix.
Dodone (Oracle de), les Pelages le conſultent, 191. 192. Cruauté dont les Beotiens uſerent à l'égard d'une des Propheteſſes qui rendoient les oracles, (*p*). 192. (*s*).
Donica, montagne de Thrace ainſi appellée par les Gaulois, 95.
Dor ou *Dora*, ancienne ville & province de Phenicie, 135. 583. Voyez *Pheniciens*.
Dores, habitans de la Doride, 152.
Dorienſes, habitans de la ville & de la province de *Dor* ou *Dora*, qui viennent s'établir dans les Gaules ſous la conduite de Maceris, 151. 152.
Druides, leur ancienneté, 29. 30. 148. Leur état dans les Gaules, 244. 245. (*f*). 321. 322. Différens noms qu'on leur a donné, 321. Leur ſcience & leur réputation, 321. 322. Les Phocéens de Marſeille les font connoître aux Grecs de la Grece & de l'Ionie, 322. (*f*). Pluſieurs Grecs viennent pour prendre leurs leçons, *ibid.* Etoient auteurs d'un long poëme qui renfermoit l'hiſtoire, les ſciences & les arts propres aux Gaulois, xj. & *ſuiv.* Ils font abolir le tribunal des Dames Gauloiſes, 245.
Drapeaux Romains conſervés dans le threſor public, 441. (*g*).

E

ETUDES à quoi s'occupoient les Gaulois, 159. (*c*).
Eduens, leur guerre contre les Arvernes & les Sequanois, 109.
Eduenſes, Voyez *Eudoſes*.
Egypthe, le Roi d'Egypte étoit tributaire de celui d'Aſſyrie, 538. Il ſe révolte & il eſt défait, *ibid.*
Egyptiens, leur migration dans la Colchide précéde celle des Iberes d'Occident dans l'Iberie Aſiatique, 537. Elle avoit été prédite par les Prophetes, 538. Crimes qui l'occaſionnerent, *ibid.*
Electrides (Iſles), leur poſition & leur découverte, 115. 116.
Eliſyci, nom que les Grecs ont donné aux Gaulois, 157. (*y*).
Elitovius mandé par Belloveſe paſſe en Italie avec les Cenomans 283.
Elonix, General des Gaulois Baſtarnes, entre dans la Thrace à la tête de ſon armée, 98.
Eluſiniens, Tribu des Iberes, 564. Leur poſition, 566.
Elyſii, peuple de la Germanie, originaire de Ligurie, 122.
Empuries, ville double d'Eſpagne; l'une occupée par les Phocéens, & l'autre par les Eſpagnols, 307. 308. 589. Gouvernement de cette ville, 308. (*b*). 589. Ceſar y place une colonie de Romains, 590. Ethymologie de ce nom, 307. (*a*). Pourquoi appellée ville double, *ibid.*
Enée arrive en Italie, 205. Route qu'il tint, *ibid.* Il épouſe la fille de Latinus, 206. Il hérite de ſes Etats, 207. Fait prendre le nom de Latins à ſes peuples, *ibid.* Il meurt, 309. Sentimens de différens auteurs ſur cette mort, *ibid.* (*x*).
Enetes, Tribu des Venetes des Gaules 187. (*o*).
Enfer, Ethymologie de ce mot, 149. (*f*).
Engonaſis, ſigne celeſte, ſon origine, 161. (*d*).
Epaminondas, ſes belles actions, 413. (*l*).
Ephore, âge de cet auteur, 574.
Ephores (les), leur établiſſement à Sparte, & leurs fonctions, 419. (*b*).
Epimenides, ſon origine, ſa mort, 322. (*g*).
Eratoſthéne de Cyréne avoit compoſé l'hiſtoire des Galates, xv. Eſt le ſeul de ce nom que les anciens ont reconnu, 45. (*n*).
Ere (l') des Seleucides, ſon commencement, 488. (*n*). Appellée par les Juifs l'ére des contracts, *ibid*
Eridan (l') placé dans l'Iberie, ſur quel fondement, 77. 78. Divers Eridans, *ibid.*
Erythie, Iſle par laquelle les Pheniciens abordent en Eſpagne, 551. Sa poſition, 204. Ethymologie de ce nom, *ibid.* (*n*). Ce nom eſt commun à l'Iſle de Gades & à un canton de Theſprotie, 310. (*e*). Erreur que la confuſion de ce nom a occaſionnée, *ibid.*
Erythra, Hercule ſoutient un grand combat près de cette ville, 204.

Eſpagne (l'), ſon premier nom eſt Iberie, 533. A été connuë des Grecs avant l'inſtitution des jeux Olympiques, 300. 301. (*i*). Eſt diviſée en Eſpagne connuë, & en Eſpagne inconnuë, 591. Sur quel fondement, *ibid.* Poſition de l'une & de l'autre, 591. 592. Pourquoi la partie ultérieure a été long-tems inconnuë, 549. *& ſuiv.* Les premiers tems de l'Eſpagne ſont un des préliminaires eſſentiels de l'hiſtoire des Gaules, 533. Epoque de la ſeconde entrée des Gaulois en Eſpagne, 574. *& ſuiv.* Ils ont donné à pluſieurs villes les noms de celles des Gaules, 616. 617. Singularités générales d'Eſpagne, 543. *& ſuiv.* Singularités particulieres, 645. 646. Ses mines, 597. 646. *& ſuiv.* Ses étoffes, ſes laines & ſes toiles, 649. 650.

Eſpagnole, embouchure du Rhône, pourquoi ainſi appellée, 311.

Eſpagnoles (femmes), leur courage, 640. Leur force, 641. Singularité de leurs coëffures, 640. 641.

Eſpagnols, ſentiment de S. Jerôme ſur leur origine, 547. 548. Leurs repas, 650. Leurs armes, 428. (*r*). 651. Leur maniere de faire la guerre 651. 652.

Etrurie, différentes Ethymologies de ce nom, 278. (*s*). Son étenduë, 279. (*y*). Ses différens âges, *ibid.* L'ancienne Etrurie a été occupée par différens peuples, & a porté différens noms, 278. (*q*).

Etruſques, ils furent les premiers ennemis que Belloveſe eut à combattre en entrant en Italie, 278. Etat de cette nation; peuples qui la compoſoient; différens noms qu'elle portoit, *ibid.* & 278. Sont défaits une ſeconde fois par Belloveſe, 282. En quel tems ce peuple eſt venu en Toſcane, 343. Il fait alliance avec les Gaulois contre les Romains, Voyez *Gaulois*.

Evandre, vient en Italie, 203. Il bâtit une ville ſur le mont Palatin, *ibid.* (*n*).

Eudoſes, peuple de la Germanie; ſon origine; 295.

Eumenes, capitaine d'Alexandre, ſon origine, 481. Ses différens emplois, *ibid.* Son amitié pour Perdicas, *ibid.* & 482. (*a*). Antigone veut le gagner, 481. 482. Son attachement à la famille royale, 482. On attente à ſa vie, 482. (*b*). Les Gaulois envoyés par Antigone n'oſent l'enlever, 484. On le livre à Antigone *ibid.* (*g*).

Euxenus, premier Magiſtrat de Phocée, écrit des lettres à Nannus, Roi des Salyens, 260. Conduit une ſeconde colonie de Phocéens à Marſeille, 261. Circonſtances de ce voyage, 260. 261. Il épouſe Petta, fille de Nannus, dont il change le nom en celui d'Ariſtoxene, 263. Il introduit le gouvernement Oligarchique à Marſeille, 265.

F

FABIA, famille de ce nom très-illuſtre à Rome, 346. (*t*).

Fabius (les) leur origine, 346. Sont envoyés en ambaſſade auprès des Gaulois, 345. 346. Maniere dont ils négocient la levée du ſiége de Cluſium, 346. *& ſuiv.* Leur harangue aux Gaulois, 346. 347. Réponſe qui leur eſt faite. 347. (*u. x.*) Ils rompent les conventions faites entre les Gaulois & les Cluſiniens, 348. (*e*). Se mettent à la tête des Cluſiniens, 349. Les Gaulois demandent juſtice contre eux au Senat, 350. Sont élûs Tribuns militaires contre l'avis du Senat, 351. Quintus Fabius eſt appellé en Jugement, 410. Il eſt trouvé mort, *ibid.*

Fabius Dorſo, ſon intrépité, ſa religion, 378. 379. (*b*).

Fabius (*Quintus*), élu Conſul demande Decius pour collegue, 510. La grande conſidération où il eſt, l'éblouit, 511. 512. Il prend le commandement de l'armée & marche contre les alliés, 513. Il prend des arrangemens ſinguliers, *ibid.* Appius déclame contre lui devant le Senat, 513. 514. Il ſe rend à Rome où il harangue le Senat & le peuple ſéparement, 515. Réſolution qu'on prend à Rome, 516. Il paſſe l'Appennin, & vient camper dans le pays de Sentines, 517. 518. Il attaque les alliés & les défait. Deſcription de cette action & de cette victoire, 525. *& ſuiv.*

Fable, ce qu'il y a de fabuleux dans l'hiſtoire des Gaulois eſt de l'invention des Grecs & des Romains, lxxvij.

Falere, capitale des Faliſques, 348. (*d*).

Faleries (Terres de) 511. (*t*).

Faliſques (les), leurs intérêts unis à ceux des Etruriens, 333. (*y*).

Familles, origine des ſurnoms attachés à certaines familles, 449. 450. (*l*).

Faſtes Conſulaires (Fragment conſidérable des) xl. *& ſuiv.*

Faunus, Roi d'Italie reçoit Evandre & les Arcadiens, 208. Les incorpore dans la Nation, 304.

Feciaux (les) leur miniſtere, 332.

Ficuleates (les) veulent ſurprendre Rome, 406. Succès de cette entrepriſe, *ibid.* Leur origine *ibid.* (*b*).

Fidenates, Voyez *Ficuleates*.

Fidenes, capitale des Fidenates ou Ficuleates, 347. (*y*).

Flamen, éthymologie de ce mot, 360. (*y*).

Fonteius, ſes concuſſions dans les Gaules, 59. (*n*).

Forum Julii, Voyez *Frejus*.

Francs (les) ou François ſont les deſcendans

des Gaulois qui étoient allés s'établir dans la Hongrie, 83. (*n*).
Frejus, ſa fondation; ſa poſition; différens noms que cette ville a porté, 306.
Frentains, leur origine, 213. (*r*).
Fulvius (*Cneius*) élu Propréteur, 516. (*x*).

G

GABIENNE (toge à la) 278. (*a*). Son origine, *ibid.*
Gades (la ville de), époque de ſa fondation, 553. Ses fondateurs, 558. 559. Elle donne ſon nom à toute l'Iſle, 559. Raiſons qui engagerent ſes fondateurs à lui donner ce nom, *ibid.* Ses différens noms, 555. Fondation de ſon Temple, 552. (*m*). Deſcription de ce Temple, & les cérémonies qu'on y obſervoit, 559. Singularité d'une fontaine renfermée dans le Temple, 639. Arbre d'une eſpece particuliere, *ibid.*
Gadir, nom d'une petite Iſle, 137.
Galates, fils d'Hercule & d'une Princeſſe des Gaules, 162.
Galates, depuis quel tems les Auteurs grecs ont conſacré ce nom pour déſigner les habitans des Gaules, 70. 156. (*y*). Ce mot eſt dérivé de celui de *Galli*, *ibid.* 150. & non d'ailleurs, 71.
Galatie (le Royaume de) fondé par les Volces Tectoſages, 293. Son étenduë, *ibid.*
Galles, Prêtres de la Déeſſe Syrienne; leur métier; dans quelle odeur ils étoient, 40. (*n*).
Galli, origine de ce mot, 150. Sentiment de S. Jerôme ſur cette origine, 157. (*y*).
Garoceles, peuple Allobroge, 235. (*s*).
Gaules (diviſion des), leur étenduë, 145. En quel tems elles ont été connuës, 73. & *ſuiv.* 161. (*d*). 216. Etoient inconnuës aux Grecs, 623. Etat des Gaules dans leur commencement 148. Peuples qui les ont occupées, 132. 146. (*b*). Forme de leur Gouvernement, 147. Différens noms que les Romains leur ont donné, 146. (*b*). La peſte y fait des ravages affreux, 228. & *ſuiv.*
Gaule cheveluë, en quoi elle conſiſtoit, 120. (*n*). Pourquoi ainſi appellée, 146. (*b*).
Gaule Togata, ſa poſition, 120. (*n*).
Gaule Tranſpadane (la), ce qu'elle comprenoit, 282.
Gaules (Matrones des), leur tribunal établi, 243. 244. Occaſion de cet établiſſement, 242. 243. Sa durée, 244.
Gaulois, leur origine, 133. Celle de leur nom, 40. 41. Differens noms qu'ils ont porté, 156. 157. N'ont pris que celui de Celtes en ſortant des Gaules, 33. Ont occupé l'Iſle de Rhodes avant que de pénétrer dans les Gaules, 218. (*t*). Vers quel tems ils y ſont arrivés, 29. 30. Y arrivent par mer, 157. 158. Ont peuplé les Iſles qui ſont au Nord, & au couchant de celle de la Grande Bretagne, 159. 160. (*c*). Ont fondé la Republique Romaine, 150 Chaſſent les Thyrreniens de l'Inſubrie, 177; & enfin d'une partie de leurs places, 260. 261. 316. (*a*). 317. Forment le ſiége de Cluſium, 344. Les Romains leur envoyent des ambaſſadeurs, 345. Ils lévent le ſiége de Cluſium, 349. Leur conduite à la bataille d'Allia, 354. & *ſuiv.* Etat de leurs troupes, 357. (*u*). S'avancent vers Rome après le gain de la bataille, 359. & ils plantent leurs drapeaux ſur les remparts de cette ville, 365. Ils veulent attaquer le Capitole; ils ſont repouſſés, 370. 371. Par quel accident 371. 382. Ils convertiſſent le ſiége en blocus, 371. La peſte les oblige de ſe prêter aux propoſitions de paix, 384. 386. 387. Conditions de cette paix, 388. (*k*). 389. Sentimens de différens auteurs, 390. & *ſuiv.* Infraction de ce traité par les Romains, 405. Guerres inteſtines, 420. Ils ravagent le territoire d'Albe, & demandent les femmes des Romains, 423. 424. Ils ſont trompés, *ibid.* Deſolent les Colonies des Romains juſques aux portes de Rome, 430. Concluent un traité de paix avec eux, 460. Envoyent une colonie au-delà des Alpes, 498. Conjointement avec les Etruſques ils ravagent le territoire de Rome, 499. Le butin qu'ils emportent occaſionne la ruine de toute la colonie, 500. 501. Font alliance avec les Samnites, & ils battent les Romains près de Camerino, 502. 503. Ils ſont battus à leur tour, *ibid.* Traités avec les Etruſques, 503. 504. 505. Autre traité avec les Samnites & les Etruſques contre les Romains, 508. Epoque des victoires que les Romains ont remportées ſur eux, 522. (*l*). Ils ne furent guerre connus des Romains avant le ſiége de Cluſium, 343. & *ſuiv.* Irruption dans l'Ionie, 472. Epoque, *ibid.* (*x*). Sont chaſſés de l'Helleſpont, 494. (*e*). Chaſſent les Pyrates de Grece de l'Italie, 445. Leurs opérations pendant les trente premieres années depuis la levée du ſiége du Capitole, 420. 421.
Gaulois qui ont peuplé la Germanie, 114. Leurs différentes expéditions dans cette partie, 293. (*u*). Ont été les premiers qui l'ont peuplée, 470. Regions qu'ils peuplerent bien avant dans le Nord, 466. 467. Maniere dont ils faiſoient leurs tranſmigrations, dont nous ignorons une grande partie, 468.
Gaulois (les) ont peuplé l'Eſpagne, 74. 170. (*r*). 563. 564. En quel tems ils y ſont entrés, 167. Leur établiſſement antérieur aux conquêtes de Cyrus, 575. Ils ont donné leur nom à pluſieurs de ſes cantons, 170. Ils forcent les originaires

du pays à ne faire qu'un même peuple avec eux ſous le nom de *Celtiberes*, 570. Conformité de leurs mœurs avec celles des Eſpagnols, 574. Noms de différens peuples Gaulois qui ſe ſont tranſplantés en Eſpagne, 571. *& ſuiv.* Poſition des contrées qu'ils y occupoient, *ibid.*

Gaulois (les) ne mettoient rien par écrit, jx. xxj. L. Dès le tems d'Alexandre, & pendant pluſieurs ſiécles après, ils ont joué le premier rôle dans les guerres qui ſe ſont faites en Europe & dans l'Aſie, xxiij. Leur bravoure, leur modération & leur équité, xxviij. *& ſuiv.* De tout tems ils n'ont eut que des caracteres grecs, 18. Faiſoient pluſieurs fois le voyage des Gaules dans l'Illyrie, 82. 83. Ils avoient du goût & de l'eſprit, 149. Leurs talens, 166. (*n*). Plaçoient leurs villes ſur des montagnes, 228. Expoſent leurs vies pour des riens, 255. (*m*). Leur façon d'aller au combat, & leur armure, 280. Répartition des terres, 341. (*i. x.*). Leur courage, 500. Ils pendoient au col du cheval la tête de l'ennemi qu'ils avoient tué, 517. (*a*).

Gaulois (les femmes des) étoient fort fécondes, 253. Education qu'elles donnoient à leurs enfants, 254.

Gellius Egnatius, General des Samnites fait un traité avec les Etruriens, 507. & avec les Gaulois, 507. 508.

Gelon, Roi de Syracuſe défait l'armée des Carthaginois, 326. A quelle condition il leur accorde la paix, 327. (*r*).

Germains, leur origine, 8. *& ſuiv.* 66. 108. Du tems d'Herodote ils étoient tous dans l'Aſie, 111. Quel chemin ils tinrent pour ſe rendre d'abord en Europe, enſuite ſur les bords du Rhin, & enfin dans les Gaules, *ibid. & ſuiv.* Aucun ne reſta au-delà du Rhin, 112. Leur origine & leur hiſtoire, 107. *& ſuiv.* Origine de leur nom, 108. En quel tems il a été connu, *ibid.* Il étoit nouveau du tems de Ceſar & de Tacite, 62. 64. Il a été tranſporté à une infinité de peuples d'au-delà du Rhin, 112. (*n*). Ils étoient traités de barbares, 65. Etoient ſortis des Gaules, 66. Leur déférence à l'égard des femmes, 243. (*d*).

Germanie, ſon étendue, 467. (*f*). En quel tems ce nom a été donné aux regions d'au-delà du Rhin, 74. N'a été honorée du nom de Celtique que parce que les Gaulois l'ont peuplée & traverſée dans leurs expéditions, 61. Elle a été inconnuë juſqu'à Ceſar, 62. Nouvelles colonies de Gaulois qui s'y établiſſent, 469. La Germanie inférieure paroît avoir été la patrie des Cimbres, 106.

Geryon, idées fabuleuſes des anciens ſur ce perſonnage, 160. (*d*). Faiſoit ſon ſejour dans l'Empyre, & non en Eſpagne dans l'Iſle d'Erythie, 73. (*n*). Explication des trois têtes qu'on lui donnoit, 170. (*s*).

Getes, origine de ce peuple, 470. (*p*).

Geſates (les) n'ont point un nom de nation, mais celui d'une ſorte de milice gauloiſe, 41. (*n*). 320. 321. Entrent pour la premiere fois au ſervice des Carthaginois, 323. 324. Succès & détail de leur expédition, 323. *& ſuiv.* Un de leur corps arrive au camp des Gaulois, qui aſſiégeoient le capitole, 376. 377.

Glaciale (la mer) ſa poſition, 467. (*k*).

Gleſſariæ, nom que les originaires du pays donnoient aux Iſles Electrides, 116.

Gletes, Tribu des Iberes, 564. Etoient au Nord de l'Eſpagne, 564. 565. En quel ſens ils peuvent être les Tletes d'Etienne de Byzance, 566.

Gæſum, dard dont les Geſates ſe ſervoient, 321.

Gomariens, les Gaulois ont porté ce nom, 150. Sont une ſeule & même nation avec les Cimmeriens & les Aborigenes, 134. En quel tems ils ſont venus dans les Gaules, *ibid.* (*n*).

Gracchus, défait les Celtiberes, 629.

Grece (la grande) ſon étenduë 325. (*n*). Pourquoi ainſi appellée, *ibid.*

Grecs (les), ſur quoi eſt fondé le mal qu'ils ont dit des Gaulois, jv. *& ſuiv.* Ne connoiſſoient pas les peuples qui étoient au Nord de la Grece, 37. (*n*). Ni les pays qui étoient à quelque diſtance du leur, 250 (*a*). 601. Ont connu l'Eſpagne avant l'inſtitution des jeux olympiques, 300. 301. (*i*). Grecs qui paſſent en Italie, 210. (*z*).

Gymneſies, nom qu'on donnoit aux Iſles de Majorque & de Minorque, 586.

H

HANNON, General des Carthaginois, 451.

Harpagus ſauve Cyrus, 300. (*h*). Il eſt fait Gouverneur d'Ionie, 299. Meſures qu'il prend pour introduire la puiſſance arbitraire dans les Etats de ſon maitre, 300. 302. Il met le ſiege devant Phocée, & oblige les Phocéens à abandonner leur ville & la province, 302.

Harudes (les) entrent dans les Gaules, 110.

Haſtates, Milice Romaine qui combattoit avec des piques, 442. (*k*).

Heduois (les) ſoûtiennent la guerre contre les Sequanois, 224. Sujet de cette guerre, *ibid.* Ses ſuites, *ibid.*

Hegeſtrate, Négociant Marſeillois; Plaidoier de Demoſthene contre lui, 268. (*d*). 473.

Heliades, ſœurs de Phaëton metamorphoſées en peupliers, 128. 129.

Helicon, Helvetien apporte de Rome dans les Gaules des fruits d'Italie, dont la bonté en-

gage les Gaulois à franchir les Alpes, 11. 121. 275.

Hellenes, ville d'Eſpagne; ſa fondation, 585.

Helvecones, peuple de Germanie, originaire de Ligurie, 122.

Helvetie (l'ancienne) étoit la même que celle d'aujourd'hui, mais elle n'étoit compoſée que de quatre cantons, 120. (*n*).

Helvetiens, établis dans la Germanie, 293. 469. (*n*). Pays qu'ils y occupoient, 469. Epoque de cette expédition, *ibid. (n. n.)*

Hemeroſcopium, ville d'Eſpagne bâtie par les Marſeillois, 307. Ses différens noms, *ibid.* Sa ſituation, *ibid.* Les Marſeillois en étoient en poſſeſſion l'an 229. de Rome, 323. (*i*). Voyez *Dianium.*

Hemus (le mont), prodige en faveur des Gaulois arrivé ſur ce mont, 479.

Henetes, peuple d'Illyrie, 177. (*b*).

Hercule, ſa naiſſance, 164. (*l*). Lieux où il a rendu les combats, dont les Auteurs font mention, 127. 204 164. (*k*). Son culte dans le Nord, 188. Différens noms qu'on lui donnoit *ibid.* (*q*). Figure d'Hercule trouvée dans la Zelande, *ibid.* Les Grecs ont réüni ſur ſa tête toutes les belles actions de pluſieurs Heros, 165. (*n*). Exploits de Nabuchodonoſor attribués à Hercule, 537. Abus des Grecs & des Romains en confondant Hercule de Tyr avec Hercule de Thebes, 135. 559. 560.

Hercule de Thebes, fables que différens auteurs débitent ſur ſon arrivée dans les Gaules, 160. *& ſuiv.* Il n'y a jamais été, non plus qu'en Italie & en Eſpagne, 310. (*e*). 376. (*o*). 164 (*g*).

Hercule de Tyr, conduit des colonies en Europe, 140. 151. (*l*). Il introduit les Aquitains dans les Gaules, 134. Il les fait arriver d'abord en Eſpagne, 583. Il a paſſé par l'Iſle de Malthe, 136. (*b*). Il eſt plus ancien qu'Hercule de Thebes, 135. Il a fondé pluſieurs villes dans les Gaules, 163.

Hercule (l') des Romains étoit un particulier qui avoit une taille giganteſque, 126. Son combat fabuleux dans les Gaules, 127.

Hercule des Gaules, Voyez *Ogmius.*

Hercynie, forêt de Germanie; ſon étenduë, 37. (*n*). 466. (*b*). Repréſentée par les anciens, tantôt comme une vaſte forêt, & tantôt comme une chaine de montagnes, 62. (*n*). Pourquoi paſſoit-elle pour la plus grande forêt, 467. (*b*). Les ſeuls Gaulois paroiſſoient l'avoir peuplée, 446. 447.

Hernices, peuple d'Italie qui tiroit ſon origine des Gaules, 212. (*g*).

Heros de Phrygie, qui a conduit dans les Gaules les Aſiatiques qui les ont peuplées, 133.

Heſperie, nom que l'Eſpagne a porté, 549.

Hicetas, Roi des Leontins, fait un traité avec les Carthaginois, 452.

Hieres, Voyez *Olbie.*

Himere, riviere de Sicile qui a donné ſon nom à une ville, dont elle aroſe les murs, 490. (*r*).

Hippias, conduit l'armée de Darius juſqu'à Marathon, 325. (*m*).

Hirpins, peuple d'Italie qui devoit ſon origine aux Gaulois, 213.

Hiſtoire. Les peuples que les Grecs & les Romains traitoient de barbares ſont les peres de l'Hiſtoire, ix. (*n*). Leur Hiſtoire étoit en vers, ix. *& ſuiv.* Avantage de l'Hiſtoire des Gaules ſur toutes les autres Hiſtoires, xxij. *& ſuiv.* xxxij. xlvij. *& ſuiv.* lij. Objet de l'Hiſtoire & ſa fin, xxvij. Défaut de l'Hiſtoire Romaine xxxij. Diferend élevé ſur la certitude & l'incertitude des quatres premiers ſiécles de cette Hiſtoire, xxxiv. *& ſuiv.*

Hortius, poëte, avoit mis en vers la guerre d'Iſtrie, xx.

Hyperboréens, leur hiſtoire & leur origine fabuleuſes, 48. *& ſuiv.* 369. Leur poſition, 72. Ethymologie de leur nom, 369. Paſſent pour être Celtes & Gaulois, 20. (*n*). 163. (*g*). 575. En quel ſens on a pû les faire paſſer pour tels, 369. Leurs mœurs étoient diamétralement oppoſées à celles des Gaulois, 50 *& ſuiv.* Ils n'étoient point Germains, 72. Préſens que ce peuple envoyoit à Delos, 55. 56.

J

JANUS, ſon origine, 199. Il arrive en Italie, *ibid.*

Japodes, peuple Gaulois, ſa poſition & ſon hiſtoire, 85. *& ſuiv.* 294.

Japydes, Voyez *Japodes.*

Ibere, fauſſe éthymologie que Bochard donne de ce nom, 548. 549 Origine de ce nom, 167. Il n'y a eu jamais d'Iberes en Italie, 168. Paſſage de Plutarque corrompu, *ibid.* Sentimens des Hiſtoriens ſur l'origine des Iberes, 533. 534. Les Iberes d'Aſie ſont originaires d'Eſpagne, 540. *& ſuiv.* Réfutation de différens Auteurs ſur l'origine des Iberes, 541. *& ſuiv.* Les Iberes emportent d'Eſpagne en Aſie l'uſage d'expoſer les malades aux portes des maiſons, 544. Ils donnent le nom d'*Ibere* à un Fleuve d'Aſie, *ibid.* Et le nom de pluſieurs de leurs villes à celles qu'ils ſont allés habiter, 545. Ils débitent beaucoup de fables ſur leur origine, 545. 546.

Iberes (les) étoient partagés en tribus, 564. Leur poſition, *ibid.* Conformité de leurs mœurs avec celles des Gaulois, 574 Iberes qui ont paſſé dans l'Aquitaine, 579. 580. 581.

N'ont

N'ont point occupé le pays des Volſces, 581. 604. 605. 616. 620. N'ont jamais porté le nom de *Siculi*, 608. Leur entrée dans l'Iſle de Corſe, ſelon Seneque, 609. 610. Ont ſouvent ſervi de troupes auxiliaires, 620 Leur prudence, 621.

Iberie, partie des Gaules qui a porté le nom d'Iberie ſans qu'il y eut aucun Ibere, 76. L'Eridan & le Rhin placés dans l'Iberie, 77. 78. 79. En quel tems elle a été connuë, 80. C'eſt le premier nom que l'Eſpagne a porté, 533. Comment ce nom lui a été donné, 563. Les Eſpagnols que Nabuchodonoſor emmena captifs dans une célebre contrée de l'Aſie, lui donnerent le nom d'Iberie, 534. 535. Poſition de l'Iberie, ſelon Strabon, 613. 614. 615.

Iberiens, Voyez *Iberes*.

Iberus, Fleuve d'Eſpagne d'où elle prit le nom d'Iberie, 550.

Ichnuſſe, ancien nom que portoit la Sardaigne, 151. 152. (*l*).

Iglétes, Voyez *Glétes*.

Illyrie (Canton de l') qui portoit le nom de Gaule inférieure, 82. & *ſuiv.* Pourquoi ainſi appellé, 84.

Illyrie, ſon étenduë, 467. (*c*). Les peuples qui pénetrerent dans cette partie étoient de vrais Celtes, 623. 624.

Indica, Voyez *Roſes*.

Inſubres (les) d'Italie étoient originaires des Gaules, & une Tribu d'Eduens (*b*). 172. 177. Pays qu'ils occuperent, 177. 211. 282. 283. Celui qu'ils occupoient dans les Gaules, 211. (*a*). Ils fondent la ville de Milan, 283.

Inſubrie, origine de ce nom, 177.

Intercatia, capitale des Vaccées. Ses habitans n'avoient ni or, ni argent, 630.

Irlande (l') occupée par les Gaulois, 159. (*e*).

Italie, le paſſage des Gaules en Italie a été ouvert de tout tems aux Gaulois, 12. Origine de ſes premiers peuples, 209. (*y*). Noms de ces peuples, 311. & *ſuiv.* Paſſage de Belloveſe en Italie, 279. Route qu'il tient *ibid.* Deſcription avantageuſe que Polybe fait de l'Italie, 286. & *ſuiv.*

Juifs (les) chaſſent les Gaulois, que Demetrius avoit laiſſés dans un des forts de Babylone, 487.

Juliobrica, capitale des cités Cantabres, 638.

Jupiter piſtor, origine de ce ſurnom, 387. Etabliſſement de ſon temple dans le Capitole, 408.

Jupiter vainqueur, Fabius lui fait un vœu, 529.

Jura (le mont) ſépare la Suiſſe de la Franche-Comté, 125. (*n*).

Juſtin (l'Hiſtorien), en ſe déchaînant contre les Gaulois, les repréſente comme les vainqueurs de l'Europe & de l'Aſie, xviij.

K

Kelt, ou *Kelet*, nom Celtique des Gaulois, 156. (*y*).

Kumeri, nom que ſe donnent encore aujourd'hui les bas-Bretons & les Gallois en parlant de leur origine, 133.

L

Lacedemoniens (les) inſultent les Herauts de Darius, 325. (*m*). Secourent Denys de Syracuſe, 412. Réciproquement Denys leur envoie un ſecours compoſé de Gaulois & d'Eſpagnols, 413. Ce ſecours oblige les Bœotiens à lever le ſiége de Corinthe, 413. 414. Ne font point la paix avec les Thebains, 414. 415. Denis leur envoye un ſecond renfort de ſeuls Gaulois, 415. Archidame ſe met à la tête de ce ſecours, 417. Succès de ſes armes 417. 418. & *ſuiv.*

Lacydon, nom du plus ancien Port de Marſeille, 271. (*i*).

Lates, ville d'Eſpagne, 589.

Latinus, fils d'Hercule & d'une Hiperboréenne, 163. Fondement de cette fiction, 163. (*h*). Son origine, 204. Veut combattre Enée, *ibid.* Il lui cede un terrein, 205. Lui donne ſa fille en mariage, *ibid.* Sa mort, 207.

Latrones, en quel ſens ce terme eſt employé dans les anciens auteurs, 105.

Lavinium, ville bâtie par Enée, 206. (*s*). Prodiges arrivés pendant ſa conſtruction, *ibid.*

Laurentum, canton d'Italie, pourquoi ainſi appellé, 205.

Laurier (le), pourquoi conſacré aux vainqueurs, 435. (*d*).

Lectiſternium, ce que c'étoit chez les Romains, 27.

Leves ou *Lées*, peuple Ligurien qui a paſſé en Italie, 283. 286. 289. (*n*).

Lemovii, peuple de la Germanie, 295. Son origine, *ibid.*

Liberides eſpeces de Lapins qui ravageoient la Turdetanie, 635. 636.

Libices ou *Libuens*, originaires des Gaules, 215. Ce peuple a paſſé en Italie, 285.

Liburnes, peuple Gaulois, 215. 290. 291. (*p*). Pays qu'ils occupoient en Italie, 290. 291. (*p*). Ils en ſont chaſſés, & ſe tranſplantent dans l'Illyrie, *ibid.* Pourquoi ſont-ils regardés comme un même peuple avec les Japodes, 291. (*p*).

Libye (la) eſt l'Afrique, 536. Ce que les Auteurs de la fable des Colonnes d'Hercule entendoient par ce nom, 309. 310. (*d*).

Libye Européenne, nom de la partie inconnuë de l'Eſpagne, 592. 593. Pourquoi elle eſt ainſi

appellée, 594.
Libyque, embouchure du Rhone, pourquoi ainſi appellée, 311.
Lieu ſacré à Rome, où l'on conſervoit les enſeignes & les étendarts de l'armée, 441. (*g*).
Ligurie, nature de cette region, 129. Son étenduë du tems d'Auguſte, 175. (*y*).
Liguriens, leur origine eſt antérieure à celle des Romains, 11. 120. 124. (*n*). 173. 174. 215. Fables que l'on débitoit ſur leur origine, 121. (*n*). 127. En quel tems ils ont changé de nom, 174. (*u*). Chaſſent les Sicanes des environs de la Segre, & ſe mettent à leur place, 122. 584. Ils étoient répandus dans la Germanie, 123. Ceux d'au-delà des Alpes étoient des Colonies d'en-deçà, 125. S'étendoient autrefois juſqu'au-delà du Tibre, 126. Formoient deux Etats ſéparés, 175. S'établiſſent en Eſpagne, 176. Veulent ſe défaire des Marſeillois, 296. *& ſuiv.* Mauvais ſuccès de leur entrepriſe, *ibid.* Quels étoient les Liguriens d'Empuries, 602. 603. Leur entrée dans l'Iſle de Corſe, ſelon Seneque, 609. 610. Leurs conquêtes, 175. Ils n'étoient point uue branche des Lyges d'Aſie, *ibid.* (*x*). Forment différentes branches, *ibid.* (*z*). Il y avoit des Liguriens partout où il y avoit des Gaulois, 121. 123. Ils nourriſſoient leurs cheveux, 124. Leurs mariages, 262. (*x*). Leurs mœurs; leur étenduë; leurs vertus, 120. *& ſuiv.* 264.
Liguriens (femmes des), leurs accouchemens, 253. (*i*).
Liguriſces, nom d'une Tribu des Tauriſces, 123.
Ligys entreprit de combattre Hercule, 121. (*n*).
Lingonois, ſentimens ſur leur origine, 284. (*d*). Route qu'ils tiennent pour pénétrer en Italie, 283. (*c*). Ils s'établiſſent ſur les bords du Pô, *ibid.* Etoient cliens des Boïens & des Senonois, 318. Ils paſſent le Pô, 316. (*a*). Et Chaſſent les Hetruſques d'une partie de leurs places, 317.
Lion, fondateurs de cette ville, 220. Sa fondation, 224. *& ſuiv.* Différens ſentimens des PP. Meneſtrier & Colonia ſur ce ſujet, 23. *& ſuiv.* Ethymologie des noms *Lugdunum* & *Lugudunum*, 225. 228. Inſcription qui prouve les deux fondations de cette ville, 226.
Liſte, ville d'Italie ſurpriſe par les Sabins, 207.
Lituus de Romulus, ſon uſage, 409. (*g*). Sa forme, *ibid.* Dépoſé dans le Capitole, 409. Pourquoi, *ibid.*
Live (Tite) n'eſt pas croyable dans le récit de quantité de faits arrivés depuis l'incendie de Rome, xxxvij. *& ſuiv.* xliv. *& ſuiv.*
Longobardi, peuple de la Germanie; ſon origine, 295. 296.
Louis le Debonnaire avoit fait ſes délices des chants héroïques des premiers François, xiij.
Lucaniens, leur origine, 213. Leur gouvernement, *ibid.* (*l*). Maniere dont ils élevoient leurs enfants, 214. (*o*). Leur ruine 213. (*l*).
Lucumonies, en quoi elles conſiſtoient, 279. Leur nombre & leurs capitales, *ibid.* (*x*).
Lucumons, leurs dignités, 203. (*k*). 279. (*u*). 280. Leurs fonctions, 507. (*c*). Leurs conſeils furent pluſieurs fois préjudiciables à la nation, *ibid.*
Luſitaniens, peuple d'Eſpagne; deſcription entiere de ce peuple, 632. *& ſuiv.*

M

MACE, Voyez *Mœnace.*
Maceris, nom de l'Hercule qui conduiſit les Phéniciens dans les Gaules, 151. (*l*). Voyez *Melchar.*
Macuſan, pourquoi faut-il lire *Macuſan* au lieu de *Maguſan*, 138. Voyez *Melcar.*
Mages de Perſe, leur état, 245. (*g*).
Magiſtrice, nom d'une Province Gauloiſe, qui appartenoit aux Gaulois Tauriſces, 93.
Malthe, Hercule paſſe dans cette Iſle avec une colonie Phénicienne pour ſe rendre en Eſpagne, 126. Inſcription qui le prouve, *ibid.* (*b*).
Mamertins, leur origine Gauloiſe, 214. Etymologie de leur nom, *ibid.* (*n*). Ils devoient leur exiſtence à un Printems ſacré, *ibid.*
Mandane, fille d'Aſtiages & mere de Cyrus, 299. Songe que ſon pere eut à ſon occaſion, *ibid.* (*h*).
Manimi, peuple de la Germanie, originaire de Ligurie, 122.
Manius, Tyrrhenien, explique divers prodiges en faveur des Romains qu'il raſſure par là, 509. (*d*).
Manlius ſauve le capitole, 383. Honneurs qu'il reçoit, *ibid.* Eſt précipité du mont Tarpeïen, *ibid.* (*f*).
Manlius Torquatus, ſa prétendue victoire remportée ſur le Gaulois, 420. *& ſuiv.* Raiſons qui la détruiſent, 420. (*s*). 421. (*d*). 426. (*g*). Origine du ſurnom, *ibid.* Sa généalogie, 427. (*n*). Sa piété à l'égard de ſon pere, 427. (*n*). 428. (*o*).
Marca (M. de), Son ſentiment ſur l'origine de Momorus & Atepomarus, 229. 230. Refuté 230. *& ſuiv.*
Marcius (C.) Tribun du peuple appelle *Q. Fabius* en Jugement, 410.
Marices, peuple Ligurien qui a paſſé en Italie, 286.
Marius remporte une grande victoire ſur les Ambrons, 10. Sa tête miſe à prix, 104.

Marobode, chef des *Marcomans*, chaſſe les Boiens de la Bohéme, & y établit ſes gens, 113. (*n*).

Marſeille, Etymologie de ce nom, 265. (*b*). Euxenus bâtit cette ville, 265. Différens établiſſemens qu'il y fait, 265. 266. Gouvernement de cette ville, 266. Ses loix, 267. 268. Sa ſituation avantageuſe, 371. 372. Elle a dégeneré dans la ſuite, 371. (*i*).

Marſeillois (les) ſont traités de Liguriens par les Liguriens même, 122. Différence des mœurs de l'un & l'autre peuple, 473. (*y*). Mœurs des Marſeillois, 267. Chez eux les loix étoient toujours expoſées en public, 267. Leur attachement aux anciens uſages, *ibid.* 268. Leur Théatre; leurs funerailles. Les étrangers laiſſoient leurs armes aux portes de la ville, *ibid.* Victime d'expiation pendant la peſte, *ibid.* 269. Leurs uſages à l'égard des affranchis: Leur probité, 269. Leur amour pour les ſciences, *ibid.* 270. Leur œconomie, 270. Leurs pratiques les jours de fêtes, *ibid.* (*g*). Il leur étoit défendu de mourir ſans la permiſſion du Magiſtrat, 167. Etenduë de leur commerce, 323. 474. Leur gouvernement du tems d'Ariſtote, 266. Ils entendoient parfaitement la guerre, 270. Villes qu'ils fonderent rent, *ibid.* (*h*). Ils excelloient dans la navigation, 271. Avantages qu'ils avoient ſur les autres nations en cette partie, 371. 372. Ils dégenerent de leur vertu, 372. Ils ont donné le nom de Celtes à tous les peuples des Gaules, 322. (*f*). Situation dans laquelle ils étoient quand ils reçurent un renfort de Phocée, 304. Etabliſſent dans toutes leurs colonies le même culte & la même forme de gouvernement, *ibid.* Ils remportent pluſieurs avantages ſur les Carthaginois, 336. Guerres que les Gaulois & les Liguriens veulent leur faire, 337. 338. A la nouvelle de la priſe de Rome, ils envoyent de groſſes ſommes aux Romains, 336. (*a*). 389. (*l*). Priviléges que les Romains leur accordent, 408. (*e*). Preſens qu'ils envoyent au Temple de Delphes, 339. Conſervent long-tems la langue grecque, 370. (*h*). Inſcriptions qui le prouvent, 371. 372. (*h*).

Marſes, leur origine, 213. (*h*).

Marucins, leur origine, 213.

Maſtia, capitale des Maſtiniens d'Eſpagne, 566.

Maſtiniens (les) étoient au voiſinage des colonnes d'Hercule, 566.

Matiene (Oracle de), 195.

Matras, eſpece de javelot, 443. (*m*).

Maximin (l'Empereur) s'eſt appliqué à rendre déſerte la Germanie, 113.

Mazares, Gouverneur de l'Ionie. Son ſucceſſeur, 299.

Medoac, riviere que les Italiens appellent *la Brenta*, 501. (*r*).

Méditerranée, honorée par les Grecs du nom de Grande-mer, 369. (*p*).

Melcar, nom d'un grand homme qui conduiſit en Europe une colonie Phenicienne, 137. Changemens arrivés dans ce nom, *ibid.* (*n*). 138. Monument qui marque ſon arrivée en Europe & ſa figure, 138. Explication de ce monument, 139. (*b*). 140. 141.

Melen, terme Celtique, ſa ſignification, 132. (*n*).

Melicarthus, nom de l'Hercule, qui conduiſit les Pheniciens dans les Gaules, 151. (*l*).

Melpe, ville d'Italie priſe par les Gaulois, 320. 335.

Melzo, Voyez *Melpe*.

Meſie, ſon étenduë, 467. (*e*).

Meſſeniens (les) s'établiſſent en Eſpagne, 585.

Metrete, ſorte de meſure, 287. (*h*).

Mezence, Roi d'Etrurie, perd une bataille contre Enée, 209.

Milan. Sa fondation, 283.

Miltiade, Général des Atheniens, défait avec dix mille hommes cent mille Perſes, 325. (*m*).

Minium, deſtiné par les Romains à enluminer la face des Dieux, 408. (*f*).

Mine, les Romains ne prennent Veies qu'à la faveur d'une mine, 378. Les Gaulois veulent en faire uſage dans le ſiége du capitole, *ibid.*

Mitridate eſt chargé de faire périr Cyrus, 300. (*h*). Sa femme le ſauve, *ibid.*

Mœnace, comptoir des Marſeillois en Eſpagne, 308. 309. 590. N'eſt point la ville de Malaga, 309. (*c*). Ses fondateurs, 590. Les Marſeillois avoient cette ville l'an ccxxix. de Rome, 323. (*i*).

Monaco, ville fondée par Hercule, 163.

Mont-d'argent, montagne d'Eſpagne qui renferme pluſieurs mines d'argent, 637.

Myrlea, ville de Bithynie appellée Apamée, 637. Donne deux Aſclepiades, dont l'un a ouvert une chaire de Rhetorique dans la Turdetanie, *ibid.*

N

NABUCHODONOSOR vient en Eſpagne & en emmene des colonies, qu'il place dans l'Iberie Aſiatique, 534. 535. Avantage qu'il trouve dans ce tranſport, 535. 536. Etenduë de ſes conquêtes dans l'Afrique, 536. Prend Jeruſalem, 538. Soumet la Phenicie, *ibid.* Aſſiege Tyr & prend cette place, *ibid.* Il ſubjugue l'Egypte, *ibid.* Et il tranſporte dans la Colchide les peuples qui tombent entre ſes mains, *ibid.* Il paroit avoir été & le Bacchus & l'Hercule de la fable, 539. Il vient en Eſpagne & en emmene des captifs

qu'il tranſplante au voiſinage du Caucaſe, 540. Epoque de ce tranſport, *ibid.* Différentes migrations dont il eſt auteur, 543. Il emporte les threſors, & emmene des colonies d'Eſpagne, 587. Epoque, *ibid.*

Naharvali, peuple de Germanie originaire de Ligurie, 122.

Nannus, Roi des Salyens, ſa politique en accordant un établiſſement aux Phocéens, 259. Il exige un tribut de leur part, 260. Sa mort, 296.

Nantuates (les) étoient un peuple Gaulois; leur poſition, *p* 12.

Naples, ſentiment de Scymnus Chius ſur les fondateurs de cette ville, 310. (*n*). (*f*).

Narbonnoiſe (la) a toujours fait partie de l'ancienne Celtique, 38. *& ſuiv.*

Nechao, Roi d'Egypte, envoye une flote ſur l'Ocean, 555. 556. Tems qu'elle mit à faire ſa courſe, 556.

Néhalennia, Divinité des Gaules, 140. Sa figure repréſentée avec celle d'Hercule Maguſan; Pourquoi? *ibid.* Honorée dans l'Iſle de Valkeren, 140. Etymologie de ſon nom, *ibid.* (*n*). (*a*). Les Gaulois honoroient ſous ce nom le dernier jour du mois lunaire, *ibid.* (*n*). (*a*).

Nergobriga, ville d'Eſpagne; habits qu'elle donnoit à ſes Heraults, 630.

Neſſi, Voyez *Pilum.*

Nice, ville bâtie par les Marſeillois, 304. Conſéquence de cette place, 305. Pourquoi ainſi appellée, 306.

Nicomède ſurnommé *Chreſtus*, Roi de Bithynie, *p.* 43.

Nimes, capitale des Volces arecomiques, 5. Fondée par un Heraclide, 163.

Nones Caprotines, fauſſe origine de cette fête, 424.

Noriciens, Voyez *Tauriſces.*

Novare, fondée par les Gaulois Vertacomacores, 285.

Nuitones, peuple de la Germanie, 295. Son origine, *ibid.*

Numance, capitale des Celtiberes, 631. Les Romains en forment le ſiége, *ibid.*

O

OBOLE, ſa valeur, 287. (*g*).

Octodurenſes (les) étoient un peuple Gaulois, 12. Leur poſition, *ibid.*

Oenotriens (les) chaſſent les Auſons de l'Italie, 184. (*i*). 185.

Oenuſſes (les Iſles), leur poſition, 302. (*n*).

Oeſtrymnide, contrée où les Phéniciens ont les premiers abordé en entrant en Eſpagne, 544.

Oeſtrymnis, promontoire voiſin de Gades, 554.

Ogmius, l'Hercule des Gaulois; ſon portrait, 165. 166. Ce portrait tranſporté par les Grecs à Hercule Muſagete, 166. (*n*). Il conduit une colonie de Gaulois en Eſpagne, 167. Route qu'il prend, *ibid.* Relation que Diodore de Sicile fait de cette expédition, 168. Il conduit des colonies de Gaulois en Italie, 171. Différens peuples qui compoſoient ces colonies, 172. Il en laiſſe une partie au pied des Alpes, & pénétre en Italie avec l'autre, 171. Précaution qu'il prend dans le paſſage des Alpes, 172. 173. Il y trouve différens peuples établis, 271. Son entrée en Italie, 177. Cantons qu'il donne aux différens peuples qu'il y conduit, 177. *& ſuiv.*

Oie, portée en pompe à Rome en mémoire de celles qui avoient empêché les Gaulois de ſurprendre le Capitole, 382. 408. 409. Cet oiſeau étoit conſacré à Junon, 382. Fineſſe de ſon odorat, *ibid.* (*e*).

Olbia, capitale des Eluſiniens, 566.

Olbie, ville bâtie par les Marſeillois, 304. Elle paſſe pour la ville d'Hieres d'aujourd'hui, 305. Elle a un port, *ibid.*

Olbiſiens, *Olbiſiniens*, Voyez *Eluſiniens.*

Oligarchie, établie chez les Marſeillois, en quoi elle conſiſtoit, 266. Autorité de ceux qui la compoſoient, 266. 267. Ariſtote l'honore du titre *de mieux reglée*, *ibid.*

Olives, tems auquel il y en a eu en Italie & dans les Gaules, 273. (*l*).

Olivier (l') n'a été connu dans les Gaules que du tems d'Auguſte, 148.

Olympiades, de quelle maniere on doit les faire concourir avec les années de la fondation de Rome, lxxj. lxxij. Diodore de Sicile n'eſt point exact dans cette combinaiſon, 326. (*o*). Nature des Olympiades, lxxij.

Ombraniciens (les) des Gaules étoient les peres des Ombriens d'Italie, 4. 5. Pays qu'ils occupoient dans les Gaules, 172.

Ombriens, Ogmius les place dans l'Italie, 179. Sont connus des Grecs & des Romains ſous le nom d'Ombriciens, *ibid.* & 179. (*e*). Origine de leur nom, (*b*). Pourquoi ils paſſoient pour le plus ancien peuple d'Italie, 4. 179. Ont donné leur nom à l'*Ombro*, 179. Pays qu'ils ont occupé en Italie, 179. 180. 211. Conquêtes que divers peuples ont faites ſur eux, 179. 194. 195. 197. Leurs forces; leurs richeſſes, 180. Commençoient le jour civil à midi, *ibid.* (*o*). A quel point ils ſe ſont multipliés en Italie, lvj. *& ſuiv.* lxxvij.

Ombro, Fleuve qui a pris ſon nom des Ombriens, 179.

Ophellas, Voyez *Aphellas.*

Ophieuſe (l'Iſle) a été occupée par les Rhodiens, 218.
Opiques (les) n'avoient point d'autre langue que celle des Gaulois, 21. 183.
Opſicella, ville de Cantabrie, ſa fondation, 585.
Orcades (les) peuplées par les Gaulois, 159. (*c*).
Orobes (les), Peuple Gaulois, 215. 286. Il a paſſé en Italie, 286.
Orocle, Roi des Daces, pour punir ſes ſujets de s'être laiſſé battre, les condamne à rendre à leurs femmes les mêmes ſervices qu'elles leur rendoient auparavant, 98.
Oſſes. *Voyez* Opiques.
Ovation, petit triomphe, en quoi il conſiſtoit, 364.

P

PADOUE, fondation de cette ville, 501. (*p*).
Palarii, peuple Gaulois, Voyez *Aridées*.
Palantium, nom de la ville qu'Evandre bâtit ſur le mont Palatin, 203. (*m*). Origine de ce nom, *ibid.*
Pannonie (la) conquiſe deux fois au moins par les Gaulois, 111. (*n*). Son étenduë, 467. (*d*).
Papirius (*M.*) occaſione la ruine de Rome, 366.
Parrhaſie, ville d'Arcadie, 417.
Pauſanias, erreur où il eſt tombé, 493.
Pays (les) conquis ont pris le nom du peuple vainqueur qui s'y eſt établi, 37. (*n*).
Pedum, ville du Latium, 432. (*b*).
Pelaſges, leur arrivée en Italie a pour époque le déluge de Deucalion, 16. Leur hiſtoire, 28. Une bande conſulte l'oracle ſur le territoire qu'elle doit aller occuper, 191. 192. Sont reçus par les Aborigenes, 194. 195. Conquêtes qu'ils font ſur les Ombriens & ſur les Sicules, *ibid.* & 197. Les Tyrrhenes les dépouillent de leurs poſſeſſions, & éteignent leur nom, 608.
Pelignes, leur origine, 213. (*i*).
Pentecontoros, nom du vaiſſeau qui ſervit à Danaüs & à ſes cinquante filles pour paſſer d'Egypte en Gréce, 128. (*n*).
Perdiccas veut regner après Alexandre, 481. Confiance que ce Prince avoit en lui, *ibid.* (*t*). Quadruple alliance formée contre lui, 481. Sa mort, 482. (*y*).
Periode Julienne, ſon utilité, lxxiv.
Perſe, dénomination particuliere du Souverain de cet Etat, 412. (*k*).
Petelius Balbus (*C.*) fauſſe démarche qu'il fait contre les Tiburtins, 430.
Petta, fille de Nannus choiſit Euxenus pour ſon époux, 262. 263.
Peucé, Iſle à l'embouchure du Danube, Alexandre y reçoit des Députés des Gaulois, 470. Réponſe fiere qu'ils lui font, 471.
Peucins, branche des Baſtarnes, 292.
Phaënnis, fille d'un Roi de Chaonie, rend un oracle qui annonce l'irruption des Gaulois dans l'Aſie, 493. Elle vivoit du tems d'Antigone, *ibid.* (*d*).
Phaëton, ſon hiſtoire fabuleuſe, 128. (*n*).
Pharacidas, General de Lacédémoniens, ſe charge de ſecourir Denys le Tyran, 412.
Pheniciens (les) époque de leur entrée en Eſpagne par l'Océan, 136. 551. 553. 555. Ils y avoient antérieurement pénétré par la Mediteranée, 556. 557. Par quel accident ils y aborderent, 551. Secret qu'ils gardoient ſur leur découverte, 551. 552. Se rendent maîtres de tous les Ports d'Eſpagne, 553. Thréſors immenſes qu'ils en tirent à l'occaſion d'un incendie, 553. 554. Expedient dont ils ſe ſervent pour emporter ces thréſors, *ibid.* Dans les calamités publiques ils offroient des enfans en ſacrifice, 268. (*e*).
Pherecide Lerien, premier écrivain des Gaules, ſon origine, 327. Ses ouvrages, *ibid.* Etoit-il le même que Pherecides l'Athenien, *ibid.* & 328. Sa mort, 322. (*g*). 327. (*s*).
Phila, femme de Demetrius Poliorcete, ſe retire à Caſſandrie, où elle meurt du poiſon qu'elle avoit pris, 496. (*i*).
Philippe II. Roi de Macédoine, prend des Gaulois Baſtarnes à ſon ſervice, 94. 95.
Phlégréens (les champs), plaine d'Italie extremement fertile, 208. (*l*).
Phocéens (les) de Marſeille étoient originaires de Phocis ou Phocée ville d'Achaie, 133. Leur arrivée dans les Gaules, 258. Demandent du ſecours à Belloveſe pour s'y procurer un établiſſement, 257. & *ſuiv.* Demandent un renfort à leur nation & l'obtiennent, 261. 262. Se fortifient à Marſeille & enlevent pluſieurs poſtes aux Liguriens, 269. Une nouvelle colonie de Phocéens arrive à Marſeille, 299. 303. Occaſion de ſon arrivée, 299. & *ſuiv.* Elle paſſe par Rome où elle fait alliance avec les Romains, 303. Une bande vient ſurgir dans un des ports de l'Iſle de Corſe, 302. Elle en eſt chaſſée, 303. Elle ſe refugie à Reggio, *ibid.* Les Phocéens font tout le commerce de l'occident avec les Carthaginois, & les battent à differentes repriſes, 311. Trafiquent d'abord & s'établiſſent enſuite en Eſpagne, 588. Epoque de cet établiſſement, 589. Comptoirs qu'ils y avoient, *ibid.* Ont été appellés Liguriens; pourquoi, 602. 603. Voyez *Marſeillois.*
Phocéens (rivages) ſur les côtes d'Eſpagne; pourquoi ainſi appellés, 311.

Picentins, leur origine, 212. (*f*). 505. (*y*). Ils terminent à l'amiable les differents qu'ils avoient avec les Romains, 505.
Pilum, Dard dont les Romains ſe ſervoient, 437. (*e*).
Pinarius (*L.*) fait la guerre aux Gaulois avec Camille, 446.
Piſe, ville fondée avant l'arrivée de Tyrrhéniens en Italie, 20.
Plautius, General Romain traite avec les Gaulois Baſtarnes, 100. Il eſt mandé pour élire un Dictateur, 431.
Pluton, pourquoi ce nom a été donné à Japhet & à Gomer, 149. (*f*).
Pô (le), Fleuve appellé autrefois l'Eridan, 288. 289. (*k*). 316. (*a*).
Poëſies, de deux ſortes propres aux Gaulois, x. xj. *& ſuiv.*
Poliſperchon, General d'Alexandre, ſe ſoûtient contre les efforts de Caſſandre, 479. (*i. k.*).
Pompée (Troge), Vocontien, a fait l'hiſtoire générale de tous les Etats du monde, xviij.
Pontin, canton d'Italie, 446. (*s*).
Pontius Cominius, a le courage de monter ſecretement au Capitole dans le tems qu'il étoit bloqué de toutes parts, 380. 381.
Popilius Lænas, eſt élu Conſul Plebeïen, 440. Il eſt appellé en Juſtice pour avoir perdu la bataille contre les Gaulois, 441. Tite-Live oſe dire cependant qu'il fut victorieux, 442. *& ſuiv.*
Porſena prend Rome, & interdit aux Romains l'uſage du fer pour tout autre choſe que l'agriculture, xlv. (*n*).
Portugal, origine de ce nom, 170. (*r*).
Poſidonius, d'Apamée, avoit écrit avantageuſement des Gaulois, xix.
Poſthumius (*L.*) élu Propreteur, 516. (*y*).
Princes, ſorte de milice Romaine qui combattoit avec l'épée dans la premiere ligne, 442. (*l*).
Preneſte, ville du *Latium*, 432. (*b*).
Pruſias, Roi de Bithynie, chaſſe les Gaulois de l'Helleſpont, 494. (*e*).
Prêtres (les) Romains étoient diſpenſés d'aller à la guerre, excepté contre les Gaulois, 423. (*d*).
Printems ſacré des Sabins; ſon origine, 212. (*e*).
Probe (l'Empereur) donne des terres à cent mille Gaulois Baſtarnes, 100.
Protis, fils ainé d'Euxenus & d'Ariſtoxene, Sa poſtérité floriſſoit encore du tems de l'Empereur Commode, 261.
Protus, Négociant d'Athenes, découvre la fraude de deux Marchands de Marſeille, 473.
Provincia des Romains dans les Gaules; ſon étenduë & ſes bornes, 120. (*n*).
Prytanée, Hotel de Ville de Phocée, 261. (*s*)
Ptolomée Philadelphe, brigue le ſecours des Gaulois, 480. (*p*). 481.
Pulvinaria, lits ſur leſquels les Romains couchoient les ſtatuës certains jours de fête, 27.
Pyrates de Grece chaſſés d'Italie par les Gaulois, 445. Sentimens de Tite-Live & du P. Catrou, *ibid.* (*p*).
Pyrrhus, Roi d'Epire, veut avoir des Gaulois à ſon ſervice, 481.
Pytheas, de Marſeille, en quel tems il a vecu, 115.
Pythagore, lieu de ſa naiſſance; ſes maîtres & ſes voyages, 322. 323. Cambyſe le mene captif en Perſe, 323. Vient dans les Gaules ſe rendre diſciple des Druides, 29. 322. 323.

Q

QUADALQUIVIR, eſt le Fleuve Tarteſſus, 566.
Quinctius (*T.*) Q. Servilius Ahala le nomme General de Cavalerie, 431.
Quirinus, nom que les Romains donnoient à Romulus déïfié, 360. (*n. z.*). Etymologie de ce nom, *ibid.* Les Romains ſe font une religion de ne point cracher aux environs de la maiſon du prêtre de Quirinus, 407.

R

RECARANUS, homme d'une taille giganteſque, dont les Romains ont fait leur Hercule, 126.
Regge, ville de Calabre, Denys le Tyran en fait le ſiége & le leve, 411. Le reprend & ſe rend maître de cette ville avec le ſecours des Gaulois, 412.
Regions, leur différence ſe prenoit autrefois de la diverſe origine des peuples qui les occupoient, 141. (*b*).
Retane, eſclave Romaine qui trompe les Gaulois, 424.
Reudigni, Voyez *Rutheni*.
Rhazena, Voyez *Tyrrhénes*.
Rhetiques (les Alpes) d'où elles ont pris leur nom, 281.
Rhetus, chef des Etruſques battu par Bellovèſe, 281. Donne ſon nom aux Alpes Rhetiques dans leſquelles il fonde un Royaume, *ibid.*
Rhin (le) ſervoit aux originaires du païs à reconnoitre les enfans légitimes de ceux qui ne l'étoient pas, 78.
Rhodanus, quel Fleuve les anciens entendoient par ce nom, 77.
Rhodanuſia, ville des Gaules; n'étoit point dans l'Iberie, 615. Voyez *Rhode*.
Rhode, villes de Gaules fondée par les Rhodiens

218. *ibid.* (*u*). Rétablie par les Marſeillois, *ibid.* 306.

Rhodiens (les) bâtiſſent Rhode à l'embouchure du Rhône avant l'établiſſement des Olympiades, 73. 80. 218. (*u*). Et Roſes en Eſpagne, 219. 585. 562. Portent le commerce juſqu'aux extrémités de l'Univers, 218. 219. (*u*). Ils occupent les Iſles de Majorque & de Minor- 586. Et en ſont chaſſés, *ibid.* Arrivent en Eſpagne à peu près au tems que les Tyriens y abordent, 561. 562. Ils s'étoient arrêtés dans les Gaules, 562. N'ont point fondé Lyon, 220.

Rhoë, Voyez *Rhode.*

Rhiphat, ſecond fils de Gomer; ſes établiſſemens, 134.

Riphées (les monts) paſſent pour fabuleux dans l'eſprit des meilleurs Géographes de nos jours, 291. (*r*). Lieu où on les plaçoit, *ibid.* La ſuppoſition de ces monts ne donne aucune atteinte à la vérité de l'hiſtoire, *ibid.* Ne ſont point les monts Sudetes, 291. 292. (*q*).

Romains (les) ne connoiſſoient gueres les Gaulois avant le ſiége de Cluſium, 344. Pourquoi ils n'élurent point de Dictateur pendant leur premiere guerre contre les Gaulois, 352. Leur ſituation après la bataille d'Allia, 359. Ils abandonnent la ville pour ſe retirer dans le Capitole, 360. Courage des vieillards, 362. & *ſuiv.* Conditions qu'ils font aux Gaulois pour les engager à abandonner Rome, 388. (*k*). 389. Fables que Tite-Live & Plutarque débitent à cette occaſion, 390. & *ſuiv.* Sentiment de différens auteurs, 394. & *ſuiv.* Contradiction de Tite-Live & de Servius, 396. (*r*). & *ſuiv.* De quelle façon ils éludent les conditions du traité, 404. 405. Ils n'oſent ſe préſenter devant les Gaulois lors de l'arrivée de ceux-cy ſur le territoire d'Albe, 423. Leur envoyent des eſclaves à la place de leurs femmes, 424. Les victoires que les Auteurs Grecs & Latins leur font remporter ſur les Gaulois pendant les cent premieres années qui ont ſuivi la priſe de Rome, ſont ſans fondement, 425. 427. 431. & *ſuiv.* Ils traverſent le traité que les Etruſques vouloient faire avec les Gaulois, 504. 505. Ravagent l'Etrurie, 505. 506. Leur conſternation à la nouvelle de la concluſion d'un nouveau traité entre les Gaulois, les Samnites & les Etruſques, 509. (*d*). Ils tiennent les comices & font les élections, 510. 511. Réglent que le Rhin & le Danube ſerviroient de bornes à l'Empire, 63. 70. Pourquoi ils ont tant invectivé contre les Gaulois, iv. & *ſuiv.*

Romains (jeux), leur durée, 431. (*z*).

Rome, eſt un nom grec qui répond au celtique *Valentia*, que cette ville portoit originairement, 12. L'époque de ſa fondation eſt ſujette à des difficultés preſque inſolubles, lxvij. & *ſuiv.* Anacroniſmes qui en ſont inſéparables, lxx. & *ſuiv.* De quelle maniere l'on peut & l'on doit la faire concourir avec les Olympiades, lxxj. & *ſuiv.* Ne doit point ſa fondation aux Grecs, 368. (*o*). Premiers peuples qui ont poſſédé le territoire de cette ville, *ibid.* & 369. (*o*). Devenuë Metropole du Latium; ſes droits, 432. (*a*). Uſage de fermer les Tribunaux dans les calamités publiques, 427. (*k*).

Roſes, ville d'Eſpagne fondée par les Rhodiens 219. 307. 585. Epoque de ſa fondation, 586. Ses différens noms, 307. Etoit un comptoir de Phocéens, 589. Ils en étoient en poſſeſſion l'an 229 de Rome, 323. (*i*).

Rugii, Voyez *Rutheni.*

Rutheni, peuple de la Germanie, leur origine, 295.

Rutubes, leur origine Gauloiſe, 215. (*p*).

S

SABINS, leur origine, 211. Pays qu'ils occupoient en Italie, 212. Sentiment des anciens ſur ce peuple 211. (*d*). Ils ſurprennent la ville de Liſte 207. Se ſaiſiſſent de Cutilies, *ibid.*

Sagonte, ville d'Eſpagne; ſa fondation, 586.

Sagum, vêtement à l'uſage des Celtiberes, 169.

Salaſſes (les) peuple Gaulois, 8. 9. 215. 276. (*o*). Paſſent en Italie avec Belloveſe, 285. Leurs établiſſemens, 8. 9. 286. Pourquoi ontils paſſé pour Grecs, 8. 9.

Salis, capitale des Salyens, 276. (*o*).

Salluviens, Voyez *Salyens.*

Salyens, Tribu des Gaulois appellés Liguriens 123. (*n*). 175. (*z*). 200. 258. (*q*). Différens noms qu'on leur a donné, 175. (*z*). 258. (*q*). Belloveſe les oblige à céder aux Phocéens un établiſſement dans leur pays, 259. Suivent la fortune des Cenomans en Italie & s'établiſſent à leur voiſinage 283. Salyens de la Pannonie; leur origine, 476. (*o*). Ils fondent avec les Sicambres la Monarchie Françoiſe, *ibid.*

Salyens (les) formoient à Rome une claſſe particuliere de Prêtres, 276. (*o*).

Salyes, Voyez *Salyens.*

Samnites, leur origine, 212. (*e*). Sollicitent l'alliance des Gaulois, 502. (*s*). Succès de cette alliance, 502. 503. Fabius les défait par ſurpriſe, 507. (*b*). Ils ſoûtiennent une longue guerre contre les Romains, 506. (*z*). Viennent en corps demander l'alliance des Etruriens, 506. L'obtiennent, 507. Déclarent la guerre aux Romains, *ibid.* Ils demandent l'al-

liance des Gaulois, 507. 508. Sont défaits dans la Campanie par les Romains, 509

Sardus, fils de Melichartus conduit les Lybiens dans l'Iſle de Sardaigne, 151. 152. (*l*).

Saronides, nom qu'on donnoit aux Druides, 321. Sa ſignification, *ibid.* (*d*).

Sataſpe fait violence à la fille de Zopyre, 556.

Saturne eſt-il venu en Italie? 197. 198. Erreur des Poëtes, 198. Différens Saturnes, 198. (*b*).

Scævola (*Mucius*), ſon hiſtoire n'eſt qu'une fable pour éteindre le ſouvenir de la priſe de Rome par Porſena, xlvj. (*n*).

Scandinavie (la) a vomi un torrent de barbares, 113. Peuplée par les Gaulois, 159. (*c*).

Scitiens, nom de quelques Gaulois Scordiſces, 89. (*o*).

Scordiſces, Peuple Gaulois; ſa poſition; ſon hiſtoire, & l'origine de ſon nom, 89. & *ſuiv.* 294.

Scutum Cimbricum, enſeigne d'une hôtellerie de Rome, qui donne lieu à la fable de la victoire remportée par Manlius ſur un Gaulois, 427. (*m*).

Scylax, ſon âge, & le mérite de ſon Periple, 323. (*i*). 601. 602. Vrai ſens d'un paſſage de ce Géographe, *ibid.*

Seguſiens, peuple d'Italie, colonie des Seguſiens des Gaulles, 211. 276. (*o*). Lors de la fontion de Rome les Seguſiens des Gaules n'étoient pas Cliens des Heduens, 222. 223. En quel tems les Seguſiens des Gaules ont eu le titre de *populi liberi*, 223.

Seleucus, *Nicator* Gouverneur d'Aſſyrie, premier des Seleucides, brigue le ſecours des Gaulois, 481. (*q*). 485. Son hiſtoire, *ibid.* & *ſuiv.* Chaſſe les Gaulois que Demetrius avoit placés dans un des forts de Babylone, 487. 488. Sentiment de M. de la Nauze ſur Seleucus, réfuté, 485. (*h*).

Semiſſe, monoie; ſa valeur, 288.

Semnothées, nom qu'on donnoit aux Druides qui exprimoit leur occupation, 321.

Sempronius défait les Samnites dans la Campanie, 509.

Senonois (les), le dernier des peuples Gaulois de la ſuite de Belloveſe, 284. Etymologie de leur nom, *ibid.* (*e*). Paſſent le Pô l'an 210. de Rome, 316. (*a*). Chaſſent les Etruſques d'une partie de leurs places, 317. Pays qu'ils occuperent, 285. Bien plus étendus que les Géographes anciens & modernes n'ont cru, 318. 319. (*b. c.*). 320. Quels Senonois ſaccagerent Melpe, 320. Ceux qui prirent Rome étoient partis de la Daunie, 339. 340. (*i*). Ils taillent en pieces une légion près de Cluſium, 517. & *ſuiv.*

Senonois (les) de la grande Grece ne ſont point contens des terres qu'ils occupent, 339. & *ſuiv.* Ils ravagent celles des Cauloniens, 341. Se repoſent quelque tems auprès du Temple de Voltumne, 341. 342. Genie de ce peuple 342. Ses incurſions & ſes exploits, *ibid* Le P. Catrou & M. Rollin ſe trompent au ſujet de ce peuple, *ibid.*

Senonois (les) de la Germanie y prirent le nom de Semnonois, 294. Ils forment la nation des Sueves, *ibid.*

Sequanois (les) font la guerre aux Eduens, xvj. 109. 224. Se joignent aux Germains pour faire des incurſions en Italie, 118. (*n*). Moyen dont Ceſar ſe ſervit pour les détacher du parti des Arvernes & des Germains, 110. (*n*).

Sertorius ſe déguiſe en Gaulois, pour voir ce qui ſe paſſoit dans l'armée des Cimbres, 103. 104.

Servilius Ahala eſt élu Dictateur dans la guerre contre les Gaulois, 421. Vœu qu'il fait pour obtenir la victoire, & la gagne, *ibid.*

Sicanes, leur origine, 201. (*h*). Celle de leur nom, *ibid.* (*g*). Leurs mœurs, *ibid.* Sont chaſſés d'Eſpagne, 122. 174. (*u*). 200. 632. Leurs conquêtes dans la Sicile, 201. Peinture que Diodore de Sicile fait de ce peuple, 632. Sont différens des Sicules, 610. 611.

Sicambres (les) ont été les fondateurs de la Monarchie Françoiſe, 276. (*o*).

Sicoules, jamais les Iberes n'ont porté ce nom, 608.

Sicules (les) étoient vraiment Gaulois, 20. Canton des Gaules dont ils étoient peut-être originaires, 182. Leur langue étoit Celtique 21. Leur nom eſt Celtique, 182. Ogmius les place en Italie, *ibid.* Sont chaſſés de leur territoire par les Aborigenes, 174. (*u*). 189. & *ſuiv.* Ils envahiſſent l'Etrurie & le Picenum, 189. Ils fondent la ville de Piſe, 182. Conquêtes que les Peſlages font ſur eux, 194. & *ſuiv.* Se confinent au fond de l'Italie, 195. Ils entrent dans la Sicile, 201. Tems auquel ils y ont paſſé, 611. Ont de tems immémorial occupé le territoire où Rome fut bâtie, 608. Etoient les premiers fondateurs de Rome, 12. (*n*). Peuple différent des Sicanes, 610. 611.

Siculotes, nom que prirent les Sicules lorſqu'ils ſe tranſplanterent dans l'Illyrie, 202. 290. (*o. p.*).

Siculus, Roi des Œnotriens; ſon origine, 208. Eſt chaſſé de Rome, *ibid.*

Sicyone, ville du Peloponèſe; les Gaulois défont en bataille rangée les habitans de cette ville, 414.

Sigoveſe, neveu d'Ambigat, eſt envoyé au-delà du

Rhin à la tête d'une Colonie. 256. 446. (*a*). Route qu'il tient. 257. Ses expéditions dans la Germanie. 291. & ſuiv. Facilité qu'il eut à faire ſes établiſſemens. 291. (*q*) Il part des Gaules l'an 154. de Rome 35. 466. (*a*)
Simulus, (Poëte Grec), ſes ouvrages. 377. (*t*).
Sithons, (Géans), dont on diſoit que les Liguriens deſcendoient. 121.
Solduriens. Leur état dans les Gaules. 242. (*a*). Etymologie de ce nom, *ibid.*
Spanogallia étoit la Celtiberie. 577.
Sparte. Cette Ville étoit ſans murs. 413 (*m*). Il n'y avoit que le ſang d'Hercule qui pût y regner. 418. (*z*).
Spina, Port d'Italie. Sa poſition. 608.
Sterel, canton de Provence où Bellovèſe s'arrête avec ſa Colonie. 257.
Sterces, Roi des Aborigenes, enſeigne l'art de fertiliſer les terres. 198. Etoit le Saturne de la fable. 199. Reçoit Janus, *ibid.*
Stilicon venge la mort de Promote ſur les Gaulois Baſtarnes, qui l'avoient tué. 100.
Suardons, Peuple originaire des Gaules, leur poſition dans la Germanie. 294.
Sudètes, (les monts), étoient différens des monts Riphées. 292. (*r*).
Sueves, premier nom ſous lequel les peuples d'au-delà du Rhin ont été connus. 108. *& ſuiv.* Tranſportés dans les Gaules. 114. Leur nation étoit compoſée de cent tribus différentes. 294. Deſcendoient des Senonois, *ibid.*
Sulpicius, élu Dictateur, marche contre les Gaulois, & les défait. 432. Stratagêmes dont il ſe ſert. 437.
Syracuſe, Capitale de la Sicile, eut Archias pour Fondateur. 452. (*i*).

T.

TABLE. Les Gaulois & les Romains d'après eux mangeoient anciennement aſſis. 27.
Tarteſſe. Les Marſeillois avoient un Comptoir dans cette ville l'an 229. de Rome 323. (*i*). Sa poſition. *ibid.*
Tarteſſiens (les) tiroient leur nom du fleuve Tarteſſus. 566.
Tarteſſus eſt le Bætis des Anciens, & le Quadalquivir des Arabes & des Eſpagnols. 566.
Taurini, Peuple originaire des Gaules, fonde Turin. 286.
Tauriſces, Peuple Gaulois, ſa poſition, ſon hiſtoire, & l'origine de ſon nom. 91. *& ſuiv.* Poſſédent avec les Carnutes toute la Carniole. 282. Occupoient les montagnes de la Noricie. 294.
Tauriſcus, Prince Ligurien, meſure ſes forces avec Hercule, 121. (*n*). 127. Idées fabuleuſes des Anciens. 160. (*d*) Ce nom eſt Celtique. 161.
Tauroïs ou *Tauroëntium*, Ville bâtie par les Marſeillois. 304. Différens ſentimens ſur ſa poſition. 305.
Tectoſages. Voyez Volces.
Teſin (le) fleuve. 177. (*a*).
Teuta, Reine d'Illyrie, viole le droit des gens dans la perſonne des Ambaſſadeurs Romains. 86.
Teutates eſt le Mercure des Gaulois. 117.
Teutons, leur origine & leur poſition. 115. 172. Ils étoient freres des Cimbres. 117. Ils étoient en Italie avant l'arrivée d'Enée. 186. & occupoient le territoire de Piſe avant l'arrivée des Tyrreniens. 7. 20. Furent les Fondateurs de la ville de Piſe. 186. Pays qu'ils occupoient dans les Gaules, *ibid.* Etoient établis dans la Campanie, *ibid.* & 137. Avoient des caracteres Grecs. 8.
Thales, Precepteur de Pythagore, ſa réputation & le tems de ſa mort. 322. (*g*).
Tharſis, Port d'Eſpagne, où les Flotes de Salomon & d'Hiram, alloient tous les trois ans. 597. *& ſuiv.* Cette ville eſt la même que Tarteſſe. 598. 599. Elle prit ſon nom du fleuve qui entouroit l'iſle où elle étoit placée. 599.
Thogorma, le dernier des fils de Gomer. Ses établiſſemens. 134.
Thrace (la), ſon étendue. 467. (*g*).
Thudeſque (le) eſt rempli de mots Perſans. 113.
Thulé, la plus ſeptentrionale de toutes les iſles de l'Europe, peuplée par les Gaulois. 159. (*c*).
Thuringi, Peuple de la Germanie, ſon origine. 295.
Thyrreniens, chaſſés de l'Inſubrie par les Gaulois. 177.
Tiburtins, leur origine. 430. (*x*). Leur alliance avec les Gaulois, *ibid.* Ceux-ci marchent à leur ſecours contre les Romains. 430.
Timagène. En quel tems il vivoit. 134. (*a*).
Timoléon tue ſon frere. 452. (*x*). Le Senat de Corinthe le nomme Général. 452.
Timuques (les) compoſoient le gouvernement de Marſeille. 266.
Tingis, capitale de la Province Tingitane. 137. Par qui fondée, *ibid.* Inſcription ſinguliere qu'on y voyoit, *ibid.*
Triaire, vieilles troupes des Romains. 422. (*i*).
Titus Tatius, Roi des Sabins. Les Etruſques l'obligent à quitter Cures, ſa ville capitale. 280. (*z*).
Tlétes. Voyez Glétes.
Togates, nom qu'on donna aux Eſpagnols, qui prirent la Juriſprudence Romaine. 629.
Toliſtoboges (les) ſont obligés d'aller s'établir vers le Pont-Euxin. 494. (*e*).

Toloſa, Toulouſe fondée par les Tectoſages. 618. Pluſieurs villes d'Eſpagne de même nom, *ibid.* & 619. Or de Toulouſe, *ibid.* Ce nom n'eſt point Iberien, *ibid.* Pour quoi appellée ville *Quincuple*. 308. (*a*)
Toſcans (les) reçoivent une nouvelle troupe de Gaulois, avec laquelle ils ravagent le territoire de Rome. 500.
Tranſpadane. Voyez la Gaule.
Triballes (les) ſont battus & chaſſés par les Gaulois Scordiſces. 89. Pays qu'ils occupoient 470. (*q*)
Tribuns Militaires chez les Romains, leur origine & leurs fonctions. 343. (*m*).
Triomphe, (les honneurs du) en quoi ils conſiſtoient. 364. (*k*).
Triumvirs. Différence entre la cruauté triomphante des Triumvirs, & la généroſité des Gaulois vainqueurs. 368. (*n*).
Trocmes (les) peuples Gaulois vont s'établir vers le Pont-Euxin. 494. (*e*).
Tubal, caracteres inſéparables de ce Patriarche. 547. 548.
Tuiſcon. Divinité des Germains. 149. (*e*)
Tullius (*Sex.*) ſimple Capitaine, eſt chargé par l'armée Romaine de déterminer le Dictateur à ne pas refuſer la bataille, que les Gaulois lui préſentoient. 433. *& ſuiv.*
Turdetains (les) paſſent pour être le plus ancien peuple d'Eſpagne. 568. Sont le même peuple que les Cynétes. 565. 568. Leurs mœurs. 637. Ils cultivoient les Sciences. 637.
Turdetanie. Sa deſcription. 635. 636. Ses richeſſes. 636.
Turnus, Roi des Rutules, ſe lie avec Mezence contre Enée. 207. 208. Défaite de l'un & de l'autre. 207. 209.
Tuſques. Voyez Etruſques.
Tyriens. En quel tems ils aborderent en Eſpagne. 561. 562.
Tyrrhéniens. Leur origine. 203. (*i*). 278. (*r*). Leur arrivée, & leurs établiſſemens en Italie. 203. 279. (*t*). Ils dépouillent les Pelaſges de leurs poſſeſſions. 608. Etymologie de leur nom. 279. Leur gouvernement. 203.
Tyrrhenus, Fondateur des Tyrrheniens en Italie. Etymologie de ſon nom. 278. (*r*).

V.

VACCÉES, Peuple Celtibere. 580. 630. font tous les ans le partage des terres. 630. Leur capitale, *ibid.*
Vadimon. (le lac de). Deſcription que Pline le jeune a fait des iſles flottantes, dont il eſt couvert. 193. (*u*).
Valentia, eſt le premier nom qu'a porté Rome. 12. (*n*).
Valere, combat fabuleux que Tite-Live lui fait ſoûtenir contre un Gaulois. 446 *& ſuiv.*
Valerius (P.) eſt fait Préteur & commande l'armée ſous Popillius. 441.
Varalii, peuple Gaulois. Voyez Ardiées.
Vardées, peuple Gaulois. Voyez Ardiées.
Varini ou *Varni*, peuple de la Germanie, ſon origine. 295.
Varro (*Publius Terentius*) appellé *Attacinus* du lieu de ſa naiſſance, qui étoit au voiſinage de l'*Atax* L'aude, a mis en vers la guerre des Sequanois. XVI.
Vaſcons, peuple Cantabre, démembrement des Ibéres appellés Vaccées. Leurs mœurs. 580. Croyoient que les ames de ceux qu'ils offroient en ſacrifice, étoient déifiées 641.
Vatican (plaine du) ſa poſition. 516. (*u*).
Veïens (les), peuple Etruſque, inſultent les Romains. 332. Demandent la convocation générale de la nation. 333. On leur refuſe les ſecours qu'ils ſollicitoient, *ibid.*
Veïes, capitale des Veïens. 348. (*a*). Les Romains en forment le ſiége. 332. Sujet de cette guerre, *ibid.* Ils prennent cette ville après un ſiége de dix ans. 333. 335. Prédictions de cette priſe. 334. (*z*). Les Tribuns veulent y tranſporter le Siége de la République. 406. Le Senat élude ce projet, *ibid.* 407.
Venedes, peuple Sarmate originaire des Gaules. 78. (*n*).
Venetes des Gaules, pays qu'ils occupoient. 216. (*b*).
Venetes d'Italie, leur origine. 172. Ils avoient les mêmes mœurs que les Gaulois. 123. Ils étoient une Colonie des Venetes des Gaules, & freres des Venetes d'Eſpagne. 6. Refutation des ſentimens contraires. 178. Ils occupoient les bords de l'angle de la mer Adriatique. 177. 178. 187. 211. Nombre des villes qu'ils poſſédoient. 178. Leur langue, *ibid.*
Venetie, Canton d'Italie occupé par les Venetes. 177. 178. Il fourniſſoit d'excellens chevaux. 179.
Venus la chauve, Temple érigé à Rome en l'honneur de cette Divinité, & pourquoi. 408.
Veragres (les) Peuple des Alpes Penines étoient originaires des Gaules. 12.
Verons. Leur origine & leur poſition. 689.
Vertocomacores (les) leur origine. 285. Fondent Novare, *ibid.*
Vettons, Peuple de la Luſitanie. Maxime qui leur étoit particuliere. 635.
Veſta. Son culte étoit fort ancien dans le Latium. 343. (*n*).
Veſtales. Leur état. 360. (*a*) Se retirent à Ce-

ré à la priſe de Rome. 364.
Veſtins. Leur origine Gauloiſe. 212.
Victimes humaines (les) étoient en uſage chez les Romains de toute antiquité. 25. Chez les Carthaginois. 327. (*r*).
Vienne, capitale des Allobroges. 227.
Vignes, il n'y en avoit point dans les Gaules du tems de Virgile. 261. (*u*).
Viriathe, Général Luſitain. Cérémonie de ſon mariage & de ſes funérailles. 642. 643.
Viſtule. Sa ſource. 467. (*i*).
Ulyſſe bâtit la ville d'Ulyſſea dans les terres des Baſtitains. 585.
Volces. Leur origine. 172. Etymologie de ce mot. 469. (*m*) Pays qu'ils occupoient dans les Gaules. 34. (*x*). Etats qu'ils ont formé en Europe, & en Aſie. 4. 5. Ogmius les place en Italie. 183. Ils avoient la même origine que ceux des Gaules. 4. 5. 215. Ils envoyoient des Colonies en différens cantons. 183.
Volces Tectoſages. Peuple de la Germanie. 295. Sont originaires des Gaules. 295. Etendue de Pays qu'ils y occupoient 469. (*m*). Leur ſortie des Gaules. 469. S'établiſſent aux environs de la forêt Hercynie. 292. 468. 469. Une Colonie paſſe avec quelques autres peuples Gaulois dans la Grèce, & de-là en Aſie où elle fonde le Royaume de Galatie. 292. 293.
Voltumne (Temple de) où s'aſſembloit le corps général des Tyrrheniens. 333. (*x*). On ne peut définir à quelle Divinité il étoit conſacré, *ibid*.
Vulturne. Les Campanois en maſſacrerent les habitans. 213. (*m*).

X.

XERXE'S, fils de Darius, veut ſe rendre maître de toute la Grèce. 325. Il fait alliance avec les Carthaginois, *ibid*. Suite de cette entrepriſe, *ibid*.
Xerxès punit Sataſpe pour avoir manqué à faire le tour d'Afrique, à quoi il avoit été condamné. 556.

Z.

ZACYNTIENS (les) fondent la ville de Sagonte. 586.
Zelande (la) occupée par les Teutons. 186. (*n*). Eſt ſujette aux débordémens de la mer, *ibid*.
Zenothemis, Négociant de Marſeille, veut tromper ſes Créanciers, mais on découvre ſes fraudes 473.

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, l'*Hiſtoire des Gaules & des Conquêtes des Gaulois*. Cet Ouvrage m'a paru plein d'érudition & très-intéreſſant pour la Nation Françoiſe. Fait à Paris ce 20 Décembre 1750.

GEINOZ.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieuteuans Civils, &

autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Nos bien amés Dom . . . . & Dom . . . . Religieux Benedictins de la Congrégation de S. Maur, Nous ont fait expoſer qu'ils deſireroient faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Hiſtoire des Gaules & des Conquêtes des Gaulois*, s'il Nous plaiſoit leur accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter les Expoſans, Nous leur avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou pluſieurs volumes, & autant de fois que bon leur ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de douze années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement ou autre, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit deſd. Expoſans, ou de ceux qui auront droit d'eux ; à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers auſdits Expoſans ou à celui qui aura droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes ; que les Impétrans ſe conformeront en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis, dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notred. très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France ; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir leſdits Expoſans & leurs ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le quatrieme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil ſept cent cinquante, & de notre Regne le trente-cinquieme. Par le Roi en ſon Conſeil,

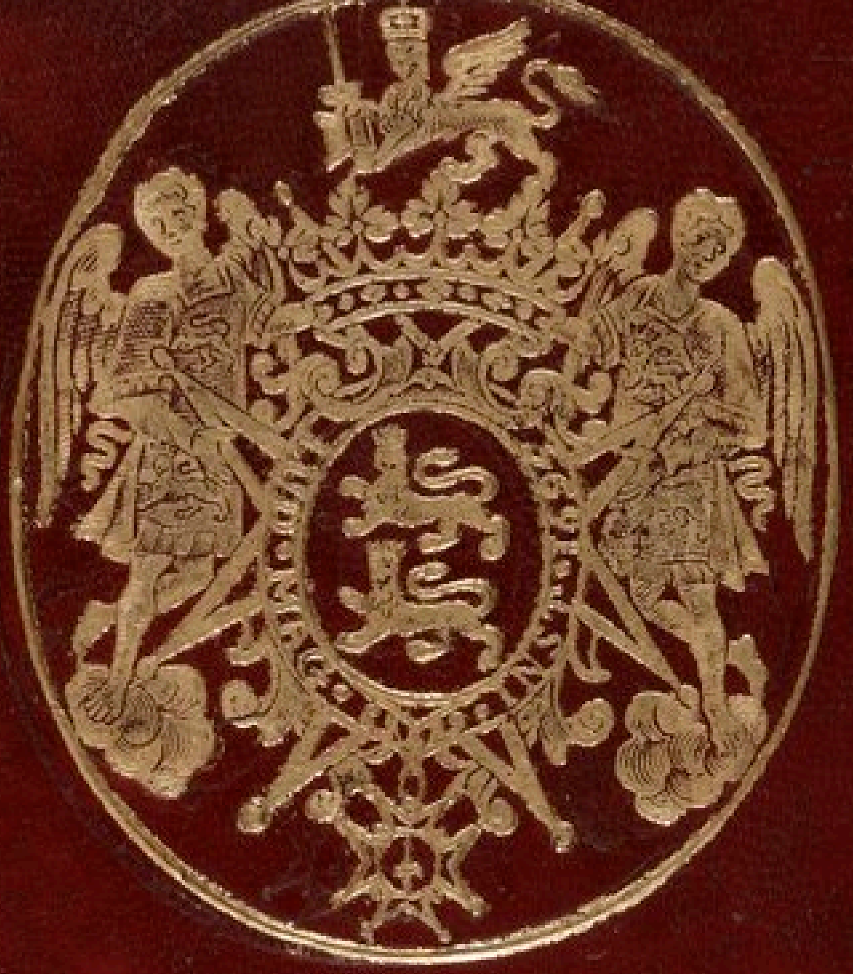
SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, num. 470, fol. 342, conformement au Réglement de 1723, qui fait défenſe, art. 4, à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les auteurs ou autrement ; & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre huit Exemplaires preſcrits par l'article 108 du même Réglement. A Paris le 25 Septembre 1750.

LEGRAS, *Syndic.*

BIBLIOTHEQUE DE L'ARSENAL

De l'Imprimerie de LE BRETON, Imprimeur ordinaire du ROI. 1751.



4° H
2,450

HISTOIRE DES GAULES

TOM. I.

4970.
H.